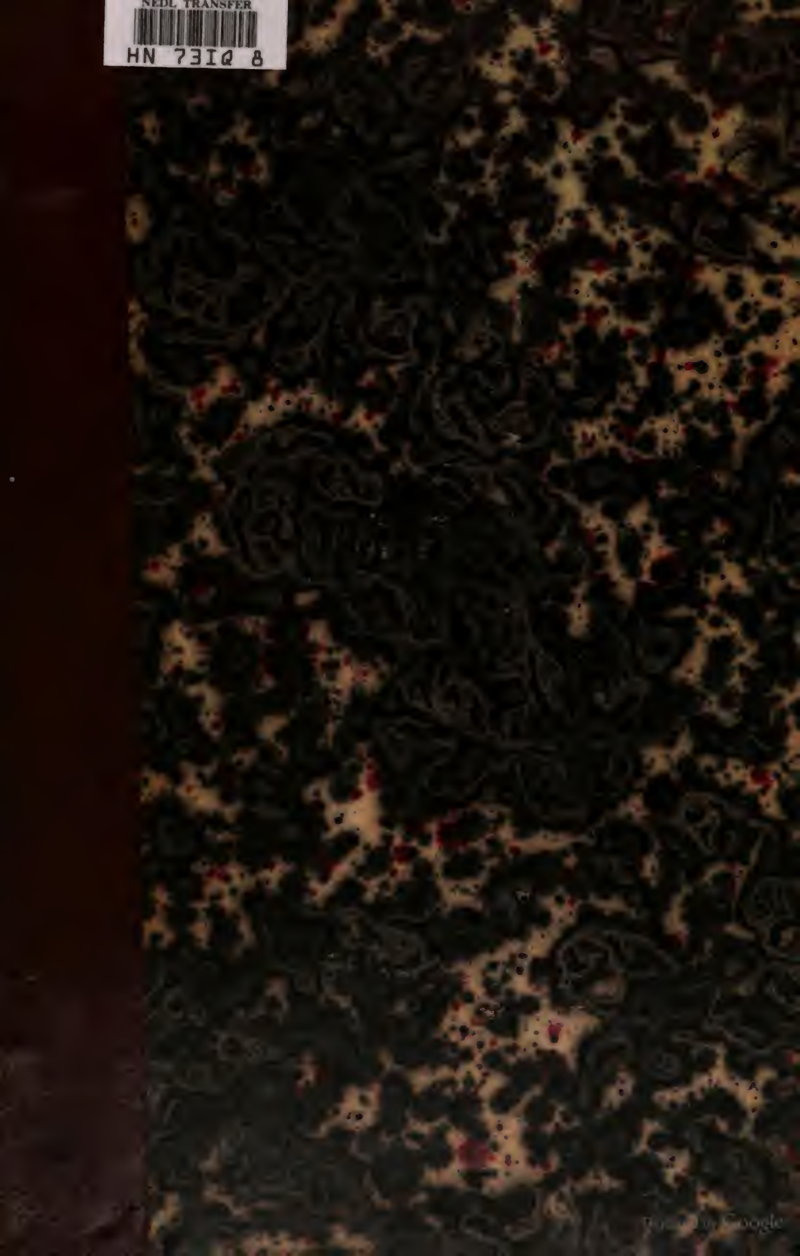
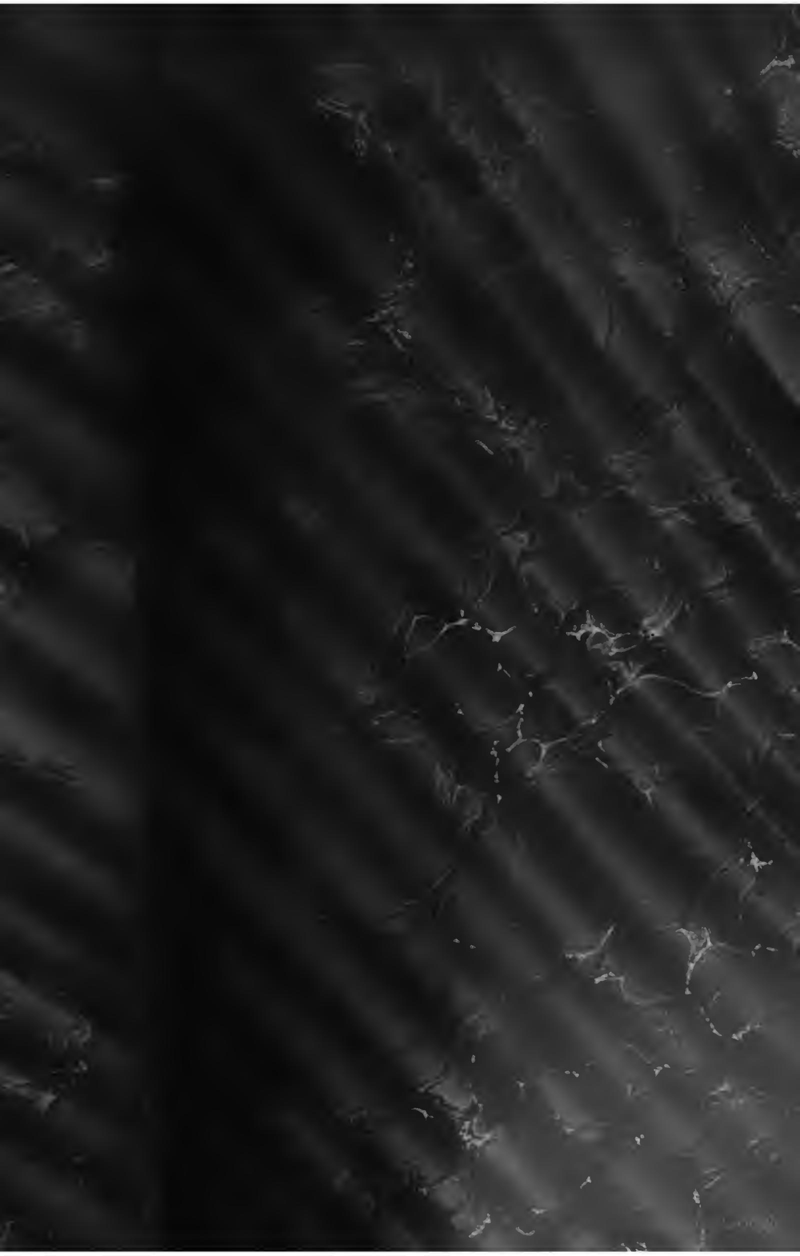




REVUE

DU

MONDE CATHOLIQUE

PARIS. — E. DE SOYE, IMPRIMEUR, PLACE DU PANTHÉON 2.

REVUE
DU MONDE
CATHOLIQUE

THÉOLOGIE, HISTOIRE, PHILOSOPHIE, LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS

Paraissant le 10 et le 25 de chaque mois

SIXIÈME ANNÉE

TOME QUINZIÈME

PARIS

LIBRAIRIE V[or] PALMÉ, ÉDITEUR

25, rue de Grenelle-Saint-Germain, 25

1866

LA MORALE INDÉPENDANTE

Les attaques violentes dont la religion est depuis quelques années l'objet et les polémiques ardentes qui en ont été la suite ont eu cet heureux résultat, et de montrer une fois de plus la force de résistance dont le Christianisme est doué, et de permettre à ses défenseurs d'approfondir certaines questions, de mettre plus en lumière certaines vérités, de révéler avec une radieuse évidence sur quelle puissance de raisons reposent les enseignements évangéliques et les institutions qui en découlent. C'est ainsi que les controverses soulevées autour de la Papauté et du pouvoir temporel nous ont valu ces belles et décisives réponses dont tout le monde se souvient, et qui ont montré la justice, la sagesse, l'utilité providentielle de cette autorité que la Révolu ion seule s'obstine aujourd'hui à renverser.... Un autre point est devenu dans ces derniers temps l'objet de débats aussi vifs et de discussions retentissantes, dont le bruit n'a pu rester étranger à nos lecteurs : nous voulons parler de ces prétentions audacieuses de la philosophie séparée à fonder une *morale indépendante*. Cette doctrine soi-disant nouvelle affiche de grands airs, tranche de l'oracle, a ses maîtres, ses livres, ses écoles et une Revue spéciale, *la Morale indépendante*, destinée à lui servir d'organe. A l'aide de tous ces moyens, elle travaille à propager un détestable et commode système, dont la conséquence serait la destruction de la morale même. Sentinelle vigilante et incorruptible gardienne de la vérité rationnelle aussi bien que de la vérité révélée, l'Église ne pouvait rester étrangère à cette brûlante polémique, et l'on devait s'attendre à son intervention dans un aussi grave débat. C'est ce qui est arrivé. Avec l'autorité inséparable de leur caractère, plusieurs de nos Évêques, et Monseigneur Plantier, Évêque de Nîmes, en particulier, ont répondu à *la Morale indépendante;* et, du haut de cette grande chaire de Notre-Dame de Paris, un prédicateur éloquent a écrasé les sophismes qui tendent à pervertir du même coup les intelligences et les cœurs.

Qu'il nous soit permis de prendre part à ce débat en rassemblant ici dans un rapide résumé les principaux arguments employés contre les avocats de la morale indépendante.

I

« On peut traiter ce sujet sous un aspect général, et par rapport « à la morale évangélique en particulier. Nous laissons le premier « point de vue aux philosophes. Évêque, nous nous attacherons au « second; nous montrerons que la morale évangélique ne peut nulle-« ment être indépendante du dogme (1). »

Ces mots dessinent l'attitude particulière prise par nos deux nobles champions. Le P. Hyacinthe s'est placé surtout au point de vue philosophique de la question; il a demandé à la métaphysique, à la raison, à l'histoire, sans exclure pourtant la théologie, des armes contre la morale indépendante.

Mais il importe avant tout de bien préciser l'erreur qui se couvre de ce nom sonore (2).

La morale est la règle des mœurs et des actes. De quoi la dit-on indépendante? des autres sciences qu'unit entr'elles une vaste synthèse? de la psychologie, qui considère l'âme? de la physiologie, qui analyse le corps? de l'histoire, qui regarde le passé? de la métaphysique, dont nos modernes docteurs ont horreur et qui renferme les principes de toutes les sciences? Oui, indépendante de tout cela; mais indépendante surtout de la religion, soit complète (le Christianisme catholique), soit rudimentaire (la religion naturelle). « On veut *une morale* enfin *qui* ne *soit pas piquée du ver du mysticisme* et de la *religiosité*, selon le mot de Proudhon.

La morale est un ordre qui renferme nécessairement trois éléments : l'*agent* moral ou la personne, la *fin* vers laquelle il doit tendre, et la *loi* selon laquelle il y tend. Cet ordre peut-il être connu scientifiquement et pratiquement, en dehors de toute idée de Dieu et de tout rapport avec lui? Oui, soutient le Positivisme, père de la théorie de l'indépendance; non, répond l'éloquent religieux ; et, prenant tour à tour chacun des éléments impliqués dans l'ordre moral, il les montre inséparables de la grande notion qu'on prétend éliminer.

(1) Mandement de Mgr Plantier sur la Morale indépendante, p. 6.
(2) Première conférence.

Les partisans de l'indépendance de la morale commencent par dénaturer l'idée de la personne ; au lieu de la définir nettement, ils s'obstienent à rester dans un vague, poétique peut-être, mais nullement philosophique : loin de voir simplement en elle le *sujet* de la morale, ils la posent comme en étant la source. « Ma personne, » dit le positiviste, « est un *fait*. Un fait se saisit et se constate, soit par les « sens externes, soit par le sens intime : tout se réduit pour moi à « la faculté que j'ai de sentir ma dignité, et dans la mienne celle de « mes semblables. »

Le sentiment, c'est-à-dire le pur subjectivisme, voilà donc la base fragile de la nouvelle morale ! Mais le lion du désert, l'aigle sur son roc escarpé, le Léviathan dans les profondeurs de l'Océan, n'ont-ils pas, eux aussi, le sentiment de leur force et de leur puissance individuelle ? et la personne humaine n'est-elle rien de plus qu'un fait analogue à l'animalité ?

A cette nuageuse et fausse notion de la personne, opposons la vraie, celle qu'accepte toute saine philosophie.

Ce qui constitue primitivement la personnalité, c'est la *responsabilité* : je n'ai pas à demander compte à l'astre de la marche de son rayon ; à l'arbre, du cours de sa sève ; à l'animal, de ses ruses et de sa férocité : mais à l'homme je demanderai raison de la direction de sa pensée, de sa vie, de sa volonté. Et il est responsable parce qu'il est *libre*, et il est libre parce qu'il jouit de la *vérité ;* quand il agit, il a vu son acte avant de le poser, et il sait d'avance à quel but il le rapporte : utilité, plaisir, ou simplement volonté. En agissant, il choisit entre le bien et le mal, dont il a l'idée, dont il voit la distinction radicale ; concevant le bien comme obligatoire, il se sent lié par le devoir de faire le bien et de fuir le mal ; obéit-il au devoir et à la loi ? la conscience lui dit qu'il mérite, qu'il est digne de récompense et qu'il y a des droits. Telle est l'analyse de la personne ; tels sont les éléments qu'elle suppose : responsabilité, liberté, vérité, loi ou devoirs, mérite ou droits.

L'homme n'est donc une personne qu'à la condition d'accepter la loi : l'agent moral n'est donc pas indépendant ; en le liant et en lui imposant des devoirs, la loi restreint et limite sa prétendue souveraineté. La personne ainsi rétablie dans sa juste et haute notion, considérons la loi morale. Par un de ses aspects, elle est *humaine*, puis-

(1) Deuxième conférence.

qu'elle est en nous : en effet, ni la loi civile, ni la loi ecclésiastique, ni la loi divine positive ne sont la racine première de la moralité, car elles s'adressent à la conscience déjà constituée; au-dessus d'elles, par delà la région impersonnelle des sens, plus loin que le sentiment qui n'est qu'un fait, et que la conscience elle-même, dont la fonction est d'appliquer la loi et non de la créer, se rencontre la raison pure. C'est elle qui, possédant des axiomes éternels pour les sciences de la nature et de l'esprit, en fournit aussi à la vie. Oui ! elle a des axiomes pour la conscience, le cœur, les sens; des principes aussi lumineux, aussi inflexibles que ceux de la métaphysique, de la géométrie, des mathématiques.

« Quatre et quatre font huit, me disent les mathématiques ; la li-
« gne droite est le plus court chemin d'un point à un autre, s'écrie
« la géométrie; tout phénomène recouvre une substance, affirme la
« métaphysique. Avec le même calme, la même autorité, la même
« évidence, la morale me dit : Respecte les cheveux blancs de ton
« père, souviens-toi des gémissements de ta mère, honore la per-
« sonnalité humaine en toi et en tes semblables, soumets ta chair à
« la loi royale de la chasteté et ton esprit à la loi de l'obéissance. »

Ces principes sont universels : ils s'imposent à tous les esprits, à tous les siècles, à tous les lieux; ils créent pour tous et partout l'obligation. « Et si la science a raison dans ses rêves; si, dans ces îles de
« lumière qui passsent, la nuit, sur nos têtes dans l'océan d'azur,
« s'il est là des êtres raisonnables, ils sont mes concitoyens, ils ont
« la même morale que moi. »

Pourquoi cela ?

C'est que la loi qui est en moi n'est pas moi : dualisme mystérieux de ma pensée ! moi, être fini, borné, imparfait, je conçois, je pense l'infini, l'immense, le parfait; je porte en moi ce qui est plus que moi, l'*Absolu*, « ce que, dans toutes les langues qui ne sont pas cor-
« rompues, on appelle la Vérité. » — Qu'est-ce que cette vérité? Elle m'apparaît impersonnelle, mais elle n'est telle qu'en moi; en elle-même, elle est personnelle et vivante.

« *Fons Sapientiæ Verbum Dei in excelsis, et ingressus illius man-*
« *data æterna.* La source de sagesse, la fontaine de lumière, la
« source de la raison, c'est le Verbe de Dieu dans les hauteurs de
« l'âme, et sa présence révèle le commandement éternel. Ainsi, la
« vérité qui me parle dans le Sinaï de ma Raison, c'est le Verbe de
« Dieu, lumière vivante qui éclaire tous les hommes, non-seulement

« ceux qui vont à l'éternité par le baptême, la foi, le sacrifice, mais « tous ceux qui viennent au temps par la naissance, les idées, la « moralité ; le Verbe ! voilà le législateur, et quiconque ne veut pas « remonter jusqu'à lui dans la raison, est inconséquent. A cette « hauteur, il est clair que la morale et la religion sont unies par un « anneau si puissant, qu'elles semblent se confondre : car la même « vérité est le premier principe de la morale et l'objet suprême de « la religion. » Et cet anneau résiste aux efforts désespérés des partisans de l'indépendance.

La morale n'est pas plus indépendante dans sa *fin* que dans sa *loi* (1).

Dieu cherché dans la justice, Dieu possédé dans le bonheur : telle est notre véritable fin.

La justice consiste à faire le bien parce qu'il est le bien, dût-il rester sans récompense; à éviter le mal parce qu'il est le mal, dût-il demeurer impuni. La justice est désintéressée, et à cette condition seule elle est la vertu. « Si ce drame auguste et poignant de la vie hu- « maine devait se terminer au néant, devant la coupe du bonheur « répandue à mes pieds, devant le calice des ineffables amertumes à « vider et à savourer jusqu'à la lie, mes cheveux pourraient se dres- « ser sur ma tête, mes nerfs se tendre, mes os craquer dans un mou- « vement convulsif; mais la puissance morale en moi ne devrait pas « hésiter, et je devrais répéter à la justice ces paroles du poëte :

« J'irai, j'irai partout te rendre un même hommage,
« Et, d'un égal amour accomplissant ta loi,
« Jusqu'aux bords du néant murmurer : « Gloire à toi ! »

Mais cette justice qui obtiendra de moi de telles immolations, ne peut être une justice abstraite, mais une justice vivante et personnelle. Nos adversaires, convaincus eux-mêmes que l'homme ne peut rapporter ses actes qu'à une personne, ont substitué à Dieu « notre dignité personnelle. » C'est tout simplement pervertir la morale : car elle n'est plus qu'*égoïsme*, si je suis à moi-même l'unique but de mon activité, ou esclavage, si, obéissant à ce que, dans une terminologie barbare, l'on a appelé « l'altruisme, » je subordonne ma vie à la personne de mes semblables.

Reste donc une personne qui est en même temps la justice et se confond avec elle, Dieu. — Défenseurs ardents de la personne hu-

(1) Troisième conférence.

maine, pourquoi donc écartez-vous Dieu du code des devoirs ? pourquoi le mettez-vous en dehors de la morale ? Ou vous niez son existence et sa réalité, et vous êtes athées ; ou vous confessez un Dieu vivant et véritable, et la logique vous contraint à l'admettre au respect que vous professez pour la personne.

Hostile à la justice, la morale indépendante ne l'est pas moins au bonheur. En ravissant à la conscience l'idée de Dieu et l'espérance d'une vie future, elle lui enlève son plus énergique ressort, le frein le plus puissant contre les passions, l'encouragement le plus doux à la vertu, la consolation la plus suave dans les souffrances dont cette existence est pleine. Elle nous emprisonne ici-bas et nous jette parmi les séductions du vice et les sacrifices qu'exige la vertu, sans nous proposer d'autre but qu'une abstraction glacée et sans cœur, la justice, la dignité personnelle : morale impuissante à consoler ceux qui souffrent, à calmer les sourdes irritations des malheureux, à inspirer au prolétaire la résignation, à sauvegarder en un cœur de vingt ans l'honneur et la chasteté. « Suivez-moi, montez à cette mansarde « étroite, abaissée, obscure. Cette jeune fille a reçu tous les dons de « la nature... elle est belle, elle est bonne, elle est pure, mais elle « est pauvre. Elle travaille tout le jour, et bien avant dans la nuit sa « lampe brûle encore ; elle poursuit sa longue tâche pour gagner le « modeste, l'insuffisant salaire qui souvent laisse la fille de l'ouvrier « entre les horreurs de la misère et les tentations du déshonneur. « Cependant, avant que le dernier soleil soit couché sur la grande « ville, elle n'a qu'à regarder : elle verra une autre femme, une jeune « fille du peuple comme elle, sa compagne d'hier peut-être, passer « dans un char étincelant, fière et parée comme une reine. On dit, « Messieurs, que c'est une des royautés du jour : je le croirais vo- « lontiers. Quand les sophistes règnent sur les intelligences, c'est « justice que les courtisanes règnent sur les mœurs : la corruption « de la pensée donne la main à la corruption des sens.... L'ouvrière « peut voir cela ; mais non ! baisse les yeux, ô vierge ! ne souille pas « ton regard.... Essuie tes larmes, reprends ton aiguille, ramène le « sourire à tes lèvres, et murmure sans les séparer jamais dans ta « pensée ces trois mots : le devoir, le ciel après, et puis Dieu, qui est « le père du devoir et le bonheur du ciel : voilà la morale efficace qui « réalise la vertu et donne le bonheur !

« Qu'un professeur de cette morale humaine qui ne traite ni de « Dieu ni de la vie future, entre dans la mansarde ; quel sera son

« langage ? « Pourquoi donc, pauvre enfant abusée, mêler Dieu et le « ciel à la vertu ? ce sont des éléments de mysticisme et de supers- « tition, tout au moins des hypothèses qui nuisent au désintéresse- « ment. De quoi te plains-tu ? n'as-tu pas dans ta pauvreté, et peut- « être en face de la mort, la sanction de ta propre conscience, la « gloire et la douceur d'avoir sauvé en toi la dignité personnelle ? » « Si ce n'était là une folle abstraction, ce serait un sarcasme odieux. « Ce n'est pas avec un tel langage qu'on moralise et qu'on console « le peuple, ni qu'on sauvegarde les sociétés auxquelles une pareille « morale prépare des catastrophes épouvantables. Napoléon disait « un jour : « Faites-moi des élèves qui sachent être des hommes. « Et vous croyez que l'homme peut être homme s'il n'a pas de Dieu? « L'homme sans Dieu, je l'ai vu à l'œuvre depuis 1793 : cet homme- « là, on ne le gouverne pas, on le mitraille. »

II

Il est donc rationnellement démontré que la morale ne saurait, au nom d'aucun principe solide, revendiquer l'indépendance qu'on réclame pour elle. L'histoire n'appuie-t-elle pas ici la logique de toute l'autorité des faits qu'elle renferme, puisqu'elle établit que la morale naturelle n'a été complétement connue et vraiment réalisée que dans la Révélation, par conséquent sous l'action immédiate de Dieu (1) ?

La Révélation a fait deux choses : elle a fait connaître à l'homme des vérités qui dépassent toutes les forces de la raison et appelées surnaturelles ; elle a manifesté, d'une manière extérieure plus précise et plus sensible, des vérités déjà en germe dans l'intelligence. C'est à ce dernier point de vue que le P. Hyacinthe se place ici.

S'il est un fait incontestable, fait philosophique et humanitaire, c'est que partout et toujours l'homme a demandé à une révélation extérieure réelle ou estimée telle la détermination précise et formelle de ses devoirs. Trop faible pour tirer par ses seuls efforts la loi morale de sa raison, trop fier pour la recevoir de ses semblables, il a cru à une intervention de Dieu et s'est incliné devant elle. Cicéron l'a bien dit : « Les dieux sont partout, à la racine des mœurs et à la « racine des sociétés. » De plus, on trouve dans toutes les religions « un fonds commun de vérités sur Dieu, sur la vie future, qui est « dans la vie présente le lien de Dieu et de l'âme humaine. Ce fonds

(1) Quatrième conférence.

« commun apparaît surtout à l'origine dans les monuments les plus « anciens de l'Orient. A cette origine on retrouve mieux la religion « universelle, fragment admirable de la révélation que Dieu avait « fait briller sur le berceau de notre race. » C'est ce fonds de vérité, partout présent, qui a sauvé la morale, et la morale partout subit la fortune des religions.

« Voyez Rome, par exemple, avec ses vertus incomplètes, trop « souvent souillées, mais dans leur généralité réelles et grandes : « Rome avec la chasteté de ses matrones, l'héroïsme de ses soldats, « la sagesse de son vieux Sénat, le désintéressement de ses consuls « et de ses dictateurs, quittant l'épée pour la charrue. Oui, elle fut « grande, mais parce qu'elle croyait à Dieu : la victoire triomphante « s'inclinait aux pieds de Jupiter tonnant, la liberté au forum levait « les mains vers le ciel, et chacun des foyers de ces fortes familles « était habité par les dieux. Un jour les Romains cessèrent de croire. « Mais ce fut l'heure où Jules César s'écriait au Sénat : *Nous sommes « dans la boue de Romulus;* l'heure (elle s'approchait du moins) où « ses matrones ne s'appelaient plus Valérie, Cornélie, Lucrèce, mais « Messaline et Poppée; où les maîtres du monde ne seraient plus « Cincinnatus ou Scipion, mais Tibère et Néron. Quand la révélation « a été présente, fût-ce même la Révélation entamée, fragmentaire, « elle a produit des vertus admirables, l'ordre moral, et, par une « glorieuse conséquence, l'ordre social. » Au contraire, le scepticisme étant entré dans l'intelligence, la corruption a pénétré dans les masses, et à cette société sans principe et sans loi il a fallu des despotes pour la régir.

Même spectacle dans le monde moderne; il est aisé d'y constater la stérilité de la morale séparée : elle a pris à l'Évangile des mots qu'elle a dénaturés; et, quand elle a essayé d'innover contre le Christianisme, elle n'a fait que remettre au jour d'antiques erreurs : elle a réhabilité le suicide, amnistié le duel, attaqué la propriété, une des bases de l'ordre social, et le mariage, base sacrée de la famille. Bien différent est le sort de la morale au sein de la Révélation et dans ce grand Christianisme qui commence avec le premier homme, se continue avec le mosaïsme et se consomme dans le catholicisme ! Par une loi qu'atteste l'histoire, les trois grands progrès de la morale se rattachent aux trois grands progrès de la Révélation. A la révélation en Adam se rattache la morale de la famille, fondée sur la loi de l'unité et de l'indissolubilité conjugale; à la révelation

en Moïse, la morale de la cité, fondée sur le Décalogue extériorisé et descendu dans les faits et les institutions civiles ; à la révélation en Jésus-Christ se rattache la morale de l'humanité : elle repose sur la loi de charité, destinée à sauver les âmes pour la vie éternelle, mais aussi à réaliser la parfaite organisation du genre humain dans sa vie terrestre.

La loi morale n'est donc vraiment et complétement connue que par le Christianisme. Réduit à ses seules forces et à ses seules énergies, l'homme n'est pas plus capable de la pratiquer qu'il ne l'est de la découvrir (1). Il a beau en effet la connaître : sa liberté, demeurée entière, n'en reste pas moins en lutte contre cette loi, dont le caractère restrictif éveille dans l'homme, et surtout dans l'homme déchu, une révolte qui est un fait aussi triste qu'incontestable ; révolte activée par des passions puissantes, l'orgueil, la volupté, la vengeance, l'intérêt. Où trouver le remède à cette hostilité de la liberté et de la loi ? qui opèrera leur nécessaire réconciliation ? L'homme lui-même, dit *la Morale* indépendante. — Non, répliquent la religion et l'expérience : car il est déchu et tombé au-dessous de lui-même, capable encore de *quelque bien*, mais non de *tout le bien* que la loi exige de lui. Qu'on n'allègue pas ici l'honnête homme comme une preuve de la possibilité d'arriver, par la seule raison et la seule force de la conscience à réaliser la loi morale ! Et où est-il ? Il ne s'est jamais rencontré dans les camps du rationalisme pur : ce que vous appelez de ce nom, c'est un homme qui a été baptisé, élevé dans une famille, une société chrétiennes ; c'est un chrétien incomplet, inconséquent, « *le fils* d'une mère chrétienne qui se souvient de sa voix, qui en a gardé « une harmonie ; » c'est le fils de l'Église catholique, qui conserve, sinon l'intégrité, du moins l'empreinte de sa puissante action. Oui, l'honnête homme est un chrétien, « et, à son insu, malgré lui peut-« être, il monte à son âme une sève divine qui pénètre ce misérable « sauvageon du rationalisme, tardivement et furtivement implanté « dans sa vie, et qui lui font porter des fruits qui ne sont pas les « siens. » Le remède à la maladie qui travaille l'homme doit donc lui venir du dehors. Les sages antiques, Aristote, Cicéron, les Stoïciens même, l'avaient pressenti : la vertu leur apparaissait, non comme un fruit de l'âme humaine, mais comme un don de Dieu. Vérité que le Christianisme a mise dans tout son jour, en nous enseignant que le

(1) Cinquième conférence.

bien est le résultat de la grâce de Dieu en nous, secondée par la libre coopération de l'homme.

Ainsi, la raison avec ses données, l'histoire avec ses leçons, la théologie avec ses lumières supérieures, font justice de la doctrine de la morale indépendante. Dieu, qu'elle entend expulser ou éconduire de ce noble empire, s'est rencontré à tous les chemins qui la sillonnent : la personne morale, la loi morale, la fin morale, la pleine connaissance de la loi, sa réalisation sérieuse et vraie, le supposent et l'appellent. Il n'y a pas de morale, ou Dieu en est le principe, la source et le père ; il n'y a pas de morale, ou, loin d'être indépendante, elle est nécessairement religieuse.

Quel est donc le principe secret de la doctrine subversive qu'on prétend élever ainsi sur les ruines de l'Évangile ? quel est le nœud vital de la morale indépendante et de la morale religieuse ? C'est la *souveraineté de Dieu*, invoquée par l'une, écartée par l'autre (1). La libre pensée repousse cette souveraineté, « cette théocratie, » au nom de deux principes. Nous voulons, dit-elle, l'unité du genre humain dans la justice : or, la religion divise les hommes. Nous voulons de plus la liberté : or, la religion, c'est l'asservissement des âmes et des sociétés à un pouvoir qui se dit émané de Dieu. Ces deux objections sont-elles fondées ? la souveraineté de Dieu divise-t-elle ? Il ne s'agit point ici de cette théocratie politique telle qu'elle existait exceptionnellement chez les Juifs, où la société civile était régie par une loi divinement révélée ; il ne s'agit pas plus du pouvoir temporel des Papes, institution admirable destinée à assurer l'indépendance du Chef de l'Église, mais qui n'est pas une théocratie, car le Pape ne tient pas son pouvoir civil directement de Dieu : deux couronnes sont réunies par les siècles et non confondues sur son front, et elles y sont réunies *pour être mieux séparées partout ailleurs*. C'est le Christianisme qui a brisé dans le monde la théocratie ; il n'en sera pas le restaurateur. Il s'agit donc ici du règne de Dieu sur les consciences, et par les consciences sur les sociétés : or, ce règne, loin de séparer les hommes, est le principe supérieur de l'unité dans le monde. Considérez d'ábord l'humanité, « royaume de Dieu incomplet. » Le genre humain, selon l'expression de Rosmini, est constitué essentiellement, même

(1) Sixième conférence.

en dehors de l'Église catholique, sous la forme d'un royaume et d'une théocratie naturelle, et cela depuis le premier jour du monde, dans les droits des individus, des nations; dans les idées universelles de justice; dans cette morale humanitaire venue de Dieu par la révélation primitive; dans les croyances générales qui reliaient les hommes entre eux et les rattachaient à Dieu : idées et croyances altérées par l'erreur, mais dont il survivait partout des restes glorieux.

Ainsi, c'est dans l'idée religieuse que le genre humain trouvait déjà un principe d'unité.

Aujourd'hui le royaume de Dieu, complétement réalisé dans l'Église catholique, y rencontre un principe d'unité plus merveilleux encore. L'Église renferme seule tous les éléments de la vie religieuse : Dieu, dans sa vivante personnalité; le Christ, dans sa puissante médiation; et l'Église elle-même, la société des hommes en Dieu. C'est elle ensuite qui, même en dehors de ses frontières, maintient l'idée religieuse au sein du monde. Un protestant illustre avoue lui-même que le protestantisme n'aurait pas la force de conserver le dépôt dogmatique qui en est encore la vie et qui s'affaisserait, s'il n'avait derrière lui la puissante et austère discipline de l'Église catholique. Ce qui est vrai ici d'une secte l'est de l'humanité entière : donc l'Église sauve l'humanité au lieu de la dissoudre.

La souveraineté de Dieu n'est pas davantage hostile à la liberté. « Gardez-vous, dit-on, d'ouvrir votre porte à cet étranger impérieux. « Souvenez-vous de Jacob : quand l'hôte de cette nuit de combat « pénétra sous la tente du pasteur de la Mésopotamie, ils luttent « ensemble; mais, au matin, Jacob était prosterné dans la pous- « sière; or, selon l'énergique expression du texte hébraïque, le nerf « de sa cuisse était rompu. Dieu, c'est le géant des esprits (sainte « Thérèse); or, si vous lui ouvrez l'entrée de votre intelligence, de « votre conscience, de la famille, de la société, votre volonté sera « maîtrisée. » Derrière Dieu, d'ailleurs, il y a un homme menaçant, puissant, cauteleux (le prêtre). S'il pénètre en vous et chez vous, adieu votre liberté! C'est l'histoire du genre humain. Proclamez la morale indépendante : elle vous émancipera.

Cette objection n'est que spécieuse; elle ne tient compte que des abus dans l'ordre religieux et dans l'Église : il y en a partout, et ils sont le fait de l'infirmité de l'homme et non l'œuvre de Dieu. Ceci posé, il est visible que la souveraineté de Dieu ne s'impose pas par la force, mais est acceptée par la liberté. L'Église vient à nous

avec son enseignement, ses lois, ses sacrements, et elle y entre par la porte de notre libre consentement : la foi se prêche et ne s'impose pas. Le glaive a pu défendre la vérité et la justice opprimées; il n'en a jamais été le propagateur. Établi par la liberté, le règne de Dieu dans l'homme a pour but de le délivrer, de l'affranchir des passions et d'élever la conscience à la pleine possession d'elle-même. Dans cette œuvre d'éducation intime, l'Église et le prêtre tendent à s'effacer, laissant, selon la doctrine de saint Jean de la Croix et de M. Olier, l'âme en commerce direct avec la lumière et l'amour. La liberté de l'individu grandit dans cette épuration. Il n'en est pas autrement des sociétés : plus les mœurs y sont pures, plus la liberté y devient possible, et la souveraineté de Dieu, en affranchissant les cœurs, les prépare par là même à une plus large extension de cette liberté dont l'homme est si naturellement jaloux. Non! Dieu, ce n'est pas l'esclavage; c'est la vertu, et la vertu c'est la liberté. Ne séparez donc pas Dieu de l'homme; resserrez, au contraire, entre eux les liens d'une nécessaire et féconde dépendance.

Tel est l'ensemble des arguments et des considérations que le R. P. Hyacinthe a opposé aux prétentions de la morale indépendante. Si on veut bien les comparer aux attaques des partisans de cette morale et aux maigres thèses d'une pauvre *Revue*, on appréciera aisément de quel côté se rencontrent, je ne dis pas la vérité et le bonheur, mais la science, la logique, la langue et le talent.

III

Écoutons maintenant Mgr Plantier, démontrant que la morale évangélique n'est pas indépendante du dogme. La déclarer indépendante, c'est détruire du même coup la *notion*, l'*autorité* et l'*efficacité* de la morale.

« Qu'un homme se soit enfoncé dans une forêt sans clairières ou
« dans un désert sans issues, il s'agite pour trouver une route qui le
« mène au terme de son voyage ; et, s'il ne peut y réussir, si l'impé-
« nétrable chaos des bois et le vague inexorable des solitudes refu-
« sent de répondre à ses vœux ; si sa voix, malgré de violents efforts
« pour appeler des indications et des guides, meurt autour de lui
« sans écho, son inquiétude devient profonde et menace d'aboutir
« au désespoir. Voilà notre situation dans la vie, si nous ne savons
« nettement la direction qu'elle doit prendre et la voie par laquelle

« nous devons marcher. Impossible d'y tournoyer éternellement sur « nous-mêmes : il faut, à toute force, aller en avant, et, pour aller « en avant, il faut savoir où passer; sinon, quelle horrible forêt que « cette existence où nous sommes perdus (1) ! Connaître exactement « ses devoirs pour échapper à ces angoisses, c'est le besoin le plus « impérieux de l'âme honnête.... » Il nous faut une loi morale assez claire, assez précise, pour qu'elle exclue toute ignorance et ne laisse qu'une faible part à l'inquiétude; une loi lumineuse, uniforme et immuable, à travers le temps et les siècles. Comment l'homme et le peuple chrétien pourront-ils l'avoir? Une chaire est établie dans le *monde* pour l'enseigner, et c'est le dogme qui nous l'assure et nous la fait connaître. Avec l'Église enseignante et infaillible, nous n'avons plus à chercher nos devoirs, qu'elle nous apprend avec autant de lucidité que de certitude. « L'humble et radieux flambeau du caté- « chisme dans les mains, il n'est ni enfant, ni homme, ni ouvrier, ni « maître, ni paysan, ni monarque, qui ne puisse éclairer sa route; « *en tout* cas, l'Église est là avec ses évêques, ses prêtres et ses « pasteurs, pour venir en aide aux esprits troublés et inquiets. La « morale de l'Église est la même partout, à Rome, à Paris, au fond « de l'Australie et dans les Montagnes Rocheuses; elle ne change « pas plus que son vieux dogme. » Mais ôtez l'Église, que vous reste-t-il? l'Évangile? Mais l'Évangile lui-même, s'il n'est plus défendu par une interprétation infaillible, s'il est livré au génie de chacun, on en arrivera à diversifier à l'infini la notion de la morale chrétienne. Les protestants s'entendent-ils sur le Code sacré, et les *sectes* n'y ont-elles pas trouvé la condamnation de tout ce que nous adorons et la consécration de tout ce que nous repoussons : le divorce, l'esclavage, le communisme, etc.? Reste la conscience! Révèlera-t-elle à l'homme « ces vertus exquises, délicates, surhu- « maines, que Jésus-Christ a apportées à la terre? Le monde païen, « avec tout le génie et la pénétration de ses philosophes, ne les « avait pas soupçonnées; si nous ne les connaissions pas, nous ne « les inventerions pas plus que le polythéisme. Quant à la loi natu- « relle, que Jésus-Christ n'a fait que rendre plus lumineuse, supposé « que la masse de l'humanité pût la deviner, elle ne nous suffirait « plus après les glorieux besoins et les nobles exigences que nous « avons puisés dans le sang du Calvaire. » La raison, non plus, n'a

(1) P. 6, 7.

pas assez de sagacité pour créer partout une morale nette, uniforme, immuable. L'état des doctrines avant Jésus-Christ le prouve, et nous en avons une nouvelle preuve sous nos yeux. Malgré les lumières versées par le Catholicisme sur la conscience humaine, vous avez la morale des Sauvages, qui dévorent l'étranger et mangent leurs parents; la morale des Barbares civilisés, qui mitraillent et guillotinent; la morale de nos nouveaux Messies, demandant cent mille têtes pour régénérer le monde, et celle de ce petit congrès d'écoliers tenu à Liége, « déclarant pareille hécatombe indispensable « au salut de l'avenir; la morale des utopistes arcadiens, convertissant le travail en plaisir et la société conjugale en une passagère « agrégation de brutes; celle enfin des honnêtes gens avec leurs « mille nuances. Le bienfait d'une morale comprise de tous, lumineuse, définie, admise dans les mêmes termes, servant de lien à « toutes les nations, à tous les temps, offrant à toutes les sociétés de « s'asseoir sur le solide fondement du même granit, c'est-à-dire la « même idée du devoir et de la vertu, ne peut sortir que du grand « dogme de l'autorité divine et de l'infaillibilité de l'Église universellement acceptée (1). Comme le dogme donne la vraie *notion* de « la morale, il en donne aussi la *raison* dans l'exemple de Jésus-« Christ. » La hauteur de sa loi s'appuie sur la noble austérité de ses œuvres; et, « s'il nous appelle à marcher à notre destinée par une « route étroite et difficile, c'est que lui-même il a, de ses pieds « meurtris, non-seulement heurté, mais ensanglanté les pierres de « cet âpre chemin (2). » L'Incarnation, avec tous les faits qui s'y rattachent, explique tout le détail de pureté, d'abnégation, de patience, d'humilité, qu'impose l'Évangile. Jésus-Christ ayant porté le joug, nous devons l'accepter. Le rationalisme de tous les temps l'a si bien compris, que, pour échapper à une morale qui l'effraie, il repousse le dogme dont elle est la conséquence; et, par cette négation, il établit à sa manière que le dogme et la morale sont indissolublement liés, et que la raison, le fondement et le nœud de l'une sont renfermés dans l'autre.

Il est deux dogmes, en particulier, enseignés et défendus par l'Église et opiniâtrément attaqués par la philosophie séparée, sans lesquels la morale est impossible: c'est la création, qui fait l'homme dépendant, et la liberté, qui le constitue responsable. « S'il n'a pas « été créé, s'il est éternel, s'il s'appartient, ni Dieu, ni la conscience,

(1) P. 16. — (2) P. 18.

« ni la société, ne sont admis à lui dicter des lois. S'il n'est pas « libre, pour lui le devoir disparaît avec la responsabilité. Pourquoi « lui parlerez-vous de sacrifices, de vertus, quand il obéit à d'aveugles « instincts ? Allez donc défendre au lion de se jeter sur sa proie, au « torrent de dévaster ses rivages (1)..... »

IV

Sans le dogme, la morale n'a pas plus d'*autorité* qu'elle n'a de clarté et de précision : car, si elle ne s'adresse pas à moi du haut d'un dogme, elle sort de la bouche d'un homme mon égal, qui est peut-être un sage éloquent, mais rien qu'un sage ; c'est une parole de la terre, brillante si vous voulez, mais sans majesté et sans force obligatoire : ce n'est plus la parole révélée par Dieu et qui l'impose dans l'Éden, au milieu des foudres du Sinaï ou par les lèvres du Verbe fait chair. Otez le dogme : la morale n'est plus qu'une philosophie, et non une législation qui m'étreint de ses chaînes ; une philosophie qui sera d'autant moins pratiquée qu'elle appelle à des vertus plus élevées et plus difficiles (2).

C'est dans le dogme que nous trouvons précisément les moyens de surmonter les difficultés et de triompher dans les incontestables luttes de la vertu : *une crainte salutaire* inspirée par la foi en un Dieu témoin éternel et rémunérateur incorruptible de nos actes, juge de toutes nos fautes et qui prépare à nos offenses des châtiments sans fin ; *l'attrait de l'amour;* être vertueux pour plaire à Dieu notre père, imiter sa perfection, reproduire les exemples de Jésus-Christ notre modèle : quels nobles mobiles ! « A quelle hauteur ce ressort « peut lancer une âme ! L'histoire des Saints est là pour le révéler.... « Éteignez la foi, mettez à néant le dogme et surtout la divinité de « Jésus-Christ : qu'avez-vous à sa place ? Les mœurs répondront à « la nature et aux exemples du Dieu que vous substituerez à celui « du Calvaire.... Si vous n'en substituez pas, vous ouvrez devant « l'homme et devant les peuples le gouffre de l'athéisme ; si vous en « substituez un ou plusieurs, vous verrez les mœurs descendre avec « les dogmes nouveaux.... » Des dieux dépravés finissent tôt ou tard par enfanter des peuples corrompus.... Vous aurez beau crier : la morale ! la morale ! on vous répondra toujours : le vrai fondement de la morale, sa grande définition, ce sont l'idée et la vie de Dieu (3).

(1) Pag. 20. — (2) Pag. 27.— (3) Page 34.

C'est l'amour de Dieu qui enfante « ces anges de l'immolation, » le missionnaire et l'apôtre, la fille de charité et tous ces dévouements qu'on accuse d'être nés d'un mysticisme insensé. « Fiers docteurs, « montrez-nous le bien que vous faites à l'humanité ! Nous voyons « les âmes auxquelles vous apprenez à s'agiter dans le blasphème « en s'écriant, comme les Manichéens modernes, que *Dieu c'est le* « *mal;* celles que vous livrez au tourment d'une haine furieuse « contre la société, les invitant à redire cette autre parole fameuse : « *la propriété c'est le vol ;* celles que vous jetez en proie au martyre « déshonorant de la volupté sans frein, en proclamant, malgré le « Christ et son Évangile, la réhabilitation de la chair.... Nous voyons « enfin, par toutes ces causes déchaînées, quelle aggravation de « poids vous ajoutez au fardeau déjà si lourd qui pèse sur l'huma- « nité; quelles pentes effroyables vous ouvrez devant elles pour la « précipiter dans la honte, l'anarchie, les convulsions et la mort.... « Ces bienfaits, la *Morale indépendante* nous les a prodigués avec « une indescriptible opulence; mais les désordres qu'elle a guéris « ou prévenus, les vies qu'elle a soustraites au déshonneur ou fait « refleurir dans la gloire, les blessures qu'elle a calmées, les larmes « qu'elle a taries, etc... où sont-ils, de grâce? Laissez, laissez le « Crucifié et les touchants mystères dont il est le symbole à ceux qui « le demandent. »

A l'attrait vainqueur de l'amour, le dogme ajoute l'énergie de l'espérance, l'espérance d'une félicité sans fin au sein de Dieu. Quels héroïsmes ce sentiment n'a-t-il pas produits? L'espérance de la résurrection, perspective qui rend à la morale les services les plus éclatants, puisque le chrétien y trouve « fierté vis-à-vis de la mort, « reconnaissance, encouragement à la vertu. Martyrs de la maladie, « de la misère, des âpres labeurs, de la pénitence, du zèle, de l'a- « postolat, de la persécution, votre chair est tristement fatiguée, « meurtrie, broyée.... Mais c'est pour Dieu que vous avez supporté « ces peines.... Soyez pleins d'espérance : Jésus-Christ est ressuscité « le premier; vous ressusciterez après lui, et vos ossements mis « en poudre par la mort refleuriront (1). »

La destruction de cette espérance conduit directement à la honte d'une vie épicurienne, c'est-à-dire à la morale indépendante. La libre pensée traite de mercenaires des vertus ainsi fondées sur la crainte

(1) P. 43, 44.

et l'espérance; elle déclare plus digne d'exhorter les hommes à l'accomplissement *du devoir pour le devoir.* Mais, si l'homme est indépendant, il n'y a plus de devoir : sans Dieu, sans Jésus-Christ, sans vie future, ce grand mot n'est plus qu'une sèche abstraction sans corps et sans autorité. Conduit-on les hommes et les peuples avec la métaphysique?... peut-on désintéresser ainsi l'homme de son propre bonheur? « En pratiquant la vertu sous une certaine « impulsion de terreur ou d'amour; en se préoccupant, dans l'obser- « vation de la loi morale, d'un châtiment à éviter ou d'une récom- « pense à conquérir, fera-t-on toujours acte d'égoïsme honteux et « coupable (1)?

« L'humanité ne l'a jamais cru, et l'Église, protectrice ici comme « toujours de la raison et du bon sens, enseigne que le juste ne « pèche pas lorsqu'il agit en vue de la récompense éternelle (2). Nous « n'avons pas droit de demander à la conscience chrétienne plus « d'abnégation et plus de magnanimité que Jésus-Christ lui-même ne « nous en demande...; et, puisqu'il autorise la pensée des récom- « penses portée dans l'observation de la loi, qu'il l'encourage, « l'excite et cherche à la pousser jusqu'à l'enthousiasme par les ravis- « santes promesses qu'il fait à la fidélité, c'est donc que cette con- « templation de l'avenir est légitime, et que l'homme, dans ses luttes « avec le devoir, a le droit de l'appeler au secours de sa faiblesse et « de sa bonne volonté (3).

« Il serait intéressant d'étudier les services rendus à la morale par « la *doctrine du devoir pour le devoir*.... Ses grands panégyristes, que « font-ils et où sont-ils? ne les trouvez-vous pas mille fois parmi les « philosophes dont les mœurs rappellent les honteuses débauches des « sages antiques? ne figurent-ils pas parmi les dramaturges obscènes, « ces feuilletonistes licencieux, ces romanciers cyniques, ces poëtes « éhontés dont les œuvres immondes seront devant la postérité le « scandale caractéristique et l'incomparable déshonneur de notre « époque? ne les rencontrez-vous pas parmi ces publicistes étranges « et ces extravagants réformateurs qui ne veulent plus ni propriété, « ni pouvoir, ni lois, ni famille, ni droit international, ni respect des « traités, ni religion, et qui feraient du monde, s'ils en étaient maî- « tres un instant, je ne sais quel chaos effroyable où l'homme ne

(1) P. 46.
(2) Concile de Trente, Sess. 6, can. 31.
(3) P. 50.

« cesserait de se rouler dans la boue que pour se noyer dans le sang?
« Toute cette foule d'esprits égarés, de cœurs corrompus et de « talents corrupteurs sont très-chauds partisans de la morale sans « dogme et *du devoir pour le devoir ;* et l'on peut apprécier par leur « conduite, qui se partage entre des désordres grossiers et je ne sais « quelles vertus vulgaires, l'efficacité que cette doctrine peut avoir « elle-même pour le gouvernement moral des consciences et des « peuples (1). » La conscience, dit-on, prêtera à la morale l'appui que ne lui donne évidemment pas le devoir pour le devoir. Reste-t-il une conscience quand on a ôté Dieu et l'idée d'une sanction future? D'ailleurs, que devient-elle seule dans les incertitudes qui en obscurcissent la lumière, parmi les fascinations de nos convoitises, l'infirmité de notre jugement, le mirage de certains sophismes venus du dehors, par les conversations, les lectures, les vices de l'éducation, les ténèbres du milieu domestique ou social? La conscience! on se la façonne à soi-même à l'aide de l'erreur ou du vice. Pour la rendre ferme et intrépide, il y faut des dogmes arrêtés. « Quand les grandes « vérités du symbole s'élèvent à droite et à gauche de l'âme chré« tienne, comme de hauts et fermes remparts; quand les passions « grondent en elle, à quelque niveau que leur bouillonnement les fasse « monter, elles se trouvent encore dominées par les digues élevées « par la main de Dieu même, elles restent emprisonnées dans leurs « rivages, et leurs soulèvements ne font que donner une rapidité plus « impétueuse au courant qui entraîne la volonté au devoir. Mais ren« versez ces barrières, contentez-vous de dresser sur les bords du « fleuve les remords ou les éloges de la conscience, et vous verrez si « les convoitises du cœur et des sens, comme des eaux enflées par « l'orage, ne déborderont pas pour répandre autour d'elles la fange « et la dévastation (2). »

La loi civile n'est pas plus capable de rendre l'âme fidèle au devoir.

Mgr Plantier termine ce Mandement, qui est un véritable traité, par quelques considérations élevées et touchantes sur les institutions qui découlent du dogme et en particulier sur les sacrements. Il en montre l'influence éminemment moralisatrice et la merveilleuse efficacité. Le Baptême apprend à l'homme à se respecter et à respecter ses semblables. Le Mariage consacre l'entrée dans la

(1) P. 51. — (2) P. 54.

famille. « Ici encore un sacrement se présente, et, pour le recevoir « dignement, il faut avoir fait deux choses : avoir purifié sa cons-« cience de toutes les souillures passées, avoir profondément exa-« miné si Dieu appelle oui ou non à la vocation dont cet acte sacré « doit ouvrir les barrières. Qui ne voit du premier coup d'œil l'im-« mense et salutaire contre-coup de cette préparation à la vie du « foyer ? Quand le mariage n'est qu'un calcul d'intérêt, un caprice des « passions ou un misérable jeu d'enfant, il est à peu près inévitable « qu'il aboutisse à des conséquences désastreuses. N'est-ce pas ainsi « qu'ont commencé la plupart de ces unions à la fois scandaleuses et « infortunées, dont le tragique dénouement remplit tous les jours « tant de pages dans les fastes du suicide ou de la Cour d'assises ? »

Dans la Pénitence et surtout dans l'Eucharistie, Mgr de Nîmes montre enfin une force puissante contre les orages de l'âme, et la source de vertus magnifiques.

Il termine cette éloquente pastorale en empruntant à saint Augustin et à Bossuet deux pages d'une admirable actualité : l'une pour protester contre la morale indépendante ; l'autre pour saluer dans l'Église catholique le principe des vertus qui font le bonheur des individus et des peuples, et que le dogme abrite sous le bouclier de son infaillible autorité.

L'abbé LAFFINEUR,

Chanoine honoraire de Beauvais, Missionnaire apostolique.

L'ANTIPAPE

BENOIT XIII EN ROUSSILLON

ÉPISODE DE L'HISTOIRE DU SCHISME D'OCCIDENT

Il y avait déjà plusieurs années que l'ambition de Grégoire XII et de Benoît XIII prolongeait le schisme et divisait l'Église. Ce dernier, après avoir été quelque temps prisonnier dans son palais d'Avignon, s'était enfui à Gênes, alors occupée par la France et gouvernée par le maréchal de Boucicaut. L'ordre avait déjà été expédié à celui-ci de se saisir de Benoît et d'empêcher ainsi qu'il n'allât hors du royaume prolonger sa papauté et son schisme, ce que son opiniâtreté ne faisait que trop appréhender. Mais, aussi vigilant qu'opiniâtre, il s'enfuit bientôt de Porto-Venere, port situé sur la côte de Gênes (1), s'approcha des galères qu'il entretenait toujours bien armées le long de cette plage, et, accompagné de quatre cardinaux (2), il s'embarqua le 15 juin 1408 (terme remarquable du séjour que les Papes avaient fait en France durant 103 ans), après avoir, dans une bulle datée de ce même jour, exposé ce qu'il avait fait pour procurer l'union de l'Église, et convoqué pour la Toussaint prochaine un Concile général dans la ville de Perpignan en Espagne, en opposition avec le Concile que Grégoire XII parlait déjà de réunir avec ses adhérents, et surtout en opposition avec celui que les anciens cardinaux des deux obédiences parlaient de convoquer à Pise pour l'année suivante.

Benoît XIII débarqua à Collioure, où il se trouvait vers le 15 juillet (1408), d'après certains auteurs, tandis que les annalistes espagnols nous apprennent qu'il avait fait son entrée à Elne dès le 23 juin (3).

(1) M. Henry (*Histoire du Roussillon*, tome II, page 29) nous semble avoir confondu *Porto-Venere*, port italien, avec *Port-Vendres*, où il fait débarquer Benoît le 2 juillet.

(2) Les cardinaux de Fiesque, de Chalant, de Girone et d'Urries. C'est à tort que le P. Martène y met Mgr Jean d'Armagnac, archevêque d'Auch, qui, d'ailleurs, ne fut créé cardinal, à Perpignan, que dans le mois de septembre suivant.

(3) Ce dernier sentiment nous semble plus vraisemblable, vu que la traversée de Porto-Venere à Collioure ne pouvait se prolonger un mois.

Quoi qu'il en soit, Mgr Ximenez, évêque d'Elne (1), le reçut dans sa ville épiscopale; ce qui dut faire concevoir à Benoît l'espérance de voir grandir et triompher la popularité de sa cause par l'adjonction et les hommages d'un prélat aussi considéré que l'était l'évêque d'Elne. Aussi se promettait-il d'heureux résultats d'un Concile soutenu par la doctrine et éclairé par les lumières de Mgr Ximenez.

Benoît XIII avait fait connaître à Martin, roi d'Aragon, son beau-frère, son intention de venir en Roussillon. Celui-ci, voyant que la France s'attachait plus étroitement que jamais à l'obédience de Grégoire XII, demanda l'avis de ses députés et conseillers, par une lettre qui a été conservée à Barcelone dans les *Archives d'Aragon* (2). Elle est du 27 juin.

Après avoir attendu quelques jours à Collioure (3) la réponse au message qu'il avait envoyé au roi Martin, Benoît vint à Perpignan, dont le château lui fut assigné pour résidence (4). Il s'y trouvait le 23 juillet, comme l'atteste l'historien espagnol Zurita. Dès le 14, les six cardinaux qui avaient autrefois reconnu son obédience et résidaient à Livourne, lui avaient écrit une lettre très-modérée, très-sage et très-respectueuse, pour l'inviter à assister au Concile de Pise. Cette lettre n'ayant été suivie d'aucune réponse, ces mêmes cardinaux, rendus à Pise, lui écrivirent une seconde lettre, datée du 24 septembre, tout aussi réservée, mais plus pressante que la première. C'est à Perpignan que Benoît XIII prit connaissance de cette seconde missive, dont avait été chargé, on ne sait comment, Jean Guiart, archidiacre de Poitiers, au moment même où Benoît faisait des procédures contre les députés de l'Université de Paris et les autres ambassadeurs que le roi avait envoyés aux deux papes, lesquels députés furent cités à comparaître, dans soixante jours, à Perpignan, devant Benoît, par une bulle de ce dernier, datée du 21 octobre (5).

Pierre de Luna ne répondit que le 7 novembre à la lettre des cardinaux. Dans cette réponse singulière, le Pape réfutait les considérations et les motifs contenus dans la lettre des cardinaux de Pise, et non-seulement il

(1) Cet illustre prélat, qui appartenait, dit-on, à la famille d'où devait sortir le célèbre cardinal ministre de Ferdinand le Catholique, voulut rester toujours attaché à l'Ordre de Saint-François, et a laissé d'excellents ouvrages de théologie et d'ascétisme, et même d'histoire et de politique.

(2) Elle a été recueillie dans la grande publication entreprise par l'infatigable archiviste *Don Prosper de Bofarull*, sous ce titre : *Coleccion de documentos ineditos del Archivo general de la Corona de Aragon* (tome I, page 71).

(3) Ou à Elne.

(4) Bosch, historien catalan souvent peu exact, prétend que Benoît XIII eut pour demeure à Perpignan le couvent de Saint-François. Nous suivons l'avis de la plupart des annalistes.

(5) L'archidiacre Guiart, homme d'esprit, observa la situation de cette cour pontificale reléguée dans un coin du Roussillon, ainsi que les préparatifs qu'on y faisait pour le Concile. On a une lettre fort curieuse où l'archidiacre de Poitiers rend compte de sa mission auprès de Benoît (*Histoire de l'Église gallicane*, par le P. Berthier.)

refusait de se rendre au Concile de cette ville, mais il leur ordonnait de venir au Concile de Perpignan.

Au moment où il écrivait sa réponse, le Concile avait déjà été ouvert depuis le 1er novembre, jour de la Toussaint, par une messe solennelle. Mais, comme on attendait encore plusieurs personnages qui devaient s'y trouver, on en remit la première session à quinze jours. Pendant ce temps, afin de rendre l'assemblée plus auguste et plus majestueuse, Benoît conféra le titre de patriarche à divers prélats du second ordre. C'est ainsi que Mgr Ximenez, évêque d'Elne, reçut la dignité de patriarche de Jérusalem, en même temps que le trésorier de Maguelonne recevait la consécration comme patriarche d'Antioche, etc.... (14 novembre 1408).

Le 15 novembre 1408, Benoît célébra la messe dans la principale église de Perpignan (1), en présence de neuf cardinaux, des quatre patriarches créés par lui, des archevêques de Tolède, de Saragosse et de Tarragone, d'un certain nombre d'évêques (2), et enfin, de saint Vincent Ferrier, personnellement invité à cette assemblée par Benoît XIII, qui lui avait offert la pourpre après l'avoir choisi pour son confesseur. Cet illustre enfant de saint Dominique, après avoir fait entendre sa puissante parole dans la Catalogne et dans l'Aragon, après avoir évangélisé les populations de la Provence, du Dauphiné, de la Savoie et de la Lombardie, venait de donner des missions non moins fécondes dans l'Andalousie, et jusque dans la Grande-Bretagne. En traversant les provinces de Picardie, de Poitou et de Gascogne, il avait opéré d'innombrables conversions, et rentrait en Espagne, lorsque Benoît XIII sollicita sa présence au conciliabule de Perpignan. Depuis longtemps déjà saint Vincent soupirait après le rétablissement de l'unité dans le suprême Pontificat, et suppliait Benoît XIII de tout faire pour atteindre ce but. Mais Benoît ne pensait qu'à se servir du crédit et de la réputation du grand serviteur de Dieu, pour donner à sa cause plus d'apparence de justice et assurer la tiare sur sa tête.

Saint Vincent Ferrier prononça plusieurs discours en latin dans les premières sessions du Concile de Perpignan. Il usa de toute la force de son éloquence et de toute l'influence de ses conseils pour procurer la paix de l'Église, pour décider Benoît XIII à céder ses droits, et pour l'engager à envoyer au Concile de Pise un représentant chargé d'offrir son abdication. Mais l'obstination de Benoît rendit inutiles les conseils de saint Vincent, qui, désolé des mauvaises dispositions de Pierre de Luna, se hâta de quitter Perpignan et reprit le cours de ses prédications. Les Archives de

(1) D'autres disent dans l'église de Notre Dame de la Réal. M. Henry prétend, nous ne savons sur quel fondement, que l'ouverture du Concile fut retardée jusqu'au 22 novembre (*Histoire du Roussillon*, t. II, p. 38.)

(2) Cent-vingt, d'après Zurita; ou seulement quarante, d'après les mémoires produits au Concile de Pise. Ils appartenaient aux royaumes de Castille et d'Aragon, aux comtés de Foix et de Provence.

Montpellier nous apprennent que l'apôtre entrait dans cette ville dès le 29 novembre. Mais bientôt il crut devoir retourner à Perpignan. C'était au mois de décembre de cette même année. Chemin faisant, il annonça la parole de Dieu dans plusieurs villes et villages. Arrivé à Perpignan, il se mit à prêcher au peuple tous les jours.

Cependant le conciliabule de Perpignan dura jusqu'au mois d'avril de l'année suivante (1409), et eut quatorze sessions. Les opinions s'étant partagées sur ce qu'il y avait à faire pour le bien de l'Église, plusieurs prélats, entr'autres Mgr de Maumont, évêque de Béziers, Mgr de Çagarriga, archevêque de Tarragone, etc., quittèrent Perpignan, où il n'en resta que vingt-trois. Réduits peu après à seize ou dix-huit, ils conseillèrent à leur Pape (1er février 1409) d'envoyer à Pise, où le Concile avait été réuni par Grégoire XII, des légats autorisés à renoncer en son nom au Pontificat.... On sait tout ce qui suivit : l'assemblée des évêques dans la chapelle du château royal de Perpignan (7 mars 1409) ; la persistance de ces prélats dans leur première proposition et l'obstination de Benoît; son consentement à envoyer des prélats à Pise, pour y traiter en son nom (26 mars) ; la déposition solennelle des deux Papes, Grégoire XII et Benoît XIII, dans la *quinzième* session du Concile (5 juin) ; enfin, l'élection en conclave d'Alexandre V (26 juin 1409).

On eût pu dès lors croire le schisme éteint. Hélas ! il devait se rallumer avec plus d'impétuosité que jamais.

Les cardinaux restés à Perpignan auprès de Benoît l'avaient supplié, dans une dernière séance du Concile, d'abdiquer tous ses droits, lui montrant clairement que c'était le seul moyen de rétablir l'union dans l'Église. Les évêques rassemblés à Pise pour travailler à faire cesser le schisme avaient prié tous ceux de leurs amis qui approchaient Benoît XIII, de *décider* ce Pontife à l'abdication. Le cardinal Brancaccio avait écrit à Don Boniface Ferrier, frère du saint et supérieur des Chartreux, qui se trouvait aussi à Perpignan, une lettre pressante, qui se terminait ainsi : « ... Excusez-moi si je n'écris pas à notre seigneur Benoît XIII : c'est que « je sais qu'il reçoit mal mes paroles. Je me recommande aux prières de « votre bienveillante charité. Saluez de ma part votre frère Vincent, mon « très-cher ami, avec qui plût à Dieu que je pusse encore m'entretenir ! « Que le Très-Haut vous conserve heureusement pour son service, et « vous accorde une longue vie. — Ecrit à Pise, le dernier jour du mois « de janvier 1409. »

Lorsque cette lettre parvint à Don Boniface, saint Vincent en avait reçu une du roi d'Aragon, ainsi conçue : « Nous désirons vivement traiter avec « vous quelques affaires qu'il ne convient pas de confier au papier. Nous « vous prions donc affectueusement, pour notre honneur, de venir vers « nous, si vous voulez nous servir et nous donner un conseil important :

« vous nous ferez un très-grand plaisir. — Donné à Barcelone, scellé de « notre sceau, le 22 janvier 1409 (1). »

Dès qu'il eut reçu cette lettre, saint Vincent quitta Perpignan. Mais, malgré son désir de se rendre promptement auprès du roi d'Aragon, il crut devoir s'arrêter quelques jours dans certaines villes qui se trouvaient sur le chemin de Perpignan à Barcelone et qui avaient besoin de sa présence.

Sur ces entrefaites, le roi d'Aragon recevait, de son côté, une lettre de quelques-uns des cardinaux déjà réunis à Pise, suppliant ce monarque d'user de toute son influence pour déterminer Benoît à se rendre au Concile réuni dans cette ville (2). Cette lettre était du 27 janvier. Peu de temps après, le roi Martin envoyait à Benoît un de ses ambassadeurs pour lui renouveler son dévouement et lui promettre de nouveau son appui, ajoutant qu'il ne reconnaissait nullement le Concile de Pise (3). Le 24 septembre suivant, écrivant au cardinal d'Espagne (4), le roi déclarait de nouveau que Benoît XIII était à ses yeux le seul Pape légitime, et qu'il le protégerait de tout son pouvoir tant qu'il serait dans ses états ; à quoi le cardinal répondit courageusement, le 7 novembre, que, depuis la déposition solennelle de l'un et l'autre Pontife et l'élection d'Alexandre V, tous ceux qui ne reconnaîtraient pas ce dernier comme le seul Pape légitime seraient manifestement schismatiques (5).

La faveur que le roi d'Aragon continuait ainsi à accorder à l'antipape son beau-frère, entretenait les espérances de ce dernier et menaçait de prolonger les maux de l'Église. Mais les affaires changèrent bientôt de face. Le 31 mai 1410, le roi Martin mourut à l'âge de cinquante-deux ans; et l'année suivante, il fallut désigner son successeur, à défaut d'héritier légitime. Après de longues conférences et d'orageuses discussions, aux congrès de Calatayud et d'Alcañiz, les *Corts*, trop nombreux pour pouvoir s'entendre, confièrent la solution de cet important problème à neuf juges, pris parmi les prélats et les grands seigneurs du royaume. L'assemblée de ce grand conseil se tint à Caspé, petite ville de la province de Saragosse, sur les bords du Guadalupe. Les suffrages se réunirent en faveur de l'infant Ferdinand de Castille, neveu de Martin par sa mère. Il fut aussitôt proclamé roi d'Aragon. Ce fut le 28 juin 1411 que, par cette décision, cessa l'interrègne qui, pendant deux ans, avait fait peser tant de maux sur l'Église et sur le royaume d'Aragon.

Benoît, qui se trouvait alors à Caspé, et dont la faveur couvrait don Ferdinand, ne contribua pas peu à influer sur ce choix. — Quant

(1) Pour cette lettre et la précédente, voyez la *Vie de saint Vincent Ferrier*, par le P. Vidal (liv. II, ch. IX).

(2) D. Bofarull, *Coleccion de documentos ineditos*, etc., tome I, n° 16.

(3) Ibid., n° 17.

(4) Ibid., n° 36.

(5) Ibid., t. I, n° 39.

à saint Vincent Ferrier, qui avait été l'un des neuf juges nommés à cette assemblée célèbre, il opta aussi pour l'infant de Castille, qui, monté sur le trône et ne pouvant lui faire accepter de récompense, le nomma son confesseur et son prédicateur.

Le nouveau roi désirait l'union de l'Église. Aussi le voyons-nous à Tortose, où se trouvait Benoît, redoubler d'efforts, avec saint Vincent, pour décider l'antipape à se désister de toutes ses prétentions, afin de rendre la paix à l'Église; mais ils ne purent vaincre l'opiniâtreté de l'implacable vieillard (novembre 1412). — Au mois de juin 1414, le roi Ferdinand se rendit à Morella, où se trouvait l'antipape, et où saint Vincent ne tarda pas à les rejoindre, ainsi que les ambassadeurs de l'empereur Sigismond. Tout ce qu'on put obtenir de Pierre de Luna, fut qu'il se rendrait à Nice, pour conférer avec Sigismond lui-même, se mettre en rapport avec le Pape de Rome et les Pères du Concile de Constance, enfin, pour prendre un parti définitif. Après quoi, le Congrès fut fixé au mois de juin de l'année suivante. Le 18 mai 1415, saint Vincent Ferrier se trouvait de retour de l'Italie en Catalogne, lorsqu'il reçut du roi Ferdinand l'invitation de se rendre à Port-Vendres. Le roi lui écrivait :

« Comme un Congrès, ainsi que vous savez, doit se tenir à Nice pendant tout le mois de juin, entre notre Très-Saint-Père le Souverain « Pontife, le roi des Romains et nous, pour extirper enfin un schisme qui « dure depuis longtemps, je vais me hâter d'entreprendre ce voyage. Le « Souverain Pontife vous écrira sur ce sujet. Nous-même nous vous « prions très-affectueusement et nous vous requérons pour l'heureux « succès d'une si importante affaire, que tous les fidèles doivent favoriser « et que vos conseils et vos prières doivent servir infiniment, nous vous « prions de vous rendre à Port-Vendres et d'y attendre le Souverain « Pontife et moi. Nous passerons dans cette ville vers le milieu de juin... »

Après avoir reçu cette lettre, saint Vincent se dirigea vers Port-Vendres. Il apprit bientôt qu'une grave maladie empêchait le roi de se rendre à Nice; que l'empereur Sigismond, instruit de cette maladie, avait prié Benoît XIII et Ferdinand de désigner une autre ville pour le Congrès, et enfin qu'on avait désigné Perpignan.

Ce fut alors que Grégoire XII, Pape de Rome, renonça à tous ses droits, afin que le Concile de Constance pût élire un Pape accepté par l'Église universelle. Il fallait décider le Pape d'Avignon, l'ambitieux Benoît XIII, à imiter un si bel exemple. Dans la seizième session du Concile de Constance, tenue le 11 juillet 1415, l'empereur Sigismond se chargea d'aller en Espagne pour s'entendre avec le roi d'Aragon et Pierre de Luna, et pour obtenir enfin de ce dernier une renonciation pareille à celle de Grégoire XII.

Au mois de septembre suivant, la ville de Perpignan fut le théâtre d'un

Congrès des plus solennels qui soient mentionnés dans ses Annales. On vit rassemblés dans cette ville, l'antipape Benoît XIII, avec plusieurs évêques et cardinaux de son obédience; le roi d'Aragon, accompagné de son fils et de trois reines, dona Éléonore, son épouse, dona Marguerite, veuve du roi Martin, et dona Violante, veuve du roi Jean; les ambassadeurs du Concile de Constance; le grand-maître des chevalers de Rhodes; les ambassadeurs du roi de France, du roi de Hongrie et du roi de Navarre; le comte d'Armagnac et une foule d'autres grands personnages. L'empereur Sigismond s'était arrêté à Narbonne, où se trouvaient aussi réunis dix-sept prélats, pour travailler, comme les membres de l'assemblée de Perpignan, à la grande affaire de l'extinction du schisme. Les efforts des uns et des autres tendaient à obtenir, ou l'abdication de Benoît XIII, ou la soustraction des royaumes d'Espagne à son obédience.

Saint Vincent Ferrier eut alors l'occasion de déployer son zèle et toute son énergie : car il fut à la fois l'oracle du Congrès de Perpignan et de celui de Narbonne. Ses rapports avec Benoît XIII, l'estime dont l'honorait le roi d'Aragon, sa haute réputation de sainteté, le désignaient comme l'homme le plus capable de faire réussir ces difficiles négociations.

De Narbonne, l'empereur Sigismond avait envoyé ses ambassadeurs à Perpignan, les chargeant de visiter de sa part Ferdinand et Benoît XIII. Celui-ci était toujours logé au château, avec une garde de trois cents hommes d'armes, qui, chevaliers de Saint-Jean pour la plupart, étaient commandés par Rodrigue de Luna, neveu de Benoît (1).

Cachant toujours sa pensée, l'artificieux Pierre de Luna dit aux envoyés de Sigismond qu'il était prêt à faire tout ce qui serait nécessaire pour la concorde et l'union. En apprenant cette réponse, l'empereur, plein d'espérance, se mit en route pour Perpignan. Le roi d'Aragon envoya à sa rencontre, jusqu'à Salses, son fils Alphonse, avec une suite considérable choisie dans la noblesse espagnole. Sigismond fit son entrée à Perpignan le 19 septembre, avec quatre mille cavaliers allemands ou hongrois. On fit de grandes fêtes pour la réception de l'empereur; mais le roi Ferdinand ne put y assister à cause de son état de souffrance. Si nous en croyons le manuscrit du chevalier Turrell, l'empereur fut logé au couvent des Frères Mineurs (ou Cordeliers), et les gens de sa suite dans diverses maisons du même quartier. Le lendemain, après avoir entendu la messe, l'empereur alla visiter le roi d'Aragon retenu chez lui, et le surlendemain, les deux reines, Marguerite et Violante. Le jour suivant, il alla au château rendre visite à Benoît, qui, assis sur un trône, entouré de cardinaux et de prélats, le reçut avec bienveillance et lui donna le baiser de paix. Sigismond ne laissa pas que d'être troublé à la vue de cet appareil, si bien qu'il rendit honneur et hommage à celui qui déployait si fastueusement les in-

(1) Mémoires manuscrits du chevalier Turrell, de Barcelone.

signes dont il eût voulu le voir se dépouiller volontairement. Ce ne fut qu'après cette première entrevue que les questions sérieuses furent abordées entre Benoît et Sigismond.

Excité par ce dernier à ne consulter que le bien de l'Église et à se démettre du Pontificat, Pierre de Luna répondit que, pour le service de Dieu, il renoncerait à tout. Il fit la même réponse aux ambassadeurs du Concile; mais, quelques jours après, il formulait des conditions entièrement inacceptables : il voulait, en retour de son abdication, qu'on regardât comme nul le Concile de Constance et qu'on en convoquât un autre en France, dans lequel, après avoir été confirmé Pape, il déposerait la tiare; enfin il voulait demeurer cardinal et légat *à latere*, avec un plein pouvoir spirituel et temporel dans tous les pays qui le reconnaissaient alors comme Souverain Pontife. Cet intraitable vieillard, on le voit, était peu touché des maux de l'Eglise et ne songeait qu'à traîner les négociations en longueur. Aussi l'empereur, le roi d'Aragon et les ambassadeurs des autres princes étaient-ils très-mécontents. Saint Vincent fit les derniers efforts pour inspirer à Benoît des sentiments moins opposés à la paix de l'Église et à son propre salut. Tout ce qu'il lui avait déjà dit et écrit, dans plus d'une occasion, il le renouvela avec une généreuse liberté. Il le pouvait d'autant mieux, qu'il s'était montré humblement soumis à Benoît XIII, tant qu'il avait pu le croire Pape légitime; mais, en ce moment, après l'exemple de Grégoire XII, il était évident qu'il dépendait de Benoît XIII de finir le schisme et de réunir toute l'Église sous l'autorité d'un même chef légitime. Saint Vincent parla donc avec force; mais la voix de cet apôtre, à qui Dieu avait donné la vertu de faire entendre les sourds et de ressusciter les morts, ne put ébranler le plus obstiné des hommes (1).

Tout en prenant une large part aux travaux des deux assemblées de Narbonne et de Perpignan, saint Vincent ne cessait de prêcher au peuple, pour l'exhorter à la pénitence; mais le peuple n'assistait pas seul à ses prédications : les rois et leurs ambassadeurs venaient les entendre assidûment.

« Il prêchait après la messe, qui se chantait solennellement. Toutefois, il ne crut pas devoir profiter des musiciens de la chapelle royale, que don Ferdinand avait mis à sa disposition. Ne voulant d'autre mélodie que le chant grégorien, il faisait chanter seulement les prêtres de sa compagnie, dont la voix n'était accompagnée que par les accords de l'orgue. — Le roi d'Aragon ordonna aux Juifs d'assister aux prédications de saint Vincent. Ils obéirent volontiers; mais quelques-uns se prêtèrent à un complot tramé par des hommes jaloux de la réputation du saint. Pour diminuer

(1) Voyez le P. Touron, dans son ouvrage intitulé : *les Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique* (*Vie de saint Vincent Ferrier.*)

l'autorité de sa parole, on eut l'idée de lui faire donner un démenti public. Quelques rabbins se chargèrent de le contredire en présence de Benoît XIII et du roi. Pour convaincre les Juifs, saint Vincent citait un jour un texte de l'Ancien Testament; et, afin de se mettre davantage à la portée de ceux qu'il voulait convertir, il cita le texte en hébreu, puis l'expliqua et le commenta. Les rabbins, jugeant le moment favorable, se levèrent en s'écriant qu'il n'avait pas fidèlement cité le texte et qu'il fabriquait une Bible à sa façon. Ces paroles causèrent un grand tumulte, et les rabbins eussent peut-être été victimes de leur mauvaise foi, si le saint n'eût lui-même apaisé le peuple irrité : « ..... Mes frères, dit-il ensuite à « ses contradicteurs, venez aujourd'hui dans ma cellule : je vous ferai « voir que j'ai cité fidèlement le texte, et que c'est vous qui vous « trompez. »

Les rabbins ne purent pas refuser de se rendre à l'invitation de saint Vincent. Ils ne furent pas seulement convaincus de leur tort par son amicale conversation : ils furent touchés et gagnés ; ils avouèrent qu'ils avaient cédé aux instigations de quelques envieux; ils se convertirent, et avec eux soixante familles, c'est-à-dire presque tous les Juifs de Perpignan. Plusieurs entrèrent dans sa compagnie et le suivirent dans ses missions, si bien qu'à Toulouse on se disait, en les montrant du doigt : « Voilà les Juifs que le Père Maître Vincent a convertis à Perpi« gnan (1). »

« Cette ville eut aussi le bonheur de voir de vieilles inimitiés faire place à une paix fraternelle, les usuriers restituer un argent mal acquis, les maisons de débauche se fermer, des étudiants dissolus se soumettre au joug de la religion, des pécheurs publics donner l'exemple d'une austère pénitence. Un de ces pécheurs, nommé Bercoll, célèbre dans Perpignan par sa grande fortune et sa honteuse conduite, fut saisi d'un si vif repentir après un sermon de saint Vincent, que, pour expier ses fautes passées, il ne se contenta pas de longs jeûnes et de disciplines sanglantes : il vendit ses biens, distribua tout son argent aux pauvres, se dépouilla de tout, se retira dans la solitude et passa le reste de sa vie dans une grotte, pleurant ses fautes, priant et se mortifiant. Saint Vincent se réjouissait de ces belles conversions, parce qu'il pensait qu'en apaisant la justice de Dieu, elles contribueraient efficacement à obtenir du ciel la grâce la plus universellement désirée, l'extinction du schisme et la paix de l'Église (2). »

Cependant, d'un côté, la ténacité de Pierre de Luna causait une profonde tristesse à saint Vincent; et, d'un autre côté, cette affliction s'ajoutant à la fatigue dont l'avaient accablé ses travaux apostoliques, il tomba

(1) *Vie de saint Vincent Ferrier*, par le P. Teoli, liv. Ier, tr. II, ch. XXVI.
(2) *Vie de saint Vincent Ferrier*, par M. l'abbé A. Bayle, ch. XXII.

gravement malade. Le P. Théobald Durant, Dominicain du couvent de Perpignan, lui avait cédé sa cellule, qui fut bientôt remplie de religieux désolés à la seule pensée que la mort allait peut-être leur enlever le plus saint de leurs frères. Mais Jésus-Christ apparut à saint Vincent au moment le plus désespéré de sa maladie. Un habile médecin, le docteur François Géniz, étant venu le visiter, il refusa le concours de son art, en lui disant : « Ce ne sont pas des remèdes humains qui me rendront la « santé. Jésus-Christ, qui sait guérir tous les maux, m'est apparu cette « nuit; il m'a dit que je prêcherais jeudi prochain. » Cette prédiction se réalisa. Se levant le jeudi avec sa force ordinaire, saint Vincent prêcha sur ce texte : « *Ossa arida, audite verbum Dei;* ossements arides, en-« tendez la parole de Dieu. » Il raconta l'apparition qui avait consolé ses souffrances, et déclara que Jésus-Christ l'avait assuré qu'il ne mourrait pas à Perpignan, mais qu'il visiterait encore divers pays.

Cependant les mois s'écoulaient, et aucune résolution n'était prise. L'empereur Sigismond, voyant l'inutilité de tous ses efforts et des exhortations de saint Vincent Ferrier sur Benoît, menaça de retourner à Constance, pour engager les Pères du Concile à déposer au plus tôt Pierre de Luna. Il somma le Pontife obstiné de renoncer purement et simplement, comme avait fait Grégoire XII, sans proposer d'inacceptables conditions. Résolu à ne rien céder, Benoît XIII persista à ne faire que des réponses évasives. L'empereur en colère fit ses préparatifs de départ. Le roi d'Aragon, fâché du nouveau tour que prenaient les négociations, somma de son côté Pierre de Luna d'abdiquer, en le menaçant de soustraire toute l'Espagne à son obédience. Benoît XIII consentait à parlementer toujours, mais il ne voulait rien conclure. Le 5 novembre 1415, l'empereur Sigismond prit le chemin de Constance, en menaçant de liguer les princes d'Europe contre ceux qui défendaient le Pape d'Avignon. Il partit sans prendre congé du roi Ferdinand, dont il soupçonnait la bonne foi, et qu'il croyait au fond partisan du Pontificat de Benoît XIII, bien que ce prince eût l'air de désirer sa renonciation. L'événement démentit cette sévère accusation : car Benoît ayant voulu tenter de se dérober aux obsessions dont il était l'objet, le roi d'Aragon, malgré ses souffrances, qui devaient l'enlever l'année suivante et qui, déjà alors, le mettaient dans l'impossibilité de signer ses dépêches, fit défendre aux galères de Benoît de s'éloigner, et aux capitaines des ports de laisser sortir aucun navire sans sa permission.

La reconnaissance pouvait, jusqu'à un certain point, attacher Ferdinand aux intérêts de Benoît; mais il voulait avant tout le bien et la paix de l'Église. Aussi, se sentant blessé du départ précipité de Sigismond, il tint à faire connaître à celui-ci ses véritables sentiments, et se hâta d'envoyer auprès de lui deux gentilshommes, qui l'atteignirent près

de Narbonne et le prièrent de s'arrêter dans cette dernière ville, l'assurant que leur maître allait prendre un parti décisif et redoubler d'efforts pour amener Benoît à abdiquer sa puissance; à défaut de quoi il renoncerait lui-même ouvertement à son obédience. Sigismond consentit à passer quelques jours à Narbonne. Ferdinand tint parole : il réunit les théologiens du Congrès et leur demanda leur avis; d'une voix unanime, ils lui conseillèrent de réclamer par trois fois de Benoît XIII la cession de tous ses droits, et de se retirer de son obédience s'il refusait son désistement. Une première sommation fut faite à Pierre de Luna, le 12 novembre, à Perpignan. Le surlendemain, Benoît quitta cette ville, faisant dire au roi d'Aragon qu'il s'en allait à Collioure, et qu'il pouvait ordonner de lui tout ce qu'il lui plairait. Dès lors, Ferdinand ordonna de faire à l'obstiné vieillard une seconde sommation, le 15, à Collioure. L'antipape était déjà monté sur une galère quand on vint le supplier de déposer la tiare; il répondit, faisant allusion à la prétendue ingratitude du roi d'Aragon : « *Me qui te feci, misisti in desertum;* moi qui t'ai « fait roi, tu m'as envoyé au désert. » L'antipape se retira aussitôt dans la petite forteresse de Peñiscola, voisine de Valence et si célèbre dans l'histoire du Cid. Ce fut là qu'il repoussa encore une troisième sommation, appuyée par les ambassadeurs de tous les princes chrétiens.

Il ne restait plus au roi d'Aragon qu'à se retirer de l'obédience de Pierre de Luna, ainsi que le lui conseillait saint Vincent Ferrier. Ce dernier consentit à publier lui-même le décret qui défendait à tous les sujets du roi d'Aragon de reconnaître désormais l'autorité de Pierre de Luna. Ce fut le 6 janvier 1416 qu'eut lieu à Perpignan la publication solennelle de cet édit. C'était le jour de l'Épiphanie. Saint Vincent Ferrier, étant monté en chaire, prit pour texte de son sermon ces mots de l'évangile du jour : « *Obtulerunt ei munera, aurum, thus et myrrham;* ils « lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. » Il dit au peuple qu'en ce jour, où l'Église célébrait l'offrande de dons précieux présentés par trois rois mages au Sauveur du monde, il devait leur annoncer une offrande aussi agréable faite au même Sauveur, au même prince de la paix, l'offrande que lui présentaient les trois rois de l'Espagne : celui d'Aragon, celui de Castille et celui de Navarre. Après avoir ainsi éveillé la curiosité, il ajouta que cette offrande était le décret de soustraction à l'obédience de Pierre de Luna, décret qui ordonnait à chaque vassal des trois couronnes de ne plus reconnaître Benoît pour Pape légitime, et d'être prêt à vénérer, comme unique et vrai Pape, celui qui serait élu canoniquement par le Concile général de Constance; il raconta ce qui s'était passé dans le Congrès de Perpignan; puis il lut le décret de soustraction, qui fut accueilli avec beaucoup de joie par tout le peuple.

Il n'est pas nécessaire de dire la consolation qu'éprouvèrent, à la nou-

velle de cet édit, tous les Pères du Concile de Constance. C'est ce qu'on peut voir par la lecture de la lettre qu'écrivait à saint Vincent, le 9 juin de l'année suivante, le pieux et savant chancelier Jean Gerson, désireux d'attirer le saint au Concile de Constance, où il se trouvait lui-même. Tous les Pères, en effet, demeurèrent persuadés qu'ils étaient redevables à saint Vincent du sage parti qu'avait pris le roi d'Aragon pour mettre fin au schisme.

Saint Vincent Ferrier reprit ensuite le cours de ses travaux apostoliques. Après avoir parcouru plusieurs contrées de l'Aragon pour faire passer les peuples de l'obédience de Benoît XIII à celle du Concile de Constance, il alla prêcher dans le Languedoc. Le saint apôtre ne s'arrêta à Béziers que trois jours, qui furent aussi fructueux qu'une longue mission. Après avoir raffermi à Montpellier la réforme des mœurs, qu'il y avait déjà introduite dans sa mission de 1408, et avant de se rendre à Toulouse, pour répondre à l'appel de l'archevêque, dominicain comme lui, il vint encore évangéliser le Roussillon dans le courant de cette même année 1416.

Disons, en terminant, que le Concile de Constance essaya encore une *fois* d'amener Benoît à une abdication volontaire, en lui envoyant des plénipotentiaires spéciaux ; mais Benoît persista dans sa résistance en disant : « Ce n'est pas à Constance, c'est à Peñiscola que se trouve réunie « l'Église catholique, comme un jour l'humanité tout entière fut ren- « fermée dans l'arche de Noé. » En apprenant cette fière réponse, le Concile, dans sa trente-septième session du 26 juillet 1417, prononça solennellement la déposition de Pierre de Luna, et le 11 novembre suivant, il nommait Martin V, bientôt reconnu comme Souverain Pontife par toute la chrétienté.

Pierre de Luna ne mourut qu'en 1424, dans son nid fortifié de Peñiscola.

L'Abbé J. TOLRA de BORDAS.

LES GRANDS ARTISTES

THÉODORE GÉRICAULT

SA VIE ET SON ŒUVRE

I

Qui n'a pas remarqué quelquefois, soit dans l'atelier des artistes, soit à l'étalage de certains marchands à Paris, un plâtre moulé évidemment sur la nature, et représentant un homme jeune encore, au front large et découvert, aux traits nobles, quoique défigurés par les longues souffrances de la maladie? On ne peut se défendre d'un frisson en voyant ce masque qui semble le masque de la douleur, ces yeux si profondément enfoncés dans l'orbite, ces joues creusées effrayamment, ce nez aminci, ces lèvres contractées, cette barbe inculte ajoutant à l'impression pénible produite par un visage rigide, cadavérique, et qu'à certaines heures du jour le reflet d'une vague lumière fait ressortir davantage en complétant l'illusion. Ce masque lugubre est celui du peintre Géricault, qui, s'il eût vécu, serait peut-être aujourd'hui le premier artiste de l'époque. Par malheur, enlevé aux arts après ses premiers et magnifiques débuts, il ne laisse qu'un petit nombre d'œuvres à admirer au connaisseur, quand le biographe se voit forcé de raconter en quelques pages, cette vie qui fut si courte, hélas!

Géricault (Théodore-Jean-Louis-André) naquit le 25 septembre 1791, à Rouen. Son père, longtemps avocat dans cette ville, vint se fixer à Paris lorsqu'il eut renoncé à l'exercice de sa profession. Après avoir terminé ses études au Lycée impérial (Louis-le-Grand), Géricault qui voulait être peintre, entra dans l'atelier de Carle Vernet,

qu'il quitta vers 1811 pour celui de Guérin; ce Guérin dont le pinceau fut toujours si prudent, comme on l'a dit, et qui vit néanmoins sortir de son atelier les plus ardents réformateurs de la peinture en France. D'un caractère fougueux, le jeune homme, ce qui fait honneur à sa modestie, n'en soumettait pas moins à son maître ses productions assez étranges, et fort docilement il écoutait ses conseils, encore qu'il eût peu l'air d'en profiter. Quand il apportait au peintre de *la Didon* quelqu'une de ces études de chevaux dont la pâte forte et raboteuse, le dessin fiévreux et la touche brutale étonnaient et révoltaient le sage professeur, celui-ci ne pouvait s'empêcher de lui dire :

— Je ne conçois rien à votre manière : ce coloris me choque, ces effets hasardés, ces contrastes de clair-obscur feraient croire que vous peignez au clair de lune.

— Pourtant, répondait l'élève, il n'en est rien : je peins au grand jour et dans la pleine lumière, et je m'étudie à rendre fidèlement ce que j'ai sous les yeux; je copie de mon mieux mon modèle, la nature.

— Oh! la nature! reprenait le maître : vos académies, mon cher, ressemblent à la nature comme une boîte de violon à un violon.

Cependant la biographie de Rabbe et Boisjolin contredit en partie cette tradition quand elle dit : « Très-peu encouragé par son maître, et d'ailleurs ennuyé de l'atelier, Géricault emporte un jour sa palette et va aux casernes de Courbevoie pour faire des études de chevaux. Il prend ses modèles à l'écurie, attachés au ratelier, et peint sur la toile les croupes d'une rangée de coursiers au repos. Cette étude (ou plutôt cette suite d'études, maintenant au Louvre) reproduisait, par la seule expression des croupes, les différences de race, d'âge, de force et de poil de ces animaux ; le dessin en était d'une vie et l'exécution d'une vigueur extraordinaires. Géricault rapporta son étude à Paris et se hâta de la montrer à son maître, qui, dit-on, ouvrit alors et pour la première fois les yeux sur le mérite immense de ce jeune homme. Ses camarades en furent plus vivement frappés encore, et Géricault eut dès lors une réputation dans les ateliers. »

L'année suivante, son premier tableau représentant le *Chasseur à cheval de la garde*, fort remarqué au Salon (1812), le fit connaître du public. Le chasseur à cheval de la garde est représenté dans son pittoresque costume, gravissant une montée ardue et se retournant vers ses frères d'armes, comme pour les enlever et les précipiter sur l'ennemi. Cette étude est pleine de vigueur; la pose du cheval indique

une facilité extrême à se jouer des difficultés les plus graves : c'est du Michel-Ange équestre. Peut-être y a-t-il dans l'attitude de l'homme quelque chose de forcé qui rappelle l'écuyer du Cirque olympique ; mais, en général, comme couleur, mouvement, indépendance de style et fermeté de dessin, c'est une œuvre tout-à-fait estimable.

Le pendant que l'artiste donna deux années après au *Chasseur*, le *Cuirassier blessé*, ne mérite pas moins d'éloges ; et même nous inclinerions à préférer cette seconde page, empreinte d'une poésie grave, douloureuse, profonde. Ici, dit un judicieux biographe, le *Cuirassier* se révèle par une expression résignée, par une pose simple ; les yeux levés au ciel, comme pour conjurer les maux qui fondent sur l'armée française à la retraite de Moscou ; ce cavalier, les traits épuisés par la souffrance et la misère, traîne avec lui un cheval ayant partagé toutes les infortunes de son maître. Ce n'est plus le noble coursier à l'œil ardent, aux naseaux enflammés, à la croupe luisante et nourrie à pleine peau ; c'est le cheval blessé, rompu de fatigues et de jeûnes, et dont l'âme impressionnable absorbe les douleurs de son maître avec lequel il est identifié. Ici, point de coloris brillanté, point de glacés diaphanes, plus de ces traits lumineux qui jouent la bulle de savon ; tout est froid comme le ciel russe, sombre comme le sujet, gris et sale comme ces deux compagnons dont une terre maudite est la couche unique.

D'après ce qu'on vient de lire, le critique, qui écrivait en 1856, voit dans ce tableau un épisode de la campagne de Russie. Cette opinion, adoptée par le public, et en faveur de laquelle il y avait en quelque sorte prescription, a été contestée récemment par M. E. Chesneau (1), dont la contradiction aurait plus de poids s'il apportait, à l'appui de son opinion, autre chose qu'une affirmation dénuée de preuves. « Pour trouver dans le *Cuirassier blessé* lé symbole douloureux de nos revers au milieu des plaines glacées du Nord, il faut y mettre un peu de bonne volonté. » Ainsi s'exprime M. Chesneau ; mais cette déclaration assez tranchante suffit-elle pour que la tradition passe à l'état de légende ?

Faut-il croire maintenant ce que nous dit Rabbe du caractère de Géricault ? « Les premiers et brillants succès de l'artiste avaient nui à ses études, non pas en excitant son orgueil, mais en le mettant en contact avec la société et ses dissipations. Géricault joignait à des

(1) *Les Chefs d'école.*

passions vives et impétueuses un caractère très-facile ; il avait assez de fortune malheureusement pour qu'il lui fût permis de se livrer à son penchant pour le plaisir ; d'un autre côté, plusieurs de ses amis ou prétendus tels abusèrent de l'influence qu'il était fort aisé de prendre sur lui, pour le pousser à tous les genres d'excès qui compromettent le sort du talent en altérant l'organisation. »

Il travaillait néanmoins par intervalles, et, dans un moment où la raison reprit le dessus, il résolut de quitter Paris et de faire un voyage en Italie. Il consacra quinze mois à cette excursion ; puis, à son retour, il s'occupa des études relatives à son *Naufrage de la Méduse*, tableau qui ne fut nullement improvisé, comme on l'a trop volontiers répété. Les grandes œuvres, celles auxquelles est promis l'avenir et la durée, ne s'improvisent pas, que les jeunes gens le sachent bien ; au contraire, l'inspiration ne suffit pas sans l'étude qui prépare, sans la méditation qui combine, sans la science lentement acquise. Géricault travailla longtemps avant de transporter sa composition sur la toile et de commencer l'ébauche. Il étudia sérieusement et à loisir les groupes divers et les détails importants de son tableau, au point, à ce qu'on rapporte, que, pour avoir une image exacte du radeau, qui n'était après tout qu'une chose secondaire, il fit faire en petit, par l'un des matelots échappés au désastre, un modèle tout pareil à celui sur lequel s'étaient sauvés les malheureux naufragés. On comprend donc que ce n'était point à l'étude sérieuse, mais à la routine que Géricault faisait allusion, quand il s'écriait, certain jour, en voyant un écolier, au sortir de la classe, tracer sur un mur un croquis qui l'étonnait par la hardiesse du dessin :

— Quel dommage ! l'étude gâtera tout cela.

On sait le sujet du tableau : pour les lecteurs néanmoins, il n'est pas inutile de le rappeler, en empruntant à la relation d'un des survivants de la catastrophe quelques lignes, qui, dans leur brièveté, n'en résument pas moins d'une façon terriblement éloquente ce tragique épisode :

« La frégate *la Méduse*, dit M. Corréard, accompagnée de trois autres bâtiments, la corvette *l'Écho*, la flûte *la Loire* et le brick *l'Argus*, quitta la France le 17 juin 1816, portant à Saint-Louis (Sénégal) le gouverneur et les principaux employés de cette colonie. Il y avait à bord environ quatre cents hommes, marins ou passagers. Le 2 juillet, la frégate touchait sur

le banc d'Arguin; et, après cinq jours d'inutiles efforts pour remettre le navire à flot, un radeau fut construit, et cent quarante-neuf victimes y furent entassées, tandis que tout le reste se précipitait dans les canots. Bientôt les canots coupèrent les amarres, et le radeau, qu'ils devaient traîner à la remorque, resta seul au milieu de l'immensité des mers. Alors, la faim, la soif, le désespoir armèrent ces hommes les uns contre les autres. Enfin, le quinzième jour de ce supplice surhumain, *l'Argus* recueillit quinze mourants. »

Voilà la donnée dont s'empara Géricault, et qu'il sut si admirablement interpréter. Mais son œuvre, qui, s'inspirant de la réalité poignante, rompait en visière avec toutes les traditions de la routine académique, souleva de vives colères, et, d'autre part, elle était saluée avec enthousiasme.

« ..... Par une exécution tout-à-fait insolite,... l'artiste, a dit un critique éminent, s'inspirait de la nature seule, abandonnant le dessin systématique et d'atelier, et ces attitudes de convention, et ce coloris formulé comme une préparation du codex pharmaceutique. Sa brosse parut fougueuse, mais indépendante; son coloris sembla gris, mais puissant d'effet; ses oppositions de lumière étaient heurtées et souvent même brutales, mais elles donnaient une clarté pâle et sinistre, parfaitement en harmonie avec le génie et les inspirations de l'artiste; l'art enfin était revenu à ce principe, qui doit être la source éternelle : *La vérité n'était point méconnue.* »

Non, sans doute; mais, tout en nous associant du fond du cœur à cet éloge, l'impartialité du critique, qui n'exclut pas la vive sympathie, nous oblige à quelques réserves. Assurément, cette toile est l'œuvre d'un grand artiste, d'un talent hors ligne, je ne crains pas même de dire, d'un homme de génie, qui sent fortement et dont la main virile sait traduire énergiquement sur la toile ses impressions. Nul, s'il a un cœur, s'il a une âme, ne saurait rester froid devant cette page à la fois grandiose, terrible et pathétique. Comment se défendre d'un frisson à la vue de ces malheureux, hâves, décharnés, spectres sinistres de la famine, les mourants pêle-mêle avec les morts, et tous ballottés sur ces débris à moitié disjoints et que la vague couvre par intervalles, menaçant à chaque instant de les engloutir? Quelles expressions saisissantes, poignantes et dramatiquement variées! Combien est admirable ce père qui fait ressouvenir d'Ugolin, avec sa face carrée, ses yeux hagards et fixes, son apparente impassibilité qui n'est que le paroxysme de la douleur, alors

que d'une main convulsive il retient le cadavre de son fils, un bel adolescent, dont le torse élégant et quelque peu académique dut faire sourire le vieux Guérin! Dirai-je l'autre cadavre roulé dans la voile, sous laquelle les formes plus viriles ont tant de relief? et ces infortunés se précipitant, surexcités par l'espoir, à l'avant du canot, pendant que l'un d'eux, un nègre, grimpé sur un tonneau, agite un lambeau d'étoffe, et tous appelant, implorant par leurs cris, par leurs gestes frénétiques, le navire qui n'est qu'un point blanc et semble fuir à l'horizon? Je le répète, malgré quelque fracas et une légère exagération de mise en scène, rien de plus émouvant que cette grande page, d'une exécution si solide et véritablement magistrale. Seulement on voudrait que sur cette réalité puissante, mais un peu brutale, l'art, sans rien ôter au drame de sa vérité, jetât plus d'idéal et de poésie.

L'Œuvre, telle qu'elle est, n'en reste pas moins supérieure, admirable, et elle méritait les applaudissements des vrais amateurs, qui ne lui firent pas défaut, en dépit des critiques violentes, injustes, par lesquelles on essaya de la déprécier dans l'autre camp. Écoutons un des arbitres du goût, à cette époque (1819), jugeant le tableau de Géricault :

« *Un Naufrage*, par M. Géricault, dit M. Gault de Saint-Germain, tableau qui me semble n'être remarquable que parce qu'il fixe l'attention (ô la Palisse !). J'entends partout dire qu'il représente les naufragés de *la Méduse*. J'avoue que le mérite d'une cause si majeure échappe à toutes mes observations. J'y cherche la crainte, la douleur, le regret, l'ingratitude, l'espérance, le désespoir ; je consulte, je médite, je demande sans cesse : Tableau, que me veux-tu ? Pas un épisode pour répondre à mon désir ; et toujours mon esprit retombe dans cette première impression de trouble que présentent des gens entassés entre la vie et la mort, sans coloris, sans caractère, sans expression, et presque tous atteints d'une corruption anticipée. (Mais prenez vos lunettes, bonhomme, prenez vos lunettes !). Quel que soit le mérite de ce morceau, en lui supposant le mérite qu'on lui donne, il instruit trop peu et ne touche point assez pour nous faire dire au milieu du Salon : « Ici les malheureux trouvent des yeux « qui les pleurent. » Après tout, ce tableau ne manque pas de talent dans l'exécution. »

On n'en croit pas ses yeux en lisant cette appréciation, qui est pour nous tout justement le contre-pied de la vérité, en lisant tant de

choses aussi mal pensées que mal dites et où la sottise des contradictions et l'ineptie des idées sont mises en relief par la platitude du langage. Et pourtant, formulé doctoralement, ce jugement paraît l'expression d'une conviction sincère; et, bien loin qu'il étonnât alors, beaucoup de gens le trouvaient tout à fait raisonnable et opinaient du bonnet ou autrement dans le même sens. Ils n'empêchaient point cependant cette fois le grand public, éclairé par son seul instinct et sourd aux déclamations et protestations, d'admirer et d'applaudir.

II

La carrière s'ouvrait donc large et magnifique pour l'artiste, qui semblait n'avoir plus qu'à marcher en avant. De vastes projets le préoccupaient; et, s'il eût pu réaliser ces nouvelles compositions, qui sait jusqu'où il fût parvenu? Mais tout à coup il vint se briser contre l'écueil qui fut fatal à tant d'autres, à Raphaël lui-même : la passion du plaisir. Son voyage d'Italie, qui lui avait été si utile au point de vue de l'art en excitant en lui mille idées nouvelles et le piquant d'une généreuse émulation, lui avait été moins favorable sous d'autres rapports. Si l'on en croit un biographe déjà cité et qui ne paraît aucunement disposé à la malveillance : « Géricault revint plus que jamais d'Italie avec le goût des plaisirs les plus orageux, que n'avait fait qu'augmenter la galanterie passionnée des habitants. »

Un voyage à Londres ne fit de même qu'exalter le goût de l'artiste pour les chasses, les chiens, les chevaux, les exercices violents. Cependant, au milieu de ce tourbillon, dans le délire de cette fièvre, était-il heureux? Bien loin de là! Se reprochant cette oisiveté, cette vie dissipée et creuse à laquelle il n'avait pas le courage de s'arracher, il en arrivait à la tristesse, à l'amer découragement, à cet ennui profond, le terrible ennui des gens inoccupés, appelés si mal à propos « les heureux du monde, » il en arrivait à cette funeste maladie, endémique sur les bords de la Tamise, maladie si souvent inguérissable, et dont le dénouement d'ordinaire est tragique. Oui, ce grand esprit, ce noble cœur, cet homme de génie, auquel la gloire promettait le plus magnifique avenir, il faillit être la proie du monstre; il faillit, pris de vertige, glisser dans l'abîme où, plus tard, Léopold Robert et Gros devaient si tristement s'engloutir. Voici ce que raconte le colonel La Combe et qu'il tenait de Charlet, le compagnon de voyage de Géricault :

« Charlet, rentrant à l'hôtel à une heure avancée de la nuit, apprend

que Géricault n'est pas sorti de la journée et qu'on a lieu de craindre de sa part quelque sinistre projet. Il va droit à sa chambre, frappe sans obtenir de réponse, frappe de nouveau, et, comme on ne répond pas davantage, enfonce la porte. Il était temps ! un brasier brûlait encore, et Géricault était sans connaissance étendu sur son lit : quelques secours le rappellent à la vie. Charlet fait retirer tout le monde et s'assied près de son ami :

« — Géricault, lui dit-il de l'air le plus sérieux, voilà plusieurs fois que tu veux mourir ; si c'est un parti pris, nous ne pouvons l'empêcher. A l'avenir, tu feras comme tu voudras, mais au moins laisse-moi te donner un conseil. Je te sais religieux : tu sais bien que, mort, c'est devant Dieu qu'il te faudra paraître et rendre compte ; que pourras-tu répondre, malheureux, quand il t'interrogera ?..... Tu n'as seulement pas dîné. »

Cette saillie, plus qu'étrange après ce qui précède, mais fort inattendue, fit rire Géricault, qui promit de ne plus jamais attenter à ses jours. Cet heureux résultat sert d'excuse à Charlet, dont « le discours, ajoute en note son biographe, d'après Gustave Planche, est un curieux mélange d'affection et de raillerie. Cette singularité n'étonnera personne parmi ceux qui ont vécu dans le commerce familier de Charles. La raillerie était chez lui un don si évident, un talent si impérieux, qu'il ne pouvait s'empêcher de sourire dans les occasions les plus solennelles. S'il n'eût adressé à Géricault, pour le détourner de la mort volontaire, que des paroles sérieuses, inspirées par la philosophie et la religion, peut-être n'eût-il pas réussi à le sauver : la raillerie, en ranimant de vive force la gaîté dans l'âme qui voulait aller au-devant de la mort, est venue au secours de la religion et de la philosophie. »

Ainsi parle le colonel dans son commentaire, dont je lui laisse la responsabilité. M. Ernest Chesneau, après avoir cité ce passage, nous avertit ensuite dans une note qu'il a ouï dire que M. Dedreux-Dorcy, l'ami le plus intime du grand artiste, protestait vivement contre ces allégations et déclarait la scène du suicide une fable inventée par Charlet. Inventée ! pourquoi ? dans quel but ? N'est-ce pas incriminter un peu légèrement Charlet ? et M. Dedreux-Dorcy, qui n'était pas, je crois, à Londres, lors de cet événement, ne se laisse-t-il point égarer par sa susceptibilité, d'ailleurs si louable, à l'endroit d'une mémoire chère ? n'oublie-t-il pas un peu trop le conseil du philosophe : *Amicus Plato, sed magis amica veritas ?*

A l'appui de cette opinion, je rappellerai de quelle manière Charlet s'était lié avec Géricault, ainsi que lui-même l'a raconté plus tard dans une de ses lettres, publiées par le colonel La Combe. Dans l'année 1818, Charlet, encore peu connu, était employé pour le compte d'un sieur Jukel, *peintre barbouilleur philosophe*, comme il le qualifie, à la décoration de l'auberge dite des *Trois Couronnes*, à Meudon. Là il peignit sur les volets et les murailles force lapins, lièvres, faisans, canards, etc., qu'on y voit encore peut-être, sauf restauration.

« J'étais, dit Charlet, dans tout le feu de ces compositions, quand l'aubergiste vint me prier de monter au premier étage, où l'on m'attendait; j'y trouvai de joyeux convives attablés, et, au milieu d'eux, un compagnon qui, après m'avoir dit qu'il s'appelait Géricault, ajouta :

« — Vous ne me connaissez pas, Monsieur Charlet; mais moi, je vous connais et je vous estime beaucoup : j'ai vu de vos lithographies, qui ne peuvent sortir que du crayon d'un brave, et, si vous voulez vous mettre à table avec nous, vous nous ferez honneur et plaisir.

« — Comment donc, Messieurs! répondis-je, mais tout le plaisir et l'honneur sont pour moi.

« Je me mis donc à table, et tout se passa bien, et même si bien, que de ce jour date une amitié que la mort seule a contrariée. Pauvre Géricault! excellent cœur d'honnête homme et de grand artiste! »

Ainsi s'exprime Charlet. Est-il probable, possible, que l'homme qui parlait ainsi ait voulu imaginer l'histoire du suicide, pour le seul plaisir d'un mensonge qui pèserait sur la mémoire de son ami et ne lui rapporterait à lui-même ni honneur ni profit?

Ce que j'ai dit plus haut de M. Dedreux-Dorcy, je puis le répéter à propos de ces autres panégyristes qui n'admettent pas qu'il y eût l'ombre de fondement dans ces bruits, selon eux colportés par la malveillance et trop facilement acceptés par les journaux du temps, qui attribuent la mort de l'illustre artiste aux causes indiquées plus haut. Cette version cependant a été adoptée par le plus grand nombre des biographes et nullement hostiles à Géricault (la *Biographie Universelle,* la *Biographie de Didot*, etc.).

Mais M. Darroux, qui dit tenir ses renseignements de M. Dedreux-Dorcy, s'indigne, dans le *Dictionnaire de la Conversation et de la Lecture*, de ces assertions :

« On a prétendu que Géricault était mort en grande partie par sa faute, lui dont l'existence ne fut qu'une lutte tout intellectuelle contre la froi-

deur et l'indifférence de son siècle! L'envie, qui le poursuivait de son vivant, n'a pas pu s'arrêter devant sa tombe. »

Nous tous, si sympathiques à l'illustre peintre, nous serions heureux de pouvoir croire à ces affirmations; mais devant d'autres non moins précises, émanant d'hommes sérieux, et, comme on l'a dit, nullement hostiles à la gloire de Géricault, il semble difficile de ne pas douter un peu, de ne pas incliner même vers cette conviction que les amis du grand artiste, par un excès de zèle, font trop bon marché de l'histoire, ou mieux, sont, les premiers, dupes d'une généreuse illusion.

M. Ch. Blanc pourtant, qui n'est pas suspect, d'autant plus que plus d'une fois il invoque le témoignage de Dedreux-Dorcy, s'exprime d'une façon qui nous semble couper court aux incertitudes :

« Géricault, dit-il, était alors un beau jeune homme, d'une taille au-dessus de la moyenne, élégant et bien fait, aimé des femmes et les aimant, remarqué déjà aux courses du Champ-de-Mars. De nos jours c'eût été un membre du club des jockeys, un des héros de Chantilly et du *steeple-chase*, un lion enfin dans tout l'éclat du mot; mais les plaisirs, les folles cavalcades ne nuisaient point aux études de Géricault... que dis-je? ils fournissaient matière à ses observations favorites, et c'était *le peintre en lui qui allait au bois!* »

Il n'est pas besoin de dire que cette dernière opinion, contredite par les faits, n'est pas la nôtre.

Quoi qu'il en soit, ce qui n'est pas douteux, c'est que l'infortuné jeune homme, déjà gravement malade, revint à Paris, résolu, paraît-il, à se remettre sérieusement au travail. Résolution tardive et que la catastrophe ne lui permit pas de réaliser! Une chute de cheval détermina une lésion de la colonne vertébrale et par suite une phthisie, à laquelle Géricault succomba le 18 janvier 1824. Chose remarquable! comme Prud'hon, il laissait dans son atelier un grand tableau religieux presque terminé, et commencé lorsque sa main déjà affaiblie avait peine à tenir le pinceau. Cette *Descente de Croix*, à ce qu'on assure, était exécutée avec toute l'élévation de style et la sévérité de ton qui distinguent les meilleures productions de l'Ecole lombarde. Elle est une nouvelle preuve de ce sentiment religieux qu'au milieu de regrettables entraînements avait conservé

Géricault, sentiment qui, on peut l'espérer, aura consolé sa longue et cruelle agonie.

Après la mort de l'artiste, eut lieu la vente de ses tableaux et dessins. Son chef-d'œuvre, la magnifique toile de *la Méduse*, fut acheté seulement au prix de 6,000 fr., et encore par M. Dedreux-Dorcy, qui ne voulait pas qu'il fût emporté en Angleterre. C'est de lui que, plus tard, le Musée l'a racheté. En revanche, les autres tableaux de moindre grandeur et les dessins furent, comme on dit, couverts d'or. L'une des premières toiles de Géricault, représentant un *Garçon d'écurie*, et donnée naguère à la Société des Arts, fut payée 6,000 fr.; et maintenant peut-être elle vaudrait trois ou quatre fois cette somme. On en pourrait dire autant du *Carabinier*, ou du *Cheval Normand*, ou du *Chasseur d'élite*, une œuvre qu'eût signée Rembrandt. A la vérité, les tableaux, les esquisses même de Géricault sont peu nombreuses ; mais ses dessins ou aquarelles, attestant sa facilité comme la hardiesse de son crayon, ne manquent pas, et pourtant rarement on en voit aux ventes publiques, où, disputées à la folle enchère, ils vont s'engloutir dans les cartons et cabinets d'amateurs, pour n'en plus sortir au moins de longtemps. On comprend, d'ailleurs, cet enthousiasme jaloux : car, on en peut juger par les dessins qui se voient au Louvre, dans le moindre croquis de Géricault on sent *la griffe du lion*

Aussi, pour l'art comme pour l'artiste, combien il eût été à désirer que les sentiments restés vivants au fond de son cœur et qu'il devait sans doute au souvenir d'une pieuse mère, eussent d'abord servi de règle à sa vie! sa destinée aurait été tout autre; et pour nous, en y songeant, quelle source amère de regrets! son talent, qui ne péchait que par la fougue, par l'excès, eût appris à se modérer. Avec cette réalité puissante, avec cette vigueur d'exécution, ces expressions fortes et saisissantes, il aurait mis de plus en plus sans doute, dans son œuvre inspirée, ce sage idéal, ce rayon poétique que nous avons constaté dans certaines parties de l'œuvre de Prud'hon et vers lequel l'artiste, sans perdre de vue la nature, doit toujours tendre. Car l'art véritable, le grand art, ce n'est pas la copie servile, mais la copie intelligente de la nature transfigurée par l'interprétation du génie.

Géricault vivant, continuant de produire, j'imagine que tout différent eût été l'avenir. Quelle impulsion donnée à ce mouvement dit romantique, nécessaire après les exagérations de l'école de

David, excellent en principe, mais si promptement dévoyé et qui a fini presque par aboutir à un avortement, tout au moins à l'anarchie que nous déplorons, surtout au matérialisme artistique et au mercantilisme qui de plus en plus triomphe. Mais Géricault, conservant la tête du mouvement, n'eût pas permis à ses suivants de s'éparpiller à droite et à gauche; il eût prêché d'exemple bien mieux qu'Eugène Delacroix, auquel on ne peut refuser d'éminentes qualités, mais avec trop de lacunes. Géricault, organisation tout autrement complète, n'a point ces inégalités qui nous choquent dans les toiles du peintre du *Massacre de Chios*. Chez lui la science pas plus que la fougue de l'inspiration ne nuisent à la profondeur et à la clarté de la pensée. La magie du coloris n'est point au détriment de la correction du dessin, quoique l'artiste d'ailleurs s'inquiète plus de la force que de la grâce et de l'élégance. Le souci de l'exécution matérielle ne lui fait pas négliger la noblesse et la vérité des expressions. En un mot, dans l'œuvre de Géricault, des qualités qu'il semble difficile de trouver réunies se rencontrent sans se neutraliser l'une par l'autre, et se concilient d'une façon qui semble admirable autant que rare. Et puis, ce qui n'est pas moins à apprécier, la langue que parle le jeune maître, énergique, puissante, éloquente, magnifique pour l'homme du métier, reste intelligible au vulgaire lui-même, à la foule, que le peintre pas plus que le poëte ne doit jamais perdre de vue, fidèle au conseil de la Bruyère : « Que les pensées soient sensibles, familières, accommodées au simple peuple, qu'il n'est pas permis de négliger. »

Quoi qu'on dise, l'art, pour remplir sa mission, pour atteindre son but, doit s'adresser à tous, à des degrés divers, si l'on veut ; et il ne saurait être comme une langue mystérieuse que parlent entre eux les initiés, et que seuls ils comprennent. Dans ces conditions, la mort prématurée de Géricault est une perte à jamais regrettable, j'allais dire irréparable.

Le grand artiste, malgré les écarts dont il a été parlé, était une noble et généreuse nature, et je loue M. Chesneau de lui rendre ce témoignage.

« Sa nature chevaleresque lui fit, parmi les hommes de son âge, des amis absolument dévoués; parmi les hommes plus jeunes, de véritables fanatiques.... Tous ceux qui l'ont approché ont conservé pour lui un sentiment profondément empreint de vénération.... Je tiens d'un ami de sa jeu-

nesse, M. Belloc, que, lorsque la rencontre d'une personne de sa connaissance le tirait de son rêve habituel, il avait dans la voix, en revenant à lui et en disant ces simples mots : *Ah! bonjour!* un accent si cordial et si doux qu'on en gardait au cœur une chaude impression pour le reste de la journée. Le nègre Joseph, qui a posé pour lui bien souvent, ne parle jamais du peintre, après quarante ans, qu'en l'appelant *Monsieur Géricault.* »

Aussi des amitiés fidèles s'empressèrent pendant sa longue maladie et jusqu'au dernier instant autour de son lit de douleur. Tous les amis de l'art doivent prononcer avec respect les noms de Monsieur et Madame Brot, Dedreux-Dorcy, Ary Scheffer, qui a consacré à la mémoire de l'artiste un tableau de petite dimension, mais d'un sentiment profond et que la lithographie a popularisé. Cette estampe, nous conseillons à ces jeunes gens trop enclins à prêter l'oreille aux conseils pernicieux et aux séductions du plaisir, de la placer dans leur atelier et bien en vue, pour y méditer de temps en temps, surtout quand ils seront sollicités par la tentation, comme Ulysse par le chant de la Sirène : car cette image est la fidèle reproduction du tableau où l'artiste infortuné, nous dit Rabbe, « est représenté dans les derniers instants de son agonie et tel que les souffrances et l'abus de la vie l'avaient fait, c'est-à-dire bien différent de ce qu'il était avant d'avoir dévoré les trésors d'une si riche jeunesse et d'un si beau talent. »

Il m'en coûte de finir sur cette lugubre impression, et justement une anecdote me revient en ce moment à l'esprit et que je me reprocherais d'oublier, puisqu'elle est à la louange de notre artiste : car elle prouve qu'il était au-dessus de ce fol orgueil, de cette misérable vanité, qui semble trop aujourd'hui le travers commun des hommes de talent ou de génie, et à plus forte raison de la médiocrité. Il poussait même à ce point la modestie, que lui, si magnifiquement doué, lui ce mâle et puissant génie qui gravait en quelque sorte sa pensée sur « un invulnérable airain, » pour me servir de l'éloquente expression de l'orateur, il enviait la touche spirituelle et la facilité d'exécution d'Horace Vernet. Il avait commencé, à ce qu'on raconte, en même temps que ce dernier, une petite étude de chevaux. Peu de jours après, entrant dans l'atelier d'Horace avec un ami commun, il voit la toile de Vernet, en ce moment absent, complètement terminée et accrochée au mur. La montrant avec l'air de l'admiration à celui qui l'accompagnait, il lui dit :

— Voyez, déjà fini! Horace est-il heureux! sa tête est un vrai

meuble à tiroirs : il ouvre, regarde, et trouve chaque souvenir en place! Ici rien ne manque! c'est bien cela, pas un détail d'oublié! Et moi je ne suis pas encore à la moitié de mon travail!

Une jolie et curieuse anecdote encore pour terminer :

Passant un jour dans une des petites rues montantes qui conduisaient au Louvre, Géricault voit un charretier qui frappait ses chevaux en jurant. Indigné des mauvais traitements qu'on fait subir à ses chers modèles, il apostrophe vivement le voiturier et le rappelle aux sentiments d'humanité.

— De quoi vous mêlez-vous? répond brusquement l'homme du peuple; les chevaux sont des chevaux, et je sais comme il faut les conduire. Passez votre chemin et allez à vos affaires, quoique vous m'ayez bien l'air d'un flâneur, mon beau Monsieur, qui, pour ennuyer le monde sans doute, vous faites le patron des bêtes.

Et de plus belle il se mit à fouetter, toujours en jurant, ses chevaux.

— Ah! tu le prends sur ce ton! s'écrie l'artiste exaspéré, et à un sage et amical conseil tu réponds par une sottise. Eh bien! nous allons changer de note.

Et, sans plus de réflexion, il s'élance sur le charretier, auquel il arrache son fouet, qu'il jette à dix pas; puis, empoignant l'individu d'une main plus vigoureuse encore, il le fait pirouetter sur lui-même et rouler dans la boue. L'autre, qui ne s'attendait pas du tout à cet argument *ad hominem*, se relève un peu confus; mais, convaincu tout au moins par cette leçon de la supériorité physique « du Monsieur,» il lui dit avec un accent plus poli, et d'ailleurs avec l'instinct du bon sens :

— Puisque vous êtes si fort, vous auriez mieux fait de pousser à la roue.

— C'est juste! répond naïvement Géricault, qui, tout aussitôt, sans craindre de salir ses gants blancs, saisit à deux mains l'une des jantes, tandis que le charretier en faisait autant de son côté, et la voiture en peu d'instants fut dégagée.

— Sans rancune, mon bourgeois, dit alors l'homme du peuple, et merci du service! Je vous promets, en souvenir de la chose, d'être moins dur à l'occasion pour mes chevaux, puisque vous avez tant d'amitié pour eux.

— Et moi, répondit l'artiste, je te sais gré de cette bonne parole, et je veux au moins payer le blanchissage de la blouse! Et il lui mit dans la main, qu'il serra cordialement, une pièce blanche.

BATHILD BOUNIOL.

L'EAU BÉNITE AU XIX[e] SIÈCLE [1]

Comment se fait-il que l'exécration du mal ne soit pas la passion de l'humanité? Je le demandais l'autre jour, je le demande encore, et toujours je le demanderai. Puisque nous possédons la mémoire, faculté étrange dont on oublie de s'étonner, faculté qui paraîtrait invraisemblable si elle n'était pas évidente, faculté par laquelle le passé revit dans le présent, revit sans revenir, revit revêtu de son essence, si je puis ainsi parler, et dépouillé de son accident; puisque nous possédons la mémoire, comment faisons-nous pour ne pas voir cette traînée de sang qui, depuis le sang d'Abel, marque derrière nous, sur la terre où nous marchons, la trace de nos pas?

Les sangs de ton frère crient vers moi, dit le Seigneur à Caïn.

Le texte hébreu porte : *les sangs*, parce que Dieu entendit à la fois tous les cris de tous les enfants qu'aurait eus Abel, tous les cris de tous les enfants étranglés avant leur naissance.

Et le nom du Seigneur employé dans le récit de la mort d'Abel est le *tetragrammaton*, à cause de la solennité. C'est le principe de vie, Jéhovah, qui demande compte du sang de son frère au premier homicide.

Or, depuis Abel, on connaît l'histoire du monde : elle est épouvantable. Avant Abel, avant Adam, on entrevoit l'histoire du monde : elle est épouvantable. Quelles catastrophes inconnues, fondant sur le monde encore inachevé, ont accompagné la chute de Lucifer? Quels cataclysmes ont épouvanté de leurs horreurs précoces une création à peine ébauchée encore? Il est très-probable que le soir du premier jour, qui a vu la main du Juge séparer la lumière des ténèbres, a vu tomber au fond de sa honte le Chérubin déshonoré. Quelles scènes a dû éclairer l'aurore du second jour?

Quand on songe à l'immensité des douleurs qui ont suivi la chute de l'ange et la chute de l'homme, il me semble que la créature devrait

(1) Un volume, par Mgr Gaume, Protonotaire apostolique.

monter au-dessus d'elle-même, et grandir et atteindre une taille nouvelle, et relever en elle le sentiment de la vie, à force de désirer la vengeance.

Comment l'homme fait-il pour oublier sa vengeance ? Si une lanterne sourde, éclairant nos profondes ténèbres, nous montrait dans son horreur l'injure qui nous a été faite, peut-être tomberions-nous la face contre terre, à jamais étonnés de n'avoir pas détesté d'une détestation plus profonde et plus intime notre infâme ennemi, notre ignoble ennemi !

Au lieu de cette horreur, vous savez quels sont les sentiments de l'homme vis-à-vis de Celui qui est damné. Jusqu'où donc sommes-nous tombés, si nous ne savons plus haïr ? La haine ! c'est bien d'elle qu'il s'agit ! Vis-à-vis de Celui qui est damné, l'homme moderne est porté à trois choses : à l'oublier, à l'admirer, à nier son existence.

Le livre de Mgr Gaume a donc une opportunité saisissante.

L'Église nous fournit contre l'ennemi plusieurs armes. Par une disposition d'esprit que je ne qualifie pas, parce qu'elle est inqualifiable, l'homme néglige de s'en servir et affecte de les mépriser. La complicité secrète qui existe entre son adversaire et lui, le porte à dédaigner son salut.

Une des raisons de ce dédain, c'est que les armes qu'on lui propose lui semblent petites et indignes de lui. Chose merveilleuse ! l'homme, qui a un corps ; l'homme, qui a besoin de tout, lui, l'universel indigent ! il trouve le moyen de mépriser les secours qu'on lui offre.

L'eau bénite se présente sous une forme vulgaire ; et lui, qui mourrait de soif s'il n'avait plus l'eau ; lui, qui n'a jamais eu la pensée de mépriser l'usage naturel de l'eau non bénite, s'avise de mépriser cette eau quand elle est élevée à une dignité nouvelle, quand elle a reçu la bénédiction !

L'absurdité de l'homme est au-dessus de sa portée ; elle appartient au mystère de l'abîme où ses regards ne pénètrent pas. L'affectation de mépriser l'eau semblerait invraisemblable à qui ne connaîtrait pas l'homme. Il est vrai qu'il ne la méprise que quand elle est bénite.

Cela constitue, à ses yeux, la circonstance atténuante de son mépris. Le mépris est-il au moins le fond de son extravagance ? Non pas. Il y a quelque chose de plus bizarre : après avoir méprisé, au

lieu d'être honteux, lui qui tout à l'heure aura soif, il est fier ; il est fier de son mépris, il veut que ses amis le connaissent. Après leur avoir donné cette incomparable preuve de sa chute, il prendra peut-être de l'eau bénite, à un moment donné. Mais alors il se cachera.

Si le bandeau se levait, l'homme admirerait cet esprit de vengeance en vertu duquel l'Église oppose la matière à ce damné, à ce méchant, à cet infâme, qui a méprisé la matière sous prétexte qu'il était un ange. La matière, que Dieu ne méprisait pas; la matière, sur laquelle Dieu jetait un regard profond, un regard qui était un projet, *le projet du Verbe incarné;* la matière, sur qui cet immense honneur se préparait à fondre; la matière, sur qui Dieu se penchait, ayant l'intention de prendre un jour une femme pour mère, la matière! Croyant faire preuve de grandeur, ce Chérubin l'a méprisée; et, pour se moquer de lui éternellement, c'est la matière qui fournira contre lui des armes aux petits enfants. Les moyens qu'on lui oppose sont d'une extrême simplicité. Il n'en est que plus furieux. Il déteste tant la simplicité! il fait toujours parade de quelque chose, il aime les oripeaux, il a le goût du théâtre. Par bonheur, *son enflure ne le console pas*, et nous n'avons pas à craindre qu'elle adoucisse son désespoir éternel. Notre vengeance peut savourer avec délices la certitude du désespoir éternel des ennemis de Dieu. C'est fini à jamais! Et si la matière est bien choisie, l'eau dans la matière est particulièrement bien choisie. L'eau est peut-être la substance qui représente la nécessité. L'homme a besoin de tout. Mais ce dont il a besoin est très-souvent, dans l'Ecriture, représenté par l'eau. Oh! qui me donnera à boire, s'écrie David, qui me donnera l'eau de la citerne qui est dans Bethléem ?

Et Béthulie! c'est le besoin de l'eau qui arma le bras de Judith. Le Dieu qu'elle invoque est le *Créateur des eaux. Expandi manus meas ad te : anima mea sicut terra sine aqua tibi.* Toujours l'eau et le besoin collés ensemble.

Que veulent dire les douces splendeurs de la rosée quand le soleil de mai jette sur les brins d'herbe ses premiers rayons, mêlés aux chants de l'alouette et aux fleurs des fraisiers ?

Peut-être disent-elles, dans leur langage très-simple et très-beau, que ce qui est utile est magnifique; que l'eau doit resplendir, puisqu'elle est nécessaire, et que le soleil fait bien de la saluer, puisqu'elle a satisfait la soif des brins d'herbe.

L'eau est austère, profonde, immense, magnifique, nécessaire pardessus tout.

L'eau est une substance primordiale. Il résulte d'un texte de saint Pierre cité par Mgr Gaume :

« Que le ciel et la terre n'ont pas toujours existé, mais qu'ils ont été tirés de l'eau ; qu'ils existent au milieu de l'eau, qu'ils sont affermis par le Verbe divin (1).

« L'eau, ajoute Mgr Gaume, est donc la mère du monde, puisque le ciel et la terre, avec toutes les créatures matérielles, ont été formés de l'eau, à laquelle le Verbe créateur a imprimé, en la condensant, des formes arrêtées, qu'il maintient dans un état permanent. »

Les autorités ne manquent pas. Écoutons saint Clément, disciple de saint Pierre, lequel tenait cette doctrine de la bouche de son Maître :

« L'eau primitive, dit-il, qui remplissait l'espace intermédiaire entre le ciel et la terre, s'étendit, condensée comme de la glace et solide comme du cristal, de manière à former le firmament qui sépare le ciel de la terre. »

Ecoutons Œcuménius :

« Le ciel et la terre ont été faits de l'eau. Le ciel n'est que l'eau vaporisée ou à l'état aériforme; et la terre, l'eau solidifiée ou à l'état concret. »

Et saint Augustin :

« Au commencement les cieux et la terre furent faits de l'eau et par l'eau. Il n'y a donc rien d'absurde à dire que la matière primitive c'était l'eau: car tout ce qui naît sur la terre, les animaux, les arbres, les herbes et les êtres semblables, doivent à l'eau leur formation et leur nourriture. »

Le livre de Mgr Gaume contient sur l'eau en général, sur l'eau bénite en particulier, sur le sel, sur le baume, sur le symbolisme, sur les sacramentaux, de nombreux et importants détails. Ce sont là des connaissances pratiques qui compléteraient avantageusement l'éducation de plusieurs savants.

Pour faire connaître quel est l'intérêt du livre de Mgr Gaume, il est peut-être bon de relire un passage de la table des matières :

« Troisième espèce d'eau bénite : l'eau bénite ordinaire. — Sa

(1) Latet enim eos hoc volentes, quod cœli erant prius, et terra, de aquâ et per aquam consistens Dei verbo. II Pet., III, 5.

mission. — Purifier et préserver. — Purifier l'homme et les créatures. — De quoi les purifier. — Préserver l'homme et les créatures. — De quoi les préserver. — Double destination de l'eau bénite exprimée dans les prières de l'Église. — Échantillon de ces prières. — Noblesse des éléments de l'eau bénite ordinaire. — Respect universel de l'eau. — Raison de ce respect. »

Nous pourrions continuer et citer beaucoup. Nous aimons mieux renvoyer au livre, et ajouter un seul éloge aux éloges que nous venons de donner.

Ce livre doit déplaire à Satan.

La malice du démon est profondément inconnue des hommes. C'est un bienfait de la leur apprendre. C'est un bienfait de les armer.

Si quelqu'un déteste encore le maudit, je lui livre en finissant, pour le repos de son esprit, cette douce pensée. Le désespoir de Satan a un nom ; ce désespoir se nomme :

JAMAIS.

Ce désespoir est à l'abri des injures du temps : il est revêtu d'une robe traînante, la robe de l'éternité, sous laquelle aucune flétrissure ne l'atteindra ; et les siècles des siècles, si l'on pouvait encore, à propos de l'enfer, nommer ces siècles les siècles des siècles, passeraient plus nombreux que ne l'ont été, depuis la création, les feuilles des arbres, sans user en quoi que ce soit le désespoir éternel du damné, ni la jeunesse inexorable et la fraîcheur de ce désespoir. *Amen.*

Ernest HELLO.

UN

VOYAGE AU NORD DU MEXIQUE

EN 1855

I

A bord du *Nautilus*, en partance de la Nouvelle-Orléans pour le Rio Grande, 5 juillet.

Le 5 juillet, à 8 heures du matin, le canon du steamship *Nautilus* retentit sur la *Crescent-City* : nous voilà entraînés par les eaux rapides du Mississipi vers le golfe du Mexique.

Il sera curieux sans doute pour le lecteur de passer en revue avec nous les races hétérogènes qui se confondent à bord. La première figure intéressante qui se présente à mon attention, est un monsieur à moustache noire, au teint brun et d'une bonne tenue. Il se plaint amèrement de ce que le navire l'emporte avant qu'il ait eu le temps d'aller à terre vérifier l'heureuse nouvelle que vient de lui annoncer un de ses amis. D'après une dépêche de St-Pétersbourg, il paraît qu'il y a amnistie générale pour tous les bannis.

Cette dépêche le remplit de joie ; il voudrait pouvoir retourner à terre et s'embarquer directement pour sa patrie. Il n'est plus temps : force est de se rendre au Texas pour y prendre un navire et de là regagner la Russie.

— Vous êtes donc Russe? lui demandai-je en souriant.

— Je suis Russe, oui, Monsieur, me répondit-il en fixant sur moi des yeux pleins de vivacité.

— Et moi, je suis Français, ajoutai-je en réponse à sa question. Quoiqu'en ce moment nos compatriotes soient en guerre, rien ne nous empêche ici de nous traiter en amis.

Nous échangeons un sourire, et nous nous quittons résolus de pratiquer l'entente cordiale.

Dans un coin, à l'écart, on peut apercevoir quelques Juifs, aux regards inquiets et à l'air pensif : ils sont agenouillés sur leurs coffres de merceries et d'autres marchandises, comme s'ils se défiaient d'un pillage.

A la proue du navire sont appuyés silencieusement une quinzaine

d'Irlandais, hommes rustiques et vigoureux, à la figure un peu enluminée. Où vont-ils encore? Ils ont déjà abandonné les campagnes de leur verte *Erin.* Ils ont sué jusqu'au sang pour y gagner le pain de chaque jour. La verge de fer d'un lord anglais les a enfin contraints à dire adieu à leurs vallées et à leurs montagnes natales, puis à choisir l'exil. Ils ont déjà parcouru tous les États-Unis, travaillant aux canaux, aux routes, aux chemins de fer, aux constructions et aux mines, comme d'autres enfants de Jacob; mais la concurrence est encore trop grande, le climat trop rude, et la Nouvelle-Orléans même, malgré sa grande demande de travail sur les bateaux et les navires, devient pestilentielle. « Allons donc, » se disent ces pauvres exilés volontaires, « allons demander aux prairies et aux champs du Texas un meilleur climat, une vie plus douce et un avenir plus souriant. » Et les voilà maintenant, tristes, abattus, à côté d'un rouleau de hardes, allant rejoindre leurs frères d'infortune. Pauvres cosmopolites! Et le lord anglais étend son empire sur vos campagnes, et il s'engraisse du champ que vos sueurs ont fécondé, pendant qu'une Amérique même, le pays des rêves, vous refuse encore un gîte assuré.

Les cabines sont occupées par quelques riches marchands américains, que de grandes affaires appellent momentanément au Texas, ou bien qui s'en vont, après une excursion dans les États du Nord, retrouver leur colonie et ses nombreux troupeaux.

D'autres plus jeunes hommes sont nonchalamment assis sur le deuxième pont, dans la partie la plus agréable du bâtiment, réservée aux premières classes. Les pieds allongés sur la grille du pont à la hauteur de leur tête, ils se plaisent à faire voler au loin les bouffées d'un fin Maryland, puis se remettent à suivre les péripéties d'un de ces romans d'un shilling, dont le pays abonde. Tout à côté, quelques vieux richards font retentir les airs de ces mots éternels : « State-stock bank-notes : five thousand five hundred and eighty-eight dollars cash on the Erie and New-York rail-road-bank. »

Tout à coup apparaissent sur le pont les perles d'une société américaine. Quelques dames aux gigantesques crinolines, sous un monceau informe des plus riches soies ou des plus beaux cachemires, viennent présenter leurs grâces aux yeux des dandys effarés à leur présence. Elles s'étalent et se pavanent avec cette complaisance et cette hauteur qui caractérisent si bien la femme américaine; leurs regards clais, mais sans tendresse, se tournent tantôt sur les monuments de la ville, qui s'effacent, tantôt sur les longues sinuosités du fleuve, tantôt enfin sur les jeunes gens, leurs compagnons de voyage.

Devons-nous passer sous silence la figure la plus caractéristique de toute la société, le ministre anabaptiste, au visage sec, à l'œil sévère et creusé, au sourire suspect? Il porte la cravate blanche, signe distinctif du mi-

nistre de l'Évangile. Il se rend au Texas, où il porte la bonne nouvelle de sa doctrine, car ici chaque pasteur a la sienne ; il y va plonger dans les eaux pures et sanctifiantes du Rio-Brazos ou du San-Antonio les incrédules et les athées convertis.

Je suis Français, il le verra bientôt ; je suis catholique, il s'en doutera aussi : il va donc trouver tout de suite l'occasion d'exercer son saint ministère. Il a incontestablement quelques petites valises pleines d'imprimés, histoires édifiantes cousues de textes bibliques ; il a même des Bibles à distribuer gratis. Enfin, il va m'entreprendre ; c'est à quoi il ne manquera pas, s'il faut s'en rapporter à l'expérience : car ses semblables n'ont jamais manqué l'occasion. Mais, grâce à Dieu, je suis toujours catholique romain ; malgré ses assauts, je suis encore ce qu'il regarde comme son ennemi juré.

Cette société est amusante sans doute, mais j'avoue qu'en voyage je préfère les beautés de la nature. *Le Nautilus* a ses charmes, mais le Mississipi et ses rives en ont davantage. Voici le tableau tel à peu près qu'il se présente à nos yeux.

Les rives du Mississipi sont capricieuses et dentelées : partout où il n'y a plus de plantations à protéger, les digues disparaissent ; on entend à chaque instant quelque monceau de terre se détacher des bords et tomber avec fracas dans les eaux. Aussi le fleuve est-il toujours bourbeux et jaunâtre, et change-t-il singulièrement son cours. De nombreux îlots se sont formés dans son lit, grâce aux troncs d'arbres tout entiers qu'il charrie, en hiver surtout, à la crue des eaux ; grâce aux monceaux de boue et de sable qu'il accumule de distance en distance, ou bien encore à la violence de ses flots, qui se tracent un nouveau canal dans les terres.

Les bords du fleuve, à partir de la Nouvelle-Orléans jusqu'à son embouchure, sur une distance de plus de quarante lieues, sont moins sauvages que dans les régions supérieures. Les plantations qui s'y multiplient, jusqu'à moitié chemin de l'embouchure à peu près, offrent un coup d'œil charmant, surtout au moment de la récolte. Vous voyez un monceau de verdure : ce sont des bosquets d'orangers, de citronniers, de pêchers, de fleurs et d'arbres de plusieurs espèces, qui, entourés d'une belle palissade, environnent à leur tour un élégant édifice. Par derrière sont échelonnées, en rang parfaitement symétrique, les maisonnettes des nègres, au nombre de douze, vingt, cinquante, cent, selon l'importance de la plantation. Toute la campagne d'alentour est remplie de cannes à sucre, de cotonniers, de maïs superbe, qui s'étend quelquefois fort loin dans les bois. Des troupeaux d'esclaves y travaillent, courbés sous les rayons d'un soleil ardent. Au bruit du steamer qui passe, quelques-uns, impassibles, restent attachés à la glèbe ; mais la plupart, levant leur luisante tête d'ébène, font briller au soleil le blanc nacré de leurs grands yeux noirs.

Un soupir, en passant, pour ces rebuts de l'humanité ! un vœu pour la délivrance régulière de ces parias infortunés, courbés sous le travail servile, peut-être encore pour longtemps!

A dix lieues de la Nouvelle-Orléans, la campagne devient de plus en plus déserte. Sur la droite, de grandes futaies vierges; à gauche, des prairies salées, des lacs : voilà tout ce que l'œil rencontre au loin. Dans un lieu désert se trouve la quarantaine où les vaisseaux venant des ports étrangers sont soumis à une scrupuleuse visite. Tous ceux dont la salubrité est douteuse sont forcés, par les règlements, d'y faire une halte de quarante jours. Il est fort probable, en effet, que les soins apportés ces dernières années à assainir la Nouvelle-Orléans, finiraient par en faire un séjour sûr en tout temps, si le germe des maladies épidémiques n'y était introduit des ports des Antilles, du Mexique et de l'Amérique du Sud. Peut-être finira-t-on par arriver à ce but.

Pendant mon entretien avec un jeune Américain, très-fier, très-orgueilleux, comme ils le sont tous, pour tout ce qui concerne leur pays, nous sommes bientôt en vue d'une construction en brique, située des deux côtés du fleuve, et tellement basse qu'elle atteint à peine le niveau du Mississipi.

« Qu'est-ce que c'est que cela ? demandai-je au jeune homme d'un ton un peu ironique.

— Cela ? c'est un fort ! vous le voyez bien.

— Un fort ! Il n'est pas facile de le deviner. Et dans quel but, ce fort ?

— Pour défendre le passage, en temps de guerre, bien entendu.

— Pensez-vous sérieusement, lui dis-je, qu'une bâtisse de cette apparence soutiendrait pendant 6 heures le choc de deux gros vaisseaux de guerre, chargés chacun de 60 à 70 bouches à feu ? »

Ici le ton du jeune dandy m'indique suffisamment que j'ai poussé la conversation assez loin, et qu'en pays étranger il n'est pas toujours bon de jouer avec la susceptibilité des nationaux. Je le laisse donc dans sa bonne foi, en attendant que les faits viennent lui démontrer son erreur.

Sur un navire à vapeur, la continuité d'attention pour toutes les variétés de la nature, le mouvement toujours monotone des machines et des vagues, réussissent bientôt à vous endormir. Je tromperais la confiance de mes lecteurs si j'omettais cette phase de mon voyage. Pourquoi le cacher? On ne peut pas toujours contempler, s'entretenir, ou flotter sur les ailes de l'extase. On dort aussi quelquefois en voyage....

A mon réveil, la perspective a changé. Les rives de la branche Sud-Est,

la seule navigable du Mississipi, se sont élargies; elles s'avancent comme deux digues artificielles entre des espèces de lacs irrégulièrement formés par les eaux de la mer. Sur la gauche, on aperçoit des prairies salées qui vont se perdre dans l'Océan; plus en face, c'est la mer, avec des voiles de toute grandeur, qui blanchissent au loin comme les ailes d'un cygne aux rayons amortis d'une soirée d'été. A droite, ce sont encore des futaies vierges, aux pieds toujours inondés; plus loin, ce sont les paroisses de Baquemine, de Lafourche, de Serrebonne et de Sainte-Marie, dernière limite de la Louisiane sur le golfe du Mexique.

Le steamer s'avance lentement : ici c'est l'embouchure perfide du Père des Eaux, lieu plein de sable, de troncs d'arbres, d'arbres mêmes tout *entiers*; véhicule invisible sur lequel le fleuve se porte chaque année de plus en plus dans la mer. Les dangers sont imminents pour les navires : voilà ce qui explique la présence de deux curieux monuments sur chacune des deux pointes extrêmes de ces digues naturelles dont nous avons parlé.

L'un est un phare, étoile d'espérance toujours douce pour le marin perdu la nuit sur ces rivages; l'autre est la demeure du pilote, qui vient *bientôt* à bord pour nous conduire en mer. Un pilote est toujours bienvenu à bord ; on le regarde comme un génie tutélaire et on l'écoute comme un oracle. Grâce à celui-ci, nous voilà sains et saufs en haute mer. Oui! car les eaux ne sont plus boueuses ni jaunâtres; le Mississipi s'est perdu comme une gouttelette d'eau dans ce gouffre sans limite : ce sont maintenant les ondes bleuâtres de l'éternel Océan.

Tout le monde est sur le pont : car il est quatre heures du soir au moins, et le spectacle est plein de grandeur. Il fait un temps magnifique, si l'on peut donner ce nom à une journée où l'azur du ciel est sans nuages et où les beaux rayons d'un soleil presque tropical sont tempérés par la brise des mers.

De tous côtés on aperçoit des navires voguant à pleines voiles, semblables à des oiseaux voyageurs, dont les uns s'en vont toucher à d'autres rives, et dont les autres se hâtent de rentrer au port après les fatigues et les dangers d'un long cours. Ici, à droite, sont les rivages échancrés de la Louisiane; là-bas, vers le soleil couchant, on voit se confondre avec l'horizon les côtes verdoyantes ou rocheuses du Texas, où blanchit l'écume des vagues qui se brisent : côtes fertiles, poétiques, enchanteresses, dont la vue seule me fait rêver à un beau pays et à quelque chose de nouveau, de mystérieux, que, dans ma jeunesse, je n'ai pas encore rencontré!

A l'heure qu'il est, onze heures du soir, les rivages ont disparu depuis

longtemps. Nous restons seuls avec le ciel et ses astres sur nos têtes, avec l'Océan qui rugit et scintille autour du navire. Le silence s'est fait partout, sur le pont et dans les cabines. On n'entend plus que le bruit des vagues et des roues mêlé à la respiration sifflante des tuyaux à vapeur et au mouvement régulier des machines. Tout à coup la vapeur se ralentit; le piston ne glisse presque plus dans son arbre de couche; le vaisseau craque une fois... deux fois... et ne bouge plus de place. J'aperçois l'ingénieur s'élancer de sa cabine; je cours à sa suite, et bientôt on entend la foule, arrachée au sommeil, s'écrier pleine d'effroi : « Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? » A ce cri, je m'élance sur le pont : le navire me paraît se balancer avec un sinistre mouvement; il me semble qu'il va bientôt sombrer : l'épouvante me saisit. D'autres personnes arrivent près de moi : « Il ne s'en tirera pas! il ne s'en tirera pas! » font-elles d'un ton ému, entrecoupé. L'effroi augmente.... Je m'approche, le couteau en main, des barques de sauvetage, prêt à m'y élancer et à couper les cordages dès qu'il y aura danger.

Mais le capitaine sonne : l'ingénieur change la direction de la vapeur; le navire recule de deux brassées en arrière, et une minute après il s'élance aussi rapide qu'auparavant. Néanmoins. l'effroi ne me quitte pas : il me semble toujours que notre bâtiment est avarié. Plusieurs fois je m'informe s'il n'y a pas d'ouverture à fond de cale; on me répond vaguement.

On s'est approché de quelques lieues trop près des côtes, et l'écueil qui a failli nous être fatal, n'est heureusement qu'un banc d'huîtres. Sur un rocher, notre navire se fût probablement entr'ouvert et nous eût laissés là seuls à nu sur la surface de l'abîme. Idée consolante quand on est là sur les lieux et que l'anxiété gêne le raisonnement!

Le lendemain, on se raconte avec émotion le sinistre de la nuit, auquel une partie des voyageurs endormis est restée étrangère. C'est à cette occasion surtout que je fais des connaissances à bord, entre autres le consul français de Matamoros (Mexique), qui me donne des informations sur le pays avec beaucoup de bienveillance et de simplicité. C'est un homme sans prétention et sans vanité, avec l'apparence d'un de nos bons bourgeois français. Il est en Amérique comme négociant depuis trente années; il y a quatre ans seulement qu'il est consul, ce qui ne l'empêche pas de continuer toujours son commerce, comme font tous les consuls de ces pays-ci.

Quelque temps après, un vieux matois vient m'accoster en langue espagnole. Quoique je n'aie guère encore parlé ce langage qu'en achetant quelquefois des oranges à des Espagnols au marché de la Nouvelle-Orléans, je me hasarde néanmoins à mettre en pratique les leçons que je me suis données. Je m'aperçois que les mots viennent comme d'eux-mêmes. Le

vieil Espagnol me devine plutôt qu'il ne me comprend ; et, comme il y a réciprocité, il vient d'heure en heure me trouver pour satisfaire cette démangeaison de parler qui le tourmente depuis longtemps. Il y a un mois qu'il est aux États-Unis. Il ramène son fils du collége des Jésuites, au Grand-Côteau, près de Saint-Louis, dans le Missouri. Comme il ne sait parler ni anglais ni français, il n'a pu guère s'entretenir qu'avec son fils, pendant un si long intervalle de temps. Aussi quel bonheur de trouver ici des personnes qui parlent sa langue !

Un Américain, puis un créole de la Nouvelle-Orléans se rencontrent tour à tour face à face avec moi. Avec l'un il faut parler anglais, avec l'autre on se plaît à parler espagnol et français : tant il est vrai que, dans ce Nouveau-Monde, il est bon de savoir toutes les langues ! Le plus curieux de toute la société est sans contredit un gros Suédois demeurant à Matamoros. C'est un de ces hommes bavards, enthousiastes, bons buveurs, qui ne doutent de rien, veulent parler tour à tour anglais, allemand, français, avec le premier venu. Il va et vient, boit, mange, engraisse sa grosse corpulence, rit comme un fou et amuse tout le monde : voilà notre Suédois. Il y a d'ailleurs sur *le Nautilus* des passagers de toutes nations : c'est comme de coutume dans ce pays, une Babel ambulante.

Les heures passent vite dans une société semblable. Le lendemain, troisième jour de notre voyage, nous nous trouvons, par un soleil magnifique, en vue des rivages du Texas, vis-à-vis de la jolie baie de la Trinidad, à l'embouchure du fleuve de ce nom. Une longue île, sablonneuse et nue, s'élève en face de la baie pour protéger, au centre même des côtes de ce beau pays, l'un des plus jolis ports qu'il y ait. La mer pénètre entre cette langue de terre et le continent par une entrée assez étroite, qui s'ouvre du nord-ouest au sud-est et n'offre qu'un lit rétréci et dangereux pour les navires de premier ordre. L'intérieur du port est vaste et sûr, étant protégé du côté de la mer par l'île déjà mentionnée et en tous sens par le continent.

La gaie petite ville qui se bâtit tous les jours sur l'île, et qui est le principal entrepôt de l'intérieur du Texas, se nomme Galveston. C'est ici que nous mettons pied à terre et que nous terminons le premier chapitre de notre relation.

II

Punta Isabella, le 9 juillet 1855.

Le Nautilus ne devant repartir qu'à quatre heures du soir, tous les passagers descendent à terre, les uns pour visiter la ville de Galveston, les autres pour s'embarquer immédiatement sur une de ces nombreuses embarcations qui font le service pour l'intérieur du Texas.

Je n'ai aucun but fixe. Je dirige donc mes pas droit à l'édifice qui frappe

le plus mes regards, la cathédrale catholique. Ce monument, symbole de notre foi et œuvre de nos compatriotes, s'élève au milieu de quelques centaines de maisons en briques ou de maisonnettes en planches, proprement construites. En Amérique, quand la brique, remplaçant la pierre qui manque, est trop coûteuse, on se contente de bois. Aussi les scieries sont-elles le premier établissement que l'on fonde auprès d'une ville ou d'un village naissant : elles sont très-nombreuses et contribuent à bâtir une maisonnette, un village, une ville, avec une rapidité magique. La cathédrale même est en briques, bien bâtie, imposante de loin, mais d'une pauvreté et d'une nudité désolantes à l'intérieur. A la voir, l'étranger se sent en plein pays de missions. La vue de deux prêtres français disant la messe me reporte immédiatement vers la patrie. J'apprends que l'Évêque, Mgr Odin, Français lui-même, est en mission dans l'État du Texas : car tout l'État est sous sa juridiction. Ce zélé Prélat travaille comme le plus simple de ses missionnaires, et son zèle ne reste pas toujours infructueux (1).

Au sortir de la cathédrale, je me rends au collége des Jésuites, dont m'a parlé à bord un négociant français de Galveston. Cet établissement est situé non loin de la mer. C'est une maison en briques, assez vaste pour le pays, avec une grande cour et un gymnase, le tout entouré de palissades. Le Recteur, qui est Français, me reçoit avec la plus grande affabilité, et m'entretient pendant une heure de tout ce qui peut m'intéresser. Il me dépeint le caractère de ses élèves; ses couleurs sont encore plus sombres que ne le sont les miennes à ce sujet : enfants indépendants, volontaires, sans respect ni obéissance, même grosssiers et paresseux jusqu'à ne vouloir rien apprendre par cœur. « Sept d'entre eux, ajouta le Père, viennent de s'échapper subrepticement; beaucoup sont partis à cause des chaleurs; et de quatre-vingts, nombre complet pendant l'hiver, il n'en reste plus qu'une trentaine avec nous. »

Les révérends Pères ne sont plus que quatre : plusieurs sont morts de la fièvre jaune. Galveston subit à peu près les mêmes influences climatériques que la Nouvelle-Orléans, Cuba, Vera-Cruz et Tampico, toutes villes situées sur les bords du golfe du Mexique. Le Recteur me reconduit très-loin, et, en nous quittant, nous nous serrons la main comme deux compatriotes qui aiment à fraterniser sur de lointains rivages.

J'aimerais à visiter le couvent des Sœurs françaises, qu'on aperçoit à un kilomètre vers la pointe occidentale de l'île; mais la chaleur est telle, qu'on ne peut penser qu'à aller se rafraîchir.

(1) J'ai eu l'honneur de voir Mgr Odin trois mois plus tard, à San-Antonio. Je l'ai même entendu prononcer avec facilité, en trois langues successivement, le français, l'anglais et l'espagnol, un sermon dont le but était l'érection d'une nouvelle église catholique à San-Antonio.

J'entre dans un petit restaurant ou auberge tenu par un Américain, rejeton immédiat d'un Français. Après que j'ai, selon la coutume de ce pays, parcouru les journaux, nous entamons une conversation sur le Texas.

« Ici, me dit-il, la vie est facile. On n'a qu'à remonter vers l'intérieur de cet État, rejoindre d'autres colons : ils vous donnent un endroit pour bâtir, vous procurent du travail jusqu'à ce que vous soyez à même de vous établir, et ce moment ne se fait pas longtemps attendre.

— Il en est de même, lui dis-je, de tous les autres États de l'Union. Dans tous, il faut toujours payer tribut aux fièvres chaudes, intermittentes, froides ou tremblantes, etc. Il faut se soumettre à bien des privations, avant de parvenir à un certain degré de prospérité.

— En général, répond mon interlocuteur, mais il n'en est pas moins vrai que le Texas est un climat plein de ressources ; il est encore peu habité, et offre une belle perspective pour l'élevage du bétail, la culture du coton, de la canne à sucre, de la vigne et de toute espèce de céréales. Le raisin y est bien peu cultivé ; mais il y a ici des zônes, des coteaux magnifiques pour la culture du raisin. »

Galveston est une ville de quatre mille âmes environ, qui est en ce moment presque déserte. Les riches, suivant l'usage des habitants du Sud, sont allés passer leurs vacances dans le Nord de l'Union. Le commerce a été triste cette année, par suite d'une longue sécheresse qui a sévi dans tout le Midi. Les rivières ont cessé d'être navigables, et les produits accumulés en haut des fleuves et des rivières vont descendre, l'automne prochain, encombrer les ports. On s'attend à de grandes affaires, surtout en coton, pour cette époque.

A cinq heures, le sifflet d'alarme appelle tout le monde à bord. La brise S.-S.-O., neutralisant l'ardeur du soleil, vient rendre la vie plus agréable à bord qu'à terre. Nous voyageons longtemps en vue des côtes. Au loin, on voit les vagues blanchir la côte, et produire par leur écume sur les sables ou les rochers du rivage des échancrures et des formes diverses, qu'on prendrait volontiers pour des habitations éclairées par le soleil. Plus loin, des arbustes verdoyants semblent sortir du sein des eaux sur une longue distance. Puis les dunes reparaissent, pour présenter à l'œil de nouvelles formes et de nouvelles couleurs.

Le lendemain, nous apercevons la baie de *Matagorda*, dans laquelle se trouve *Indianola*, entrepôt de la métropole du Texas, *San Antonio de Bejar ;* plus loin, *Corpus Christi*, à l'embouchure du fleuve de *las Nueces*.

La nuit suivante, on voit au loin scintiller une vive lumière : c'est le phare de *Brazos Santiago*. Je quitte vivement mon lit de cordage, où je sommeillais à la brise sur le pont afin de chasser le mal de mer, et je m'appuie sur les bords du navire pour saluer le but de notre voyage.

Bientôt *le Nautilus* s'arrête. L'abord de la passe *Brazos Santiago* (les bras de saint Jacques) est dangereux. On jette l'ancre ; on passe la nuit à bord, et le lendemain matin, à 5 heures, on passe entre les bras immobiles du bon saint Jacques.

Il n'y a qu'une seule embarcation dans la baie : c'est *le Rio Grande*, l'un des bateaux à vapeur qui attendent l'arrivée des vaisseaux de la ligne de Vanderbilt, pour remonter le fleuve du Rio Grande jusqu'à Brownsville. De petites chaloupes nous abordent pour transporter les passagers, les uns au bateau, les autres, et c'est la majeure partie, à Punta Isabella, au prix d'un dollar par personne pour une distance de cinquante mètres : c'est payer cher la chance de prendre un bain dans l'*onde amère*, à laquelle la maladresse de notre rameur nous exposa plusieurs fois.

Mais dans un pays comme l'Amérique, il faut que le commerçant fasse fortune ; et, quand il a le monopole d'une branche commerciale quelconque, il en profite sans remords de conscience.

Punta Isabella, comme le nom l'indique, est une pointe de terre, sablonneuse et nue, qui s'avance dans la mer, avec l'aspect désert d'un rocher de Sainte-Hélène. Au milieu d'une quinzaine de chaumières qui composent le village, on voit s'élever la *cathédrale catholique*, maisonnette en planches de l'aspect le plus misérable.

Le premier être humain auquel nous ayons affaire sur ces bords désolés, c'est un Français, excellent homme, qui, d'après son récit, aurait fait de bonnes affaires, si les Américains jaloux n'avaient pas refusé de prendre à bord les marchandises nécessaires à son commerce. Il en est maintenant réduit à tenir le dépôt des bagages. Eugène Serrano (c'est le nom de mon vieil Espagnol) et moi, nous confions nos effets à son fils et à ce brave gardien du dépôt; puis nous allons ensemble retenir une voiture pour nous transporter à Brownsville, en face de Matamoros, sur les bords du Rio Grande. Pourquoi faire cette route par terre, au lieu de remonter le fleuve avec la vapeur? C'est, je crois, uniquement une question de célérité. Le transbordement, les sinuosités incroyables du Rio, occasionneraient un retard d'au moins une journée tout entière. Le fait certain, c'est que Punta Isabella doit son existence au passage des étranger, et tout le commerce consiste à les servir.

Arrivés au village, nous voyons un enclos triste, sale, renfermant de mauvais chevaux et quelques mules au regard attristé; à côté, des diligences, des voitures à quatre roues, qui n'ont pas meilleur aspect. Plus bas sur le chemin, nous lisons : *Punta Isabella hôtel*. La faim nous presse .

— Vámos à desayunar. Aquí está una fonda, señor; vámos! me crie vivement el señor Serrano.

J'accepte; et, avec le fils, qui nous a rejoints, nous entrons dans l'hôtel

en planches. Au milieu, un vieux et crasseux billard; à côté, une buvette; derrière, une table, à laquelle sont assis un Français de Brownsville qui finit son déjeûner, et deux de nos passagers, deux gloutons d'Américains, qui, poussés par la faim, nous ont déjà devancés. Nous parlons anglais, espagnol; personne ne nous répond. Une petite femme agréable, vive, empresée, est occupée au fond de la maison à servir d'autres voyageurs. Je l'entends parler un français pur et distinct; je la contemple attentivement.... « Mais c'est une Française! » me dis-je en moi-même. Je laisse le billard, et, m'approchant d'elle :

« Vous êtes Française, Madame? lui dis-je avec étonnement.

— Oui, Monsieur, je suis Parisienne. »

Mon étonnement augmente : je ne puis me figurer une Parisienne si loin, dans un lieu si désert.

Bientôt vient un gros homme à large et bonne figure : c'est un boulanger herculéen.

« Monsieur est aussi Français, sans doute? lui demandai-je avec la certitude d'une réponse affirmative.

— Oui, Monsieur, para servir à V. d., me répondit-il d'un ton réjoui.

— De quelle partie de la France?

— De Bourgogne.

— De quelle ville?

— D'Autun. »

Mon étonnement est à son comble.

« Mais nous sommes on ne peut plus compatriotes, » m'empressai-je de lui répliquer.

On s'émerveille de part et d'autre, on prend le petit verre, on s'émerveille encore, et chacun de se raconter brièvement son histoire, en finissant par cette remarque très-juste, que les Français sont partout en petit nombre, parce qu'ils manquent de l'instinct voyageur, mais qu'on peut en trouver à tous les coins du globe.

Notre hôte a déjà parcouru la moitié des deux Amériques, et la petite Parisienne l'a courageusement accompagné partout.

Brownsville, le 9 juillet au soir.

Notre déjeûner à Punta Isabella est assez copieux, bien que les vivres soient difficiles à trouver dans ces régions. Je n'aperçois pas de jardins : dans tous les alentours il n'existe que du sable ou des rocs, de l'herbe, une prairie marécageuse continue, où paissent des bêtes à cornes et quelques chevaux.

Une heure après notre déjeuner, les équipages s'arrangent. On se loge quatre à quatre dans la même voiture. L'Espagnol, son fils et moi, n'étant pas au complet, nous appelons un quatrième voyageur. Une voix

nous répond; un homme accourt. Qui est-ce? Précisément notre Suédois à grosse, mais courte corpulence, qui n'a jamais pu se hâter assez pour arriver à temps. Ce n'est pas nous qui y perdons : car il nous amuse tout le long du chemin.

Au bout de quelques heures de marche et d'un silence de quelques minutes :

Vous êtes Français, Monsieur? me dit-il brusquement avec sa gaieté ordinaire. Je crois que vous seriez l'homme qu'il me faudrait dans mes affaires.

— Je n'en doute pas, Monsieur : quelles sont vos affaires, s'il n'y a pas d'indiscrétion?

— J'ai un *grand* magasin d'épiceries, d'étoffes, de parfumerie; je tiens même un salon de coiffure, le plus fréquenté de notre *cité* de Brownsville.

— Que ferais-je, Monsieur, dans un si grand magasin et dans une cité telle que Brownsville? Je ne me suis jamais occupé d'affaires.

— Mais, mon cher Monsieur, en Amérique tout le monde peut et doit s'occuper d'affaires. Venez chez moi : je vous dresserai aux affaires; je vous ferai une position.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes à Brownsville?

— Depuis cinq ans, et je me suis déjà fait 10,000 dollars de bénéfices. Puis, Monsieur, — je vous dis ça à vous, — j'ai une fille....

— Jolie?

— Du moins le monde le dit.

— Instruite?

— Oui, dame! elle a fait ses *études* au couvent des Sœurs françaises de cette ville : je pense qu'elle doit savoir quelque chose.

— Monsieur, en vérité, c'est trop me flatter! je ne me croirais pas digne d'une si belle position. — Est-elle âgée, votre demoiselle?

— Elle a quinze ans.

— C'est un peu jeune.

— Mais vous attendrez, et pendant ce temps vous vous ferez aux affaires. »

Les promesses sont trop belles pour que j'aie confiance en de semblables fanfaronnades. L'épicerie, du reste, pas plus que le salon de coiffure, ne m'a jamais bien souri. Je promets cependant au Suédois d'examiner la chose, mais du même ton qu'il me raconte ses succès commerciaux.

Nous continuons notre route, examinant tout ce qui tombe sous nos yeux, nous interpellant l'un l'autre de voiture à voiture. Nous avons cinq voitures à deux. L'unique souci de nos cochers est de se surpasser les uns les autres; et tout le monde d'éclater, quand l'un d'eux, au lieu de dépasser les autres, s'embourbe pour une demi-heure dans les marécages avec ses deux haridelles.

La route que nous suivons est affreuse, vu que ce sol plat vient d'être

inondé par les pluies. Tout le spectacle à voir est une prairie vaste, s'étendant tout le long de la mer, boisée dans quelques endroits, et en beaucoup d'autres changée en petits lacs par les pluies ; çà et là, une vache solitaire dans l'eau jusqu'aux genoux; dans l'air, des canards sauvages; au milieu des arbustes, des oiseaux de toutes formes et de toutes couleurs; et à une certaine distance de la mer, des cygnes blancs comme la neige, des cicognes au bec et aux pattes d'une longueur énorme, et des mouettes marines, se jouant tantôt sur terre, tantôt sur la cime des vagues : tout cela faisant entendre un ramage, des cris aigus et étranges, qui produisent une impression indéfinissable au milieu de ce désert.

Nous atteignons bientôt un espace immense, plat et en ce moment partiellement inondé. A droite, on aperçoit une chaumière. « C'est E. G., qui l'habite avec une négresse, » se dit-on l'un à l'autre. A gauche, à un kilomètre de distance, se trouve une autre cabane avec un haut hangar. « C'est le célibataire K. W., qui vit sur sa ferme comme un cénobite de la Thébaïde. » Ces trois créatures humaines, ces deux cabanes sont les seuls monuments qui marquent le champ de bataille fameux dans l'histoire des Américains. C'est le *Pallo-Alto* (1).

En 1846, une discussion ayant eu lieu relativement au Texas, les Américains, si hardis quand ils se sentent les plus forts, et pleins d'enthousiasme au souvenir de leur triomphe à San Jacinto, en 1835, sous le général Houston, lancent leurs troupes contre le faible et pauvre Mexique. Les Mexicains arrivent en nombre de beaucoup supérieur et auraient dû écraser leurs ennemis, si, comme on nous l'assure, les officiers mexicains n'avaient pas été tous achetés par le *almighty* dollar.

Le lendemain 9 mai, les deux armées se battaient encore à *Resaca de la Palma*. Le résultat fut le même. Les pauvres sujets de Santa-Anna se firent massacrer, ou, suivant la trahison de leurs chefs, passèrent à l'ennemi. C'est ainsi que commença cette conquête complète du Mexique par les Américains, sous la conduite du général Taylor, le même qui avait défendu la Nouvelle-Orléans contre les Anglais en 1815. Cette guerre de conquête se continua l'année suivante. Le général Taylor, avec 4,000 hommes, battit à Buena-Vista (Nuevo-Léon) le Président Santa-Anna, qui, au dire des Américains, dont il faut se défier, en avait bien 20,000. Pendant ce temps, le général Scott, opérant au sud, prenait Vera-Cruz, occupait toutes les villes du littoral et entrait victorieusement à Mexico, le 15 septembre 1847. Cette victoire amena la paix de 1848, par laquelle le *Rio Grande* à l'est et au nord, et la rivière Gila au nord, furent fixés comme limites des deux pays. On sait que le grand territoire du nouveau Mexique, conquis par le général Kearney sur le Mexique, avec une petite

(1) Le haut pieu.

bande, le 18 août 1846, fut définitivement annexé aux États-Unis par la même paix. Une troisième spoliation eut lieu en 1854. Où s'arrêtera ce grand vol par la force des armes? Et après cela, les Américains vous disent tout bonnement qu'ils ne font point de conquêtes, qu'ils ne font que s'étendre à l'amiable, en payant un bon prix pour tout ce qu'ils achètent.

Nous ne trouvons plus rien de bien curieux à mentionner dans notre course de huit heures, si ce n'est l'aspect particulier des *ranchos* (fermes).

A mesure que nous approchons de Brownsville, la culture semble s'améliorer, sans offrir cependant rien de comparable à ce que nous voyons en Europe. Le pâturage et le maïs, voilà à peu près tout le produit de ces campagnes.

Nous touchons enfin aux avant-postes de la *grande cité* du Suédois. Ce sont des cabanes en terre, dans le vrai sens du mot, et des cabanes assez souvent trouées, ou en état de décadence. A la porte, apparaissent des visages mexicains ou plutôt indiens : car leur couleur basanée, leurs cheveux d'un noir d'ébène, rappellent plutôt les Sauvages de l'Amérique que la race européenne.

Il est six heures du soir. Nous descendons au centre de Brownsville, dans un hôtel français d'un aspect remarquablement propre pour ce pays.

III.

Brownsville (Texas), le 10 juillet 1855.

Brownsville porte le nom de Brown, brave officier américain tué en ce lieu même, sur les bords du Rio Grande del Norte. Cette bourgade, destinée à mériter plus tard le nom de ville qui l'honore maintenant, est située sur un petit plateau, à 12 ou 15 mètres au-dessus du niveau du fleuve et à 9 ou 10 mètres au-dessus de sa rivale mexicaine, Matamoros, sur la rive opposée. Trois rues principales, parallèles au fleuve, la composent. Chacune peut être de 300 mètres de longueur. L'une se nomme le Water street : c'est celle qui borde le fleuve. La deuxième, la plus longue et la plus importante, pourrait se désigner sous le titre de Main street (principale rue), selon l'usage universel des villes et des villages américains. Notre restaurant, les *offices* d'avocats, de juges et de docteurs, les shops ou tiendas (boutiques) d'épiceries, de nouveautés, de graineterie, d'instruments de ménage et d'agriculture, occupent presque tous cette rue. La troisième est plutôt un lieu de retraite que de commerce, pour les plus riches négociants de l'endroit. Leurs demeures, maisons modestes, mais propres et confortables, se trouvent échelonnées dans cette rue, plus calme et plus silencieuse.

A l'extrémité Est, s'elève l'édifice central du marché public : c'est comme un petit châtelet, ouvert sur les quatre côtés et surmonté d'une cloche, dont le but principal est sans doute de réveiller les habitants à l'heure que le marché s'ouvre, c'est-à-dire vers l'aube : car ici, comme aux États-Unis, toutes transactions, en été, sont finies avant 6 heures du matin. Ce châtelet mercantile est entouré de buvettes, d'hôtels (ils vont jusqu'à usurper ce nom!) et de pensions bourgeoises ou gargotes, dont l'ensemble constitue un square. Les confins du village sont garnis et comme défendus par les huttes des Indo-Mexicains et des nègres, comme nous l'avons déjà dit.

La population habituelle de Brownsville est un mélange monstrueux de toutes les nations. Il y a plus d'étrangers que d'indigènes, peut-être plus d'Européens que d'Américains. Depuis la révolution mexicaine sous Santa-Anna, en 1854, il est venu se réfugier ici une foule de bandits, exilés ou fuyards du Mexique, dont les excès, les vols et les assassinats mettent le trouble dans toute la population. Tous les jours, le pauvre ranchero voit disparaître une brebis, un veau, une chèvre, ou même son cheval, des poules. Le jardinage y est impossible : car on sait d'avance que ce serait travailler pour autrui.

L'administration du village est naturellement, depuis la conquête, en 1845, époque de l'annexion, entre les mains des Américains du Nord. Les objets d'art et d'industrie qui se vendent ici viennent aussi des fabriques américaines. Il en est toujours ainsi partout où la race anglo-saxonne a établi sa domination. On conçoit que dans les États-Unis les plus intéressés aux nouvelles conquêtes sont ceux qui y espèrent des emplois de clercs, de secrétaires, d'avocats, de juges et de médecins : emplois qu'ils acquièrent toujours presque aussitôt que le pays est conquis. La population mexicaine ou espagnole est en effet tellement indolente, désintéressée et ignorante, qu'elle cède volontiers ses droits à de plus habiles et de plus rusés qu'elle. Son occupation, ici comme partout ailleurs, est de cultiver quelques morceaux de champs suffisant à la subsistance de la famille; puis de se traîner sur ses peaux de bœuf ou sur l'argile de ses huttes le reste du temps ; ou bien encore, chez les hommes, de chevaucher nonchalamment dans les bois ou les campagnes, sous le plus léger prétexte.

Je vois cependant quelques Mexicains qui conduisent des bœufs.

Cet attelage est curieux : une forte gaule retorse est passée autour du cou des pauvres bêtes et leur permet ainsi de tirer comme les chevaux. On rencontre souvent un bœuf se mouvant lentement, seul au milieu d'un timon, et traînant une charge énorme.

On commence à voir les habitudes et le costume mexicains. Chez les femmes, un grand mouchoir ou écharpe, appelé *riboso*, se fixe autour

de la tête, au moyen d'une épingle plus ou moins riche, puis, passant sur les épaules, retombe par derrière, non en pointe comme chez nous, mais dans toute la forme carrée du mouchoir, selon la coutume des Américaines de la Nouvelle-Angleterre.

Les enfants des deux sexes vont tout nus jusqu'à l'âge de 4 ou 5 ans. Mais, comme partout et en tout il y a des exceptions à la règle, on en voit même de 7 à 8 ans se promener de la manière la plus insouciante dans toute leur majesté adamique. Il est à croire cependant que cette nudité complète, bien qu'elle soit très-économique en tout temps, ne dure guère que pendant la saison d'été.

Les hommes portent des pantalons en mousseline, à larges jambes, fendues de bas en haut jusqu'aux genoux. On ne peut guère attribuer cette mode fantastique qu'au désir de jouir d'un peu plus d'espace et de fraîcheur pendant les ardeurs de l'été. D'autres pensent parvenir encore mieux à cette fin en se couvrant d'un simple caleçon, par-dessus lequel voltige un je ne sais quoi, que je ne peux m'empêcher de prendre pour une chemise proprement dite. Ajoutez à cette bizarre toilette des sandales grossières, un grand chapeau de feutre blanc à larges bords tout droits, et vous aurez tout un complet costume d'un ranchero mexicain.

La figure de l'indigène pur sang, c'est-à-dire de l'Indien apprivoisé, ou, si vous aimez mieux, d'un Indien un peu civilisé, est d'un rouge sombre; il a les yeux noirs et grands; les cheveux noirs, droits et d'une longueur suffisant à leur cacher le front et quelquefois les yeux. Les hommes ont peu de barbe; les femmes ont généralement une belle chevelure noire, une figure ronde et remplie, qui, chez quelques-unes, ne manque pas d'un certain agrément,

Brownsville contient une garnison pour les troupes américaines. J'en ai visité les lieux. A part les monceaux de boulets et d'obus, les quelques canons et autres munitions de guerre, tout ne présente qu'un bien pauvre aspect : les logements sont petits et bien modiquement meublés; les exercices, d'une vingtaine de soldats à la fois, excitent le rire d'un Français. Ces soldats ne sont que des mercenaires irlandais ou allemands, payés à raison de 1 dollar par jour avec nourriture et entretien. De semblables garnisons se rencontrent à chaque cinquantaine de lieues environ, tout le long du fleuve. C'est partout la même espèce de soldats : des étrangers rançonnés, à l'exçeption des officiers, qui sont généralement américains. Le système militaire est, aux États-Unis, à peu près le même qu'en Angleterre. Il y a partant plusieurs régiments de volontaires; mais la milice régulière elle-même est peu nombreuse et ne se compose que de gens entretenus et payés par l'État.

Si l'on regarde maintenant de l'autre côté du fleuve, on voit un spec-

tacle encore plus capable d'exciter au rire et même à la pitié. Devant une cabane, sise au lieu où s'arrête le radeau qui relie Brownsville et Matamoros, se tient une demi-douzaine d'hommes à la tête et aux bras nus, portant un pantalon de toile grossière et une cotte de couleur qui les fait à peine prendre pour des soldats. Le reste de la garnison doit être à Matamoros même, à 1 kilomètre du Rio Grande, sous les ordres d'un Belge, le général Woll, au service de Santa-Anna.

Je viens d'apprendre que le village est en état de siége et que le général est sorti, à la tête de 400 hommes, pour livrer bataille aux *pronunciados*, qui, au nombre de 2,000 hommes, s'avancent dans l'intention de s'emparer de Matamoros même et d'un autre village situé plus haut, le long du fleuve, probablement Reynosa : car ce sont les seules places qui restent encore fidèles au vieux Président. Toute la province du Nuevo-Leon, une grande partie du Tamaulipas et du Cohahuila, au Nord; plusieurs provinces du Sud et du Centre se sont déjà prononcées contre celui qui, depuis de si longues années, s'enrichit aux dépens de la République, en vendant le pays pièce par pièce au gouvernement de Washington, et qui s'est enfin rendu odieux par ses exactions et par son administration arbitraire. Son général est ici la terreur des révolutionnaires. Woll est en effet d'une sévérité exemplaire et même cruelle. Il vient, dit-on, de faire arrêter une femme de bonne famille, dont le seul crime a été l'abus de sa langue sur les questions politiques. On lui a rasé les cheveux; on l'a promenée ainsi plusieurs fois sur un âne à travers le village, en présence même de ses filles; puis on l'a exilée à Tampico, où elle a succombé bientôt aux effets de la honte et du chagrin.

Notre vieil Espagnol, M. Serrano, qui, comme nous l'avons dit, revient du collége des Jésuites, du Grand Coteau, se trouva, à son premier passage à Matamoros, dans la plus terrible position. A son arrivée chez quelque ami, il eut l'imprudence de rapporter les succès des *pronunciados* de Monterey et de la province du Nuevo-Leon. Le Dictateur le sut, et le fit enfermer immédiatement. Le vieux planteur passa toute la nuit en prison, dans les angoisses les plus épouvantables : il ne s'attendait à rien moins qu'à être fusillé. Il en fut saisi d'un frisson mortel pendant tout son voyage; et, après un mois d'intervalle, me dit notre restaurateur, on le voit encore trembler toutes les fois qu'il en parle.

Outre les quelques célébrités mexicaines exilées par le Dictateur de la République, comme l'ex-ministre de la justice, les personnages et les établissements les plus remarquables à Brownsville sont : un Français, qui tient une bonne école; trois missionnaires français, les Pères Oblats, qui demeurent dans un humble presbytère en planches, attenant à une chapelle aussi simple et aussi pauvre que le presbytère. C'est la seule église que j'aie remarquée dans le village; ce qui est étonnant : car, aux

États-Unis, la moindre bourgade a souvent pour ainsi dire autant d'églises que de maisons privées. Cela tient à la multiplicité des cultes beaucoup plus qu'aux sentiments religieux. L'école ou collége des Pères est maintenant sans élèves: les professeurs manquent, ou plutôt les ressources pour les rétribuer ont été épuisées. L'édifice qui est l'honneur et la gloire de Brownsville, c'est sans contredit le couvent des Sœurs françaises. Il s'élève fièrement en dehors du village, au milieu d'une agréable campagne, et frappe de loin l'œil du voyageur. Il est en bon état de prospérité et est appelé à rendre un grand service aux jeunes demoiselles mexicaines ou texiennes qui y sont déjà, ou qui viendront un jour se confier à l'influence civilisatrice de nos bonnes Sœurs.

Il est sans doute sous la direction des Pères Oblats, dont les services dans ces contrées à demi barbares doivent aussi avoir un si heureux effet. Ces trois missionnaires sont presque toujours à cheval, parcourant les villages et les hameaux qui bordent le fleuve et ceux mêmes qui en sont éloignés. Il y a dans cette partie du Mexique des prêtres pour chaque grand centre de population; mais, au dire même de nos missionnaires, ils laissent souvent tant à désirer qu'il leur arrive d'être plus nuisibles qu'utiles.

Cependant le bateau du Brazos qu'on attend ne vient pas encore. Nous commençons à nous impatienter : car la vie est bientôt devenue triste dans un lieu tel que Brownsville. La nuit, les mosquitos (petites mouches, cousins) pénètrent même à travers notre rideau de tulle, ou moustiquaire, comme disent les créoles de la Nouvelle-Orléans, ou bien encore, selon les Américains, mosquito-bar. Nous ne pouvons jouir d'un sommeil complet et tranquille : ces vampires nous dévorent.

Le matin, on cause pendant quelque temps dans ce grenier qui nous sert de dortoir ; puis on prend au restaurant français un déjeûner copieux et soigné, on joue un instant au billard, on manipule les gigantesques tortues de l'embouchure du Rio Grande, où elles abondent, et qui à cette heure exhalent lentement sur le parquet les derniers souffles de vie. Après cela, on se disperse. J'aime à me promener, le pistolet en main, dans les arbustes et les brisoirs qui environnent Brownsville. Le gibier y abonde : car il est favorisé par l'état inculte du pays. Ici l'on ne cultive presque rien, si ce n'est le maïs et la canne à sucre, qui y prospèrent. Les pluies y sont rares et la campagne y est desséchée pendant plusieurs mois consécutifs. Les ânes, les mulets, les chevaux sont nombreux : aussi l'habitude du Mexicain est-elle de toujours chevaucher.

Après un délai de trois jours à Brownsville, il nous faut enfin vaincre les difficultés du voyage, qui sont effrayantes. J'ai bien su à la Nouvelle-

Orléans que le Mexique est en révolution; mais il me semblait que j'étais d'assez pacifiques dispositions pour qu'on me livrât passage par toute la République, sans molestation. J'ai donc jusqu'ici voyagé dans l'insouciance; mais en ce moment mes inquiétudes et mon indécision sont extrêmes.

Le vieil Espagnol a beau passer et repasser le fleuve pour obtenir un passeport, pour expliquer l'urgence de ses affaires et l'innocence de ses démarches et de son voyage : rien ne peut fléchir les autorités.

« La proclamation récente du président Santa-Anna est formelle, » lui dit le consul mexicain. « Quiconque sera surpris sur le territoire de la République sans passeport, sera fusillé sur-le-champ, et il est défendu jusqu'à nouvel ordre aux consuls et autres autorités mexicaines de délivrer des passeports. »

La position devient excessivement embarrassante pour moi aussi bien que pour mes compagnons. Nous faisons connaissance avec un Gascon. Il revient, nous dit-il, de la Nouvelle-Orléans, où il est allé faire des achats pour son petit commerce de Monterey. Il est à Brownsville depuis deux mois, attendant un changement dans l'état des choses pour pouvoir regagner ses foyers. Cet exemple est loin de me rassurer. Je tombe dans l'incertitude la plus profonde : tantôt je suis décidé à rebrousser chemin; tantôt je cherche à me fixer à Brownsville, acceptant l'offre des Pères Oblats, qui veulent faire de moi le Directeur de leur école; plus tard, je pense à m'enfoncer dans l'intérieur du Texas. Cependant j'ai l'imagination trop éprise des beautés du Mexique, pour négliger aucun des moyens qui peuvent m'y transporter. La pensée de mettre pied à terre sur le territoire de Santa-Anna, d'y être surpris sans passeport, d'y être fusillé sur-le-champ, me met bien, il est vrai, dans un singulier malaise : car enfin je ne suis pas venu dans des intentions belliqueuses; je ne veux donc nullement encourir la chance de perdre la vie. Cependant, quand j'aperçois mes trois compagnons de dortoir et de restaurant, le Gascon, le vieil Espagnol et son fils, décidés à tout braver pour se rendre à Monterey, je me paye d'autant de courage, quoique je n'aie aucune plantation ni aucun magasin à défendre contre le pillage du soldat.

Nous insistons encore pour obtenir des passeports; nous offrons de les payer 25, 30, et même 40 francs : mais tout est inutile. La République est en danger; la proclamation est formelle et inflexible. A force pourtant de prendre des informations, on nous dit :

« Toute la province du Nuevo-Léon jusqu'aux frontières du Texas est occupée par les *Pronunciados :* vous n'avez qu'à monter avec le bateau américain jusqu'à Roma, d'où vous pouvez facilement pénétrer jusqu'à Mier, village mexicain; là, les autorités révolutionnaires vous donneront facilement un laissez-passer. »

Ce conseil nous semble être aussi bon que désintéressé. Nous l'acceptons aussitôt, et nous nous préparons à partir avec le bateau à vapeur.

Le lendemain, quatrième jour de notre résidence à Brownsville, nous assistons pleins de joie à l'ancrage du bateau *le Comanche*, qui redescend le fleuve pour décharger ses peaux de bêtes à cornes, pour prendre les marchandises que le batean du Brazos vient d'apporter, et puis repartir aussitôt.

Ces deux bateaux, qui se transmettent l'un à l'autre les cargaisons du navire *le Nautilus*, sont petits en comparaison des magnifiques embarcations qui voguent sans cesse sur l'Hudson, sur les lacs, sur l'Ohio et sur le Mississipi; mais ils sont cependant de grandeur raisonnable et bien en rapport avec la largeur du fleuve, et surtout avec l'élégance ordinaire des constructions nautiques des États-Unis.

C'est le 14 juillet au soir que le sifflet du *Comanche* donne le signal du départ, et que nous disons pour toujours adieu à nos quelques amis et à ce village, qui a été témoin de nos ennuis et de nos angoisses.

CHARLES JABŒUF.

(La suite au prochain numéro.)

UNE

NOUVELLE SOCIÉTÉ BIBLIQUE

On entend d'ordinaire par *Société biblique* une association protestante ayant pour but de recueillir beaucoup de souscriptions afin de faire vivre convenablement ses administrateurs et de répandre, au moyen de pasteurs aimant les excursions lointaines ou même de simples commis-voyageurs, des bibles falsifiées. La lecture de ces bibles, où se cache le mensonge, doit, d'après les propagandistes, enseigner la Vérité. Généralement, ceux auxquels on les distribue ne savent pas lire.

La nouvelle Société, dont nous allons raconter les grandeurs et la décadence, a, ou plutôt avait, — car elle est bien morte, — un tout autre caractère. Elle montrait avec orgueil au rang de ses fondateurs des juifs, des protestants, des catholiques; et parmi les juifs des rabbins, parmi les protestants des pasteurs, parmi les catholiques des prêtres. Naturellement, l'élément éclectique et rationaliste n'y manquait pas. On doit même reconnaître que, sans avoir la majorité quant au nombre, il avait, au fond, le premier rôle. N'était-ce pas sur son terrain que l'on se réunissait? ne devait-il pas prononcer en dernier ressort sur les prétentions opposées que la diversité des croyances ferait inévitablement surgir, bien que l'on se fût réuni pour fusionner les cœurs en attendant d'autres fusions?

Mais quel était précisément le but de l'œuvre ?

Ce point important devient dès à présent assez difficile à saisir. Tout mauvais cas est niable, dit assez légèrement la sagesse des nations. Les catholiques entrés dans la nouvelle société biblique ne songent certainement pas à revendiquer le bénéfice de cet axiome; tout au plus voudraient-il admettre que tout mauvais cas est explicable. Eh bien, même avec de l'esprit, on y échoue quelquefois. Il est certain, par exemple, que plusieurs des hommes honorables dont nous allons faire connaitre les déclarations n'ont pas tenu le

langage le plus clair et le plus précis du monde. Ils ont fait preuve de loyauté, mais non pas de netteté.

A défaut d'une explication officielle, acceptée de tous, nous consulterons et reproduirons divers témoignages. Voici d'abord le programme sommaire publié par le journal *la France,* qui aspirait visiblement, et non sans droit, à devenir l'organe de l'association :

« Un membre de l'Institut, professeur au Collége de France, faisait naguère la remarque suivante :

« Une lacune sérieuse existe dans la littérature française : on y cher-
« cherait en vain une traduction satisfaisante de la Bible. »

« Les versions en usage pèchent par *leur inexactitude* ou par l'incorrection et la vulgarité du style.

« Pour l'honneur de la France et de sa langue, dont la mission est universelle, l'indifférence relative à cette lacune ne doit pas se prolonger.

« A quelque point de vue qu'on se place, on reconnaîtra que les textes bibliques ont droit à une traduction nouvelle, aujourd'hui surtout que les *questions morales et religieuses* occupent tous les esprits.

« Depuis quelques années, il est vrai, on s'est mis à l'œuvre de plusieurs côtés à la fois. Mais, sans contester les mérites respectifs des essais mis au jour, ne faut-il pas regretter la dissémination et l'insuffisance de tant d'efforts, dont la combinaison et l'union pourraient assurer le succès ?

« Nous demandons une entente des hommes de bonne volonté, se rencontrant sur le terrain commun de la philologie et des études littéraires.

« Que les savants hébraïsants ou hellénistes de l'Institut de France, de la Sorbonne, de la Société asiatique, se réunissent pour la formation d'une Société ou d'une Académie nouvelle; qu'ils s'adjoignent les érudits et les littérateurs les plus compétents.

« Sous l'égide d'un gouvernement favorable aux recherches de la science, ils érigeront ensemble un monument national digne de la belle langue que nous parlons, digne de la science philologique qui a réalisé de si importants progrès, *digne surtout des immortelles vérités dont l'Ecriture nous a transmis l'inépuisable trésor.* »

Ce programme, on le voit, promettait tout à la fois une œuvre philologique, littéraire et *religieuse:* il s'agissait de donner une version *exacte* de la Bible, une version où l'on pourrait chercher en toute sécurité des lumières sur les *questions morales et religieuses qui occupent tous les esprits;* il fallait enfin que cette version fût *digne surtout des vérités immortelles dont l'Ecriture nous a transmis le trésor.* Et cependant, parmi les hommes qui devaient nous en gratifier, un grand nombre repoussent plusieurs de ces vérités, et quel-

ques-uns, d'après une déclaration que nous donnons plus loin, les repoussent toutes. Avec quel respect ils auraient accompli leur tâche!

Voici maintenant, telle que l'a donnée le journal *la France*, la liste des savants, des écrivains, des docteurs et amateurs qui devaient nous doter en commun de l'œuvre nouvelle :

« S. A. le prince Louis-Lucien Bonaparte;

« MM. Alfred André; Aristide Astruc, grand rabbin; Audley; l'abbé Bargès, professeur d'hébreu à la Sorbonne; le chanoine Bertrand; l'abbé Et. Blanc, du clergé de la Madeleine; de Bonnechose; le prince Albert de Broglie, de l'Académie française; Jules Carvallo; de Cassan-Floyrac, ancien chanoine, docteur en théologie; le général baron de Chabaud-la-Tour; Augustin Cochin, membre de l'Institut; Crémieux, ancien ministre; Deguerry, curé de la Madeleine; Ernest Dhombres, pasteur; l'abbé Duclos, membre de l'Institut historique; Henry Dunant, membre de la Société asiatique; Egger, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres; Eichhoff, inspecteur honoraire de l'Université, correspondant de l'Institut; Feer, chargé de cours à l'Ecole des langues orientales et vivantes; Gustave d'Eichtal; Freppel, professeur à la Sorbonne; Garcin de Tassy, de l'Institut, professeur à l'Ecole des langues orientales; Gaudard, directeur de l'Ecole normale de Courbevoie; le R. P. Gratry, prêtre de l'Oratoire; l'abbé Hugonin, Supérieur de l'Ecole des hautes études ecclésiastiques; le R. P. Hyacinthe; l'abbé Isoard, directeur de l'Ecole des Carmes; Latouche, bibliothécaire à la Sorbonne; Léon Lefébure, auditeur au Conseil d'État; Le Roux de Lincy, membre du Comité d'archéologie; Lévy-Bing, banquier, membre de la Société asiatique; l'abbé Loyson, docteur de la Faculté de théologie de Paris; L. de Mas-Latrie, chef de section aux Archives de l'Empire; Matter, pasteur de la Confession d'Augsbourg; l'abbé Michaud; l'abbé Michon; Frédéric Monnier, auditeur au Conseil d'État; le comte de Montalembert; Munck, membre de l'Institut, professeur au Collége de France; Martin de Noirlieu, curé de Saint-Louis-d'Antin; M. Jules Oppert, membre de la Société asiatique; Paulin Pâris, membre de l'Institut; William Pétavel, pasteur auxiliaire de l'Eglise suisse de Londres; Emmanuel Pétavel, licencié en théologie; Josias Pétavel, docteur en médecine; le comte Robert de Pourtalès; Edmond de Pressensé, docteur en théologie; Rognon, pasteur; Rosseeuw Saint-Hilaire, professeur à la Sorbonne; le marquis de Saint-Aulaire; Saint-Marc Girardin, de l'Académie française; Saint-René Taillandier, professeur suppléant à la Faculté des lettres; A. Salomon; Sader, professeur à l'École d'état-major; l'abbé Sénac, ancien premier aumônier au collége Rollin; Amédée Thierry, sénateur, membre de l'Institut; Jacques Thierry, officier d'état-major; Gilbert Thierry, auditeur au Conseil d'État; Valette, pasteur de la Confession d'Augsbourg; Louis Vernes, pasteur; le vicomte de la Villemarqué, membre de l'Institut; Vitet, de l'Académie française; Henri Wallon, membre de l'Institut; Jean Wallon; Conrad Witt; Wogue, professeur au séminaire israélite. »

Le mélange est, certes, singulier à tous égards; mais il cesse de

paraître singulier et prend un autre caractère, quand on songe à l'œuvre que l'association se proposait.

Nous devons, d'ailleurs, constater tout de suite que plusieurs de ces noms avaient été portés d'office ou fort étourdiment sur la liste que nous venons de reproduire. MM. les abbés Isoard, Hugonin, Deguerry, Freppel, Bargès, le P. Gratry et le P. Hyacinthe ont, par exemple, décliné en termes plus ou moins accentués toute responsabilité dans cette entreprise; ils ont déclaré n'avoir jamais fait à ses promoteurs aucune promesse de concours. Nous indiquerons plus loin le caractère de leurs diverses réclamations. D'autres se sont retirés. Nous dirons aussi comment ils ont opéré leur retraite. Il importe, en effet, de bien exposer toutes les phases de cette aventure, l'une des manifestations les plus propres à dénoncer l'action du catholicisme libéral, même sur des esprits éclairés et fermement dévoués à l'Église. Quel ravage ne doit-il pas produire sur la foule affolée des adeptes!

C'est le 21 mars que la *Société nationale pour une traduction nouvelle des Livres-Saints,* déjà annoncée par le journal *la France*, s'est produite devant le public. Elle a tenu, ce jour-là, à la Sorbonne, une première, et, je crois, dernière séance solennelle. Nous allons donner les détails de cette séance, d'après deux journaux qui, tout en jugeant diversement l'œuvre, ont été d'accord sur la mise scène.

« Il y avait foule, dit *le Monde*. La composition du bureau pouvait expliquer cet empressement. A droite et à gauche du président, se rangeaient des prêtres catholiques, des ministres protestants, des rabbins israélites. Les discours, presque tous lus, et médités par conséquent, reposaient sur ce texte des Saintes Écritures : « Il n'y aura qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur. » C'est vers ce but, à entendre les membres de la commission, que tendront tous les efforts. Dans l'œuvre *littéraire* qu'on entreprend, on a trouvé un moyen infaillible de réaliser la fraternité universelle. En se voyant de plus près, on se connaîtra mieux, et les préjugés de chacun tomberont. L'unification des dogmes par la philologie, voilà le plan réel de la commission. »

L'Opinion nationale constate, comme *le Monde*, qu'il y avait foule. « L'hémicycle, dit-elle, était rempli de dames. » Elle ajoute :

« Au bureau se tenaient, à la droite de M. A. Thierry, MM. Martin de Noirlieu, curé de Saint-Louis d'Antin; Valette, pasteur de la Confession d'Augsbourg; Pétavel, pasteur de l'Église suisse et promoteur de l'œuvre, et Crémieux; à gauche, MM. Astruc, grand rabbin; Paulin Pâris, de l'Institut, et Lévy-Bing, banquier israélite.

« Derrière ces messieurs se pressaient les autres membres de la Société: prêtres catholiques, pasteurs protestants, rabbins ; sans compter les laïques.

« A huit heures, M. A. Thierry a ouvert la séance par un discours dans lequel, après s'être réjoui *d'une pareille union des représentants des trois cultes*, il a exposé la nécessité de l'œuvre entreprise. Selon lui, la nouvelle traduction de la Bible est une chose d'autant plus facile à faire, qu'en dehors du dogme, il est un terrain neutre où l'on peut se mettre d'accord : celui de la philologie et de la littérature.

« L'honorable président a fait ressortir encore une autre cause d'entente et de bon accord : les attaques des incrédules de jour en jour plus audacieuses, et contre lesquelles *les trois Églises ne sauraient trop s'unir*. Car ce n'est pas trop, selon lui, d'un pareil concert pour repousser les dangereuses doctrines répandues à cette heure. »

L'attaque principale des incrédules étant aujourd'hui dirigée contre la divinité de Jésus-Christ, on a le droit de se demander si M. Amédée Thierry parlait sérieusement et se rendait compte de ses paroles en montrant, dans le *concert* de quelques juifs avec des protestants et des catholiques, un moyen de repousser l'ennemi. Mais ce savant est de ceux qui, ayant des idées larges, n'aiment pas à examiner les choses de très-près. Cependant il aurait dû savoir que parmi ses collègues de la nouvelle Société biblique se trouvaient des hommes dont M. l'abbé Bargès, porté à tort sur la liste des adhérents, a pu dire : quelques-uns de ces noms « rappellent des attaques et des « écrits dirigés, soit contre l'existence de la révélation divine, soit « contre l'authenticité des Évangiles et des Livres-Saints en gé« néral. »

Revenons au compte-rendu de l'*Opinion nationale.*

« Le président, dit-elle, a présenté à l'assemblée M. Pétavel, qui a eu la première pensée de l'association actuelle et qui en a été le promoteur. Ce M. Pétavel, Suisse d'origine, est fils d'un des réfugiés protestants français de 1685.

« On a ensuite constitué le bureau de traduction, qui se compose de MM. Martin de Noirlieu, Valette, P. Pâris, Astruc, avec M. Pétavel pour secrétaire.

« Ce dernier a lu un mémoire sur le caractère de la Société, lequel « n'est nullement doctrinal, » et sur la manière dont elle entend réaliser son but. Le mémoire se termine par les paroles suivantes, que nous avons recueillies :

« ..... Au nom de cette grande conciliation qui doit finalement nous

« réunir tous un jour sous un seul pasteur et dans un seul troupeau, « nous sollicitons l'adhésion et la coopération de tout homme de cœur, et « nous appelons sur ce berceau de notre Société la protection du Dieu « personnel et vivant, du Père des lumières, notre bon Père céleste, dont « le souffle anime et rassemble les hommes de bonne volonté. »

« Après cette lecture, M. le curé de Saint-Louis-d'Antin, M. le grand rabbin Astruc, M. Valette, pasteur de la Confession d'Augsbourg; M. Bertrand, chanoine de Versailles; M. Lévy Bing, banquier israélite et philologue, ont pris successivement la parole pour exprimer leur adhésion.

« Notons en passant l'allocution de M. l'abbé Loyson, vicaire de Sainte-Clotilde, qui, au nom du Catholicisme, a désavoué l'Inquisition et s'est félicité de ce que le temps soit passé où la contrainte matérielle paraissait nécessaire pour assurer l'union des consciences. »

L'*Opinion nationale*, qu'il est très-difficile de satisfaire pleinement, adresse ici une observation aigre-douce à M. l'abbé Loyson. Elle aurait voulu que cet ecclésiastique, se montrant plus progressif encore, eût protesté contre toute pensée de *contrainte morale*. Ce qu'elle entend, au juste, par *contrainte morale*, elle ne le dit pas.

Après avoir averti M. l'abbé Loyson, le journal de M. Guéroult foudroie le seul orateur qui lui ait paru manquer véritablement de tolérance :

« Le discours le plus intolérant de la soirée a été prononcé par un laïque, et, — cela est assez triste à dire, — par un inspecteur de l'Université. M. Eichhoff, c'est de lui qu'il s'agit, a cru devoir ajouter à son adhésion une manifestation, selon nous, fort inopportune, contre « *ces insensés qui nient le miracle, parce qu'ils ne peuvent le comprendre.* »

« A notre grande satisfaction, cette sortie n'a obtenu qu'un assez médiocre succès. Il est vrai qu'il était dix heures et demie et que l'assemblée était, non sans raison, fatiguée.

« En somme, le caractère général de cette réunion fait espérer que l'œuvre tournera au profit de la tolérance religieuse. »

La *tolérance religieuse*, on peut croire qu'elle existe : aussi est-ce la tolérance de l'irréligion, non-seulement par les individus et les lois, mais par les *Églises*, que réclame l'*Opinion nationale*. Nous ne lui prêtons rien. Voici son texte :

« Mais entendons-nous bien. Quand nous parlons de la tolérance religieuse, nous ne la bornons pas aux seules croyances reconnues et autorisées; nous la voulons sans limites. Certes, il est beau de voir les fils des martyrs du passé s'unir aux descendants des persécuteurs dans une

œuvre toute de conciliation. C'est un spectacle consolant pour le philosophe de voir les successeurs des Évêques et les successeurs des « pasteurs du désert » siéger fraternellement à côté des rabbins; seulement, en dehors des croyances officielles, n'est-il pas d'autres affirmations que poursuit aujourd'hui l'anathème, et pour lesquelles ce ne serait pas trop de demander un peu de cet esprit de liberté dont jouissent à l'heure présente les doctrines qui menaient jadis au bûcher?... »

Nous ne discuterons pas cette thèse : d'abord le terrain ne serait pas sûr; ensuite notre but, en citant l'*Opinion nationale*, est de reproduire la physionomie de la séance et de montrer quelles doctrines trouvaient leur compte dans l'entreprise de la *Société nationale*... et genevoise pour la traduction des Livres-Saints.

Les dernières lignes de l'article du *Monde* compléteront le procès-verbal de la réunion :

« C'est avec tristesse que nous n'avons pas entendu une voix s'élever pour proclamer le droit de la vérité, pour repousser les hautaines condescendances des israélites et les astucieuses avances des protestants, pour montrer qu'il est des livres et des choses qu'il n'appartient pas à l'homme de dégager de leur essence, de matérialiser. Tout le danger n'est pas dans l'union pour un tel travail des catholiques, des protestants, des israélites; il y a un quatrième travailleur auquel ses œuvres éclatantes et scandaleuses font autant de droits à la coopération. Les membres de la commission doivent une place à l'exégèse moderne, au rationalisme, à la négation. Dans cette Bible de Babel qu'on rêve, il faut sa place à M. Renan aussi bien qu'aux autres. »

Il est hors de doute que, si l'on poursuivait un but philologique et littéraire, M. Renan, si contestable que soit sa science, devait prendre rang parmi les membres fondateurs avant les dix-neuf vingtièmes des adhérents dont nous avons plus haut donné les noms. Mais voyez l'inconséquence! ces chrétiens qui s'associaient aux juifs pour traduire l'Évangile, ont applaudi à tout rompre une allusion contre le blasphémateur de l'Homme-Dieu. N'y avait-il pas sous ces applaudissements un scrupule dont on cherchait à se soulager?

Les fondateurs de la *Société nationale* avaient triomphé le 21 mars. Le lendemain, on connaissait les détails de leur fameuse séance, et un sentiment de pénible surprise, de révolte douloureuse, éclatait de toutes parts. Ce soulèvement du sens chrétien a vraiment été un beau et consolant spectacle. Cette fois, même pour les indifférents ou les inattentifs, nos catholiques modérés, conciliateurs, libéraux

avaient été trop loin. Des théories, que peu de gens écoutent et dont moins encore se rendent compte, ils s'étaient aventurés dans la pratique. Ils avaient voulu donner le spectacle d'hommes séparés par leurs croyances, s'unissant pour faire en commun une œuvre que leur foi ou leurs préjugés les forçaient de condamner. Nul doute que cet accord ne leur parût attendrissant et même édifiant. Ce qu'il était vraiment, des voix plus autorisées que la nôtre le diront tout à l'heure. Continuons l'exposé des faits.

Quelques ecclésiastiques portés indûment sur la liste des membres fondateurs s'empressèrent de réclamer dès que cette liste fut connue ou dès que la séance de la Sorbonne eut saisi l'opinion. Nous donnons la phrase essentielle et la date de ces réclamations.

M. l'abbé Isoard. — 20 mars. — « Une note insérée dans *la France* de ce jour me met au nombre des membres fondateurs de la *Société nationale*, etc. C'est un honneur auquel je n'ai nul droit, et que je ne saurais en aucune façon accepter. »

M. l'abbé Hugonin. — 20 mars. — « Je n'ai ni accepté ni pu accepter l'honneur et la responsabilité d'une œuvre si délicate, à laquelle, malgré mes sympathies pour les intentions des hommes honorables qui la dirigent, il m'est impossible de prêter mon concours. »

M. l'abbé Deguerry. — 27 mars. — « Je n'ai donné d'autorisation ni écrite ni verbale pour l'insertion de mon nom sur la liste que vous avez publiée des membres de cette Société. Je ne connais pas d'ailleurs son programme. »

Le R. P. Gratry. — 24 mars. — « Malgré ma vive sympathie pour les hommes très-honorables qui ont fondé la *Société nationale pour une nouvelle traduction des Livres-Saints*, je dois dire que c'est par erreur que mon nom se trouve sur la liste des fondateurs qu'a publiée *la France*. »

M. H. Wallon. — 24 mars. — « Tout en exprimant à M. le pasteur Pétavel la sympathie que m'inspire son zèle pour nos divines Écritures, je lui ai déclaré franchement que son espoir d'arriver, par le travail commun de catholiques, de protestants et de juifs, à une traduction unique de la Bible, intelligible à tout le monde et acceptée de tous, me semblait être une pure chimère. Je n'ai donc aucun titre pour figurer sur la liste des membres fondateurs de la Société qu'il veut constituer à cette fin. »

M. l'abbé Freppel. — Rome, le 31 mars. — « On me fait l'honneur

de comprendre mon nom dans une commission formée de membres appartenant à différents cultes, et qui se propose de faire une nouvelle traduction des Livres-Saints. Permettez-moi de déclarer que je ne saurais prendre aucune part à une entreprise dont je croyais avoir montré à ses honorables promoteurs l'impossibilité et le danger. »

M. l'abbé Bargès. — 4 avril. — « L'honorable professeur d'hébreu à la Sorbonne déclare qu'il a tout de suite dit à l'auteur du projet que son idée n'aboutirait pas; il rappelle comment il motiva son opinion et ajoute :

« Quelques jours après cette entrevue, l'un de mes confrères, théologien habile et versé comme moi dans la connaissance de l'hébreu, adressa au même ministre une lettre par laquelle il lui annonçait que, l'Église catholique étant la seule et unique interprète infaillible des Saintes-Écritures, il lui répugnait de coopérer à une œuvre qui était, à n'en pas douter, la négation pratique de ce principe ; que, par conséquent, il refusait son concours à l'œuvre projetée, ne voulant pas que son nom parût dans la liste des savants juifs, protestants et catholiques, qui devaient en faire partie. Il ajouta qu'en cela il était d'ailleurs parfaitement d'accord avec moi, et qu'il se faisait, dans cette lettre écrite sous mes propres yeux, l'interprète de ma pensée et de mes intentions. »

Ces déclarations sont formelles : elles établissent que M. le pasteur Pétavel, le véritable fondateur de la Société, n'avait reçu de MM. Isoard, Hugonin, Deguerry, Gratry, Freppel, H. Wallon, Bargès, aucune promesse de nature à lui faire croire qu'ils le suivraient. Il a pris des paroles de politesse pour des adhésions.

Voici une autre lettre où, sous une forme moins explicite, se trouve également un désaveu.

Le R. P. Hyacinthe. — 21 mars. — « En accordant des sympathies sincères, et que je ne retire point, à des projets d'étude en commun sur nos Livres-Saints, je n'ai pu ni voulu prendre le titre de fondateur d'une Société à l'organisation et aux travaux de laquelle je n'ai point eu de part. Je vous prie donc de retrancher mon nom d'une liste qui m'imposerait une responsabilité illusoire, en même temps qu'elle me créerait un honneur immérité. »

D'après cette lettre, on s'expliquerait que M. Pétavel eût pu croire que le R. P. Hyacinthe finirait par s'associer à une entreprise dont il paraissait approuver les bases et le but ; mais cette espérance n'autorisait pas l'entreprenant pasteur anglo-genevois à faire figurer l'éloquent religieux parmi ses associés. Ces procédés sont trop

réformés et trop libéraux. Il n'est pas permis en France de prendre les noms des gens sans y avoir été formellement autorisé. De plus, M. Pétavel aurait dû savoir que le P. Hyacinthe ne pouvait donner son adhésion sans l'autorisation de ses supérieurs. Bien que le progrès nous déborde, un Carme n'est pas encore aussi libre qu'un ministre protestant.

Passons aux rétractations.

Voici d'abord M. Cochin, agissant tout à la fois en son propre nom et comme fondé de pouvoirs de MM. de Montalembert et Vitet. Il rappelle qu'il a été nommé parmi les personnes qui avaient adhéré au projet de M. Pétavel, et ajoute :

27 mars. — « Veuillez me nommer aussi au nombre des adhérents qui ont résolu de dégager leur responsabilité de cette entreprise, depuis qu'elle a paru changer de caractère et sortir de sa donnée primitive....

« Mes amis, MM. de Montalembert et Vitet, me chargent de faire en leur nom et vous prient de vouloir bien publier la même déclaration. »

M. de la Villemarqué, l'écrivain français qui connaît le mieux le breton, s'est également exécuté de très-bonne grâce.

« Auriez-vous l'obligeance, écrit-il le 1er avril à *la France*, d'annoncer dans votre journal que je veux rester désormais étranger à la *Société pour la traduction des Livres-Saints*, parmi les fondateurs de laquelle vous m'avez nommé. En conservant ma sympathie à ses honorables membres, je ne saurais les suivre tous où ils paraissent aller. L'étude ardue qu'ils entreprennent n'est pas d'ailleurs celle de tout le monde, comme l'a fort bien dit Montaigne, et je prends pour moi son avis. »

M. l'abbé Loyson. — 4 avril. — « Si j'ai adhéré à une Société pour la traduction des Livres-Saints, c'était dans la persuasion que le concours d'un grand nombre de prêtres et de catholiques considérables lui était acquis. La plupart de ces noms se sont successivement effacés. Telle qu'elle peut subsister après cela, cette Société n'est donc plus celle qui avait reçu mon adhésion, et je désire en dégager complètement ma responsabilité. »

Ces refus de concours, les seuls que nous connaissions jusqu'à présent, mais il doit y en avoir d'autres, suffiraient à prouver, à défaut d'autres raisons, que la Société nationale ne vivra pas.

Toutes ces lettres, en effet, sauf celle du P. Hyacinthe, con-

damnent au fond, la pensée même de l'œuvre et déclarent impossible son exécution.

Donnons maintenant la parole à un respectable prêtre qui, sans se retirer tout à fait de la Société, y reste très-peu, et finira certainement par n'y pas rester du tout. Il s'agit de M. Martin de Noirlieu, curé de Saint-Louis-d'Antin, à Paris. Trouvant mauvais que le journal *le Monde* ait blâmé l'entreprise de MM. Pétavel, Astruc, etc., il lui écrit :

Parmi les noms qui figurent sur le programme de l'*Association pour une traduction nouvelle de la Bible*, sans parler de ceux de nos honorables collègues dans le sacerdoce, se trouve le nom de ces hommes que nous avons vus défendre, depuis trente ans, avec un zèle au-dessus de tout éloge, les grands intérêts de l'Église catholique; cela seul eût dû inspirer quelque réserve à l'auteur de l'article que nous signalons.

Cet argument a deux défauts assez graves. Premièrement, il repose sur une erreur de fait; secondement, il appuie une théorie fort contestable.

L'auteur de ces lignes suit, non pas depuis trente ans, mais depuis longtemps néanmoins, les hommes dévoués à la défense des intérêts de l'Église. Or, il est sûr de ne pas se tromper en affirmant que de tous ceux auxquels l'allusion de M. Martin de Noirlieu peut s'appliquer, un seul, M. le comte de Montalembert, se trouve parmi les adhérents de M. le pasteur Pétavel et les associés de M. le rabbin Astruc. Quant aux autres catholiques, plus ou moins notables, portés sur la liste de la nouvelle Société biblique, ou ils sont restés à peu près étrangers aux luttes religieuses qui ont marqué les dernières années du règne de Louis-Philippe, ou ils ont figuré dans les rangs de nos adversaires.

Du reste, il en serait autrement, et MM. tels et tels mériteraient pour le passé le certificat contre lequel nous protestons, que l'on ne perdrait aucun droit sur leurs actes d'aujourd'hui. La chose est si évidente que je me reprocherais d'insister.

M. Martin de Noirlieu invoquait ensuite quelques paroles de M. Pétavel, pour établir que la Société générale n'avait aucune prétention dogmatique. Voici ces paroles :

« Notre Société n'est pas une société de propagande. Son caractère n'est
» nullement doctrinal; il est philologique et littéraire. Elle laissera aux
» autorités constituées au sein des communions diverses la liberté d'a-

» dopter son œuvre, d'y ajouter leurs interprétations et leurs commen-
» taires, de l'éditer et d'y apposer, si cela leur plaît, leur approbation
» dans la mesure de leur compétence respective, au point de vue dogma-
» tique. »

Le vénérable curé de Saint-Louis d'Antin ajoutait :

« Il ne s'agit donc nullement d'une *conciliation* en matière de doctrine, mais simplement de discussions philologiques sur le texte de la Bible, à une époque où la critique de l'exégèse a dépassé toutes les bornes. Si ce projet peut jamais aboutir, les membres catholiques de l'association se conformeront alors scrupuleusement aux prescriptions de l'Église, et soumettront le texte, avec les notes de la traduction nouvelle, à l'autorité compétente. »

Il disait encore dans une autre déclaration :

« Il y a, dans cette association, le fait extérieur et l'intention de chacun des associés. Je regarde donc comme un devoir de ma charge pastorale de faire, sans délai, cette déclaration de principes.

« Ce qui constitue la force toute divine de l'Église catholique, c'est l'unité, qui devient impossible sans l'obéissance de chacun à l'autorité légitime des premiers pasteurs.

« Voilà pour le fait extérieur dont il est question. Quant à l'intention du cœur, Dieu seul la connaît, et lui seul peut la juger.

L'apôtre saint Paul, qui n'a pas manqué de faux frères et d'accusateurs, écrivait aux fidèles : « Notre gloire, la voici : le témoignage de notre
« conscience, que dans la simplicité du cœur et dans la sincérité de Dieu,
« non dans une sagesse charnelle, nous avons agi en ce monde. » (*II. Ép. aux Corinthiens.*)

Ces déclarations ne prouvent pas seulement la sincérité de M. Martin de Noirlieu et sa parfaite soumission à l'autorité légitime, lesquelles ne pouvaient être mises en question; elles prouvent aussi que plusieurs de ses *associés* lui paraissent gênants et qu'il voudrait bien les quitter. Ce désir est fort naturel, et il ne doit se faire aucun scrupule d'y céder.

Quant à la droiture des intentions, M. Martin de Noirlieu a tort de croire que *certains hommes* veuillent la mettre en doute. Ne peut-on dénoncer une fausse démarche, sans attribuer aux gens de mauvaises pensées? Pour notre part, nous admettons dans cette affaire la droiture chez tout le monde; mais nous hésitons à croire que la résolution de faire une œuvre purement philologique et littéraire ait été générale.

Quelques-unes des réclamations et rétractations que nous venons de reproduire ou d'analyser, justifient pleinement notre doute. — « En conservant ma sympathie aux honorables membres de la Société, dit M. de la Villemarqué, *je ne saurais les suivre tous où ils paraissent aller.* » — M. Cochin se retire parce que l'entreprise a paru *changer de caractère et sortir de sa donnée primitive.* MM. de Montalembert et Vitet abritent leur mouvement de retraite sous la même raison. — Le P. Hyacinthe entrevoit, dans ces *études en commun sur les Livres-Saints,* une *responsabilité* qui l'inquiète. Parlerait-il ainsi d'une responsabilité littéraire? — M. Wallon déclare qu'en réponse aux sollicitations de M. Pétavel, il lui a dit que son espoir d'arriver, par un travail commun de catholiques, de protestants et de juifs, à une traduction unique de la Bible, *intelligible à tout le monde et acceptée de tous, lui semblait une pure chimère.*

Des refus de concours ou des retraites ainsi motivés ne laissent pas la question sur le terrain de la philologie et de la littérature. Et d'ailleurs, la composition même de la Société ne permet pas de lui donner ce caractère restreint. Si l'on voulait faire une œuvre philologique et littéraire, il fallait prendre des hébraïsants, des hellénistes, des écrivains d'une supériorité reconnue. Pas du tout : on a recruté quantité de prêtres et de pasteurs, de laïques, catholiques et protestants, de juifs, rabbins ou banquiers, qui sont loin, pour la plupart, de posséder une autorité quelconque comme philologues ou écrivains. Tenons-nous-en aux adhérents catholiques. Bien qu'un impertinent proverbe prétende que la vérité seule est blessante, nous espérons ne blesser aucun d'eux en constatant que leur nombre eût été considérablement réduit si, pour entrer dans cette association, destinée à traduire, mieux qu'on ne l'a fait jusqu'ici, du grec et de l'hébreu, il eût fallu savoir l'hébreu ou seulement être fort en grec. Or, si ni celui-ci, ni celui-là, ni beaucoup d'autres n'ont pu être recherchés pour leur hébreu, ou leur grec, ou leur français, il en résulte nécessairement qu'on les a pris à titre de prêtres ou de catholiques notoires, et dans le but de donner à l'œuvre une couleur de fusion religieuse. Sans doute, pour leur compte, ils ne voulaient pas cela, mais c'était cela que l'on voulait d'eux.

Nous n'insisterons pas ici sur les difficultés pratiques de l'œuvre; cependant, nous en indiquerons quelques-unes, d'après une lettre adressée au *Monde* :

« Les hébraïsants savent que les manuscrits de l'Ancien-Testament,

soit antérieurs à la Massore, soit plus modernes, offrent des variantes nombreuses. A quel texte l'assemblée donnera-t-elle la préférence? Et si elle prévient le public qu'elle lui offre la traduction de l'édition de Londres (1845), par exemple, comment justifiera-t-elle ce choix aux yeux de lecteurs qui lui demanderont la traduction exacte du texte authentique, de l'unique texte authentique? Acceptera-t-on ou rejettera t-on la détermination des textes primitifs par les auteurs de la Massore, hommes faillibles après tout? Probablement on secouera ce joug. Alors on se trouvera en face de livres d'une haute antiquité, écrits dans une langue dont il reste peu de monuments, dans une langue beaucoup plus poétique qu'analytique, dans une langue qui peint plus qu'elle ne précise. Il s'y rencontre souvent des phrases susceptibles de recevoir plusieurs sens également ou à peu près également vraisemblables, surtout après l'élimination des points-voyelles. Qu'arrivera-t-il? Sans être prophète, on peut l'annoncer. La théologie catholique, qui a *le sens de Jésus-Christ*, centre et lumière de toute la Bible, a, dans les trésors de sa doctrine, les ressources nécessaires pour bien comprendre le Livre sacré. Mais les membres juifs et protestants de l'assemblée n'admettront pas ce moyen d'exégèse. S'ils consentaient à accepter d'un bout à l'autre de la Bible le sens vrai de la Bible, qui est le sens catholique, il ne leur resterait plus qu'à avouer leur erreur et à demander le baptême. Ils maintiendront donc leurs interprétations particulières, et dès lors une traduction en commun du Livre sacré devient une chimère. »

Du reste, toute la question n'est pas là. Admettons que les adhérents catholiques de la *Société nationale* eussent tous été de première force sur l'hébreu, le grec et le français ; admettons aussi qu'ils eussent eu le droit de compter sur la science et la bonne volonté de leurs collaborateurs ; il resterait encore à savoir s'ils pouvaient s'associer avec des juifs, des protestants et des rationalistes, pour traduire les Livres saints.

D'autres que nous vont traiter cette question.

M. l'abbé d'Alzon, vicaire-général de Mgr l'Évêque de Nîmes, rappelle les prières que fait l'Église le Vendredi-Saint pour les juifs et les hérétiques, il ajoute :

« Et c'est avec ces hommes pour qui l'Eglise prie, mais qu'elle déclare *perfides, aveuglés, plongés dans toutes les erreurs, trompés par les fourberies du démon*, que des prêtres catholiques s'associent pour traduire le livre de la vérité par excellence! Ou l'Eglise sait ce qu'elle dit dans ses prières, ou elle ne le sait pas. Si l'on croit qu'elle ne le sait pas, qu'on le proclame tout haut; si elle le sait, si les mêmes prières avec les mêmes condamnations ont été aujourd'hui, jour de la mort de Jésus-Christ, répétées d'un

bout du monde à l'autre, quel espoir de trouver le vrai sens de la Bible à l'aide d'auxiliaires tels que les prières liturgiques nous les dépeignent ! »

Écoutons maintenant M. l'abbé Réaume :

« Le saint Concile de Trente et les Constitutions apostoliques ont tracé des règles pour la traduction des Saints-Livres en langue vulgaire. Soumettra-t-on à ces règles pleines de sagesse les rabbins et les protestants, les rationalistes et les ennemis de l'Eglise ? Ce sera curieux et touchant. Leur accordera-t-on dispense par esprit de conciliation ? Où trouvera-t-on des approbations pour donner crédit à l'œuvre ? Le Saint-Siége laisserait-il circuler cette machine sans la soumettre à son suprême tribunal ? Et l'on suppose qu'elle échapperait à la mort, à la suite du jugement qui la frapperait ! Il y a là un désordre ou plutôt un renversement d'idées qui est effrayant. »

M. Réaume ajoutait : « Si Bossuet, dont on parle plus souvent qu'on ne le lit, sortait *de son tombeau* et devenait témoin de semblables aberrations, il y redescendrait sur-le-champ, saisi d'étonnement et de douleur. » Bossuet n'entendait pas, en effet, qu'on fût conciliant en semblable matière.

Au dix-septième siècle, le P. Richard Simon, oratorien et catholique éclairé, eut l'idée de faire en collaboration avec des protestants une traduction française de la Bible, *qui ne favorisât aucun parti* et qui pût être également utile aux catholiques et aux protestants. C'est à peu près le plan de M. Pétavel, sauf que le progrès n'allait pas encore au dix-septième siècle jusqu'à s'entendre avec des juifs, pour donner une bonne version de l'Évangile. Peut-être, du reste, le P. Simon, esprit avancé et même un peu judaïsant, dont M. Renan a dernièrement fait l'éloge dans la *Revue des Deux-Mondes*, eût il été jusque là; mais Bossuet entrava son œuvre. Il fit plus que l'entraver, il la condamna.

« Voilà, disait-il, un beau projet pour un prêtre catholique : c'est de faire une Bible propre à contenter tous les partis, c'est-à-dire à entretenir l'indifférence des religions, et qui, dans nos controverses, ne décide rien, ni pour ni contre la vérité : le plan et le modèle d'un si bel ouvrage est donné par M. Simon, et le travail est partagé par un ministre.

« Au reste, on eût fait des notes : sans notes, M. Simon convient encore aujourd'hui qu'on ne peut traduire la Bible, et il eût été curieux de voir comme on eût gardé dans ces notes la parfaite neutralité qu'on avait promise entre l'Eglise et l'hérésie, entre Jésus-Christ et Bélial...

« Que si, après qu'on voit M. Simon, de son propre aveu, capable d'en-

trer dans des liaisons si scandaleuses, il se plaint encore d'être tenu pour suspect, il a en main le moyen d'effacer cette tache, en s'humiliant devant l'Eglise, et en reconnaissant, comme il y était obligé, l'autorité de ses censures. »

Bossuet n'admettait pas non plus que la *science* des langues pût répondre à tout dans une œuvre semblable ; il osait même prétendre que beaucoup de théologie et une connaissance approfondie de la Tradition étaient, en pareil cas, préférables à beaucoup de philologie. Il appuyait cette manière de voir sur des raisons qui, même aujourd'hui, ne paraîtront pas sans force.

Voici un extrait des *remarques particulières* annexées à sa première instruction sur la *Version de Trévoux* :

Il (le traducteur) insinue qu'on ne doit reconnaître ici pour légitimes censeurs que ceux qui savent les langues; ce qui est faux et dangereux. Il est certain que les principales remarques sur un ouvrage de cette sorte, c'est-à-dire celles du dogme, sont indépendantes de la connaissance si particulière des langues, et sont uniquement attachées à la connaissance de la tradition universelle de l'Eglise, qu'on peut savoir parfaitement, sans tant d'hébreu et tant de grec, par la lecture des Pères et par les principes d'une solide théologie. On doit être fort attentif à cette remarque et prendre garde à ne point donner tant d'avantage aux savants en hébreu et dans la critique, parce qu'il s'en trouve de tels, non-seulement parmi les catholiques, mais encore parmi les hérétiques... Il faut sans doute estimer beaucoup la connaissance des langues, qui donne de grands éclaircissements; mais ne pas croire que pour censurer les licencieuses interprétations, par exemple celle de Grotius, à qui l'on défère trop dans notre siècle, il faille savoir autant de grec et de latin, ou même d'histoire et de critique, qu'il en montre dans ses écrits. L'Eglise aura toujours des docteurs qui excelleront dans tous ces talents particuliers ; mais ce n'est pas là sa plus grande gloire. La science de la Tradition est la vraie science ecclésiastique; le reste est abandonné aux curieux, même à ceux de dehors, comme l'a été durant tant de siècles la philosophie aux païens (1). »

Combien d'autres arguments propres à écraser le projet et les prétentions de MM. Pétavel et consorts, on pourrait extraire de ces admirables instructions ! Mais il n'est pas nécessaire de prendre ce soin, car la question est aujourd'hui jugée. Tenons-nous-en aux faits, et terminons leur exposé par quelques extraits d'une lettre de Mgr Doney, évêque de Montauban, sur cette éclatante et, à certains égards, très-heureuse manifestation du libéralisme catholique.

(1) *Œuvres complètes de Bossuet*, t. III, p. 425. Édition Vivès.

Le savant prélat s'exprime ainsi dans une lettre adressée au journal *le Monde* :

« J'ai hésité longtemps (et cela se comprend) avant de vous prier de publier dans *le Monde* ma protestation particulière contre le fait qui vient de se passer en Sorbonne. Mais, toute réflexion faite, l'entreprise est si étrange, si attentatoire aux principes et aux droits de l'Église catholique, aux décrets des Conciles et des Pontifes romains ; elle est encore si irréfléchie de la part de plusieurs, que je me tiens pour parfaitement autorisé à la démarche que je fais.

« On dirait, depuis surtout que ces mots magiques de *liberté* et d'*indépendance* ont fait irruption dans les meilleurs esprits, que nous perdons la tête en France, et que le seul mot de *science* nous fait déraisonner. Il n'y a, en effet, qu'un mot pour qualifier l'entreprise dont il s'agit : elle n'a pas le sens commun, tant elle est en dehors de tout principe, de toute règle, de toute tradition, et même de la plus vulgaire expérience. »

Mgr Doney déclare ensuite que pour des catholiques et surtout pour des prêtres, une pareille entreprise n'est ni décente, ni honnête, ni canonique. Il examine successivement ces trois points. — Elle n'est pas décente, dit-il en substance, parce que des catholiques ne peuvent s'unir à des rabbins, à des hérétiques pour faire en commun une œuvre qui tient aux entrailles même de la religion et qui, si elle est mal exécutée ne peut nuire qu'à l'Église ; elle n'est pas honnête parce que « pour arriver à une traduction et rédaction commune, il faudra nécessairement des concessions et des transactions de part et d'autre. » Or, ni prêtres ni laïques n'ont qualité pour agir ainsi, car les Écritures sont la propriété exclusive de l'Église. « Toute entreprise qui pourrait aboutir à en pervertir le sens, à les mutiler, à les altérer, est donc une usurpation sur ses droits, un attentat sacrilége qu'elle a proscrit par de sévères anathèmes. » Enfin, elle n'est pas canonique. Cela résulte des règles mêmes posées par l'Église au sujet de toute traduction des Livres saints. Après avoir insisté sur ces divers points, Mgr Doney conclut ainsi :

« Pour en finir, je ne vois que deux moyens d'excuse pour ceux des nôtres qui se sont engagés trop légèrement dans une pareille affaire. Ils peuvent dire, et plusieurs disent sans doute, qu'ils s'y sont prêtés pour surveiller l'exécution et sauvegarder la vérité catholique. Mais cette excuse ne vaut rien, parce qu'ils s'ingèrent volontairement et d'eux-mêmes dans une chose qui n'est que très-indirectement de leur compétence. Une autre excuse serait meilleure, et je crois volontiers qu'elle est la vraie pour plusieurs. Ils ont reconnu, comme tout le monde d'ailleurs, que

l'œuvre n'aboutirait pas, et, dans cette pensée, ils ont voulu simplement assister à la naissance d'un enfant mort-né. »

Nul doute qu'aux abandons qui ont déjà frappé la *Société nationale* beaucoup d'autres ne viennent se joindre encore. Comme le dit Mgr de Montauban, l'enfant est mort-né.

Les catholiques que ce projet avait séduits et qui tous appartiennent, d'une façon plus ou moins tranchée, au catholicisme libéral, n'ont certes pas voulu faire un acte de conciliation et de libéralisme dépassant la mesure permise. Ils ne pensaient pas que leur conduite pût révolter le sens chrétien et soulever les vives réclamations devant lesquelles plusieurs d'entre eux ont tout de suite reculé. Ils voulaient simplement se montrer hommes de progrès, esprits larges, amis de la science, etc. Bref ils sacrifiaient dans cette circonstance, comme dans beaucoup d'autres, aux goûts et aux exigences de l'*esprit moderne*. Ils n'avaient pas étudié leur terrain et se sont, à leur grand regret, trouvés plus loin qu'ils ne comptaient aller. C'est un ennui auquel s'expose quiconque, au lieu de marcher tranquillement au beau milieu de la voie royale, rôde d'un pas inquiet sur les bords du fossé, afin de faire preuve d'indépendance. Sans doute, tant qu'on ne dépasse point l'extrême limite, on est encore dans le chemin ; mais il suffit du moindre oubli pour qu'on n'y soit plus.

Restons au centre ; c'est plus sûr et même c'est plus fier.

EUGÈNE VEUILLOT.

P.-S. Au moment où nous mettons sous presse, les journaux nous apportent deux documents que nous mentionnerons à la hâte, sauf à y revenir.

1° La *France* publie une lettre de M. Martin de Noirlieu à Mgr l'évêque de Montauban. M. Martin de Noirlieu réclame contre les censures du vénérable Prélat et déclare que la traduction annoncée devant être soumise à l'autorité compétente, on ne pouvait craindre ni les concessions, ni les transactions.

2° S. E. le cardinal archevêque de Lyon s'élève, dans une Circulaire à son clergé, contre le projet de la *Société nationale*, et défend de lire la traduction nouvelle, si jamais elle est faite, à moins qu'elle n'ait reçu l'approbation du Souverain Pontife. Il termine en exprimant le regret que les auteurs du projet aient exposé « une réunion d'hommes honorables et « droits au ridicule d'une déconvenue qu'il était facile de prévoir. »

NOUVELLES DU PAYS LITTÉRAIRE

Nous aurons prochainement encore une élection académique. Deux candidatures sont parvenues à maturité : celle de M. Henri Martin et celle de M. Cuvillier-Fleury.

Peu de chose à en dire. Il faut que ce soit ainsi. L'homme qui n'a pas dépouillé complétement les allures de la jeunesse, c'est-à-dire qui persiste à avoir en lui quelque chose de lumineux, de sonore, d'agissant, de vivant, ne devrait jamais songer à franchir le seuil académique. Pour s'asseoir dans ce temple de l'immortalité sans Dieu, un sens particulier est indispensable : le sens de la mort.

On a cru longtemps qu'il y avait là une question d'âge, et que l'Académie tempérait certaines ambitions trop précoces par le *sine qua non* du chevreau de la fable.

Montrez-moi *tête* blanche, ou je n'ouvrirai point.

On se trompait. La tête blanche ne suffit plus. Ce n'est qu'un symptôme, et il trompe souvent. Il y faut le je ne sais quoi de pleinement négatif qui fait que l'homme a l'air de ronfler dans son propre sépulcre.

Voyez M. Henri Martin. Comme c'est cela ! Il a passé toute sa vie ou employé toute son encre à détruire l'idée du surnaturel. Mais le premier venu à qui on en parle répond sans hésiter : — Tiens ! je le croyais mort depuis vingt ans ! — En effet, les chances de sa candidature viennent de là. Il sera nommé.

Cependant M. Cuvillier-Fleury a bien aussi quelques qualités du même ordre. Son œuvre littéraire chemine derrière lui d'un pas sourd ; elle a le teint hâve et le ton mat, elle fait penser à un Sainte-Beuve qui aurait eu des cheveux gris et des lunettes dès le berceau. Réflexion faite, un ballottage ne serait pas impossible.

Quelque lecteur eût souhaité peut-être que je prisse la chose plus sérieusement.

Je ne me crois pas tenu au respect envers les choses ou les personnes qui font état de n'avoir point de Dieu ou d'avoir plusieurs dieux.

D'ailleurs, il y a des usages. Depuis l'érection du corps académique, toute solennité qui s'est produite par là a mis ou fait mettre en circulation des masses d'épigrammes.

En voici une, recueillie par une petite feuille dans le voisinage du palais Mazarin.

A l'Institut s'ouvre la lutte
Autour du fauteuil de Dupin,
Que monsieur Cuvillier dispute
Bravement à monsieur Martin.
Attention! car, Dieu me damne!
Si Cuvillier passe, chacun dira :
Que *pour un point Martin perdit son âne*,
Bons immortels, on en rira !

L'épigramme est faible, néanmoins sachons-lui gré de l'intention.

On signale, à petite distance, deux autres candidatures qui arriveront, mais un peu plus tard. Ne dit-on pas que nous sommes à une époque où tout arrive ?

Je saluerai, quoique d'un peu loin, l'avenir de ces deux candidatures, par le motif qu'elles se rattachent l'une et l'autre aux obligations de mon programme. Elles nous apportent une, sinon deux nouvelles littéraires.

Au premier jour, si l'on m'informe bien, vous verrez paraître un tome revêtu du grave extérieur de l'in-8°, avec ce titre : *La société civile et politique sous Napoléon III.*

On devine tout de suite l'auteur ; même l'esprit et la forme du livre. Ce ne sera pas gai !

Notez qu'il ne s'agit plus d'une brochure, mais d'un livre, et d'un gros livre. On n'a que faire d'être sorcier pour comprendre que ce livre va être la base, la racine, la pierre angulaire de la candidature académique de M. de La Guéronnière.

Ses amis le disent à voix basse. Ils pourraient le crier sur tous les toits du papier quotidien sans que cela fît offense à personne. Je ne sache pas qu'il y ait dans le monde des lettres une personnalité mieux à la mesure du fauteuil suprême. S'il existait au palais de l'Institut un moule d'Académicien, je l'affirme sans la moindre intention de malice, M. de La Guéronnière y entrerait comme votre main dans votre gant. Fond, forme, style, papier, manière d'être, produit et producteur, tout cela, y compris la solennité, constitue un idéal académique tellement réussi que, pour le caractériser, il y faut l'expression la plus simple : cuit à point!

Quoi qu'il en soit, Messieurs les bibliographes des grands journaux peuvent se préparer; d'un jour à l'autre, il leur incombera l'obligation d'un de ces superbes articles en caoutchouc liquéfié qui placent haut un écrivain dans l'estime des hommes de poids.

L'autre candidature a besoin de mûrir. Encouragée par quelques féaux, le *Charivari* d'abord, elle avance ; ou plutôt, non, elle n'avance pas encore, elle se prépare, elle prélude, elle fleurit, elle minaude. C'est celle de *Maître* Jules Favre.

Joli travail ! Petite étude curieuse !

Pour devenir apte au fauteuil académique, il y a deux opérations indispensables et qui vont en sens contraire. Si l'on a su acquérir une notabilité éclatante, en même temps qu'on se... littérarise un peu, on doit se dépouiller beaucoup. — Se dépouiller de quoi ? — De tout ce qui marque l'homme des signes trop expressifs de la vie. Je suppose qu'au lieu d'être un homme vous soyez un arbuste. On vous dirait : Otez ces fleurs, ôtez ces feuilles, ôtez cette branche, puis l'autre, puis l'autre encore. Très-bien. Vous voilà suffisamment solennel, vous pouvez prendre racine sur le fauteuil, avec le légitime espoir de ne porter ombrage à personne.

M. Jules Favre va donc se dépouiller de son relief démocratique; il ébranchera, il académisera ses discours ; il ne plaidera presque plus, afin de laisser s'éteindre cette épithète de *Maître* qui participe si désagréablement du *parlant à ;* il acquerra le grave dehors d'une célébrité politique revenue des illusions trompeuses et atteinte de mélancolie; mon Dieu ! il sacrifiera, s'il le faut, ses lunettes, pour inculquer à son visage cette expression de vénérable fatigue qui fait que l'on vous offre tout de suite un fauteuil.

En même temps, disais-je, qu'on se dépouille beaucoup, on doit se littérariser un peu.

C'est ce que fait M. Jules Favre depuis l'an passé. Après un premier raout littéraire intime, il en a donné un second, un troisième, un quatrième. Le quatrième, qui date d'hier, inclinait à revêtir la franche désinvolture des soirées de l'hôtel Rambouillet. On a distribué des strophes galantes aux dames ; on a joué un proverbe : *Dis-moi qui tu hantes ;* on a fredonné de la musique du maître, etc,

Et rien de la démocratie ni de Thémis. C'est un travail d'effacement. A bon entendeur salut. Le premier immortel qui mourra lèguera à M. Jules Favre cinq à six voix, outre celles de MM. Dufaure et Guizot.

Parlons de M. Guizot, puisque le voilà. Son discours de bienvenue à M. Prévost-Paradol a fait sensation. Tout le papier littéraire en a retenti ! Pourquoi ce mouvement inaccoutumé autour de la parole d'un académicien ? C'est que M. Guizot, brisant avec la tradition des discours académiques, a eu la bonne pensée d'offrir un paragraphe de virile éloquence à notre Foi, à Dieu, au Pontife Souverain. La sensation fut profonde ! Les murailles moites du temple en ont séché d'étonnement ! Pendant quelques minutes l'Académie, avait reconquis la jeunesse : son front se relevait; sa visière verte tombait; elle n'était plus aussi solennelle; mais elle croyait en Dieu, elle vivait !

Le pays littéraire a des mœurs déplorables qui lui ont aliéné absolument l'estime des catholiques. Néanmoins, il faut être juste, dans ce monde si fort compromis, vous rencontrez parfois quelque chose comme des audaces de loyalisme qui vous charment.

Croiriez-vous qu'un poëte ultra-fantaisiste, M. Théodore de Banville, s'est pris à faire l'éloge de M. Guizot, mais avec un élan, une fougue, une verve ! M. Granier de Cassagnac, il y a vingt ans, en aurait été jaloux, et inquiet.

Je copie ces deux ou trois strophes en prose, dans l'*Evénement*, une feuille sans pareille, un Alcibiade en papier, qui, depuis quelque temps, traîne à sa suite toute la brillante cohue athénienne :

« Regardez la dernière photographie de M. Guizot : ridée, balafrée, profondément fouillée par l'ongle impérieux de la Vieillesse, torturée par mille souffrances, cette tête n'a rien pu perdre de son aspect noble et pour ainsi dire épique.

« La paupière s'est violemment contractée, mais l'œil est plein de flammes ; la joue et le menton sont striés de plis sans nombre ; mais le nez busqué, hardi, la bouche douloureuse, rigide, fière, sur laquelle, même lorsqu'elle est silencieuse, voltigent, prêtes à s'échapper, des paroles éloquentes, sont d'un grand caractère.

« M. Guizot (ne riez pas d'un mot que tous les artistes comprendront) n'a que très récemment acquis la suprême BEAUTÉ du vieillard, qui, au moment où nous sommes, brille en lui dans toute sa majesté. Il y a dix ans, un petit ventre pointu d'un aspect bizarre, une perruque verte (la vraie perruque traditionnelle de l'Académie !), un col de satin drapé, qui fut à la mode sous le règne de Louis-Philippe, et des habits d'une coupe antique, lui donnaient un aspect étrange et inattendu.

« Mais la Vieillesse, la vraie Vieillesse (M. Guizot a aujourd'hui soixante-dix-sept ans) a r'arrangé tout cela et a revêtu cette imposante figure de tout ce qui commande l'admiration et le respect. Devenu absolument et définitivement maigre, droit comme une épée et comme un lis, M. Guizot, sur le corps duquel flottent ses vêtements noirs, porte toujours son col de satin, mais la main sèche, osseuse, vaillante, qui sort de sa manche trop large, est celle d'un combattant que rien ne désarmera, sinon la Mort. »

Ceci n'est que de la poésie. Mais plus loin on rencontre une observation d'une certaine portée :

« Il a eu, il a cette ardeur de conviction, cette foi en lui, ce fidèle entêtement dans ce qu'il croit la vérité, dont nul ne peut s'empêcher de subir l'ascendant. Daumier, dont le crayon invincible a pu avec certitude condamner tant d'hommes à être des objets de dérision, non-seulement pour les contemporains, mais aussi pour la postérité, n'a pu, à propos de celui-là, faire sourire personne.

« Daumier ne l'a pas pu, et, chose digne de remarque, la Vie, avec ses hasards bouffons, ne l'a pas pu davantage. Quand on songe à ce qu'est à Londres un grand seigneur, dont la voiture de gala, avec ses valets dorés

aux cannes incrustées de pierreries, efface toutes celles de Louis XIV, on s'imagine qu'un ambassadeur de France en Angleterre, voulant mener et menant le train plus que modeste d'un bourgeois, devait exciter violemment la mordante hilarité britannique. Erreur profonde ! M. Guizot, chevalier de la Toison-d'Or et chevalier de la Jarretière, accablé d'honneurs que ne reçut jamais un simple citoyen, put aller à Londres en qualité d'ambassadeur de Louis-Philippe, et là faire ses courses en omnibus, un parapluie à la main, sans que personne songeât à se moquer. Quand un homme est doué d'une pareille puissance, le Ridicule peut y renoncer, il n'aura pas raison de lui. »

Quand on s'aventure dans les parages académiques, on a peine à en sortir. C'est un sol glaiseux : le pied y enfonce. Faisons un effort dans la direction de Genève. Il y a eu là une grande solennité ; mais elle ressemblait fort peu aux solennités du palais Mazarin.

La première représentation du *Vrai Courage*, comédie en divers actes de M. Glais-Bizoin, y a été célébrée, en gala !

La sympathie des Genevois ne s'y est pas ménagée : salle comble, ovation splendide à l'auteur dès avant le lever du rideau. De plus, la Confédération germanique avait envoyé huit à dix Altesses, et une demi-douzaine d'organes de l'indépendance parisienne plus ou moins disciplinée, s'était fait représenter là par des critiques dramatiques.

Les Genevois ont senti que l'Europe avait l'œil sur eux. Leur conduite a été fort intelligente. Avant, ils ont accueilli M. Glais-Bizoin et ses critiques dramatiques par de vigoureuses salves de bravos ; pendant, ils ont tour à tour ricané et bâillé ; après, ils ont sifflé avec un zèle d'étudiants et une franchise de républicains. A certains passages, nos critiques dramatiques, tournés vers le parterre, criaient : *plaudite, cives !* La masse des *cives* de Genève, rebelle à la discipline des disciplinés, sifflait comme un seul homme.

Mais la tentative dramatique de M. Glais-Bizoin a déterminé un conflit assez curieux entre un littérateur de l'*Événement*, M. Albert Wolff, qui avait traité le *Vrai Courage* sous jambe, et une des plus terribles cravates rouges de l'*Opinion Nationale*, M. Sauvestre.

Ce M. Sauvestre, faisant fonction de garde champêtre au profit de l'auteur du *Vrai Courage*, vous dressa contre le délinquant un procès-verbal sévère autant que majestueux.

Le jeune Wolff appartient évidemment à ce bataillon de plumes irrespectueuses « pour qui rien n'est sacré. » Il a fait du procès-verbal une queue de papier, et (*ô tempora ! ô mores !*) il l'a fixée dans le dos du magistrat Sauvestre, de la façon que voici :

«..... M. Ch. Sauvestre est une sorte d'ogre qui mange, chaque matin à déjeûner, un prêtre sur un morceau de pain.

« Quand le prêtre est jeune et tendre, tout va bien, et M. Sauvestre est le plus charmant confrère de la presse libérale, où je compte d'ailleurs mes meilleures et plus chers amis ; mais si, par hasard, le plat du jour de M. Sauvestre est un peu coriace et si la digestion se fait péniblement, le rédacteur de l'*Opinion nationale* voit la société en noir ; dans sa sombre mélancolie, il confond les idées généreuses et les incidents mesquins ; il parle de principes honorables à propos d'une comédie qui a eu un certain succès de dédain, et se livre à des dénigrements injustes envers la presse littéraire, dans un langage d'un goût fort douteux.

« Que ne pouvons-nous suivre M. Sauvestre sur le terrain brûlant de la politique, où il transporte un débat purement littéraire ! Sur ce terrain nous attend la loi, et si par hasard elle ne faisait point attention à nous autres petits, le gendarme libéral de l'*Opinion nationale* serait toujours à son poste pour signaler nos témérités à l'autorité.

« Mais s'il nous est défendu de donner des leçons aux gouvernements, si nos attributions restreintes ne nous permettent point de faire de notre journal une sorte de tannerie de peaux de prêtres, nous pouvons du moins exprimer notre opinion sur les turpitudes de ce temps, et rire à notre aise d'une grenouille en trois actes qui veut se faire passer pour un bœuf.

« Et c'est ce droit restreint que l'*Opinion nationale* nous contestera en vain ; elle aura beau employer les grandes phrases et parler de la dignité d'homme quand l'amour-propre d'un mauvais auteur est seul en jeu, nous ramènerons toujours les pasquinades de notre époque à leurs véritables proportions, non pour témoigner une *honnête gratitude* à qui que ce soit, mais parce que nous devons la vérité au lecteur qui nous lit, nous apprécie, et, il faut bien le dire, nous encourage. »

Parfait ! parfait ! dirait Joseph Prud'homme. Mais avec ces dispositions si contraires à la discipline, il faudrait être sûr de ne jamais broncher. Si l'on bronche une seule fois, les gendarmes quotidiens de la démocratie sont là, d'autant plus redoutables qu'ils portent le baudrier invisible sur la peau, comme jadis les chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit.

Ces jours-ci cependant, la discipline elle-même des libres penseurs a quelque peu bronché. Le spiritisme était la pierre d'achoppement. Une séance de M. Camille, le médium à la mode, a introduit une fissure dans l'unité de la légion.

Vous ne connaissez pas M. Camille? C'est un jeune homme imberbe, un adolescent qui a dépassé de six mois au plus l'âge heureux de la conscription. Ses séances sont gratuites. Avec le concours des esprits infernaux, il exécute tous les phénomènes surnaturels que l'on peut appeler désormais classiques : une table qui va, vient, oscille, monte et descend ; des souffles sur le visage, des chocs sur les meubles, etc.

La rédaction du *Charivari*, au grand complet, s'est passé l'agrément d'une séance intime. Elle arriva défiante, mais de belle humeur ; les esprits des ténèbres, qui parfois sont maussades jusqu'à la rébellion, se montrèrent fort bien disposés (il n'y a pas que les beaux esprits qui se rencontrent !), et ils obéirent on ne peut plus docilement aux ordres du médium et de sa compagnie.

La rédaction entière du *Charivari* se retira convaincue. Sans y réfléchir, elle venait de se laisser atteindre par la Foi au surnaturel, et cette foi était si vive, que l'un des principaux rédacteurs, M. Louis Leroy, ne put pas résister au besoin de l'épancher dans les colonnes de son organe.

Oui, en vérité, le *Charivari* a fait acte de croyance au spiritisme dans un grand article sérieux.

Personne n'y a pris garde, parce que la gravure de Cham est tout le *Charivari* : on ne lit jamais le texte.

Mais les burgraves de la légion des libres penseurs furent instruits de cette faute, et lurent cet article !

Il en résulta une querelle intestine des plus violentes, quoique sourde.

Celui des burgraves quotidiens que l'on nomme le Bénisseur, tança *vertement* les nouveaux adeptes du spiritisme.

— Quoi ! ne comprenez-veus pas que vous allez nous faire perdre tout le fruit de notre campagne contre les frères Davemport ?

— Cependant, si, malgré notre extrême défiance, la conviction nous est venue avec la certitude ! Nous n'y ponvons plus rien. Impossible de résister au témoignage de nos sens et de notre raison.

— Résistez, Monsieur ! résistez ! Les principes vous en font un devoir.

— Les principes.... font un devoir.. de résister à la certitude et à la raison ?

— Oui certes, car les principes cesseraient d'être les principes s'ils ne dominaient la raison elle-même. Ici notre principe fondamental se pose avec une netteté et un éclat irrésistibles. Dès que vous croyez aux esprits des ténèbres, il n'y a pas de motif pour que vous vous refusiez à croire aux Anges. Un pas de plus, la personnalité de Dieu et celle du démon vous atteignent ! Vous voilà sur le seuil du catholicisme. Donc !....

Ce *Donc* n'était pas nécessaire. Apercevant l'abîme du catholicisme entr'ouvert sous ses pas, la réduction du *Charivari* a bien vite rengaîné sa certitude.

Cela devait être : Le Progrès ! Ils sont plus forts que leurs aïeux. Leurs aïeux ont dit : « Périssent les colonies plutôt qu'un principe ! » ; niaiserie sonore, puisque les principes sont d'une nature impérissable. Maintenant, ils disent : « Périsse la vérité plutôt qu'un principe ! » A la bonne heure, c'est tout-à-fait bête.

Mais ce n'est pas du tout rassurant. Il y a des bêtises qui semblent procéder du bœuf : elles ont des cornes et elles mugissent.

M. Louis Veuillot a écrit à peu près ceci quelque part, dans un petit livre dont le titre m'échappe :

— O bœuf ! Tu m'écraseras sous ton pied victorieux, mais tu seras à ton tour ramené à l'écurie.

Hélas! Ce n'est point assez. Le bœuf est fait pour le travail non pour beugler et donner de la corne. Quand il ne travaille pas, on le fait cuire et on le mange. Je sais bien que les bœufs de lettres ou de papier quoditien ont des cornes dorées ! Leurs coups de corne ne sont pas pour cela plus agréables.

Comment parler des bœufs sans penser à la Grande Bretagne, où ce principe, envisagé comme viande, a tant souffert ?

Il y existe un petit journal facétieux, le *Punch*, que nous avons entendu souvent comparer au *Charivari*, avec une réserve étrange : on le disait plus lourd, plus gauche dans ses poses ou ses allures de feuille légère !...

Cela nous étonnait beaucoup : ce *Punch* serait donc un véritable bœuf parodiant l'âne de la fable qui donne la patte?

Un petit article emprunté au *Punch* vous prouvera que notre amour-propre national avait fort mal jugé : la plume anglaise n'a rien de la corne du bœuf : elle sait être piquante agréablement.

« A Paris, dit le *Punch*, non-seulement les jolies femmes s'enduisent de rouge, mais elles en barbouillent aussi leurs babys ! Et la loi ne punit pas un outrage aussi révoltant !

« Cette mode française deviendra-t-elle populaire en Angleterre?

« Que des filles à la face bourgeonnée et au teint maladif portent du rouge et du blanc, afin qu'on ne les voie point rougir, en admettant qu'elles puissent rougir, c'est très bien. Mais qu'il y ait des pères et des mères qui se prêtent à une pareille infamie sur leurs enfants !

« Dessiner sur velours est un art charmant, mais peindre sur le velours de la joue rose d'un baby, n'est-ce pas un plus grand outrage fait à la nature que de vouloir peindre sur un lis?

« Presque toutes nos dames empruntent les modes françaises; espérons qu'elles n'introduiront pas chez nous cette école de plâtrage d'enfants! »

Le *Punch* exagère. On ne met du fard aux fillettes et aux petits garçons que lorsqu'ils jouent un rôle dans un proverbe ou une charade.

C'est bien assez qu'on les peigne ou qu'on les plâtre en dedans.

Oh! en dedans! S'il était possible d'apercevoir, *de visu*, le plâtrage de l'éducation d'un enfant de Paris, ce serait bien le plus horrible spectacle !.....

On leur fait des attitudes, des airs de tête, des regards, un minaudage de conversation :

— Petite mèèère ! Souffrez-vous encore de votre migraine?

Que dis-je ! nous avons des jeunes personnes de cinq ans déjà sujettes à la migraine.

C'est peut-être une imitation de Mlle de Montpensier, la précoce Frondeuse, qui, au même âge de cinq ans, disait à sa grand'mère :

— A présent que me voilà grande, occupons-nous un peu des affaires de l'État.

Chaque époque démontre ainsi les tendances de sa faiblesse ou de sa force. Les babys du dix-septième siècle conspiraient, rêvaient sceptre, épée, batailles; les babys du dix-neuvième se développent dans la direction du théâtre et des tableaux vivants.

Les chroniqueurs frivoles sont dans l'usage de garder quelque chose de bien joli pour la fin.

On ne saurait faire mieux que de ne point imiter les chroniqueurs frivoles, et même que de prendre leur exemple tout au rebours.

L'Exposition universelle de 1867 nous promet mille et une choses merveilleuses. Voici qui dépasse ses plus belles promesses..... de cent coudées!

« Il s'agit sérieusement d'élever à Paris un Théâtre antique, où l'on ne jouera que des pièces d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, d'Aristophane, de Sénèque, de Plaute et de Térence, et, qui plus est, dans le texte original, à ce qu'assurent les gens bien informés. La salle sera copiée sur celle qu'on voit encore à Orange : il n'y aura ni loges, ni galeries, ni avant-scène, ni parterre, mais simplement des places disposées en amphithéâtre circulaire. »

Si cette idée grandiose se réalise, nous assisterons à une espèce de scandale bien curieux. Une partie des spectateurs écoutera Térence et Sophocle dans une attitude d'admiration, d'attention, de vénération indescriptibles; Une autre partie se tordra de rire sur les banquettes de marbre ou de brique. Entre les admirateurs et les rieurs se tiendra la foule des Joseph Prudhomme parisiens allant là expressément pour se faire croire qu'ils comprennent le grec et que les comédies de Térence les amusent.

Tâchons de vivre jusqu'à la grande Exposition de 1867.

VENET.

BULLETIN LITTÉRAIRE

L'EGLISE ŒUVRE DE L'HOMME-DIEU, Conférences prêchées à la Métropole de Besançon, par M. l'abbé BESSON, Supérieur du Collége Saint-François-Xavier. — Ambroise Bray, 20, rue Cassette. Un volume in-8° ; 2e édition, un volume in-12.

Le succès, bien mérité sans doute, des Conférences sur l'*Homme-Dieu* prêchées également par M. l'abbé Besson dans la cathédrale de Besançon il y a deux ans, rendait en quelque sorte obligatoire, comme une suite nécessaire, une nouvelle série de Conférences sur l'*Eglise*. Il ne suffisait point en effet de prouver que le Verbe divin s'était incarné sur la terre pour expier tous les crimes de l'humanité et donner à l'homme racheté des moyens de salut; évidemment il fallait encore établir comment l'Homme-Dieu avait étendu à tous le bienfait de cette régénération, comment il avait perpétué et consolidé son œuvre. C'est ce que M. l'abbé Besson a fait de la manière la plus remarquable dans les Conférences dont nous venons de parler, et qui peut-être l'emportent sur leurs aînées par la sûreté et la force de l'argumentation, par la manière dont les preuves sont déduites et exposées, et par l'éclat de la diction. On sent que le succès des premières Conférences avait donné à l'orateur le sentiment de sa force et qu'il n'était plus influencé par cette espèce de timidité inséparable d'un début, surtout en venant traiter un sujet que les innombrables réfutations de l'infâme ouvrage de M. Renan semblaient avoir épuisé. Il ne restait d'ailleurs ici qu'à suivre dans leurs développements et leurs conséquences les bases si magnifiquement établies dans l'*Homme-Dieu*.

Comme dans l'*Homme-Dieu*, dont l'Eglise est l'œuvre, la nouvelle série de Conférences débute par établir la notion de l'*Eglise*, sa nécessité et son but, qui est la sanctification de l'homme; elle expose ensuite sa naissance, le principe d'enseignement et d'autorité qui en est la base essentielle, ce qui fait distinguer deux sortes de fausses Eglises : celles qui ne veulent pas être enseignées ou les hérésies, et celles qui ne veulent pas être gouvernées ou les schismes. Dans les unes comme dans les autres, il n'y a plus d'unité : elles se subdivisent à l'infini. Ainsi la vérité ne s'y trouve plus d'une manière certaine. La seule Eglise une et universelle ou Catholique peut la garder intacte et conserver ainsi la vie. Telle est l'organisation de cette Eglise, qui porte aussi le nom de Romaine, parce que le Pape, Evêque de Rome, successeur de saint Pierre, en est toujours le chef visible, le chef réel étant Jésus-Christ, selon sa promesse aux Apôtres qu'il demeurerait avec eux jusqu'à la consommation des siècles. On donne aussi par extension le nom d'Eglise à toutes les divisions principales ou diocèses, et même à toutes les subdivi-

sions les plus réduites ou paroisses, parce que toutes, gouvernées par des délégués immédiats ou médiats du Souverain Pontife, et qui tiennent de lui leur autorité et la doctrine qu'ils enseignent, sont bien réellement unies et ne forment qu'une seule et même assemblée de fidèles professant une même foi et soumis à la même direction. Bien que Notre-Seigneur ait eu soin d'établir formellement la primauté de saint Pierre et de conférer à lui seul le privilége de l'infaillibilité, indispensable pour que l'Eglise puisse subsister et demeurer éternellement une, M. l'abbé Besson fait judicieusement observer que les Eglises fondées par les autres Apôtres ont toutes disparu au milieu des tempêtes qui ont bouleversé le monde. Seul, le Siége de saint Pierre s'est constamment maintenu et présente une suite non interrompue de pasteurs, dont l'autorité sur la totalité de l'Eglise s'est constamment exercée.

Nous croyons avoir suffisamment établi toute l'importance de l'ouvrage nouveau de M. l'abbé Besson, et par conséquent garanti son succès. Nous ne parlerons pas des nombreuses félicitations qu'il a reçues de la part des plus éminents Prélats. Il en est une cependant que nous croyons devoir faire connaître, parce qu'elle émane de celui qui, mieux qu'aucun autre, par sa position, a pu en apprécier toute l'importance. C'est Mgr Mermillod, Evêque d'Hébron et auxiliaire de Genève. Voici ce qu'il écrivait à M. l'abbé Besson, le 12 septembre dernier:

« Mon cher et vénéré ami, je n'ai pas voulu vous envoyer un banal « remerciement pour vos admirables Conférences sur l'*Eglise*. J'ai tenu à « lire votre volume, et je le relis après l'avoir conseillé à plusieurs protes- « tants. Vous serez par votre parole, ici, à Genève, un de mes plus sûrs « pêcheurs d'âmes. J'avais toujours rêvé un livre sur l'Eglise. Je m'étais « proposé de le faire, et Dieu vient m'exempter de ce labeur. Je ne pour- « rais que redire d'une façon incolore ce que vous exprimez avec tant de « solidité, de chaleur et de charme. L'*Homme-Dieu* et l'*Eglise* sont les deux « merveilleuses pages de l'œuvre divine, et vous les faites briller aux « regards de tous. Merci, mille fois merci de votre beau travail! Comme « votre parole a tout ensemble la sève du théologien et l'accent du fils « ému et dévoué ! On peut dire de vous le mot de saint Bernard : *Lucere « et ardere perfectum.* »

Il est impossible de rien ajouter à ces éloquentes et chaleureuses paroles, si ce n'est que l'éloge nous a paru complétement mérité.

Marquis DE ROYS.

LE COURS DE M. L'ABBÉ FREPPEL: Saint Cyprien, Clément d'Alexandrie. — Deux volumes in-8°, chez A. Bray.

Il y a neuf ans déjà que M. l'abbé Freppel a commencé ses belles leçons sur les Pères de l'Eglise ; leçons qui maintenant embrassent, en dehors du Nouveau Testament, toute la littérature chrétienne depuis les Apôtres jusqu'à ce grand Origène, dont l'éminent professeur nous raconte en ce moment même le génie et les travaux.

En élargissant ainsi le cercle un peu étroit où semblait l'enfermer le nom

de sa chaire, M. l'abbé Freppel a certainement obéi à une très-heureuse inspiration : c'était répondre aux préoccupations religieuses de notre époque, satisfaire à son goût très-vif pour les études historiques, et en même temps se placer sur le terrain des origines chrétiennes, où les adversaires de la Révélation s'efforcent de plus en plus d'attirer la controverse.

Ces leçons, nous le savons tous, n'ont pas seulement un succès oratoire; imprimées, elles retrouvent encore, quoique dépouillées alors du charme vivant de la parole, comme un nouvel auditoire beaucoup plus vaste que le premier et aussi sympathique.

Les deux volumes annoncés plus haut sont les derniers parus. Il n'est pas nécessaire, croyons-nous, de les analyser : leur titre dit assez tout l'intérêt qu'ils offrent, et le mérite de leurs aînés les recommande mieux que personne. Nous nous bornerons à quelques mots.

Saint Cyprien et Clément d'Alexandrie personnifient, pour ainsi dire, dans l'histoire ecclésiastique, deux forces toujours actives au sein du Christianisme : la force morale, qui fait les saints, et la force intellectuelle, qui fait les docteurs. Si parfois, pour le complet honneur de la vérité, ces deux forces se rencontrent au même degré dans une seule âme, le plus souvent comme en l'exemple présent, elles semblent avoir des représentants distincts.

Dans la vie et dans les ouvrages de saint Cyprien, l'Evêque domine; le grand Evêque des premiers siècles, qui réclame au pouvoir civil la liberté de l'Eglise, qui prêche les païens, réfute les hérésiarques, enseigne les fidèles, et s'en retourne à Dieu par la voie sanglante du martyre.

Il n'est point certes de plus belle vie, et l'on sait combien cette sainteté héroïque devait servir la prédication de l'Evangile : c'était une démonstration vivante, une séduction divine, irrésistible pour beaucoup d'âmes. Mais d'autres âmes demandaient plus encore. Saint Cyprien est un génie pratique : les controverses intérieures, les questions de morale et de discipline, avec le ministère pastoral, l'absorbent presque tout entier. Or, pour conquérir au Christianisme les raisonneurs, les lettrés et les philosophes, tous gens rebelles de nature, il fallait, humainement parlant, des chrétiens lettrés et philosophes, des esprits spéculatifs et savants.

Clément d'Alexandrie est un apologiste de cette trempe. Dans l'*Exhortation aux Grecs*, dans les *Stromates*, il fait avec une érudition étonnante la critique des religions païennes; il a sur l'histoire religeuse de l'humanité des vues élevées, et quand il traite des rapports de la science et de la foi, c'est avec une remarquable pénétration.

Il est bien en effet de cette grande famille d'apôtres qui ont pour mission principale de développer et de coordonner scientifiquement les dogmes chrétiens, qui doivent laisser à chaque génération une exposition de la Foi, rationnelle et victorieuse. Car c'est ainsi, par des efforts successifs et sous l'aiguillon même des exigences mobiles de l'esprit humain, que l'apologétique se complète, se perfectionne de siècle en siècle, sans pouvoir toutefois s'achever : œuvre commencée au lendemain de l'Evangile, elle se poursuit encore sous nos yeux, sollicitant toujours le zèle et la vigilance des croyants.

Il est donc possible aujourd'hui de trouver à reprendre dans les ouvrages des Pères, si précieux qu'ils soient d'ailleurs. Clément d'Alexandrie est sans doute très-savant, mais il manque par fois de critique. Il a voulu, par exemple, expliquer les grandeurs morales et philosophiques de la littérature grecque en les supposant empruntées aux Livres-Saints, thèse insoutenable; il a méconnu souvent la source principale, sinon unique, des religions anciennes : la divinisation des phénomènes naturels, etc.

Ces erreurs et ces lacunes n'ont rien de surprenant ; elles ne sont particulières ni à Clément d'Alexandrie ni aux autres écrivains chrétiens, elles sont du temps. Du reste, cela fait comprendre comment les écrits des Pères doivent être employés à l'apologétique contemporaine, c'est-à-dire avec discernement et mesure. Les Pères ont traité et résolu des questions que nous agitons encore; mais le temps n'a pas tout respecté dans leurs démonstrations: il y a des parties caduques, des brèches dans les remparts qu'ils ont élevés.

M. l'abbé Freppel a noté avec soin, et en général avec exactitude, cette inévitable dépréciation de toute œuvre humaine. Quelquefois cependant, il n'insiste pas assez sur ce point, et semble ne pas voir les caractères nouveaux de la question religieuse parmi nous.

Ainsi, dans un passage qui mérite d'être signalé (1), on rencontre une affirmation beaucoup trop absolue sur l'origine et la nature de l'incrédulité moderne : M. l'abbé Freppel, sans hésiter, la fait dériver exclusivement d'un pur préjugé, d'un parti-pris philosophique tout-à-fait arbitraire. N'y a-t-il pas là une disproportion évidente entre la cause et l'effet? En tous cas, puisque cette grave question se présentait à lui, M. l'abbé Freppel aurait pu l'étudier avec plus d'attention : peut-être l'eût-il alors résolue d'une façon un peu moins sommaire.

On trouverait encore çà et là, dans les deux volumes dont nous parlons, matière à d'autres observations; mais ce serait donner à la critique trop de place, et s'exposer à manquer de justice envers une œuvre où les qualités d'ensemble et de détail, de fond et de forme, l'emportent de beaucoup. Pourtant, qu'il nous soit permis, en finissant, d'exprimer un regret : il est fâcheux que le savant professeur se soit contenté jusqu'à présent d'une simple reproduction de ses leçons ; n'eût-il pas été mieux de les remanier pour l'usage des lecteurs? L'abandon de la forme oratoire permettrait des discussions plus fréquentes et plus approfondies, des renseignements plus complets sur les textes, sur la critique rationaliste, etc. En un mot, M. l'abbé Freppel pourrait nous faire participer davantage à ses laborieuses recherches.

Quoi qu'il en soit, son enseignement a une importance et une opportunité manifestes quand on voit l'état peu florissant où se trouvent parmi nous, sauf d'heureuses exceptions, les études patrologiques, aussi bien que les études bibliques, et surtout quand on considère le mouvement visible qui entraîne les esprits vers les questions d'origines et vers l'examen du côté historique des questions religieuses. Si l'on veut bien faire attention

(1) Saint Cyprien, p. 23 à 25.

que la plupart du temps ces investigations sont poursuivies par des sceptiques, on comprendra sans peine combien il importe de prémunir nos croyances contre les assauts d'une incrédulité savante ; puis, comme, après la grâce de Dieu, la science seule peut guérir les blessures qu'elle fait, on souhaitera à la vérité catholique des apologistes de plus en plus savants, et partant, à M. l'abbé Freppel de nombreux émules.

Pour lui, qui a certainement reçu la mission, qu'aucun autre ne surpasse, de défendre la Foi par la science et d'affermir son règne dans les âmes, il y sera fidèle : il continuera de nous montrer, longtemps encore, l'Eglise s'avançant dans l'histoire escortée de grands Saints et de grands Docteurs, envoyés pour étendre à toutes les intelligences, les plus humbles comme les plus hautes, la prédication de l'Evangile.

FERDINAND LEVÉ.

LA SAINTE MAISON DE LORETTE, par M. l'abbé A. GRILLOT, vicaire de Saint-Pierre, à Mâcon. — In-18, 395 pag. Régis-Ruffet, éditeur, 38, rue Saint-Sulpice.

Parmi toutes les merveilles qu'offre l'Italie aux contemplations du touriste religieux, il faut ranger en première ligne la *Santa Casa* ou la sainte Maison de Lorette. Que de pèlerins ont arrosé de leurs larmes et usé, pour ainsi dire, sous le chaud frottement de leurs lèvres, ces humbles murs entre lesquels s'accomplit le mystère de l'Incarnation, et qu'il plut à Dieu, vers la fin du treizième siècle, de transporter d'Orient en Occident, « au cœur de l'Europe chrétienne », par le ministère de ses Anges ! Et combien de corps en souffrance, combien d'âmes malades ont retrouvé là, soit leur guérison, soit leur retour à Dieu, cette double santé qui rend l'homme parfait, aussi parfait du moins qu'il puisse l'être en ce monde !

Aussi, que de pages touchantes, même que de livres éloquents nous ont valu les nombreux pèlerinages à la *Santa Casa!* Ouvrez, par exemple, *Rome et Lorette* de M. Louis Veuillot... Oh ! le bel hymne de reconnaissance ! oh ! l'admirable transport de foi, de repentir, de confiance et d'amour !

« Et pourtant combien de chrétiens, de femmes pieuses, qui ignorent « absolument ce grand prodige de Lorette ! Parmi ceux qui savent ce que « c'est que la sainte Maison, combien pour qui elle est un sujet de gêne, « de doute, de tentation ! » Ainsi s'exprime, dans la préface de son ouvrage, M. l'abbé Grillot. Et il continue de la sorte : « Ignorants et « savants, croyants et non croyants, je livre à tous l'histoire de ce pro« dige et ses preuves irrécusables. Que ceux qui ont peur de la lumière « ferment le livre dès la première page et continuent leurs sarcasmes : ils « sont dans leur rôle.... Mais j'écris pour les chrétiens, c'est-à-dire pour « les âmes sincères et disposées à croire ce qui est croyable ; et parmi « ceux-là, pas un, je l'affirme d'avance, n'arrivera à la dernière page sans « avoir déposé son incrédulité ou ses doutes. »

C'est qu'en effet il circule, à travers les pages de ce livre, un tel souffle

de conviction, et les preuves de toutes sortes, preuves morales, preuves physiques ou matérielles, preuves monumentales, etc., y sont réunies à un tel degré de force et avec tant d'abondance, qu'on est bientôt entraîné, persuadé. La méthode employée par l'auteur ne contribue pas, du reste, pour peu de chose à ce résultat : « Afin, dit-il quelque part, de ne pas « rendre cet ouvrage trop aride, tout en ne sacrifiant rien de la solidité « des preuves, nous laisserons la méthode de discussion pour suivre celle « de l'histoire. Les preuves viendront, mais enchâssées dans le récit des « faits, et non point isolées, ni entourées de l'appareil peu attrayant « d'une discussion scolastique » (pag. 58).

Et, sur ce principe fécond, les annales de la *Santa Casa* se déroulent aux yeux du lecteur : chaque siècle y a inscrit quelque grand souvenir, quelque étonnant miracle, ou bien a été le témoin de quelque largesse magnifique ajoutée au trésor de la Madone. Puis, la scène change : voici venir les personnages célèbres qui se sont succédé sur le chemin de Lorette, rois, empereurs, papes, saints et saintes de toute condition; chaîne immense qui se rive aux temps apostoliques, et dont un des derniers anneaux est Benoît-Joseph Labre, ce *pauvre* que « le grand et sublime pauvre du dix-neuvième siècle, Pie IX, » a béatifié.

Et quand, avec M. l'abbé Grillot, vous sortez de la *Santa Casa* — qu'il vous a fait toucher du doigt, qu'il vous a décrite pièce à pièce, — les regards attendris, le cœur débordant d'enthousiasme et de foi, ne pensez pas être encore à bout de vos émotions. Voyez-vous cette plaine qui s'étend au nord? C'est Castelfidardo!... Ce mot vous fait souvenir du combat, désormais immortel, où l'héroïsme d'une poignée de martyrs fut vaincu ; mais ce qu'il ne vous dit pas, c'est la manière vive, colorée, intéressante, dont l'auteur a su redire ce glorieux épisode, déjà écrit ou narré tant de fois!

Arrêtons-nous. — *La Sainte Maison de Lorette* est un bon livre. « C'est, comme l'a dit le critique du *Journal de Saône-et-Loire,* l'œuvre d'un cœur ému en même temps que d'une belle imagination et d'une science riche de faits intéressants. » Quant au style, il est ce qu'il devait être, et plus encore : car non-seulement la clarté, le choix des expressions, l'élégance s'y rencontrent; mais la véritable poésie, *celle qui ne se compose point de phrases sonores cachant le vide de la pensée*, en anime presque toutes les pages, j'allais dire presque toutes les lignes. L'auteur eût craint, ce semble, d'enlever à son ouvrage la *couleur locale,* en n'y imprimant pas comme un parfum de la patrie du Tasse et de Dante.

E. GUITTET.

ACTA SANCTORUM (Bollandistes). Tome X^e de la réimpression, 1er d'avril. In-folio 1000 pages. Prix : 50 fr.— Paris, Palmé, 1866.

Au musée bollandien dont nous avons dit un mot en parlant du IXᵉ volume de la réimpression, il pouvait manquer quelque chose ; heureusement la correspondance venait combler cette lacune. Elle était immense : à la maison d'Anvers on était en rapport avec l'univers entier, en corres-

pondance avec tous les dépots littéraires du monde. Les Bollandistes faisaient appel à tous; mais aussi leur musée était ouvert à tous, et ils payaient largement ce qu'on leur donnait. Ils ont fait ainsi la réputation du P. Boucher, aidé à celle du P. Sirmond, d'André Duchesne, du P. Chifflet et du P. Labbe. Cette vaste correspondance, dont les nouveaux Bollandistes possèdent encore de précieux débris, fit de la maison d'Anvers une des plus considérables de l'institut. C'était presque toujours au P. Bolland qu'on s'adressait lorsque l'on voulait obtenir quelque chose. Non-seulement il était toujours disposé à donner, mais encore il se prêtait à corriger les ouvrages auxquels il fournissait des matériaux. Chacun usait de lui et en abusait, dans sa Compagnie comme au dehors; on n'avait aucun égard aux immenses travaux dont il était chargé, on n'y songeait même pas. Il lui fallut déployer pour subvenir à tout une incroyable activité; et cette activité ne lui fit jamais défaut, pas même dans les dernières années d'une vie qu'il dépensait sans mesure, malgré son épuisement.

Quant au P. Papebrock, il eut à lui seul une correspondance à effrayer les plus hardis et les plus habiles; il se trouva mêlé à toutes les graves controverses qu'ont soulevées les *Acta*. Il reste encore de lui, au musée nouveau, de nombreuses lettres, et l'on aura une idée de la quantité qu'il eu dut écrire, quand nous aurons dit que le P. du Sollier, qui ne fut pas un de ceux qui eurent les plus vastes relations, inscrivit son nom au bas de douze mille lettres hagiographiques. Ces lettres, il est bon de le remarquer, n'étaient pas de simples lettres ordinaires, mais le plus souvent elles étaient accompagnées de dissertations; de notes et de mémoires étendus. Après cela, nous croyons que personne ne nous contredira si nous osons dire que les Bollandistes étaient de véritables géants dans le vaste champ de la science, de l'intelligence et de l'activité. Il a été donné à Dom Pitra, un savant distingué lui aussi, de parcourir les restes de toutes ces richesses, et ça été pour lui un charme inexprimable que les trop courts instants passés dans un commerce aimable et fructueux avec les sages vivants et morts. Chacun de nous peut se procurer quelque chose de ces jouissances inappréciables en se rendant possesseur des *Acta Sanctorum*, dont le Xe volume vient d'être mis en vente.

Ce Xe volume (1er d'avril) embrasse les dix premiers jours du mois. Il s'ouvre par une de ces dissertations auxquelles on ne pense pas assez et qui sont une des gloires des Bollandistes; nous en parlerons quelque jour en détail. Celle-ci a pour titre : Diatribe sur les plus anciens catalogues des Souverains Pontifies, principales sources du *Liber pontificalis*; elle est signée Papebrock. Parmi les noms les plus célèbres qui figurent dans le Xe volume, nous comptons saint Valery, abbé ; — saint François de Paule, qui occupe à lui seul cent trente pages in-folio ; — saint Richard, évêque de Chichester; saint Isidore, archevêque de Séville ; — saint Vincent Ferrier; — saint Albert; — le B. Hermann de Steinfeld; — saint Gautier; — saint Macaire, patriarche d'Antioche ; — saint Fulbert, évêque de Chartres. Les quatre-vingts dernières pages du volume contiennent en grec des actes tirés du ménologe dressé par ordre de l'empereur Basile.

A. VAILLANT.

LES PETITS BOLLANDISTES, Vies des Saints, d'après *les Bollandistes* et *le P. Giry*, les Hagiologies et les Propres de chaque diocèse, et les travaux hagiographiques les plus récents, par M. l'abbé Paul Guérin. 6e édition, entièrement revue, corrigée et considérablement augmentée. — 15 beaux vol. gr. in-8° cavalier vergé, à 6 fr. le vol. — Paris, Victor Palmé, 1866 (1).

Depuis un certain nombre d'années déjà, la *Vie des Saints*, si aimée de nos pères, a repris faveur dans les familles chrétiennes : non pas la *Vie des Saints* froide et décolorée des Baillet et des Godescard; mais la *Vie des Saints* avec tous leurs miracles, avec leurs naïves légendes, avec leur merveilleux et leur poésie, telle en un mot que la comprenaient et la lisaient nos pères, telle que nous l'avons lue nous-même dans notre enfance.

Qu'est-ce, en effet, qu'une Vie de Saints dont le merveilleux serait absent? Ce serait la vie d'un homme ordinaire, d'un grand homme, d'un héros, si vous voulez; ce ne serait pas la vie d'un Saint : car les Saints ne sont pas des hommes ordinaires; ce sont des hommes *extravagants*, suivant la pittoresque expression de Lacordaire.

Ce goût pour la *Vie des Saints* s'est réveillé et s'est accru surtout depuis qu'un éditeur hardi a conçu et réalisé la colossale entreprise de rééditer l'œuvre gigantesque des Bollandistes. Mais tout le monde n'a pas la faculté de se procurer les *Acta Sanctorum ;* tout le monde ne sait pas le latin. Il fallait donc trouver le moyen de mettre les Bollandistes à la portée de toutes les intelligences et de toutes les bourses.

C'est ce qu'a parfaitement compris le même éditeur, M. Victor Palmé, suivant d'ailleurs le conseil d'un illustre prince de l'Eglise, le savant Cardinal Pitra : « Voulez-vous, dit-il, tenter une œuvre de résurrection et de « vie? publiez la *Fleur des Bollandistes.* »

On donne à chaque jour de l'année le *Martyrologe Romain* avec les additions du *Martyrologe de France* et de ceux des divers Ordres religieux, Carmes, Basiliens, Bénédictins, Cisterciens, Camaldules, Capucins, Franciscains, Dominicains, Servites, Trinitaires, Chanoines réguliers, Ermites de saint Augustin, Congrégation de Vallombreuse, et, de plus, *les noms de tous les Saints fournis par les Bollandistes, avec les principales circonstances et les traits caractéristiques de leur vie;* puis, en moyenne, cinq ou six *Vies* par jour, le plus souvent davantage, d'après Lipoman, Surius, Ribadeneira, le P. Simon Martin et le P. Giry, qui d'ordinaire résument admirablement les trois premiers. On y ajoute un grand nombre de notices particulières tirées des *Hagiologies* et des *Propres* de chaque diocèse. Enfin, un volume supplémentaire contiendra la *Vie* des pieux personnages morts en odeur de sainteté, mais auxquels l'Eglise n'a pas encore décerné les honneurs de ses autels, tels que le vénérable M. *Olier*, fondateur de la docte et pieuse Congrégation de Saint-Sulpice, qui continue avec tant de modestie, d'abnégation et de zèle, son œuvre parmi nous; le P. *Libermann*, le P. *Muard*, le vénérable *Curé d'Ars*, le Saint populaire du dix-neu-

(1) Les abonnés de la *Revue du Monde Catholique* qui envoient 90 fr. ont droit gratuitement à un abonnement d'un an à cette même *Revue*.

vième siècle, dont la cause de béatification, nous aimons à l'espérer, sera bientôt introduite au sein des Congrégations romaines.

Chaque volume se termine par deux *tables :* l'une, *selon l'ordre des matières;* l'autre, *selon l'ordre alphabétique.*

Le dernier volume sera consacré aux *tables générales :*

1° *Table alphabétique* des Saints, formant le *Dictionnaire hagiographique* le plus complet qui existe : cette table donnera, en français et en latin, les noms de tous les Saints, de tous les Bienheureux et de tous les Vénérables connus, dont le nombre s'élève à plus de *dix* ou *douze* mille, avec l'indication du jour où chacun d'eux est honoré; — 2° *Table chronologique*, où l'on embrassera d'un coup d'œil les Saints qui ont vécu dans chaque siècle; — 3° *Table alphabétique* complète et très-détaillée de toutes les matières de *dogme*, de *morale*, de *Droit canon*, de *discipline*, d'*histoire*, etc., répandues dans tout l'ouvrage, à l'usage des prédicateurs et des catéchistes.

En un mot, les *Petits Bollandistes* offrent le résumé complet et comme la *fleur* des travaux hagiographiques les plus autorisés et les plus récents. Les familles qui en feront l'acquisition pourront donc se féliciter de posséder dans ce seul livre toute une bibliothèque et comme le vrai *Trésor des Saints* de tous les âges et de tous les pays. On peut dire qu'il n'y a pas un seul saint honoré dans l'Eglise d'un culte public dont on ne trouve au moins le nom dans cet ouvrage, le plus complet qui ait paru jusqu'ici, avantage que n'offre aucun autre de ce genre.

Ces nouvelles *Vies des Saints* sont comme des diptyques sacrés où sont inscrits à leur date les noms des Bienheureux composant cette multitude innombrable *de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue,* qu'aperçut l'Apôtre bien-aimé dans ses mystérieuses et prophétiques visions.

AMBROISE PETIT.

VIES DES SAVANTS ILLUSTRES, DEPUIS L'ANTIQUITÉ JUSQU'AU XIXe SIÈCLE, par M. LOUIS FIGUIER. *Savants de l'antiquité;* 1 vol. gr. in-8° illustré, 468 pag. — Lacroix et Verbœckhoven, 1866.

M. Louis Figuier est un travailleur intrépide : chaque année lui voit produire plusieurs ouvrages, qui ne sont certes pas sans mérite. Publier un livre pour redire à tous la vie des savants qui dans toutes les branches de la science se sont le plus distingués dans les différents siècles jusqu'à nos jours, donner une appréciation claire et succincte de leurs travaux, est certes une idée à laquelle on ne peut qu'applaudir; et, avec l'auteur, nous nous étonnons qu'une œuvre de ce genre soit encore à créer. Les renseignements que l'on trouve dans les grandes biographies sont tout à fait insuffisants pour qui veut savoir et connaître. L'œuvre de M. Figuier, pour nous servir d'une expression consacrée et devenue banale, comblera une lacune. Elle s'adresse à toutes les catégories du public et elle est de nature à intéresser tous ceux qui ne se rangent pas dans la classe trop nombreuse des indifférents : pour ceux-là il sera très-agréable de pouvoir lire et au besoin consulter les biographies des hommes célèbres, écrites avec conscience et avec quelque précaution de la forme

littéraire. Ces dernières expressions sont de M. Figuier lui-même; nous le faisons remarquer, parce que tout à l'heure nous aurons quelques observations à lui adresser dans son intérêt et dans l'intérêt d'un ouvrage qui n'est qu'à son début. Un livre comme celui que nous annonçons, nous le disons à l'honneur de M. Figuier, accuse des recherches et un travail assidu : l'auteur a eu à vaincre des difficultés de plus d'une sorte, et il fallait son talent pour réussir comme il a réussi. Cet ouvrage, dans lequel nous voyons passer tour à tour Thalès, Pythagore, Platon, Aristote, Hippocrate, Théophraste, Archimède, Euclide, Apollonius, Hipparque, Pline, Dioscoride, Galien, Ptolémée et l'Ecole d'Alexandrie, est un ouvrage, nous ne dirons pas sans défaut, mais un ouvrage qui, malgré ses défauts, possède une valeur incontestable. Quand tous les volumes auront paru, on aura une histoire complète des sciences depuis leur origine jusqu'à leurs récents progrès. Nous n'avons pas à parler du talent de M. Figuier : il est assez connu et nous l'avons déjà en différentes circonstances assez loué et vanté pour n'être plus obligé d'y revenir aujourd'hui. Les comptes rendus que nous avons faits de ses précédents ouvrages lui ont assez prouvé que nous sommes loin d'être animé à son égard d'aucun mauvais vouloir : c'est pour cela que nous croyons pouvoir lui donner le conseil de se défier de l'esprit qui a dicté son *Histoire du Merveilleux*. Cet esprit, à en juger par les récents ouvrages de l'auteur, s'est depuis ce temps beaucoup modifié; mais cependant il a toujours une tendance à reparaître. Notre conseil est tout à fait dans l'intérêt de M. Figuier : car les catholiques comptent encore quelque peu dans le monde, et les catholiques véritables n'achèteraient pas son ouvrage s'ils y découvraient ce que nous nommerons du mauvais esprit.

Ce qui nous fait faire la présente réflexion sont certains passages du livre que nous annonçons. Nous pourrions d'abord contester à l'auteur son opinion sur la Bible; mais enfin, comme il en parle en termes convenables, nous passons outre. Ce que nous ne pouvons lui accorder, c'est qu'en matière de science le sacré et le profane s'excluent et que leur conciliation soit aussi impossible que celle de la philosophie et de la théologie. Comme nous ne voulons pas entrer dans une discussion qui nous entraînerait trop loin, nous conseillerons à M. Figuier la lecture du livre du Cardinal Wiseman qui traite de l'accord de la science avec la foi, et les *Conférences* du P. Félix (année 1863). M. Figuier ne connaît sans doute pas ces livres ou les dédaigne, et il a tort : car, s'il les étudiait, il soupçonnerait peut-être que l'opinion contraire à la sienne pourrait bien être la vérité. A la place de M. Figuier, nous aurions supprimé le dernier alinéa de la page 229 : cela n'ajoute rien à son histoire de Théophraste, et la haine des moines franciscains contre lui n'est qu'un conte; la vérité est que son Supérieur, craignant d'abord qu'il ne fît mauvais usage de ses talents, lui défendit d'écrire et le fit enfermer pendant quelque temps; mais, quand il fut convaincu qu'il n'y avait rien à craindre, il lui rendit toute sa liberté. A quoi bon (page 325) la petite sortie de l'auteur contre l'abbé Maupied? le passage qu'il lui attribue peut très-bien être de M. Blainville; qui prouve le contraire? M. Figuier n'est pas sur ce point

une autorité infaillible. Nous trouvons que M. Figuier est épris d'une beaucoup trop grande admiration pour M. Vacherot et pour les philosophes anciens; nous l'étonnerions certainement beaucoup si nous lui disions qu'il y a plus de vraie philosophie dans une page du catéchisme catholique que dans toutes les philosophies anciennes. Nous sommes trop poli pour appliquer à M. Figuier sa réflexion à l'adresse de Clément d'Alexandrie; nous nous contenterons de dire que le sens commun est là souvent où on ne le voit pas. L'accusation portée par M. Figuier contre saint Cyrille d'Alexandrie nous semble tout au moins fort hasardée; certainement nous n'excusons pas le massacre d'Hypatie, mais nous n'avons trouvé nulle part que saint Cyrille ait prêté les mains à ce meurtre; les preuves manquent tellement qu'un écrivain très-hostile à la religion chrétienne se contente de dire : « Il est difficile de croire que saint Cyrille ne trempa *pas* (sic) les mains dans cette sanglante tragédie. » Quoi qu'il en soit de ces quelques taches que nous signalons, le livre de M. Figuier n'en garde pas moins un vrai mérite, et nous serions fâché pour nos lecteurs et pour l'auteur qu'il ne fût tenu pour les volumes suivants aucun compte de nos observations. A. VAILLANT.

CONSEILS DE PIÉTÉ TIRÉS DES LETTRES DE BOSSUET, avec une Préface de M. Alfred NETTEMENT, par Madame la Comtesse de L...—Paris, Palmé, 1866. Un beau volume elzévirien. Prix : 3 francs.

Nous avons déjà donné la préface que M. A. Nettement a placé en tête de ce livre; donnons-en aujourd'hui une analyse succincte, mais indiquons très-bien tout ce qu'il contient :

On ne connaît guère Bossuet, parmi les gens du monde, que comme un des plus grands orateurs de la chaire chrétienne et le premier écrivain du siècle de Louis XIV; cependant il y a dans la vie de l'Évêque de Meaux un côté non moins admirable : c'est, dit le Cardinal de Beausset, son empressement paternel à répondre aux personnes qui le consultaient, et son expérience consommée dans la direction des âmes.

Plus de 700 lettres, écrites à de simples religieuses, sont là pour nous montrer la bonté inaltérable, la charitable indulgence de ce grand homme, qui, selon la belle expression de M. Nettement, prenait les âmes choisies sur les ailes de l'Aigle pour les porter dans le sein de Dieu.

Quoique naturellement il y ait dans les lettres spirituelles de Bossuet des choses personnelles aux religieuses qu'il dirigeait, on y trouve cependant une multitude d'avis d'une utilité générale, des règles de conduite bonnes pour tous les temps et toutes les situations de la vie.

Madame la Comtesse de L... a eu l'heureuse idée d'extraire des lettres du grand Evêque tout ce qu'il y a de permanent et d'utile pour le bien des âmes, et de livrer à la publicité le résultat de son travail. Si tout sort de la plume de Bossuet, si l'auteur ne s'est permis ni une réflexion, ni un commentaire, à elle du moins le mérite du choix des matériaux et celui de les avoir présentés dans un ordre logique.

Nous n'avons pas ici l'intention d'analyser l'ouvrage de Madame de L., mais simplement d'en faire connaître le plan. Il suffira d'indiquer le sujet des neuf chapitres qui le composent, pour qu'on veuille le lire.

Le 1er traite de l'âme et de sa destinée.

Le 2e, de l'amour de Dieu et de Jésus-Christ.

Le 3e, des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

A la très-sainte Vierge est consacré le 4e.

Le 5e traite des vertus qui sont la santé de l'âme et des vices qui la défigurent.

La mort et la maladie, tel est le sujet du 6e.

Des diverses vocations et de la vie religieuse.

Conseils sur divers sujets de piété, et enfin le magnifique discours sur la vie cachée en Dieu.

Tel est le cadre, et lorsqu'on songe que c'est Bossuet qui le remplit, que peut-on dire de plus? Aussi ne nous reste-t-il plus qu'à féliciter et remercier la pieuse femme qui sait si bien utiliser les dons qu'elle a reçus de Dieu, pour sa glorification d'abord et l'édification de ses frères dans la foi.

ANNALES ECCLESIASTICI CARDINALIS BARONII, denuo excusi et ad nostra usque tempora perducti ab AUGUSTO THEINER. 5e vol. grand in-4°, 586 pages.—Prix : 16 fr. — Louis Guérin, Bar-le-Duc. 1866 (1).

NOTRE-DAME DE FRANCE. Histoire du culte de la sainte Vierge en France depuis l'origine du Christianisme jusqu'à nos jours, par M. le CURÉ de Saint-Sulpice. 6e vol. in-8°, 566 pag. — Plon. 1866.

MARIE-ANTOINETTE ET SA FAMILLE, d'après les nouveaux documents, par M. DE LESCURE ; 1 vol. gr. in-8° illustré par Staal ; 668 pag. — Eugène Ducrocq, 1866.

I

La publication de Baronius, un moment interrompue par des événements indépendants de la volonté de l'éditeur, a repris son cours avec l'année 1866. Le tome Ve vient d'être livré aux souscripteurs ; il embrasse une période de vingt-sept ans, de 360 à 387. Ces années virent passer trois Papes sur le siége de Rome : saint Libère, saint Damase et saint Sirice. Le présent volume s'ouvre avec la cinquième année du pontificat de Libère. Le pontificat de Libère fut l'un des plus tourmentés que présentent les Annales de l'Église; il supporta deux grandes persécutions : l'une suscitée par l'hérésie arienne et qui conduisit le Pape en exil. A cette occasion, on a longtemps accusé Libère d'avoir trahi la foi de Nicée; mais sa mémoire a été vengée de la fausse science des siècles passés par les recherches consciencieuses de l'érudition moderne, et l'on peut invoquer en sa faveur les témoignages de saint Basile, de saint Epiphane, de Cassiodore et de saint Ambroise. La seconde persécution fut celle de Julien l'Apostat, persécution astucieuse qui eût fait de grands ravages dans l'Eglise de Dieu si le ciel n'avait abrégé le temps d'épreuve. Libère eut pour successeur sur le trône pontifical saint Damase, le compagnon

(1) On souscrit aussi chez Palmé, 25, rue de Grenelle-Saint-Germain.

d'exil de Libère, le guide, l'ami, le défenseur de saint Jérôme. C'est dans les dernières années de son règne que se tint, à Constantinople, le deuxième Concile œcuménique ; il fut Pape dix-huit ans et fut remplacé par saint Siricé, Pontife non moins attentif que ses prédécesseurs à maintenir l'unité de la foi et la pureté de la discipline ; il fut contemporain de Théodose. Les trois Saints que nous venons de nommer sont de ceux qui gouvernèrent l'Eglise dans le premier siècle de son émancipation.

Rappelons à ceux de nos lecteurs qui pourraient l'avoir oublié que les *Annales de Baronius* sont d'une importance extrême au point de vue de l'histoire profane en général et au point de vue de l'histoire de l'Eglise en particulier ; c'est un ouvrage que ne peuvent voir avec indifférence les hommes sérieux, intelligents et amis de l'étude. Cette édition surtout, bien supérieure à toutes celles qui existent jusqu'ici, mérite, à cause de ses améliorations, de ses rectifications et de sa continuation, d'être hautement appréciée par le public éclairé et amateur des bonnes et belles choses. Voir le tome X^e^ de la *Revue*, page 445. Nous espérons donc que l'on continuera d'accueillir favorablement une publication qui est à la gloire de l'Eglise, et qui, comme un vaste arsenal, fournira des armes pour repousser les attaques sans cesse renouvelées de ses ennemis. L'éditeur des *Bollandistes* M. Palmé a souscrit à un grand nombre d'exemplaires. Nous engageons nos amis à s'adresser à lui.

II

M. Hamon a tenu parole, et Janvier 1866 nous apporte le sixième et avant-dernier volume de *Notre-Dame de France*. Ce volume comprend deux provinces ecclésiastiques : celles de Besançon et de Lyon. Nous avons avec lui l'histoire du culte de la sainte Vierge dans treize diocèses : Nancy, Saint-Dié, Verdun, Metz, Strasbourg, Belley, Besançon, Autun, Dijon, Langres, Grenoble, Saint-Claude, Lyon. En parcourant les pays qui font partie de ces diocèses, nous voyons que, si les sentiments et les pensées diffèrent, les cœurs et les esprits s'accordent pour rendre à Marie l'honneur qui lui est dû. « Ici, comme le dit l'auteur, l'Est et l'Ouest de la France se font écho, et le Nord vibre des mêmes sentiments que le Midi. De tous les coins de l'Empire un seul cri s'élève vers elle pour lui dire : « Vous êtes notre espérance, notre douceur, notre vie. » Cette unanimité réjouit le cœur des enfants de Marie, et ils tressaillent d'allégresse en voyant s'élever de toutes parts ce magnifique concert de louanges et d'amour. »

Nous avons entendu accuser *Notre-Dame de France* de monotonie et d'inexactitude. La monotonie était inséparable d'un pareil sujet ; mais les mots que redit l'amour sont monotones aussi, et cependant ils semblent toujours nouveaux et ne fatiguent jamais. Une couronne de roses est composée de fleurs qui se ressemblent : à ce compte aussi, ces fleurs répétées seraient monotones ; et cependant, à qui une belle couronne de roses est-elle désagréable ? Quant à l'inexactitude, elle peut malheureusement avoir quelque fondement : nous avons eu l'occasion de le dire l'an dernier à propos du diocèse de Soissons ; mais à qui la faute ? ce n'est pas

à M. Hamon, mais à ceux qui lui ont fourni ses renseignements, et il est déplorable qu'on n'y ait pas mis plus de soin. Hâtons-nous de dire que le présent volume porte le cachet d'un soin tout particulier ; ceux qui ont envoyé des documents semblent y avoir mis de la complaisance et de l'amour. On trouve dans l'histoire des diocèses dont nous venons de parler, surtout dans quelques-uns, une rédaction soignée et pleine d'intérêt, qui fait disparaître un peu ce qu'il peut y avoir de semblable avec les récits des volumes précédents. Malgré les défauts qu'on pourra reprocher à cet ouvrage de *Notre-Dame de France*, il n'en restera pas moins un magnifique monument élevé à la gloire de la sainte Vierge.

III

L'histoire de Marie-Antoinette et de sa famille devait tenter la plume de l'homme qui nous a redit, avec un véritable charme, les joies, l'amitié ardente, les tristesses, les malheurs et la mort tragique de l'innocente princesse de Lamballe. Après les documents nouveaux mis au jour par M. Campardon, après d'autres publications récentes, l'histoire de Marie-Antoinette et de sa famille était à refaire. Ces travaux ont enfin amené le jour de la justice pour ces nobles, innocentes et belles victimes d'une révolution trop vantée et trop exaltée par des historiens sans conscience ou abusés. A la lumière des témoignages authentiques venus au jour, tout doute disparaît, et l'historien honnête homme peut désormais marcher d'un pas sûr dans la voie de la vérité. M. de Lescure est entré dans cette voie, et nous ne pouvons que l'en féliciter. Il a fait un bon et beau livre : c'est en même temps une bonne action et un acte de haute justice. L'intérêt qui s'attache à son ouvrage n'est pas un intérêt de commande : le sujet est assez éloquent par lui-même et assez dramatique pour n'avoir pas besoin d'arrangement ; et, pour émouvoir et faire pleurer, il suffit de raconter simplement les faits de ce style élégant et légèrement mélancolique qui distingue l'*Histoire de la Princesse de Lamballe*. Dans *Marie-Antoinette*, M. de Lescure a mis un peu de ce cœur chevaleresque qui s'enflamme pour les nobles causes et que les injustices et l'iniquité révoltent. Cela, nous pouvons l'affirmer et l'on nous croira sans peine, ne gâte rien.

« Jamais, dit M. de Lescure, occasion plus opportune ne s'est présentée d'apprendre aux générations qui nous suivent et qu'attendent peut-être des événements qui rendront ces leçons utiles et ces souvenirs nécessaires, le respect de la religion et de l'autorité, l'émulation du courage, la pitié du malheur, le goût de la fidélité, l'enthousiasme du dévouement et l'héroïsme du sacrifice. Un sujet qui permet de telles leçons, ou plutôt qui ne permet pas de les éviter, est digne du choix de l'historien, du moraliste ; digne de la prédilection de la jeunesse et de la protection de la famille. » Ces paroles sont vraies, et nous pouvons assurer qu'on trouvera dans la lecture du livre de M. de Lescure des jouissances peu communes en même temps qu'on y recueillera des leçons utiles, et que, sur beaucoup de points, on saura mieux et l'on jugera plus

sainement. Il est à désirer que ce livre ait tout le succès qu'il mérite, d'autant que s'il est de nature à faire aimer, admirer et plaindre la famille royale, il n'est pas de nature à faire aimer et admirer notre si peu glorieuse révolution. La justice qui, depuis quelques années, se fait lentement pour elle, et le jour qui brille de plus en plus pour éclairer tous les mensonges historiques et dégager la vérité, la fera enfin voir et juger, même par les plus aveugles, ce qu'elle a été en réalité : une laide et horrible chose.

A. VAILLANT.

VIE ET MIRACLES DE SAINTE ROSE DE VITERBE, Vierge du tiers-ordre de Saint-François, par M. l'abbé BARASCAUD. 2e édition ; 1 vol. in-12, 265 pages. — Sarlit, 1864.

Aujourd'hui, comme une protestation contre la mollesse et l'amour des plaisirs qui envahit de plus en plus notre société, le tiers-ordre de Saint-François reprend partout son antique vigueur. Dans les campagnes aussi bien que dans les villes, on voit les congrégations se multiplier. Les âmes amoureuses de la pénitence, de la mortification et de la souffrance, se réfugient sous la bannière de saint François. Malheureusement on ne sait pas toujours choisir avec assez de discernement et de sévérité les personnes dignes de faire partie de ces congrégations : de là un certain discrédit jeté dans quelques localités sur le tiers-ordre; par suite, des personnes solidement vertueuses et dont la piété est parfaitement éclairée, éprouvent pour le tiers-ordre un éloignement et une répugnance que l'on comprend et qu'elles ne peuvent vaincre. Nous dirons aux personnes sérieuses qui désirent marcher dans la voie de la perfection et qui se sentent le courage et la force de se soumettre aux règles du tiers-ordre : Lisez la Vie si pure, si sainte et si laborieuse de la petite Vierge de Viterbe, et vous vous sentirez animées d'une ardeur nouvelle. Sainte Rose de Viterbe doit vous être chère : car elle était du tiers-ordre, et vous trouverez dans ses actions à imiter et à admirer. M. l'abbé Barascaud a raconté son histoire d'une façon intéressante. Son livre est d'une lecture agréable et attachante ; il aidera à faire comprendre aux membres du tiers-ordre que vouloir être disciple de saint François à la condition de ne rien accomplir des obligations prescrites, est à peu près une inutilité et presque une dérision.

D'ARMENTIÈRES.

Le Propriétaire-Gérant : V. PALMÉ.

PARIS. — E. DE SOYE, IMPRIMEUR, 2, PLACE DU PANTHÉON.

LE MOUVEMENT CATHOLIQUE

AU SEIN DE L'ANGLICANISME

(Quatrième article)

MONSEIGNEUR MANNING. — LE CHANOINE OAKELEY. — LE R. P. NEWMAN.

Ceux des lecteurs qui ont eu la patience de nous suivre dans l'examen auquel nous avons soumis le livre du docteur Pusey ont dû comprendre que, par rapport aux catholiques, ce livre est tout à la fois une invitation et une provocation : une invitation, en ce sens qu'il manifeste de la part de l'école puséiste un sincère désir de se réunir à nous ; une provocation, puisqu'il nous accuse de mettre des obstacles à cette réunion si désirable, en ajoutant à nos symboles officiels un système pratique qui les rend inacceptables.

A ce double titre, l'Eirènicon demandait une réponse, et l'on pouvait s'attendre à ce qu'il en aurait plusieurs.

Avec une imprudence où nous aimons à voir une preuve de sa sincérité, Pusey avait soulevé les questions les plus délicates, et les avait traitées de la manière la plus propre à blesser au vif ceux dont il prétendait se rapprocher ; il avait cherché à compromettre tout ensemble les anciens catholiques et les convertis : les premiers comme fauteurs du système pratique, les seconds comme victimes des abus contre lesquels il ne leur était pas permis de protester.

Des deux côtés à la fois se sont élevées des voix éloquentes, qui ont prouvé au bon Docteur qu'il se trompait, et que la réunion des anglicans à l'Église catholique ne pouvait trouver de difficultés qu'au sein de l'anglicanisme lui-même.

Il nous est impossible de passer en revue toutes ces réponses ; nous ne mentionnerons que les principales, celles qui nous paraissent résumer tous les points saillants de la controverse. La plus complète de toutes n'a pas encore paru : elle consistera en une suite d'essais où seront traitées à fond les nombreuses questions soulevées par le pro-

fesseur d'Oxford; ces essais, composés par des professeurs d'un séminaire catholique dans le pays de Galles, auront pour titre : *la Paix par la vérité*, et embrasseront au moins deux volumes. Aujourd'hui nous ferons connaître à nos lecteurs trois réponses d'une moindre étendue, mais non pas d'une moindre autorité : celle de Mgr Manning, Archevêque de Westminster; celle du chanoine J. Oakeley; enfin celle du R. P. Newman.

I

L'écrit de Mgr Manning est plutôt un jugement qu'une réponse. Ce n'est pas en effet comme simple écrivain que l'ancien archidiacre anglican de Chichester, devenu archevêque catholique de Westminster, est entré dans l'arène; c'est dans une lettre pastorale, adressée au clergé de son diocèse, qu'il a fait connaître, non-seulement sa propre pensée, mais celle du Saint-Siége, relativement aux projets de réunion qui, en Angleterre, sont depuis quelque temps à l'ordre du jour.

Cette lettre pastorale n'a pas directement pour objet le livre de Pusey. Le Prélat s'occupe de ce livre à propos d'une *Association pour la réunion de la Chrétienté*, dont nous avons dit quelque chose dans notre précédent article, mais qu'il est bon de faire connaître plus pleinement à nos lecteurs.

Il y a quelques années, un certain nombre de ministres appartenant à l'école soi-disant anglo-catholique résolurent de former une association de prières pour faire cesser le malheureux schisme qui divise la Chrétienté. Ils se proposaient d'inviter d'un côté les Catholiques, de l'autre les Grecs et les Russes à s'unir à eux dans une prière commune. On adopta comme formule à réciter chaque jour le *Pater* et la première des trois Oraisons que le prêtre récite à la messe, après l'*Agnus Dei*.

Parmi les catholiques auxquels ce plan fut proposé, plusieurs n'en virent que le côté louable. Prier pour la cessation du schisme, se dirent-ils, quoi de plus conforme à l'esprit de l'Église, qui fait elle-même le Vendredi-Saint une semblable prière ? quoi de plus propre à réaliser le vœu suprême du cœur de Jésus, qui, la veille de sa mort, demanda à Dieu son Père l'unité parfaite de tous ceux qui croient en lui ?

En conséquence, un certain nombre de prêtres et de laïques, non-seulement en Angleterre, mais encore sur le Continent, entrèrent

dans l'Association, soit comme simples membres, soit même comme zélateurs; et bientôt leurs noms parurent dans des prospectus imprimés, accolés à ceux de ministres et de laïques anglicans.

Cette fusion scandalisa la masse des catholiques, qui ne purent s'empêcher d'y voir un de ces actes de communion *in sacris* avec les hérétiques, qui sont sévèrement défendus par l'Église. Le scandale s'accrut lorsqu'on lut dans l'*Union Review*, qui se posait comme organe de l'Association, des articles écrits dans un sens très-peu orthodoxe. Les Évêques durent s'occuper de la question, et ils jugèrent à propos de la soumettre au Saint-Office par une lettre collective du mois d'avril 1864. La réponse du Saint-Office ne se fit pas attendre. La Congrégation, par l'organe du cardinal Patrizi son secrétaire, désapprouva les catholiques qui s'étaient joints à l'Association dont nous venons de parler, et cela pour trois raisons: 1° parce que cette Association se fonde sur une théorie très-erronée de l'Église, qui, selon les Unionistes, se composerait de trois branches: l'Église catholique romaine, l'Église anglicane et l'Église grecque; tandis qu'en réalité l'Église de Jésus-Christ est Une, et ne renferme que ceux qui demeurent unis au centre de l'unité; 2° l'union de prières avec ceux qui soutiennent cette théorie est une approbation indirecte de la théorie elle-même, et, par conséquent, implique la négation de la vérité catholique; 3° cette union ne peut avoir pour résultat que de favoriser l'indifférentisme, qui est la grande erreur du jour, et de créer un grave scandale.

On peut croire que cette réponse suffit pour ouvrir les yeux des catholiques qu'un zèle peu considéré avait fait entrer dans l'Association; mais les principaux promoteurs de l'œuvre parmi les anglicans ne se résignèrent pas à accepter la sentence du Saint-Office. Ils écrivirent donc au cardinal Patrizi une lettre signée par cent quatre-vingt-dix-huit d'entre eux, dans laquelle ils lui déclarèrent que l'Association ne proclame aucune théorie, qu'elle ne décide rien sur le droit des trois Églises à prendre le nom de catholique, qu'elle considère la séparation comme *un fait* malheureux qu'il importe de faire cesser; et que du reste l'union qu'elle demande n'est pas un simple compromis, mais l'union dans la vérité.

Cette plaidoierie, quelque habile qu'elle fût, ne put faire révoquer la sentence du Saint-Office. Le cardinal Patrizi y répondit par une longue lettre, dans laquelle il rappela aux signataires du mémoire les vérités fondamentales dont leur œuvre implique la négation. Il leur

représente dans cette lettre que la seule union réelle et désirable doit consister dans le retour à l'unité, et que l'unité instituée par Jésus-Christ existe, non-seulement en droit, mais en fait, dans l'Église romaine; que, d'après les promesses du Sauveur, cette Église est indéfectible dans sa doctrine aussi bien que dans sa durée, et par conséquent infaillible ; qu'elle est fondée sur une base posée par la main de Dieu même, à savoir sur la primauté de l'Église de Rome, et que, par conséquent, la reconnaissance de cette primauté de droit divin est le premier acte à accomplir par ceux qui veulent sincèrement l'unité ; que ceux-là seuls sont vraiment catholiques qui sont en communion avec le siége de Pierre; que donner ce nom à d'autres, c'est tomber dans une hérésie complète ; enfin, que ceux qui ont le malheur d'être séparés de l'unité sont tenus d'y rentrer, sous peine d'encourir la colère divine et de s'exclure eux-mêmes du royaume de Dieu.

Tel est le fond de la réponse du cardinal Patrizi, que Mgr Manning communique à son clergé par sa lettre pastorale du 6 janvier dernier, et dont il développe éloquemment les motifs.

Le Prélat insiste sur ce grand principe, trop méconnu de nos jours, que, dans l'ordre des croyances chrétiennes aussi bien que dans l'ordre des questions scientifiques, la vérité est essentiellement intolérante, et que l'on ne peut admettre en son nom des compromis sans la trahir elle-même, et sans porter un grand préjudice à l'intelligence humaine, dont elle est la lumière. Qui jamais a entendu parler de compromis entre les axiomes scientifiques et leur négation? Le professeur qui énonce ces axiomes rendrait-il un grand service à ses élèves, s'il leur enseignait qu'il leur est permis de les nier? — L'Église, qui a reçu de Jésus-Christ la mission d'instruire les hommes des vérités du salut, est encore bien plus obligée d'affirmer ces vérités et de repousser toutes les erreurs qui les obscurcissent. Il ne lui est même pas permis de se tenir, à l'égard de ces erreurs, dans une attitude passive : elle doit son témoignage à la vérité; elle le doit à Dieu, qui l'a constituée son témoin sur la terre ; elle le doit à Jésus-Christ, qui lui a promis sa perpétuelle assistance; elle le doit à la raison humaine, dont les dogmes sont l'appui nécessaire dans l'ordre religieux, comme les axiomes dans l'ordre scientifique; elle le doit enfin aux âmes, auxquelles ces dogmes montrent le chemin du ciel, et que seuls ils peuvent unir fermement par l'unité du baptême et le lien de l'amour.

Plus la société moderne devient indifférente à la vérité, et surtout à la vérité religieuse, plus ceux qui désirent le salut et connaissent les vrais besoins de cette société doivent faire d'efforts pour lui conserver cet élément essentiel de sa vie morale.

Voilà pourquoi l'Église catholique ne saurait approuver ces tentatives de réunion qui, en dépit des protestations contraires de leurs promoteurs, ne pourraient s'accomplir qu'au détriment de la vérité. L'association dont il est question a manifesté cette funeste tendance d'une manière bien éclatante, dans la conférence qui a eu lieu récemment entre quelques dignitaires de l'Église anglicane et plusieurs popes russes, auxquels s'était joint le prince Orloff. Les anglicans proposèrent d'entrer immédiatement en communion par la participation à la Cène eucharistique, sans attendre la solution des graves dissidences dogmatiques qui séparent les deux Églises. « Le Saint-Office ne s'est donc pas trompé, remarque Mgr Manning, lorsqu'il a prononcé que l'unionisme est très-voisin de l'indifférentisme. Dieu sait, ajoute le Prélat, avec quelle ardeur nous appelons de tous nos vœux et nous nous efforçons de hâter par nos prières le retour de notre chère patrie à l'unité de la foi et de l'Église. Si le sacrifice de notre vie pouvait assurer ce résultat, nous la donnerions avec plaisir; mais il est quelque chose qui nous est plus cher encore que la vie : c'est la vérité, et la vérité seule peut rétablir l'unité. « Je suis la voie, « la vérité et la vie, a dit le Seigneur; nul ne peut venir à mon Père, « si ce n'est par moi. » Les compromis, les concessions, les conditions, les transactions, les explications, qui atténuent les décrets divins et éludent la précision des déclarations infaillibles de l'Église, ne sont pas le résultat d'une inspiration de l'Esprit-Saint. Entretenir l'espoir d'événements impossibles serait une déception et une cruauté. Le véritable amour des âmes dicte une autre conduite. Des exhortations claires, larges, patientes, aimantes; des déclarations de la vérité nettes et précises, sans aigreur et sans contention; présenter le flambeau de la foi et compter sur le pouvoir en quelque sorte sacramentel par lequel elle pénètre dans les intelligences et les éclaire lorsqu'elles s'en doutent le moins; confiance dans la grâce surnaturelle que l'Église dispense, dans sa divine mission, dans son autorité pour enseigner et son pouvoir pour sauver : tels sont les filets que nous devons tendre dans la mer, les faucilles au moyen desquelles nous devons recueillir la moisson dans le champ du Père de famille.»

Ces belles paroles ne se rapportent pas seulement à l'Association

désapprouvée par le Saint-Office, mais encore au plan de réunion proposé par le docteur Pusey : car, quoique le professeur d'Oxford n'ait jusqu'ici donné aucun signe public d'adhésion à cette œuvre, la doctrine développée dans son livre n'est pas très-différente de celle sur laquelle l'Association est basée. Mgr Manning le prouve clairement, et en même temps il réfute péremptoirement cette doctrine. Comme les unionistes, Pusey admet la théorie des trois branches qui composent, dans leur séparation même, l'unité de l'Église. Il ne croit donc pas que l'unité véritable soit nécessaire, quoiqu'il la regarde comme très-désirable. Il ne croit pas non plus à la perpétuelle assistance du Sauveur auprès de son Église. Selon lui, il n'y a en ce moment dans l'Église aucune autorité qui soit l'organe infaillible de l'Esprit-Saint ; cette autorité, qui existait avant le schisme grec, ne renaîtra qu'après le rapprochement des trois branches ; alors on pourra célébrer un huitième Concile universel où l'Esprit-Saint présidera.

Voilà la théorie qu'on nous somme d'accepter si nous voulons avoir quelque chance de gagner, non pas l'Église anglicane, mais une faible portion de cette Église. Il faut que l'Église catholique achète cet avantage au prix des prérogatives qui constituent son essence : qu'elle renonce à son unité, à sa catholicité, à sa primauté de droit divin, à son infaillibilité. Est-ce bien sérieusement qu'on lui fait de semblables propositions ? n'est-ce pas le cas de répondre avec l'évêque Milner : « Si nous nous unissions avec vous à ces conditions, l'Église universelle se séparerait de nous. » Le plan du docteur Pusey, s'il était exécuté, ne rendrait pas les anglicans catholiques ; il rendrait les catholiques protestants. Qu'est-ce en effet que la théorie qu'on nous présente, sinon le système protestant avec une inconséquence de plus? Il y a bien plus de logique à établir la Bible comme l'unique règle de foi, que de donner à l'Église le pouvoir d'interpréter la Bible, et de lui refuser le pouvoir d'interpréter ses propres décrets ; de prétendre que le jugement privé doit se soumettre à l'Église du quatrième siècle, mais que, dans le siècle présent, l'Église n'a plus le droit de lui parler au nom de Dieu.

Voilà ce que Mgr l'Archevêque de Wesminster démontre avec une rare puissance d'argumentation ; et il conclut en exhortant les défenseurs de la vérité catholique à ramener toujours la controverse avec les Anglicans à ce point décisif : l'infaillibilité de l'Église. « Tenez-vous en garde, leur dit-il, contre deux subterfuges qui ont pour effet

de rendre les discussions interminables : le premier consiste à se jeter dans les détails, comme la dévotion à la sainte Vierge, ou le pouvoir temporel du Pape ; l'autre consiste à admettre la perpétuité de la divine mission de l'Église, tout en niant l'infaillibilité de son Chef et des Conciles tenus depuis la séparation de l'Église grecque. Une mission divine qui ne permet pas à l'Église d'enseigner infailliblement la vérité, n'est évidemment qu'un caprice d'imagination. Mais, dès qu'on sera tombé d'accord sur l'infaillibilité de l'Église, il sera facile de s'accorder sur les points de détail. On ne craindra plus alors que l'autorité ecclésiastique n'abuse du pouvoir qui lui a été donné par Jésus-Christ de faire de nouvelles définitions de foi ; on ne stipulera plus un *minimum* de lumière et de vérité ; on ne se posera plus en censeur de l'Église entière ; on ne s'étaiera plus du nom de Bossuet et des Docteurs gallicans pour soutenir des doctrines qu'ils n'ont cessé de répudier comme schismatiques.»

Cependant, tout en donnant lui-même l'exemple et en ramenant à ce point décisif la controverse avec les unionistes et avec le Dr Pusey, Mgr Manning ne refuse pas de s'expliquer sur les points de détail au sujet desquels le professeur d'Oxford avait attaqué la doctrine catholique. Il montre que c'est bien à tort que celui-ci l'avait accusé d'avoir fait du pouvoir temporel du Pape un article de foi. Cette accusation se fonde sur une confusion qu'on s'étonne de trouver sous la plume d'un homme qui devrait mieux connaître les éléments de la théologie catholique. Le Dr Pusey confond les *faits dogmatiques* avec les articles de foi. L'Église est infaillible dans la constatation des premiers comme dans la définition des seconds. Ainsi, quand elle a jugé que le livre de Jansénius contenait des erreurs, elle l'a décidé infailliblement. Si son infaillibilité ne s'étendait pas à cet ordre de vérités, elle ne pourrait pas remplir son office de gardienne du dépôt de la foi ; mais, en affirmant infailliblement ces faits, et en obligeant sous peine de péché tous les fidèles à les reconnaître, elle n'en fait pas des articles de foi, puisque l'on ne peut donner ce nom qu'aux vérités comprises dès l'origine dans le dépôt de la Révélation.

La légitimité du pouvoir temporel et sa nécessité dans l'état actuel des choses pour garantir l'indépendance du pouvoir spirituel, affirmées non-seulement par le Souverain Pontife, mais par tous les Évêques catholiques, appartiennent à cet ordre de verités : ce ne sont pas des articles de foi ; ce sont des faits dogmatiques infailliblement définis, et que tout catholique est obligé de croire.

Quant à l'Immaculée Conception de Marie, Mgr Manning, qui se propose de publier prochainement un ouvrage sur le culte rendu à la sainte Vierge par l'Église catholique, se contente, dans sa lettre pastorale, de répondre sommairement aux attaques du Dr Pusey. Il montre que, loin d'être sans fondements dans l'antiquité ecclésiastique, cette croyance y trouve autant de patrons qu'il y a de Docteurs qui ont affirmé la sainteté sans tache de la mère de Dieu. Plus vague d'abord dans son expression, comme la doctrine du péché originel, avec laquelle elle est connexe, cette croyance est devenue ensuite plus explicite : les Conciles d'Éphèse et de Francfort l'avaient déjà implicitement proclamée en déclarant Marie exempte de péché ; deux autres Conciles, celui de Bâle et celui d'Avignon, l'ont affirmée par des décrets explicites ; elle n'a cessé d'être enseignée par toutes les Universités de la Chrétienté et par tous les grands Ordres religieux, à une seule exception près ; et encore cette exception n'est-elle point générale, puisque, dans l'Ordre même de Saint-Dominique, on trouve cent trente théologiens qui soutiennent l'Immaculée Conception contre quatre-vingt-dix qui la nient. Pie IX, en la définissant enfin, ne fait que suivre les traces de tous ses prédécesseurs, et il est appuyé par le suffrage antécédent de l'immense majorité des Évêques et par le suffrage subséquent de l'Épiscopat tout entier.

Il faut être animé envers la Papauté de sentiments bien hostiles, pour voir dans un pareil acte un excès arbitraire d'autorité.

II

Nous venons d'entendre un Évêque jugeant au point de vue de l'orthodoxie le plan de réunion proposé aux catholiques par l'école puséiste, et le condamnant avec tout le poids que donne à sa sentence une autorité éminente servie par une haute raison.

Il sera permis à l'écrivain qui va paraître maintenant devant nous de se placer à un point de vue moins élevé, de donner aux considérations personnelles une plus large part d'attention, et de faire amicalement remarquer au Dr Pusey les étranges méprises de détail qui se mêlent dans son livre aux erreurs fondamentales signalées par Mgr Manning.

Cet écrivain est le chanoine Fréd. Oakeley, jadis élève du collége de Christ-Church, dont le Dr Pusey fait partie, plus tard *fellow* de

Baliol, et aujourd'hui curé d'une des principales paroisses catholiques de Londres.

Il nous l'avoue lui-même : avant d'entrer dans l'Église catholique, il avait éprouvé les hésitations et les craintes qui arrêtent en ce moment le Dr Pusey; lui aussi, il redoutait ce système pratique qui n'a cessé d'être l'épouvantail des anglicans ; il avait même exprimé publiquement sa frayeur dans un journal protestant, un an avant de faire acte de soumission à l'Église Romaine. « Je craignais, dit-il, qu'en me faisant catholique, je me misse dans l'impossibilité d'accorder ma conscience avec mon obéissance à l'Église. Je songeais surtout à certaines dévotions populaires que je ne croyais pas pouvoir adopter sans cesser d'être un bon chrétien, et qu'il ne me serait pas permis de repousser sans cesser d'être un bon catholique. Il me fallut du temps pour surmonter cet obstacle. Enfin, je me dis à moi-même qu'il s'agissait de courir une de ces « aventures de la foi » dont Newman parle quelque part, et d'imiter le Père des croyants, dont le mérite consista surtout en ce qu'il suivit la voix de Dieu « sans savoir où il allait. » Je dois dire que, depuis mon entrée dans le sein de l'Église catholique, je n'ai pas éprouvé pendant un seul moment l'embarras que j'avais tant redouté. »

M. Oakeley ne se contente pas de son témoignage personnel ; il rend parfaitement raison de ce système pratique, qui, du dehors, paraît si repoussant. C'est le fruit nécessaire et l'indice évident de la vie de l'Église. La doctrine du Sauveur, dont elle a le dépôt, n'est pas une lettre morte ; aujourd'hui comme durant la vie mortelle du divin Maître, ses paroles sont esprit et vie : elles éclairent les âmes, tandis que sa grâce les échauffe et les pousse à toutes sortes de bonnes œuvres. « A quelque période de son histoire que vous preniez l'Église, vous ne devez pas vous attendre à trouver en elle une forme stérile ou une littérature stéréotypée, mais un monde rempli d'animation spirituelle : là est le théologien, qui déduit scientifiquement les conséquences des dogmes révélés ; ici le saint approfondit dans ses pieuses méditations l'ineffable mystère de l'Incarnation du Verbe de Dieu, et y découvre des merveilles cachées aux esprits moins purs et moins exercés : par là se forme au sein de l'Église un trésor qui s'accroît d'âge en âge, et auquel chaque génération ajoute sa part de saints exemples, de miracles accomplis, d'expériences acquises, de dévotions populaires, de luttes contre l'erreur. Ce sont toutes ces mani-

festations extérieures de la vie intérieure de l'Église que l'on nomme son système pratique. »

Que l'humaine fragilité mêle ses misères à ces fruits de la divine grâce, il faut bien s'y attendre; et ce serait être par trop exigeant que de vouloir contraindre l'Église à prévenir tous les abus. Son divin Fondateur ne lui permet même pas d'arracher avec trop de précipitation cette ivraie, qui se mêle sans cesse au bon grain, dans le champ dont il lui a confié la culture. Qu'on cesse donc de chercher un prétexte pour s'éloigner d'elle dans les désordres qu'elle est sans cesse occupée à corriger. Loin d'obliger les prosélytes à adopter ces abus, elle les réprouve dans ses enfants; et, satisfaite de conserver l'unité dans les choses nécessaires, elle laisse à tous la plus grande liberté dans le choix des formes et des pratiques par lesquelles ils peuvent manifester extérieurement leur foi et leur piété.

La partie du système pratique qui paraît le plus repoussante au Dr Pusey, nous l'avons vu, c'est la dévotion des catholiques envers la Mère de Dieu. M. Oakeley n'a pas de peine à écarter les difficultés accumulées par l'écrivain anglican contre ce point de notre croyance. Il prouve que les louanges et les marques d'honneur prodiguées à Marie par les enfants de l'Église ne sont que le développement et la conséquence légitime de l'incomparable dignité qui lui est attribuée par le symbole des Apôtres, que les anglicans récitent comme nous. Ce sont eux qui se mettent en contradiction manifeste avec la foi apostolique, quand ils refusent d'honorer celle par qui le Fils de Dieu a été conçu et de laquelle il est né, de qui par conséquent il a reçu tout ce qui le fait notre frère, tout ce qu'il a donné pour notre salut.

Quand nous attribuons à Marie une part très-active dans l'œuvre de notre rédemption, au lieu de lui prêter, comme le font les protestants, un rôle purement passif, nous ne faisons que suivre les indications de l'Écriture, qui nous la montre négociant en quelque sorte avec l'archange Gabriel, et qui dès l'origine du monde lui attribue, conjointement avec son divin Fils, une lutte à mort contre l'infernal serpent. Pusey oublie cette partie si remarquable de la prophétie faite à nos premiers parents, quand il suppose, contrairement à la plus manifeste vérité, que nous basons sur une erreur de copiste, sur le changement d'*ipsum* en *ipsa*, l'argument que nous tirons de cette prophétie en faveur de la Conception immaculée de la Mère de Dieu. Que ce soit le germe béni de cette Femme prédestinée qui ait écrasé la tête du serpent, il n'en est pas moins certain

que la Femme est son auxiliaire dans cette guerre; et il semble que ce soit pour nous aider à reconnaître Marie dans cet auxiliaire du nouvel Adam, que son divin Fils, dans l'Évangile, ne lui donne presque jamais d'autre nom que celui de Femme. Elle nous apparaîtra encore sous ce nom, quand saint Jean nous la montrera, dans l'Apocalypse, accomplissant la prophétie antique et remportant sur le vieux serpent une victoire définitive. Comment, en présence d'indications si claires et si glorieuses à Marie, peut-on accuser la tradition de l'Église universelle d'être sans fondement dans l'Écriture?

Il y a peut-être plus d'injustice encore dans l'autre accusation portée par Pusey contre notre dévotion à Marie, celle de diminuer notre respect et notre amour pour le divin Sauveur. M. Oakeley n'invoque pas seulement sa propre expérience, mais encore celle de tous ses confrères dans le sacerdoce, et il affirme que toujours l'accroissement de la dévotion envers Dieu est le fruit d'une dévotion plus tendre envers sa Mère. Les saints qui ont paru le plus excessifs dans les hommages qu'ils ont rendus à celle-ci, sont précisément ceux qui se sont fait remarquer par un plus ardent amour pour l'Homme-Dieu. Que M. Pusey prenne la peine de lire en entier les livres où il a puisé les textes qu'il nous oppose, celui du vénérable Grignon de Montfort, par exemple; et il se convaincra que, loin de rendre le péché plus facile, la dévotion à la Mère de Dieu, telle qu'elle est enseignée dans ces livres, ne peut qu'éloigner du péché.

Après avoir ainsi aplani les obstacles que le pacificateur anglican nous avait accusés d'opposer à la réconciliation de son Église avec l'Église romaine, M. Oakeley ne pouvait se dispenser de nous donner son avis sur le plan de pacification qui nous est proposé. C'est là que se trouvent les difficultés réelles. Pas plus que nous, M. Oakeley ne croit à la possibilité d'une réunion *en corps* de l'Église anglicane, et il en donne une raison bien simple : c'est que l'Église anglicane n'est pas un corps; c'est un agrégat d'éléments hétérogènes, réunis ensemble par un lien purement extérieur, la loi civile. « Où est le principe de cohésion ou la marque d'organisation, le centre avec lequel le Saint-Siége pourrait entrer en relation? Les membres de cette Église ne peuvent même pas s'accorder sur le nom qu'il faut lui donner. Faut-il l'appeler l'Église établie, ou l'Église anglo-catholique, ou l'Église nationale, ou l'Église protestante? Le premier de ces noms est rejeté par le parti de la Haute-Église; le second, par celui de la Basse-Église; le troisième ne tient pas compte de la masse des

dissidents, qui n'appartiennent pas moins à la nation que les anglicans ; le nom de « protestant », chaleureusement revendiqué par un grand nombre, n'est pas moins chaleureusement répudié par les autres. Le corps des Évêques ne représente rien, si ce n'est la désunion. Quelques-uns d'entre eux inclinent vers le latitudinarianisme; un ou deux en appellent à l'antiquité, tout en protestant contre Rome; plusieurs ne veulent d'autre règle de foi que la Bible et le jugement privé ; les autres évitent tous les partis extrêmes et tiennent uniquement à ce qu'on les laisse vivre tranquilles. Quel est l'ambassadeur capable de négocier au nom d'une semblable cour et de sauvegarder des intérêts aussi divergents? Exposer cet état de choses, c'est paraître faire de la satire ; mais la satire n'est pas dans l'exposé, elle est dans la chose elle-même.

Du reste, M. Oakeley remarque avec raison qu'en répudiant le plan d'une réunion en corps de l'Église anglicane, nous lui donnons une preuve de notre franchise et de notre respect pour la vérité : car personne n'aurait plus d'intérêt que nous à accepter cette réunion, si elle était possible. La plupart des obstacles qui arrêtent les conversions individuelles seraient écartés par ce retour collectif, et l'Église catholique acquerrait par ce seul acte le plus puissant instrument que l'humanité puisse lui offrir pour la conversion du monde entier; malheureusement tout nous porte à croire que ce n'est qu'un beau rêve.

Ce qui est certain, c'est que la réconciliation des deux Églises ne peut avoir lieu qu'autant que l'Église anglicane reconnaîtra la primauté de l'Église romaine, définie par le Concile de Florence et reconnue par les Gallicans aussi bien que par les Ultramontains. Cette primauté est la base de l'unité ; et, par conséquent, la première condition de l'union, c'est de la reconnaître. Pusey paraît s'être fait à ce sujet une complète illusion. Il veut l'union, afin de rendre aux croyants la force dont leurs divisions les dépouillent, pour combattre et vaincre l'incrédulité ; et pourtant il repousse l'unique principe d'où pourrait leur venir cette force. Au lieu de chercher dans l'Église catholique cette plénitude de foi et cette puissance d'unité qui manquent à l'Église anglicane, il demande un *minimum ;* il veut qu'il soit permis aux anglicans devenant catholiques d'être aussi peu catholiques que possible ! Comment un homme aussi éclairé peut-il se mettre aussi ouvertement en contradiction avec le but qu'il poursuit? Sait-il ce que c'est qu'un *catholique minimum?* M. Oakeley va le lui apprendre : que le bon docteur considère attentivement le portrait

qu'on va lui en tracer, et qu'il juge si l'original qu'il représente est bien l'homme qu'il lui faut pour vaincre le rationalisme contemporain. Qu'est-ce donc que le catholique minimum? « C'est un homme qui regarde la foi comme un fardeau, non comme un privilége, et qui par conséquent croit le moins qu'il peut. En fait de politique ecclésiastique, il atteint à peine au niveau de la théorie gallicane. Il sympathise beaucoup plus avec ses compatriotes non catholiques, qu'avec les meilleurs catholiques des pays étrangers; en d'autres termes, il préfère sa patrie à l'Église. Il est par conséquent plus jaloux des droits de la Reine et de la Constitution que des droits du Pape, tandis qu'il lui serait facile de conserver aux premiers tout le respect qui leur est dû, tout en donnant aux seconds le dévouement que réclame leur divine origine. Il n'aime pas les dévotions populaires, pas plus celles qui se rapportent à la sainte Vierge que les autres; il les considère comme des excès de sensibilité maladive. Il veut que les prêtres soient « hommes du monde », non pas seulement pour en connaître les folies et pour ramener le monde à Dieu, mais pour se conformer à ses idées et à ses manières, se mêler à ses sociétés et se passionner pour ses intérêts. Il préfère l'éducation purement profane à l'éducation religieuse, et les vertus sociales aux vertus surnaturelles; il est même tenté de croire que ces dernières n'ont guère d'existence que dans les Vies des saints ou dans les sermons. L'utilité des Ordres religieux est pour lui chose au moins fort douteuse, sauf celle des Ordres hospitaliers. Il est très-tenté de penser que la vérité objective est une chimère, et qu'une religion qui impose des dogmes à croire sous peine de damnation est la plus abusive de toutes les tyrannies; toutes les divergences religieuses lui paraissent faciles à concilier par des explications mutuelles; enfin il est d'avis que, si un homme est un bon citoyen et un voisin agréable, sa croyance est d'une importance secondaire.»

Ne dirait-on pas qu'en traçant ce portrait, M. Oakeley avait sous les yeux nos catholiques *sincères et indépendants?* Mais non : il proteste qu'il ne s'occupe que de l'Angleterre. C'est là qu'il trouve, comme il se trouve malheureusement partout, ce type de catholiques *qui boitent des deux côtés*, suivant l'expression de l'Écriture, et qui essayent d'allier le culte de Jéhovah avec celui de Baal. Il demande au docteur Pusey si c'est bien à multiplier les exemplaires de ce triste type qu'il voudrait employer les énergies de son âme si religieuse et les dernières années de sa laborieuse vie. Ce n'est sûrement pas le

remède le plus propre à guérir le mal terrible dont souffre en ce moment l'Angleterre et que M. Oakeley dépeint dans les termes suivants : « Ce que nous avons surtout à déplorer dans la condition religieuse de ce pays est une profonde léthargie spirituelle, une totale insensibilité aux réalités d'un monde supérieur. C'est là une maladie bien plus désespérée, un symptôme bien plus alarmant de la désorganisation morale d'un peuple, que la plus terrible réaction de l'incrédulité contre la foi vive, semblable à celle dont la France nous a donné le spectacle à l'époque de la grande révolution. Du reste, je ne prétends pas nier que l'incrédulité n'étende également son empire sur une partie considérable de la nation. Il est impossible d'en douter quand on lit notre littérature populaire. Les catholiques qui sont plus constamment en rapport avec les protestants des classes moyennes, affirment que parmi eux l'incrédulité gagne beaucoup de terrain. On a de graves raisons pour penser que le socinianisme (c'est-à-dire la négation de la Trinité et de la Divinité de Jésus-Christ) est la croyance dominante de certaines professions libérales, et qu'on ne se dispense d'avouer hautement cette erreur que parce que l'Église anglicane n'a aucun moyen d'obliger ses membres laïques à confesser leur foi. A mesure que s'étendra l'éducation purement séculière, et que l'Église établie sera plus complétement amalgamée avec les sectes qui ne reconnaissent pas le principe d'autorité, on peut à peine douter que le feu qui couve maintenant sous la cendre n'éclate tout à coup et ne produise un grand incendie. Alors on reconnaîtra, mais peut-être trop tard, que l'unique moyen de vaincre l'esprit d'incrédulité était la restauration de la seule Église qui ait des dogmes définis et une autorité infaillible. »

Je ne sais si le Dr Pusey a lu la brochure de son ancien collègue d'Oxford ; mais, s'il l'a lue, il est bien difficile que des considérations aussi saisissantes n'aient pas fait sur lui une profonde impression.

III

Au moins est-il impossible qu'il n'ait pas lu la lettre qui lui a été adressée à lui-même par son « *cher vieil ami* » le P. Newman, et il ne paraît pas moins impossible que cette lettre n'ait pas fait sur lui une impression plus profonde encore et plus favorable que tous les autres écrits dont son *Eirènicon* a été le sujet.

Évidemment, en écrivant cette lettre, le P. Newman n'a eu qu'une seule chose en vue : élargir la voie qui doit ramener son ami au sein de l'unité catholique, et écarter les obstacles qui l'empêcheraient de suivre cette voie jusqu'au bout.

Ces obstacles, il en a éprouvé lui-même toute la gravité ; et nous, à qui il n'en a rien coûté pour nous mettre en possession de la foi catholique, nous serions bien injustes si nous trouvions mauvais qu'un homme à qui elle a coûté des sacrifices plus amers que la mort, fasse tous ses efforts pour adoucir à l'un de ses anciens compagnons d'infortune l'amertume de ces sacrifices.

Newman a pensé, et à notre avis il a pensé avec raison, qu'il pouvait laisser à d'autres le soin de faire ressortir les contradictions dans lesquelles est tombé le malencontreux pacificateur, de signaler ses erreurs de fait et les vices de son argumentation. Il s'est imposé une autre tâche : celle de répondre aux intentions de son ami plus qu'à ses paroles ; de le défendre, s'il le faut, contre lui-même, en lui prouvant qu'il ne s'est pas rendu justice, et qu'il s'est fait dans son livre plus protestant qu'il n'est en réalité ; enfin, de lui démontrer que, pour se mettre d'accord avec l'Église catholique, il n'a qu'à se mettre d'accord avec lui-même.

Telle est la position aussi habile que charitable où Newman s'est placé dans sa lettre. Il ne paraît pas du reste prendre au sérieux le plan de réunion proposé par son docte ami, et il ne se donne même pas la peine d'en signaler les impossibilités. Il se contente de signaler dans ce plan un progrès sur les idées soutenues il y a vingt-cinq ans. On disait alors : jusqu'à ce que Rome ait renoncé à son système pratique, nous ne pouvons songer à nous unir à elle. Aujourd'hui on se contente de stipuler, comme condition de réunion, que Rome n'obligera pas l'Angleterre à adopter ce système pratique, dont on ne nie pas l'utilité pour d'autres pays. C'est un progrès ; mais Newman espère que Pusey et ses amis ne s'arrêteront pas là, et il lui prédit assez clairement qu'un jour viendra où il renoncera de lui-même au plan impraticable qu'il propose aujourd'hui.

On nous demandera à quoi s'attache l'éloquent Oratorien, s'il ne juge pas à propos de discuter le plan de réunion qui fait le sujet principal du livre de Pusey. — Il s'attache uniquement à résoudre la principale difficulté qui empêche son ami de se soumettre purement et simplement à l'Église, l'opposition apparente entre la croyance des premiers siècles et notre dévotion envers la Mère de

Dieu. Son intention n'avait pas été d'abord de s'en tenir là ; il s'était proposé de défendre, contre les attaques de son ami, la thèse plus générale du développement de la doctrine catholique ; et la discussion de cette thèse lui aurait fourni l'occasion d'écarter les difficultés tirées des prétendues exagérations de l'autorité papale. La manière vraiment magistrale dont a été traitée la question qui fait l'objet de cette première lettre, ne peut que nous faire désirer vivement que l'illustre écrivain ne nous fasse pas trop attendre l'achèvement de son œuvre.

Après quelques explications sur des points de moindre importance, Newman ouvre sa défense du culte rendu par l'Église catholique à la Mère de Dieu, par une distinction capitale, qui répand sur la discussion tout entière une grande clarté : il distingue la dévotion de la croyance : la première est le fruit de la seconde ; elle résulte de l'effet produit sur le cœur par la croyance qui éclaire l'esprit ; et, comme cet effet devient de plus en plus puissant à mesure que la croyance est plus profondément méditée et plus complétement développée, on ne saurait s'étonner que la dévotion prenne dans le cours des âges de considérables accroissements. « Le Christianisme, dit Newman, est une religion éminemment objective : il nous expose les faits et nous fait connaître les personnes en termes très-simples le plus souvent ; il laisse ensuite les vérités ainsi énoncées produire leurs effets sur les cœurs qui sont préparés à les recevoir. » Dans l'ordre surnaturel, comme dans l'ordre de la nature, Dieu se plaît à donner aux causes leur libre jeu. La dévotion même envers la personne adorable de Notre-Seigneur, le culte de l'Eucharistie ont acquis dans la suite des âges de grands accroissements : comment s'étonner que la dévotion envers Marie ait été sujette à la même loi ?

La question n'est donc pas si l'antiquité a pratiqué de la même manière que l'Église des âges suivants la dévotion envers Marie ; entre les anglicans et nous le vrai point en litige est celui-ci : la croyance sur laquelle se base notre dévotion envers Marie a-t-elle été admise par l'Église des premiers siècles ?

Newman soutient et il prouve que la question ainsi posée ne peut donner lieu à aucun doute. Il ne prend qu'un seul des titres nombreux de Marie : il la considère comme *la nouvelle Ève ;* il montre cette prérogative proclamée en même temps par saint Justin, saint Irénée et Tertullien. Ces trois docteurs vivaient vers le milieu du second siècle : le premier représente la Palestine et l'Église de saint

Jacques; le second, l'Asie mineure et l'Église de saint Jean; le troisième, Rome et l'Afrique, et par conséquent l'Église de saint Pierre. L'unanimité avec laquelle, à de si grandes distances, ils tracent le parallèle entre le rôle de Marie dans la Rédemption et le rôle d'Ève dans la Chute, montre que cette doctrine est une doctrine apostolique. Or, cette doctrine suffit à condamner les anglicans et à justifier les catholiques. En présence des affirmations de ces saints Docteurs, on ne saurait soutenir que Marie a été purement passive dans l'œuvre de notre rédemption. Si elle n'en a pas été la cause principale, non plus qu'Ève dans notre chute, elle y a pris du moins une part active, quoique secondaire; elle a été l'auxiliaire du nouvel Adam.

La croyance à l'Immaculée Conception est elle-même renfermée dans cet enseignement des premiers Pères : car, si Marie est la nouvelle Ève, la véritable mère des vivants, il est impossible qu'elle ait reçu une grâce inférieure à la grâce accordée, dans sa création même, à la première femme. Newman nous assure, du reste, que les violentes oppositions des protestants à l'Immaculée Conception de Marie naissent uniquement de l'absence dans leur esprit d'une notion exacte du péché originel. Si, comme nous, ils faisaient consister le péché dans la privation de la grâce originelle; si par conséquent ils comprenaient que la Conception Immaculée de Marie n'est autre chose que la sanctification de son âme dès le premier instant de son existence; si surtout ils faisaient attention à la clause que nous ajoutons à la proclamation de ce privilége, à savoir que Marie n'en a été redevable qu'aux mérites de son divin Fils, dès lors ils ne pourraient plus nous faire aucune objection raisonnable, et toute leur hostilité s'évanouirait.

Après avoir admirablement exposé tout ce que ce rôle de nouvelle Ève suppose de *sainteté* en Marie et tout ce qu'il lui confère de *grandeur*, le P. Newman montre la dévotion des chrétiens naissant peu à peu de cette croyance, et il en trouve de touchants indices dans les peintures des Catacombes, dont plusieurs remontent, suivant le chevalier de Rossi, au temps même des Apôtres. Ces peintures, qui, dans leur primitive simplicité, reproduisent si bien le tableau tracé par saint Jean dans l'Apocalypse, de la femme qui vient de mettre au monde son enfant, nous fournissent une preuve nouvelle que ce tableau se rapporte à Marie. Ainsi la dernière prophétie renfermée dans les Écritures est la proclamation de son triomphe, comme la

première prophétie faite à Adam en était la promesse. Ces deux prophéties s'éclairent et se complètent ; le serpent, qui n'est indiqué dans la première que sous son nom allégorique, est dévoilé dans la seconde en son infernale réalité. A la première et à la dernière page des Livres-Saints, Jésus nous apparaît, mais il nous apparaît dans les bras de Marie ; tandis que les autres livres du Nouveau Testament, écrits durant la vie de la sainte Vierge, respectent son humilité, l'Apocalypse, écrite probablement après sa mort, et écrite par son fils adoptif, nous trace une magnifique peinture de sa puissance et de sa gloire. Comment s'étonner que les chrétiens commencent dès lors à l'honorer d'un culte tout particulier ? et comment ne pas s'étonner que les anglicans nous reprochent de marcher en cela sur les traces des premiers chrétiens ?

La dévotion à Marie prit, au quatrième siècle, de grands accroissements, par suite de la proclamation du titre de *Theotocos*, Mère de Dieu, faite solennellement au Concile d'Éphèse. Ce titre avait été donné à Marie par les plus anciens Pères ; mais il fut alors authentiquement sanctionné par l'Église, et adopté comme formule du dogme nié par Nestorius de l'unité de personne en Jésus-Christ. C'est ainsi que Marie commençait déjà à détruire les hérésies par l'étroite connexion de sa mission avec la mission de son divin Fils. Mais comment l'attention de l'Église pouvait-elle être attirée sur ce titre incomparable sans que la dévotion envers celle qui le portait prît d'immenses accroissements ? Aussi le langage des plus ardents entre les modernes panégyristes de Marie le cède-t-il en enthousiasme au discours prononcé par saint Cyrille dans ce Concile, et acclamé par l'Église universelle ; et les Grecs, qui sous ce rapport sont demeurés fidèles aux traditions de leurs Pères, partagent avec nous et poussent même plus loin que nous les honneurs rendus à la Mère de Dieu : ils lui donnent à la fin de leurs oraisons la place que l'Église Romaine donne au divin Médiateur. Il y a là encore tout un ordre de faits que le docteur Pusey a jugé à propos de passer sous silence. Lui qui nous parle tant de l'autorité infaillible de *l'Église non divisée*, comment ne voit-il pas que la dévotion à Marie, qu'il nous reproche, par cela même qu'elle nous est commune avec les Grecs, est une tradition de l'Église non divisée ? Elle est donc légitime, même dans les principes de l'anglicanisme ; et il faut de deux choses l'une : ou que l'anglicanisme renie ses principes, ou bien qu'il se reconnaisse dans l'erreur relativement au culte de Marie.

Le pouvoir d'intercession que nous attribuons à la Mère de Dieu n'est pas moins évidemment conforme à la tradition apostolique que sa sainteté et sa grandeur. Ce pouvoir résulte de deux principes incontestablement traditionnels : le premier est que tous les membres de l'Église sont obligés de prier les uns pour les autres; le second que le pouvoir de la prière se mesure généralement sur la sainteté de celui qui prie. De là il suit que Marie, la plus sainte des créatures, la plus embrasée des flammes du divin amour, doit être de toutes la plus disposée à prier pour nous et la plus puissante pour nous obtenir les grâces dont nous avons besoin. Si les anglicans doutent de ce pouvoir, ce ne peut être que parce qu'ils ne possèdent plus la vraie notion de l'Église. « Il me paraît impossible, dit très-bien Newman, si l'on croit que l'Église de la terre forme avec celle du ciel un vaste corps, dont toutes les âmes saintes sont les membres et dont la prière est la vie; si, d'un autre côté, on reconnaît la sainteté et la grandeur de Marie, il me paraît impossible de ne pas apercevoir immédiatement que son office au ciel est un office d'intercession perpétuelle pour les fidèles qui militent ici-bas; que nos relations avec elle ne peuvent être que celles de clients avec leur patronne; enfin que, dans l'éternelle inimitié qui existe entre la femme et le serpent, tandis que la force du serpent consiste dans les tentations qu'il nous suggère, l'arme de la seconde Ève est la prière. »

On pourrait recourir à un principe plus général encore : montrer que la médiation est la loi la plus universelle de la création; que tout être possède, dans la mesure exacte de son élévation dans l'échelle de la perfection, le pouvoir d'agir sur les autres êtres et de leur transmettre l'action de Dieu. La médiation secondaire de Marie, qui scandalise si fort les protestants, leur apparaîtrait alors, non pas comme une exception, mais plutôt comme l'application rigoureuse de cette loi générale à la perfection et à la dignité incomparables de la Mère de Dieu.

Mais le développement de cette pensée demanderait un travail aussi considérable que celui que nous venons d'analyser. Qu'il nous suffise de l'avoir insinuée; et, pour achever notre tâche de rapporteur, disons quelques mots en terminant des discussions que la lettre du P. Newman a fait naître parmi les catholiques.

L'origine de ces discussions a été l'*économie* dont le défenseur de la doctrine catholique a cru devoir user envers les anglicans. Je me sers d'un terme que Newman lui-même a emprunté aux saints Pères,

pour exprimer cette prudence qui, sans altérer en rien la vérité, écarte avec soin tout ce qui pourrait la rendre moins acceptable. Saint Grégoire de Nazianze nous donne, dans la personne de saint Basile, un remarquable exemple de cette prudente économie ; et, si tous les catholiques eussent été aussi équitables envers le P. Newman, on lui aurait épargné les reproches auxquels il a été en butte.

Ainsi un écrivain, nommé E. R. Martin, a cru faire une bonne œuvre en publiant dans les journaux un long réquisitoire où il l'accuse d'avoir, dans de bonnes intentions sans doute, compromis les droits et les intérêts de la vérité. Mais cette attaque a tourné à la gloire du vigoureux champion de la cause catholique : plusieurs écrivains distingués ont pris sa défense, et le plus vigoureux de tous a été l'un des plus doctes Prélats anglais, Mgr Clifford, Évêque de Clifton, élève du Collége Romain, et l'un des trois candidats proposés l'année dernière au Saint-Siége pour l'archevêché de Westminster. Dans une lettre, publiée également par les journaux catholiques, il a prouvé au téméraire agresseur que, s'il avait pris la peine de comprendre le P. Newman, il se serait épargné celle de le combattre (1).

Il est vrai que le docte Oratorien s'identifie autant qu'il le peut avec son ancien collègue. « Vous vous souvenez, lui écrit-il, quelles dures choses on disait de nous, il y a vingt-cinq ans, tandis que notre conscience nous rendait témoignage que nous ne méritions pas un pareil traitement. Il y avait des prêtres, bonnes gens, dont le zèle dépassait la science, et qui par conséquent parlaient avec assurance, tandis que la sagesse leur eût conseillé d'être un peu moins impitoyables envers ceux qu'ils devaient saluer bientôt comme leurs frères. Nous étions alors dans une position pire que la position présente de vos amis : car nos adversaires n'hésitaient pas à se servir de la presse pour donner la plus grande publicité possible à leurs plus injustes accusations. »

En parlant ainsi, Newman semble prendre le parti de Pusey contre certains catholiques qui l'ont traité peut-être avec une trop grande sévérité ; mais qui ne voit avec quelle habileté il lui fait en

(1) Cette éclatante démarche d'un des membres les plus distingués de l'Épiscopat anglais en faveur du P. Newman eût suffi pour nous faire repousser comme une fable l'assertion d'un journal protestant anglais, reproduite, par une fâcheuse méprise, dans quelques journaux catholiques français, à savoir que la seconde lettre du P. Newman à Pusey aurait été arrêtée par les Évêques, qui ne l'auraient pas trouvée assez favorable aux droits du Souverain-Pontife. Le *Guardian*, qui le premier avait mis cette fable en circulation, a depuis inséré le démenti catégorique du P. Newman.

même temps envisager, comme chose très-possible, sa prochaine fraternité avec ses accusateurs trop rigoureux? Et lors même qu'il n'y aurait eu aucun excès blâmable de la part des catholiques, qui ne serait disposé à approuver une si charitable économie?

Deux convertis, qui ont appartenu l'un et l'autre à l'école tractairienne, paraissent au docteur Pusey dépasser toutes les bornes : l'un, le docteur Faber, dans sa dévotion envers la sainte Vierge; l'autre, M. Ward, directeur de la *Revue de Dublin*, dans ses théories ultramontaines. Newman ne croit pas nécessaire de prendre la défense de ces deux écrivains, et il se contente de déclarer que c'est bien gratuitement que Pusey les regarde comme les interprètes attitrés de la doctrine catholique. Est-ce à dire qu'il les désavoue? pas le moins du monde. Plus tard, au contraire, nous le voyons justifier le P. Faber ; et, si la question de l'infaillibilité du Pape avait été traitée dans cette lettre, nous aurions reconnu sans doute que les théories de M. Ward ne diffèrent en aucun point essentiel de celles du P. Newman. Tout ce que celui-ci a voulu, c'est de bien constater que l'Église n'est aucunement responsable des écrits de ses défenseurs officieux.

Lorsqu'il traite la question du *système pratique*, Newman n'hésite pas à reconnaître, comme l'a fait Oakeley, que trop souvent, dans les dévotions populaires, les misères de l'humanité se mêlent aux célestes instincts de la grâce; mais, comme le style de l'illustre Oratorien est d'une singulière énergie, ce que d'autres ont pu dire sans que personne en fût choqué a été sévèrement critiqué dans sa bouche : « La religion de la multitude, dit-il, sera toujours vulgaire et anormale ; elle aura toujours une teinte de fanatisme et de superstition, tant que les hommes seront ce qu'ils sont. La religion du peuple sera toujours une religion corrompue. Si vous consentez à l'existence de l'Église catholique, il faut consentir à ce que, dans ses filets, elle ramasse toutes sortes de poissons, c'est-à-dire à ce qu'elle admette à sa table des hôtes bons et mauvais, à ce que des vaisseaux de terre se joignent chez elle à des vases d'or. » Cette dernière phrase, composée uniquement de paroles tirées de l'Évangile et des épîtres de saint Paul, suffit parfaitement à expliquer et à justifier la pensée de l'écrivain.

Un jour peut-être Dieu répandra sur la terre une telle abondance de grâces, que la masse de l'humanité participera aux lumières et aux nobles sentiments qui sont aujourd'hui le privilége

d'une élite trop peu nombreuse; mais tant que ce miracle ne sera pas accompli, la religion, qui est parfaitement pure en elle-même, subira inévitablement dans la pratique l'influence corruptrice des erreurs et des défauts auxquels le vulgaire est sujet. Newman n'a donc fait autre chose que constater un fait malheureusement trop évident; et, s'il l'a fait dans des termes peut-être un peu trop énergiques, il n'a donné aucun sujet légitime d'inculper l'orthodoxie de sa pensée.

Nous ne pensons pas qu'il soit plus équitable de le condamner comme ayant donné la préférence à la *dévotion anglaise* sur le genre de piété et de pratiques en usage dans d'autres pays. On voit sans doute que, pour gagner ses compatriotes, il met en pratique la méthode de saint Paul, qui se faisait Grec avec les Grecs, Barbare avec les Barbares; Newman se fait aussi Anglais que possible avec les Anglais, comme il y a quelques années nous l'avons vu à Dublin se faire très-Irlandais avec les Irlandais. Mais il ne dit pas du tout qu'il préfère la dévotion anglaise à toute autre dévotion; il dit qu'il y a deux genres de dévotion ; une dévotion saine et une dévotion malsaine : la première s'appuie sur le dogme et ne s'en écarte jamais, même dans ses plus ardents transports; la seconde s'appuie sur la sensibilité et se porte souvent à des exagérations que l'orthodoxie désavoue. De ces deux genres de dévotion, le premier paraît à Newman beaucoup plus en rapport que le second avec le tempérament anglais; mais il ne prétend pas que cette dévotion saine ne se trouve pas hors de l'Angleterre. Il donne au contraire, à plusieurs reprises, les publications approuvées à Rome, et les tendances imprimées par le Saint-Siége à l'Angleterre, comme la règle de la vraie dévotion.

Le seul point sur lequel peut-être l'illustre écrivain aurait pu, ce nous semble, être plus sobre de concessions envers son docte ami, c'est la partie de sa lettre où il censure avec son énergie habituelle certaines expressions des auteurs catholiques cités par Pusey, qui paraissent avoir excédé dans les louanges accordées à la Mère de Dieu. Parmi ces expressions, il en est qui sont vraiment intolérables, et qui, comme dit très-bien Newman, ne peuvent être expliquées qu'en leur attribuant un sens opposé à leur sens naturel; mais quelques autres expriment des opinions qui n'ont rien d'absurde, quoi qu'il fût peut-être difficile d'en prouver la vérité. Je ne vois pas quelle injure je fais à Notre-Seigneur, si j'admets qu'il com-

munique à sa mère le pouvoir de connaître nos plus secrètes pensées, *de sonder les reins et les cœurs* de ses enfants. Est-il plus difficile à Marie de connaître dans l'essence divine nos pensées que nos prières? et, parce qu'elle possèdera ce privilége par pure grâce, s'ensuivra-t-il qu'elle soit égale à son Fils, qui le possède par nature? On pourrait peut-être en dire autant de quelques autres formules anathématisées par Newman. Mais, pour ne pas user à son égard de la sévérité excessive dont nous craignons qu'il ait usé envers certains pieux auteurs, hâtons-nous d'ajouter qu'il met ses réserves à la condamnation qu'il prononce contre leurs expressions. Il nous avertit qu'il ne veut aucunement juger du sens que ces expressions ont pu avoir dans la pensée des auteurs, et qu'ils ont pu, dans leurs livres, faire comprendre par le contexte. Il les prend telles qu'il les trouve dans le livre de son ami, où elles sont isolées de leur contexte et enchaînées ensemble de la manière la plus choquante. En réprouvant le sens qu'elles présentent, après avoir été soumises à un pareil procédé, Newman fait peser sa condamnation sur le procédé autant que sur les propositions elles-mêmes.

En effet, malgré tout le soin qu'il prend pour ne pas blesser le Dr Pusey, l'habile Oratorien, dans un style dont la douceur accroît la force, loin de la diminuer, lui fait comprendre combien il a été injuste, et envers les écrivains qu'il cite, et envers la vérité catholique qu'il attaque, et envers sa propre école, enfin et surtout envers la Mère de Dieu : envers les écrivains qu'il cite : car, pour connaître leur véritable pensée, il fallait confronter leurs écrits. Si le Dr Pusey avait rendu cette justice à saint Liguori, et à saint Bernardin de Sienne, et au P. Faber lui-même, jamais il n'aurait osé les soupçonner d'ôter à Jésus-Christ la gloire qu'ils ont prodiguée à sa Mère.

Il a été injuste envers la doctrine catholique : car il l'a présentée dans tout le cours de son livre comme née au moyen âge, tandis qu'il sait mieux que tout autre qu'on en trouve dans les écrits des Pères la plus claire et la plus éloquente expression. « Si, plus fidèle au titre de votre livre, lui dit Newman, vous eussiez fait précéder l'exposé de notre enseignement relativement à Marie par l'exposé de l'enseignement des Pères; vos lecteurs auraient compris qu'il n'y a pas entre vous et nous une grande différence. Quand ils vous auraient entendu lui donner avec les saints Docteurs les titres de Mère de Dieu, de seconde Ève, de Mère de tous les vivants, de Mère de la vie, d'Étoile du matin, d'appui des croyants, d'expression de l'ortho-

doxie, de Mère sans tache de la sainteté, et autres titres semblables, l'énergie de ce langage aurait à peine été atténuée à leurs yeux par vos protestations contre les titres de *corédemptrice* et de *Prêtresse.* Et, si ces lecteurs étaient des protestants fanatiques, ils n'auraient pas lu votre livre avec ce plaisir et cette reconnaissance avec laquelle ils ont accepté votre témoignage contre nous. »

Mais Pusey n'a pu causer cette joie aux protestants, et porter à la vérité catholique ce préjudice sans se faire tort à lui-même et sans montrer son école sous un jour faux et odieux. Écoutons encore Newman : « Pour faire ressortir la prétendue exagération de notre dévotion envers Marie, vous avez dû vous placer sur un terrain bien inférieur à celui que vos sentiments à son égard devaient naturellement vous indiquer. Vous avez eu sans doute quelque raison pour agir comme vous l'avez fait : cette raison, je ne la devine pas ; ce que je sais, c'est que par respect pour les Pères qui ont si fort exalté Marie, vous avez pour elle et de la vénération et de l'amour, quoique vous ne le montriez pas dans votre livre. Je suis heureux de pouvoir ici affirmer ce fait, qui portera ceux des catholiques qui ne vous connaissent pas, à vous aimer à cause de votre amour envers Marie, en dépit de l'erreur qui vous empêche de lui tout accorder. »

Mais ce qui cause au pieux Oratorien une peine plus vive que tout le reste, c'est l'injure qui rejaillit sur Marie elle-même du mode d'argumentation adopté par Pusey : « Souffrez, cher ami, lui dit-il, que j'en appelle à vous de vous-même. Ne nous avez-vous pas froissés bien rudement dans la partie la plus tendre de notre cœur? Votre langage peut-il avoir d'autre effet que d'exposer au mépris et aux insultes de nos communs ennemis celle qui nous est plus chère qu'aucune autre créature ? Avez-vous même donné à entendre que dans notre amour pour elle il y a autre chose qu'un abus? avez-vous prononcé à son égard une seule parole affectueuse dans tout le cours de votre ouvrage ? J'aime à croire qu'il y en a quelqu'une ; mais je n'ai pas eu la consolation de la découvrir. »

Comment douter que ces tendres reproches ne fassent beaucoup plus d'impression sur celui à qui ils sont adressés que les paroles les plus dures écrites par d'autres contre lui ? C'est en cela que nous paraît consister l'art merveilleux de cette lettre. Nous ne parlons pas du style, que les juges les plus compétents de tous les partis s'accordent à admirer comme le plus parfait modèle de l'*anglais-*

saxon (1). Ce qui nous ravit bien plus encore que la grâce du style, c'est la délicatesse avec laquelle l'impétueux agresseur de la doctrine catholique est amené à reconnaître ses torts : autant il a mis d'amertume dans son livre, autant la lettre de Newman déborde de douceur. Espérons que la prédiction de saint François de Sales s'accomplira, et que ce miel catholique attirera plus d'âmes que l'aigreur anglicane n'en pourra éloigner.

H. RAMIÈRE, *S. J.*

(1) On sait que la langue anglaise reproduit le mélange des races qui, à diverses époques, ont conquis le sol de l'Angleterre : les deux éléments principaux qui la constituent sont le saxon, qui dominait presque seul avant la conquête normande, et le latin, qui formait la principale base du langage normand. Les écrivains du dernier siècle, comme Johnson, semblaient affecter de charger leur style de mots latins. Aujourd'hui, au contraire, on est revenu aux expressions et aux tournures saxonnes, et l'école d'Oxford a exercé sur ce mouvement littéraire une influence aussi puissante que sur le mouvement parallèle qui ramenait les esprits vers les doctrines de l'antiquité. De l'aveu de tous, Newman est, pour la grâce du style autant que pour la profondeur de la doctrine, à la tête de cette école.

CONSIDÉRATIONS

HISTORIQUES ET CANONIQUES

SUR

L'ESPRIT DIOCÉSAIN

(Second article.)

XIII

L'Église exerça sans obstacle, pendant treize siècles, le droit de conférer les dignités selon le mérite, sans distinction de royaume et de diocèse. Cette discipline dérivait de la tradition apostolique ; les décrets des Papes et des Conciles la sanctionnèrent ; la pratique en était l'expression vivante.

La plus grande dignité de la hiérarchie suivait la loi commune : le Souverain Pontificat n'était pas réservé aux ecclésiastiques du diocèse de Rome, de la province romaine, de l'Italie ; les Papes grecs sont la preuve visible des vues larges qui présidaient au gouvernement de l'Église.

Le cardinalat, les évêchés, les abbayes, les canonicats, les paroisses, dans toutes les provinces du monde chrétien, étaient des biens communs dont nul n'était exclu à cause de la patrie et de la naissance. L'Église avait coutume d'accorder la préférence aux clercs diocésains et indigènes, toutes choses d'ailleurs égales. Aucun de ses enfants n'est un étranger à ses yeux : elle veut donc être libre de les accueillir, sans leur demander quelle est leur patrie temporelle.

L'Église était en possession de cette précieuse liberté depuis treize cents ans lorsque la politique voulut l'en dépouiller.

La lutte mérite d'être étudiée dans son principe, dans ses causes et dans le dénouement.

L'origine de la guerre que la raison d'État fit à l'Église constate toute l'injustice de cette querelle.

D'autre part, la fermeté des Papes et de toute l'Église avec eux pendant la lutte a fait surgir de merveilleux documents, qui sont bien instructifs et qui nous révèlent toute l'importance que nous devons mettre à la liberté sur le point dont il s'agit.

Au surplus, la lutte n'eut aucune influence sur la discipline, qui reconnaît encore aujourd'hui que les clercs sont admissibles aux dignités et aux emplois, sans distinction de nation et de diocèse.

Loin de sanctionner les faits d'oppression et de reconnaître la validité des coutumes, les docteurs déclarent, à l'unanimité, que le privilége de la nationalité et de l'indigénat, relativement aux emplois ecclésiastiques, ne peut reposer que sur la dispense, l'indult émané du Saint-Siége.

XIV

La prétention de ne pas admettre les étrangers aux bénéfices du royaume de France, fut un des points du trop célèbre différend entre Boniface VIII et Philippe le Bel.

Les historiens expriment la profonde surprise qu'ils éprouvent de la conduite de Philippe ; ils font remarquer que Boniface VIII témoigna d'abord une affection particulière pour ce prince : car il envoya des secours aux princes français de Naples, pour favoriser la conquête de la Sicile, qui s'était donnée aux Aragonais (Baronius, 1295, 1297, 1298). Boniface VIII fit archevêque de Toulouse le fils de Charles II, roi de Naples. Lorsque Charles de Valois, frère de Philippe, arriva à Rome, il y fut reçu avec les plus grands honneurs, et Boniface lui confia presque tout le gouvernement de l'État pontifical.

Au sujet des bénéfices, Boniface VIII, pendant toute la durée de son pontificat, n'avait nommé que deux étrangers évêques en France : l'un fut le célèbre théologien Égidius, qui était de Rome ; l'autre était un éminent docteur de droit canon : l'un et l'autre avaient été élevés en France ; leur dévouement au roi était connu.

Ainsi, l'édit par lequel Philippe le Bel osa prohiber l'admission des étrangers était inexcusable. Dans la conférence qui eut lieu devant le roi, le cardinal d'Aquasparta, légat de Boniface, put soutenir en toute vérité que ce prince n'avait aucune raison de se plaindre du trop grand nombre d'étrangers qu'on nommait aux emplois ecclésiastiques du royaume : *Non potest rex queri, quod extranei instituantur in regno suo.... Summus Pontifex posuit fratrem Ægidium, de Ordine*



Augustinianorum; sed tamen vos scitis qualis clericus est: ipse magister in theologia, et enutritus, seu educatus in regno illo; episcopus etiam Atrebatensis, qui est professor legum et doctor in utroque jure canonico et civili, et fuit etiam enutritus in regno illo, et diligit honorem regni sicut seipsum etc.

Thomassin et Noël Alexandre avouent que les plaintes de Philippe le Bel n'étaient pas fondées.

Boniface VIII ne pouvait se dispenser de prendre la défense de l'Église, de ses droits et de sa liberté; il ne pouvait tolérer qu'un édit du prince temporel vînt statuer sur des matières religieuses et restreindre le pouvoir de donner les dignités aux clercs nationaux ou étrangers, suivant le mérite et les services. — Boniface avait profité de la liberté commune : originaire de la Catalogne par ses ancêtres, né à Anagni dans le Latium, il avait été chanoine de Lyon.

On connaît les suites de ce regrettable différend, qui occasionna de si grands maux.

Philippe, renouvelant l'hérésie des investitures, montrait la prétention d'instituer les évêques, après avoir séquestré le temporel des évêchés.

Le Pape, redoutant un schisme, offrit un indult au roi, en disant aux ambassadeurs : « Nous voulons que le roi fasse licitement ce qu'il fait illicitement; nous voulons lui accorder tous les indults que nous pouvons : car il est entièrement certain, et toutes les lois proclament que la collation des bénéfices ne peut appartenir au laïque, et que le laïque ne peut pas avoir le droit spirituel de conférer les emplois ecclésiastiques. Nous ne voulons pas que ceux qui reçoivent des siéges ou les possèdent soient induits en erreur : il est entièrement certain qu'ils ne peuvent les recevoir et les garder qu'avec notre consentement formel ou tacite. »

Ces dispositions conciliantes n'ayant pu fléchir le roi, Boniface VIII se vit enfin contraint de procéder à la fulmination des censures.

Un mois après le drame d'Anagni, Boniface quitta la vallée de l'exil pour la céleste patrie.

Les historiens font observer que la famille de Philippe le Bel s'éteignit en fort peu de temps, et qu'elle laissa la couronne de France aux Valois. En effet, Philippe mourut à 48 ans, dans une partie de chasse et en poursuivant un sanglier; ses trois fils régnèrent et mou-

rurent sans laisser d'héritier. Vingt-cinq ans après la mort de Boniface, toute la famille de Philippe s'était éteinte, en laissant la couronne à une autre branche.

XV

Sous le pontificat de Clément VI, l'archevêque de Cantorbéry suggéra à Édouard III de s'opposer à la nomination des étrangers aux bénéfices du royaume d'Angleterre. On prit occasion de ce que le Pape avait nommé un *étranger* à l'évêché de Norwick et conféré quelques bénéfices à deux cardinaux. Édouard III assembla son parlement et déclara hautement son intention d'expulser tous les étrangers et de séquestrer les revenus. Il adressa ensuite au Pape une lettre captieuse pour excuser cet acte de violence, en prenant pour prétexte que le patrimoine ecclésiastique était dans des mains indignes.

La copie de la lettre royale fut adressée à la plupart des princes de l'Europe, afin de les soulever contre le Pape. Édouard ne réfléchit pas que les Anglais étaient admis aux dignités et aux emplois ecclésiastiques des autres pays, et notamment à la cour pontificale.

Clément VI adressa plusieurs lettres au roi, afin de le ramener à de meilleurs sentiments. Nous avons la plus importante ; les autres n'ont pas été conservées.

L'acte d'Édouard est « une innovation contre Dieu et l'Église. » Le Pape rappelle tous les avertissements qu'il a fait donner au roi : « Votre lettre insinue que vous pouvez licitement faire des ordonnances dans votre parlement sur les réserves apostoliques et la nomination des évêques. La prétention de soumettre à votre bon plaisir les actes du Saint-Siége et de faire limiter la puissance du Souverain Pontife par les arrêts d'un parlement serait le comble de la témérité et par trop contraire aux constitutions divines. » Clément VI finit par dire que les actes du roi renversaient la foi et les fondements de la discipline.

Ces remontrances produisirent d'excellents effets : l'évêque de Norwick prit possession de son siége ; l'on peut supposer que les autres *étrangers* furent admis sans opposition. On ne trouve pas d'autre réclamation.

La question fut définitivement réglée sous Grégoire XI, et elle le fut dans un sens favorable à la liberté : le Pape promit de diminuer le nombre des étrangers bénéficiers en Angleterre, sans renoncer

entièrement à faire usage de son droit, qui, d'ailleurs, fut explicitement reconnu par Édouard (Rymer, tom. VII, p. 136).

XVI

L'exemple du roi d'Angleterre ne tarda pas à trouver des imitateurs.

Philippe VI, roi de France, publia, en 1346, une ordonnance qui rejetait les étrangers des bénéfices du royaume ; ordonnance à laquelle le roi prétendit donner un effet rétroactif, afin de remplir son trésor en séquestrant les revenus.

Clément VI ne faillit pas au devoir de son apostolat ; voici un extrait de la lettre qu'il écrivit au roi :

« Tant de choses opposées au droit divin et aux lois humaines ne semblent pas pouvoir se concilier avec le dévouement à Dieu et à l'Église dont vous avez donné tant d'éclatantes preuves. Les conseillers qui vous ont engagé dans cette voie auraient dû réfléchir sérieusement aux très-grands périls auxquels s'exposent, suivant les saints canons, les auteurs de semblables mesures, et ceux qui les conseillent et les soutiennent. Ils auraient dû s'assurer si les rois vos ancêtres ont jamais accompli ou même essayé de semblables choses, qui outragent la Majesté divine, par cela même qu'elles blessent l'Église et sa liberté. Si l'esprit de vos conseillers n'eût pas été aveuglé, ils auraient dû réfléchir que le Pontife romain, pasteur universel de l'Église catholique et Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, ayant incontestablement le gouvernement suprême de toutes les Églises, peut appeler les prélats et les autres personnes ecclésiastiques de toutes les parties du monde, et garder près de sa personne et du Saint-Siége tous ceux qu'il croit, ou les envoyer dans toutes les parties du monde chrétien lorsque l'utilité l'exige. »

Voilà comment c'est une doctrine solennellement définie par Clément VI, que le Pape a le pouvoir de confier les emplois ecclésiastiques, sans tenir compte des nationalités et de la diversité des diocèses.

Le roi de France céda et révoqua son édit.

Nous avons une lettre de Clément VI remerciant la reine de l'heureuse influence qu'elle avait exercée sur la conclusion de cette affaire.

XVII

Alphonse XI, roi de Castille, avait reçu communication, comme les autres princes, de la lettre d'Édouard III contre la nomination des étrangers ; mais il n'y prêta d'abord aucune attention.

Plus tard, apprenant que le Pape avait conféré l'évêché de Coria à un prélat qui n'était pas espagnol, il s'en plaignit par une lettre remplie de doléances et de récriminations de tout genre.

Clément VI calma le ressentiment du roi par les réflexions les plus sensées. On remarque dans la lettre pontificale le langage de la justice et de la vérité et le ton de bonté et de douceur que prend le Pontife :

« Nous sommes surpris, dit-il, que vous ayez permis que votre prudence soit circonvenue par des hommes qui voudraient posséder le sanctuaire par un droit de succession, que vous accueilliez les futiles prétextes de gens qui écoutent les passions coupables de leur cœur corrompu au lieu de suivre les inspirations de la raison, et que vous souffriez avec peine la détermination que l'Église romaine, votre mère, a prise au sujet de l'évêché de Coria. Nous vous le demandons, très-cher fils : les Apôtres du Seigneur, dont l'enseignement forme la gloire de l'Église, ces hommes qui ont propagé la foi chrétienne, qui en ont été établis les fondements, et auxquels succèdent les évêques, ne furent-ils pas destinés, par une disposition spéciale de la Providence, à prêcher dans les provinces et les royaumes à l'égard desquels ils étaient étrangers par leur naissance et leur race? Saint Jacques, qui a évangélisé l'Espagne et y a promulgué la sainte régénération du baptême, était-il espagnol? Pourquoi s'étonner que le Souverain Pontife, voulant remplir le ministère de servitude qui lui a été imposé et imiter Celui dont il occupe la place sur la terre, et qui ne fait pas de distinction entre Juif et Grec, prenne les sujets qu'il en juge dignes pour leur confier, quoique étrangers, le gouvernement des diocèses et les ouailles du Seigneur? »

Alphonse XI respecta la liberté de l'Église, soit qu'il ait reculé devant les menaces du Pape, soit qu'il ait cédé à ses instances.

Sous le règne de ses successeurs, de Pierre le Cruel, de Henri II, les emplois ecclésiastiques furent indistinctement donnés aux indigènes et aux étrangers.

La controverse se réveilla pendant le grand schisme : en 1393,

Henri III publia un édit par lequel il prétendit renvoyer de Castille les ecclésiastiques étrangers et séquestrer leur revenu ; mais Boniface IX ne laissa pas violer impunément les droits du Saint-Siége : ses instances et ses menaces obtinrent enfin la révocation de l'édit.

XVIII

Aucun des Papes du XIVe siècle ne fut du clergé et du diocèse de Rome par sa naissance. En effet, le bienheureux Benoît XI, successeur immédiat de Boniface VIII, naquit à Trévise ; Clément V était de Bordeaux ; Jean XXII, de Cahors ; Benoît XII, de la province de Toulouse ; Urbain V, de Mende ; Clément VI, Innocent VI et Grégoire XI étaient du Limousin ; Urbain et Boniface XI étaient Napolitains.

Un grand nombre d'étrangers, qu'il serait superflu de nommer, occupaient le cardinalat, les siéges patriarcaux, les évêchés, les abbayes, les canonicats et les paroisses, hors de leur diocèse, de leur patrie et de leur nation.

XIX

Quatorze Papes montèrent sur la chaire de saint Pierre pendant le XVe siècle : or, un seul, Martin V, était de Rome. On remarque ensuite deux Espagnols, un Crétois, trois Vénitiens, trois Liguriens et trois Napolitains.

Martin V créa cardinaux Hugues de Lusignan, de Chypre ; Jean, évêque d'Olmutz ; Henri Benufert, Anglais ; Jean Cervantes et Jean de Casanova, Espagnols ; Raymond et Guillaume Dinan, Français.

Sous Eugène IV, on remarque : Bessarion et Isidore de Thessalonique, Grecs ; Antoine Martin, Portugais ; Olescinius, Polonais ; Denis d'Agria, Hongrois ; Jean Kemp, Anglais ; Pierre Scovumberg, Allemand ; Louis de Bar et Guillaume d'Estouteville, Français ; Alphonse Borgia et Jean de Turrecremata, Espagnols.

Nicolas V créa, entre autres cardinaux, Antoine Cerda, de Majorque ; Astorge, Napolitain ; Amédée de Savoie ; Nicolas de Cuses, Allemand ; Jean Robin, Bourguignon ; Jean d'Artus et Louis de Varambon, Français.

Voici quelques nominations de Calixte III : Jacques, neveu du roi de Portugal ; Jean de Méla, Espagnol ; Richard Olivier, Normand.

Sous Pie II on remarque : Brochard, de Strasbourg ; Louis d'Albret, Français ; Jacques Cardona, Espagnol, etc.

Paul II créa cardinaux, entre les autres, Théodore Paléologue, marquis de Monferrat ; Jean de la Balue, évêque d'Angers ; Thomas Burke, archevêque de Cantorbéry ; Étienne de Varad, archevêque de Colocz ; Olivier Carafa, archevêque de Naples, et autres.

Sous Sixte IV, on remarque dans le Sacré-Collége : Jean d'Aragon, fils du roi de Naples ; George Costa, Portugais ; Ascagne Mario, fils du duc de Milan ; Philippe de Lévis, Charles de Bourbon, Français ; Pierre de Mendoza et Jean Moles, Espagnols.

Sous Alexandre VI, vers la fin du XV[e] siècle, le Sacré-Collége renferme un assez grand nombre de cardinaux étrangers ; par exemple : Frédéric-Casimir, fils du roi de Pologne ; Louis d'Aragon, Louis de Crète, Melchior Copis, Allemands ; Jean de la Grolaye, Philippe de Luxembourg, George d'Amboise, Français ; Thomas, archevêque de Gran, en Hongrie ; Jean Morton, archevêque de Cantorbéry ; Bernardin Carvajal, Diego Hurtado de Mendoza, Jean Castellar, François de Sprata, Espagnols.

Alexandre VI, qui était du royaume de Valence, en Espagne, donna la pourpre à plusieurs de ses compatriotes.

Voilà comment la dignité cardinalice continua d'être accessible à des hommes différant de patrie, de province, de nation, de langage et d'hémisphère, et tous étrangers au clergé romain par leur naissance et leur ordination.

XX

Le Concile de Constance ne défendit pas absolument la translation des évêques ; seulement il exigea de grandes raisons : *Non fiant absque magna et rationabili causa* (sess. 39). Toute translation suppose qu'un étranger est admissible aux emplois : car le sujet tranféré est étranger par rapport à l'un ou à l'autre diocèse, attendu qu'il ne peut appartenir aux deux diocèses à la fois.

Le Concile de Constance défendit aussi de destituer les chanoines et les curés sans un jugement canonique : *Inferiores autem* (episcopis), *ut abbates, aliique perpetui beneficiati, inviti, absque justa et rationabili causa cognita, amoveri seu privari non debeant* (*Ibid*).

XXI

En 1429, un grand démêlé s'éleva entre le pape Martin V et le roi de Pologne.

Ce prince, pour se rendre, dit-il, au désir des évêques, ordonna aux chanoines de Gnesne de n'admettre aucun étranger dans leur sein.

Une copie de la lettre du roi ayant été envoyée à Rome, Martin V écrivit plusieurs brefs, qui sont dans les Annales de Baronius.

Voici ce que le Pape écrivit au roi Ladislas en 1429 : « Sans parler d'une foule de choses contraires au droit, qu'on se permet en Pologne, nous avons eu depuis peu la copie d'une lettre où Votre Sérénité ordonne aux prélats et aux chanoines de Gnesne, sous des peines vraiment sérieuses, de ne donner la possession des bénéfices de la cathédrale à aucun étranger, attendu que les évêques l'ont ainsi décidé. Des évêques de Pologne ont-ils jamais pris une décision aussi inique, aussi exorbitante, aussi insultante pour nous et le Saint-Siége, aussi honteuse pour le royaume et pour les évêques qui l'ont adoptée ? »

La seconde lettre de Martin V est de la même année que la précédente. Elle constate qu'à cette époque le Pape nommait librement les indigènes ou les étrangers : « Les rois nous adressent assez fréquemment des demandes, et nous nous rendons à leurs vœux autant que nous le pouvons en conscience. Mais nous faisons quelquefois tout le contraire de ce qu'ils désirent. Dernièrement, nous avons fait cinq nominations en Angleterre sans tenir compte des demandes qui nous avaient été adressées par le roi. Nous avons agi de même pour l'Aragon et la Castille. Que Votre Sérénité se garde donc de croire que les princes aient acquis par la prescription le droit de faire nommer les sujets qu'ils nous présentent. »

Jusqu'au XI[e] siècle, les évêchés de Pologne furent constamment occupés par des étrangers. Ainsi, le siége de Breslau n'eut aucun évêque polonais jusqu'à l'année 1062 : les tables chronologiques de Longin Duglosk constatent ce fait étrange. En 1087, un Polonais ayant été élu au siége de Plock par le chapitre, le pape Victor III hésita avant de confirmer l'élection, parce qu'il préférait un étranger.

En Pologne, les évêques étaient élus par le chapitre de chaque cathédrale, conformément aux célèbres canons du quatrième Concile de Latran, qui forment encore aujourd'hui la discipline normale sur

ce point si important : car toute autre disposition se fonde sur le privilége et la dispense ; mais ils étaient confirmés et institués immédiatement par le Pape, au lieu de dépendre des métropolitains, comme c'était établi partout ailleurs, en vertu des anciens canons. La Pologne a donc été en possession de l'institution immédiate des évêques par le Saint-Siége longtemps avant les réserves des Papes d'Avignon et avant les règles de la chancellerie romaine reconnues par les divers concordats.

Il paraît que Ladislas se rendit aux remontrances de Martin V : l'histoire signale bien des étrangers dans les siéges épiscopaux et les autres charges ecclésiastiques de Pologne. D'autre part, nous trouvons, vers la même époque, sur le siége de Cosenza, en Calabre, un archevêque originaire de Cracovie. Si on veut que les clercs soient admissibles à toutes les charges ecclésiastiques dans une partie quelconque de la chrétienté, il ne faut pas avoir la prétention d'exclure chez soi les étrangers.

XXII

Le Concile de Bâle (sess. 24) fit un décret pour exiger que les cardinaux fussent pris dans toutes les nations chrétiennes, en observant toutefois qu'on n'en choisît qu'un seul dans la même ville ou dans le même diocèse : *De omnibus christianis regionibus, quantum commode fieri poterit, assumantur... de una civitate et diœcesi, ultra unum inde oriundum esse nequeant.* Le cardinalat, étant un bénéfice ecclésiastique, doit servir de règle pour les charges d'un rang inférieur. Les Pères de Bâle ne pensaient donc pas qu'il y eût de l'injustice ou quelque danger pour l'Église à nommer des étrangers ; ils croyaient que c'était utile et avantageux.

Un décret de la 31e session institua une espèce de concours au sujet des paroisses ; il prescrivit d'inviter les ecclésiastiques diocésains à se présenter : *De ipsa diœcesi, et alii qui voluerint*, etc. Les Pères de Bâle n'exclurent personne.

On sait qu'ils s'arrogèrent une grande autorité. Aussi ne craignaient-ils pas de conférer les bénéfices ; or, ils nommèrent bien souvent des étrangers. Énée Piccolomini, qui fut ensuite Pape sous le nom de Pie II, en offre un exemple des plus remarquables.

Le Concile l'ayant nommé prévôt de la cathédrale de Milan, Isidore de Rosati prit la parole :

« Que faites-vous? dit-il : vous donnez une prévôté élective à un étranger! vous conférez des bénéfices à Milan sans l'agrément d'un prince qui vous a si bien servis! vous laissez de côté des indigènes gradués pour des étrangers! Prenez garde : si vous ne laissez pas le chapitre faire librement usage de son droit, vous aurez un échec, et l'on se moquera de votre nomination. »

Piccolomini répliqua : « Ce n'est pas une chose nouvelle que les indigènes d'un pays reçoivent des dignités dans un autre : n'avons-nous pas vu l'archevêque de Bologne passer au siége de Milan ? »

Isidore se leva pour répondre; mais le Concile lui retira la parole, et Piccolomini, étant allé à Milan, se fit donner le canonicat par un Milanais qui s'y était déjà installé.

On peut voir toute la suite de cette affaire dans les Commentaires de Pie II, lib. I. Une grave maladie lui fit perdre son canonicat. Quelque temps après, un canonicat ayant vaqué à la cathédrale de Trente, par suite de la mort d'un Polonais qui en était le titulaire, les Pères de Bâle conférèrent cette prébende à Énée Piccolomini, lequel partit aussitôt afin de prendre possession; mais il trouva un Allemand, nommé Vilichin, déjà installé par l'élection du chapitre. La question fut déférée au Concile de Bâle, qui adjugea encore cette fois le canonicat à Piccolomini. Ainsi, le canonicat de Trente fut successivement occupé par un Polonais et par un Toscan.

Pie II fut ensuite nommé à l'évêché de Trieste, et plus tard transféré à Sienne; il devint cardinal-diacre de Saint-Eustache, cardinal-prêtre de Sainte-Sabine, et évêque de Vorms, en Prusse.

Il fut donc successivement chanoine, prévôt, évêque, cardinal à Rome, à Milan, en Allemagne, dans l'Illyrie et en Prusse, quoique étranger à ces divers pays.

Enfin, il fut élevé au Souverain Pontificat, et le conserva pendant six ans.

XXIII

Par une étrange contradiction, les Pères de Bâle, après s'être montrés si favorables à la liberté des nominations, approuvèrent la Pragmatique Sanction, dont la principale disposition consistait à exclure les étrangers des charges ecclésiastiques du royaume de France.

La Constitution de Léon X contre cette Pragmatique établit pleinement que les Pères de Bâle avaient approuvé cette loi : *Sanctio*

ipso, et in ea contenta, a Basiliensi Concilio edita, et ipso Concilio instante, a Bituricensi congregatione recepta et acceptata fuerunt, etc.

Léon X abrogea la Pragmatique et la prohiba sous des peines spirituelles de la plus haute gravité; le Concile de Latran confirma l'abrogation, les députés du clergé français y adhérèrent, et le roi François Ier prit l'engagement de poursuivre l'abolition de cette institution purement politique.

Tous les docteurs qui aiguisent leur plume contre la Pragmatique, les Papes et les Conciles qui l'anathématisent, les princes qui en poursuivent l'abolition, sont autant de voix qui nous apprennent que l'exclusion des étrangers est en opposition avec les saints canons et porte atteinte à la liberté de l'Église.

Au reste, il n'est pas bien certain que la Pragmatique dût comprendre les cardinaux.

XXIV

En éveillant le goût des innovations en matière ecclésiastique, les Pères de Bâle jetèrent des ferments de discorde dans tous les royaumes de la chrétienté, et particulièrement en Allemagne.

Afin d'arrêter le cours des controverses et des préventions que nourrissait l'empereur Frédéric III, le pape Nicolas V envoya Jean Carvajal en qualité de légat. Ainsi fut conclu le *Concordat germanique*, où l'on ne remarque, d'ailleurs, aucune disposition contraire à l'admissibilité des étrangers.

En effet, les Souverains Pontifes demeurèrent en possession de conférer librement les bénéfices qui leur étaient réservés en vertu du Concordat.

Sous le pontificat de Pie II, un grand conflit s'éleva au sujet de l'évêché de Brixen, pour lequel le Pape nomma le cardinal Nicolas de Cuse. L'archiduc Sigismond s'opposa à la nomination, en donnant pour prétexte que les évêchés d'Allemagne ne se mettaient pas en commende. Le Pape recourut aux armes spirituelles, et l'archiduc s'empressa de demander pardon : *Humiliatus veniam et absolutionem a Papa impetravit*, dit Prithème.

XXV

Au conclave de Paul II, les cardinaux mirent par écrit des *pacta conventa* que le nouveau Pape devait promettre par serment ; le

sixième article regarde la collation des charges ecclésiastiques. Paul II promit donc de n'accorder la nomination des évêques à aucun prince et de révoquer tous les indults qui pouvaient avoir été donnés précédemment. Le lecteur aimera d'avoir sous les yeux le texte même de cet engagement : *Quod de majoribus committendis sacerdotiis nonnisi in consistorio, sententiis auditis, decerneret jus ad ea nominandi omnino non promitteret : diploma eis non daret, quibus ad alienum arbitrium eadem se collaturum promitteret : si qua essent antea data, uno edicto adimeret.*

Paul II signa les articles convenus et fit serment de les observer. Il était né à Venise et il était neveu du pape Eugène IV. Il avait été successivement archidiacre de Bologne, évêque de Cervia, évêque de Vicence, évêque de Padoue, cardinal-diacre de Sainte-Marie et cardinal-prêtre de Saint-Marc.

Il est donc certain qu'en 1474 aucun indult de nomination n'avait été encore accordé.

Paul II observa fidèlement son serment : il n'accorda pas d'indult et il disposa librement des charges ecclésiastiques. Toutefois les princes pouvaient demander, et le Pape, lorsqu'il avait déjà fait son choix, prévenait le prince de demander le sujet déjà nommé par le Pontife. On lit dans une lettre de Paul II au roi de Portugal : *Occurrente vacatione, memor sit Serenitas tua hujus nostri propositi, et si supplicare pro aliquo intendit, pro Alvaro supplicet, quia et honor tuus erit non negligere servitorem fidelem*, etc. Il s'agissait alors d'Alvarez Gondisalvi.

XXVI

Les indults de nomination devaient assurer le triomphe des indigènes et des nationaux sur les étrangers.

Il paraît que Sixte IV accorda l'indult au roi de Castille ; mais le royaume d'Aragon ne jouissait pas encore du privilége.

Le même Pape accorda aux Florentins le droit de présenter une liste de candidats parmi lesquels il choisirait librement celui qu'il croirait le plus digne. Ce n'est pas encore la nomination gouvernementale comme elle a existé dans la suite.

XXVII

Les canonistes du XVe siècle s'accordent à dire que les ecclésiastiques diocésains n'ont pas, de droit commun, un titre spécial, à l'exclusion des étrangers.

Commençons par Pierre d'Ailly, qui est rangé parmi les écrivains ecclésiastiques. — Né en Picardie, chancelier de l'Université de Paris, trésorier de la Sainte-Chapelle, évêque du Puy, évêque de Viviers, évêque de Cambrai, enfin cardinal-prêtre de Saint-Chrysogone, il fut surnommé l'aigle de France et le fléau des hérétiques.

Dans le livre *de Auctoritate Ecclesiæ*, Pierre d'Ailly enseigne que les Souverains Pontifes ont pu justement se réserver la collation des dignités supérieures et celle des bénéfices inférieurs, parce qu'elle leur appartenait en vertu d'un droit extrêmement ancien. Ces réserves se rattachent au pouvoir suprême pour l'administration de l'Église universelle; d'ailleurs, les abus qui s'étaient glissés dans la collation et l'élection expliquent cette réserve.

XXVIII

Saint Antonin traite la question dans plusieurs endroits de sa Somme. — Un ecclésiastique appartenant à un diocèse étranger peut-il être *élu*, ou doit-on simplement le *postuler?* Le droit commun exprimé dans les Décrétales permet de procéder à l'élection proprement dite, quoiqu'il soit vrai de dire que le consentement de l'évêque de cet ecclésiastique est requis. La Décrétale *Cum inter canonicos* décide clairement que nul ne doit être écarté d'une charge ecclésiastique par la raison qu'on appartient à un diocèse étranger. Il est vrai que la Décrétale *Etsi unanimiter* autorise la simple postulation, au lieu de l'élection proprement dite; mais elle veut parler des clercs qui ont déjà un bénéfice résidentiel, ce qui ne comprend pas ceux qui sont entièrement libres de toute obligation de résidence.

Ailleurs, saint Antonin dit que le Pape est libre de prendre les cardinaux où bon lui semble; toutefois, des raisons de convenance, que saint Bernard explique parfaitement, veulent qu'ils soient choisis dans toutes les provinces, et que nulle nation ne soit écartée de cette éminente dignité : d'abord, pour l'administration de la justice, tout homme connaît mieux son pays que les étrangers; secondement, pour écarter l'affection charnelle qui existerait si les cardinaux étaient du même pays; troisièmement, pour entretenir l'unité dans le peuple chrétien, car le mépris produit la division et le le schisme dans l'Église.

Cette doctrine s'applique parfaitement aux siéges épiscopaux et autres bénéfices inférieurs.

XXIX

Alphonse Tortat est de l'époque de saint Antonin. Cet homme infatigable pour l'étude naquit à Madrid ; il fut docteur de Salamanque et évêque d'Avila.

Dans le *Commentaire sur saint Matthieu* (c. XXII), il demande si c'est faire acception des personnes que de circonscrire l'élection d'un Prélat dans le cercle des ecclésiastiques qui sont attachés à la cathédrale. S'il n'y a dans cette église, dit-il, personne qui offre les qualités que le droit exige, et qu'on les trouve ailleurs, c'est faire acception des personnes et pécher que de prendre un indigne dans la cathédrale, par la seule raison qu'il en fait partie. Ainsi, un étranger digne doit être préféré à l'indigène qui est moins digne.

XXX

Arrivons au XVIe siècle. Les concessions de Sixte IV ayant ouvert une nouvelle voie, les autres pays s'y précipitèrent, pour n'être pas réduits à donner leurs bénéfices aux clercs originaires de pays qui n'admettaient eux-mêmes que les indigènes. Dans l'ancien état de choses, tout se compensait équitablement : si l'on voyait quelquefois des étrangers sur les siéges épiscopaux et dans les autres charges, les clercs du pays pouvaient aspirer aux positions ecclésiastiques dans les autres contrées ; mais du moment où quelques provinces obtinrent des indults qui réservaient les bénéfices aux indigènes, les autres pays furent entraînés à prendre les mêmes précautions. Néanmoins, la discipline générale ne fut pas altérée.

Les habitants de Malte demandèrent un privilége à Léon X pour réserver les bénéfices de l'île aux indigènes. Le Pape accorda le privilége en déclarant que les *familiares* de l'Évêque pourraient aspirer, quoique étrangers.

XXXI

Après tous ces indults exclusifs des étrangers, quoi d'étonnant que le clergé romain ait désiré garder tout au moins les charges ecclésiastiques de Rome? En effet, Léon X accorda un indult d'après lequel on devait réserver aux citoyens romains les canonicats et les prébendes, les dignités, les personats, les offices, les paroisses et

autres bénéfices inférieurs, les bénéfices réguliers, les monastères de Saint-Grégoire et de Saint-Sébastien, et généralement tous les monastères et tous les prieurés de Rome et du district.

Voici ce qui n'était pas compris dans l'indult de Léon X, en sorte que les étrangers, c'est-à-dire tous ceux qui n'étaient pas citoyens romains, pouvaient encore y aspirer : 1° les canonicats des trois basiliques patriarcales, Saint-Jean de Latran, Sainte-Marie-Majeure et Saint-Pierre ; 2° les bénéfices établis dans les soixante-dix églises titulaires des cardinaux ; 3° les bénéfices résignés en faveur des étrangers ; 4° les bénéfices ou monastères qu'il était d'usage de conférer aux cardinaux à titre de commende.

L'indult de Léon X ne fut pas, à ce qu'il semble, longtemps en vigueur : c'était une loi de circonstance, qui parut nécessaire pour répondre au système d'exclusion qui prévalait dans les autres pays.

Depuis longtemps la qualité d'étranger n'est plus, à Rome, un motif d'exclusion, surtout pour les paroisses : les étrangers qui ont deux ans de séjour à Rome sont reçus au concours.

XXXII

Léon X accorda aussi le privilége de l'indigénat à une partie du diocèse de Reggio de Calabre. On assure que le diocèse de Palerme obtint aussi ce privilége, que saint Pie V accorda ensuite aux indigènes de Majorque, et Clément VIII à la Sardaigne. Nous n'avons pas les titres de ces dernières concessions.

Lorsque Matthias Corvin reconquit Otrante sur les Turcs, il trouva la ville complétement saccagée. Comme les habitants avaient été massacrés, il fallut prendre des dispositions extraordinaires pour la repeupler. C'est pourquoi le roi exempta les habitants des charges publiques, et le Pape Clément VII leur accorda le privilége de posséder seuls les bénéfices du pays.

Clément VIII, ayant recouvré Ferrare *sine ulla sanguinis effusione*, partit pour visiter cette ville, et il accorda aux habitants, entre autres priviléges, en récompense de leur dévouement au Saint-Siége, celui de réserver aux originaires et aux citoyens naturels du pays les bénéfices ecclésiastiques.

Ces priviléges devaient infailliblement provoquer des représailles, ainsi qu'on l'a fait remarquer plus haut. Quel fut le motif qui décida

Sixte V à conférer au royaume de Valence le privilége de l'indigénat? Ce fut que, ce royaume étant peu étendu et très-peuplé, les habitants des royaumes voisins venaient prendre les bénéfices du pays, tandis qu'ils jouissaient de priviléges qui portaient l'exclusion des naturels de Valence.

XXXIII

Les indults que nous venons de citer étant postérieurs au Concile de Trente, on comprend par là que ce Concile n'a pas modifié le droit commun et l'ancienne discipline : car il ne serait pas nécessaire de demander au Pape un privilége et une dispense à l'égard d'une loi qui n'existerait plus. En effet, le Concile, qui mit tant de sollicitude et de zèle pour détruire les abus, ne contient pas un seul mot sur les ecclésiastiques étrangers. Le chapitre XVIII de la session XXIV, lequel institue le concours pour la nomination des curés, ordonne d'appeler par édit tous ceux qui désirent se faire examiner : *Per edictum etiam publicum vocentur, qui volent examinari.* Il n'est point parlé de l'indigénat ni du clergé diocésain.

Quelques évêques proposèrent de réserver les bénéfices aux indigènes de chaque diocèse : Dominique Soto, qui se trouva au Concile de Trente, en fait foi; mais le Concile ne fit aucun décret sur ce point et laissa par conséquent le droit commun.

XXXIV

Jean Major, Écossais, docteur de Paris, est mis au rang des écrivains ecclésiastiques. Dans le *Commentaire sur les Sentences*, il dit que les bénéfices doivent toujours être donnés au plus digne, sans considérer la naissance et l'origine : car ce serait faire acception de personnes. Cette règle se fonde sur les saints Canons et sur la pratique générale.

XXXV

Antoine de Cordoue, *théologien éminentissime*, est une gloire du XVIe siècle. Il démontre *ex professo* qu'il n'est pas permis d'interdire la communion entre les divers peuples chrétiens, en leur refusant les dignités, les charges ecclésiastiques, par la seule raison qu'on est étranger. Cette exclusion serait contraire à l'unité chrétiennne. Saint Thomas prouve, dans l'opuscule *de Symbolo*, que la commu-

nication des biens fait partie de l'unité de l'Église. Le Docteur Angélique (opuscule *Contra impugnantes religionem*) dit que tout homme qui peut exercer un acte a le droit d'être reçu dans les sociétés établies pour cet acte. Les instituts religieux, le doctorat, les dignités ecclésiastiques et séculières doivent donc être accessibles pour tous les chrétiens, sans distinction de naissance et de patrie. La justice distributive veut que les biens ecclésiastiques soient donnés à tous les hommes qui en sont dignes.

XXXVI

Les canonistes s'accordent à dire que les statuts particuliers qui défendent de donner les charges ecclésiastiques aux étrangers ne sont pas valides, sauf l'approbation formelle du Saint-Siége.

On peut consulter Thomas del Beni, *de Immunitate ecclesiastica*, chap. VIII, quest. 10. Il soutient que les statuts de ce genre violent la liberté de l'Église. Là où ces statuts existent, on doit présumer que les princes agissent en vertu d'un privilége que le Saint-Siége leur aura concédé en récompense de leur dévouement,

Les enfants de l'Église, dit Thomassin, ne sont des étrangers en aucun lieu. Les anciens canons recommandaient l'élection *de gremio;* le changement qui s'est accompli dans la discipline semble avoir été amené par l'union plus étroite qui s'est formée entre les Églises particulières et par la communion plus parfaite qui s'est montrée entre elles et leur Chef suprême dans les temps modernes.

XXXVII

Il y a dans la hiérarchie ecclésiastique une dignité que l'on ne peut conférer qu'aux étrangers : le Concile romain de 1725 défend de prendre le vicaire général dans le clergé de la ville ou du diocèse. Les canonistes rapportent un grand nombre de décrets du Saint-Siége qui excluent les ecclésiastiques diocésains des fonctions de vicaire général. Les parents d'un évêque, tels qu'un frère ou un neveu, ne peuvent pas être nommés vicaires généraux : on a des décisions formelles sur ces divers points.

CH. CHAILLOT,

Prélat romain.

LES ÉPOPÉES FRANÇAISES (1)

I

Au commencement du XVIII• siècle, les voyageurs et les touristes qui se rendaient de Naples à Sorrente, aimaient à s'arrêter quelques instants entre Torre dell' Annunciata et Nocera, au milieu d'un splendide paysage s'étendant en pente douce depuis le pied du Vésuve jusqu'au bord de la Méditerranée. D'un côté, avec ses couches successives de lave refroidie, la rude et noire montagne qui vomit le feu et qui brandit parmi les nuages son panache de flamme et de fumée ; de l'autre, la nappe bleue du golfe de Naples, les barques des pêcheurs, les voiles des vaisseaux fuyant à l'horizon, et, dans le lointain, le cap de Sorrente, les îles d'Ischia et de Procida où la fable avait placé le géant Typhée, Capri où plane encore le souvenir de Tibère. Mais ce qui, en cet endroit particulier, frappait et arrêtait le voyageur, ce n'était point précisément cette vue admirable, puisqu'il la contemplait déjà depuis Naples et qu'il la devait retrouver tout le long de sa route : c'était, au centre de cet horizon, la fertilité, le mouvement et la vie de ce merveilleux coin de la terre. De gaies habitations que les premiers rayons de l'aube semblaient avoir dorées de leur jaune reflet ; de belles villas, ayant, au lieu de toitures, des promenoirs et des terrasses à balustrades de marbre, s'élevaient çà et là, tantôt dans un bosquet d'orangers en fleurs, tantôt à l'ombre de vieux arbres, cinq ou six fois séculaires, qui plongeaient profondément dans le sol leurs racines énormes. Une petite rivière, le Sarno, roulait joyeusement ses claires eaux parmi les champs et les jardins, parmi les bois et les prairies. Nulle ruine romaine dans le paysage. Les murs les plus anciens n'étaient pas plus âgés que les arbres ; et, bien que l'on vît à la culture de la terre, au nombre et à l'aspect des maisons, que depuis longtemps déjà la main de l'homme travail-

(1) Les Épopées françaises. I. *Études sur les Origines et l'Histoire de notre Littérature nationale*, par Léon Gautier. Un volume grand in-8 de 700 pages. Chez Victor Palmé. Prix : 10 francs.

lait cette oasis, il était aisé de reconnaître que la civilisation d'autrefois ne s'y etait point assise, et que c'était à une époque plus rapprochée de nous qu'on s'était avisé de défricher et de peupler ce fertile désert. Çà et là, beaucoup de choses anciennes ou vieilles, aucune qui fût antique. D'après les érudits, nul souvenir des anciens ne se rattachait à cet endroit, sinon, — prétendait-on, — qu'il aurait été traversé par Pompée dans l'une de ses guerres. De là le nom sous lequel quelques parchemins le désignaient : *campus Pompeius*, « le camp ou le champ de Pompée. »

Mais de l'authenticité plus ou moins douteuse de ce nom on s'inquiétait fort peu, et il faut tous nos scrupules d'historien, ne voulant rien oublier, pour rappeler ce détail parfaitement indifférent aux habitants qui peuplaient ce joli paysage, comme aux touristes qui y arrêtaient leurs regards. Sous ce soleil ruisselant, au sein de cette végétation luxuriante, le sentiment du présent semblait tout dominer, et la vie, une vie joyeuse comme le matin et bruyante comme un plein midi, débordait de toutes parts. Sur la route se croisaient, dans tous les sens, gens à pied et gens en voiture : ici, ces grands chariots de paysans qu'a immortalisés le pinceau de Léopold Robert ; là, des cavalcades empanachées. Plus loin, des troupeaux de buffles au pas pesant, rentraient à l'étable ou descendaient dans les prairies. A chaque instant, dans un nuage de poussière, au bruit de mille grelots, le corricolo aux roues rapides passait et brûlait le pavé. Et, à l'exception des animaux graves et calmes qui ne se hâtaient que lentement, tout cela allait, venait, courait, vivait, en un mot, avec cette vélocité sautillante, particulière au peuple de ce pays.

Un jour, au cœur même de cette contrée, un paysan creusait un puits. La terre était friable et douce, comme de la cendre mouillée et séchée. Voilà que tout à coup il heurta du bout de sa pioche un corps très-dur qui rendit un son métallique. Il creusa plus avant et vit que ce corps avait une forme humaine. C'était une statue de bronze, l'une des plus belles que nous ait laissées l'art antique. Il continua de creuser à gauche et à droite, espérant rencontrer encore quelque objet de cette nature, peut-être même un trésor; il trouva les quatre murs d'une grande salle. D'autres vinrent après lui, la salle permit de découvrir toute la maison. On voulut rechercher le jardin, et, on trouva une seconde maison, puis une troisième, puis un palais, le tout avec des peintures, des fresques, des objets d'art, des meubles

en métal, tout l'attirail d'une civilisation disparue. Une ville, une grande ville de près d'une lieue de tour, se dressait peu à peu comme une résurrection formidable devant les foules accourues et stupéfaites, dit-on, jusqu'à l'épouvante. Le *Campus Pompeius* n'était autre que l'emplacement de Pompeï, de Pompeï jadis disparue tout à coup en quelques heures, et pour ainsi dire enterrée vivante sous la pluie de cendres du Vésuve, lors de cette terrible éruption de l'an 70, dans laquelle périt Pline l'ancien, suivant le récit émouvant que nous a transmis Pline le jeune. Elle gisait là, cachée, recouverte et ensevelie depuis quinze à vingt siècles, sous ce linceul de cendres; non point couchée et ruinée, mais debout et superbe, avec tous ses monuments qui, sauf leur forme antique, semblaient bâtis d'hier, avec ses merveilles artistiques plus nombreuses et plus éclatantes que celles de la plupart de nos villes d'Europe, avec ses portiques, ses arcs de triomphe, ses colonnes, ses palais, ses rues pavées d'asphalte, ses places publiques, ses statues de marbre et d'airain, ses musées, ses bains, ses théâtres, ses temples. Elle gisait là, cette vaste cité, à quelques pieds du sol, à fleur de terre pour ainsi dire, inconnue, oubliée, n'étant point même soupçonnée, aussi complétement ignorée en un mot que si elle n'eût jamais été. Et sur la terre fertile, verdoyante et joyeuse, la végétation florissait; et les routes, peuplées de piétons et de cavaliers, couraient à travers les campagnes, et on allait et on venait sans se douter le moins du monde que l'on marchait sur ces restes prodigieux d'une civilisation écroulée.

J'ai visité moi-même cette ville extraordinaire, à la fois vivante et morte, cette ville que semblaient avoir quittée la veille seulement des hommes disparus depuis bientôt deux mille ans. A l'ombre de ces palais, au milieu de ces rues, faites, ce semble, pour être si bruyantes, le silence et la solitude, l'un et l'autre si doux dans les profondeurs des bois, ont je ne sais quoi de terrible. L'ornière tracée par les derniers chars qui ont passé là, n'est point encore effacée. Au-dessus d'une porte j'ai remarqué un écriteau indiquant que la maison était à louer pour les prochaines ides de mars. On croirait que les habitants sont allés à quelque fête des environs et qu'ils vont rentrer tout à coup..... Et je parcourais ces monuments superbes, ces palais de marbre, et je me demandais comment pendant tant de siècles on ne les avait point découverts; et, mesurant combien était peu épaisse la couche de terre qui les avait cachés pendant un si long temps,

je ne pouvais concevoir comment on ne s'était point douté de cette ville qui était là, gisante et magnifique, attendant sa résurrection. Et j'accusais l'incurie de ce peuple, et sa légèreté, et sa folie. Et je me disais en moi-même que, dans notre intelligente terre de France, parmi nos savants, nos curieux et nos fouilleurs, pareille chose eût été impossible. Je me disais avec orgueil que, dans notre pays, je ne sais quel instinct divinatoire aurait prévenu en quelque sorte dès le premier pas et dès le premier jour quiconque eût foulé un tel sol et lui eût crié dans l'oreille : *Civitatem calcas.*

Je me trompais, et notre pays a, sur sa conscience intellectuelle, un fait bien autrement inconcevable et monstrueux que l'oubli d'Herculanum ou de Pompeï.

II

Depuis ma première enfance, depuis que ma mère me remit pour la première fois un livre entre les mains, et de même qu'elle m'avait enseigné à marcher dans les allées parfumées du jardin, m'apprit à lire dans les livres, c'est-à-dire à marcher aussi dans ces sentiers de l'esprit et dans ces routes diverses que tant d'ouvriers ont tracées; depuis ce moment, — déjà lointain, — hélas ! je n'ai cessé de vivre dans le pays des lettres françaises, m'y promenant d'abord pour la joie un peu paresseuse de mon intelligence, y voyageant ensuite avec un zèle studieux, et enfin y construisant moi-même mon humble maison pour y passer mes jours terrestres. Que de fois j'ai parcouru cette longue avenue qui remonte de l'année où nous sommes jusqu'au seizième siècle et qui redescend des haillons mal cousus de Villon, à la pourpre déchirée de Hugo ! J'allais et je venais, m'arrêtant partout, m'asseyant à tant de foyers illustres et admirant comment, en un espace de temps relativement si court, avait pu se former une littérature si riche, si variée, si vivante, si magnifique parfois, une langue si claire, si ferme et si puissante à tout exprimer. Je me plaisais surtout à l'étudier dans sa seconde formation au seizième siècle, le plus souvent en la compagnie de mon vieux voisin du Périgord, le sieur Michel de Montaigne. Et si je m'arrêtais à cette période de ces trois derniers siècles, c'est que, avant le seizième siècle, je ne trouvais nulle œuvre littéraire, l'esprit humain ayant fait un long somme durant cette froide et ténébreuse nuit qu'on appelle le moyen âge. Ronsard et la Pléiade l'avaient déploré comme moi; Boileau et le Parnasse de Louis XIV l'avaient confirmé; Vol-

taire et l'Encyclopédie l'avaient proclamé; les lèvres universitaires de M. Duruy l'avaient elles-mêmes déclaré naguère dans une grave harangue : « Au delà de la Renaissance il n'y avait rien. »

Or, au-delà de la Renaissance, malgré l'universitaire M. Duruy, malgré le spirituel Voltaire, malgré le correct Parnasse du XVII° siècle, malgré l'impeccable Boileau, malgré la lumineuse Pléiade, malgré le poëte Ronsard, il y avait, dis-je, plus que Pompeï et Herculanum : il y avait toute une immense cité littéraire, il y avait l'épopée même de notre nation, les *Iliades* et les *Odyssées* de la France.

Je l'ignorais, et je viens de l'apprendre.

Un livre admirable : « *Les Épopées françaises* », publié il y a deux mois environ par M. Léon Gautier, archiviste des Archives de l'Empire, a été pour moi le révélateur de cette grande cité épique complétement enfouie et ignorée depuis le XVI° siècle, et dont les patientes fouilles de l'érudition découvrent aujourd'hui un à un tous les monuments.

En entrant à Pompeï, j'étais prévenu et je savais à l'avance ce que j'allais voir. Et cependant mon impression fut profonde. Toutefois elle ne fut rien à côté de celle que je viens d'éprouver en pénétrant pour la première fois dans cette superbe cité épique construite par nos pères, dans cette littérature inconnue, dans ces poëmes dignes d'Homère, qui furent chantés autour du berceau de la France et dont les rudes accents contribuèrent si puissamment à former le génie premier de notre race. C'était avec un sentiment où le respect se mêlait à l'admiration que j'allais, sur les pas de mon savant cicérone, de l'une à l'autre de ces nationales et chrétiennes épopées où revivait, frémissante, la grande âme de nos aïeux. En vérité, c'était là un beau voyage que faisait mon esprit. Nulle étude, nul savoir n'avaient, à l'avance, défloré le spectacle tout nouveau que je voyais : je jouissais pleinement de tout le bénéfice de mon ignorance antérieure, et je marchais de surprise en surprise avec une joie d'enfant.

Mon guide m'empêchait de m'égarer dans ce vieux monde qui me semblait un monde nouveau.

Ce n'était point dans une poudreuse bibliothèque, c'était en plein air, dans cette jolie pépinière du Luxembourg qui va bientôt disparaître, dit-on, pour laisser passer je ne sais quelle rue, qu'il faisait revivre devant mon esprit charmé toutes les grandes créations épiques de ces siècles lointains réputés si barbares. Promenant çà et

là le regard sur les bourgeons naissants, sur les branches d'arbustes qui commençaient à se couvrir de feuilles en attendant leur parure de fleurs, sur la terre où verdoyait l'herbe nouvelle, devisant des hommes et des choses du temps passé au milieu de l'éternelle jeunesse de la nature, je cheminais avec lui à pas lents, l'écoutant avec bonheur et toutefois l'interrompant à chaque instant, ainsi qu'on fait avec un vieil ami, pour émettre moi-même tel ou tel aperçu qui me venait en la pensée, au sujet de cette littérature si antique pour lui, si nouvelle pour moi, dont il m'entretenait....

— Eh quoi! Etait-ce donc l'auteur en personne qui était votre compagnon?

— Pourquoi m'interrompez-vous, curieux lecteur? Quel que fût mon compagnon, c'était un instructif et charmant causeur. Il était merveilleux à entendre pendant qu'il me guidait dans cette Pompeï littéraire et qu'il m'expliquait tour à tour, et pierre par pierre, d'abord comment elle avait été construite, puis comment tous les monuments avaient été reliés entre eux de façon à former une cité unique, et enfin comment cette vaste cité littéraire avait été peu à peu recouverte par la poussière, par la mousse, par les arbustes et les ronces, par la terre, au point d'être absolument oubliée. Il prévoyait mes curiosités, il devinait mes incertitudes, il répondait à mes questions, il provoquait les réflexions de mon esprit.

Et puisque vous venez, cher lecteur, de pousser la curiosité jusqu'à m'interrompre, je m'imagine que vous aurez peut-être quelque plaisir à assister à cette intéressante conversation que voulait bien avoir avec moi, pauvre ignorant, l'érudit à la fois spirituel et profond qui a écrit *les Épopées françaises.*

III

— Vous avez pris là, lui dis-je en l'abordant, un singulier titre et un singulier sujet. Tout d'abord la matière était pauvre...

— Très-riche au contraire, fit-il en m'interrompant.

— Très-pauvre, repris-je avec fermeté. « Les Français n'ont pas la tête épique, » comme l'a dit Voltaire et comme il l'a très-bien prouvé par la *Henriade.* Aussi n'avons-nous, en fait de poëmes épiques, que des œuvres tantôt médiocres, tantôt ineptes, toujours ennuyeuses. Au seizième siècle : la *Franciade* de Ronsard, la *Henriade* et la *Loyssée* de Sébastien Garnier, la *Guisiade* de je ne sais

qui ; au dix-septième, le *Chevalier sans reproche* de Jacques de la Lain, le *Moïse sauvé* de Saint-Amand, le *Clovis* de Desmarets, le *Saint-Louis* du P. Le Moyne, le *David* de Les Fargues, le *Charlemagne* de Louis le Laboureur, les deux *Charlemagne* de Courtin, la *Pucelle* de Chapelain, le *Childebrand* de Carel de Sainte-Garde, abominables fatras poétiques dont Boileau a fait stricte justice. Au dix-huitième, la *Henriade* de Voltaire, lourd poëme léger. Au dix-neuvième, la *Caroléide* du vicomte d'Arlincourt, le *Charlemagne* de Lucien Bonaparte, le *Philippe-Auguste* de Parseval, le *Napoléon en Egypte* de Barthélemy et Méry (dans lequel il y a, j'en conviens, de réelles beautés), et enfin pour clore cette longue liste, *la Franciade* de M. Viennet, laquelle est bien loin d'être en progrès sur celle de Ronsard. Voilà tout : il n'y a pas autre chose. Il est déraisonnable de consacrer comme vous le faites un grand ouvrage à commenter ces médiocrités, qui ne valent pas même la peine d'être lues.

Mon interlocuteur me semblait atterré :

— Je connais quelque peu la littérature de la France, ajoutai-je du bout des lèvres, en me rengorgeant avec modestie après cette savante énumération.

— C'est vrai, répondit-il. Vous possédez notre ancienne littérature à peu près comme un homme qui prétendrait connaître l'histoire architecturale de la France parce qu'il a visité Versailles et le Louvre, et qui n'aurait jamais vu ni une cathédrale ni un château fort du moyen âge.

— Permettez! le moyen âge a exprimé sa pensée dans l'architecture et non dans des œuvres littéraires. Il a construit ses poëmes en pierre de taille et en granit, et ses rudes mains n'ont pas su ou n'ont point daigné les écrire sur le parchemin. Ce n'est que lors de l'invention de l'imprimerie que l'esprit humain s'est incarné dans le livre. Il y a dans *Notre-Dame de Paris*, par Victor Hugo, tout un chapitre sur cette idée : « Ceci tuera cela : le livre tuera l'édifice. ».

— Très-bien ! me repartit mon compagnon. Vous étudiez, paraît-il, l'histoire dans les romanciers. C'est le moyen d'être bien renseigné.

— L'êtes-vous donc beaucoup mieux? lui répliquai-je avec une ironie sûre de son fait

— Non, sans doute, répondit-il avec une apparence d'embarras qui me sembla être la constatation définitive de mon triomphe.

Toutefois, reprit-il, devant une civilisation qui a produit de telles

splendeurs architecturales, qui a accompli de si grandes choses depuis Charlemagne, qui a enfanté dans l'ordre de la religion et de la science des hommes comme saint Thomas, comme saint Anselme, comme saint Bonaventure, comme saint Bernard ; devant cette époque visiblement marquée d'un cachet de grandeur, peut-être auriez-vous pu soupçonner que la sève puissante qui remplissait les âmes avait dû animer des poëmes et des épopées comme elle faisait germer des cathédrales et des châteaux superbes sur le sol de notre pays. Peut-être n'eût-il pas été absolument déraisonnable de penser que l'esprit chevaleresque et l'héroïsme magnifique de ces temps disparus avaient dû faire vibrer le génie des poëtes, tout aussi bien que le cœur des guerriers. Tout se tient en ce monde, et ce n'est point d'aujourd'hui seulement qu'il est vrai de dire que la littérature est l'expression du milieu social.

— L'imprimerie n'était pas alors inventée, ce qui fait une différence.

— Soit. Mais l'absence de l'imprimerie n'a pas empêché Homère d'écrire l'*Iliade*, ni toute l'antiquité de produire des chefs-d'œuvre. Elle n'a pas empêché davantage les siècles dont nous parlons d'enfanter cent épopées, dont quelques-unes sont peut-être comparables à cette même *Iliade* que depuis trois trois mille ans l'humanité relit sans se lasser.

— Ce sont là de fort belles théories, répliquai-je. Malheureusement les faits protestent contre ces affirmations toutes gratuites.

— Quels faits?

— Ces siècles, qui ont laissé la France toute recouverte d'églises et de monuments, n'ont pas laissé un seul poëme. *Rien! rien! rien!* voilà, en trois mots, le résumé littéraire et poétique du moyen âge.

— Daignez permettre, me dit mon compagnon avec douceur, que je développe votre très-remarquable et très-complet résumé.

— Avec plaisir, répondis-je.

— Le premier « *rien* » continua-t-il, se compose d'une vingtaine d'épopées dont voici les titres :

Berte aux grans piés, Enfances Charlemagne, Enfances Roland, Aspremont, Fierabras, Otinel, Gui de Bourgogne, l'Entrée en Espagne, la Prise de Pampelune, la Chanson de Roland, Gaidon, Anséis de Carthage, Acquin ou la Conquête de la petite Bretagne, Jehan de Lanson, Simon de Pouille, Voyage à Jérusalem, la Chanson des Saisnes ou Vitikind de Saxe, Doon de la Roche, Beuves d'Hanstonne, Macaire, Huon de Bordeaux, Charlemagne.

Toutes ces épopées forment un groupe, une sorte de cycle poétique autour des hauts faits de la famille de Charlemagne, le héros épique par excellence. A cause de cela, l'ensemble de ces épopées se nomme la GESTE DU ROI, d'un vieux mot français exprimant précisément ce caractère de groupe et de cycle autour d'une personne.

Le deuxième « *rien* », que nous nommerons, pour des raisons analogues, la GESTE DE GARIN DE MONTGLANE, c'est-à-dire le groupe des poëmes épiques formant cycle autour de ce héros, le deuxième « *rien* » se compose également d'environ vingt épopées, savoir :

Garin de Montglane, Girart de Viane, Aimeri de Narbonne, les Enfances Guillaume, le Couronnement Looys, le Charroi de Nîmes, la Prise d'Orange, Beuves de Comarchis, Guibert d'Andernas, Mort d'Aimeri de Narbonne, Enfances Vivien, Chevalerie Vivien, Aliscamps, Rainoart, Moniage Guillaume, Bataille Loquifer, Moniage Rainoart, Renier, Foulque de Candie.

Neuf ou dix épopées seulement composent le troisième « *rien* », habituellement désigné sous le nom de GESTE DE DOON DE MAYENCE, ce sont :

Doon de Mayence, Gaufrey, les Enfances Ogier, la Chevalerie Ogier, Aye d'Avignon, Gui de Nanteuil, Parise la Duchesse, Maugis d'Aigremont, Vivien l'amachour de Monbranc, les Quatre fils Aimon, ou Renaud de Montauban.

En dehors de votre savante division en trois « rien, » c'est-à-dire au-dessous de rien, on pourrait placer

LE CYCLE DE LA CROISADE. Hélias, les Enfances, Godefroi, les Chétifs, Antioche, Jérusalem.

LA GESTE DES LORRAINS. Hervis de Metz, Garin le Lohérain, Girbert de Metz, Anséis fils de Girbert.

LA GESTE DU NORD. Raoul de Cambrai. (Gormond et Isambard.)

LA GESTE BOURGUIGNONNE. Girard de Roussillon (provençal et français, Aubry le Bourgoing.

LA PETITE GESTE DE BLAIVES. Amis et Amiles, Jourdain de Blaives.

LA PETITE GESTE DE SAINT-GILLES. Aiol et Mirabel, Élie et Julien de Saint-Gilles.

LA GESTE ANGLAISE. Horn.

GESTES DIVERSES. 1° Floovant, 2° Charles le Chauve, 3° Hugues Capet.

Après cela, dans les profondeurs d'un néant, plus néant encore que le reste, nous placerions les poëmes postérieurs au commencement du XIVe siècle, tels que :

Galien-le-Restoré, Lion de Bourges, Florent et Octavien, Siperis de Vignevaux, Tristan de Nanteuil, la vieille Matabrune, Beaudouin de Sebourc, le Bastart de Bouillon.

Ces trois « rien, rien, rien, » réunis, forment la bagatelle d'environ deux millions de vers. C'était bien là ce que vous vouliez dire, n'est-ce pas, et j'ai bien compris votre pensée?

Je gardais le silence devant ces railleries. Je commençais, je l'avoue, à être un peu confus du ton assez présomptueux que j'avais pris dès le début.

— Parmi ces épopées, plusieurs sont des chefs-d'œuvre, continua-t-il.

— Pas possible! m'écriai-je en reprenant mon assurance, et saisissant avec empressement l'occasion de m'abriter derrière un grand nom. Écoutez Boileau :

Durant les premiers ans du Parnasse françois,
Le caprice tout seul faisait toutes les lois,
La rime au bout des mots assemblés sans mesure
Tenait lieu d'ornements, de nombre, de césure.
Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

— Boileau était comme son siècle, reprit mon interlocuteur. Perdu dans l'exclusif fétichisme de l'antiquité grecque et romaine, il ne savait pas le premier mot de cette vieille et splendide littérature nationale dont il parlait si légèrement.

Ce qui dominait dans nos vieux poëmes, ce n'était point la rime. Le vers d'alors se terminait par une simple assonance très-suffisante pour l'oreille, assonance bien préférable d'ailleurs à la règle puérile et toute pour les yeux qui permettait à Boileau de faire rimer *françois* et *lois*. Ce qui dominait, c'était, tout au contraire, la mesure, la césure et le nombre. Et cette prosodie était infiniment plus rationnelle, plus sage, plus en harmonie avec le génie de notre langue, que celle qui fait la base de l'art poétique de ce même Boileau. Quant à « l'art confus de nos vieux romanciers », j'ai dit et je maintiens que « la chanson de Roland », par exemple, n'est peut-être pas inférieure à l'*Iliade*.

La vaste science de celui qui parlait ainsi, sa compétence et son autorité en ses matières, sa délicatesse d'esprit comme critique, le sérieux de son intelligence, m'étaient connus depuis longtemps. Je me demandais, en l'écoutant, s'il me faudrait, ainsi que le fier Si-



cambre, adorer ce que j'avais brûlé! En attendant, je courbais la tête comme lui. Je réfléchissais.

Je hasardai une observation :

— Parmi les nombreux titres d'épopées que vous m'avez énumérés tout à l'heure, il en est quelques-uns qui ne m'étaient point tout-à-fait inconnus ; *Fierabras*, *Huon de Bordeaux*, *Gérard de Roussillon*, *les Quatre fils Aymon*. J'ai lu, dans mon enfance, quelques-uns de ces livres parmi les volumes de la *Bibliothèque bleue*, et je puis affirmer d'abord que ce ne sont point des chefs-d'œuvre, tant s'en faut! et en second lieu, que ce ne sont pas même des poëmes. C'est de la vile prose. Ceci me semble ruiner votre thèse par la base. Comment d'ailleurs eût-il été possible que des chefs-d'œuvre, comme ceux dont vous parlez, eussent été oubliés à ce point et qu'on eût tout-à-coup cessé de les voir?

— Je n'ai pas dit « tout-à-coup », répondit-il vivement. Ces poëmes ont eu tour à tour leurs périodes de formation, de splendeur et de décadence. La décadence a commencé pour eux le jour où, sous prétexte de les enjoliver et de les accommoder au goût du temps, on les a remaniés, refondus, indéfiniment allongés, mis en nouveaux vers, nouveaux vers que l'on a amplifiés encore, délayés, modifiés et changés, jusqu'à ce que, après quatre ou cinq siècles de transformations, ou, pour mieux dire, de déformations succesives, la très-courte et très-nerveuse épopée du XII° siècle est enfin devenue un de ces longs et fades romans que vous avez lus dans la *Bibliothèque bleue*. Comment, alors qu'ils étaient aveuglés par le culte de l'antiquité, au point de ne pas se douter de la splendeur visible de nos cathédrales gothiques, la Renaissance et le XVII° siècle auraient-ils pu avoir l'idée de soupçonner et de rechercher des chefs-d'œuvre au-dessous de toutes ces couches superposées de mauvais vers et de méchante prose, dont pendant plusieurs siècles les remanieurs avaient recouvert les primitives épopées de la France? comment, derrière ces platitudes imprimées, auraient-ils été s'imaginer qu'il existait dans les bibliothèques des manuscrits originaux contenant des œuvres admirables? Eh bien! ce que la Renaissance et le XVII° siècle n'ont point fait, l'érudition moderne l'a accompli. Elle a dégagé de toutes ces épaisses scories les glorieuses épopées de nos aïeux, et voilà qu'elles reparaissent maintenant dans toute leur splendeur originelle.

— C'est donc toute une Pompeï épique? lui dis-je, vivement intéressé par cette étrange révélation

— Oui, une Pompeï, mais une Pompeï intellectuelle et chrétienne, bien autrement merveilleuse que celle que vous avez visitée, car elle fait revivre en quelque sorte et passer, toutes fulgurantes devant nous, les âmes épiques de nos ancêtres. Boileau ne savait ce qu'il disait : dans notre pays, comme partout, la poésie a précédé l'histoire, comme Homère a précédé Hérodote. La poésie a chanté au berceau de la monarchie française, et elle a tenu en quelque sorte notre histoire sur les fonts de baptême.

Là dessus mon interlocuteur m'exposa avec une vivante lucidité le plan grandiose et simple de quelques-uns de ces poëmes, et m'en récita quelques fragments d'une beauté saisissante, notamment quelques épisodes de la bataille de Roncevaux, « la bénédiction de l'Archevêque, » « la mort de Roland, » « la mort d'Aude, » dans la *Chanson de Roland*, la « communion de Vivien » dans *Aliscamps*. Je n'avais jamais entendu de tels accents dans notre langue : j'étais remué jusque au fond de l'âme, et j'exprimais à tout instant ma surprise et mon enthousiasme.

— Voilà les admirables choses que recouvrait et cachait la prose informe de la *Bibliothèque bleue*. Voilà les vraies antiquités de notre langue et de notre littérature ! voilà ce qu'il y avait bien loin derrière ce seizième siècle au-delà duquel ne se trouvait, disait-on, que ténèbres et barbarie !

Je ne songeais plus à être confus de ignorance ; j'étais tout mon entier à la joie de contempler ces splendeurs si nouvelles pour moi.

— Je le vois bien ! dis-je en souriant à l'auteur des *Épopées Françaises*, je le vois bien, je ne suis qu'un savant au procédé Ruolz. Vous êtes un savant d'or massif.

— Non pas, dit-il. Voilà déjà quarante ans que l'on travaille à découvrir toutes ces richesses. Les Génin, les Francisque Michel, les Guessard, les Pâris ont fouillé courageusement. Et moi, venu après eux, tout en donnant à mon tour quelques coups de pioche, tout en faisant mon dur travail de chercheur, j'aspire à vulgariser pour tout le monde, pour l'immense public avide de savoir, pour les intelligences éprises du beau, ce qui n'est connu maintenant que de quelques rares érudits. Et en vérité la tâche est vaste : car, tout contrairement au mot de Voltaire que vous citiez tout à l'heure, « la France est, de toutes les nations anciennes et modernes, celle qui a le plus d'épopées dans sa littérature. La France est évidemment le plus épique de tous les peuples. La France possède plus de cent épo-

pées, dont quelques-unes sont d'inimitables chefs-d'œuvre dignes d'être opposés à l'*Odyssée* ou à l'*Iliade*, conçus avec la même grandeur, écrits avec les mêmes procedés, aussi originaux, aussi jeunes, aussi primitifs, mais renfermant de plus une lumière que l'antiquité n'a pas connue et qui est celle de la vérité catholique. »

— L'auteur de *la Chanson de Roland* serait donc, d'après vous, un Homère baptisé ?

— Précisément.

— Un Homère chrétien, spontanément sorti de la barbarie primitive du peuple franc ?

— Je ne dis pas cela. L'épopée ne représente que la seconde période de notre littérature nationale. Chez nous, comme chez les Grecs, comme partout, la poésie lyrique avait précédé, et en quelque sorte servi de point de départ et de matière première aux poëmes épiques.

« Les Germains étaient à la fois une race guerrière et une race poétique. Ils se battaient rudement ; puis ils chantaient volontiers les rudes coups qu'ils avaient donnés et les héros qui les avaient conduits à la bataille. Il n'est personne qui ne connaisse là-dessus le fameux texte de Tacite parlant des Germains : *Canitur barbaras inter gentes... celebrant carminibus antiquis, quod unum apud illos memoriæ et annalium genus est, originem gentis conditoresque.* Il n'est personne qui ne connaisse le texte d'Eginhard au sujet de ces chants : *Barbara et antiquissima carmina quibus veterum actus et bella canebantur.*

— C'est vrai, répondis-je doctoralement, il n'est personne qui ne connaisse ces textes.

Mon interlocuteur me regarda avec quelque malice.

— Les invasions, continua-t-il, ne changèrent point en cela le caractère national, et, pendant toute la durée de la première race, les Francs, nos pères, continuèrent à célébrer leurs victoires par de petits chants enthousiastes et courts.

— Comme nos chansons patriotiques d'aujourd'hui?

— Il y avait une différence notable. La chanson d'aujourd'hui traduit avant tout un sentiment : la cantilène d'autrefois racontait un événement. Elle avait un caractère essentiellement historique et narratif. Ce texte de Tacite que personne n'ignore, et que vous connaissez si bien, vous le dit expressément : *Celebrant carminibus, quod unum apud illos memoriæ et annalium genus est.*

Remarquez un autre mot « *canitur.* » Ces petits poëmes étaient chantés. Il y avait à cela deux raisons : la première, c'est que chez cette race enthousiaste, la forme poétique était la traduction naturelle des émotions nationales; et, en second lieu, parce que dans ce temps, où l'imprimerie n'existait pas, un récit circonstancié ne pouvait devenir populaire, se répandre parmi les multitudes et se fixer sans altération dans les mémoires, qu'à la condition d'être chanté. Il en est même encore un peu comme cela aujourd'hui.

« Ces cantilènes n'ont rien de romain ni de celtique; tout en est germain : les idées, les événements, les mœurs, les héros. Dans ces chants s'était refugié tout l'esprit germanique; l'Eglise l'atteignit jusque dans ce refuge et le transfigura sans le déformer, en le pénétrant du sentiment chrétien. On peut donc définir la cantilène : un petit poëme d'origine germanique, borné en général à un seul événement, écrit d'abord en langue tudesque, lyrique par ses proportions, épique par son objet, national, guerrier et chrétien par son esprit, toujours chanté.

Les cantilènes persistèrent durant la première race, déclinant peu à peu de la langue tudesque dans la langue vulgaire. Cette langue vulgaire n'était autre chose, vous le savez, qu'un latin qui se transformait de plus en plus en passant par des gosiers celtiques, puis germaniques, jusqu'à ce qu'enfin il devînt le français. L'histoire de cette transformation de la langue est des plus curieuses.

— Je la comprends parfaitement, répondis-je, et je m'en rends un compte très-net, grâce aux Anglais.

— Comment! grâce aux Anglais?

— Oui, grâce aux Anglais. Je suppose, par impossible, qu'une invasion prolongée des Français sur le territoire britannique fasse adopter définitivement notre langue par les Anglais. Ils la parleront comme vous savez, avec les horribles modifications qu'ils y introduisent, tant dans la construction et dans la forme que dans l'accentuation. Voilà cependant qu'au bout d'un siècle ou deux, alors que les Anglais ont oublié leur propre langue et définitivement adopté ce qu'ils croient être la nôtre; voilà, dis-je, que les Français se retirent et cessent d'être là, au milieu d'eux, pour maintenir tant bien que mal le type primitif de la langue française. Qu'adviendra-t-il? C'est que ce français britannique s'éloignera de plus en plus de la langue qu'on parle sur les bords de la Seine. C'est que, au bout de quatre ou cinq siècles, il sera devenu une toute autre langue, dont

les radicaux seront français, dont la terminaison, la mesure, le nombre, la prononciation, seront britanniques.

— C'est parfaitement cela, reprit mon interlocuteur. La même chose s'est passée chez nos pères relativement à la langue latine. Nos pères croyaient encore parler latin, que, de tranformation en transformation, leur celtique gosier, et aussi, pour ne rien oublier, leur celtique génie, avaient déjà créé une langue absolument nouvelle, c'est-à-dire le français du xe siècle.

— La prose nous fait oublier la poésie, repris-je, et je crois bon de vous ramener aux cantilènes. Ce n'étaient, me disiez-vous, que de petites chansons narratives, et ces minimes proportions me font pressentir que nous sommes encore loin de nos épopées.

— Beaucoup moins loin que vous ne croyez. Nous y touchons.

Les cantilènes persistèrent durant toute la première race. Toutefois, elles tendaient à disparaître, faute de héros à chanter, (car les derniers Mérovingiens n'étaient guère faits pour inspirer les poëtes), lorsque vint à rayonner sur le trône de France un homme prodigieux, sur lequel se concentrèrent aussitôt tous les regards, toutes les imaginations, tous les enthousiasmes.

— L'empereur Charlemagne ?

— C'était lui. « Charlemagne paraît comme un géant placé entre deux barbaries : celle qui l'avait précédé, celle qui devait le suivre. Encore un siècle de petits rois et de petites guerres, et la poésie de nos pères allait périr comme une flamme sans aliments. Grâce à Charlemagne, elle prend un essor nouveau et s'élance rapidement jusqu'à l'épopée. Il importe de s'arrêter un instant à contempler ce héros, qui est incontestablement le plus épique de tous nos grands hommes.

« Ce héros parut après que son père lui eut préparé les voies, dans lesquelles il entra avec une étonnante majesté. Il se fit une sorte de silence autour de lui, comme il s'en fait quand un grand homme se révèle. Et, jusqu'au dernier souffle de sa puissante poitrine, il ne démentit pas ce qu'on attendait de lui. Il fut à la fois grand conquérant, grand législateur, grand missionnaire. A la tête d'armées encore bien imparfaites, il traversa et retraversa l'Europe pendant plus de quarante ans, conquérant tout sur son passage et se hâtant d'organiser ses conquêtes. L'Allemagne tout entière, l'Italie, l'Espagne et la France furent le théâtre de ses fortes victoires. Dans ces quatre pays, il y avait avant lui des centaines de petits princes et de petits royau-

mes. Avec Charlemagne, il n'y eut bientôt qu'un seul roi, et les yeux de l'Occident chrétien se tournèrent vers Aix-la-Chapelle avec un effroi mêlé de respect et presque d'amour.

« Charles contempla cette obéissance universelle, et crut que l'instant était venu de créer une unité chrétienne au sein de ces peuples mal unis. Il se rappela qu'il y avait eu jadis un empire romain, et que le seul nom prononcé de ce redoutable empire faisait encore pâlir de peur les descendants de ceux qui l'avaient renversé. Il se crut assez grand pour honorer le titre d'empereur et n'en être pas diminué : il rétablit l'empire.

« Autant la pensée des Césars païens avait été jadis trop étroite et tyrannique dans la création de cet empire, autant sa pensée fut vaste et généreuse. Il avait devant les yeux l'idéal de l'unité, et le poursuivait de tous ses efforts. Il réussit tant qu'il vécut : mais les mains de ses successeurs furent trop petites pour tenir le faisceau de tous les États de l'Europe chrétenne, ils le laissèrent tomber; tout se dénoua, et le grand éparpillement de la féodalité commença.

« Vous savez le reste. Les conquêtes de Charles ne demeurèrent pas : ses lois restèrent. Il ne créa rien en matière de législation, mais d'un fort coup d'œil il découvrit, dans le chaos des lois barbares, tout ce qui était noble et durable. Il rendit la vie à ces bons éléments, et laissa mourir le reste. Tout ce corps de lois était incomplet, il le compléta; et la magnifique série de ses Capitulaires est la suite naturelle de la loi salique et des autres lois germaines. Dans ses Capitulaires, il pense à tout; il s'élève à tout; il s'abaisse à tout. Mais on sent par-dessus tout que ce grand cœur aime l'Église et la veut toute belle, toute pure, *sine macula et sine ruga*. Il l'invite à réformer sa discipline, mais il l'invite avec une douceur toute filiale, et en s'agenouillant devant sa mère. Cinq grands conciles, ceux d'Arles, de Reims, de Tours, de Châlon-sur-Saône et de Mayence, font circuler dans le corps du clergé latin les flots d'un sang heureusement purifié.

« Charlemagne, d'ailleurs, vit clair pour l'Église, dans l'avenir aussi bien que dans le présent. Il comprit d'avance qu'au milieu d'un désordre possible sous ses successeurs, une Église sans temporel serait une Église sans liberté. Pour que l'Église fût indépendante, il la confirma dans ses propriétés, et il avait l'esprit trop vaste pour croire sa couronne obscurcie par l'éclat de celle du Pape.

« On a fait gloire à Charles d'avoir créé l'Allemagne, il a fait mieux :

il a créé le type chrétien de l'Allemagne et de l'Empire, qui consiste pour eux à rester toujours armés auprès de la vérité désarmée.

« Ayant créé cet idéal et l'ayant légué à ses successeurs; ayant, lui qui savait si mal convertir, protégé dans tout son empire les travaux des véritables et pacifiques missionnaires, Charlemagne crut que son rôle était fini et se prépara à la mort. Il jeta un dernier regard sur son immense empire : il l'arrêta sur Rome, où le suppléant de Jésus-Christ était libre; il le fixa sur l'Allemagne, où des essaims de missionnaires évangélisaient de toutes parts, et, chantant d'une voix encore énergique les dernières paroles du Sauveur sur la croix, il mourut en saint et en roi. La majesté de sa mort surpassa celle de son couronnement. Tel fut le grand empereur Charlemagne.

« Et maintenant transportons-nous en France quelques années après sa mort. Ls sens historique n'est pas né au sein de ce peuple encore jeune et amoureux des légendes. Pourrons-nous jamais nous faire une idée de l'effet produit sur les intelligences du neuvième siècle par la grande figure de Charlemagne ? Ses lois, sa piété, ses conquêtes, sont racontées avec frémissement, sont commentées, sont agrandies. L'absence de toute notion géographique permet à l'enthousiasme populaire de porter jusqu'aux limites du monde les limites des victoires du grand empereur. Son amour pour l'Église lui vaut, presque aussitôt après sa mort, les honneurs d'une canonisation populaire. Les clercs célèbrent, mais les générations militaires connaissent surtout son étonnante bravoure. Préoccupée des invasions des Sarrasins, l'émotion publique suppose bientôt qu'il a été, pendant toute sa vie, aux prises avec les infidèles. La taille et les proportions du géant vont toujours en croissant. On concentre, on résume en lui l'esprit de haine contre les musulmans et de résistance opiniâtre à leurs dangereux envahissements. On oublie les guerres contre les Lombards, contre les Avares, contre les Wiltzes, contre les Saxons; ou plutôt on transforme en Sarrasins les Lombards, les Avares, les Wiltzes, les Saxons et tous les ennemis du fils de Pépin. Bref, on en vient aisément à croire que Charles n'a fait qu'une seule guerre durant tout son règne, et que cette guerre a été dirigée contre les musulmans. Mais quelle guerre héroïque! quels triomphes! quelles défaites même!

« Les méridionaux ont gardé le souvenir d'une défaite de l'arrière-garde de Charles dans les gorges des Pyrénées; cette défaite n'est pas l'œuvre des Sarrasins, mais des Vascons; n'importe : il suffit qu'elle ait eu lieu au retour d'une expédition en Espagne, et bientôt

elle est tranformée en je ne sais quel sublime Waterloo, dont toute la France, pendant plusieurs siècles, s'enorgueillit avec raison plus que de cent victoires.

« En résumé, un double travail s'exécute sur l'histoire de Charlemagne. Les clercs jettent sur ce tissu sévère les perles des légendes pieuses; les soldats y jettent l'éclat terrible des légendes militaires. Quelques années après la mort de Charlemagne, ce premier travail était à peu près terminé; et cette rapidité avec laquelle un grand homme devient un héros épique n'a rien de surprenant. Nos pères ont assisté au même phénomène. Plusieurs années après sa chute, Napoléon Ier était devenu un personnage épique. La critique moderne lui a retiré ces proportions légendaires.

« Et s'il n'a pas gardé cette stature surhumaine, ce caractère légendaire et mêlé de merveilleux, c'est que la critique historique rend impossible dans notre siècle un pareil phénomène.

« Mais en ce temps-là, nulle critique historique ne venait entraver le travail des imaginations populaires. Aussi la cantilène, essentiellement historique tant qu'elle demeure actuelle, tant qu'elle célèbre un événement qui vient de se passer, cesse-t-elle d'avoir ce caractère d'*historicité* dès qu'elle chante la gloire d'un passé de plus en plus lointain dont elle n'a pas été le témoin direct. A mesure que son actualité diminue, elle devient légendaire. Les poëtes grandissent les personnages, les idéalisent, les transforment, mêlent les événements, ramènent les accidents les plus divers à une majestueuse unité, et font intervenir l'élément surnaturel.

« Et c'est ainsi, comme je viens de le dire, que quelques années après la mort de Charlemagne, les cantilènes mêlent le vrai et le légendaire. La voix des poëtes s'élève et frémit toutes les fois qu'ils prononcent le nom de Charlemagne, devenu déjà « le grand Empereur à la barbe chenue. » Ils vont répétant qu'il n'y aura jamais d'homme pareil jusqu'au dernier jugement. Donnant à son corps la taille d'un géant, ils placent à côté de lui un ange qui est son ami familier, son conseil ordinaire. Le soleil s'arrête à sa voix comme à la voix de Josué. Au premier outrage, voilà qu'il se lève plein d'une superbe colère et s'écrie : « Que tous ceux qui m'ont méfait ne dorment pas, car Charles se réveille. » Et enfin, après l'avoir représenté si terrible durant sa vie, ils le rendent redoutable encore après sa mort. Les cloches se mettent en branle au passage de son corps. Dans son

tombeau à Aix-la-Chapelle, le vieil empereur est encore assis et pour ainsi dire vivant sur son trône de pierre.

Ton sépulcre n'aura jamais un roi sur terre.
Il ne gît point. Non certe : il est assis.
Sur ses genoux l'épée en son poing droit
Menace encor la race des païens.

Telles étaient donc les cantilènes après Charlemagne, les unes en langue tudesque, les autres en langue vulgaire. De cette grande source de poésie sortaient ces divers ruisseaux qui devaient, en s'avançant à travers les siècles, former deux grands fleuves : l'épopée allemande aboutissant au *Niebelungen*, et l'épopée française aboutissant à tous ces poëmes dont je retrace l'histoire et dont *la Chanson de Roland* est le plus beau et le plus illustre.

Un ou deux siècles après Charlemagne, sur le sol poétique de la France avaient germé de la sorte mille et mille cantilènes, que le peuple chantait d'un bout à l'autre de cet immense empire, en tudesque, en langue vulgaire, en français ou en provençal.

Les temps étaient mûrs pour l'épopée.

Les cantilènes célébraient isolément toutes les grandeurs de l'époque carlovingienne; les cantilènes roulaient notamment autour de trois héros, de trois saints : Charlemagne, Guillaume au-court-nez, Renaud de Montauban, et de quelques autres personnages que je vous nommais tout à l'heure à propos des cycles.

L'idée devait tout naturellement venir aux poëtes de réunir ensemble et de grouper synthétiquement les diverses cantilènes qui racontaient les épisodes successifs d'une même action épique, de les souder ensemble, d'en faire un tout, ayant son commencement, son milieu, sa fin. C'est ce qui eut lieu, et l'épopée nationale fut créée.

Nos épopées françaises, ou, pour employer le vrai mot, nos « Chansons de geste » dérivent directement des cantilènes. Ce sont des séries de cantilènes populaires, des chapelets de cantilènes, réunies ensemble par le génie des grands poëtes inconnus du onzième et du douzième siècle.

Cela est vrai, du moins pour nos premiers poëmes, tels que *Chanson de Roland*, *Aliscamps*, etc...

Les auteurs de ces épopées ont eu en quelque sorte pour collaborateur le peuple tout entier et n'ont été que les metteurs en œuvre du génie populaire. De là leur homérique grandeur. Les poëtes qui

sont venus plus tard, ne trouvant plus pour composer leur bouquet épique ces fleurs spontanées du génie national, je veux dire les cantilènes, ont été obligés, soit de remanier, développer, amplifier, arranger, déranger les anciens poëmes, soit de faire éclore dans leur propre imagination la matière et la forme de leurs épopées. De là une inévitable décadence succédant à une incomparable splendeur.

Formation, splendeur, décadence : telles sont les trois périodes de nos poëmes nationaux ; telles sont par conséquent les trois divisions de mon histoire des *Épopées françaises*, les trois étapes de cette longue et curieuse route qui va des premières cantilènes des Francs aux dernières éditions de la *Bibliothèque bleue.*

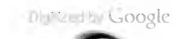
— Et sait-on, demandai-je, quels furent les auteurs de ces épopées? Vous parlez de leur caractère chrétien. Etait-ce donc l'œuvre des clercs et des gens d'Église ?

— Non, non ! Bien qu'on ignore la plupart des noms que vous me demandez, il n'en est pas moins certain que les auteurs étaient laïques, et que leur costume se rapprochait plus de la cotte de maille que du froc. Nos épopées sont chrétiennes, elles le sont profondément; mais elles sont avant tout guerrières et héroïques, et à chaque instant la violence du sang barbare et des coutumes militaires y apparaît brutalement. Leur foi est en même temps aussi robuste et aussi peu théologique que celle du charbonnier. Il y a même sur ce point un contraste frappant entre le Christianisme, très-sincère et très-vif, mais quelque peu barbare et grossier de nos épopées et l'admirable science des écrivains religieux et des théologiens de ce temps, tels que saint Anselme, saint Bernard, Hugues et Richard de Saint-Victor.

Ces poëmes se chantaient partout, dans les châteaux, dans les cités, sur les places publiques, dans les bourgades....

— Permettez que je vous interrompe. Autant je m'explique la popularité des cantilènes, petits poëmes courts et rapides qui se fixaient d'eux-mêmes dans la mémoire des multitudes, autant il me semble impossible qu'il en fut de même pour des épopées de longue haleine, comme celles dont vous m'entretenez. Quant aux manuscrits, ils étaient excessivement coûteux et devaient par suite être fort rares...

— Je vous entends, et vos observations sont parfaitement justes. La diffusion des grands poëmes eût été impossible par la mémoire populaire ou par les manuscrits. Aussi, dès que l'épopée fut créée, un nouveau personnage apparut à côté du poëte ou trouvère : le « jongleur », *Joculator.*



— Quel est ce nouveau venu, dont le nom ne réveille en mon esprit d'autre idée que celle des saltimbanques et des montreurs d'ours ?

— Ces « jongleurs » étaient les éditeurs des poëtes de ces épopées.

— Comment donc? puisque l'imprimerie n'était pas inventée?

— Sans doute; mais la parole l'était et la mémoire aussi. Les jongleurs achetaient de l'auteur le manuscrit de la chanson de g este et le droit exclusif de l'apprendre par cœur et d'aller la chanter autant de fois qu'il leur plaisait, tantôt dans telle province déterminée, tantôt partout où bon leur semblait, à la façon des acteurs d'aujourd'hui, qui achètent le droit exclusif de jouer la pièce d'un dramaturge. Et c'est ainsi que les jongleurs, parcourant la France, chantaient devant les grands seigneurs féodaux, les vassaux et les vilains, les épopées des trouvères. En trente ou quarante ans, un jongleur, chantant sa « chanson » à peu près tous les deux jours, devant un auditoire de cent personnes en moyenne, donnait à une œuvre poétique la popularité d'un livre qu'on tirerait aujourd'hui à un million d'exemplaires.

— C'est merveilleux ! En vérité, il valait mieux avoir affaire aux jongleurs d'autrefois qu'aux éditeurs d'aujourd'hui. Vous allez me faire regretter l'invention de l'imprimerie et la disparition des jongleurs.

— Ils n'ont point disparu, et c'est toujours la même chose. Le temps marche, les hommes passent, les noms changent, les choses restent. Faites la physiologie de l'éditeur d'aujourd'hui, et vous aurez le portrait des jongleurs d'autrefois.

— En ce cas-là je connais les jongleurs ! m'écriai-je. Vous avez raison, tout se transforme, mais le fond reste le même. Dans la société d'autrefois, société agitée, tous ceux qui avaient à prélever de l'argent sur le public se déplaçaient matériellement et colportaient leur industrie. Grâce au progrès des temps, dans notre société plus assise, tout s'est perfectionné, tout s'est fixé au sol pour ainsi dire. Les comédiens ambulants, qui se promenaient avec leurs mobiles baraques ont bâti leur théâtre et y ont appelé le public par des affiches et des journaux. Les charlatans sont devenus médecins; les voleurs sont devenus aubergistes, et tandis qu'autrefois ils arrêtaient le voyageur, c'est aujourd'hui le voyageur qui s'arrête de lui-même chez eux. Les jongleurs se sont faits éditeurs. Au lieu de chanter, ils impriment; au lieu de courir en personne et d'appeler le monde avec

quelque instrument de musique, ils font des réclames inouïes dans leurs prospectus, dans leurs catalogues, dans les journaux. « Voici, disent-ils, le plus beau livre qui ait paru sur cette question, la plus intéressante, la plus complète étude, etc.. » Je parie que les jongleurs disaient la même chose.

— Et vous ne vous trompez point, car les jongleurs disaient :

Seigneurs et dames, maintenant écoutez
Bonne chanson : *jamais telle n'ouïrez.*

— Les éditeurs d'aujourd'hui, quand ils publient un livre, commencent par dire du mal de tous les ouvrages antérieurement écrits sur le même sujet, « qui a été raité jusqu'ici, disent-ils, fort incomplétement, tandis que la nouvelle publication est définitive, etc. » Je suis sûr que les jongleurs en faisaient autant.

— Rien n'est plus vrai ; entendez-les :

Chanté vous ont beaucoup d'autres jongleurs....
Chanson nouvelle, mais ils laissent la fleur.

Non, ma chanson n'est pas faite de gaberie,
C'est une histoire de haute antiquité ;
Les vers en sont rimés avec grand art,
Il y a longtemps qu'elle avait disparu,
Jamais on n'en connut le véritable texte.
Nombreux jongleurs vous l'ont dite en partie,
Mais ils n'en savent pas seulement gros comme une gousse d'ail ;
Ils la corrompent avec rage,
Car ils s'entendent plus à la lécherie,
Aux fables, au devergondage,
Qu'aux histoires vraies qui ne vous mentent pas.

— Quelques-uns de ces jongleurs devaient en effet chanter de mauvaises chansons, des fabliaux et des contes peu moraux. C'étaient les prédécesseurs de cette race d'éditeurs qui publient Paul de Kock et Pigault-Lebrun, et qui vivent en vendant le poison des âmes....

— Oui, me répondit l'auteur des *Épopées*, et ils étaient tombés dans un juste mépris. L'Église avait pour eux des sentences sévères. Elle bénissait au contraire les jongleurs qui chantaient les chansons de geste et les Vies des Saints, *gesta heroum vitasque sanctorum*, qui célébraient, en un mot, l'histoire de tout ce qui est grand dans le monde, l'histoire poétique de tout ce qui nous rend meilleurs.

— Si je ne craignais que notre excellent éditeur Victor Palmé ne nous entendît, je vous dirais que cet éditeur des Bollandistes et de

l'*Histoire littéraire de la France*, voire même des *Épopées françaises*, me paraît descendre directement de ces jongleurs austères.

La bénédiction de l'Église est en tête de ses Bollandistes, et Pie IX en a le patronage.

— Les jongleurs d'autre fois, reprit mon guide, parcouraient la France dans tous les sens, messagers des grandes pensées et missionnaires de poésie, promenant en quelque sorte devant tous les yeux l'idéal de la race française ; et c'est ainsi qu'à leurs accents se formait le caractère national.

— Je comprends maintenant, interrompis-je, l'immense intérêt historique de ces études. Sans doute la poésie d'un peuple n'est pas son histoire elle-même, mais c'est en toute vérité la lumière qui éclaire son histoire. C'est le ciel de ce grand paysage formé par le passé ; ciel lumineux, peuplé d'étoiles et de soleils. L'histoire raconte ce que nos pères ont été, la poésie représente ce qu'ils ont voulu être. L'un est essentiel à l'autre ; et, en ceci comme en tout, c'est l'idéal qui est la clé du réel ; la poésie est l'esprit dont l'histoire est la lettre.

La causerie se prolongeait entre l'auteur des *Épopées françaises* et moi. Il faisait revivre devant moi toute cette littérature, toute cette société disparue. Poëtes, jongleurs, fiers barons, grands hommes et grandes choses passaient tour à tour devant moi, nombreux et en quelque sorte touffus comme les arbres d'une forêt.

— Comment, m'écriai-je, saisi par l'immensité du sujet, comment avez-vous pu vous reconnaître dans la vaste histoire de cette antique littérature. Quelle a été votre méthode, non-seulement pour vous retrouver vous-même dans ce monde disparu : mais pour y guider vos lecteurs sans désordre et sans confusion? La chose ne me semble pas facile.

— Vous ne vous trompez point, répondit-il.

« L'histoire de notre poésie épique est une matière singulièrement complexe ; et, sans un plan très-clair, elle serait tout-à-fait ténébreuse. J'ai donc attaché à la méthode de mon livre une importance légitime.

« Les *Épopées françaises* se divisent en trois parties : *I. Origine et histoire ; II. Légende et héros ; III. Esprit des Épopées françaises.*

« Dans la première partie, je raconte les destinées de nos chansons de geste, depuis leur origine jusqu'à nos jours, et, pour parler plus

nettement, jusqu'au mois de décembre 1865. Je ne m'occupe encore ni de leur affabulation, ni de leurs héros; Je n'étudie pas encore les idées qu'elles expriment. Je me demande seulement de quel pays elles sont sorties, quelle fut leur formation à travers les siècles, quelles vicissitudes elles ont successivement traversées, sous quels aspects divers elles nous apparaissent dans le passé. Trois grandes périodes (de *formation*, de *splendeur*, de *décadence*) servent fort naturellement de subdivisions à cette première partie et donnent leurs noms à ses trois *livres*.

« Ayant ainsi achevé l'histoire de ces épopées par l'histoire de leur réhabilitation, par la liste détaillée de tous les travaux auxquels elles ont donné lieu depuis le commencement de ce siècle, je consacre ma seconde partie à les faire lire. Cette seconde partie, est intitulée : *Légende et héros des Epopées françaises.* J'y *raconte* tous nos romans de chevalerie, toutes nos chansons de geste sans exception, et je les raconte d'après les meilleures éditions, surtout d'après les manuscrits, et dans l'ordre le plus logique. Je commence par le récit de toutes les épopées de la geste du Roi ; après quoi je résume aussi vivement que possible tous les poëmes des cycles de Garin, de Doon, de la Croisade, etc. J'ai la prétention, peut-être exorbitante, qu'après la lecture de cette partie de mon œuvre, on connaisse exactement les péripéties principales, toute l'action et tous les héros des épopées françaises. Ce que je me suis proposé d'écrire, dans cette seconde partie, c'est une *Bibliothèque bleue* d'après les sources, une *Bibliothèque bleue* complète et critique. Car je ne manque pas, au sujet de chaque cycle et même de chaque roman, d'indiquer sévèrement leurs sources historiques, de suivre à travers les temps les déformations de la légende primitive, de signaler enfin tous les rapports qui existent entre la vérité et la poésie. Les portraits de tous nos héros, tracés à grands traits d'après tous nos romans, complètent cet ensemble et forment une sorte de galerie épique, qui reposera peut-être les yeux du lecteur.

« Cependant, cela fait, ma tâche n'est pas encore terminée ; car, grâce à Dieu, l'histoire littéraire offre aujourd'hui un champ beaucoup plus vaste aux intelligences; elle ne se propose pas seulement d'étudier la forme d'une littérature, mais elle veut aller jusqu'au fond et analyser les idées : « Vous me dites que *la Chanson de Roland* est écrite en vers décasyllabiques : c'est fort bien; vous me la racontez : c'est mieux encore. Mais, dira le lecteur, j'ai plus d'ambition.

Que pensaient le poëte et son temps? Que pensaient-ils de Dieu et de l'homme? Quels étaient, à leurs yeux, les types de la femme, du vieillard, du roi, du soldat, du traître? Je tiens à le savoir. » C'est pour contenter ce désir que j'ai écrit ma troisième partie, qui a pour titre : *Esprit des Épopées françaises,* dans laquelle j'analyse toutes les idées de nos vieux poëmes, toutes leurs doctrines religieuses, politiques, morales. Dans tout le livre, comme vous voyez, je pars de ce qu'il y a de plus extérieur pour arriver à ce qu'il y a de plus intime, de la circonférence pour arriver au centre.

« Quant à la façon dont j'ai écrit mon livre, j'avoue que je n'ai point pris la plume sans quelque préoccupation littéraire. J'aurais voulu exprimer mes idées en un style clair, ardent, et, pourquoi ne pas le dire? agréable. J'ai entendu, non sans quelque tristesse, un érudit de premier ordre affirmer récemment, dans un livre excellent, qu'un savant ne doit jamais avoir de ces prétentions artistiques ; qu'il doit mépriser la forme et ne s'occuper que du fait ; qu'entre la science et l'art, il faut placer enfin d'infranchissables barrières. Je ne saurais partager de telles idées.

— Ni moi non plus, assurément.

— « Qu'en géométrie, en algèbre, en mathématiques, on ne songe à donner aucun charme vivant à l'austère nudité des théorèmes, c'est fort bien ; mais, en histoire littéraire, c'est tout autre chose. L'histoire littéraire touche par trop de côtés à la littérature, à l'art lui-même, et par conséquent à toute notre âme, à toutes nos idées, à tous nos sentiments. Comment voulez-vous qus je lise *Aliscamps* sans m'émouvoir très-vivement? comment voulez-vous que j'en parle sans cette sorte de frissonnement qui donne au style une chaleur et un éclat naturels? Les philosophes diraient, avec la justesse étrange de leur langue spéciale, que les sciences physiques et mathématiques étudient surtout le *non-moi.* Mais, dans l'histoire littéraire, c'est le *moi*, c'est l'homme qui est perpétuellement en jeu. Il faut donc parler non-seulement des faits auxquels il est mêlé, mais surtout de ses idées, de ses douleurs, de ses espérances ; et l'on ne parle pas de ces grandes choses en un style scientifique et sec. Pour bien peindre tout l'homme, tout l'homme est nécessaire, et voilà pourquoi l'historien de la littérature a le droit d'être ému, de laisser voir son émotion. Le style n'est pas un vêtement, c'est l'expression de l'âme humaine.

« Tel est le dessein que je me suis proposé, tel est le plan que j'ai

suivi, telle est la façon dont j'ai voulu traiter mon sujet. » Et je viens, pour vous faire saisir très-nettement ces grandes lignes de mon œuvre, de repéter en quelque sorte mot à mot les termes mêmes de ma préface.

IV

La conversation se prolongea bien plus longtemps que je ne vous la raconte, car le compagnon que j'avais en me promenant au Luxembourg, ce n'était point l'auteur, c'était le livre même des *Epopées françaises*, c'était le livre avec lequel je dialoguais, c'était le livre dont les pages sont si vivantes, si remplies d'intérêt, si merveilleusement faites pour provoquer les réflexions du lecteur, qu'il m'eût été impossible d'en donner une idée par la forme vulgaire du compte-rendu.

Ayant dialogué en quelque sorte avec cet intéressant volume, je ne pouvais vous en parler que sous forme d'entretien, et je viens de le faire, tantôt en mettant dans la bouche de l'auteur le résumé de ses idées, tantôt en l'annonçant par des guillemets, les expressions même de son texte.

Je n'ai pu qu'effleurer cette œuvre savante et pleine de choses. Il est, du reste, dans l'ordre de l'esprit, des livres dont il suffit d'indiquer çà et là quelques aperçus et qu'il est absolument inutile de résumer devant des esprits sérieux, car tous les esprits sérieux les lisent eux-mêmes. Le livre dont je viens de parler est de ceux-là.

Henri LASSERRE.

UN

VOYAGE AU NORD DU MEXIQUE

EN 1855

(Suite) (1)

IV

A bord du *Comanche*, le 14 juillet 1855.

Il est cinq heures du soir. Pendant que, favorisés d'un beau soleil et d'une brise agréable, nous longeons lentement les bords rustiques mais non sauvages du Rio del Norte, je m'amuse à parcourir du regard la forme et les dimensions du bateau qui nous emporte. Si la description que j'en vais donner au lecteur ne lui est pas agréable, elle lui fera du moins connaître le modèle d'après lequel tous les steamboats se construisent aux États-Unis.

Le Comanche peut avoir quinze mètres de long sur six de large, y compris les deux roues. Il est de forme un peu ovale et a deux étages. Il y a d'abord le fond de cale, qui peut tirer quatre ou cinq pieds d'eau; et le pont principal, où se trouvent les machines et la chaudière. Ces deux parties sont tout naturellement destinées à la cargaison. Il n'est pas rare de voir le pont principal couvert entièrement d'un monceau de balles de coton, qui s'élève jusqu'au premier étage, à une hauteur de trois mètres. Le commerce qui se fait ici ne permet pas encore au *Comanche* de rivaliser sur ce point avec les bateaux à vapeur de l'intérieur du Texas, ou avec les énormes bâtiments qui descendent ou remontent l'Ohio et le Mississipi.

Le premier étage, de trois mètres environ de hauteur, est un peu moins large que le pont principal : il est tout entouré d'une élégante balustrade, qui, sur les grands steamboats, se fait remarquer par son travail artistique, sa belle peinture blanche comme tout le reste du bateau, et par les dorures, produisant çà et là un contraste agréable. C'est sur cet étage que sont rangées les cabines, séparées au milieu dans le sens de la longueur, par un vaste corridor, qui sert en même temps de salle à manger et de

(1) Voir le numéro du 10 avril.

salon. Après les copieux, riches et fréquents repas qui s'y prennent, on fait tout disparaître, et bientôt il ne reste plus que quelques tables, des bibles anglaises, des pots d'eau glacée, des verres, puis un grand volume, contenant d'un côté les tableaux biographiques des célébrités américaines, de l'autre, des cartes de commerce et les gravures des principaux hôtels des États-Unis, toutes choses qui, pour un Américain, semblent inséparables de l'idée même du voyage : on les retrouve partout.

Sur le devant de ce salon-corridor, s'élève, en hiver, un grand poêle à charbon, autour duquel se presse une foule bigarrée d'hommes, de jeunes gens, d'enfants, les uns lisant les feuilles périodiques, les autres dévorant un roman, ou ramenant sans cesse sur le tapis les questions politiques ou commerciales les plus en vogue quelquefois avec une vivacité, une aigreur qui n'est pas sans intérêt. Au fond du corridor, est le salon spécial pour les dames, cette partie de la création aussi sacrée, en public au moins, pour un Américain, qu'elle le fut autrefois pour les peuples de la Germanie. Au moyen d'une porte à coulisse ou d'un grand rideau, ce salon peut devenir un sanctuaire mystérieux, où le beau sexe étale ses attraits embellis ou ses grâces encore négligées, et où le mari seul a le droit de pénétrer.

En avant et à l'extérieur du salon, le passager trouve à sa portée une quantité de chaises ou de fauteuils en bois peint ; là, assis à l'aise et souvent, s'il est Américain, les pieds élevés sur la balustrade, il peut contempler, à la fraîcheur de la brise, tout ce que la nature cultivée ou sauvage présente à ses regards, à son gré il circule autour des cabines, par le prolongement de la galerie jusqu'aux roues. Aux roues, est pratiqué le passage étroit, d'où l'on respire déjà pour ainsi dire le mystère. Ici commence le point de démarcation entre le département des dames et celui des hommes. Ce serait encore ici une profanation que de franchir ce détroit pour aller surprendre dans leur solitude ces êtres privilégiés, qui peuvent cependant circuler partout.

Enfin vient le second étage ou le toit proprement dit : on trouve ici le belvedère du pilote et sa roue, la chambre et le cabinet d'affaires du capitaine, et à côté la cabine de quelques hommes de l'équipage.

Voilà ce que *le Comanche* a de commun avec les autres bateaux américains. Ce qui le distingue de la généralité, ce sont deux longues et lourdes solives suspendues de chaque côté de la proue et toujours prêtes à glisser sur leurs poulies et à tomber à l'eau, au moment inopiné où un écueil, un banc de sable, menacera de le faire chavirer. Nous aurons plus loin l'occasion d'en apprécier l'usage.

Les premières heures de notre voyage sont très-agréables : elles s'écoulent, comme on le suppose, à nous appuyer sur la balustrade, à nous étaler à l'aise sur nos chaises ou nos fauteuils, et à contempler avidement les nouveaux objets que les rives qui s'enfuient présentent sans cesse à notre

admiration. Le fleuve, devenu plus rapide par l'abondance des pluies qui sont tombées pendant tout le mois dernier, est un peu rebelle à la violence de la vapeur ; cette cause, jointe à la prudence pleine d'appréhension du pilote, ralentit notre marche et nous donne par là même le temps de tout examiner.

Les eaux du fleuve sont boueuses et jaunâtres, comme celles du Mississipi en pareille circonstance. Ses rives sont composées, comme celles du fleuve de la Louisiane d'une terre friable et molle, que l'eau emporte à tout moment, en la déchirant de la manière la plus tortueuse et la plus bizarre. La plupart du temps, le Rio del Norte, différant sur ce point du Mississipi, est tellement engouffré dans ses bords, que, du haut du premier pont, nous pouvons à peine apercevoir la rase campagne. Parfois le lit du fleuve nous conduit le long d'une rive haute et à pic, qui nous dérobe entièrement la perspective de ce côté ; de l'autre, les bancs de sable amoncelés s'élèvent graduellement à mi-hauteur de notre bateau, jusqu'à ce qu'ils aillent se confondre avec la campagne. Alors l'œil découvre un bois à un kilomètre de distance ; plus près, quelques morceaux de champs couverts de maïs encore vert, un petit carré de cannes à sucre, et à côté, sur la rive même, une petite hutte en joncs et en terre, devant laquelle se tient ébahie une foule d'enfants au visage bronzé, au corps à moitié ou entièrement nu.

Malgré les nombreux voyages que *le Comanche* a déjà faits dans ces parages, il continue toujours à être pour cette jeune race rustique un grand objet de curiosité. *Mire! Mire!* « regarde! regarde! » s'écrie l'un d'entre eux, à voix forte, en se courbant et en étendant le doigt d'une manière vive et expressive. Et tous, immobiles, dévorent des yeux ces figures si diverses, qu'ils attribuent peut-être, comme les Sauvages de Christophe Colomb, à des êtres d'une nature supérieure.

La largeur du fleuve est très-variable : parfois, englobé entre un lit étroit et profond qui n'a pas plus de six mètres, il procure une navigation facile et sans danger ; mais souvent il s'élargit sur une grande nappe de terrain mouvant d'une vingtaine de mètres et vient alors confondre toute la science et toute l'expérience du pilote le plus habile. Celui-ci cherche le lit, la passe favorable qui lui échappe ; il hésite, il sonne : on arrête la vapeur et l'on jette la sonde, qui est toujours sous la main des deux hommes préposés presque uniquement à cette fonction ; on sonde à tribord, puis à babord, et souvent des deux côtés à la fois. Notre capitaine même, dont la position devrait être, comme sur presque toutes les embarcations américaines, une véritable sinécure pour la plupart du temps, est ici presque toujours armé de la sonde. A tout moment les oreilles du voyageur sont frappées par ces mots : *Six feet, larboard; three feet and a half, tsarboard* (six pieds bâbord, trois et demi tribord.) ; un peu plus haut, le contraire

arrive; on crie : six pieds tribord, trois et demi bâbord ; quelques mètres plus loin, la sonde ne mesure plus que deux pieds et demi : l'eau manque alors au bateau ; il y a danger qu'il sombre : on glisse la solive du tribord pour rétablir l'équilibre, qu'un banc de sable va peut-être faire perdre.

Mais bientôt la nuit tombe ; le ciel s'est couvert de nuages sombres et orageux : au bout d'une demi heure, le regard ne rencontre plus une seule étoile pour éclairer la route ; ni le capitaine ni le pilote ne peuvent distinguer si c'est à droite ou à gauche ou en droite ligne que le fleuve se dirige : il faut s'arrêter, au lieu de courir un danger certain. Dans un endroit où le lit étroit et rapide vient effleurer le rivage boisé, la vapeur, agissant maintenant en sens inverse, nous établit dans un repos complet : on se hâte de jeter un cable à terre, on l'enroule autour d'un gros arbre, et le bateau va stationner ici immobile pendant toute la nuit. Cependant les éclairs brillent de toutes parts, le tonnerre se fait entendre, tandis qu'une pluie battante vient encore augmenter l'horreur de cette sinistre scène. Telle est notre première nuit sur les eaux du fameux Rio Grande.

Dès que l'aube commence à poindre, on démarre. Quand chaque passager se lève, il n'aperçoit plus le lieu de la halte : toute la scène a changé. La matinée est pleine de fraîcheur et de parfums ; le soleil, tempéré mais radieux, illumine toute cette scène. On ne peut s'empêcher de s'asseoir sur l'avant-pont et de contempler en un silence plein d'admiration et de bien-être intérieur le renouvellement continuel de cette nouvelle nature. Les caprices du fleuve sont à eux seuls l'objet incessant d'une intéressante étude.

« Aucun fleuve du monde, » disait naguère la lettre d'un Américain publiée dans un des grands journaux de l'Union, « aucun cours d'eau ne présente aussi vivement que le Rio del Norte l'image d'un long serpent aux plis irréguliers et capricieux. Il tourne, il revient, il hésite, il se tortille en mille sens différents : sa course, selon la ligne droite tracée entre son embouchure et sa source, devrait s'effectuer à peu près du Sud-Est au Nord-Ouest ; mais, avant de revenir à cette ligne, il parcourt un espace immense, tantôt à droite, tantôt à gauche. Actuellement il fait un long circuit directement à l'Est ; puis il revient à la normale par une oblique aussi longue; soudain il redescend vers son embouchure pour faire un long détour et rejoindre ensuite son point de déviation. Il se replie sur lui-même cinquante fois sur vingt lieues de distance. »

Il m'arrive plusieurs fois de demander vers quel point de l'horizon notre embarcation se dirige. Un bois, par exemple, que j'apercevais tout à l'heure à notre droite, se trouve maintenant tout-à-fait en arrière ; une demi-heure après, le voilà à notre gauche. Que de fois encore n'ai-je pas mesuré en esprit la longueur du terrain que nous contournons, et ne

l'ai-je pas comparée à ce détroit de quelques mètres qu'il nous aurait fallu percer pour rejoindre la partie supérieure du fleuve ! Mais un détroit, semblable à celui que je demandais tout à l'heure pour abréger de beaucoup notre route, vient ici, à ce qu'il semble, d'être coupé et creusé par la force du courant : voici à droite, presque desséché, le grand canal où naguère serpentait le fleuve ; une haute barre de sable obstrue maintenant son embouchure; et qui sait si jamais il verra le fleuve revenir baigner ses rives ?

Cependant ce raccourcissement de la route, qui fait actuellement ma joie, est bientôt neutralisé par un autre détour à gauche, beaucoup plus long que celui qui vient d'être délaissé : il faut alors se résigner à voir passer deux ou trois fois le même panorama sous vos yeux. Sur cette ligne peut se trouver un de ces monticules de sable, un îlot recouvert déjà de plantes et d'arbustes qui commencent à y prospérer : le fleuve se bifurque de chaque côté de cet îlot, en laissant sur la droite un passage très-étroit, mais assez profond et assez large encore pour la navigation d'un steamboat de second ordre : l'autre branche est entièrement guéable ; on aperçoit même les cailloux sur lesquels coule mollement la nappe d'eau.

Il est à espérer que les caprices du Rio-Grande ne seront jamais tels, qu'il se disperse çà et là en mille petites branches pour arrêter la navigation au commencement même de sa course. La force de son lit sera toujours sans doute assez considérable pour se frayer un canal principal où la majeure partie des eaux se trouvera réunie. Pour voguer le long de ces rivages, il ne nous faut plus seulement le léger canot de l'homme-rouge naviguant avec sa femme, son arc, son carquois, ses flèches et ses provisions d'un jour qu'il lui faut. « L'*Aigle* dominateur s'avance vers l'Occident (*Towards the west the Impérial Eagle takes its flight*). » C'est la civilisation de l'Orient qui vient dans toute sa majesté ; c'est son commerce immense, ce sont ses voyageurs sans nombre qu'elle va bientôt confier à cet enfant des Montagnes-Rocheuses, qui est si longtemps demeuré stérile. Le Rio-del-Norte doit sans doute sentir sa mission future : il semble se préparer déjà à devenir moins sauvage et à régulariser son cours, répondant ainsi à la dignité à la quelle doit l'appeler une étendue de plus de six cent soixante-six lieues, depuis les Montagnes-Rocheuses jusqu'à Brazos Santiago, sur le golfe du Mexique.

Les plaisirs d'un voyage semblable sont ceux d'un amateur de la nature. Quand on circule ainsi, dans un pays lointain et tout nouveau, l'œil ne laisse rien passer inaperçu. Il suit l'oiseau dans l'air ; il le voit avec son beau plumage bigarré chanter sur la branche ou sur un pan croulant du rivage ; il aperçoit le poisson qui sautille au-dessus de l'eau ; il voit la foule effarée des tortues qui peuplent le fleuve, s'enfuir à la hâte ou remonter à la surface, comme pour voir d'où vient ce bruit qui les épouvante ; le héron,

la cigogne, se balancer majestueusement dans l'air, se reposer sur le sable de la rive, et s'approcher, sur leurs longues jambes tortueuses, jusqu'à la première eau, pour s'abreuver ou se livrer à leur pêche favorite ; la femme ou la jeune fille, qui comme une autre Rébecca, descendant par le sentier étroit le long du bord escarpé, vient remplir ses gourdes aux eaux bourbeuses du fleuve et les emporte sur sa tête sous l'humble toit de sa cabane patriarcale : tout cela n'est pas sans intérêt. Il n'y a pas jusqu'à l'arbuste solitaire, au champ découvert, avec tous les accidents, les plantes, les roches qui le caractérisent ; il n'y a pas jusqu'à une petite pièce de terre boisée, un arbre, un roc, une sinuosité des bords, une fleur, qui ne tombent sous les regards du voyageur avide de tout contempler, le dédommageant ainsi amplement du temps perdu à suivre les sinuosités infinies d'un fleuve si bizarre.

Il n'y a, dans l'aspect de la campagne parcourue par le Rio Grande del Norte, rien de ce qu'on pourrait appeler le sauvage d'une nature encore presque vierge. Ici se trouve un petit bois ; là sont des fougeraies, des brisoirs clair-semés, qui ornent ou obstruent une verte pelouse, broutée çà et là par quelques bêtes à cornes ou par quelques chèvres domestiques; plus loin, c'est un champ de maïs, céréale si nécessaire à ces peuplades encore primitives ; tout près s'élève une hutte, habitée par une de ces familles qui n'ont jamais vu la splendeur de nos villes et de nos cours et qui n'ont pas même une idée des grandeurs et des misères de notre civilisation. Si Rousseau, au moment de faire son fameux discours contre le progrès des temps modernes, eût contemplé de ses yeux ces quelques êtres humains, perdus au milieu de cette nature silencieuse et paisible, ignorant les vanités et les vices de notre civilisation, se nourrissant des fruits spontanés d'une terre fertile, du produit de leur pêche, et se couvrant de quelques hardes de vil prix, ou allant même, dans le bas âge, absolument nus, il aurait sans doute improvisé une apostrophe au moins aussi éloquente que celle qu'il adresse à Fabricius et aux vieux Romains. Un Américain, au contraire, à la vue de ces êtres dégradés par l'ignorance et par la paresse, aspire à voir se lever le jour où une création si belle et si riche, un climat si salubre, deviendront la jouissance d'une race active, plus propre à seconder la nature.

Nous rencontrons plusieurs bourgades et villages le long du fleuve. A droite est Santa-Rita, sur les bords texiens : c'est un petit assemblage de cabanes et de maisons de l'aspect le plus triste. Puis, bien plus haut, vient Edimburg, nom anglais, qui indique que les fondateurs de ce *settlement* ont dû être Américains ; l'apparence en est plus vivante que celle de Santa-Rita : c'est que la population américaine est plus difficile sous le rapport des habitations que ne le sont les descendants des Aztecs ou des Espagnols.

A une distance de quarante lieues à peu près, au haut du fleuve, on

voit le village mexicain Reinosa, distant de nous d'un kilomètre, situé sur une belle éminence, où se tiennent debout en ce moment trois ou quatre soldats du général Woll. On dit que Woll lui-même vient d'arriver ici avec onze cents hommes, pour marcher prochainement contre les révoltés stationnant plus haut, au village de Camargo. Ces soldats paraissent regarder le bateau avec l'attention la plus profonde, comme s'ils étaient frappés de l'idée qu'il contient des fusils, de la poudre et d'autres munitions de guerre, destinées à fomenter la révolution et bientôt à attenter à leur propre vie. Si telle est leur idée, je ne la crois pas fausse car il est presque certain que nous avons à bord des armes et des secours de toute espèce pour le général révolutionnaire Vidaurri, de Monterey; notre compagnie est en grande partie composée d'Américains, qui vont se battre avec celui-ci contre Santa-Anna, et qui sont sans doute poussés à de telles aventures plutôt par ambition et par intérêt personnel, que par dévouement fraternel et national : ils s'imaginent qu'une fois le Mexique délivré de son Dictateur actuel, il fera comme le Texas lors de son indépendence : il s'annexera à la fédération des Etats-Unis, dont le rêve est de devenir successivement maîtresse de toutes les Amériques, sinon du monde entier, et d'établir ainsi une République universelle, sur le modèle de la leur.

La vue de ces soldats, les noms de Woll, de Santa-Anna, qui font l'objet de presque toutes les conversations, et surtout la rencontre d'un certain Carrera, fameux aventurier révolutionnaire, allant maintenant regagner son *rancho* sur le bord texien, réveillent mes soupçons et ma perplexité. Notre continuel entretien roule sur ces questions : Comment nous arrangerons-nous, si nous ne pouvons avoir de passeports des révolutionnaires? et quand même ils consentiraient à nous en accorder, serons-nous en sûreté sur le sol mexicain ? Les *prononcés* pourront-ils toujours tenir ferme sur le territoire qu'ils ont conquis? sinon, que deviendrons-nous ? Toutes questions sérieuses et vitales, qui suffisent à absorber vivement nos esprits pendant tout le cours de notre voyage,

Le quatrième jour de navigation est arrivé. Nous avons parcouru à peu près soixante lieues, pour atteindre au soir Rio-Grande-City ou Davis-Rancho, village américain sur les frontières du Texas. Le bateau s'arrête au pied de la roche escarpée qui domine le village, et nous faisons tous halte pour chercher les moyens de nous glisser d'ici aux sierras du Nuevo-Leon, qu'on aperçoit déjà.

V

Rio-Grande-City, 18 juillet 1855.

Nous gravissons vivement au haut du plateau rocheux sur lequel est bâti Rio Grande-City ou Davis-Rancho, comme on l'appelle encore, d'après

le nom du premier Américain qui vint s'établir ici, près de la garnison, les *Ringold-Baracks*, pour y être à l'abri des incursions indiennes. Rio Grande City est composée d'une quarantaine de maisons en briques, assez proprement bâties et appartenant toutes aux Américains ou Européens qui s'y sont établis; le reste des habitations consiste en huttes, peuplées, comme on le suppose, par les indigènes, les indolents Mexicains. Il y a dans ce village un ou deux médecins-pharmaciens—car, aux États-Unis, ces deux professions s'exercent souvent à la fois,— et plusieurs avocats américains, dont l'un se prépare à être député au Congrès de Washington pour la prochaine élection. Tous les autres Américains ou Européens sont négociants ou cabaretiers. Le commerce, assez lucratif pour bien des personnes, se fait avec les campagnes environnantes, mais lointaines et invisibles pour nous, si ce n'est celles que l'on aperçoit de l'autre bord du Rio, sur le territoire mexicain. Nous voyons d'ici le village de San-Francisco, réunion de quelques cabanes, en avant desquelles stationnent, près du fleuve, cinq ou six soldats, sentinelles militaires ou agents de douane; puis, à un kilomètre plus loin, se montrent les premières maisons de Camargo, village assez considérable et de vieille origine, environné de grands arbres, plein de verdure et situé dans la plaine magnifique et étendue que nous dominons d'au moins quatre-vingt-dix mètres.

La première maison dans laquelle nous entrons est un misérable cabaret, tenu par un Américain. Quelques Irlandais y sont assis dans un coin, l'attitude indécise et le visage attristé; dans une chambre voisine est entassée une foule d'Américains, aventuriers perdus de débauche, qui se sont échappés des États plus populeux de l'Union pour venir ici satisfaire leurs passions désordonnées.

Dans l'état d'inquiétude où me plonge mon voyage projeté du Mexique, je m'informe s'il n'est pas possible de se procurer un passeport dans le village. « Un passeport, Monsieur? » s'écrie un Irlandais qui m'entend, et qui met déjà la main dans la poche de son habit, « j'en ai un, qui m'a coûté deux dollars et dont je voudrais bien me défaire. » En disant ces paroles, le ton de sa voix change; un soupir qui s'échappe de sa poitrine oppressée, me manifeste immédiatement l'intensité de son désir. J'ouvre son passeport et je lis: « Agé de 39 ans, cheveux châtains, nez régulier, yeux gris, barbe épaisse, ne sait pas écrire; 3 janvier 1855. » Je songe à mes 25 ans, à ma barbe et mes cheveux noirs, à mon teint brun, je ne puis m'empêcher de rire du contraste qui existe entre ce passeport et ma propre personne.

Les instances suppliantes de l'Irlandais, la pensée d'avoir un passeport mexicain et de faire sur-le-champ un petit acte de philanthropie; cette pensée, dis-je, jointe à la prévision que ma petite aventure va récréer mes compagnons et sera pour moi, plus tard, un plaisant souvenir, m'engage

à me procurer cette pièce authentique, moyennant cinq francs, que je pose dans la main du pauvre voyageur irlandais.

Un Gascon, chez qui je trouve mes compagnons de voyage, veut que je lui montre mon passeport mexicain. Au fur et à mesure qu'il le lit, il me parcourt attentivement des yeux, je vois ses traits s'illuminer de plus en plus, puis il éclate tout à coup d'un rire fou, que nous partageons ous.

« C'est une pièce, me dit-il, qui ne peut vous servir que comme un curieux memorandum pour amuser un jour vos amis. »

Le Gascon dont je viens de parler est un homme petit et épais, d'une quarantaine d'années. Il a parcouru, dit-il, les deux Amériques pendant vingt ans; il est enfin parvenu à s'établir ici, dans cette contrée déserte; il tient un magasin de toute espèce de marchandises, étoffes, comestibles, liqueurs, entre autres le *whisky* ou eau-de-vie des États-Unis, ainsi que les choses nécessaires au ménage et même à l'agriculture: pour réussir dans des parages semblables, il faut vendre de tout. Notre Gascon l'a compris, et le succès a enfin couronné ses efforts et sa persévérance. Sa femme est déjà dans le midi de la France, où elle lui prépare les voies. Pour lui, il cherche à vendre son fonds, à régler toutes ses affaires et à retourner près de sa femme, vivre le reste de ses jours tranquille au sein de la patrie qu'il n'a jamais renoncée.

Il nous a reçus avec beaucoup de politesse et avec une libéralité toute française. Il nous a donné immédiatement les nouvelles politiques les plus récentes: car c'est toujours l'objet de nos pensées et la cause de nos angoisses incessantes.

« Les troupes du gouvernement, » nous dit-il, « se sont avancées jusqu'à Saltillo, à dix lieues de Monterey, afin de rétablir cette dernière ville dans le devoir; à cette nouvelle, près de quatre mille insurgés sont accourus de Camargo et des campagnes voisines au secours de Vidaurri, le chef des révolutionnaires de Monterey. On s'attend à un succès certain pour ces derniers, et je crois que vous n'avez nul sujet de crainte. »

Ces paroles nous tranquillisent : nous nous disposons aussitôt à descendre à Camargo pour nous procurer des chevaux et gagner Monterey.

« Des chevaux ! à Camargo ! » nous dit-on plus tard, « vous n'en trouverez aucun : ils sont tous partis avec l'armée. Rio-Grande-City même en est épuisée. »

Grâce à mes recherches, je suis cependant parvenu à m'assurer pour le lendemain une assez bonne rosse, qui doit me coûter cinquante francs. Je me dispose déjà à me procurer la bride et la selle, quand mes compagnons, fatigués de leurs vains efforts, décident qu'il nous faut suivre le bateau jusqu'à Roma.

Le lendemain, *le Comanche* reprend sa route *pour Roma*, et au bout de quelques heures de navigation, par un temps magnifique et en vue d'une belle nature, nous abordons à Roma. Notre voyage a duré cinq jours, depuis Brownsville jusqu'ici, une distance de cinquante lieues par terre et de cent lieues par le fleuve.

Nous nous empressons de monter, avec notre bagage, la côte escarpée du fleuve, et d'aller, sous les auspices du Gascon, trouver un de ses compatriotes et amis, M. Plée. Ce qui frappe d'abord notre vue, c'est la situation de Roma, c'est le panorama vaste et magnifique que l'œil embrasse du haut de ce plateau rocheux ; puis, à la porte d'une maisonnette, une ou deux femmes, vivement occupées à fabriquer des *tortillas*. Il y en a une toujours agenouillée, dans la posture d'une lavandière ; devant elle est inclinée une longue pierre dure, sur laquelle elle écrase, au moyen d'un rouleau de la même matière, des grains de maïs, qu'elle tire d'une grande marmite, où ils trempent et s'attendrissent depuis la veille. Quand elle en a formé ainsi une certaine masse de pâte, elle-même ou une compagne prend cette pâte, la bat fortement entre ses mains comme si c'était du beurre, l'étend en petite crêpe ou omelette et la fait griller sur une tôle, placée à ses côtés. C'est la première fois que je vois fabriquer le pain mexicain, et j'avoue que le spectacle de cette coutume toute nationale n'est pas pour moi sans intérêt. Aussi je prends mon temps pour bien l'examiner jusqu'à ce que je la comprenne à fond. Cette corvée, encore assez longue et assez ennuyeuse, recommence tous les jours. Les Mexicains mangent rarement d'autre pain ; la *tortilla* leur sert quelquefois de tout : de fourchette, de cuiller, d'assiette, aussi bien que de pain, quand ils ont à manger de la *cecina* (viande découpée en lanière et séchée au soleil) ou de leurs fameux *frijoles*, petits haricots rouges qu'ils ont l'art de rendre très-savoureux.

Nous arrivons au magasin de M. Plée, béarnais, gai et assez bon plaisant, qui fait ici du commerce depuis un certain temps, avec apparence de succès. D'après ses récits, il a couru toutes les aventures, soit comme marin, sous le capitaine Bruat, aux Antilles, soit comme chef d'une troupe commerciale, au milieu des Indiens de l'Orégon, dont il nous montre une flèche pour nous prouver la vérité de ses assertions. C'est la première flèche indienne que j'aie encore eu l'occasion de voir. C'est un long roseau, très-dur, d'un mètre et plus de long, avec un bon centimètre de diamètre. Vers le bout sont insérées des plumes d'oiseau plus ou moins bigarrées, placées en forme de cœur ; à l'extrémité même de la flèche se trouve un fer assez grossier, ayant l'apparence d'une

petite lance et très-facile à détacher du roseau, autour duquel la partie inférieure a été recourbée.

Après les échanges accoutumés de politesse cordiale qui ne manquent jamais entre des Français sous un climat si éloigné, notre importante affaire en arrivant est de savoir si nous pouvons passer en sécurité à l'autre bord du fleuve. On nous répond qu'il n'y a pas de difficulté, que le voyage de Roma à Monterey s'effectue tous les jours par des Américains ou des Mexicains qui vont rejoindre l'armée fédérale. Cependant on ajoute que les Indiens, la terreur des blancs, dont le nom seul fait trembler les enfants, les femmes et même des hommes; les Indiens, qui de temps en temps apparaissent çà et là tout à travers le pays, pour étancher leur soif de sang et de vengeance contre une nation qui les persécute dans leur patrie même; qui volent comme l'oiseau, tirent en se couchant sur le cou de leurs chevaux rapides comme l'éclair, se cachent avec autant de facilité que la taupe, décochent leurs flèches d'une main sûre, frappent sans être vus et attaquent toujours en nombre; les Indiens, ajoute-t-on, ont paru il y a trois jours sur le grand chemin : trois personnes blanches, un homme, une femme et sa fille ont été trouvées massacrées sur la route, et un des assassins indiens, surpris par des Américains, est encore pendu à un arbre. Qui sait si son cadavre ne va pas être le point de ralliement pour quelques vengeurs?

A cette nouvelle, le Gascon et le vieil Espagnol se montrent émus et contrariés à l'extrême. « Que faire? se disent-ils. » Ils réfléchissent, ils se consultent : tous deux ont quitté leur pays depuis longtemps; leurs affaires les inquiètent : ils se décident à exposer leur vie même; on est résolu de partir. J'hésite beaucoup à prendre mon parti, mais enfin on me détermine à profiter de la compagnie pour faire mon voyage.

Cependant on pense à se restaurer. Nous demandons une auberge : il n'y en a pas dans le village. M. Plée prend ses repas chez une Mexicaine mariée à un Français; il nous conduit dans la famille. On est à table quand nous arrivons. Aussitôt que la Mexicaine nous aperçoit, elle se lève brusquement, effarée et murmurant avec volubilité qu'on ne l'a pas avertie et qu'elle n'a pas assez pour tout le monde. Découragés par cet accueil, nous allons nous adresser à une maison voisine; on nous répond crûment qu'il y a suffisamment pour deux personnes, mais non pour quatre. Je me sépare immédiatement de la compagnie, et, après maint effort pour trouver un hôte de bonne volonté qui veuille, moyennant rétribution, apaiser la faim qui me presse, j'arrive enfin à la porte d'une hutte, où sont écrits ces mots en grossiers caractères : *panadera francesa* (boulangerie française). Ce nom me réjouit sincèrement. « Le pain français est rare dans ces pays-ci, » me dis-je, en moi-même. « Je pourrai m'appeler le favori de la fortune, si je parviens à m'en procurer tant soit peu. »

J'entre : personne ne semble se remuer ; j'aperçois couché sur un mauvais lit un homme faisant paisiblement la *siesta* (méridienne). L'homme, que je reconnais pour un compatriote, se lève et me fait voir le pétrin. « Choisissez, » me dit-il. Je vois trois pains d'une demi-livre chacun : il y a de quoi choisir en effet. Un pain que je choisis, et un morceau de vieux fromage que je cours acheter dans une épicerie voisine, voilà de quoi se compose tout mon dîner.

C'est une corvée dans ces villages pour trouver à manger : il y a rarement quelque chose de prêt d'avancé, et les habitants ne veulent rien faire même pour de l'argent. Nous sommes heureux maintenant d'avoir le vieux Servano, qui sait si bien prendre ces gens-là : il arrive comme un vieux démon poussé par la faim ; il crie de loin : *hombre! muger !* (homme, femme, dis-donc)! puis il leur débite ses histoires, avec le laisser-aller d'un fin matois aguerri à ces luttes. Il se permet même de me faire passer pour un eclésiastique, afin de nous insinuer dans leurs bonnes grâces : cela réussit parfaitement. Le médecin et le prêtre catholique sont toujours bienvenus près de ces populations.

— Les Mexicains, nous dit M. Plée, ne se soucient pas beaucoup de lucre; si vous savez les prendre, si vous êtes prêtre ou médecin ou que vous passiez pour tel, vous pourrez voyager d'un bout à l'autre du Mexique sans dépenser 10 francs. C'est l'un des peuples les plus hospitaliers que l'on puisse rencontrer. Malheureusement il y a parmi eux bon nombre d'aventuriers qui ne craindront pas de tuer un voyageur pour lui voler sa bourse. Du reste on peut se tirer d'affaire même avec ces gens-là.

A Roma, je ne veux pas laisser passer la journée sans aller visiter le village et ses environs. Je me place d'abord sur la rive escarpée, qui domine le fleuve d'au moins cent mètres de hauteur ; je plonge mes regards par-dessus la vaste plaine verdoyante et légèrement boisée du Mexique, jusqu'à une longue chaîne de montagnes, dont la cime semble se confondre avec le ciel.

— Quelles sont ces montagnes qui se dessinent si vivement dans le lointain? demandai-je à un Mexicain qui se trouvait à mes côtés.

— A droite, voilà le *Sierralvo,* me dit-il; mais cette longue ligne noire qui descend vers le Sud, semblable au dos sinueux d'un long serpent, c'est la Sierra-Madre du Nuevo-Leon. Monterey, que le Sierralvo nous dérobe, se trouve enclavé entre deux pics de cette montagne.

— A quelle distance sommes-nous de Monterey et de cette chaîne ? à vingt lieues à peu près?

A ces mots, mon interlocuteur ouvre de grands yeux et fait un geste expressif.

— Dites donc, Monsieur, qu'il y a au moins cinquante longues lieues. Ah! d'ici à Monterey, il y a du chemin à faire!

Cela dit, le Mexicain continue à promener ses regards sur ce tableau magnifique, mais avec l'air impassible d'un homme qui y est tellement accoutumé, qu'il n'en éprouve aucune impression. Quant à moi, étranger, cette vaste plaine, parsemée d'un bois clair et d'herbages, ces fugitives branches des fameuses Cordillières; cette grande nature primitive, silencieuse; tout ce panorama nouveau et presque illimité de toutes parts, me cause les émotions les plus douces.

J'aime la nature, intelligemment travaillée par la main de l'homme. Les jardins et les squares de nos grandes villes sont pour l'œil un lieu de repos, un objet de récréation, au milieu de ces longues et sombres rues qui nous emprisonnent de toutes parts et presque en tout temps. La verdure du gazon et des plantes contraste agréablement avec le gris monotone des vieilles murailles; le parfum et les nuances des fleurs font oublier l'air immonde, le pavé sale de nos rues; ces fontaines d'eau vive jaillissent dans l'air, qu'elles rafraîchissent; tout cet ensemble enfin constitue comme une petite oasis au milieu de cet amas de rues.

Mais si la nature artificielle me plaît, combien je préfère la nature vraie et grande, telle qu'elle est sortie des mains de Dieu! Ici, elle n'est plus petite et mesquine comme la fantaisie de l'homme; elle est grandiose et sublime comme l'infini. Ici, les jardins et les squares, c'est la vaste, l'immense plaine où l'imagination se perd dans la variété des arbres, des plantes et des fleurs; l'ombrage, c'est celui des forêts; le parfum des fleurs, c'est toute cette masse d'air pur, ce sont ces brises embaumées, ces zéphyrs vivifiants, qui ont traversé toutes les régions les plus verdoyantes et les plus fleuries, et qui viennent secouer leurs ailes autour de nous, pour nous enrichir de leurs trésors de vie.

Et, pour fontaine rafraîchissante, le grand fleuve des Montagnes Rocheuses, dont l'eau coule toujours sans jamais s'épuiser. Combien j'admire ce grand théâtre de la création primitive, où Dieu se dévoile dans toute sa majesté!

Des bords du Rio-del-Norte continuant ma promenade dans l'intérieur du village, j'y remarque le même genre d'habitants et d'habitations qu'à Davis-Rancho, si ce n'est une église neuve que les Missionnaires de Brownsville font bâtir pour remplacer l'espèce de grange où ils disent la messe toutes les fois qu'ils montent ici, c'est-à-dire une fois chaque mois. Tous les environs ne sont qu'une roche accidentée, couverte de buissons en touffes claires, d'une espèce de chardons aux fleurs et aux fruits rouges, bons à manger, et d'une herbe sèche, broutée par des moutons, des chèvres et quelques têtes de bétail. La situation est tout-à-fait pittoresque. Vraiment, je me plairais dans un paysage aussi beau. Il ne me semble pas que j'y suis étranger et voyageur.

Cependant demain il faudra partir; nous avons retenu les chevaux, qui doivent venir nous prendre à l'autre bord du fleuve et nous conduire à *Mier*, où nous aurons de plus grandes facilités de voyage.

La nuit se passe comme la précédente, dans le magasin de M. Plée : on étend des rouleaux de toile sur le comptoir, on en laisse une partie sous la tête, et ceux qui ont des couvertures les étendent sur eux ; ceux qui en sont dépourvus dorment quand même sur ces grabats improvisés. A notre lever, le ciel est aussi beau que l'azur d'Italie ; un doux soleil illumine toute la nature, et l'air est aussi pur, aussi frais qu'en France, dans nos plus beaux jours de mai. Ce climat est vivifiant et vraiment délicieux. Mes regards se promènent encore avec plaisir sur ce magnifique panorama : du milieu de cette verdure luxuriante, je vois quelques hameaux mexicains, et à droite, le village de Mier, qui semble isolé dans cette plaine immense. Les chevaux qui doivent nous emporter galopent déjà sur la route ; ils seront bientôt au bord du fleuve. Nous courons vite déjeûner ; après les adieux requis, nous descendons la rue escarpée et dans un clin d'œil nous sommes, hommes et bagages, sur le radeau de passage qui nous transporte lentement à l'autre bord. Quelques hommes sont là pour visiter nos effets. Cette opération s'exécute pour satisfaire les apparences, car ici la douane rapporte peu au gouvernement ; la contrebande s'y fait en grand : c'est par elle que les étrangers comptent achever si vite leurs affaires et parviennent en effet à la fortune en bien peu de temps.

Trois chevaux et une charrette nous attendent au lieu du débarquement. La charrette emporte nos bagages et l'un de nous, tandis que les trois autres, enfourchant leur bidet mexicain, disparaissent en caracolant, au milieu de ces touffes de noisetiers, d'osiers et de mûriers qui bordent le chemin de Mier. Rien n'est charmant comme cette petite route plane, serpentant capricieusement entre cette verdure de gazon et d'arbustes, à côté de petits *ranchos* gracieux, enfouis çà et là comme sous des bosquets naturels. On voit de temps en temps quelques gros chênes centenaires, à la cime étronquée et morte, et, sur cette cime, un ou deux vautours qui nous regardent dans toute leur sinistre majesté. Ces oiseaux abondent dans ces contrées où ils ont souvent à remplir l'office de fossoyeurs.

CHARLES JABŒUF.

(*La suite prochainement.*)

LE CONCILE DE TRENTE

ET LE GALLICANISME

Dans les numéros de novembre et de décembre 1865, la *Revue des Sciences ecclésiastiques*, dirigée par M. l'abbé Bouix, a publié un travail excellent sur le *Concile de Trente et le Gallicanisme*, travail dû à la plume du P. Montrauzier.

Selon la maxime chérie du Gallicanisme, le Concile œcuménique seul est dépositaire de l'infaillibilité doctrinale. Or, le Concile de Trente est œcuménique, nul catholique n'en doute. Comment donc les Gallicans éprouvent-ils pour lui autant de répulsion que pour la doctrine de l'infaillibilité du Pape? L'auteur demande à Fleury et à M. Guizot le mot de cette énigme.

« Si l'on examine, dit le premier, sur les maximes gallicanes, les au-
« teurs du Palais, on y verra beaucoup de passion et d'injustice, peu de
« sincérité et d'équité, moins encore de charité et d'humilité. La plupart
« de ces auteurs ont écrit avant le Concile de Trente, qui a ôté une bonne
« partie des abus contre lesquels ils ont crié. *Mais il en a ôté plus que l'on*
« *ne voulait en France.* » (Nouv. opusc.)

« Le Concile de Trente, écrit à son tour l'historien protestant, efface ce
« qui pouvait rester de l'influence des Conciles de Constance et de Bâle,
« et assure le triomphe définitif de la Cour de Rome (lisez la Papauté)
« dans l'ordre ecclésiastique. » (*Hist. de la Civilis, en Europe,* 12e leçon).

Le P. Montrauzier se propose d'expliquer comment le Concile de Trente sape les bases du Gallicanisme, et de rechercher ensuite si l'Église gallicane s'est associée à l'opposition jalouse des Parlements.

1°—Nous ne pensons pas devoir insister sur la première partie de la thèse du savant Jésuite. Personne n'ignore le rôle prépondérant qu'ont rempli les Papes dans le Concile de Trente. Ils y commandent sans cesse, et jamais les Pères du Concile ne révoquent en doute la suprême autorité du Pontife Romain. C'est lui qui, par ses légats, détermine le choix des matières à traiter et l'ordre des discussions. Il fait écarter avec soin tout ce qui pourrait rappeler les prétentions des Conciles de Constance et de Bâle. Il révoque les concessions indiscrètes de ses légats, arrête les discussions intempestives, et

paraît ce qu'il est en réalité, l'âme et la vie du Concile. Les légats résistent énergiquement aux prétentions des députés protestants de Maurice de Saxe, qui osent sommer le Concile de publier les décrets de Constance et de Bâle touchant la supériorité du Concile sur le Pape ; et lorsque les ambassadeurs français soutiennent la même doctrine, ils trouvent dans les légats des défenseurs inébranlables des doctrines du Concile de Florence sur la *plénitude d'autorité* qui appartient au Pontife Romain.

De leur côté, les Pères du Concile affirment dans leurs décrets la pleine et suprême autorité du Pontife Romain. Le P. Montrauzier le prouve jusqu'à l'évidence par de nombreuses citations puisées dans le texte même des sessions ou des décrets du Concile. C'est ce qui arrachait à un Gallican, dans l'assemblée de Melun (1579), ce remarquable et très-formel aveu : « Le Concile de Trente renferme ce défaut singulier d'assujettir tout au « Saint-Père *et d'élever son autorité au-dessus de celle du Concile.* »

2° — L'auteur examine ensuite quelle attitude prit l'Église gallicane en face du Concile de Trente.

« Nous n'hésitons pas, dit-il, à affirmer que non-seulement l'Église « gallicane ne fut jamais hostile au Concile de Trente, mais encore qu'elle « fut pénétrée pour toutes ses décisions d'une affection fort tendre. Notre « affirmation n'étonnera que ceux qui n'ont point de l'Église gallicane une « notion juste et précise. »

Par Église gallicane, en effet, il ne faut point entendre la collection de tous les Français, *clercs et laïques*, mais seulement les *Évêques*, puisqu'il est question de foi et de discipline. Ceci est élémentaire. Or, dans les résistances que le Concile de Trente a éprouvées en France, la part de l'Épiscopat est entièrement nulle. Si, dans le sein même du Concile, les Pères eurent parfois à se plaindre des Français, ce fut uniquement des ambassadeurs laïques, qui avaient pour instructions formelles de faire prévaloir les doctrines schismatiques de Bâle et de Constance, (et des théologiens de la Sorbonne). Mais ni le Parlement ni l'Université de France ne représentent l'Église gallicane enseignante.

Or les Evêques français ne s'associèrent nullement aux rancunes parlementaires et universitaires :

« Pour moi, dit le Cardinal de Lorraine en terminant son discours d'in« troduction, pour moi *et pour tous les Évêques de France*, mes collègues, « nous protestons dans le saint Concile de l'Église universelle, que nous « voulons être soumis au Saint-Père Pie IV, Souverain-Pontife : car nous « reconnaissons sa primauté sur toutes les Églises de la chrétienté, et ja« mais nous n'en éluderons les ordres.... Nous nous soumettons à votre « autorité, très-illustres et très-révérends légats du Saint-Siége. » Et, de fait, le Cardinal de Lorraine et les vingt-six Archevêques ou Évêques français présents au Concile de Trente, ne donnèrent jamais lieu au re-

proche d'insoumission aux volontés du Pape et des légats. Le P. Zaccaria va même jusqu'à dire, en parlant du Cardinal de Lorraine et de quelques autres Français présents au Concile : « Ils furent d'avis qu'il fallait défen« dre l'autorité pontificale, *et ils allaient encore plus loin sur ce point que « ne le firent les Pères, et que ne l'avait fait antérieurement le Concile de « Florence.* » (Migne, *Hist. du Conc. de Trente*, t. III, p. 12).

Enfin, non-seulement les Prélats français présents au Concile en approuvèrent les actes en leur nom, mais ils voulurent laisser à Trente un témoignage de l'approbation *qu'au nom de la France* ils donnaient aux décrets de l'assemblée. « Tel est mon sentiment, dit le Cardinal de Lorraine, et « c'est la déclaration que je fais *au nom de tous les Evêques de l'Église gal« licane*, dont je demande acte, et que je désire être insérée dans les actes « du Concile. » (Voir la Patrol. t. IV, p. 301, et Bouix, *du Conc. provinc.*, p. 501.)

Il y a dans ce seul fait historique, de la part des Évêques français, une véritable protestation contre les ambassadeurs de leur pays, qui, retirés à Venise, ne voulaient point souscrire aux décisions du Concile, parce qu'on y proclamait le Pape *Pasteur et Évêque de l'Eglise universelle.*

3° — Un fait encore plus significatif que ce qui précède, c'est l'empressement de l'Église gallicane à recevoir et à faire exécuter les décrets du saint Concile.

Il est vrai, le Concile de Trente rencontra en France une longue et formidable opposition de la part des Parlements. Au seizième siècle, ils étaient presque tous infectés des erreurs de l'époque ; et l'on sait que l'hérésie naissante trouva parmi eux de nombreux appuis. De là, leur antipathie à l'endroit d'un Concile qui affirmait si catégoriquement l'autorité du Pape.

Il faut avouer aussi qu'une certaine portion du clergé fit en cela cause commune avec les Parlements : ce furent les chapitres et quelques communautés exemptes, qui, pour défendre leurs priviléges, ne craignirent pas de se mettre en révolte ouverte contre l'Église. « Il est vrai, dit le P. Mon« trauzier, que ces corps, vénérables dans leur origine, avaient profondé« ment dévié du but de leur institution. Ils faisaient parfois, suivant la « remarque de l'abbé Pelletier (1), bon marché de leurs droits spirituels, « pourvu qu'on les laissât jouir en paix d'avantages, prérogatives et hon« neurs d'une utilité fort contestable. »

Mais ne serait-il pas souverainement injuste de rendre l'Église gallicane, qui se compose des seuls *Évêques*, complice ou même responsable de la conduite des Parlements, des politiques et d'une faible partie du clergé secondaire ?

Or, loin d'empêcher la réception du saint Concile, les Évêques de France

(1) *Des Chapitres cathédraux en France*, p. 31.

la demandèrent DOUZE FOIS en soixante ans! L'histoire a conservé les dates de ces pétitions mémorables (1) et les noms des courageux Évêques qui se firent près du trône les interprètes des vœux de leurs vénérables collègues. « Il faut lire intégralement, dit l'auteur, le texte de ces magnifiques « discours ! il ne se peut rien de plus apostolique ; on croit entendre les « Avit de Vienne ou les Fulbert de Chartres. »

Le P. Montrauzier ne pouvant, à son vif regret, donner même une simple analyse de tant de chefs-d'œuvre, se borne à reproduire le texte de l'importante déclaration de 1615. Nous en reproduisons les premières lignes.

« Les Cardinaux, Archevêques, Évêques, Prélats et autres ecclésiastiques soussignés, représentant le clergé général de France, après avoir « mûrement délibéré sur la publication du Concile de Trente, ont unanimement reconnu et déclaré qu'ils sont obligés, par leur devoir et conscience, à recevoir, *comme de fait ils reçoivent*, le dit Concile, et promettent de l'observer autant qu'ils peuvent par leurs fonctions spirituelles « et pastorales.... » Et nous lisons dans le procès-verbal de l'assemblée de 1625 ces mots significatifs : « Tous ensemble ont résolu... de procurer « que le Concile de Trente soit publié au plus tôt, de l'autorité royale, « *comme il est déjà reçu depuis dix ans par l'autorité spirituelle.* »

D'ailleurs l'Église gallicane avait mieux fait que de publier le Concile ; elle l'avait mis en pratique. Que l'on parcoure les dix Conciles provinciaux tenus en France de 1564 à 1624, et l'on verra qu'ils sont la reproduction fidèle des décrets disciplinaires du saint Concile de Trente. L'assemblée de Melun en particulier (1579), dont les admirables statuts reproduisent la discipline toute pure du dernier Concile général, ne s'est déterminée à une pareille démarche que par la vue du mal que fait à l'Eglise de France le délai toujours reculé de la publication du Concile. « *Par ce moyen*, le SEUL « QUI NOUS SOIT POSSIBLE, nous veillerons à ce que l'Église de France ne « soit point flétrie du reproche d'être schismatique. »

L'exemple est bon à noter en passant.

Durant tout le dix-septième siècle, les actes de l'Église de France attestent bien clairement le fait de la réception intégrale du Concile de Trente. Citons un seul exemple. Une proposition affirmant, entre autres choses, que le Concile de Trente n'est point reçu en France, si ce n'est quant aux décisions de la foi, et que la bulle de Pie IV pour la confirmation du dit Concile, n'ayant point été promulguée chez nous, n'oblige pas, fut censurée par l'assemblée de 1656 et taxée de *fausse*, téméraire, scandaleuse, *induisant au schisme et à l'hérésie, et injurieuse au sacré Concile de Trente et au Siége Apostolique*.

Les auteurs du dix-septième siècle, excepté les Jansénistes, conviennent

(1) 1576.—1577.—1579.—1582.—1585.—1586.—1588.—1598.—1605.—1608.—1610.—1614.

du fait de la réception pure et simple et de l'observation du Concile de Trente. Noël Alexandre, en particulier, avance le fait sans restriction. Il est vrai qu'au dix-huitième siècle, quelques théologiens élevèrent de nouveau une distinction entre la partie dogmatique et la partie disciplinaire. Benoît XIV leur répondit par une seule question : « Si les Évêques de « France ne reçoivent pas la discipline de Trente, pourquoi donc se préva- « lent-ils et usent-ils, comme les autres Evêques de la chrétienté, des pri- « viléges spécialement octroyés par le Concile à l'ordre épiscopal ? »

4° — Qu'on n'objecte pas que le clergé de France a fait de l'*éclectisme* en matière de décrets disciplinaires, choisissant ceux qui lui convenaient, et leur donnant ainsi par sa propre autorité force de loi. Tout ce que nous venons de rappeler si succinctement, proteste contre une telle allégation. Nulle part on ne trouve cette distinction, d'ailleurs absolument contraire au bon sens chrétien. Qu'on se rappelle d'ailleurs la proposition condamnée en 1656 ! De plus, tous les actes du clergé de France ne montrent-ils pas jusqu'à quel point il se croyait obligé à la réception du Concile, *sous peine de tomber dans l'hérésie et le schisme?* Or, comment concilier de pareils sentiments, si hautement et si fréquemment affirmés, avec l'absurde prétention de se faire soi-même juge du Concile de Trente, d'y prendre et d'y laisser à son choix ? La Sorbonne elle-même, consultée par les États de Blois en 1588, « s'il fallait promulguer le saint Concile avec des réserves... ou *purement et simplement*, » répondit, à l'unanimité, qu'il fallait le publier *pure et simpliciter*. Et les Évêques, à l'assemblée de Melun, ne proclament-ils pas que, s'ils choisissent les règles de réformation et de discipline du Concile de Trente, ce n'est pas seulement parce qu'elles ont été dictées par le Saint-Esprit et parce qu'elles sont très-propres à réformer l'Église, « mais particulièrement *parce qu'ils sont liés et astreints aux lois ainsi faites par l'Église universelle, sous peine d'être tenus pour schismatiques*... et d'encourir anathème et *perpétuelle damnation ?* »

Qu'on ne dise pas, non plus, que le clergé de France a fait des réserves *en faveur des libertés gallicanes*. Il y a ici confusion, et par suite erreur. Il ne faut pas confondre le Gallicanisme avec l'Église gallicane. Le *Gallicanisme* veut des libertés qu'il croit tenir *en dehors du Saint-Siége*, et sur lesquelles, d'après lui, le Pape ne peut rien. Voilà dans son essence la doctrine des Parlements et des politiques. « L'Eglise gallicane, au contraire, a toujours détesté de pareilles doctrines ; en fait de libertés, elle n'a voulu que celles que le Saint-Siége lui a accordées, et elle les a regardées comme des faveurs, nullement comme un droit imprescriptible. C'est ce qui ressort du texte même des supplications adressées aux Papes de tout temps, et particulièrement en ce qui concerne certaines libertés, exemptions et privilèges « pour lesquels Sa Sainteté sera suppliée (1). »

(1) Assemblée de Blois.

« Toutes les déclarations du clergé, dit le P. Montrauzier, portent une clause expresse en faveur du droit suprême de Sa Sainteté vis-à-vis des libertés gallicanes; et nous mettons au défi d'apporter un seul exemple du contraire. »

5° — Conclusion. Le Concile de Trente est la négation la plus complète du Gallicanisme; les parlementaires sont les premiers à le reconnaître. Or, l'Église gallicane a toujours défendu la doctrine et la discipline de ce saint Concile ; elle en a reçu les décrets *purement*, *simplement*, *sans condition*. Donc, par ce seul fait, elle s'est ouvertement prononcée contre le Gallicanisme.

C'est au Concile de Trente qu'il faut renvoyer les Gallicans, s'il en est encore. Qu'ils étudient sérieusement et sans parti pris la doctrine du saint Concile : il ne leur sera pas possible de persévérer dans les mesquins et tristes préjugés d'école ou de nation.

« Il y a quelques années à peine, ajoute le P. Montrauzier, on enseignait chez nous qu'il fallait, dans la lecture des décrets du saint Concile, prendre garde à ne pas leur donner à tous une égale valeur. Il faut se souvenir, ajoutait-on, que *tous n'ont pas été reçus chez nous*, et l'on concluait que la lecture des saintes lois de Trente est surtout *avantageuse* aux Prélats et aux supérieurs ecclésiastiques (Lequeux). »

« Ce n'est pas assez. Le Concile de Trente doit être lu et médité, non pas seulement pour l'*utilité*, mais aussi *par nécessité ;* non pas seulement par les Prélats, mais par tous les clercs : car la discipline du Concile de Trente s'applique à tout et s'étend à tous. »

L'ABBÉ DE FLIGNY.

LA MODE DU JOUR

Le caractère de la confusion est au milieu de nous.

Les femmes portent des bottes, des chapeaux d'homme et des cannes.

Les hommes portent des ombrelles et des voiles.

Et partout on parle l'argot, la langue des assassins et des voleurs.

On a commencé par trouver cela effrayant, puis original, puis on a parlé cette langue.

Par dessus tout cela on a dressé le croissant.

Les femmes en portent à leurs chapeaux, à leur cou, à leurs bras, elles en portent sur leurs jupes et leurs manteaux.

Mahomet est grand !

J'ai rencontré dernièrement une femme élégante et belle qui portait à son cou une large croix d'or.

D'autres femmes qui passaient se sont écriées :

— En voilà une qui porte la croix !

Celles qui parlaient ainsi faisaient en marchant le bruit d'un chapeau chinois. — Croissant par-ci, croissant par-là, elles en avaient à leurs oreilles, à leurs bottes, à leurs chapeaux; l'air effronté, la désinvolture cavalière et la langue prête à l'argot.

L'infection dans la langue, dans l'esprit et dans le cœur; pour que rien ne soit respecté, il leur aurait fallu une rose à la boutonnière. Mais peut-être que rose ne se dit pas en argot.

Les femmes sont rares, aujourd'hui, et bientôt il n'y en aura plus, peut-être ?

Le français se parle encore dans certains endroits réputés bêtes, par les gens d'un certain monde, mais où les femmes sont modestes, élégantes, instruites, spirituelles, dévouées, charitables et belles.

Endroits rares et cachés, dont la porte s'ouvre avec peine.

L'argot est là qui veut entrer, accompagné de grelots, de clinquants et de croissants !

Il y a de quoi avoir peur !

La mode n'est pas une chose insignifiante, elle est la physionomie d'une époque ; ce sont les femmes qui font la mode, c'est presque dire l'importance qu'elles ont, leur caractère, leurs mœurs, leurs préoccupa-

tions, leur *esprit* dans le sens vrai de ce mot est affiché dans leurs toilettes.

Quelques femmes parfaitement honnêtes adoptent par insouciance ce qui se porte, et c'est un grand mal.

Il n'est pas indifférent d'avoir mauvais air. Il n'est pas indifférent d'avoir bon air.

Les hommes ne parlent pas de la même manière à une femme retroussée jusqu'aux genoux et chargée de grelots, et à une femme vêtue d'une robe ample et décente, dont le visage est encadré dans son chapeau.

Ce qui est plus grave, c'est que les hommes n'ont vis-à-vis de ces deux femmes ni les mêmes pensées ni les mêmes projets; et ce qui est plus grave encore, c'est qu'en présence de ces deux femmes ils se regardent eux-mêmes différemment; le respect des autres conduit au respect de soi-même, et le respect de soi-même conduit à la vertu.

Telle chose qui peut paraître simple vis-à-vis d'une femme à croissant, à grelots, à bottes et à casquette, paraîtrait monstrueuse vis-à-vis d'une femme élégante et simple.

De la mode et des mœurs il en est un peu comme de certaines disputes, on ne sait lequel a commencé; les mœurs ont-elles fait les modes insensées et ridicules que nous voyons aujourd'hui, ou les modes que nous voyons vont-elles faire des mœurs que nous n'avons pas encore vues?

C'est à *craindre*.

J'ai vu cette année en province une jeune fille coiffée d'un petit toquet qui tenait sur sa tête ou plutôt sur son front et presque sur son nez, par un prodige d'équilibre; elle portait sur le cou une chevelure effrayante, qu'elle n'aurait absolument pas pu porter sur sa tête. Elle était avec cela vêtue d'une espèce de veste rouge sur une robe retroussée, et chaussée de bottes à l'écuyère. Le nez fortement serré dans un chiffon de tulle noir en forme de loup d'opéra et gantée en peau de chien. Elle allait ainsi par la ville très-persuadée de son élégance : fort modeste d'ailleurs, très-charitable et très-bonne, très-pieuse et communiant dans cet accoutrement effroyable. Fort effrayée, peut-être, des regards et des discours qu'elle provoquait sur son passage, mais auxquels ses oreilles ont dû se faire.

Je me demandais si, dans ce costume, elle pouvait sérieusement penser à être la Femme forte dont parle l'Écriture, et si elle se trouvait quelque conformité avec la Vierge Marie.

Sous ce toquet emplumé posé à la racine du nez, quelles pensées se formaient?

Pensait-elle, cette jeune fille, que peut-être un jour un homme lui confierait sa vie et qu'elle en répondrait; que dans ses peines, ses tristesses et ses défaillances, il lui demanderait de le consoler et de l'aider; qu'il lui

demanderait d'être forte quand il serait faible, gaie quand il aurait des tristesses, et qu'elle devrait, pour lui, conserver la source de l'espérance.

Pensait-elle qu'un jour des regards naïfs se poseraient sur ses yeux, et que, d'une bouche encore inhabile au langage, sortirait ce mot ! — *Pourquoi?* — auquel il faut répondre.

Se disait-elle qu'il faudrait enseigner la sagesse?

Les hommes qui la rencontraient ainsi troussée, ainsi bottée, le toquet sur le nez, n'imaginaient guère quelle eût de telles pensées, et c'est en effet peu probable.

Le croissant qui surmontait le toquet de cette fillette n'est pas seulement un ornement, c'est un signe.

C'est le signe de Mahomet. Or, la femme qui porte une croix à son cou est bien près d'être chrétienne. Que dire de celle qui porte un croissant ?

La complaisance des femmes honnêtes pour la mode est un signe terrible, c'est le signe de l'indifférence.

Pourquoi les femmes honnêtes n'ont-elles pas pour elles des modes particulières, qui les distinguent de celles à qui elles ne veulent pas ressembler, et avec lesquelles elles ne doivent pas être confondues ? Ne sont-elles pas capables d'inventer une forme de chapeau? n'ont-elles plus de goût, plus d'adresse, plus de grâce? et doivent-elles se laisser affubler en chiens savants par d'audacieuses coureuses de rues?

Les femmes honnêtes doivent plaire, c'est leur devoir, et c'est un grand devoir.

Si grand, que si elles ne l'accomplissent pas, peut-être le bonheur des hommes est compromis, leur honneur exposé; en tous cas, l'innocence des enfants se perd, le sérieux et la grâce des femmes sont perdus.

JEAN LANDER.

DE CHOSES ET D'AUTRES

Nous avons assez longuement parlé dans notre dernier numéro de la *Société nationale pour une nouvelle traduction des livres saints.* Nous devons en parler encore, car des faits nouveaux se sont produits et nous tenons à donner l'historique complet de cette affaire.

Enregistrons d'abord un nouveau refus de concours, celui de M. l'abbé Senac. Une lettre datée du 9 avril, adressée par cet ecclésiastique au journal l'*Union*, contient la déclaration suivante :

« Lorsqu'on est venu me demander de prêter mon nom à un projet de traduction des Saintes Ecritures dans notre langue, je n'ai pas cru devoir le refuser, car on l'associait à des noms très-respectables dont la liste m'était montrée.

« Cependant, comme le tumulte est antipathique à ma nature, dès que je l'ai vu s'élever autour de ce projet qui devait conserver tout le calme de la science pure et désintéressée, j'ai songé à me retirer. Je me retire en effet, et je vous prie, monsieur le Rédacteur, de me regarder comme dégagé de toute participation à l'œuvre dont il s'agit. »

On nous assure que d'autres membres catholiques de l'Association augmenteront encore le nombre de ceux qui déjà l'ont quittée. Nous le croyons sans peine ; mais comme nous voulons, ici, nous en tenir aux *faits*, nous ne pouvons enregistrer que les rétractations, explications ou désaveux publiquement produits.

Après avoir donné la parole aux adhérents primitifs qui se sont ouvertement retirés, nous devons la donner également à ceux qui paraissent vouloir aller jusqu'au bout.

M. l'abbé Martin de Noirlieu est-il de ce nombre ?

Dans notre premier article, — quand nous ne connaissions que les trois premières explications du vénérable curé de Saint-Louis d'Antin, — nous n'osions dire ni oui ni non ; aujourd'hui que nous avons pu lire et méditer ses explications nouvelles, nous hésiterions encore entre le non et le oui, si un témoignage honorable ne nous affirmait pas qu'il veut persévérer.

Les explications dernières, — nous ne disons pas définitives, — dont nous voulons parler, ont été données par M. Martin de Noirlieu dans une lettre adressée à Mgr l'Évêque de Montauban et communiquée bien vite aux journaux. Voici les passages qui ont directement trait à l'entreprise des nouveaux Septante :

« Cette entreprise, Monseigneur, est, à votre point de vue, « attentatoire aux principes et aux droits de l'Eglise catholique ; elle est irréfléchie ; il n'y a qu'un mot pour la signaler : elle n'a pas le sens commun, « tant elle est en dehors de tout principe..... »

« Si ces qualifications ne sont pas trop sévères, Monseigneur, que penser des prêtres qui se sont associés au projet d'une traduction nouvelle? que penser de leur science théologique et de la délicatesse de leur conscience?

« Vous l'avez compris, ce semble ; aussi voulez-vous les excuser en disant qu'ils ont voulu « surveiller l'exécution et sauvegarder la vérité « catholique...; qu'ils ont reconnu comme tout le monde que l'œuvre « n'aboutirait pas, et, dans cette pensée, ils ont voulu simplement assister à la naissance d'un enfant mort-né. »

« Je n'ai, Monseigneur, qu'une réponse à vous faire à cet égard : si nous nous sommes trompés, c'est de bonne foi ; mais nous n'aurions jamais accepté de jouer un rôle indigne d'hommes qui se respectent, un rôle si contraire à la loyauté, à la probité la plus vulgaire. »

M. Martin de Noirlieu répète, dans cette quatrième déclaration, qu'il avait été entendu que les membres catholiques de l'Association se conformeraient scrupuleusement aux prescriptions de l'Eglise pour la *traduction de la Bible en langue vulgaire.*

Je présume qu'il y a ici quelque confusion dans les termes. Les catholiques pouvaient et voulaient assurément se soumettre aux prescriptions de l'Eglise pour la *publication* de cette traduction composite ; mais quant à la *traduction* même, elle devait être l'œuvre commune de la Société juive-catholique-protestante-rationaliste, dont nous persistons à croire que M. Martin de Noirlieu se retirera tout-à-fait.

Après s'être défendu, M. le curé de Saint-Louis d'Antin essaye une diversion et fait un mouvement offensif. Il s'élève avec une certaine aigreur contre l'intervention des laïques dans les débats qui touchent aux intérêts religieux.

Cette thèse, qui n'a jamais été juste, nous paraît manquer tout particulièrement d'à-propos. M. Martin de Noirlieu ne s'est-il pas, dans ce même débat, remparé de l'adhésion donnée à la *Société nationale* par des laïques? Or, si des laïques dévoués à l'Eglise ont le droit, quand il s'agit des Livres Saints, de s'entendre avec des juifs et des protestants, d'autres laïques, dont le dévouement n'est pas moins sûr, peuvent bien dire, avec Mgr l'Évêque de Montauban et S. E. le Cardinal Archevêque de Lyon, que cette entente leur paraît fâcheuse et même déplorable. Nous indiquons cette inconséquence; nous ne voulons pas traiter la question qu'elle soulève, d'autant plus que c'est depuis longtemps une question jugée.

La quatrième déclaration de M. Martin de Noirlieu a reçu deux adhésions : l'une de M. l'abbé de Cassan Floyrac, l'autre de M. l'abbé Etienne Blanc, qui ajoute à son nom le titre d'ancien aumônier de l'armée d'Italie. M. Blanc motive ainsi son adhésion :

« Je viens vous prier de rendre publique mon adhésion à une lettre dont les déclarations doctrinales justifient pleinement un projet d'étude en commun sur nos Livres Saints, qui concilie le respect de l'autorité supérieure avec le respect de la dignité personnelle, et où s'unissent dans une belle et pieuse harmonie ces trois grandes choses : la foi, la science, la charité. »

Comme on le voit, M. l'abbé Blanc a sur le fond de l'affaire une opinion très-opposée à celle de NN. SS. de Montauban et de Lyon. Il y a des gens qui le regretteront pour M. l'abbé Blanc.

Voici quels sont, quant à présent, les prêtres restés parmi les adhérents de cette œuvre *de foi* qu'aucun évêque n'a approuvé, qu'aucun évêque n'approuvera : MM. les abbés Bertrand, Blanc, de Cassan-Floyrac, Duclos, Michaud, Michon, de Noirlieu.

C'est tout. Et si l'on songe au but de l'œuvre, si l'on tient compte du nombre et de la situation des associés juifs, protestants, éclectiques, on reconnaîtra que c'est peu. Nous ne voulons blesser personne ; mais notre but étant d'exposer exactement les faits, il faut bien constater que les ecclésiastiques restés fidèles à l'Association n'ont pas généralement une grande notoriété. Combien d'entre eux possèdent les connaissances diverses que leur entreprise semble exiger? Franchement, est-ce que tels et tels de ces messieurs ne se sentent pas un peu embarrassés d'être les seuls représentants du clergé français, dans une *Société nationale*, se proposant une œuvre si difficile et si grave?

Nous ne parlerons pas de l'élément catholique laïque, tel qu'il est représenté aujourd'hui parmi les adhérents de la nouvelle société biblique, car, pour en définir exactement le caractère, il faudrait entrer dans trop de détails et établir trop de démarcations. Nous ferons simplement remarquer que si l'on voit encore sur la liste de M. le pasteur Pétavel deux ou trois collaborateurs du *Correspondant*, on n'y peut montrer aucun des hommes qui ont pris part avec éclat aux luttes engagées sous les derniers régimes contre le monopole universitaire, le gallicanisme et la prédominance de l'État dans les choses religieuses. De nos chefs d'autrefois, un seul s'était étourdiment jeté dans cette entreprise, et il s'en est retiré plus vite que ses anciens amis n'osaient l'espérer.

Quelques mots maintenant d'une publication officielle faite par la *Société Nationale.* Cette publication est le compte-rendu de la séance solennelle du 21 mars. Elle contient, sans un seul mot de commentaire, les



discours prononcés dans cette fameuse séance, sauf celui de M. l'abbé Loyson, qui est simplement mentionné par ces quelques lignes :

« M. l'abbé Loyson, docteur en théologie, vicaire de Sainte-Clotilde, a pris ensuite (après M. Lévy-Bing) la parole, et, dans une éloquente improvisation, il a manifesté ses vives et cordiales sympathies pour l'œuvre. »

Nous avons lu avec soin tous les discours reproduits, et nous n'hésitons pas à reconnaître que le désir de trouver un terrain neutre s'y montre de la façon la plus claire. Néanmoins, ces seuls discours, ces discours si étudiés, prouveraient, si on voulait les presser un peu, que l'entreprise, selon l'expression de Messieurs Cochin, de Montalembert et Vitet, devait inévitablement *sortir de sa donnée primitive*.

Le président du bureau, M. Amédée Thierry, a, sans le vouloir, fait pressentir en plusieurs endroits cette inévitable conséquence. Il est probable que dans sa pensée il croyait travailler à la fusion des *trois grandes confessions religieuses qui, sœurs par la communauté de la Bible, proclament que ce livre est révélé, et le revendiquent au même titre comme un texte où elles puisent leur raison de croire.*

M. Amédée Thierry est-il bien sûr de l'accord absolu *des trois confessions* sur toute la Bible? Mais n'oublions pas que pour le moment il s'agit d'exposer, non de discuter, et citons quelques-unes des dernières paroles de M. Amédée Thierry :

« Le spectacle qu'offre à vos yeux la composition de notre comité fondateur et celle de cette assemblée, est-il étrange? Non, mais il est nouveau; il ressort de l'esprit de notre siècle, qui demande à la science humaine sincérité consciencieuse, à la religion communauté d'efforts devant les périls communs. C'est ce besoin d'harmonie qui réunit ici côte à côte des ministres des différents cultes, éminents par leur caractère, par leur savoir, par leur position ; les uns catholiques, les autres protestants ou israélites, ayant chacun derrière eux de nombreux fidèles de leur communion. On se demande involontairement à cette vue, si le rapprochement des intelligences pour un but si élevé n'amènera pas quelque jour un rapprochement des cœurs, et si, dans cette communauté de travail, au nom du même Dieu, pour l'élucidation du même livre, ne s'effaceront pas bien des préjugés hostiles qui n'intéressent en rien la croyance; si, en un mot, la charité prêtant la main à la vérité, la religion n'en tirera pas un nouveau lustre. »

Quand M. Amédée Thierry prononce ces mots : *la croyance, la vérité, la religion,* qu'entend-t-il? C'est son secret; mais en fait, il parle de manière à les appliquer également, dans la même mesure, aux trois *confessions*, dont il est en même temps l'organe. L'éclectisme n'y peut trouver à redire.

M. le pasteur Emmanuel Pétavel a parlé du projet dont il a pris l'initiative, avec un accent de confiance qu'il lui serait probablement difficile de retrouver aujourd'hui.

« Je présume assez, disait-il, de la largeur d'intelligence et de l'élévation de sentiments des hauts dignitaires du clergé catholique de Paris pour me croire autorisé à penser que leurs sympathies sont acquises à notre œuvre. C'est pour nous un encouragement et un honneur.

« Je tiens également à remercier S. E. Monsieur le ministre de l'instruction publique, dont l'esprit ouvert et libéral s'est montré favorable à notre entreprise. »

Et plus loin :

« Je le constate avec joie, ce projet de traduction nouvelle, des prêtres, des pasteurs et des rabbins éminents l'ont pris en considération avec beaucoup de bienveillance. Le comité de vos membres fondateurs compte un grand nombre d'ecclésiastiques et de laïques qui sont autant de représentants distingués du catholicisme, du judaïsme et du protestantisme contemporains. N'est-ce pas l'un des signes du temps présent... » etc.

M. le pasteur Valette a signifié à la France qu'elle perdrait son estime si elle ne s'associait pas à l'œuvre de la *Société nationale.* Ecoutons cet *homme de langue française* parlant en style de frontière :

« Le simple essai me paraît digne d'estime ; le pays tout entier doit s'y associer avec un intérêt actif, et s'il ne le fait pas, je lui demanderai hardiment : France n'es-tu donc pas assez grande, et n'es-tu pas assez éclairée ? Si elle me répond non, elle se sera jugée ; si elle me répond oui, je lui dirai : travaille à la traduction de la Bible ; apporte ton offrande, tes vœux et ta coopération à l'entreprise dont il s'agit aujourd'hui. »

Naturellement tous les orateurs ont dû établir une sorte d'égalité entre les *trois Églises* représentées à la Sorbonne par des députés qui tenaient d'eux seuls leur mission. Cependant l'abandon, sous ce rapport, n'est complet que chez les protestants. On sent chez les catholiques une sorte de gêne née d'un sentiment de supériorité. Ils semblent craindre de faire une fausse démarche et de compromettre les droits de la vérité. Les juifs affectent, au contraire, des allures dégagées et prennent un ton semi-protecteur. Citons quelques mots de M. Lévy-Bing.

Après s'être félicité de la *bienheureuse rencontre sur un même terrain des trois sœurs en Dieu trop longtemps séparées*, il dit que l'œuvre, bien que purement littéraire et scientifique, devra considérablement avancer « le jour de l'entente et de la paix au sein de la grande famille religieuse ; » puis il ajoute :

« Ma présence même en ces lieux, au milieu d'une telle compagnie, au

milieu d'éminents ministres des religions chrétiennes, n'est-elle pas un avant-coureur de la grande conciliation qui se prépare?

« Quels sont mes titres?

« Je suis le plus humble des fils d'Israël, sans nom, sans gloire, et je suis assis parmi les forts, parmi les puissants par la science et la renommée?

« Et pourquoi?

« Par quel heureux privilége?

« Parce que, relativement jeune encore, je suis un vieillard qui compte quatre mille ans d'existence.

« Et vous, ô mes frères puinés, vous voyez en moi et dans les frères israélites qui m'entourent, les aînés de la famille, toujours debout, toujours pleins de sève et d'ardeur pour accomplir jusqu'à la fin la sainte mission que Dieu nous a donnée. »

Le comité directeur de la *Société nationale* a jusqu'ici gardé le silence sur les protestations que son projet a soulevées. Cependant, comme il veut persévérer, il veut aussi s'expliquer. M. Amédée Thierry va, nous assure-t-on, réfuter tous les adversaires de l'œuvre qu'il préside, et dont les doctrines émises çà et là dans ses ouvrages lui permettent assurément de conserver la direction. Nous espérons qu'il s'occupera particulièrement de la circulaire de S. Em. le cardinal de Bonald que nous avons mentionnée dans notre dernier numéro. Voici la conclusion de cet acte épiscopal :

« Si cette commission nationale formée d'éléments inconciliables, et qui dans sa composition est l'image de l'état des esprits de nos jours, si cette commission, persistant dans l'exécution de son projet, tout chimérique qu'il paraisse, mettait au jour la traduction de quelque partie de l'Ecriture, nous défendons expressément de l'acheter, de la répandre, de la lire, à moins qu'elle n'ait été soumise au jugement du Souverain-Pontife et qu'elle n'ait reçu son approbation. Nous ne pouvons dissimuler le regret que nous éprouvons, que ceux qui ont conçu ce projet de traduction nouvelle des saints Livres aient exposé une réunion d'hommes honorables et droits au ridicule d'une déconvenue qu'il était facile de prévoir. »

II

Tandis que des ministres protestants proposent aux catholiques et aux juifs de faire en commun une traduction de la Bible qui puisse contenter toutes les *Églises bibliques*, d'autres représentants du protestantisme refusent d'accorder une autorité quelconque aux Saintes-Écritures. Le journal le *Monde* a publié à ce sujet la note suivante :

« Les pasteurs et anciens des diverses Églises réformées de France sont réunis, en ce moment, en grand nombre à Paris pour des *conférences pastorales* annuelles sur des questions religieuses et ecclésiastiques.

« Ces conférences, qui datent de 33 ans, n'ont aucun caractère légal, et leurs décisions ne lient personne ; elles sont de simples expressions des sentiments des Églises.

« Les séances se tiennent dans une des dépendances de l'église de l'Oratoire.

« Un grand nombre des membres des conférences pastorales justement affligés de la négation de la résurrection de Jésus-Christ (ou de l'importance de ce dogme), qui s'y était produite l'année dernière, ont cru de leur devoir d'ouvrir les conférences de cette année par une déclaration de principes ainsi conçue :

« La conférence pastorale reconnaît comme base de ses délibérations « *l'autorité souveraine des Saintes Écritures en matière de foi*, et le Sym-« bole des Apôtres comme résumé des faits miraculeux qui y sont con-« tenus. »

« Sur 147 membres votants, 111 ont adopté cette déclaration, qui semblait ne devoir gêner aucune conscience chrétienne ; mais 36 pasteurs et anciens l'ont repoussée, et se sont retirés de la conférence pastorale en annonçant qu'ils formaient une conférence spéciale au domicile de M. le pasteur Coquerel père.

« Font partie de la minorité : MM. les pasteurs Martin-Paschoud et Coquerel père et fils. »

On sait que M. Martin-Paschoud est en lutte avec le consistoire de Paris. Ce révérend ministre veut ou voulait conserver les fonctions de pasteur, bien qu'il rejette les croyances que lesdites fonctions commandent d'enseigner. Il prétend qu'en agissant ainsi ils défend un droit.

La presse libre-penseuse soutient la cause de M. Martin-Paschoud, sous le prétexte que le consistoire porte atteinte à la liberté de conscience en demandant à ce pasteur de ne pas faire profession d'incrédulité. Elle ne songe pas à trouver mauvais que ce singulier représentant de la conscience libre impose à ses auditeurs un enseignement contraire à celui qu'il a plus ou moins explicitement promis de donner.

III

Un rapport, publié ces jours-ci par le *Moniteur*, a donné toutes sortes de détails sur la situation de la folie et du crétinisme en France. Cette situation est prospère. Le nombre des fous et des idiots a notablement aug-

menté chez nous depuis une vingtaine d'années. On comptait en 1861, 84,214 individus atteints d'affections mentales caractérisées. Il est probable que le prochain recensement en donnera davantage encore, car il y a tout lieu de croire que sur ce point nous sommes toujours en progrès.

Les aliénistes donnent à la folie trois sources : l'hérédité, les causes physiques, les causes morales.

Parmi les causes physiques, l'ivrognerie est la plus féconde. Ainsi, de 1856 à 1860 inclusivement, les excès alcooliques ont déterminé 3,455 cas de folie.

Parmi les causes morales, le premier rang appartient aux chagrins domestiques. Cette cause a produit, durant les six années déjà indiquées, 2,549 cas. La joie, dans le même laps de temps, n'en a donné que 31, et l'on peut présumer qu'ils n'étaient pas incurables.

Voici du reste le tableau des cas déterminés par divers incidents de la vie morale, durant la phase sur laquelle portent les calculs donnés par le *Moniteur* (1856-1860) :

Excès de travail intellectuel	358
Chagrins domestiques	2,549
Chagrins résultant de la perte de la fortune	851
Chagrins résultant de la perte d'une personne chère	805
Chagrins résultant de l'ambition déçue	520
Remords	102
Colère	123
Joie	31
Pudeur blessée	69
Amour	767
Jalousie	456
Orgueil	368
Evénements politiques	123
Passage subit d'une vie active à une vie inactive et *vice versa*	82
Isolement et solitude	115
Emprisonnement simple	113
Emprisonnement cellulaire	26
Nostalgie	78
Sentiments religieux poussés à l'excès	1,095
Autres causes morales	1,728
Totaux	10.357

Le sexe masculin compte moins de fous mais plus d'idiots que le sexe féminin.

Nous croyons bon d'ajouter que la France n'occupe nullement le premier rang quant au nombre des fous. D'autres nations ont le pas sur elle, notamment les Etats-Unis, la Prusse et l'Angleterre. C'est trop juste.

IV.

La *Vie parisienne* a publié dans son dernier numéro une assez spirituelle critique des modes du jour, sous ce titre : l'*Idylle du couturier*. Qu'est-ce que le *couturier*, se demande sans doute plus d'un de nos lecteurs? C'est un monsieur qui fait des robes. Une dame vraiment élégante doit avoir son couturier, comme autrefois elle avait sa couturière. Le couturier se fait payer très-cher, porte des favoris à l'anglaise, prend, de son mieux, des allures de gentleman et pose même en gentilhomme. L'un d'eux, m'assure-t-on, a bravement étalé dans son salon d'attente un arbre généalogique, tout frais dessiné, le faisant remonter aux Croisades, ou aux preux de la Table ronde. On ne peut pas dire, du reste, que ce soit là un objet de luxe. D'abord, cela éblouit la clientèle exotique et amuse la clientèle française ; ensuite les industriels en généalogie travaillent aujourd'hui à des prix très-modérés.

Ces détails sur le couturier permettront à nos lecteurs de mieux goûter les vers de la *Vie parisienne*. Les voici. Notons que le *Moutard* et le *Mirliton* dont il est question dans cette idylle sont deux des cercles les plus aristocratiques de Paris :

LE COUTURIER.

Vous serez la plus belle et la plus admirée.
J'ai trouvé votre robe.

LA CLIENTE.

O jeune homme divin.
Peins-la moi. Je languis. Parle; es-tu muet?

LE COUTURIER.

Vingt
Serpents de pharaon relèvent la tunique.

LA CLIENTE.

Quand je vous le disais: cet enfant est unique!

LE COUTURIER.

La taille est sous les bras. La boucle est dans le dos.

LA CLIENTE.

C'est au cœur à payer de semblables cadeaux!

LE COUTURIER.

La sous-jupe est jonquille et les ruches pareilles.

LA CLIENTE.

Tes mots, comme un doux chant, caressent mes oreilles!

LE COUTURIER.

Le corsage est vert-pomme et la traîne lilas.

LA CLIENTE.

Ah! mon cœur de t'aimer ne sera jamais las.
Mais, dis-moi, quels bijoux?...

LE COUTURIER.

Des sujets d'écurie
Montés dans le goût sûr de l'antique Étrurie.
Un *Gladiateur* d'or en un chignon bouffant..
Et, le soir, les gandins sur vos pas s'étouffant,
Croiront tous, à vous voir ainsi *benoitonnée*,
Que dans la bicherie une autre biche est née.
Et tous, ceux du MOUTARD et ceux du MIRLITON,
Avec leurs pince-nez et leurs cols de carton,
Et leurs gilets ouverts sur la blancheur du linge,
Crîront, en se pâmant : « Quel adorable singe ! »

Constatons, pour donner à cette esquisse toute son autorité, que le rédacteur en chef de la *Vie parisienne* est lui-même une sorte de couturier. C'est à lui que toute femme à la mode doit demander les costumes de fantaisie qui font l'éclat des grandes fêtes du carnaval.

Comme je ne trouve aucune transition pour passer du couturier à M. Renan, je termine tout simplement cet article en disant que le dernier livre de cet écrivain, *les Apôtres*, est tout à fait dans le goût de la *Vie de Jésus*, et n'obtint nullement le même succès. Nous nous nous en tiendrons à ces deux mots, car l'un de nos collaborateurs, M. Henri Lasserre, examinera, dans le prochain numéro de la *Revue*, l'œuvre nouvelle de l'ancien séminariste.

EUGÈNE VEUILLOT.

BULLETIN LITTÉRAIRE

LE CHANCELIER FRANÇOIS D'AGUESSEAU, sa conduite et ses idées politiques par M. Monnier, précepteur du Prince Impérial (1).

I

Henri François d'Aguesseau, né à Limoges (novembre 1668), fut reçu avocat du roi en 1690. Il devint peu de mois après, âgé de vingt-deux ans à peine, avocat général au Parlement de Paris. Le Roi, en le nommant si jeune encore à ce poste considérable, fut déterminé surtout par le témoignage du père de François, Henri d'Aguesseau, ancien intendant du Limousin, dont il estimait fort le caractère et les vertus :

— Je le connais, dit Louis XIV, incapable de me tromper même sur son fils.

Le début de d'Aguesseau fut tel, que le célèbre Denis Talon, à ce qu'on raconte, ne put s'empêcher de dire en l'entendant pour la première fois :

— Je voudrais finir comme ce jeune homme commence.

Après avoir exercé six ans ces hautes fonctions, d'Aguesseau devint procureur général « et, disent les biographes, de nouveaux devoirs lui fournirent l'occasion de montrer d'autres talents et de rendre plus de services. » L'administration des hôpitaux en particulier fut l'objet de sa sollicitude et lui dut de nombreuses améliorations ; il travailla également à maintenir l'ordre et la discipline dans les tribunaux et à simplifier l'instruction criminelle.

Dans la désastreuse année de 1709, où la famine vint s'ajouter aux malheurs de la guerre, d'Aguesseau se fit de nouveaux titres à la reconnaissance publique. Le contrôleur-général Desmarets avait nommé, dans ces circonstances critiques, une commission des principaux magistrats dont d'Aguesseau fut l'âme par sa haute intelligence comme par l'énergie de son dévouement. Grâce à lui les accaparements cessèrent, la circulation des grains fut partout rétablie, ce qui calma les inquiétudes. Le rôle important que d'Aguesseau avait joué dans ces circonstances et la haute estime comme la popularité que lui méritèrent tant d'utiles services, le désignèrent, en 1717, au choix du Régent, pour la place de chancelier, vacante par la retraite de Voysin. Sa courageuse et sage opposition au système de Law lui fit retirer les sceaux qu'on lui rendit, deux ans après, à la suite de la catastrophe qui n'avait que trop justifié ses prévisions.

En 1722, d'Aguesseau, par l'influence de Dubois, à ce qu'on prétend,

(1) Didier et Ce, libraires, 35, quai des Grands-Augustins ; 2e édition.

dut se retirer de nouveau, et ne fut rappelé que trois ans après. Mais il ne reprit qu'en 1737 les sceaux que le cardinal Fleury, devenu premier ministre, s'empressa de remettre dans ces mains si loyales. Il y restèrent jusqu'à l'année 1750. Alors âgé de plus de quatre-vingt-deux ans, et sentant l'atteinte de douloureuses infirmités, d'Aguesseau se démit de toutes ses fonctions et ne songea plus qu'à se préparer à la mort, à cette mort qui fut toute chrétienne comme sa vie (9 février 1751).

Pourtant, on regrette d'avoir à le dire, le vetueux magistrat, comme beaucoup de parlementaires, même illustres, n'avait pu échapper à l'influence du milieu dans lequel il vivait. Trop imbu des préjugés gallicans, il s'opposa vivement d'abord à l'enregistrement de la fameuse Bulle *Unigenitus* qui condamnait l'hérésie janséniste. Il est vrai qu'au dire d'un biographe (de Barante), « d'Aguesseau en cela ne prétendait pas se faire juge du fond de la doctrine condamnée par la Bulle, mais de certaines dispositions dans la forme qui lui semblaient porter atteinte aux droits de la monarchie. » Supposé qu'il en fût ainsi, Louis XIV, qui voulait l'enregistrement de la Bulle, ne semble-t-il pas meilleur juge de ses droits que le Parlement et le procureur général?

Tout probablement, l'influence d'Anne d'Ormesson, femme de d'Aguesseau, ne fut pas étrangère à la détermination de son mari, puisque, d'après ce qu'on rapporte, celui-ci étant mandé à Versailles pour cette grave affaire, elle lui dit, au moment où il montait en voiture :

— Allez, et oubliez devant le Roi femme et enfants; perdez tout, hors l'honneur.

L'honneur nous semble venir là assez hors de propos et nous inclinerions fort à croire la pauvre dame, fort honnête personne d'ailleurs, quelque peu « entêtée de Jansénisme » comme tant d'autres cervelles féminines de l'époque, parmi lesquelles on regrette de compter Mme de Sévigné dont Anne était l'amie.

Quoi qu'il en soit, il est juste de dire que, quelques années plus tard, d'Aguesseau chancelier et jugeant mieux des choses en les voyant de plus haut, éclairé sans doute aussi sur les menées jansénistes, proposa lui-même dans le Parlement l'enregistrement de la Bulle, ce qui lui valut, de la part de ses anciens collègues, parlementaires fanatiques, les plus violentes attaques. L'un deux, du nom de Pucelle, qui témoignait entre tous de son irritation, se vit repris vivement par le chancelier, qui lui demanda où il avait puisé les étranges maximes dont il appuyait son opinion :

— Dans les plaidoyers *de feu* M. le chancelier d'Aguesseau? répondit Pucelle aux applaudissements de certains confrères.

Quelques jours après, un matin, d'Aguesseau trouva affichée sur sa porte une pancarte où se lisaient en gros caractères ces mots : *Et Homo factus est!* par une application ironique et sacrilége au chancelier des plus vénérables paroles du saint Évangile. Mais quoi de sacré pour l'esprit de parti? pour le délire de la passion? N'eût-on pas dû cependant témoigner de plus d'égards pour l'homme illustre qui avait rendu à la France tant de services et que la postérité glorifie comme une des plus nobles figures

de la magistrature d'autrefois. On cite de lui quelques paroles vraiment admirables : Certain jour on lui conseillait de prendre du repos :

— Puis-je me reposer, répondit-il, tandis que je sais qu'il y a des hommes qui souffrent ?

Dans les premiers temps de la régence, comme on l'engageait à faire des démarches dans l'intérêt de son élévation :

— A Dieu ne plaise, dit-il, que j'occupe jamais la place d'un homme vivant !

Dans l'année 1735, il se vit enlever par une mort cruelle sa femme, Anne Lefèbvre d'Ormesson, qu'il aimait avec une extrême tendresse, et à propos de laquelle Coulanges avait dit, lors de leur mariage :

C'est la première fois qu'on a vu les grâces et la vertu s'allier ensemble.

Le compliment ne semble pas flatteur pour les autres époux contemporains.

Après quelque temps donné au deuil, le chancelier dominant son chagrin, reprit les fonctions de sa place en disant :

— Je me dois au public ; il n'est pas juste qu'il souffre de mes malheurs domestiques.

On croirait faire injure à une telle mémoire que de parler du désintéressement de d'Aguesseau qui, sauf pour l'achat de quelques livres, ne réservait rien pour lui-même de ses traitements. La meilleure partie allait aux pauvres.

II

Tel on vit ce magistrat illustre qui fut de plus orateur éminent, écrivain distingué, mais avec une recherche de purisme qui, par le manque de spontanéité, donne quelque froideur à son style. On conçoit que cette vie si remplie et glorieuse ait tenté la biographie et surtout les panégyristes. Outre l'*Histoire de la vie et des ouvrages de d'Aguesseau* en 2 volumes (1835), nous avons les *Discours* et *les Eloges* d'Antoine Thomas, de Fresnes, de Vauxcellés, etc.

Le sujet néanmoins n'était point épuisé, et assez récemment a paru, en un beau volume in-8°, une vie nouvelle de d'Aguesseau qui, par la signature de son auteur comme par son mérite intrinsèque mérite de fixer l'attention. Cet auteur est M. Francis Monnier, précepteur du Prince Impérial, et qui a publié quelques autres travaux historiques dont je n'ai pas à m'occuper ici. Le choix du personnage, pour le premier livre, indique un esprit sérieux et qui n'est point préoccupé de l'actualité. L'écrit de M. Monnier atteste de patientes recherches, une étude approfondie de l'époque, quoiqu'il prenne trop volontiers Saint-Simon pour guide après l'avoir jugé sévèrement et justement. L'auteur a su peindre avec charme la noble physionomie du grand magistrat dont il nous fait ce portrait : « Il était d'une taille au-dessus de l'ordinaire, avec des formes larges et robustes, un peu d'embonpoint ; il avait des yeux bruns, fort longs, en partie recouverts par ses paupières, surtout l'œil gauche, qu'il fermait davantage par une habitude d'enfance, le regard pénétrant, fin, lumineux et doux, des sourcils épais, noirs, un front proéminent, un beau nez droit, et non pas

arqué comme on le voit sur la plupart de ses portraits, le teint transparent et légèrement hâlé par le soleil méridional. Sa physionomie exprimait avant tout l'intelligence et la bonté. »

L'historien ne met pas moins bien en relief le beau caractère de d'Aguesseau, sa vertu rare comme ses talents et la salutaire influence exercée par lui sur son siècle. Cependant je ne dois pas dissimuler que M. Monnier me paraît trop empressé à justifier, j'aurais pu dire à glorifier, l'attitude fâcheuse de d'Aguesseau dans les circonstances dont j'ai parlé plus haut. Il m'est pénible d'avoir à constater ce zèle inopportun pour des opinions aujourd'hui si généralement abandonnées, pour ce gallicanisme posthume qu'il n'a pas été donné à M. Dupin lui-même, avec toute sa science et sa verve, de galvaniser.

Le nouvel historien de d'Aguesseau ne me semble pas seulement trop sympathique au défunt gallicanisme, mais pour les Jansénistes aussi il témoigne de beaucoup d'indulgence; de même qu'en parlant des protestants révoltés il ne fait pas assez, pas du tout peut-être, la part de leurs torts, et il échappe à sa tolérance des expressions que la pitié même juge excessives. Dans l'affaire de la Bulle *Unigenitus*, il adopte bien facilement l'opinion du passionné Saint Simon, et l'on s'étonne de l'entendre répéter après M. le duc : « Clément XI signa enfin une Bulle où il condamnait le livre de Quesnel, comme renfermant cent et une propositions contraires à la foi. Mais cette Bulle le Pape n'avait fait que la signer, les vrais auteurs étaient ceux que nous avons nommés, Fabroni, Tellier, Tellier surtout (Confesseur de Louis XIV après le P. La Chaise). »

Mais Joseph de Maistre, cette grande autorité, répond péremptoirement en s'appuyant du témoignage d'un illustre Prélat : « Si jamais le consentement de l'Église a été clair, décisif, incontestable, c'est sur le sujet de ce décret célèbre (la Bulle *Unigenitus*), émané du Saint-Siége apostolique, accepté par toutes les Églises étrangères et par tous les Évêques de France, reconnu et révéré dans trois Conciles (Rome, Embrun, Avignon), préconisé par plus de vingt assemblées du clergé, souscrit par toutes les universités du monde catholique; décret qui n'est contredit aujourd'hui que par quelques ecclésiastiques du second ordre, par des laïques et par des femmes. »

Voilà la vérité sur la fameuse Bulle. On regrette de trouver dans l'ouvrage de M. Monnier, où elles tiennent trop de place, ces erreurs qui, aujourd'hui, ont une gravité particulière et de nature à faire grandement tort au livre, encore qu'on ne puisse refuser à celui-ci, comme je l'ai dit, des mérites sérieux, un style élégant, de l'érudition, l'étude consciencieuse en particulier de tous les écrits de d'Aguesseau; de là, des citations fort heureuses souvent, témoin ce passage emprunté à l'une des premières mercuriales du chancelier :

« Tel est le caractère dominant des mœurs de notre siècle, une inquiétude généralement répandue dans toutes les professions, une agitation que rien ne peut fixer, ennemie du repos, incapable du travail, portant partout le poids d'une inquiète et ambitieuse oisiveté, un soulèvement universel de tous les hommes contre leur condition; une espèce de cons-

piration générale dans laquelle ils semblent être tous convenus de sortir de leur caractère ; toutes les professions confondues, toutes les dignités avilies, les bienséances violées, la plupart des hommes hors de leurs places, méprisant leur état et le rendant méprisable? Toujours occupés de ce qu'ils veulent être et jamais de ce qu'ils sont, pleins de vastes projets; le seul qui leur échappe est celui de vivre contents de leur état. »

Qui croirait ces lignes écrites il y a quelque cent cinquante ans et non pas hier, tant elles ont un cachet d'actualité? BATHILD BOUNIOL.

LA GRANDE VIE DE JÉSUS-CHRIST, par LUDOLPHE LE CHARTREUX, traduite par Dom M.-P. Augustin ; 6 vol. gr. in-8°. Ch. Dillet, éditeur, 15, rue de Sèvres. — VITA JESU CHRISTI, A LUDOLPHO E SAXONIA ; magnifique vol. in-f°, format des Bollandistes. Victor Palmé, éditeur, 25, rue de Grenelle-Saint-Germain. Prix : 50 francs.

Toujours pressés de produire, nos littérateurs, dès qu'ils ont recueilli quelques matériaux, réuni quelques notes, se hâtent de les mettre en œuvre, et, comme s'ils avaient peur d'être gagnés de vitesse par quelque concurrent, avant même d'avoir terminé leur volume, se mettent en quête d'un éditeur. S'ils ont été assez heureux pour en trouver un, le volume paraît avant que l'auteur ait eu véritablement le temps d'étudier à fond le sujet qu'il se proposait de traiter. Il n'en était pas de même au moyen âge, cette époque d'études sérieuses, de travail consciencieux, surtout de prières. On s'étonnera peut-être de nous voir compter la prière parmi les éléments de succès ; mais les écrivains, alors, prosternés au pied de la Croix, demandaient humblement à Dieu d'éclairer leur intelligence et de bénir leur travail. C'est là que les saint Bernard, les saint Thomas d'Aquin, les saint Bonaventure et tant d'autres Saints illustres allaient solliciter et attendre l'inspiration, et l'inspiration ne leur faisait pas défaut. C'est aussi la méthode qu'a suivie l'humble solitaire Ludolphe pour écrire cette admirable *Vie de Jésus-Christ* dont l'éditeur Palmé a réimprimé le texte latin, comme une digne et magnifique introduction à sa belle reproduction des *Acta Sanctorum*, et dont l'éditeur Ch. Dillet a publié une traduction nouvelle.

C'était évidemment après avoir longtemps médité et prié au pied de son crucifix, que le prieur de la Chartreuse de Strasbourg écrivait cette belle Vie du Rédempteur. Il ne s'est effectivement point borné à mettre en ordre, d'après les Evangélistes, tous les événements de la vie du Sauveur. Ce travail sans doute eût pu être utile, mais d'une utilité bien limitée. Pénétré de cette pensée que Jésus-Christ s'incarnant en ce monde n'avait point pour unique but de présenter à la suprême justice une expiation supérieure à tous les crimes dont l'humanité déchue s'était rendue coupable, mais encore de lui donner les moyens de se relever et de marcher d'un pas assuré à la perfection à laquelle elle avait été primitivement appelée, Ludolphe a cherché dans tous les incidents de la vie de Jésus-Christ les enseignements qui en résultent pour nous et les exemples qu'il offre à notre imitation. Dans une telle voie on comprend combien il pouvait s'étendre. Aussi pouvons-nous dire que les dévelop-

pements qu'il a dû donner à son sujet sont exposés d'une manière si succincte, quoique toujours très-claire, que son ouvrage a besoin d'être lu avec l'attention la plus soutenue, attention que du reste son intérêt commande; et, loin d'être une suite de méditations, on pourrait affirmer que chaque phrase est en réalité un sujet de méditation. On ne s'étonnera donc pas si la traduction donnée chez M. Dillet a obtenu un succès remarquable. C'est ce succès, qui ne s'est pas fait attendre et qui s'est prononcé dès l'apparition des premiers volumes, qui a attiré l'attention publique sur l'éminent ouvrage de Ludolphe et a engagé M. Palmé à donner une édition du texte latin. On conçoit que les Actes des Saints nécessitaient comme introduction nécessaire la Vie de Celui qui a été la source et qui est le but de toute sainteté; et, cette nécessité une fois établie, il n'était pas possible de mieux trouver. Loin de se nuire l'une à l'autre, ces deux publications, nous en sommes convaincu, se prêteront un mutuel secours. Les ecclésiastiques, les religieux, les hommes instruits voudront consulter le texte, sûrs d'y rencontrer la pensée de l'auteur revêtue des expressions mêmes avec lesquelles il l'avait formulée; les femmes et toutes les personnes pour lesquelles l'usage du latin n'est pas très-familier, trouveront cette pensée mise tout à fait à leur portée dans l'élégante traduction de Dom M.-P. Augustin. Ajoutons que la réimpression du texte latin était devenue un besoin réel, puisque les anciennes éditions, moins soignées et dans des conditions typographiques très-inférieures à celles de l'édition de M. Palmé, atteignaient, quand on les rencontrait dans les ventes publiques, un prix bien plus élevé que celui de l'édition nouvelle. Nous l'avons dit et nous le répétons: ces hommes du moyen âge, que la stupide frivolité du siècle dernier voulait faire passer presque pour des barbares, n'écrivaient qu'après avoir longtemps médité et surtout prié. Aussi la lecture de leurs ouvrages élève l'âme et échauffe les cœurs en y faisant pénétrer une étincelle de cet amour de Dieu dont ils étaient si profondément animés. Nous ne connaissons aucun livre qui puisse produire ce bon et salutaire effet autant que la *Grande Vie de Jésus-Christ*, par Ludolphe le Chartreux.

Marquis de ROYS.

ŒUVRES COMPLETES DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME, — traduites pour la première fois en français, sous la direction de M. Jeannin 8e vol. grand in-8. 604. p. — Guérin 1866. — Bar-le-Duc (1).

Voyages d'un faux derviche dans l'Asie centrale, par Arminius Vamberg, traduit de l'anglais par Forgues. Gr. in-8 illustré. — Hachette 1866.

I

Nous avons avec le 8e volume la fin du commentaire sur l'Évangile saint Mathieu dont nous avons déjà parlé, le commentaire sur l'Évangile saint Jean et cinq homélies sur les actes des Apôtres. Dans le commentaire sur saint Jean l'orateur a changé de marche et de méthode; sa façon de procéder diffère de celle qu'il avait adoptée dans le commentaire sur saint

(1) On peut souscrire aussi chez Palmé.

Mathieu. Dans Saint Jean, il s'applique surtout à réfuter les erreurs des hérétiques; il veut fournir des armes au chrétien afin qu'il puisse résister à l'ennemi. C'est cette fois le but constant de saint Jean Chrysostôme, c'est pour cela qu'il s'arrête surtout aux versets que les hérétiques détournaient de leur vrai sens et appliquaient à leurs erreurs. En dehors de cela, il donne de son texte une explication courte et simple que suit une exhortation morale dont l'éloquence est rarement absente. Il est vraisemblable que les quatre-vingts homélies sur saint Jean ont été prêchées à Antioche, quoique le fait ne soit pas certain ; on ignore aussi à quelle année on doit les rapporter. Pour ne pas nuire à ses autres discours, saint Jean Chrysostôme prononçait ses homélies dès le matin; les auditeurs à cette heure matinale étaient ceux qui étaient pleins de zèle et pleins de ferveur, et qui par là même étaient plus en état de profiter de ce qu'ils entendaient, et de combattre à l'occasion les ennemis de la religion.

Saint Jean Chrysostôme, pendant sa vie, poursuivit constamment deux buts : instruire les fidèles dans la piété et les fortifier contre les assauts du démon, les prémunir contre les attaques des hérétiques qui étaient alors fort nombreux et les mettre à même de leur répondre. Il accomplissait ses devoirs sur ce point avec un rare courage, prêchant, malgré la faiblesse et la délicatesse de son tempérament, jusqu'à trois fois la semaine. Saint Jean Chrysostôme est de tous les Pères celui qui a le mieux défendu et avec le plus d'éloquence la divinité de Jésus-Christ, son égalité avec son Père et sa consubstantialité. C'est dans les discours qui traitent cette matière que brillent davantage son éloquence et la force de ses raisonnements. Toutes les homélies de saint Jean Chrysostôme se décomposent presque toujours en deux parties : une partie dogmatique et une partie morale. Dans la première partie, il exprime la doctrine de Jésus-Christ et de l'Église; dans la seconde, il exhorte familièrement mais éloquemment ses auditeurs à pratiquer la vertu et à fuir le vice. Nous ne pouvons nous empêcher d'exprimer en terminant la vive satisfaction que nous éprouvons de voir cette belle et utile traduction de saint Jean Chrysostôme s'acheminer rapidement vers sa fin.

II

On ne peut s'empêcher d'admirer ces hommes intrépides qui, par amour de la science, sacrifient leur repos, se condamnent à des fatigues inouïes et s'exposent à perdre la vie en parcourant des contrées inconnues. Quand de pareils hommes nous racontent leurs voyages, leurs livres empruntent à leurs aventures cet âpre intérêt qui s'attache au développement d'un drame, intérêt qui, malgré que nous en ayons, nous enchaîne, nous passionne et fait battre notre cœur d'émotion. Le livre de M. Vamberg a surtout cet intérêt dramatique. Désireux de connaître quelle parenté existe entre les dialectes hongrois et les Turco-Tartares, il partit de Constantinople afin de satisfaire son désir d'éclaircir cette question. Il n'ignorait pas les difficultés qu'il lui faudrait vaincre pour parcourir les pays qu'il voulait visiter. Pour réussir plus facilement dans sa périlleuse entreprise, il s'habilla en derviche, bien résolu à en jouer le rôle. Il y allait pour lui de la

vie si la ruse était découverte, mais il comptait sur son audace, son sang-froid et son insouciance des périls. Le drame commence. Vous figurez-vous cet homme forcé au milieu de contrées barbares et inexplorées, au milieu de peuples cruels et sanguinaires, forcé de jouer son prétendu rôle de fanatique et d'indifférent ? et à ce rôle il ne faut aucune distraction car on a des soupçons et les yeux sont sur lui ; il lui est interdit de prendre aucune note, les menaces sont continuellement suspendues sur sa tête ; et cependant il trouve le moyen d'étudier les contrées au milieu desquelles il voyage. Quelle fermeté de caractère il fallut à ce voyageur! comme son âme devait être fortement trempée ! Vous le figurez-vous couvert de misérable haillons, n'ayant qu'une nourriture insuffisante et grossière et affrontant pendant de longs mois ce que la vie a de plus redoutable. Il sait que du jour au lendemain il peut être soumis à d'effroyables supplices, il envisage froidement sa situation et ne sent pas un instant la peur ni le découragement l'envahir ; la peur ou le découragement serait pour lui la mort. M. Vamberg donnera plus tard le résultat de ses observations ; le volume que nous annonçons ne contient que le récit de son voyage de Ténéran à Kiva, Bokhara et Samarcand, par le grand désert Turcoman. L'ouvrage de M. Vamberg, élégamment traduit par M. Forgues, contient deux parties : la première est le récit pur et simple du voyage ; la seconde renferme des détails sur la géographie, la statistique, les relations sociales et politiques des divers Etats centro-asiastiques. Cette seconde partie n'est pas sans intêret, mais elle a un intérêt différent de la première. elle satisfait le désir de s'instruire. *Le voyage d'un faux derviche* est illustré de trente-quatre gravures sur bois et accompagné d'une carte à l'aide de laquelle on suit parfaitement les pérégrinations de M. Vamberg, ce qui ajoute un nouvel attrait à la lecture de son livre.

A. VAILLANT.

VIE ET LETTRES DE M[lle] ROSE FERRUCCI, publiées par M[me] FERRUCCI sa mère. Première traduction française.

« O foi sainte ! ô très douce religion de Jésus-Christ ! si je n'avais été certaine de vos promesses et de votre puissance, moi, pauvre mère qui, perdant ma fille, ai perdu plus que la vie, j'aurais certainement été entraînée de la douleur au désespoir ; mais vous m'avez donné la force de vivre et de souffrir, vous avez montré le ciel à mes yeux baignés de larmes : grâce à vous, je répète avec confiance et résignation : « Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur ! »

Ainsi débute un livre simple et touchant, où M[me] Ferrucci raconte la vie de sa fille morte comme une sainte, après avoir vécu comme une parfaite chrétienne. Je ne sais rien de plus fortifiant et de plus beau que cette douleur apaisée mais immense, avec laquelle une mère que la foi seule préserve du désespoir, rouvre ses plaies et met à nu la blessure de son cœur, pour que les vertus de sa fille puissent servir de modèle, et que, même au tombeau, cette morte chérie fasse encore du bien.

Rose Ferrucci, née à Bologne le 2 juillet 1835, morte à Pise le 5 fé-

vrier 1855, fut une de ces créatures choisies sur lesquelles Dieu se plaît à verser tous ses trésors, une de ces âmes qui laissent après elles comme une traînée de bons exemples et comme un parfum de sainteté. Ces personnalités d'élite sont indéfinissables ; l'admiration qu'elles inspirent ne se communique pas par la parole il faut faire directement connaissance avec elles et apprendre à les aimer dans les traces qu'elles ont laissées, dans leurs lettres ou dans le souvenir de ceux qui ont eu le bonheur de vivre dans leur milieu. Rose Ferrucci est de la famille d'Eugénie de Guérin, sans cette tristesse un peu vague et morbide qui apparaît quelquefois chez cette dernière. L'Italienne a quelque chose de plus lumineux et de plus attrayant que sa sœur la Française, mais le fond de ces deux natures est le même : toutes deux sont profondément chrétiennes; elles vivent par l'amour et se développent par la foi.

La vie d'une jeune fille morte à vingt ans ne paraît pas d'ordinaire devoir être longue à raconter, et, à moins de narrer ses jeux en détail, il semble qu'il n'y ait rien à relever dans ce livre blanc encore à toutes les pages. Cependant, celle dont nous parlons, moissonneuse prévoyante, avait déjà à cet âge sa gerbe de bonnes actions plus grosse que celle de beaucoup qui sont morts chargés de jours. Tout enfant, les pauvres étaient sa préoccupation constante, elle se privait de son pain aux repas pour le donner aux mendiants. Un jour de grande réunion chez ses parents, elle eut l'idée d'organiser une petite loterie pour secourir une malheureuse femme. N'ayant rien de précieux, elle mit en lots son papier et ses aiguilles. A son lit de mort, elle pense encore à ses pauvres, et oublie ses souffrances pour s'occuper d'eux. Son esprit était aussi cultivé que son cœur était riche de charité et de tendresse : elle savait, à l'âge où d'autres apprennent encore leur langue maternelle, l'italien, l'allemand, le français et le latin

Elle possédait cette faculté rare, le don de l'admiration. Tout ce qui est beau l'enthousiasme, et cet esprit si sincèrement chrétien vit incessamment encontact avec les grands génies, poëtes, orateurs, historiens, qui ont honoré l'humanité : elle va de Virgile à Gœthe, elle s'extasie devant Milton, elle apprend par cœur les plus beaux passages de Dante, de Schiller, de Klopstock; elle lit et relit Bossuet et Fénelon. Elle connaît l'histoire ancienne et l'histoire moderne. Elle semble deviner qu'elle mourra jeune et se hâte de s'approcher de tout ce qui élève, développe et fait pour ainsi dire vivre d'une double vie. La musique lui parle cette langue ineffable que si peu comprennent. L'art lui révèle ses mystérieuses splendeurs. Réglées par une mère prudente, ces études multiples n'ont pour effet que d'agrandir et d'éclairer encore cette intelligence si merveilleusement douée. Tout ce qui porte une empreinte de grandeur et de beauté trouve place sans confusion dans cet esprit rare, parce que tout est rapporté à la source de toute beauté et de toute grandeur, parce que tout s'éclaire du resplendissant soleil de la Révélation. Avec ce savoir immense, rien de plus simple que Rose; elle reste enfant, elle est toujours gaie et la moindre chose l'amuse. Ses lectures ne sont que des récréations où elle se repose d'avoir travaillé pour les pauvres. Ses lettres, adressées à ses amies, à ses parents, à son fiancé, débordent de tendresse, de dou-

cœur et de grâce naturelle et enjouée : sa blanche robe de jeune fille ne laisse pas apercevoir le plus petit bout de bas azuré.

Mlle Ferrucci avait rencontré un cœur digne d'elle, un jeune homme pieux et bon, et le mariage allait être célébré, quand la mort la trouva mûre pour le ciel. Atteinte d'une fièvre milliaire, elle expira en quelques jours. *Je viens de voir mourir une sainte*, s'écria son confesseur en sortant de sa chambre.

Nous ne pouvons que remercier Mme Ferrucci d'avoir surmonté une aussi insondable douleur, et d'avoir compris qu'en l'état actuel de la société, la vie d'une chrétienne comme sa fille appartient à tous ceux qui ont besoin d'être édifiés, consolés ou fortifiés. Le premier, M. l'abbé Perreyve, avait proclamé l'utilité et le charme de cet ouvrage, que nous voudrions voir dans toutes les mains. Nous ne pouvons après lui que le signaler à l'attention du public catholique. N'est-ce pas un bon signe aussi qu'il nous vienne de cette Italie, où l'Eglise subit aujourd'hui de si rudes assauts ?

ÉDOUARD DRUMONT.

Le Propriétaire-Gérant : V. PALMÉ.

PARIS. — E. DE SOYE, IMPRIMEUR, 2, PLACE DU PANTHÉON.

LE TREIZIÈME APOTRE

I

Connaissez-vous le *Treizième Apôtre?* — C'est celui que dans les cours d'assises on appelle le « Faux Témoin. »

Je l'aperçus levant un jour la main droite devant un tribunal. A la façon dont il fit serment de dire la vérité, tout le monde comprit qu'il allait mentir. Et chacun devint en quelque sorte plus attentif, par ce mouvement singulier qui fait que, dans un chemin, on ne s'arrête pas devant un homme qui passe, tandis qu'on fait halte pour voir serpenter une couleuvre. Je retrouve en mon souvenir les traits divers de ce personnage essentiellement fuyant. L'horreur a gravé dans ma mémoire cette louche physionomie, où la bassesse, toujours vaguement inquiète de recevoir quelque châtiment, le disputait à l'impudence qui se moque du mépris public, et qui accepte à l'avance, en plein visage, le crachat de tous les démentis.

Ce visage était rouge et bourgeonné : le sang, aigre et malsain, poussait au dehors toutes sortes de fleurs hideuses et d'humeurs exécrables. Il y avait dans son aspect général je ne sais quoi qui rappelait de loin le prêtre apostat. Rien n'est plus affreux : *corruptio optimi pessima.*

Il était de taille moyenne, plutôt petit que grand. Étant épais, il paraissait court. Il n'était point précisément bossu, mais on devinait en lui comme une gibbosité interne, comme une formidable et secrète monstruosité dans les régions qui avoisinent le cœur, et où les hommes placent métaphoriquement la conscience. On eût dit qu'il avait avalé sa bosse ou étranglé sa conscience et qu'elle s'était tout à coup arrêtée dans l'estomac, indigérable, et ne pouvant ni remonter ni descendre. Outre cette mystérieuse énormité qui l'étouffait au dedans, sa poitrine paraissait oppressée par quelque poids extérieur, prodigieux et invisible, par quelque cauchemar d'homme

éveillé. Il avait constamment l'air de se tenir en garde contre je ne sais quel danger permanent et inconnu, peut-être l'œil de Dieu ou celui des honnêtes gens.

Sa tête, violemment ramassée entre de très-saillantes épaules, semblait faire effort pour s'enfoncer dans le corps, ainsi que dans un capuchon protecteur. Quand il marchait, il se retournait à chaque instant et paraissait trembler d'avoir quelqu'un derrière lui. D'autre part, il n'osait regarder personne en face, et, assurément, il osait moins encore se regarder lui-même.

L'aspect de son visage donnait des démangeaisons à la main; l'aspect de son dos en donnait au pied. Aussi n'abordait-il les hommes et les choses que de biais ou de profil.

Grâce à la charitable bienveillance de certains maîtres vénérables, à qui il s'était présenté comme voulant devenir magistrat, il avait fait quelques études et conquis de menus grades en la basoche. Or, son premier soin, dès qu'il eut pris ses licences, fut de se tourner contre ses bienfaiteurs, et d'employer, pour combattre la justice et trahir l'équité, le peu de savoir qu'il avait gratuitement acquis sous prétexte de les servir.

Il faisait commerce de faux témoignages, de pièces apocryphes, de signatures simulées, de textes dénaturés, et il en tirait un honnête revenu.

Il possédait à un haut degré l'art d'obscurcir les choses les plus claires et de mentir par nuances. Il ne disait presque jamais ni Oui ni Non : il procédait par insinuations et hésitait à chaque phrase, en homme qui redoutait d'être brusquement confondu et appréhendé au collet. « Peut-être »; « Il est probable », « *On* a dit », « Qui sait », « Il est permis de supposer », « *On* peut admettre », « *On* crut voir », « *On* s'imagina entendre », etc., étaient ses formules accoutumées. Il avait une face morne et triste, ne souriait jamais, et parlait à tout propos, et hors de tout propos, de son extrême délicatesse.

Tel était le très-fourbe personnage qui se jouait si audacieusement de la justice. Tout le monde le nommait un fripon et un misérable, et le proclamait digne du bagne.

L'opinion des honnêtes gens reçut enfin satisfaction.

Un beau jour (un jour très-beau, en vérité!) que sa fausse déposition venait de faire tort d'un ou deux louis à un riche banquier, il fut pris entre deux de ses propres affirmations, absolument contradictoires, comme un homme qui fuit est pris entre deux portes. Ses

« peut-être » et ses « il se pourrait » ne le sauvèrent pas, et on l'envoya aux galères.

II

Pendant qu'on lui lisait sa sentence, je philosophais en moi-même au sujet de tout cela. Et sans doute la fatigue de l'audience agissait sur mon pauvre cerveau, car toutes sortes de monstrueuses, paradoxales et impertinentes pensées me venaient en l'esprit.

« — A quoi tient cependant la destinée ! me disais-je en moi-même. Qu'est-ce qui fait que cet homme est condamné et non point récompensé, méprisé et non point glorifié ? Est-ce la gravité de sa faute et la vilenie de son action? Nullement, et ce serait plutôt tout le contraire.

« Son châtiment, en effet, provient uniquement de ce que son crime est relativement minime, et qu'il ne l'a commis que sur un petit théâtre, dans une sphère d'intérêts peu sérieux. Si, au lieu d'agir pauvrement, et en quelque sorte timidement, si, au lieu de porter son faux témoignage devant trois ou quatre juges, à propos d'une méchante affaire qui ne touche en définitive qu'un ou deux particuliers, et qui ne représente qu'un intérêt minime et imperceptible, ce même homme que voici, sans être en rien appelé par personne, avait de lui-même convoqué la multitude à l'entendre; si, abusant audacieusement de la foi publique, il avait, par des impostures manifestes, tenté de tromper la confiance de tous, sur les intérêts les plus graves qui soient au monde; s'il avait, par ses faux témoignages, par des textes tronqués, par des pièces apocryphes, par des faits audacieusement inventés et controuvés, par des livres falsifiés, essayé d'enlever le patrimoine de tous, et en particulier celui des pauvres et des malheureux; si au lieu d'employer mesquinement l'imposture contre la petite justice des hommes, qui se borne la plupart du temps à décider de la propriété de quelques pièces de quarante sous, il s'était fait historien et l'avait impudemment employée contre le principe même de toute justice, contre l'éternelle vérité, contre l'histoire et le fondement des croyances qui moralisent l'homme, qui l'écartent du mal et le maintiennent dans le bien; s'il avait érigé la calomnie en système, et fait, purement et simplement, du mensonge, du mensonge effronté, son arme de discussion et son procédé philosophique; si, de la sorte, il avait enlevé à ceux-ci leur légitime espérance et leur joie, à ceux-là leur probité,

à des âmes faibles et bonnes le soutien de leur vertu et le principe de leur dévouement, à de pauvres femmes la force de résister aux tentations de la vie ; si, en un mot, au lieu de se faire misérablement Faux Témoin contre la justice du Code, il s'était plus audacieusement et plus perversement constitué *Treizième Apôtre* contre la vérité divine et révélée, combien, combien alors son sort eût été différent de sa destinée d'aujourd'hui !

« Le cachot sombre où on va l'enfermer et le salon étincelant du banquier parvenu ne forment pas, en vérité, un contraste plus complet et plus frappant.

« Faux témoin, il est accablé sous le mépris général ; treizième Apôtre, il eût joui de l'estime de tous, du moins de celle des imbéciles, qui forment dans tous les pays une masse si imposante. Faux témoin, ses mensonges sont qualifiés de friponneries ; treizième Apôtre, ses impudentes falsifications, son systématique étouffement de la vérité, son parti pris de mentir, ses effrontées citations de textes qui n'existent pas, ses contradictions perpétuelles, ses incessantes diffamations et ses calomnies contre tout ce qui est honnête et sacré, ses déloyautés sans nombre eussent été décorées des beaux noms de Science, d'Exégèse, de haute et fine Critique. Faux témoin, tout le monde le considère comme un coquin ; treizième Apôtre, il eût été salué dn nom de Savant délicat. Faux témoin, on affiche sur le pilori sa condamnation infamante ; treizième Apôtre, il eût été décoré. Faux témoin, on le cloue dans un bagne et on lui rive un boulet au pied ; treizième Apôtre, il aurait eu un vaisseau à sa disposition pour voyager à sa fantaisie et sans nuls frais dans les pays les plus lointains. Faux témoin, on lui met un bonnet vert sur le front ; treizième Apôtre, on eût brodé des palmes vertes le collet de son habit. Faux témoin, on le casemate dans un ponton avec une chaîne de fer pour oreiller ; treizième Apôtre, on eût rembourré exprès pour lui un fauteuil à l'Institut. Faux témoin, il périt dans l'ignominie et la misère ; treizième Apôtre, il eût vécu et resplendi dans la fortune et dans la renommée. »

Comme je faisais ces déplorables et très-insensées réflexions, le malheureux «Faux témoin» passa devant moi entre deux gendarmes, les menottes aux poignets. Dans mon trouble, je le saluai avec un profond respect, voyant, à travers ce qu'il était, ce qu'il aurait pu être, s'il eût opéré dans son vrai milieu, et, par suite, le considérant

avec émotion comme une victime auguste de l'inique partialité des humains.

Je sortis de l'audience en songeant à ce pauvre diable en route pour Toulon, et, retournant en ma maison, je longeais tout rêveur les quais de la Seine.

Au moment où j'arrivais devant le pont des Arts, j'aperçus M. Renan qui entrait à l'Institut, son nouveau livre, *Les Apôtres*, sous le bras. Mes pensées prirent un autre cours et j'oubliai le « Faux témoin : » le « Treizième Apôtre » était devant moi.

III

Je ne me permettrai certes point de vous faire son portrait physique. Peut-être en fouillant bien dans votre mémoire, vous souviendrez-vous de l'avoir vu naguère quelque part. Quant au portrait intellectuel, je n'ose dire moral, je me souviens de la « Vie de Jésus, » je viens de lire « Les Apôtres, » et il m'est bien aisé d'en esquisser les traits.

L'Écriture, embrassant dans un seul aphorisme, l'immense série de la race humaine, dit quelque part : *Omnis homo mendax.* On pourrait dire qu'à ce point de vue, M. Renan est le premier homme du monde et le chef de file du genre humain. Il s'agit de bien comprendre, sur ce point, la nature du procédé habituel de ses livres, procédé qui n'a jamais été employé avec tant de persistance et d'audace que dans les *Apôtres.*

Il n'est aucun de nos lecteurs, qui ne connaisse le mot de de Maistre. « L'exagération, a-t-il dit, est le mensonge des honnêtes gens. » Le mensonge de M. Renan est tout le contraire de celui-là. C'est la diminution de la vérité, l'arrondissement de ses angles, la dégradation insensible de ses teintes, son effacement complet, et ensuite son remplacement timide par les vagues et brumeux contours d'une chose toute différente, voire même tout opposée.

Notez bien en votre mémoire cette incertitude et ce défaut de dessin et de netteté dans les idées de cet esprit troublé : nous aurons à revenir sur ce phénomène intellectuel et à en expliquer les causes. Bornons-nous pour le moment à le bien caractériser, ce qui vraiment n'est point fort aisé, car il s'agit de peindre les vacillantes évolutions d'un Protée qui accomplit dans l'épaisseur de la brume ses incessantes transformations.

Il y a dans Gavarni, — ce merveilleux observateur qui, dédaignant d'écrire sa philosophie, s'est borné à la crayonner, — il y a dans Gavarni une série très-saisissante, intitulée *Le Rêve.* Je ne puis parvenir à me la rappeler très-nettement et je me vois obligé d'en imaginer moi-même ici une autre, absolument de même nature. Un homme a chassé dans la journée et a manqué un merle. Le soir en s'endormant le chasseur pense à ce merle : il le revoit fuyant et étendant ses ailes. Le sommeil est arrivé : et les ailes du merle s'étendent et grandissent outre mesure dans l'étrange fantasmagorie du rêve : une vague conscience crie tout à coup au dormeur qu'il néglige et oublie le corps pour les ailes et voilà que le corps, à son tour, grandit, grandit, grandit, et descend à terre comme une colonne. Ce n'est plus un oiseau, c'est un grand arbre aux larges rameaux noirs qui plient aux extrémités, et qui, venant à toucher le sol, forment peu à peu un arc de triomphe, lequel devient lui-même un palais avec sa haute girouette. Et cette girouette, à son tour, s'allonge en paratonnerre, ou s'épaissit peu à peu en grossier parapluie; et ce dernier objet va lui-même s'effaçant en quelqu'autre fuyante image : — le tout ayant pour point de départ et pour réalité première, un merle aperçu je ne sais où dans la journée.

Eh bien! si vous vous souvenez de ces successives transformations du rêve, vous aurez une idée on ne peut plus juste du procédé scientifique de M. Renan. Son érudition, c'est le merle qu'il a manqué jadis lorsqu'il faisait sa théologie à Saint-Sulpice, et qui s'est enfui en des régions lointaines. L'unique différence avec le songe que je viens de conter c'est que, de transformations en transformations, M. Renan n'aboutit jamais, même pour un instant, à un palais, et qu'au lieu de grandir les choses il les diminue toujours, il part d'un palais pour arriver à un oiseau fuyard ; mais, au point de vue de l'exactitude, son procédé est absolument celui de l'imagination dans le rêve.

Tout cela est volontaire : toutes ces choses obscures et vagues dans l'expression ont, dans la secrète réalité de cette âme, une cause précise et un but parfaitement arrêté.

Ne parlons pas ici de la cause.

La tendance de M. Renan est, avant tout, d'empêcher de croire à la vérité. Il ne va pas plus loin et ne tient nullement d'ailleurs à faire adopter tel ou tel mensonge déterminé plutôt que tel autre. « Je ne suis point dogmatique » dit-il. La vérité une fois détruite, que lui

importe le reste? il devient alors d'une absolue tolérance. A part Dieu, il permet de tout adorer. — L'excellent homme! Le diable a absolument une toute semblable largeur d'idée.

Aimez Dieu, disait saint Augustin et faites ce que vous voudrez. — N'aimez pas Dieu, n'adorez pas Dieu, ne croyez pas en Dieu, dit Renan, et faites ce que vous voudrez.

M. Renan, ennemi du dogmatisme à un point qu'on ne saurait imaginer, redoute que l'on croie même à l'erreur, je veux dire à une erreur précise : il se dit avec effroi que croire à quelque chose, ce quelque chose fût-il l'erreur, pourrait, un jour ou l'autre, par suite d'une réaction possible, conduire à croire à la vérité. Aussi ce qu'il veut enlever du cœur de l'homme, ce n'est pas seulement telle croyance, c'est le principe même de toute croyance et de toute certitude. Ce qu'il désire voir trôner dans l'intelligence de l'homme, c'est le néant absolu, avec l'impossibilité de se raccrocher à quoi que ce soit et de retrouver jamais Dieu perdu. Se complaisant en ces ténèbres absolues, en ce perpétuel tâtonnement dans le vide, il est aussi ennemi de la raison que de la foi, aussi hostile à la vérité naturelle qu'à la vérité révélée, dont il n'ignore point les secrètes et profondes affinités. Vainement a-t-il entassé sur la lumière mille et mille boisseaux, il n'est pas tranquille tant qu'il reste en l'homme la puissance de voir. D'une main il tâche de voiler le soleil, de l'autre il essaye de crever les yeux de l'homme dont, même au milieu de ces ténèbres complètes, il semble redouter le regard.

Voilà pourquoi il insinue sans cesse dans l'esprit de ses lecteurs l'identité des contraires, du Vrai et du Faux, du Pour et du Contre, du Oui et du Non, du Bien et du Mal.

Il y a des Allemands qui ont dit très-carrément cette énormité. M. Renan se borne à l'insinuer, évitant autant que possible de la formuler nettement et essayant de rester, du moins quant à l'expression, dans le vague le plus insaisissable. Il a tellement horreur de l'affirmation qu'il n'ose pas même affirmer la négation. La doctrine de l'identité du Oui et du Non étant d'ailleurs quelque peu faite pour effaroucher le bon sens traditionnel du peuple français, M. Renan prend mille précautions pour présenter à ses lecteurs ce que le R. P. Gratry appelle très-justement « la propre formule de l'absurde. » Il en entoure de coton les trop vives arêtes : le Oui et le Non n'apparaissent plus que renfermés et ouatés dans des formules

dubitatives. Le Oui se nomme *Peut-être ;* et le Non voyage fraternellement avec lui sous le pseudonyme de *Toutefois.* Ils sont inséparables, et l'un ne va pas sans l'autre. Ce sont les frères Siamois de la philosophie Renan. Tous ses livres, depuis sa sortie de Saint-Sulpice, peuvent se résumer en quelques mots. « Il est possible..... Toutefois il est permis de croire..... Peut-être..... Cependant..... On pourrait supposer que..... Néanmoins il ne serait pas invraisemblable d'imaginer que..... — » Variez quelque peu ces formules, remplacez-les par les idées et les rêveries que vous voudrez, bourrez le bas des pages de faux renvois à des livres quelconques, faites cela pendant trois ou quatre volumes et vous aurez les œuvres philosophiques, très-complètes, de M. Ernest Renan.

La philosophie de M. Renan nous a éloignés momentanément de l'examen de sa méthode historique.

Dans l'ordre des faits, il est bien obligé, par la force même des choses, de formuler un peu plus nettement. Malgré cela, dans la plus grande partie de son récit, que par ce côté on pourrait définir « l'histoire à tâtons », il hésite au delà de toute mesure. D'autres fois, au contraire, il affirme avec une assurance non moins surprenante.

Ce n'est ni le hasard ni le caprice qui règlent les façons successives de cette stratégie.

M. Renan n'hésite que dans les choses absolument claires.

Il n'affirme sans tergiverser que les choses absolument fausses.

Combattre directement et franchement les premières, l'affaiblirait lui-même, il le comprend, aux yeux d'un grand nombre de ses lecteurs. En hésitant il a l'air de chercher loyalement la vérité. Et il se flatte qu'il endormira ainsi la défiance et que ses hésitations feront naître le doute. Cela lui suffit : qui doute ne croit plus.

Quant aux choses absolument fausses, il sent le besoin de les imposer à force d'audace, l'audace de l'affirmation pure et simple, appuyée sur l'impudente indication de textes imaginaires d'où, prétend-il, il tire ce qu'il raconte. « Probablement on ne me croira pas, pense-t-il, mais assurément on doutera. Je n'en veux pas davantage. »

En regard de ce malheureux, qui ment sciemment, non-seulement sur l'histoire des hommes mais sur celle de Dieu, je ne puis résister au désir de citer ici les graves paroles que prononçait au sujet de

l'histoire, même profane, et du profond respect qu'on doit apporter à l'étudier et à la raconter, un illustre homme d'État, l'un des plus considérables de notre époque.

« De toutes les productions de l'esprit, disait-il, la plus pure, la plus chaste, la plus sévère, la plus haute et la plus humble à la fois, c'est l'histoire. Cette muse, fière, clairvoyante et modeste, a besoin d'être vêtue sans apprêt.

« Qu'on exagère la terreur sur la scène tragique, le rire sur la scène comique, que, dans l'épopée, l'ode et l'idylle, on grandisse, on embellisse les personnages; qu'en un mot, on trompe un peu dans ces arts qui tous s'appellent l'art de la fiction, personne ne peut se prétendre trompé, car tout le monde est averti. Et encore je conseillerais aux auteurs de fictions de rester vrai, tout en se dispensant d'être exact. Mais l'histoire! mentir dans le fond, dans la forme, dans la couleur, c'est intolérable! L'histoire ne dit pas je suis la fiction, elle dit : je suis la vérité. Imaginez un père sage, grave et respecté de ses enfants qui, les voulant instruire, les rassemble et leur dit : « Je vais vous conter ce que mon aïeul, ce que mon père ont fait, ce que j'ai fait moi-même, pour conduire où elles en sont la fortune et la dignité de notre famille. Je vais vous conter leurs bonnes actions, leurs fautes, leurs erreurs, tout, enfin, pour vous éclairer, vous instruire et vous mettre dans la voie du bien-être et de l'honneur. Tous les enfants sont réunis, ils écoutent dans un silence religieux. Comprenez-vous ce père enjolivant ses récits, *les altérant sciemment* et donnant à ses enfants, qui lui sont si chers, une fausse idée des affaires, des peines et des plaisirs de la vie?

« L'histoire, c'est ce père instruisant ses enfants (1). »

M. Thiers, en posant ces principes élevés, ne songeait qu'à l'histoire profane. Qu'eût-il donc dit s'il se fût agi de Dieu lui-même, de Dieu, descendu sur la terre pour apporter au genre humain, perdu dans l'erreur et dans le mal, la Voie, la Vérité et la Vie?

M. Renan est bien loin de telles délicatesses et il se rit au fond du cœur de ces candides scrupules vis-à-vis de la vérité.

Il est devenu banal de dire que ses livres ne sont que des romans. Son crime, c'est de les écrire sur un tel sujet, de les faire, autant qu'il le peut, contraires à la vérité, et de les donner sous le nom d'histoire.

C'est la calomnie appliquée à Dieu. C'est, dans les limites de sa

(1) Thiers. *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XII. Avertissement de l'auteur, p. XVII-XVIII.

petite puissance d'écrivain, le crime du Déicide. M. Renan doit regretter de n'avoir pas été à Jérusalem, lorsqu'on crucifia Dieu. Il eût, avec délices, joué son personnage.

Un mot sur les nombreux renvois dont sont hérissés les bas de page des *Apôtres*. Ils constituent un procédé qui n'a eu jusqu'ici de précédents que dans la « Vie de Jésus » du même auteur.

IV

M. Renan se garde bien de jamais citer les textes dont il parle. Il ne reproduit *aucun* des passages innombrables qu'il indique, sachant très-bien que ces passages, audacieusement allégués par lui, sont justement sa réfutation. Ce dormeur est trop éveillé dans sa volontaire fantasmagorie, dans son rêve de parti pris, dans son invention de mauvaise foi, pour faire voir lui-même le point de départ de son mensonge, pour montrer ce merle dont nous parlions tout à l'heure, à côté de la construction chimérique qu'il échafaude sur ce prétexte. Il vous indique l'endroit où il est, l'arbre où il s'est posé, assuré d'avance que vous n'irez pas le dénicher. En d'autres termes, il se borne à mettre purement et simplement (quelle pureté et quelle simplicité!) des renvois chiffrés au bas des pages comme : « Voy. Matth., XXVIII, 7; Marc., XVI, 7, » sachant très-bien que la plupart des lecteurs, presque toujours bénévoles, très-souvent inattentifs, paresseux ou insouciants, ne prennent jamais la peine de vérifier et croient généralement l'auteur sur parole. Qui irait, en effet, imaginer une fraude impudente dans chacune de ces indications si minutieusement déterminées, si circonstanciées et si précises? Il y a une certaine probité relative, une sorte de moralité vulgaire que l'on suppose toujours dans un homme qui tient une plume. D'ailleurs la grossièreté même d'un tel mensonge, l'énormité d'une déloyauté de cette nature, et la facilité qu'il y a à la constater sur-le-champ, font que cette indignité échappe au soupçon.

Permettez que je vous raconte à ce sujet une anecdote, qui n'est pas aussi éloignée de notre sujet, qu'elle en a l'air au premier abord.

Un malfaiteur, un faussaire peut-être, qui venait de s'échapper de prison et de courir sans perdre haleine jusqu'à la station voisine, se trouva, de rencontre, dans le même compartiment qu'un Évêque, lequel ne s'aperçut nullement de l'arrivée du nouveau venu, car il dormait profondément dans un coin du wagon.

Cet homme, comme on le pense bien, n'avait point de papiers en règle. Son portefeuille ne contenait rien autre chose que le dossier de son dernier démêlé avec la justice, et notamment la signification de l'arrêt de condamnation.

Or, à l'une des stations suivantes, un bon gendarme, le pied sur le marche-pied du wagon, introduit la tête à travers l'ouverture de la portière — une vraie tête de gendarme, à la fois défiante et candide — et demande au malfaiteur son passeport.

— Je suis le secrétaire de Monseigneur, répond le coquin sans se troubler et en fouillant dans sa poche. Voici d'ailleurs mon passeport.

« Il est mêlé, je crois, à d'autres papiers, ajouta-t-il négligemment, une lettre du ministre de la justice qui est mon parent, une invitation du président du Sénat : je ne sais quoi encore. Voyez vous-même. »

Et en disant ces mots, avec l'aisance un peu nonchalante d'une conscience tranquille, l'audacieux Robert Macaire a l'impudence de présenter à l'honnête brigadier le texte même du jugement par lequel il est condamné.

— Examinez cela, continue-t-il, pendant que j'éveille Sa Grandeur.

Et il fait un geste comme pour tirer la robe du prélat.

— Laissez ! laissez ! fit vivement le bon gendarme, et ne troublez pas le repos de Monseigneur. Reprenez, je vous en prie, vos papiers, Monsieur le secrétaire !... « Je n'ai pas besoin de les voir, » ajouta-t-il avec une respectueuse bonhomie, et un sourire fin.

Un autre qu'un gendarme eut aperçu derrière cette audace apparente le tremblement intérieur et l'horrible peur de ce malheureux.

Au premier arrêt du train, le fripon se hâte de décamper, heureux de s'en être tiré à si bon marché, et peu désireux d'affronter à quelqu'autre station une semblable épreuve.

Eh bien ! ce que cet habile fourbe n'osa exécuter qu'à une seule station, et à l'égard d'un seul gendarme, M. Renan, moins timide, le répète tout le long de la route, je veux dire à toutes les pages de son livre et vis-à-vis de tous ses lecteurs. Ce malfaiteur littéraire donne impudemment pour sa garantie, l'indication des textes mêmes qui le condamnent : « Voyez Matth., XI, 7 ; Marc, XVI, 2-4 ; Luc, XIII ; Act., V ; Epit. I, Cor. IV, 3. Cf. Papias dans Eusèbe, liv. IV, et Irénée, t. II, p. 8. » Il a l'audace de se présenter comme le secrétaire des

plus saints et des plus illustres hommes du temps passé, évêques et historiens vénérables qui n'entendent point ce qu'il dit, et qui ne peuvent se lever d'eux-mêmes pour le démentir, endormis qu'ils sont dans la poudre des in-folio : « J'écris ceci d'après saint Polycarpe, dit-il avec componction, je raconte cela sur l'autorité de saint Justin que voici (*Adv. Tryp,* IV, 6). Voyez encore Papias : ici je ne suis que le secrétaire de Papias, et vous pouvez consulter tous ces antiques auteurs. »

Hélas ! combien accepteront sur parole ces mensongères affirmations, et laisseront passer ce livre sans vérifier ces faux papiers et ces faux Papias ! combien, voyant dormir Polycarpe et Justin, se garderont de les éveiller pour leur demander si ce personnage suspect est véritablement leur compagnon et leur secrétaire. Qu'il est nombreux ! qu'il est nombreux en France, le corps respectable et l'esprit plus respectable encore de la bonne gendarmerie !

Pour moi, qui ai conservé, Dieu aidant, la foi du charbonnier, je n'ai point celle du gendarme ; et il me semble bon et opportun, précisément au sujet du livre des *Apôtres,* de comparer ici la foi du premier et celle du second.

L'humble charbonnier écoute avec son âme l'enseignement de la vérité éternelle ; le très-fin et très-philosophique gendarme se laisse berner par l'impudence du premier venu. Celui-ci a foi en Dieu, celui-là a foi dans les hommes ; l'un est croyant, l'autre est crédule.

Vraiment, quand je songe à l'impossibilité absolue où se trouve chaque homme de tout vérifier par lui-même ; quand je considère l'inévitable nécessité de se confier, pour une infinité de faits, d'affirmations et de choses, au témoignage, à l'examen et à la parole d'autrui, je me dis que l'acte le plus important de la raison est de bien choisir l'autorité à laquelle il s'en faut rapporter pour tout ce qu'on n'a pas le temps ou le moyen d'examiner de ses propres yeux, l'autorité qui doit rectifier les défaillances que l'on peut avoir d'ailleurs soi-même dans cet examen.

En religion, par exemple, sur l'authencité des textes, sur leur sens, sur l'intégrité des livres, sur la tradition, il faut opter entre l'Eglise, qui depuis mil huit cents ans porte ce dépôt en ses mains, et M. Ernest Renan ou tel autre pauvre individu isolé qui a feuilleté là-dessus à peine quelques volumes, et qui mourra avant d'avoir pu lire la dix-millième partie des archives et des docu-

ments qui composent pour ainsi dire la bibliothèque dix-neuf fois séculaire de l'Eglise.

Il faut forcément, pour tout ce qu'on ne peut pas voir par soi-même, donner sa confiance à l'une ou à l'autre de ces autorités. Ou la foi du charbonnier ou la foi du gendarme, il faut choisir. Qui n'a pas l'une doit avoir l'autre.

Bon chrétien dans l'Eglise, ou bon brigadier sur le marchepied du wagon, il n'y a pas de milieu.

Quant à moi, il y a longtemps que j'ai pris mon parti.

Lorsque l'Eglise parle, lorsqu'elle me prouve pièces en main qu'elle remonte à Jésus-Christ et qu'elle le continue ; lorsqu'elle me place sous les yeux les textes sacrés ; lorsqu'elle me fait lire la grande histoire de ses origines, écrite par les compagnons mêmes et les Apôtres du Seigneur, par les témoins de sa vie, de ses enseignements, de ses miracles sans nombre, de sa mort et de sa résurrection ; lorsqu'elle me montre les nations converties par les prodiges qui accompagnaient les envoyés de Jésus-Christ et les prédicateurs de sa parole ; lorsqu'elle me présente les millions de martyrs qui sont morts pour attester toutes ces choses qu'ils avaient vues de leurs yeux ; lorsqu'elle me fait ainsi assister moi même, en quelque sorte, à l'existence humaine et au passage du Fils de Dieu sur la terre, à la descente de l'Esprit-Saint, à la mission de Pierre et des Apôtres, à la conversion du monde ; lorsque l'Eglise me parle et m'instruit, je l'écoute avec une confiance absolue (trop justifiée en vérité pour qu'elle soit méritoire), je crois en son enseignement et en son témoignage : et je fais acte de très-haute philosophie en ayant vis-à-vis d'elle la foi simple du charbonnier.

Mon âme écoute et croit à l'autorité et à l'enseignement de l'Église, comme mon œil regarde et voit aux rayons du soleil. Et si je rencontre quelque chose qui me semble obscur, j'accuse de cette obscurité non l'infaillible lumière qui brille aux cieux, mais la faiblesse de mon regard ou le faux jour où je place l'objet. Et j'examine alors avec plus d'attention ; j'essaye de guérir mon œil troublé : et je constate toujours que les ténèbres étaient en moi seul, dans mes yeux malades, dans mon intelligence incomplète, et non point dans la chose elle-même, et moins encore dans l'indéfectible clarté qui illumine le monde. Et certes je n'imite point ceux qui croient que le soleil s'éclipse quand un grain de poussière leur trouble l'œil.

Ainsi je procède vis-à-vis de l'enseignement de l'Église. Ainsi,

encore une fois, je crois faire un acte de philosophie et de raison.

Mais lorsqu'un homme de l'espèce de M. Renan, lorsqu'un particulier qui n'est rien se dresse contre les faits en possession de l'histoire, contre les faits les plus avérés et les plus constants, lorsqu'il renvoie avec aplomb au texte des Évangiles, des Actes ou des Épitres, aux témoignages des Pères apostoliques et des auteurs profanes, je veux bien consentir à l'entendre, mais son audace ne m'en impose pas, et mon premier soin est de vérifier moi-même les prétendus textes, d'ouvrir le soi-disant passeport, d'ouïr de mes oreilles les témoins et de réveiller l'évêque endormi. Je n'ai point la foi du gendarme.

J'ai eu l'occasion de montrer, il y a deux ou trois ans, cette prudente défiance à propos de la « *Vie de Jésus*, » du même M. Renan, et vingt fois j'ai pris l'auteur en flagrant délit de mensonge, et j'ai constaté avec stupeur que ce prétendu savant n'était en histoire, en religion et en philosophie que le plus effronté des faussaires (1). Aussi, maintenant, lorsqu'il me demande de m'en rapporter à sa loyauté, lorsqu'il me déclare sur son honneur que telle chose est dans tel historien contemporain des événements, je ne crois ni en son honneur ni en sa probité; et voilà que, quand je veux vérifier ses allégations, je trouve, comme jadis, qu'il ment, ment encore, et ment toujours.

Je sens parfaitement, en m'exprimant de la sorte, la crudité de mon langage, et je n'ignore point que les timides me le reprocheront. Cela m'est parfaitement égal : bien que je sois né sur les bords de notre Dordogne, je suis un écrivain du Danube. L'art des nuances qui cachent la pensée et qui souvent l'étouffent, m'est absolument étranger, et, pour être franc, je ne tiens pas à l'apprendre.

Et maintenant, revenons au Treizième Apôtre pour ne plus le quitter.

Ouvrons son livre.

V

Dans la « Vie de Jésus » M. Renan essayait de lutter contre Notre-Seigneur vivant en ce monde de sa vie mortelle. Expliquant ses miracles comme l'on sait, les rejetant autant que possible sur le second plan, pour faire de Jésus le simple initiateur d'une morale

(1) Voir l'*Evangile selon Renan*, 29e édition, pages 72, 76, 77, ou pour mieux dire à toutes les pages. Voir la très-complète réfutation de M. l'abbé Freppel, celle de M. Wallon. Voir le beau livre du R. P. Gratry : *Les Sophistes et la Critique*, etc., etc.

sans autorité et sans sanction, il s'efforçait d'établir que le Sauveur du monde n'était qu'un homme. Nous avons constaté alors les hésitations, les tremblements, les contradictions effarées de l'abbé Renan aux prises avec le souvenir du Dieu-Homme, venu ici-bas pour jeter la bonne semence parmi les bons et parmi les méchants, tantôt sur la terre excellente qui rapporte cent pour un, tantôt sur les buissons horribles qui l'étouffent, pour ne garder dans leurs broussailles que des plantes vénéneuses et des œufs de serpent, tantôt sur Pierre, chef des Apôtres, tantôt sur Judas chef des Apostats.

Assurément l'embarras de M. Renan était alors singulièrement grand. Toutefois, à cette époque de son passage sur la terre, la vie mortelle de Jésus-Christ étant mêlée de faits purement naturels et de faits miraculeux, on pouvait essayer d'écarter ces derniers, pour développer purement la physionomie de l'Homme et faire ainsi disparaître le Dieu. La vie de Notre-Seigneur était bien, il est vrai, semée de miracles, mais elle n'était pas un miracle elle-même, et une division était possible.

Or au point où M. Renan est parvenu, la chose est toute différente.

Le dernier chapitre de la « Vie de Jésus » nous l'a montré mort sur une croix de la plus misérable des morts. L'épée du centurion a percé son cœur de part en part, et on a décloué du gibet ce cadavre exsangue, couvert de plaies et à jamais glacé : l'éternel suaire l'a enveloppé; ses amis ont fermé sa tombe et lui ont dit le suprême adieu.

Il est mort. La bouche qui disait la vérité est close pour toujours. Les pharisiens, les princes des prêtres, les méchants, les traîtres peuvent désormais vivre paisibles. Il est mort, bien mort, et ses disciples pleurent dans le désespoir.

Or, quand vint l'aurore du troisième jour, Notre-Seigneur Jésus-Christ sortant tout à coup de la mort, comme on sort du sommeil, se dressa soudain hors de son tombeau et vint de nouveau se mêler à ses disciples, effrayés d'abord, doutant ensuite, et enfin convaincus en l'entendant parler, en touchant son corps, en le voyant s'asseoir à leur table et manger avec eux.

Et voilà que le malheureux écrivain qui nous avait décrit naguère la mort et l'ensevelissement de Jésus, se trouve tout à coup, dès les premières pages de l'histoire des Apôtres, en présence du même Jésus ressuscité et plus vivant que jamais. Et cette expression « plus vivant que jamais » n'est pas une vaine formule.



Jésus, sorti du sein de Marie, avait pu mourir ; Jésus, sorti du sépulcre n'est plus sujet au trépas. *Christus resurgens jam non moritur.* La tombe n'avait été pour lui en quelque sorte que le vestiaire où il s'était revêtu d'immortalité.

« Tout est fini, disent les ennemis et les pervers devant ce tombeau scellé. Tout est fini ! » — Tout commence, au contraire ! car Jésus-Christ ressuscite et la pierre de son tombeau sert de fondement à l'Église.

Qu'il est pénible d'avoir à descendre de la contemplation de ces splendeurs, pour aller considérer les misérables efforts d'un malheureux, en lutte avec l'éternelle lumière qui éclaire le genre humain.

— Laissez-le à sa folie ! dira-t-on : que peut-il contre le Soleil?

— Rien, mais il peut contre les faibles, contre les ignorants ; et sa médiocrité ne l'empêche pas de faire du mal. Une main est bien petite par rapport à la plupart des objets qui nous entourent ; et cependant mettez-la devant les yeux d'un homme, et elle suffira pour cacher et pour couvrir en quelque sorte, non-seulement le Soleil, mais toute l'étendue des cieux.

Revenons donc à M. Renan. Ce n'est assurément pas le Soleil, qui peut nous servir de transition.

S'il était jadis éperdu devant les miracles opérés par la personne de Jésus, on juge du trouble inexprimable, de la terreur, à la fois secrète et visible qu'il doit éprouver, alors que la personne même de Jésus devient un miracle, et que le Divin Crucifié reparaît sur la terre dans tout le rayonnement fulgurant de sa résurrection.

Étudions-le dans ses perplexités, dans ses fuites, dans ses balbutiements, dans ses explications qui n'expliquent rien, dans son trouble qui explique tout.

VI

Il n'est personne qui ignore les nombreux et très-précis détails que les quatre Évangiles, les Actes des Apôtres et les Épîtres contiennent sur la vie et les fréquentes apparitions de Jésus ressuscité.

Le Dieu fait homme n'a voulu laisser prétexte à aucun doute sur ce fait capital, qui sert de point d'appui et de fondement au Christianisme.

Il est apparu isolément aux saintes femmes, à saint Pierre, à saint

Jacques, aux disciples d'Emmaüs, puis, à plusieurs reprises, aux Apôtres réunis. Non-seulement il leur est apparu, mais il leur a parlé et les a encore enseignés pendant quarante jours. Non-seulement il les a enseignés, mais s'est assis à leur table et a mangé avec eux; il leur a distribué lui-même les mets de leur repas. Il leur a montré et fait toucher les plaies de ses mains, de ses pieds et de son côté. Sa vie ressuscitée sur la terre pendant quarante jours est aussi prouvée que son existence et son ministère évangélique pendant trois ans, en Galilée et à Jérusalem. Il a été vu de bien d'autres que des Onze. Cinq cents personnes et plus, dont la plupart vivaient encore lorsque saint Paul écrivait aux Corinthiens, l'avaient vu et entendu de même que les Apôtres.

En supposant, bien entendu, admise la réalité de ces témoignages et leur sincérité, voilà, ce me semble, un fait aussi irrécusablement établi que le peut être, par exemple, la présence d'un souverain à Vichy ou à Biarritz, lorsqu'il y donne des audiences, lorsqu'il y préside le conseil de ses ministres, lorsque, pendant les six semaines de son séjour, on l'aperçoit à chaque instant, tantôt sur le bord du lac ou sur les rives de la mer, tantôt sur la route qui longe la ville, d'autres fois aux environs; lorsqu'il s'arrête à causer avec les uns ou avec les autres, lorsqu'il prend ses repas avec ses officiers et ses amis.

Il n'y a évidemment que deux moyens de nier un fait attesté de la sorte. Il faut forcément de deux choses l'une :

Ou bien attaquer l'authenticité des écrits et des livres qui contiennent cet imposant ensemble de témoignages, s'inscrire en faux contre les Évangiles, les Actes et les Épîtres, dire et essayer de prouver qu'ils n'émanent pas des Apôtres et que ce sont des histoires faites après coup et inventées à plaisir ;

Ou bien, admettant leur authenticité, prétendre que les Apôtres et les disciples étaient une réunion d'imposteurs.

L'alternative est inévitable. Le docteur Strauss lui-même a eu assez de bon sens pour en convenir, précisément à l'occasion des procédés, prétendus scientifiques, de M. Renan, lesquels lui inspirent comme à nous-même le plus profond mépris.

« Un et indivisible, protégé, pour ainsi dire, par son originalité « comme par une armure, l'Évangile semblait provoquer la critique « à un duel à mort. Ou bien elle devait briser toutes ses armes et en

« déposer les débris au pied de l'Évangile, ou bien elle devait le « dépouiller de toute autorité historique (1). »

Le dilemme est forcé : ou ceci ou cela.

Il n'y a pas de milieu ou la logique n'est qu'un vain mot.

Pour M. Renan, la logique n'est en effet qu'un vain mot, et il s'obstine à chercher constamment ce milieu impossible. Assurément, si M. Renan a inventé quelque chose, ce n'est pas le proverbe : « Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. » Tantôt il ne dit ni oui ni non, tantôt il dit oui et non à la fois. Sa vie se passe à vouloir réunir le Pour et le Contre sans y pouvoir parvenir, et à brouiller ensemble le principe et la conséquence qui se réconcilient toujours malgré lui. C'est le Sisyphe de l'absurde.

M. Renan admet parfaitement les écrits du Nouveau-Testament. Citons ses propres paroles :

Les détails matériels, dit-il, ont dans Marc une netteté qu'on chercherait vainement chez les autres Évangélistes. Il aime à rapporter certains mots en syro-chaldaïque. Il est plein d'observations minutieuses, venant sans nul doute d'un témoin oculaire. Rien ne s'oppose à ce que ce témoin oculaire, qui, évidemment, avait suivi Jésus, qui l'avait aimé et regardé de très-près, ne soit l'apôtre Pierre lui-même, comme le veut Papias (2).

Il ne conteste pas davantage saint Jean.

« Personne ne doute, dit-il, que, vers l'an 150, le quatrième Evangile n'existât et ne fut attribué à Jean..... L'école de Jean est celle dont on aperçoit le mieux la suite durant le deuxième siècle; or, cette école ne s'explique pas si l'on ne place le quatrième Évangile à son berceau même... Mais c'est surtout la lecture de l'ouvrage qui est de nature à faire impression. L'auteur y parle toujours comme témoin oculaire, il veut se faire passer pour l'Apôtre Jean. Si donc cet ouvrage n'est pas réellement de l'Apôtre, il faut admettre une supercherie que l'auteur s'avouait à lui-même. Or, malgré les idées du temps, en fait de bonne foi littéraire, on n'a pas d'exemple dans le monde apostolique d'un faux de ce genre (3). »

Il en dit autant et même plus de saint Matthieu; mais la phrase suivante me dispense de multiplier ici mes citations, d'autant que je réserve pour un peu plus loin le passage non moins formel relatif à saint Luc.

« En somme, dit-il en terminant, j'admets comme authentiques les

(1) *Nouvelle vie de Jésus*, par le docteur Strauss, t. 1, p. 37.
(2) *Vie de Jésus*, par E. Renan, p. 33.
(3) *Vie de Jésus*, p. 25-27.

quatre Evangiles canoniques. Tous, selon moi, remontent au premier siècle, et ils sont à peu près des auteurs à qui on les attribue (1). »

De même pour le reste du Nouveau Testament. Nous n'en voulons qu'un seul exemple pris dans l'introduction à l'histoire des Apôtres :

« Les épîtres de saint Paul ont, en effet, un avantage sans égal en cette histoire : c'est leur authenticité absolue. Aucun doute n'a jamais été élevé par la critique sérieuse contre l'authenticité de l'épître aux Galates, des deux épîtres aux Corinthiens, de l'épître aux Romains. Les raisons par lesquelles on a voulu attaquer les deux épîtres aux Thessaloniciens et celle aux Philippiens sont sans valeur (2). »

M. Renan est pour le moins aussi formel sur la sincérité des Évangélistes et des Apôtres. En résumé, il reconnaît que les Évangiles, les Épîtres et les Actes émanent des Apôtres eux-mêmes; que les variantes de texte qui ont pu s'y introduire par des erreurs de copistes ou autrement, sont insignifiantes; il admet que les Apôtres ont été absolument sincères dans leur récit ; il admet qu'il n'y a pas eu le moindre concert entre eux ; il admet qu'ils ont vu de leurs yeux et entendu de leurs oreilles les choses qu'ils racontent, et notamment qu'ils ont vécu avec le Christ ressuscité. A cela le bon sens et le Catholicisme ne trouvent qu'une conclusion : — « Cela est vrai, et Jésus-Christ est Dieu. »

Mais M. Renan entend tout autrement le bon sens. Il appartient à cette grande école pressentie par Molière, qui met le cœur à droite, le foie à gauche et la raison... dehors.

C'est un homme d'Exégèse, de haute et délicate Critique, qui voit le fin des choses et qui se croirait le plus grossier des hommes, s'il concluait comme la raison. On se souvient de sa célèbre phrase : « Qui sait si la finesse d'esprit ne consiste pas à ne pas conclure ? » Il paraît que pour son compte M. Renan ne l'a point oubliée, car son esprit devient de plus en fin, c'est-à-dire qu'il conclut de moins en moins. Finesse semblable à celle du fil, qui casse au moindre poids. Il est si fin, si fin, que lorsqu'on en fait un tissu, le papillon qui joue suffit à le trouer et en emporte la trame sur ses ailes diaprées. Quand je vois M. Renan filer ses phrases au plafond de l'histoire, il me semble apercevoir une araignée en travail, qui tendrait gravement ses filets pour arrêter et prendre les aigles dans leur vol vers le soleil.

(1) *Vie de Jésus*, par E. Renan, pages 25-27.
(2) *Les Apôtres*, introd. XLI.

Je viens de promettre tout à l'heure un texte de M. Renan, sur saint Luc; en voici plusieurs :

Pour Luc, disait-il dans la *Vie de Jésus*, le doute n'est guère possible. L'Évangile de Luc est une composition régulière, fondée sur des documents antérieurs, c'est l'œuvre d'un homme qui choisit, élague, combine. L'auteur de cet Évangile est certainement le même que celui des Actes. Or, l'*auteur est un compagnon de saint Paul,* titre qui convient parfaitement à Luc (1).

Il répète à plusieurs reprises cette déclaration dans son nouveau livre des *Apôtres :*

Une chose hors de doute, c'est que les *Actes* ont eu le même auteur que le troisième Évangile et sont une continuation de cet Évangile. On ne s'arrêtera pas à prouver cette proposition, laquelle n'a jamais été contestée (2).

Et plus loin encore, après une longue discussion :

Nous pensons donc que l'auteur du troisième Évangile et des *Actes* est bien réellement Luc, disciple de Paul.

Ce nom même de Luc ou Lucain, et la profession de médecin qu'exerçait le disciple de Paul ainsi appelé, répondent bien aux indications que les deux livres fournissent sur leur auteur (3).

Quant à Luc lui-même, qu'en pense M. Renan ? Deux de ses paroles vont nous l'apprendre :

Le caractère dominant des *Actes*, comme celui du troisième Évangile, est une piété tendre (4).

Ailleurs, essayant d'établir, d'un côté un antagonisme chimérique entre saint Paul et saint Pierre, et de l'autre la sympathie et la haute préférence de saint Luc pour ce dernier, il rend hommage à la scrupuleuse probité d'historien de l'auteur des *Actes :*

« Luc, dit-il, était trop loyal pour condamner son maître Paul (5). »

Voilà donc saint Luc tel que le comprend M. Renan. « Saint Luc a été témoin de la plupart des faits qu'il raconte ; il a été, pour les faits qu'il n'a point vus lui-même, le secrétaire de saint Paul, et a écrit en quelque sorte sous la dictée apostolique. Saint Luc est instruit, saint Luc est pieux, saint Luc est loyal... Les livres que voici sont les siens. »

(1) *Vie de Jésus*, p. 17.
(2) Les *Apôtres*, p. 18.
(3) *Ibid.*, p. 18.
(4) *Ibid.*, 25.
(5) *Ibid.*, 28.

— Donc il faut croire en leur témoignage, s'écrie le bon sens.

— Pas du tout, répond Renan.

VII

Les raisons que donne ce philosophe pour renverser l'autorité de saint Luc, après l'avoir si fort établie, sont trop curieuses pour que nous n'en donnions pas ici quelques-unes comme échantillon.

« L'ouvrage, dit-il, a été écrit loin de la Judée (1). »

Il me semble que M. Renan, qui aime à faire sonner si haut la petite course qu'il a faite en Palestine, écrit lui-même assez loin de la Judée, sauf, bien entendu, ses relations avec le Juif Michel Lévy, lesquelles n'ont rien de scientifique, même après la remise du manuscrit de la *Vie de Jésus* ou des *Apôtres*. Remarquons cependant que saint Luc, lui aussi, est allé à Jérusalem comme compagnon de saint Paul ; qu'il y avait connu et pratiqué les Apôtres ; qu'il y avait recueilli de leur bouche tous les détails de la vie du Seigneur, racontés par lui dans son Évangile ; qu'il avait été lui-même témoin de presque tout ce qu'il raconte dans les *Actes*, ainsi que l'exprime le pronom *nous* à la plupart des chapitres, et tenait le reste de saint Paul. Tout cela est peu, sans doute. Toutefois, cela me semble suffisant pour être opposé, non sans quelque chance de succès, à un personnage qui s'est borné à traverser la Palestine environ mille huit cent soixante ans après que les événements, dont il prétend nous faire l'histoire authentique, s'y sont accomplis.

M. Renan a sans doute un vague sentiment de cela, car il recours à des raisons plus graves :

« Luc, dit-il encore, est au courant des idées du monde païen (2). »

Voilà assurément un reproche que ne feront point à M. Renan ceux qui ont lu son fabuleux chapitre sur l'état de la société païenne lors de l'avénement du Christianisme. Toutefois, je ne vois pas jusqu'ici que saint Luc soit précisément renversé.

« Luc, continue triomphalement M. Renan, écrit le grec d'une façon assez correcte (3). »

Je commence à être inquiet, ces éloges me font frémir. Ce grec ne me dit rien de bon :

Timeo danaos et dona ferentes.

« L'idée dominante de l'auteur, dit alors M. Renan, est que, si le peuple

(1) *Apôtres*, Introd.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

eût été libre de suivre son penchant, il eût embrassé la foi de Jésus, et que c'est l'aristocratie juive qui l'a empêché (1). »

La profondeur de cette raison m'échappe et je ne vois pas très-bien ce qu'elle vient faire ici. Mais voici le coup fatal :

« Il ne sait guère l'hébreu (2). »

Sans doute : mais il a pour cette langue les plus heureuses dispositions. Il y a trois ans, dans les premières éditions de sa « *Vie de Jésus* », M. Renan nous disait : « saint Luc ignore *totalement* l'hébreu (3). » Et voilà maintenant que saint Luc le parle déjà un peu, bien qu'il s'exprime encore avec quelque difficulté.

Peut-on garder son silence en présence de telles bouffonneries ?

M. l'abbé Freppel se réjouissait l'autre jour avec beaucoup d'esprit de ces progrès de saint Luc, et espérait bien que dans trois ans d'ici, grâce à M. Renan, l'auteur des *Actes* finirait par savoir tout à fait l'hébreu et par le parler comme au Collége de France.

Battu sur un terrain, M. Renan se réfugie d'un autre côté ; et, ne pouvant se tenir sur la question nette et simple des faits, il se rejette sur les grands principes.

« Comment d'ailleurs prétendre, s'écrie-t-il avec humeur, qu'on doive suivre à la lettre des documents où se trouvent des *impossibilités* (4). »

— Lesquelles, s'il vous plaît.

— Les miracles.

— Permettez ! Il a trois ans vous écriviez : « Nous ne disons pas le miracle est impossible ! » Aujourd'hui vous nous dites : « Les miracles sont des impossibilités. » Ont-ils donc changé de nature en si peu de temps ? ou bien (impossibilité non moins grande, sans doute !), sentant que vous avez été rudement battu, à ce sujet, sur le terrain de l'histoire, essayez-vous de vous enfuir et de vous perdre dans celui de la philosophie ?

M. Renan ne se déconcerte pas pour une contradiction avec lui-même.

« Les douze premiers chapitres des *Actes* sont un tissu de miracles. Or, une règle absolue de la critique, c'est de ne pas donner place, dans des récits historiques, à des circonstances miraculeuses (5). »

(1) Les Apôtres, *introd.*, XLIII.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) Vie Jésus, *introd.*
(5) Les Apôtres, *introd.*, XLIII.

— Je suis au désespoir de vous interrompre encore par une citation. Vous me la pardonnerez. Voici comment s'exprimait naguère un écrivain, au sujet des miracles :

« Ce serait, disait-il, manquer à la bonne méthode historique que « d'écouter trop ici nos répugnances, et pour nous soustraire aux « objections qu'on pourrait être tenté d'élever contre le caractère de « Jésus, de supprimer des faits qui, aux yeux de ses contemporains, « furent placés sur le premier plan. Il serait commode de dire que « ce sont là des additions de disciples bien inférieurs à leur maître, « qui, ne pouvant concevoir sa vraie grandeur, ont cherché à le rele- « ver par des prestiges indignes de lui. Or, les quatre Evangélistes « sont unanimes pour vanter ses miracles. »

— Et quel était cet absurde clérical, qui se permettait de contredire ainsi à l'avance ce que j'écris aujourd'hui ?

— C'était vous-même : « *Vie de Jésus* » page 265.

M. Renan ne se déconcerte toujours pas pour une contradiction. Quand on l'oppose lui-même à lui-même, il sent bien qu'on ne lui met pas en face un homme sérieux. Il ne répond pas et, se rendant justice, il passe.

Les textes le gênent, il quitte les textes. L'histoire le martyrise : il est vrai qu'il le lui rend bien ; toutefois il essaye de la fuir.

Suivons-le donc sur le terrain de la philosophie. Quelles raisons, quelle étrange métaphysique l'autorisent à rejeter de la sorte les miracles ?

—« Ce n'est pas la conséquence d'un système métaphysique, » se hâte-t-il d'ajouter, sentant que ce terrain va également lui manquer sous les pieds (a-t-il des pieds?), et s'empressant de serpenter d'un autre côté. « C'est tout simplement un fait d'observation. *On* n'a jamais constaté de faits de ce genre. Tous les faits miraculeux qu'*on* peut étudier de près se résolvent en illusion ou en imposture. Si un seul miracle était prouvé, *on* ne pourrait jamais rejeter en bloc tous ceux des anciennes histoires. Mais il n'en est pas ainsi. Tous les miracles discutables s'évanouissent. »

Qu'est-ce que c'est que cet *on,* que nul ne connaît et que M. Renan oppose à l'Église et au genre humain, tous deux d'accord pour constater le surnaturel dans l'histoire. « Tous les miracles discutables s'évanouissent ! » Cela est facile à dire, alors surtout que, en peine d'arguments philosophiques et de preuves historiques, *on* voudrait voir s'évanouir en même temps et le miracle et la discussion. C'est ici qu'il faudrait des notes, des textes et des renvois. M. Renan ne

nous donne au bas de la page ni renvois, ni textes, ni notes. Qu'il cite un miracle, un seul miracle accepté par l'Église, et qui disparaisse devant la discussion ? Nous n'en demandons qu'un seul. M. Renan se gardera bien de tenter cette épreuve. Il calomnie, il ment et fuit.

Il fuit jusqu'aux régions du comique.

Il revient à l'idée grotesque dont tous ses lecteurs ont ri, il y trois ans, et il somme Dieu de comparaître devant l'Institut, votant par boules blanches et boules noires :

Un miracle à Paris, s'écrie-t-il devant des savants compétents, mettrait fin à tant de doutes (1).

Blasphème et imbécilité ! comme si l'aveugle-né avait besoin de l'Institut pour savoir s'il y voyait? Comme si on avait besoin de l'Institut pour constater que Lazare était déjà en putréfaction (*jam fœtet !*) lorsque Notre-Seigneur le ressuscita? Comme si on avait besoin de l'Institut pour reconnaître que la terre tremblait et que les rochers se fendaient, que les ténèbres tombaient tout à coup sur le monde et l'enveloppaient, quand le Créateur de toutes choses rendit le dernier soupir !

Regardez le ciel par une belle nuit, comme il y en a en cette saison, contemplez toutes les splendeurs qui brillent là-haut, à travers les milliards de lieues par lesquelles se comptent les distances du firmament. Plongez votre regard et votre âme dans ces profondeurs infinies que peuplent des mondes inconnus ; voyez le mouvement énorme et paisible de ces étoiles, de ces planètes, de ces innombrables sphères qui gravitent silencieusement dans l'immensité. Ecoutez ce grand silence et puis pensez à Dieu.

Eh bien ! d'après l'homme dont nous parlons, ce Dieu qui a fait tout cela, ce Dieu invisible qui remplit tout après avoir tout créé, devrait désormais, avant de se permettre quoi que ce soit, descendre de ces profondeurs insondables et demander des certificats, des permissions et des visa aux trente ou quarante vieux hommes qui viennent s'accroupir, une fois par semaine, sur leur chaise curule de l'Académie des Sciences et des Inscriptions. Vit-on jamais plus imbécile insolence !

Que M. Renan ne perde pourtant pas tout espoir ! l'entrevue qu'il

(1) Les Apôtres. *Introd.* XLIX.

sollicite aura lieu tôt ou tard ; elle aura lieu infailliblement. Si Dieu ne comparaît pas devant les membres de l'Institut, les membres de l'Institut comparaîtront devant Lui, et l'auteur de la « Vie de Jésus » ne perdra rien pour attendre.

Retournons à son livre.

M. Renan insiste :

« Voilà, s'écrie-t-il, ce qui n'arrive jamais! *Jamais il ne s'est passé de miracle devant le public qu'il faudrait convertir, je veux dire devant des incrédules*... Aucun miracle ne s'est produit devant ceux qui auraient pu le discuter et le critiquer. *Il n'y a pas à cela une seule exception* (1). »

Pour le coup, ceci est d'une audace trop impudente, et c'est trop se jouer de la candeur du public et de la claire vérité de l'histoire.

Et devant qui donc s'accomplissaient les miracles de Jésus-Christ et des Apôtres, sinon en présence de ce public qu'il s'agissait de convertir, de ce public absolument incrédule qui, tout à coup, devant ces signes manifestes de la puissance divine, pliait le genou et devenait chrétien.

N'est-ce pas quand Jésus eut ressuscité la fille de Jaïre que ce dernier sentit la foi descendre en son âme, et « qu'il crut au Seigneur, lui et toute sa famille? » N'est-ce pas au milieu d'une foule curieuse et même hostile que Jésus ressuscita Lazare? Et à la suite de ce miracle, dit l'Évangile, un grand nombre crurent en lui.

N'est-ce point en présence des Juifs incrédules que saint Pierre guérit le paralytique, sous le portique de Salomon, et que trois mille hommes se convertirent alors au nom tout-puissant du Seigneur Jésus? Et saint Paul, et mille autres persécuteurs du Christianisme terrassés tout à coup, et demandant à être baptisés devant ces témoignages indéniables de la puissance de Dieu? Il me semble que le monde juif et païen, le monde entier qui s'est d'abord dressé furieux contre le Christianisme, et qui s'est ensuite converti, il me semble que ce monde était assez disposé à discuter et à critiquer les miracles, sans une trop bienveillante partialité, lui qui crucifiait le maître et qui martyrisait les disciples par milliers.

Juifs et païens ont vu les miracles, juifs et païens ont vu les malades guéris et les morts ressuscités ; ils ont vu la nature entière, la mort et la vie obéissant à Jésus et à ses envoyés. Les uns se sont convertis devant ces signes divins, les autres ont attribué ces pro-

(1) Les Apôtres. *Introd.* XLIV.

diges à la magie. *Aucun ne les a niés.* Voyez Celse, voyez Porphyre, voyez Julien, voyez le Toldos Jeschu. On les discutait, on les critiquait, on cherchait des causes étrangères, on se rejetait sur des explications. Mais, quant aux faits eux-mêmes, nul ne songeait à les nier. Ils s'accomplissaient à la face du monde : ils étaient notoires comme le soleil.

Tout cependant est suspect à M. Renan, les fidèles de la première heure, comme saint Mathieu ou saint Jean, et les convertis du lendemain, comme saint Paul ; les ennemis du Christianisme, comme les chrétiens ; Celse et Porphyre, autant qu'Irénée ou que Tertullien. Dès qu'ils reconnaissent le miracle, ils sont impitoyablement rejetés par la Haute Critique. « La condition du miracle de M. Renan, c'est la crédulité du témoin : » tel est le grand mot qu'il oppose à tous les témoignages affirmant le miracle.

La Haute critique se plaint, en d'autres termes, que le témoin croie en ce qu'il atteste. Je comprends que croire en ce qu'on dit soi-même puisse paraître surprenant à un homme comme M. Renan. Toutefois, il me semble que ce puissant philosophe, qui reculait si éperdu tout à l'heure devant le miracle, « parce qu'il est impossible, » devient ici un peu moins sévère pour les impossibilités.

La Haute Critique demande ici en vérité un témoin difficile à trouver. Comment veut-elle, en effet, que d'un côté le témoin soit convaincu et qu'il affirme, et que, d'un autre côté, il reste dans le doute et ne croie pas ; qu'il soit certain et qu'il soit incertain ; qu'il dise le Oui et le Non à la fois ? N'est-ce pas absolument insensé ?

Vraiment, si M. de la Palisse n'était pas mort, je lui passerais la plume pour répondre à M. Renan, et si le directeur de Charenton était à côté de moi, je lui dirais deux mots à l'oreille... Je lui offrirais même de payer la voiture.

VIII

En présence des documents écrasants et irrécusables que présentent les premiers temps du Christianisme, vis-à-vis de ces authentiques récits, contenant l'attestation de tant de miracles, par des témoins non suspects, M. Renan se trouve réduit à balbutier de singulières théories :

« Le devoir du critique n'est pas de s'en tenir au texte. Son devoir est de tâcher de découvrir ce que le texte peut recéler de vrai sans jamais se croire assuré de l'avoir trouvé (1). »

(1) *Les Apôtres*, Introd., p. XLIII.

Ce principe de la Haute critique, qui consiste à remettre en question des faits authentiques, et qui contient la théorie de l'incertitude, ce principe enfantera, dans le livre de M. Renan, la grande famille des « peut-être » des « il se pourrait » des « il est permis de supposer » famille comparable par le nombre à la postérité de Jacob.

Ce qui suit est fort commode :

« Défendre à la critique de pareilles interprétations serait, dit-il, aussi peu raisonnable que si l'on demandait à l'astronome de ne s'occuper que de l'état apparent du ciel (1). »

L'astronomie démontre que cet état n'est qu'apparent et vous vous bornez, ne démontrant rien du tout, à nous présenter vos affirmations et à nous donner votre parole, ce qui n'est pas plus sérieux que scientifique. L'astronomie est une science *exacte* qui procède par théorèmes absolus et irréfutables : votre Haute critique n'est, vous en convenez vous-même, qu'un exercice d'hypothèses et elle cherche toujours sans jamais croire avoir trouvé.

« L'astronomie, continue-t-il, *ne consiste-t-elle pas à redresser la parallaxe* CAUSÉE PAR LA POSITION DE L'OBSERVATEUR et à construire un état réel véritable d'après un état apparent trompeur (2). »

Bien que cette phrase ne soit pas écrite en français il est aisé de la comprendre.

Ce qui est moins facile à concevoir c'est l'étrange audace de l'ancien séminariste de Saint-Sulpice, se mettant en face des hommes, qui, d'après son propre aveu, furent les plus saints, les plus dévoués, les plus admirables, les plus sincères, qu'ait vus encore l'humanité et d'oser prétendre qu'il vient, lui Renan, redresser dans leur récit l'erreur d'optique, la prétendue déviation *causée par la position de l'observateur.*

Assurément nous connaissons comme lui la loi de la parallaxe. Aussi n'ignorons-nous point que cette illusion dont il parle n'a lieu dans le regard de l'observateur que parce qu'il y a entre lui et les étoiles les immenses distances que l'on connaît et toute l'épaisseur de l'atmosphère terrestre, laquelle brise et courbe les rayons lumineux; et nous savons comme tout le monde que cette erreur n'a point lieu pour les objets qui se trouvent à la portée ordinaire de notre regard. De sorte que si nous voulons trouver une analogie à ce phé-

(1) *Les Apôtres*, introd., p. XLIII.
(2) *Ibid.*

nomène dans le domaine des choses historiques, nous devons chercher une pareille illusion, non point dans les témoins qui ont, immédiatement et sans nul intérêt personnel, vu et touché les faits qu'ils rapportent, mais bien dans ces prétendus historiens qui les examinent à la distance de dix-huit siècles et à travers les préoccupations de leur situation personnelle.

Puisque M. Renan ose mettre lui-même en avant ce qu'il appelle « la parallaxe *causée par la position de l'observateur* », il nous rendra cette justice que nous l'avions devancé, en essayant nous-même de redresser sa propre parallaxe par la très-exacte détermination que nous faisions dans cet unique *de sa position d'observateur*. Qu'il nous permette de rappeler ici nos paroles d'autrefois et de rapprocher *sa position d'observateur* de celle des Évangélistes et des Apôtres.

« Cet homme, disions-nous en parlant de lui, paraît avoir voué sa vie à une seule question, à une seule thèse qui revient toujours : — « Dieu est un bon vieux mot, un peu lourd peut-être. ». Il n'y a pas de surnaturel; il n'y a pas d'autre vie; il n'y a pas de paradis ni d'enfer. — Prenez n'importe lequel de ses livres, il tend à prouver cela; mais, comme si la chose ne lui semblait jamais assez établie, il recommence sans cesse; on croirait que c'est pour lui une nécessité personnelle, et qu'il ne peut dormir tranquille sans la certitude du néant. Cette œuvre, il la reprend toujours à nouveau. Pourquoi? pourquoi tant de peine? Pourquoi ce perpétuel labeur qui rappelle l'antique Sisyphe aux prises avec son éternel rocher?

Pourquoi?

M. Renan, peut-être à son insu, nous a laissé échapper son secret, quand il a écrit sa célèbre phrase : « Dieu est un bon vieux « mot; » et qu'il a ajouté : « un peu lourd peut-être. » Ah! oui, je comprends cette étrange épithète. « Dieu est lourd » pour qui a passé des autels de l'Église à la chaire de l'athéisme; il est lourd, et très-lourd, et il a toujours pesé d'un formidable poids sur la poitrine des apostats.

« Dieu est lourd! » comme un affreux cauchemar qui non-seulement viendrait troubler notre sommeil, mais qui nous poursuivrait durant la veille. « Dieu est lourd! » et l'ancien séminariste veut à tout prix se débarrasser de cet insupportable poids.

Pour quiconque a quelque connaissance de la nature humaine, il n'est pas difficile de pénétrer le mystère de cette âme ténébreuse. Cet homme dont le front fut marqué, dès son entrée dans la vie, de

l'indélébile sceau du baptême ; cet homme qui fut fait, suivant la touchante expression du Catéchisme, « enfant de Dieu et de l'Église, » qui fut incorporé à Jésus-Christ, qui devint membre de Jésus-Christ, et cela pour jamais : cet homme, dis-je, voit maintenant se changer en stigmate éternel le titre primitif de sa gloire. C'est un chrétien qui se débat dans une froide fureur.

Je crois entendre l'intime dialogue et assister à l'horrible drame : « Et pourtant Jésus-Christ est Dieu ! » s'écrie du fond de cette âme la voix impérieuse et terrible que nul ne peut étouffer. « Non ! non ! répond l'esprit effaré, bannis toutes tes épouvantes, Jésus n'est qu'un homme. Calme-toi ! calme-toi ! J'entasserai démonstrations sur démonstrations. Il n'est qu'un homme ! »

De là tous ses livres. M. Renan a beau dire, il n'est pas sûr que Dieu n'existe pas, et il n'essaye tant de le prouver aux autres que pour se le persuader à lui-même :

Ce temple l'importune, et son impiété
Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté.

Cette préoccupation est constante. Il est visiblement troublé dans la solitude et la profondeur de son âme.

Vis-à-vis du public il n'est pas moins embarrassé, et il est toujours gêné par sa fausse situation d'ancien séminariste à laquelle, par une particulière illusion d'optique, il s'imagine que tout le monde pense toujours. Quand on chuchote non loin de lui, il s'alarme et rougit. « C'est de cela qu'on parle ! » se dit-il en lui-même.

M. Renan est, en effet, ancien abbé ; il a été Tonsuré ; il a reçu les ordres mineurs ; il est Portier, Exorciste, Lecteur, Acolyte.

Et jadis à l'autel
Il présentait au prêtre et l'encens et le sel.

Ce souvenir l'obsède et le poursuit. Semblable à Hercule, fils de Zeus et d'Alcmène, essayant vainement d'arracher de ses épaules la tunique de Déjanire ; semblable au fils d'Alcmène, toujours M. Renan a l'air d'être aux prises avec une soutane.

Tout le monde en a fait la remarque, ce professeur est éternellement tourmenté d'une inquiétude sourde et comme d'un besoin de se disculper de quelque chose qui le trouble secrètement. Une mouche taquine vient toujours se poser sur sa plume, et ses œuvres paraissent n'avoir qu'un unique but. Qu'il traite de la question des langues ou qu'il invente une philosophie, qu'il commente des livres alle-

mands ou qu'il lise l'hébreu dans des traductions, on sent que le fond de tous ces labeurs, c'est d'expliquer pourquoi il a quitté le séminaire, pourquoi il a dépouillé l'indélébile soutane, pourquoi il a passé du froc au frac ; de même que le fond de chacun des romans d'une illustre dame contemporaine et le principe de sa morale, c'est de se justifier de s'être séparée de son mari.

Je conçois ces inquiétudes et ces tourments. Je comprends que M. Renan ait besoin de s'y reprendre à plus d'une fois pour passer l'éponge sur sa mémoire, pour écarter ces importuns souvenirs des bienfaits reçus jadis de ces mêmes hommes qu'il attaque, dans ce même temple qu'il veut renverser au nom de ce même Dieu qu'il cherche à chasser du cœur des hommes. M. Renan était pauvre, et il a reçu l'aumône matérielle et l'aumône spirituelle de ces maternelles mains de l'Église qu'il essaye de mordre aujourd'hui. L'Église l'a nourri par charité, l'a élevé par charité, l'a vêtu par charité... Son cœur et son esprit en ont gardé l'implacable mémoire : on le voit bien à tous ses livres (1). »

Telle est la position de l'observateur ; telle est son incommensurable distance de la religion dont il écrit l'histoire ; tel est son intérêt dans la question dont il se fait d'office le rapporteur ; telle est l'épaisse atmosphère de préoccupations personnelles dont il est entouré. N'est-il point quelque peu suspect, d'abord de ne point voir les choses sous leur angle véritable, et ensuite de dissimuler ce qu'il en peut voir, si, de rencontre, cela contient contre lui, contre sa conduite, contre son passé, contre son présent, une implicite condamnation.

Aussi, lorsqu'il vient avec effronterie nous parler de redresser la parallaxe causée chez les Évangélistes et les Apôtres par la position de l'observateur, je ne puis m'empêcher de regarder en face le scrupuleux astronome, de déterminer son observatoire et d'examiner, comme je viens de le faire, les verres de son télescope.

Les Apôtres ne songeaient ni à flatter le monde, ni à fausser la vérité au service de leur ambition, ni à justifier quelque apostasie de leur passé.

Leur Maître ne leur avait promis en ce monde ni le pouvoir, ni les richesses, ni les palmes académiques, ni les honneurs décernés par les rois. Ils n'avaient d'autre perspective que les palmes des plus horribles martyres, les chevalets, les ongles de fer, la poix bouillante, ou cette croix sanglante sur laquelle on crucifiait les

(1) *Evangile selon Renan*, 29e édition, pages 22 et suivantes.

esclaves. Tout leur intérêt terrestre était de déposer contrairement à ce qu'ils disaient, et ils n'avaient pour parler comme ils le faisaient, en présence des périls et des supplices, d'autre intérêt que celui d'une vérité absolue et éclatante qui s'imposait à eux. Ils avaient vu Jésus apporter au monde, en même temps que ses enseignements, les preuves miraculeuses et irréfutables de sa Divinité ; ils avaient vu le Christ ressuscité se présenter à eux comme les prémices et la preuve vivante de notre propre résurrection ; ils avaient reçu le souffle de feu de l'Esprit-Saint, qui leur avait inspiré le courage de tout braver en ce monde pour remplir sans faiblesse leur rôle de *témoins incorruptibles*, en présence de l'univers déchaîné contre eux. Aucun ne faillit à sa mission. Tous, sans exception, témoignèrent, au milieu des tourments, de la bonne nouvelle que Dieu les avait chargés de porter à la terre. C'est de leur sang qu'ils ont scellé cette grande déposition qui devait traverser les siècles, portant ainsi en elle-même son irrévocable preuve de sincérité. Avec eux des milliers de disciples attestaient la même chose : on les menait au supplice, et, devant les instruments d'une mort affreuse, on les pressait de modifier leurs témoignages : — Dites que vous êtes dans l'erreur, que vous n'avez point vu ce dont vous témoignez, et vous aurez la vie, non-seulement la vie, mais des récompenses. — Non, répondaient-ils, c'est la vérité, et nous ne pouvons dire autrement !... Et ils mouraient !

C'est de ces hommes, c'est de ces héros, de ces martyrs, de ces saints, qu'un malheureux renégat, pris cent fois en flagrant délit de mensonge éhonté, prétend aujourd'hui redresser le témoignage, remplaçant ce qu'ils ont attesté de la sorte par les hypothèses, par les impostures, par les fourberies de sa fantaisie intéressée. Arrière, Treizième Apôtre !

Nous venons de voir dans son *Introduction* les bases incertaines et chancelantes de sa soi-disante méthode. Il faut le voir maintenant à la pratique, le prendre à toute heure, mentant et se contredisant, balbutiant un mensonge et ne sachant pas le soutenir, troublé, inquiet, fuyant et ne montrant à travers les obscurités de son style qu'une chose claire et manifeste, qu'une chose horriblement visible : l'état de son âme bouleversée.

L'examen de l'*Introduction* a fait aujourd'hui le sujet de notre entretien. L'étude du livre lui-même sera l'objet de notre deuxième et dernier article.

Henri LASSERRE.

(La fin au prochain numéro.)



LA GOUTTE D'EAU

Il semble que l'esprit du XIXe siècle soit tiraillé par deux tendances directement opposées.

D'un côté, il adore la matière ; de l'autre, il la fuit.

Si nous regardons l'art, nous serons frappés des efforts qu'il fait, tantôt pour se perdre dans les nuages, tantôt pour se perdre dans la boue.

Si nous regardons la vie, nous verrons aussi que tantôt elle se précipite dans la matière, avide et cupide, pour la dévorer et essayer de se satisfaire ; tantôt elle essaye de la dédaigner, puis retombe un instant après sur elle pour se punir, en la divinisant, de l'avoir méprisée.

L'art, au XIXe siècle, a reproché à l'art des siècles précédents de n'avoir pas embrassé la matière ; il lui a reproché son mépris pour la nature, son mépris pour les choses visibles, extérieures, ordinaires et sensibles. Il lui a reproché d'avoir sautillé entre ciel et terre sur un fil d'archal sans réalité. Il a eu parfaitement raison dans son reproche, et parfaitement tort dans le type nouveau qu'il est venu proposer à son tour.

Il a eu parfaitement raison quand il a refusé d'imiter ; il a eu parfaitement tort quand il a voulu devenir un modèle et se faire imiter à son tour.

Au lieu d'employer la matière, il l'a courtisée ; au lieu de la dompter, il s'est fait dompter par elle. Tandis que l'homme pouvait devenir dompteur d'animaux, l'animal est devenu dompteur d'hommes. La peinture a suivi la poésie dans la voie de la matière montrée, et a produit des monstres dont elle est fière ; car on est toujours fier quand on a fait un monstre. Mais pendant que la littérature se ruait, comme une louve affamée, sur la chair humaine, elle protestait contre elle dans une autre partie d'elle-même et devenait vaporeuse avec passion. Elle devenait vaporeuse avec transport, et cette évaporation avait pour elle la saveur d'une justice qu'on rend

à sa nature intime, ou du moins qu'on croit lui rendre ; elle s'évaporait comme quelqu'un qui se venge.

Il y a deux noms souvent rapprochés dans la pensée et dans la critique contemporaines : Victor Hugo et Lamartine. A force de les nommer l'un après l'autre, on a fini par croire presque qu'ils se ressemblaient. Or, ces deux hommes représentent exactement deux tendances contraires. Pendant que M. Victor Hugo réclamait pour la matière et soutenait les droits du laid qu'il confondait avec le réel, prenant ainsi le fait pour le droit, M. de Lamartine se réfugiait dans une sentimentalité singulièrement éloignée des réalités terrestres que réclamait à grands cris son interlocuteur. — Je les appelle de ce nom; car ils faisaient à eux deux, dans le monde littéraire, une espèce de dialogue sans demande ni réponse !

M. de Lamartine transportait la poésie beaucoup plus loin de la ville, des salons, des rues, des palais et des bouges qu'on ne l'avait jamais transportée.

Au même moment, l'Allemagne voyait la poésie et la philosophie s'évanouir dans le même rêve. Néanmoins les plus vaporeux de ses poëtes et de ses philosophes ne négligeaient pas la bouteille de bière. La bière et le fantôme, Schubert et le cabaret représentent assez bien en Allemagne les deux tendances que je constate. En Allemagne, le conte fantastique fréquente beaucoup le cabaret, et cela éclaire sur la nature du XIX[e] siècle.

Autrefois, un héros lui-même, quoique simple mortel, fait de chair et d'os, ne semblait pas capable de manger. Un personnage tragique qui aurait parlé de se mettre à table, eût scandalisé toutes les Universités, toutes les Académies, et se fût rendu indigne pour toujours du cothurne et de la toge. Il fallait faire bonne figure jusqu'au dernier moment, et *le trépas*, car ce n'était pas la mort, *le trépas* ne devait rien coûter à la pureté de la diction. Il était permis de recevoir un coup de poignard et même de le donner ; mais il était interdit de boire ou de manger. Il était permis de ne pas dormir, mais il eût été interdit de dormir. Il était permis de dire :

> Les ombres par trois fois ont obscurci les cieux
> Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux ;

mais il eût été défendu de faire la remarque contraire et de féliciter l'héroïne sur la bonne nuit qu'elle aurait passée. C'eût été un

manque de respect pour la dignité de sa position. Tantôt la trahison, tantôt l'amour, tantôt mille autres obstacles, tous plus nobles les uns que les autres, enlevaient au héros le sommeil et l'appétit.

Et cependant, qu'est-ce qu'un héros près d'un fantôme? Le fantôme moderne semblerait avoir droit, beaucoup plus que le héros antique, à l'abrogation des lois naturelles. Cependant il les accepte, au moins en apparence : il boit, il mange, il dort, il fume, il demande si la bière est bonne, il cause avec l'aubergiste comme un camarade, et on finit par s'apercevoir qu'il est fantôme; tandis que l'ancienne victime du cothurne n'avait d'autre grade que le grade de héros.

L'Allemagne nous avertit par là très-implicitement de sa double tendance; la matière grossière et la matière absente se rencontrent dans ses contes et dans ses mélodies, et ne s'étonnent pas de se rencontrer.

En France, l'élégie, quand elle a pris le nom de méditation, que M. de Lamartine lui a donné, s'est envolée très-loin des affaires humaines. Elle est allée sur le bord des lacs, et elle s'est mise à chanter. Un peu plus tard, la *méditation,* en devenant *harmonie*, a fait une démarche nouvelle pour s'éloigner de la terre. Au même moment le roman et le drame s'accrochaient aux réalités les plus matérielles, comme si les différentes formes de l'art voulaient se venger les unes sur les autres.

Dans le même drame les deux tendances se rencontrent quelquefois. Le même personnage peut les provoquer toutes les deux. On admire de temps en temps la pureté de la courtisane; il est question de sa virginité. Au XVIIe siècle on aurait parlé de sa flamme, sans préciser quoi que ce soit. Les mesures du temps même indiquent chez le personnage moderne une certaine tendance vers ce qui est réel, il suppute les années. Le héros antique ne connaissait pas le calendrier. Quand il cherchait quelqu'un, c'était toujours *depuis plus de six mois.*

Et encore ce n'était pas quelqu'un qu'il cherchait, c'était un confident. Or, le confident était une espèce de fantôme domestique, en qui le héros contemplait avec complaisance son image diminuée.

Non-seulement le confident n'avait pas de nature matérielle, mais il n'avait pas de nature morale. Il n'avait pas de caractère à lui; il n'était qu'un instrument fabriqué pour donner la réplique et fournir au héros une inépuisable occasion de récits et de tirades.

Si le fantôme allemand avait un compagnon de voyage, ce com-

pagnon mangerait comme quatre, et nous connaîtrions le menu de ses repas.

On dirait que l'art moderne a le fantôme pour idéal et le cabaret pour tentation. L'art ancien semblait n'avoir ni idéal, ni tentation. Le héros semblait naître, vivre et mourir dans le vestibule du palais, comme une plante dans sa terre natale. Et ce vestibule, aussi favorable aux conspirateurs qu'au tyran, où retentissaient alternativement les déclamations de l'un et les déclamations des autres; ce vestibule impartial ne semblait situé nulle part. C'était là qu'on déclamait en attendant le coup de poignard; mais ce n'était pas un lieu quelconque.

Ce sont les tragédies de Voltaire qui représentent dans sa plénitude le vrai héros de théâtre. Crébillon et Campistron ont eu de la peine à dépasser ce maître.

Il y a même dans Crébillon un beau vers, et je ne sais pas s'il y en a un dans le théâtre de Voltaire.

Le XVIIIe siècle est le lieu où l'on peut le mieux saisir l'art ancien, parce que, dans ce siècle, la chose montre à nu ses ravages; elle se décompose et laisse voir tous ses ressorts; de plus, l'infériorité des hommes montre la machine comme elle est. On n'a plus le talent qu'il faut pour déguiser, et, à ce point de vue, les hommes du XVIIIe siècle sont des modèles de franchise. Ils sont francs, parce qu'ils déshabillent les idées qu'ils manient. Ils sont francs, parce qu'ils n'ont pas la force d'imposer un masque à leurs personnages. Voltaire et Florian sont francs, parce qu'ils n'ont pas le genie de déguiser leur système littéraire.

Gonzalve de Cordoue et Mahomet sont des œuvres pleines de sincérité; car elles semblent défendre aux lecteurs l'illusion. Elles semblent dire : nous nous donnons pour ce que nous sommes; trouvez cela beau, si vous pouvez.

Elles sont franches, à la façon de Rousseau dans ses *confessions*.

Le XVIIIe siècle étale ses turpitudes, mais ses turpitudes ne le dispensent pas de la vanité. C'est en leur nom qu'il réclame l'admiration; il a en même temps le mérite de la rendre impossible et la honte de la mendier.

Si les deux tendances du XIXe siècle, altéré d'idéal et de réalité grossière, sont visibles dans l'art, elles sont reconnaissables aussi dans la vie. L'homme actuel se précipite sur la jouissance, mais il

parle à chaque instant de grandeur, de dévouement, de synthèse, d'unité, de transcendance, de lumière, de charité, etc., etc...

Ces mots ne sont pas seulement des mots : sans doute, ils sont habituellement des illusions ; mais ces illusions révèlent des tendances, des aspirations égarées, des besoins d'âmes, qui se trompent, mais qui existent.

Le jeune homme qui fait fausse route au XIXe siècle pense vaguement à adorer quelque chose ou quelqu'un. L'homme du XVIIIe siècle ne songeait qu'à s'amuser. Il était bas avec sincérité. Il n'avait pas même l'excuse de vouloir admirer ! Son abaissement n'était pas un élan brisé, c'était un abaissement pur et simple. Dans la matière, le XVIIIe siècle a cherché simplement le plaisir.

Le XIXe siècle, en se précipitant sur la matière, éprouve un certain besoin d'infini qu'il cherche à tromper. C'est une rage impure ; mais elle permet de voir autre chose derrière elle. Souvent les actes qui semblent appartenir le plus exclusivement à la tendance inférieure, révèlent en réalité, dans le XIXe siècle, les deux tendances.

Si le XVIIIe avait la hideuse franchise dont je parlais tout à l'heure, le XIXe siècle est trompeur ; tantôt il se vante, tantôt il se calomnie ; il promène son inquiétude de l'orgueil au désespoir ; il n'est dans le vrai que quand il avoue ses infirmités incommensurables.

Si l'art et la vie se promènent et s'égarent des hauteurs sans réalité aux réalités sans hauteur, ne dirait-on pas qu'au XIXe siècle la science s'est chargée de symboliser la vérité que cherchent maladroitement la vie et l'art.

Traîner une masse de matière au moyen de l'impondérable.

La vapeur, emportant le fer à travers les montagnes déchirées, voilà, dans l'ordre de la locomotion, le problème résolu.

La matière est en jeu, la grosse matière : elle est emportée par une goutte d'eau qui s'évapore et qui triomphe.

La vapeur traîne derrière son char de triomphe tout ce qu'il y a de plus gros et de plus lourd, tous les poids, tous les fardeaux, les métaux, les provisions, enfin l'homme, en qui se résume le monde et qui voyage traîné par la vapeur fidèle, docile, soumise, conquise et victorieuse.

Car la victoire de la matière c'est d'être soumise à l'esprit. La gloire du cheval c'est d'être soumis au cavalier. La gloire de la matière c'est d'être conquise. La gloire de la vapeur est d'obéir. L'obéissance est son mouvement, on dirait presque son instinct. C'est par

obéissance qu'elle s'envole, c'est par obéissance qu'elle entraîne, c'est par obéissance qu'elle triomphe.

Le mouvement est sa vertu, sa vie, sa loi, sa force, sa gloire; il est le signe du mandat qu'elle a reçu. La vapeur est une magnifique image de l'impossible réalité.

Imaginez le rire du XVIIIe siècle, si on lui avait parlé d'un chemin de fer. Imaginez la coalition des hommes raisonnables, leurs plaisanteries, et la satisfaction qu'ils auraient eue à se moquer! Imaginez la tranquillité de leur ironie, la bonne foi pleine et entière avec laquelle ils auraient raillé les fous, les fous qui auraient dit : cela sera.

Et les montagnes? aurait demandé le philosophe du XVIIIe avec le plaisir insolent de l'objection qui se complaît en elle-même.

On les percera, aurait répondu le fou. J'entends d'ici l'éclat de rire, le rire fou du philosophe.

Vous direz peut-être à la goutte d'eau que ce n'est pas elle qui transporte les montagnes : elle passe, il est vrai, à travers leurs flancs déchirés, mais ce sont les hommes, armés de leurs instruments, qui lui ont frayé sa route à la sueur de leur front. La goutte d'eau vous répondra que cette circonstance agrandit son triomphe, au lieu de le diminuer. Sa route est faite d'avance : elle va venir et déjà les montagnes ont disparu. L'homme dit à la terre : Retire-toi, voici la vapeur. Retire-toi vite, elle est pressée.

L'homme est un héraut d'armes qui annonce au globe terrestre que la souveraine va paraître.

L'homme qui nie est toujours content de lui. Le doute est le paradis de l'orgueil. Celui qui fait une objection s'admire toujours. C'est que l'objection est la moëlle des os de l'homme. Celui qui affirme, qui annonce, qui proclame, celui qui aurait dit : la vapeur traînera le feu et l'homme à travers la terre percée, celui-là sort de lui-même, cet homme se livre au transport. L'homme raisonnable, au contraire, rentre en lui-même; il fait appel à son propre fonds; il invoque ce qu'il sait déjà; il limite l'avenir à lui-même ; il a tout l'avantage de la situation jusqu'au jour où la vapeur, traînant l'homme et déchirant le globe, lui montre de quoi il s'est moqué, et le rieur tombe dans un ridicule énorme! Et les masses énormes de matière, déchirées, soulevées, emportées, vaincues, disent à la force légère, active, motrice, ardente qui va passer :

Voici que nous vous apportons, par notre fuite, le magnifique témoignage de notre faiblesse.

Le télégraphe électrique est le symbole de la Puissance, car il porte la foudre, et comme il la porte légèrement ! comme elle pèse peu ! comme elle est docile ! L'électricité ressemble à un effort de la matière pour devenir esprit. On dirait l'élan de la matière qui veut franchir ses frontières et sortir de chez elle. On dirait que la matière, par l'électricité, essaye d'avoir une extase. Or, cette chose, que le télégraphe transporte, cette chose est puissante sur les blocs et les masses de terre. Cette chose change la face matérielle du globe. Le télégraphe porte sur ses fils les destinées des choses les plus lourdes. Elles sont suspendues à lui et attendent ses ordres pour marcher. Le télégraphe électrique est, comme la vapeur, une des paroles de la science, qui dit au XIXe siècle quelle doit être son œuvre. Le télégraphe électrique, comme la vapeur, lui montre ses tendances dans l'union de la force et de la légèreté, dans la puissance donnée à l'invisible et dans l'obéissance du visible.

Un caractère commun à ces deux découvertes, c'est la conquête de la rapidité, et la rapidité est encore un des désirs de notre époque. Autrefois on allait lentement, et cette lenteur n'attristait personne. Depuis cinquante ans, l'humanité presse le pas. Elle presse le pas comme un voyageur en retard qui voit l'ombre s'allonger, car le soir arrive, et il est bien loin de chez lui. Elle presse le pas comme un voyageur surpris par la nuit tombante et forcé par elle au recueillement, car il est loin de la patrie.

N'avez-vous jamais éprouvé en voyage cette méditation profonde qui survient et s'impose, quand l'homme se sent seul, loin du foyer domestique, en pays inconnu, dans la campagne, à l'heure où le soleil se couche? Le voyageur presse le pas : le paysan qu'il rencontre sur sa route doit croire cet homme agité ou égaré. Il dit : en voilà un qui n'est pas du pays. En effet, le voyageur est égaré peut-être, agité peut-être; mais, au fond de son agitation, il y a une chose que le paysan ne voit pas et ne peut pas voir, c'est le recueillement. Le voyageur pense à sa patrie, et le soleil va se coucher. Les ombres des arbres s'allongent sur la route : un certain apaisement annonce l'approche du sommeil. Les hommes rentrent chez eux. Il y a déjà longtemps que les bœufs se sont instinctivement rapprochés de l'étable, comme s'ils attendaient l'heure qui va leur en montrer la route et leur en ouvrir les portes. Le voyageur, sans donner à tout ce spectacle que la campagne lui offre une attention précise, est reporté par

lui vers le souvenir de la maison où il a dormi enfant. Les oiseaux font la prière du soir et éveillent en lui quelque souvenir. Dans le lointain une cloche sonne! c'est peut-être l'*Angelus* : en tout cas c'est un appel. Que font maintenant ceux qu'il a autrefois connus? Où sont-ils? Que prépare, dans son silence, la journée du lendemain? Que verront ces astres graves qui s'allument les uns après les autres, comme si le ciel ouvrait ses yeux pour regarder la terre?

Le voyageur pressé, égaré, qui sent les approches du soir, c'est l'humanité du XIXe siècle.

La vapeur et le télégraphe électrique sont les instincts de rapidité qui s'éveillent au fond de lui. La rapidité est un mystère. Quand tous les désirs de l'homme seraient accomplis, s'ils étaient accomplis lentement, je crois que la joie manquerait. Si quelque chose pouvait donner une idée de la joie, ce serait peut-être la rapidité.

La vie de l'homme est un étourdissement perpétuel. Mais le voyageur, qui sent la distance et qui veut la franchir dans la soirée, est forcé à un certain sérieux. Il se recueille, et le recueillement appelle à lui le souvenir.

Le souvenir! Quoi de plus commun et quoi de plus rare? Le souvenir, dans sa forme ordinaire, la plus légère, la plus accidentelle, est la monnaie courante de la vie. Mais le souvenir profond, efficace, celui qui fait sortir le passé de l'absence et le fait comparaître devant l'homme, pour rendre ses comptes et raconter ce qu'il a fait, ce souvenir est rare; car il faut, pour l'appeler, le loisir du recueillement, et la solitude, à laquelle on ne songe pas, la solitude intérieure.

Le voyageur, perdu dans un bois de pins, et qui voit à travers les troncs d'arbres les dernières lueurs du soleil couchant colorer à l'horizon les derniers nuages, se souvient profondément. Il se souvient des soirées les plus paisibles de sa maison; il se souvient du feu qui pétillait dans la cheminée; il se souvient des rires qu'on entendait peut-être dans la chambre; il se souvient aussi, il se souvient surtout des larmes.

L'humanité, que je représente sous les traits de ce voyageur, a aussi inventé, dans son égarement du soir, c'est-à-dire au XIXe siècle, le symbole du souvenir; elle a inventé ce qui eût paru impossible; elle a inventé un miroir qui se souvient. Elle a inventé **la photographie!**

La photographie révèle la durée virtuelle de l'acte humain, qui semble fugitif et qui est éternel, à moins que quelque chose de supé-

rieur à lui ne survienne pour l'effacer. Quand je ne vous aurais vu qu'une fois, votre forme sensible, votre beauté ou votre laideur, image révélatrice de votre nature, vit en moi, telle qu'elle s'est manifestée dans un point donné du temps et de l'espace. Le souvenir soustrait cette image accidentelle à l'empire du temps et de la mort pour lui donner la vie et la permanence. Ainsi fait la photographie. Elle est impitoyable comme la mémoire. Elle arrache la plus fugitive des attitudes, la plus imperceptible des choses visibles à la foule des distractions qui allaient l'ensevelir pour toujours dans l'oubli, et elle dit au bout d'une année révolue : C'est ainsi que vous étiez l'an dernier, à pareil jour.

En général, le souvenir est juste. Le présent provoque chez l'homme la passion qui dénature les choses et trouble les *jugements*. Mais le souvenir rend justice. Le présent grossit ou diminue : il agite presque toujours. Le souvenir rend aux choses leurs proportions perdues. Il est le dépositaire fidèle des secrets qui lui sont confiés. Il les rend même plus purs qu'il ne les a reçus. Il les dégage des détails extérieurs qui les altéraient en les touchant. Il isole l'objet et le montre en lui-même au lieu de le montrer dans l'embarras et le tumulte des circonstances que le présent accumulait autour de *lui*.

La photographie, comme le souvenir, est juste. Elle est impartiale, intègre comme la lumière. La peinture peut flatter : c'est l'*homme* qui agit en pensant à l'homme, et quand l'homme pense à l'homme, qui sait de quoi il est capable ? La photographie ne flatte pas. Elle dit ce qui est, avec douceur et avec sévérité, sans colère et sans complaisance. La douceur et la sévérité, ne sont-ce pas les caractères du soir ? Le voyageur, que je suivais dans sa marche rapide et recueillie, se souvient parce que le jour baisse : son souvenir est doux, parce qu'il est lointain ; son souvenir est sévère, parce que les raisons de flatter sont absentes. Et la soirée qui jette autour de lui les ombres longues et mélancoliques, la soirée, dans sa clémence sérieuse, est douce et sévère comme le souvenir. On dirait, dans un beau soir d'été, que la journée va rendre ses comptes, mais que le juge sera clément.

Je ne m'étonne pas que l'humanité ait inventé vers le soir la photographie.

Le détail des opérations que la photographie exige ressemblerait peut-être beaucoup à celles que fait la conscience. Le nettoyage de a plaque, qui doit être parfait pour que l'opération soit possible,

ressemble à la préparation intérieure sans laquelle le souvenir et la conscience n'ont pas leur pureté et leur profondeur. Le moindre objet qui s'interpose entre le verre et la lumière arrête l'image et l'empêche de se former.

Quand la plaque est bien préparée, l'image se dépose sur elle, pendant qu'elle est exposée au grand jour, en face de l'objet qu'elle doit reproduire.

Mais voici quelque chose de très-frappant. Cette image ne s'aperçoit pas. Elle est là, mais elle est invisible.

Pour qu'elle devienne visible, l'opérateur appelle à son secours l'obscurité. C'est dans l'obscurité, dans le cabinet noir qu'il emporte précipitamment sa plaque, au moment où elle vient de recevoir, par la vertu de la lumière, l'impression de l'objet. C'est dans l'obscurité qu'il verse l'acide. Alors, lentement, à la lueur d'une bougie, il voit apparaître l'image.

Ce portrait, déposé par un objet présent sur une plaque qui garde l'image sans la montrer encore, ne ressemble-t-il pas merveilleusement aux impressions sourdes que l'âme a reçues sans les montrer clairement ni aux autres ni à elle-même. Cette lumière, à laquelle elle était exposée, c'était l'impression du présent.

Elle emporte l'image dans l'obscurité : c'est là que le souvenir, semblable à un acide, c'est là que le souvenir ou la conscience, agissant sous le voile du recueillement, dans la nuit et la solitude, font apparaître l'image autrefois déposée.

Résumons ce qui précède.

Le XIXe siècle a deux tendances, l'une vers l'impalpable, l'impondérable dans ses manifestations les plus extrêmes, l'autre vers le sensible, le tangible, le palpable, dans ses manifestations les plus grossières. Il demande à la chose impondérable de commander, à la chose grossière d'obéir.

Dans l'art et dans la vie il a abusé de ces deux tendances : il les a livrées à la corruption, qui les a dénaturées sans les faire disparaître, qui les a altérées sans les supprimer, de sorte qu'on peut entrevoir encore, parmi les ravages du péché, les splendeurs possibles du type.

Dans la science le XIXe siècle s'est montré beaucoup plus fidèle, et il a révélé ses instincts en les redressant. La vapeur lui dit ce qu'il demande, et il obéit plus loyalement à son désir quand il est aux prises avec la goutte d'eau, avec le fer, avec la terre, que quand il est aux prises avec la plume, le pinceau ou le ciseau.

La science possède enfin une propriété particulière que ne possèdent ni l'art, ni la vie. La science, la science physique, celle qui invente et qui exécute, bien qu'elle puisse se tromper et se trompe souvent dans ses conjectures, dans ses suppositions, dans ses démonstrations, dans les conséquences qu'elle tire des principes posés, dans ses raisonnements et dans ses recherches, la science physique possède, à ses côtés, dans ses résultats matériels, prochains, visibles, une pierre de touche qui manque à l'art : cette pierre de touche c'est le fait.

Si les savants se trompaient dans la confection d'une locomotive, d'un télégraphe électrique, d'un appareil photographique, comme les artistes peuvent se tromper dans l'art et les hommes dans la vie, la locomotive, le télégraphe électrique, l'appareil photographique refuseraient de fonctionner, et, par leur refus, avertiraient le savant de son erreur. Au contraire, l'art et souvent la vie ont cela de terrible, qu'ils obéissent mal à propos. Ils obéissent injustement : ils obéissent à qui les déshonore ; ils obéissent, et leur obéissance est terrible, car elle conduit l'artiste et l'homme dans l'abîme où il va, les yeux bandés. Ni la plume, ni le pinceau ne refusent leur service à l'homme qui abuse d'eux, pour les faire mentir. Ils obéissent avec une patience cruelle ; leur obéissance est redoutable, car elle aveugle l'homme qui, se voyant obéi, croit pouvoir commander. La science, au contraire, a l'indulgence de prévenir. Si les lois sont violées dans la construction d'une machine, la machine avertit à l'instant même, et il faut bien l'écouter, car son avertissement est un refus formel d'agir.

Les machines sont donc bien faites, par cela seul qu'elles fonctionnent. Mais, par malheur, leur fonctionnement n'aboutit qu'à un simulacre d'unité, à une unité matérielle, extérieure, qui ne touche pas le fond des choses.

La vapeur rapproche les nations ; mais, dans l'intérieur de ces nations rapprochées, les individus sont divisés par une division beaucoup plus profonde que toutes celles qui portent des noms, c'est la division intime.

On habite la même terre et cette terre tend à devenir un même pavillon ; on porte le même costume, on parle la même langue, on fréquente les mêmes lieux, et la division intérieure est d'autant plus immense qu'elle est plus dissimulée par le rapprochement des choses extérieures. Plus les hommes sont voisins les uns des

autres, plus l'abîme qui les sépare se creuse intérieurement. Plus l'espace visible se ramasse et se contracte par la vapeur et le télescope, plus les âmes inventent, pour se fuir, des distances inconnues.

Les âmes auraient besoin d'entendre les grandes leçons de la vapeur, de la lumière et de l'électricité.

C'est par obéissance que la foudre a conquis la gloire de transporter la parole à travers toute distance. C'est par obéissance que la lumière a conquis la gloire de reproduire la figure humaine, d'imposer la durée au miroir et de faire des portraits que la justice approuve toujours, des portraits sans mensonge.

C'est par obéissance que la goutte d'eau transporte les masses et leur donne la joie de la vitesse qu'elles risquaient d'ignorer toujours. C'est par obéissance que la vapeur, abrégeant les distances et économisant les heures, impose au temps et à l'espace le joug superbe du mouvement !

Ernest HELLO.

SAINT LOUIS ET LE XIIIE SIÈCLE

D'APRÈS DES DOCUMENTS NOUVEAUX

Histoire de Saint Louis, par M. FÉLIX FAURE. — **Mémoires de Joinville**, annotés par M. DE WAILLY, de l'Institut. — Paris, Hachette.

J'ai souvent regardé des portraits de saint Louis, et je dois ajouter qu'ils se ressemblent tous. Le seul vrai tableau, le seul authentique et original, j'ignore où il est; je ne sais pas même s'il existe. On s'est fait une sorte d'idéal, que les peintres ont copié l'un après l'autre. Qui n'a pas vu cette figure maigre, aux traits accusés; ces cheveux réguliers et longs, serrés dans une couronne ; cette bouche plissée, fine ; ces yeux languissants ? Au-dessous de la tête et du cou, habillez le corps d'un vêtement de drap foncé; mettez à ce costume des fourrures de jambes de lièvre, quelquefois de daim ; gardez-vous de l'écarlate et de la dorure : vous aurez le saint Louis connu, transmis par la légende; celui que les vitraux d'églises présentent aux ardeurs du soleil levant.

Quant à l'autre Saint, quant à cet homme dont l'âme glorieuse rayonnait à travers son enveloppe de chair, comment la Providence l'avait-elle formé? quelle était sa nature? quel était son tempérament? Il faut garder le silence ou s'en rapporter peut-être à quelques vignettes grossièrement dessinées et dont rien ne garantit l'exactitude. Nous sommes mieux renseignés sur les façons et les habitudes du Roi : nous avons pu le suivre plus scrupuleusement, à table, aux audiences qu'il accordait, dans les combats. Lorsque les ménétriers, après le repas, apportaient leurs vielles, il attendait qu'ils eussent fini pour prier ; une fois l'air achevé, les prêtres disaient les grâces en se tenant debout. Si l'on venait ensuite à parler d'un livre, il s'écriait souvent : « Ne lisez pas ; il n'est si bon livre après manger que propos *ad libitum.* »

Sa sagesse était proverbiale; on venait y recourir de fort loin, et je ne crois pas qu'elle ait jamais été en défaut. Il se trouvait placé entre sa mère Blanche et sa femme Marguerite; et, celle-là détestant celle-ci, la position ne laissait pas que d'être difficile. Ce fut avec une extrême habileté qu'il gouverna le long de ces deux obstacles. Blanche était impérieuse et exigeait une entière soumission; Marguerite pleurait toujours. Le Roi contint le mauvais vouloir de l'une et sécha les larmes de l'autre. Les duretés de la mère à l'endroit de l'épouse étaient telles que ceux que le Sacrement avait unis d'un lien indissoluble vivaient séparés et souffrants. Louis n'osait plus, de crainte de déplaire, goûter les joies intimes, savourer les jouissances spirituelles du mariage chrétien. Il était obligé de se cacher pour s'entretenir avec la Reine. Quand les huissiers voyaient venir Blanche dans la chambre de son fils, ils frappaient à la porte avec leurs verges, et le prince accourait immédiatement.

Sa charité non plus n'avait pas de bornes. Il donnait, et, qui mieux est, il savait donner. Partout où il s'arrêtait, cent vingt pauvres, chaque jour, étaient repus de pain, de vin, de poisson et de viande. Plusieurs fois même il advint que le souverain les servit en personne et qu'il leur distribua des deniers de sa main propre. Aux grandes vigiles des fêtes solennelles, il s'acquitta souvent de cet office, avant d'avoir lui-même rien mangé. En dehors de ces libéralités touchantes, il avait toujours à sa table des vieillards et des estropiés, qui emportaient, au dessert, une certaine somme d'argent.

Il ne négligeait pas du reste les intérêts moraux de ses sujets, tout en s'occupant de leurs intérêts matériels. Un jour qu'il était à Hyères, un cordelier se présenta à lui et lui dit : que jamais royaume ne s'était perdu, ni chez les croyants ni chez les mécréants, excepté par défaut de justice; que cela était écrit dans la Bible ou plutôt ressortait des récits de l'Ancien Testament. Le cordelier ajouta plusieurs autres preuves à celle-là et impressionna vivement par l'insistance qu'il y mit. Le Roi n'eut garde de faire fi de l'enseignement; il s'appliqua à être équitable en toute chose et parvint sur ce chapitre à la plus haute perfection.

Je n'apprendrai rien assurément en contant l'anecdote du chêne de Vincennes. Lorsqu'il avait entendu la messe, Louis se rendait parfois dans la forêt et s'accôtait à un arbre. Les seigneurs s'asseyaient pareillement sur l'herbe, comme une Cour devant un tribunal. Divers plaideurs étaient introduits. Le Roi disait : « Y a-t-il ici

quelqu'un qui ait sa partie?» Et ceux qui avaient leur partie se levaient.

Et il disait encore : « Taisez-vous. » Monseigneur Pierre de Fontaines et Monseigneur Geoffroi de Villette (plus tard bailli de Tours) étaient appelés ; ils expédiaient le plus de besogne qu'ils pouvaient, et quand quelque chose était à amender dans les discours de ceux qui étaient en procès, le monarque reprenait les orateurs, doucement et sans acrimonie. En été, il se montrait dans son jardin de Paris et jugeait, couvert d'une cotte de camelot et d'un surcot de tiretaine sans manches, portant un manteau de taffetas noir, coiffé d'un chapeau de paon blanc et la chevelure bien peignée. Il ordonnait d'étendre des tapis sur le sol ; l'assemblée du peuple qui avait des différends à vider se tenait auprès de lui.

Ces détails, puisés dans les mémoires du temps, concordent mal avec l'idée assez singulière que M. Michelet a voulu donner du héros que j'étudie. Par une tactique pernicieuse et pleine de finesse, il l'a déclaré impotent et paralytique d'esprit, ou du moins incapable de formuler une pensée ; se réfugiant sous la religion comme sous un toit, pour s'abriter contre l'écroulement universel. Les fermes réponses et les actes vigoureux de ce paralytique sont, à ce qu'il me semble, un irréfutable argument en sens contraire. On ne culbute pas les Anglais à Taillebourg quand on ne peut pas remuer son corps, et l'on ne révise guère les anciennes lois quand on ne sait pas remuer son intelligence.

A ce propos, je n'insisterai ni sur le rôle un peu trop discret que saint Louis a joué dans les différents survenus entre le Pape et l'Empereur, ni sur la Pragmatique sanction (question vidée depuis longtemps) ; mais puisque j'en suis à la jurisprudence du treizième siècle, je ne laisserai point échapper l'occasion de dire combien les établissements de Louis IX, si honnêtes et si clairs, me paraissent dignes d'admiration. Le législateur n'a pas de scrupule, pas de fausse honte ; il nomme le mal comme il convient de le nommer et il le sépare d'avec le bien :

« Nous voulons que tous nos prévôts et baillis s'abstiennent de prononcer nulle parole qui tourne au mépris de Dieu, de Notre-Dame et de tous les saints, et qu'ils se gardent du jeu de dés et des tavernes. Nous voulons que la fabrication des dés soit défendue par tout notre royaume, et que les femmes de mauvaise vie soient mises hors des maisons ; et quiconque louera une maison à une femme de mauvaise vie, rendra au prévôt ou au bailli le loyer de la maison pendant un an. »

Certes, voilà qui est courageux et suffisamment tranché. Je ne discute pas et je ne défends pas la mesure au point de vue pratique; mais je m'incline devant celui qui a osé la rendre. Je lui reconnais la première des qualités essentielles, selon moi : la conviction dans la vérité et le désir violent de faire triompher cette conviction et cette vérité immuables.

« — Nous voulons, dit encore le texte, que tous anciens baillis, vicomtes, prévôts et maires restent, après qu'ils seront hors de leurs offices, par l'espace de quarante jours, au pays où ils ont tenu leur offices, en leurs propres personnes ou par procureur, pour répondre de leurs torts envers ceux qui voudroient se plaindre d'eux. »

Ici, c'est la théorie de la responsabilité ministérielle, à laquelle il nous est défendu de toucher, même de loin.

Considérées dans leur ensemble, ces dispositions me font l'effet d'être dictées par la sollicitude la plus pure à l'égard des opprimés et des faibles : ils sont garantis contre l'arbitraire, soutenus contre les exactions. Les grands, eux, ont toute espèce de devoirs, toute espèce de charges; précisément parce qu'ils sont grands. Le Roi, d'ailleurs, s'entendait à merveille aux choix qu'il faisait; il distribuait les places avec une rare faculté de discernement et d'un coup d'œil immédiat. Jadis la prévôté de la capitale était vendue à des bourgeois, qui soutenaient leurs enfants et neveux en leurs méfaits; les basses classes étaient donc ravagées et pillées, sans moyens de vengeance, sans remède : car les riches comblaient de présents la police de l'époque, et la police se laissait corrompre avec impudence. Il fallut extirper cette rapine. A cause des brigandages exercés sur les domaines de la Couronne, le menu peuple s'en allait ; les rues étaient infestées de larrons; chaque cul-de-sac recélait un assassin, chaque porche sombre cachait dans ses ténèbres un poignard luisant. Le Roi ne voulut plus que la prévôté de Paris fût acquise par des particuliers ; il se la réserva pour lui et la confia à un homme de bonne et roide justice : à Etienne Boileau. Ce fut un fonctionnaire intègre. Ni parenté, ni lignage, ni or, ne purent désormais garantir un vrai coupable. Etienne Boileau inspira aux criminels une salutaire terreur. L'Ile-de-France, presque déserte, se couvrit d'habitations. Les ventes, les saisines, les achats et les autres valeurs doublèrent de prix. La prospérité et l'aisance se montrèrent là où avaient crié la misère et le désespoir.

Une des meilleures preuves, au surplus, de la bonté et de la capacité de saint Louis, c'est l'enthousiasme sincère qu'il a inspiré à presque tous ses historiens. Ils ont été nombreux: Joinville commença l'entreprise, et, bien après Joinville, le fils d'un maître des requêtes, Le Nain de Tillemont, qui s'était donné à l'antiquité sacrée, fut aussi attiré vers ce magnifique travail. Le Nain était né en 1637, et on le destinait à entrer dans le sacerdoce. Sacy l'y poussait fortement ; le prélat Buzanval, de Beauvais, espérait l'avoir pour successeur. Tillemont, après un séjour à Port-Royal-des-Champs, se réfugia non loin de Vincennes et y devint une manière d'oracle qu'on allait consulter. Son érudition effectivement était et est encore incontestable. Par malheur, il avait la tête remplie de théories jansénistes, et il s'était voué avec fureur à la propagation de ces idées désastreuses. Il alla voir en Flandre le fameux Arnauld et en Hollande l'Évêque de Castorie. De retour dans sa solitude, il mêla ses labeurs utiles à des intrigues de secte et mourut à soixante-et-un ans; en 1698.

Indépendamment de ses ouvrages imprimés : *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, — *Histoire des Empereurs*, il laissa plusieurs œuvres manuscrites. La plus considérable est une *Vie de saint Louis*, qui a été publiée en 1847, pour la première fois, avec des notes et des éclaircissements par M. J. de Gaulle. Nous connaissons en outre une biographie du « fameux Guillaume de Saint-Amour, » que la Bibliothèque Impériale a conservée. Ces livres ont été, le plus souvent, tirés d'auteurs originaux, quelquefois même tissus de leurs phrases propres ; l'esprit de parti les entache beaucoup. Néanmoins ils sont écrits avec un ordre, une justesse, une précision, dont le mérite ne se fait bien sentir qu'à ceux qui ont éprouvé par eux-mêmes la difficulté de ces sortes de compilations strictes.

Voici un échantillon du procédé :

« Conrad mit une forte garnison dans la ville d'Aix-la-Chapelle pour empescher Guillaume de s'y faire couronner roy des Romains, comme c'estoit la coustume. Mais Guillaume ayant assiégé la ville, les Jacobins et les Cordeliers, par leurs prédications, y firent aller tant de Croisez, que, après des combats fort rudes et fort sanglans, la famine contraignit les assiégés de se rendre ; Conrad, qui venoit au secours, ayant esté défait par une grande armée de Croisez, conduite par les Évesques de Mayence, de Metz et de Strasbourg. La ville estant prise, Guillaume s'y fit couronner, l'an 1248, le jour de la Toussaint, par l'Archevesque de Cologne, quoyque

les ducs de Saxe et de Bavière et beaucoup d'autres princes n'y fûssent pas et n'y consentîssent pas. Beka décrit en particulier ce couronnement; mais il y fait venir les ducs de Bavière et de Saxe, ayant peut-estre plus consulté les cérémoniaux que les histoires originales. On cite la même chose de Trithème. Le 30 mai de cette année, le Pape écrivit à saint Louis en faveur de l'Archevesque de Narbonne, qui se plaignoit qu'Amauri, vicomte de la même ville, le dépouilloit de beaucoup de droits qui luy appartenoient. »

Pour le seul passage que j'ai transcrit, il y a six sources qui sont minutieusement indiquées : le manuscrit N, Matthieu Pâris, Rainaldi, Beka, Goldast et le Concile de Narbonne. Tillemont résume presque toujours trois volumes pour aboutir à un paragraphe. C'est là de la patience et c'est assurément de la conscience, ou je ne m'y connais pas. Je pourrais d'ailleurs renouveler les exemples à l'infini :

« Izabelle ou Élizabeth estoit fille de Baudouin, comte de Hainault, et de Marguerite, fille de Thierri et sœur de Philippe d'Alsace, comte de Flandre. Baudouin, empereur de Constantinople, estoit son frère. Ils descendoient d'Hermangarde, fille de Charles de France, duc de Lorraine ; ce qui fait que quelques historiens, pour relever Louis VIII, ont remarqué que la couronne de France estoit rentrée en sa personne dans la maison de Charlemagne. Isabelle naquit en l'an 1270. Et ainsi elle n'avoit que dix ans quand elle épousa Philippe-Auguste. Philippe l'épousa à Bapaume et la fit couronner à Saint-Denis le jour de l'Ascension. Cette princesse apporta à la France tout l'Artois, avec quelques autres terres, que Louis VIII possédoit à cause d'elle. Philippe-Auguste fut quelque temps sans l'aimer, il voulut même la répudier vers l'an 1184 ; mais ses prières, ses larmes et ses aumônes changèrent enfin le cœur de son mari. Elle mourut le 5 de mars en l'an 1189, selon le compte de ce temps-là, où l'on ne commençoit l'année qu'à Pasques. Ainsi c'est, selon nous, en 1190, ce qu'il suffit d'avoir marqué une fois : car dans la suite nous compterons toujours les années au premier jour de janvier. Elle fut enterrée à Notre-Dame de Paris. Elle est qualifiée une très-sainte reine dans l'épitaphe de Marguerite sa mère, comtesse de Flandre et de Hainaut. Un poëte de ce temps-là lui donne aussi le titre de sainte. »

Arrêtons-nous là, s'il vous plaît. Tillemont a pratiqué le genre ennuyeux, et il a été parfait en son genre. Eh ! que m'importe, ô Tillemont, que vous citiez Duchesne, le Père Labbe, Rigord, Meyer, le Spicilegium, la Chronique d'Aquitaine. Votre érudition me terrasse, votre mémoire me confond. Oui, vous avez perdu votre santé et vos

veilles dans la fréquentation assidue des grimoires les plus obscurs, vous avez entassé l'Ossa de la philologie sur le Pélion de la numismatique. Mais, hélas! que n'avez-vous aussi emprunté à ces naïfs de la langue, que vous connaissiez intimement, le moëlleux, la grâce, l'harmonie du son! que n'avez-vous exercé votre oreille à ces tours charmants qui faisaient le secret des trouvères et l'enchantement des guerriers! Est-il donc impossible, ô mon Dieu! d'allier dans une juste mesure l'amour de l'exactitude et la recherche de l'art? Ne sera-t-on jamais qu'un inventeur de fables ou qu'un Trublet plus ou moins disert? Levez-vous, historiens de la génération actuelle! donnez un démenti éclatant au dilemne que j'ai posé, renouvelez l'air en le purifiant. Assez de mensonges ont sali les livres enfantés par l'heure présente : il est temps que les nuages se dissipent et qu'une lumière colorée et vive pénètre dans le chaos du passé.

Voyez à quoi s'exposent ceux qui, dédaignant la philosophie du fait, ne regardent que l'incident en lui-même, que l'événement brutal et sans commentaires. Une fois la preuve acquise, la preuve de l'assertion qu'il s'agissait de démontrer, on retient la démonstration et l'on oublie celui qui l'a formulée. Un lettré, mieux inspiré ou plus habile, s'empare de la chose, la revêt d'une forme impérissable : c'est le lettré qui va aux astres, pendant que l'érudit moisit dans un coin.

Voilà une injustice, dira-t-on. Je l'accorde et je souhaiterais que tout le monde pensât comme moi à cet égard. Tillemont le souhaiterait aussi peut-être. Il a failli être victime d'une duperie semblable. Un de ses confrères, Filleau de la Chaize, n'a pas craint de le copier quasi mot pour mot et de se l'accommoder avec des modifications insensibles. M. de Gaulle assure bien que Le Nain, après avoir prêté son manuscrit à Filleau, avait exigé de ce dernier la suppression des témoignages de reconnaissance, voulant éviter par là ce que j'appellerais l'infection des dédicaces. Le trait serait trop beau, en vérité, et trop rare entre gens de plume. Je ne le nie point et serais heureux de le constater : mais il me faudrait un document précis, et M. de Gaulle ne me l'indique pas; bien plus, il ne m'affirme même pas que la pièce existe.

La meilleure partie, à mon sens, de l'ouvrage de Filleau, c'est le frontispice qu'on y a mis. Cette vignette a été dessinée par Jean-Baptiste Corneille, un homonyme de notre tragique, et gravée sur acier par Mariette. Jésus, dans les splendeurs d'une immatérielle lumière, reçoit aux portes du ciel le fils de Blanche, agenouillé sur

les insignes de la puissance terrestre. Deux anges sont soutenus par de légères nuées, et tiennent, l'un la Couronne d'épines, l'autre un bouclier et un fouet de flammes. Le premier ange a le sourire agréable et bon; l'ange vengeur est tout à fait terrible. Il fond, abrité par une cuirasse, sur une affreuse bête qui personnifie le diable et qui se retourne avec d'épouvantables grincements de dents. Cette bête a des griffes de lion, des oreilles de mulet et une queue de lézard. Elle bave, près d'une créature renversée et qui tient, d'une main un masque, symbole de l'hypocrisie, de l'autre main un sac d'écus, symbole de l'avarice. L'inscription qui précède la gravure est tirée du Psalmiste et conçue ainsi :

Dilexisti justitiam et odisti iniquitatem : propterea unxit te Deus, Deus tuus, oleo lætitiæ præ consortibus tuis.

Tu as aimé la justice et haï l'iniquité : c'est pourquoi Dieu, ton Dieu, t'a oint de l'huile de la joie avant tes semblables.

Filleau de la Chaise n'a jamais possédé le feu divin; non, il n'en a pas eu la plus petite étincelle. Néanmoins, il est un géant de style, comparé à Tillemont. Ah! quelle froideur et quelle sécheresse ce pauvre Tillemont vous jette dans l'âme! Certes, son plagiaire est assez dénué d'entrain, lui aussi; il a pourtant de la gravité et de l'ampleur, il ne bronche pas trop sur la grammaire. Il me représente au naturel un fonctionnaire, très-nul souvent et très-insignifiant quant au fond, mais toujours soucieux du rang qu'il occupe; drapé dans son uniforme ou dans sa robe officielle; rengorgé, haut en panache, majestueux. La majesté, voilà le don de Filleau; il ne sourcille jamais, il a de petits soubresauts qu'il réprime et de petits emportements qu'il atténue vite. Écoutons-le plutôt :

« Dans le même temps, dit-il en un passage, cet *Évangile* éternel recommençant à paroître au Parvis Notre-Dame, où qui vouloit alloit en prendre copie, les docteurs, que l'accommodement tenoit en repos, se réveillèrent, le déférèrent aux juges, et s'adressèrent à l'Évêque pour le faire censurer. Mais cet horrible ouvrage rentrant aussitôt dans l'obscurité d'où il sortoit, et rien n'en restant pour asseoir une condamnation, les docteurs, irrités de cette tentative, qu'on attribuoit à leurs adversaires, se mirent à prêcher contre les priviléges des réguliers, que ce livre soutenoit comme choses sacrées. Il falloit sans doute avoir plus d'égard à l'accommodement et attendre, de la part des autres, une rupture ouverte, que cette occasion ne donnoit pas lieu de croire bien éloignée. Mais ils ne purent se contenir,



et Saint-Amour se signalant entre les autres, parla avec une grande véhémence, et de l'abus de ces priviléges, et des suites qu'il étoit facile d'en prévoir; ajoutant qu'il savoit bien à quoi s'exposoient ceux qui prêchoient contre les désordres dont l'Eglise étoit menacée; mais que rien ne l'empêcheroit jamais de publier la vérité; qu'il n'attaquoit aucun Ordre en particulier, mais seulement ces fainéants qui prétendoient vivre sans rien faire, et qu'à l'égard des Jacobins, la dispute étant terminée, il n'avoit garde de leur en vouloir. »

Il y a là, comme on voit, quelque agitation et quelque flamme, mais cette belle ardeur s'éteint promptement. Tillemont ne s'allume jamais, Filleau fume quelquefois. M. Félix Faure, qui vient à son tour d'entrer dans la carrière, est un de leurs disciples. Il a évidemment profité des leçons du maître janséniste, qui n'était réellement apte qu'à professer; puis, comme La Chaise avait pris à Le Nain, M. Félix Faure a pris à La Chaise.

Je suis tenté, une fois pour toutes, de vider cette question du drame mêlé au récit. Cette introduction des sensations nerveuses et des coups de théâtre dans la rigoureuse histoire, est-elle profitable? Oui, à mon avis. Empêche-t-elle la succession des faits, l'exactitude de la narration? Non; bien au contraire. Elle développe, elle complète ; elle représente sous un aspect nouveau, sous un jour inconnu, ce que l'on croyait inexplicable et inexpliqué. C'est donc un bien. Et, pour plus de sûreté, regardez ceux que leur talent a tirés de la masse ordinaire : Augustin Thierry, Michelet. Ils sont coloristes ; ils ne seraient rien, sans l'allure pimpante, sans la vivacité de la phrase et de l'expression. Doit-on seulement m'apprendre à quelle heure du matin ou du soir Louis IX s'embarqua à Aigues-Mortes, sur quel navire il monta, et quel était le jaugeage de ce navire? De grâce, épargnez-moi cela, si c'est possible; étendez-vous au contraire sur les raisons qui amenèrent la Croisade, et dites-les moi en quelques mots. Voici d'après Joinville de qui j'emprunterai les termes, parfois assez naïfs, le récit de l'expédition. Jamais la guerre n'avait été plus légitime, plus nécessaire ; que, vers la Palestine et les steppes asiatiques, on entendait comme le craquement des grandes eaux. C'étaient les Tartares Mongols, venus du Nord et se disposant à faucher les races : véritable fléau, véritable déluge d'hommes. Ils approchaient en masses serrées, irrésistibles, à la façon des torrents. Un instant, ils avaient délibéré s'ils feraient de la Chine un vide immense, afin de contempler, dans leur sauvage horreur, comme l'image des solitudes du monde naissant ; puis ils avaient passé outre. L'é-

gorgement et le viol, telle était leur mission. Ils étaient les ennemis de tout ce qui n'était pas eux. Les Samnites et les Schyites, les Assassins, le Calife de Bagdad et le Calife du Caire les redoutaient également. En Syrie, dans l'épouvantement, on attendait. En Frise et en Danemark, les pêcheurs de harengs n'avaient pas osé quitter leurs femmes tremblantes. Les Tartares étaient presque une légende; leur position lointaine les grossissait. On les voyait, avec leurs têtes jaunes et plates, sur de petits chevaux échevelés : devant tous les yeux, la peur jetait des brumes.

Pour aggraver la situation, le roi de France, en qui reposaient les espérances de l'Europe, tomba malade au point que chacun le crut mort et commença de le pleurer. Il n'avait plus ni rougeur au visage ni battement aux artères. Une dame qui le gardait voulut le couvrir d'un drap ; mais une autre dame s'y opposa, disant que l'âme n'était pas encore partie. Pendant ce débat, le Roi revint à lui ; il jura de délivrer le tombeau du Christ, et sur-le-champ ses forces augmentèrent. A sa suite se croisèrent Robert, comte d'Artois; Alphonse, comte de Poitiers ; Charles, comte d'Anjou ; Hugues, duc de Bourgogne; Guillaume, comte de Flandre; Hugues, comte de Saint-Paul, et Monseigneur Gaucher.

M. Félix Faure a parlé des Tartares; mais il n'a pas assez insisté sur l'horreur terrible dont ils étaient l'objet : il a plutôt montré leur hilarité bizarre, leurs plaisanteries énormes et cruelles à la fois. Ce côté du sujet avait échappé à M. Michelet. Ces Mongols disaient qu'ils allaient à Cologne chercher les corps des Mages, pour les rapporter dans leur pays; ou bien qu'ils venaient apprendre le service militaire chez les Français; ou encore, qu'ils accomplissaient un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. Des moines grecs s'imaginèrent d'aller à leur rencontre en procession, avec la croix, les cierges allumés, l'eau bénite; le chef tartare se mit à les interroger sur la règle du monastère et les dogmes qu'ils professaient, après quoi il les fit brûler avec ce qui leur appartenait, disant qu'il leur rendait un service signalé en les envoyant trouver leur Dieu, munis des choses indispensables à la vie. Selon Guillaume de Nangis, les Mongols auraient consulté le démon avant d'entrer en Hongrie, et le démon aurait répondu : « Allez en toute confiance : l'esprit de discorde et de mauvaise foi marche devant vous. »

La Croisade, dans ces circonstances, était donc non-seulement une chose juste, mais un cas de défense légitime. M. Faure ne l'a pas fait

ressortir comme il convenait; M. Michelet s'est bien gardé d'envisager la question à ce point de vue. Tous les deux ont raconté le départ de saint Louis, l'un en détail, l'autre rapidement :

« Le jour que nous entrâmes dans nos vaisseaux, l'on fit ouvrir la porte du vaisseau, et l'on mit dedans tous nos chevaux que nous devions mener outre-mer; et puis l'on referma la porte et on la boucha bien, comme quand on noie un tonneau, parce que quand le vaisseau est en mer toute la porte est dans l'eau. Quand les chevaux furent dedans, notre maître nautonnier cria à des nautonniers qui étaient à la proue du vaisseau et leur dit : « Votre besogne est-elle prête? » Et ils répondirent : « Sire, que les clercs et les prêtres s'avancent. « Aussitôt qu'ils furent venus, il leur cria : « Chantez, de par Dieu! » Et ils s'écrièrent tout d'une voix : « *Veni, Creator Spiritus.* » Et le maître cria à ses nautonniers : « Faites voile, de par Dieu! » Et ainsi firent-ils. Et en peu de temps le vent frappa sur les voiles, et nous eut enlevé la vue de la terre, tellement que nous ne vîmes que le ciel et l'eau; et chaque jour le vent nous éloigna des pays où nous étions nés. »

C'est Joinville qui s'exprime avec cette candeur et cette mélancolie charmantes (chap. XXVIII des *Mémoires*.) O le délicieux auteur et l'homme de bien que voici! Il n'avait jamais été soumis sérieusement à cette épreuve de l'absence. « Pendant que j'allois à Blécourt et à Saint-Urbain, dit-il plus haut, je ne voulus jamais retourner mes yeux vers Joinville, de peur que le cœur ne m'attendrît pour le beau château que je laissois et mes deux enfants. » — En mer, il se sentit pris par le regret et aussi par une angoisse douloureuse. Heureusement, de fières merveilles le vinrent distraire. Sur la côte de Barbarie, lui et ses compagnons aperçurent une montagne dont l'aspect ne présageait rien de rassurant. L'ayant rencontrée vers l'heure de vêpres, ils naviguèrent toute la nuit, l'espace de cinquante lieues; mais le lendemain ils se retrouvèrent devant la même montagne. Quand les mariniers virent cela, ils furent tout ébahis et ils n'eurent pas tort, car vraiment on serait embarrassé à moins. Le doyen de Maurupt, qui était présent, conseilla de s'adresser à la Mère de Dieu. Et aussitôt une procession s'organisa sous cet azur sans tache, en face de cette eau infinie. Les marins, la tête découverte, firent le tour des mâts. Joinville suivit, porté à bras, le cortége improvisé. Or, pendant qu'ils gémissaient ainsi, le navire marcha; insensiblement les vagues succédèrent aux vagues, et la montagne disparut dans l'éblouissante chaleur du soleil africain.

Le troisième samedi, les Croisés s'arrêtèrent en Chypre. Le Roi y était déjà, surveillant les approvisionnements, qui étaient considérables : on supposait que la campagne serait longue, et l'on ne comptait point revenir sans avoir conquis Jérusalem. Ce n'était plus comme au temps de Pierre l'Hermite, où l'on prenait le premier sentier venu et où l'on s'enquérait près de tous les passants, afin de savoir si la Judée était proche. La confiance n'était pas moins grande autour de saint Louis; mais l'expérience avait augmenté. On n'ignorait plus que l'entreprise coûterait et que le Sarrasin, bien que mécréant, ne se laisserait pas chasser sans conteste. Le cimeterre valait l'épée. Aussi bien, on procédait avec une excessive prudence aux préparatifs de l'expédition. Les froments et les orges avaient été mis par monceaux au milieu des champs, où ils formaient des collines appétissantes. Quant aux tonneaux de vin, ils bordaient les rivages de l'île, comme des rochers prêts à se changer en sources abondantes sous le doigt d'un nouveau Moïse. La pluie, ayant battu les blés, les fit germer par-dessus, si bien qu'il n'y paraissait que de l'herbe. Il advint que, lorsqu'on voulut les mener en Égypte, on abattit les croûtes de dessus, et l'on trouva le froment et l'orge aussi engageants que si on les eût récoltés de frais.

Au mois de mai, la flottille des chrétiens se dirigea vers Damiette. Aucun accident ne signala la traversée. Quelques retards, quelques coups de vent : il faut s'attendre à cela quand on s'embarque. La descente même s'opéra sans trop d'encombre. De l'avis de tous, ce fut le comte de Jaffa qui aborda le plus noblement. Il était dans une galère peinte, dedans et dehors, d'écusssons à ses armes, lesquelles armes étaient d'or à une croix de gueule patée. Trois cents rameurs poussaient la galère, et, pour chaque rameur, il y avait une targe, et, à chaque targe, un pennon blasonné. Par contre, les païens s'étaient rangés sur le sable. Il semblait que la foudre tombât des cieux au bruit que menaient les timbales, les tambours et les cors sarrasinois. Le Roi sauta dans l'eau jusqu'aux aisselles, et il alla, l'écu au col, le heaume sur son chef et la lance en main, tâchant de courir sus aux Musulmans qui obstruaient la voie. Ceux-ci piquèrent des éperons; mais, quand ils virent que les chrétiens ne fuiraient pas, ils retournèrent en arrière. Les assaillants, remarquant cela, se laissèrent choir, qui plus plus, qui mieux mieux, au milieu des ondes. Il y eut un Sarrasin qui se vint lancer parmi eux, ou parce qu'il ne put retenir son cheval, ou parce qu'il pensait que les autres dussent l'accompa-

gner ; mais il fut tout taillé en pièces. Alors, l'armée chanta par reconnaissance : *Te Deum laudamus*, et les ennemis annoncèrent leur défaite au soudan par des pigeons messagers.

A peine en sûreté et à l'abri de Damiette conquise, les Croisés commencèrent leurs désordres : ils pillèrent un peu et se livrèrent à la débauche ; surtout les gens du commun. Les barons, eux, donnèrent de grands repas avec excès de viandes, sans prévoir même que la famine pût se montrer. On loua fort cher aux marchands les boutiques de la ville, en sorte que les denrées diminuèrent de quantité, à mesure qu'elles augmentèrent de valeur.

Un camp fut établi; les escarmouches n'eurent plus de trève. Toutes les nuits, les Sarrasins entraient et tuaient les Européens là où ils les trouvaient dormant ; ils massacrèrent ainsi la sentinelle du seigneur de Courtenay, à laquelle ils coupèrent la tête et l'emportèrent. Ces aventures venaient surtout de ce que les tentes étaient gardées par des cavaliers. Les maraudeurs se glissaient derrière les chevaux, commettaient leurs méfaits et partaient avant l'aube. On remplaça les cavaliers par un guet à pied, et les crimes diminuèrent. Alors le Roi délibéra s'il se dirigerait vers Alexandrie ou vers Babylone. Le bon comte Pierre de Bretagne opina pour Alexandrie, mais le bon comte d'Artois soutint que, Babylone étant la capitale de l'Égypte, il fallait aller droit au cœur du serpent, au lieu de chercher à l'attraper par la queue. Ce raisonnement l'emporta. A l'entrée des Avents, l'armée se mit en marche et se fixa près du Nil, auquel un chapitre des *Mémoires* est entièrement consacré. Joinville mentionne le Delta, la crue féconde et couvrant les plaines que les laboureurs retournent avec des charrues sans roues. A l'heure qu'il est, nous sommes rassasiés de ces détails ; mais il en est d'autres moins connus.

J'ignorais, pour ma part, que le moyen de clarifier l'eau trouble était un mélange de cette eau avec quatre amandes et quatre fèves pilées. Cela fait huit ingrédients ; après quoi l'on peut boire sans crainte. Voici, en outre, une seconde particularité très-instructive. Il y a des Égyptiens qui jettent leurs filets dans le fleuve et qui trouvent en ces filets des denrées telles que le gingembre, la rhubarbe, le bois d'aloès, la canelle, qui sont de fort bon écoulement dans le pays. Sous saint Louis, on assurait que ces substances venaient du Paradis terrestre. On ne savait pas plus que maintenant d'où sortaient les sources du Nil, et l'on supposait tout naturellement qu'elles étaient en Paradis.

Déjà quelques explorateurs, qui remontaient de temps en temps le cours mystérieux, rapportaient qu'arrivés à un grand tertre de roches à pic, ils apercevaient les sources demandées. Sur ce tertre, des forêts impénétrables entrelaçaient leurs branches, des herbes gigantesques murmuraient; du milieu de la forêt et des herbes, les lions, les lézards, les éléphants, regardaient les étrangers avec des yeux hébétés et fixes.

Le Roi ne s'occupa point d'aller voir ces merveilles. Il était d'ailleurs incommodé par les ennemis, qui ne lui laissaient pas bâtir ses chats-châteaux et qui lui lançaient du feu grégeois :

« La nature du feu grégeois étoit telle, qu'il venoit bien par devant aussi gros qu'un tonneau de verjus, et la queue du feu qui en sortoit étoit bien aussi grande qu'une grande lance. Il sembloit un dragon qui volât dans les airs. Il jetoit une si grande clarté, que l'on voyoit parmi le camp comme s'il eût été jour, pour la grande foison du feu qui jetoit la grande clarté. »

On comprend que la crainte était bien permise au sujet de ce redoutable agent de destruction. Il provoquait une telle terreur, que les hommes de garde n'osaient plus demeurer à leurs postes. Le feu grégeois rappelait les flammes de l'enfer : comme elles, il brûlait partout et toujours; il réduisait en cendres les matières les plus impénétrables; l'eau, bien loin de l'éteindre, faisait alliance avec lui et l'activait, le ranimait. Nul abri n'était sûr contre ce diabolique persécuteur, qui s'insinuait dans tous les replis, qui consumait en une seconde, avec une lumière intense et d'effroyables crépitations. C'était, dans l'armée, à qui ne s'exposerait pas contre lui. On faisait fi des coups de lance, on recherchait les luttes corps à corps et les tournois singuliers; mais le feu grégeois, avec ses paraboles et ses zigzags, on le redoutait comme une puissance surnaturelle. On était venu en Égypte combattre des suppôts de Satan; quant à Satan lui-même, il fallait l'abandonner aux exorcistes.

Aussi bien, le Roi, voyant que ses forteresses étaient endommagées et que personne n'osait s'aventurer dans les forteresses, résolut de passer le fleuve à gué. Il manda ses barons en conseil, et voici une remarque digne d'intérêt. Saint Louis, ce modèle du gouvernement absolu, écoutait les avis sages, choisissait entre ces avis et se décidait plutôt à la façon d'un juge qu'à la manière d'un tyran. Monseigneur le connétable Imbert de Beaujeu ayant promis qu'un Bédouin servirait de guide moyennant cinq cents besants, le Bédouin et Monseigneur le connétable furent bien accueillis. Dès l'aurore, les che-

vaux entrèrent dans le Nil et y nagèrent vigoureusement. Jean d'Orléans, qui portait une bannière vivrée, périt en cet endroit. Il avait été décidé que les Templiers seraient les premiers à l'attaque. Mais le comte d'Artois, frère de Louis IX, ne leur laissa pas prendre les devants. A peine eut-il touché terre, qu'il commença à déblayer la position et à fondre sur les Turcs, qui s'échappèrent incontinent. Les Templiers firent savoir au comte qu'ils étaient offensés de sa conduite et qu'ils le priaient de leur céder le pas. Mais un baron, Foucaud du Merle, qui n'entendait rien à ce que les Templiers disaient, parce qu'il était sourd, se prit à crier : « En avant! en avant! » Et l'on poursuivit les Sarrasins jusques à Mansourah, qui était du côté de Babylone.

Dans Mansourah, ville aux rues étroites, tortueuses, irrégulières, les fuyards parvinrent à se rassembler et à se rassurer par la même occasion. Ils étaient en nombre, et, de plus, chez eux. Ils montèrent dans les maisons, d'où une pluie de poutres et de projectiles fut lancée sur les assiégeants. Ces braves se trouvèrent accablés : point de retraite, point d'asile. Les vaillants Templiers se défendirent sans espoir; bientôt ils jonchèrent le sol trempé de leur sang. Avec eux, le sire de Couci et le comte d'Artois furent tués. Quand le Roi apprit cette nouvelle, il caracolait au soleil couchant et parmi ses soldats fatigués (car on s'était battu toute la journée). Henri de Ronnay vint au prince et lui baisa la main tout armée : « Quelles nouvelles? » dit le Roi. — L'autre répondit que le comte d'Artois était au ciel; puis il ajouta : « — Sire, ayez en bon réconfort : vous avez vaincu vos ennemis; vous les avez chassés des tentes qu'ils occupoient. » — Et le Roi répliqua que Dieu fût adoré pour les dons qu'il lui faisait; et les larmes lui tombèrent des yeux, bien grosses.

Cette funeste défaite de Mansourah (ce fut une défaite, quoi qu'en ait dit Henri de Ronnay) sembla le point de départ des revers qui assaillirent les chrétiens. La hideuse famine désola les soldats. On en arriva à ne plus manger de poissons autres que les bourbettes. Or, les bourbettes se nourrissaient des cadavres que renfermait le Nil, et ces corps putréfiés étaient en abondance si considérable que cent goujats furent employés à les trier, à rejeter dans l'eau les circoncis et à ensevelir les autres. A cause de l'insalubrité des aliments et de la sècheresse du pays, une maladie se déclara. Elle noircissait et brunissait la peau des jambes, accumulait de la chair gâtée aux gencives; le saignement du nez était un infaillible signe de mort. Profitant de l'abattement général où l'épidémie avait réduit les Croisés,

les Sarrasins amenèrent en deçà de Damiette plusieurs galères, qui prirent les galères françaises et tuèrent ceux qui ramaient dedans. Par là toute communication fut interceptée, et, aux environs de la Pâque, un bœuf valut quatre-vingt livres, un mouton trente livres, un œuf douze deniers et un muid de vin dix livres.

A la fin, le Roi comprit que la place n'était plus tenable au milieu de tant de désastres. Il essaya une retraite, et, étant monté sur un petit roussin couvert d'une housse de soie, il demeura presque seul (par imprudence, sans doute) avec Monseigneur Geoffroi de Sargines. Celui-ci se conduisit en preux. Il défendit son maître à la façon du valet qui chasse les moucherons. Toutes les fois que les païens approchèrent, il prit sa pique, qu'il avait mise entre lui et l'arçon de la selle, se raffermit sur ses étriers et dispersa les importuns. Il amena ainsi Louis IX jusques en un village. Là, les Sarrasins se montrèrent en si grande quantité qu'il fallut se rendre, sous peine d'être occis.

Comme un malheur n'arrive jamais seul, cette capture fut suivie de plusieurs autres. L'armée, désormais sans chefs, continua, à la débandade, d'encombrer les routes de pestiférés et d'agonisants. Il serait curieux de noter les souffrances de l'individu au sein d'une calamité si générale. Joinville a fait cela pour son propre compte. Il s'était décidé à aller par eau. Un vent contraire le repoussa ou du moins l'arrêta en cette circonstance où les minutes valaient de l'or. On sait ce que c'est qu'une déroute. Chacun pense à soi d'abord et se hâte vers le salut; les heures sont pressantes et tout retard est funeste. Non-seulement le navire de Joinville fut empêché, mais encore il tomba parmi les galères du Soudan. Une mêlée extraordinaire et une confusion se firent. Les barques qui côtoyaient la rive furent pillées; le feu grégeois siffla dans l'air et embrasa les vaisseaux : on eût dit une pluie d'étoiles. Deux partis se présentèrent alors : celui de se livrer aux Sarrasins qui garnissaient les bords du fleuve ou celui de s'abandonner aux gens du Soudan. On débattit ces propositions et la seconde l'emporta :

« Un mien cellerier me dit : Sire, je ne me rallie pas à cet avis. Je lui demandai auquel il se rallioit, et il me dit : Je suis d'avis que nous nous laissions tous tuer; ainsi nous irons tous en Paradis. Mais nous ne le crûmes pas. » *Mémoires*, chap. LXIII.

Après des périls sans nombre, le sénéchal rejoignit le Roi, qui n'était pas non plus sans passer par de cruelles épreuves. On demandait à cet illustre prisonnier une rançon à laquelle il se refusait éner-

giquement. Les Turcs, voyant cela, le menacèrent des bernicles. Ce sont deux morceaux de bois pliants, munis de dents au bout, entrant l'un dans l'autre et liés avec de fortes courroies de cuir de bœuf. On annonça à saint Louis qu'on lui briserait les jambes dans cet instrument et qu'on les lui briserait de rechef trois jours après. Le Roi répondit qu'il était soumis aux ordres de la Providence, mais qu'il ne ferait rien de ce qu'on voulait.

Alors, le soudan tâcha d'arranger les choses à l'amiable. On convint d'échanger Damiette contre le prince, et le samedi avant l'Ascension fut désigné pour l'exécution du contrat. Par aventure, le soudan, qui était un brave homme de soudan, eut le sort de tous ceux qui ont quelques vertus en ce monde : il fut détrôné, et, qui pis est, assassiné. Comme il sortait de table, un de ses émirs le frappa au milieu de la main et la lui fendit jusqu'au bras. La victime se réfugia dans une tour, qu'on incendia d'autant plus facilement que cette tour était fabriquée de planches de sapin et de toile de coton. A cause de cela, le feu s'élança droit et rapide. Le soudan, pris dans cette souricière enflammée, descendit à la hâte et se dirigea vers le fleuve. Or, comme il s'y rendait, un émir lui perça les côtes d'un coup de lance; l'infortuné continua de fuir, traînant le fer qui l'avait blessé. Mais après qu'il eut nagé pendant quelque temps, on l'atteignit, et l'un de ses chevaliers, qui avait nom Faress-Eddin-Octay, lui ôta le cœur du ventre. Le chevalier vint avec son horrible trophée et le présenta au Roi : « Que me donneras-tu à moi, dit-il, qui t'ai occis ton ennemi qui t'eût fait mourir s'il eût vécu ? » — Le Roi garda le silence, bien décidé à ne pas honorer un tel cannibale d'une réplique, quelle qu'elle fût.

L'issue de cette révolution de palais ne fut pas favorable aux prisonniers. Les Sarrasins (une trentaine à peu près), tenant des épées nues et des haches danoises, entrèrent dans la galère où les chrétiens étaient entassés. Ceux-ci, pensant que leur dernière heure approchait, se confessèrent entre eux, et quelques-uns parvinrent à obtenir l'absolution d'un Frère de la Trinité qui se trouvait là, captif comme les autres. Tandis qu'ils se préparaient de la sorte, on les fit lever de là où ils étaient et on les enferma dans la sentine. Joinville y fut tellement réduit à l'étroit que ses pieds touchèrent le visage du bon comte Pierre de Bretagne et que les pieds du bon comte touchèrent le visage du sénéchal. Les négociations continuant, on sortit de Damiette avec armes et bagages. Par là, les Croisés accomplirent de point en point ce qu'ils avaient promis.

Les Turcs, eux, n'agirent pas de la même façon : ils se rassemblèrent, et divers plaidoyers furent prononcés pour ou contre l'obéissance aux serments jurés. Un Sarrasin, nommé Sebreci, qui était natif de Mauritanie, dit : « Si nous tuons le Roi après avoir tué le soudan, on regardera les Égyptiens comme le peuple le plus déloyal de la terre. « — Et un autre dit à l'encontre : « Il est bien vrai que nous nous sommes très méchamment défaits de notre soudan, que nous avons tué : car nous sommes allés contre le commandement de Mahomet, qui dit que nous gardions notre seigneur comme la prunelle de notre œil ; et voici en ce livre le commandement tout écrit. Or écoutez, fit-il, l'autre commandement qui vient après. » — Il tourna un feuillet du livre qu'il tenait et montra un précepte de Mahomet ainsi conçu : « Pour la sûreté de la foi, occis l'ennemi de la loi. » Puis, commentant cette maxime : « Or, regardez combien nous avons méfait contre les commandements de Mahomet, de ce que nous avons tué notre seigneur, et nous ferons pis encore si nous ne tuons le Roi, quelque sûreté que nous lui ayons donnée : car c'est le plus fort ennemi qu'ait le loi païenne. » — Joli argument d'avocat ! L'orateur s'adressait aux sentiments religieux ; et, comme il avait affaire à des musulmans qui pratiquaient, il leur persuada aisément d'achever un acte qui les mettait en règle avec leur besoin de se venger et avec leur conscience.

Les prisonniers furent emmenés sur un navire, et de nouveau ils se crurent complétement perdus. Mais Dieu, qui n'oublie pas les siens, avait décidé que leur délivrance s'opèrerait. On leur donna des beignets de fromage qui étaient cuits au soleil pour que les vers n'y vinssent pas, et des œufs durs cuits depuis quatre ou cinq jours, qu'on avait peints en dehors de différentes couleurs. Le Roi fut conduit sur le bord du Nil, et là était une galère de Génois, montée en apparence par un seul marinier. Cet homme siffla ; au son du sifflet, quatre-vingt arbalétriers tout équipés, les arbalètes préparées, s'élancèrent de la sentine de la galère, et ils mirent à l'instant leurs carreaux en coche. On jeta une planche pour embarquer le Roi. Monseigneur Geoffroi de Sargines, Monseigneur Philippe de Nemours, le maréchal de Metz, le maître de la Trinité et Joinville s'embarquèrent dans le même moment. Il n'y eut que le comte de Poitiers qu'on retint jusques à la remise des deux cent mille livres qui avaient été fixées pour la rançon de saint Louis.

Tout autre que ce dernier fût immédiatement revenu en France, après des épreuves de cette nature. Il ne quitta la Palestine que lors-

qu'il y fut absolument contraint. Sa traversée fut d'ailleurs marquée par divers incidents. Devant l'île de Chypre, on heurta contre un banc de sable, et chacun se mit à pousser des cris et à gémir. Quelques-uns frappèrent des mains « parce qu'ils avaient peur de se noyer. » Louis s'étendit en croix sur le pont, tout déchaussé et tout échevelé, en présence du Corps sacré de Notre-Seigneur. Le matin, on s'aperçut que cet ensablement du navire était une faveur de la Providence : car, si l'accident n'avait pas eu lieu, on se serait brisé sur les rochers de la côte. Le lendemain, le vent s'éleva si fort et si horrible, que le vaisseau fut entraîné vers le rivage, où une perte certaine l'attendait. Quatre ancres furent cassées; la cinquième résista davantage. Mais, malgré ce répit, la situation ne s'améliora guère. Les voyageurs furent ballottés entre la crainte et l'espérance, pendant que les vagues mugissaient et que les éclairs brillaient par élans redoublés. On avertit le Roi qu'il serait profitable de faire un vœu. Il se recommanda et recommanda les siens à saint Nicolas; aussitôt le vent cessa. Peu de jours après, on débarqua à Hyères.

Tels furent en résumé, les événements de l'avant-dernière Croisade. Je les ai rapportés sur la foi de Joinville et grâce à la nouvelle édition qui a été publiée des œuvres de cet écrivain. Ce serait une chose excellente que de traduire en français moderne nos vieux auteurs, devenus incompréhensibles grâce au progrès de la langue, ou devenus rares grâce à la négligence des libraires. Nous aurions ainsi une bibliothèque toute formée, à l'usage du peuple, une sorte de concurrence au roman, concurrence loyale et fructueuse pour celui qui l'entreprendrait. Je dis : fructueuse, car après tout on n'inventera rien de plus pathétique que les récits de Villehardouin, rien de plus saisissant ni de plus neuf que les chroniques de Froissart. Or, où déterrer Froissart actuellement? où le rencontrer, si ce n'est dans la poudre et l'encombrement d'un établissement public? Peu de gens s'adonnent à la paléographie (qui reprend faveur néanmoins), et le déchiffrement patient d'un grimoire s'accorde mal avec nos habitudes de célérité et de confortable.

Un des érudits les plus distingués et les plus illustres de ce temps, M. Natalis de Wailly, a fait pour Joinville ce que je désirerais qu'on fît pour les autres. Le seul nom du commentateur était une garantie, et d'avance on pouvait assurer que le texte aurait été lu admirablement, soigneusement interprété, et que l'ensemble du livre n'aurait pas changé d'aspect. M. de Wailly n'a pas déçu nos espérances

légitimes. Avec la modestie de tous les vrais savants, il se retranche dans sa préface derrière son rôle d'annotateur et de cicérone. A l'entendre, il n'aurait que profité du travail de ses devanciers et principalement de celui de M. Daunou. Mais n'en croyez rien. La tâche était très-ingrate et du même coup très-ardue. On voit l'écueil des traductions en général : trop littérales, elles pèchent par leur sécheresse et par leur grammaire; trop élégantes, elles font oublier le modèle et rivalisent avec lui, au lieu de garder la place secondaire qu'elles devraient tenir. M. de Wailly n'a donné dans aucun de ces travers. Il nous a montré et souligné les beautés de Joinville : la sensibilité vive de cet auteur, son instinct du pittoresque, son amour du vrai et de l'honnête. Rien n'a été négligé pour rendre à ces qualités tout leur éclat. Joinville a été, pour ainsi dire, sculpté à nouveau, et l'artiste s'est enthousiasmé de son modèle.

Comment, d'ailleurs, ne pas s'enthousiasmer? comment rester froid en présence d'un homme qui a été le reflet fidèle de son époque et d'une époque qui a compté parmi les plus belles et les plus ferventes? Jetons en effet un coup d'œil sur ce treizième siècle tant calomnié. En témoignage de la piété constante des populations, les couvents germent et sortent des entrailles du sol comme une moisson hâtive. A l'est et à l'ouest, au levant et au couchant, la Croix rayonne. Partout des flèches légères et des clochetons, symboles de l'élan et de la prière : ici, l'abbaye de Royaumont, pleine de magnificences; là, sur la Seine, près de Melun, l'abbaye du Lys. L'Hôtel-Dieu de Paris, celui de Pontoise, celui de Compiègne, celui de Vernon, sont des monuments inspirés par la charité chrétienne et entretenus par elle. A Maubuisson, à la maison des Aveugles, à Saint-Denis, nous nous heurtons encore contre des murailles sacrées, contre des porches, des parvis, des cloîtres, des autels. J'omets à dessein Notre-Dame, qui a été marquée d'une griffe de lion. Que signifient cependant ces décorations fouillées; ces galeries, ces files de Vénérables et de Bienheureux; ces gargouilles mystérieuses soufflant l'eau par leurs narines; ces colonnes, ces jets de pierre, ces nervures, ces piliers? tout cela n'est-il pas un hommage et un hosannah muet? Je ne comprends pas qu'après avoir regardé Notre-Dame on accuse sérieusement les hommes qui l'ont bâtie d'incapacité et d'ignorance. Le treizième siècle est une cime, et ce sommet a été marqué par le pied d'un Saint.

Daniel BERNARD.



LE PALIMPSESTE DE GROTTAFERRATA

Tous les auteurs antérieurs au huitième siècle sont parvenus jusqu'à nous par le travail des copistes, qui multipliaient d'abord les exemplaires et recopiaient les anciens manuscrits du moyen-âge. Les moines et les clercs étaient presque seuls occupés de ces copies, et, sous ce rapport, ils ont rendu d'immenses services aux lettres et aux sciences; car, sans leurs travaux, nous aurions perdu les classiques grecs et latins et les ouvrages des Pères. Si nous possédons les trésors de l'antique Sagesse, nous devons en savoir gré aux copistes qui nous les ont conservés.

Il était humainement impossible que l'on pût éviter les erreurs dans des copies qui passaient successivement dans tant de mains. Saint Jérôme se plaint des correcteurs qui font de nouvelles fautes en prétendant obvier à celles où d'autres sont tombés : « Dum alienos errores emendare nituntur, ostendont suos. » De là l'importance des anciens manuscrits : sans doute, l'antiquité ne fait pas tout le prix d'un manuscrit : mais du moins elle fournit toujours un argument qui en fait présumer la valeur. Un livre qui passe dans les mains de dix copistes est toujours plus incorrect que celui qui n'est copié que par cinq ou six personnes diverses.

On n'a eu jusqu'ici que fort peu de manuscrits en lettres onciales de la Version des Septante. Il en est trois qui sont du quatrième ou du cinquième siècle : le premier est celui du Vatican, qui a été imprimé par le cardinal Maï et publié à Rome par le P. Vercellone en 1857. Le manuscrit d'Alexandrie, qui est le second, fut publié à Londres par Baber, de 1816 à 1828. Enfin, le manuscrit du Sinaï a été publié à Saint-Pétersbourg par Tischendorf en 1862. Mais ce dernier ne contient pas même la moitié de l'Ancien-Testament, en y comprenant le *Codex Friderico-Augustanus*, que Tischendorf publia à Leipsick en 1846. Quant aux livres prophétiques, il n'y a pas les livres d'Ezéchiel, de Daniel, d'Osée, d'Amos, de Michée, et une partie des Lamentations de Jérémie.

En dehors de ces trois manuscrits, on en connaît très-peu qui

soient écrits en lettres onciales, et ils ne remontent pas au delà du sixième siècle.

Holmes et Parsons, qui ont fouillé presque toutes les bibliothèques de l'Europe pour collationner les manuscrits grecs de la Version des Septante, n'ont découvert que trois manuscrits en lettres onciales. Le manuscrit *Marchalianus*, qui se trouve actuellement au Vatican (num. 2125), et qui semble du septième ou du huitième siècle. 2° Un manuscrit vénitien qu'on dit du neuvième siècle, et qui contient Isaïe et les douze petits prophètes. 3° Enfin, quelques feuilles d'un manuscrit de la bibliothèque *Ambrosiana* de Milan, et un autre de Dublin.

Tischendorf a découvert dernièrement deux fragments palimpsestes qui sont peut-être du septième siècle, et dont le premier contient quatre ou cinq chapitres d'Isaïe, et l'autre, quelques versets d'Ézéchiel. Il les a publiés dans le *Monumenta sacra inedita, fragmenta palimpsesta*, Leipsick, 1855.

Ainsi, en ne comptant pas les fragments dont je viens de parler, nous n'avons eu jusqu'ici que trois manuscrits des livres prophétiques de la Version des Septante, savoir : celui du Vatican, celui d'Alexandrie et celui du Sinaï.

Aujourd'hui, grâce à l'industrie d'un religieux Basilien, nous pourrons en ajouter un quatrième, qui a été enseveli jusqu'à ce jour au milieu des parchemins qui sont le plus bel ornement de la bibliothèque des moines de Grottaferrata, près de Tusculum.

Le cardinal Maï parle des manuscrits de Grottaferrata en ces termes : « Illud peculiare cryptensium codicum est quod pene omnes « in palimpsestis scripti fuerunt. Etenim hoc in more positum apud « illos monachos fuisse videtur, ut nunquan fere novus codex exara- « retur, quin alicujus prisci et obsoleti membranæ huic usui accom- « modarentur. Magna est igitur in iis codicibus sepultarum seréiptu- « rarum seges. »

Il en est un qui renferme les hymnes et les strophes de la liturgie grecque dont les Basiliens de Grottaferrata font usage. Des indices tout à fait certains montrent qu'il remonte au commencement du treizième siècle ; il renferme un grand nombre de notes musicales pour le chant. On pouvait facilement reconnaître qu'il était palimpseste ; mais une opération chimique était nécessaire pour pouvoir lire la première écriture. Après bien des essais, le P. Cozza est parvenu à faire reparaître l'ancienne écriture, et il a pu la lire et la copier presque en entier.

D'abord, il a découvert qu'une grande partie de ces parchemins a été écrite trois fois, ce qui est très-rare dans les palimpsestes et augmente la difficulté qu'on trouve à les déchiffrer. Il a reconnu que le *Paracleticum* attribué à saint Jean Damascène fut écrit sur ce parchemin vers le neuvième siècle ou le suivant. Ceux qui lavèrent les anciens parchemins pour les disposer à recevoir la seconde écriture, avaient défait deux anciens manuscrits, car notre codex se compose de feuillets appartenant à deux ouvrages : l'un était un recueil de sermons grecs, dont quelques-uns portent les noms de saint Euloge, de saint Athanase, de saint Chrysostôme, de saint Proclus, de saint Hippolyte et d'autres auteurs ; l'autre ouvrage renfermait les douze petits prophètes et les quatre grands. Nous avons environ cent pages du premier ouvrage, et deux cent soixante-six du second, mais on n'a pu en lire que cent quatre-vingt-cinq.

Nous allons nous occuper de la partie biblique, en laissant à d'autres le soin d'examiner si les sermons renferment des choses, ce qui n'est pas improbable.

La partie biblique que le P. Cozza a pu déchiffrer forme à peu près le quart des livres prophétiques, savoir : Isaïe presque tout entier, quelques fragments de Jérémie, avec les lamentations et Baruch, et d'Ézéchiel ; la plus grande partie de Daniel; quelques passages d'Osée, d'Amos, de Sophonie, d'Aggée, de Zacharie et presque tout Malachie.

Le caractère est tout majuscule, ou, comme on dit, oncial, élégant, mais un peu couché. Les mots ne sont pas séparés, et les interponctions sont rares. Les accents et les esprits ont été mis de seconde main. Il n'y a pas d'abréviations, excepté celles qu'on remarque dans les manuscrits du Vatican et d'Alexandrie.

A quelle époque remonte ce manuscrit? Les règles paléographiques semblent montrer qu'il ne peut pas être antérieur au septième siècle, ni postérieur au huitième. Les fragments palimpsestes dont Tischendorf a donné le *fac-simile* et qu'il croit du septième siècle, offrent une grande ressemblance pour la forme de l'écriture avec le palimpseste de Grottaferrata. Celui-ci fut lavé vers le dixième siècle; avant cette époque, il fut pendant plusieurs siècles couvert de notes marginales grecques et latines. On peut donc affirmer avec beaucoup de probabilité qu'il remonte tout au moins au septième siècle.

La première partie d'Isaïe a quelques notes marginales en grec oncial, qui semblent de la même main que le texte biblique. On y cite

le *Commentaire* d'Origène sur Isaïe, que nous n'avons plus, et des scholies qui semblent empruntés à ce *Commentaire.* Quelques-unes de ces notes sont absolument les mêmes que celles du manuscrit Marchal de la Vaticane. Mais le codex de Grottaferrata n'a pas les précieuses notes hexaplaires recueillies par Montfaucon et par Holmes dans le codex Marchal. Il y en a pourtant deux qui citent la version de Symmaque, qui ne sont pas dans Marchal.

Les marges de notre palimpseste renferment aussi de nombreux fragments de deux versions latines d'Isaïe, qui semblent du huitième ou du neuvième siècle. L'une est la traduction littérale du grec, comme l'ancienne italique; l'autre est la traduction de saint Jérôme que nous avons dans la Vulgate. Ces deux versions peuvent être d'un grand secours pour la critique.

Comme le manuscrit du Sinaï et celui de Marchal, le palimpseste de Grottaferrata semble provenir de la version des Septante, telle qu'Origène l'inséra dans les Hexaples. Il s'accorde parfaitement avec les passages cités dans les écrits d'Origène et des autres anciens écrivains de l'Égypte et de la Palestine, tels que Clément d'Alexandrie, saint Athanase, saint Cyrille, Eusèbe, saint Basile, Théodoret.

On sait que le travail d'Origène exerça une immense influence. De a version des Septante, insérée dans les Hexaples, on tira une infinité de copies, dont les particuliers se servirent pour leur usage ; et elles devinrent si communes en peu de temps, qu'il fut difficile de trouver des exemplaires de l'ancienne version sans le mélange de la traduction de Théodotion. On la distinguait néanmoins par les marques qu'Origène y avait mises ; mais les copistes ne furent pas toujours exacts à observer ces minuties. On mit aux marges de quelques éditions des scolies ou notes, où l'on marquait les différentes traductions d'une même chose. Saint Jérôme assure que de son temps toutes les églises, tant des Grecs que des Latins, des Syriens et des Égyptiens, lisaient l'édition d'Origène avec les étoiles et les autres marques critiques. Il ajoute même, dans une lettre adressée à saint Augustin, qu'à peine pouvait-on trouver un ou deux exemplaires sans ces notes.

Malgré l'influence que le travail d'Origène exerça sur la version grecque, les manuscrits vraiment hexaplaires sont extrêmement rares et ils offrent toujours des particularités qui ont un grand prix. Le palimpseste de Grottaferrata en a plusieurs, qu'on ne retrouve



dans aucun manuscrit, sauf celui du Sinaï. Sur une foule d'autres points, il s'accorde parfaitement avec le manuscrit Marchal; le chapitre XIV d'Isaïe donne à lui seul quatorze leçons parfaitement identiques. Les manuscrits 49 et 30 de Holmes sont ensuite ceux avec lesquels le palimpseste de Grottaferrata s'accorde le plus fréquemment.

Au chap. IX d'Isaïe, verset 8, le texte hébreu a un mot qui peut signifier *parole*, ou *mort*, suivant la prononciation que l'on adopte. Les Septante traduisirent *mort*, ainsi que l'Arabe; au contraire, la Vulgate, avec le syriaque et le chaldéen, porte *verbum ;* les manuscrits syro-hexaplaires et quelques manuscrits grecs que cite Montfaucon nous apprennent que Théodotion, Aquila et Symmaque avaient traduit aussi par *Verbum;* or, le palimpseste de Grottaferrata, parfaitement d'accord avec le codex du Sinaï, porte *logon*. Cette leçon est confirmée par le *Commentaire* sur Isaïe qui se trouve dans les œuvres de saint Basile, et qui a copié Origène et Eusèbe. Saint Jérôme dit fort bien : « Apud Hebræos *dabar*, quod per tres litteras « scribitur consonantes *daleth*, *betk et res*, pro locorum qualitate, si « legatur *dabar*, *verbum* significat, si *deber*, *mortem* et *pestilentiam*. « Quam ob causam plerique sermonis ambiguitate decepti, non *verbum* dicunt missum esse, sed *mortem*. »

Ce seul exemple montre l'importance du nouveau codex de Grottaferrata au point de vue critique.

Disons en finissant, que le P. Cozza publiera incessamment toute la partie biblique de son palimpseste.

PAUL ALALEO.

SOUS UN NUAGE

L'HISTOIRE D'URSIE ROCHE [1]

CHAPITRE Ier

MAITRESSE ET SERVANTE

9, Rue Wilson-Monaghan, 24 mai.

« Très-honorée Dame,

« Quoiqu'il y ait très-longtemps que je n'aie reçu de vos nouvelles, croyez que je me souviens toujours avec une profonde reconnaissance des bontés que vous nous avez témoignées dans les temps passés. C'est ma faute, il est vrai, si je suis restée sans nouvelles : aussi je crains fort de vous avoir paru ingrate. Mais non, chère Madame, vous n'avez jamais cru cela. Si je n'ai pas écrit, c'est que je n'avais pas le courage de le faire, malgré mon désir de savoir ce que vous deveniez, vous, M. Fitz-Gérald et les chers enfants, en particulier mon cher jeune maître. Notre vie a été bien dure ici. Monsieur dira sans doute que nous avons mérité ce sort en abandonnant notre comté catholique de Clare pour le *sombre Nord*. On peut l'appeler ainsi, et ce fut, je vous assure, un jour sombre qui nous amena à Monaghan. Mais vous savez, ma chère maîtresse, combien je fis ce voyage à contre-cœur : non que je veuille blâmer mon pauvre Antony ; mais son amour du changement et de la nouveauté nous a été bien funeste. C'est une étrange folie qu'il fit d'abandonner Rathlinn et de croire qu'il pourrait réussir autre part, lui qui n'était habitué qu'aux ouvrages de la ferme et à la vie de la campagne, et ne connaissait rien des habitudes et des travaux d'une ville. Aussi devint-il bientôt la dupe des habitants ; et vous ne pouvez vous imaginer, ma chère Dame, la lutte que nous eûmes à soutenir pour avoir du pain chez nous. Mes pauvres enfants sont excellents et font tout ce qu'ils peuvent pour nous aider, mais rien ne nous a jamais

(1) Cette nouvelle où l'on trouvera, au milieu d'un drame très-émouvant, de curieux détails sur les mœurs irlandaises, a été traduite de l'anglais pour la *Revue*. Nous la publions avec l'autorisation du recueil où elle a d'abord paru, *The Lamp*. Notre collaborateur, M. A. Marber, se conformant au goût français, ennemi des développements, a fait çà et là quelques coupures, sans toucher à rien d'essentiel. Il s'est, au contraire, attaché à conserver la *couleur locale* et l'on reconnaîtra qu'il y a réussi.

Ajoutons ici que *The Lamp* est un recueil mensuel de l'esprit le plus catholique et d'une rédaction excellente. Les abonnements pour la France sont reçus chez M. Xavier, libraire, rue de la Banque, n° 22. Le prix est de 12 francs par an.

réussi. Corney est fort et adroit, et a toujours montré du goût pour l'état de charpentier, dans lequel il aurait pu faire quelque chose, sans les préjugés que l'on trouve dans ce pays contre les catholiques. Tous les principaux ouvriers et même les gens de qualité sont protestants, et des protestants si durs! Ceux qui n'ont jamais quitté le Sud ne peuvent s'en faire une idée. Ils insultèrent mon pauvre enfant à cause de sa religion, il ne put supporter cela, il fut renvoyé et laissé sans ouvrage dans le même temps que je tombais malade et étais obligée d'interrompre pour plusieurs semaines mes travaux d'aiguille. Et pour payer le médecin et entretenir la famille, il n'y avait personne, comme vous le dites sans doute, que notre Ursie. Comment pourrai-je vous parler d'elle, ma chère maîtresse? il n'y a pas de mots qui puissent exprimer ce qu'elle a été pour nous, si attentionnée, si raisonnable, si intelligente et si aimante pour sa mère. Je me rappelle comme notre bon *squire* avait l'habitude de rire de ses manières si sérieuses, et de parler d'une vieille tête sur de jeunes épaules. Je ne pensais alors ni combien ce sérieux nous serait nécessaire, ni à l peine que je ressentirais à la vue de ces jeunes épaules si surchargées, si fatiguées! — Ursie n'a eu ses dix-neuf ans qu'à Noël dernier.

« Mais, ma chère maîtresse, je ne veux pas vous tenir trop longtemps sur l'histoire de notre vie, malgré l'intérêt que vous nous portez. Notre meilleur ami ici a été le bon Père O'Keefe; seulement il n'a pu nous aider dans nos affaires temporelles. La recommandation d'un prêtre dans cette ville protestante ne pouvait nous être utile. Mais ses consolations et ses conseils m'ont été d'un grand secours. Puis dernièrement il s'est beaucoup occupé d'Ursie et lui a donné dans son école la place de maîtresse, disant que, bien que le salaire fût petit, cela valait mieux que rien. Ce qui me réjouissait, c'est que la pauvre enfant avait ses repas préparés par la femme de charge du Père O'Keefe et que j'étais sûre qu'elle ne manquait de rien. Mais elle est loin d'être forte, et le manque d'air et la petitesse de la classe commencent à altérer sa santé.

« Après avoir cherché ce qu'il y avait de mieux à faire, je m'étais presque décidée à reprendre Ursie et à lui confier sa jeune sœur Katie, tandis que moi je chercherais à me placer comme femme de chambre, ayant ce qu'il faut pour cela, et comptant sur votre recommandation, Madame, pour me procurer cette place, malgré ma foi catholique. Mais mon mari vient de m'apprendre qu'il partira à l'approche de la moisson avec une bande de moissonneurs pour l'Angleterre et qu'il y restera jusqu'à la fin de la récolte. Corney doit l'accompagner. Je vois que c'est une chose décidée et que je dois renoncer à mes projets, ne pouvant laisser mes deux filles seules à la maison. Mais il me semble impossible de rester dans cette affreuse ville après le départ de Corney : c'est pourquoi, très-chère Madame, j'ose recourir à vous et vous demander s'il n'y aurait pas moyen pour nous de retourner vivre à Rathlinn. Je pourrais m'employer comme couturière;

Ursie sera à votre disposition. Mais dans tout cela je suivrai votre conseil; seulement, si je pouvais ramener mes filles à Rathlinn, je renaîtrais à l'espérance : depuis que je suis dans ce pays-ci, je ne sais plus ce qu'on peut espérer sur la terre.

« Je suis confuse de vous envoyer une lettre aussi longue, ne concernant que moi et mes propres affaires. Je désire pourtant beaucoup avoir de vos nouvelles. Je n'ose pas demander si miss Clare est plus forte : il y avait si peu d'espoir pour cela; quant à être meilleure et plus douce, c'est impossible. Et mon cher M. Hugh, est-il au château ou au régiment? Je crains que vous n'attribuiez mon silence à un sentiment d'orgueil, et vous auriez peut-être raison. Je sais tout ce que vous avez dit au moment de mon mariage, et il me coûtait de reconnaître la vérité de vos prophéties. Ne croyez cependant pas que j'aie à me plaindre de mon mari, autrement que comme je vous l'ai dit.

« J'envoie mon respectueux souvenir au squire et à miss Clare, et je reste, Madame, votre reconnaissante et humble servante,

« Mary Roche. »

A Mme Fitz-Gérald — A Fitz-Gérald Castel Rathlinn — Co-Clare.

« Pauvre Mary! Je crains que mes prophéties ne se soient que trop réalisées. Heureusement que le bon et le mauvais qui sont en elle — la patience et l'orgueil — la sauvent du découragement. En vérité, je ne crois pas être précisément fâchée de voir le fainéant d'Antony au loin, et Mary et ses filles revenir seules ici. »

Et Mme Fitz-Gérald questionna du regard son mari, à qui elle venait de lire cette lettre, qu'elle posa sur la table où était servi le déjeuner.

— Eh! oui, dit M. Fitz-Gérald de sa voix joviale et de bonne humeur. Votre Mary Dawson, si parfaite, a fait une bévue telle que ne l'aurait point fait la plus sauvage fille de l'Irlande. Qu'est-ce qui a donc pu tant la charmer dans ce Roche? personne ne l'a jamais su : un garçon sans tournure, sans argent ni cervelle. Et Mary, si sérieuse, si raisonnable.....

— Elle n'est pas, il me semble, la première Anglaise sérieuse et calme qui se soit laissé prendre par un Irlandais. Et Mme Fitz-Gérald posa sa tasse à café pour mieux regarder son mari.

— Ah! mais j'avais au moins des terres et de l'argent, si je n'avais pas beaucoup de cervelle, Lucy.

— Je pense que vous êtes trop modeste pour parler de la bonne tournure, dit-elle en riant. Pourtant c'est mal de ne vous arrêter que sur le reproche, sans parler de mes motifs.

— Allons, je crois que je suis encore tombé dans le piége, dit le *squire* de l'air comique d'un homme pris dans ses filets. Nous ferions peut-être bien de changer d'entretien.

On aura le résultat de la consultation qui suivit dans la réponse de Mme Fitz-Gérald à la lettre de Mary Roche.

Fitz-Gérald Castel, 28 Mai.

« Ma chère Mary, vous ne pouvez vous imaginer le plaisir que j'ai eu en revoyant votre écriture. Votre silence prolongé m'étonnait, et je n'en voyais de cause que dans un excès de malheur et de misère. Je dois vous gronder de n'avoir pas recouru plus tôt à moi. Vous savez bien que je ne serais jamais revenue sur les événements passés. Ce qui est fait est fait, et quel que soit ce que j'ai cru de mon devoir de dire à Marie Dawson au temps dont vous parlez, cela n'a rien à faire avec Marie Roche maintenant. Vous avez donc manqué de confiance en votre ancienne maîtresse. Mais à présent que mon sermon est terminé, je veux vous exprimer combien je prends part à vos chagrins et à vos difficultés, et surtout je veux calmer votre esprit le plus tôt possible en vous disant ce que mon mari et moi sommes convenus de faire pour vous. Vous vous rappelez Reardon, notre vieux jardinier. Le pauvre homme s'affaiblit de plus en plus, il est incapable de travailler, quoiqu'il aime à fureter un peu partout, s'imaginant qu'il se rend toujours utile. Vous connaissez assez mon mari pour savoir qu'il ne laissera jamais le vieillard quitter la maison : nous l'installerons dans la loge. Nous comptons sur Ursie pour prendre soin du pauvre vieux et en même temps ouvrir la porte; elle pourra aussi se charger de la basse-cour. Katie restera avec elle. Leur demeure est donc toute trouvée. Pour vous, ma bonne Marie, vous redeviendrez ma femme de chambre et celle de Clare; vous serez en même temps très près de vos filles. Suzanne va se marier : votre lettre est donc venue à propos pour me délivrer de l'ennui de chercher à la remplacer. Cette pensée de vous avoir de nouveau me fait un réel plaisir. Clare est aussi tout heureuse de revoir « sa chère vieille Marie ». La pauvre enfant n'est en effet pas plus forte qu'autrefois, mais elle devient de plus en plus douce et chère à tous et se rapproche de plus en plus de Dieu à mesure que le temps s'écoule. C'est charmant de voir son père auprès d'elle : toutes ses manières vives et brusques sont adoucies, sa voix devient douce et tendre quand il s'assied à côté de la couche de Clare; non que celle-ci soit toujours étendue : maintenant que les journées sont belles et chaudes, elle reste souvent assise sous le grand noyer du jardin, où, le dimanche, elle apprend le catéchisme aux petis enfants. Mais vous serez bientôt des nôtres et verrez tout cela. *Votre enfant* est devenu un charmant officier, dont la mère et la sœur sont extraordinairement fières, et même le squire, quoiqu'il essaye de prendre un air indifférent quand Clare ou moi parlons de Hugh et qu'il prétende alors ne pas voir que son fils n'est pas comme tous les autres jeunes gens. Mais vraiment, Mary, je doute qu'il y en ait un autre comme lui nulle part. Il est avec son régiment à Gibraltar. On parle de l'envoyer plus loin encore, mais je ne veux pas m'arrêter à cette idée. Il viendra auparavant nous revoir

et sera enchanté d'apprendre le retour de sa mère et de ses sœurs de lait.

« Et maintenant, au revoir, chère Mary. Le logement est prêt : nous vous attendons. Le squire vous envoie une lettre de change : ainsi, que la question d'argent n'arrête pas votre voyage, et ne vous retienne pas plus longtemps dans ce « sombre Nord.

« Votre affectionnée

« LUCY FITZ-GÉRALD. »

A Madame Roche. Monaghan.

Peut-être ces deux lettres donneront-elles à la fois l'idée des caractères de la maîtresse et de la servante ; elles laissent au moins deviner dans celle-ci une femme de cœur et de bon sens, quoique cette dernière qualité lui ait si complètement manqué dans le moment le plus décisif de sa vie ; et elles présentent madame Fitz-Gérald comme une créature des plus aimables et des plus douces, vive et brillante, dont le jugement sûr, le sens droit sont alliés à une tendre sympathie pour ceux dont les fautes et le manque de raison devraient lui paraître incompréhensibles.

CHAPITRE II

LE RETOUR A L'ANCIENNE DEMEURE

— Nous voilà donc de nouveau ici, mère. Oh ! cette belle place, comme je m'en souviens ! Voici les ruisseaux du moulin près duquel les *ne m'oubliez pas* croissaient si touffus, et l'allée qui conduit au vallon où j'ai si souvent cueilli des primevères pour miss Clare. Et maintenant nous pouvons voir les grands arbres de l'avenue et les grilles du château. Oh ! encore un peu, et nous y serons. Vrai ! maman, c'est une étrange idée qu'a eue mon père de quitter Rathlinn pour cette prison du Nord ; je ne comprends pas que vous ayez pu y consentir.

Et Katie Roche, une jolie et gaie babillarde de quatorze ans, contemplait avec des yeux brillants de plaisir une ancienne demeure longtemps regrettée, tandis que leur lourde voiture gravissait péniblement la côte qui conduit du village de Rathlinn au parc du château de Fitz-Gérald devant la grille duquel on arrêta pour laisser descendre madame Roche et sa fille.

— Vous savez bien le chagrin que j'en ai eu, mon enfant.

— Oui, je sais que ce fut la faute de mon père.

La voiture s'arrêta alors, et la vive secousse qu'elle donna aux voyageuses fit taire un instant Katie, dont les remarques commençaient à devenir embarrassantes ; sa mère lui recommanda de descendre avec précaution et de veiller à ce que les malles et les caisses fussent mises en sûreté.

— Car nous allons laisser à la loge nos effets pour nous rendre tout de suite au château. Et madame Roche arrangea les tresses dorées qui s'échappaient du vieux chapeau usé de Katie et essaya de donner un certain

air de propreté à sa robe froissée. Elle n'y réussit pas tout à fait; mais, malgré la grossièreté du vêtement, Katie restait jolie et originale. Madame Roche ne l'ignorait pas.

— Mais, maman..., commença Katie, fatiguée de ces quelques instants de silence.

— Que voulez-vous encore, Katie? Laissez-moi vous prévenir d'abord, mon enfant, que vous ne devez, sous aucun prétexte, parler ainsi de votre père : ses fautes ni ses méprises, il ne vous appartient de les juger.

— Oh! pardon, je ne pensais pas vous faire de la peine. Mais, maman, je ne comprends pas que vous ne soyez pas plus gaie d'avoir quitté notre affreuse demeure pour revenir de nouveau ici.

— Katie, je ne puis oublier votre sœur. Et la voix de madame Roche était grave et triste, — Je remercie Dieu d'être ici, j'en suis plus reconnaissante que vous ne pouvez le penser; mais gaie, non, jamais je ne le serai avec la pensée d'Ursie me torturant le jour et la nuit. Votre légèreté en ce moment m'est incompréhensible; mais enfin vous n'êtes qu'une enfant. Et maintenant, Katie, ne laissez pas aller ainsi votre langue à tort et à travers devant ces dames; ne parlez que pour répondre.

— N'ayez pas peur, maman. Une minute après elles avaient quitté la grande avenue et étaient entrées dans un petit sentier bordé de lauriers et de lilas, dont les riches grappes allaient caresser le visage de Katie et remplissaient l'air d'un délicieux parfum. Le petit chemin conduisait à l'entrée de derrière dans le bâtiment des domestiques. Katie se trouva intimidée devant le superbe laquais en livrée qui les précéda dans le boudoir de madame Fitz-Gérald. Néanmoins son œil vif embrassa d'un seul coup d'œil tout ce qui se trouvait dans la pièce : les grandes draperies vertes et les rideaux de mousseline agités par la fraîche brise de mai; tout semblait vert et blanc et tout était si calme. Il y avait sur la table un gros bouquet de lis de la vallée avec leurs longues feuilles d'un vert tendre, et Katie depuis ce jour les associa dans son esprit à la pâle et fragile forme qui reposait étendue devant la fenêtre et auprès de laquelle était assise une dame lisant d'une voix douce et agréable. Le livre fut jeté de côté quand on annonça les voyageuses, et madame Fitz-Gérald, avec un sourire de bienvenue, tendit ses deux mains à son ancienne servante.

— Mary, chère Mary, que je suis heureuse de vous revoir! Et ma petite Katie! qu'elle est devenue belle, Mary! Mais où est donc Ursie, ma chère favorite? qu'en avez-vous fait?

Il y eut un instant de silence. Mme Fitz-Gérald regarda Mary; elle vit que ses lèvres tremblaient et que des larmes mouillaient ses paupières.

— Il n'est rien arrivé de malheureux, Mary?

— Rien qui doive vous alarmer, Madame; mais c'est une longue histoire, quelque chose qui me chagrine et m'oppresse.

Mme Fitz-Gérald décida qu'elle attendrait pour entendre l'histoire que Mary Roche fût remise et reposée.

— Allons, regardez Clare maintenant; nous prendrons le thé ensuite, puis j'écouterai votre histoire, Mary, et nous arrangerons nos plans. Vous la voyez, ma fille : comment la trouvez-vous?

Clare Fitz-Gérald attira vers elle sa vieille amie et l'embrassa avec tendresse. On ne pouvait avoir qu'une pensée en contemplant ce front si pur, ces yeux limpides et l'expression toute céleste de la physionomie : Clare était prête pour le Ciel. Que sa fin fût plus ou moins proche, Dieu seul le savait; mais sa vie ne pouvait changer tant qu'elle resterait sur la terre. Dans sa première enfance, elle avait fait une chute, qui la retenait depuis lors presque constamment couchée. Le manque d'exercice et de mouvement et les souffrances qu'elle endurait avaient altéré tout-à-fait sa santé. Néanmoins Clare avait gardé une nature gaie et angélique, et autour de sa couche il y avait toujours comme une atmosphère du ciel.

— Chère Miss Clare, vous n'êtes pas changée, et vraiment vous n'avez pas vieilli depuis la dernière fois que je vous ai vue.

— Je ne me sens pas bien vieille non plus, Mary, quoique j'aie donné à maman trois années de plus de troubles et de soucis : aussi suis-je heureuse de vous voir revenue pour lui enlever la moitié de sa peine. Mais vous ne dites rien, Katie.

La petite demoiselle était restée jusque-là dans une attitude composée et embarrassée.

— Qu'elle est devenue grande ! Si vous avez aussi oublié de jaser, Katie, je ne sais comment je pourrai vous reconnaître.

— On m'a fait la leçon, Mademoiselle, dit Katie d'un air timide et malicieux.

— Allons, approchez-vous et causons. Votre mère et la mienne ont beaucoup de choses à se dire : maman va emmener Mary dans sa chambre; vous, vous resterez pour me tenir compagnie. Donnez-moi mon panier à ouvrage et prenez cette petite chaise; vous vous mettrez tout près de moi et nous nous conterons nos nouvelles.

Nous suivrons les deux mères pour écouter l'histoire de Mary Roche.

— Quand je vous écrivis, commença cette dernière, Corney et son père devaient s'engager comme moissonneurs; arriva ensuite votre lettre, qui m'apporta une grande consolation. Mais le soir même le trouble devait commencer. Le cœur plein de joie et de reconnaissance, j'étais allée à la chapelle remercier Dieu et voir le Père O'Keefe. Quand je rentrai, Ursie était assise devant la cheminée. En regardant ma fille, je vis qu'il était arrivé quelque chose :

— Mon père est entré et est reparti, me dit-elle avec un étrange timbre de voix.

— Eh bien! mon enfant, rien ne va mal, je pense?

Elle ne me répondit pas tout de suite, comme si ce qu'elle avait à dire l'étouffait ; enfin elle reprit :

— Ce que je vais vous annoncer, mère, est une chose arrêtée; promettez-moi, je vous en supplie, de ne pas vous y opposer.

— Je l'interrompis brusquement, la pauvre fille, en lui disant que je n'avais pas de promesse à faire d'avance et qu'elle eût à s'expliquer à l'instant. Alors elle me dit :

— Je dois aller aussi avec les moissonneurs.

— Oh! chère Madame, je ne puis vous dire ce que je ressentis. Mon Ursie, si douce, si supérieure, soit par elle-même, soit par tout ce que vous avez fait pour elle, si simple, si pieuse, s'en aller au milieu d'une bande grossière et sans principes !

— Est-elle réellement partie? Dites-le moi vite avant de continuer.

Mme Roche tout en pleurs baissa la tête en signe d'assentiment.

— Pauvre enfant! Et pour vous, Mary, quelle épreuve! C'est votre mari, je pense, qui avait décidé cela; mais qui a pu l'y conduire? Mes offres étaient certainement plus avantageuses pour Ursie.

— Je veux être franche avec vous, Madame, répondit Mary. Je parle aussi peu que possible de mes propres chagrins; et quand je vous ai écrit que je n'avais pas à me plaindre de mon mari autrement que par son caractère changeant et indécis, si j'ai fait un mensonge, Dieu ne m'en jugera pas trop sévèrement. Le fait est que cette indécision de caractère lui fit faire fausse route, comme l'avait prédit le squire; il fréquenta de mauvaises compagnies et en subit toute l'influence à en faire pitié.

— Il a toujours été vacillant comme l'eau, et de plus fort obstiné, sans cette douceur qui fait pardonner la faiblesse, murmura Mme Fitz-Gérald; mais, revenant à elle : Et ensuite, Mary?

— Ce furent justement ces deux choses qui causèrent notre malheur. La faiblesse l'entraîna et l'obstination l'empêcha de reconnaître son tort. Non loin de nous vivait la famille des Sullivan : le père, la mère et les deux fils. La mère était une pieuse et bonne femme; quant au père et aux fils, ils étaient juste les espèces d'hommes à faire le plus de mal à Antony. Mais il n'était pas seul : il y avait encore Corney, mon pauvre enfant. Tant qu'il fut employé, il ne me donna aucune crainte : il remplissait ses devoirs avec exactitude; puis son amour pour sa sœur est si fort! Et ainsi est l'affection d'Ursie pour Corney. Hélas! lui aussi, Madame, se laissa corrompre par les Sullivan; il devint taciturne et s'éloigna de la maison. Ce fut alors que tout s'assombrit de plus en plus autour de nous.

— Ce furent donc les Sullivan, ma pauvre Mary, qui organisèrent le

plan ; mais je ne vois pas ce qui a pu pousser Antony à emmener Ursie.

— Un des jeunes Sullivan donnerait le monde entier pour obtenir Ursie comme épouse : voilà ce qui fait mon plus grand sujet de trouble.

— Je ne comprends pas qu'Ursie ait jamais consenti à les suivre. Elle ne l'aurait pas dû ; et vous, Mary, vous n'auriez pas dû laisser partir votre fille. Il aurait fallu résister, l'envoyer secrètement ici. Vous auriez dû faire tout au monde plutôt que de consentir à la laisser aller.

— Je sais que cela doit sembler mal et étrange, et Dieu sait combien je m'en suis blâmée ! Cependant je ne vois pas ce que j'aurais pu faire : s'il n'avait fallu combattre que la volonté d'Antony, j'en aurais eu la force ; mais, Madame, que faire contre Ursie ?

— Ursie ! s'écria Mme Fitz-Gérald en se posant devant Mary Roche. Est-il possible qu'Ursie ait voulu vraiment les suivre ?

— Je crois qu'elle irait au bout de l'univers pour son frère. Je ne puis vous exprimer l'amitié, le dévouement qu'elle a pour lui ; elle n'a pas voulu le laisser, elle l'a suivi pour veiller sur lui, pour le préserver de tout mal. Je n'ai pu l'arrêter, je ne l'ai pas osé. Ursie m'est plus chère que tout ce que j'ai sur la terre ; mais que pouvais-je faire quand elle me conjura de ne pas rendre plus terrible l'épreuve qui l'attendait, quand elle me parla de Corney, me supplia de ne pas l'empêcher de veiller sur lui, sur son âme ?

J'allai trouver le Père O'Keefe. — Ursie m'avait devancée. — Il me dit qu'il croyait fermement que Dieu la dirigeait, qu'il n'aurait jamais voulu l'envoyer lui-même, mais qu'il n'oserait pas l'arrêter. — « Elle fait un sacrifice pour l'âme de son frère ; Celui qui le lui a inspiré saura la préserver. Au nom de Dieu, laissez-la entre ses mains ! » — Chère maîtresse, que pouvais-je faire ? Oh ! mon cœur est près de se fendre !

— Pauvre Mary ! C'est une terrible épreuve ! Vous m'avez parlé de Mme Sullivan, la mère, comme d'une bonne et pieuse femme. Je pense qu'elle est de la partie.

Si elle n'en avait pas été, mon consentement n'aurait jamais été donné. Elle désire aussi Ursie pour son fils ; mais c'est une bonne personne, et elle restera l'amie de ma pauvre fille, même après son refus : car jamais Ursie ne consentira à épouser Larry.

L'absence d'Ursie ne mit pas d'obstacle aux plans de Mme Fitz-Gérald : Mary Roche reprit son ancienne place auprès de sa maîtresse, et Katie, trop jeune et trop étourdie pour qu'on lui confiât le vieux jardinier, demeura au château pour se mettre au courant du service selon ses dispositions, « et sous votre œil, Mary ; quant à Ursie, confions-la à Dieu et à Notre-Dame. »

CHAPITRE III

COUP D'ŒIL EN ARRIÈRE

Les lilas et les lis de mai avaient cédé leur place aux roses de juin; juillet avait passé aussi, et le soleil d'août avait dardé ses rayons sur les riches et belles moissons des terres hautes derrière Fitz-Gérald Castel; septembre enfin avait vu disparaître, sous la faucille des moissonneurs, les champs et leurs beaux blonds épis de blé, que le bon *squire* aimait à regarder avec un cœur joyeux et reconnaissant. Mais les champs moissonnés avaient aussi pour lui un charme tout particulier; et Clare et sa mère, bien qu'ils leur parussent nus et arides après la mer dorée qu'ils avaient remplacée, ne lui auraient jamais parlé de leurs regrets, quand, la jaquette de velours sur le dos et son fusil à la main, il venait près du sopha de sa fille leur dire l'adieu qu'il n'oubliait jamais avant de partir « courir après les oiseaux. » La saison était donc bien avancée et la fin de l'engagement des moissonneurs d'Angleterre devait être proche.

Le temps avait passé paisiblement pour Mary Roche depuis son arrivée à Rathlinn.

Mary était Anglaise comme sa maîtresse; et, quand vingt ou vingt-deux ans avant le commencement de cette histoire, le *squire* John, — alors son père vivait encore — amena dans ses domaines sa nouvelle épouse, Mary Dawson, la servante préférée, quitta son propre village pour la suivre.

— Cela ne vous contrariera pas, j'espère, John? dit Lucy. Tous les autres serviteurs seront irlandais; mais j'aimerais à avoir avec moi quelqu'un de ma première maison.

Et Mary fut envoyée dans la ville voisine pour y acquérir les talents d'une femme de chambre, puis elle accompagna sa maîtresse en Irlande. Elle fut heureuse à Rathlinn avec son caractère tranquille et peu démonstratif. Profondément attachée à sa maîtresse : elle s'était donnée tout entière à la vie qu'elle avait embrassée. Le bon squire, trop chevaleresque pour laisser deviner sa frayeur, avait pourtant craint l'arrivée de cette belle servante anglaise avec ses airs de supériorité sur les « natifs. » Il fut agréablement surpris : Mary avait beaucoup de jugement et le caractère bon; le patois la paralysa un peu d'abord, mais elle s'y habitua bientôt. Elle devint la favorite de tous, et pour sa maîtresse elle était d'une valeur inappréciable. Survint alors Antony Roche et bientôt l'engagement de Mary. Ce fut une affaire incompréhensible. Comme l'avait dit le squire, Antony avait mauvaise tournure, n'était véritablement bon à rien; il remplissait l'emploi de sous-garde champêtre, et la façon médiocre dont il s'acquittait de ses devoirs irritait au plus haut degré son chef, Flynn, qui sou-

vent faisait entendre au squire qu'il y avait « bien d'autres garçons à trouver dans Rathlinn que cet Antony. »

— N'importe, Flynn, répondait le maître : vous avez assez de tête pour deux; il faut le supporter, par égard pour sa vieille mère et pour cette petite oie de Mary Dawson.

Avec Mary elle-même, M. et Mme Fitz-Gérald avaient essayé de tous les arguments pour la dissuader de ce mariage ; mais en vain. Elle fit cette folie inexplicable et irréparable, faite d'ailleurs par plus d'une autre femme sensée avant et après elle. Après son mariage, elle vécut dans un cottage non loin du château, où elle fut encore employée dans la première année qui suivit son union. Quand son second enfant, Ursule (l'Ursie de notre histoire), naquit, elle devint encore plus complétement de la maison en remplissant l'office de mère de lait auprès de l'héritier des Fitz-Gérald. En Irlande, c'est un des liens les plus forts et les plus affectueux, un lien qui n'est jamais oublié d'aucun côté ; et Mary, quoique anglaise, était toute disposée à sentir comme une vraie Irlandaise dans cette occasion. Ce lui fut une joie véritable d'avoir chez elle le petit Hugh. Sa propre fille ne lui était pas plus chère que le fils de sa maîtresse. Quand Hugh sortit de sa première enfance, il était continuellement chez Mme Roche, et l'affection entre les deux enfants s'accrut avec l'âge. Clare Fitz-Gérald naquit un an après son frère, et le triste accident qui la priva si tôt des jeux et des occupations ordinaires de l'enfance jeta plus encore Hugh dans la société de sa sœur de lait. Hugh était extrêmement cher à sa mère, et sa petite compagne le devint aussi. Ursie était une charmante enfant, que Mme Fitz-Gérald était très heureuse de posséder au château pour sa pauvre fille invalide : dans l'intérieur, elle était aussi constamment avec Clare qu'au dehors elle était avec Hugh. Souvent elle résistait à ses propres désirs et refusait au frère un divertissement, une partie de pêche, ou une délicieuse promenade sur les coteaux d'alentour en cueillant des noix et des noisettes, pour rester avec la sœur, racontant et inventant de longues histoires, ou chantant de sa voix douce et pure, faisant enfin tout ce qui devait plaire à la généreuse petite malade, qui réclamait alors que la journée du lendemain fût tout entière consacrée à son frère. Autant donc par affection pour Hugh et Clare que pour elle-même, Ursie devenait de plus en plus chère à Mme Fitz-Gérald. Elle était réellement une aimable créature, brillante comme le jour, mais avec une certaine teinte de mélancolie, propre à adoucir ce qu'il y aurait peut-être eu chez elle de trop éclatant. Franche et ouverte, avec une fermeté de caractère remarquable à son âge, elle était réservée et modeste, et était douée d'une délicatesse de sentiment qui l'empêcha toujours d'abuser des faveurs qu'on lui prodiguait. Elle était aussi intelligente et sérieuse ; et Mme Fitz-Gérald, l'ayant trouvée un jour absorbée sur un des livres de Clare, demanda à la gouvernante de

celle-ci de vouloir bien la laisser partager quelques-unes des leçons de sa fille. La joie d'Ursie à cette nouvelle ne connut pas de bornes. Elle était alors dans sa dixième année. Tous les jours, depuis ce temps, elle passait plusieurs heures dans la salle d'étude de Clare, et cela explique pourquoi Ursie n'employait pas ce lourd patois qui tombait des jolies lèvres de Katie. Quant à cette dernière, il suffit pour le moment de dire qu'elle avait cinq ans de moins que sa sœur et était le joujou gracieux mais gâté des autres enfants. Les choses marchèrent ainsi pendant plusieurs années, quand enfin le « fainéant d'Antony » vint à se brouiller complétement avec Flynn. Cet endurant et patient personnage avertit un jour le squire qu'il « ne pouvait plus supporter ce paresseux, que c'était voler Son Honneur que de lui donner des gages, etc., etc.

Le malheureux Antony fut alors placé dans une ferme ; il mit bientôt à bout la patience du fermier, comme il l'avait fait pour le maître garde-champêtre. Le bon et facile squire lui-même s'en irrita :

— Je ferai tout pour vous plaire, Lucy, et pour servir cette pauvre Mary; mais pour Antony, un grand bon à rien qui ne sait même pas garder un langage respectueux, il doit partir.

Mme Fitz-Gérald ne put pas le contredire ; mais son cœur s'attrista au sujet de Mary et de ses enfants. Aussi ce fut presque un soulagement pour elle quand Mme Roche vint lui annoncer un jour qu'Antony s'était décidé à quitter Rathlinn. Cependant c'était une épreuve terrible pour Mary Roche, que Mme Fitz-Gérald ne parvint pas à consoler et à rassurer.

— Si encore ce n'était pas pour l'Ulster! disait-elle, s'il allait au moins dans un comté catholique! mais aucun bien ne peut nous attendre à Monaghan.

Il serait difficile de trouver les raisons d'Antony pour ce déplacement : car peut-on appeler raisons les motifs qui le faisaient agir? Quelques bavardages avec les uns et les autres l'avaient décidé.

Nous n'avons pas encore parlé de Corney, sur qui sa mère comptait pour la prospérité de leur nouvelle installation. Il avait déjà dix-sept ans au moment du départ de Rathlinn ; bien fait, fort, généreux, ardent, mais dur et entêté, il possédait tout ce qu'il y a de bon et de mauvais dans ses compatriotes. Il s'était toujours bien conduit, et le squire l'aurait volontiers gardé. Mme Fitz-Gérald s'opposa à ce qu'on essayât de le tenter; d'ailleurs il aurait résisté à la tentation. Il était dévoué à sa mère et n'aurait pas non plus laissé partir Ursie sans lui : car l'affection qui unissait le frère et la sœur était profonde et ardente. La lettre de Mary nous a mis au courant des luttes et des malheurs qui les attendaient à Monaghan. Hugh était au collége militaire depuis un mois quand sa mère de lait et sa famille partirent. Mme Fitz-Gérald s'en réjouit : le chagrin et l'indignation de son fils auraient été plus difficiles à calmer que la tristesse douce et résignée de Clare.

CHAPITRE IV

LE NUAGE

— Ah! qu'Ursie nous manque donc aujourd'hui! Elle aurait tout si bien arrangé, sans embarras ni difficulté, tandis que nous sommes là à discuter et à nous fatiguer sans avancer à rien.

C'était Mme Fitz-Gérald qui parlait, et la chose en question était l'arrangement de la fête de l'école, fête qui devait avoir lieu le jour de Saint-Michel.

— C'est vrai qu'elle nous manque, répondit Clare. Regardez ces misérables couronnes auxquelles je travaille : ce sont de vraies cordes. Quelle différente tournure elles auraient prise sous les doigts de fée d'Ursie!

— Pourtant, chérie, elles me paraissent charmantes, vos couronnes, dit le père de Clare, qui, le fusil au bras, s'appuyait sur le fauteuil de son enfant préférée. Seulement c'est un ouvrage trop fatigant pour vos petits doigts. Pourquoi ne le donnez-vous pas à une des servantes?

Clare rit de son aimable rire :

Je ne crois pas que cela fasse mon affaire, papa : leur travail ne vaudrait pas encore le mien. Mais voici Katie qui revient des bois, où je l'ai envoyée cueillir des graines et du feuillage : nous réussirons peut-être mieux avec elle.

Katie Roche s'arrêta devant l'embrasure de la fenêtre, tandis que le squire quittait la chambre, appelant et sifflant Nelly et Ponta. Elle portait une énorme corbeille aussi grande qu'elle-même et remplie de riches grappes tout humides de rosée, de branches et de graines d'un rouge de corail, de roses sauvages, de lierre et de feuillage de toutes sortes.

Le jour de saint Michel se leva brillant et radieux : la fête réussit complétement; les décorations eurent un vrai succès. Le sopha de Clare fut roulé sous la tente, où étaient placées deux tables, garnies, l'une d'articles utiles; l'autre, de jouets et de petits riens. Le tout fut distribué bien vite. Clare était très-aimée, et les enfants semblaient aussi heureux des paroles bienveillantes de leur jeune catéchiste que du présent lui-même. Il y eut un petit discours du Père O'Hara, accompagné de paroles d'encouragement aux unes et d'amicales et paternelles réprimandes aux autres, et suivi de la bénédiction du bon prêtre.

Le reste de l'après-midi devait se passer en jeux et exercices de tous genres. Les draperies de la tente furent soulevées, afin que Mme Fitz-Gérald et Clare pussent surveiller la scène à leur aise.

— Quelle est donc jolie et gracieuse, notre Katie! dit Clare. Voyez-la tourner et danser : quelle beauté elle sera dans quelques années!

Mme Fitz-Gérald sourit :

— Ne le lui dites pas, ma chère; elle en trouvera assez pour le faire.

— Le lui dire? oh! non, maman; mais la croyez-vous vraiment coquette!

— Pauvre petite Katie! je le crains, oui. Ursie sera sa meilleure amie, sage et douce comme elle est. Savez-vous, Clare, que je commence à être sérieusement inquiète?

— Et Mary, maman, cela fait peine de la voir : son visage est tout altéré. Je ne trouve pas cependant qu'il y ait raison de s'alarmer ainsi : Ursie écrit, et sa dernière lettre n'est pas très-ancienne.

— C'est vrai; mais je crois que Mary sent comme moi qu'il y a une étrange contrainte dans cette dernière lettre d'Ursie, quelque chose qui ne lui ressemble pas, qui n'est pas elle. Je ne puis l'exprimer... Nous en reparlerons, voici votre père qui vient nous égayer.

Ursie Roche était condamnée à faire le sujet de la conversation de ce jour. Le squire avait demandé au Père O'Hara ce qu'il en pensait; et dans l'esprit de tous, y compris celui du prêtre, un sentiment d'inquiétude et de malaise dominait, quoique ce ne fût pas facile à définir, comme l'a dit Clare après Mme Fitz-Gérald.

— A définir! s'écria le squire, je puis le définir quand vous voudrez. Antony Roche est un mauvais drôle : je crains que le jeune Corney n'ait été entraîné par lui. Quant à Mary, elle est une folle d'avoir laissé cette pauvre Ursie s'enterrer entre une telle paire d'individus.

— Oh! cher papa, ne parlez pas ainsi, comme s'il était arrivé malheur à Ursie. La pauvre Mary s'est trompée; elle le paye assez chèrement : cela fend le cœur de la regarder.

— Eh! pauvre femme! Dieu sait si je la plains; mais folle, elle l'a été, Clare, ne nous le dissimulons pas. Laissez-moi la consolation de vous le dire, sans vous promettre de ne pas le lui dire à elle-même.

— Oh! pour cela, vous ne nous faites pas grand'peur, dit Mme Fitz-Gérald. Mais, John, avez-vous eu d'autres nouvelles de Corney, que vous en parlez ainsi?

— Voici : le Père O'Hara a écrit au prêtre de cet infâme trou de Monaghan (le squire ne parlait jamais de rien du comté d'Ulster en termes mesurés), et il lui a répondu que le jeune homme avait été mêlé à toutes sortes d'affaires suspectes par les Sullivan, une vraie bande de bandits, tous, excepté la mère, qui est une bonne personne. Que le Seigneur la protége! Que peut faire une femme avec un mari et des fils de cette trempe? Ah! c'est une mauvaise affaire, Lucy, une mauvaise affaire! Je ne sais ce que je donnerais pour revoir cette enfant en sûreté ici.

La dernière lettre d'Ursie, dont il a été question, portait le timbre d'une des villes du centre. Cette lettre était courte et avait été écrite précipitamment. Ursie paraissait oppressée et mal à l'aise, elle soupirait pour

l'Irlande et pour sa mère, et promettait d'écrire bientôt. C'était alors au milieu d'août; on touchait maintenant à la fin de septembre, et aucune autre nouvelle n'avait été donnée.

A ce moment Mary Roche passa devant la tente. Mme Fitz-Gérald lui vit la figure pâle et fatiguée, et lui fit signe d'entrer.

— Venez et asseyez-vous un peu, Mary, dit le squire; laissez les jeunes faire l'ouvrage, et dites-nous comment cela se passe. Katie, je pense, est aussi gaie qu'un grillon et aussi occupée qu'une abeille.

Elle allait répondre quand Katie elle-même arriva en courant, tout essoufflée et le visage en feu; elle tendit sans pouvoir parler une lettre à sa mère. La pauvre femme la saisit en tremblant et la laissa tomber sur ses genoux sans la décacheter, tandis qu'elle se couvrait la figure de ses mains. Elle remerciait Dieu qui enfin lui donnait des nouvelles de sa fille, et elle offrait d'avance tout ce que ces nouvelles devaient apporter de joie ou de peine, à Celui qui lui enverrait, dans sa sagesse et son amour, l'une ou l'autre pour son bien. La lettre n'était pas longue : pourtant il sembla à tous que Mary prenait un siècle pour la lire ; elle la recommença deux fois. L'impatiente Katie demanda : — Eh bien! maman? et ne reçut aucune réponse. Alors Mme Fitz-Gérald parla : — Ursie va bien, j'espère; dites le nous, Mary.

Elle releva la tête; son visage était pâle, ses yeux fixes : — Je ne comprends pas, dit-elle. Voulez-vous la lire, Monsieur? Et elle tendit la lettre au squire. Elle était ainsi conçue :

Sept. 27.

« Ma chère maman, je pense que nous ne tarderons pas à quitter ce pays. Vous avez sans doute trouvé que je restais longtemps sans vous écrire; mais je ne me suis pas très-bien portée depuis quelque temps : l'ouvrage était très-fatigant. Chère mère, vous allez être surprise de ce que je vais vous annoncer. Corney ne retournera pas avec nous : il a toujours été, vous le savez, séduit par l'idée d'aller en Amérique, et depuis notre arrivée ici, lui et Larry Sullivan en parlaient constamment; ils sont donc partis; ils l'étaient même déjà la dernière fois que je vous ai écrit; je n'ai pas eu le courage de vous le dire alors et de vous causer ce chagrin. C'était une folie de ma part, devant à un moment ou à l'autre en venir là. Ne vous tourmentez pas, mère chérie! je crois que c'est le meilleur parti que Corney eut à prendre : il n'aurait jamais rien fait ici; et, avec la grâce de Dieu, il réussit peut-être maintenant. Je n'ai pas fini de vous causer de la peine, très-chère maman : ne vous fâchez pas si je vous dis qu'il vaut mieux pour mon père et pour moi que nous retournions à Monaghan que d'aller tout de suite à Rathlinn. Les affaires ont assez bien marché sous le rapport de l'argent; mais ce n'est pas considé-

rable, comme vous devez le penser. Un oncle des jeunes Sullivan vient de mourir; il était marchand de drap, la famille va continuer son commerce; mon père veut s'y joindre, et Mme Sullivan me demande avec instance pour l'aider. Mère chérie, ne vous opposez pas à ce dessein : c'est ce que je puis faire de mieux à présent. Vous et Katie, vous avez une maison confortable et gaie dans ce cher Rathlinn; moi je n'y serais guère utile, et mon père ne réussirait jamais là. Quand nous aurons essayé de cette nouvelle affaire à Monaghan, alors nous verrons ce qui sera le plus avantageux. Chère maman, écrivez-moi bientôt et donnez-moi votre consentement. Mes tendresses à Katie et mes respects à Mme Fitz-Gérald et à miss Clare.

« Votre fille tout affectionnée,

« URSULE ROCHE. »

Leigh, par W. Comté H.

Il se fit un silence de quelques minutes. Le squire, muet d'étonnement, avait passé la lettre à sa femme. Clare l'avait lue par-dessus les épaules de sa mère. Personne ne parla jusqu'à ce que Katie, après en avoir elle-même achevé la lecture, s'écria : — Que veut donc dire Ursie, maman ? comment! aller à Monaghan, une vraie prison! Je suis bien sûre que papa ne réussira pas plus là qu'autre part. Il ne fera qu'entortiller les choses de plus en plus, n'est-ce pas, Monsieur? dit-elle en s'adressant au squire, comme à celui qui devait partager le plus sa manière de voir.

— Je crains que nous ne nous entortillions nous-mêmes, mon enfant, et la pauvre Ursie plus fatalement qu'aucun de nous. Allons, Mary, ma bonne, prenez courage, soyez forte par amour pour votre fille. Nous sommes tous amis ici et nous allons voir ensemble ce qui peut être fait. Je m'en vais chercher d'abord le Père O'Hara : nous serons heureux d'avoir ses conseils.

La pauvre Mary répondit par des larmes à la tendre sympathie qu'on lui montrait.

Elle se leva lorsque le prêtre entra; mais elle était si émue qu'elle ne put rester debout. Le Père lui posa sa main sur la tête.

— Que Dieu vous bénisse, ma pauvre enfant, qu'Il soit votre consolation et notre guide. Tout cela semble un fil terriblement emmêlé; n'oublions pas qu'il en tient le bout : vous le savez, Mary.

— Oui, mon Père; mais on sait certaines choses sans les admettre quand le coup nous frappe.

— C'est alors, dit le prêtre, l'occasion de montrer sa foi en se confiant sans crainte dans les plus épaisses ténèbres et les routes tortueuses. Ce n'est pas dans la pleine lumière et les routes faciles que nous pouvons le plus mériter, mais bien dans les épreuves comme celles que Dieu vous envoie. Allons, à l'œuvre, et voyons cette lettre. — Il la lut deux fois en silence, puis s'écria :

— Que Dieu la protége, la pauvre enfant! Quand elle a écrit, elle était dans un grand trouble.

— Comment Ursie, dit Clare, peut-elle désirer de retourner à Monaghan ?

— Elle ne le désire pas, Clare, petite folle, répondit le prêtre avec un sourire triste. Elle est, comme je l'ai dit, dans un grand trouble, et veut aller où elle ne sera pas observée.

— Quel trouble peut-elle donc avoir, qu'elle veuille me le cacher à moi et à ses amis? Ursie a toujours été ouverte et franche comme le jour; elle a toujours été une bonne enfant : que peut-elle avoir à faire avec les mystères, les cachotteries et le mal ?

La mère d'Ursie parlait avec un accent passionné. Ce nuage qu'elle ne pouvait percer l'accablait; la pensée que le Père O'Hara disait vrai augmentait sa peine.

— Ne parlez pas de « mal », Mary. Les ténèbres l'environnent toujours; mais il peut y avoir de l'obscurité sans qu'il y ait de mal, et c'est ici le cas, au moins en ce qui concerne Ursie. « Elle a toujours été une bonne enfant », dites-vous. Ayez confiance, Mary, en votre fille et en Dieu.

Cette ferme confiance en Ursie était la plus grande consolation que le Père O'Hara pouvait donner à Mary, qui lui en exprima toute sa reconnaissance.

— Pardon, mon Père, s'écria à la fin le squire ; mais pendant ce temps nous n'avançons pas notre affaire : je veux parler de ce voyage si dénué de sens commun. Je l'arrêterai, ou mon nom n'est pas John Fitz-Gérald.

Et, à l'appui de sa parole, il donna sur la petite table de Clare un coup vigoureux, qui fit résonner tous les verres.

— Vous êtes aussi de cet avis, n'est-ce pas, Mary? demanda madame Fitz-Gérald.

— Eh! certainement, reprit le squire; je regarde cela comme convenu, ou bien elle serait aussi folle que la pauvre fille et son père. (Il se retint, il allait dire : son imbécile de père.) Elle doit revenir, elle reviendra. *Monaghan*, vraiment ! Et le squire s'arrêta sur ce mot, dans l'excès de son indignation.

Il fut décidé alors qu'Ursie serait rappelée; sa mère devait lui écrire le soir même, refuser son consentement au projet de Monaghan, et lui ordonner de revenir au plus tôt à Rathlinn.

On n'avait encore rien dit d'Antony, mais il était nécessaire d'en parler.

— S'il veut revenir avec sa fille, c'est bien, dit le prêtre; cependant il peut refuser de la suivre. Vous devez penser à tout cela, Mary; je

crois que vous serez pleinement justifiée devant Dieu d'enjoindre à votre enfant de vous obéir, même contre la volonté de son père.

— Je suis prête à le faire, mon Père. Je me suis terriblement trompée : ma punition est venue. Oh ! non, je ne la laisserai pas davantage loin de moi. Antony nous a fait du mal, à elle et à moi. Je ne la lui confierai pas plus longtemps. Elle me reviendra ; *il faut* qu'elle me revienne. Mon enfant, ma pauvre Ursie ! Je m'en vais écrire la lettre.

— Une minute encore, Mary. Si son père ne l'accompagne pas, nous ne voulons la confier à personne pour nous la ramener. Dites-lui de vous répondre immédiatement ; et, s'il le faut, le squire ou moi nous irons la chercher.

Madame Roche répondit par quelques mots de gratitude, et s'en alla suivie de Katie.

— Oh ! j'espère bien qu'elle obéira, dit Clare les larmes aux yeux.

— Je l'aurais certifié il y a une semaine, répondit madame Fitz-Gérald ; maintenant....

— Cet Antony Roche ! s'écria le squire ; il n'y a pas d'homme plus tristement doué. S'il n'a jamais été ici tout à fait dans le mal, c'est l'occasion qui lui en a manqué ; mais c'est un homme sans principes, sans bon sens. Dans cette ville de protestants, les tentations ont dû l'entourer ; il s'est engagé dans quelques mauvais pas, dans des coups désespérés ; à quels degrés ? Dieu le sait ! mais dans lesquels sa pauvre innocente fille n'a rien de plus à faire que ce qu'aurait à faire un ange du ciel. J'en réponds. Eh quoi ! je connais cette enfant aussi bien que ma Clare, et je ne penserais pas plus de mal de l'une que de l'autre. Que Dieu les garde toutes deux ! — Et les yeux du bon squire étaient humides de larmes. — Elle n'a rien à cacher, Ursie, elle souffre pour les péchés des autres, elle est prête à se sacrifier pour eux Je vous le dis, c'est aussi près que possible de la vérité.

— Je pense, dit le Père, qu'il y a en effet beaucoup de vrai dans vos paroles : le temps nous le prouvera. Mais nous ne devons pas juger trop sévèrement ce pauvre homme. Ayons confiance en Ursie, et consolons sa mère avec cette confiance. Dieu nous montrera la vérité au temps et de la manière qu'Il le jugera. Un nuage nous enveloppe ; il peut le dissiper : nous n'avons qu'à attendre.

CHAPITRE V

URSIE

La lettre fut écrite et expédiée. Jamais anxiété ne fut plus grande. La réponse ne se fit pas longtemps attendre ; elle était courte, brusque, presque sévère : — « Je vous obéirai, ma mère, écrivait Ursie. Mon père

abandonne son plan, puisque vous le désapprouvez, et sous peu nous serons à Rathlinn. Que Dieu veuille que ce soit pour le mieux! Lui seul le sait. » — C'était tout. Mais madame Roche était trop profondément reconnaissante du seul fait du retour de sa fille, pour s'arrêter à la manière dont Ursie l'annonçait. Elle s'était toujours reproché avec amertume d'avoir laissé partir Ursie, et elle s'était figuré que le refus de sa fille serait la punition de ce « péché », comme elle appelait son erreur.

— Non! pas de péché, Mary, dit le squire avec entrain, simplement une grosse bévue.

Quand il se retrouva avec sa femme, il laissa éclater sa mauvaise humeur.

— Je suis heureux de l'arrivée de la pauvre fille; mais, vrai! Lucy, je suis bien contrarié que cet imbécile d'Antony ait changé d'idée. Cela n'aurait pas été une perte s'il s'était dirigé vers le « sombre Nord », une bonne place pour lui, je vous assure.

— Mon cher John! un jour à peine avant la lettre d'Ursie, vous étiez tout bouillant à l'idée qu'il tiendrait sa résolution. — Et elle riait et jouissait du petit embarras qu'elle occasionnait au bon squire, et vraiment la tentation était séduisante.

— Une résolution! Comment diable un fou comme Antony Roche pourrait-il en concevoir une?

— Allons, reprit madame Fitz-Gérald. Je ne crois pas que ce soit loyal d'abord de blâmer ce malheureux, parce que vous vous êtes figuré qu'il ne serait pas raisonnable; ensuite de le quereller, parce que, sans que vous vous y attendiez, il montre une petite dose de raison.

Le squire sembla un moment interdit, puis ne tarda pas à s'écrier :

—Que vous êtes terrible, Lucy, avec votre petite tête d'Anglaise si calme! Ce n'est pas là la question. Il est certain que c'est un homme à n'être raisonnable que lorsqu'il ne le faut pas.

Et il s'en alla, sifflant après lui ses chiens et laissant sa femme et sa fille rire de sa boutade.

Mary était toute remplie de joie et de reconnaissance :

— Quelle honte à moi d'avoir cru qu'elle me refuserait, ma bonne Ursie! elle qui jamais n'a voulu me causer de peine!

Il fut décidé qu'Antony et sa fille demeureraient à la loge, que celle-ci ouvrirait la porte et travaillerait à l'aiguille. Ainsi elle se rendrait utile et resterait indépendante, même si elle voulait plus tard changer ses plans. Quant au père, il n'était pas aussi facile de savoir ce que l'on ferait de lui. On le laisserait certainement indépendant, dans un certain sens du mot, mais il y avait peu d'espoir qu'il se rendît utile.

Quelques jours se passèrent, puis la grosse et lourde voiture qui avait amené à Rathlinn Katie et sa mère, s'arrêta de nouveau devant les grandes

grilles de Fitz-Gérald-Castel pour laisser descendre deux voyageurs. Ursie paya le conducteur, et, avec son père, porta les effets dans la loge, où les attendait une petite demoiselle, envoyée là pour mettre tout en ordre.

— La voiture, dit-elle, est en avance d'une bonne demi-heure; sans cela madame Roche aurait été ici pour vous recevoir. Dois-je aller au château la prévenir? J'y serai bien reçue, j'en réponds!

Non, je vous remercie, Norah. Vous êtes Norah Burke, n'est-ce pas? Je vous reconnais, quoique vous soyez bien grandie. Tout est en ordre, je n'ai besoin de rien, merci. Vous pouvez donc partir; n'avertissez pas ma mère. Il vaut mieux qu'elle ne se dérange pas.

La petite Norah se trouva ainsi congédiée, avec douceur certainement; mais quelle voix étrange, grave jusqu'à la sévérité! Et Norah, qui avait toujours entendu parler de l'aimable et brillante Ursie Roche, dont le retour réjouissait tout Rathlinn, jeta à la dérobée un regard effrayé et timide sur Ursie, dont les traits pâles et fermes s'alliaient avec la gravité de la voix. Elle se dépêcha de courir annoncer ces nouvelles à tous, sans avertir encore Mme Roche. — Qu'elle est étrange! pensa Norah, si peu semblable à ce que je m'attendais!

Maintenant que le père et la fille sont seuls, nous allons les examiner plus attentivement. Nous commencerons par le premier : il nous intéressera moins et sera plus vite expédié. La description du squire était juste, « un homme sans bonne façon et sans cervelle. » Il répond bien à ce portrait, assis dans cette attitude gauche et grossière près de la table que la petite Norah a préparée pour le thé; sa figure est sans expression, sans aucun charme; ses regards distraits et errants, son front fuyant, dévoilent beaucoup de faiblesse et d'indécision, tandis que ses épais sourcils et sa bouche maussade dénoncent cette obstination déraisonnable qu'on voit souvent alliée à la faiblesse de caractère et qui est un si triste substitut de la fermeté; sa bouche tout asiatique ne possède même pas cette expression de bonhomie ou de finesse qui pourrait faire oublier la laideur de ses grotesques proportions; quoique les yeux soient comme ceux de la plupart des Irlandais, grands et beaux et ombragés de longs cils noirs, leur manque d'expression, excepté cette indescriptible expression de ruse et de mauvaise humeur, les empêche d'être ce qu'ils devraient être, les seuls bons traits de la figure; les manières, ainsi que le maintien et l'allure, sont gauches et lourdes; enfin, le tout ensemble justifie pleinement les épithètes peu flatteuses qu'on joignait à son nom à Rathlinn : « le fainéant, le gauche, l'imbécile Antony Roche. » Mais, ce qui est plus triste encore que tout cela, il y a dans son regard quelque chose qui révèle l'habitude de la boisson, des mauvaises compagnies et de la corruption.

Et Ursie? Voyez-la, tandis qu'elle est assise près de l'embrasure de la fenêtre, regardant au dehors, grave et silencieuse, sa figure jeune et pâle

éclairée par les derniers rayons du soleil couchant. Elle a rejeté en arrière son châle d'une couleur foncée, le chapeau de paille qu'elle tenait par les brides a glissé le long de ses doigts et est tombé à ses pieds sans qu'elle y prît garde. Vous ne l'avez pas vue encore, ou alors vous vous demanderiez étonné si c'est réellement la brillante jeune fille qui a quitté Rathlinn il y a de cela trois ans. Ce changement ne s'est pas fait en cet espace de trois années, c'est-à-dire de seize à dix-neuf ans; il a été l'œuvre de quelques mois. Lorsque sa mère la reverra, elle le reconnaîtra au premier coup d'œil. Vous ne devineriez jamais sans le savoir la parenté qui existe entre Ursie et Antony. La distinction et l'intelligence sont les traits caractéristiques de la fille, comme leur manque total est celui du père. Son attitude est empreinte d'une grâce facile et simple; ses larges bandeaux noirs sont posés sur une tête petite et bien faite, et le front est extraordinairement candide et uni. Dans ses yeux bruns on lit la douceur, la fermeté et la franchise. Son teint est clair et pâle, mais non d'une pâleur maladive; sa bouche, aimable et souriante, est le plus joli trait de son visage. Tout cela, vous l'auriez vu quand elle donna à sa mère le baiser d'adieu au mois de mai dernier. L'expression maintenant est si changée, si différente, qu'il a fallu, pour opérer une telle altération, quelque chose de bien plus terrible que la misère, l'âge ou la maladie. Il y avait toujours eu en elle une grande fermeté; et ce don, joint à la douceur et à la modestie, faisait le charme particulier de sa physionomie comme de son caractère. A présent l'expression ne peut être analysée; les lèvres sont fermées, serrées même; sur le front si large pèse un poids d'inquiétude et de préoccupations. Les yeux de la pauvre fille ont un regard fixe et vague, un regard qui semble ne plus pouvoir s'arrêter sur quelque chose de capable de l'intéresser ou de l'émouvoir. Il y a chez elle une contrainte pénible et peu naturelle, une contrainte annonçant qu'Ursie exerce sur elle-même un empire rigide, étrange et triste allié à une figure si jeune; jeune par les contours arrondis et les teintes si harmonieuses, mais dont le caractère général conviendrait mieux une femme du double de son âge et ayant acquis l'expérience que donnent les années.

Quelle était donc l'expérience d'Ursie? Terrible et étonnante, penserez-vous en la regardant, doit être expérience qui, en quelques mois, a fait l'ouvrage de plusieurs années.

— Ursie! — Elle était assise tranquillement et absorbée dans ses pensées, quand son père rompit ainsi tout à coup le silence. Elle tressaillit violemment, et sur sa physionomie s'opéra un nouveau changement plus frappant et plus triste encore. Une sauvage expression de frayeur, plus que cela, d'horreur, se répandit sur sa figure et y sembla imprimée à jamais, quoiqu'elle dût disparaître aussitôt. C'était pitié de voir cet air terrifié et frappé; mais vous ne le verrez pas souvent : ce jeune visage est trop



éprouvé pour se laisser décomposer ainsi. Une violente surprise peut pourtant briser cet empire qu'Ursie sait ordinairement si bien garder sur elle-même et faire revenir alors cette expression telle qu'on l'a vue, quand elle a entendu la voix de son père l'appeler au milieu d'un profond silence.

— Je pensais, Ursie, que vous feriez bien d'aller à la rencontre de votre mère. Cela me fait un singulier effet d'attendre : il y a déjà si longtemps que la voiture est arrivée!

Ursie soupira tristement, tandis que son expression accoutumée revenait peu à peu.

— Ma mère, dit-elle, ne sait pas que nous sommes ici, mais il va être l'heure où la voiture arrive ordinairement : maman va donc bientôt venir — trop tôt, pauvre mère! murmura-t-elle.

Et elle ramassa son chapeau, se mit à plier son châle, puis à marcher et à regarder à droite et à gauche dans la chambre d'une façon distraite et sans but, comme une personne préoccupée. Une fois elle s'arrêta devant son père.

— Vous vous souviendrez bien de tout? dit-elle avec expression. C'est surtout au premier moment que vous devez faire attention; après, cela vous sera plus facile. Ne dites pas plus de paroles que vous ne serez obligé d'en dire; laissez-moi parler la première. M'entendez-vous? me comprenez-vous?

— Oui, oui, je vous comprends; mais, vous savez, je n'ai jamais grand'-chose à dire. Ah! sûr, Ursie, aucun de mes membres ne serait revenu dans cet endroit, si cela n'avait été pour vous : car nous n'aurons pas souvent de bons moments, maintenant que nous sommes ici.

Elle sourit avec amertume, puis elle répondit :

— Je n'en recherche pas. Dieu sait que, si j'avais pu, je ne serais pas revenue dans ce pays.

Tout à coup, la couleur monta violemment à son visage pour s'évanouir aussitôt.

— Ma mère est arrivée! Que Dieu me prenne en pitié! murmura-t-elle; et, faisant le signe de la croix, elle alla ouvrir la porte du cottage, et tomba dans les bras de sa mère.

CHAPITRE VI

UN DÉSIR ACCOMPLI

Il y eut un long et silencieux embrassement. Le cœur de la mère était trop rempli pour qu'elle pût parler d'abord, et Ursie fut heureuse de cet instant de répit, qui retardait les questions et les regards inquiets : elle goûtait le repos, la pauvre enfant, ainsi pressée dans les bras de sa mère,

et la consolation dans ces caresses si tendres. Seulement pour une minute, pensait-elle, en tenant cachée sa figure. Elle savait qu'une fois la première émotion passée elle devrait relever de dessus les épaules de sa mère ce visage altéré. Et alors, quand elles se seront regardées un instant l'une l'autre, il n'y aura jamais plus pour elle de consolation sans mélange : le nuage répandu sur sa jeune vie l'enveloppera pour toujours.

— Ursie, ma fille chérie, laissez-moi vous regarder!

Le moment était venu, et, à la clarté d'un rayon d'automne, la mère regarda son enfant. Le visage de Mary Roche devint aussi pâle que celui qu'elle contemplait, et prit à son tour une singulière expression de terreur et d'inquiétude; ses propres yeux semblaient refléter l'étrange et fixe regard d'Ursie. Pour la jeune fille, ce fut un moment d'angoisse inexprimable ; jusqu'à son dernier jour elle n'oublia jamais la peine qu'elle ressentit, là, devant sa mère, les mains dans les siennes et sous son œil pénétrant ; mais aucun de ses traits ne trahit l'émotion de son cœur, elle garda son même regard contenu, sévère, rigide : étrange et triste regard dans le visage d'une si jeune fille revoyant sa mère après plusieurs mois d'absence!

— Ursie, mon enfant, qu'y a-t-il? qu'est-ce que cela signifie? Vous n'êtes plus l'Ursie que j'ai quittée cet été. Oh! plût à Dieu que je ne l'eusse jamais fait !

La pauvre mère pensa que la voix était aussi changée que le visage quand elle entendit la réponse.

— Non, mère, je ne suis pas la même Ursie : je suis plus âgée de quatre mois et plus raisonnable aussi, je l'espère. Et laissez-moi vous dire à mon tour, mère chérie, que vous n'êtes pas la même non plus : vous êtes plus forte et plus vigoureuse que quand nous nous sommes séparées à Monaghan.

— Plût à Dieu que nous ne nous fussions jamais séparées! s'écria Mary Roche dans une émotion extraordinaire et inexprimable. Plût à Dieu, Ursie, mon enfant, que je n'eusse jamais cédé à la folie et à la déraison! J'ai été punie, je le vois; et vous, pauvre enfant....

Sa fille l'interrompit.

— Dieu seul sait ce qui aurait été mieux. Mais, mère, ne regardons pas ainsi en arrière ; non, c'est une mauvaise habitude que nous avons.

Un étrange et froid sourire, plus triste que les pleurs, errait sur ses lèvres pendant qu'elle parlait.

— Entrons, maman, ajouta-t-elle, vous n'avez pas encore vu mon père.

Et elle retourna dans la loge. Sa mère la suivit comme dans un rêve, un rêve affreux, un cauchemar, dont elle espérait sortir pour retrouver son ancienne, sa véritable Ursie. Elle fut heureuse quand la première en-

trevue avec Antony fut finie et qu'elle fut libre, son mari n'étant pas porté à la conversation, de surveiller sa fille, tandis que celle-ci apprêtait le thé, de la surveiller comme si elle était une étrangère à qui elle s'intéressait beaucoup, c'est vrai, mais dont les habitudes et le caractère lui étaient complétement inconnus.

— Et Katie, mère? reprit la même voix calme et mesurée, n'est-elle pas avec vous? Rien de fâcheux ne la retient, je pense?

— Rien de fâcheux ne retient jamais Katie. Elle est toujours bien portante, toujours heureuse.

Et la pauvre mère se retourna pour cacher les larmes qu'elle ne pouvait retenir en regardant sa fille, qui, elle, certainement n'était pas heureuse.

— Elle m'a dit qu'elle serait aussi vite rendue que moi; seulement la petite est toujours la même : une chose ou une autre la dérange de sa route. Mais vous ne me contez pas vos nouvelles, Ursie?

La pauvre fille s'arrêta un instant, un seul instant avant de répondre. Sa mère comprit que cette pause, quelque courte qu'elle fût, était un effort pour se raffermir.

— Nos nouvelles ne sont pas longues, n'est-ce pas, mon père? De durs travaux, des marches pénibles et quelquefois des logements impossibles... N'ayez pas l'air grave pour cela, mère : nous avons eu tout le temps un ciel superbe, et j'ai trouvé l'Angleterre un très-beau pays; par conséquent il faut vous réjouir avec moi.

C'était un triste essai de gaieté : mais la pauvre Mary aimait trop sa fille pour ne pas tâcher de paraître s'en contenter; et elles étaient encore à causer de l'Angleterre, de ses champs et de ses prairies, quand la petite porte du jardin fut ouverte brusquement et avec fracas, et Katie Roche se précipita dans la maison, semblable à un vrai rayon de soleil, si le tapage qu'elle fit ne l'avait fait plutôt ressembler à un petit ouragan. Elle embrassa Ursie vivement, la conduisit en pleine lumière, et, tenant le pâle visage de sa sœur dans ses mains brunies, elle fit une inquisition générale. Cette investigation ne devait pourtant pas autant décomposer Ursie que le regard pénétrant de sa mère. Pour dire la vérité, malgré ses manières caressantes, il n'y avait pas grande tendresse dans le cœur de Katie.

— Là, vrai, Ursie, c'est un mauvais sort qu'on vous a jeté en Angleterre; pendant ces trois mois vous êtes devenue une vieille femme.

— Et vous, chère Katie, vous en êtes devenue une jeune. Voyez comme elle a grandi ! mon père.

Les essais jusqu'alors inutiles pour amener Antony à se mêler à la conversation furent plus heureux maintenant. Katie était la préférée de son père, et il se mit à s'occuper d'elle et à l'amuser à sa façon, c'est-à-dire avec ses manières gauches et lourdes. Katie se prêta à la chose, rit avec lui ou de lui, fit des questions sans attendre les réponses et

dansa autour de la chambre, chantant ou babillant. Ursie semblait soulagée par tout ce mouvement. Mme Roche ne put le supporter : ses nerfs étaient tendus et agités, son cœur plein d'une anxiété qui, pour être vague et indéfinie, n'en était pas moins pénible. Katie étonnée ouvrit de grands yeux quand sa mère, d'une voix saccadée qui trahissait une émotion intérieure, lui dit de se taire et d'agir comme une créature raisonnable plutôt que comme une écervelée.

— Vous n'avez ni raison ni sentiment. La première nuit de l'arrivée de votre père et de votre sœur !

Katie fit une petite moue et sembla mortifiée de ce reproche.

— Laissez la petite, Mary, grommela son mari. Je ne vois pas pourquoi vous blâmez son entrain ; c'est la seule qui ait ici un visage un peu gai.

Elle fut heureuse de ce sentiment paternel, de quelque manière qu'il fût montré, et répondit :

— C'est vrai, Antony, et ce soir nous ne devons pas gronder. Que Dieu vous garde toujours le cœur joyeux, chère enfant !

Et elle passa avec tendresse la main sur la chevelure soyeuse de sa fille, tandis qu'elle jetait un regard attristé sur l'aînée, dont l'attitude inclinée et l'expression prouvaient un cœur oppressé.

— Votre sœur doit être lasse, Katie; et cependant elle doit encore aller au château voir ces dames.

Une autre diversion ! La pauvre Ursie savait qu'elle serait bien courte et que de nouveaux regards scrutateurs et étonnés l'attendaient ; mais tout valait mieux que de rester ainsi entourée dans cette petite pièce. Quoiqu'elle aimât tendrement Clare et sa mère, ce qu'elle souffrirait auprès d'elles n'approcherait jamais de ce qu'elle avait souffert et souffrait auprès de sa propre mère. Hors de là tout lui paraissait un soulagement.

Elles prirent donc toutes trois le chemin de la maison. Un doux et mélancolique crépuscule enveloppait alors la terre; un silence profond régnait dans la campagne. Le bruissement du vent dans les branchages élevés de l'orme, le bourdonnement du hanneton, le vol subit de la chauve-souris ou le cri aigu du hibou dans les coins reculés du parc, l'aboiement éloigné d'un chien du village ou le « bonsoir » d'un honnête laboureur revenant de son travail, tous ces sons ne rendaient que plus profond le sentiment de ce silence. Katie elle-même était subjuguée, plus encore peut-être, il est vrai, par le souvenir de la sortie extraordinaire de sa mère que par la douce influence de l'heure. Pour Mary Roche cette soirée fit l'effet d'un baume; ses larmes tombèrent invisibles, excepté pour Dieu et ses Anges, tandis qu'elle marchait, son bras enlacé autour de l'enfant qui lui était si chère, plus chère que jamais, maintenant que le chagrin pesait sur elle. Mais son âme était trop triste pour que des causes

extérieures pussent lui apporter de véritables consolations; et, avant qu'on eût atteint la fin de la longue avenue, elle songeait avec amertume, comme cela arrive souvent, au désappointement de son désir accompli. Était-ce donc cela qu'elle avait tant souhaité? Il en est le plus ordinairement ainsi, pauvre Mary, de toutes nos espérances, à moins qu'elles ne soient d'un ordre supérieur.

Et Ursie? Hélas! cette nature si calme, cette vue, ces sons n'apportent aucun baume sur son cœur déchiré; elle n'en a pas même conscience. Si elle était seule, elle en subirait peut-être la douce influence; ou, si le poids qui l'accable ne peut être soulevé pour un seul instant, si elle ne doit jamais sentir le soulagement si naturel des larmes, au moins elle aurait la consolation (étrange consolation à son âge!) de pouvoir « se laisser aller », de n'être pas surveillée, de n'avoir pas besoin de composer son visage et sa voix, de garder cette cruelle vigilance sur chacun de ses mouvements et de ses regards.

— Et c'est ainsi que cela sera toujours maintenant, se disait-elle avec un certain fiel, à la pensée de cette vie ouverte devant elle.

Un sentiment plus doux se mêlait à cette amertume : c'était une immense pitié pour sa mère.

— Elle était si fière de mes tendresses, de ma confiance pleine d'abandon! pauvre mère!

Mais aussitôt elle chassa au loin ces pensées qui pouvaient l'amollir et lui faire perdre son empire sur elle-même. Quand elles approchèrent du château et furent éclairées par les lumières qui y brillaient, Mary Roche retira timidement son bras et regarda une fois encore la blanche figure de sa fille.

— Par ici, chère Ursie.

Et avec un soupir et une prière elle frappa à la porte de la jolie chambre où nous avons déjà vu Clare Fitz-Gérald. Ce fut la douce voix de Clare qui répondit. Alors, renvoyant Katie, Mme Roche entra avec Ursie.

— Ursie, chère enfant, soyez la bienvenue!

Mme Fitz-Gérald s'arrêta brusquement et regarda avec stupéfaction sa vieille servante. Mary avait la figure tournée et ne rencontra pas le regard de sa maîtresse. Quant à Ursie, penchée sur la couche de Clare, dont elle embrassait la main, elle avait le visage caché.

— Cela n'a pas le sens commun, Ursie : je veux un bon et vrai baiser. Allons, que je vous regarde.

Et avec douceur et gentillesse, Clare la mit en pleine lumière.

— Ursie! Oh! maman, qu'est-il donc arrivé?

Était-ce vraiment là ce qu'avait tant désiré la pauvre mère? son désir était-il accompli?

A. MARBER.

(La suite au prochain numéro.)

AU RÉDACTEUR

Paris, le 25 avril 1866.

Monsieur,

Dans le numéro de la *Revue du Monde Catholique*, publié le 10 de ce mois, vous appréciez la conduite des prêtres dont le nom figurait sur la liste des membres fondateurs de la *Société pour une traduction nouvelle des Livres saints*, et qui ont demandé qu'il en fût effacé.

Cette appréciation peut, ce me semble, se résumer ainsi : « Ils s'étaient « engagés à la légère, sans avoir étudié le terrain; mieux informés, ou « cédant devant l'émotion publique, ils ont ensuite retiré successivement « leur adhésion. »

Vous serez bien aise, Monsieur, de reconnaître que ce jugement comporte une exception à tout le moins, lorsque vous m'aurez permis de reproduire ici les quatre affirmations suivantes :

Je n'ai appartenu à la Société pour la traduction des Livres saints ni un jour, ni une heure, ni de près, ni de loin;

Invité aux séances qui ont précédé et préparé celle de la Sorbonne, je n'ai point répondu à cette invitation;

Je n'ai été ni consulté ni prévenu au sujet de l'insertion de mon nom sur la liste des fondateurs :

J'ai protesté contre cette insertion, dès qu'elle m'a été connue , dans le numéro du journal *la France* qui a été distribué *avant* la séance d'inauguration tenue à la Sorbonne.

En ajoutant mon nom à celui des hommes si respectables d'ailleurs qui souhaitaient que cette Société fût constituée, on a voulu me faire honneur, je n'en doute point; mais, pour ce cas du moins, on faisait une méprise singulière contre laquelle je ne saurais réclamer ni trop souvent, ni trop vivement.

Je vous serais fort obligé, Monsieur, si cette lettre était insérée dans le prochain numéro de la *Revue*.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération très-distinguée.

l'Abbé Isoard.

Nous accédons très-volontiers à la demande de M. l'abbé Isoard, bien que nous croyions n'avoir rien dit, rien écrit, qui puisse provoquer l'interprétation qu'il redoute. Voici, en effet, les passages de notre article relatifs à M. l'abbé Isoard :

« Quelques ecclésiastiques portés *indûment* sur la liste des fondateurs *s'empressèrent de réclamer dès que cette liste fut connue* ou dès que la séance de la Sorbonne eut saisi l'opinion. Nous donnons la phrase essentielle et la date de ces réclamations.

« M. l'abbé Isoard. — 20 mars. — « Une note insérée dans la *France* de ce jour me met au nombre des membres fondateurs de la *Société nationale*, etc. C'est un honneur auquel je n'ai nul droit, et que je ne saurais en aucune façon accepter. »

Cet extrait et l'observation qui le précède établissaient trop bien la vraie situation de M. l'abbé Isoard, pour que nos lecteurs aient pu compter le savant directeur de l'école des Carmes, parmi les ecclésiastiques qui, après *s'être engagés à la légère*, ont opéré un peu tard leur mouvement de retraite. Aussi sommes-nous tentés de croire que sa lettre a surtout pour but de montrer que, loin de s'être rangé un seul instant parmi les adhérents de la *Société nationale*, il a toujours et très-formellement condamné cette entreprise. Il ne veut pas être compris même parmi les neutres. Qu'il nous permette de l'en féliciter.

Eugène VEUILLOT.

NOUVELLES DÙ PAYS LITTÉRAIRE

Allez! c'est un singulier pays, que le pays littéraire! Quand on y a fait une promenade, seulement sur le papier, on en revient la tête lourde, le cœur gros, ahuri!

Depuis quelque temps les chroniqueurs se sont multipliés, pour les besoins de la presse quotidienne, à un sou et à deux sous. C'est une race à part dans la littérature que ces chroniqueurs. Ils doivent tout savoir, à la condition de ne pas tout dire. Ne sachant rien par moments, ils font pis que tout dire. Les uns inventent des faits en vue du bénéfice de la rectification : Faire et défaire, dit le proverbe, c'est toujours travailler; les autres s'emparent d'un triste événement qui, en bonne justice, aurait droit à trois ou quatre lignes discrètes, et ils dansent une lugubre farandole à l'entour; les uns et les autres, condamnés à emplir de n'impoite quoi leur tonneau quotidien des Danaïdes, y jettent les premières choses venues, pourvu qu'elles procèdent des notabilités parisiennes. C'est un véritable carnage. Tout homme qui n'a pas le bonheur d'occuper en ce monde un petit coin obscur, peut s'attendre à passer, un jour ou l'autre, par les mains des chroniqueurs. On lui attribuera ceci ou cela : des malices, des gaucheries, des impertinences; défends-toi, homme notable! explique, réclame, proteste! et si ta lettre n'a pas le ton de la belle humeur, souriante, tu recevras une volée de bois vert chronical!

Ainsi M. de Lamartine fut accusé de s'être permis une plaisanterie contre Victor Hugo : un fou devenu un imbécile. Il a dû écrire, pour nier et pour s'excuser; même il s'est senti contraint de faire un compliment public à l'auteur des *Chansons des Rues et des Bois*. Pauvre poëte!

Et M. le marquis de Boissy. Une première fois, on mit à son compte quelques paroles d'un catholicisme ultrà-libéral. Il a réclamé très-vivement, mais avec deux ou trois bémols onctueux à la clé, comme cela se dit dans le pays littéraire. Il se croyait quitte! La semaine suivante cela recommencait, sous prétexte d'un objet d'art, d'un tableau, d'un n'importe quoi ou qui : explications, commentaires, réponses, malentendus; tout doucement le noble maëstro de l'épigramme en est arrivé à fournir de la copie semi-quotidienne à la petite presse, si bien que nombre de personnes dans le vulgaire, peuvent le prendre pour un laborieux rédacteur à cinq-cents francs par mois. Le voilà intercalé dans le personnel du journal *l'Événement*. Il va, il fait, sa copie est bonne, on en est assez content.

Ah! cela me rappelle que semblable mésaventure, ou semblable honneur m'est arrivé...

Faisons comme les chroniqueurs, élevons un vaniteux piédestal entre parenthèses, et grimpons-y!

Il y a quelque trente ans, (hélas! je n'étais déjà plus de la première jeunesse) ; j'habitais une assez grande ville dans les montagnes de l'Auvergne, chef-lieu militaire, où la gendarmerie du département se réunissait à ses heures pour subir des inspections. Un beau matin, je m'aventurai sur un bidet de louage, pour faire une lointaine visite à quelque séculaire donjon. Le bidet aussi n'était plus de la première jeunesse, et c'était là son moindre défaut. Une crinière malpropre, la tête basse, la queue humble, de longs poils aux jambes et de larges pieds plats, enfin un bidet qui pouvait être à *Gladiateur*, ce qu'est un numéro du *Siècle* à une symphonie de Mozart. Mais point vicieux! Nous allions bien doucement; nous faisions d'affreuses glissades sur le pavé de la rue, pavé en cailloux luisants et arrondis. Tout à coup! un grand tumulte se manifeste derrière moi. Mon Pégase essaye de relever la tête et de prendre une allure quelconque. Le bruit se rapproche avec une célérité inquiétante. C'était le peloton de gendarmerie à cheval qui s'avançait au trot. Ce corps est en général pacifique, même enclin à une sorte d'amabilité paternelle. Il n'y avait pas de milieu à prendre d'ailleurs : la gendarmerie occupait toute la largeur de la rue. Ou bien il fallait nous anéantir moi et mon bidet, ou bien il fallait nous entraîner dans le sillage du peloton.

On nous entraîna, et en vérité cela ne fit pas trop de scandale. Mon bidet prit tout de suite le trot ; par moments même il forçait le trot, ce qui obligea le brigadier de droite à nous dire :

— Attention, là, au centre! vous *étroupassez* l'alignement.

La chose dura au moins dix minutes, je vous assure. Pendant dix minutes, j'eus l'honneur de me trouver en collaboration avec la gendarmerie départementale, comme à peu près M. de Boissy avec l'*Evénement*.

Une fois hors la ville, le peloton devait prendre une route à gauche, coupant à angle droit celle que nous suivions. Le capitaine commanda un *à droite par quatre!...*

Nous ignorions absolument cette manœuvre.

Cela se fit très-vite. Il y eut, de notre côté, un trouble anxieux. Mon bidet exécuta plusieurs tours sur lui-même et parut ressentir quelques atteintes désagréables; mon chapeau tomba, je me retins à la crinière!...

Puis nous nous trouvâmes seuls, au plein milieu de la grande route, immobiles, étonnés, dans un abandon satisfaisant, quoique peu flatteur.

Lui, le peloton, nous octroya un immense éclat de rire en guise d'adieu, car vous connaissez la ballade du pays littéraire : « *Dans la gendarmerie, quand un gendarme rit*, etc... »

Mais M. de Boissy doit être ferme en selle, et lorsque l'on commandera un *à droite par quatre* dans les colonnes de l'*Événement*, je suis bien sûr qu'il saura retenir son chapeau.

J'ai dit que l'on inventait des faits en vue du bénéfice de la rectification. Une de ces hardiesses chroniqueuses a été menée avec une rondeur des plus amusantes. C'est le poëte Beaudelaire qui en a eu le profit. Une maladie... littéraire, une atteinte cérébrale je crois (on souffre toujours par où l'on a péché), le retient actuellement en Belgique. Les chroniqueurs ont d'abord annoncé sa mort; puis, tout aussitôt, ils se sont pris à jeter sur sa mémoire des fleurs nécrologiques en abondance; quelques-uns méconnaissant le proverbe : « on ne doit abuser de rien, » débutaient ainsi : « Mort du poëte Beaudelaire, premier article. » Ceux qui avaient fini leur besogne à l'endroit, ont vite recommencé leur besogne à l'envers; plus simplement, ils se sont procuré la douce satisfaction de démentir la fausse nouvelle : le poëte Beaudelaire n'était pas mort! Vous croiriez que les autres s'en seront tenus à leur premier article et auront arrêté les frais de la nécrologie? Point! Tout en partageant la joie commune, ils ont continué leurs lamentations bien senties; de manière que le pauvre poëte aura eu l'agrément de lire plusieurs de ces discours caverneux, qui devancent le jugement de la postérité : Repose en paix, ô Beaudelaire!...

Remarquez, je vous prie, que je ne médis pas du poëte Beaudelaire. Je l'ai connu un peu, et je ne connais aucunement ses poésies. C'était un homme d'une extrême politesse et d'une politesse aimable. La dernière fois que je le rencontrai, il y a cinq ou six ans, il me dit au cours de la conversation : « Je suis athée. » Il enveloppa et il mouilla ce sinistre aveu d'un sourire ineffable. En le quittant, j'emportai une commission de paroles flatteuses pour celui de nous que les athées détestent le plus, car d'une main il porte la bannière, et de l'autre le glaive toujours victorieux de la polémique.

— Mais, direz-vous, ces poésies sont peut-être pernicieuses?

Peut-être. Le lecteur ni moi ne les connaissons : c'est déjà un bon témoignage. Ensuite il me paraît impossible que le sourire onctueux et permanent du poëte ne se soit pas infiltré à un point quelconque dans sa poésie. Cette alliance, pour être inexpressible, n'a pas moins des effets réels. Ainsi personne ne conteste que la *Marseillaise* ne soit une poésie terrible, quoique plate. Chantez-la sur l'air de : « *Il faut des époux assortis*, » on peut parier dix contre un que l'esprit des populations n'en sera aucunement agité. L'infiltration du sourire ci-dessus, c'est l'air pastoral avec l'influence de son *smorzendo*.

On ne devrait pas, je le sais bien, traiter les choses de la mort de cette

façon leste. Mais il y a autour de nous comme une musique de chroniqueurs qui vous entraîne dans le roulis saccadé de sa mesure à deux temps. Si vous observiez leur travail! c'est vertigineux! Le triomphe d'une cantatrice, l'exécution d'un condamné, la mort d'un camarade, les ravages des sauterelles d'Afrique, tout cela se précipite et quelquefois s'embrouille avec une célérité guillerette, qui rappelle *l'à droite par quatre* dont j'ai parlé plus haut; on suit, et l'on n'a pas même le temps de prendre une attitude.

Pour nous en tenir aux faits mortuaires, tenez! voici comme le plus sexagénaire des chroniqueurs, M. Auguste Villemot, traite la chose :

« Avons-nous le temps de donner un souvenir aux morts! Ces gens-là « sont bien importuns. On ne peut être un instant tranquille sans qu'on « vienne vous dire : « Un tel est mort; il vous prie de venir l'enterrer et « de lui faire dans votre feuilleton des funérailles décentes. »

Que pensez-vous de cette désinvolture funéraire? Leur poëte disait avec un ineffable sourire : je suis athée. Eux sont pires qu'athées, ils ne croient pas même à la mort.

Mais n'oublions pas que je consigne les nouvelles du pays littéraire; M. Auguste Villemot, procédant à l'inhumation de son ami, Louis Boyer, m'en apporte une :

« Louis Boyer, nous l'avons tous connu, tour à tour inspecteur des « théâtres, auteur dans les entr'actes de sa fonction, directeur du Vaude- « ville, puis entrepreneur de bains; mais, depuis trois ans, il avait disparu « du milieu d'entre nous. Il était dans une maison de santé. L'intelligence « était éteinte, si bien que la mort, en prenant le reste, ne nous a pas paru « trop cruelle. »

Enlevé l'ami. A un autre.

« Il y avait encore un autre mort : c'est Baudelaire; mais M. de Ban- « ville vient de le ressusciter, peut-être à regret, car Baudelaire, vieilli « avant l'âge, après avoir respiré les *Fleurs du mal*, est dans ce même état « dont la mort vient de délivrer Boyer. »

Comment! Tous deux fous? Et cela ne vous trouble pas davantage! Mais, M. le chroniqueur, lorsque l'un de vos amis laisse ainsi « tomber son chapeau » dans la tourmente, la littérature entière, rive droite, devrait frémir, et, si elle pouvait se recueillir un instant, elle entendrait une voix crier au fond de sa conscience : à qui le tour?

Quelle époque, mon Dieu! Quand on songe que moitié au moins de ces beaux esprits qui absorbent l'attention publique et qui font état d'avilir toutes les choses les plus dignes de respect, iront échouer sur la même rive de folie ou d'abêtissement! Quand on songe qu'au fond de la plupart de ces écritoires qui versent sur nous leur encre infernale, il y a un marc d'ellébore, de belladone, de nicotine!

Encore une goutte d'encre de M. Auguste Villemot. Au sortir de l'enterrement de ses deux amis, il fait politesse à un troisième :

« A travers ceci et cela, l'événement de la semaine, ça été l'apparition « des *Apôtres*, de Renan. — Ce livre, on ne le lit pas, on le dévore. »

O chroniqueur! Pouvez-vous bien vous moquer ainsi de votre ami Renan et de votre propre chronique? Vous ne les avez pas lus *les Apôtres*, et même au prix d'une grosse somme vous vous refuseriez à l'effroyable tâche de les lire un peu sérieusement. J'en sais quelque chose, car j'ai passé huit jours à le dévorer, ce livre! C'est une perruque voltairienne enduite de pommade; une confusion lourde, agrémentée de rengaines incolores; il est mal fait, sans ordre ni méthode, et ennuyeux! ennuyeux! ennuyeux! Je n'imposerais à tous les chroniqueurs, quotidiens ou hebdomadaires, comme punition de leurs frivoles méfaits, que de lire *les Apôtres* de la première à la dernière page.

Mais nous les connaissons! Tous se font un devoir d'exécuter autour de ce livre une fanfare de bignou enthousiaste, aucun ne le lit. Cependant la fanfare n'aura eu cette fois qu'un succès des plus maigres.

— Notre *Lutrin* s'enlève, disait à Boileau son Michel Lévy, nous en vendrons six cents exemplaires!

On m'a assuré que les *Apôtres* ne s'enlevaient guère plus haut que le *Lutrin*. C'est encore bien joli, car ces malheureux *Apôtres* sont tout uniment un *Lutrin* historique d'une lourdeur excessive.

Revenons aux faits exploités par la gent chroniqueuse.

L'un de ces faits méritait quatre lignes; on lui a accordé quinze jours d'émotions phraséologiques.

Un peintre, de l'Allemagne, a eu deux tableaux refusés par le Jury de l'exposition. Cela lui a été un prétexte de suicide.

On n'a pas osé dire que les deux tableaux fussent bons; on a même donné à entendre qu'ils étaient mauvais; néanmoins, pendant huit jours, on a infligé au Jury le reproche de ce suicide, et cela avec un entrain, un babillage, une verve qui vous pinçaient les nerfs. Je m'attendais à voir le fait démenti, après une allée et venue conforme au fait Beaudelaire.

Il a tenu bon. L'Allemagne a un peintre de moins.

Mais ce pauvre Jury! avec quel zèle on l'a poussé au remords! et de combien de gémissements on a gonflé l'oreiller de son sommeil!

Savez-vous que c'est une fonction bien désagréable que celle de Juré! Nous sommes un peu cela quelquefois : des jurés bibliographes.

Si l'exemple du peintre d'Allemagne allait faire tache d'huile ou tache de sang sur les livres en retard!...

Quoiqu'il n'y ait rien à craindre, puisque nos amis les auteurs sont des chrétiens, mettons-nous tout de suite en règle.

M. Louis d'Appilly a commencé, sous le titre ironique : *Les Amis du Peuple*, un roman d'un vif intérêt, qui doit se diviser en quatre parties ou quatre volumes. Je me suis fait un devoir d'honorer, à leur apparition, les deux premiers volumes, parce qu'ils avaient un mérite réel, comme style, cou-

leur, entente dramatique et étude de mœurs; parce qu'aussi l'auteur me paraît être celui de nos jeunes écrivains dont l'avenir a le plus de promesses. Le troisième volume : *Les héros de l'Emeute*, m'a trouvé négligent. Je répare ma négligence en copiant dans une Revue de la province l'appréciation que voici :

« Ce volume est une étude approfondie des lois et des mœurs de la franc-maçonnerie, et une peinture fidèle des causes occultes qui ont poussé les fauteurs des journées de juin 1848. C'est une suite de péripéties dans lesquelles on retrouve les principaux personnages du drame si émouvant qu'a retracé M. d'Appilly (dans les deux premières séries). C'est une lecture qu'on ne peut plus interrompre quand elle est commencée, tant elle offre d'intérêt. C'est un détail horrible et curieux en même temps des épreuves à subir pour être initié à la redoutable Société des *francs-maçons*. C'est une révélation de la puissance de cette armée ténébreuse dont les chefs seuls connaissent les effrayants projets, tandis qu'ils amusent la masse de leurs prosélytes par des épreuves absurdes et des cérémonies ridicules. Le volume se termine par le triste détail de l'assassinat de Monseigneur Affre, au moment où il montait sur une barricade pour porter aux insurgés des paroles de paix et de conciliation. »

Mais il n'est pas prudent de remettre au lendemain. Tandis que la porte bibliographique est entr'ouverte, faisons passer sans retard un tout petit livre : *Les Voltiges de M. Renan*, auteur : M. Léopold Giraud; éditeur : Victor Palmé. Il a divers mérites, ce petit livre, il raille spirituellement, il pince au vif, et il arrive le premier. C'est un brave tirailleur. De plus grosses troupes, c'est-à-dire des travaux plus étendus viendront après lui, je suppose, mais ne le feront pas oublier.

Un autre livre encore : *Critiques et Croquis*, auteur: M. Eugène Veuillot; éditeur : Louis Hervé. Le titre dit assez quelle est la substance du livre : il promet et le nom tient. Formuler un éloge à trois pas d'un auteur qui doit vous entendre; cela gêne un peu. Empruntons l'opinion de M. Émile Zola, de l'*Evénement*, un ennemi !

« Un volume où madame Sand et Victor Hugo sont vertement attaqués, où le Catholicisme devient une commune mesure avec laquelle l'auteur toise chaque talent, ne peut vraiment pas m'être sympathique. Mais on dirait que le souffle puissant du grand frère a passé par là, et, tout en me révoltant, j'ai lu le volume jusqu'au bout. Puisqu'un ennemi a lu le livre, les amis le dévoreront. »

M. Émile Zola ne voudrait pas que le Catholicisme, c'est-à-dire le Code qui contient la législation morale entière, fût la mesure commune pour juger quoi que ce soit des actes ou des œuvres de l'esprit. Il en faut une cependant dont nous soyons tous justiciables, comme tous les métaux sont justiciables de la pierre de touche. On me dira : « Vous êtes orfèvre, M. Josse ? » — Oui, mais pas de ces orfèvres travaillant le maillechor, qui rêvent la pierre de touche *indépendante*.

Il apparaît coup sur coup des nouveaux venus superbes dans le pays littéraire. Quelques-uns, comme M. Glais-Bizoin, ne font qu'entrer et

sortir. Après celui-ci et M. Jules Favre, deux membres du Corps législatif, voici M. le comte d'Alton-Shée, ancien pair de France.

M. d'Alton-Shée a fait une comédie : l'*Ivresse.* Cela se jouera au théâtre des Variétés, à moins que cela ne se joue en Suisse. Déjà l'*Ivresse* a été représentée dans maint et maint salon. Deux ou trois amis empressés du noble auteur en disent beaucoup de bien, sans autre détail.

L'*Ivresse!* qu'est-ce que cela peut-être? Une excitation à la tempérance, probablement.

Ce titre réveille en moi un souvenir bon pour chronique. Il y a quelque vingt ans, j'assistais à une séance de la Chambre des pairs, près de M. Armand Marrast, de très-aristocratique mémoire. M. d'Alton-Shée, dont les jeunes trente ans paraissaient déjà bien mûrs, monta à la tribune, et un huissier, porteur d'un plateau, y monta discrètement derrière lui. M. Marrast se prit à rire! Il expliqua que chaque fois que son ami d'Alton-Shée escaladait la tribune, cela occasionnait une petite révolution. L'huissier enlevait en toute hâte l'éternel verre d'eau sucrée, et il y substituait un grog à l'eau-de-vie, liqueur mâle et tonique façonnée expressément pour le noble pair. Mais je crois toujours voir le Ganimède en gilet rouge de la Chambre des pairs, faisant disparaitre l'eau sucrée avec une précipitation comique, et si bien que je m'en défende, cette *Ivresse* en deux ou trois actes m'apporte une odeur de grog à l'eau-de-vie très-marquée.

Savez-vous la nouvelle? Le mois prochain, une femme-prodige doit nous arriver de Londres. On la nomme Dolorès-Addah-Isaacs-Menken. Tous les réclamiers du théâtre versent de l'encre rose dans leur écritoire, à l'intention de miss Dolorès-Isaacs-Addah-Menken. Elle se manifestera dans un cirque quelconque pour y jouer le principal rôle d'un drame équestre : la *femme Mazeppa.* On promet en son nom des audaces effroyables qui feront courir ventre à terre le tout Paris que vous savez.

Vous objectez que cela n'est pas absolument littéraire.

Un peu de patience : miss Dolorès etc., a trente-et-un ans; elle est Israélite; elle parle le français, l'allemand, l'anglais, l'italien, l'hébreu; elle traduit le latin et le grec; et, dès son jeune âge de quatorze ans, on lui devait une excellente version de l'*Iliade.* Alors elle se fit danseuse, et dès avant ses quinze ans elle débuta à l'Opéra français de New-York, avec un succès inouï. Un peu plus tard, elle se fit écuyère et devint officier de cavalerie; ensuite elle vint se fixer à la Nouvelle-Orléans, exposa deux tableaux magnifiques et publia un volume de poésies. Au Texas elle fut rédacteur en chef du journal politique *Liberty*, composa des tragédies et des comédies que ne désavoueraient ni M. Viennet ni M. Émile Augier. Enfin, après avoir fondé un autre journal encore, elle s'improvisa artiste dramatique, et elle jouait avec un tel talent que, d'un bout à l'autre des États-Unis, on accourait pour l'acclamer!... Je m'arrête... Il y en a bien d'autres! C'est une réclame de six étages à gravir, et je ne suis qu'à l'entresol.

Est-ce assez littéraire ? Comparez miss Dolorès-Addah-Isaacs-Menken à... Mme Sand! Celle-ci fait des romans, sans plus; point de vers même, ni de tragédies; elle ne saurait ni danser, ni monter a cheval, ni...

Je finirai par une autre nouvelle que le monde des lettres a accueillie très-bénévolement et qui néanmoins me paraît grave en un sens.

M. Émile Augier a fait une comédie extrêmement médiocre : *la Contagion*.

Ne sachant à qui s'en prendre du peu de succès de son œuvre, il s'en est pris au cinquième acte, le plus raisonnable, le plus inoffensif : c'est toujours ainsi; et il a eu l'idée, moins originale qu'audacieuse, d'interrompre les représentations de la pièce pour substituer un nouveau cinquième acte à l'acte primitif.

Les avis se partagent cependant. On trouve que le premier cinquième acte valait mieux que le deuxième cinquième acte, et le bruit a couru que l'auteur préparait un troisième cinquième acte.

Peu importe, car les quatre autres sont mauvais.

Le joint de la question n'est pas là. Il est, ce me semble, dans le sans-façon excessif de M. Émile Augier, contre lequel personne ne réclame.

Ainsi le public, que l'on nomme dérisoirement le juge souverain, subit l'obligation à peu près absolue de ne prononcer que des acquittements; s'il y a du sifflet dans son verdict, il y faut de l'unanimité.

Cette bienveillance polie qu'on lui impose mériterait au moins un retour de politesse.

Évidemment ce qu'a fait là M. Émile Augier n'est pas poli du tout.....

Il corrige, il efface, il retouche, pour ainsi dire *coram populo*, de manière qu'au lieu d'avoir représenté une œuvre sérieuse devant le juge souverain, on ne lui a livré qu'une épreuve, et les premières représentations, qui se payent à prix d'or, n'étaient que des répétitions.

Si votre comédie n'est point achevée, achevez-la; prenez vos mesures, consultez vos amis; mais quand vous la livrez au public, que ce soit chose définitive, autrement cette familiarité extrême fait penser à un aimable gandin qui, en plein salon, tirerait de sa poche une cravate rose pour la substituer à une cravate bleue.

Savez-vous bien que si les MM. de Goncourt (je n'ai aucune intention de malice) avaient pu invoquer un tel précédent, leur *Henriette Maréchal* aurait fini par se tirer d'affaire. Ils eussent refondu le troisième acte, puis le premier, puis le second, ou le troisième encore; en dernier ressort, ils eussent insinué des couplets dans leur comédie, et *Henriette Maréchal* se serait peut-être appelée à la fin de la fin : *la commère Bergougnotte*, folie-vaudeville en cinq actes.

Mais c'est crier dans le désert. Les lettres ont aujourd'hui trop de vanité pour prendre souci de leur dignité.

VENET.

BULLETIN LITTÉRAIRE

DROIT PUBLIC DE L'ÉGLISE ET DES NATIONS CHRÉTIENNES, par M. Guillaume Audisio; traduit de l'italien par M. le chanoine Labis. 2e vol. in-8°, 378 pages. — Lethielleux, 1865.

L'AGONIE DE JÉSUS, traité de la souffrance morale, par le P. Blot. 3 vol. in-12; ensemble 1550 pages. Victor Palmé, 1866.

HISTOIRE DE LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE, par Mme Marie Bray. In-12, 280 pages. — Sarlit, 1865.

EVE ET MARIE, par M. l'abbé Roger, in-18, 151 pages, Putois-Cretté.

LE TOUR DU MONDE. — Nouveau journal de voyages, sous la direction d'Edouard Charton. 2e semestre 1855. Un vol. in-4 illustré 451 pag. — Hachette 1865.

SOUS LES SAPINS, Nouvelles du Nord, traduites par M. Marmier, in-12, 384 pag. — Hachette, 1865.

HISTOIRE DE PARIS, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par M. Amédée Gabourd; cinquième et dernier volume, in-8°, 469 pag. — Gaume et Duprey, 1865.

I.

Nous avons eu déjà l'occasion de parler à nos lecteurs du remarquable ouvrage de M. G. Audisio, qui intéresse à un si haut point la science ecclésiastique et le clergé. Il est un fait incontestable : c'est qu'aujourd'hui plus que jamais le clergé a besoin d'avoir une connaissance étendue et approfondie du droit public ecclésiastique. On livre de nos jours à ce droit des assauts nombreux et multipliés, on tente par tous les moyens de le détruire et de le faire disparaître : il y a nécessité de le défendre, mais il est bon de se convaincre que pour cela de simples affirmations ne suffisent pas ; il faut savoir démontrer ses affirmations par des arguments tirés de l'ordre surnaturel et de l'ordre social. La vérité catholique est de tous les temps et de tous les pays, elle est pour tous les peuples. Le droit de l'Eglise est tel, qu'il n'est pas un gouvernement qui puisse s'en faire ombrage et s'en effrayer. Le bon catholique peut être bon citoyen dans toutes les parties du monde, et le droit public de l'Eglise, maintenu dans les justes bornes qui lui ont été assignées par son auteur, peut pacifiquement s'adapter à toutes les formes de gouvernement. L'unité et l'immutabilité dogmatique de l'Église ne sont pas un obstacle : il y a là une vérité qui mériterait d'être entendue et mieux comprise de beaucoup ; cela dissiperait les malentendus et tout le monde y gagnerait. C'est pour cela que nous recommandons vivement l'ouvrage de M. Guillaume Audisio, qui est de na-

ture à produire grand bien en raison de la matière qu'il traite et en raison de la science et de la clarté avec lesquelles il la traite. Le premier volume nous a exposé la constitution dogmatique et sociale de l'Eglise; le second volume, celui dont nous annonçons la mise en vente, parle des erreurs qui ont troublé et suspendu, dans le cours des siècles, la marche progressive des nations chrétiennes. Le mal n'a fait que grandir et laisser des ruines sur son passage; le rationalisme métaphysique a renversé les fondements du dogme, et le rationalisme politique a mis à terre les fondements de l'ordre social, religieux et civil. Sans doute, le peuple n'accepte pas facilement des systèmes tout formés; mais ces systèmes ont eu pour résultat de disséminer dans les masses des opinions mal définies, incertaines et flottantes, qui tendent à disloquer ou tout au moins à affaiblir les parties les plus vitales de la constitution politique de l'Église et de l'État. Là est le mal du moment actuel, et rien ne peut être plus opportun que de faire connaître la constitution de l'Église telle qu'elle a été réglée par Jésus-Christ: cette connaissance est capable de dissiper beaucoup d'erreurs, et il n'est rien de plus propre à la répandre que d'étudier l'ouvrage de M. Guillaume Audisio.

II

Il est un livre sur lequel nous voulons appeler l'attention des lecteurs de la *Revue*, c'est le livre que vient de publier le P. Blot; il est intitulé *l'Agonie de Jésus*. La souffrance morale occupe une large place dans la vie de chacun de nous, et le livre du P. Blot nous offre un véritable traité de cette souffrance morale, considérée et étudiée en Jésus-Christ, qui a daigné la prendre en lui pour la transfigurer et nous montrer comment il fallait l'accepter nous-mêmes, et la supporter à son exemple, avec patience et résignation, afin d'en faire une chose méritoire pour le ciel. Les lecteurs chrétiens, aujourd'hui, quoique s'y laissant encore prendre fort souvent, ont une certaine défiance des livres ascétiques et de piété, et ils ont raison; ils devraient en avoir encore une plus grande, car les livres de ce genre qui nous envahissent chaque jour comme une marée montante, sont ce que l'on peut voir de plus pauvre : on y trouve des mots et des phrases en abondance, mais pas de doctrine, et de pensées encore moins. Nous nous hâtons de proclamer que le livre du P. Blot sort du commun et ne ressemble en rien à ces livres à l'eau de rose, dont nous avons une horreur souveraine. La doctrine est abondante et sûre dans *l'Agonie de Jésus*, et l'onction s'y fait partout sentir ; l'auteur a le don d'émouvoir en même temps qu'il donne une instruction solide et puisée aux meilleures sources. Ajoutons que lui-même possède un beau talent, corroboré par une piété tendre et ardente. L'œuvre du P. Blot est une œuvre pleine de foi, de science et d'érudition, qui sera d'une grande utilité aux prêtres d'abord : ils y trouveront amplement les matériaux dont ils auront besoin pour parler sur l'agonie que Jésus endura en lui-même, et qu'il continua d'endurer dans chacun de ses membres mystiques. C'est par la bouche du prêtre que l'auteur voudrait arriver aux fidèles, pour les consoler dans leurs souffrances morales. Il ne faudrait cependant pas en conclure que

l'Agonie de Jésus ne convient qu'aux prêtres, ce serait une erreur; tous les catholiques recueilleront des fruits abondants de la lecture et de la méditation du livre du P. Blot. Nous leur recommandons surtout, dans le tome Ier, les chapitres I, II, III, VI du livre Ier; dans le tome II, les chapitres V et VI du livre VII : la paternité de Dieu et la maternité de l'Eglise dans nos épreuves; le chapitre VII du livre VIII : l'acceptation par le divin Sauveur de son agonie douloureuse. Dans le tome III, le chapitre Ier : sommeil de nos âmes; le chapitre VIII : les tentations du chrétien; et, enfin, le chapitre IV du livre XII : tous les Judas.

Le P. Blot a traité à fond le douloureux mystère de la souffrance du divin Sauveur au jardin des Oliviers, et l'a étudié et envisagé sous ses différents aspects; et, dans cette étude si complète, l'auteur a pris pour guide les Pères de l'Eglise, les écrivains, les orateurs et les Saints qui pénétrèrent le plus avant dans le cœur de Jésus et nous en révélèrent le mieux les douleurs. Le sujet unique du livre est l'agonie de Jésus au jardin de Gethsémani, développé avec un merveilleux enchaînement de toute la tradition catholique. Voici en quelques mots ce que contient chacun des volumes de ce remarquable ouvrage : « Le premier volume nous montre, en Jésus agonisant, le soutien des affligés, le chef des pénitents, le modèle des moribonds, celui que les malades doivent invoquer et imiter. On y étudie les agonies du juste, les agonies de l'Eglise, les souffrances intérieures, les fins et les causes de l'agonie de Jésus, et les préliminaires de ce douloureux mystère. Le deuxième volume traite de l'ennui, du dégoût, de la tristesse, de la solitude, du prosternement et de la prière du Sauveur à son agonie; il explique la paternité de Dieu dans nos épreuves, le calice d'amertume, la résignation et la soumission que nous devons à la volonté divine. Le troisième volume flétrit le sommeil des disciples, trop souvent imité par le sommeil de nos amis; il montre l'ange consolateur que Dieu nous a destiné comme à son Fils, expose les dernières luttes de Jésus et sa sueur de sang, et se termine par quelques chapitres sur la conduite opposée d'un traître et d'une mère, de Judas et de Marie pendant l'agonie de Jésus.

Si l'on veut regarder autour de soi, qui ne comprendra l'opportunité et l'à-propos d'une semblable publication dans les circonstances actuelles. Le chef de l'Eglise est dans l'affliction et sous le poids de ses angoisses; les âmes pieuses ressentent une indicible tristesse en contemplant les épreuves de l'Eglise et le triomphe des partisans de Satan. Une société sortie de l'enfer s'est formée tout près de nous, et s'impose la mission d'empêcher la piété d'arriver jusqu'au lit des mourants pour leur prodiguer les consolations de la religion et les soutenir dans leur agonie. Qui ne voit tout ce que l'erreur réserve de fruits amers à ceux qui viendront après nous, et à nous-mêmes peut-être? Nous recommandons vivement le livre du P. Blot à tous les lecteurs de la *Revue du Monde Catholique.*

III

A ceux qui s'occupent de bibliothèques paroissiales nous recommandons trois Vies de Saintes, très-intéressantes et pleines d'attrait : la *Vie de la*

Bienheureuse Marguerite-Marie, par Mme Bray; la *Vie de sainte Hildegarde*, par le R. P. Jacques Renard, et la *Vie de sainte Philomène*. Depuis quelques années les *Vies des Saints* ont repris faveur, et l'on ne peut qu'en bénir le Ciel. La lecture de ces *Vies* est une lecture saine et fortifiante. Le monde ne comprend pas les Saints, parce qu'il ne comprend que les demi-grandeurs et ne s'enthousiasme que pour les choses qui ne dépassent pas son intelligence; mais le chrétien comprend que la sainteté est la beauté morale à sa plus haute expression, et il ne peut se lasser d'en contempler le magnifique tableau. Sans doute, les actions des Saints ne sont pas toujours imitables, mais elles ont toujours un résultat : c'est de faire admirer la puissance de Dieu et de faire bénir son immense miséricorde; et puis, si on ne peut pas toujours imiter les Saints, on peut toujours, en quelque façon, marcher de loin sur leurs traces : ils ont couru dans la voie du Ciel; et, si nous voulons arriver au Paradis, il faut que nous marchions, ne serait-ce qu'à petits pas, dans le même chemin. Quand on a l'âme noble et généreuse, on se plaît à lire la Vie de ces hommes qui ont été plus grands que les héros du monde, et l'on se sent fier d'appartenir à leur race et à leur famille. Malheureusement, beaucoup de chrétiens connaissent peu la vie des Saints. C'est une ignorance regrettable à tous les points de vue et qu'il faut, par tous les moyens, chercher à faire disparaître : il n'en est pas de meilleur que de répandre les *Vies des Saints* et de les faire lire.

IV

Si nous parlons de ce livre à nos lecteurs c'est qu'il se distingue par quelques qualités et par une idée sinon neuve, puisqu'elle est indiquée dans les Pères, au moins par une idée qui n'a pas été souvent exploitée dans les petits ouvrages de méditations et de piété qui nous inondent et dont la littérature est si déplorable. *Ève et Marie*, dans la pensée de l'auteur, doit servir de mois de Marie, et pour cela il l'a divisé en trente-et-un chapitres; mais, à notre avis, il peut parfaitement servir en d'autres temps, soit de lecture pieuse, soit de méditation. La pensée principale qu'a voulu réaliser l'abbé Roger c'est de nous faire envisager l'existence considérée en Ève et en Marie avec ses dons, ses vocations, ses épreuves morales et tout ce qui s'y rattache, ses souffrances, ses consolations, ses expiations et ses vertus. Le cadre est intéressant et prête à des développements attrayants et surtout pratiques. M. l'abbé Roger a-t-il réussi chacun de ses chapitres? nous n'oserions l'affirmer dans la crainte d'être démenti par ceux qui liront son livre, mais il en est beaucoup qui sont bien sans être remarquables, d'autres laissent à désirer; cependant, tous se lisent sans fatigue, et dans chacun il y a une pensée, une pratique à recueillir dont on profitera pour l'édification en soi de la vie chrétienne et surnaturelle. Disons encore que le livre de l'abbé Roger n'est pas vide de doctrine, comme tant d'autres, et qu'il accuse une certaine connaissance des écrivains sacrés. Aux approches du mois de Marie on est souvent fort embarrassé sur le livre à choisir, et nous comprenons l'embarras: la littérature des mois de Marie est chose pitoyable et d'une fadeur souvent à donner des nausées; eh bien, nous

engageons nos lecteurs à se procurer *Ève et Marie*, nous ne leur promettons pas satisfaction complète, mais au moins le livre de l'abbé Roger les reposera des mois de Marie dont ils se sont jusqu'ici, par pénitence, je suppose, imposé la lecture.

V

Ce nouveau volume du *Tour du Monde* débute par un voyage au Spitzberg accompli en 1838 et 1839 par M. Charles Martins. C'est un pays triste et désolé que celui du Spitzberg, où semble régner la mort pendant une grande partie de l'année. Nous avons ici des détails sur le climat de ce pays, sur sa constitution physique et géologique, sur sa flore, sur sa faune ; on suit sans ennui et sans fatigue le tableau des terres et des mers les plus septentrionales de l'Europe, séjour de plantes et d'animaux qui peuvent vivre sans chaleur dans l'été, et résister pendant l'hiver à des froids et à des nuits effrayantes pour l'imagination la moins impressionnable. Nous trouvons à la suite le voyage d'Arminius Vamberg dans l'Asie centrale, nous en parlons plus loin à nos lecteurs ; nous n'avons donc pas à nous y arrêter. Suit un voyage dans les provinces russes de la Baltique : Livonie, Esthonie, Courlande, de 1851 à 1854, par M. d'Henriel. Nous étudions Riga avec sa douane et ses douaniers, avec sa population, les races qui la composent. On nous a parlé de ses fiançailles et de ses mariages, de son armée, de sa garnison, de ses galériens, de sa religion, de la justice et de la guerre. Nous visitons Mittau et Tauroggen. Nous laissons M. d'Henriel pour nous transporter en Amérique avec M. Paul Marcoy ; c'est la suite d'un voyage depuis longtemps commencé de l'océan Pacifique à l'océan Atlantique. Nous en sommes à la dixième étape, qui va depuis Tierra-Blanca jusqu'à Nauta. M. Paul Marcoy est une vieille connaissance, et on la retrouve toujours avec plaisir ; malgré cela, on lui voudrait parfois un peu plus de réserve et un ton moins moqueur à propos de certaines choses. Signalons le voyage au Gabon, 1861-1864, par M. le Dr Griffon du Belley, médecin de la marine ; la visite au pays de Galles de M. Simonin et disons qu'à notre avis les choses les plus intéressantes et les plus curieuses de ce volume sont le voyage en Abyssinie de M. Guillaume Lejean et le voyage en Espagne de MM. Davillier et Doré. Le voyage de M. Guillaume Lejean pique la curiosité et retient, parce qu'il a lieu dans des pays tout à fait inexplorés, et celui de M. Davillier séduit par l'attrait des gravures venues du crayon de M. Gustave Doré.

VI

Les romans honnêtes et intéressants manquent à notre littérature, tout le monde le reconnaît et s'en afflige ; il nous faudrait dans ce genre des livres qui eussent une valeur littéraire réelle et dont les récits ne pussent jamais troubler les imaginations les plus innocentes. Les romans prétendus religieux, à l'exception de quelques ouvrages traduits de l'étranger, ne remplissent nullement ce but : car ils sont presque tous sans aucune valeur littéraire et morale, et ils font sourire et bâiller les lec-

teurs mondains; par conséquent, ils manquent leur but. Les seuls ouvrages de M. X. Marmier peuvent peut-être combler cette lacune. M. Marmier est un écrivain charmant, dont le talent est pur, dont les connaissances sont variées, et qui sait répandre partout dans ses pages un grain de poésie chaste et douce. Dans ses livres, la passion ne tient jamais la première place, et c'est là une condition essentielle pour qu'un livre puisse être inoffensif. Mais, si la passion est au second plan, que mettre au premier? C'est là le difficile, et c'est là que les souvenirs de voyages sont d'une immense ressource; il faut pour cela avoir voyagé un peu partout comme M. Marmier, et le grand nombre des écrivains n'en sont pas là. Les récits de M. Marmier associent toujours leurs émotions, leurs joies et leurs douleurs, à des sites inconnus, à des mers lointaines, aux trésors d'un monde inexploré, aux âpres beautés, aux floraisons mystérieuses d'une nature étrangère, et voilà ce qui en fait le charme inexprimable. M. Marmier occupe une place honorable parmi les écrivains honnêtes : ses récits, dit un critique célèbre, sont enguirlandés de légendes, de ballades, de paysages qui ne haïssent pas l'école buissonnière, pourvu que les buissons soient fleuris, odorants, pleins de gazouillements et de verdure ; ce sont des romans qui déplaisent aux lecteurs pressés, avides de piment, de poivre rouge, de caviar romanesque; qui sont désagréables aux Arthur et aux Oscar, mais que les braves gens, les gens d'esprit, placeront dans leur bibliothèque auprès de Walter Scott. Son nouveau livre, celui que nous annonçons, ne vient pas de lui : c'est une simple traduction de *Nouvelles* empruntées aux différents pays qu'il a visités. La Norwége, l'Ecosse, la Suède, l'Angleterre, l'Allemagne en ont fait les frais; le traducteur a choisi ce qui allait le mieux à son esprit et se rapprochait le plus de sa manière de faire. Le choix est bon ; les récits sont intéressants, attachants et souvent dramatiques; ils sont parfaitement inoffensifs; cependant il faudrait y regarder à deux fois avant de mettre ce livre aux mains d'une jeune fille à l'imagination vive, exaltée et rêveuse.

VII

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que l'*Histoire de Paris*, par M. Gabourd, vient enfin de se terminer par la publication du cinquième volume. Ce volume renferme en grande partie l'histoire des transformations de la ville sous Napoléon III, et ce n'est pas ce qu'il y a de moins curieux dans l'ouvrage; ce n'était pas ce qui offrait le moins de difficultés. « Décrire Paris, dit l'auteur, au moment où on le transforme; parler des maisons, des rues, des quartiers que le marteau des démolisseurs fait disparaître en moins de temps qu'on n'en a besoin pour retracer leurs annales; assister au spectacle inouï d'une immense capitale qui finit lambeau par lambeau afin de renaître : voilà en présence de quelles difficultés nous nous sommes trouvé. et voilà ce qui a ajouté à notre labeur des obstacles imprévus et se renouvelant sans cesse. » Après avoir ensuite fait voir tout ce qu'il a eu de difficultés à vaincre dans tout le



cours de l'ouvrage, il finit en ajoutant : « Au moins aurons-nous livré au public un livre qui, en renfermant des détails instructifs, en dépeignant le présent et le passé de Paris, ne renfermera aucun passage dont une mère aurait à rougir pour sa fille, aucune de ces anecdotes scandaleuses, impies et immorales dont Dulaure a fait son trophée et qui ont acquis à ses œuvres une déplorable popularité. N'eussions-nous atteint que ce résultat, il suffirait à la satisfaction de notre conscience d'homme et d'écrivain. » Quant à nous, nous formons le vœu que la nouvelle *Histoire de Paris* fasse complétement oublier l'ancienne et que Dulaure soit détrôné par M. Gabourd.

A. VAILLANT.

LA FRANCE HÉROIQUE, Vies et récits dramatiques d'après les chroniques et les documents originaux, par M. BATHILD BOUNIOL; 2e édition, considérablement augmentée. — 4 vol. format Charpentier. Ambroise Bray, éditeur, 20, rue Cassette. Prix : 10 francs.

A l'époque où parut la première édition de cet ouvrage, nous avions prédit son succès. Il nous paraissait effectivement impossible que la vie des grands hommes de notre France, racontée, non pas froidement comme elle l'est par la plupart des biographes, mais en les mettant en scène, en les faisant parler, agir, à l'imitation des vieilles chroniques, si naïves, mais ordinairement si animées, ne réussît pas bien complétement. Seule, parmi toutes les nations du monde civilisé, la France paraissait insensible à l'éclat de toutes ses gloires. Nous avions cependant, et dans nos histoires et dans nos légendes, de bien grands souvenirs à exploiter. Pourquoi la *Chanson de Roland* était-elle tombée dans un oubli profond, tandis que le *Romancero* du Cid se chantait ou se déclamait dans toutes les chaumières en Espagne, et la légende de Wallenstein dans tout le midi de l'Allemagne? Sera-ce du rabâchage que d'imputer cette injustice, disons plutôt ce malheur, à l'esprit si positif, malgré sa grandeur, du dix-septième siècle, au scepticisme glacial et dénigrant du dix-huitième? Non certes; et, si l'on pouvait nous en accuser, nous n'aurions qu'à citer le nom de cet infâme poëme qu'heureusement personne ne lit plus aujourd'hui, dans lequel Voltaire s'est efforcé de plonger dans la fange la plus sainte, la plus pure, la plus sublime de nos gloires françaises.

Pourquoi les habitants de nos campagnes connaissent-ils si mal notre histoire? C'est qu'il n'en est pas une dont la lecture soit attachante. Deux ou trois noms au plus se détachent de cet oubli si fâcheux et sont gravés dans toutes les mémoires, grâce à des circonstances exceptionnelles; et, parmi nos rois, à l'exception de saint Louis, d'Henri IV et de Louis XVI, en est-il un seul bien connu dans les classes populaires? Voilà ce qui nous a fait attacher tant de prix à la publication de l'ouvrage de M. Bathild Bouniol à l'époque où il a paru, et nous avons obtenu du Conseil central de l'Œuvre de saint François de Sales son adoption pour faire partie de sa bibliothèque n° 1, celle qui est plus exclusivement destinée aux classes populaires. Nos renseignements nous ont prouvé que nous avions eu toute

raison : car aucun des livres qui la composent n'est plus demandé, et souvent on en lit quelques passages dans les veillées d'hiver. Le seul inconvénient qui nous avait frappé, c'était de ne point y trouver les noms de quelques hommes ayant cependant bien mérité du pays; c'était ensuite de ne point y trouver la mention d'événements considérables, lorsqu'aucun de ceux dont l'illustration avait été vraiment exceptionnelle n'y avait figuré. Ce livre, si attachant et si instructif à la fois, ne pouvait donc remplacer utilement et complétement nos *Histoires de France*.

Cet inconvénient, ces lacunes, ont frappé heureusement l'auteur lui-même plus encore que nous. Loin de se laisser enivrer par un succès si bien mérité et si flatteur, il l'a considéré comme une obligation de combler ces vides regrettables, et il s'est résolument mis à l'œuvre. Vingt-et-une Vies nouvelles ont été ajoutées à celles qui le composaient d'abord. Parmi ces Vies nouvelles, il en est qui servent en quelque sorte de cadre à l'histoire d'une époque. Ainsi, celle de Juvénal des Ursins, ce grand citoyen, cet ami si fidèle, ce sujet si dévoué de l'infortuné roi Charles VI, a permis de raconter, comme M. Bouniol sait raconter, tous les événements de ce règne déplorable, les luttes sanglantes entre les Bourguignons et les Armagnacs, les crimes vengés par d'autres crimes et les hontes si brillamment effacées par les exploits de Jeanne d'Arc et des autres preux des armées de Charles VII. De plus, comme, malgré ces additions déjà si considérables, il se trouvait encore quelques lacunes des temps pendant lesquels l'histoire ne signalait aucun homme dont la vie méritât d'être reproduite, M. Bouniol en a succinctement tracé les événements principaux, sous le nom d'*incidences*, de manière à en donner une connaissance suffisante. Ainsi, à la rigueur, la *France héroïque*, telle que M. Bouniol vient d'en publier une édition qui porte le titre de seconde édition, parce que celui de l'ouvrage n'a pas changé, peut suppléer toutes les *Histoires de France*, mais aucune *Histoire* ne peut la suppléer. Nulle part, en effet, on ne verra nos grands hommes agir, se mouvoir, parler, comme ils le font dans son livre. Après l'avoir lu, il semble qu'on les connaît, qu'on les a vus. Grâce à lui, nous l'espérons, les noms des vieux héros de la monarchie vont devenir populaires, et nos campagnes sauront que l'histoire de France compte quatorze siècles de grandes actions. Les additions nouvelles ont à peu près doublé l'ouvrage; mais l'éditeur, pour en réduire le prix autant que cela était possible, l'a réduit à quatre volumes beaucoup plus forts que les anciens, et le prix n'en a été porté qu'à DIX FRANCS. Nous croyons pouvoir affirmer que cette augmentation de prix, beaucoup plus que compensée par l'augmentation des matières, n'arrêtera pas le débit d'un ouvrage dont l'utilité et la valeur nous paraissent incontestables.

MARQUIS DE ROYS.

DORALICE, SCÈNES DE MŒURS CONTEMPORAINES, par Mme la Comtesse de HAHN-HAHN, traduction de Mlle J. Turck.

Mme la Comtesse de Hahn-Hahn n'est pas une inconnue pour nos lecteurs. Elle a tenté et mené à bien plus d'une fois la tâche difficile d'écrire

une œuvre romanesque qui intéressât sans surexciter l'imagination et qui charmât l'esprit sans le corrompre. Sa place est marquée à un bon rang parmi les romanciers catholiques de l'époque. Mlle **J. Turck** a donc été bien inspiré de nous donner une traduction du nouvel ouvrage sorti de la plume de l'éminent écrivain. Nous n'essayerons pas une analyse détaillée de *Doralice.* D'ailleurs, ces deux volumes n'ont point la multiplicité d'événements et la rapidité d'action qui caractérisent nos romans français. C'est une étude physiologique faite d'une main discrète et fine à la fois, une série de caractères et de portraits où se révèlent partout la délicatesse d'une touche féminine et l'ardente charité d'une âme sincèrement chrétienne. Parmi ces portraits, quelques-uns sont admirables de vérité : on dirait que les originaux ont vécu et que l'écrivain n'a fait que se souvenir des types que la femme du monde avait rencontrés dans les salons.

C'est un personnage qui n'est que trop vrai, par exemple, que celui de Mme Derthal, cette mère dévouée et aveugle en même temps, qui se dit excellente catholique et croit elle-même qu'elle l'est réellement, et ne se préoccupe en mariant ses filles que de la position sociale de ses gendres, sans penser une minute à la religion à laquelle ils appartiennent. Elle ne voit dans la vie que les avantages périssables et matériels ; et, quand l'expérience lui montre la vanité de ces brillantes apparences, quand ses filles — comme des oiseaux dont l'aile est brisée — retournent successivement au nid maternel, pour pleurer près d'elle leur bonheur écroulé et leur existence manquée malgré leurs magnifiques mariages, elle ne veut point voir qu'elle a sa part dans ces désastres et qu'elle-même les a préparés. Malheureusement, la coïncidence de ces cinq filles épousant précisément cinq jeunes gens de communions différentes touche à l'invraisemblance et détruit un peu l'illusion.

La figure la plus réussie peut-être est celle de Bianca — une des filles de Mme Derthal — en qui se résument bien des personnalités du temps présent et où bien des contemporaines pourraient se reconnaître — avec un peu de franchise. Superficielle et vaniteuse, Bianca s'efforce de combler le vide de son âme avec toute sorte de grands mots ; sans cesse elle met en avant des abstractions auxquelles elle ne comprend pas grand'chose, et elle adore d'autant mieux, la Nature, l'Art, l'Idéal ; elle appelle le Seigneur le grand Tout et cherche Dieu partout, excepté où il est. Pauvre fourvoyée, malheureuse par sa faute, elle se crée des besoins faux, des infortunes imaginaires, des sentiments factices, faute d'énergie pour suivre honnêtement et humblement la route qui conduit au bonheur par la Vérité. Toutes ces aspirations se traduisent par d'assez tristes réalités, et l'orgueilleuse ne quitte ces sommets nuageux où elle prétendait converser avec les voix de la Nature, que pour rouler bien près du ruisseau. Une fois tombée, Bianca demande conseil à tout le monde avec la ferme résolution de n'écouter personne. Elle s'effraye dès qu'on lui parle de devoir et de sacrifice ; elle voudrait qu'on la tirât d'affaire sans qu'elle eût un mouvement à faire, et encore à cette condition-là le voudrait-elle ? Désabusée, d'un côté elle enfourche — comme on dit — un autre dada, elle court après une autre

chimère. L'art l'a trompée, la passion lui a été funeste : elle va maintenant essayer de la politique et s'enrôler sous le drapeau du progrès ; elle va se consacrer à la grande tâche de préparer l'émancipation des peuples, se vouer à la cause des nationalités. Elle ne jure plus que par Garibaldi : un fétiche a remplacé l'autre dans ce cœur vide du vrai Dieu. N'est-ce pas, nous le demandons, une silhouette saisissante ? Nous avons tous connu cette catégorie de femmes, sans compter, hélas ! que bien des hommes de notre génération sont femmes par ce côté-là. On serait presque tenté de s'apitoyer, si l'on ne s'apercevait vite que les signes caractéristiques de ces natures sont un orgueil sans bornes, un égoïsme immense et une haine profonde du moindre effort, Le Christ a dit : Paix aux hommes de bonne volonté ! Au fond, ceux dont nous parlons n'ont pas le moindre désir de retrouver leur route.

Quel contraste avec Doralice, l'héroïne du roman de M[me] Hahn-Hahn — physionomie poétique et touchante que l'auteur a caressée de son pinceau le plus délicat ! Celle-la met en Dieu toute son espérance et se sauve par le sacrifice, comme sa sœur se perd par l'égoïsme. La singulière façon dont M[me] de Derthal entend le mariage a porté ses fruits pour elle aussi, elle ne demande de consolation qu'à la religion, et la religion lui rend la déception moins amère et l'épreuve plus courte.

Un jour, une heure peut-être, le rêve d'un bonheur permis encore, mais où le devoir fléchit un peu devant la passion, vient caresser ce chaste cœur, qui n'a trouvé dans le mariage que l'amertume et la désillusion. Mais Doralice, agenouillée au pied de l'autel de Marie, a demandé conseil à la Mère du Sauveur, et elle se relève plus forte et plus résolue. Elle est récompensée de ses sacrifices accomplis avec humilité et persévérance. La grâce a touché ceux qu'elle aimait, et elle les voit rentrer dans le giron de l'Église.

Doralice est vraiment une individualité charmante et réelle encore, quoique plus vague et moins accusée que les autres, qui plaît justement peut-être par l'indécision des contours et le vaporeux tout allemand dans lequel semble se perdre cette créature immatérielle. Nous ne ferons à l'auteur qu'un reproche : c'est d'avoir un peu dépassé la mesure, et oublié que, si l'influence de la femme est immense dans la conversion des âmes, elle ne s'exerce guère par la prédication et la discussion dogmatique. Doralice est séduisante et persuasive quand elle accomplit ses devoirs de chrétienne, soigne les pauvres, visite les malades ; elle choque quand elle fait un cours de théologie, cite les Pères et commente les textes. Ce défaut disparaît à la fin de l'ouvrage, et c'est pour cela peut-être que l'influence de Doralice est prépondérante alors.

Tel qu'il est, l'ouvrage dont nous venons de parler est d'une sérieuse valeur, et la traduction élégante et fidèle de M[lle] Turck est destinée à occuper une place d'honneur dans la bibliothèque de toutes les femmes du monde. Rares sont de notre temps les romans qu'on peut sans crainte mettre entre les mains des jeunes filles : celui-là est du nombre, et, s'il fait rêver les jeunes imaginations, ce ne sera qu'aux belles et nobles choses, aux moyens d'être bonnes chrétiennes comme Doralice, ne fût-ce que pour éviter d'être à charge à soi et aux autres comme Bianca. E. DRUMONT.

HISTOIRE DE LA VENDÉE MILITAIRE, par Crétineau-Joly, 5e édition. 4 vol. in-12, ensemble 2,231 pag. — H. Plon. 1865.

Rien de beau, rien d'admirable comme la lutte de la Vendée contre la République. Les Vendéens combattaient pour leur Dieu, leur Roi, leur foyer, contre des hommes qui détrônaient Dieu, ne voulaient plus de rois et ne connaissaient d'autres lois que le bon plaisir de leurs sanguinaires caprices. Ils déployèrent un courage, un héroïsme, une générosité qui faisaient l'étonnement de ceux mêmes qui étaient forcés de se battre avec eux. L'insurrection de la Vendée prit les proportions d'une insurrection de géants, et ceux qui la soutenaient auraient certainement triomphé, sans les petites passions qui malheureusement finirent par diviser leurs chefs. Jamais plus nobles raisons ne motivèrent une prise d'armes que les raisons qui soulevèrent la Vendée, et, quoi que fassent leurs ennemis, jamais ils ne réussiront à flétrir les hommes qui prirent part à cette guerre juste mais malheureuse. Je ne connais pas d'écrivain qui ait mieux raconté et d'une façon plus dramatique l'histoire de cette lutte que M. Crétineau-Joly ; son livre a joui d'un succès constant, car l'édition qui vient d'être mise en vente est la cinquième. L'historien n'a pas cherché, comme il le dit lui-même, à faire passer ses convictions dans l'esprit; il s'est efforcé avant tout d'être vrai, vrai envers tous, envers ses amis comme envers ses adversaires, vrai surtout dans le but de rendre un profond et sincère hommage aux paysans et aux gentilshommes qui sacrifièrent leur repos, leur bonheur et leur vie, à la défense d'une noble cause et à l'intérêt général de la société. M. Crétineau-Joly n'a jamais eu la pensée d'exalter la chaumière aux dépens du château, comme on le lui a reproché; seulement il a compris que l'histoire a un grand devoir à remplir, qu'avant tout elle doit à tous la vérité sans acception de personnes, et il a dit courageusement cette vérité. Comme aujourd'hui on n'accepte la vérité que sur bonnes preuves, il n'a rien avancé sans le justifier : il a montré ses documents, discuté le caractère et les actes des hommes qui ont place dans ses pages et qui jouent un rôle dans son histoire. Il a parlé avec dignité des Vendéens, il a fait apprécier les motifs qui les poussèrent à l'insurrection, redit sans passion ce que les paysans tentèrent en faveur de la société menacée, exposé leurs nombreuses et dures souffrances, souffrances venues de la royauté qui aurait dû les comprendre et les accueillir, souffrances venues de la république dont ils étaient les plus redoutables ennemis; et cela, l'écrivain l'a fait avec un coloris de style et une variété de tons qui font de son œuvre une belle et bonne histoire, tout à fait à la hauteur du sujet qu'il avait à traiter. Pour le traiter, ce sujet, dans toute sa vérité, il fallait une grande énergie de travail et une grande activité de recherches, et l'on trouve les deux en M. Crétineau Joly. Il s'est livré à de nombreuses investigations, et les documents lui sont venus de toutes parts; il a su les mettre en œuvre avec talent. La critique a été unanime pour louer les qualités multiples qui se rencontrent dans *l'Histoire de la Vendée Militaire* et qui en font une lecture des plus attrayantes.

INSTRUCTIONS SIMPLES ET PRATIQUES SUR LA GRACE ET LES SACREMENTS, par M. l'abbé CLAIRAIN; gr. in-8, 608 pages.— Sarlit, 1864.

Ce volume fait partie d'un *Cours Complet de la Doctrine catholique expliquée;* il en est le onzième et dernier volume. Chacun des volumes du *Cours* forme un tout complet, que l'on peut se procurer séparément. Mettre, dans un langage simple et dénué de toute recherche, chaque point de la doctrine catholique à la portée de toutes les intelligences, tel est le but que se propose M. l'abbé Clairain. C'est une tâche que, depuis quelque années, il a poursuivie avec une persévérance digne d'éloges. Son ouvrage, dans lequel ceux qui ont charge d'âmes et les fidèles qui désirent s'instruire trouveront tous les développements qu'ils peuvent désirer, ne sera pas sans être utile et sans produire des fruits : il éclairera les esprits qui ont besoin d'être éclairés et fournira aux ecclésiastiques chargés de l'instruction des fidèles des sujets tout préparés pour leurs prônes et leurs sermons. Nous ferons cependant un reproche à M. l'abbé Clairain : c'est que son ton est toujours un peu trop le même; nous aurions voulu rencontrer de temps en temps de la chaleur, de la verve et de l'entrain. On ne tarde pas, quand on le lit d'une façon trop suivie, à sentir l'ennui, résultat de la monotonie, vous envahir. Si ce défaut est peu de chose pour les ecclésiastiques qui possèderont son livre afin de le consulter et de s'en aider, il n'en est plus de même pour les chrétiens qui voudront en faire l'objet de leurs lectures, l'objet d'une étude suivie. Toutes nos facultés ont besoin d'être mises en jeu pour que la vérité arrive dans l'âme à un triomphe complet : le cœur, l'imagination, l'intelligence doivent être tour à tour réveillés, excités et intéressés; et nous craignons que l'auteur ne se soit adressé presque toujours qu'à l'intelligence. Quoi qu'il en soit, M. l'abbé Clairain a mis tous ses soins à éclairer toutes les faces de la doctrine catholique et à ne rien laisser dans l'ombre et sans explication. A cause de cela, son ouvrage sera l'explication de la doctrine catholique peut-être la plus détaillée qui se puisse voir en son genre, et c'est bien quelque chose.

A. D'ARMANTIÈRES.

VIE DE LA SAINTE VIERGE D'APRÈS LES ECRITURES. *Etudes et méditations* précédées d'une introduction par Mgr MERMILLOD, évêque d'Hébron, auxiliaire de Genève. Un beau vol., format Charpentier, XIX-400 pages. Prix : 2 fr. 50 c. V. Palmé, éditeur, 25, rue de Grenelle-St-Germain.

D'un bout du monde à l'autre les pieux exercices du mois de Marie réunissent chaque jour de nombreux fidèles au pied des autels qui lui sont dédiés. Jusque dans les vastes solitudes habitées par quelques tribus errantes et qui, dans ce mois béni, viennent se grouper autour du missionnaire, tout retentit du chant des hymnes et des cantiques en son honneur. Le moment ne pouvait donc être mieux choisi pour proposer aux chrétiens cet excellent livre. Sans doute les études et les édifiantes méditations dont il se compose, ne sont point spécialement destinées à un moment plutôt qu'à tout autre ; mais il est certain que dans ce mois consacré tout entier aux louanges de la Mère de Dieu, elles ont une véritable actualité. L'auteur de cet excellent livre n'a point voulu y attacher son nom. Nous ne voulons point ici soulever le voile dont son humilité s'est enveloppée et nous suivrons en cela l'exemple de l'illustre évêque

d'Hébron, Mgr Mermillod, dans la lettre qu'il lui a adressée et qui forme, à la *Vie de la Sainte Vierge*, une introduction bien remarquable. Nous sommes cependant convaincu que tout lecteur intelligent, à la finesse de certaines observations, au tact exquis avec lequel elles sont présentées, enfin à un certain je ne sais quoi que l'on sent mieux qu'on ne peut l'exprimer, devinera la main d'une femme et même d'une femme appartenant à la plus haute et à la meilleure compagnie. Nous la remercierons d'avoir laissé de côté ces légendes plus ou moins apocryphes, ces révélations prétendues dont on nous a inondés depuis quelques années, qui séduisent tant d'imaginations exaltées. L'auteur s'est borné au texte de l'Evangile, qu'il a commenté et développé par les prophéties de l'Ancien Testament et par les explications données par les Pères de l'Eglise. On ne peut contester qu'un grand nombre des prophéties ne se rapportent à la Sainte Vierge, puisque l'Eglise elle-même les lui applique dans sa liturgie, et on ne peut s'en étonner. Le but de toutes les prophéties est l'annonce de la Rédemption qui doit rendre possible le salut de tous les hommes, et puisqu'elles sont entrées dans tous les détails concernant le Sauveur, comment n'auraient-elles pas parlé de sa céleste Mère? Isaïe contient plusieurs passages qui se rapportent à Elle, mais l'Eglise, en adoptant un si grand nombre de passages du Cantique des cantiques, de l'Ecclésiastique, du Livre des Proverbes pour composer les offices de la Sainte Vierge, nous apprend que ces passages la désignent bien formellement et ne peuvent s'appliquer qu'à Elle. Lauteur était donc parfaitement autorisé, comme le fait remarquer Mgr Mermillod, à s'en servir pour éclaircir les textes si rares et si courts de l'Evangile où il est question d'Elle, et pour nous la faire connaître plus complétement.

L'éloquent Evêque d'Hébron indique encore dans ce livre un double mérite que nous ne pouvons mieux faire ressortir, qu'en citant textuellement ses paroles : « J'aime à croire, écrit-il, que votre ouvrage exercera une salutaire « influence sur les protestants sérieux et de bonne foi, en leur prouvant que « la dévotion de l'Eglise catholique pour Marie, le culte et les hommages qu'elle « lui rend, sont fondés sur les Livres saints et qu'ils ont pour garants les plus « anciens comme les plus illustres docteurs. Enfin j'espère qu'il nous débarrassera de tous ces petits livres d'un sentimentalisme si fade et souvent si « puéril qu'on écrit chaque jour sur la Sainte Vierge au grand détriment des « âmes. » Nous nous associons de tout cœur à ces espérances et nous déplorons aussi l'abondance de ces petits livres dont les auteurs ont sans doute des intentions excellentes, mais qui dépassent toujours le but qu'ils voulaient atteindre. Le noble auteur de la *Vie de la Sainte Vierge* n'a nulle part mérité ce reproche. Nous nous permettrons cependant de lui exprimer un regret. Dans l'Evangile des Noces de Cana, il a adopté l'interprétation trop répandue : Qu'y a-t-il de commun entre moi et vous? La traduction littérale de *Quid mihi et tibi est?* est : Qu'est-ce que cela est pour moi et pour vous? ce qui exprime un sens tout différent. Dans sa traduction du Nouveau-Testament, dont l'examen, à Rome, a duré plus de deux ans, dont les théologiens de la Sacrée Congrégation n'ont pas laissé passer un seul mot sans le discuter, discussion qui a formé plusieurs volumes, la seule enfin qui ait obtenu l'approbation du Saint-Siége, le savant abbé Glaire a rendu ainsi cette phrase : Qu'importe à moi et à vous? C'est là la traduction exacte des textes latin et grec qui sont identiques. Nous sommes heureux de voir ainsi disparaître ce qui pouvait sembler si dur pour la Très-Sainte Vierge.

Marquis DE ROYS.

Le Propriétaire-Gérant : V. PALMÉ.

PARIS. — E. DE SOYE, IMPRIMEUR, 2, PLACE DU PANTHÉON.

LE TREIZIÈME APOTRE

(2e article (1).

I

Dans notre premier article consacré à l'*Introduction* des « Apôtres » de M. Renan, nous avons vu comment raisonne ce philosophe. Voyons aujourd'hui comment raconte cet historien.

Assurément la plus écrasante réfutation qui se pourrait faire de son livre consisterait à publier ce livre lui-même, absolument tel qu'il est, sans autre modification que d'imprimer purement et simplement au bas des pages, en place des indications chiffrées de l'auteur, les textes originaux auxquels il a l'incroyable audace de renvoyer, les textes sur lesquels il affecte impudemment de s'appuyer, sachant très-bien qu'ils contredisent ses paroles et condamnent ses affirmations.

Malheureusement un travail de cette nature formerait plusieurs in-8°, et nous estimons trop le temps qui passe et trop peu M. Renan, qui passe aussi, pour entreprendre un si long et si volumineux labeur. Nous nous bornerons à appliquer cette méthode aux premières pages venues. Cela suffira, croyons-nous, pour faire à la fois justice de la valeur du livre et de celle de l'auteur. L'une et l'autre sont égales et du même poids. L'œuvre est semblable à l'ouvrier ; et réciproquement : *Qualis pater*, *talis filius.*

Nous demandons pardon au lecteur de discuter un instant les assertions de ce roman comme s'il s'agissait d'une œuvre sérieuse. Nous lui demandons pardon de l'ennuyer quelque peu, durant les pages qui vont suivre, par de fastidieuses discussions de texte. Ces discussions sont nécessaires pour établir la monstrueuse mauvaise foi de cet homme, qui a l'effronterie de se donner comme un savant délicat et un consciencieux historien. Nous osons affirmer à l'avance que notre démonstration sera sans réplique.

Ouvrons donc les « Apôtres » à la première page venue. Or dans

(1) Voir la *Revue* du 10 mai.

tous les livres, la première page venue c'est la page 1. Arrêtons-nous à celle-là :

« Jésus, dit M. Renan, quoique parlant sans cesse de résurrection, de « nouvelle vie, n'avait JAMAIS dit bien clairement qu'il ressusciterait en « sa chair (1). »

C'est par ces mots que débute le livre.

Cette petite phrase esquive le grand argument des incessantes prophéties par lesquelles le Seigneur avait si souvent annoncé sa future victoire sur la mort. M. Renan veut faire croire par ce mot de « résurrection, » rapproché de celui de « vie nouvelle, » que Jésus *s'était borne à des idées générales sur l'immortalité de l'âme* et n'avait jamais parlé de sa propre résurrection d'entre les morts, et prédit à ses disciples qu'il sortirait vivant du sépulcre.

M. Renan indique dans une note les textes évangéliques sur lesquels il s'appuie ; savoir :

« Marc, XVI, 11 ; Luc, XVIII, 34 ; XXIV, 11 ; Jean, XX, 9, 24 et suiv. »

Quoique M. Renan ne cite saint Luc qu'en seconde ligne, faisons passer cet Évangéliste le premier. Saint Marc nous le pardonnera et M. Renan pourra seul nous en vouloir, ce qui, sans doute, nous cause un violent chagrin, mais ne suffit point pour nous arrêter :

Or, Jésus, dit saint Luc à l'endroit indiqué, prit les Douze avec lui et leur dit : — Nous allons à Jérusalem, et tout ce qui est écrit par les prophètes touchant le Fils de l'Homme sera accompli, car il sera livré aux Gentils et moqué et flagellé, et couvert de crachats. *Et après qu'ils l'auront flagellé, ils le tueront ;* ET IL RESSUSCITERA LE TROISIÈME JOUR.

Mais ils ne comprirent rien à tout cela et cette parole leur était cachée, et ils n'entendaient pas ce qu'il leur disait (*ch.* XVIII, *v.* 34).

La parole du Seigneur était si absolument claire par elle-même, si formelle et si nette, que l'Evangéliste sent le besoin, pour expliquer comment les disciples ne la comprirent point, de dire que le sens leur en était caché. La chose affirmée par le Seigneur était, du reste, il en faut convenir, tellement extraordinaire, tellement en dehors de tout, que, pour employer, en une matière si élevée, une expression vulgaire qui rend bien notre pensée, *ils ne pouvaient en croire leurs oreilles.*

Les trois autres textes de saint Marc, saint Luc et saint Jean, invoqués par M. Renan, n'ont aucun rapport aux paroles de Notre-Sei-

(1) *Les Apôtres*, p. 1.

gneur sur ce sujet; ils sont relatifs à l'incrédulité des Apôtres et à celle de saint Thomas. Voici tous ces textes:

Les disciples entendant dire que Jésus vivait et avait été vu par Marie-Madeleine, ne le crurent pas. (*Marc*, XVI, 11.) — Et ces paroles leur parurent du délire et ils ne crurent pas. (*Luc*, XXIV, 11.) — Ils ne savaient pas encore ce qui est dans l'Écriture, qu'il fallait qu'il ressuscitât d'entre les morts. (*Jean*, XX, 9.)

Or, Thomas, l'un des douze, appelé Didyme, n'était pas avec eux quand Jésus vint. Les autres disciples lui dirent: « —Nous avons vu le Seigneur. » Mais il leur répondit: « — Si je ne vois dans ses mains la marque des clous; si je ne mets mon doigt dans la plaie de ces clous et ma main dans son côté, je ne croirai point. » (*Ibid*, 24-25.)

La suite de la note est curieuse. M. Renan veut avoir l'air loyal. Après ce fallacieux renvoi qu'il espère bien ne pas voir vérifier, il affecte de croire que, par ces prétendus textes, son affirmation est prouvée, absolument prouvée, sans réfutation possible. Alors il ajoute négligemment:

« L'opinion contraire exprimée dans Matth., XII, 40; XVI, 4. 21; XVII, 9,
« 23; XX, 19; XXVI, 32; Marc, VIII, 31; IX, 9-10, 31; X, 34; Luc, IX, 22;
« XI, 29-30; XVIII, 31 et suiv.; XXIV, 6-8; vient de ce que, à partir d'une
« certaine époque, ON tint beaucoup à ce que Jésus eût annoncé sa résur-
« rection. »

Qu'est-ce encore une fois que cet *on* qui intervient si souvent dans les livres de M. Renan? Où sont les preuves de cette assertion? Il n'y en a aucune: aucune, sinon l'affirmation pure et simple et la parole d'honneur de M. Renan. Ne nous arrêtons pas à ces bagatelles, et vérifions les textes eux-mêmes. Voyons, entre autres choses, si les Evangélistes expriment *une opinion*, expression qui tend à laisser dans l'esprit du lecteur une idée d'incertitude. Par ce mot, comme toujours, l'auteur des « Apôtres » ment, (ceci n'est pas une opinion); et, en imprimant ici les textes qu'il indique avec tant d'audace, nous allons lui prouver que les Evangélistes, sur ce point, n'émettent pas *une opinion*, mais racontent et affirment des faits précis.

Ces textes, les voici dans l'ordre même indiqué par M. Renan.

Il renvoie d'abord à saint Matthieu:

Jésus dit à ses disciples: « Comme Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, *ainsi le Fils de l'Homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre.* » (*Math.*, XII, 40.)

Ensuite Jésus annonça et déclara à ses disciples qu'il lui fallait aller à

Jérusalem et souffrir beaucoup des Anciens et des Scribes et des princes des Prêtres, et mourir, ET RESSUSCITER LE TROISIÈME JOUR. (XVI, 21.)

Et comme ils descendaient de la montagne, Jésus leur fit ce commandement : « Ne parlez à personne de cette vision JUSQU'A CE QUE LE FILS DE L'HOMME SOIT RESSUSCITÉ D'ENTRE LES MORTS. » (XVII, 9.)

Or, lorsqu'ils étaient en Galilée, Jésus leur dit : Le Fils de l'Homme sera livré entre les mains des hommes. — *Et ils le tueront*, ET IL RESSUSCITERA LE TROISIÈME JOUR. — Alors ils s'affligèrent profondément. (21-22.)

Et *ils le livreront aux Gentils pour se jouer de lui, le flageller et le crucifier*, et IL RESSUSSITERA LE TROISIÈME JOUR. (XX, 19.)

APRÈS QUE JE SERAI RESSUSCITÉ, dit Jésus à ses disciples, je vous précèderai en Galilée. (XXVI, 32.)

Tels sont les textes sur lesquels le Treizième Apôtre s'appuie pour affirmer que Jésus n'avait JAMAIS *parlé clairement* de sa résurrection.

Les choses ne sont pas moins précises dans saint Marc, auquel M. Renan renvoie aussi sans sourciller. Lisez. Je prends la précaution de répéter que je reproduis simplement les chapitres et les versets *indiqués par M. Renan lui-même.*

Et il commença à leur enseigner qu'il fallait que le Fils de l'Homme fût rejeté par les anciens et par les princes des Prêtres, et par les Scribes et qu'il fût mis à mort, ET QU'IL RESSUSCITAT APRÈS TROIS JOURS. (*Marc*, VIII, 31.)

Et lorsqu'il descendit de la montagne, il leur commanda de ne raconter à personne ce qu'ils avaient vu, *jusqu'à ce que le Fils de l'Homme* RESSUSCITAT D'ENTRE LES MORTS. — Et ils gardèrent cette parole dans le silence, se demandant ce qu'il voulait dire « *jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts.* » (IX, 9-10.)

Et il enseignait les disciples et leur disait : « Le Fils de l'homme sera livré entre les mains des hommes, et ils le tueront, ET IL RESSUSCITERA LE TROISIÈME JOUR APRÈS SA MORT. » — Mais ils n'entendaient pas ses paroles et craignaient de l'interroger. (30-31.)

Le Fils de l'homme sera livré aux mains des princes des Prêtres, aux Scribes, aux Sénateurs, et ils le condamneront à mort, et ils le livreront aux Gentils ;—ils l'insulteront et ils lui cracheront au visage, et ils le flagelleront et ils le feront mourir, ET LE TROISIÈME JOUR IL RESSUSCITERA. (X, 34.)

Saint Luc, sur lequel M. Renan s'appuie, est tout aussi explicite :

Il faut, leur disait Jésus, que le Fils de l'homme souffre beaucoup, qu'il soit rejeté par les sénateurs, par les princes des prêtres et par les Scribes : qu'il soit mis à mort ET QU'IL RESSUSCITE LE TROISIÈME JOUR. (*Luc*, IX, 22.)

Et comme le peuple s'amassait en foule, il commença à dire : Cette race est une race méchante ; ils demandent un signe, et il ne leur en sera point

donné d'autre que celui du prophète Jonas. — Car, comme Jonas fut un signe pour ceux de Ninive, ainsi sera le Fils de l'homme pour cette nation. (XI, 29-30.)

Ensuite Jésus prenant à part les Douze leur dit : « Enfin nous allons à Jérusalem, et là tout ce qui a été écrit par les prophètes touchant le Fils de l'homme sera accompli. Car il sera livré aux Gentils, on se moquera de lui, on le fouettera, on lui crachera au visage; et après qu'on l'aura flagellé, on le fera mourir; ET IL RESSUSCITERA LE TROISIÈME JOUR. » Mais ils ne comprirent rien à tout cela, et c'était pour eux un langage inconnu, et ils n'entendaient point ce qu'il leur disait. (XVIII, 31 et suiv.)

Il n'est point ici, dit l'ange aux saintes femmes, mais il est ressuscité. *Souvenez-vous de quelle manière il vous a parlé lorsqu'il était encore en Galilée*, et qu'il disait : « Il faut que le Fils de l'homme soit livré entre les mains des pécheurs, qu'il soit crucifié ET QU'IL RESSUSCITE LE TROISIÈME JOUR. »

Et elles se ressouvinrent en effet des paroles de Jésus. (XXIV, 6-7.)

Voilà l'ensemble des textes évangéliques sur lesquels M. Renan s'appuie pour insinuer que Jésus-Christ se bornant à parler en général, et d'une façon vague, de « résurrection » et de « vie nouvelle » *dont il n'est nullement question dans ces nombreux passages*, n'avait JAMAIS annoncé à ses disciples sa propre résurrection.

Quand j'ai comparé au « Faux Témoin » condamné en cour d'assises le très-honnête « Treizième Apôtre » de l'Institut, ai-je donc été si loin de la vérité? et ai-je mérité que l'on s'indignât contre mes violences? Je n'ai fait autre chose que parler la rude langue du peuple franc. Tant pis pour les oreilles qui ne la comprennent pas.

Le Treizième Apôtre a pourtant quelque vague crainte, et il essaie encore dans sa note d'embrouiller un peu la question par une sorte de demi-aveu perdu au milieu des chiffres et des indications :

« Les synoptiques reconnaissent, du reste, que, si Jésus en parla, les « Apôtres n'y comprirent rien. (*Marc*, IX, 10, 32; *Luc*, XVIII, 34; compa- « rez *Luc*, XXIV, 8, et *Jean* II, 21-22.) »

Nous avons déjà expliqué nous-même comment les Apôtres ne pouvaient comprendre une chose si contraire à la marche ordinaire et impassible des choses, quelque clair que fût le sens matériel des paroles. Voyons pourtant encore les textes allégués par M. Renan; nous ne voulons pas qu'il nous accuse d'en avoir omis un seul :

Ils lui demandèrent pourquoi donc les Pharisiens et les Scribes disent-ils qu'il faut qu'Élie vienne avant. (IX, 10.)—Ils vinrent ensuite à Capharnaüm; lorsqu'ils furent à la maison, il leur demanda : De quoi disputiez-vous ensemble pendant le chemin? (IX, 32.) — Mais ils ne comprirent rien



à tout cela, et c'était pour eux un langage inconnu, et ils n'entendaient point ce qu'il leur disait. (*Luc*, XVIII, 34.)— Elles se ressouvinrent en effet des paroles de Jésus (8).—Mais il entendait parler du temple de son corps. — Quand donc il fut ressuscité d'entre les morts, ses disciples se souvinrent qu'il leur avait dit cela; et ils crurent à l'Écriture et à la parole que Jésus leur avait dite.(*Jean*, II, 21-22).

Qu'est-ce que cela prouve pour la thèse du Treizième Apôtre, sinon qu'il se joue effrontément du public ?

La collection de tous ces textes qu'il a indiqués en sa faveur n'est-elle pas écrasante contre lui, et rien au monde peut-il être plus évident?

L'épreuve n'est-elle pas concluante ?

Il en résulte, ce nous semble, pour raisonner comme l'auteur des « Apôtres », que M. Renan est d'une honnêteté intellectuelle, d'une probité et d'une délicatesse de conscience à faire pâlir la mémoire païenne d'Aristide le Juste, et qu'il dépasse en sincérité et loyauté les Apôtres et des Martyrs.

Les Apôtres n'ont sacrifié que leur sang à la vérité, M. Renan fait plus, il sacrifie son honneur à sa thèse.

Les Apôtres n'ont donné leur sang qu'une fois, M. Renan accomplit son immolation à toutes les pages de son livre.

Comme son héroïsme est plus grand ! En vérité, j'aimerais mieux être martyr comme les Douze premiers Apôtres, que martyr comme le Treizième.

Il serait aisé de faire sur l'œuvre entière de M. Renan le travail de vérification fatigante que nous venons de faire ici, au sujet de la longue note, prétendue justificative, qui commande les quatre premières pages du livre. Mais ceci nous semble suffire pour le moment.

II

« Les disciples, continue M. Renan, les disciples, dans les premières heures « qui suivirent la mort de Jésus, n'avaient à cet égard (à l'égard de la Résur- « rection) aucune espérance arrêtée. Les sentiments dont ils nous font la « naïve confidence supposent même qu'ils croyaient tout fini. Ils pleurent et « enterrent leur ami, sinon comme un mort vulgaire, du moins comme une « personne dont la perte est irréparable. Ils sont tristes et abattus; l'espoir « qu'ils avaient eu de le voir réaliser le salut d'Israël est convaincu de vanité; « on dirait des hommes qui ont perdu une grande et chère illusion (1). »

Ceci est assez exact, et nous en convenons. La foi des disciples

(1) *Les Apôtres*, p. 2.

n'a pu résister au terrible spectacle de l'abaissement et de la mort sanglante du Fils de Dieu. L'Évangile le dit tout au long et nous fait assister sur le chemin d'Emmaüs aux propos attristés de leur espérance abattue.

M. Renan dit ici la vérité, afin de mieux mentir, et il ne présente ce tableau que pour laisser supposer que Notre-Seigneur n'avait pas prédit sa Résurrection; mais, comme les faux témoins s'embarrassent toujours, il ne voit pas que, par cet aveu, il rend de plus en plus inexplicable ce qui va suivre. Avant deux lignes il sera gêné par le tableau qu'il vient de présenter, et se contredira.

Comment, en effet, les Disciples qui sont abattus, ainsi qu'on peut l'être au sujet de la mort affreuse d'un père bien aimé, comment ces Disciples, qui ont perdu leur foi en celui qu'il croyaient le tout-puissant Fils de Dieu ont-ils pu passer, tout à coup, de ce désenchantement si immense, à cette grande affirmation du Christ ressuscité qui fait le fondement du dogme chrétien? N'a-t-il pas fallu pour des esprits disposés de la sorte la réalité fulgurante du fait lui-même? N'a-t-il pas fallu des preuves cent fois répétées et l'évidence la plus indéniable pour triompher de cet abattement et vaincre cette incrédulité? Qu'en pense M. Renan? M. Renan continue en ces termes :

« Mais *l'enthousiasme* et l'amour ne connaissent pas les situations sans « issue (1). »

Ne vous le disais-je pas?

M. Renan oublie déjà qu'il vient de montrer, à la phrase précédente, les malheureux disciples dans un état bien différent de l' « enthousiasme ». Tout à l'heure, il avait besoin pour sa thèse qu'ils fussent abattus, maintenant il croit nécessaire qu'ils soient enthousiastes. L'histoire est pour M. Renan une victime résignée. Quand elle vient d'être souffletée par lui sur une joue, elle tend d'avance l'autre joue, connaissant les coutumes de son persécuteur, et M. Renan frappe encore. Que lui a-t-elle donc fait; et pourquoi cette haine?

« Ils se jouent de l'impossible, poursuit-il, et, plutôt que d'abdiquer « l'espérance, ils font violence à toute réalité. Plusieurs paroles qu'on se « rappelait du maître, celles surtout par lesquelles il avait prédit son futur « avénement, pouvaient être interprétées en ce sens qu'il sortirait du tom« beau (2). »

— Ces paroles pour lesquelles vous renvoyez aux textes précités,

(1) *Les Apôtres*, ibid. — (2) *Ibid.*

parmi lesquels il n'est nullement question du futur avénement, n'étaient donc pas si obscures, ô mon maître; et Jésus avait donc parlé de sa résurrection?

Le Treizième Apôtre n'aime pas à être interrompu, et essaye de sortir d'affaire par des affirmations assez inattendues, que nous allons reproduire tout à l'heure.

M. Renan, on le sait, hésite souvent. Semblable en cela à Sarah la Baigneuse se balançant en son hamac, il oscille constamment entre deux opinions opposées, passant sans cesse de l'une à l'autre, les cherchant et les fuyant tour à tour, agité par un va-et-vient perpétuel au-dessus du puits de la vérité, sans jamais songer, hélas! à se plonger dans ses eaux. O M. Renan! voici la fin du mois de mai: quittez votre robe de faux savant et plongez-vous, de grâce, dans l'eau bienfaisante, comme l'eunuque de l'histoire, comme le Renard et le Bouc de la fable! Mais M. Renan reste sourd à mon appel. Il préfère continuer de ressembler à Sarah la Baigneuse.

Et Renan, beau d'indolence,
Se balance
Dans une phrase au-dessus
Au-dessus d'une fontaine
Toute pleine
De textes trop peu connus.

Donc, quand ce grave savant descend de son hamac aérien et qu'il pose le pied sur le roc solide de l'affirmation, il faut qu'il s'agisse de quelque vérité incontestable, fondamentale, entièrement hors de doute. Voici, en effet, qu'il quitte l'indécision, qu'il abandonne les « Peut-être » et « les Toutefois » et qu'il se met à affirmer. Écoutons. Il s'agit de la Résurrection:

« Une telle croyance était d'ailleurs SI NATURELLE, que la foi des « disciples aurait suffi pour la créer de toutes pièces.... (1). »

Le fait prodigieux de la Résurrection expliqué par cette simple phrase « Une telle croyance *ÉTAIT SI NATURELLE!* » n'est-ce point là vraiment une des plus belles trouvailles de l'esprit humain? Ni vous, ni moi, mon bon lecteur, nous n'aurions fait cette découverte. Il faut-être de l'Institut, il faut par conséquent être supérieur à Dieu (puisque, d'après M. Renan dans sa théorie des miracles, Dieu relève de l'Institut), il faut savoir l'hébreu mieux que saint Luc pour

(1) *Les Apôtres*, ibid.

trouver de ces raisons inattendues, de ces raisons droites et simples, comme tout ce qui émane du vrai génie.

« Une telle croyance était si naturelle !.., » Le beau mot ! et comme il est vrai ! N'est-ce pas ainsi que cela se passe tous les jours ?

Quand quelqu'un meurt, tout le monde ne s'imagine-t-il pas la semaine suivante qu'il ressuscite, qu'il sort du cimetière, qu'il reprend, à la table de famille, sa place accoutumée, qu'il va et vient, que le monde l'entend et lui parle, qu'il n'est pas mort, en un mot ? Encore une fois, cela n'arrive-t-il pas tous les jours, et connaissez-vous, en vérité, quelque chose de plus *naturel?* Par cette belle explication, M. Renan s'assure une place à part dans le monde de la philosophie. Ceci ne sera pas dépassé, la Haute Critique n'ira pas plus loin. Ce sont les colonnes d'Hercule de la finesse d'esprit.

M. Renan est ébloui par cette grande lumière et il met un abat-jour sur cet aphorisme. Il n'est pas exagéré comme nous ; et, pesant tout ce qu'il dit, il ne donne pas à sa thèse une généralité aussi absolue. Il la restreint en de sages mesures, et borne ce « *si naturel* » à une race privilégiée. Voici donc la vérité :

« Il devait arriver pour Jésus ce qui arrive pour *TOUS* les hommes *qui* « *ont captivé l'attention de leurs semblables.* Le monde, habitué à leur « attribuer des vertus surhumaines, *ne peut admettre qu'ils aient subi la* « *loi injuste*, révoltante, inique, *du trépas commun* (2). »

Ceci est de plus en plus notoire. Le monde croit en effet que César, Cyrus, Alexandre, Homère, Virgile, Louis XIV, Bossuet, Newton, Pythagore, Voltaire, Archimède et mille autres, pris et mêlés au hasard, ne sont pas morts et sont aujourd'hui vivants sur la terre en chair et en os, bien qu'on ignore peut-être leur adresse et leur domicile. Le monde profane croit à la résurrection de ces hommes illustres, absolument comme le monde chrétien croit à la résurrection de Jésus-Christ et à son éclatante sortie du sépulcre. Cela est clair, cela est évident. Il n'y a nulle différence : M. Renan n'en voit pas.

« Les héros ne meurent pas. *La vraie existence n'est-elle pas celle qui* « *se continue pour nous au cœur de ceux qui nous aiment ?* (1) »

Diavolo! Il me semble que la fine critique s'ingénie ici à biaiser quelque peu !

Elle a tort. Je commence à n'être plus d'humeur à faire de l'ironie en présence de ce noir travail de taupe.

(1) *Les Apotres*, ibid. — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid.*, p. 3, en note.

Voyez-vous, ici, comme le fourbe dénature peu à peu la question, en la faisant passer du fait matériel de la résurrection proprement dite, dans les ombres vagues de ce souvenir plus ou moins vivant que l'on a d'un mort? Voyez-vous comme il essaye de se sauver par ce mot de « vivre », employé dans un double sens, à la façon d'un voleur qui tente de s'échapper à travers une double porte. Il a peur évidemment que quelque honnête homme lui crie : « Halte-là! » car il essaye de détourner l'attention, et il pousse, en s'enfuyant, des cris inarticulés, que je retrouve dans la note à laquelle il renvoie, au bas de cette même page 3 : « Voyez *Baba Bathra*, 58 *a*... Ibn-Hischam, *Siral errasoul*. etc. (1). »

Puis il change brusquement de tactique. Il fait l'attendri, il se lamente, il verse des larmes sur Jésus. Oyons pleurer ce crocodile :

« Ce maître adoré avait rempli, durant des années, le petit monde qui « se pressait autour de lui de joie et d'espérance; consentirait-on à le lais- « ser pourrir au tombeau? Non, il avait trop vécu dans ceux qui l'entou- « raientpour qu'on n'affirmât pas, après sa mort, qu'il vivait toujours....

« Ah! sans doute, les anges entourent Jésus, et se voilent la face en son « linceul. Il disait bien qu'il mourrait, que sa mort serait le salut du « pécheur, et qu'il revivrait dans le royaume de son Père. Oui, il revivra; « Dieu ne laissera pas son fils en proie aux enfers; il ne permettra pas que « son élu voie la corruption (1). »

(1) « Ps. XIV, 10. — Le sens de l'original est un peu différent; mais c'est ainsi que les versions reçues traduisaient le passage. »

En cet endroit-ci le scrupuleux crocodile met au bas de la page la note que l'on vient de lire et qui dénote de son extrême délicatesse; il s'accuse d'une légère modification du texte dans une allusion insignifiante à un psaume de David. Tartufe qui vient de voler Orgon et de commettre ses exécrables crimes, bat sa coulpe pour avoir tué une puce avec trop de vivacité. Le pauvre homme! Il renvoie au Psalmiste. Le saint homme! mais aussi le savant homme! Tartufe se couvre ici du chapeau de Basile, et prend en même temps la culotte de Trissotin. Oh! le beau spectacle!

Et Renan, beau d'indolence,
Se balance....

Voici qu'il se remet à pleurer:

« Qu'est-ce que cette pierre du tombeau qui pèse sur Jésus? Il la sou- « lèvera; il remontera à la droite de son Père, d'où il est descendu. Et nous

(1) *Les Apôtres*, p. 4.

« le verrons encore; nous entendrons sa voix charmante; nous jouirons de « nouveau de ses entretiens, et c'est en vain qu'ils l'auront tué (1). »

Et c'est de la sorte que cet efféminé module sur ses pipeaux imbéciles la grande et simple histoire du Dieu mort et ressuscité. Déjà il s'essouffle, sa tête s'égare, il se presse, il hâte le pas, il s'efforce, en courant à toutes jambes, de sortir de cette question brûlante, et il conclut par les phrases précipitées que voici : phrases d'abord courtes et nettes comme des coups de couteau qu'on donne brusquement à la vérité vivante ; puis plus prolongées, comme si, après ces premiers coups, le meurtrier espèrait que la victime ne se défendra plus :

« Les disciples n'eurent donc pas de choix entre le désespoir ou une « affirmation héroïque.

« Un homme pénétrant aurait pu annoncer dès le samedi que Jésus « revivrait.

« La petite société chrétienne, ce jour-là, opéra le véritable miracle. « Elle ressuscita Jésus en son cœur par l'amour intense qu'elle lui porta.

« Elle décida que Jésus ne mourrait pas.

« L'amour chez ces âmes passionnées fut vraiment plus fort que la mort.

« Et, comme le propre de la passion est d'être communicative, d'allu« mer à la manière d'un flambeau un sentiment qui lui ressemble et se « propage ensuite indéfiniment, Jésus, *en un sens*, à l'heure où nous « sommes parvenus, est déjà ressuscité.

« *Qu'un fait matériel insignifiant permette de croire que son corps n'est « plus ici-bas, et le dogme de la résurrection* SERA FONDÉ POUR L'ÉTERNITÉ. »

« Ce fut ce qui arriva (2) »

Assez. Notre raison et notre cœur se lassent d'entendre de telles sottises et d'aussi misérables plaisanteries en une matière si grave et si douloureuse. Ah ! s'il suffisait d'un profond désespoir, d'un élan d'amour, d'une décision de la volonté, d'une intensité de passion, d'un hasard accidentel pour faire reparaître tout à coup pour soi-même, pour les siens, pour ses amis, tous ces pauvres bien-aimés que la mort a emportés, combien de places vides au foyer se rempliraient d'ici à demain !

Hélas ! hélas ! les tombes fermées ne s'ouvrent pas devant la vivacité des regrets et l'immensité du désir !

III

« La porte du tombeau de Jésus, dit M. Renan, était fermée par une « pierre très-lourde, qui s'engageait dans une feuillure. Ces chambres

(1) *Les Apôtres*, p. 4. — (2) *Ibid.*

« n'avaient pas de serrure fermant à clef; la pesanteur de la pierre était la « seule garantie qu'on eût contre les voleurs ou les profanateurs de tom- « beaux; *aussi s'arrangeait-on de telle sorte qu'il fallût pour la remuer ou « une machine ou l'effort réuni de plusieurs personnes.* — Toutes les tradi- « tions sont d'accord sur ce point que la pierre avait été mise à l'orifice du « caveau le vendredi soir.

« Or, quand Marie de Magdala arriva, le dimanche matin, la pierre « n'était pas à sa place. Le caveau était ouvert. Le corps n'y était plus (1). »

Était-ce l'imagination des disciples et l'intensité de leurs regrets qui avaient ainsi soulevé cette pierre énorme et sorti le corps du tombeau? Puisque le corps n'était plus là, où était-il donc?

La question gêne quelque peu le loyal et délicat savant. Il tente de l'éviter dans le cours de son tâtonnant récit, et ce n'est que bien longtemps après le moment où nous sommes, trente ou quarante pages plus loin, qu'il balbutie à ce sujet quelques paroles troublées. Regardez-le s'enfuir :

« C'est une question oiseuse et insoluble, dit-il. On ignorera toujours ce détail, *car naturellement les traditions chrétiennes ne peuvent rien nous apprendre là-dessus* (2).

Cette dernière phrase, ornée de ce « naturellement », est vraiment d'un haut comique. M. Renan ne paraît pas s'en douter. Il continue :

« C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien (*a*). La résurrection « fut le triomphe de l'idée sur la réalité. Une fois l'idée entrée dans son « immortalité, *qu'importe le corps?* (3) »

(*a*) Jean, VI, 64.

Remarquez ce renvoi à saint Jean. Il est relatif à la phrase « c'est l'esprit qui vivifie » que M. Renan traduit mot à mot, bien qu'elle n'ait rien à faire ici. Mais ce renvoi à saint Jean laisse supposer au lecteur que l'Évangéliste entre par quelque endroit dans les explications saugrenues du paragraphe entier et qu'il appuie, en certains points, la thèse du Treizième Apôtre. Telle est la délicate critique.

Si le vieux Poquelin de Molière voulait mettre en scène Tartufe historien; si Beaumarchais prétendait nous faire voir l'embarras d'un faux témoin plein d'hésitation et de trouble, et suant véritablement sang et eau devant l'écrasante vérité d'un fait prodigieux, croyez-vous, je vous le demande, qu'ils produisissent un monologue plus bouffon que l'immense balbutiement que va nous faire entendre le Treizième Apôtre?

(1) *Les Apôtres*, ibid. — (2) *Les Apôtres*, p. 38-39. — (3) *Ibid.*

« *A en croire les Juifs*, les disciples seraient venus pendant la nuit et « auraient volé le corps.... Mais l'explication des Juifs, *quoiqu'irréfutable*, « est loin de satisfaire à tout. *Il est possible* que le corps eût été enlevé « par quelques-uns des disciples et transporté par eux en Galilée. *Le vague* « *sentiment de ceci peut se retrouver dans Matthieu*, XXVI, 32; XXVIII, 7, « 10; *Marc*, XIV, 28; XVI, 7. »

Je cours à ces textes. Dans les deux évangélistes j'entends la voix de Jésus avant sa mort, prophétisant sa résurrection à ses disciples, j'entends la voix des anges parlant aux saintes femmes, j'entends enfin la voix du Christ ressuscité s'adressant également à ces dernières :

Et après que je serai ressuscité, dit Jésus à ses disciples, je vous précéderai en Galilée. (Matthieu, XXVI, 32; Marc, XIV, 28.)

Et hâtez-vous, dit l'ange du Seigneur, d'aller dire à ses disciples : Il est ressuscité, et il sera avant vous en Galilée : c'est là que vous le verrez, selon ce qu'il vous a dit; je vous en avertis par avance. (Matthieu, XXVIII, 7; Marc, XVI, 7.)

Alors Jésus dit aux femmes : Ne craignez point, allez, dites à mes frères qu'ils se rendent en Galilée; c'est là qu'ils me verront. (Matthieu, XXVIII, 10.)

En quoi M. Renan voit-il là-dedans le *vague sentiment* de l'enlèvement du corps par les disciples dont il parle? M. Renan, qui ne suppose jamais que l'on vérifie les textes, continue gravement :

« Les autres, restés à Jérusalem, n'auront pas eu connaissance du fait. « D'un autre côté, les disciples qui auront emporté le corps en Galilée « n'auront eu d'abord aucune connaissance des récits qui se formèrent à « Jérusalem, si bien que la croyance à la résurrection se sera formée « derrière eux et les aura surpris ensuite. Ils n'auront pas réclamé et, « l'eussent-ils fait, cela n'eût rien dérangé. Quand il s'agit de miracles, « une rectification tardive est non avenue. — Une des manières les plus « ordinaires dont se forme la légende miraculeuse est celle-ci. Un saint « personnage passe pour faire des guérisons. On lui amène un malade, « qui, *par suite de l'émotion*, se trouve soulagé. Le lendemain, on répète à « dix lieues à la ronde qu'il y a eu miracle. Le malade meurt cinq ou six « jours après; personne n'en parle, si bien que, à l'heure où l'on enterre « le défunt, on raconte avec admiration sa guérison à quarante lieues de là.

« Et qu'importe en définitive? Le résultat seul compte en pareille ma- « tière. La foi purifie tout. L'incident matériel qui a fait croire à la résur- « rection n'a pas été la cause véritable de la résurrection. Ce qui a ressus- « cité Jésus, c'est l'amour. Cet amour fut si puissant qu'un petit hasard « suffit pour élever l'édifice de la foi universelle (1). »

(1) *Les Apôtres*, p. 40-41 (texte et notes).

Plus loin, lorsqu'il s'agira de la résurrection de Tabithe, par saint Pierre, M. Renan recourra à de pareilles bouffonneries et à de semblables faux fuyants :

« Tabitha, dira-t-il, n'avait pas besoin d'être ressuscitée. Pour quatre « jours de plus à passer en cette triste vie, fallait-il la déranger de sa « douce et immuable éternité? Laissez-la reposer en paix; le jour des « justes viendra. »

Et alors, comme maintenant, la question sera escamotée.

Le tombeau vide du Christ continue d'embarrasser M. Renan ; ses propres explications ne le satisfont pas. Il a recours à d'autres hypothèses qu'il abandonne successivement :

« *Il est permis de supposer* aussi que la disparition du corps fut le fait « des Juifs. *Peut-être* voulurent-ils empêcher qu'on ne lui fît des funérailles « bruyantes ou qu'on n'élevât un tombeau à ce juste. Enfin, *qui sait* si la « disparition du cadavre ne fut pas le fait du propriétaire du jardin ou du « jardinier? Ce propriétaire, *selon toutes les vraisemblances*, était étranger à « la secte. On choisit son caveau parce qu'il était le plus voisin du Golgotha « et parce qu'on était pressé. *Peut-être* fut-il mécontent de cette prise de « possession, et fit-il enlever le cadavre. A vrai dire, les détails, rapportés « par le quatrième Évangile, des linceuls laissés dans le caveau, et du suaire « plié soigneusement à part dans un coin, ne s'accordent guère avec une « telle hypothèse. *Cette dernière circonstance ferait supposer* qu'une main « de femme s'était glissée là. La conscience féminine, dominée par la pas- « sion, est capable des illusions les plus bizarres. Souvent elle est complice « de ses propres rêves. Il faut tenir compte en tout ceci du peu de préci- « sion d'esprit des femmes d'Orient, de leur défaut absolu d'éducation et « de la nuance particulière de leur sincérité.

« Tirons le voile sur ces mystères (1). »

Nous demandons pardon au lecteur de le promener dans ces labyrinthes de la sottise humaine, dans ces pénibles vérifications de textes, dans le spectacle douloureux et révoltant de la mauvaise foi de ce malheureux aux prises avec la claire évidence de la vérité. Ce comique est triste à force d'être odieux.

Reposons-nous un instant et reprenons des forces dans la lecture suivie d'un chapitre de l'Évangile. Choisissons l'histoire de la Résurrection, puisque tel est le sujet qui nous occupe. Prenons saint Jean, puisque c'est celui-là même auquel nous renvoie l'auteur des Apôtres :

« En tout ceci, dit-il, le récit du quatrième Évangile a une grande « supériorité. *Il nous sert de guide principal* (2). »

(1) *Les Apôtres*, ibid. — (2) p. 14.

IV

Ouvrons donc le livre sacré. Et au lieu de remonter péniblement, comme nous l'avons fait jusqu'ici de M. Renan à l'Évangile descendons, pour changer d'allure, de l'Évangile à M. Renan.

Le premier jour du Sabbat, Marie-Madeleine vint au sépulcre de grand matin, lorsqu'il faisait encore obscur, et elle vit que la pierre en avait été ôtée.

Elle courut donc et vint trouver Simon Pierre et cet autre disciple que Jésus aimait, et elle leur dit : « Ils ont enlevé le Seigneur hors du sépulcre et nous ne savons où ils l'ont mis. »

Pierre sortit pour aller au sépulcre et cet autre disciple sortit avec lui.

Tous deux s'étaient mis à courir; mais ce disciple devança Pierre, et arriva le premier au sépulcre. Et, s'étant baissé, il vit les linceuls qui étaient à terre; mais il n'entra pas.

Simon Pierre qui le suivait arriva, entra dans le sépulcre et vit les linceuls qui y étaient, ainsi que le suaire qu'on lui avait mis sur la tête, lequel n'était pas avec les linceuls, mais plié dans un lieu à part.

Alors cet autre disciple qui était arrivé le premier au sépulcre, y entra aussi ; et il vit et il crut : car ils n'avaient pas encore compris ce que dit l'Ecriture, qu'il fallait qu'il ressuscitât d'entre les morts.

Les disciples, s'en retournèrent donc chez eux.

Marie, cependant, démeurait là, à côté du sépulcre, et versant des larmes. — Et en pleurant elle se pencha et regarda dans l'intérieur du sépulcre. — Et voilà qu'elle vit deux anges, vêtus de blanc, assis à la place même où avait été le corps de Jésus, l'un à la tête et l'autre aux pieds.

Ils lui dirent : — Femme, pourquoi pleurez-vous?

Et elle leur répondit : — C'est qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis. (*Jean*, xx, 1-13.)

Que dit de cela le Treizième Apôtre? Le Treizième Apôtre tremble et détourne les yeux :

« Peut-être, dit-il, étaient-ce les linceuls blancs qui donnèrent lieu à « cette hallucination (1).

Etaient-ce donc ces mêmes linceuls blancs dont saint Matthieu parle aussi, quelques moments avant l'heure où se place le récit de saint Jean?

Et voilà, dit-il, qu'il se fit un grand tremblement de terre; car un ange du Seigneur descendit du ciel et vint renverser la pierre.

Son visage était comme un éclair, et ses vêtements avaient l'éclat de la neige.

Les gardes furent tellement épouvantés qu'ils devinrent comme morts. *Matth.* XVIII, 2-4.

Voilà, il en faut convenir, de terribles linceuls.

Etaient-ce ces linceuls blancs qui prirent la parole et qui proncèrent ces mots que M. Renan lui-même rapporte, page 13 de son livre?

« — Pour vous ne craignez point, dit l'ange, car je sais que vous cherchez Jésus qui a été crucifié.

« Il n'est point ici, il est ressuscité comme il l'avait dit. Venez voir le lieu où le Seigneur avait été mis. » (*Matth.* XXVIII, 5-6).

Voilà, de plus en plus, de bien extraordinaires linceuls.

Reprenons le texte de saint Jean, qui sert, comme l'on voit, de *guide principal* à M. Renan et faisons silence. Le Fils de Dieu, ressuscité en sa chair, va apparaître, pour la première fois, à la créature de ses mains :

Sur ces mots Marie-Magdeleine se retourna, et elle vit Jésus debout, sans savoir que ce fût lui.

Jésus lui dit : — Femme, pourquoi pleurez-vous? Qui cherchez-vous?

Elle, pensant que ce fût le jardinier :

— Seigneur, répondit-elle, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis et je l'emporterai.

Jésus lui dit : « Marie ! »

Elle se retourna et lui dit : « Rabboni ! » (c'est-à-dire Maître).

Jésus lui dit : — Ne me touchez point; car je ne suis pas encore monté à mon Père. Mais allez trouver mes frères, dites-leur ceci : « Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » (*Jean*, XX, 14-17.)

Discuter un fait si précis, attesté par les quatre Évangélistes, paraît embarrassant au Treizième Apôtre. Il sent le besoin de réserver ses forces pour combattre les preuves formidables qui vont suivre par suite des nombreuses et publiques apparitions du Christ ressuscité. Ici il fuit la discussion et la fait évanouir dans je ne sais quelle inepte lyrisme :

« C'est le propre des belles organisations de concevoir l'image prompte-
« ment, avec justesse et par une sorte de sens intime du dessin. La gloire
« de la résurrection appartient donc à Marie de Magdala. Reine et patronne
« des idéalistes, Madeleine a su mieux que personne *affirmer son rêve*. Sa

« grande affirmation de femme : « Il est ressuscité ! » a été la base de la « foi de l'humanité. »

— Fort bien ! Mais les preuves de ce que vous dites ?

— Des preuves ! s'écrie le Treizième Apôtre. Des preuves ? allons donc ! pour qui me prenez-vous ?

« Loin d'ici, raison impuissante ! Ne va pas appliquer une froide analyse « à ce chef-d'œuvre de l'idéalisme et de l'amour. Si la sagesse renonce à « consoler cette pauvre race humaine, trahie par le sort, laisse la folie « tenter l'aventure. Où est le sage qui a donné au monde autant de joie « que la possédée Marie de Magdala ? »

On va voir que la raison, renvoyée bien loin par M. Renan, a pris cette injonction à la lettre, qu'elle s'est enfuie et n'est point revenue. Le pauvre homme va se contredire désormais à chaque mot.

V

Pierre et Jean, Magdeleine et les saintes femmes sont de retour au milieu des disciples et racontent ce qu'ils ont vu. Comment les accueille-t-on ?

« — La conviction ARRÊTÉE de tout ce premier groupe fut que Jésus « était ressuscité », répond M. Renan, p. 12.

— Il fallait alors que la chose fût bien évidente, bien prouvée ?

Cette réflexion force M. Renan à rebrousser chemin, et il n'hésite pas à se contredire :

« — Bien des doutes restaient encore, » reprend-il, même page 12.

La conviction n'était donc pas *arrêtée*, et vous venez de mentir tout à l'heure ?... Les Apôtres étaient donc des gens peu crédules, qui doutaient et qui voulaient des preuves ? Leur conviction ultérieure a donc un poids immense ? Vous mentez donc ?

Le Treizième Apôtre salue et reste muet. Un instant après, il reprend son conte :

« — L'assurance de Marie, de Pierre, de Jean, s'imposait aux « autres. » (p. 12).

— Encore une fois, elle devait avoir alors un accent de vérité qui ne permettait pas le doute. Quant à votre assurancc, à vous, quelque grande qu'elle soit, il me semble qu'elle se trouble singulièrement en ce moment.

Le Treizième Apôtre fait encore volte-face et se contredit une quatrième fois :

« — Les nouvelles données par les femmes et par Pierre ne trouvèrent « de divers côtés qu'une incrédulité à peine dissimulée. (p. 15).

— Ceci est-il au moins définitif ? Mesurez la portée de vos paroles. Cette incrédulité des Apôtres, parfaitement vraie du reste et très-bien constatée par l'Evangile, va donner un singulier poids à leur futur témoignage. Regardez donc les choses et les hommes face à face.

Les perplexités du Treizième Apôtre recommencent. Il se contredit une cinquième fois dans sa déposition :

« — Tous, dit-il, étaient disposés a accueillir les récits les plus extraor-« dinaires. » (p. 16).

— Ainsi on accepte le récit de Marie Madeleine, des femmes, de Pierre ? Comme vous le disiez ces affirmations s'imposaient aux autres. Vous en tenez-vous là ?

Sixième contradiction :

— Non, ces choses « produisaient de grands doutes. » (p. 16).

Assez, Monsieur. En cour d'assises on ferait arrêter un homme qui dans sa déposition se couperait comme vous six fois de suite sur le même fait et suivant l'intérêt du moment.

VI

Au milieu de cette théorie qui s'écroule de toutes parts et qui roule, comme on vient de voir, de contradictions en contradictions, M. Renan essaye de se réfugier dans une note :

« Voyez Calmeil, dit-il, voyez Calmeil : *De la folie au point de vue pa-« thologique, philosophique, historique et judiciaire.* Paris, 1845, 2 vol. « in-8° (1). »

Devant le désordre d'esprit dont fait preuve l'historien des « Apôtres », devant les incohérences éperdues que nous venons de signaler, je conseille à M. Renan de voir, non pas le livre dont il parle, mais l'éminent aliéniste qui en est l'auteur. M. Calmeil, ce nous semble, pourrait peut-être donner au Treizième Apôtre des conseils véritablement opportuns.

Retournons cependant au récit du puissant critique :

« Quand une apparition se produit dans de telles réunions, *il est ordi-« naire que tous la voient ou l'acceptent* (2). »

Vraiment ?

« Il faut se rappeler, d'ailleurs, quel était le degré de culture intellec-« tuelle des disciples de Jésus. Ce qu'on appelle une *tête faible* s'associe « très-bien à l'exquise bonté du cœur (3). »

De sorte que ces imbéciles *qui n'ont rien vu*, et dont par conséquent l'imbécillité s'est compliquée de folie, ont suffi pour convertir le

(1) *Les Apôtres*, p. 16. — (2) Page 17. — (3) *Ibid.*

monde à leur propre hallucination? Il faut avouer en toute vérité que, pour rejeter la réalité des miracles, la pauvre raison humaine est obligée de passer sous de bien basses fourches caudines. La raison du premier venu s'y heurte le front et refuse de se courber jusqu'à une telle ineptie. La raison de M. Renan, très-courte de sa nature, passe tête haute sous ce niveau.

Mettons encore en présence l'histoire et la fable, la vérité simple et droite et l'imposture troublée, l'Évangile et le conte de M. Renan.

Ouvrons le texte sacré et, pour n'omettre aucun détail, réunissons en un le récit de saint Jean et celui de saint Luc :

Sur le soir du même jour qui était le premier de la semaine, pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, les portes du lieu où ils étaient assemblés, de peur des Juifs, étant fermées, Jésus vint, et paraissant au milieu d'eux, il leur dit : La paix soit avec vous. C'est moi, ne craignez rien.

Mais eux, tout troublés et saisis de crainte, s'imaginaient voir un esprit.

Et leur dit : D'où viennent ce trouble et ces pensées qui agitent vos cœurs? regardez mes mains et mes pieds pour vous assurer que c'est moi-même. Touchez et voyez; un esprit n'a ni chair ni os comme moi.

Et, après avoir ainsi parlé, il leur montra ses mains, ses pieds et son côté.

Et comme, dans le ravissement de leur joie, ils ne croyaient pas encore, il leur dit : Avez-vous ici quelque chose à manger?

Et ils lui présentèrent un morceau de poisson rôti et un rayon de miel.

Il en mangea devant eux, et prenant ce qui restait, il le leur donna.

Les disciples eurent donc une joie extrême de voir le Seigneur (1).

Tel est le récit simple, précis et formel des Évangélistes. Voici maintenant les multiples balbutiements et les faux-fuyants du Treizième Apôtre :

« Les portes étaient fermées; car on redoutait les Juifs.

« Les villes orientales sont muettes après le coucher du soleil.

« Le silence était donc par moments très-profond à l'intérieur; tous les « petits bruits qui se produisaient par hasard étaient interprétés dans le « sens de l'attente universelle.

« L'attente crée d'ordinaire son objet (2). »

Voici encore une découverte qui vaut celle de la vapeur. « L'attente crée *d'ordinaire* son objet. » Il suffit d'attendre une lettre pour la recevoir, et pour faire surgir un facteur. Il suffit d'avoir faim pour *créer* son dîner : le cuisinier, la table, trois ou quatre services, un domestique sortent de l'imagination, comme Minerve du cerveau de Jupiter. C'est fort agréable. L'attente *crée* d'ordinaire son objet.

(1) Luc, XXIV, 36-43 ; Jean, XX, 19-20. — (2) *Les Apôtres*, p. 21-22.

Que de gens vont se mettre à *attendre* vingt mille livres de rente!

Continuons la lecture de ce bouffon :

« Pendant un instant de silence, quelque léger souffle passa sur la face « des assistants. *A ces heures décisives, un courant d'air, une fenêtre* qui « crie, un murmure fortuit, *arrêtent la croyance des peuples pour des « siècles* (1). »

Encore une vérité historique découverte par le savant délicat. Nous marchons de révélations en révélations. Remarquez qu'ici le Treizième Apôtre ne doute plus. Il ne dit ni « peut-être, » ni « il est permis de croire, » il affirme dogmatiquement :

« En même temps que le souffle se fit sentir, on crut entendre des sons. « Quelques-uns dirent qu'ils avaient discerné le mot *schalom*, « bonheur » « ou « paix. » C'était le salut ordinaire de Jésus et le mot par lequel il « signalait sa présence. *Nul doute possible ;* Jésus est présent ; il est là dans « l'assemblée. C'est sa voix chérie; chacun la reconnaît. Ce fut donc une « chose reçue que, le dimanche soir, Jésus était apparu devant ses disciples « assemblés. Quelques-uns prétendirent avoir distingué dans ses mains et « ses pieds la marque des clous, et dans son flanc la trace du coup de lance. « Selon une tradition fort répandue, ce fut ce soir-là même qu'il souffla sur « ses disciples le Saint-Esprit. L'idée, au moins que son souffle avait couru « sur la réunion fut généralement admise.

« Tels furent les incidents de ce jour qui a fixé le sort de l'humanité. « *L'opinion que Jésus était ressuscité s'y fonda d'une manière irrévocable.* « La secte, qu'on avait cru éteindre en tuant le maître, fut dès lors assurée « d'un immense avenir (2). »

Laissons aller M. Renan, fuyant les textes, fuyant l'Evangile, fuyant la lumière. Il court, il se hâte, il est pressé, il trotte, et galope presque, comme une taupe qui se dérobe à l'éclat du jour, et qui allonge ses pattes vers les ténèbres bien aimées d'une cave. Que dis-je? Voilà qu'il s'arrête pour parler de saint Thomas. Va-t-il par hasard être loyal ?

« Quelques doutes, cependant, se produisaient encore. L'apôtre Thomas, « qui ne s'était pas trouvé à la réunion du dimanche soir, avoua qu'il por- « tait quelque envie à ceux qui avaient vu la trace de la lance et des « clous (3). »

Eh bien ?

M. Renan se trouble.

« *On dit que, huit jours après, il fut satisfait* » (1), dit-il brusquement.

Et là dessus, le Treizième Apôtre s'évade d'un autre côté.

(1) *Les Apôtres*. — (2) *Ibid*. — (3) Page 23-24.

— Pas si vite, M. Renan !

— Pourquoi ?

— Parce qu'ici vous escamotez un fait capital, parce qu'ici je vous prends comme toujours en flagrant délit de mauvaise foi et de déloyauté. Je conçois que vous soyez embarrassé par votre théorie de l'hallucination devant ce texte que vous résumez si lestement, afin de donner le change au lecteur. « On dit que huit jours après il fut satisfait. » Permettez que j'éclaire votre probité des lueurs de ce texte évangélique. Il est extrait de saint Jean, dont vous disiez tout à l'heure, qu'il *a en tout ceci une grande supériorité*, de ce saint Jean que vous avez l'audace de donner comme votre autorité et votre « guide principal. »

Or, Thomas, l'un des douze, appelé Didyme, n'était pas avec eux quand Jésus vint.

Les autres disciples lui dirent donc : « Nous avons vu le Seigneur. » Mais il leur répondit : « Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et si je ne mets mon doigt dans la place des clous, et ma main dans son côté je ne croirai point. »

Et huit jours après, comme ses disciples étaient encore dans le même lieu, et Thomas avec eux, Jésus vint, les portes étant fermées, et il se tint debout au milieu d'eux, et dit : « La paix soit avec vous. »

Il dit ensuite à Thomas : « Porte ici ton doigt, et regarde mes mains : approche ta main, et mets-la dans mon côté, et ne sois plus incrédule mais fidèle. »

Thomas répondit et lui dit : « Mon Seigneur et mon Dieu. » Jésus lui dit : « Tu as cru, Thomas, parce que tu m'as vu ; heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru. » (JEAN, XX, 24-29.)

Voilà ce que M. Renan résume par ces mots « on dit que huit jours après il fut satisfait » en s'esquivant aussitôt à toutes jambes. Pas si vite, encore une fois!

M. Renan, dans son *Introduction*, demande des témoins peu crédules. En voici un, ce nous semble, en voici un qui refuse de croire à l'unanime affirmation des Apôtres, en voici un qui ne veut pas même croire en ses propres yeux qui voient le Christ ressuscité, en ses propres oreilles qui l'entendent parler. Il veut toucher et palper le corps, il veut mettre les doigts dans les plaies faites par les clous du crucifiement, la main dans la cicatrice laissée par la lance du centurion. Voilà certes un témoin peu suspect, peu crédule, obstiné même et peu facile à convaincre. Or ce témoin ayant fait l'épreuve et l'expérience qu'il osait demander, ce témoin est alors écrasé par l'évidence

(1) *Ibid.*

qu'il cherchait, et il reconnaît non plus l'homme mais le Dieu! Le Treizième Apôtre passe tout cela sous silence, impuissant qu'il est à le discuter, résolu qu'il est à le cacher autant qu'il le peut à tous les yeux. Il appelle les témoins dans son « Introduction » et quand les témoins accourent, sérieux et concluants, il leur ferme la bouche, les bâillonne et les jette dans une cave.

Quel exquis honnête homme que ce Renan!

Et combien je comprends aujourd'hui cette parole de la *Vie de Jésus* qu'il s'applique à lui-même et à ses pareils : « Nous avons, disait-il, créé un nouvel idéal de moralité. »

Vous avez raison, Monsieur, cet idéal est nouveau. Permettez-moi cependant de préférer l'ancien et de garder la mode de nos aïeux.

VII

Il n'y a au fond qu'un moyen de réfuter efficacement l'absurde et fantaisiste roman de l'auteur des « Apôtres, » c'est de lui opposer constamment les textes sur lesquels il s'appuie et de montrer comment il les fausse audacieusement.

L'honneur de M. Renan s'écroule net devant le spectacle de ces impudences, sans précédent dans l'histoire des lettres; nous en sommes fâchés pour M. Renan, mais en vérité il n'a à s'en prendre qu'à lui.

Citons encore saint Jean, celui qu'il continue de déclarer supérieur à tous, celui qu'il présente comme son guide, et voyons comment il le suit :

Jésus, dit saint Jean, se manifesta de nouveau à ses disciples sur le bord de la mer de Tibériade, et voici comment eut lieu cette apparition :

Simon Pierre et Thomas, appelé Didyme, Nathanaël, qui était de Cana en Galilée; les fils de Zébédée et deux autres disciples de Jésus se trouvaient réunis en ce moment.

— Je vais pêcher, leur dit Simon Pierre.

— Et nous aussi, nous venons avec vous, lui dirent-ils.

Ils sortirent donc, et montèrent dans une barque; et ils ne prirent rien de cette nuit-là.

Le matin venu, Jésus parut sur le rivage. Les disciples cependant ne s'apercevaient point que c'était lui.

Jésus donc leur dit : « Enfants, n'avez-vous rien à manger? » — Ils lui répondirent : « Non. »

— « Jetez le filet à droite de la barque, leur dit-il, et vous trouverez. »

Ils le jetèrent donc, et ils ne pouvaient le tirer tant il y avait de poissons.

Alors le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : « C'est le Seigneur ! »

Simon Pierre, entendant que c'était le Seigneur, prit sa tunique (car il était nu) et se jeta à la mer.

Les autres disciples vinrent avec la barque traînant le filet plein de poissons; car ils n'étaient éloignés que de deux cents coudées environ.

Quand ils furent descendus à terre, ils virent des charbons allumés, du poisson dessus, et du pain.

Jésus leur dit : « Apportez quelques poissons, de ceux que vous avez pris à l'instant. »

Simon Pierre monta dans la barque et tira à terre le filet, plein de cent cinquante-trois gros poissons. Et malgré leur grand nombre, le filet ne rompit point.

— Tenez, mangez, leur dit Jésus.

Et aucun de ceux qui étaient assis n'osait lui demander : « Qui êtes-vous ? » Car ils savaient que c'était le Seigneur.

Et Jésus vint, et il prit du pain et leur en donna ainsi que du poisson.

Ce fut pour la troisième fois que Jésus se manifesta à ses disciples après sa résurrection.

Et après donc qu'ils eurent mangé, Jésus dit à Simon Pierre : « Simon, fils de Jean, m'aimez-vous plus que ceux-ci ? » — Oui, Seigneur, lui répondit-il; vous savez que je vous aime. — Jésus lui dit : « Paissez mes brebis. »

Il lui dit une seconde fois : « Simon, fils de Jean, m'aimez-vous ? » — Pierre lui répondit : « Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. » — Jésus lui dit : « Paissez mes agneaux. »

Il lui dit pour la troisième fois : « Simon, fils de Jean, m'aimez-vous ?»

Pierre fut contristé de ce qu'il lui demandait pour la troisième fois « M'aimez-vous ? » Et il lui dit : « Seigneur, vous connaissez tout, vous savez que je vous aime. »

Jésus lui dit : « Paissez mes brebis. En vérité, en vérité, je vous dis : lorsque vous étiez plus jeune, vous vous ceigniez vous-même, et vous alliez où vous vouliez; mais lorsque dans votre vieillesse vous étendrez vos mains, un autre vous ceindra et vous mènera où vous ne voudrez pas. »

Or, il dit cela, marquant par quelle mort il devait glorifier Dieu. Et lorsqu'il eut ainsi parlé, il lui dit : « Suivez-moi. »

Pierre, se retournant, aperçut ce disciple que Jésus aimait, celui qui, pendant la Cène, s'était reposé sur son sein, et lui avait dit : « Seigneur, qui vous trahira ? » Pierre donc, l'ayant vu, dit à Jésus : « Seigneur, qu'arrivera-t-il à celui-ci ? »

— Si je veux qu'il demeure ainsi jusqu'à ce que je vienne, lui répondit Jésus, que vous importe ? Vous, suivez-moi.

Le bruit se répandit parmi les frères que ce disciple ne mourrait pas.

Jésus cependant n'avaipoint t dit : « Il ne mourra pas, » mais « si je veux qu'il demeure ainsi jusqu'à ce que je vienne, que vous importe ? » (JEAN, XXI, 1-24.)

Et c'est ce disciple lui-même qui rend ici témoignage à ces choses et qui les a écrites et nous savons que son témoignage est véritable.

Cette apparition nette, claire, précise, remplie des circonstances les plus diverses, accomplie en présence de tous les disciples, est difficile à classer dans le genre vaporeux des hallucinations. M. Renan n'y renonce point cependant, vu que pour cela il ne faut que défigurer le texte, falsifier et mentir.

Pour tromper le lecteur sur la preuve formidable résultant du groupement d'ensemble de tous ces détails d'une scène unique et prolongée, M. Renan n'hésite pas à faire supposer qu'il s'agit ici de faits isolés les uns des autres, séparés et éloignés par l'espace et le temps. Ce n'est pas lui qui a des scrupules en présence de la robe sans couture de la vérité. Regardons-le opérer. Ce spectacle ne manque pas d'un certain intérêt pour l'esprit. M. Renan est véritablement un cas à observer. Son travail souterrain est plus curieux encore que celui du Termite qui sape les maisons.

D'abord il affecte une certaine indifférence conteuse :

« Les visions au bord du lac *paraissent* avoir été assez fréquentes. Sur « ces flots où ils avaient touché Dieu, comment les Disciples n'eussent-ils « pas revu leur divin ami ? Les plus simples circonstances le leur ren- « daient (1). »

Défiez-vous de cette allure tranquille, voilà qu'il va donner obliquement et sans avoir l'air de se troubler, un premier coup de dent pour couper la maille de l'unité, — « *une fois.* »

« *Une fois,* ils avaient ramé toute la nuit sans prendre un seul poisson; « tout à coup les filets se remplissent; ce fut un miracle. *Il leur sembla* « que quelqu'un leur avait dit de terre : « Jetez vos filets à droite. » « Pierre et Jean se regardèrent : « C'est le Seigneur, » dit Jean. Pierre, « qui était nu, se couvrit à la hâte de sa tunique et se jeta à la mer pour « aller rejoindre l'*invisible* conseiller (2). »

Invisible ? — Très visible au contraire ! Voyez votre « guide principal. »

Deuxième coup de dent pour couper encore une maille de l'unité, — « *d'autres fois.* »

« *D'autres fois*, Jésus venait prendre part à leurs simples repas (3). »

« Simple repas » est bonhomme. « Simple repas » est bienveillant.

(1) *Les Apôtres*, p. 32. — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid.*

« Simple repas » endort la défiance. Ce termite du talent. Troisième coup de dent pour couper une maille de l'embarrassante unité, — « *Un jour.* » N'oubliez pas qu'il s'agit toujours du même fait dont il affecte de diviser et d'isoler les circonstances :

« *Un jour*, à l'issue de la pêche, ils furent surpris de trouver les charbons allumés, un poisson posé dessus et du pain à côté. Un vif souvenir de leurs festins du temps passé leur traversa l'esprit. Le pain et le poisson en faisaient toujours une partie essentielle. Jésus avait l'habitude de leur en offrir. *Ils furent persuadés, après le repas, que Jésus s'était assis à côté d'eux* et leur avait présenté de ces mets, déjà devenus pour eux eucharistiques et sacrés (1). »

Malgré les trois mailles coupées, ce « *ils furent persuadés* que Jésus s'était assis à côté d'eux, » est encore difficile à passer. Vite un nouveau coup de dent pour rompre les mailles redoutables, — dissimuler le nombre des témoins, en supprimer six sur huit, noyer les autres dans la brume :

« C'était surtout Jean et Pierre qui étaient favorisés de ces intimes entretiens avec le fantôme bien-aimé (2). »

M. Renan a beau se fatiguer, il se sent toujours pris. Il se tourne, se retourne, avance la tête, regarde si on ne le voit pas et se met à ronger, avec une croissante vélocité la maille de l'unité : cinq ou six nouveaux coups de dent, l'un sur l'autre : — *Un jour*; — *en songe*; — *peut-être*; — *songe perpétuel*; — *crut entendre.* Notez qu'il s'agit toujours *du même et unique fait* qu'il divise ainsi à l'infini.

« *Un jour*, Pierre, *en songe peut-être* (*mais que dis-je! leur vie sur ces bords n'était-elle pas un songe perpétuel?*), *crut entendre* Jésus lui demander : « M'aimes-tu? » La question se renouvela trois fois. Pierre, tout possédé d'un sentiment tendre et triste, *s'imaginait répondre :* « Oh ! oui, Seigneur, tu sais que je t'aime (3). »

« S'imaginait répondre » est le *nec plus ultrà* du genre.

Derniers coups de dent pour couper encore une autre maille de l'unité et pour faire croire qu'il ne s'agit point d'une seule scène, d'un ensemble écrasant. Derniers coups de dent, « *Une autre fois* (c'était la même) ; — *confidence* (Jean y était et a vu) ; — *songe étrange*; — *rêve* (tous étaient éveillés) ; — *très-obscurs* (la mort de saint Pierre a tout éclairé) :

« *Une autre fois*, Pierre fit à Jean la confidence d'*un songe étrange.* Il avait *rêvé* qu'il se promenait avec le maître. Jean venait par derrière à quelques pas. Jésus lui parla en termes très-obscurs, qui semblaient lui

(1) p. 33, *ibid.* — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid.*

« annoncer la prison ou une mort violente, et lui répéta à plusieurs re-
« prises : « Suis-moi. » Pierre, alors, montrant du doigt Jean, qui le
« suivait, demanda : « Seigneur, et celui-là? — Celui-là, dit Jésus, si je
« veux qu'il reste jusqu'à ce que je vienne, que t'importe (1)?

VIII

En vérité, le cœur se soulève de dégoût devant ces indignités historiques, devant ce manque absolu de respect à la vérité connue, devant ces basses façons de mentir ; et on rougit de tenir une plume quand on en voit une entre les doigts de pareilles gens. Le spectacle d'une épée, avilie en des mains indignes, employée d'une façon ignoble ou criminelle, donne au loyal soldat la tentation de briser la sienne. Il rougit ; et c'est ce que je fais.

La plume — cette épée de l'intelligence — est en vérité déshonorée par M. Renan. Tantôt elle lui sert d'instrument pour crocheter les textes, tantôt il l'emploie à la façon des arracheurs de dents qui s'en font un levier pour exercer leur industrie. D'autres fois elle n'est plus entre ses mains que la batte d'Arlequin ou la marotte bouffonne du jongleur.

Rien de plus grotesque, par exemple, que le récit qui va suivre. Il s'agit cependant de la grande manifestation de Jésus devant cinq cents personnes dont la plupart vivaient encore lorsque saint Paul écrivit l'épître aux Corinthiens.

Cinq cents personnes ayant, *à la fois*, *la même* hallucination, croyant entendre *les mêmes* paroles, *sans qu'une* SEULE s'écrie « Mais je ne vois ni n'entends rien, » voilà ce que M. Renan, trop raisonnable pour accepter les miracles, admet comme tout simple au nom de la raison humaine. Il faut le lire pour le croire. Lisons-le donc :

« La sympathie de la Galilée pour le prophète que les Hiérosolymites
« avaient mis à mort s'était réveillée. Plus de cinq cents personnes étaient
« déjà groupées autour *du souvenir* de Jésus. A défaut du maître perdu,
« elles obéissaient à ses disciples les plus autorisés, surtout à Pierre. Un
« jour qu'à la suite de leurs chefs spirituels, les Galiléens fidèles étaient
« montés sur une de ces montagnes où Jésus les avait souvent conduits,
« *ils crurent encore le voir. L'air sur ces hauteurs est plein d'étranges miroi-*
« *tements. La même illusion* qui autrefois avait eu lieu pour les disciples
« les plus intimes *se produisit encore. La foule assemblée* S'IMAGINA VOIR
« le spectre divin se dessiner dans l'éther ; *TOUS* tombèrent sur la face et
« adorèrent. Le sentiment qu'inspire le clair horizon de ces montagnes est
« l'idée de l'ampleur du monde avec l'envie de le conquérir. Sur un des
« pics environnants, Satan, montrant de la main à Jésus les royaumes de
« la terre et toute leur gloire, les lui avait, disait-on, proposés, s'il voulait

(1) P. 33.

« s'incliner devant lui. Cette fois, ce fut Jésus qui, du haut des sommets « sacrés, montra à ses disciples la terre entière et leur assura l'avenir. « *Ils descendirent de la montagne persuadés que le fils de Dieu leur avait « donné l'ordre de convertir le genre humain et avait promis d'être avec eux « jusqu'à la fin des siècles.* Une ardeur étrange, un feu divin, les remplis- « sait au sortir de ces entretiens. Ils se regardaient comme les mission- « naires du monde, capables de tous les prodiges. »

Et par une étrange coïncidence, il se trouve qu'ils ont été en effet les missionnaires du monde et capables de tous les prodiges.

« Saint Paul vit plusieurs de ceux qui assistèrent à cette scène extraor- « dinaire. *Après vingt-cinq ans leur impression était aussi forte que le pre- « mier jour.* »

Et pas un ne s'était aperçu que c'était une illusion !

Pauvre raison humaine, voilà donc où te mènent ces gens-là sous prétexte de t'affranchir de Dieu !

Je crois nécessaire d'affirmer solennellement, sur ma parole d'honneur, que les extravagances que je viens de transcrire ici sont textuellement copiées, sans retranchement ni ajouté, aux pages 34, 35, et 36, du livre intitulé « *les Apôtres*, » par M. Renan, membre de l'Institut, ouvrage imprimé par J. Claye et édité par M. Michel Levy. Paris, 1866. Pour ceux qui, ne pouvant absolument croire à de telles folies en dehors de Charenton, tiendraient à voir ce phénomène de leurs propres yeux, je dépose à leur intention un exemplaire dudit livre chez mon concierge ou les curieux, médecins ou autres, pourront vérifier le texte.

IX

Parlerons-nous des explications saugrenues de M. Renan sur la descente du Saint-Esprit, sous forme de langues de feu, le jour de la Pentecôte ?

« Un jour que les frères étaient réunis, un orage éclata. Un vent violent « ouvrit les fenêtres; le ciel était en feu. Les orages en ces pays sont accom- « pagnés d'un prodigieux dégagement de lumière; l'atmosphère est comme « sillonnée de toutes parts de gerbes de flamme. Soit que le fluide électrique « ait pénétré dans la pièce même, soit qu'un éclair éblouissant ait subitement « illuminé la face de tous, *on fut convaincu* que l'Esprit était entré, et qu'il « s'était épanché sur la tête de chacun sous forme de langues de feu (1). »

M. Renan oublie-t-il qu'à la suite de cet événement les Apôtres reçurent le don des langues ? M. Renan n'oublie rien du tout et ceci ne l'embarrasse pas plus que le reste :

« *On fut convaincu* que Dieu avait voulu signifier ainsi qu'il versait sur les

(1) *Les Apôtres*, p. 62.

« apôtres ses dons les plus précieux d'éloquence et d'inspiration. Mais on « ne s'arrêta point là. Jérusalem était, comme la plupart des grandes « villes de l'Orient, une ville très-polyglotte. La diversité des langues était « une des difficultés qu'on y trouvait pour une propagande d'un caractère « universel. Une des choses, d'ailleurs, qui effrayaient le plus les apôtres, « au début d'une prédication destinée à embrasser le monde, était le « nombre des langues qu'on y parlait; ils se demandaient sans cesse com- « ment ils apprendraient tant de dialectes. *On crut* la prédication de l'É- « vangile affranchie de l'obstacle que créait la diversité des idiomes. *On « se figura* que, dans quelques circonstances solennelles, les assistants « avaient entendu la prédication apostolique chacun dans sa propre « langue...

« Dans ces moments d'extase, le fidèle, saisi par l'Esprit, proférait *des « sons inarticulés et sans suite, qu'on prenait pour des mots en langue étran- « gère*, et qu'on cherchait *naïvement* à interpréter...

« *C'était comme une vague musique de l'âme, épandue en sons indistincts, « et que les auditeurs cherchaient à traduire en images et en mots déterminés* « ou plutôt comme des prières de l'Esprit, s'adressant à Dieu en une « langue connue de Dieu seul et que Dieu sait interpréter. L'extatique, en « effet, ne comprenait rien à ce qu'il disait, et n'en avait même aucune « conscience. *On écoutait avec avidité, et on prêtait à des syllabes inco- « hérentes les pensées qu'on trouvait sur-le-champ*. Chacun se reportait à son « patois et cherchait *naïvement* à expliquer les sons inintelligibles parce « qu'il savait en fait de langues. *On y réussissait toujours plus ou moins*, « l'auditeur mettant dans ces mots entrecoupés ce qu'il avait au cœur (1). »

Tout cela est fort bien; mais M. Renan se garde bien de dire (sauf à le discuter si cela lui plaît) qu'en ce moment des Juifs de tous pays se trouvaient à Jérusalem à l'occasion de la Pâque, et qu'au bruit de ce prodige il en accourut un grand nombre autour des Apôtres,

Et ils furent fort surpris, disent les *Actes*, de ce que chacun d'eux les entendait parler en sa langue. Ils en étaient tous hors d'eux-mêmes et dans leur étonnement ils allaient se disant les uns aux autres: « Ces gens qui nous parlent ne sont-ils pas tous Galiléens? comment donc les entendons nous parler chacun la langue de notre pays? Parthes, Mèdes, Elamites; ceux d'entre nous qui habitent la Mésopotamie, la Judée, la Cappadoce, le Pont et l'Asie, la Phrygie, la Pamphylie, l'Egypte, les contrées lybiennes proches de Cyrène; ceux qui sont venus de Rome, Juifs et prosélytes, Crétois et Arabes, nous les entendons parler, chacun en notre langue, des grandes choses de Dieu. » « Qu'est-ce donc que cela? » se disaient-ils dans leur profond étonnement (2). »

(1) *Les Apôtres*, p. 66-68. — (2) *Act.* II, 6-12.

L'honnête homme passe tous ces faits absolument sous silence, et au lieu de les raconter loyalement, il se livre de nouveau à sa fantastique description du don des langues qu'il affecte de nommer « glossolalie. »

Depuis Molière on n'a rien vu de pareil en fait d'explication. M. Renan est le Thomas Diafoirus de l'histoire. Ecoutez ce grave savant :

« Aucune langue ne rendant les sensations nouvelles qui se produi-
« saient, on se laissait aller à un bégayement indistinct, à la fois sublime et
« puéril, où ce qu'on peut appeler « la langue chrétienne » flottait à l'état
« d'embryon? La langue leur faisait défaut. Comme les prophètes, ils débu-
« taient par l'*a a a* de l'enfant. Ils ne savaient point parler. On dirait un
« bègue dans la bouche duquel les sons s'étouffent, se heurtent, et aboutis-
« sent à une pantomime confuse, mais souverainement expressive (1).

Et c'est avec ces *a a a* et cette pantomime confuse (mais souverainement expressive !) que les Apôtres ont converti le monde.

M. Renan se garde bien de dire qu'à la suite de ce prodige de la Pentecôte, *trois mille hommes*, témoins de ce grand miracle, confessèrent le Christ et se firent baptiser. Ces trois mille hommes gêneraient ces grotesques explications. L'honnête homme n'en parle pas.

M. Renan, qui n'a pu éviter d'aborder ce grand miracle de la Résurrection qui sert de base à l'Eglise universelle, se garde bien de souffler mot du boiteux guéri par saint Pierre, sous le portique de Salomon, miracle public et constant, à la suite duquel *cinq mille hommes* se convertirent. Ces cinq mille hommes gêneraient la thèse de M. Renan. L'honnête homme n'en parle pas.

X.

En revanche, il nous entretient d'une de ses vieilles connaissances de la « Vie de Jésus, » je veux dire de celui qu'il appelait alors le *pauvre Judas* (2). Dans la « Vie de Jésus » M. Renan mentionnant le bruit de sa mort, émettait un doute plein d'un vague espoir : « *Peut-être*, di-
« sait-il, non sans attendrissement, *peut-être*, retiré dans son champ
« de Hakeldama, Judas mena-t-il *une vie douce et tranquille* pendant
« que ses anciens amis conquéraient le monde et y semaient le bruit
« de son infamie (3). »

(1) *Les Apôtres*, p. 70-71. — (2) *Vie de Jésus*, p. 382. — (3) *Vie de Jésus*, p. 438.

Or, de même que saint Luc, qui ignorait *totalement* l'hébreu il y a trois ans, le sait quelque peu aujourd'hui ; de même le vague espoir relatif à Judas est devenu pour M. Renan une certitude. Plus de *peut-être!* Judas vit encore, Judas vit heureux et à son aise. M. Renan qui ne veut d'aucune façon que Notre-Seigneur soit ressuscité, veut à tout prix ressusciter Judas. La pensée que ce scélérat s'est pendu et que ses entrailles ont crevé, est désagréable au Treizième Apôtre. M. Renan nous donne sur ce personnage les détails les plus précis et connaît, paraît-il, sa maison de campagne. Il y est peut-être allé.

Remarquez, dans le passage que voici, le sentiment aigre de l'auteur pour ce qu'il appelle « la secte, » la « petite Eglise, » et le ton affectueux et fraternel qu'il a en même temps pour ce *pauvre Judas :*

« Un des premiers soins, dès que *la secte* se vit assise tranquillement à « Jérusalem, fut de combler le vide que Judas de Kérioth avait laissé dans « son sein. L'opinion que ce dernier avait trahi son maître et avait été « la cause de sa mort devenait de plus en plus générale. La légende s'en « mêlait, et tous les jours on apprenait quelque circonstance nouvelle qui « ajoutait à la noirceur de son action (1). »

Qu'on était dur pour ce pauvre Judas ! Et combien, pour employer les expressions même de M. Renan « les malédictions dont on le « charge *ont quelque chose d'injuste* ! (2) »

Heureusement que l'auteur des *Apôtres* est là pour le réhabiliter. Qu'est-il donc advenu de ce bon Judas de Kérioth ? M. Renan nous le confie :

« Il s'était acheté, nous dit-il, un champ *près de la vieille nécropole de* « *Hakeldama, au sud de Jérusalem,* ET IL Y VIVAIT RETIRÉ. Tel était « l'état d'exaltation naïve où se trouvait toute *la petite Église*, que, pour « le remplacer, on résolut d'avoir recours à la voie du sort (3). »

Il fallait, en vérité, que la *petite Eglise* fût bien exaltée et bien naïve pour penser qu'on pouvait *remplacer* Judas. Un tel homme ne se remplace pas dans une Eglise, — du moins de sitôt.

M. Renan ne nous donne aucun document pour nous dire comment, depuis trois ans, il a acquis la certitude de la vie retirée de Judas. Il ne nous renvoie ni à l'Evangile, ni à Papias, ni même au docteur Calmeil. Il ne nous indique ni bibliothèque, ni manuscrit. Aurait-il, par hasard, fait cette découverte dans quelques papiers de famille ?

Est-ce aussi dans ses papiers privés, que M. Renan a trouvé des renseignements sur un autre fait dont il parle, je veux dire, « les

(1) *Les Apôtres*, p. 83. — (2) *Vie de Jésus*, p. 382.
(3) *Idem*, p. 83.

« violentes récriminations qui accablèrent d'embarras le *pauvre Pilate* « (*textuel!*) et l'abreuvèrent d'ennuis (1)? »

XI

Raconterons-nous, d'après le Treizième Apôtre, la conversion de saint Paul? Toujours les orages, toujours le soleil et les miroitements, toujours les hallucinations; ce pauvre savant n'est guère varié, et par là seulement il échappe quelque peu à la loi du comique. Prenons au hasard quelques traits dans cet Évangile bouffon, dans cet Évangile travesti par le Scarron de la haute critique.

« Le sang d'Etienne, qui avait presque jailli sur lui, *lui troublait la vue* (2). »

Tel est ce mot, je dirais presque le calembour, qui prépare, trente pages à l'avance, l'un des points fondamentaux de la grande scène du chemin de Damas racontée par M. Renan.

« Chaque pas que Paul faisait vers Damas éveillait en lui de cuisantes « perplexités. L'odieux rôle de bourreau qu'il allait jouer lui devenait insup- « portable. Les maisons qu'il commence à apercevoir sont peut-être celles « de ses victimes. Cette pensée l'obsède, ralentit son pas; il voudrait ne « pas avancer; il s'imagine résister à un aiguillon qui le presse. Il avait, « *à ce qu'il paraît*, les yeux enflammés, *peut-être* un commencement « d'ophtalmie.

C'est pour préparer cette petite phrase que M. Renan nous a dit plus haut p. 149 que le sang d'Etienne *lui troublait la vue*.

« *Peut-être* aussi le brusque passage de la plaine dévorée par le soleil aux « frais ombrages des jardins détermina-t-il un accès dans l'organisation « maladive *et gravement ébranlée* du voyageur fanatique. Les fièvres per- « nicieuses, accompagnées de transport au cerveau, sont dans ces parages « tout à fait subites. En quelques minutes, on est comme foudroyé. Quand « l'accès est passé, on garde l'impression d'une nuit profonde, traversée « d'éclairs, où l'on a vu des images se dessiner sur un fond noir (3). Ce « qu'il y a de sûr, c'est qu'un coup terrible enleva en un instant à Paul ce « qui lui lui restait de conscience distincte, et le renversa par terre privé « de sentiment.

« *Dans de pareils cas, au reste, le fait extérieur est peu de chose.* C'est « l'état d'âme de saint Paul, ce sont ses remords, à l'approche de la ville « où il va mettre le comble à ses méfaits, qui furent les vraies causes de « sa conversion... Je préfère de beaucoup, pour ma part, l'hypothèse « d'un fait personnel à Paul et senti de lui seul.

(1) *Les Apôtres*, p. 143.
(2) *Idem*, p. 149.
(3) J'ai éprouvé un accès de ce genre à Byblos; dit M. Renan dans une note. *Avec d'au-*

« Il n'est pas invraisemblable cependant qu'un orage ait éclaté tout à « coup. Les flancs de l'Hermon sont le point de formation de tonnerre dont « rien n'égale la violence. Il était *naturel* qu'il prêtât à la voix de l'orage « ce qu'il avait dans son propre cœur. Qu'un délire fiévreux, *amené par un « coup de soleil* ou une ophtalmie, se soit tout à coup emparé de lui; qu'un « éclair ait amené un long éblouissement; qu'un éclat de la foudre l'ait « renversé et ait produit une commotion cérébrale, qui oblitéra pour un « temps le sens de la vue, peu importe...

« Au milieu des hallucinations auxquelles tous ses sens étaient en proie, « que vit-il, qu'entendit-il? Il vit la figure qui le poursuivait depuis plusieurs « jours; il vit le fantôme sur lequel couraient tant de récits. Il vit Jésus « lui-même, lui disant en hébreu : « Saül, Saül, pourquoi me persé« cutes-tu?» Les natures impétueuses passent tout d'une pièce d'un extrême « à l'autre. Il y a pour elles, ce qui n'existe pas pour les natures froides, « des moments solennels, des minutes qui décident du reste de la vie. Les « hommes réfléchis ne changent pas; ils se transforment. Les hommes ar« dents, au contraire, changent et ne se transforment pas. Le dogmatisme « est comme une robe de Nessus qu'ils ne peuvent arracher. Il leur faut un « prétexte d'aimer et de haïr. Nos races occidentales seules ont su produire « de ces esprits larges, délicats, forts et flexibles, qu'aucune illusion mo« mentanée n'entraîne, qu'aucune vaine affirmation ne séduit. L'Orient « n'a jamais eu d'hommes de cette espèce. En quelques secondes, se pres« sèrent dans l'âme de Paul toutes ses plus profondes pensées. L'horreur « de sa conduite se montra vivement à lui. Il se vit couvert du sang « d'Etienne; ce martyr lui apparut comme son père, son initiateur. Il fut « touché à vif, bouleversé de fond en comble...

« Paul entra à Damas avec l'aide de ses compagnons, qui le tenaient par « la main...

« On parla devant lui des chrétiens de Damas et en particulier d'un cer« tain Hanania, qui paraît avoir été le chef de la communauté. L'idée que « l'imposition des mains le tirerait de l'état où il était, s'empara de lui. « Ses yeux étaient toujours fort enflammés. Parmi les images qui se suc« cédaient en son cerveau, *il crut voir* Hanania entrer et lui faire le geste « familier aux chrétiens. *Il fut persuadé* dès lors qu'il devrait sa guérison « à Hanania. Hanania fut averti; il vint, parla doucement au malade, « l'appela son frère, et lui imposa les mains. Le calme, à partir de ce « moment, rentra dans l'âme de Paul. *Il se crut guéri*, et, la maladie étant « surtout nerveuse, il le fut. De petites croûtes ou écailles tombèrent, « dit-on, de ses yeux; il mangea et reprit des forces.

tres principes, j'aurais certainement pris les hallucinations que j'eus alors pour des visions.

(1) *Les Apôtres*, p. 178 et suiv.

Perdrai-je mon temps à prendre au sérieux et à réfuter toutes ces niaiseries et ces contes à dormir debout? Non certes, et je n'ai que trop prolongé ce débat.

Telles sont les billevesées que M. Renan oppose au livre devant lequel l'univers a plié les genoux. Telles sont les sottises et les coquesigrues, par lesquelles il prétend remplacer la grande et sublime affirmation, la déposition solennelle écrite sur la terre par le sang de tant de témoins, de tant de martyrs, qui se sont fait égorger pour attester la vérité de ce qu'ils avaient vu.

Ces martyrs déplaisent à M. Renan. De même qu'il marque ses préférences pour les nobles natures, telles que le *pauvre Judas* et le *pauvre Pilate*, de même il témoigne de son aversion et de son blâme pour ceux qui donnèrent leur vie en holocauste à la vérité. Il les traite d'« esprits étroits et obstinés (1). »

« Le martyr, dit-il, est, en religion, ce que l'homme de parti est en « politique. Il n'y a pas eu beaucoup de martyrs trés-intelligents (2). »

Ailleurs il va plus loin, et accuse cette série courageuse de victimes, qui s'ouvre par saint Étienne, d'avoir exercé, sur l'histoire de l'esprit humain, une influence particulière qu'il leur reproche :

« Ils ont introduit, dit-il, dans le monde occidental un élément qui lui « manquait, la foi exclusive et absolue, cette idée qu'il y a une seule reli« gion bonne et vraie. EN CE SENS, LES MARTYRS ONT COMMENCÉ L'ÈRE DE « L'INTOLÉRANCE (3). »

Accuser les martyrs de leur propre mort, est un trait qui manquait à M. Renan. M. Renan est désormais complet.

XII

Comme l'a très-bien observé le Père Gratry, précisément au sujet de M. Renan, les faux témoins se coupent toujours.

Bien que nous ayons déjà signalé quelques contradictions du Treizième Apôtre M. Renan au sujet des disciples, il nous semble bon de donner encore quelques exemples à l'appui de l'observation du Père Gratry. Nous n'avons que l'embarras du choix.

Page 94, M. Renan dit :

« La nouvelle secte n'avait pas encore de cérémonies spéciales. »

Et vingt lignes plus bas, même page, il dit :

« Le baptême était le signal d'entrée dans la secte; le rite était le même « que pour celui de Jean, mais on l'administrait au nom de Jésus. »

Le Père Gratry a eu raison de dire que les faux témoins se coupent toujours.

(1) *Les Apôtres*, p. 146. — (2) *Ibid.* — (3) P. 147.

Page 94, M. Renan dit :

« Jésus, avec son tact exquis des choses religieuses, n'avait institué « aucun rituel nouveau. »

Et page 95, il dit :

« Le baptême devait être suivi de la collation des dons du Saint-Esprit, « laquelle se faisait au moyen d'une prière prononcée par les Apôtres sur « la tête du néophyte, avec l'imposition des mains.

« Cette imposition des mains, déjà si familière à Jésus, était l'acte « sacramentel par excellence. »

Le Père Gratry a eu raison de dire que les faux témoins se coupent toujours.

Page 79, pour je ne sais quel besoin de sa thèse, M. Renan s'exprime ainsi :

« En Orient, on peut très bien jouir de la nature et de l'existence sans « rien posséder. L'homme, dans ces pays, est toujours libre, parce qu'il a « peu de besoins; l'esclavage du travail y est inconnu. »

Et pages 115 et 116, M. Renan, pour je ne sais quel autre besoin de sa thèse, dit au contraire :

« Le nombre des pauvres était, au premier siècle de notre ère, très- « considérable en Judée. Le pays est par sa nature dénué des ressources « qui procurent l'aisance. Obligés, pour ne pas mourir de faim de travailler « à ces édifices qui leur paraissaient des monuments d'orgueil et de luxe « défendu, ils se croyaient victimes des riches méchants, corrompus, infi- « dèles à la Loi. »

Le P. Gratry a raison de dire que les faux-témoins se coupent toujours.

Page 325, M. Renan dit :

« L'assimilation de Rome à une courtisane qui a versé au monde le vin « de son immoralité, était juste à certains égards. »

Et page 326, il dit :

« Le mode, à l'époque romaine, accomplit un progrès de moralité. »

Le P. Gratry a raison de dire que les faux témoins se coupent toujours.

Quelquefois M. Renan se contredit non-seulement d'une page à l'autre, mais encore dans des phrases consécutives. Exemple :

M. Renan parlant de la prétendue tolérance de l'empire romain pour les cultes étrangers, dit ceci, p. 350.

(1) *Les Apotres*, p. 97.

« Les rigueurs contre le culte de Sérapis, *venaient peut-être du caractère « monothéiste qu'il présentait* et qui déjà le faisait confondre avec le culte « juif et le culte chrétien. »

Et immédiatement après, à la phrase qui suit, sans aucun mot intermédiaire, M. Renan continue :

« Aucune loi fixe n'interdisait DONC, au temps des Apôtres, le culte « des religions monothéistes. »

Le P. Gratry a de plus en plus raison de dire que les faux témoins se coupent toujours.

Nous venons de donner, détail par détail, une idée que nous croyons très-juste du livre des « Apôtres » et de la méthode de M. Renan. Le mensonge pur et simple, l'indication comme fondement de sa thèse, des textes qui la contredisent radicalement, le doute insinué sur les choses certaines et la tranquille et impudente affirmation des choses absolument fausses ; le silence sur les faits les plus notoires, dès qu'ils gênent le parti pris ; l'effacement progressif de la vérité par dégradations insensibles, l'explication de tout ce qui est surnaturel par l'hallucination, explication qui force à défigurer complétement, non-seulement les miracles, mais les faits naturels qui s'y rattachent ; les contradictions perpétuelles, les inventions bouffonnes, l'invraisemblable et impossible roman, mis audacieusement à la place de l'histoire véritable et prouvée, tels sont les divers procédés que nous avons minutieusement étudiés et qui constituent la méthode scientifique et philosophique de M. Renan.

Nous voulons faire plus encore, nous voulons que nos lecteurs se fassent une idée de l'ensemble et qu'ils connaissent ce livre dans son style, dans sa forme, dans son allure générale, *absolument comme s'ils l'avaient lu.*

Ce sera l'objet d'un prochain article qui terminera cette longue étude. Et peut-être cette dernière partie de notre travail reposera-t-elle l'esprit de nos lecteurs, fatigués sans doute aujourd'hui par ces multiples vérifications de textes et ce pénible labeur de juge d'instruction.

Que l'on reconduise le Treizième Apôtre, l'audience est renvoyée à quinzaine.

HENRI LASSERRE.

(*La fin au prochain numéro.*)

L'AMATEUR AU SALON

1866

I

Prologue d'Ouverture, — Un suicide. — Des jeunes gens qui causent ! — Ce que vaut la gloire.

Avant de commencer ma Revue, je crois utile de dire quelques mots d'un incident tragique qui a précédé l'ouverture du Salon et dont tous les journaux ont retenti. Publicité déplorable ! car elle peut être pour les faibles une provocation à l'imitation ! Le lecteur a compris que je veux parler du suicide de ce malheureux jeune hommes qui, en apprenant que ses deux tableaux avaient été refusés, dans un accès de désespoir insensé, s'est brûlé la cervelle.

Je me trouvais, peu de jours après, dans un salon qui offre à la jeune élite de la littérature et des arts sa généreuse hospitalité. Tout naturellement on causa de la catastrophe, dont la plupart ne manquèrent pas de vouloir rendre responsable la sévérité du jury. J'entendis même, à l'adresse de ces messieurs, absents par bonheur, certaines de ces épithètes et qualifications violentes où vibre la colère et dont, volontiers, on se montre prodigue à l'atelier.

Quelques murmures, mais timides, semblaient protester en faveur du jury, quand un jeune artiste, qui vaut par le cœur comme par le talent, se leva et d'une voix accentuée, il dit :

— Comment donc, Messieurs, c'est le jury qu'on accuse, comme s'il était coupable, quand il n'a fait que son devoir ? Sans doute le malheureux, qu'à tort on représente comme sa victime, est à plaindre, mais davantage encore à blâmer, pour cet acte inconcevable, et que

je qualifierais plus durement, s'il m'était permis devant le sang tiède encore et sur une tombe si brusquement ouverte et refermée à peine ! Quoi ! voici un jeune homme entré de la veille dans la carrière, et d'après ce qu'on sait, entre les obstacles n'ayant point à craindre les plus rudes peut-être, ceux qui viennent de la gêne, de la pauvreté. Libre de ce terrible souci du lendemain, il travaille.... Et au premier échec 'il perd courage ; il s'étonne, orgueil ou faiblesse ! de ne point débuter par des chefs-d'œuvre, de ne pas surgir tout d'abord sur le piédestal, homme de génie ou de talent.

Cela fait pitié ! Mais il ne savait donc rien de l'histoire de nos maîtres, le malheureux ! je dis les plus illustres et qui n'ont conquis la renommée qu'au prix de longs efforts, après dix, vingt, trente années, peut-être, de misères, de luttes, de travaux d'Hercule? Pourtant, sûrs de l'avenir, confiants dans une Providence, ils se sont obstinés vaillamment, dût la palme glorieuse ne fleurir que sur leur tombeau ! Faut-il vous citer quelques-uns de ces grands morts, Le Corrège, Dominiquin, Poussin, Lesueur, bien d'autres encore, et parmi nos contemporains cet homme célèbre qu'il n'est pas besoin de nommer et dont les cheveux grisonnaient déjà quand la couronne de lauriers commença de les ombrager.

Or, si pour tous ceux-là la gloire s'est fait attendre, pensez-vous que ce fût toujours à tort et injustement? Non, non, les maîtres eux-mêmes ont commencé par des essais médiocres, par des croûtes peut-être ; leur génie plus ou moins longtemps a tâtonné, mais l'étude patiente a développé des facultés seulement engourdies ; le labeur obstiné, héroïque, *labor improbus*, a fécondé le sol qui semblait infertile. Voilà ce que les jeunes gens, je le dis pour moi comme pour vous, sont trop prompts à oublier, imitant en cela le villageois paresseux qui prétendrait récolter du jour au lendemain et sans labourage ni semailles.

J'admets, au pis aller, qu'on eût la conviction, la preuve même qu'on s'est trompé sur sa vocation ; faudrait-il pour cela céder lâchement au désespoir? Manque-t-il d'autres carrières, après tout? N'est-il donc d'heureux en ce monde (supposez-les heureux) que ceux qui peuvent barbouiller une toile de couleurs ou pétrir l'argile, les peintres et les sculpteurs? Dieu sait s'il en est ainsi, si la gloire, (quand on l'obtient, et combien peu doivent l'espérer !) vaut ce qu'elle coûte, et si à la plus belle couronne de lauriers ne s'entrelacent pas de cruelles épines !

Pour en revenir au jury, ceux-là seulement blâmeront sa sévérité (équitable bien entendu) qui n'ont pas l'amour de l'art et la notion de ses vrais intérêts. Quoi donc, ne voyez-vous pas que cet art est en péril, parce que, de plus en plus, le mercantilisme nous déborde, le fléau de la médiocrité vaniteuse ou cupide nous envahit. Il est temps d'y porter remède, plus que temps! Car il y a quelque vingt-cinq ans déjà qu'un grand artiste dont le nom est resté populaire, un homme de talent qui fut en même temps homme de cœur, dénonçait cette peste dans une page éloquente qui m'est tombée sous la main ces jours-ci, et que, s'il ne vous déplaît pas, je vous lirai.

— Lisez! lisez! répondirent plusieurs voix. Mais d'abord le nom de l'auteur?

— Non pas, après lecture de la pièce, comme au théâtre.

— Eh bien! lisez, lisez vite!

Le jeune homme tira de sa poche un petit album qu'il ouvrit et de sa voix la plus vibrante il lut ce qui suit :

« La manie, la soif des détails, est une véritable maladie dans les arts; elle ne mène qu'aux petites choses. *On fait de très-grandes petites choses.* Pourquoi? Parce qu'il y a peu d'hommes à talent large et fort qui résistent à la mode; on lui cède, on cherche même à la contenter. On laisse couper son habit au goût du jour, puis on livre le tableau fin courant, avec garantie. *Il faut faire du commerce.* Le commerce est entré dans les arts sous la forme de rubans, meubles, velours, soieries et nouveautés; aussi entend-on souvent citer une grande page historique pour son fauteuil et son velours à mettre la main dessus. Oui, je le répète, *le commerce s'est emparé de la peinture;* les marchands ont envahi le temple et menacent d'étouffer l'Histoire, cette belle et noble femme, si facile pour les anciens, et si dure, si intraitable pour nous, alors que, pour gagner ses bonnes grâces, nous nous couvrons de parfums, de vanille, de jasmin, et lui offrons tout ce que l'Indoustan et le Visapour produisent de plus riche et de plus élégant. Non, rien ne la touche; elle nous traite en vrais criquets; nous sommes pourtant bien plus aimables et bien plus jolis que ces vieilles et enfumées barbes sales d'anciens maîtres.... Mais la Mode n'est-elle pas la femme coquette, délicieuse et capricieuse? Cherchons donc à lui plaire, étourdissons-nous. Courte et bonne.... Tu ne cherchas pas à lui plaire, toi, Géricault, noble et généreux ami, quand tu fis *la Méduse*, mais ton grand cœur suffit à peine pour vaincre les dégoûts dont tu fus abreuvé. »

La lecture à peine finie, de tous les côtés à la fois, les bravos éclatèrent et aussi les exclamations.

— Très-bien ! très-bien ! superbe ! magnifique ! parfait ! Hourrah pour l'écrivain ! son nom ? le nom de l'auteur ?

— Ne l'avez-vous pas deviné, messieurs, c'est un des nôtres, un peintre, il s'appelait.... Charlet !

— Hourrah pour Charlet ! et merci au lecteur !

Puis, la plupart de ceux-là mêmes que l'on avait ouï murmurer d'abord, s'empressaient pour serrer la main du jeune homme. Mais lui les arrêtant :

— Ah ! pardon, Messieurs, je vois là, en tournant le feuillet, un autre morceau copié par moi également, et qui ne me semble pas moins à propos, car il y est question de cette gloire tant enviée sur laquelle je vous disais un mot tout à l'heure. Or, voici comme en parle, avec une bien autre autorité que la mienne, un homme bien placé pour en juger, puisqu'il a laissé, quoique mort jeune, un nom célèbre dans les lettres et les arts. Voici ce que Tœpfer disait des poëtes et qui n'est pas moins vrai des artistes :

« En savez-vous un, parmi les plus favorisés, qui ait jamais pu étancher sa soif de gloire et d'hommages ? En connaissez-vous un parmi les plus grands, et surtout parmi ceux-là, qui ait jamais pu être satisfait de ses œuvres, y reconnaître les célestes tableaux que lui révélait son génie ? Vie de leurres, de déceptions, de dégoûts ! Et encore, ceci n'est que la surface, je m'imagine qu'elle recouvre des troubles plus grands, des dégoûts plus amers. Ces têtes-là se forgent une félicité surhumaine que chaque jour déçoit ou renverse ; ils voient par delà les cieux, et ils sont cloués à la terre ; ils aiment des déesses et ne rencontrent que des mortelles. Tasse, Pétrarque, Racine, Raphaël (Lesueur, Léopold Robert, dirai-je à mon tour) âmes tendres et malades, cœurs jamais paisibles, toujours saignants, ou plaintifs, dites un peu ce qu'il en coûte pour être immortels ?

«... Je m'étonne donc moins d'avoir ouï dire à un homme de sens qu'il vaut mieux être l'épicier du coin que le poëte du monde ; Bonneau que Dante Alighieri ! »

Cette fois la lecture s'acheva non pas au milieu des bravos, mais chose singulière ! dans un silence morne et qui ressemblait à de la consternation !

Mais c'est assez m'attarder au préambule. Ami lecteur, qui, j'espère, n'aurez pas eu regret à ces citations, veuillez me suivre au Palais de l'Industrie, en préparant, à l'approche du tourniquet, votre pièce blanche, puisqu'une importation anglaise, oh ! bien anglaise, et qu'on peut regretter au point de vue de l'art, vous force à payer votre plaisir ou votre peine.

Car, *Eheu! Eheu!* comme s'écrie le poëte latin, quoi qu'on ait affirmé de la sévérité du jury, le Salon ne laisse rien à désirer... comme nombre. Quelle enfilade de salles combles de tableaux, et quels tableaux pour la plupart! Gare à nos yeux et à nos jambes! Mais n'insistons pas à ce sujet, de peur de paraître nous répéter. Pour le même motif, je ne dirai pas que, cette année comme toujours, il n'y a pas faute au Salon de nudités, sottises mythologiques et autres. Que voulez-vous? puisqu'il se trouve des chalands pour cette denrée malsaine, comment n'y aurait-il pas des fabricants pour la produire, des marchands pour la débiter. Sans fausse pruderie, la Critique doit flétrir comme l'Art désavouer ces œuvres impudentes dont les auteurs, certains surtout qui semblent trop évidemment spéculer sur le scandale, mériteraient que j'écrivisse ici leurs noms en gros caractères, comme on clouait jadis ceux des coupables au pilori!

II.

Les peintres d'histoire. — Bellangé, Robert Fleury fils, E. Dubufe, Mercadé, Bonnat Ribot, Timbal, Moreau, Hamon, Gérôme, Merle, Antigna, Jeanmot, etc.

Peu de semaines avant que le Salon ne s'ouvrît, les journaux nous annonçaient, triste nouvelle, la mort d'un éminent artiste qui, même après H. Vernet et Charlet, avait su conquérir une glorieuse popularité. Une place d'honneur, ajoutait-on, serait réservée, dans le grand salon, au dernier tableau de Bellangé ayant pour titre : *Waterloo! la Garde meurt et ne se rend pas.* Par un sentiment que mon lecteur comprend et partage, c'est de ce côté que tout d'abord j'ai dirigé mes pas. Au premier regard jeté sur la toile, je ne sais pourquoi m'est revenue, sous le coup de mon impression pénible, cette touchante anecdote relative à Girodet, racontée sur sa tombe même et à travers les sanglots par l'illustre et infortuné Gros. « Quelques « jours avant sa mort, dit-il, Girodet se fait conduire dans son ate- « lier. Là, il se jette à genoux, il étend les bras et avec un accent « déchirant et sublime, il s'écrie : Adieu palette, adieu tableaux! « adieu, adieu, belle peinture! adieu je ne vous verrai plus! Tel était « l'amour et l'enthousiasme de Girodet pour son art! » .

Bellangé appartenait à cette noble génération d'artistes pour lesquels l'art était une passion, un culte, et non pas une industrie lucrative. Aussi, lui qu'on avait vu préoccupé du désir de faire toujours mieux ne put se résigner à déposer les pinceaux que quand la main

défaillante lui refusait absolument son service. Ce tableau de *Waterloo*, la dernière œuvre du peintre, et en quelque sorte son testament, en est la preuve. La composition, jaillie du cœur encore plus que du cerveau et d'un jet, est émouvante : sur des monceaux de cadavres mutilés, sanglants, ou de mourants se débattant dans les dernières convulsions de l'agonie, on voit debout quelques grenadiers, les rares survivants du bataillon sacré. Leurs mains crispées tiennent encore les armes, sabres et fusils, que ces braves ne veulent abandonner qu'avec la vie. Dans leurs regards menaçants, sur leurs visages sombres et terribles, se lit la résolution désespérée de résister jusqu'à la fin, pour illustrer au moins la défaite.

La pensée de l'artiste apparaît nette, accentuée, saisissante ; mais ses forces épuisées l'ont trahi dans l'exécution. L'œuvre quoique signée est restée à l'état d'ébauche, et l'on y sent les tâtonnements de la main rebelle à la volonté. La couleur n'a pas ces tons chauds et scintillants qui rendaient si attrayants les tableaux de Bellangé. La touche a perdu de sa franchise et semble tremblée, hésitante. Mais ce qui supplée, en partie du moins, à ces défaillances du pinceau, sur toute la toile éclairée de lueurs sinistres, plane un sentiment douloureux et profond qui nous reporte bien à la catastrophe. Aussi cette toile, quoique incomplète au point de vue du procédé, ne nous laisse pas froid ; elle nous émeut, elle nous remue davantage même que ce tableau du *Cuirassier blessé*, encore que dans cette œuvre, faite en des jours meilleurs, on retrouve tout le talent du maître, son dessin facile, élégant, sa touche légère, sa couleur brillante et vraie, sa verve et son esprit qui savaient rajeunir des sujets banals même au goût de Chauvin.

Le tableau de M. Schreyer, *Charge de Cuirassiers*, moins complet, ce semble, que le *Train d'artillerie* de l'an passé, annonce pourtant l'énergie d'un talent qui a toute la sève de la jeunesse. Les chevaux, vigoureux normands, un peu lourds, font bien saillir leurs poitrails musculeux et leurs larges croupes. Ils se cabrent en vaillants coursiers de combat qui s'enivrent à l'odeur de la poudre et dont leurs maîtres, eux-mêmes emportés par leur ardeur, ont peine à contenir la fougue. A vrai dire même, le peintre exagère le mouvement d'où résulte quelque confusion, et, en certains endroits, un pêle-mêle de têtes et de jambes qui appartiennent on ne sait pas précisément à quels corps.

Un tableau qui fait contraste avec ces toiles batailleuses, est celui

de M. E. Dubufe, intitulé : *L'Enfant prodigue*. D'abord je commence par louer l'artiste à qui ses portraits de belles dames et de plus belles robes ont valu, dans le monde des salons, des succès si productifs, de chercher un triomphe plus sérieux. Je le félicite, de n'avoir pas reculé devant l'immense effort exigé par une œuvre qui rappelle certains tableaux de Paul Véronèse... pour l'étendue, sinon sous tous les autres rapports. Pourtant, dans cette vaste toile, les yeux sont récréés par une profusion de tons brillants, de soieries, de velours, d'étoffes chatoyantes, de fleurs, dorures, perles, bijoux, sous lesquels apparaissent, trop parfois, des formes gracieuses, aux carnations délicates, mais un peu bien blanches, roses, satinées, pailletées. Le peintre nous a représenté les égarements du fils de famille dans une grande scène, tournant assez à la bacchanale, et dont les personnages, qui sait pourquoi? portent les élégants costumes des contemporains de Boccace. La composition est disposée avec intelligence ; les épisodes variés et contrastés. Mais tout cela d'ailleurs sent trop l'arrangement et le vestiaire du théâtre. Reproche plus grave : dans la parabole du livre sacré, les désordres du jeune homme sont indiqués discrètement par une phrase brève, tandis que l'artiste en fait, lui, la partie importante de son œuvre. Le *châtiment* du fugitif et son *retour* au logis paternel sont rappelés seulement par deux étroits pendentifs en grisaille qui ne semblent figurer là que pour mémoire. Ils valent mieux d'ailleurs que le tableau, et lui sont supérieurs comme exécution et expression.

Un autre tableau qui n'attire pas moins et à bon droit l'attention, est celui de M. Tony Robert-Fleury : *Varsovie, le* 8 *avril* 1861.

« Une foule d'environ 4,000 personnes, dit le Livret qui copie le *Moniteur*, dans laquelle se trouvaient beaucoup de femmes et d'enfants, prosternés à genoux, entourait la colonne Sigismond, sur la place du Château... les troupes cernaient de tous côtés... L'infanterie fit feu. »

La composition pathétique, énergique, traduit nettement sur la toile, mais sans exagération théâtrale, ce texte qui, dans sa brièveté, nous semble si éloquent. L'exécution, quoique manquant un peu de cachet personnel (l'artiste cherche sa voie), se distingue par des qualités qui ne sont pas communes, la vigueur mâle unie à la correction du dessin, un coloris vrai, surtout dans les étoffes, beaucoup de relief en général, et en particulier dans le cadavre étendu tout de son long sur le premier plan ! La tête du vieillard qui, non loin de là, soutient

son fils expirant dans ses bras et nous regarde avec ses grands yeux fixes et sanglants, est admirable de douleur, de sublime désespoir, quoique le type, comme noblesse, laisse à désirer. De belles têtes dans les groupes, mais trop semblables parfois et pas toujours assez animées ; j'y regrette aussi des tons blafards, qui leur donnent un caractère lymphatique. Il n'en faut pas moins louer avec effusion M. Robert-Fleury, fils, d'un si brillant début et d'avoir abordé avec cette hardiesse un sujet sympathique à tous les cœurs généreux. Ce dont je félicite encore le jeune artiste, c'est de vouloir rester lui-même, au lieu, ce qu'on devait craindre, et ce qui eût été plus facile, de copier la manière de son maître, M. Robert-Fleury, père.

Le *Saint Roch pestiféré* de M. Ytasse se recommande par des qualités précieuses, une couleur vigoureuse ayant des tons chauds dans sa sobriété, une touche mâle, un dessin dont l'énergie n'exclut pas la correction. La tête du saint est belle, en tant qu'expression, mais un peu lourde comme type, et paraît trop s'enfoncer dans les épaules. La *Sainte Anne* de M. Zier fait contraste par un caractère tout différent : peinture coquette, que distinguent le coloris attrayant, la touche adroite, mais un peu féminine, et l'élégance des draperies disposées avec goût. La sainte Vierge enfant est fort gacieuse. De très-bonnes choses aussi dans l'*Assomption* de M. Vion, mais des tons rosâtres.

La *Translation des reliques de saint François d'Assise*, par M. Mercadé, est une grande toile où je trouve à louer des qualités sérieuses, mais qui rappellent trop les vieux maîtres espagnols, Herrera et Zurbaran, dont l'artiste au reste est le compatriote. La composition a de l'ampleur, les figures, en général bien posées, attestent une certaine vigueur de brosse ; mais dans les types on voudrait parfois plus de distinction, de même qu'on souhaiterait que moins souvent le capuchon ou le voile nous dérobât les traits des personnages, surtout quand l'artiste a prouvé dans la plupart des autres qu'il sait leur donner le relief et les animer par l'expression. Je trouve la lumière trop égale, la teinte générale un peu sourde, d'où résulte, par un effet mal accentué, que la scène manque d'animation, ce qui n'empêche point qu'elle intéresse par son caractère pieux et grave, comme par le sentiment religieux qui respire dans les figures que l'artiste n'a pas cachées.

Un très-bon, disons mieux, un très-remarquable tableau est celui de M. Bonnat : *Saint Vincent de Paul prenant la place d'un galérien*,

composition bien comprise, simple, vraie, naturelle, mise en relief par un beau talent d'exécution. Dessin vigoureux, savant même, quoiqu'il ne se préoccupe pas suffisamment de la distinction. Touche mâle; chaud coloris, malgré certains tons à la Ribot, mais plus lumineux. Je trouve au saint Vincent, jeune à la vérité, l'air un peu cavalier, sans doute à cause de sa royale; mais l'expression de bonheur qui épanouit sa belle et noble figure, en voyant la joie de l'infortuné, sauvé par son dévouement, fait honneur au cœur de l'artiste. Celui-ci ne mérite pas moins d'éloges pour le petit tableau intitulé: *Paysans napolitains devant le palais Farnèse, à Rome.* Couleur attrayante, malgré quelques tons gris; des têtes de femmes etd'enfants charmantes de finesse et d'expression; puis dans l'exécution en général, et en particulier dans les accessoires : « Un métier du diable », disait un rapin en passant.

J'ai nommé tout à l'heure M. Ribot, sur lequel le souvenir de son succès de l'an passé a tout d'abord attiré l'attention. Il reparaît avec les mêmes qualités, mais aussi les mêmes défauts. Un grand talent de facture sans doute, une exécution hardie, savante, son *Flûteur*, qui a tant de relief et sort pour ainsi dire de la toile, prouve l'habileté de ce pinceau intelligent gouverné par une main virile. Mais on reproche avec raison au peintre l'abus des tons bruns allant jusqu'au noir intense et contrastés, sans transition souvent, par de vives lumières. Cette peinture rappelle beaucoup trop encore la manière de Ribera, comme le *Jésus parmi les docteurs* celle de Moïse Valentin. Pas plus que ce dernier, grand artiste d'ailleurs, mais qui nous a peint des Christs si peu divins, M. Ribot ne paraît appelé à traiter ces grands sujets, à moins — ce à quoi je l'encourage fort du reste — qu'il n'élève son style, épure son dessin, éclaircisse et adoucisse un peu sa couleur aux tons charbonneux. Mais il ne suffit ici du talent, du procédé même admirable, il faut demander l'inspiration à des sources plus hautes! La préférence de M. Ribot pour les sujets chrétiens, encore qu'il les traite à l'espagnole, me paraît d'un heureux présage au reste.

C'est un artiste assurément croyant, pieux, mystique même, que M. Michel, témoin ses deux tableaux : *la Croix*, *la sainte Communion!* Dans l'une et dans l'autre toile se trouve un moine, chartreux ou dominicain, qui, par le beau caractère, rappelle les admirables figures multipliées par Lesueur dans la *Vie de saint Bruno.* Celui de la *Communion* surtout, excellemment peint et dessiné, est remar-

quable d'onction, de recueilement, de ferveur. J'aime moins le Christ dont le profil se dérobe un peu trop dans la demi-teinte. Le corps, trop incliné aussi dans sa pose disgracieuse qui forme presque un angle droit, s'enveloppe d'une draperie aux tons bleus foncés tombant avec quelque lourdeur! Mais la robe blanche du moine est admirable!

La petite toile de M. Romain-Cazes, *Charité*, se distingue aussi par l'accent religieux. Sur un banc, on voit une pauvre femme assise et un ange s'approche pour la consoler. La mendiante bien posée, noblement enveloppée dans ses haillons, a la dignité du malheur sincère. J'aurais souhaité que la figure de l'ange rappelât davantage ces têtes séraphiques dues au pinceau d'Ange de Fiézole ou de Gozzoli. Beaucoup d'élégance d'ailleurs dans les draperies de la tunique.

La Vierge à l'Agneau de M. Perrault, quoique trop humaine aussi bien que son enfant, et dans le style des peintres italiens de la Renaissance, a de la noblesse, une certaine majesté même. Les draperies se déroulent avec une élégante simplicité. Couleur agréable, malgré l'abus des teintes rosâtres; distinction dans le dessin; de belles carnations, modelées avec soin, encore qu'on y regrette le défaut de morbidesse et des tons de porcelaine.

Je ne veux pas, malgré sa petite dimension, oublier l'intéressant tableau de M. H. Lazerges, *Évanouissement de la Vierge*, qui rappelle un peu, mais sans les copier, les admirables toiles de la dernière manière de Paul Delaroche. Il y a là, avec une composition intelligente, avec un coloris attrayant et un dessin plein d'élégance, un sentiment profond. Plus d'une belle dame assurément convoitera ce petit tableau, vrai joyau pour son oratoire.

L'*Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem*, par M. Marquis, tableau de demi-figures qui rappelle certaines toiles de Lebrun, ses meilleures à mon gré, est une composition très-bien ordonnée. Il y a foule, mais sans confusion. La figure de Jésus, monté sur l'ânesse, se dégage bien de cette multitude empressée, et elle ne manque ni de noblesse ni de majsté, mais d'une majesté un peu humaine. Le rouge et le bleu des vêtements ont, ce semble, trop de vivacité. La jeune femme qui répand des fleurs sur le passage du Sauveur est des plus gracieuses dans ses élégantes draperies; d'autres bonnes figures se voient dans les groupes, où j'aurais désiré des types plus variés, comme dans le coloris plus de sévérité.

Le Martyre de saint Étienne, par M. Jeanmot, qu'à tort j'oubliais, est l'œuvre d'un peintre sérieux, consciencieux, malgré certains tons, qui, çà et là, nuisent à l'harmonie générale. Peut-être cela tient-il à l'embu. Le tableau se compose bien. La tête du saint est pleine d'expression. Dans le groupe des meurtriers, à droite, de l'étude, du savoir, du relief; mais des attitudes parfois plutôt que l'action et le mouvement. Une très-bonne figure est celle de l'ange qui apporte la couronne et qui plane légèrement dans l'espace.

Il est quelques noms encore que je pourrais joindre à ceux-ci.

Rares cependant sont les tableaux religieux dignes de ce nom; mais il ne faut pas oublier que les peintures murales dans nos églises occupent de plus en plus les pinceaux des artistes chrétiens et d'autres! Ce n'était pas un grand dévot, assurément, ce peintre qui disait en montant l'échafaudage de sa chapelle :

— Je vais travailler à mon pensum. Mais il faut bien gagner le pain de son épouse et des marmots.

Pauvre homme! Quelle peinture il doit faire! qu'il faudra gratter plus tard!

Le Poëte et la Muse, par M. Timbal, sujet pas très-nouveau sans doute, se recommande par les qualités qui distinguent cet artiste, l'ami de Flandrin: du style, de la noblesse, un dessin dont la correction sévère et savante ne nuit point à la délicatesse de la touche. M. Timbal à qui l'on pouvait reprocher, au dernier Salon, que son tableau sentait l'ébauche, a eu à cœur, cette année, de prendre sa revanche et il a réussi. Je le loue de sa couleur plus agréable et d'une exécution plus serrée, très-sensible dans son poëte dont les nus, convenables d'ailleurs, sont soigneusement modelés. Très-belle et très-noble me paraît la Muse, dont les draperies, largement déroulées, tombent en plis élégants. Mais je crois qu'une tunique blanche eût été d'un meilleur effet, quoique je n'ignore pas que Lesueur habillait volontiers ses Muses avec des étoffes de couleur. Les fonds, arbres, gazons, terrains, sont d'un paysagiste et font bien valoir les personnages.

Je constate avec plaisir quelque progrès dans la manière de M. Gustave Moreau, particulièrement pour le coloris; toutefois il est encore et beaucoup trop resté lui-même, c'est-à-dire pour la critique un problème, un mélange singulier de qualités rares et de défauts choquants, se neutralisant et s'amalgamant de telle façon qu'on doute encore de quel côté doit pencher la balance. Au demeurant, un grand talent mais incomplet, hésitant sur sa voie. Je le comparerais volontiers à la chrysalide, moitié larve et moitié papillon. De la pri-

son fragile sortent les élytres dont la pourpre, l'or et l'azur, diaprant le léger tissu, scintillent au soleil; mais le reste, encore embarrassé dans la coque, n'offre à l'œil rien que d'informe et l'on se demande si l'insecte que le poëte nomme si bien « fleur vivante » pourrra sortir brillant et libre de sa tombe et prendre son vol dans l'espace.

Ce que je dis là ne s'adresse pas précisément au *Diomède dévoré par ses chevaux :*

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ?

tableau dans lequel les qualités ne font pas assez contrepoids aux défauts. A coup sûr il y a dans cette toile une réelle vigueur de touche, en dépit d'une tendance à la sécheresse, et le coloris ne manque point de brillant. L'œuvre toutefois laisse à désirer. Pourquoi, par exemple, Diomède, comme le loup de la fable, n'a-t-il « que la peau sur les os » maigre, décharné, exsangue ? Ce squelette ne me paraît avoir rien de bien appétissant, et j'admire que les coursiers du héros, à moins d'une fringale endiablée, soient tentés par un si triste régal et laissent le foin odorant et l'avoine savoureuse pour devenir anthropophages. Certainement, dans tout le corps de leur victime, il n'y a pas la moitié du sang qui jaillit d'un seul bras sous les dents de l'un deux. Je doute aussi que lesdits quadrupèdes comptent entre les ancêtres de *Gladiateur,* tant je les trouve enflés, ballonnés et raides ! Ajouterai-je lourds comme des chevaux de bronze, bien qu'ils soient seulement en carton-pierre peint. L'architecture du palais est remarquable, à la fois élégante et grandiose.

A ce tableau je préfère l'*Orphée*, tout en regrettant que le sujet ne soit pas plus intelligible pour qui n'a pas lu la légende du Livret: *Une jeune fille*, y est-il dit, *recueille la tête et la lyre d'Orphée portées par les eaux de l'Ebre aux rivages de Thrace.* » La tête d'Orphée, qu'on croirait détachée d'une statue d'albâtre, semble ne faire qu'un avec la lyre, elle-même de forme assez bizarre, ce qui rend le spectateur fort perplexe sur la nature de cet instrument étrange. Je loue sans restriction la jeune fille au profil gracieux et poétique, qu'embellit encore la touchante expression de la compassion. Il y a dans les carnations des tons délicats, des teintes rosées dont l'artiste n'a pas coutume d'abuser. Les formes du corps élégant et souple se devinent sous le vêtement; mais par quel travers, au lieu d'habiller la jeune grecque de la tunique aux tons unis et aux plis flottants, l'avoir emmaillottée, à la mode chinoise, dans un étroit costume aux couleurs variées et ennemies, vert, bleu, rouge, jaune, etc. Pourtant je dois convenir

que ce mélange de tons discordants, par je ne sais quelle magie du pinceau, forme un tout d'une harmonie parfaite. M. G. Moreau, et c'est ce qui me rend sympathique à son talent malgré ses écarts et sa manie d'archaïsme, du moins ne se traîne pas dans l'ornière battue. S'il se fourvoie, ce n'est point comme la plupart aujourd'hui par les imitations triviales d'un réalisme grossier, mais tout au contraire dans la recherche excessive, presque exclusive de l'idéal. Or, cette voie aussi n'est pas la bonne. Comme l'a dit avec une rare sagacité un de nos collaborateurs et amis, dans un excellent petit livre que je ne saurais trop recommander aux artistes :

« Il y a en effet deux règles, deux lois inséparables, l'une est l'idéal, l'autre est le réel. Malheur à l'artiste qui dénierait à l'une ou à l'autre son autorité ! S'il est étranger à l'idéal et ne compte pas avec lui, il se captivera dans les liens étroits du réel, oubliant que l'imitation est faite pour diriger le libre essor et non pour l'enchaîner... Sans les merveilles de la forme, sans les trésors de la ligne et ceux de la couleur, l'art tombe dans l'idéalité, autre abîme où il se perd. Franchissant les bornes imposées par la nature des choses, il s'égare dans l'abstraction vide... il s'évanouit dans les nuages d'une poésie vague, incertaine, dépourvue de consistance, à laquelle la lumière fait défaut aussi bien que la réalité (1). »

Ces judicieux conseils, M. Hamon, lui aussi, ferait bien de les méditer. *Les Muses à Pompéi* sont assurément une composition poétique, où je trouve à louer des formes élégantes quoique un peu molles, et de belles draperies. La figure du milieu surtout (Melpomène ou Clio) est remarquable ; elle a du style, de l'ampleur, un type vraiment noble et d'un caractère assez antique. La muse qui plane à gauche s'enlève bien. L'exécution est fine, consciencieuse, et l'on voit que l'artiste se préoccupe d'améliorer son dessin ; mais faut-il que ce soit aux dépens de la couleur ? Pourquoi cette vapeur blanchâtre qui couvre toute la toile et nous montre les personnages comme à travers une triple gaze, de façon que les Muses ressemblent plutôt à des ombres, errant au bord du Léthé, qu'à des immortelles. J'imagine que si les filles d'Apollon ont délaissé les sommets fleuris du Parnasse pour une promenade dans les environs de Pompéi, elles ont eu l'esprit de choisir une matinée de printemps, radieuse de soleil et de fraîcheur, et non, tout justement, un temps de brouillard, qui ne leur permet pas de bien voir et moins encore d'être vues. De simples femmes n'y auraient pas manqué. Quoi qu'il en soit, M. Hamon

(1) *Paysage. — Dieu, la nature et l'art*, par M. Mazure, 1 vol. in-8. Tardieu, éd. 15, rue de Tournon.

prouve que son séjour à Rome ne lui a pas été inutile, et l'on voit qu'en artiste sérieux, il cherche à grandir et anoblir sa manière.

La femme Fellah de l'Asie-Mineure et *la Caucasienne*, par M. Landelle, sont deux belles figures largement peintes et d'un beau caractère, la première surtout, fièrement posée et enveloppée dans ses draperies qui se déroulent en plis harmonieux. Des tons chauds et brillants, une touche ferme, un dessin qui joint l'élégance à la fermeté, recommandent cette toile à l'amateur. Les bras savamment modelés me sembleraient toutefois un peu forts ; mais le poids de l'amphore, déposée près de la jeune femme, les a sans doute ainsi fortifiés par l'exercice quotidien.

Les toiles de M. H. Merle, quoique sujets de genre, rentrent par l'exécution dans les tableaux d'histoire, car les personnages sont représentés en grandeur naturelle. *Pauvre Mère!* nous montre une infortunée, veuve sans doute, qui, un enfant dans ses bras, tandis qu'un plus grand s'accroche à sa robe, semble solliciter la pitié du passant. Je me trompe, c'est de plus haut qu'elle espère le secours ; car ses yeux, qui ont tant versé de larmes, et pourtant si beaux et si lumineux encore, sont tournés vers le ciel. Cette figure me plaît beaucoup, parce que, poétique image du malheur, elle est vraie sans être vulgaire, et moins encore triviale, ignoble, comme les modèles chers au réalisme. Ses haillons sont bien les haillons de la misère, mais ils ont cet air de propreté qui la rend plus touchante. Le bébé que la mère presse contre son sein, s'entrevoit à peine dans ses pauvres langes ; mais le bambin plus âgé nous regarde avec ses grands yeux, doux et profonds, et un air sérieux qui a devancé les années. Le galbe de sa figure me paraît un peu large, et puis je retrouve là, dans les carnations, cette recherche excessive du détail contre laquelle j'invitais l'an dernier M. Merle à se mettre en garde. Qu'il n'oublie pas que dans l'art parfois le mieux est l'ennemi du bien.

Pour moi, par exemple, il ne s'est pas peut-être arrêté tout à fait à temps dans sa *Marguerite essayant les bijoux*. La tête de la jeune fille est charmante, dans sa grâce toute virginale encore, quoiqu'elle ait déjà trop prêté l'oreille à la parole insidieuse du tentateur. Les plis de la robe, mêlée d'azur et de blanc, tombent avec une rare élégance. Les bijoux, collier, bracelets, anneaux, éblouissent nos yeux par le trompe-l'œil. J'en dirai autant des accessoires, meubles, tentures, etc. Mais peut-être faut-il un peu le regretter. Dans cette peinture, si curieusement travaillée, tout semble trop fait également, et l'on voudrait en certains endroits plus de

moëlleux. Je ne sais si l'on n'a point à regretter, çà et là, des tons d'ivoire et de porcelaine. M. Merle, dont la couleur est attrayante, le dessin ferme, le modelé si savant, me paraît trop intelligent pour ne pas comprendre qu'il faut savoir quelquefois sacrifier le détail à l'ensemble. Il est assez maître de son habile pinceau pour ne pas craindre de lui laisser prendre au besoin quelque liberté.

Le talent de M. Antigna aussi m'est des plus sympathiques et je suis heureux de le trouver cette année encore en progrès. Rien de plus charmant que *la Sérénade* et les trois jeunes filles qui, derrière un rideau laissant passer la lumière chaude et dorée, prêtent l'oreille aux modulations caressantes des instruments touchés par des mains habiles. Le rayonnement du bonheur épanouit ces jolis visages, également radieux et souriants; mais avec des expressions différentes et une variété de types gracieux. Ces jeunes filles qui, d'après leurs costumes, n'appartiennent point aux classes élevées, nous plaisent par la pureté des profils et la distinction des traits. Mais pourquoi les avoir vêtues de ces étoffes grossières, aux coulenrs ternes, qui choquent les yeux et ne font pas valoir assurément ces aimables personnes comme feraient de légères et moëlleuses étoffes? Le peintre dira, peut-être : « Mais c'est ainsi dans la nature. » Qu'importe! Cher Monsieur, n'exagérons point. Si l'artiste doit s'inspirer toujours de la nature, le grand maître, l'étudier sans relâche, je n'admets pas qu'il en soit le servile esclave, à la façon de l'instrument inintelligent, orgueil du photographe! L'artiste, loin de se réduire au rôle de simple machine, doit savoir choisir dans les réalités qui s'offrent à ses regards. M. Antigna, je le lui demande, s'il avait à faire le portrait d'un jeune patricien, consentirait-il jamais à le peindre avec cette jaquette aux pans coupés *rasibus*, et dans ce ridicule accoutrement sous lequel paradent aujourd'hui nos gandins, j'allais écrire Dandins, et qui fait ressembler le plus élégant d'entre eux à son palefrenier.

Un *Cauchemar!* autre toile de l'artiste, m'a constristé par l'estime dans laquelle je tiens son talent comme son caractère. Ce *Cauchemar*, vrai cauchemar pour moi, représente une femme couchée, pas plus vêtue que la Vénus Anadyomène, et qui se débat, la poitrine oppressée par quelque funeste vision. A ne voir que la forme matérielle, cette créature sans doute est fort belle, dessinée avec élégance et finement touchée; on voit que le pinceau en modelant ces carnations délicates les a longuement caressées. Je n'en regrette que davantage un pareil emploi du talent qui se gaspille en des sujets trop peu

dignes de lui. Si je ne savais par expérience l'influence fatale pour les artistes de certains préjugés, j'aurais peine à comprendre qu'un homme sérieux, artiste distingué autant qu'honnête père de famille, soit dupe de ses illusions à ce point d'en venir, pour attester un savoir plastique dont nul ne songeait à douter, à faire concurrence, dans une peinture toute profane, aux païens de l'art.

La *Cléopâtre* de M. Gérôme est-elle un tableau historique? Oui, quant au sujet, mais non sous les autres rapports. Voici d'abord la légende tirée de Plutarque et que j'emprunte à la traduction d'Amyot, par préférence à celle toute moderne du Livret :

« Cléopâtre vint au pied du château d'Alexandrie qu'il étoit déjà nuit noire : et n'ayant moyen d'y entrer sans être connue, elle s'étendit tout de son long dessus un faisceau de hardes qu'Apollodore plia et lia par-dessus avec une grosse courroie, puis le chargea et le porta ainsi dedans à César par la porte du château. Ce fut la première émorche (amorce) à ce que l'on dit, qui attira César à l'aimer, parce que cette ruse lui fit apercevoir qu'elle étoit femme de gentil esprit. » (*Vie de César.*)

La Cléopâtre du tableau rappelle le modèle d'atelier, et assez vulgaire, plutôt que la séduisante reine d'Egypte dont le vieil historien nous dit : « Avec sa beauté, la bonne grâce qu'elle avoit à deviser, la douceur et gentillesse de son naturel, qui assaisonnoit tout ce qu'elle disoit et faisoit, étoit un aiguillon qui poignoit au vif. » On comprend que cette sirène ait fasciné César et plus tard Marc Antoine qui en devint si éperdûment affolé ; mais je doute qu'il en eût été de même avec celle de M. Gérôme. Car je ne trouve à la jeune reine rien de bien attrayant avec sa figure anguleuse, son regard d'oiseau de proie et cette espèce de grimace que produit la lèvre supérieure débordant sur l'inférieure. Puis de la raideur dans la pose assez mal gracieuse avec les pieds en dedans, au risque d'une entorse. N'est-ce point une statue colorée plutôt qu'une créature humaine, cette femme dont les carnations, peu voilées bien entendu, teintées de gris presque autant que de rose, perdent en morbidesse ce qu'elles gagnent en relief et en rondeur. Les autres personnages offrent un médiocre intétérêt, à commencer par César relégué dans un coin et s'effaçant dans la pénombre.

Le second tableau de l'artiste me plaît moins encore, peut-être, comme sujet que le précédent qui me plaît si peu ! L'agréable spectacle à voir que celui d'un portail, entrée de mosquée ou de palais, devant lequel sont empilées des têtes coupées, livides, verdâtres, hideuses, placées, comme on dit trivialement, en rangs d'oignons,

tandis que d'autres, accrochées au-dessus de la porte, s'y balancent à la façon des lanternes chinoises. Un peintre est jugé par le choix seul d'un pareil sujet, que rachète autant qu'il est possible, je ne dois pas le dissimuler, la merveilleuse exécution, quoique pas toujours exempte de sécheresse dans le détail. Le factionnaire de droite, Kurde ou Tatar, est superbe. Et non moins admirable, vraiment prodigieux, me paraît l'effet de lumière qu'on entrevoit à travers le battant ouvert de la porte si curieusement sculptée. Faut-il qu'un homme de ce talent fasse un si médiocre et parfois si blâmable emploi de ces dons précieux qu'il a reçus du ciel pour un tout autre usage, pareil en cela au prodigue qui se ferait un jeu de jeter ses trésors, l'or, les perles, les diamants, on sait à qui, *margaritas ante porcos !*

Si un artiste, sûr de la renommée et du public, peut se dévoyer à ce point, on pense ce qu'il en sera des autres, des jeunes gens surtout, impatients de conquérir leur place au soleil, n'importe à quel prix! Cette année sans doute, comme l'an passé, j'ai été heureux d'avoir à féliciter quelques nouveaux venus, ou des hommes connus déjà, d'aspirations généreuses et de plus en plus marquées vers les régions élevées de l'art. Mais ceux-là, hélas! ne sont point le grand nombre; et il y a trop de vérité encore dans cette page éloquente que je détache d'un ouvrage paru depuis peu et dans lequel la grande maladie du siècle est étudiée et décrite avec le savoir d'un praticien mûri par une longue expérience :

« Individualisme et anarchie! voilà bien en effet la vraie situation dans les lettres, les arts, toutes les sciences morales qui, manquant de principes, manquent par cela même de tenue et de fécondité. — Dans les lettres, plus de règles et plus de traditions; mais la licence de tout dire, conséquence nécessaire du droit de tout penser; toute retenue bannie, toute précision absente, toute doctrine flottante, l'à peu près des idées, la confusion des choses, enfin la fantaisie, naturellement maîtresse là où le doute est roi. — Dans les arts, plus d'écoles, plus d'esthétique sûre; plus de grandes inspirations, parce qu'il n'y a plus de croyances; mais la théorie sceptique de l'*art pour l'art* devenue dominante partout et partout éteignant dans le sein de la Muse la dernière étincelle de la divinité (1). »

BATHILD BOUNIOL.

(*La fin au prochain numéro.*)

(1) Le *Doute et ses Victimes dans le siècle présent*, par M. l'abbé Baunard. In-8°. — Adrien Le Clère, éd., rue Cassette.

LA TABLE DANS L'ÉVANGILE

I.

Il y a peu de livres aussi courts que les Évangiles; il n'en existe néanmoins aucun d'aussi complet : car ils sont infinis, inépuisables pour le penseur. Ils ont suscité des milliers de commentaires. L'Église y trouve tes dogmes, sa morale, sa liturgie. Tous les âges, toutes les conditions, toutes les positions y puisent des préceptes et des conseils, des modèles et des consolations. Le maître et le serviteur, le prêtre et le fidèle s'en inspirent. La simplicité s'y complaît, la sublimité s'y perd.

Préceptes et conseils d'hygiène, préceptes et conseils de table, les Évangiles fournissent tout. Citons-les sur ces matières.

Jésus-Christ eut pour précurseur saint Jean-Baptiste, dont il avait été prédit qu'il serait grand devant le Seigneur, et ne boirait ni vin ni liqueur enivrante. Jésus-Christ signala l'habitude qu'avait son précurseur de ne point manger de pain et de ne point boire de vin; il l'a proclamé le plus grand prophète, le plus grand d'entre les enfants des hommes. Les Évangiles constatent que saint Jean-Baptiste ne vivait que de miel sauvage et de sauterelles.

Né dans une crèche, Jésus-Christ fut obligé de passer son enfance en Égypte ; il revint dans la Judée et y vécut toujours, sous un climat assez doux, dans une contrée où les ablutions, nécessaires à la santé, faisaient partie de la législation, où la religion était attentive à prévenir et à guérir toutes les maladies, où l'hospitalité était non-seulement un usage, mais un devoir et un honneur.

Jésus-Christ était regardé comme le fils d'un charpentier; charpentier lui-même, il vécut du travail de ses mains. Les renards ont leurs tanières et les oiseaux du ciel leurs nids, mais le Fils de l'homme n'eut pas où reposer sa tête. Il ne fut jamais malade, car la maladie est le fruit du péché. Ainsi, douceur de climat, exercices manuels, frugalité d'état, sobriété de pays, tout concourt à nous montrer Jésus-Christ comme le type de la vie active.

Quand Jésus-Christ préluda à sa mission, il avait trente ans. Il s'y prépara par la retraite et la vie contemplative. Il se retira donc dans un dé-

sert, et il y passa quarante jours et quarante nuits sans boire ni manger; après il eut faim.

Voilà le modèle de la vie contemplative. Cette abstinence continuelle de quarante jours et de quarante nuits n'est point impossible, puisque des saints, de conditions très-diverses et à des époques différentes, l'ont pratiquée; mais elle doit être considérée comme le dernier effort de la faiblesse humaine, puisqu'il n'y a qu'un très-petit nombre de chrétiens qui soient parvenus à ce degré d'austérité sans en être incommodés ni exténués.

Beaucoup de saints, notamment saint Jean Chrysostome et saint Bernard, se sont repentis d'avoir traité leur corps avec trop de barbarie et d'avoir ruiné leur santé pour longtemps. C'est qu'ils n'avaient pas assez gradué leurs mortifications, et ils ont commis cette imprudence à une époque où le corps n'est pas suffisamment formé ni assez fort pour supporter des excès de jeûne, moins dangereux à la vérité que des excès de gourmandise et de débauche, mais néanmoins nuisibles à l'économie de la vie physique.

Préparé par un jeûne dont les Anges seuls avaient été les témoins, Jésus-Christ choisit la table pour manifester sa mission avec éclat. Saint Jean n'a pas parlé du jeûne du désert comme les trois autres Évangélistes, mais il raconte ainsi le premier festin où se trouva Jésus-Christ :

« Il se fit des noces à Cana en Galilée, et la mère de Jésus y était.

« Jésus fut aussi convié aux noces avec ses disciples.

« Et le vin venant à manquer, la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont pas de vin.

« Et Jésus lui dit : Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? Mon heure n'est pas encore venue.

« Sa mère dit à ceux qui servaient : Faites tout ce qu'il vous dira.

« Or, il y avait là six urnes de pierre pour la purification, selon l'usage des Juifs, contenant chacune deux ou trois mesures.

« Jésus leur dit : Emplissez d'eau ces urnes. Et il les emplirent jusqu'au bord.

« Et Jésus leur dit : Puisez maintenant, et portez-en au maître d'hôtel; et ils lui en portèrent.

« Sitôt que le maître d'hôtel eut goûté l'eau changée en vin, et ne sachant d'où il venait (mais ceux qui avaient puisé l'eau le savaient), il appela l'époux,

« Et lui dit : Tout homme sert d'abord le bon vin, et après qu'on a beaucoup bu, celui qui vaut moins : mais vous, vous avez gardé le bon vin jusqu'ic

« Ce fut là le premier des signes opérés par Jésus, et il l'opéra à Cana en Galilée : et il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui. »

Toutes les autres solennités de la vie, Jésus-Christ daigna les honorer de sa présence.

« Il entra dans la maison de Simon, dont la belle-mère avait une grosse

fièvre. Ses apôtres le prièrent pour elle. S'approchant d'elle, il commanda à la fièvre, et la fièvre la quitta : et se levant aussitôt, elle les servait. »

« Il vit un homme nommé Matthieu, assis à un bureau de péage, et il lui dit : Suivez-moi. Et se levant, il le suivit. Or, il arriva que Jésus étant à table dans la maison de cet homme, des publicains et des pécheurs vinrent s'y asseoir avec Jésus et ses disciples. »

Même faveur le jour de la vocation des douze Apôtres : « Étant monté sur une montagne, dit saint Marc, il appela à lui ceux que lui-même voulut : et ils vinrent à lui. Il en choisit douze pour être avec lui, et pour les envoyer prêcher ; et il leur donna le pouvoir de guérir les infirmités et de chasser les démons : Simon, à qui il donna le nom de Pierre ; Jacques, fils de Zébédée, et Jean son frère ; et André, et Philippe, et Barthélemy, et Matthieu, et Thomas, et Jacques, fils d'Alphée, et Thaddée, et Simon le Cananéen, et Judas Iscariote, qui le trahit. Ils vinrent à la maison, et la foule s'y assembla, de sorte qu'ils ne pouvaient pas même manger. »

Jésus-Christ voulut que la conversion fût aussi une fête. La parabole de l'Enfant Prodigue qui pourrait être envisagée de diverses façons, en est une preuve. Écoutons saint Luc : « Jésus dit : Un homme avait deux fils. Et le plus jeune dit à son père : Mon père, donnez-moi la portion de votre bien qui doit me revenir. Et le père leur fit le partage de son bien. Et peu de jours après, le plus jeune des fils, ayant rassemblé tout ce qu'il avait, partit pour une région étrangère et lointaine, et il y dissipa son bien dans une vie d'excès et de débauche. Après qu'il eut tout consumé, il y eut uue grande famine dans ce pays, et il commença à sentir le besoin. S'en allant donc, il se mit au service d'un habitant de ce pays ; et celui-ci l'envoya à sa maison des champs pour garder les pourceaux. Et il désirait remplir son ventre des siliques que mangeaient les pourceaux ; et personne ne lui en donnait. Rentrant alors en lui-même, il dit : Combien de mercenaires dans la maison de mon père ont du pain en abondance, et moi ici je meurs de faim ! Je me lèverai, et j'irai vers mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous : je ne suis plus digne d'être appelé votre fils : faites-moi comme l'un de vos mercenaires. Et se levant, il vint vers son père. Comme il était encore loin, son père le vit, et touché de compassion, il accourut, se jeta à son cou, et le baisa. Et le fils lui dit : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Et le père dit à ses serviteurs : Apportez vite sa robe première, et revêtez-l'en, et mettez-lui un anneau au doigt et une chaussure aux pieds ; et amenez le veau gras, et tuez-le, et mangeons, et réjouissons-nous : car mon fils que voilà était mort, et il revit ; il était perdu, et il est retrouvé. Et ils commencèrent à manger et à se réjouir. Or le fils aîné

était dans les champs : et comme il revenait et approchait de la maison, il entendit le bruit de la symphonie et de la danse. Et appelant un des serviteurs, il lui demanda ce que c'était : lequel lui dit : Votre frère est revenu, et votre père a tué le veau gras, parce qu'il l'a recouvré sain. Et s'étant courroucé, il ne voulait point entrer. Le père donc étant sorti, commença à le prier. Mais répondant à son père, il lui dit : Voilà que je vous sers depuis tant d'années : je n'ai jamais manqué à aucun de vos commandements, et jamais vous ne m'avez donné un chevreau pour me réjouir en le mangeant avec mes amis. Mais lorsque ce fils, qui a dévoré son bien avec des courtisanes, est revenu, vous avez tué pour lui le veau gras. Le père lui dit : Mon fils, vous êtes, vous, toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à vous. Mais il fallait faire un festin et se réjouir, parce que votre frère était mort, et il revit ; il était perdu et il est retrouvé. »

Après sa résurrection, Jésus-Christ ne se fit reconnaître qu'à table aux deux disciples qui l'avaient accompagné à Emmaüs. C'est encore pendant que les onze apôtres étaient à table et s'entretenaient de sa résurrection, que Jésus-Christ apparut au milieu d'eux, leur montra ses pieds et ses mains, et leur prouva qu'il avait triomphé de la mort, comme il l'avait prédit plusieurs fois avant sa Passion.

Ainsi, repas de famille, repas de corps, repas de noces, de guérison ou de deuil, repas de vocation ou de conversion, tout se trouve dans l'Évangile ; il ne manque plus que le dîner champêtre, la collation des masses.

Nous pouvons en mentionner deux.

Or, Jésus s'était retiré à l'écart dans un lieu désert, près de Bethsaïde. Ce qu'ayant su, le peuple le suivit, et il les reçut, et il leur parlait du royaume de Dieu. Ayant pitié d'eux, parce qu'ils étaient comme des brebis sans pasteur, il commença à leur donner beaucoup d'enseignements, et il guérissait ceux qui avaient besoin d'être guéris. Sur le soir, les Douze s'approchèrent de lui et lui dirent : Renvoyez le peuple, afin que, s'en allant dans les villages et les hameaux d'alentour, ils y trouvent un abri et achètent de quoi manger : car ici nous sommes en un lieu désert, et déjà l'heure est avancée. Mais il leur dit : Il n'est pas nécessaire qu'ils aillent ; donnez-leur vous-mêmes à manger. Ils lui répondirent : Irons-nous donc acheter pour deux cents deniers (environ 160 francs) de pains, afin de leur donner à manger ? Il leur dit : Combien de pains avez-vous ? Allez et voyez. Et ayant regardé, ils répondirent : Nous n'avons que cinq pains et deux poissons. Il leur dit : Apportez-les-moi ici.

Suivant saint Jean, au lieu d'être prévenu par ses apôtres, comme le racontent saint Matthieu, saint Marc et saint Luc, ce serait Jésus qui aurait dit à Philippe : Où achèterons-nous des pains pour que ceux-ci mangent ? Il disait cela pour le tenter, car il savait ce qu'il devait faire. Philippe lui répondit : Ce qu'on aurait de pains pour deux cents deniers ne suffirait pas

pour que chacun en reçût quelque peu. Un de ses disciples, André, frère de Simon Pierre, lui dit : Il y a ici un jeune homme qui a cinq pains d'orge et deux poissons : mais qu'est-ce que cela pour tant de gens?

Il y avait beaucoup d'herbe en ce lieu. Jésus dit : Faites-les asseoir par troupes de cinquante. Et ils s'assirent en divers groupes sur l'herbe verte, en groupes de cent et de cinquante. Et Jésus, ayant pris les cinq pains et les deux poissons, leva les yeux au ciel, les bénit ; il rompit les pains et les donna à ses disciples pour qu'ils les distribuassent au peuple. Il partagea entre tous les deux poissons pareillement, autant qu'ils en voulurent.

Et tous mangèrent et furent rassasiés. Il dit à ses disciples : Recueillez ce qui reste, pour qu'il ne se perde pas. Ils le recueillirent donc, et remplirent des fragments restés des cinq pains d'orge et des poissons douze corbeilles pleines. Or, le nombre de ceux qui mangèrent fut de cinq mille hommes, sans les femmes et les enfants.

Une autre fois, Jésus vint le long de la mer de Galilée; et, montant sur une montagne, il s'y assit. Lors de grandes troupes s'approchèrent de lui, ayant avec elles des muets, des aveugles, des boiteux, des infirmes et beaucoup d'autres malades; et ils les déposèrent à ses pieds, et il les guérit. De sorte que la multitude était dans l'admiration, voyant les muets parler, les boiteux marcher, les aveugles voir; et elle glorifiait le Dieu d'Israël. Cependant Jésus, ayant appelé ses disciples, leur dit : J'ai pitié de cette foule, car il y a déjà trois jours qu'ils restent près de moi, et ils n'ont pas de quoi manger. Et si je les renvoie dans leur maison, ils tomberont de défaillance en chemin, car plusieurs d'entre eux sont venus de loin. Et ses disciples lui dirent : Où donc trouverons-nous dans le désert assez de pains pour rassasier une si grande foule? Jésus leur dit : Combien de pains avez-vous? Ils lui dirent : Sept. Et il commanda à la multitude de s'asseoir par terre, et prenant les pains, ayant rendu grâces, il les rompit et les donna à ses disciples pour les distribuer, et ils les distribuèrent. Ils avaient en outre quelques petits poissons ; il les bénit aussi et commanda de les distribuer. Et tous mangèrent et furent rassasiés, et de ce qui resta de fragments, ils remportèrent sept corbeilles pleines. Or, ceux qui mangèrent étaient au nombre de quatre mille hommes, sans les petits enfants et les femmes.

II

Jésus avait daigné assister aux repas qui signalent les grandes époques de la vie ; il fut aussi attentif à sanctifier et consacrer l'hospitalité de toutes les conditions.

Saint Matthieu et saint Marc nous montrent Jésus comme l'un des hôtes de Simon le lépreux.

Saint Luc nous dit : « Un Pharisien le pria de manger avec lui ; et, étant entré dans la maison du Pharisien, il se mit à table. » Saint Luc cite plus loin un autre Pharisien qui invita pareillement Jésus à manger avec lui, et chez qui Jésus entra et se mit à table. Plus loin, saint Luc ajoute : « Il arriva qu'un jour de sabbat, Jésus entra dans la maison d'un chef des Pharisiens pour y manger le pain ; et ils l'observaient. »

Jésus acceptait donc volontiers l'hospitalité; il sut aussi prévenir l'invitation. Voici le témoignage de saint Luc : « Jésus étant entré dans Jéricho, traversait la ville, lorsque voilà qu'un homme, nommé Zachée, chef des publicains, et fort riche, cherchait à le voir, désirant le connaître; et il ne le pouvait, à cause de la foule, parce qu'il était très-petit. Courant donc devant, il monta sur un sycomore pour le voir, parce qu'il devait passer par là. Arrivé en cet endroit, Jésus leva les yeux, et, l'ayant vu, lui dit : Zachée, descendez vite; car il faut qu'aujourd'hui je séjourne dans votre maison. Et il se hâta de descendre, et le reçut avec joie. Ce que voyant, ils murmuraient tous, disant : Il est descendu chez un homme pécheur. Mais Zachée, debout devant le Seigneur, lui dit : Seigneur, je donne aux pauvres la moitié de mes biens, et si j'ai fait tort à quelqu'un en quoi que ce soit, je lui rends le quadruple. Jésus lui dit : Cette maison a reçu aujourd'hui le salut, parce que celui-ci est aussi enfant d'Abraham. Car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui avait péri. »

Jésus ne repoussa ni le zèle ni la commisération des femmes. La belle-mère de Simon et Marthe eurent le bonheur de le recevoir et de le servir. Marie-Madeleine et Marie, mère de Jacques le Mineur, et la mère des fils de Zébédée, et Salomé, lui rendirent tous les offices possibles, et le suivirent dans ses pérégrinations. Il y eut encore Jeanne, femme de Chusa, procurateur d'Hérode, et Suzanne, et plusieurs autres femmes, qui l'assistèrent de leurs biens. Elles se trouvèrent toutes au pied de la Croix pour le consoler de la trahison de Judas, de la fuite de dix apôtres et de la lâcheté des disciples.

La mauvaise foi abusa de tant de condescendance à se faire tout à tous. Jésus se justifia en ces termes : « Jean est venu ne mangeant ni ne buvant, et ils disent : Il est possédé du démon. Le Fils de l'homme est venu mangeant et buvant, et ils disent : C'est un homme de bonne chère et qui aime le vin, ami des pécheurs et des publicains. Mais la sagesse a été justifiée par ses enfants. »

Les Pharisiens et les Scribes murmuraient disant : Celui-ci accueille les pécheurs, et mange avec eux.

Jésus, accompagné de ses disciples, s'étant assis à la table de Matthieu avec des publicains et des pécheurs, « ce que voyant, les Pharisiens, raconte saint Matthieu, dirent à ses disciples : Pourquoi votre Maître mange-t-il avec les pécheurs et les publicains ? Jésus les entendant, dit :

Ceux qui sont en santé n'ont pas besoin de médecin, mais les malades. Allez et apprenez ce que signifie cette parole : Je veux la miséricorde et non le sacrifice : car je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. Alors des disciples de Jean s'approchèrent de lui, disant : Pourquoi nous et les Pharisiens jeûnons-nous fréquemment, et que vos disciples ne jeûnent point? Jésus leur dit : Les enfants de l'époux peuvent-ils s'attrister pendant que l'époux est avec eux? Des jours viendront où l'époux leur sera enlevé, alors ils jeûneront. »

Le festin donné par Lévi à Jésus ayant scandalisé les disciples de Jean et les Pharisiens, ils n'eurent pas d'autre réponse ni d'autre explication.

III

Jésus n'a béni et multiplié le vin qu'une fois, et c'est aux noces de Cana, et sur les instances de sa mère qu'il opéra ce premier miracle.

Après sa résurrection, « il apparut à ses apôtres et leur dit : La paix soit avec vous : c'est moi : ne craignez point. Eux, pleins de trouble et de frayeur, croyaient voir un esprit. Et il leur dit : Pourquoi vous troublez-vous? Voyez mes mains et mes pieds, et que c'est bien moi; touchez et voyez. Mais, comme ils ne croyaient point encore, hors d'eux-mêmes d'étonnement et de joie, il dit : Avez-vous ici quelque chose à manger? Et ils lui présentèrent un morceau de poisson grillé et un rayon de miel. Et lorsqu'il eut mangé devant eux, prenant ce qui restait, il le leur donna. »

Sauf ce rayon de miel, le poisson est le seul aliment de Jésus dont les Évangiles aient fait mention.

Nous avons vu Jésus bénir et multiplier deux fois le pain et le poisson pour la multitude qui l'avait suivi dans le désert.

Il y a deux autres circonstances où Jésus multiplie le poisson pour ses apôtres.

Il arriva, raconte saint Luc, qu'étant auprès du lac de Génésareth, et la foule se ruant sur lui pour entendre la parole de Dieu, il vit sur le bord du lac deux barques d'où les pêcheurs étaient descendus, et lavaient leurs filets. Montant dans une des barques qui était à Simon, il le pria de s'éloigner un peu de la terre; et, s'étant assis, il enseignait le peuple de dessus la barque. Lorsqu'il eut cessé de parler, il dit à Simon : Avancez en mer, et jetez vos filets pour pêcher. Simon lui répondit : Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre; mais, sur votre parole, je jetterai le filet. L'ayant jeté, ils prirent une si grande quantité de poissons, que leur filet se rompait. Et ils dirent à leurs compagnons qui étaient dans une autre barque de venir les aider. Et ils vinrent, et remplirent les deux barques, au point qu'elles étaient près de submerger. Ce que voyant, Simon Pierre tomba aux pieds de Jésus, disant : Retirez-vous de

moi, Seigneur, parce que je suis un homme pécheur. Car il était dans la stupeur, et tous ceux qui étaient avec lui, de la pêche des poissons qu'ils avaient pris, et pareillement Jacques, et Jean, fils de Zébédée, qui étaient compagnons de Simon. Et Jésus dit à Simon : Ne craignez point ; ce seront désormais des hommes que vous prendrez. Et, ayant ramené les barques à terre, ils laissèrent tout, et le suivirent. »

Après sa résurrection, Jésus apparut à ses disciples près de la mer de Tibériade. « Il leur apparut ainsi, dit saint Jean. Simon Pierre et Thomas, appelé Didyme, et Nathanaël, qui était de Cana en Galilée, et les fils de Zébédée, et deux autres de ses disciples, étant ensemble, Simon Pierre leur dit : Je vais pêcher. Ils lui dirent : Nous allons aussi avec toi. Ils sortirent et montèrent dans une barque, et cette nuit-là ils ne prirent rien. Le matin venu, Jésus parut sur le rivage : cependant ses disciples ne le reconnurent point. Jésus leur dit : Avez-vous quelque chose à manger? Ils répondirent : Non. Il leur dit : Jetez le filet à droite de la barque, et vous trouverez. Ils le jetèrent donc ; et ils ne le pouvaient plus tirer, à cause de la multitude des poissons. Le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : C'est le Seigneur. Lorsque Simon Pierre eut entendu que c'était le Seigneur, il se ceignit avec sa tunique, car il était nu, et se jeta dans la mer. Les autres disciples vinrent dans la barque, car ils n'étaient pas loin de la terre, en tirant le filet plein de poissons. Lorsqu'ils furent descendus à terre, ils virent des charbons allumés, et un poisson mis dessus, et du pain. Jésus leur dit : Apportez des poissons que vous venez de prendre. Simon Pierre monta dans la barque, et tira à terre le filet plein de cent cinquante-trois grands poissons. Et quoiqu'il y en eût tant, le filet ne se rompit point. Jésus leur dit : Venez, mangez. Et Jésus vint, et prit du pain, et le leur donna, et pareillement des poissons. »

Le poisson fut aussi l'occasion d'un miracle. « Étant venus à Capharnaüm, raconte saint Matthieu, ceux qui recueillaient le didrachme (impôt de 1 fr. 75 cent. pour le Temple de Jérusalem) s'approchèrent de Pierre, et lui dirent : Est-ce que votre Maître ne paye pas le didrachme? Pierre dit : Il le paye. Et comme il entrait dans la maison, Jésus le prévint, disant : Que t'en semble, Simon? De qui les rois de la terre reçoivent-ils le tribut ou le cens? de leurs enfants ou des étrangers? Pierre répondit : Des étrangers. Jésus lui dit : Donc les enfants en sont affranchis. Cependant, pour ne les point scandaliser, va à la mer et jette l'hameçon, et prends le premier poisson qui montera, et ouvre sa bouche : tu y trouveras un statère (3 fr. 50 cent.), et l'ayant pris, donne-le-leur pour moi et pour toi. »

De ses douze apôtres, Jésus en avait choisi quatre parmi des pêcheurs, comme le prouve ce témoignage de saint Matthieu : « Jésus, marchant le long de la mer de Galilée, vit deux frères, Simon appelé Pierre, et André son frère, qui jetaient leurs filets dans la mer, car ils étaient pêcheurs, et

il leur dit : Suivez-moi, et je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. Eux aussitôt, laissant leurs filets, le suivirent. Et de là s'avançant, il vit deux autres frères, Jacques, fils de Zébédée, et Jean son frère, dans une barque avec leur père Zébédée, réparant leurs filets, et il les appela. Eux aussitôt, laissant leurs filets et leur père, le suivirent. »

Il arriva à Jésus-Christ, dans ses courses, de souffrir de la soif et de la faim.

« Il vint, rapporte saint Jean, dans la ville du pays de Samarie, nommée Sichar, près des champs que donna Jacob à son fils Joseph. Il y avait là un puits, appelé le puits de Jacob. Jésus, fatigué de la route, s'assit sur le bord du puits. Il était environ la sixième heure. Une femme de Samarie vint puiser de l'eau. Jésus lui dit : Donnez-moi à boire. Ses disciples étaient allés dans la ville acheter de quoi manger. Cette femme samaritaine lui dit : Comment, vous, qui êtes Juif, me demandez-vous à boire, à moi qui suis une femme samaritaine ? Car les Juifs n'ont aucun commerce avec les Samaritains. »

Un jour, en sortant de Béthanie avec les douze apôtres, dit saint Marc, « il eut faim. Et voyant de loin un figuier qui avait des feuilles, il vint pour voir s'il n'y trouverait point quelque fruit ; mais, après s'en être approché, il n'y trouva que des feuilles, car ce n'était pas le temps des figues. Et il dit au figuier : Nul désormais ne mangera de ton fruit. Et ses disciples l'entendirent. Et le lendemain matin, en passant, ils virent le figuier desséché jusqu'à la racine. Et Pierre, se ressouvenant, lui dit : Maître, voilà que le figuier que vous avez maudit a séché. »

« Un jour de sabbat, comme Jésus s'en allait le long des blés, ses disciples, ayant faim, se mirent à cueillir des épis, et, les froissant dans leurs mains, ils les mangèrent. Des Pharisiens, voyant cela, lui dirent : Pourquoi vos disciples font-ils ce qu'il n'est pas permis de faire le jour du sabbat ? Il leur répondit : N'avez-vous jamais lu ce que fit David, dans le besoin qui le pressait, lorsqu'il eut faim, lui et ceux qui étaient avec lui ? comment il entra dans la maison de Dieu et mangea les pains de proposition, qu'il n'était permis qu'aux prêtres de manger, et les donna à ceux qui étaient avec lui ? Il leur dit encore : Le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat. » — Nos gardes champêtres traiteraient cette conduite de vagabondage ; mais la législation juive avait prévu les cas de nécessité. Aussi le *Deutéronome* contient cette loi : « Quand tu entres dans la vigne de ton prochain, il t'est permis de manger autant de grappes que tu voudras, mais non d'en emporter une seule. Si tu traverses une moisson mûre, tu peux casser les épis et les froisser dans ta main, mais non les couper à la faucille. »

IV

Jésus emprunta à la vie matérielle beaucoup de figures et de paraboles. Il dit à ses Apôtres : « Vous êtes le sel de la terre. Le sel est bon. Donc si le sel s'affadit, avec quoi l'assaisonnerez-vous? il n'est plus bon qu'à être jeté dehors et foulé aux pieds par les hommes. Ayez du sel en vous.

« Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis, et vous ai établis, pour que vous alliez, et rapportiez du fruit, et que votre fruit demeure.

« Je suis la vraie vigne, et mon Père est le vigneron. Tout sarment qui ne porte pas de fruit en moi, il le retranchera ; et celui qui porte du fruit, il l'émondera, pour qu'il porte plus de fruit. Comme le sarment ne peut porter de fruit de soi-même, s'il ne demeure dans la vigne, ainsi vous ne le pouvez non plus, si vous ne demeurez en moi. Je suis la vigne, vous êtes les sarments. Qui demeure en moi, et moi en lui, il portera beaucoup de fruit : parce que sans moi vous ne pouvez rien faire. Celui qui ne demeure pas en moi, il sera jeté dehors comme le sarment, et il sèchera, et on le ramassera pour le jeter au feu et le brûler.

« Je suis le pain de vie : qui vient à moi n'aura pas faim, et qui croit en moi n'aura jamais soif.

« Qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie éternelle ; et moi, je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est vraiment nourriture, et mon sang est vraiment breuvage. Qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui. »

Jésus reconnaît les nécessités de la vie, mais il défend de s'en inquiéter. De là ces paroles : « Ne vous inquiétez point de votre vie, comment vous mangerez. Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni ne recueillent en des greniers; et votre Père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas de plus de prix qu'eux? Ne vous inquiétez donc point, disant : Que mangerons-nous? que boirons-nous? Les Gentils s'inquiètent de ces choses, mais votre Père céleste sait que vous en avez besoin. »

Le nécessaire manque-t-il parfois? Voici la récompense : « Heureux vous qui maintenant avez faim, parce que vous serez rassasiés. Malheur à vous qui êtes rassasiés, parce que vous aurez faim. » Ces paroles trouvent une explication suffisante dans cette parabole : « Il y avait un homme riche qui était vêtu de pourpre et de byssus ; et chaque jour il faisait une chère splendide. Et il y avait aussi un mendiant, nommé Lazare, lequel était couché à sa porte couvert d'ulcères, désirant se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche, et personne ne lui en donnait; mais les chiens venaient lécher ses ulcères. Or, il arriva que le mendiant mourut, et il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut

aussi, et il fut enseveli dans l'enfer. Comme il était dans les tourments, levant les yeux, il vit de loin Abraham, et Lazare dans son sein. Et jetant un cri, il dit : Père Abraham, ayez pitié de moi, et envoyez Lazare, afin qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau pour rafraîchir ma langue, car je souffre horriblement dans cette flamme. Et Abraham lui dit : Mon fils, souvenez-vous que, pendant votre vie, vous avez reçu les biens, et Lazare les maux pendant la sienne ; et maintenant il est consolé, et vous, vous souffrez. De plus, un grand abîme est affermi entre nous et vous, de sorte que ceux qui voudraient passer d'ici à vous, ou venir ici de là où vous êtes, ne le peuvent. »

Que l'abstinence soit volontaire, ou imposée par la religion ou les circonstances, Jésus apprend à la supporter dans ces paroles : « Lorsque vous jeûnez, ne soyez point tristes comme les hypocrites, car ils exténuent leur visage, pour que leur jeûne apparaisse aux hommes. Je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense. Pour vous, quand vous jeûnez, parfumez votre tête et lavez votre face, afin qu'il n'apparaisse pas aux hommes que vous jeûnez, mais à votre Père présent dans le secret; et votre Père, qui voit dans le secret, vous le rendra. »

V

La table joue un trop grand rôle dans la vie pour que Jésus ait manqué les occasions d'en parler.

Jésus recommande, avant tout, l'indifférence sur tout ce qui peut être servi. « Demeurez dans la même maison, dit-il à ses disciples, mangeant et buvant ce qui sera devant vous. »

Les Scribes et les Pharisiens recherchant et briguant toujours la place d'honneur dans les festins, Jésus dit : « Gardez-vous des Scribes, qui aiment à être aux premières places dans les festins. » Jésus ne proscrit pas moins les minuties, en ces termes : « Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous nettoyez les dehors de la coupe et du plat; et au dedans vous êtes pleins de souillures et de rapines. »

Jésus pense aux convenances à maintenir aussi bien qu'aux puérilités et aux inconvenances qu'il faut éviter. De là ce conseil : « Lorsque vous serez convié à des noces, ne vous asseyez pas à la première place, de peur qu'un autre plus considérable ayant été convié aussi, celui qui vous a conviés tous deux ne vienne, et ne vous dise : Donnez-lui cette place ; et qu'alors vous ne descendiez avec confusion à la dernière place. Mais, lorsque vous serez convié, allez-vous asseoir à la dernière place, afin que, quand viendra celui qui vous a convié, il vous dise : Mon ami, montez plus haut. Alors, vous serez honoré devant ceux qui seront à table avec vous, car quiconque s'élève sera abaissé ; et qui s'abaisse sera élevé. »

La table établit entre le maître de maison et l'hôte des rapports d'intimité : Jésus les grandit, en les plaçant sous la protection de Dieu.

Il dit donc à ses apôtres : « Qui vous reçoit me reçoit, et qui me reçoit, reçoit Celui qui m'a envoyé. Et quiconque vous donnera un verre d'eau en mon nom, parce que vous êtes au Christ, je vous le dis en vérité, il ne perdra point sa récompense. « Quiconque reçoit un prophète en qualité de prophète, recevra la récompense du prophète ; et quiconque reçoit un juste en qualité de juste, recevra la récompense du juste. Et quiconque donnera seulement à l'un de ces plus petits un verre d'eau froide à boire parce qu'il est de mes disciples, je vous le dis en vérité, il ne perdra pas sa récompense. »

Une fois Jésus prit un enfant, le mit près de lui et dit : Quiconque reçoit cet enfant en mon nom me reçoit, et quiconque me reçoit, reçoit Celui qui m'a envoyé. Car celui qui est le plus petit entre vous est le plus grand. »

Les intérêts et la place du pauvre trouvèrent leur glorification. Jésus s'adressa en ces termes à quelqu'un qui l'avait convié : « Lorsque vous donnerez à dîner ou à souper, n'appelez ni vos amis, ni vos frères, ni vos parents, ni vos voisins riches, de peur que peut-être ils ne vous convient à leur tour, et ne vous rendent ce qu'ils auront reçu de vous. Mais, lorsque vous faites un festin, appelez-y les pauvres, les débiles, les boiteux, les aveugles : et vous serez heureux de ce qu'ils n'ont rien à vous rendre, car ce vous sera rendu dans la résurrection des justes. »

Voici le sort que Jésus annonce à ceux qui auront observé ou négligé les préceptes de l'hospitalité : « Quand le Fils de l'homme viendra dans sa majesté, avec tous ses anges, alors il s'assoiera sur le trône de sa majesté. Et toutes les nations seront rassemblées devant lui, et il séparera les uns d'avec les autres, comme le pasteur sépare les brebis d'avec les boucs ; et il placera les brebis à sa droite, les boucs à sa gauche. Alors le roi dira à ceux qui sont à sa droite : Venez, bénis de mon Père ; possédez le royaume préparé pour vous dès l'origine du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais sans asile, et vous m'avez recueilli ; nu, et vous m'avez vêtu ; malade, et vous m'avez visité ; en prison, et vous êtes venus à moi. Alors les justes lui diront : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu ayant faim, et que nous vous avons rassasié ; ayant soif, et que nous vous avons donné à boire ? quand est-ce que nous vous avons vu sans asile, et que nous vous avons recueilli ; nu, et que nous vous avons vêtu ? et quand est-ce que nous vous avons vu malade ou en prison, et que nous sommes venus à vous ? Et le roi leur répondra : En vérité, je vous le dis, chaque fois que vous l'avez fait à l'un des plus petits d'entre mes frères, vous me l'avez fait à moi. Alors à ceux aussi qui seront à sa gauche il dira : Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel, préparé pour le diable et ses anges. Car

j'ai eu faim, et vous ne m'avez point donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez point donné à boire ; j'étais sans asile, et vous ne m'avez point recueilli ; nu, et vous ne m'avez point vêtu ; malade, en prison, et vous ne m'avez point visité. Alors, eux aussi lui diront : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu ayant faim, ou soif, ou sans asile, ou nu, ou malade, ou en prison, et que nous ne vous avons point assisté ? Mais il leur répondra : En vérité, je vous le dis, chaque fois que vous ne l'avez point fait à l'un de ces plus petits, à moi non plus vous ne l'avez point fait. Et ceux-ci s'en iront à l'éternel supplice, et les justes dans la vie éternelle. »

En consacrant ainsi les droits des pauvres, Jésus n'oublia pas leurs devoirs, et ne manqua pas de condamner les abus de l'hospitalité. C'est ce qu'atteste la parabole où le roi, ayant puni ceux qu'il avait invités aux noces de son fils et qui ne sont pas venus, dit ensuite à ses serviteurs : « Les noces sont prêtes, mais ceux qui étaient conviés n'en étaient pas dignes. Allez donc à l'issue des chemins, et tous ceux que vous trouverez, appelez-les aux noces. » Les serviteurs s'étant dispersés sur les chemins, rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, bons et mauvais ; et la salle des noces fut remplie de convives. Le roi entra pour voir ceux qui étaient à table, et ayant vu un homme qui n'était point vêtu de la robe nuptiale, il lui dit : « Mon ami, comment êtes-vous entré ici sans avoir la robe nuptiale ? » Et cet homme resta muet. Alors le roi dit à ses serviteurs : « Liez-lui les pieds et les mains, et jetez-le dans les ténèbres extérieures ; là seront les pleurs et le grincement de dents. » Pour comprendre la négligence et la punition de ce pauvre, il faut se rappeler qu'en Orient les rois n'invitaient personne à manger sans envoyer d'avance les vêtements dont on devait être vêtu pour paraître en leur présence et prendre place à leur table.

VI

C'est le moment d'aborder les devoirs de l'hospitalité.

L'indifférence sur la nourriture est le premier précepte de la table, comme nous l'avons vu ; saint François de Sales le commentera plus tard.

Le miracle de Jésus aux noces de Cana, ses deux multiplications de pains et de poissons, sa bénédiction des pêches des apôtres consacrent les présents de table.

Sauf cette attention, la conduite de l'hôte doit être une politesse toute passive, qui se prête à tous les égards qu'on lui témoigne, qui ferme les yeux sur toutes les déférences sur lesquelles il compte, et qu'on néglige.

« Des Pharisiens et plusieurs Scribes, raconte saint Marc, s'assemblèrent près de Jésus ; et ayant vu quelques-uns de ses disciples manger avec des mains impures, c'est-à-dire non lavées, ils les en blâmèrent. Car

les Pharisiens et tous les Juifs ne mangent point sans s'être souvent lavé les mains, suivant en cela la tradition des anciens; et lorsqu'ils reviennent du marché, ils ne mangent point non plus sans s'être purifiés, et ils pratiquent encore beaucoup d'autres observations traditionnelles, la purification des coupes, des vases de terre, d'airain, et des lits. Les Pharisiens donc et les Scribes l'interrogeaient : Pourquoi vos disciples ne gardent-ils point les traditions des anciens, mais mangent avec des mains impures? »

Les ablutions n'étaient qu'un usage dont les Pharisiens se rendaient les esclaves; il n'est point prouvé que les Apôtres les eussent refusées.

Pareille chose arriva à Jésus lorsqu'il accepta l'invitation d'un Pharisien. « Celui-ci se prit à penser en lui-même, se demandant pourquoi il ne s'était point lavé avant le repas. »

Jésus ne demandait rien, mais se prêtait à l'empressement de tous ceux qui lui donnaient l'hospitalité.

« Un jour, raconte saint Luc, il entra dans un village, et une femme, nommée Marthe, le reçut en sa maison. Elle avait une sœur, nommée Marie, laquelle, assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole. Cependant, Marthe s'occupait avec empressement de toute sorte de soins; et, s'arrêtant devant Jésus, elle lui dit : Seigneur, ne voyez-vous point que ma sœur me laisse tout faire seule? Dites-lui donc qu'elle m'aide. Le Seigneur répondant, lui dit : Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous troublez de beaucoup de choses. Or, une seule chose est nécessaire : Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée. »

« Un Pharisien, raconte encore saint Luc, le pria de manger avec lui : et étant entré dans la maison du Pharisien, il se mit à table. Et voilà qu'une femme de la ville, qui vivait dans le péché, ayant su qu'il était à table dans la maison du Pharisien, apporta un vase d'albâtre plein de parfum : et se tenant derrière lui à ses pieds, elle commença à les arroser de ses larmes; et les essuyant avec ses cheveux, elle les baisait et les oignait de parfum. Ce que voyant, le Pharisien qui l'avait invité dit en lui-même : Si celui-ci était prophète, il saurait quelle est celle qui le touche, et que c'est une pécheresse. Alors Jésus lui dit : Simon, j'ai quelque chose à vous dire. Il répondit : Maître, dites. Et se tournant vers la femme, Jésus dit à Simon : Voyez-vous cette femme? Je suis entré dans votre maison, et vous ne m'avez point donné d'eau pour laver mes pieds; mais elle, elle les a arrosés de ses larmes, et les a essuyés avec ses cheveux. Vous ne m'avez point donné de baiser; mais elle, depuis qu'elle est entrée, elle n'a point cessé de me baiser les pieds. Vous n'avez point versé de parfum sur ma tête; mais elle, elle a répandu des parfums sur mes pieds. C'est pourquoi je vous dis : Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. Et il dit à cette femme : Vos péchés vous sont remis. Votre foi vous a sauvée; allez en paix. »

Plus tard, Jésus étant à Béthanie, dans la maison de Simon le lépreux, on lui prépara à souper. Marthe servait, et Lazare, qu'il avait ressuscité, était un de ceux qui étaient à table avec lui. Marie, sœur de Lazare, vint avec un vase d'albâtre plein de parfum de nard précieux, s'approcha, et, ayant rompu le vase, elle répandit le parfum sur la tête de Jésus, qui était table, et elle oignit ses pieds, et les essuya avec ses cheveux. Et toute la maison fut remplie de l'odeur du parfum. Ce que voyant, ses disciples s'en indignèrent en eux-mêmes et dirent : A quoi bon perdre ce parfum? On aurait pu vendre ce parfum une grosse somme d'argent et la donner aux pauvres. Et ils se courrouçaient. Un de ses disciples, Judas Iscariote, qui devait le trahir, dit : Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cents deniers (240 fr.), qu'on aurait donnés aux pauvres? Il dit cela, non qu'il se souciât des pauvres, mais parce qu'il était voleur, et qu'ayant la bourse, il portait ce qu'on mettait dedans. Jésus dit donc : Laissez-la; pourquoi la blâmez-vous? Ce qu'elle a fait est bien fait : car vous aurez toujours parmi vous des pauvres, et vous pouvez leur faire du bien quand vous voudrez; mais moi, vous ne m'aurez pas toujours. Elle a d'avance répandu ce parfum sur mon corps pour ma sépulture. Ce que celle-ci pouvait, elle l'a fait. En vérité, je vous le dis, partout où sera prêché cet Évangile, dans le monde entier, on racontera ce qu'elle a fait, et elle en sera louée.

Au moment d'instituer l'Eucharistie, « Jésus se leva de table, rapporte saint Jean, ôta ses vêtements, et, ayant pris un linge, il se ceignit. Ensuite il mit de l'eau dans un bassin, et commença à laver les pieds de ses disciples, et à les essuyer avec le linge dont il était ceint. Il vint donc à Simon Pierre, et Pierre lui dit : Vous, Seigneur , vous me lavez les pieds. Jésus lui répondit : Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant, mais tu le sauras ensuite. Pierre lui dit : Jamais vous ne me laverez les pieds. Jésus lui répondit : Si je ne te lave, tu n'auras point de part avec moi. Simon Pierre lui dit : Seigneur, non-seulement les pieds, mais encore les mains et la tête. Jésus lui dit : Celui qui est déjà lavé, n'a besoin que de laver ses pieds pour être entièrement pur : et vous êtes purs, mais non pas tous. Après qu'il leur eut lavé les pieds, et qu'il eut repris ses vêtements, s'étant remis à table, il leur dit : Savez-vous ce que je vous ai fait? Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi Maître et Seigneur, vous devez vous laver les pieds les uns aux autres. Car je vous ai donné l'exemple, afin que, comme je vous ai fait, vous fassiez aussi. En vérité, en vérité, je vous le dis : le serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni l'apôtre plus grand que celui qui l'a envoyé. »

Nous avons vu Jésus, pour les deux multiplications de pains et de poissons, tout prévenir, pourvoir à tout, se préoccuper de la disposition des

places, bénir lui-même les pains et les poissons, rompre lui-même les pains et partager les poissons pour les faire distribuer par ses apôtres.

Nous l'avons vu pareillement, après la seconde pêche miraculeuse de Pierre, inviter les apôtres à se mettre à table, prendre le pain et des poissons, et les servir lui-même.

Pendant qu'il était à table à Emmaüs avec les deux disciples qui l'avaient pressé de rester avec eux, il prit du pain, le bénit, et l'ayant rompu, il le leur donna. Et leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent. Et se levant à l'heure même, ils retournèrent à Jérusalem, et ils trouvèrent les onze, et ceux qui étaient avec eux, assemblés, et disant : Le Seigneur est vraiment ressuscité, et il est apparu à Simon. Et eux racontèrent comment ils l'avaient reconnu dans la fraction du pain.

La préférence que Jésus donna à Marie sur Marthe indique combien l'empressement personnel du maître l'emporte sur les soins matériels de l'hospitalité.

En lavant les pieds à ses apôtres, Jésus s'abaissait au rôle des esclaves, et prouvait que l'attention d'un maître n'a point de bornes. Il distinguait néanmoins les rangs.

Pendant le souper où il institua l'Eucharistie, Pierre occupait la première place d'honneur près de lui; la seconde appartint à Jean, le disciple qu'il aimait le plus.

« Le premier jour des azymes, où il était nécessaire d'immoler la Pâque, arriva.

« Les disciples venant à Jésus, lui dirent : Où voulez-vous que nous allions vous préparer ce qu'il faut pour manger la Pâque ?

« Et il envoya Pierre et Jean, disant : Allez et préparez-nous ce qu'il faut pour manger la Pâque. Ils lui dirent : Où voulez-vous que nous le préparions ?

« Jésus leur répondit : Allez dans la ville, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau : suivez-le dans la maison où il entrera. Et vous direz au maître de cette maison : Le Maître nous envoie dire : Où est le lieu où je dois manger la Pâque avec mes disciple?

« Et il vous montrera un grand cénacle meublé : préparez-nous là ce qu'il faut.

« S'en allant donc, ils vinrent dans la ville; ils trouvèrent tout comme il leur avait dit, et ils préparèrent la Pâque.

« Sur le soir, il vint avec les douze. Il se mit à table, et les douze apôtres avec lui.

« Et il leur dit : J'ai désiré d'un grand désir de manger cette Pâque avec vous avant que je souffre.

« Pendant qu'ils soupaient, il prit du pain, et l'ayant béni, il le rompit

et le leur donna, disant : Prenez et mangez ; ceci est mon corps, qui est donné pour vous : faites ceci en mémoire de moi.

« Il prit de même la coupe, après souper, et ayant rendu grâces, la leur donna, en disant : Buvez-en tous; ceci est mon sang, qui sera répandu pour vous, le sang du Nouveau Testament. Et ils en burent tous.

« Il s'éleva parmi eux une contestation : lequel d'entre eux devait être estimé le plus grand ?

« Mais il leur dit : Que celui de vous qui est le plus grand soit comme le moindre, et celui qui gouverne, comme celui qui sert.

« Car quel est le plus grand, celui qui est assis à table, ou celui qui sert? n'est-ce pas celui qui est assis à table? Or, moi, je suis au milieu de vous comme celui qui sert. »

La nature de ce travail ne permet pas de s'étendre au delà de la traduction que nous avons suivie. Pour toutes les objections qui peuvent être soulevées à propos du texte, le lecteur est prié de consulter l'*Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Exposition des saints Évangiles*, par M. l'abbé Darras. Il devra lire aussi les *Méditations* de Bossuet, qu'on peut appeler le dernier mot de son génie, parce que ce sont les confessions de son cœur.

Louis NICOLARDOT.

LA CESSION DU DAUPHINÉ A LA FRANCE

EN 1343

Vers le milieu du quatorzième siècle, les États du Dauphin de Viennois étaient composés des comtés de Viennois, de Diois, de Graisivaudan, de Briançonnais, de Gapençais, d'Auclouenois; du duché de Champsaur, de la principauté de Briançon, du marquisat de Tésaire et de la baronnie de la Tour de Vallsonnais.

Le Dauphiné possédait deux Archevêchés et cinq Évêchés : l'Archevêque comte de Vienne, primat de la Gaule viennoise, et l'Archevêque prince d'Embrun; les Évêques de Grenoble, de Valence, de Die, de Gap et de Saint-Pol-Trois-Châteaux.

Le Dauphiné renfermait un grand nombre de familles illustres par leur antiquité et leurs richesses : après les Clermont-de-Mont-Saint-Jean, connétables héréditaires de Dauphiné, alliés à des familles princières (1), on comptait les de la Tour du Pin, marquis de Montauban et de la Charce (2); les de Barral, marquis de la Bathie (3); les de Pons, princes de Martigues (4); les seigneurs d'Arces, de Montaynard, de Vallier, de Torchefelou, de Sassenage, de Disimien, de Maretel, du Terrail, de Vaulserre et de Montbrun. Au onzième siècle, la maison delphinale n'existait point encore, et le premier de cette race portait le titre de seigneur de Briançonnais.

« Ils (les Dauphins) s'agrandirent d'abord aux dépens de l'Église, en s'emparant d'une partie du temporel de l'Archevêque de Vienne et de l'Évêque de Grenoble (5). » Le titre de *comte d'Albon* fut pris par le troisième successeur de Guy le vieux, le spoliateur de l'Archevêque de Vienne et de l'Évêque de Grenoble. Le premier prince qui fut couronné *Dauphin*

(1) Les Clermont, ducs de Clermont-Tonnerre, marquis de Mont-Saint-Jean, comtes de Chattes et de Morges, barons de Dampierre, portent : de gueules à deux clefs d'argent passées en sautoir.

(2) La célèbre Philis de la Tour du Pin Chambly de la Charce, dont Louis XIV fit placer plus tard le portrait à Versailles, à côté de celui de Jeanne d'Arc, souleva contre le duc de Savoie, qui avait envahi le Dauphiné en 1692, les populations de cette province et se mit à leur tête.

(3) Les de Barral, marquis d'Arvillard, comtes d'Allevard, barons de la Roche-Commiers, portent : de gueules à trois bandes d'argent.

(4) Les de Pons, comtes de Marennes, de Marian et de Roquefort, marquis de Roissac, vicomtes de Charlat, portent : d'argent à la fasce bandée d'or et de gueules.

(5) *Mémoires historiques* du marquis Costa de Beauregard, tome I[er].

fut Guy VIII. Dans un tournoi où il fut vainqueur, il portait sur son écusson un dauphin; flatté des applaudissements de la foule, qui criait : *Loz au comte Dauphin!* il conserva ce seul titre, souvenir de sa glorieuse victoire.

La ligne directe étant venue à s'éteindre, une branche cadette des ducs de Bourgogne hérita de la souveraineté, par le mariage de Béatrix de Viennois, veuve de Guillaume *Taillefer* de Toulouse, comte de Saint-Gilles, avec Hugues III, duc de Bourgogne (1184).

Le comte Pierre de Savoie ayant épousé, en 1233, Agnès, baronne de Faucigny, en eut une fille, Béatrix, qu'il maria, assez impolitiquement, au Dauphin Guy. De ce mariage vint une fille nommée Anne, qui épousa Humbert de la Tour du Pin, seigneur de Coligny. Par ce mariage, le Dauphiné, le Fauciguy et les titres y attachés passèrent à Humbert de la Tour du Pin, qui fut le chef de la troisième et dernière race des Dauphins de Viennois.

Guy XIII ayant été blessé mortellement d'un coup d'arbalète, au siége de la Perrière, en 1333, et n'ayant pas d'enfant de sa femme Isabelle de France (1), laissa le trône à son frère Humbert Dauphin, baron de Faucigny.

Sombre, porté à la mélancolie et surtout excessivement faible d'esprit, ce prince se laissa conduire par des favoris, qui l'entraînèrent dans de fortes dépenses et lui firent dissiper une grande partie de ses immenses biens.

Marié en 1332 à Marie de Baux (2), il n'en avait eu qu'un fils, André Dauphin. Ce prince mourut prématurément. La version la plus accréditée sur la manière dont il périt (les historiens ne sont pas bien d'accord à ce sujet) est celle-ci. Un jour qu'Humbert jouait avec son fils, près d'une fenêtre du palais delphinal de Grenoble, l'enfant s'échappa d'entre les bras de son père et fut précipité dans l'Isère, qui passe sous les murs du palais.

Malgré tous les soins qui lui furent prodigués, l'enfant ne revint pas à la vie (1338). Il avait été fiancé, le 19 août 1335, à Blanche d'Évreux, fille de Philippe, roi de Navarre. Cette princesse devint plus tard reine de France, par son mariage avec Philippe de Valois, en 1349.

Humbert, en proie au plus profond chagrin, s'enferma au fond de son palais et délaissa les affaires de l'État pour ne plus songer qu'à sa douleur. Engagé dans une perpétuelle et inévitable guerre contre le comte de Savoie, circonvenu par le roi de France, il résolut de déposer la couronne delphinale, le fardeau du pouvoir, bien lourd pour ses bras débiles, et de vivre désormais dans une retraite tranquille, à l'abri des ennuis et des fatigues inséparables de la souveraineté.

(1) Fille du roi Philippe le Long et de Jeanne de Bourgogne. Après la mort de Guy, elle épousa Jean, baron de Faucogney, en Franche-Comté.

(2) Fille de Bertrand de Baux, comte de Montescagiose et de Squilaccia, duc d'Andria, et de Béatrix de Sicile.

Le siége épiscopal de Grenoble était alors occupé par un gentilhomme savoyard des environs de Sallanches. Jeune encore, Jean de Chissé (1) avait été pourvu d'un bénéfice important, puis d'un canonicat à la cathédrale de Genève. Nommé, en 1328, Évêque de Grenoble, il fut envoyé en ambassade auprès du Souverain Pontife par le Dauphin Guy XIII. A son retour, il reçut main levée des revenus de l'Évêché, que Dauphin avait fait saisir par droit de régale à la mort de son prédécesseur Guillaume. Jean de Chissé, d'un caractère hautain, ambitieux, homme à idées élevées, d'une intelligence supérieure et possédant des connaissances fort étendues pour son époque, devait prendre, par la force et l'énergie de son caractère, par la supériorité que lui donnait sa science de la diplomatie et de la politique, un ascendant réel sur le faible et timoré Humbert. Jouissant d'une influence relativement considérable, allié aux puissantes familles de Menthon, de Chevron-Villette, de Craus, de Sales, de Lucinge, de Bardonneuche, et appartenant à une branche cadette de la puissante famille de Chissé, il voulait parvenir à un poste important, quel qu'il fût : il avait le droit de l'espérer.

Après avoir fait nommer son frère Rodolphe chanoine de la cathédrale de Genève, son premier acte administratif fut de faire réunir par le Pape Clément VI à sa mense épiscopale le décanat de Savoie et la dignité de doyen du chapitre de Saint-André (2).

(1) La famille de Chissé, une des vingt-sept familles historiques de Savoie, occupe une place considérable dans l'histoire nationale de ce pays. Alliée aux maisons les plus considérables et même aux Dunois-Orléans, elle a donné un écuyer de Savoie, un grand-bailli d'Aoste, un archevêque de Tarentaise, deux évêques de Nice, plusieurs princes-évêques de Grenoble, et un grand nombre d'ambassadeurs, de conseillers d'Etat, de chanoines de Genève et des trois diocèses du duché de Savoie. Outre dix-neuf seigneurs en Chablais, en Faucigny et dans le pays de Vaux, les de Chissé possédaient les comtés de Chissé et de Chalonet, les baronnies de la Marcosse et d'Yvoire. De Chissé porte : d'or parti de gueules, au lion de sable brochants ; devise : *Virtus fortior leone.*

(2) Le décanat de Savoie comprenait cinq archiprêtrés ; ceux de Saint-Geoires, de Montmeillan, de Saint-Pierre d'Albigny.

ARCHIPRÊTRÉ DE SAINT-GEOIRES.

Dherberas, Balbis, la Ravoire, Saint-Geoires, où étaient des chanoines réguliers institués en 1110. Chinin, Triviers, Verel, Saint-Alban, Saint-Bardot, Rassin, Aspremont.

ARCHIPRÊTRÉ DE MONTMEILLAN.

Montmeillan, Aubin, Fraucin, Ornet, où étaient des Jacobins et de Capucins ; Les Marches.

ARCHIPRÊTRÉ DE SAINT-PIERRE D'ALBIGNY.

Greysy, Montailleur, Myolans, Fraterive, Saint-Pierre d'Albigny, Saint-Jean-de-la Porte.

ARCHIPRÊTRÉ DE VINIMES.

Vinimes, Saint-Jacob, Montagnole, Saint-Cassin, Saint-Sulpice, Cogneu, Saint-Thibaud de Bouz.

ARCHIPRÊTRÉ D'AIX.

Saint-Ombre, Volglans, Viviers, Troisève, Aix, Saint-Sismond, Saint-Hippolyte, Pugny, Mouky, Klomfond, Sonas, Méry, Bissy, la Motte, Cervolex, le Bourget en Bourdeaux.

Le 7 des calendes d'octobre 1248, pendant la nuit, une immense portion de la montagne du Granier glissa sur elle-même et vint ensevelir sous sa masse énorme la petite ville de Saint-André, siége du décanat, et quatre paroisses voisines. L'avalanche de rochers s'arrêta juste au pied d'une humble chapelle dédiée à la Vierge Marie et qui est devenue célèbre en Savoie, sous le nom de sanctuaire de Myans. Le Pouillé de Grenoble, de l'an 1497, raconte en ce peu de mots cette miraculeuse préservation : *Et ibi terminata fuit ruina quæ quinque parochias destruxit.* La Chronique du moine anglais Nicolas de Treveth, publiée par don Luc d'Acheri, parle de cet événement en ces termes : *In Burgundia imperiali, per terram solutam a montibus circiter quinque millia hominum suffocantur : nam unus mons maximus, se dividens ab aliis montibus, etc.* Suivent quelques détails. La légende populaire rapporte que ce cataclysme avait pour auteurs les démons, chargés de punir les déportements du prieur commandataire du Granier, Jacques de Bonnivard. Une voix sortie de l'enfer disait, d'après la chronique, à l'infernale cohorte qui, sillonnant les airs de ses ailes de feu, accomplissait avec rage son œuvre de destruction : « Plus loin, plus loin encore, ministres de courroux ! » Les démons, étant arrivés à l'entrée du sanctuaire, étaient repoussés par une force irrésistible et s'écriaient en hurlant follement : « Nous ne pouvons : la Vierge noire est plus forte que nous. »

A la suite de cet événement, le doyen du chapitre collégial de Saint-André fut transféré à Grenoble, dans l'église cathédrale, et on lui assigna la seconde place au chœur. C'est par suite de cette réunion que les Évêques de Grenoble prirent le titre de doyen du décanat de Savoie, titre qu'ils ont conservé jusqu'au moment où Chambéry fut érigé en Évêché.

C'est en 1349 que Humbert II céda le Dauphiné à la France. Jean de Chissé joua le principal rôle dans cette affaire.

Nous avons indiqué sommairement de quels pays était composée la souveraineté du Dauphin de Viennois ; ajoutons qu'elle touchait d'un côté au Comtat Venaissin, qui appartenait à l'Église ; d'un autre côté aux États du comte de Savoie, souverain de la Bresse, du Bugey et du Valromey, et enfin par un troisième côté au royaume de France, infiniment plus petit à cette époque que sous la monarchie des derniers Bourbons, puisque la Navarre, la Normandie, la Bretagne, la Bourgogne, la Champagne et les Flandres étaient sous la dépendance de princes particuliers. C'était donc une immense affaire pour le roi de France que d'étendre les limites de son territoire jusqu'aux États du comte de Savoie, — ce qui lui donnait entrée en Italie, — et jusqu'à ceux du Saint-Siége.

Le Pape, de son côté, en acquérant le Dauphiné, devenait souverain temporel d'un état assez considérable, qui pouvait le garantir contre les empiétements ou les prétentions des rois de France.

Enfin, si le comte de Savoie était parvenu à se faire céder les États du Dauphin, ses descendants n'eussent-ils pas étendu leur souveraineté sur une grande partie de la France. Cette hypothèse n'a rien que de très-admissible, quoiqu'à première vue elle puisse paraître un peu hasardée. Partie d'un simple château féodal, Charbonnières, la maison de Savoie règne aujourd'hui *de fait* sur les trois quarts de l'Italie, après avoir possédé le Diois, le Valentinois, la Bresse, le Bugey, le Valromey, le pays de Vaud, Genève, le bas Valais, la Sicile ; sans compter ses États patrimoniaux, les duchés de Savoie, d'Aoste et de Chablais. Supposez qu'à cette réunion de provinces françaises elle eût joint les États du Dauphin, et vous admettrez qu'elle pouvait prendre du côté de la France une grande extension.

Quelques mots sur les trois souverains dont nous nous occupons ici serviront à éclairer notre récit.

On sait que Charles le Bel, le dernier des Capétiens, n'avait laissé aucun héritier direct. Le neveu de Philippe le Hardi, Philippe de France, comte de Valois, avait pour compétiteur Édouard III, roi d'Angleterre, fils d'Isabelle de France, sœur du dernier roi. Sans contredit, le roi d'Angleterre était parent de Charles IV à un degré beaucoup plus proche que le comte de Valois; seulement, la loi salique excluait Édouard III, comme tenant ses droits d'une femme : les États confirmèrent donc les prétentions de Philippe de Valois, qui monta sur le trône (1328). La guerre contre les Flamands, qui s'étaient soulevés contre leur roi Louis II ; la guerre de Bretagne, les défaites de l'Écluse (1340) et de Crécy (1346) occupèrent les vingt premières années du règne de Philippe VI.

Depuis Philippe le Bel, les Papes siégeaient à Avignon. Bertrand de Goth, Pape sous le nom de Clément V, devait inaugurer cette liste de Papes français et ce changement de résidence qui furent les causes du plus grand schisme qui ait jamais déchiré l'Église. Il avait eu pour successeur Jean d'Euse, si fameux sous le nom de Jean XXII, et fils d'un savetier de Cahors. Benoît XII, fils d'un boulanger français nommé Fournier, vint ensuite, et sa mort éleva sur le siége de Pierre un Français, qui prit le nom de Clément VI.

Amédée VI, si fameux depuis sous le nom de comte Vert de Savoie, venait de monter sur le trône à l'âge de dix ans, sous la tutelle de sa mère Yolande de Montferrat, des Paléologues de Constantinople.

Ces trois souverains aspiraient à devenir maîtres des États d'Humbert II.

Chacun avait envoyé ses agents auprès du Dauphin. A peine connaît-on les noms des délégués du Pape et du comte de Savoie. Le Roi de France avait à lui Jean de Chissé, qui, président des États de Dauphiné. Évêque et prince de Grenoble, esprit ambitieux, Jean de Chissé devait être pour

le roi de France un puissant auxiliaire. Le bras droit de l'Évêque de Grenoble était son frère Rodolphe, chanoine de la cathédrale de Genève, prêtre d'un caractère ascétique, rigide, autre Père Joseph de cet autre Richelieu.

Les autres agents de Philippe VI étaient : Amblard de Beaumont, protonotaire delphinal et secrétaire intime d'Humbert II ; Jean Birel, confesseur du Dauphin et chancelier des États.

Un autre personnage aida puissamment à la réunion du Dauphiné au royaume de France. Seulement, ce ne fut point par ambition que celui-là agit ; ce fut par patriotisme. Les Dauphinois, en proie à toutes les misères, suites inévitables de guerres continuelles ; décimés par la peste noire, qui ravageait à cette époque une partie de l'Europe ; écrasés d'impôts, de droits, de tailles, de taxes, étaient las de travailler uniquement pour enrichir leur prince et de voir l'argent qu'ils amassaient, eux, à la sueur de leur front, dépensé en fêtes, en tournois, en voyages, en futilités, en prodigalités. Ils espéraient que, unis à un grand royaume comme la France, ils verraient cesser toutes ces calamités, et leur annexion aux États d'un grand roi les dédommagerait amplement de la perte de leur nationalité. Leur attente devait être trompée.

Ils eussent voulu conserver leurs usages, leurs coutumes, leurs droits : tout fut aboli, non tout à coup, mais peu à peu. On voulut, comme cela se fit ensuite pour les autres provinces, on voulut, dis-je, abattre complétement les derniers vestiges d'une nationalité qui pouvait donner de l'ombrage au souverain. Plus de Dauphinois, de Bretons, de Flamands : des sujets ! Plus de priviléges, de coutumes, d'usages : une seule loi !

Les Dauphinois ne prévoyaient point un tel état de choses : ils se figuraient rester Dauphinois et être gouvernés par un prince de la maison de Valois, et cela sous la haute et puissante protection du roi de France. Jacques Brunier partageait ces illusions ; et c'est dans le sens des désirs de son peuple, désirs bien naturels, que le Dauphin rédigea plus tard l'acte de cession du Dauphiné à la France. Quant aux conditions imposées par Humbert II, le roi de France s'empressa de ne point les exécuter. A quoi bon ? . . . Et l'unité !

Qu'était-ce que Jacques Brunier ?

Jacques Brunier, docteur ès-lois, était en 1340 conseiller d'état du Dauphin. L'année suivante, il fut nommé chancelier, en remplacement de l'Évêque de Tivoli. Cette charge, la première en dignité dans l'ordre civil, était enviée par tous les jurisconsultes qui prétendaient y avoir quelques droits. Le chancelier répondait à toutes les requêtes adressées au prince et nommait à tous les emplois. Il recevait 200 florins d'honoraires, suivait le Dauphin dans tous ses voyages et avait à ses ordres un secrétaire et un écuyer.

Jacques Brunier avait un frère, Guillaume, qui servait dans l'armée delphinale et qui entra après la cession au service du roi de France. Il mourut en 1346 à la bataille de Crécy avec son fils Henri. Humbert II se laissa persuader par les fallacieuses considérations de Jean de Chissé et de l'Évêque de Tivoli. Jacques Brunier lui fit entrevoir la raison d'État, la saine politique et la position où, lui Dauphin, se trouvait vis-à-vis de sujets qu'il aimait et que pourtant il rendait malheureux. Jean Birel lui démontra combien était préférable à l'agitation tumultueuse de sa vie de cour, la silencieuse retraite du cloître. où le moindre bruit du monde ne pourrait arriver, où la tranquillité et la paix se joignaient aux plus douces jouissances morales.

Humbert fut bientôt décidé. Il ne s'agissait plus pour lui que de se choisir un successeur. Naturellement comme nous venons de l'exposer les trois souverains ses voisins, désiraient tous les trois également lui succéder; tous les trois y avaient un intérêt égal, tous les trois encore avaient essayé de divers moyens pour parvenir à leur but.

Lorsque le Pape se présenta pour que la cession se fît en sa faveur, la noblesse dauphinoise se montra foncièrement hostile à cet arrangement: la cour pontificale ne lui présentait pas d'assez grandes séductions.

De trop vives antipathies existaient entre le Dauphiné et la Savoie pour que l'on pût espérer une entente cordiale entre les deux peuples. Leur union, c'est-à-dire l'annexion des États d'Humbert II à ceux du comte de Savoie, n'eût fait que rallumer certaines questions dangereuses, introduire dans le comté un élément nouveau en y amenant un nouveau peuple.

Le Dauphin comprit tout cela, et, malgré les démarches plus ou moins secrètes que fit tenter auprès de lui par ses agents le comte Amédée VI, il tourna ses vues d'un autre côté.

Les agents du roi de France agissaient d'ailleurs avec un merveilleux ensemble. A Jean de Chissé, à Brunier et au seigneur de Beaumont s'était joint un quatrième personnage, Henri de Villars, Archevêque de Lyon. Toutes les instances réunies de ces quatre négociateurs disposèrent le Dauphin à favoriser le roi de France.

« Philippe de Valois, dit le marquis Costa de Beauregard, agit comme « tout accapareur d'héritages: il flatta Humbert, daigna lui faire une visite « à Vienne, lui prêta de l'argent, paya ses dettes, le lia par des promesses et « des écrits, tellement, ajoute Samuel Guichenon (1), que, l'an 1343, le Dau- « phin, étant allé en France, donna tout son pays de Dauphiné à Philippe, fils « puîné du roi, ou à l'un des fils de Jean, duc de Normandie, son fils aîné, « sous de grandes réserves, et à la charge des douaires de Béatrix de Hon-

(1) *Histoire généalogique*, tome I.

« grie sa mère, et de Marie de Baux son épouse; et, quoi que le Comte de « Savoie pût faire sous main, il ne put empêcher ce coup. »

D'après l'acte de donation, que nous avons sous les yeux, si Philippe de France venait à mourir, le Dauphiné devait appartenir à un fils du duc de Normandie. « Et par telle condition, est-il dit dans cet acte, que le dit Mons « Philippe et celui qui sera Dauphin, et ses hoirs ou successeurs au Dau- « phiné, seront tenus soi faire appeler Dauphin de Viennois et porteront les « armes dudit Dauphiné écartelées avec celles de France, et ne sera ni ne « puisse être ajouté le dit Dauphiné au royaume de France, fors en tant « que l'empire y serait uni. »

Pour prix de cette cession, le roi de France promettait au Dauphin 120,000 florins en trois ans. Humbert se réservait dix mille livres de rentes perpétuelles sur plusieurs terres du Dauphiné, outre quelques autres avantages de moindre importance. Les signataires de l'acte furent Jacques Brunier, Amblard de Beaumont et d'autres personnages dont nous n'avons pas à nous occuper; Jean de Chissé, un de ses parents nommé Perret de Chissé, conseiller du prince, Aimon de Chissé, grand-baillif de Viennois, furent, avec un grand nombre de gentilshommes dauphinois et français, présents à la lecture de l'acte de cession.

Le roi de France était enfin parvenu à ses fins; il triomphait, il était heureux : à côté des fleurs de lis royales allait briller désormais le dauphin d'azur des comtes de Viennois; un nouveau fleuron s'ajoutait à la couronne de France. Une fois les Anglais chassés, la Guyenne conquise, la France redevenait grande, heureuse, puissante.

Philippe VI récompensa brillamment tous les agents qu'il avait soudoyés : Jean de Chissé fut créé son conseiller intime; Amblard de Beaumont reçut six cents livres de rente annuelle, qu'il échangea plus tard avec Charles de France, premier Dauphin de race royale, contre la possession du château de Beaumont en Trièves; Perret de Chissé fut nommé gouverneur d'Hermauce, en Faucigny; Rodolphe de Chissé fut créé Évêque de Grenoble après la mort de son frère, arrivée quelques années plus tard; seul, le fidèle Brunier ne voulut rien accepter de la munificence royale.

Voyons maintenant si les clauses du traité furent bien exécutées par le Roi de France.

Philippe VI comprit bientôt qu'il ne pouvait, sans danger pour la sûreté de son royaume, laisser un prince du sang possesseur d'une province qui, par sa situation, était la clef du royaume du côté des Alpes. Le Dauphiné devint une simple province de la France, malgré les termes précis du contrat, lequel portait qu'il ne pourrait y être ajouté que « fors en tant que l'empire y serait uni. » L'orgueil des Dauphinois ne voulait reconnaître qu'un empereur pour souverain étranger.

En second lieu, le Dauphin devait prendre le titre de Dauphin de Viennois. Cette clause ne fut exécutée que jusque vers la fin du quatorzième siècle : car, depuis cette époque, les fils aînés des Rois sont qualifiés « Dauphins de France. »

Le traité ne fut donc pas scrupuleusement observé, et le Dauphiné ne fut plus qu'une province du royaume, régie par les lois et les coutumes françaises, malgré l'article spécial du traité qui dit : « Ledict Mons Philippe est tenu de garder et maintenir à toujours, mais perpétuellement, toutes les libertés, franchises, priviléges, bons us et coutumes du Dauphiné. »

Dans le voyage que l'Empereur Charles IV fit en France en 1378, il confirma librement la donation faite par Humbert II à Philippe de France. Or, l'Empereur était le suzerain immédiat du Dauphiné, qui ne relevait que de lui. Ce qui le prouve, c'est que les Dauphins avaient porté le titre de Comtes palatins et de Sénéchaux de l'Empire. L'Archevêque primat de Vienne était Comte et Archichancelier du Saint-Empire dans le cercle des deux Bourgognes ; Vienne se qualifiait ville Impériale. Il paraît que l'Empereur ne s'émut pas de voir une province aussi considérable de l'Empire unie à la nation française : car, avant de quitter la France, il créa le Dauphin, fils de Charles V le Sage, Vicaire général et perpétuel de l'Empire, en Dauphiné. « Le chancelier impérial, dit le marquis Costa de Beauregard, en expédia les lettres revêtues du sceau d'or. »

Lorsqu'il eut abandonné ses États, Humbert II chercha une occupation, loin de songer à s'enfermer dans un monastère. Sa vie ne devait plus être dès lors qu'une douloureuse épopée.

Le roi de Chypre, les Vénitiens, les Génois et les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem s'étaient ligués contre l'empire turc. Après quelques victoires, ils avaient essuyé devant Smyrne une défaite complète. Pierre Zeno, grand-amiral de Saint-Marc, et le légat du Pape, avaient péri dans la mêlée. Cependant ils continuèrent les hostilités.

Désabusé des grandeurs souveraines, mais désireux d'acquérir de la gloire et poussé aussi par des sentiments de piété, Humbert se prit d'enthousiasme pour cette expédition, et il adressa au Pape une requête ainsi conçue : « Supplie à Votre Sainteté, son humble fils, Humbert, Del-
« phin de Vienne, qu'il vous plaise à li octroyer à estre capitain de ce saint
« voyage contre les Turcs et les non féaux à l'Église de Rome, et que tous,
« tant hospitaliers comme tous autres, li ayent et doyent obéyr par terre
« et par mer. » Ce fut avec joie que le Pape accepta. Par bulle du 25 mai 1345, il nomma Humbert capitaine général du Saint-Siége.

Après de grands préparatifs, qui achevèrent de le ruiner entièrement, Humbert partit, suivi de la Dauphine Marie et de son fidèle Brunier. Les résultats de la Croisade furent sans importance. L'argent manquait aux Croisés ; le Pape ne pouvait plus lever les dîmes de la guerre sainte.

Toute l'Europe était en armes : les Anglais ravageaient la France, et, à la funeste journée de Crécy, triste pendant de Courtrai et d'Azincourt, la fleur de la chevalerie française tombait moissonnée sous leurs coups.

Le roi de Chypre et les Vénitiens retournèrent chez eux. Humbert vint prendre ses quartiers d'hiver chez les Hospitaliers de Rhodes, où il tomba malade. La Dauphine, son épouse, brisée par tant d'émotions et de voyages, mourut (1347). Ce dernier coup acheva de décourager l'ex-Dauphin. Il partit, revint en Europe et arriva à Grenoble vers la fin de septembre 1347. Tous lui conseillaient de se remarier. « Espérant, dit Guichenon, que, « s'il avait des enfants, la donation demeurerait sans effet, suivant la réserve « qu'il en avait faite, il envoya secrètement à Pierre, duc de Bourbon, « pour lui demander Jeanne de Bourbon, sa fille aînée, en mariage, « laquelle lui fut accordée. Mais Geoffroy, Évêque de Carpentras; Guy, « comte de Forêts ; Louis de Villars, archidiacre de Lyon ; Guillaume de « Varec, prieur de Saint-Benoît de Seyssieu ; Hugues, seigneur de Cusance ; « Berard, seigneur d'Iseron; Amblard, seigneur de Beaumont; Amé de « Roussillon, seigneur du Bouchage, et Pierre de Lucinge, chevalier, que « le Dauphin avait députés ses ambassadeurs pour la conclusion de ce « mariage, s'étant mis en chemin, l'an 1348, le duc de Bourbon, qui en « avait donné avis au Roi, reçut un commandement exprès de Sa Majesté « d'éloigner la proposition du Dauphin, soit parce que Sa Majesté avait « dessein d'épouser cette princesse, qui fut depuis sa femme, soit pour « n'être pas porté à consentir que le Dauphin se mariât. Ainsi Humbert, « se voyant rebuté, se laissa aller aux persuasions de Jean Birel, général « des Chartreux, qui lui conseilla la retraite en un cloître, et en même temps « le Roi le fit presser par l'Archevêque de Lyon d'exécuter la donation de « l'an 1343 et de relâcher *tout ce qu'il s'était réservé;* à quoi le Dauphin « ayant témoigné d'être disposé, se rendit à Lyon, l'an 1349. Le comte « Verd, averti de la négociation, dépêcha Guillaume de la Baume, seigneur « de l'Albergement, l'un de ses principaux conseillers, pour essayer ou à « rompre ce marché, ou pour en tirer quelqu'avantage; mais quand il « arriva, le contrat se trouva passé, et Jean, duc de Normandie, en posses- « sion ; ce qui obligea Guillaume de la Baume d'aller à la Cour, où il s'as- « sura de l'amitié du Roi envers son prince, fit connaître la passion que le « comte Verd avait de vivre en bonne intelligence avec le nouveau Dau- « phin, et proposa quelques échanges de terres de ces deux princes, qui « étaient enclavées, dont il apporta l'agrément. »

Le Dauphin s'exécuta donc de bonne volonté, n'osant résister aux ordres que le Roi de France essayait de cacher sous une apparence de prière. Le jour de Noël 1351, après avoir fait profession dans l'Ordre de Saint-Dominique, il prit les ordres sacrés. Ordonné sous-diacre à la messe de minuit, diacre à la messe de l'aurore, il reçut la prêtrise à la messe du jour ;

huit jours après, il fut créé par Clément VI Patriarche d'Alexandrie, Prieur des Dominicains de Paris et administrateur de l'Archevêché de Reims.

Un an après, il mourut à Clermont et fut enseveli à Paris, dans le Couvent des Dominicains, dont il était prieur. « Souverain sans État, » dit M. de Pétigny dans ses *Recherches sur Humbert II*, « général sans armée, « époux sans enfants, Évêque sans diocèse, dévot et excommunié, aimant « ses sujets et les écrasant d'impôts sans en être plus riche, Humbert « réunit dans sa vie toutes les misères et toutes les contradictions de la « faiblesse. »

Le dernier Dauphin de race royale fut Louis de France de Bourbon et d'Artois, duc d'Angoulême, fils du Roi Charles X et de Marie-Thérèse de Savoie, enterré à Goritz, sous le nom de *Louis XIX*, *Roi de France et de Navarre*. Il avait épousé Madame Royale de France, Marie-Thérèse de Bourbon, fille du Roi-Martyr et de Marie-Antoinette de Lorraine d'Autriche, la plus calomniée de toutes les reines de France.

CHARLES BUET.

SOUS UN NUAGE

L'HISTOIRE D'URSIE ROCHE

(Suite.)

CHAPITRE VII.

LA MAISON SOLITAIRE DU MARAIS DE KILROONAN.

Dans un endroit plus bruyant et plus fréquenté que Rathlinn, le mystère suspendu sur la famille Roche n'aurait étonné et préoccupé les esprits que quelques jours; mais dans un lieu aussi reculé, il devait faire longtemps le sujet des conversations. Le retour d'Antony et de sa fille était un événement dont on s'était entretenu d'avance, et Mary Roche, le Père O'Hara et les Fitz-Gérald n'ayant communiqué à personne leurs inquiétudes, aucun soupçon ne s'était répandu parmi les paysans avant l'arrivée des voyageurs. Se souvenant de la brillante et gracieuse jeune fille que tous aimaient et avaient regrettée, ils attendaient avec plaisir son arrivée. Aussi, lorsque la pauvre Ursie montra son triste et pâle visage, la suprise et l'émotion furent d'autant plus grandes qu'on y était peu préparé.

— Hélas ! qu'est-il donc arrivé à la pauvre enfant? Sûrement c'est quelque chose qui n'est pas ordinaire.

— Oh ! oui. Et cela brise le cœur de la voir. C'est sûrement quelque coup de son imbécile de père qui l'a changée ainsi.

Mais s'ils ne parlèrent d'abord que d'Antony, ils ne s'arrêtèrent pas toujours à lui et Ursie elle-même devint bientôt le sujet de leurs remarques peu charitables. Son regard morne et ses manières réservées étaient visibles pour tous ; la façon froide et fière avec laquelle elle évitait toute relation dans le village, ne tarda pas à être commentée et jugée, et, comme il y avait quelque chose que l'on ne pouvait pas comprendre, on fut porté à accepter et à croire le pire. Le fléau des langues et du commérage se répandit bien vite. Ceux qui défendaient d'abord Ursie commencèrent bientôt à écouter en silence, puis ceux qui n'avaient fait qu'écouter parlèrent à leur tour.

Un matin, le Père O'Hara était assis dans la bibliothèque du château, avec le squire et sa femme; on parlait et l'on redisait des choses dites déjà mille fois.

— Que c'est triste ! murmura la châtelaine ; ma pauvre Mary devient de plus en plus pâle et maigre. Et moi je ne sais que dire pour la rassurer, car je trouve Ursie bien étrange.

Le squire se leva vivement.

— Voyons, Lucy, vous n'allez pas vous tourner contre cette pauvre fille, la sœur de lait de votre propre fils, presque votre enfant?

Elle répondit avec douceur. Elle était trop contente de cette vivacité généreuse de son mari pour en être fâchée. — Oh ! non, certainement, John. Je ne parle que des apparences. Mais j'avais pensé, espéré... que le Père O'Hara...

Elle s'arrêta et regarda avec anxiété le prêtre. Elle abordait un terrain délicat, car, si le Père O'Hara savait quelque chose qu'il *pût* dire, il n'aurait pas attendu si longtemps pour le faire. Elle espérait qu'il savait en effet tout sous le sceau de la confession ; mais dans ce cas ne pouvait-il au moins se déclarer satisfait, et mettre ainsi un peu de repos dans les cœurs ? Le Père O'Hara comprit ce qu'elle voulait dire.

Il se fit un instant de pénible silence, que le prêtre rompit enfin d'une voix émue :

— Apprenez, chère Madame, que bien que les Roche soient de retour depuis trois mois, Ursie n'a pas encore accompli ses devoirs.

— Pauvre enfant ! et pauvre mère ! dit les larmes aux yeux madame Fitz-Gérald.

— N'avez-vous pas parlé à la jeune fille ? demanda le squire.

— Non, pas encore; mais nous avançons dans l'Avent, et je le ferai bientôt.... Et Antony réussit-il à l'ouvrage ?

— Réussir ! Un grand faiseur d'embarras ! Quand l'avez-vous jamais vu réussir à l'ouvrage? Il flâne autour de la place, avec son regard de chien endormi, restant à considérer sa pioche ou sa bêche le temps qu'il faudrait à un autre pour faire tout un travail. Je ne sais ce que je donnerais pour lui voir tourner le dos à Rathlinn ; qu'il s'en aille donc à Monaghan !

La patience du squire était bien vite à bout quand il était question d'Antony Roche.

— Allons, vous n'êtes pas très-encourageant, cher Monsieur. Mais, vous le savez, je dois veiller sur le mouton corrompu aussi bien que sur la brebis égarée. Je vais avoir de rudes travaux. D'un côté, cette petite Katie, dont la tête n'est pleine que de frivolités et d'elle-même; d'un autre, le pauvre Corney, au loin, Dieu sait où; enfin, la fleurde la famille, qui nous met tous dans la perplexité et la tristesse. Je ne m'étonne pas que les langues soient si agitées dans notre Rathlinn.

Le Père O'Hara ralentit un peu le pas en passant devant la loge, mais il n'aperçut pas Ursie. La porte était fermée; la jeune fille travaillait sans doute dans l'intérieur. C'était un samedi, et le prêtre se promit que s'il ne la

voyait pas le soir à son confessionnal, il ne tarderait pas davantage à lui parler. S'il ne l'avait pas encore fait, ce n'était pas par indifférence. Ursie le préoccupait, au contraire, beaucoup, et tous les matins, en offrant le saint sacrifice, la pauvre affligée et son chagrin inconnu trouvaient place dans son memento. Mais il avait toujours espéré que la pieuse et ardente enfant qui lui était si chère, viendrait à lui d'elle-même pour chercher de l'aide et de la consolation, où elle pouvait seulement en trouver. Quand il se rappelait l'Ursie des temps passés, il avait peine, il est vrai, à associer cette enfant si affectueuse, que sa tendre piété unie à une grande simplicité rendait si aimable, avec la femme triste et froide qui étonnait ses amis et était l'objet des soupçons du village. Mais lui, il ne voulait pas la soupçonner, non : elle était sans doute préoccupée de quelque sombre action de l'un des siens ; tel était le fardeau qui l'oppressait.

Le soir, comme il l'avait prévu, Ursie ne se rendit pas à la chapelle. Puis le dimanche matin se leva, et la place d'Ursie à l'église resta vide.

C'était la première fois que cela arrivait et la pauvre mère eut besoin de toute sa foi et du respect qu'elle portait au lieu saint pour comprimer son chagrin pendant la sainte messe. Aussitôt après elle, se hâta de quitter la chapelle et d'entraîner Katie, toute disposée à se mêler aux groupes nombreux rassemblés dans le cimetière, autour de l'église. Le cœur de la pauvre mère était terriblement attristé; elle comprenait que les retardataires parlaient de sa fille. Mais la douleur qui emplissait son âme était trop profonde pour que ce moment d'irritation durât; il suffit néanmoins à donner de la dureté à sa voix quand elle s'adressa à Katie : — Vous n'aurez donc, jamais, mon enfant, aucun sentiment de dignité? Tenez-vous à entendre le nom de votre sœur dans toutes les bouches aujourd'hui? Que Dieu la protége et nous tous aussi!

Katie répondit de mauvaise humeur :

— J'entends assez parler d'elle tous les jours, je vous assure, et d'une façon peu agréable. Elle ne nous apporte que du trouble et du déshonneur. Et voilà qu'elle se met à manquer la...

— Silence! Kate. Et les yeux si doux de Mary brillèrent d'une colère que l'enfant gâtée n'avait jamais vue. Osez-vous bien allier ce mot de déshonneur au nom de votre sœur? Et qui vous permet de la juger? Ursie nous expliquera sa conduite, elle doit avoir des raisons. J'ai confiance en la bonté de Dieu. Il ne laissera pas ma fille l'abandonner. Mais, Katie, ce qui me rend folle de douleur, c'est de vous voir parler ainsi de votre sœur; rappelez-vous que je ne le souffrirai jamais; jamais, quoi qu'il arrive.

L'enfant fut subjuguée et effrayée par les paroles de sa mère, et plus encore par l'animation extraordinaire de son visage, et elle marcha en silence à ses côtés, jusqu'à ce qu'elle aperçut au loin son père, qu'elle s'empressa d'aller rejoindre.

Pauvre Mary Roche! Elle était dans une agonie d'inquiétude pour sa fille aînée, mais dans son cœur de mère il y avait place encore pour une autre anxiété, pénible aussi quand elle regardait la jolie et frivole enfant dont le caractère semblait étroit et le cœur égoïste.

Au château, ils étaient tous attristés. Madame Fitz-Gérald se hâta de regagner la maison, et le squire marcha silencieusement à côté de la chaise roulante de Clare. Antony vint leur ouvrir la grille avec un mouvement gauche et lent, simulant un salut. Le bon squire était trop absorbé pour le lui rendre, car, malgré son mépris pour Antony, il n'aurait jamais voulu le lui faire voir dans des circonstanstances ordinaires.

— Que c'est triste, cher papa, dit Clare; mais, vraiment, ce n'est pas l'ouvrage d'Antony?

Le squire frappa la terre de sa canne : — Eh ! tout cela est de sa faute, Clare, depuis le commencement jusqu'à la fin. Croyez ce que je vous dis : la fuite de Corney, le chagrin de Mary, la négligence d'Ursie. C'est une fille comme il y en a peu, et le coquin lui a fait tort, c'est la plus noire action qu'il aura jamais faite. Une fille bonne, pieuse, un modèle, et la sœur de lait de votre frère. N'allez pas vous tourner contre la pauvre Ursie, Clare.

— Oh ! cher papa !

— C'est sûr, chère enfant, que vous ne vous êtes jamais mise contre qui que ce soit. Mais, Clare, je l'avoue, je suis terriblement préoccupé. Dites à votre mère de ne pas m'attendre pour le *lunch*. Je vais parler au Père O'Hara.

La visite au prêtre n'apporta aucun renseignement. Le Père O'Hara avait questionné Antony, et appris qu'Ursie était partie de bonne heure en prévenant son père qu'elle ne rentrerait que fort tard.

—Pauvre enfant, ajouta le prêtre, elle porte un lourd fardeau. Dites à sa mère que je ne puis la voir aujourd'hui, parce que je pars pour visiter une malade à Kilroonan.

— Kilroonan! je croyais que les capucins desservaient cette paroisse! C'est à trois milles d'ici.

— Oui, et c'est le Père Gabriel qui m'a écrit lui-même pour une de mes anciennes pénitentes qui se meurt.

— Enfin vous connaissez la route à travers le marais; mais ne vous mettez pas en retard, les journées sont si courtes.

Le Père O'Hara alla trouver sa malade, puis voulut faire une visite aux bons capucins, si bien que la nuit vint qu'il n'était encore qu'au milieu du marais de Kilroonan. C'était un endroit sombre et lugubre, et par cette soirée de décembre la nuit était si profonde, qu'un voyageur moins expérimenté que le Père O'Hara, aurait eu beaucoup de peine à suivre le sentier étroit qui devenait de plus en plus invisible.

A mi-chemin de Kilroonan et de Rathlinn, mais peut-être plus rapprochée de ce dernier village, s'élevait une maison solitaire d'un aspect repoussant. Bâtie en pierres grises du district, le toit bien couvert et dans un bon état, cette demeure anrait dû paraître déplacée dans un endroit si désolé. Toutefois, en la regardant, ce n'était pas l'effet qu'elle produisait. Son aspect était froid, taciturne, solitaire, et généralement on pensait que ce chemin lugubre aurait eu sans elle un aspect moins sinistre. Il y avait une espèce de jardin, ou plutôt de potager, renfermé derrière les palissades à moitié démolies qui l'entouraient; mais le terrain lui-même paraissait abandonné, et les quelques tristes arbres qui étendaient leurs branches desséchées avaient l'aspect de véritables fantômes. Une habitation humaine anime ordinairement un endroit, mais la « maison solitaire » du marais de Kilroonan, comme on l'appelait, faisait exception. Peut-être le caractère de son hôte en était-il la cause? Je n'ai pas de légendes effrayantes à raconter, aucune histoire de meurtre, ni d'assassinat; je ne vous ferai donc pas dresser les cheveux sur la tête en vous parlant du vieux Dan Casey; et pourtant tous les gens de Rathlinn et de Kilroonan secouent mystérieusement la tête quand on en parle. C'est simplement un individu morose, acariâtre et fantasque; mais il faut peu de chose pour échauffer les imaginations irlandaises, et le vieux Dan était populairement tenu pour un avare, possédant des richesses fabuleuses, et soupçonné d'être aidé par des esprits n'appartenant pas à notre sphère. Le Père O'Hara avait essayé en vain de détruire ce préjugé. Bien brave était le jeune garçon qui s'aventurait après la nuit près de la « maison solitaire. »

Le Père O'Hara fut surpris de voir une lumière briller à travers les fenêtres du rez-de-chaussée, car le vieux Dan avait l'habitude de considérer les chandelles comme un luxe inutile. Sa surprise augmenta considérablement quand il vit la porte s'ouvrir et deux personnes s'arrêter dans la petite cour.

—Un visiteur pour Dan Casey! pensa le prêtre: cela va faire parler Rathlinn.

Une des personnes était Dan lui-même, l'autre était une femme soigneusement enveloppée dans un grand manteau et sous un énorme capuchon. Ils échangeaient quelques derniers mots et ne remarquèrent pas le Père O'Hara qui s'était prudemment arrêté à quelques pas en arrière.

— C'est donc un marché, dit le vieu Dan; on tâchera de le faire aussi bon que possible, car vous semblez habituée à mener à fin les affaires.

— Oui, nous ferons pour le mieux. Vous aurez une réponse définitive demain. Adieu.

Dan Casey retourna en boitant dans sa demeure, et sa compagne reprit la route qui semblait lui être aussi familière qu'au prêtre. Celui-ci s'avança vivement à ses côtés, car la réponse adressée au vieillard lui avait fait reconnaître la voix triste et grave d'Ursie Roche.



CHAPITRE VIII.

UNE DURE ÉPREUVE.

Ursie perdit presque le calme rigide qui lui était devenu habituel, quand la voix familière du prêtre frappa ses oreilles.

— Ursie, mon enfant, il se fait tard. Je suis heureux de penser que je vous verrai en sûreté chez vous, ou plutôt que je vous ramènerai, car nous n'y voyons plus guère. Nous en sommes aux jours sombres qui précèdent Noël.

Son cœur tressaillit à ces paroles si bienveillantes et à ce ton plus bienveillant encore. Elle comprenait le sentiment d'indulgence qui faisait garder au Père O'Hara sa voix ordinaire, tandis que son esprit était plein d'anxiété à son sujet, et son cœur si peiné de sa négligence apparente des devoirs dans la stricte observance desquels il l'avait élevée. Mais elle ne voulut pas s'appesantir sur cette bonté; s'il était possible, elle ne la sentirait pas. Elle endurcit donc son cœur prêt à s'attendrir et répondit d'un ton froid : — Je vous remercie, Monsieur, vous êtes trop bon ; mais je ne suis pas peureuse et je connais le chemin du marais.

— Et depuis quand suis-je donc « monsieur » pour ma fille Ursie ?

Elle aurait voulu se jeter à ses pieds et baiser la main toute paternelle qui s'était posée sur son épaule pendant qu'il faisait cette question. Mais elle eut le temps de ceindre son armure et sa voix ne trembla pas quand elle dit:

— Je me souviens de toutes vos bontés. Mais Votre Révérence sait que j'ai été dans beaucoup d'autres pays et suivi d'autres directions; ce qui fait que j'ai pu oublier quelques vieilles habitudes.

Le prêtre soupira. Il pensa que d'importantes habitudes avaient été en effet rompues depuis le temps où il avait coutume d'entendre sa simple et régulière confession, et de la voir tous les dimanches s'approcher si près du sanctuaire pour recevoir son Dieu; mais il n'exprima pas sa pensée. Il désirait par dessus tout briser les barrières que lui opposait la réserve d'Ursie, et ne comptait pas commencer par faire des reproches, comme il en aurait eu le droit. D'ailleurs il était sûr que la froideur de la jeune fille était calculée et cachait un profond chagrin ; aussi avec cette charité qui veut toujours espérer et qui endure tout, il répliqua :

— Cela se peut; mais maintenant, chère enfant, que Rathlinn est redevenu votre demeure, je serais heureux de vous voir reprendre le vieux style. Qu'en dites-vous?

Ursie répondit qu'il était trop bon et qu'elle y ferait attention. Après quoi le Père O'Hara se sentit embarrassé pour continuer la conversation. Sachant que le passé cachait un secret, il n'osait pas lui parler de son séjour en Angleterre, ni du départ de Corney, ni enfin d'aucun fait de ces derniers mois. Il ne fallait pourtant pas trop tarder. Il serait bientôt à Rathlinn et

pourrait perdre l'occasion que Dieu lui avait envoyée. Il se décida donc à parler ouvertement; et après une fervente prière, pour que Dieu bénît ses paroles et fît à Ursie la grâce de l'écouter, il commença :

— Ursie, chère enfant, je remercie le ciel qui m'a permis de vous rencontrer ce soir. Je désirais depuis longtemps vous parler et je vous attendais toujours, mais en vain. Mon cœur est triste à votre sujet. Ma fille, pourquoi m'évitez-vous ?

Elle réfléchit avant de répondre. Elle était d'un naturel si franc, qu'elle ne songea pas un instant à une parole détournée, ou à un mensonge. Aussi, malgré la répugnance qu'elle éprouvait à la réponse raide et en apparence ingrate qui se présentait à elle, ne trouvant rien de mieux, elle dit :

— Il y a certaines personnes qui aiment la solitude, monsieur... mon père, je veux dire, je crois être du nombre. Je ne suis pas l'enfant des jours passés; que voulez-vous, il m'est impossible d'empêcher cela. Et maintenant, mon père, pardonnez-moi si je semble ingrate, car en effet je dois le paraître.

Sa parole était saccadée ; elle parlait avec effort. Le prêtre se sentit rempli de compassion ; elle le comprit en entendant l'accent si doux de sa réponse.

— Non, ma chère fille, vous semblez seulement enveloppée de chagrin. Ursie, je veux vous aider.

— Vous ne le pouvez pas, dit elle. Je dois porter seule mon fardeau.

— Ma fille, si vous comptez sur vos propres forces, vous faiblirez ; et en agissant ainsi, vous offensez Dieu. Le Seigneur vous a enseigné ce que vous devez faire : — « Venez à moi, vous tous, qui travaillez et êtes chargés, et je vous soulagerai. » Mettez donc votre fardeau à ses pieds, et quand il vous le rendra, la moitié de son poids aura disparu. Que dis-je la moitié. Eh ! plus que cela; car cette croix que le Seigneur aura remise sur vos épaules, vous la porterez en le suivant et dans la parfaite lumière. C'est un péché et non pas un chagrin que de laisser un fardeau dépasser les forces. Et Ursie, vous savez où il doit être déposé. Mon enfant, ma pauvre brebis errante, pourquoi vous égarez-vous ainsi dans ces étranges sentiers, loin du bon et tendre Pasteur de votre âme.

Elle aurait pu crier dans l'agonie où était son cœur. C'était la plus rude épreuve, le plus grand combat qu'elle avait eu encore à subir. Elle affermit cependant sa voix pour dire :

— J'aurais dû vous parler déjà, mon Père. J'ai eu tort de ne pas le faire ; mais je ne l'ai pas osé, de crainte que vous ne me croyiez ingrate, ce que je redoutais le plus. J'étais assez misérable sans ajouter cela à mes peines.

Elle prononça ces derniers mots dans toute l'amertume qui débordait de son cœur. Celui du prêtre était rempli du plus tendre intérêt ; mais il ne voulut pas parler même pour dire le mot de sympathie qui était déjà sur ses lèvres.

— La voilà enfin, pensa-t-il. Et il attendit avec anxiété ce qui allait suivre. Elle s'arrêta une minute et reprit :

Vous allez me croire ingrate, peut-être pis que cela. Depuis mon retour je vais me confesser à Kilroonan... au Père Gabriel.

Pauvre Ursie ! Elle n'aurait pas dû avoir peur. Les doutes et les remarques sur les motifs qui l'avaient fait agir pourraient venir plus tard, mais pas maintenant. Le seul sentiment qui remplit le cœur du Père O'Hara fut une grande reconnaissance qu'il ne put exprimer que d'une seule façon ; et les yeux d'Ursie se mouillèrent de larmes quand elle entendit le soupir de soulagement qui s'échappait de la poitrine du prêtre, et qu'elle l'aperçut, à travers les ténèbres qui l'enveloppaient de plus en plus, se découvrir la tête et s'incliner dans une muette et fervente action de grâce.

— Que le Seigneur vous bénisse, enfant, dit-il à la fin, et il vous bénira et vous aidera, car vous êtes dans le droit sentier : Gloire à Lui. Vous ne pouviez choisir un meilleur et un plus sage guide. Mais pourquoi, ma fille, ne me l'avoir pas dit plustôt, et soulever..... Oh! je ne puis dire la lourdeur du poids que vous venez de m'enlever.

Elle murmura quelque chose comme d'avoir craint de paraître étrange et ingrate ; mais après l'effort qu'elle avait fait, elle retomba dans son ancienne réserve qu'elle ne rompit de nouveau qu'à la porte de la loge, en disant avec précipitation :

—J'ai été ce matin à la messe à Kilroonan. Si vous allez au château, dites-le à ma mère, n'est-ce pas. Je ne pourrai la voir ce soir et elle doit être inquiète; dites-lui donc, mon père, je vous en prie, que je ne suis pas tout à fait une païenne.

— Venez plutôt le lui dire vous-même. Ursie, Dieu vous a fait un don, le meilleur entre tous, une bonne et tendre mère. Ne mettez rien entre elle et vous. Prenez, ma fille, le conseil d'un vieil ami, et suivez-moi.

Elle hésita un moment et dit :

— S'il vous plaît, mon Père, demain j'irai tout d'abord au château, mais il est tard maintenant. Je viens de conclure une affaire dont je devrai parler à ma mère et cela nous retiendrait trop longtemps ce soir.

Le Père O'Hara détestait le mystère ; par affection pour Ursie il retint l'exclamation d'impatience prête à lui échapper, mais il frappa la terre avec son bâton et s'écria :

— Mon enfant, dois-je dire aussi à votre mère que c'est avec le vieux Dan du Marais que vous êtes en affaires. Cela semble étrange, Ursie, de vous voir traiter avec ce vieux païen. Je vous ai vue sortir de sa maison, vous savez. Tout Rathlinn serait dans un bel étonnement si l'on venait à le savoir.

Il fallait qu'il y eut un certain agacement dans l'esprit du bon prêtre pour faire allusion ainsi aux commérages du village devant la fière et réservée jeune fille. Mais maintenant que sa plus grande crainte avait disparu, il

ne pouvait se défendre d'une certaine irritation devant les mystères et surtout devant la froideur d'Ursie pour sa mère. Il se repentit de ce léger mouvement en entendant cette froide réponse :

— Ce que l'on peut penser de moi au village, Monsieur, m'importe peu. Je commence à m'habituer aux chuchotements et aux regards curieux. Mais afin que personne ne s'étonne, je vous dirai que je traitais avec Dan Casey au sujet de sa maison. Mon père et moi nous avons l'intention de quitter la loge, et la demeure de Dan nous convient. Peut-être ferez-vous mieux d'en parler dès ce soir à maman. Si vous le jugez à propos, faites-le. Adieu, mon Père, et merci de l'intérêt que vous me montrez.

Elle prononça ces derniers mots avec une précipitation nerveuse, et avant que le prêtre étonné put répondre, elle avait disparu.

Le Père O'Hara donna ses nouvelles au château. Mary Roche fut la première personne qu'il rencontra. Sa reconnaissance et sa joie furent profondes quand elle apprit que sa fille ne s'était pas égarée, comme elle l'avait craint, loin des sentiers du devoir et de la religion. Le Père O'Hara la fortifia dans sa joie, lui donna sa bénédiction avec des paroles de sympathie et de félicitation. Il n'osa pas lui parler de l'affaire entre Ursie et Dan Casey, de crainte de troubler sa confiance:

— Qu'elle dorme aujourd'hui, pensa-t-il, en pleine paix et tranquillité. Que ce regard joyeux sur cette figure ordinairement si douce était doux à voir!

— Le squire, sa femme et sa fille furent heureux en entendant à leur tour les nouvelles du Père O'Hara. M. Fitz-Gérald était triomphant de ce que sa confiance en Ursie se trouvait fondée; mais le prêtre troubla un peu, cette foi, en donnant la suite de son récit.

Le nuage devait-il donc toujours s'amonceler au-dessus de la pauvre Ursie?

CHAPITRE IX.

UNE PERSPECTIVE DE MALHEURS.

Le trouble et l'inquiétude régnaient à Rathlinn. La fièvre typhoïde, à la fin d'un été excessivement chaud, s'était abattue sur le village avec une extrême violence. Le Père O'Hara et le octeur O'Leary étaient tous deux infatigables dans leurs différentes missions, et tous les secours et les soulagements d'une charité bien entendue étaient distribués largement par les propriétaires du château. Cependant le mal, loin de se ralentir, faisait tous les jours des progrès plus rapides. C'est ce que disait au médecin le Père O'Hara.

— Vous avez raison, mon cher Monsieur, répondit le docteur... Sur les jeunes gens et les hommes vigoureux surtout, le mal agit avec une violence extraordinaire. Cette pauvre petite Katie Roche a eu une terrible lutte avec la mort, mais je pense que maintenant elle a pris le dessus.

— Oui, grâce aux bons soins qu'elle a reçus.

— Dévoués et intelligents. Cette Ursule Roche en vaut mille pour le bon sens, le sang froid et la fermeté.

— Et la tendresse aussi, ajouta le prêtre.

Le malheur qui s'était étendu sur Rathlinn n'atteignit pas le village seul. Au château un grand coup allait être frappé. Pour provenir d'une autre cause, il n'en était pas moins terrible. Madame Fitz-Gérald depuis longtemps était minée par une maladie de langueur qu'elle essaya de cacher d'abord, mais dont les ravages furent bientôt visibles pour tous. Le zèle qu'elle déploya pendant l'épidémie acheva de l'affaiblir. Il fut convenu que l'on ferait venir de Dublin un célèbre médecin, le docteur M... Il descendrait au château, visiterait le village, ferait une tournée générale et donnerait enfin une consultation particulière à la châtelaine.

Quelques jours après, le docteur M... arriva. Il eut des conférences sérieuses avec M. O'Leary et visita quelques-uns des malades les plus gravement atteints. Il donna son avis, suggéra divers arrangements sanitaires pour purifier l'air, et laissa enfin derrière lui de grandes espérances.

Au château il eut un long entretien avec Mme Fitz-Gérald, qui resta pâle et agitée tout le reste de la journée. Le soir, avant de se séparer de son hôte, elle lui dit à demi-voix :

— Je ne vous verrai peut-être pas avant votre départ, demain matin, par conséquent, adieu et merci. Oui, merci, pour votre bonté et votre *franchise*. Adieu donc, docteur, il est tard ; vous devez avoir une autre consultation avec M. O'Leary. Mais quand vous apprendrez la vérité à mon pauvre mari, que le Père O'Hara soit avec vous, n'est-ce pas ?

— Chère Madame, c'est une chose que j'aurais faite de moi-même.

— Merci, reprit-elle. Je compte sur votre bonté et votre prudence, mais ne cachez rien, et puisqu'il n'y a pas d'espoir, n'en laissez pas.

Le docteur M... inclina la tête, et ses yeux étaient humides quand il pressa la main de la dame avec un sentiment profond de respect et d'admiration.

— Ayez confiance en moi, dit-il, et que Dieu vous protège tous. Vous êtes une femme forte, Madame.

Elle sourit.

— Oh ! non, très-faible, mais Dieu est fort. Priez-le pour moi.

Le coup qui frappait la famille Fitz-Gérald fut terrible. Le squire, qui s'était habitué à voir sa femme vivre souffrante et malade, ne voulut pas accepter cette pensée que la maladie empirait de plus en plus et menaçait peut-être Mme Fitz-Gérald d'une mort prochaine. Tout Rathlinn partagea les anxiétés de la famille, car les craintes conçues au château avait été promptement connues, comme il arrive souvent dans les petits endroits ; la langue babillarde de Katie Roche n'avait pas peu contribué à répandre la nouvelle. Il y eut bientôt deux chaises roulantes qui stationnaient tous les dimanches

dans le cimetière, à la porte de l'église, comme il y eut aussi deux sofas étendus devant le feu de Clare.

—Dites, ma Clare, que la volonté de Dieu soit faite! dites-le, mon enfant chérie, mon trésor, murmurait un jour Mme Fitz Gérald à l'oreille de Clare. Mais celle-ci ne pouvait pas parler. Elle se rejeta sur ses oreillers et se cacha la figure sur l'épaule de sa mère ; tout son corps était agité par les sanglots convulsifs qu'elle ne pouvait contenir. Un chagrin si violent dans une personne ordinairement si calme n'en était que plus triste à voir ; mais la pauvre mère comprit qu'il devait suivre son cours et elle se contenta de serrer sa fille dans ses bras, embrassant à tout instant les longues tresses blondes qui entouraient sa tête, car sa figure était tout entière cachée dans cette chaleureuse étreinte.

— Mon enfant, ma Clare, ne vous révoltez pas contre la volonté de Dieu. Acceptez-la quelle qu'elle soit et pensez à votre père, ajouta-t-elle en tremblant. Soyez forte pour lui à cause de moi.

Clare le promit ; mais lorsque sa mère la quitta elle resta agitée et sans sommeil ; la pensée de son père et de son frère la torturait. Mme Fitz-Gérald ne lui avait pas parlé de Hugh. Depuis longtemps elle semblait éviter de prononcer son nom. Clare, connaissant l'affection si ardente de sa mère pour Hugh, n'osait amener la conversation sur ce sujet. Les natures les plus calmes ont souvent leur passion dominante. Vraie et ardente était l'affection de Lucy Fitz-Gérald pour son mari ; plus tendre et plus profonde peut-être celle qu'elle donnait à Clare ; mais l'amour qu'elle portait à son fils était au-dessus de toute expression. Le mot passion, déjà employé, est le seul qui puisse rendre ce sentiment.

— Pauvre Hugh ! dit Clare au Père O'Hara, il faut que je le prévienne, mais je n'ose en parler à maman. Et lui, il est si impétueux ! Puis, il est si dévoué qu'aussitôt qu'il apprendra nos inquiétudes il prendra un congé et nous arrivera, et si ma mère n'est pas prévenue, je crains que cela ne lui fasse mal. Et je n'ose pas lui en parler.

— Votre frère doit-être averti, mon enfant. Quand vous lui aurez écrit dites-le à votre mère ; elle connaît son fils, elle l'attendra.

Ce fut une dure épreuve pour Clare, que cette lettre à écrire. Son frère n'avait pas pu suivre comme elle toutes les phases de la maladie ; mais elle fut largement payée de sa peine par le regard de sa mère, quand elle lui eut dit ces simples mots :

— Mère, j'ai écrit à Hugh.

L'épidémie se ralentissait considérablement, et dans Rathlinn il n'y avait qu'un cri de reconnaissance pour le grand docteur de Dublin qui se trouvait tout à coup élevé à un haut degré de gloire et d'estime dans l'esprit des paysans.

Après un délai nécessaire, la réponse de Hugh arriva.

— « Chère Clare, attendez-moi demain. « Hugh Fitz-Gérald. »

Le lendemain tant attendu arriva enfin. Clare et son frère étaient ensemble. Mme Fitz-Gérald était dans sa chambre. Hugh, selon toute probabilité, ne devait pas tarder à venir. Mme Fitz-Gérald voulait jouir seule de son fils idolâtré, et n'avait pas même voulu de Clare auprès d'elle.

— Je voudrais savoir Mary de retour, dit Clare à son père; j'aimerais à l'avoir ici quand Hugh arrivera. Elle s'étonnait de l'absence prolongée de Mary, qui, habituellement attentive auprès de sa maîtresse, ne la quittait jamais. Katie était maintenant rétablie; elle était revenue au château, où sa principale occupation était de s'amuser et de se faire gâter pendant sa convalescence. Aussi « ce qui pouvait retenir Mary auprès de cet imbécile d'Antony » était une pensée qui préoccupait singulièrement le squire. L'explication allait être donnée. Un léger coup fut frappé à la porte, qu'Ursie Roche ouvrit contre son habitude; elle paraissait agitée et animée.

— Ursie, qu'y a-t-il ? Votre mère?

— Miss Clare; ma mère ne peut revenir. Elle a été prise tout à coup de vertige avant d'arriver au marais. Elle est malade et le docteur dit que c'est la fièvre typhoïde.

CHAPITRE X.

HUGH ET SA SŒUR DE LAIT.

Il arriva à Clare Fitz-Gérald ce qui arrive souvent dans des éventualités redoutées. Les inquiétudes qui la tourmentaient ne se réalisèrent pas, et le coup qu'elle ne pré voyait pas fut celui qui la frappa. Hugh était entré sans être attendu, il avait rencontré sur l'escalier une servante qui lui avait dit où il trouverait sa mère, et il était allé tout droit à elle. Les craintes de Clare n'avaient pas de fondement; deux cœurs aimants trouvent l'un dans l'autre la force et la consolation. Hugh et sa mère étaient donc tranquillement assis, éclairés par la douce lueur du crépuscule; la mère, parlant avec cet accent calme qui avait toujours eu le don d'apaiser, dès son enfance, les tumultes et les orages du cœur passionné du jeune homme. La tête sur l'épaule de sa mère, celui-ci avait d'abord versé quelques larmes d'inquiétude et de révolte, mais maintenaut, la pressant dans ses bras, il écoutait ses paroles dans un silence affectueux et respectueux.

Pendant ce temps, Clare et son père étaient attentifs au récit d'Ursie. C'était vraiment un chagrin, un coup qui les frappait. Mary en quittant le château avait paru bien, comme de coutume, quoiqu'elle eût avoué à Ursie qu'elle sentait quelque chose d'extraordinaire en elle depuis plusieurs jours. Après sa course pour arriver à « la maison solitaire », elle s'était sentie si fatiguée qu'elle tomba sur une chaise presque sans connaissance, et tous les efforts qu'elle faisait pour remuer la rendaient malade, si bien qu'elle céda à Ursie, qui la priait de se coucher, tandis qu'Antony courait chercher le médecin.

— Courait! vraiment! ne put s'empêcher de dire le squire. C'est bien la première fois que cela lui arrive.

— Le docteur la croit-il bien malade, chère Ursie? demanda Clare en passant tendrement la main sur les cheveux d'Ursie.

— Elle est très-mal, miss Clare.

Le ton monotone et froid de sa parole contrastait singulièrement avec l'accent si sympathique de Clare. Elle était assise à côté de celle-ci, sa pâle et triste figure tournée vers le feu, et recevant passivement, les caresses affectueuses de sa compagne. Mais la pitié et la tendresse de Clare étaient inaltérables. Elle pensa que les chagrins d'Ursie étaient la cause de son insensibilité apparente, et sa compassion n'en fut que plus grande.

— Chère Mary! combien nous nous attendions peu à cela. Nous étions tous absorbés dans nos propres peines et nous n'avons jamais remarqué qu'elle souffrait; mais elle s'oublie toujours!

— Toujours, répéta Ursie, en poussant un profond soupir.

— Juste au moment où nous nous croyions en sûreté, dit le squire; il n'y avait pas eu un seul nouveau cas depuis dix jours, et le temps était tout ce que nous pouvions désirer. Que la volonté de Dieu soit faite; mais c'est une terrible nouvelle qu'il va falloir apprendre à votre mère Clare... Que Dieu me pardonne et vous aussi, ma chère fille; et le squire prit la main d'Ursie dans la sienne pour penser, dans un tel moment, à d'autres qu'à Mary Roche et à ses enfants.

— Le chagrin me rend égoïste, ma fille.

Ursie murmura quelques mots de gratitude; puis la pensée de Hugh revint à l'esprit du père et de la fille, tandis qu'Ursie disait qu'elle devait se dépêcher de retourner chez elle.

— Oh! une minute encore, Ursie chérie, s'écria Clare. Vous avez laissé quelqu'un auprès de Mary; allez trouver maman, et apprenez-lui vous-même cette nouvelle. Votre seule vue la consolera. Oh! si Hugh pouvait arriver.

— Il est arrivé, miss Clare. J'ai reconnu son pas sur l'escalier, il y a déjà un bon moment. Puis-je aller maintenant chez Madame, ajouta-t-elle, car je ne puis tarder davantage?

— Oh! oui, allez-y, Ursie. Hugh est-il réellement auprès d'elle? Quel bonheur. Et vous, allez, chère Ursie, et que Dieu vous protége.

— Et Clare passa ses bras autour du cou d'Ursie Roche, qu'elle embrassa avec tendresse.

— Que Dieu vous protége aussi, miss Clare. Puis ne vous fatiguez pas, n'allez pas être malade. Nous avons déjà assez de chagrins.

Il y avait plus d'amertume que de résignation dans son accent. Clare pensa cependant qu'il était toujours doux d'entendre une expression sympathique des lèvres d'Ursie Roche.

— C'est étonnant, si votre frère est arrivé, dit le squire, quand Ursie eut quitté la chambre, que ce soit elle qui l'ait entendu la première.

— Oh! répondit Clare avec un sourire, en reportant ses souvenirs à son enfance, nous avions toujours l'habitude de dire qu'Ursie et Hugh ne faisaient qu'un.

Ursie avait frappé doucement à la porte de madame Fitz-Gérald ; on lui ouvrit aussitôt. Et au même instant, la grande et haute taille dont les contours seuls étaient visibles dans cette chambre obscure, se pencha pour regarder en face la nouvelle venue, et elle entendit son nom prononcé par la voix qu'elle se rappelait si bien, quoique les années l'eussent rendue plus mâle, depuis la dernière fois qu'elle l'avait entendue; et avant qu'elle eût pu répondre un mot, elle sentit le bras de Hugh appuyé sur son épaule et ses lèvres sur son front. Il garda sa main sous son bras vigoureux, tandis qu'il la conduisait vers sa mère. Ce ne fut qu'alors qu'Ursie retrouva sa voix, mais elle était moins ferme que de coutume.

— Je n'ai pas une minute à moi, chère madame ; miss Clare m'a envoyée vers vous. Ma mère est malade et m'attend ; elle a une forte fièvre.

— Oh ! ma pauvre Mary ! dit Mme Fitz-Gérald, oubliant ses propres douleurs et son fils pour ne plus penser qu'à Ursie et à sa mère. Vous devez aller la retrouver, c'est vrai, chère enfant; mais il est tard, vous paraissez bien fatiguée. Si vous preniez quelqu'un pour vous accompagner.

— Je ferai cela moi-même, mère. Et Hugh avait déjà son chapeau à la main. Une minute, Ursie. Je vais aller embrasser Clare et mon père, et je serai à vous.

Ursie ne répondit pas ; mais quand il fut parti, elle dit :

— Laissez-moi m'en aller avant que M. Hugh revienne. Il n'est pas juste qu'il vous quitte à peine arrivé. Et vraiment il est inutile ajouta-t-elle avec une certaine amertume de s'occuper de moi.

— Je crois, maintenant que Hugh est ici, que ma petite Ursie, si déterminée, a trouvé quelqu'un pour lui tenir tête. Il faudra qu'elle laisse de côté sa fierté et qu'elle se soumette pour cette fois, dit Mme Fitz-Gérald avec entrain, bien que sa voix tremblât un peu. — Vous direz à votre mère, Ursie, de ne pas se tourmenter à mon sujet. Maintenant que Dieu m'a rendu mon fils, il me semble qu'il ne me manquera plus rien, et Katie est assez forte pour me soigner. Si l'on consent à me laisser sortir, j'irai la voir. Que Dieu soit avec vous. J'entends Hugh ; adieu. Non, un mot de plus, mon enfant, agenouillez-vous.

Ursie s'agenouilla et *le mot* annoncé lui fut dit à l'oreille :

— Ursie, je sais quelle garde attentive et dévouée vous serez pour votre mère; mais, chère Ursie, qu'y a-t-il de plus doux que de sentir l'affection de son enfant, comme je l'ai senti, vous savez, en revoyant mon Hugh. Cet amour est dans votre cœur, que votre mère le sente, rendez-lui son ancienne et

affectueuse Ursie. Ma fille, je suis une femme mourante ; peut-être le sera-t-elle aussi bientôt ; pensez-y, Ursie.

La jeune fille resta agenouillée, sérieuse et sévère ; ses mains et sa figure étaient glacées comme le marbre, et sa voix saccadée quand elle répondit :

— Que Dieu me soit en aide, j'essayerai, car en effet l'amour existe. Mais que Dieu ait pitié de moi et d'elle... Priez pour nous.

Elle posa ses lèvres froides sur la main qui lui était présentée, et l'instant d'après elle parcourait la sombre avenue (n'était-ce pas un rêve) avec Hugh à ses côtés. Il y eut d'abord une minute de silence que Hugh rompit bientôt. — C'est une triste bienvenue qui m'attendait, Ursie. Le chagrin nous frappe, et le même chagrin encore. C'est pourtant un retour, c'est ma maison, mon chez moi. Je le sens bien, surtout en vous revoyant ainsi avec moi, quoique vous soyez terriblement changée, Ursie.

— Oui, dit-elle, ne répondant qu'à la première partie de son discours. C'est un triste retour, bien différent de ce que nous... de ce que miss Clare et tous les vôtres espéraient. Vraiment, M. Hugh, je ne puis croire à ce que je vois, je ne puis m'imaginer qu'*Elle* nous quittera peut-être bientôt. Quand je pense à ce que je vois, je ne me possède plus. Et pour vous combien cela sera terrible, terrible plus que pour tous, car elle vous aime par-dessus tout ici-bas.

Elle ne put s'abstenir de prononcer ces paroles sympathiques, car bien que l'obscurité l'empêchât de voir son visage, elle entendait ses soupirs et comprenait qu'il pleurait. Puis, quand Hugh fut un peu remis, ils se mirent à parler de cette douce mère si aimée, de ses bontés, de sa tendresse. Et la main de Hugh, pendant ce temps, s'appuyait légèrement sur l'épaule d'Ursie, et celle-ci se prenait à ressembler à l'ancienne Ursie, telle qu'on ne l'avait pas vue depuis longtemps. Cependant elle se reprochait ce demi-abandon, comme si c'était pécher que de soulever, quelque peu que ce fût, ce voile de réserve qui l'enveloppait toujours si entièrement. Mais que faire? Hugh était dans le chagrin et sa présence produisait sur elle, comme autrefois, l'effet d'un charme. Aussi ils parlèrent des jours passés, de leur première et joyeuse enfance, du squire, de Clare et surtout de cette inquiétude mortelle qui pesait sur eux. Ursie consola et fortifia, et pour la première fois oublia presque son propre fardeau.

— Chère Ursie, dit à la fin Hugh, vous êtes cette même et douce consolation d'autrefois, et moi je ne suis qu'un égoïste, ne pensant qu'à moi ; tandis que vous, pauvre chère enfant, avez tant à supporter. Mais je souffre véritablement avec vous, et maintenant, Ursie, laissez-moi vous consoler.

Sa main alla se poser sur l'autre épaule. Ursie, par un mouvement violent, s'éloigna aussitôt.

— Je vous remercie, M. Hugh, mais tout est si différent pour moi. Ma pauvre mère — et elle raffermit sa voix — n'a pas les mêmes liens sur la

terre qu'a la vôtre. Elle est épuisée, le monde est trop pénible pour elle. J'espère qu'elle ne souffrira pas beaucoup, c'est tout ce que je dois souhaiter.

— Ursie! — Il ne pouvait la voir, mais le son froid et presque rude de sa voix, quand elle lui parla ainsi pour la première fois de ses propres épreuves, le frappa péniblement. — Ursie, je ne vous comprends pas. Il me semble que notre chère Mary et ma mère si aimée sont exactement dans la même situation et ont les mêmes liens sur la terre. Toutes les deux sont d'heureuses mères qui doivent laisser derrière elles des enfants chéris, qui sont, Dieu le sait, dévoués et aimants comme il y en a peu. Elles ont donc les mêmes amitiés et les mêmes consolations, et quant à nous, Ursie, si le même coup nous frappe (que le ciel nous en préserve), nous serons frappés également.

Elle ne répondit pas tout de suite ; mais après un moment de silence elle dit : — Votre mère, grâce à Dieu, a été heureuse *femme* aussi bien qu'heureuse mère.

— C'est vrai, chère Ursie, qu'il y a une différence. Mais elle *vous* a, Ursie chérie, et je pense, comme je l'ai toujours fait, qu'à vous seule vous nous valez tous ensemble.

Ces paroles furent prononcées d'un ton enjoué; mais le léger rire qui les suivit couvrait une profonde sympathie ; elle le savait, — pauvre Ursie, elle redoutait chaque sujet, chaque mot ; si seulement il voulait rester silencieux, ils avaient certes assez de quoi être pensifs et sérieux ; et cependant, s'il se faisait un instant de silence entre eux, elle se sentait aussitôt embarrassée et cherchait les moyens de le rompre. Ce fut lui qui le rompit cette fois encore ; il lui demanda des nouvelles de son père et de Katie, si celle-ci était toujours aussi capricieuse et entêtée.

— Toujours la même, oui ; mais elle est charmante et si jolie!

Les charmes de Katie cependant intéressaient médiocrement Hugh, qui devint plus attentif quand elle parla de son père et des espérances qu'elle avait de le voir enfin plus ferme et plus chrétien.

— Il fait des progrès depuis qu'il est éloigné de Rathlinn. Vous ne pouvez vous imaginer combien il aimait la compagnie, et cependant il est étrange comme il m'a été facile de l'en éloigner.

— Voilà donc pourquoi vous êtes venu ici! s'écria Hugh. On avait l'air de le trouver extraordinaire, mystérieux ; tout est expliqué maintenant. Pourquoi ne l'avez-vous pas dit aux autres, Ursie, comme à moi. C'était donc pour éloigner Antony du mal, que vous avez quitté Rathlinn?

Elle fut heureuse de penser qu'il ne pouvait voir la vive rougeur qui colorait ses joues et son front, et elle répondit d'une voix contrainte :

— Je ne crois pas vous avoir dit positivement cela, sous tous les rapports cela valait mieux. Il y avait plusieurs raisons.

Excusez-moi, M. Hugh, si je ne puis tout dire ; il y avait des difficultés.

— Lesquelles ? Allons, Ursie, et il posa de nouveau sa main sur son épaule ; que signifie tout cela ? Pensez-vous que je vais me laisser traiter ainsi. — Elle comprit que le ton badin qu'il employait était affecté. Tout cela, reprit-il, n'a pas le sens commun, Ursie. Vous connaîtrez toujours mes secrets ; je dois posséder tous les vôtres. N'en a-t-il pas été ainsi de tout temps ? Nous voilà presque arrivés, je ne veux pas vous retenir un moment de plus loin de votre mère, Ursie, mais il faudra que nous nous comprenions.

— Il n'y a vraiment rien en moi de si difficile à comprendre, dit-elle avec désespoir. N'attachez donc pas tant d'importance à ce qui n'est peut-être que caprice.

— Chut, Ursie, vous cherchez à vous tromper en appelant cela caprice.

Elle n'insista pas et baissa la tête. Il comprit son avantage et continua gravement, et avec douceur.

— J'ai entendu parler de vous, Ursie, et cela ne m'a jamais troublé, excepté en ce sens que ce qui vous peine doit me peiner ; car je n'ai pas douté d'obtenir un jour vos confidences. Je n'en doute pas plus maintenant. Je ne vous demande aucune promesse ; vous êtes émue, fatiguée, pauvre enfant. Bonsoir donc, chère Ursie, et que Dieu vous garde. Mais rappelez-vous que la *prochaine fois* je ne vous permettrai plus, oh ! fi donc ! Ursie, de me dire « M. Hugh, excusez-moi. »

— Je vous dirai, je vous supplierai alors de m'épargner, cria-t-elle dans l'angoisse de son cœur ; et avant que Hugh pût ajouter un mot, elle ouvrit la porte et se précipita dans l'intérieur de la maison.

(La suite au prochain numéro.)

A. MARBER.

DE CHOSES ET D'AUTRES

I

Le deuxième volume de l'*Histoire de Jules César*, par l'empereur Napoléon III, vient de paraître. C'est, à divers titres, un gros morceau. Aussi ne l'aborderons-nous pas tout de suite. Si nous en parlons aujourd'hui, c'est simplement pour l'annoncer.

Ce nouveau volume, qui a près de six cents pages, raconte toute la guerre des Gaules. Le premier chapitre expose les causes de cette guerre, et le dernier nous montre le vainqueur des Gaulois franchissant le Rubicon pour sauver la patrie... et aussi, j'imagine, pour soumettre un peu la patrie aux idées, aux exigences, et surtout aux besoins de son sauveur. Mais, n'insistons pas sur ce point, il sera temps de le traiter lorsque nous examinerons dans ses détails cette œuvre importante où la grande science de l'historien et les axiomes du penseur ne couvrent pas toujours la partialité du panégyriste. Et, qu'on ne s'y trompe pas, cette partialité n'a rien d'étroit ni de calculé; elle prend sa source dans une admiration qui reste absolue, même lorsqu'elle croit faire des réserves. Quel amoureux trouva jamais de véritables défauts à l'objet aimé? Or, le nouvel historien de César est absolument épris de son héros. Aussi quitte-t-il sans le vouloir le rôle du juge pour celui de l'avocat. Voici, par exemple, comment il tourne la difficulté que présentait, au point de vue de l'apologie, l'odieuse conduite de César envers Vercingétorix, si noblement confiant :

« En agissant ainsi, César crut obéir à la raison d'État et aux coutumes cruelles de l'époque. Il est à regretter, pour sa gloire, qu'il n'ait pas usé, à l'égard de l'illustre chef gaulois, de la même clémence qu'il montra, pendant la guerre civile, envers les vaincus, ses concitoyens. »

Ainsi, à propos d'un acte de cruauté, que les circonstances dans lesquelles il fut accompli rendent particulièrement odieux, une phrase incidente rappelle bien vite, et très-habilement, que César sut, en d'autres cas, user de clémence. Nous notons ce fait pour indiquer tout de suite le ton général de l'historien. Plus tard il y aura lieu d'examiner les choses de plus près, même au sujet de la clémence habituelle de César. Mais, nous le répétons, nous voulons simplement ici annoncer ce nouveau volume, œuvre vraiment savante, où diverses questions très-débattues, notamment la question de

l'emplacement d'Alesia, sont traitées avec une ampleur et une précision qui nous semblent vider le débat.

II

Voici une autre publication d'un genre bien différent. Elle a pour auteurs deux bibliothécaires qui ont cru devoir garder l'anonyme, et est intitulée : *Souvenirs de Jean Bouhier, président au Parlement de Dijon.* Ce Jean Bouhier, qui fut académicien en 1727, comme l'est aujourd'hui M. Cuvillier-Fleury, et comme pourra l'être demain M. Martin, était fort oublié. Une notice, placée en tête des *Souvenirs*, par les deux éditeurs, nous apprend qu'il eut, en son temps, une véritable importance, et que *les célébrités du grand siècle s'honorèrent de correspondre avec lui.* « Latiniste, disent-ils, il commenta Cicéron, il traduisit des fragments de Virgile et de Pétrone. Helléniste, il s'occupa d'Hérodote et de Démosthène. Jurisconsulte, il annota les coutumes bourguignonnes, il traita des *successions* et de la *dissolution du mariage pour cause d'impuissance.* Biographe, il sut faire apprécier Montaigne. Archéologue, il discuta sur les marbres et sur les médailles antiques. Théologien, il fit des recherches sur la secte peu connue des Thérapeutes. Journaliste, il écrivit au *Mercure* et au *Journal de Trévoux.* Correspondant infatigable, il sut encore servir les travaux du Père Lelong, de l'abbé Lebœuf, de Montfaucon, de Secousse, de Muratori, de Dom Martène et de tous les grands chercheurs du temps. Enfin la poésie latine ne lui fit point négliger la poésie française. »

Pour compléter cette silhouette, tracée par des mains amies, il faut ajouter que si Jean Bouhier fut estimable comme jurisconsulte, il resta au-dessous du médiocre comme écrivain. Sa prose est lourde, ses vers sont plats. C'est le jugement qu'ont porté sur lui les chercheurs et les biographes quise sont donné la peine de fouiller ses œuvres. Au fond c'était, comme M. Sainte-Beuve l'a dit de M. de Rémusat, un amateur universel. Or, le propre de l'amateur, c'est de toucher à tout sans laisser nulle part son empreinte.

Le tout petit volume qu'on nous donne aujourd'hui et qui est trop long, ne fera pas à Jean Bouhier des destinées nouvelles. C'est un recueil d'anecdotes et de bons mots que le grave président avait recueillis de tous côtés et couchés, au jour le jour, *sur un gros volume relié à ses armes.* Plusieurs de ses anecdotes sont vraiment piquantes, deux ou trois ont une certaine valeur historique; d'autres ne sont là, sans doute, que pour faire nombre; d'autres encore sont lestes jusqu'au croustilleux; quelques-unes enfin tombent dans la malpropreté. Citons en sept ou huit de celles que tout le monde peut lire :

« L'abbé de Dangeau, racontant un jour quelque histoire, le feu comte d'Armagnac, qui était présent, dit qu'il n'en avait jamais ouï parler. L'abbé,

qui crut qu'il voulait inspirer de la défiance sur la vérité de ce qu'il avait avancé, dit : — On ferait un gros livre de ce que vous ne savez pas.

— Cela se peut, répartit le comte, mais on aurait peine à en faire un bon de ce que vous savez.

—

Bautru montait un jour l'escalier du Louvre avec un homme de la Cour dont la bouche sentait très-mauvais. Cet homme s'étant trouvé très-essoufflé quand il fut arrivé au-dessus :

— Vrai, dit-il, je perds l'haleine.

— Ah ! monsieur, repartit Bautru, quel bonheur pour vos amis si ce que vous dites est vrai.

—

Le duc de la Ferté, étant à table avec sa femme, la conversation tomba sur les croix et les coulants de diamants qui commençaient alors à devenir à la mode parmi les femmes. Sur quoi le duc de la Ferté dit joliment en montrant sa femme :

— « Pour moi voilà ma croix ! » et en portant le verre à sa bouche : « Et voilà mon coulant ! »

Ce que je viens de dire du duc de la Ferté fait bien comprendre qu'il n'était pas le mieux du monde avec sa femme. Ils vivaient en effet fort mal et étaient séparés depuis longtemps. Un soir, cependant, feu Monsieur, allant souper chez la duchesse, y mena par débauche le duc son mari, qui, s'étant fort égayé et ayant un peu de vin dans la tête, fit tout à coup cette chanson sur un air de vaudeville qu'il adressa à sa femme :

Je sens pour vous renaître dans mon âme
Tous les trasports de ma première flamme,
Mais...
Si vous n'étiez pas ma femme,
Vous ne la seriez jamais.

—

L'abbé de Laval, homme peu savant, mais de beaucoup d'esprit et de mérite, ayant été nommé à l'évêché de La Rochelle et y étant allé pour y prendre possession, les ministres huguenots, voulant, sous prétexte de lui faire honneur, lui jouer pièce, lui vinrent faire leur harangue en grec. — L'évêque, qui ne l'entendait pas plus que l'hébreu, ne laissa pas que de les écouter très-paisiblement, et, après leur discours fini, il leur fit une belle réponse en bas-breton qui dura plus d'une demi-heure.

Les ministres, fort surpris d'entendre une langue qu'ils ignoraient malgré tout leur savoir, s'en retournèrent avec le déplaisir de n'avoir pas mis les rieurs de leur côté.

—

Personne ne raillait plus finement que le feu Roi Louis XIV quand il vou-

lait se donner carrière. Un jour, causant familièrement avec quelques personnes, parmi lesquelles était l'évêque de Metz, frère du maréchal de La Feuillade, et Sa Majesté leur racontant quelque événement d'une de ses campagnes de Flandre, il échappa à ce prélat, quoique homme d'esprit, de dire :

— Sire, quand les ennemis parurent, Votre Majesté y était-elle encore ?

— Oui, répartit le Roi en souriant ; — mais c'est, Monsieur de Metz, que je ne m'étais pas encore enfui.

Le même évêque, s'entretenant avec quelqu'un assez près du Roi, paraissait étonné que ce prince parlât si bien sans avoir jamais rien étudié. — Sa Majesté, qui l'entendit :

— Je vois bien, dit-il, Monsieur de Metz, que vous me reprochez mon ignorance ; mais je connais des docteurs qui m'en consolent.

Ce prince ne portait jamais de manchon, même quand il allait à la chasse au plus fort de l'hiver. Deux paysans l'y ayant rencontré en cette saison, et l'un d'eux paraissant étonné de ce qu'il ne précautionnait pas mieux ses mains contre le froid :

— N'en sois pas surpris, dit l'autre, — c'est que le Roi a toujours ses mains dans nos poches.

Moreau, de la musique du Roi, ayant fait quelques railleries de l'archevêque de Reims, celui-ci le sut et le menaça de le faire chasser. En effet, quelques jours après, comme on chantait devant le Roi de la musique de Moreau, et qu'il chantait lui-même, l'archevêque, qui se trouva derrière le fauteuil du Roi, ne cessa de dire à ses voisins qu'on ne pouvait pas plus mal chanter, et de le dire assez haut. Le Roi qui l'entendit, et qui savait ce qui faisait ainsi parler l'archevêque :

— Monsieur de Reims, lui dit-il, parlons franchement ! Ce n'est pas que Moreau ne chante bien, mais c'est qu'il parle mal.

Le feu comte de Montal, étant gouverneur de Mont-Royal, si je ne me trompe, y fit faire des fortifications qui coûtèrent des sommes immenses, et sur lesquelles on prétend qu'il gagna beaucoup. Entre autres, il fit creuser un puits dans le roc, d'une hauteur extraordinaire, et dont la seule chaîne coûta au Roi deux mille pistoles. Quelque temps après, le Roi, visitant cette place, voulut voir le puits, et, comme il le considéra longtemps, M. de Louvois lui demanda ce qu'il examinait avec tant d'attention.

— C'est, dit le Roi devant le comte de Montal, que je croyais que cette chaîne était d'or, et je vois qu'elle n'est que de cuivre.

Les *Souvenirs du président Bouhier* parlent des bruits qui avaient été

répandus sous Louis XIII au sujet d'Anne d'Autriche et de Buckingham. Cette version, sans être absolument nouvelle, mérite d'être mentionnée.

Comme nos lecteurs le savent, quantité de romanciers et de pamphlétaires, et quelques historiens tenant de l'un et de l'autre, ont prétendu que la Reine avait entretenu avec le célèbre favori de Jacques I[er] un commerce de galanterie qui, sans avoir peut-être mérité tous les reproches, avait cependant été bien loin. D'autres ont simplement affirmé que Buckingham ayant eu l'audace de poursuivre Anne d'Autriche de son amour, avait été éconduit de telle façon que, pour se venger, il s'était appliqué à brouiller la France et l'Angleterre.

Jean Bouhier raconte, comme l'ayant appris de l'évêque de Langres, qui le tenait de sa grand'mère, dame de la cour de Louis XIII, que la Reine ne fut pas absolument insensible à la bonne mine de l'ambassadeur anglais, et que, poussée par la duchesse de Chevreuse, qui était une éveillée, elle consentit à avoir, devant la duchesse, une entrevue avec celui-ci dans les appartements des Tuileries. Nous citons :

« L'heure étant venue de s'y trouver, et la Reine y étant arrivée seule avec la duchesse, un remords lui prit tout à coup de cette action, qui, joint aux réflexions qu'elle fit sur le hasard qu'elle couroit, si cela venait à estre sçu du Roi, son époux, lui causa un tremblement si grand, qu'elle tomba évanouie entre les bras de la duchesse. En sorte que, le duc étant arrivé dans le temps qu'elle commençait à revenir de sa faiblesse, elle ne lui dit autre chose, sinon qu'il se retirât, et qu'elle ne pouvait pas lui parler davantage.

« En effet, elle ne l'a jamais vu depuis. »

Voilà le récit le plus sérieux que contiennent les *Souvenirs*, et, certes, il n'est pas de ceux que l'on puisse accepter comme ayant une véritable valeur historique. De la duchesse de Chevreuse, qui n'était pas très-digne de confiance et qui seule avait pu parler, jusqu'à Jean Bouhier, il s'était écoulé bon nombre d'années et il y avait eu nécessairement plusieurs intermédiaires.

Le président dijonnais aimait trop les cancans, les bons mots et les histoires grasses pour ne pas prêter complaisamment l'oreille aux bruits de ce genre les plus impudents et les plus absurdes. Par exemple, il a transcrit avec soin sur son gros livre quelques extraits de pamphlets protestants, imprimés en Hollande et en Angleterre, où l'on accusait Bossuet d'être marié.

Du reste, bien qu'il trouve visiblement du plaisir à rapporter ces sottises, il déclare *avoir peine à y croire.* L'un des auteurs qu'il cite est le ministre protestant Jurieu, l'autre est un prêtre apostat nommé Denis, qui s'était réfugié en Angleterre. Voici ce qui concerne ce dernier :

« Le nommé Jean-Baptiste Denis, se disant ex-secrétaire de M. de Bissy,

successeur de Bossuet en l'évêché de Meaux, en son livre intitulé : *Anecdotes de la cour et du clergé de France*, imprimé à Londres, en 1712, in-12 (pag. 108 et suiv.) — en parle plus positivement encore (que Jurieu), en ces termes : « M. Bossuet, évêque de Meaux, épousa, n'étant encore que chanoine de Metz et seulement sous-diacre, une jeune demoiselle de Metz, de beaucoup d'esprit et de bonne famille, mais sans bien ; il en a eu nombre d'enfants, etc. » — L'auteur, qui rapporte ceci plus au long, dit avoir vu la veuve et deux filles qu'il pré tend être venues de ce mariage.

« Mais il n'y a pas d'apparence de croire, sur un fait pareil, un homme qui a changé de religion et s'est retiré dans les pays étrangers, peut-être par libertinage. »

Il n'y a réellement pas apparence de croire l'apostat Denis, et ceux qui auraient fantaisie de transformer Bossuet en père de famille, n'ont pas encore là le document qu'il leur faut.

En somme, les *Souvenirs* de Jean Bouhier ne sont qu'un recueil de petites drôleries où se trouvent, en très-mauvaise compagnie, quelques jolis mots. Nous avons donné le dessus du panier et montré le fond. On fera bien de n'y rien chercher de plus.

EUGÈNE VEUILLOT.

BULLETIN LITTÉRAIRE

ESSAI SUR LE LIVRE DE JOB ET LES PROPHÉTIES RELATIVES AUX DERNIERS TEMPS, par M. l'abbé MOGLIA, docteur en théologie de la Faculté du Collége Romain, chapelain de l'hôpital catholique de Genève. — Auguste Vaton, éditeur, rue du Bac, 50, à Paris.

Voici un livre grave, qui fera àson auteur une place à part dans l'exégèse contemporaine.

Le livre de Job est un des mystères qui ont toujours occupé les hommes et qui leur ont toujours échappé. On sent en lui une profondeur étrange, et toutes ses paroles semblent des voiles jetés sur un abîme.

M. l'abbé Moglia a évidemment mis son existence au service de l'exégèse. Son livre, plein de science, contient encore autre chose que de la science : il est fait avec de profondes méditations et probablement de profondes prières. Nous ne prenons pas la responsabilité de toutes les opinions qu'il exprime. Ses lecteurs concevront les pensées et les sentiments les plus divers; mais ils ne diront pas ce qu'on dit ordinairement quand on quitte un livre *nouveau :*

« Cela est écrit partout, et je l'ai déjà lu mille fois. »

Ils seront frappés diversement, mais ils seront frappés.

Les paroles de l'Écriture ont mille sens.

C'est surtout le sens prophétique qui frappe M. l'abbé Moglia. Très-fort sur la Tradition et très-versé dans la Mystique, plein de soumission et plein de hardiesse, il propose de graves sujets aux méditations des hommes.

Qu'est-ce que Job? que réprésente-t-il? quel est ce personnage mystérieux, sublime et naïf, qui ose dire ce qu'il sent, qui scandalise ses amis, et à qui Dieu donne raison contre ses amis scandalisés ?

Ses amis prennent contre lui la défense du Seigneur, et le Seigneur, défendu par eux, fait de Job leur juge et leur pardonne.

L'ombre qui plane sur la tête de Job, éblouit peut-être à force d'être épaisse, comme une lumière trop éclatante.

Je le répète : nous ne prenons nullement la responsabilité de tous les sentiments exprimés par M. l'abbé Moglia; mais son travail est un grand travail et quelque chose de plus qu'un exercice intellectuel.

Ernest HELLO.

VIE DU BIENHEUREUX J. BERCHMANS, par M. ADRIEN DE RIANCEY, in-18 raisin avec portrait. Prix : 0, 35. — Paris, Palmé 1866.

M. Adrien de Riancey, publie deux petits écrits que j'ai lus avec intérêt; ce sont deux Vies de Jésuites, ne vous récriez pas! je veux

dire deux vies pleines de vertu : l'une, la *Vie de Canisius*, l'un des premiers soldats de la milice célèbre, mort à 73 ans, après cinquante ans de lutte éclatante pour l'Eglise; l'autre, la *Vie de Jean Berchmans*, moins connu, mais charmant jeune homme, mort à 23 ans, couronné de perfections et de grâces; le premier, modèle d'énergie et d'obéissance dans sa longue défense de la foi; le second, modèle de résignation dans l'épreuve prématurée de la souffrance. La béatification de l'un et de l'autre a été prononcée récemment par le saint Pontife Pie IX, et le récit de leurs vertus, écrit avec simplicité, est une édification pour tous les âges. Comment ne pas applaudir au jeune écrivain qui s'initie de la sorte à la vocation des lettres chrétiennes? C'est comme un essai de vaillance; car il ne craint pas de heurter les passions mauvaises à qui trop de jeunes esprits demandent la popularité des premières œuvres.

Pour nous, vieux soldats, faisons place aux jeunes, qui nous viennent avec de l'enthousiasme pour ce qui est noble et saint; ce que nous leur promettons, c'est le respect de quiconque croit encore à la conscience et à l'honneur.

Les deux récits de M. Adrien de Riancey sont, ai-je dit, écrits avec simplicité. La simplicité est toute la parure qu'il faut en ces petits tableaux d'une vie édifiante et pure. Que le jeune écrivain garde cette bonne coutume de la correction, de la netteté, de la clarté. Je cherche vainement ces qualités dans beaucoup de petits livres inspirés de nos jours par la piété. Pour les rendre populaires, on leur ôte la distinction du langage; c'est la méprise la plus malheureuse, au point de vue de l'art, et c'est presque une injure pour le bon sens et le goût naturel des foules. La piété est par elle-même une élégance; je dis mieux, est la première des élégances. Aussi exclut-elle, dans les livres, la vulgarité; et c'est pourquoi j'ai noté le caractère des deux petits écrits de M. Adrien de Riancey, me réservant de lui désigner du doigt deux ou trois petites négligences, que peut-être il a déjà effacées. C'est l'ensemble que je loue : il me fait souvenir des leçons et des exemples, auxquels l'enfant et le disciple doit de si bien savoir que la culture des lettres a pour objet à la fois la notion du Beau, et le soin du langage qui le fait aimer. LAURENTIE.

HISTOIRE DU DOGME CATHOLIQUE PENDANT LES TROIS PREMIERS SIECLES DE L'EGLISE JUSQU'AU CONCILE DE NICEE, par Mgr GINOULHIAC. 2e. édit. 3 vol. in-8, ensemble 1549 pag. Aug. Durand, 1866.

L'ouvrage de Mgr Ginoulhiac n'est pas un ouvrage nouveau; le succès a consacré la valeur et le mérite du livre; il a été grandement apprécié dans le monde auquel surtout il s'adresse, et les critiques qui en ont été faites ne portaient sur aucun point essentiel; cependant l'auteur a cru devoir en tenir compte dans cette nouvelle édition, venue quelques années seulement après la vente complète de la première : Sortie de Dieu, la doctrine chrétienne ne peut être réformée ni perfectionnée par les hommes; répandue partout l'univers. grâce à la diffusion de l'Eglise, juge et interprète suprême et infaillible des Ecritures et des monuments de la tradi-

tion, cette doctrine ne perd ni en s'altère. Cependant la lumière se fait en elle chaque jour davantage, grâce aux ouvrages des Docteurs et aux décisions nécessitées par les luttes que le catholicisme est forcé de soutenir contre ceux qui l'attaquent ou qui cherchent à altérer son dogme. Il ne peut y avoir rien de plus intéressant, rien qui soit plus digne d'attirer l'attention des esprits élevés que l'histoire de ce dogme sorti d'un coin de la Judée, s'imposant au monde qu'il a civilisé et, au milieu des changements et des variations de toutes sortes, restant toujours immuable et apparaissant par là-même comme une des preuves les plus saisissantes de la divinité du Christianisme. L'histoire du dogme catholique, histoire de la pensée dogmatique exprimée par les faits et les monuments qui appartiennent au catholicisme, doit avoir pour but principal et premier de fournir la démonstration de la vérité que nous croyons; le reste ne doit occuper qu'une place secondaire; alors, elle ne sera pas seulement le résultat le plus élevé de la science des Pères, des Conciles, des hérésies, elle sera la plus belle partie de l'histoire intérieure de l'Eglise et l'exposition vivante de la doctrine la plus profonde des divines Ecritures. Sans doute, dit Mgr Ginoulhiac, elle ne supplée pas la dogmatique, mais elle en est un beau complément; elle renferme la réfutation des erreurs dogmatiques qu'ont vues naître les différents siècles. On y indique le moment précis où ont paru ces erreurs, les réclamations qu'elles ont excitées, la manière dont elles ont été combattues et les condamnations dont elles ont été l'objet. Les sources à consulter pour écrire un semblable ouvrage sont nombreuses et de nature différentes; nous ne les indiquerons pas, on les trouvera dans l'introduction de l'œuvre sortie de la plume de Mgr Ginoulhiac, avec l'indication de la lumière à laquelle il faut les étudier.

Mgr Ginoulhiac établit dans son livre que la doctrine professée aujourd'hui par l'Eglise catholique a été connue, comprise et professée dans les trois premiers siècles; c'est là un point capital à établir, car s'il en est ainsi, il est évident que cette doctrine est sortie toute formée de la bouche de Jésus-Christ, et tous les systèmes sont par là même renversés. Monseigneur a suivi le plan tracé par saint Thomas : il a montré Dieu tel qu'il est considéré en lui-même, dans sa nature et dans ses personnes; Dieu considéré en tant qu'il est le principe de tous les êtres qui subsistent hors de lui ou de la création qui est son œuvre; Dieu enfin considéré comme la règle et la fin suprême de toutes choses et spécialement des êtres raisonnables. Mgr Ginoulhiac a donné à la Trinité des développements plus considérables qu'à la nature divine; on ne s'en étonnera pas si l'on comprend toute l'importance du dogme de la Trinité. La Trinité est le plus grand de tous les mystères et le fondement des autres, il est le secret de la vie intime et essentielle de Dieu : c'est la substance de notre foi, la règle de notre culte, l'aliment de notre charité, le but suprême de nos espérances et la gloire de l'Eglise catholique; c'est le dogme dans lequel se rencontrent les difficultés les plus sérieuses, d'où résulte la nécessité de l'envisager sous toutes ses faces et de présenter son enseignement sous toutes les formes. Il eût été facile à Mgr Ginoulhiac de donner à la nature divine la même étendue qu'à la Trinité; les développements sur ce point sont aisés, les

textes abondent : c'est à cause de cela précisément que l'auteur a cru inutiles les longs développements; il suffisait de bien choisir. Cette seconde édition de *l'Histoire du dogme catholique*, avec ses améliorations, est un livre qui restera et auquel on ne pourra se refuser d'accorder une place à part.

ACTA SANCTORUM (BOLLANDISTES). *Tomes XI et XII, in-folio de* 1,000 *pages chacun. — Victor Palmé*, 1866.

Ce que nous voulons en parlant aussi souvent de l'œuvre des Bollandistes, c'est aider à la faire connaître, à la faire apprécier à sa juste valeur. Nous désirons que l'on comprenne bien que les *Acta Sanctorum* ne sont pas une œuvre ordinaire; nous voulons que l'on sache ce qu'il a fallu dépenser de temps, de peines, de fatigues et de talents pour créer cette œuvre capable d'effrayer l'intelligence humaine et de décourager les plus habiles. A chacun de ceux qui ont apporté leur pierre à l'œuvre bollandienne, il a fallu travailler à la sueur de son front, remonter aux sources les plus pures, passer par des chemins à peine frayés avant lui, suivre son héros, le suivre pas à pas, et ne pas même se reposer sur sa tombe alors qu'il la découvrait quelque part; demander sa gloire aux générations qui l'avaient vu passer, déchiffrer des manuscrits et des diplômes, traduire les documents étrangers, d'une main sûre et ferme trancher des problèmes de plus d'une sorte, faire face aux thèses les plus ardues de la science des Saints alors qu'elles se rencontraient sur son chemin. Pour se mettre à l'œuvre il leur fallait être riches de toutes les lettres profanes, avoir passé de longues années dans des études difficiles, et s'être familiarisés avec elles, et encore, pour dernier apprentissage, passer quelque dix ans à épeler les in-folios de ses devanciers. Quand on y réfléchit soigneusement, on comprend qu'il y avait là de quoi faire reculer les plus hardis et les plus savants. Ecoutons le cardinal Dom Pitra.

« Maintenant le travail commence : les voyageurs sont de retour, les lettres dépouillées, la correspondance épuisée; toutes les pièces, rangées au musée, comme les gerbes au grenier du père de famille. C'est devant ces trésors qu'une conférence s'ouvre, sous la présidence de l'*ancien des Bollandistes*. Il fait l'appel des martyrologes et enregistre tous les noms qui répondent à chaque jour. Les uns sont omis, comme ayant déjà paru, d'autres ajournés, plusieurs rayés. Un choix sévère et motivé arrête une double liste, l'une des Saints à illustrer, l'autre pour les *prætermissi*. Ce travail de classement et d'élimination était majeur. Il fut le lot de Bolland d'abord, puis d'Henschenius, dont les notes, vingt ans après sa mort, traçaient encore, comme un invisible doigt, le cercle aux hagiographes. Du Sollier reprit cette tâche délicate et s'en acquitta jusqu'en 1740. Stilting occupait encore sa place à la veille de la dispersion de la Compagnie. De Bye est le dernier de ces *anciens*, suivant le style consacré; ces hommes ont suffi pour donner le branle à tout et maintenir, pendant cent cinquante ans, autant que le comportent les œuvres humaines, une même physionomie, un puissant cachet d'unité.

« Les Saints une fois acceptés ou ajournés, le partage se faisait entre les

travailleurs ; les matériaux étaient distribués ; les indications données par tous, du plus habile au dernier venu ; pour tout un volume, pour trois ans au moins, la marche était tracée.

« Le premier jet dépassait souvent du double ou du triple les volumineux commentaires qui nous restent. Après cent quatre-vingt-douze pages sur saint Norbert, et trente-quatre d'appendice, il restait encore à Papebroch de quoi remplir les onze tomes in-folios de ses *Annales d'Anvers*.

« L'impression commencée, le typographe tirait par quatermion de huit pages ; l'auteur corrigeait ; la seconde épreuve passait sous les yeux de ses collègues. Chacun l'examinait et prenait ses notes. Une conférence réunissait tous les juges. La décision, en cas de parité de voix, appartenait à l'auteur réputé le plus sévère et le plus compétent, comme ayant examiné la chose de plus près. Ceci tenait lieu de la censure régulière. Les feuilles censurées étaient remises à l'imprimeur, revues par l'auteur, puis tirées à huit cents exemplaires.

« Mais avant d'arriver à cette halte dernière, quelles régions n'avaient point parcouru ces infatigables explorateurs ! Plus d'une fois la mort les surprenait à moitié chemin. Stilting prit le poste de Cuper, dans les *Actes de saint Augustin*, et Suyskens, à son tour, releva Stilting, qui ne put suivre jusqu'au bout saint François-d'Assise. Souvent un saint obscur, un nom perdu dans le martyrologe, une note volante sur un reliquaire, jetait dans d'interminables excursions. Bolland, après avoir poursuivi sur tous les bords du Rhin saint Switberg, pendant les cinq dernières années de sa vie, laissa encore après lui Heuschenius et Papebrock, rebattre les mêmes sentiers à travers les ténèbres de l'hagiographie du septième et du huitième siècle. »

Jetons en finissant un rapide coup d'œil sur les deux volumes nouveaux qui viennent d'être mis en vente. Le tome XI s'ouvre par une de ces dissertations qui se rencontrent en assez grand nombre dans l'œuvre des Bollandistes, et qui suffiraient, à elles seules, pour immortaliser les hommes qui en sont les auteurs. Celle-ci est due au P. Papebrock, et a pour titre : *Propylées diplomatiques sur la critique des vraies et des fausses chartes*. Le début de toute la diplomatique se trouve dans cette dissertation, enrichie de curieux autographes et ne renfermant pas moins de 50 pages in-folio. Le volume embrasse onze jours du mois d'avril, du xe au xxie. Parmi les Vies qui ont une plus longue étendue, nous remarquons celles de saint Léon le Grand, de saint Zénon, de saint Sabas, martyr, de saint Justin, le philosophe; de la B. Ide, comtesse de Boulogne; de la B. Lidwine; sa vie, qui prend cent pages in-folio, est une des plus extraordinaires et des plus prodigieuses que nous connaissions; de saint Druan, reclus; du pape saint Léon IX; de l'enfant saint Vernhère, tué par les Juifs; son histoire embrasse quarante-cinq pages in-folio; de sainte Agnès, de Monte Pulciano, de saint Anselme de Cantorbéry, à laquelle sont consacrées 84 pages in-folio.

Le XIIe volume embrasse les derniers jours du mois d'avril, et, parmi les vies les plus remarquables, on compte celles de sainte Opportune, vierge; de saint Georges, martyr, 65 pages lui sont données; de saint

Adalbert, évêque et martyr, du B. frère Gilles; de saint Robert, premier abbé de La Chaise-Dieu ; de l'évangéliste saint Marc, de la sainte Zite, vierge de Lucques ; de saint Hugues, abbé de Cluny; de saint Eutrope, évêque de Saintes ; de sainte Catherine de Sienne, vierge, son histoire prend 115 pages in-folio. Nous allions oublier d'indiquer les actes grecs qui, dans les deux volumes que nous annonçons, occupent une place considérable, plus de 100 pages in-folio. Nous espérons annoncer bientôt d'autres volumes, car cette publication des *Acta Sanctorum* marche admirablement, et les cœurs catholiques ne peuvent que s'en réjouir.

LA VIE ET LES MOEURS DES ANIMAUX, par L. Figuier. Zoophytes et mollusques. gr. in-8, illustré. — Hachette, 1866.

M. Figuier continue la tâche qu'il s'est imposée de vulgariser la science ; ce n'est pas nous qui nous en plaindrons, nous sommes trop partisan d'une semblable façon de faire. Quand nous voyons des hommes comme M. Figuier mettre au service de la jeunesse et des gens du monde leur science et leur talent d'exposition, nous ne pouvons qu'applaudir de toutes nos forces. Le cadre que l'auteur s'est proposé de remplir l'amène cette fois à parler des animaux aux types si divers qui peuplent la terre, l'air et les mers ; c'est un champ fécond et d'où sortiront de beaux livres et des livres intéressants. Dans les scènes nouvelles qui passeront sous les yeux de ses lecteurs, l'auteur trouvera bien des occasions de faire de plus en plus admirer les richesses et les variétés de la création. M. Figuier adopte la classification de Cuvier, partage les animaux en quatre classes : les vertébrés, les articulés, les mollusques et les zoophytes, et, allant du moins parfait au plus parfait, nous donne cette année la vie et, les mœurs des zoophytes et des mollusques. En commençant par les êtres les plus simples pour s'élever graduellement aux plus parfaits, on comprend mieux les perfectionnements successifs que présente la chaîne animale. C'est une étude étrange que celle du monde inférieur où l'on retrouve à peine les premiers rudiments de l'animalité ; on y marche de surprise en surprise, tant les choses qu'on y observe sont bizarres et singulières. Ce sont à chaque instant des faits imprévus, des impossibilités naturelles cependant réalisées, un renversement incessant de toutes les notions puisées dans l'étude des êtres placés plus haut dans l'échelle animale. Le livre de M. Figuier est on ne peut plus curieux, neuf et original ; aucun livre où l'on puisse trouver les zoophytes et les mollusques ainsi étudiés au point de vue spécial des habitudes et des instincts étonnants de ces animaux. Le livre de M. Figuier se rapproche beaucoup pour le genre du *Monde de la mer* de M. Frédol; seulement l'auteur a eu le bon esprit de ne pas s'éprendre d'admiration pour les amours des mollusques et de ne pas envier leur sort ; il a laissé ce sujet ridicule dans l'oubli et nous ne pouvons que l'en féliciter hautement. Ajoutons encore en faveur de l'ouvrage de M. Figuier que jamais on ne s'est appliqué dans aucun livre à représenter les zoophytes et les mollusques par des dessins à la fois scientifiques et pittoresques, réunissant l'exactitude de la science à l'attrait

de l'illustration; ces choses que l'on ne rencontre pas ailleurs se trouvent dans *la Vie et les mœurs des animaux*. Somme toute, le livre de M. Figuier est un livre trés-attrayant, d'un mérite incontestable, qui renferma le résultat de nombreuses recherches et de longues études, et qu'aucun défaut capital n'empêche les personnes chrétiennes de mettre aux mains de la jeunesse.

M. Figuier nous permettra-t-il de lui adresser quelques reproches peu graves mais qui cependant ont bien leur valeur? Après nos éloges nous en avons le droit, ce nous semble. Pourquoi donc l'auteur, au lieu de parler partout de la nature et d'exprimer sans cesse son admiration pour sa force productrice, ne nomme-t-il jamais Dieu qui, en définitive, est bien pour quelque chose dans toutes les merveilles qu'il admire à bon droit? Qu'est-ce que la nature sans Dieu et qu'est-ce que ferait sa force productrice sans le maître et le créateur du zoophyte et du mollusque? Que d'occasions dans son livre de faire admirer Dieu et ses merveilles! Nous ne savons pourquoi, mais il semble que M. Figuier ait peur de Dieu — M. Figuier parle, en passant, de génération spontanée, et, tout en disant que la plus grande partie des savants sont contre cette ridicule question, il indique que cependant tout n'est pas encore dit sur ce point. Il a tort, car il y a longtemps qu'aux yeux du simple bon sens et de la véritable science les générations spontantées, sont enterrées; elles l'on toujours été et ne seront jamais que justiciables du ridicule. — Nous signalerons en outre à M. Figuier certaines réflexions assez singulières : parlant d'un animal qui se sert du même organe pour manger et digérer, il s'écrie : *Quelle leçon d'économie nous donne la nature!* Economie, de quelle façon? est-ce que M. Figuier regretterait que le Créateur ne nous ait pas traités comme certains animaux auxquels il n'a donné qu'une seule ouverture pour toutes les fonctions du tube digestif? — Parlant ailleurs d'une étoile de mer qui se suicide devant le danger, l'auteur ajoute : *l'homme et l'étoile de mer ont une décision morale commune, et c'est celle du suicide.* Nous demanderons simplement ce que la morale vient faire en cette affaire; est-ce que par hasard M. Figuier accorderait aux zoophytes et aux mollusques la raison, l'intelligence et une âme comme à l'homme? Nous serions vraiment tentés de le croire, car dans un autre endroit il donne au limaçon la faculté de juger, de comparer et d'apprécier d'une façon intelligente. A la fin de l'histoire extrêmement intéressante de l'huître, M. Figuier fait intervenir le sentiment en faveur de cet acéphale, nous ne trouvons pas que la chose en vaille la peine; c'est un peu là un ressouvenir de M. Michelet que l'auteur admire beaucoup trop et cite trop souvent. Nous n'avons pas pour notre part la moindre sympathie pour M. Michelet dont les élucubrations frisent souvent le ridicule, pour ne pas dire autre chose, et dont le style tant vanté par un certain parti est aussi mauvais que possible. Nous pouvons affirmer à M. Figuier que si son style ressemblait au style *étincelant* de M. Michelet, ses livres ne seraient pas aussi courus. Nous passons sous silence l'admiration de M. Figuier pour la philosophie de l'escargot, et nous terminons en disant à nos lecteurs que ces défauts, très-minimes en eux-mêmes, n'ôtent rien de sa valeur au livre de *la Vie et des mœurs des animaux*.

L'ANNÉE DE MARIE, par Gabriel Havenesi, traduit du latin et modifié par le P. Marin de Boylesve.—1 vol. in-32, 380 pages. Dillet, 1866.

Ce petit opuscule conviendra aux congréganistes de la sainte Vierge, et à tous ses fidèles serviteurs. Il a paru pour la première fois à Cologne en 1720, et le P. Marin de Boylesve, de la Compagnie de Jésus, vient de le traduire du latin. Le traducteur a cru bon d'apporter quelques modifications à l'œuvre originale. Le plan de cette dernière était celui-ci : 1° Traits d'un saint où d'un bienheureux ayant rapport à la sainte Vierge; 2° Pensée courte de l'auteur; 3° Prière spéciale adresséeau Saint du jour; 4° Prière générale, la même chaque jour; 5° Pratique en l'honneur de Marie; 6° Pensée tirée de quelque Père de l'Eglise ou de quelque Saint; 7° Problème sur la sainte Vierge, proposé et non résolu. Voici les modifications du P. Marin de Boylesve. Il a parfois changé le Saint du jour qui n'était pas à sa place; il a remplacé certaines pensées trop subtiles par d'autres qui lui ont paru plus utiles; il a supprimé les problèmes singuliers parfois et insolubles; il a complétement innové en ce qui touche les pratiques et la prière. Ce livre sera utile aux chrétiens qui aiment Marie. A. VAILLANT.

LA VOIE DU BONHEUR. Un volume in-12, chez Mesnel, libraire, rue du Bac, 128, et chez l'auteur, 111, Grande Rue à Vaugirard, Paris. — Prix : 1 fr. 50.

La Voie du Bonheur, tel est le titre d'un petit livre dont l'auteur a voulu concentrer dans un cercle resserré tout ce que la raison et la foi peuvent dicter sur la grande question de la destinée humaine. Prenant pour point de départ le fait incontestable de cette aspiration universelle du genre humain vers la félicité sans fin et sans limites, en présence des attributs essentiels de Dieu, la puissance, l'intelligence et la beauté infinies, l'auteur en tire la conséquence que l'homme est fait pour le bonheur, vers lequel convergent tous ses désirs et tous ses actes; il en montre la source, il en trouve la voie dans les vérités religieuses, dont il signale les caractères, qui sont les titres glorieux du catholicisme. Il parcourt ensuite les dogmes et les préceptes de notre sainte religion pour en montrer la parfaite harmonie avec tous les besoins de notre intelligence et de notre cœur. Dans ce plan que nous pourrions appeler un aspect nouveau d'un édifice aussi ancien que magnifique, sous lequel la bonté divine a voulu abriter l'homme après sa chute, on trouve des détails neufs et pleins d'intérêt; ce sont des pensées de consolation pleines de douceur et des sentiments affectueux pleins d'effusion.

C'est une femme qui a écrit le petit livre de *la Voie du Bonheur*, ainsi que nous l'apprend M. Henry de Riancey, dans l'*Union*, du 10 avril dernier :

« Mme Th. Giraud, dit-il, a beaucoup réfléchi, bien jugé et bien écrit. »

Comme M. de Riancey, après avoir lu cet ouvrage, nous ne saurions mieux terminer qu'en en conseillant la lecture à toutes les âmes qui ont besoin de vérité et de consolation : et, comme lui, nous sommes convaincu qu'elles nous remercieraient de ce conseil.

VIVIA, ou LES MARTYRS DE CARTHAGE, imité de l'anglais, par M. le vicomte de MARICOURT; deuxième édit., in-12, 322 pag. — Laroche, 1865.

CÉSONIA, par M. LEHMANN, traduit de l'allemand; in-12, 316 pag. — Laroche, 1865.

Tout le monde a lu et relu le beau livre du Cardinal Wiseman, *Fabiola.* Marchant sur les traces de l'illustre écrivain, plusieurs ont voulu, eux aussi, faire admirer les vertus des chrétiens au milieu du monde païen, montrer le contraste frappant que formait la société nouvelle avec ce vieux monde qui tombait en pourriture, usé qu'il était par la luxure et la débauche. Ces écrivains, sans avoir donné des œuvres aussi remarquables que celle de l'illustre Cardinal, ont cependant écrit des livres qui ne sont pas sans valeur et qu'on lit avec plaisir jusqu'au bout, retenu qu'on est par l'attrait qu'ils ont su y attacher. C'est surtout en Angleterre et en Allemagne que se rencontrent ces livres; les tentatives faites en France dans le même but laissent à désirer, et ceux qui ont traduit les livres étrangers dont nous parlons méritent des éloges : car ils ont mis à la disposition du public français des pages intéressantes, propres à faire admirer la religion chrétienne et à la faire aimer; et, pour le dire en passant, tous les romans prétendus chrétiens qu'on laisse aux mains de la jeunesse sont loin d'avoir toujours cet heureux résultat. On n'étudiera jamais assez le prodigieux changement opéré dans le monde par le Christianisme. L'Evangile a renouvelé la face de la terre, transformé l'univers: on l'oublie trop, on ne se demande pas assez comment a pu se faire cette transformation. On ne comprendra au prix de quels sacrifices ce changement s'est opéré qu'en contemplant le spectacle de la société païenne en lutte avec le Christianisme pour l'étouffer; c'est alors seulement que l'on verra tout ce qu'ont de merveilleux le triomphe de la société chrétienne et la conversion du monde. On semble trop croire que le Christianisme s'est implanté naturellement sur la terre et dans le monde. C'est le désir de faire ressortir le contraire qui a inspiré les livres dont nous parlons, en particulier *Vivia* et *Césonia.* Tous deux, quoique venus de pays différents, ont un même objet : retracer le double tableau de la société chrétienne et de la société païenne au temps des persécutions, faire saisir le contraste offert par le monde ancien, corrompu par l'idolâtrie, et le monde nouveau créé par le Christianisme. *Vivia* et *Césonia* sont des livres à laisser aux mains des jeunes gens et des jeunes filles. Il serait à désirer que tous les livres qu'on leur laisse lire fussent semblables à ceux-ci dans le fond et dans la forme. Ces livres, en excitant leur curiosité, leur inspireront une vive reconnaissance pour l'incomparable bienfait de la conversion du monde par le Christianisme.

J. LHESCAR.

Le Propriétaire-Gérant : V. PALMÉ.

PARIS. — E. DE SOYE, IMPRIMEUR, 2, PLACE DU PANTHÉON.

LA PHILOSOPHIE GRECQUE

ET

LA THÉOLOGIE CHRÉTIENNE

DANS LES PREMIERS SIÈCLES

DEUXIÈME PARTIE (1)

§ III

Si la raison prépare le chemin à la foi, celle-ci, à son tour, fournit à la raison les principes et les matériaux d'une science supérieure aux conceptions naturelles de l'entendement humain. La possession de la vérité par la foi ne répond pas à tous les besoins de l'intelligence : notre esprit ne se repose que dans la lumière : de là vient qu'il cherche à pénétrer de plus en plus avant dans la connaissance du dogme traditionnel ; il voudrait en éclairer les mystérieuses profondeurs, en scruter les fondements, en faire disparaître les contradictions apparentes ; en un mot, il veut s'élever de la foi à la science de la foi. Faut-il refouler cette aspiration comme le fruit d'une vaine et dangereuse curiosité, ou l'encourager comme le développement légitime de l'esprit chrétien ?

La réponse des Pères trahit les deux tendances, sinon opposées, du moins divergentes, que nous verrons se reproduire à toutes les époques de l'histoire ecclésiastique. D'un côté, la prétention de subordonner la foi à la science et la tradition chrétienne à la tradition philosophique, prétention qui formait, comme on sait, le trait distinctif du gnosticisme ; la corruption du dogme qu'elle entraînait à sa suite, et la dépravation des mœurs, conséquence non moins inévitable des principes de la secte, firent naître dans plusieurs esprits une défiance trop bien justifiée à l'endroit de la spéculation rationnelle en théologie. Cette défiance se fait jour dans les écrits de saint Irénée et de Tertullien. D'autre part, l'École d'Alexandrie ne partagea point ces appréhensions : distinguant l'usage de l'abus, elle ne cessa de tenir

(1) Voir le numéro du 25 mars.

en haute estime la théologie spéculative, ni de recommander la vraie philosophie comme auxiliaire de la science chrétienne. Selon Clément et Origène, la vraie gnose, c'est-à-dire le développement scientifique de la foi, est la meilleure réfutation de la gnose hérétique.

Il ne faudrait pas toutefois se hâter de voir dans cette diversité d'appréciations une opposition réelle de doctrines. Sur le fond de la question les Pères sont d'accord ; mais la question a plusieurs faces, et le problème à résoudre est complexe. La philosophie est pour le théologien un précieux auxiliaire; mais, comme on l'a dit plus haut, c'est à la condition de se renfermer scrupuleusement dans son rôle et de ne jamais perdre de vue l'autorité régulative de la parole divine interprétée par l'Église. L'oubli de cette règle essentielle a égaré les hérésiarques, et en particulier les gnostiques.

Voilà les périls qui effrayaient à bon droit Tertullien et saint Irénée. Ils traduisent leurs alarmes, le premier surtout, dans un langage dont la forme exclusive peut faire un moment illusion. Mais si, au lieu de prendre à la lettre certaines expressions trop violentes pour ne pas dépasser la pensée de leurs auteurs, on pénètre le fond de leur doctrine, on n'y trouvera rien contre l'usage légitime de la philosophie.

Ils condamnent la spéculation indépendante qui prétend ne relever que d'elle-même, non l'effort de l'esprit cherchant l'intelligence de la foi d'après la règle de la Tradition. Tandis que l'École d'Alexandrie recommande l'usage du raisonnement et réclame le concours de la science, Tertullien en signale les dangers et en réprouve l'abus. Ces deux points de vue ne se contredisent pas. On peut concilier de la même manière les jugements des Pères sur la philosophie grecque et ses rapports avec la théologie chrétienne. Clément et Origène font ressortir les analogies ; Irénée et Tertullien sont plus frappés des oppositions : les premiers appellent la sagesse humaine à déposer en faveur de la vérité, ils espèrent se servir utilement de ses méthodes et de ses doctrines dans l'intérêt de la démonstration évangélique ; les seconds redoutent l'invasion des faux systèmes dans la théologie, et cherchent à défendre l'intégrité de la foi contre l'influence du paganisme philosophique. Ici encore le désaccord n'est qu'apparent. Ce que Tertullien condamne, Clément d'Alexandrie le repousse également ; et, quant aux principes de Clément sur la valeur de la science et le concours de la philosophie, Tertullien, sans les formuler théoriquement, ne les rejette nulle part, et sait même, au besoin, les mettre en pratique dans la réfutation des hérésies.

Au reproche de corrompre le dogme en y mêlant des doctrines étrangères, les gnostiques répondaient que ni Jésus-Christ ni les Apôtres n'avaient dit toute la vérité ; que leur enseignement, tel que la Tradition l'avait transmis, offrait des lacunes à combler ; que Jésus-Christ lui-même invitait ses disciples à des recherches ultérieures et leur en promettait le succès. Ils interprétaient de cette manière le texte de l'Évangile : « Cherchez et vous trouverez. » Tertullien réprouve cet esprit d'investigation transporté dans le domaine de la foi, mais il le réprouve dans le sens hérétique. Pour bien saisir sa pensée, il faut distinguer deux sortes de recherches : celle qui précède la foi et celle qui la suit. La première est nécessaire, dit Tertullien : celui qui ne connaît pas Jésus-Christ ou ne croit pas encore à sa divinité, doit chercher la lumière jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée. C'est aux Juifs incrédules et à tous ceux qui n'ont pas foi en sa mission que Jésus-Christ adresse ces paroles : *Quærite et invenietis* (1). Mais toute recherche est-elle interdite à celui qui croit ? Ici encore une nouvelle distinction est nécessaire, selon que l'on se propose ou d'ajouter des vérités nouvelles au dépôt de la révélation, ou simplement d'arriver à l'intelligence, à la démonstration scientifique de la vérité reçue par la foi. Dans le premier cas, qui était celui des gnostiques, la recherche est injurieuse à Jésus-Christ, dont elle suppose la doctrine insuffisante ; elle est contraire à l'essence même de la foi, qui ne peut avoir d'autre objet que la parole de Dieu ; enfin elle compromet l'intégrité du dogme par le mélange des opinions humaines. Voilà la pensée de Tertullien : « Nous n'avons pas, dit-il (2), besoin de curiosité après Jésus-Christ, ni de recherche après l'Évangile. Quand nous croyons, nous ne voulons plus rien croire au delà ; nous croyons même qu'il n'y a plus rien à croire. » Il ajoute plus bas : « Il faut chercher ce que Jésus-Christ a enseigné, tandis que vous n'avez pas trouvé et jusqu'à ce que vous ayez trouvé. Vous avez trouvé quand vous avez cru, car autrement vous auriez continué de chercher. En croyant, vous mettez fin à toutes vos recherches : le fruit même de vos travaux, quand vous l'avez recueilli, vous avertit de vous arrêter. Voilà aussi le terme que vous a marqué Celui qui vous ordonne de ne croire, et par consé-

(1) *Præscript.* c. VIII. Ce passage (Matth., VII ; Luc, XI) n'a pas le sens que lui prêtent les hérétiques et que Tertullien prend la peine de réfuter. Il ne s'agit pas ici de recherche d'esprit, d'examen, de discussion, mais des demandes que nous devons faire au Père céleste, avec l'assurance d'être exaucés. Jésus-Christ veut nous inspirer une ferme confiance en Dieu, et nous apprendre la nécessité et la puissance de la prière.

(2) *Ibid.*, c. X.

quent de ne chercher que ce qu'il a enseigné. » Ces paroles font clairement connaître le genre de recherches que blâme Tertullien. Jésus-Christ nous a révélé tout ce qu'il nous importe de savoir dans l'ordre du salut; il est la vérité absolue, le seul maître que nous devions consulter; sa doctrine n'a pas besoin d'être complétée par des éléments venus d'ailleurs. « Où chercherions-nous? dit Tertullien (1). Chez les hérétiques, où tout est étranger, tout est opposé à la vérité chrétienne, et avec qui il nous est défendu de communiquer? »

Quant au travail de la raison, qui a pour objet la conception scientifique du dogme dans les limites de la foi et suivant la régle invariable de la Tradition, Tertullien, sans y attacher le même prix que les Pères alexandrins, se garde bien toutefois de le condamner. Il permet de discuter, de donner essor à l'activité de l'esprit, sous la seule condition que la règle de la foi n'en recevra aucune atteinte (2). Et lui-même, dans la défense des dogmes attaqués par les hérétiques, tels que la Trinité, la Résurrection, etc., appelle à son aide les ressources de la dialectique, et se livre à des considérations qui dépassent de beaucoup le niveau de la foi vulgaire. Cependant, même dans les concessions qu'il est forcé de faire à la méthode de discussion, on voit percer la défiance qu'elle lui inspire. Il redoute pour la sincérité de la foi l'inquiète curiosité de l'esprit, l'amour de la vaine gloire, les illusions de l'orgueil. « Si vous savez ce que vous devez savoir, dit-il (3), il vous est plus avantageux d'ignorer le reste, de peur d'apprendre ce que vous ne devez point savoir. Jésus-Christ a dit : Votre foi vous a sauvés (4), et non pas l'examen et la discussion des Écritures. La foi consiste à ne pas se départir de la règle. La loi qui l'ordonne est formelle, et le salut est attaché à l'observation de la loi; la discussion vient de la curiosité et aboutit à la stérile gloire de passer pour docte. Que la curiosité cède à la foi, et la vaine gloire au salut. »

Tertullien n'a pas une idée suffisamment nette et précise de la théologie spéculative; il ne distingue pas assez clairement la vraie science de la gnose hérétique : aussi paraît-il les envelopper dans un commun anathème; en réalité, il n'en veut qu'à la gnose rationaliste. Il faut tenir compte aussi de son genre d'éloquence et de la rudesse de son style : l'impétuosité de son imagination, l'énergie un peu sau-

(1) *Præscript.* c. X. — (2) *Ibid.*, c. XIV. — (3) *Ibid.* — (4) Matth. IX.

vage de sa nature ne lui laissent pas toujours le calme nécessaire pour mesurer la portée de ses expressions. Que n'a-t-on pas dit à propos du fameux *credo quia absurdum, credo quia impossibile ?* On a reproché à Tertullien, non-seulement d'opposer la foi à la science, mais de tirer de cette opposition une preuve de la divinité du Christianisme. La violence de l'expression lui servait de correctif. Quoi ! Tertullien aurait déclaré le Christianisme absurde aux yeux de la saine raison et fait valoir cette absurdité même comme le plus solide fondement de sa croyance ! Mais lui-même a entrepris de justifier la religion chrétienne, et montre l'accord de la raison avec la foi ; il prouve la haute antiquité des Écritures, l'inspiration surnaturelle des Prophètes, la divinité de Jésus-Christ ; puis il invite les païens à peser la valeur de ses arguments. « Examinez, dit-il (1), si le Christ est vraiment Dieu, si la croyance à sa divinité corrige et rend meilleurs ceux qui la professent. Si cela est, il s'ensuit qu'il faut mettre les objets de votre culte au rang des fausses divinités. » Ailleurs (2), il déclare téméraire toute croyance dont on n'a pas reconnu et vérifié les fondements. Que signifie donc le *credo quia absurdum ?* L'absurdité dont il s'agit n'a rien de flétrissant pour la foi ; elle n'est autre chose que la folie de la Croix dont parle l'Apôtre. Le mystère du Verbe incarné contredit la fausse sagesse de l'homme charnel ; loin d'en rougir, le chrétien doit au contraire s'en glorifier : car la sagesse du monde est folie devant Dieu. Tertullien n'a donc fait que traduire à sa manière la pensée de saint Paul.

On ne doit pas s'attendre à rencontrer chez lui un grand fonds de bienveillance à l'endroit des philosophes païens : il retrouvait dans leurs doctrines la source où avaient puisé les hérétiques. « La philosophie, qui entreprend témérairement de sonder la nature de Dieu, a inspiré toutes les hérésies : de là viennent les Éons, et je ne sais quelle forme bizarre, et la trinité humaine de Valentin, qui avait été platonicien ; de là le Dieu bon et indolent de Marcion, ancien disciple des stoïciens. Les épicuriens disent que l'âme est mortelle. Toutes les écoles de philosophie s'accordent à nier la résurrection des corps. La doctrine qui identifie Dieu et la matière vient de Zénon. Parle-t-on d'un dieu de feu ? on suit Héraclite. Les philosophes et les hérétiques traitent les mêmes sujets et s'embarrassent dans les mêmes questions..... Qu'y a-t-il de commun entre Athènes et Jérusalem, l'Aca-

(1) Apologet. c. XXI. — (2) Nihil interim credam nisi nihil temere credendum, temere porro credi quodcumque sine originis agnitione creditur. (Adv. Marc., l. V, c. I).

démie et l'Église, les hérétiques et les chrétiens? Notre doctrine vient du portique de Salomon, qui nous a enseigné à chercher Dieu avec un cœur simple et droit. Avis à ceux qui voudraient nous imposer un christianisme stoïcien, platonicien et dialecticien (1). » On ne peut rien conclure de ces paroles contre l'usage légitime de la philosophie dans l'étude de la religion. Tertullien veut, avant tout, conserver au Christianisme son caractère de vérité absolue, à la foi son intégrité, à la Tradition ses prérogatives ; ce qu'il condamne à juste titre, c'est la confusion des doctrines humaines avec l'enseignement divin, c'est l'interprétation du dogme livrée aux caprices de l'esprit philosophique.

Les développements dans lesquels nous venons d'entrer nous dispensent de nous étendre longuement sur la doctrine de saint Irénée, identique pour le fond à celle de Tertullien, quant à la manière de concevoir les rapports de la raison avec la foi. Irénée, lui aussi, combat la gnose, mais la gnose hérétique, celle qui part de principes antichrétiens et prétend introduire, à l'usage des parfaits, un christianisme ésotérique, en opposition avec la croyance commune de l'Église. Il ne faut pas chercher la vérité ailleurs que dans l'Église, où les Apôtres l'ont mise comme en dépôt : voilà, selon saint Irénée, le fondement inébranlable, en dehors duquel il n'y a plus que le sable mouvant des opinions humaines. Du reste, bien loin de proscrire le travail de la réflexion scientifique, il reconnaît qu'il est louable de s'exercer dans la recherche des mystères et des attributs de Dieu (2); mais il y met trois conditions. La première regarde l'intention qui doit diriger l'esprit : on ne doit s'efforcer d'approfondir les mystères de la nature divine qu'afin de l'aimer davantage et non pour satisfaire une vaine curiosité. La seconde a pour objet la règle que le théologien ne doit jamais perdre de vue pour ne point s'égarer dans ses recherches : c'est de prendre pour guide l'Écriture inspirée par le Verbe de Dieu et par son Esprit (3). La troisième est de se mettre en garde contre la présomption qui se flatte de pénétrer les secrets de l'essence infinie (4). « Comment, dit-il (5), comprendrions-nous la nature des choses spirituelles et célestes, nous qui ne connaissons pas même la cause naturelle d'une infinité d'effets qui se passent sous nos yeux? » La sagesse de ces précautions est évidente : elles ont pour

(1) *Præscript.* c. VII. — (2) *Adv. Hæres.*, I, X, 3. — (3) *Ibid.*, I, IX, 4. — (4) *Ibid.*, II, XXV, 3 et 4 ; XXVI, 1. — (5 *Ibid.*, II, XXVIII, 3.

but, non de comprimer l'essor de la pensée, mais de le diriger ; non d'étouffer la discussion, mais d'en préparer le succès.

§ IV

Ce fut dans l'École d'Alexandrie que se développa l'idée la plus large et la plus compréhensive de la science chrétienne. Cette ville devint, dès le premier siècle de notre ère, le siége principal de l'érudition grecque, le centre d'où le mouvement philosophique, connu sous le nom de Néoplatonisme, gagna bientôt la Grèce et l'Italie. La nécessité de défendre le Christianisme contre les maîtres de la philosophie et des lettres païennes fit une loi aux docteurs chrétiens de modifier la forme de leur enseignement selon les exigences de la démonstration scientifique. Les besoins de la polémique, l'influence du milieu intellectuel et de l'éducation philosophique et littéraire, les efforts des néoplatoniciens pour restaurer le paganisme sur la base de la philosophie, toutes ces causes imprimèrent aux travaux de l'École d'Alexandrie la direction spéculative qui est leur cachet particulier, et aboutirent à la conception d'un christianisme à la fois positif et rationnel, où les fragments de vérités disséminés dans les doctrines antérieures reçoivent leur consécration et leur complément. Telle est la pensée fondamentale qui domine les écrits de Clément et de son disciple Origène.

Il y a, selon Clément, deux degrés dans la connaissance religieuse : la foi proprement dite, et la *gnose*, ou la science de la foi et de son objet. La première s'attache à la révélation et aux vérités qu'elle renferme, sans réclamer d'autre raison ni d'autre garantie que l'autorité de la parole divine. Ce qu'elle cherche avant tout dans les enseignements du Sauveur, c'est l'aliment de la piété, le fondement de l'espérance et la règle de la vie. La gnose veut pénétrer plus avant dans la connaissance des dogmes ; elle les soumet à l'analyse, en recherche les causes et les preuves intrinsèques : c'est la conviction raisonnée de la vérité acceptée par la foi (1). Nous avons déjà fait connaître la théorie de Clément sur le rapport de la croyance au savoir ; quelques citations achèveront de mettre sa pensée dans tout son jour. Il se sépare profondément des herétiques, qui déclaraient la gnose indépendante de la règle traditionnelle. Pour lui, la foi n'est pas seulement un point de départ, une forme passagère destinée à disparaître devant les

(1) *Strom.* VII, p. 865.

clartés de la science, comme les ombres du crépuscule au lever du soleil ; elle en demeure la base, la règle permanente. La foi est le commencement de la science et celle-ci le complément de la foi, ou, pour mieux dire, l'une n'est jamais entièrement séparée de l'autre (1) ; si elles diffèrent, c'est uniquement par le degré de clarté dans la connaissance. Il ne faut donc pas considérer la gnose comme l'affranchissement de l'esprit à l'égard de l'Écriture et de la Tradition. Le vrai gnostique, dit Clément, est celui qui a blanchi dans l'étude des Livres saints et conservé fidèlement la règle de la tradition dogmatique des Apôtres et de l'Église (2).

Ce qui précède nous aide à comprendre pourquoi Clément semble accorder le premier rang tantôt à la foi, tantôt à la science. Cette apparente contradiction tient à la différence des points de vue sous lesquels il envisage la question. Contre les gnostiques, il montre la dignité, l'excellence et la force de la foi ; il la décrit comme *la soumission de l'esprit et du cœur à la parole vivifiante du Verbe* (3), comme un don divin, une force surnaturelle, par laquelle Dieu se manifeste à nous (4). C'est la pierre angulaire de la science, dont elle fournit les matériaux et demeure le critérium (5). La foi n'est pas une forme provisoire de la connaissance, à l'usage des hommes charnels, mais le bien commun de tous les chrétiens, puisque par elle nous devenons tous, au même titre, enfants de Dieu et disciples du *Logos*. Clément rejette la distinction des hommes charnels et des spirituels au sens des gnostiques (6) : il met donc la foi divine bien au-dessus de la science considérée comme l'œuvre du raisonnement humain. Quant à la vraie science chrétienne, distincte, à la vérité, mais non séparée ni indépendante de la foi, elle l'emporte, au point de vue de la connaissance, sur la foi simple et nue du commun des chrétiens : car elle n'est autre chose que la foi elle-même, perfectionnée par l'intelligence de son objet. Il n'y a point de contradiction réelle entre ces jugements.

Il s'en faut, d'ailleurs, que les idées de Clément sur la question qui nous occupe offrent toujours la précision et la clarté désirables. Certains points, ceux qui piquent le plus la curiosité, sont laissés dans le vague : on voudrait, par exemple, quelques éclaircissements sur la portée et les limites de la recherche scientifique en théologie. Comment, par quels moyens, dans quelle mesure la spéculation ratio-

(1) *Strom.* II, 157. — (2) *Ibid.*, VII, 676. — (3) *Ibid.*, II, p. 156, 160. — (4) *Ibid.*, I, 288. — (5) *Ibid.*, II, 157, 364 et seqq.; VII, 310. — (6) *Pædag.* I, VI.

nelle appliquée à l'étude des mystères peut-elle en dissiper l'obscurité, en démontrer la possibilité, la convenance, la nécessité ? Voilà ce qu'on chercherait en vain dans les écrits du docteur alexandrin. On peut lui appliquer ce que nous avons dit précédemment des Pères de l'Église à l'époque où nous sommes arrivés : il ne distingue pas nettement, par leurs caractères objectifs et essentiels, les deux ordres d'intelligibles : l'intelligible naturel, accessible à la raison, et l'intelligible surnaturel, dont la connaissance n'a pu venir que de la révélation. Ce défaut de clarté, qui tient, chez Clément, à une vue incomplète du surnaturel, rèparaît dans sa théorie des rapports de la philosophie grecque avec la théologie. En voici le résumé :

Il partage sans réserve les idées de saint Justin et des Pères apologistes sur l'origine, la valeur et l'usage de la philosophie ; il lui attribue un rôle providentiel, et combat fortement l'opinion qui la regarde comme l'œuvre du démon. Lui assigner une telle origine, c'est, dit-il, blasphémer contre la Providence. Les philosophes ont été les instruments dont Dieu s'est servi afin de préparer les hommes à l'avènement de Jésus-Christ. Il n'a pas voulu que la vérité religieuse pérît entièrement étouffée par les ténèbres de l'ignorance et des passions. Pour en assurer la perpétuité, il a donné la loi aux Juifs et la philosophie aux Grecs. « Avant l'avènement du Seigneur, la philosophie était nécessaire aux Grecs pour acquérir la justice ; aujourd'hui encore elle est utile à la piété et dispose à la foi ceux qui veulent y arriver par la démonstration..... Tout bien vient de Dieu, tantôt directement, comme l'Ancien et le Nouveau Testament ; tantôt d'une manière indirecte, comme la philosophie. Il est donc très-vraisemblable que celle-ci a été donnée aux Grecs, comme la Loi aux Juifs, avant que le Seigneur les appelât à la foi, pour faire leur éducation et les conduire à Jésus-Christ. Ainsi la philosophie est une préparation aux choses dont l'accomplissement devait être l'œuvre du Christ (1). »

Dans ce passage et d'autres encore, Clément semble mettre la philosophie et l'Ancien Testament sur la même ligne, et leur attribuer une égale autorité. En rattachant leur commune origine au gouvernement divin de la Providence, il n'avance rien que d'exact : car il est hors de doute que les étincelles de vérité conservées chez les païens, soit dans les religions populaires, soit dans les systèmes philosophiques, devaient servir, selon les desseins de Dieu, à ména-

(1) *Strom.* I, v, 331.

ger au Christianisme un accès plus facile dans les esprits. Quand Clément ajoute que le seul auteur de la vérité philosophique est le Verbe, celui dont saint Jean a dit qu'il éclaire tout homme venant dans ce monde, il est d'accord avec saint Justin et tous les Pères. Mais a-t-il insinué que les philosophes païens fussent inspirés au même titre que les prophètes hébreux ? Rien n'autorise à lui imputer une aussi folle exagération : il distingue la révélation universelle du Verbe par la raison et le monde visible, et la révélation directe et positive, faite aux seuls écrivains sacrés ; il met, d'ailleurs, la philosophie grecque bien au-dessous de la révélation chrétienne. Sans doute, les Grecs ont reçu quelques parcelles de vérité (1) ; mais la philosophie n'a pas su les conserver pures et sans alliage : partout, dans les systèmes de la sagesse humaine, le bon grain est mêlé à l'ivraie (2). Or ces fragments épars çà et là ne suffisaient point à l'homme pour le conduire au salut : il a fallu que le Verbe fait chair vînt nous apporter ce qu'on chercherait vainement ailleurs, la vérité dans sa plénitude.

Cependant, l'avènement du Christ n'a pas rendu inutile le secours de la sagesse humaine. Ceci nous conduit à exposer les idées de Clément sur l'usage de la raison philosophique en théologie. La révélation divine peut sans doute se passer de la science naturelle : elle se suffit et n'a rien à emprunter à des sources étrangères. La philosophie n'est donc pas nécessaire à tous les fidèles, mais à ceux-là seulement qui aspirent à la science de la foi ; elle est à la théologie ce que la grammaire est aux autres branches de la connaissance : un exercice préparatoire, une condition et un moyen. Clément accuse d'un faux zèle ceux qui, voulant tout attendre de la foi, regardent comme perdu le temps consacré à l'étude de la dialectique et de la physique ; il les compare à des gens qui comptent sur la vendange sans avoir pris soin de cultiver la vigne (3). De même, dit-il encore, que le laboureur arrose la terre avant de lui confier la semence, ainsi la science des Grecs prépare l'esprit à recevoir la semence spirituelle (4). Il ne cherche point d'ailleurs à déterminer d'une manière plus précise la nature ni les limites du concours de la raison en théologie. Voici, autant qu'il est possible de coordonner ses idées en cette matière, les trois principaux avantages qu'il attend de la culture philosophique : 1° elle développe et fortifie les facultés et les rend plus aptes à la science de la foi ; 2° elle fournit au théologien des armes pour défen-

(1) *Cohort.* c. VII. — (2) *Strom.* VI, 238. — (3) *Ibid.*, I. — (4) *Ibid.*

dre la religion contre les attaques des incrédules et des hérétiques; 3° elle est d'un grand secours pour quiconque veut creuser plus avant dans la notion des mystères, découvrir leurs rapports et leur connexion, ramener les conséquences aux principes et la variété à l'unité, en un mot, réduire la théologie en un corps de doctrines selon les règles de la forme scientifique. Clément, comme on voit, insiste principalement sur l'usage formel de la philosophie ; il lui demande, non pas d'enrichir le domaine de la foi par des éléments nouveaux, mais d'éclaircir, de développer et de coordonner les données préexistantes contenues dans le dépôt de la révélation.

Jusqu'à présent, nous avons parlé de la philosophie en général et des services qu'elle est appelée à rendre à la théologie. On demandera maintenant si Clément laisse percer quelque préférence pour une philosophie particulière. Nous avons déjà posé la question en parlant des Pères apologistes; nous ferons encore ici la même réponse. Comme tous ses contemporains, Clément d'Alexandrie est éclectique, cherchant la vérité dans toutes les doctrines et s'empressant de la recueillir, ou plutôt de la reconnaître et de la signaler, partout où il la rencontre. Il croit que tous les systèmes contiennent le vrai et le faux dans des proportions diverses, mais que, chez Platon, la part du vrai est plus large que chez les autres : aussi l'appelle-t-il « le philosophe selon les Hébreux, » persuadé, avec saint Justin, qu'il a fait de nombreux emprunts aux livres de l'Ancien Testament. Du reste, bien loin de compter le platonisme et la philosophie en général parmi les sources de la théologie chrétienne, il se sert du Christianisme comme d'une règle d'appréciation pour juger les divers systèmes et faire à chacun d'eux la part du vrai et celle du faux. Telle est aussi, comme on l'a vu, la conviction unanime des Pères sur le rapport de la philosophie avec la révélation, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament.

Nous finirons par une dernière remarque concernant le côté pratique de la doctrine de Clément. Les gnostiques exagéraient la valeur de la science en faisant consister la perfection dans la spéculation pure. Combattre ce préjugé et les conséquences qu'il entraîne, paraît être la préoccupation constante du docteur alexandrin : partout il rattache étroitement l'élément théorique à l'activité pratique, et le progrès dans la connaissance au développement de la vie chrétienne. Cette tendance est visible dans la manière dont il décrit la foi, son principe et ses effets. La foi, d'après lui, n'est pas seulement l'œuvre

de l'intellect, mais une soumission volontaire et une libre détermination; elle procède d'une cause morale et suppose certaines dispositions du cœur : l'amour du vrai et du bien, et, par suite, un mouvement de l'âme vers la justice chrétienne. Ce qui est vrai de la foi l'est plus encore de la science de la foi. La science est tout ensemble le principe et l'effet de la pureté morale. Clément développe cette assertion de Platon que la connaissance véritable doit être liée à la vertu, et qu'ainsi, le gnostique, à mesure qu'il progressera dans la contemplation du vrai, avancera d'autant plus dans l'amour et la pratique du bien. Clément va jusqu'à l'appeler un Dieu agissant matériellement dans un corps (1).

Ritter a très-bien saisi et résume avec une grande lucidité ce côté remarquable de la doctrine de Clément. « La pratique suit la théorie, comme étant le dernier et le plus haut développement de l'esprit. Les quatre degrés que ce Père distingue dans l'évolution de la vie chrétienne forment une succession absolument régulière : la foi pratique conduit à la connaissance, qui est d'un rang plus élevé; la connaissance conduit à l'amour pratique, et à cet amour se rattache la théorie la plus sublime, l'intuition de Dieu. Clément est ainsi conséquent avec son opinion que chaque degré de cette vie est un don de la grâce divine, et que la conscience intime de ces degrés doit aboutir à l'action et nous pousser au but suprême, l'unité spirituelle avec Dieu. L'objet de sa doctrine est de décrire le cours de l'évolution chrétienne, le chemin que suit le gnostique pour arriver à l'intuition de Dieu. On le voit maintenant : son but n'est pas d'élever la doctrine chrétienne à la hauteur d'une science par le seul secours de la philosophie grecque; il exhorte aussi ardemment à la vie et à l'action. Connaître et agir, savoir et vouloir, sont l'un avec l'autre dans une union intime; nos aspirations dans la vie spirituelle doivent nous conduire finalement à l'unité parfaite avec Dieu, par la contemplation de son être.... Cette doctrine diffère essentiellement de l'intuition des néoplatoniciens, qui cherchent aussi la fin suprême de l'âme, mais la regardent comme indépendante du libre développement de la volonté. Dans le système néoplatonicien, l'esprit n'aspire à aucune activité pratique; il s'efforce simplement de se détacher du monde sensible. Clément est fort éloigné de ces conceptions extravagantes de l'esprit oriental (2). »

(1) *Strom.* VII, 761. — (2) *Hist. de la philos. chrét.*, t. I, l. IV.

§ V

Nous arrivons à celui des Pères anté-nicéens qui, par l'élévation de son génie, sa vaste et profonde érudition, ses immenses travaux dans toutes les branches de la science ecclésiastique, a imprimé la plus puissante impulsion à la théologie spéculative. C'est ici surtout qu'il faut se rappeler la distinction de la théorie et de la pratique, et ne pas juger uniquement des principes d'Origène touchant les rapports de la science et de la foi d'après la manière dont il les applique à l'interprétation de l'Écriture, à la démonstration du dogme et à l'organisation systématique de la théologie.

Ses principes sont ceux de Clément; toutefois il est juste de remarquer que, s'il reproduit, quant au fond, les idées de son maître, c'est avec des développements et des preuves, une force de conception et de raisonnement qui lui assurent une incontestable originalité. Il fait mieux ressortir l'excellence et la nécessité de la foi, comme base de la science et de la vie chrétienne. Considérée dans son objet, la foi offre au travail de la pensée la matière la plus riche et la plus féconde. Le Christianisme, étant la manifestation de la raison absolue, est essentiellement raisonnable, et partant, susceptible d'un développement scientifique. La science chrétienne, telle que l'a conçue Origène, embrasse les quatre points suivants. Les Apôtres se contentent souvent d'affirmer; il faut prouver ce qu'ils avancent et en chercher la raison : démontrer, tel est le premier devoir imposé au théologien (1). Le second objet de la théologie spéculative est l'intelligence des éléments dogmatiques par la recherche des causes : il y a plusieurs choses dont les Apôtres nous apprennent l'existence, mais sans nous dire d'où elles viennent, ni pourquoi ni comment elles sont, donnant lieu ainsi à ceux qui aiment la sagesse d'exercer la sagacité de leur esprit et de montrer le fruit de leurs travaux (2). En troisième lieu, le vrai gnostique doit se proposer de compléter la doctrine chrétienne sur tous les points qu'elle a laissés dans l'obscurité et dans l'indécision. L'Écriture soulève une foule de questions dont elle ne donne pas la réponse : par exemple, en ce qui regarde

(1) Apostoli, fidem Christi prædicantes, de quibusdam, quæcumque necessaria crediderunt, omnibus manifestissime tradiderunt : rationem scilicet assertionis eorum relinquentes ab his inquirendam qui Spiritus dona excellentia mererentur. (*De princip.*)

(2) De aliis vero dixerunt quidem quia sint; *quomodo* autem aut *unde* sint, siluerunt, profecto ut studiosiores quique ex posteris suis, qui amatores essent sapientiæ, exercitium habere possent, in quo ingenii sui fructum ostenderent. (*Ibid*).

l'origine de l'âme humaine; est-elle transmise des parents aux enfants par la génération, ou vient-elle de Dieu par une création immédiate au moment de son union avec le corps? La révélation chrétienne nous apprend que le monde a commencé d'être et qu'il cessera un jour d'exister; mais qu'y avait-il avant et qu'y aura-t-il après lui (1)? L'Écriture garde là-dessus un profond silence. C'est au théologien de combler ces lacunes en appelant à son aide la philosophie et le raisonnement. On ne peut se dissimuler qu'Origène s'engage ici dans une voie semée d'écueils. Que la raison cherche à suppléer au silence de la foi, et se livre à des conjectures plus ou moins vraisemblables sur des problèmes dont il a plu à Dieu de se réserver la solution, il n'y a là rien dont l'orthodoxie doive s'alarmer, pourvu toutefois qu'on laisse à ces conjectures leur vrai caractère, et qu'on se garde bien d'ériger en dogme les résultats d'un raisonnement purement humain. Là est le péril, et Origène ne l'évitera pas toujours. Sous le prétexte de compléter l'enseignement apostolique, il essayera d'introduire dans la théologie des éléments étrangers, contraires même à l'esprit du Christianisme, et suscitera des controverses dont l'écho prolongé troublera encore l'Église trois siècles plus tard.

Le complément de la tâche imposée au théologien consiste à réunir les éléments de la dogmatique chrétienne en un corps de doctrines, et à les coordonner dans un ensemble harmonieux, où chaque partie occupe la place que lui assignent ses rapports naturels avec le tout. Et sous le nom d'éléments il faut entendre, non-seulement les dogmes définis, les principes proprement dits, tels qu'ils sont immédiatement donnés dans l'Écriture et dans la Tradition, mais les conséquences déduites de ces principes à l'aide du raisonnement (2). Du reste, Origène partage la manière de voir de Clément sur la philosophie grecque, son origine, son rôle providentiel comme préparation au Christianisme, l'application de ses doctrines et de ses méthodes à la démonstration scientifique des vérités de la foi. Il n'y a donc pas lieu de nous y arrêter plus longtemps. Remarquons en passant que son estime pour les Sages de l'antiquité ne va pas

(1) *De princip.* — (2) *Ibid.*, n. 10. Oportet igitur velut elementis ac fondamentis hujusmodi uti secundum mandatum quod dicit : Illuminate vobis lumen scientiæ (Osee, x, 12) omnem qui cupit seriem quamdam et corpus ex horum omnium ratione perficere, ut manifestis et necessariis assertionibus de singulis quibusque, quid sit in vero rimetur, et unum, ut diximus, corpus efficiat exemplis et affirmationibus, vel his quas in sanctis Scripturis invenerit, vel quas ex consequentiæ ipsius indagine ac recti tenore repererit.

jusqu'à les égaler aux Prophètes et aux Apôtres. Il consacre le sixième livre de son ouvrage contre Celse à montrer combien la doctrine de l'Évangile et des écrivains sacrés dépasse en vérité et en grandeur ce que les philosophes et Platon lui-même ont dit de plus relevé sur les devoirs de l'homme et les attributs de Dieu.

Origène ne se contente pas de tracer les règles de la science chrétienne; il joint l'exemple au précepte. Nous ne pouvons le suivre ici dans ses innombrables travaux comme exégète et comme théologien : ses opinions particulières sur divers points de dogme et son système d'interprétation biblique fourniraient matière à une discussion qui dépasserait de beaucoup les limites de cet article. Nous n'examinerons pas si toutes les critiques dont il a été l'objet sont également fondées; il est néanmoins des accusations dont ses partisans n'ont pu réussir à le disculper entièrement : sa doctrine sur l'absolu, le νοῦς, le monde des idées, la préexistence et la chute des âmes, la nature et l'origine du monde matériel et le retour final de tous les êtres à Dieu, trahit d'une manière fâcheuse l'influence du néoplatonisme. Le traité *des Principes*, son plus important ouvrage, est le premier essai d'une théologie scientifique : essai hardi, mais prématuré, et qui, malgré un mérite éclatant, ne remplit qu'imparfaitement le but de son auteur. Des vides considérables, le silence gardé sur plusieurs points importants, tels que la mort expiatoire du Christ et les sacrements, le défaut d'ordre dans la distribution des matières, ne permettent pas de le regarder comme le système complet de la dogmatique chrétienne. Le temps de la synthèse théologique n'était pas venu : avant de coordonner l'ensemble, il faut étudier les détails; la théologie devait passer par un état fragmentaire avant de se constituer en corps de science.

§ VI

Dans le rapide exposé qui précède, nous avons dû laisser à l'écart bien des questions qui appartiennent à l'histoire de la philosophie chrétienne, mais ne rentraient pas directement dans le cadre de notre travail. Nous nous sommes, en effet, proposé d'étudier moins les opinions des Pères sur les points de controverse agités parmi les philosophes, que leur manière de concevoir les rapports de la science avec la théologie. Toutefois, comme la détermination de ces rapports touche de près à la question de l'origine et des principes de la connaissance de Dieu, nous n'avons pu l'en séparer entièrement, ni

exposer, d'après les Pères, les règles concernant l'usage de la raison dans l'étude de la théologie révélée, sans faire au moins quelqu'allusion à leur théorie des fondements de la théologie naturelle. Nous croyons d'autant plus utile de compléter ces courtes indications, que la matière est plus vivement controversée parmi les philosophes et les théologiens catholiques.

Ces controverses ont pour objet les liens qui unissent l'idée de Dieu, la certitude de son existence et la notion de ses attributs, aux autres éléments de la pensée, à l'expérience, aux axiomes universels, à la connaissance de l'homme et de l'univers. La question qui domine toutes les autres est celle-ci : l'existence de Dieu est-elle une vérité immédiate, innée au sujet pensant et logiquement indémontrable? ou bien une connaissance acquise par le travail de l'esprit sur des données préexistantes? On trouve, à ce sujet, parmi les philosophes, autant d'opinions que de systèmes différents sur le principe, les conditions et la méthode de la science en général. Toutefois, comme il n'y a, dans le fond, que deux solutions possibles du problème, on peut, en négligeant les points de vue accessoires, ramener la variété de ces doctrines à deux principales. L'une considère l'idée de Dieu comme la manifestation immédiate d'un principe antérieur à l'expérience, indépendant des procédés discursifs de la pensée; elle n'est ni formée ni acquise à l'aide du raisonnement : c'est un fait primitif, déterminé *à priori*, selon les uns, par l'essence même de la raison, et selon d'autres, par l'union directe et permanente de notre esprit avec l'intelligence infinie. L'opinion contraire, qui est celle des scolastiques, soutient que la connaissance de Dieu est l'œuvre du travail intellectuel; qu'elle procède des mêmes principes que la science en général, c'est-à-dire de l'expérience comme point de départ matériel et des vérités nécessaires comme principe formel de la démonstration.

Mais nous n'avons pas seulement l'idée de l'infini, nous affirmons la réalité de son objet : comment savons-nous qu'elle n'est pas une forme vide de la pensée? Nous retrouvons ici le dissentiment profond signalé tout à l'heure. Tandis que, selon les uns, l'existence de Dieu peut se démontrer dans le sens rigoureux du mot, par le raisonnement; selon les autres, l'adhésion de notre esprit à cette vérité fondamentale est, comme l'idée de l'infini, un fait primitif, une affirmation nécessaire, immédiate, indépendante de toute affirmation antérieure. Ces derniers, d'accord entre eux quant au principe, se

placent, dans l'application, à des points de vue très-opposés. Tous font de l'existence de Dieu l'objet d'une certitude immédiate : mais les uns, avec les psychologistes, en cherchent le principe dans la nature du sujet; les autres, avec Jacobi, dans l'impulsion du sentiment ; d'autres enfin, avec les ontologistes, dans l'Être divin lui-même, en tant qu'il se révèle directement à l'intuition de l'esprit humain. N'oublions pas les traditionalistes, dont la théorie peut se résumer dans les trois propositions suivantes : nécessité du langage comme condition de la pensée; nécessité de l'enseignement extérieur pour mettre la raison individuelle en possession du langage ; enfin, nécessité d'une révélation, c'est-à-dire de l'éducation divine du genre humain à l'époque de sa première apparition sur la terre.

Toutes ces opinions cherchent à s'abriter sous le patronage des Pères de l'Église, et se présentent armées de textes plus ou moins décisifs à l'appui de leurs prétentions. Les ontologistes interprètent dans le sens de l'intuition directe de l'absolu les passages où le Verbe divin est représenté comme la lumière des intelligences. Les *innéistes* reconnaissent leur théorie dans le *verbum seminale* (λόγος σπερματικός) de S. Justin, et partout où les Pères enseignent que la connaissance du Créateur est gravée dans notre nature intellectuelle. Ceux qui la font dériver du sentiment ou d'une sorte d'instinct rationnel, invoquent de préférence l'autorité de Clément et d'Origène. Les traditionalistes entendent de la révélation extérieure et positive, plus ou moins conservée chez tous les peuples, ce que disent les Pères de la lumière du Verbe éclairant tous les hommes. Enfin les partisans de la connaissance médiate montrent à leur tour les passages où il est question de l'esprit humain s'élevant du spectacle de la nature et de la considération des choses créées jusqu'à la Cause première de tous les êtres. Qu'y a-t-il de fondé dans ces prétentions rivales? les Pères sont-ils ontologistes, innéistes, traditionalistes, etc. ? La réponse à cette question exigerait une critique approfondie, non-seulement des textes allégués de part et d'autre, mais des principes et de l'esprit de la philosophie chrétienne dans les premiers siècles. Resserré dans les étroites limites de cet article, nous ne pouvons que formuler brièvement notre opinion, plus négative que positive, sur l'objet de la controverse.

Le Verbe est la lumière des intelligences, lumière incréée, immuable, dans laquelle seule notre esprit connaît les vérités éternelles; il ne s'agit pas simplement ici d'un fait, mais du principe et de la

loi nécessaire de l'intellection dans les être finis : telle est la doctrine constante des Pères de l'Église. Qu'est-ce à dire, s'écrient les ontologistes, sinon que les vérités absolues, et en particulier l'idée de Dieu, sont Dieu-lui-même immédiatement présent à la pensée et manifesté à la raison dans sa propre lumière? C'est, répliquent leurs adversaires, partir d'un principe vrai, pour aboutir à la plus fausse des conclusions : traduire ainsi les Pères, n'est pas interpréter leurs vrais sentiments, mais les dénaturer. Que Dieu, fondement nécessaire des vérités éternelles, soit en même temps la lumière qui éclaire toute raison finie et dans laquelle notre esprit connaît en quelque manière les choses intelligibles, tous les théologiens, tous les philosophes catholiques, en tombent d'accord; mais là n'est point la question : il s'agit de savoir comment la lumière dont Dieu est le foyer descend jusqu'à nous pour éclairer notre esprit et devenir la règle de nos jugements. C'est ici que l'on cesse de s'entendre. Les ontologistes répondent que l'Être divin se révèle directement et immédiatement à la raison. Selon les scolastiques, l'esprit de l'homme entre en participation de la lumière incréée d'une manière indirecte, à l'aide de l'abstraction exercée par l'entendement sur les données de l'expérience. Les choses finies ont été faites à l'imitation des exemplaires éternels contenus dans l'entendement divin : la vertu abstractive de l'intellect, appliquée aux représentations sensibles, fait pour ainsi dire ressortir l'empreinte des idées divines, en dégageant l'essence des conditions de l'individualité, et met ainsi notre esprit en possession d'idées semblables à celles de Dieu. Et cette merveilleuse faculté d'intellectualiser le sensible, qu'est-elle autre chose qu'une vertu dérivée, ou bien encore, selon l'expression de S. Thomas, une *ressemblance participée* de la lumière éternelle ? Ce n'est pas ici le lieu de discuter le problème quant au fond ; la question est purement historique : de quel côté devrons-nous ranger les Pères anté-nicéens? Or, la vérité est que leurs expressions, générales et indéterminées, les maintiennent en dehors de tout système exclusif; sans rien particulariser quant au mode de communication, ils parlent souvent de l'illumination de notre esprit par le Verbe, mais nulle part de l'intuition directe et immédiate de la vérité en Dieu même, comme base de la connaissance intellectuelle.

Les partisans de l'innéité paraissent mieux fondés à se prévaloir du témoignage des Pères. Selon saint Justin (1), la conviction de

(1) *Apol.* II, p. 6.

l'existence de Dieu est gravée dans notre nature (ἔμφυτος) : telle est la cause à laquelle Clément d'Alexandrie attribue l'universalité de l'idée de Dieu chez tous les hommes (1). Du reste, il emploie la même expression que saint Justin pour désigner l'innéité. La connaissance de Dieu, dit Tertullien, appartient à la constitution originelle de nôtre âme (2). Peut-on dire plus clairement que l'idée de Dieu est innée?

Les passages cités et d'autres encore où les Pères tiennent un langage analogue, signifient, en effet, que cette notion n'est pas un produit factice de la pensée, ni le résultat d'une combinaison arbitraire, mais qu'elle a ses racines dans notre nature et jaillit des profondeurs de l'âme humaine, sous l'empire d'une loi qu'il n'est pas au pouvoir de la volonté d'anéantir. Mais quelles sont ces racines? quel est le principe, ou, si l'on veut, le germe dont le développement engendre l'idée de Dieu et la ferme conviction de son existence? On peut répondre à cette question par une double hypothèse. La première suppose la notion actuelle de Dieu gravée par Dieu même dans notre esprit, où elle existe toute formée, quoique sourde et latente, dès le premier instant; le travail ultérieur de la pensée n'a d'autre objet que de la dégager des ombres qui l'obscurcissent et la dissimulent, en quelque sorte, au regard de la conscience. D'après la seconde hypothèse, l'idée préexiste virtuellement, non actuellement; elle sort de son principe, c'est-à-dire de la raison, comme l'effet sort de sa cause; la loi qui préside à sa naissance et à son développement est inhérente à notre nature et fait pour ainsi dire partie de l'être pensant: en deux mots, l'innéité peut s'entendre de l'idée actuelle ou de l'idée virtuelle. Comment les Pères l'ont-ils comprise? Selon nous, dans le second sens: leurs paroles, examinées sans parti pris, ne vont pas au delà. On a beaucoup disserté sur la valeur du mot grec ἔμφυτος, employé par saint Justin et Clément d'Alexandrie, et que les Latins traduisent ordinairement par *insitus*. Cette expression signifie une disposition, une qualité bonne ou mauvaise, implantée, profondément enracinée dans l'esprit ou dans le cœur. Saint Jacques recommande aux fidèles de « recevoir avec douceur et docilité la parole qui a été entée en eux: τὸν ἔμφυτον λόγον, *insitum verbum* (3). » D'après Origène, c'est la corruption du cœur qui a implanté (ἐμφυτεῦσαι) dans l'esprit des païens la croyance à la divinité des

(1) *Strom.* V. n. 14. — (2) *De Testim. animæ*, c. V. — (3) C. I, v. 21.

idoles (1). Quand les Pères, pour démontrer l'existence d'un Dieu créateur, l'appellent une vérité gravée dans notre âme, ils ne veulent signifier autre chose sinon qu'elle découle de la loi originelle et constitutive de la pensée, et qu'on ne peut la répudier sans faire violence à notre nature intellectuelle. Voilà, au fond, à quoi se réduit ce qu'il y a de vrai dans le système des idées innées; la plupart des innéistes eux-mêmes n'exigent rien de plus.

La théorie du sentiment ou de la croyance rattache l'idée de Dieu, soit à un organe spécial qu'on nomme le sens divin, soit à l'impulsion irrésistible de notre nature raisonnable, soit au développement de l'instinct rationnel : sous des noms différents, c'est toujours le même principe qui se manifeste en vertu d'une nécessité purement subjective et se traduit par une croyance immédiate à la réalité de l'infini. Si les écrivains dont nous parlons se bornaient à affirmer le rôle du sentiment comme auxiliaire de la raison, ils seraient d'accord avec l'expérience : la conscience morale n'attend pas le travail de la réflexion et tient lieu souvent de l'évidence rationnelle. Mais ils vont plus loin, et refusent au raisonnement le pouvoir de démontrer l'existence de Dieu. Celui des Pères dont ils invoquent le plus volontiers le témoignage est Clément d'Alexandrie. On cite de nombreux passages où il représente la foi comme étant le fondement de la science en général, et en particulier de la science de Dieu et des choses divines. Pour tirer parti de ces textes dans l'intérêt du système qu'on prétend y découvrir, il faudrait prouver deux choses : 1° qu'il y est question de la connaissance naturelle de Dieu, et, par suite aussi, de la foi dans un sens purement naturel; 2° que cette expression, dans la pensée de Clément, signifie, comme chez les psychologistes, une impulsion subjective de la raison ou du sentiment, distincte et indépendante de l'évidence objective. Or, nous trouvons à ce sujet des affirmations bien tranchées, mais point de preuve qui résiste à un examen sérieux.

Il faut d'abord mettre à l'écart, comme étranger à la question, tout ce que Clément dit de la foi en tant que principe de la science chrétienne. La science chrétienne embrasse un ensemble de vérités supérieures à la raison; ici le critérium de la certitude est la parole divine acceptée par la foi. Mais cette foi, qui nous met en rapport avec Dieu comme auteur de l'ordre surnaturel, n'est ni l'instinct rationnel ni le sentiment inné des psychologistes; elle implique la *soumis-*

(1) *C. Cels.*, l. III, n. 40.

sion libre et volontaire de notre esprit à l'autorité de Dieu révélateur; Clément l'appelle une vertu divine, un don du Saint-Esprit. Or, la plupart des textes allégués en faveur du système de la croyance immédiate ont trait à la foi surnaturelle (1). et regardent la connaissance de Dieu en soi. Les mystères de l'essence infinie ne sont pas du domaine de la raison. « Nul n'a jamais vu Dieu : le Fils unique, qui est dans le sein du Père, est celui qui nous l'a révélé. » (Joan., I, 18.)

Outre la foi divine, source de la science chrétienne, Clément admet encore une foi naturelle aux premiers principes, dont il fait la base et le point de départ de la science en général (2). Que veut dire ici le mot foi, et que faut-il entendre par les premiers principes? Évidemment il s'agit des axiomes universels, de ces vérités premières, indémontrables, qui dirigent la pensée dans toutes ses opérations. C'est un fait d'expérience qu'elles emportent l'adhésion irrésistible et immédiate de notre esprit; mais pourquoi transformer cette adhésion en un acte de foi? Clément voudrait-il faire entendre que l'évidence n'y a point de part, et que la certitude immédiate des vérités premières émane exclusivement d'un principe interne, d'une tendance subjective, en un mot d'une sorte d'instinct qui va de lui-même au-devant de son objet, sans y être attiré par la lumière de l'évidence? L'hypothèse en elle-même est fort peu vraisemblable, pour ne rien dire de plus. Il n'est pas besoin de recourir à je ne sais quelle impulsion de notre nature pour expliquer le fait de la certitude, surtout quand elle a pour objet les vérités premières, qui s'imposent à l'esprit par leur évidence intrinsèque. On ne croit pas à ces vérités, on les voit dans leur propre lumière; nous ne croyons pas, nous voyons clairement que le tout est plus grand que sa partie, qu'un fait ne peut arriver sans cause, etc. Il ne peut être ici question de croyance ni d'acte de foi : c'est dénaturer arbitrairement le sens de ces mots que de les appliquer à des jugements motivés par l'évidence. Si Clément s'en est servi dans le cas dont nous parlons, c'est que la signification n'en était point définitivement fixée comme elle a dû l'être depuis. Le mot πίστις, dans ses écrits, désigne tantôt la certitude fondée sur un témoignage extérieur, quand il dit, par exemple, que l'enseignement suppose la foi du disciple à l'autorité du maître (3), tantôt la connaissance immédiate des premiers principes, tantôt la ferme conviction en général, celle même qui s'attache à la conclusion évidente d'un raison-

(1) *Strom.* II, n. 5; V, n. 12; VII, n. 16, etc. — (2) *Ibid.*, II, n. 4. — (3) *Ibid.*, II, n. 4.

nement (1). Ainsi, dans sa pensée, la foi exclut si peu l'évidence, qu'elle en est souvent le produit.

Soit, dira-t-on; mais il n'établit pas moins une complète assimilation, au point de vue de la connaissance immédiate, entre l'existence de Dieu, premier principe dans l'ordre ontologique, et les axiomes universels, qui sont les premiers principes dans l'ordre logique; il met la cause première au nombre des vérités indémontrables (2). Oui, mais avec un peu d'attention on verra que les passages cités concernent uniquement la démonstration dite *a priori*, qui va de la cause à l'effet. Ce genre de preuve, tout le monde en convient, n'est point applicable au cas présent. Et la raison en est manifeste : Dieu ne dépend d'aucun principe; il est à lui-même sa raison d'être : il ne peut donc être prouvé *a priori*. Clément n'a pas voulu dire autre chose. « Toute chose, dit-il, doit être prouvée par ses principes; or, Dieu, l'Être incréé, n'a pas de principe (3). » Mais il s'est fait connaître par les effets de sa toute-puissance, et il a imprimé aux œuvres de ses mains le sceau de sa grandeur et de ses perfections souveraines. Le procédé qui remonte de l'effet à la cause n'est pas moins légitime que celui qui descend de la cause à l'effet. Il s'appuie d'une part sur un fait réel, objet de l'expérience; de l'autre sur une vérité nécessaire, universelle, fondée dans l'essence des êtres, celle-ci par exemple, que tout ce qui arrive a une cause; ou cette autre, qu'il ne peut y avoir dans l'effet plus de perfection que dans le principe. Loin de rejeter la preuve *a posteriori*, Clément, comme on le verra tout à l'heure, en fait le point de départ et le moyen de la connaissance naturelle de Dieu. Qu'il réserve, avec les philosophes grecs en général, le nom de démonstration proprement dite à la preuve *a priori*, cela importe peu et n'ôte au procédé contraire ni sa valeur ni son vrai caractère.

Un mot seulement du traditionalisme. On sait les vives controverses auxquelles a donné lieu la question de la nécessité, de l'influence et du mode d'action de l'enseignement traditionnel dans ses rapports avec l'origine et le critérium de la connaissance. L'esprit humain possède-t-il dans l'énergie native de ses facultés la raison suffisante de ses développements, au point que, livré à lui-même, il aurait pu créer le langage et s'élever par ses seules forces à la notion des vérités métaphysiques, morales et religieuses? Nous avons fait

(1) Voici ses paroles : « La démonstration consiste à rendre croyable ce qui ne l'est pas par le moyen de ce qui l'est déjà. *Strom.* VIII — (2) *Ibid.*, II, n. 4; V, n. 12. — (3) *Ibid.*

connaître la réponse des traditionalistes et les trois propositions qui la renferment. Ils invoquent en leur faveur le témoignage des Pères des premiers siècles sur la nécessité d'une révélation divine. Sans nous engager dans la discussion des textes particuliers, bornons-nous à une observation générale, dont chacun pourra aisément vérifier la justesse. Tous ces passages, interprétés dans leur vrai sens, ne prouvent rien de plus que l'impuissance morale de la raison, et, par suite, la nécessité morale de la révélation. La raison, livrée à elle-même dans son état présent, est moralement impuissante à connaître la vérité religieuse dans la mesure nécessaire à l'homme pour accomplir sa fin, même naturelle. Tel est l'enseignement unanime des Pères et des Docteurs. Du reste, ils n'ont pas traité la question au point de vue du traditionalisme proprement dit, dans le sens restreint du mot.

Venons maintenant aux partisans de la connaissance médiate. Leur théorie, disent-ils, est celle que saint Paul a formulée dans ces paroles de l'Épître aux Romains : « Les perfections invisibles de Dieu sont devenues visibles depuis la création du monde, par la connaissance que ses créatures nous en donnent (1). » Dieu ne se montre pas à nous dans cette vie tel qu'il est en lui-même, mais il se révèle par ses œuvres, *per ea quæ facta sunt*, et surtout par l'homme créé à son image. Les Pères ne font que reproduire et commenter le texte de l'Apôtre. Clément d'Alexandrie nous tiendra lieu de tous les autres. Son témoignage a d'autant plus de poids qu'il est généralement regardé comme celui des Pères qui se montre le plus favorable à la théorie de la connaissance immédiate de Dieu. Selon Clément, c'est par la considération des créatures que notre esprit, appuyé sur le principe de causalité, s'élève jusqu'à la connaissance du Créateur. Si la croyance en un Être souverain est gravée si avant dans tous les esprits, il faut, dit-il, en chercher la cause dans les effets de sa toute-puissance, qui se font sentir partout (2). Ailleurs, pour montrer comment l'idée de Dieu est naturelle à tous les hommes, il dit que la Providence, versant continuellement ses bienfaits sur tous, se fait ainsi connaître à tous (3). Il ajoute, dans un autre endroit, que si Dieu est infiniment au-dessus de nous par son essence, il en est très-rapproché par sa puissance, qui pénètre toutes choses (4). Si Pythagore, Socrate et Platon ont eu quelque connaissance du vrai Dieu, ils n'en sont pas uniquement redevables aux livres de Moïse et des Prophètes;

(1) I, 20. — (2) *Strom.* V, 14. — (3) *Ibid.*, n. 13. — (4) *Ibid.*, II, n. 2.

ils l'ont puisée aussi dans le spectacle des œuvres de Dieu, c'est-à-dire dans la considération des créatures, et en particulier dans l'étude de l'âme humaine (1). Aussi la fin suprême de la dialectique est-elle d'élever la raison, du plus bas degré au sommet de l'être, et de la contemplation du fini jusqu'à l'essence immuable, souveraine, infinie (2).

Ces passages, et beaucoup d'autres que nous omettons, laissent néamoins la question indécise, au moins sous un rapport. Ils établissent la possibilité d'une démonstration *a posteriori* de l'existence de Dieu. Tous les théologiens catholiques, à la suite des Pères, ont admis ce genre de preuve comme très-solide et très-concluant. En nier la valeur serait, pour le moins, une grande témérité. Mais la question reste entière quant à l'origine de l'idée de l'infini. Comment fait elle son apparition dans notre esprit? vient-elle immédiatement d'un principe supérieur? ou bien jaillit-elle spontanément du fond de notre nature? ou bien encore doit-on la regarder comme l'œuvre de l'intellect, agissant d'après la même loi qui préside à la formation de nos idées en général? Il ne faut pas demander aux Pères anténicéens la solution raisonnée du problème. Ils ont vu et signalé les divers principes de la connaissance de Dieu, l'influence de la lumière incréée, la loi constitutive de notre raison, l'impulsion du sentiment, l'enseignement traditionnel, l'expérience et le raisonnement: mais ils ne cherchent point à déterminer leurs mutuels rapports, ni leur mode d'action, ni la part qui revient à chacun d'eux dans le résultat final. Ils obéissent, en ce point comme en beaucoup d'autres, à la tendance éclectique de leur temps.

L'abbé THOMAS,
Chanoine, professeur de théologie.

(Sera continué.)

(1) *Strom.* V, n. 14. — (2) *Ibid.*, I, 28.

LE TREIZIÈME APOTRE

(3e article (1).

On sait que, vers le commencement de ce siècle, un écrivain, membre de l'Institut comme M. Renan, le sieur Charles-François Dupuis, entreprit de prouver, dans son *Origine de tous les cultes*, que Jésus-Christ n'avait jamais existé, pas plus que n'avaient existé les Apôtres; ce qui, par parenthèse, rendait assez extraordinaire l'établissement de la religion chrétienne. D'après ce savant, Jésus était le symbole du Soleil, et les douze Apôtres la figure manifeste des douze signes du Zodiaque. Il déploya pour soutenir cette thèse un assez lourd bagage de connaissances astronomiques. Et comme tout ce qui est impie trouve momentanément des badauds pour l'accepter et pour le prôner, Dupuis fut aussi célèbre pendant quelque temps qu'il est oublié aujourd'hui.

On dépensa beaucoup de savoir et l'on écrivit de gros livres pour le combattre.

Toutefois, rien ne valut le tout petit opuscule d'un esprit ingénieux qui appliqua à Napoléon et à ses douze maréchaux le système de Dupuis, et qui prouva de la même façon et avec les mêmes arguments *que Napoléon n'a jamais existé.* Ce coup d'épingle fut suffisant pour faire crever l'énorme vessie scientifique de Charles-François Dupuis.

Et, en vérité, je me dis à ce souvenir, que M. Renan ne vaut pas une réfutation plus sérieuse. Aujourd'hui l'irréligion s'est déclarée battue sur le terrain où l'auteur de l'*Origine de tous les cultes* avait porté le débat, et M. Renan repousse bien loin de lui le paradoxe insensé de Dupuis prétendant que Jésus-Christ n'a jamais existé. Non-seulement M. Renan reconnaît l'existence personnelle de Notre-Seigneur et celle des Apôtres, mais il admet la vérité d'un très-grand nombre de faits attestés par les Évangiles, et il nous les a racontés parfois lui-même dans la *Vie de Jésus* jusqu'aux plus minimes détails. Il sait trop bien l'histoire de Pilate, de Judas, d'Hérode, de Caïphe, pour ne pas accepter celle de Jésus et des Apôtres. Quant à la résurrection du

(1) Voir la *Revue* des 10 et 25 mai.

Christ, attestée et cent fois prouvée comme nous l'avons vu ; quant à sa vie sur la terre pendant quarante jours, il ne veut pas qu'on y croie, et il explique tout *par les hallucinations.*

Cette grande découverte historique a une portée bien plus grande que celle de Charles-François Dupuis, et l'on ne saurait trop la propager. Voilà donc que, convaincu moi-même à la fin à force de lire M. Renan, j'ai cru de mon devoir d'écrire suivant cette méthode l'*Histoire du retour de l'île d'Elbe*, histoire qui me conduira, je l'espère bien, à l'Institut.

Soyons humble cependant. Dans le récit de quinze à vingt pages que l'on va lire, *il n'y a pas trente phrases de moi :* tout est composé avec des phrases de M. Renan recueillies avec soin dans le volume que nous venons d'examiner. L'en tête de chaque chapitre, souvent même une lettre italique avant l'alinéa, donnent l'indication précise de la page, et chacun pourra vérifier. C'est, on le voit, un travail très-sérieux. Le lecteur qui voudra bien le méditer jusqu'au bout, aura l'idée *la plus exacte possible* du livre des *Apôtres* par M. Renan. Et il verra, — en même temps que la fécondité de cette méthode historique, qui s'applique à tout, — comment, jusques à moi, les historiens et le monde entier s'étaient grossièrement trompés sur l'événement singulier dont j'entreprends le récit, au nom de la Haute science, de l'Exégèse, de la Fine Critique, toutes choses inconnues ou méconnues avant M. Renan et avant moi.

Que nul ne s'avise de voir là-dedans une plaisanterie. Je me livre ici à la sereine contemplation de la vérité. Moi le premier, après M. Renan, je déplore qu'on ne connaisse l'histoire des événements *que par ceux qui y croient.* Il n'y a que le sceptique qui écrive l'histoire *ad narrandum* (1).

Il en est de la controverse politique comme de la controverse religieuse. « Cette controverse, dit M. Renan, est toujours de mauvaise foi, sans le « savoir et sans le vouloir. Il ne s'agit pas pour elle de discuter avec indé« pendance, de chercher avec anxiété ; il s'agit de défendre une doctrine « arrêtée, de prouver que le dissident est un ignorant ou un homme de « mauvaise foi. Calomnies, contre-sens, falsifications des idées et des textes, « raisonnements triomphants sur des choses que l'adversaire n'a pas dites, « cris de victoire sur des erreurs qu'il n'a pas commises, rien ne paraît « déloyal à celui qui croit tenir en main les intérêts de la vérité absolue (2).

(1) *Les Apôtres*, introd., p. XXIX.

(2) *Les Apôtres*, introd., p. LI. Convenez, honnête lecteur, que ceci est d'une belle audace.

« Quel but me suis-je donc proposé en écrivant ce qu'on va lire? Un « seul : trouver le vrai et le faire vivre, travailler à ce que les grandes « choses du passé soient connues *avec le plus d'exactitude possible* (!) *et* « *exposées d'une façon digne d'elles* (!!) La pensée d'ébranler la foi de « personne est à mille lieues de moi (!!!) Ces œuvres doivent être exécu- « tées avec une suprême indifférence, comme si l'on écrivait pour une « planète déserte. Toute concession aux scrupules d'un ordre inférieur est « un manquement au culte de l'art et de la *vérité* (1).

« Pour *moi, le jour où l'on pourrait me convaincre d'un effort pour attirer* « *à mes idées un seul adhérent qui n'y vient pas de lui-même, on me causerait* « *la peine la plus vive.* J'en conclurais ou que mon esprit s'est laissé trou- « bler dans sa libre et sereine allure, ou que quelque chose s'est appesanti « en moi, puisque je ne suis plus capable de me contenter de la joyeuse « contemplation de l'univers (2).

« Je m'en tiendrai invariablement à cette règle de conduite, la seule con- « forme à la dignité (?) du savant (??) Je sais que les recherches d'histoire « politique touchent à des questions vives, qui semblent exiger une solu- « tion. Les personnes peu familiarisées avec la libre spéculation ne com- « prennent pas les calmes lenteurs de la pensée; les esprits pratiques « s'impatientent contre la science, qui ne répond pas à leurs empresse- « ments. Défendons-nous de ces vaines ardeurs. *Gardons-nous de rien* « *fonder* (3). »

Tels sont les inébranlables principes qui m'ont guidé dans mon travail. *Les Apôtres* sont, comme on l'a vu, une œuvre sérieuse. J'entends placer en face, ou plutôt à côté, une œuvre de même valeur; et voilà pourquoi le très-savant récit qu'on va lire terminera la trop longue étude que je viens de consacrer à M. Renan.

LE RETOUR DE L'ILE D'ELBE

(Voy. Renan. — *Résurrection de Jésus-Christ*) (*a*)

« Peut-être Napoléon fut-il mis à mort à Fontainebleau par les agents des Bourbons. On redoutait l'exaspération de l'armée devant l'exécution de son Chef : aussi ne le fusilla-t-on pas, de peur du bruit, et ce fut par le poison qu'on s'en débarrassa (4). Le nouveau gouver-

(1) *Les Apôtres*, introd., p. LIII.
(2) *Ibid*, introd., p. LV.
(3) *Ibid*, introd., p. LXIII.
(*a*) *Ibid*, p. 28 à 30, *passim*.
(4) Y aurait-il une vague lueur de ceci dans le récit de M. Thiers, lorsqu'il dit que l'Empereur tenta lui-même de s'empoisonner avec une préparation composée par Yvan ?

nement et les alliés tinrent la chose absolument secrète (1), et laissèrent répandre le bruit qu'ils avaient envoyé l'ex-Empereur à l'île d'Elbe. Nous ne nous arrêterons pas à relever l'imprudence qu'il y aurait eu, de la part des Bourbons, à le laisser vivre, et l'imprudence plus grande encore de le reléguer à quelques heures de la France, à l'île d'Elbe. La légende est ici manifeste. Une règle absolue de la critique est de ne pas tenir compte de faits aussi impossibles.

« Toutefois il fut peut-être envoyé à l'île d'Elbe. L'autre hypothèse, quoiqu'irréfutable, est loin de satisfaire à tout. »

DISPOSITIONS DE L'ARMÉE

(Voy. Renan. — *Dispositions des Disciples.*) (*a*)

« L'armée n'avait à l'égard du retour aucune espérance arrêtée. Les sentiments dont les soldats se faisaient entre eux la naïve confidence, supposent même qu'ils croyaient tout fini. Ils pleurent leur Empereur, sinon comme un personnage vulgaire, du moins comme une personne dont la perte est irréparable. Ils sont tristes et abattus : l'espoir qu'ils avaient eu de le voir réaliser la conquête du monde est convaincu de vanité ; on dirait des hommes qui ont perdu une grande et chère illusion.

« Mais l'enthousiasme et l'amour ne connaissent pas les situations sans issue.

« Ils se jouent de l'impossible, et, plutôt que d'abdiquer l'espérance, ils font violence à toute réalité. Plusieurs paroles qu'on se rappelait du maître, celles surtout par lesquelles il avait prédit qu'on se reverrait dans le ciel des braves, pouvaient être interprétées en ce sens qu'il reviendrait.

« Il y eut un vide immense quand on le crut parti. Chaque soir, dans leurs longues veillées, à la vague lueur des clairs de lune, les soldats s'entretenaient des prodigieuses campagnes qu'ils avaient faites avec l'homme prédestiné ; on se rappelait les paroles des adieux de Fontainebleau. Pourquoi aurait-il dit de demeurer fidèle au drapeau, s'il n'avait pas dû revenir ? Tous les regards se portaient vers le Midi, du côté de cette Méditerranée des flots de laquelle il avait paru surgir tant de fois : d'abord quand il s'était levé du fond de son île de Corse (2), et plus tard quand il était revenu de

(1) Voyez *Manuscrit de* 1814, par le baron Fain, p. 394.
(a) *Les Apôtres*, p. 28 à 30, *passim*.
(2) *Histoire de Napoléon*, par Norvins, p. 9.

l'Égypte (1). L'esprit sage qui serait venu leur dire qu'il etait mort. se fût heurté et brisé contre une incrédulité générale. Dans les vagues formes des nuages qui venaient de la mer, on croyait distinguer les pans de sa redingote grise (*a*). Un homme pénétrant eût pu aisément deviner en ce moment que, tout impossible que cela fût, Napoléon reviendrait.

« (*b*) Un an se passa ainsi. Le sentiment d'une personne idolâtrée que l'on a perdue est bien plus fécond à distance qu'au lendemain de sa mort. Plus on s'éloigne, plus ce sentimentt devient énergique. L'image du défunt se transfigure, s'idéalise, devient l'âme de la vie, le principe de toute action. La mort est la condition de toute apothéose.

« (*c*) Reconnaître que Napoléon avait été vaincu, s'imaginer que son absence était autre chose qu'une stratégie, était le comble de l'absurdité.

« Ah ! sans doute, le génie de l'Empire se voile la face en son manteau de guerre. Oui, il reviendra. La Charte ne dit-elle pas : « Le « Roi règne, mais l'Empereur doit gouverner (2)? »

« Qu'est-ce que ce Louis XVIII qui porte la couronne? L'Empereur la reprendra et il remontera sur son trône d'où il est descendu. Et nous entendrons encore sa voix tonnante. Nous jouirons de nouveau de ses entretiens, et c'est en vain qu'ils s'en seront défaits.

« L'armée n'eut donc pas de choix entre le désespoir ou une affirmation héroïque. Ce fut elle, elle seule, qui durant cette année-là accomplit le vrai prodige et opéra le vrai retour : elle ressuscita Napoléon en son cœur par l'enthousiasme dont elle était remplie ; elle décida que Napoléon était revenu. L'enthousiasme chez ces âmes passionnées fut vraiment plus fort que l'absence ou que la mort ; et, comme le propre de la passion est d'être communicative, d'allumer à la manière d'un flambeau un sentiment qui lui ressemble et se propage indéfiniment, Napoléon, en un sens, à l'heure où nous sommes arrivés, est déjà revenu.

« (*d*) Une telle croyance était d'ailleurs si naturelle, que la foi des

(1) *Histoire de la campagne d'Égypte*, par le secrétaire de Kléber, p. 193.
(*a*) *Les Apôtres*, p. 5.
(*b*) *Ibid*, p. 37.
(*c*) *Ibid*, p 5.
(2) Le sens de l'original est un peu différent, mais c'est ainsi que les versions authentiques traduisent le passage.
(*d*) *Les Apôtres*, p. 2.

soldats aurait seule suffi pour la créer de toutes pièces, même sans prétexte extérieur. Il devait arriver pour Napoléon ce qui arrive pour tous les hommes qui ont captivé l'attention de leurs semblables : le monde, habitué à leur attribuer des vertus surhumaines, ne peut admettre qu'ils aient subi la loi injuste, inique, révoltante, de l'absence ou du trépas. Les héros ne meurent pas et ne s'en vont pas. La vraie existence, la vraie présence n'est-elle pas celle qui se continue pour nous au cœur de ceux qui nous aiment (1) ? Cet Empereur inouï avait rempli durant des années le monde de sa gloire : consentirait-on à le laisser pourrir au tombeau ou mourir d'ennui, au fond de sa fabuleuse île d'Elbe? Non. Il avait trop vécu dans le cœur de la Grande-Armée pour qu'on n'affirmât pas, après sa mort, qu'il vivait toujours (2).

« (*a*) Qu'un fait matériel, insignifiant, vienne favoriser les dispositions des esprits, et l'histoire du prétendu retour de l'île d'Elbe sera fondée à jamais.

« (*b*) Ce fut ce qui arriva, dans des circonstances qui, pour être en partie obscures, par suite de l'incohérence des traditions et surtout des contradictions qu'elles présentent, se laissent néanmoins saisir avec un degré suffisant de probabilité (3). »

APPARITION DE NAPOLÉON A CANNES

(Voy. Renan. — *Apparition de Jésus-Christ aux saintes femmes et à Pierre*) (*c*).

« Un jour, le 1er mars 1816, sur les bords de la Méditerranée, aux environs de la petite ville de Cannes, les soldats de la garnison s'entretenaient du sujet éternel de leur souvenir. L'épopée impériale revivait dans leur cœur et sur leurs lèvres. On s'indignait contre les souverains de l'Europe, lesquels, étant fils du même père que Napoléon et de la même mère, l'impératrice Lætitia, avaient agi si horriblement contre leur propre chair et leur propre sang (4). Quel-

(1) Voyez Ibn-Hischam, *Sîrat Errasoul*, édit. Würstenfeld, p. 1012 et suiv.

(2) Thiers, t. XVIII, p. 112. — Voyez surtout : *Mémoires manuscrits de Gortschakoff*, p. 19. (Biblioth. de Saint-Pétersbourg, 14e rayon, salle B.)

(*a*) *Les Apôtres*, p. 6.

(*b*) *Ibid.*

(3) Relire avec soin Thiers, Vielcastel, Nettement et M. le général Bersbokoff.

(*c*) *Les Apôtres.*

(4) Voir la *Vie de Jésus*, par Ernest Renan, p. 157. — Napoléon était, comme l'on sait, le frère consanguin de l'empereur Alexandre Ier de Russie, de l'empereur François d'Autriche, et de tous les souverains du monde. Les lettres qu'il a échangées avec eux contiennent toutes cette expression : « Monsieur mon frère. » Voyez la *Correspondance de l'Empereur Napoléon Ier*, publiée par ordre du gouvernement français ; Ducasse, *Mém.* et

ques femmes (des cantinières, probablement) exaltaient les soldats et s'exaltaient elles-mêmes avec quelques gouttes d'un vin très-noble (1). Était-il possible qu'il ne revînt pas? Le soleil dardait sur eux ses rayons ardents. Deux ou trois de ces femmes, étant allées se baigner les pieds dans la mer, en retournèrent tout effarées. Le froid de l'eau saisissant les pieds porte, comme l'on sait, le sang à la tête. Elles prétendirent avoir vu, sur un navire qui débarquait en ce moment, l'Empereur Napoléon en personne qui leur avait dit : « C'est moi-même : je viens me mettre à la tête de mes compagnons d'armes et délivrer la France! Dites à mes braves soldats que nous allons à Paris. »

« Persuadées que le débarquement s'opérait, les femmes coururent annoncer la grande nouvelle aux soldats. Tous étaient disposés à accueillir les récits les plus extraordinaires.

« (*d*) Toutefois les nouvelles données par les femmes et par un capitaine, qui de son côté croyait aussi avoir vu l'Empereur, ne trouvèrent qu'une incrédulité à peine dissimulée. Les récits, d'ailleurs, ne concordaient pas: les femmes, qui l'avaient vu à trois heures et demie, prétendaient qu'il avait son chapeau sur la tête; le capitaine, qui l'avait aperçu à quatre heures, disait au contraire qu'il le tenait à la main et s'essuyait le front (2).

« La conviction arrêtée de tout ce premier groupe fut que Napoléon était revenu.

« Il se produisait donc de grands doutes. L'assurance des femmes et du capitaine s'imposait aux autres.

« On était dans l'attente de visions nouvelles qui ne pouvaient pas manquer d'arriver, l'état des troupes étant d'ailleurs tout à fait favorable à la propagation de tels bruits. Dans le désarroi des esprits, la porte était ouverte aux plus féconds malentendus.

corresp. du roi Joseph. Cependant, il y a lieu de croire, d'après quelques lettres, que Bernadotte n'était que son cousin, bien qu'il lui dise fort souvent : « Monsieur mon frère. » Cf. Norvins et les *Mémoires* de Blücher. Thiers raconte les choses autrement; mais cela tient au parti pris de faire de Napoléon un parvenu, une sorte de plébéien monté au trône par des circonstances extraordinaires Le rôle de la critique est de ne pas tenir compte de ces affirmations et de les réduire à leur juste valeur, en n'acceptant que les documents originaux.

(1) Le vin de Provence est très-capiteux. La récolte de l'année précédente avait produit des vins plus alcooliques que de coutume. Consultez l'*Almanach du vigneron*, année 1814. *Biblioth. des Arts et Métiers*, chap. IX.

(*d*) *Les Apôtres*, p. 15.

(2) Ces contradictions inconciliables prouvent que la légende n'était pas encore élaborée. Voyez Marco Saint-Hilaire, *Souvenirs intimes du temps de l'Empire*, t. II, p. 211, ligne 4, *in fine*.

« (*a*) C'est le propre des états de l'âme où naissent ces sortes d'apparitions d'être contagieux (1). L'histoire de toutes les grandes crises de cette nature prouve que ces sortes de visions se communiquent dans une armée composée de gens de la même opinion : il suffit qu'un soldat affirme voir ou entendre quelque chose de surnaturel pour que les autres voient et entendent aussi (2). Il faut se rappeler d'ailleurs quel était le degré de culture intellectuelle des compagnons de Napoléon. Ce qu'on appelle une tête faible s'associe très-bien à l'exquise bonté du cœur. Aucun ne participait en rien à la science positive du temps. Une fois l'opinion du retour de Napoléon ébruitée, de nombreuses visions devaient se produire. Elles se produisirent en effet. »

APPARITION DE NAPOLÉON AU RÉGIMENT DE LA CÔTE

(Voy. Renan. — *Apparition de Jésus-Christ aux disciples réunis*) (*b*).

« Les soldats étaient justement, à ce moment-là, groupés autour du capitaine.

« Les documents que l'on a sont très-vagues. Il était 5 heures 32 minutes et quelques secondes. Chacun communiquait ses impressions et ce qu'il avait entendu dire. La croyance générale voulait déjà que Napoléon fût débarqué. Deux gardes nationaux vinrent raconter qu'il leur avait parlé et qu'il s'avançait. Le silence se faisait à l'approche du soir. Tous les petits bruits qui se produisaient par hasard étaient interprétés dans le sens de l'attente universelle. L'attente crée d'ordinaire son objet. La nature, à 5 heures 32 minutes, a d'ailleurs, dans ces contrées, quelque chose de solennel. Pendant un instant de silence, le vent se leva du côté de la mer et quelque léger souffle passa sur la face des assistants. A ces heures décisives, un courant d'air, un oiseau qui crie, un murmure fortuit, arrêtent la croyance des peuples pour des siècles.

« En même temps, on crut entendre le bruit du tambour et voir s'avancer Napoléon lui-même à la tête d'une petite troupe d'environ

(*a*) *Les Apôtres*, p. 16.

(1) Voyez par exemple Calmeil : *De la Folie au point de vue pathologique, philosophique, historique, judiciaire*. — Paris, 1845, 2 vol. in-8.

(2) Les preuves de ceci surabondent. Elles éclatent à chaque instant dans les strophes de notre grande poésie nationale, notamment dans ce fragment admirable :

Dans la Gendarmerie
Quand un Gendarme rit
Tous les Gendarmes rient
Dans la Gendarmerie.

La haute critique ne marche qu'avec des arguments indiscutables. Voilà la science.

(*b*) *Les Apôtres.*, p. 21.

neuf cents hommes. Les soldats s'imaginèrent qu'il s'arrêtait devant eux, et qu'il les haranguait. Tous crurent distinguer ces mots :

« — C'est moi-même, mes amis. C'est votre Empereur qui revient « au milieu de vous.

« Soldats ! dans mon exil j'ai entendu votre voix ; je suis arrivé à « travers tous les obstacles et tous les périls.

« Votre général, appelé au trône par le vœu du peuple et élevé sur « vos pavois, vous est rendu. Venez le rejoindre ! (1) »

« Il leur sembla que l'apparition montrait, d'un geste indigné, le drapeau blanc, et qu'elle disait :

« — Arrachez ces couleurs que la Nation a proscrites. Arborez « cette cocarde tricolore ; vous la portiez dans nos grandes journées.

« Soldats, venez vous ranger sous les drapeaux de votre chef ? Son « existence ne se compose que de la vôtre, ses droits ne sont que « ceux du peuple et les vôtres ; son honneur, son intérêt et sa gloire « ne sont autres que votre honneur, votre intérêt et votre gloire. « La victoire marchera au pas de charge ; l'aigle avec les couleurs « nationales volera de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre- « Dame. Alors vous pourrez vous vanter de ce que vous aurez fait : « vous serez les libérateurs de la patrie ! »

« (*a*) C'était bien le langage coloré, entraînant, de Napoléon. Nul doute possible. Napoléon est présent ; c'est sa voix, chacun la reconnaît. On se précipite, on croit baiser les pans de sa redingote grise, presser ses mains glorieuses, contempler sa tête césarienne, voir briller l'éclair de son regard. Cette imagination était d'autant plus facile à accepter que Napoléon leur avait dit, lors des adieux de Fontainebleau, des paroles comme celles-ci : « Mon cœur ne vous oubliera point, et je sens que je serai toujours au milieu de vous. » On se mit en marche derrière ce qu'on croyait être l'Empereur, et ce fut dès ce moment-là une chose reçue parmi les soldats que Napoléon était à leur tête et marchait vers Paris. Aucun ne voulait rester en arrière, et chacun prétendait l'avoir vu.

« (*b*) Tels furent les incidents de ce jour, qui eut un résultat si décisif sur l'avenir de l'humanité. L'opinion que Napoléon était vivant, qu'il était de retour de l'Ile d'Elbe, s'y fonda d'une manière irrévo-

(1) Nettement, *Histoire de la Restauration*, t. I.
(*a*) *Les Apôtres.*, p. 22.
(*b*) *Les Apôtres* p. 23.

cable. C'est une grande erreur que de croire que la légende a besoin de beaucoup de temps pour se faire. La légende naît parfois en un jour. Le 1[er] mars à 8 heures du soir le retour de l'Empereur était tenu pour une réalité. Le parti qu'on avait cru étouffer en tuant le maître, fut dès lors assuré d'un redoutable avenir.

« C'est le propre des belles organisations de concevoir l'image promptement, avec justesse et par une sorte de sens intime du dessin. La gloire du retour appartient donc à ces cantinières. Reines et patronnes des idéalistes, ces femmes ont su mieux que personne affirmer leur rêve. Leur grande affirmation de femme : « Il est revenu ! » a été la base de la foi de l'humanité.

« Loin d'ici, raison impuissante ! Ne va pas appliquer une froide analyse à ce chef-d'œuvre de l'idéalisme et de l'enthousiasme. Si la sagesse renonce à consoler cette pauvre race humaine, trahie par le sort, laisse la folie tenter l'aventure. Où est le sage qui a donné au monde un si prodigieux ébranlement que ces pauvres femmes inconnues, se baignant les pieds dans l'eau de la mer ?

« (*a*) C'est ainsi que Napoléon, si fanatisant pendant sa vie, le fut plus encore après sa disparition, à Fontainebleau, ou plutôt sa disparition devint le commencement de sa véritable vie au sein de son armée. Il devint le général toujours présent, le chef qui passe la revue, celui qui dans les affaires décisives vous range lui-même en bataille.

LE MARÉCHAL NEY

(Voy. Renan. — *Saint Paul.*)

« En apprenant ces événements extraordinaires et sachant très-bien que c'était une illusion, les Bourbons envoyèrent une armée commandée par le maréchal Ney pour disperser ces fanatiques qui se grossissaient de jour en jour.

« (*b*) Le maréchal, on s'en souvient, avait été un des plus durs pour Napoléon, à Fontainebleau. Depuis cette éqoque il ne parlait qu'avec rage de l'ancien Empereur : « Je voudrais le tenir dans une cage de fer, » avait-il dit à Louis XVIII.

« Tandis qu'il partait de la capitale, se dirigeant vers le Midi, Grenoble, Lyon, voyaient passer les innombrables bandes des impériaux en marche sur Paris. Et comme ce genre d'illusions est

(*a*) *Les Apôtres*, p. 37.
(*b*) *Ibid.*, p. 173 (Conversion de saint Paul).

contagieux, tout le monde, dans les villes traversées par ces foules, s'imaginait voir l'Empereur et l'entendre.

« (a) Ney, parti de Paris le 5 ou le 6 mars, arriva le 11 à Lons-le-Saulnier. L'exaltation de son cerveau était à son comble, il était par moments troublé, ébranlé. La passion n'est pas une règle politique. L'homme passionné va d'un parti à l'autre, fort divers : seulement, il y porte la même fougue. Comme toutes les âmes fortes, Ney était près d'aimer celui qu'il haïssait. Était-il sûr après tout de ne pas agir contre l'intérêt de la France? Les idées si mesurées de M. de Talleyrand sur les changements de ligne lui revenaient peut-être à l'esprit. Souvent ces âmes ardentes ont de terribles retours. Il subissait le charme de ceux qu'il allait combattre. Plus on les connaissait, ces bons vieux soldats, plus on les aimait. Or, qui les connaissait mieux que lui? Par moments, il croyait voir la face même de cet Empereur, qui inspirait à son armée un si irrésistible fanatisme, le regarder d'un air de reproche. Ce qu'on racontait des proclamations de Napoléon (bien qu'il fût de ceux qui connaissaient la vérité), le frappait beaucoup et lui suggérait des doutes étranges; car il ne faut point oublier que, dans ces circonstances extraordinaires, les récits impossibles s'imposent également aux partis opposés.

« (b) Chaque pas qu'il faisait éveillait en lui de cuisantes perplexités. L'odieux rôle qu'il allait jouer contre ses compagnons d'armes lui devenait insupportable. Il approchait de Lons-le-Saulnier. Les bandes napoléoniennes ne pouvaient être loin. Peut-être bivouaquent-elles dans ces maisons qu'il croit apercevoir. Cette pensée l'obsède, ralentit ses pas; il voudrait ne pas avancer. Il s'imagine résister à un aiguillon qui le presse. La fatigue de la route, se joignant à cette préoccupation, l'accable. Il avait, à ce qu'il paraît, l'air très-abattu lorsqu'il arriva à Lons-le-Saulnier et entra dans sa chambre. Dans ces marches prolongées les dernières heures sont les plus dangereuses. Toutes les causes débilitantes des jours passés s'y accumulent. Les forces nerveuses se détendent, une réaction s'opère. Peut-être aussi le brusque passage de la plaine dévorée par le soleil, à la fraîche atmosphère de la chambre, détermina-t-elle un accès dans l'organisation maladive du brave des braves. Les fièvres pernicieuses, accompagnées de transports au cerveau, sont dans ces circonstances tout à fait subites. En quelques minutes on est halluciné.

(a) *Les Apôtres*, p. 173. (Conversion de saint Paul).
(b) *Ibid.*, p. 179.

Quand l'accès est passé, on garde l'impression d'une nuit profonde, traversée d'éclairs, où l'on a vu des images noires se dessiner sur un fond blanc, comme par exemple des lettres sur du papier. Peut-être le maréchal, ayant soif, avait-il bu quelques gouttes du vin du Jura, lequel porte excessivement à la tête (1). Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'un coup terrible dut enlever un instant à Ney ce qui lui restait de sentiment.

« (*a*) Il est impossible, avec les récits que nous avons de cet événement singulier, de dire si quelque fait extérieur amena la crise qui valut aux fanatiques napoléoniens leur plus ardent général. Dans de pareils cas le fait extérieur est peu de chose. C'est l'état d'âme de Ney, ce sont ses remords à l'approche de ses anciens compagnons d'armes, qui furent les vraies causes de son changement de front à Lons-le-Saulnier. Je préfère de beaucoup, pour ma part, l'hypothèse d'un fait personnel à Ney et senti de lui seul. Il n'est pas impossible cependant qu'un soldat ou un officier lui ait remis quelque papier insignifiant, un journal ou un rapport (2).

« (*b*) Il était naturel qu'il prêtat à ses visions la forme même des préoccupations qu'il avait en son propre cœur. Au milieu de ces hallucinations que pouvait-il voir ? Il vit l'idée même qui le poursuivait depuis plusieurs jours; il vit un officier d'ordonnance lui remettre un message de ce même Empereur Napoléon dont le fantôme flottait constamment dans son imagination tourmentée. Il crut lire de lui une lettre autographe conçue en ces termes : « Mon cousin, — mon major-général vous expédie l'ordre de marche. Je ne doute pas qu'au moment où vous aurez appris mon arrivée à Lyon, vous n'ayez fait reprendre à vos troupes le drapeau tricolore. Exécutez les ordres de Bertrand et venez me joindre à Châlons. Je vous recevrai comme au lendemain de la Moskowa (3). »

(1) Voy. *Notice sur les vins d'Arbois*, sans nom d'auteur (Poligny, in-8°,) p. 14, en note.

(*a*) *Les Apôtres*, p. 180 (Conversion de saint Paul).

(2) Je me suis un jour enivré moi-même avec du vin d'Arbois, et j'ai eu un égarement de ce genre. Avec d'autres principes, j'aurais pris les hallucinations que j'eus alors pour une lettre autographe que je recevais de quelque grand personnage. (Voyez *Les Apôtres*, p. 180).

(*b*) *Ibid.*, p. 181 (Conversion de saint Paul).

(3) La circonstance que les compagnons du maréchal virent comme lui deux officiers de Bonaparte lui remettre une lettre, peut fort bien être légendaire, d'autant que les récits sont sur ce point en contradiction. Voir Thiers, tome XIX. — Quant à l'opinion qui rejette absolument toute cette narration, comme un conte sans fondement, elle est exagérée. Ney crut sûrement, à un moment précis, recevoir une lettre de Napoléon, mais ce fut une hallucination. La critique doit se tenir, pour demeurer vraie, également loin des opinions extrêmes. (Voy. *Les Apôtres*, p. 181.)

« (a) Les natures impétueuses passent tout d'une pièce d'un extrême à l'autre. Il y a pour elles, ce qui n'existe pas pour les natures froides, des moments solennels qui décident du reste de la vie. Les hommes réfléchis ne changent pas; ils se transforment. Judas de Hakeldama, Fouché, Talleyrand, Renan, restent tonjours identiques à eux-mêmes. Sous des modifications de costume et de parti, leur fond est toujours le même. Les hommes ardents, au contraire, comme Madeleine, comme Paul, comme Augustin changent et ne se transforment pas. Ils ont sur eux comme une robe de Nessus qu'ils ne peuvent arracher, il leur faut un prétexte d'aimer et de haïr.

« Les écoles normales, la philosophie de Hégel, la fine critique ont seules su produire de ces esprits larges et délicats, forts et flexibles, qu'aucune folle illusion n'entraîne, qu'aucune vaine affirmation ne séduit. L'armée n'a jamais eu d'hommes de cette espèce. En quelques secondes se pressèrent, dans l'âme de Ney, toutes ses plus profondes pensées. L'horreur de sa conduite envers le grand Empereur se montra vivement à lui. Il se vit couvert du sang de Napoléon, qui lui apparut comme son père, son bienfaiteur. Il fut touché à vif, bouleversé de fond en comble.

« Toujours sous l'empire de cette hallucination, il crut avoir le commandement de publier un ordre du jour, dont il s'imagina que Napoléon lui avait envoyé le texte. L'armée partagea son fanatisme. l'erreur, locale jusque-là, prit des proportions énormes. Il devenait impossible d'en arrêter le développement.

« (b) A Auxerre, parmi les images qui se succédaient en son cerveau, il crut voir Napoléon lui-même venir à lui, l'embrasser, lui prendre les mains et lui tenir les propos les plus affectueux. Il s'imagina dîner à sa table ; et, les troupes royales s'étant réunies aux bandes napoléonniennes, il marcha à leur tête dans la direction de Paris, partageant l'illusion générale et croyant cheminer à côté du Chef des chefs, l'Empereur Napoléon en personne, qui réglait la marche et donnait tous les ordres auxquels le bon Ney se figurait obéir.

« Devant le développement prodigieux qu'avait pris le mouvement, les Bourbons, se voyant d'ailleurs privés de tout moyen de défense par l'étrange délire qui gagnait l'armée, jugèrent convenable de laisser passer cet orage et de quitter les Tuileries, vers lesquelles les bandes napoléonniennes marchaient avec une rapidité folle. On ne lutte pas contre des insensés, et la monarchie de Louis XVIII,

(a) *Les Apôtres*, p. 182 (Conversion de saint Paul).
(b) *Ibid.*, p. 185 (Conversion de saint Paul).

bien qu'elle eût évidemment de quoi résister, hésita à verser le sang de ces pauvres hallucinés, qu'il aurait fallu, ce semble, combattre avec des douches (1).

« Malheureusement le départ du Roi confirma, plus que tout autre chose, le faux bruit de l'existence de Napoléon, de son prétendu débarquement à Cannes, et de sa prétendue présence à la tête des bandes qui s'avançaient sur la capitale (2). Tout ce cénacle de fidèles s'installa dans le salon des Tuileries et se laissa aller à une attente fiévreuse.

APPARITION DE L'EMPEREUR AUX PARISIENS

(Voy. Renan. — *Apparition de Jésus-Christ aux disciples.*)

« Les bandes entrèrent dans Paris le 20 mars, sous la conduite du maréchal Excelmans. Les Tuileries s'ouvrirent devant lui, et aussitôt, de toutes parts, arrivèrent la reine Hortense, la femme de Joseph Bonaparte, les impérialistes présents à Paris, bonapartistes de la veille ou du lendemain, venant pour saluer le triomphateur.

« Les heures cependant se passaient et l'Empereur n'arrivait pas. Sans doute le scepticisme bien connu de la spirituelle cité empêchait l'illusion de se produire ou tout au moins la retardait singulièrement. Toute l'après-midi du 20 mars se passa dans une anxieuse et inutile attente. Le bon sens des Parisiens faillit faire crever, tout à coup, ce gigantesque ballon, cette erreur prodigieuse du prétendu retour de Napoléon. Mais l'élément militaire était trop surexcité et trop nombreux pour ne pas finir par imposer sa propre croyance, même aux esprits les plus sages (3).

« Enfin, à neuf heures du soir, un mauvais cabriolet vide, s'étant arrêté devant la grille des Tuileries, les soldats s'imaginèrent en voir descendre Napoléon. « Le voilà ! » s'écria-t-on, de toutes parts, « Il est revenu ! Il est revenu ! » et un cri formidable de « Vive l'Empereur » annonça à l'état-major politique qui se tenait dans les Tuileries, l'événement extraordinaire qui s'accomplissait. Les soldats qui étaient dans la cour s'imaginèrent le porter dans leurs bras jusqu'à l'escalier où les officiers généraux, les deux reines, les courtisans se figurèrent le recevoir. On pleurait : plusieurs voulaient qu'il se fût laissé palper. De même, en effet, qu'on croyait le voir, on

(1) Alfred Nettement, *Histoire de la Restauration*, t. II, p. 156. — Châteaubriand, *de Buonaparte et des Bourbons*.

(2) Baron Fain, *Manuscrit de 1814*.

(3) *Mémoires de la Valette*, II. p. 160.

s'imaginait aussi le toucher; et on se persuadait également qu'on l'entendait.

« Rien n'était plus naturel dans l'état des esprits qu'une pareille illusion. Elle fut partagée le lendemain par tout Paris. »

APPARITION DE NAPOLÉON A TOUTE LA POPULATION AU CARROUSEL

(Voy. Renan. — *Apparition de Jésus-Christ aux cinq cents disciples.*)

« (*a*) La sympathie des Parisiens pour l'Empereur mis à mort par les Bourbons s'était réveillée. Dès le matin du 21 mars, les bandes venues du golfe Juan, et les troupes de la garnison de Paris se rangèrent d'elles-mêmes dans la cour des Tuileries et dans le Carrousel avec l'immense multitude des curieux. L'attente, comme nous l'avons déjà fait observer, crée d'ordinaire son objet. La même illusion qui déjà s'était produite tant de fois sur un théâtre restreint, se renouvela. Les multitudes assemblées se figurèrent voir le spectre impérial se dessiner dans l'éther. Tous crurent l'apercevoir sur son cheval blanc, avec sa redingote grise et son petit chapeau, passant devant le front des troupes. Tous s'imaginèrent l'ouïr prononcer sa harangue aux régiments assemblées.

« Soldats! croyait-on entendre, je suis venu avec six cents hommes « en France, parce que je comptais sur l'amour du peuple et sur « les souvenirs de mes vieux soldats. Je n'ai pas été trompé dans « mon attente. Soldats! je vous en remercie. La gloire de ce que nous « venons de faire est toute au peuple et à vous. La mienne se ré- « duit à vous avoir connus et appréciés... »

(*b*) L'ardent soleil qu'il faisait, les brusques changements de température, si fréquents dans le mois de mars, ne pouvaient manquer de produire cette hallucination (1). Elle fut inouïe et l'enthousiasme le plus fanatique avait gagné toutes les têtes. Les acclamations montaient jusqu'au ciel et remplissaient la ville. Tout le monde a connu quelques-uns de ceux qui assistèrent à cette scène extraordinaire : au bout de vingt-cinq ans leur impression était aussi forte et aussi vive qu'au premier jour.

« (*c*) Quelques mois s'écoulèrent ainsi dans cette vie d'hallucination.

(*a*) *Les Apôtres*, p. 34.
(*b*) *Ibid.*, p. 36.
(1) Consultez le *Journal des Débats* du 8 février 1864 (Article sur les *Mormons*).
(*c*) *Les Apôtres*, p. ?.

La province accepta la version toute faite que donnaient les journaux. A qui d'ailleurs, le doute eût-il pu venir (1) ?

LES CENT JOURS

(Voy. Renan. — *Les quarante jours.*) (*a*)

« Ce qu'on croyait entendre de la bouche du fantastique Empereur, c'était l'ordre de faire la guerre et de défendre la France contre l'invasion. L'armée obéissant à ces ordres imaginaires, se prépara à la guerre, car on savait que la coalition européenne reprenait sa marche vers Paris. A chaque instant, les soldats se figuraient qu'ils étaient passés en revue par leur Empereur. Ils étaient, comme autrefois les martyrs, prêts à se faire tuer pour attester la réalité de la présence de Napoléon, et la réalité de son retour, tant était puissante l'hallucination de tous et celle de chacun. Chose étrange, et qui nous surprendrait si nous, esprit froid et garanti par nos principes contre de telles illusions, nous ne comprenions, grâce à la critique exégétique, de pareilles situations des âmes, chose étrange! pas un doute ne s'éleva sur la réalité du retour, ni parmi les amis, ni parmi les ennemis, ni en France, ni en Europe. Il y en eut qui trahirent, qui renièrent le Maître, qui passèrent dans le camp des étrangers, il n'y en eut aucun qui soupçonnât seulement l'erreur fondamentale de tout ceci : le non retour de l'Empereur. Dans ce songe étrange et universel, environ deux cent mille hommes périrent dans les champs de Waterloo, après la plus formidable bataille des siècles, sans avoir même l'idée que cet Empereur Napoléon, pour lequel ils se battaient, n'existait alors que dans leur imagination. Rien, ni le combat, ni la douleur, ni la mort ne put les réveiller de cette noble illusion.

« Un tel état, cependant, ne pouvait pas toujours durer. A Waterloo, les généraux continuèrent d'être persuadés que Napoléon était au milieu d'eux, et qu'il leur traçait lui-même le plan de

(1) Une des preuves du fond légendaire de toute cette histoire de la vie d'outre-tombe de Napoléon, c'est la contradiction de tous les narrateurs entr'eux et avec eux-mêmes. La plupart appellent cette époque les *Cent Jours*. Or, si l'on compte depuis le prétendu débarquement, 1[er] mars, jusqu'au départ sur le *Bellérophon*, cela fait 138 jours. Si, au contraire, on veut compter depuis l'entrée aux Tuileries (reprise du sceptre) jusqu'à l'abdication (perte de la couronne), c'est-à-dire du 20 mars au 22 juin, cela ne fait que 94 jours. N'importe! cette preuve sans réplique n'empêche pas la légende de se former et de durer des siècles. Le nombre 100 est d'ailleurs symbolique; on dit une pièce de cent sous, un billet de cent francs, etc. La légende est manifeste.

(*a*) *Les Apôtres*, p. 45.

bataille. A plusieurs reprises, l'armée entière s'imagina le voir passer la revue, et l'entendre parler ce langage merveilleux qui enivrait comme un vin très-noble, et qui portait le courage dans les âmes et dans le sang.

« Toutefois, pendant la mêlée, c'est-à-dire au moment de la pratique, la réalité reprit ses droits. Quelqu'admirable que fût le plan de bataille, quelque merveilleusement conforme qu'il fût au génie de Napoléon, il fallait un chef réel, un chef en chair et en os pour présider à l'exécution. C'est alors (sans que pourtant personne fût dissuadé), que l'absence du grand Empereur se fit sentir. Un fantôme ne se trouve pas juste à l'heure et au moment où on a besoin de lui; et, bien qu'à travers la fumée de la canonnade on aperçût toujours son impassible visage, bien qu'on le vît presque constamment au milieu de son état-major, déployant une activité extraordinaire, bien que chacun crût recevoir ses ordres, et des ordres admirables, l'illusion générale ne pouvait créer de pièces et de morceaux cette unité d'attaque et de défense, pour lesquelles il eût fallu la présence effective et réelle de Napoléon. De là les malentendus et le désordre, de là le temps perdu par Ney aux Quatre-Bras, de là les erreurs du maréchal Soult, de là le retard, inexpliqué jusqu'ici, de Grouchy.

PREMIÈRE APPARITION DE NAPOLÉON AU GÉNÉRAL PETIT

(Voy. Renan. — *Apparition à saint Pierre.*) (*a*)

« Peu de temps après Waterloo, le général Bertrand eut une hallucination étrange : il crut assister à l'abdication de l'Empereur, lequel lui donna des ordres et lui annonça que les alliés, le considérant comme prisonnier de guerre, l'envoyaient dans l'exil. Un grand nombre d'officiers généraux eurent des hallucinations toutes semblables. Cette croyance étant établie, l'armée (1), à défaut du grand Empereur, obéit pendant quelques temps à ses maréchaux les plus autorisés, surtout au général Petit (2).

(*a*) *Les Apôtres.*

(1) Thiers, t. XVIII. — *Manuscrit de* 1814. — Voyez aussi Shakespeare, *la Mort de César.*

(2) Thiers, t. XVIII, p 120. — Le synoptique Thiers place tous ces faits à Fontainebleau, avant l'Ile d'Elbe et réunit en une seule les deux scènes de l'accolade et des adieux. Mais le *Manuscrit de* 1814 groupe autrement les choses. En tous cas, si on pèse attentivement, les liaisons de Thiers sont un peu artificielles. Les hallucinations, au moment où elles naissent, sont toujours isolées; c'est plus tard que l'on songe à en faire des anecdotes suivies.



APPARITION DE L'EMPEREUR A SON ARMÉE

(Voy. Renan. — *Apparition de Jésus-Christ sur la montagne.*) (*a*)

« Un jour que ces fidèles soldats étaient rassemblés et rangés, comme pour une revue, autour de ces glorieux drapeaux que Napoléon avait promenés de victoire en victoire, ils crurent encore le voir. Les casques au soleil produisent d'étranges miroitements. La même illusion qui avait eu lieu pour les maréchaux, lorsqu'ils avaient cru assister à l'abdication, se produisit. L'armée entière se figura le voir et l'entendre lui faisant ses adieux.

« Tous crièrent : « Vive l'Empereur ! » ils s'imaginèrent qu'il passait de rang en rang. Un grand nombre se figurèrent qu'il leur avait parlé. Le sentiment qu'inspire l'aspect du drapeau est l'idée de la patrie, avec le devoir de la servir. Ils rentrèrent dans leur caserne, persuadés que l'Empereur leur avait donné l'ordre de servir la France, que son esprit, continuerait d'être au milieu d'eux.

« (*b*) Une autre fois, le général Petit fit aux régiments la confidence d'un songe étrange. Il avait rêvé que l'Empereur l'avait pressé sur son cœur à la tête de l'armée, et qu'il avait dit aux soldats : « Je « ne puis vous embrasser tous, mais je vous embrasse tous dans la « personne de votre général (1). »

LA FIN DES CENT JOURS

(Voy. Renan. — *La fin des quarante jours.*)

« (*c*) Dès lors, le charme commença à diminuer. Les apparitions de Napoléon, ainsi qu'il arrive dans les mouvements de crédulité enthousiaste, devinrent plus rares. Les imaginations sont comme les maladies contagieuses : elles s'émoussent vite et changent de forme (*d*). Comme il était reçu qu'il était revenu, l'imagination populaire se plia à une autre illusion. Elle s'imagina qu'il s'était réfugié sur un vaisseau anglais; puis elle voulut qu'il eût été transporté au milieu de ces flots d'où il était sorti; non plus dans la Méditerranée, mais à Sainte-Hélène, sur un roc solitaire au milieu de l'Océan.

(*e*) « Pour nous, c'est avec tristesse que nous disons à Napoléon

(*a*) *Les Apôtres*, p. 36.
(1) Vaulabelle, *Histoire des Deux Restaurations*, t. VI, p. 20.
(*b*) *Les Apôtres*, p. 45.
(*c*) *Les Apôtres*, p. 53-54.
(*d*) *Les Apôtres*, p. 55.

le dernier adieu. Le retrouver vivant encore de sa vie d'ombre, a été pour nous une grande joie. Cette seconde vie, ce fantastique retour de Napoléon, ce second Empire, image pâle du premier, est encore plein de charme et de puissance. Emporté au milieu de son Océan sur les ailes fabuleuses du *Bellérophon,* il nous laisse sur la terre ferme, et que cela est dur.... ô ciel ! »

OU ÉTAIT LA PERSONNE DE NAPOLÉON

(Voy. Renan. — *Où était le corps de Jésus-Christ.*) (*a*)

« A peine avons-nous songé jusqu'ici à poser une question oiseuse et insoluble. Pendant que Napoléon revenait et revivait de la vraie manière, c'est-à-dire dans l'imagination et l'enthousiasme de ses soldats et de son peuple, pendant que se formait la conviction inébranlable de son armée et que l'erreur du monde se préparait, en quel endroit la personne du grand Empereur se consumait-elle d'ennui dans les horreurs d'une solitude absolue ? On ignorera toujours ce détail ; car, naturellement les traditions politiques ne peuvent rien nous apprendre là-dessus. C'est l'esprit qui vivifie. La chair ne sert de rien Le retour de Napoléon fut le triomphe de l'idée sur la réalité. Une fois l'idée entrée dans son immortalité, qu'importe le corps ?

« Il est certain que pendant les cent jours, depuis le moment où les femmes crurent le voir, le 1er mars, au golfe Juan, la personne de Napoléon ne put être retrouvée ailleurs, ni à Fontainebleau, ni à l'île d'Elbe. Toutes les traditions sont d'accord sur ce point.

« (*b*) Il est possible que l'Empereur ait été secrètement enlevé par quelques bonapartistes qui auraient redouté pour lui un vague péril de la part du gouvernement, et transporté par eux au bord de la mer (1). Les autres, restés à Paris ou disséminés partout, n'auront pas eu connaissance du fait. D'un autre côté, les bonapartistes qui auraient emporté la personne impériale au bord de la mer, n'auront eu d'abord aucune connaissance des récits qui se formèrent dans l'armée, si bien que la croyance au retour se sera formée derrière eux et les aura surpris ensuite. Quand il s'agit de passions populaires et d'entraînements politiques, une rectification tardive est non avenue. Jamais

(*a*) *Les Apôtres*, p. 38-39.
(*b*) *Les Apôtres*, p. 40.
(1) Le vague sentiment de ceci peut se trouver dans Norvins : *Débarquement à Cannes.* Thiers, tome XIX, p. 40. — Marco-Saint-Hilaire. *Souvenirs intimes du temps de l'Empire*, t. IV, p. 14.

une difficulté matérielle n'empêche un sentiment de se développer et de créer les fictions dont il a besoin. Dans l'histoire récente de Solférino, la victoire des Autrichiens a été démontrée jusqu'à l'évidence : cela n'a pas empêché la paix de se faire, comme si les Français eussent triomphé, et le *Te Deum* de se chanter à Paris (1).

« (*a*) Il est permis de supposer aussi que la disparition de l'Empereur fut le fait des Bourbons. Peut-être, lorsqu'éclata la croyance au retour de Napoléon, espérèrent-ils que l'illusion tomberait d'elle-même ; il est probable que, devant les troupes déjà si émues, ils ne voulurent pas dévoiler soit la supercherie, soit l'emprisonnement, soit même le meurtre dont ils se seraient rendus coupables et présenter ainsi en face de l'armée soit l'Empereur lui-même, soit la dépouille perturbatrice du redoutable César. Enfin, qui sait si la disparition du cadavre ne fut pas tout simplement le fait du portier de Fontainebleau ? Ce portier, selon toutes les vraisemblances, n'était pas bonapartiste (2). On choisit pour se défaire de Napoléon le palais de Fontainebleau ; d'abord parce que Napoléon y était, et ensuite parce qu'on était pressé. Peut-être ce portier fut-il mécontent de cette prise de possession et fit-il enlever l'Empereur. A vrai dire, les détails rapportés par le maréchal Bertrand, les adieux à l'armée, l'accolade au général Petit ne s'accordent guère avec une telle hypothèse. Cette dernière circonstance ferait supposer qu'une main de militaire s'était glissée là. Il nous est certes loisible d'affirmer qu'il y a là-dessous quelque malentendu. La conscience militaire, dominée par la passion, est capable des illusions les plus bizarres. Pour amener ces sortes d'incidents, considérés comme merveilleux, personne ne trompe délibérément, mais tout le monde, sans y penser, est amené à conniver. Il faut tenir compte du peu de précision d'esprit des militaires, de leur défaut absolu d'éducation et de la nuance particulière de leur sincérité. La conviction exaltée rend impossible tout retour sur soi-même.

(1) Cela s'est vu pour les batailles de Solférino et de Magenta. Une des manières les plus ordinaires dont se forme la légende militaire est celle-ci : un grand général passe pour remporter des victoires ; on le met en face de l'ennemi, à la tête d'une armée, qui, par suite de l'émotion, se trouve faire reculer l'étranger. Le lendemain on répète, cent lieues à la ronde, qu'il y a eu victoire. L'armée, commandée par le grand général, est complétement détruite ; cinq ou six jours après, personne n'en parle, si bien que, à l'heure où on enterre le grand général et son armée, on raconte avec admiration son éclatante victoire dans toute l'Europe. (Voy. M. Renan, *ibid.*, note de la page 41).

(*a*) *Les Apôtres*, p. 42-43.

(2) Thiers, tome XIX, p. 69.

GRANDE PHILOSOPHIE

« (a) Tirons le voile sur ces mystères. Dans les états de crise militaire et politique, les plus grands effets peuvent sortir des plus petites causes. Si nous étions témoins des faits étranges qui sont à l'origine de toutes les crises des peuples, nous y verrions des circonstances qui ne nous paraîtraient pas en rapport avec l'importance du résultat; d'autres qui nous feraient sourire. Tout ce qui est grand, noble, admirable et pur est presque toujours l'épanouissement de quelque petite supercherie. Et qu'importe en définitive? le résultat seul compte en pareille matière. La foi purifie tout. L'incident matériel qui a fait croire au retour de l'Empereur n'a pas été la cause véritable du retour. Ce qui a ramené ce retour, cette résurrection, c'est l'enthousiasme. Cet enthousiasme fut si puissant, qu'un petit hasard suffit pour élever l'édifice de la foi universelle. Si l'Empereur avait inspiré moins d'enthousiasme, si la foi à son retour avait eu moins de raison de s'établir, ces sortes de hasards auraient eu beau se produire, il n'en serait rien sorti; un grain de sable amène la chute d'une montagne. Les plus grandes causes sont seules réelles, les petites ne font que déterminer la production d'un effet qui était déjà depuis longtemps préparé. »

FIN DU RETOUR DE L'ILE D'ELBE.

Et maintenant, lecteur, vous connaissez aussi bien que moi-même le livre publié naguère par M. Renan, et la méthode du Treizième Apôtre. L'étude analytique des procédés du très-honnête historien des origines du Christianisme vous a initié à toutes les délicatesses de l'auteur et à toutes les finesses de sa méthode scientique. *Le Retour de l'île d'Elbe* vient de vous montrer, avec un soin scrupuleux, la mise en pratique de ces très-savantes, très-loyales et très-graves théories. J'affirme ici, je sens le besoin d'affirmer de nouveau, que le *Retour de l'île d'Elbe*, que vous venez de lire, est *absolument aussi sérieux* que le livre des « *Apôtres,* » de M. Renan, que c'est un travail aussi sincère, aussi exact, aussi concluant, aussi historique, que c'est *identiquement* la même chose. Même science, même raison, même vérité, même style, mêmes phrases.

Peut-être, malgré vous, et par une illusion d'optique que je conçois, y verrez-vous quelque différence, parce que les faits que je raconte

(a) *Les Apôtres*, p. 45-44.

datent à peine d'un demi-siècle et que le souvenir de cette histoire est encore dans la mémoire d'une foule de contemporains, tandis que la période historique dont s'occupe M. Renan remonte à dix-huit cents ans..... Eh quoi! les faits changent-ils de nature ou les preuves de puissance à mesure que s'écoulent les siècles qui en furent les témoins? Si la façon dont je raconte le retour de Napoléon est bouffonne et menteuse aujourd'hui, sera-t-elle sérieuse et véridique dans deux mille années? Ce surprenant épisode de nos annales en sera-t-il moins arrivé, parce que le temps l'aura recouvert? Le témoignage des contemporains de la France de 1815 et des monuments qui pourront encore en demeurer à nos neveux sera-t-il moins décisif? Ce serait la négation du principe même de l'histoire et le renversement du sens commun.

Que prouve ce long travail? Que prouve le spectacle de ces extravagances de pensée, de ces déloyautés sans nombre auxquelles l'auteur des *Apôtres* s'est laissé aller à chaque page de son livre?

Deux grandes vérités ressortent manifestement de tout cela. L'une et l'autre sont faites pour inspirer de graves réflexions à quiconque n'est pas chrétien, à quiconque se sentirait incliné à cesser de l'être, soit par les orgueilleux sophismes de son esprit, soit par l'entraînement funeste de ses passions.

La première de ces vérités est celle-ci. C'est que, au point de vue historique, la critique religieuse, après dix-huit siècles de luttes et d'efforts inouïs contre le Christianisme, se déclare enfin impuissante à nier la prodigieuse apparition de Jésus-Christ sur la terre, sa vie et ses enseignements d'une sagesse plus qu'humaine; elle raconte elle-même l'unanime témoignage des contemporains de Jésus-Christ sur les miracles sans nombre qu'il accomplissait, et sur son éclatante résurrection; elle confesse l'authenticité et la sincérité des livres qui nous ont apporté, avec un si imposant témoignage, le récit de ces événements extraordinaires. Par ces aveux et par le changement de tactique, qui en est la suite nécessaire, la critique irréligieuse reconnaît implicitement et proclame que, jusqu'à elle, tous les arguments historiques qu'on a opposés au Christianisme sont absolument sans valeur. Il faut que la chose soit bien irréfutablement démontrée pour que l'impiété contemporaine fasse un tel pas en arrière et renonce à un tel appui. Après tant de siècles employés à saper l'édifice et à le vouloir démolir, il se trouve que la critique irréligieuse n'a fait en définitive qu'en découvrir avec épouvante et

en mettre au jour les inébranlables fondements. Et c'est ainsi que par la force des choses l'impiété se réfute et se renie elle-même : *Iniquitas mentita est sibi.* L'aveu qu'elle est obligée de faire, et dont elle essaye de fuir les conséquences, suffira pour montrer à tout esprit droit où se trouve l'éternelle et immuable vérité.

Le second enseignement (non moins frappant, ce me semble, que le premier) ressort de ces explications éperdues auxquelles, après un tel aveu, la critique irréligieuse se voit forcée d'avoir recours.

L'impiété de parti pris qui vient de l'orgueilleuse révolte du cœur ; l'impiété qui a dit en elle-même, en présence du vrai, du bien et du beau, l'abominable *Non serviam*, n'est point terrassée, même par la lumière de l'évidence. L'âme, comme le corps, peut fermer les yeux, et voilà qu'aussitôt elle s'agite dans les ténèbres et se heurte de tous côtés, portant cependant en main un flambeau qui éclaire les autres hommes ; je veux dire telle ou telle vérité de détail qu'elle proclame ou reconnaît.

La critique irréligieuse dont M. Renan est un des représentants les plus connus, nous donne en ce moment cet étrange et frappant spectacle. Pour échapper aux conséquences de ce qu'elle avoue, voilà qu'elle est maintenant obligée, tantôt de s'abaisser jusqu'aux plus indignes mensonges, tantôt de se réfugier dans ces explications insensées et ces hypothèses absurdes, que nous avons relevées dans le cours de cette longue étude. Pour fuir le dogme chrétien, il lui faut, au point où en sont aujourd'hui les connaissances humaines, violer du même coup les règles de la probité scientifique et les lois du sens commun. Quelle éclatante démonstration pour le Christianisme ! Le mensonge et la folie deviennent les seules armes de ses ennemis.

Ils font des mensonges audacieux et du faux témoignage leur méthode historique.

Ils font de l'hypothèse impossible, de l'explication par l'absurde, leur méthode philosophique.

Quand une cause en est réduite à ces procédés, elle est jugée par la conscience.

Quand une cause en est réduite à ces extravagances, elle est jugée par la raison.

Henri LASSERRE.

L'AMATEUR AU SALON

1866

III

PEINTRES DE GENRE : Desgoffes, Lambron, Meyrenheim, Heilbuth, Gide, Frère, Roybet, Toulmouche, Trayer, Tissot, Vautier, Salentin, etc. — PAYSAGISTES : Girardet, Rousseau, Appian, Courbet, Veyrassat, Français, Blhum, etc.

Les tableaux de genre sont, comme à l'ordinaire, en immense majorité au Salon, et l'on ne peut se dissimuler que de ce côté vont les préférences des amateurs en général et à plus forte raison du public. Aussi c'est un spectacle assez curieux de voir, le premier jour de l'Exposition, les tableaux qui attirent la foule livrée naïvement à ses instincts et à laquelle la critique n'a pu faire encore la leçon.

Par exemple, on s'étouffait devant les toiles de M. Desgoffes qui paraît croire, et le public avec lui, que le comble de l'art est dans l'imitation exacte de l'objet représenté, ce qu'on appelle le *trompe-l'œil.* Grossière illusion qui rabaisse l'artiste au travail de la mécanique, pour lequel sont superflus l'âme, le cœur, l'intelligence; car tout est dans l'adresse de la main, secondée par de bons yeux, s'aidant au besoin de lunettes. A ce point de vue, M. Desgoffes est un artiste incomparable. Ses tableaux, toujours un peu les mêmes, nous représentent des sujets de nature morte : vases, cristaux, bijoux, statuettes, étoffes et aussi des fleurs et des fruits, mais ceux-ci d'ordinaire moins bien réussis. L'artiste, dans sa merveilleuse exécution, ne varie point, ce semble, assez son procédé. Qu'il aille au Louvre étudier les Van Huysum, et il verra comment dans ces sujets mêmes l'artiste, moins esclave du métier, peut faire sa part à l'imagination : il tâchera à l'avenir que ses fruits, que ses fleurs, moëlleusement caressés par le pinceau, n'aient point la dureté du marbre.

Il y avait foule aussi devant le tableau de M. Lambron, dont les

Croque-morts naguère ont fait quelque bruit. Cette année encore, notre homme tire son pétard, et les badauds de dresser l'oreille et d'accourir! Oh! oui, les badauds, ceux qui font queue sur le Pont-Neuf pour un chat qui se noie. *Une exécution* nous représente un Pasquin, très-adroitement peint d'ailleurs, brandissant une grande rapière, avec laquelle il vient de décapiter un infortuné cacatoès, dont on aperçoit le corps gisant d'un côté sur le carreau, et la tête de l'autre. Je voyais des gens que cela faisait rire aux éclats et qui trouvaient l'idée originale. Bonnes gens, bourgeois naïfs, qui, comme feu M. Denis, doivent se coiffer pour dormir du bonnet de coton orné d'une faveur rose !

On faisait cercle encore devant la *Ménagerie* de M. Meyrenheim, et pas tout à fait, comme pour le précédent tableau, sans rime ni raison. Sans doute le sujet, pas très-neuf, ne prête pas beaucoup à la poésie. Une espèce de Barnum populaire, juché sur une table et ayant en façon de cravate un énorme boa qui fait deux ou trois fois le tour de son col, débite son speech aux curieux, qui, bouche béante, l'écoutent, comme jadis, quand j'étais journaliste, je voyais les provinciaux, voire les Parisiens, gratifiés par leur député d'une carte d'entrée à la Chambre, écouter nos Démosthènes. Il y a parmi les auditeurs, j'entends ceux qui entourent le montreur de bêtes, des figures impayables de vérité, de naturel, d'expression naïve. Elles accusent un singulier talent d'observation et sont touchées avec autant de finesse que d'esprit. Beaucoup de verve et d'entrain dans cette page riche en piquants détails.

La toile de M. Fromentin, *Tribu nomade en marche vers les pâturages du Tell*, est un très-intéressant et charmant tableau. Au pied d'une montagne qu'elle se dispose à gravir, en deçà comme au delà d'une petite rivière qui égaye le paysage, on voit toute la tribu, femmes, enfants, cavaliers, s'agiter fourmillante et empressée. La diversité des costumes et la variété des épisodes rendent très-attrayant pour l'œil le pêle-mêle pittoresque de cette multitude, dont les personnages nombreux et si vivants sont touchés d'un pinceau spirituel autant que fin et léger. Les sujets orientaux sont nombreux au Salon, trop même, surtout quand ils nous représentent des scènes qui ne peuvent intéresser que des sectateurs du Coran : un *Cimetière musulman*, *la Prière* ou *la Procession dans la Mosquée*, etc. « Nous prend-on pour des Turcs? » dirai-je avec la servante de la comédie.

L'*Antichambre*, par M. Heilbuth, montre ce qu'un artiste intelligent

et habile peut tirer d'une donnée qui semble insignifiante au premier abord. Un pauvre prêtre assis dans une grande pièce où pour tous meubles se voit un canapé, et près de lui un vieux domestique, qui, avec un air de fausse bonhomie, essaye de le faire causer, voilà tout le sujet! Mais comme il est compris et rendu! que les personnages sont vivants, et combien étonnant surtout l'ecclésiastique, dont l'expression de parfaite indifférence n'est pas exempte d'une pointe d'ironie malicieuse, qui se devine au pli de la lèvre. Je loue la couleur vraie et séduisante, la fermeté du contour et la touche pétillante d'esprit, si fine et si franche; mais je regrette qu'un talent si distingué se gaspille dans des sujets d'un ordre inférieur et où tout est pour le plaisir des yeux.

La *Répétition d'une messe en musique*, par M. Gide, me plaît également par le naturel et la vérité. La perspective aérienne est très-bien entendue; les plans sont habilement ménagés; toutes les têtes, variées de type, grâce à une habile distribution de la lumière, ont beaucoup de relief. Ce dont je loue encore l'artiste, c'est d'avoir traité son sujet honnêtement, sans y mêler des intentions comiques et des profils grotesques de prêtres ou de chantres, comme n'eût pas manqué de le faire quelque barbouilleur réaliste.

L'*Ouvroir à Ecouen*, de M. E. Frère, est un très-aimable tableau, qui repose doucement les yeux par la vue de toutes ces gentilles petites filles, si joyeusement occupées de leur travail et riant, tout en tirant l'aiguille, à la bonne Sœur de charité qui les couve d'un regard si maternel. A la bonne heure, tout banal que semble le sujet, voilà qui parle au cœur, qui parle à l'âme, et je me suis rappelé les beaux vers du poëte :

. . . . Dieu, vois-tu,
Fit naître du travail, que l'insensé repousse,
Deux filles : la vertu, qui fait la gaîté douce,
Et la gaîté, qui rend charmante la vertu.

Le Fou de cour, tenant en laisse deux dogues, par M. Roybet, a tenu, contre l'ordinaire, toutes les promesses de la camaraderie. C'est une œuvre qui serait remarquable pour tout autre même que pour un débutant. Facture large, exécution ferme, coloris vrai et puissant. Par malheur, sujet insignifiant, parfaitement ennuyeux et nul, comme les aime M. About sans doute, lui qui propose sérieusement, dit-on, *le Fou* pour la médaille d'honneur. O *bon* jeune homme!

Un Mariage de raison, par M. Toulmouche, mérite d'être regardé, parce qu'il y a là une pensée, une idée, n'en déplaise à ces jeunes messieurs qui veulent réduire l'art à la plastique et font fi du sujet. La figure de la jeune et belle mariée, qui maintenant, son sacrifice accompli, en comprend toute l'étendue, nous émeut par son expression de tristesse contenue, de regret amer, mais qui n'ose faire explosion par les larmes. Près de cette douloureuse et pâle figure les autres font contraste par leurs profils gracieux, au teint semé de lis et de roses et qui trahissent un étonnement sympathique. L'une d'elles, la plus jeune, qui essaye devant la glace la couronne de fleurs d'oranger, rit en montrant ses dents, de vraies perles : elle ne comprend pas qu'on soit mélancolique avec une si jolie toilette et la perspective de rouler voiture. Très-adroite exécution ; chatoyantes étoffes ; touche délicate, non pourtant sans quelque sécheresse dans les carnations.

Ce reproche, M. Tissot, qui l'a tant de fois et si justement mérité pour sa peinture archaïque, paraît avoir eu à cœur de l'éviter dans son tableau intitulé *le Confessionnal*. Mais je blâme le sujet : car ces scènes graves de la vie chrétienne doivent-elles servir de prétexte aux jeux du pinceau ? Nulle imagination inconvenante d'ailleurs. On ne voit pas le prêtre, et la jeune femme qui vient de quitter le confessionnal n'a point l'air d'une évaporée, avec sa figure allongée et sa grande robe de velours noir largement drapée. Les mains, tout aristocratiques, sont d'un modelé exquis. Rien là qui rappelle les défauts dans lesquels se complaisait naguère le peintre ; mais ils se retrouvent un peu trop dans l'autre toile, *Jeune femme dans une église*, la dite jeune dame si étrangement attifée et emmaillottée.

C'est encore un pinceau fort habile que celui de M. Trayer, chez qui la délicatesse de la touche et le soin curieux mais pas exagéré du détail n'empêchent point une certaine largeur d'exécution. Dans sa *Marchande de crêpes, jour de marché à Quimperlé*, rien de vulgaire, quoique tout soit vrai. Ces villageoises aux si jolis minois et si coquettement, quoique modestement habillées, sont bien des paysannes, mais de celles que Brizeux mettait en scène dans ses idylles et qu'il se gardait de prendre au hasard et surtout de choisir parmi les laides. Ce charmant tableau, d'un coloris frais, riant, attrayant, et d'une exécution si ferme, nous paraît bien supérieur à l'autre petite toile, *la Gardeuse d'enfants*. La tête lourde est un peu celle d'une poupée ; mais les accessoires, les vêtements de la petite fille en par-

ticulier, sont des mieux réussis. Et puis, sur le devant, les jolis, gentils, mignons poussins!

Je dois louer à peu près sans restriction l'excellent tableau de M. Vautier, de Dusseldorf, *Après l'ensevelissement*, qui, ce semble, eût été mieux intitulé : *Après les funérailles*. Il nous représente le repas qui, en certain pays, est d'usage à la suite de la triste cérémonie. Un réaliste, M. Courbet, par exemple, n'eût pas manqué de chercher dans un pareil sujet, pour le mettre en relief, le côté vulgaire et comique : il nous eût montré la plupart des bonnes gens riant d'un œil et pleurant de l'autre, mais se gardant bien surtout de perdre un seul coup de dent, jaloux de prouver que le chagrin ou la promenade matinale aiguise l'appétit. Ce n'est point ainsi, grâce au ciel, que M. Vautier a compris son sujet, mais sérieusement et chrétiennement. Sincèrement affligés, les invités s'entretiennent sans doute du pauvre défunt, qui naguère, peu de jours avant peut-être, riait avec eux et qui, maintenant... maintenant grâce à ses vertus, à sa vie honnête et chrétienne, les attend dans un monde meilleur. Plusieurs, avec un regard douloureux et un geste expressif, se montrent l'infortunée veuve qui, seule, près du foyer, la tête dans ses mains, pleure.... Bonne couleur; dessin élégant; exécution des plus habiles, ferme et consciencieuse, mais sans ces exagérations qui tournent au léché, et dont ne se défient pas assez nos chers peintres allemands.

Non moins réussi, non moins complet comme exécution et expression, me paraît le tableau de M. Salentin, *la Fête de Mai*, d'un caractère bien différent et tout égayé par ces jolis minois d'enfants si heureux de leur promenade et cavalcade... à âne, à travers bois et champs. Les ânes eux-mêmes, bonnes bêtes, peu gênées d'ailleurs par leur fardeau, ont des airs frétillants, sémillants, sautillants, qui prouvent qu'ils prennent franchement leur part de la fête.

Je ne méconnais pas le talent prodigué par M. Lévy dans la *Mort d'Orphée;* néanmoins je préfère de beaucoup à cette composition échevelée la délicieuse *Idylle* au parfum virgilien. La petite fille est ravissante, tout aimable, dans sa simplicité et sa candeur. Gracieux aussi me paraît l'adolescent qui la porte dans ses bras; mais les carnations des jambes, trop teintées de gris, laissent à désirer. Je regrette de même quelques tons plâtreux dans le si touchant tableau de M. E. Castan, *la Mère malade*, très-habilement peint d'ailleurs, et dont les personnages intéressent par leur expression naïve et si bien sentie. Les accessoires sont des mieux réussis; très-heureux aussi

dans le *Marchand chinois*, de M. Th. Delamarre, qui a le mérite, en plus, de la couleur locale : car meubles et vêtements sont copiés d'après des objets venus de Pékin.

Que de tableaux intéressants et signés souvent de noms connus dont, heureux de rendre justice au talent, j'aimerais encore à parler, si je n'étais forcé de me restreindre ! Je ne puis que nommer MM. Valerio, Castan, Lévy, Schlesinger, Salentin, Maréchal, Sain, Schoesser, Comte, etc. : car j'ai hâte d'arriver aux paysagistes, qui, de plus ne plus, nous montrent l'École en progrès. Plût à Dieu qu'il en fût de même pour tous les autres genres ! Mais pour l'obtenir, ce résultat, nos artistes, à l'exemple des Berghem, des Ruysdaël, des Poussin, etc., ont dû faire leurs études d'après nature, en plein champ ou en plein bois, et non pas seulement dans l'atelier, loin du soleil et de la verdure, comme il était de mode au bon temps du paysage dit historique et pour moi académique.

Jamais certes, avec l'ancien système, invention de la paresse et de la routine, M. Karl Girardet ne nous eût donné ces ravissants tableaux de la *Vue prise sur les bords du Cher* et *le Soleil levant sur la Toccia* (lac Majeur), ce dernier surtout. Quel coloris frais, riant, charmant ! puis des tons si lumineux dans cet air pur et limpide ! Dirai-je ces belles eaux dont la transparence reflète l'azur du ciel et les arbres verdoyants aux élégantes silhouettes ? Et sur ces gazons moëlleux, qui n'envierait le plaisir de s'étendre, n'était qu'à la pointe des herbes comme sur les feuilles, en quelques endroits, tremblent toujours les gouttes de rosée que le soleil n'a pu sécher encore ? Devant cette gracieuse toile, non-seulement l'œil est charmé, mais le cœur est ému, la pensée s'élève. On voit que l'artiste a mis en pratique, d'instinct peut-être et par intuition, le conseil d'un judicieux écrivain déjà cité :

« Il faut que le paysagiste, sans s'attacher à compter les brins d'herbe et les feuilles des arbres, sans sacrifier le principal à ce qui est l'accessoire, ait appris à décrire les détails matériels avec une réalité achevée, toutefois en faisant rejaillir dans son œuvre quelque chose du rayon spirituel que Dieu a répandu en toute nature. » (Mazure).

M. Rousseau (Th.), lui, compte un peu trop parfois les feuilles des arbres, et on peut lui reprocher le pointillé de la touche. Mais quelle ampleur cependant dans l'ensemble ! quelle entente admirable de la perspective aérienne ! quelle solidité dans les terrains du premier plan, coupés heureusement par ce chemin qui va se prolongeant et

s'enfonçant à travers la cépée jusqu'à ce qu'il se confonde avec l'horizon ! Dirai-je ces beaux grands arbres, rois de la forêt (Fontainebleau), si profondément enracinés dans le sol et dont les troncs robustes, à l'écorce fendillée et moussue, tournent merveilleusement pour l'œil? Le ciel est pur, l'air d'une rare transparence. Œuvre admirable de vérité et de poésie. Je goûte beaucoup moins l'autre tableau, *Coucher du soleil,* qui ne semble guère qu'une ébauche, où se heurtent, sans que l'œil sache assez où se reposer, ces tons violents, rouge, vert, bleu, orangé, que peut donner la nature en certains moments, mais que l'artiste doit craindre de nous offrir dans leur pêle-mêle et leur crudité.

Effet du matin, et *les Bords de l'Oise*, par M. Ch. F. Aubigny. Une grande vérité d'aspects et des effets parfaitement saisis et rendus, et qui à distance font illusion, mais à la manière du décorateur : car, quand on approche, tout semble s'évanouir, et l'on regrette une exécution insuffisante, qui sacrifie par trop le détail à l'ensemble. Tout ici pour le premier coup d'œil.

Bien différents sont les deux paysages de M. Appian, *Bords du Lac du Bourget* et *le Village de Chanas*, d'une exécution si ferme et presque trop vigoureuse. — J'admire ces eaux transparentes, ces arbres au port élégant, ces roches massives, ces terrains accidentés, semés de ronces et de cailloux. Dans le coloris, quoique vrai en général, je regrette çà et là des tons crayeux qui tirent l'œil et nuisent à l'harmonie.

Je me suis montré plus d'une fois sévère pour M. Courbet : aussi je me fais un plaisir comme un devoir de lui rendre justice, quand son œuvre, comme aujourd'hui sa *Remise de chevreuils*, le mérite. Cet intérieur de forêt, quoique manquant un peu de profondeur, nous saisit par un cachet d'étonnante vérité mise en relief par une exécution magistrale. Les arbres, solidement plantés et entre lesquels l'air circule, étendent en toute liberté leurs rameaux vigoureux, chargés de verts feuillages, mais qui n'interceptent point la lumière et permettent de voir daims et biches se reposant ou broutant le gazon. Ces jolis animaux, des plus vivants, meublent bien ce paysage agreste, qui, à défaut de sentiment poétique, se recommande par la touche virile, des tons d'une puissante réalité et la richesse des détails, qui n'empêche point la forte harmonie de l'ensemble.

Je ferai moins de compliments à l'artiste pour *la Femme au perroquet*, peu décente, quoique de formes moins triviales qu'il n'est ordi-

naire à M. Courbet quand il représente le sexe qui pour lui ne semble guère *le beau sexe*. Je reprocherai à son odalisque une certaine raideur dans la pose et quelque sécheresse peut-être dans la touche ; ce qui n'est guère le défaut de cette large brosse, téméraire plutôt que hardie. Puis de quelle singulière chevelure est orné le chef de la dame !

— Farceur de Courbet ! s'exclamait près de moi un jeune loustic ; toujours original, ce diable d'homme ! s'avise-t-il pas de coiffer sa particulière avec une frisure de serpents ? et quels serpents, qui foisonnent, fauves, emmêlés, ébouriffés, tortillonnés, horripilés, comme la perruque des Euménides ! des serpents à sonnettes, je pense !

— Bah ! interrompit un camarade, pour moi ce sont plutôt des anguilles... de Melun !

La Moisson, de M. Veyrassat, un nouveau venu, je crois, est une œuvre des plus remarquables. Composition large, intelligente, et où l'on sent l'inspiration de la nature. Beaucoup de vérité, mais qui n'exclut pas la poésie. Abondance d'air et de lumière. Les lointains fuient bien ; les premiers plans sont vigoureux. Puis autour, de la meule qui croît et s'arrondit, toute l'agitation et le mouvement du labeur joyeux de la campagne. *Fervet opus*, eût dit Virgile.

M. de Rudder, lui, se plaît à nous montrer des intérieurs de forêt, de la forêt de Fontainebleau, avec ses rochers pittoresques, tapissés de belles mousses, et ses grands arbres aux troncs musculeux :

. . . . . De qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

Pourtant, à travers les vigoureux feuillages, le soleil glisse par intervalles, et ses rayons, scintillant au milieu des ramures, illuminent çà et là, le sentier ombreux semé de plantes parasites et cher à l'artiste non moins qu'au poëte qui vient y promener sa rêverie. M. de Rudder, qui jusqu'ici n'avait guère peint que la figure, se révèle paysagiste.

M. Français, l'un des maîtres du genre et à bon droit cher aux amateurs, nous offre deux tableaux bien contrastés : *Environs de Rome* et *Environs de Paris, bords de la Seine*. Le premier, composition savante, déroule au plein soleil une vaste campagne, accidentée de ravins et de collines, où les ombres sont rares, rares la verdure et la fraîcheur : car sur les herbes et les feuillages l'été semble avoir passé déjà. Les premiers et les seconds plans s'accentuent avec une netteté qui va presque jusqu'à la sécheresse, en rappelant un peu le faire de M. Aligny.

L'autre toile au contraire, *Environs de Paris*, nous montre un paysage frais, printanier, riant, mais à travers un effet de brouillard un peu exagéré peut-être et qui pâlit trop l'émeraude des gazons, comme l'or et la pourpre des fleurs. Grand dommage! car, j'en suis sûr, quand le soleil, qui monte à l'horizon, aura fait évaporer l'humide vapeur, ce délicieux paysage, par cette belle matinée de printemps, fera ressouvenir de l'Éden.

J'ai loué chaleureusement, l'an passé, M. Hanoteau, que je ne voudrais pas oublier cette année : car je le retrouve avec ses qualités sérieuses, mais moins accentuées. *Le Soir à la ferme* est un tableau bien composé, d'une bonne facture, quoique un peu lourde. Les animaux aussi ne sont pas heureux, et je doute qu'ils soient peints d'après nature. Le premier plan et les fonds excellents. La lumière, qui décline en prolongeant les ombres çà et là fortement accusées, met bien en relief les parties de l'œuvre sur lesquelles l'artiste a voulu surtout attirer le regard. Beaucoup à louer dans l'autre tableau, *Après la pêche*, qui me semble supérieur. Par malheur, placé un peu haut, il se voit mal.

Le verdoyant paysage de M. Blhum, *Souvenir de Courances*, mérite de n'être point passé sous silence. Quel site frais, charmant, attrayant, qui nous montre la nature au temps du renouveau, et toute rayonnante de jeunesse et de grâce! Oh! le riant cottage! l'aimable verdure! les fins gazons que baignent ces eaux si limpides, qui doivent tenter le pêcheur et le baigneur! Qu'on envie les invisibles habitants de ce chalet si coquet, à moins que ce ne soit un moulin, où le bonheur doit avoir élu domicile! S'il n'est pas là, où peut-il être?

M. Lambinet, lui aussi, peint admirablement les fraîches matinées du printemps, quand l'herbe verdoie, quand le soleil poudroie et que le zéphyr ride l'onde transparente, et sur elle, comme sur la mousse et les gazons, effeuille les fleurs de l'aubépine, des ébéniers, ou plus tard des églantiers. Brillante couleur, touche légère et ferme.

Que de noms je pourrais joindre à ceux-ci! car la jeune école des paysagistes est riche en talents; mais il faut que je me hâte en nommant seulement quelques-uns de nos peintres de fleurs et d'animaux, dont plusieurs mériteraient mieux qu'une simple mention : ainsi MM. A. Bonheur, Didier, Girardon, Gilibert, Maiziat, pour son délicieux bouquet de roses, Benner, Richter, etc. Mais je me blâmerais d'être aussi court pour M. Philippe Rousseau, leur maître à tous, et dont les *Fleurs d'automne* sont dignes du grand

artiste. J'invite certain confrère du peintre, trop amateur du précieux, du léché, à s'arrêter, pour son instruction, devant cette toile. Quelle imitation consciencieuse de la nature, et pourtant quelle liberté dans la touche, quelle largeur dans cette savante exécution ! Tant de vérité et pourtant de la grâce, du charme, même un grain de poésie, en dépit de ces vilains gros pots de terre, informes, ébréchés, dans lesquels l'artiste a planté ses marguerites et ses chrysanthèmes, par un caprice, à vrai dire, assez peu de mon goût. Ils me semblent, dans cette composition attrayante et harmonieuse, une dissonance.

Il opère lui-même ! Autre toile nous montrant un singe qui, dans le laboratoire, profite de l'absence du maître pour essayer les instruments. Elle n'est pas inférieure au premier tableau.

IV

PORTRAITS. — La sculpture et les dessins. — Où le critique paraît fort contrarié.

Pas n'est besoin de dire que les portraits foisonnent comme toujours au Salon ; ce dont je m'ébahis en pensant à la concurrence écrasante que la photographie, grâce à la complicité de Phébus (maître Apollo), fait aux jeunes peintres privés par l'invention Daguerre de leur plus sûr gagne-pain. Car jadis le portrait à 25 francs et au-dessus « faisait bouillir la marmite, » comme on dit à l'atelier, et l'on vivait, ne fût-ce que de laitage et de pommes de terre, en attendant mieux ! mais aujourd'hui.... aujourd'hui !... Pourtant, à voir les murs tapissés de tant de figures bonasses, fadasses, cocasses, le rapin dirait *boules*, et le *Tintamarre*, fort sur l'argot, *binettes;* à voir tant de profils incongrus, on est tenté de moins s'attendrir sur le sort des surnuméraires de l'art. Il faut croire, contre l'apparence, qu'il ne manque pas encore de bonnes gens à qui le carton du photographe ne suffit pas. Je ne les en blâme point, d'autant que je ne regarde guère leurs *retirances*, comme s'exprime le villageois. Pour m'arrêter devant un portrait, il faut que j'y sois attiré par cet aimant qu'on appelle le talent et le grand talent, comme par exemple dans le portrait de Mme C..., par M. Jalabert. Sans doute on peut lui reprocher de rappeler la *Joconde* de Léonard, mais point jusqu'au pastiche : des lignes pures, un modelé savant, délicat ; puis quelle solidité de tons, à laquelle l'artiste, dans sa peinture un peu superficielle, ne

nous avait point accoutumés! Belle tête, mais d'une beauté grave et dont les grands yeux rayonnent d'intelligence.

Le portrait de Mme H. d'O..., par Mme Henriette Browne, fait contraste avec le précédent : car il brille surtout par la grâce délicate, par des tons frais et charmants, une expression sereine, un parfum de candeur qui rappelle la jeune fille dont le poëte nous dit :

> L'aile du papillon a toute sa poussière,
> L'âme de l'humble vierge a toute sa lumière,
> La perle de l'aurore est encor dans sa fleur.

Je ne puis trop louer le fin modelé des carnations, la suave pureté des contours et la limpidité parfaite de ces regards lumineux et doux. La partie inférieure du visage me paraît s'alourdir un peu. Les étoffes sont moëlleuses et pleines d'élégance ; les mains d'une rare distinction.

M. Giacometti n'est pas aussi complétement heureux dans son portrait de Mme ***. La tête est pleine de vie, avec ses traits si fins, ses yeux noirs d'où jaillit l'étincelle, le demi-sourire de ses lèvres fraîches ; mais je regrette des tons un peu plâtreux dans les étoffes, habilement chiffonnées d'ailleurs. M. Pérignon a exposé un portrait de femme, dont la tête pareillement me paraît très-bien réussie ; mais dans le modelé de la poitrine et des bras je souhaiterais un peu plus de moëlleux. M. Hébert se présente avec deux remarquables portraits : celui d'un adolescent, à l'air un peu hautain et boudeur, et le portrait de Mlle Charlotte de G..., cette aimable enfant dont la figure, sans être jolie, nous est toute sympathique, si intelligente, si fine, si expressive. De beaux portraits encore sont ceux de MM. Vetter, Dumas, Holfed, et de Mme Rosalie de Riesner.

Cette année, une salle spéciale a été réservée aux élèves de l'Académie à Rome, dont j'ai parlé au mois de septembre dernier ; je puis donc m'en taire : *non bis in idem*. Là aussi se voient les essais couronnés des derniers lauréats de l'école des Beaux-Arts. L'intention est bonne ; mais je crois peu prudent d'exalter la vanité de ces adolescents par la gloriole de cette publicité prématurée.

Une autre innovation fort peu de mon goût, mais dont la responsabilité incombe, paraît-il, non à l'administration, mais aux artistes qui l'ont réclamée maladroitement, est relative à la sculpture. Jusqu'ici les statues s'offraient aux regards des visiteurs, disposées

agréablement pour l'œil dans l'hémicycle inférieur transformé en jardin, et elles n'y perdaient pas, ce semble, quoique les sculpteurs se soient plaints de cette trop vive lumière. Le public, lui, dont il faudrait bien tenir un peu compte, puisque son argent fait les frais de l'Exposition, le public y gagnait beaucoup : car, dans les grands jours d'été, quand, le soleil frappant d'aplomb sur les verrières, les galeries supérieures deviennent autant d'étuves où les poulets pourraient éclore, le visiteur fatigué, haletant, suffoqué, asphyxié, n'avait qu'à descendre quelques marches pour se trouver au milieu des fleurs, des gazons, de la verdure, des fraîches eaux même, sans compter que des siéges commodes en grand nombre lui permettaient de se reposer et de faire la sieste au besoin. Plus rien de tout cela aujourd'hui! Supprimé les fleurs, les pelouses, les jets d'eau! supprimé l'espace! disparu le jardin, remplacé par une prosaïque clôture en étoffes, autour de laquelle, sous les travées, se profilent les statues, maintenant, pour la plupart, fort mal éclairées dans ces galeries souterraines où il est si peu récréatif de se promener! Aussi j'en garde rancune aux artistes, puisque, dit-on, c'est leur faute. M'ôter mon parterre, dont les parfums printaniers et le riant aspect suffisaient à faire oublier la fatigue; pour moi l'oasis après les sables du désert! Et maintenant, critique morose, il faut, comme une âme en peine, traîner sa courbature dans ces catacombes où se dressent sous la morne lumière tant de blancs fantômes. Eh bien! tant pis, je n'y resterai pas longtemps, d'autant plus qu'au dire de juges compétents, les chefs-d'œuvre ne foisonnent pas. Des marbres, bronzes et plâtres donc, je parlerai brièvement; au fait, si je n'en parlais pas du tout, la vengeance serait plus complète. Je me serais satisfait, et le lecteur, lui, n'y aurait pas grand regret sans doute, comme moi peu sympathique aux Vénus, Bacchantes, Nymphes, Satyres et autres fossiles de la défunte mythologie, trop chère encore à nos sculpteurs attardés de deux mille ans. Ainsi donc : *Vive Harpocrate*, le dieu du silence!

Mais, par réflexion et la plume jetée déjà, je suis pris d'un remords : car, parmi les sculpteurs, il s'en trouve quelques-uns tout au moins qui prennent l'art au sérieux, qui sont honnêtes, chrétiens même; et, dans cette Exposition encore, en passant vite, leurs œuvres en témoignent. J'y reviendrai donc dans ma prochaine visite; il me tarde de rendre un peu justice aux pauvres dessinateurs et aquarellistes, dont les œuvres, si remarquables souvent, attirent à

peine le regard d'un rare curieux, reléguées mélancoliquement dans ces salles écartées et solitaires, sortes de Thébaïdes que semble ignorer la foule.

Je veux signaler tout d'abord quelques œuvres qui m'ont particulièrement frappé : deux beaux dessins à la mine de plomb, de Paul Flandrin, un portrait de femme surtout, d'un crayon ferme autant que fin et léger, et qu'on n'eût certes point attendu d'un paysagiste. *Les Mendiants à Cordoue* et *les Contrebandiers*, par A. Zo, sont deux aquarelles chaudes de ton, rayonnantes de soleil, et touchées avec autant de délicatesse que d'esprit. Le groupe de la mère et deux enfants, à gauche, m'a surtout ravi, et, en particulier, la si gentille petite fille. Je n'ai pas regardé avec moins de plaisir, en regrettant le sujet, *les Amours des Anges*, ces deux délicieuses figures de Vidal, si expressives, et dont le dessin coquet est relevé si agréablement par quelques teintes délicates d'aquarelle.

D'un caractère tout autre sont les grands dessins, rehaussés de blanc, de Gustave Doré, *les Anges rebelles* et *les Titans*, qui saisissent par l'aspect grandiose de la composition mouvementée, dramatique, comme par la fougue de l'exécution, étonnante de verve, de vigueur, de spontanéité. Que dirai-je du coloris si brillant et de la toute-puissance de l'effet? Mais celui-ci s'obtient un peu trop peut-être au moyen du parti pris, par des oppositions tranchées de vives lumières avec des ombres compactes, procédé dont l'éminent artiste semble avoir un peu abusé dans son illustration de la Sainte Bible.

Je suis peu courtisan, par caractère comme par principes ; mais cela doit-il m'empêcher d'être juste et de dire que les aquarelles de S. A. I. la princesse Mathilde ne sont pas seulement remarquables par la dimension, mais qu'elles ont presque le caractère et la vigueur de tons de la peinture à l'huile ? La *Femme d'Alger*, surtout, vue à mi-corps et en grandeur naturelle, est une grande étude largement peinte, habilement modelée, et dans laquelle le chatoiement des étoffes soyeuses, comme le scintillement des broderies en or, fait bien valoir les carnations. Le profil, d'un galbe pur, a de la grâce, mais une grâce un peu virile, à cause de quelques tons, bruns qui, sans le costume, pourraient donner à cette jeune femme presque l'air d'un adolescent. Les mains sont très-belles, tout à fait réussies.

J'ai ouï dire d'un jeune prince étranger, digne de son rang d'ail-

leurs par de nobles qualités, que, passionné pour la musique, et se jugeant, mais à tort, heureusement doué par la nature sous ce rapport, il aimait fort à faire entendre, devant les amateurs, sa voix, qui n'était point celle précisément du rossignol ou de la Patti ! Certain soir qu'il avait ainsi charmé, à ce qu'il croyait, les échos d'un salon par ses roulades, il s'approche, au bruit flatteur des applaudissements, d'une dame non moins belle que spirituelle, et, d'un air radieux, illui dit :

— Comment trouvez-vous que j'ai chanté aujourd'hui, Madame ?

— Comme un prince, Monseigneur ! répondit la dame avec un fin et un peu malicieux sourire, auquel le questionneur candidement se trompa.

Je pourrais dire, mais avec un sentiment tout différent, à la princesse qui nous fait admirer sa *Femme d'Alger :*

— Vous peignez comme un artiste, Madame.

La *Rachel,* de M. Savinien Petit, est une étude largement dessinée, ayant du style et dont les draperies, un peu simplifiées peut-être, tombent avec grâce. Beaucoup d'expression dans les yeux, doux et riants; mais j'aurais voulu voir un peu plus de modelé dans la tête, le nez en particulier, dont les narines, à cause de la distance peut-être, se devinent à peine.

Deux portraits de M. Amaury-Duval attirent l'attention, et avec toute justice, celui de Mme *** surtout, grand dessin qui n'est guère qu'un trait au fusain, se préoccupant de la masse plutôt que du détail, sans rien oublier d'essentiel pourtant. Élégance des contours, pureté des lignes, touche délicate. La figure paraît un peu large, sans doute à cause de la rareté des ombres et des demi-teintes.

Un très-charmant petit portrait, finement touché et modelé, est celui de M. Reber, par M. Lehmann, dont le *Jugement dernier*, vaste composition savamment ordonnée et habilement exécutée, m'a plu davantage que certains tableaux de l'artiste. Il y a là de très-beaux groupes, ceux des *Anges*, en particulier, planant sur le devant de la scène.

Je trouve à la figure du Christ, un peu bien régulière, une expression trop négative. Il est vrai qu'il ne semble point facile de rendre cette impassibilité sublime du grand Juge dans ces solennelles assises du genre humain, comme a dit Bossuet.

Je retrouve dans cette galerie M. G. Moreau avec ses qualités,

mais aussi ses défauts, moins dans l'*Hésiode visité par la Muse* auquel je reprocherais à la fois la sécheresse et je ne sais quoi de flasque et de mou, que dans *la Péri;* je crois qu'il faut lire *Persée*, autrement le sujet pour moi serait inintelligible. Ce dessin à la mine de plomb, net, franc, énergique et d'une grande finesse de touche néanmoins, ferait honneur à un maître, malgré cette affectation de raideur dans la pose et ces exagérations d'archaïsme dans le détail, qui rappellent Albert Durer et les primitifs. L'animal fantastique, à la fois quadrupède, oiseau, reptile, que chevauche le héros ou la fée, n'a rien à envier à l'hippogriffe, *baroco-baralitipon* de l'*Andromède* de M. Ingres.

La suite de *Vues prises en Auvergne,* par M. Bellel, atteste une grande facilité et aussi fidélité de crayon. On sent ici l'inspiration directe de la nature, et d'une nature qui, par son caractère parfois abrupt et sauvage, ses aspects pittoresques, ses grandes lignes, ses horizons lointains, coupés de hautes montagnes, ou qu'on entrevoit à travers les épais feuillages, convient au talent élevé de M. Bellel. On désirerait parfois, dans ces excellentes études, un effet plus accentué. L'effet ne manque pas, dans les grands dessins de M. Appian, pour moi supérieurs à ses tableaux, et, ce semble, plus complets.

Je loue beaucoup aussi les *Plafonds* de M. Magaud, compositions ingénieuses qui ont à la fois de la grandeur et de la grâce. Le crayon, dans sa précision, garde sa souplesse et donne aux personnages allégoriques un grand air d'élégance. M. Vibert, lui (*Cabaret à Tolède*), manque un peu de moëlleux dans sa touche, d'ailleurs habile et ferme; ses personnages, bien posés, ayant du relief et très-exacts, dit-on, comme type et comme costume, semblent trop tout d'une pièce et immobilisés dans leurs attitudes. Accessoires bien rendus.

Je me suis arrêté avec un vrai plaisir devant *le Nid*, de Mme Amélie Bruneau, très-jolie aquarelle que recommandent la touche délicate et fine, des teintes franches et agréables, et le soin curieux mais intelligent du détail. Je retrouve la plupart de ces qualités dans les oiseaux de M. Traviès, *la Poule d'eau*, surtout, excellente étude; *le Milan royal*, non moins bien peint, perd à se trouver dans ce coin de paysage à la mine de plomb, d'un crayon mou et d'un aspect incolore.

Le paysage de M. Camino, l'*Oasis el Agouah* attire, par un cachet original et grandiose, des détails curieux, l'étendue des lignes et des détails à perte de vue. Touche légère et libre, coloris brillant; pour-

tant j'aurais cru que le soleil d'Afrique dardait des rayons plus ardents, sous un ciel d'un azur plus vif.

J'ai remarqué encore un très-beau portrait de M. Landelle, aquarelle d'une exécution large et d'une franche couleur ; un autre joli portrait, par M. Saintin, mais qui montre en souriant les dents avec une coquetterie un peu mignarde; deux paysages de M. Flacheron, au crayon habile et léger; un bon dessin, aussi paysage, de M. Romain-Cazes; deux petits portraits à la mine de plomb, remarquables par le relief, l'expression et le fin modelé, de MM. Miciol et Dehaussy. Je ne veux pas oublier les belles fleurs de M. Prévost et de madame Girardin, et surtout les très-charmantes aquarelles d'Armand Dumaresq, dignes de faire pendant à celles de Bellangé : *les Blessés*, si sympathiques, et *le Chasseur à pied*, détaché en tirailleur, un vrai type de soldat, mais de soldat promis à l'épaulette, admirable d'énergie et d'entrain.

V

Les dessins et la sculpture (suite). — La gravure à l'eau-forte. — L'Exposition rétrospective.

Le lecteur, la lectrice surtout, que je n'engage pas beaucoup à m'imiter, doit me savoir gré des séances par moi faites, uniquement à leur intention, dans les galeries ou plutôt les caves et glaciales et sépulcrales où gît la statuaire : car j'en suis sorti grelottant, menacé d'un coryza, et de plus avec le haut le cœur et la nausée, ceci soit dit par métaphore. Oh! décidément, cette sculpture reste un art trop païen et digne des Romains de la décadence. J'ai compté, et sans être rigoureux, plus de trente statues dans des postures et des habillements véritablement ridicules d'inconvenance. Hé ! que parlé-je d'habillement? La plus vêtue de ces dames l'était comme cette reine sauvage dont le prince de Joinville rapportait à sa sœur, sur sa demande, le costume complet :... un collier de perles.

Je ne fais point mon compliment à MM. Baujaux (*Baigneuse*), Gumery (*l'Adolescence*), Devault (*Amphitrite*), Frison (*Libation à Bacchus*), Vauthier (*Baigneuse*), et d'autres qui méritent une mention aussi peu honorable pour leurs statues que pour leurs sottes peintures (tant pis ! cette fois je les nomme) : MM. Jourdain, Barrias, Dupuis, Pommayrac, Saint-Pierre, Girard, etc. En voyant à quel point sont nombreux les sculpteurs embourbés dans cette vieille

ornière de l'art païen, acoquinés à ces traditions mortes, momifiés dans cette absurde routine, je sais d'autant plus de gré à ces quelques hommes de cœur et de talent qui veulent être de leur temps, de leur pays et de leur religion.

La *Femme adultère*, de M. Cambon, attire l'attention, parce qu'il y a là une pensée bien comprise et fortement rendue, presque trop. Dans une attitude qui n'est point exempte de recherche, mais préférable cent fois à la banalité du convenu, la pécheresse, agenouillée, tient les bras élevés au-dessus de sa tête, en joignant les mains, comme pour se garantir du châtiment. Trop de crainte, sans doute, dans cette expression à laquelle on voudrait que se mêlât davantage celle du repentir et de l'espérance. Les traits manquent un peu de distinction! Exécution virile, d'ailleurs; cette figure mouvementée respire, palpite: le plâtre est de la chair.

Le Prince impérial, par M. Carpeaux, portrait en pied, est très-vivant aussi; pose naturelle et qui met bien en relief les formes élégantes, quoique un peu grêles, comme il est ordinaire à cet âge. Le costume, dans sa simplicité de bon goût, laisse toute liberté aux mouvements. Je trouve les mains petites pour le corps et surtout pour la figure, qui semble plutôt celle d'un adolescent de treize à quatorze ans, que d'un enfant de dix ans.

Très-supérieur à cette statue me paraît le *fronton pour le pavillon de Flore*, aux Tuileries, vaste composition d'une grande et fière tournure, dans la partie élevée surtout, qui représente *la France impériale protégeant l'Agriculture et la Science*. Le groupe de la *Femme et des Enfants*, à la partie inférieure, d'une charmante exécution, a le tort pour moi de ne pas s'harmoniser avec le reste; il manque de sévérité; la femme surtout, dans sa grâce voluptueuse, rappelle trop quelque syrène ou la Vénus entourée de petits Cupidons joufflus et dodus.

Le *Valet de chiens*, par M. Jacquemart, est un de ces sujets de genre qui ne conviennent point à la grande statuaire. Sculpture réaliste, mais sans vulgarité; au contraire. Exécution très-franche, très-adroite. Le piqueur écoute bien, et aux chiens il ne manque... que la voix.

L'Ange de la Rédemption, par M. Capellaro, est destiné à l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, et j'en félicite les paroissiens et le curé! J'aime beacoup cette figure, malgré quelque symétrie dans la pose et l'arrangement des ailes. La figure a de la noblesse, de la

majesté et s'enveloppe bien de ses draperies élégamment déroulées. La tête est fort belle, sauf certain pli de la lèvre qui lui donnerait presque l'air du dédain ! mais peut-être ce défaut tient-il à quelque reflet dans cette lumière douteuse peu favorable aux statues.

La Sainte-Vierge de M. Vivroux manque un peu d'animation, mais de belles draperies, du style et de la noblesse. La figure laisse à désirer comme modelé et paraît lourde. Les yeux me semblent petits, et je doute que la main qui tient le lys ait une longueur suffisante. L'enfant dort bien et paraît gracieux !

La Jeanne d'Arc écoutant les voix, de M. Clère, mérite de grands éloges. La tête, quoique un peu courte, a du caractère, et dans la pureté des traits se reflète la candeur de l'âme. L'étonnement de la jeune fille, qui sera bientôt l'héroïne, n'a rien de vulgaire, et dans le regard inspiré, sur le front lumineux, déjà la flamme sainte de l'enthousiasme patriotique et religieux rayonne. Le vêtement, qui est le costume du temps, serre le corps à la taille et se déroule ensuite en plis gracieux ! Jeanne me semble un peu maigre et fluette, d'après ce que nous disent d'elle les écrits contemporains, la *Chronique de la Pucelle* en particulier : « Simple villageoise, qui avait accoutumé « aucunes fois de garder les bêtes ; et quand elle ne les gardait pas, « apprenait à coudre ou bien filait. Elle était âgée de dix-sept à dix-« huit ans, *bien composée de membres et forte.* »

Le *Saint Sébastien* de M. Gauthier fait honneur à l'artiste comme exécution ; le torse est étudié, d'un bon modelé, et le mouvement indique bien l'affaissement d'un corps d'où le sang s'écoule avec la vie par de cruelles blessures. L'expression de douleur dans les traits est fortement rendue, trop même ; car est-ce seulement la souffrance physique que doit exprimer le visage du martyr qui déjà voit pour lui le ciel s'ouvrir ? Ne devrait-il pas plutôt, en dépit de l'angoisse, rayonner par l'espoir de la récompense prochaine, s'illuminer de la joie du triomphe ?

Une très-bonne figure aussi est celle de *Saint Benoît*, par M. Dechau ; la robe du moine, aux plis sévères, paraît, sauf la couleur, dans sa souplesse, de la bure véritable. Le capuchon encadre et fait valoir la tête d'un bon modelé, mais à laquelle je reprocherais de rappeler, dans son type un peu efféminé, plutôt qu'un visage d'homme, les traits de la vieille matrone.

L'*Enfant à la Toupie*, de M. Perrey, plaît par l'éléganc des formes, la vérité du mouvement et la naïveté de l'expression. Je loue volon-

tiers aussi *la Briséis* de M. Gaudès, élégamment et chastement drapée, et dont le gracieux visage nous est rendu plus sympathique par une expression de regret mélancolique et de tristesse intime. Digne d'éloges aussi me paraît l'*Ausone* de M. Delandre, qui rappelle un peu, mais sans le copier, le *Germanicus* antique, enveloppé de la tunique et du mantean aux plis multipliés.

Je ferai moins de compliment à M*** pour son *Archimède*, qui n'est point d'ailleurs sans quelques mérites d'exécution. Mais jamais, en me rappelant le portrait, d'après Plutarque, du savant illustre, ingénieur par patriotisme, qui donna tant d'occupation au Romain Métellus, je ne me le serais figuré avec cette riche taille, cette musculature solide, ce renflement des biceps et cette poitrine bombée qui n'attend que la cuirasse. La griffe du lion, tombant sur l'épaule, me le faisait prendre d'abord pour un Hercule... de la foire.

Le Génie funèbre de M. Bartholdi déroute un peu le curieux, tenté de croire à une mystification. Il se demande si ce n'est point là une gageure, en voyant cette étrange figure accroupie et repliée sur elle-même et, sauf les bras et les bouts des pieds, enveloppée dans un linceul, sous lequel le corps tout entier disparaît. Quant à la figure, la tête touchant presque les genoux, on entrevoit à peine le bas du front et le commencement du nez. *Cætera desiderantur!* Un vrai talent d'exécution d'ailleurs dans cette composition étrange, et même un peu baroque.

Du *buste de Flandrin*, par M. Oudiné, je parlerai plus tard, lorsque le monument auquel on le destine sera terminé et découvert.

Quant à *la Madeleine* de M. Etex, cette erreur d'un homme de talent, il faut avouer..... Mais non, je n'en dirai pas davantage. Le critique qui, comme moi, a vécu dans les ateliers et connaît les épreuves de la vie de l'artiste et sait ce qu'il en coûte même pour faire une œuvre médiocre, mauvaise, incline volontiers à l'indulgence. S'il ne loue jamais à faux et contre sa conscience, il ne saurait non plus se complaire au blâme stérile. Songeant aussi, surtout en ce qui concerne les débutants, à certaines et douloureuses nécessités, il a souvent présent à l'esprit ce mot de Gros qui, membre du jury, se montrait clément pour une assez méchante toile, en disant :

— Laissez, c'est un pain de quatre livres qui passe.

Les artistes alors ne se comptant point, comme aujourd'hui, par légions, cette indulgence ne pouvait avoir grand inconvénient.

Je veux mentionner au moins, ne pouvant mieux, les études relatives à l'architecture, projets d'église et autres de MM. Deperthes, Dupré, Durand, et en particulier l'immense travail de M. Lameire, intitulé le *Catholicon*. De plus compétents que moi s'en occuperont. Je serai moins court avec la gravure. La photographie, dont la peinture n'a pas à se louer, a été plus fatale encore à l'art de la gravure au burin. Néanmoins, les artistes ne se découragent pas dans leur persévérance presque héroïque, témoin les remarquables planches de MM. E. Varin (*Une messe sous la terreur*); A. Varin (*Le Christ marchant sur la mer*); Girardet (*L'appel des condamnés*); Eichen (*Les amies de pension*), etc.

J'ai regardé avec plaisir ces belles reproductions, mais avec plus de plaisir encore, s'il faut l'avouer, les nombreuses *eaux-fortes* exposées dans la même salle. Cet art, qui semblait presque perdu, on est heureux de le voir renaître, ressusciter pour ainsi dire, parce qu'il fait une part plus large au travail libre et personnel de l'artiste et ne l'astreint point à être seulement copiste. Un certain nombre de planches, sans doute, exposées ici, trahissent les tâtonnements de l'essai, mais plusieurs aussi attestent une main sûre d'elle-même et sont marquées au coin du talent, du grand talent : celles, par exemple, de Ch. Jacques, qu'il faut nommer tout d'abord. *Les Moutons sous bois* et *les Mendiants* sont touchés de cette pointe fine et brillante que connaissent les amateurs délicats; çà et là on regrette quelques points noirs et un coup de crayon moins léger ; mais le maître se retrouve tout entier dans son grand cadre renfermant *huit* sujets, dont plusieurs, et je pourrais presque dire tous, sont de petits chefs-d'œuvre. Que ces animaux, vaches, moutons, chevaux, poules, poussins, canards, pigeons et pigeonneaux sont vivants, animant, égayant à qui mieux mieux le paysage pittoresque! Combien vrais et charmants ces enfants, et les sœurs et les mères, types de villageois poétiques, à la façon de J. Breton! Et comme l'artiste, qui tire si bon parti du rayon lumineux, se joue des difficultés du clair-obscur! Ch. Jacques, en vérité, semble avoir dérobé avec sa pointe fine, déliée, merveilleusement adroite, le secret de ces mystérieux procédés que Rembrandt, disait-on, avait emportés avec lui dans la tombe.

M. Veyrassat, dans ses petites planches, dont plusieurs sont des mieux venues, montre, plus encore peut-être que dans son vigoureux tableau du *Gué*, qu'il connaît les chevaux, et il prouve que la vraie science ne nuit point à la verve, tout au contraire.

Je louerai très-chaleureusement encore les eaux-fortes de L. Flameng, d'après Bida, si remarquables par la touche à la fois hardie et fine, le coloris brillant et le bonheur des effets. Celui-là aussi aime la lumière. Avec une touche moins ferme, sans doute, mais plus délicate peut-être, Mme H. Browne se montre au moins l'égale du précédent artiste dans sa ravissante eau-forte, *Vocation de saint Matthieu*, aussi d'après Bida. J'oubliais à tort, de Flameng, un excellent portrait de Mgr Mermillod, l'illustre évêque de Genève.

Je ne puis que nommer, à mon regret, MM. Bleés et Abraham pour leurs beaux paysages; Rochebrune, si étonnant dans sa *Vue du château d'Ecouen, sous Louis XIV;* Bléry, dont les fleurs ont tant d'éclat, etc., etc.

Un mot maintenant, avant de terminer, sur l'exposition dite *rétrospective* de tableaux anciens, ouverte au Palais de l'Industrie, concurremment avec l'autre, et comme elle payante, mais faite, suivant le programme, au profit d'une œuvre de bienfaisance. Or, la *Bonne œuvre*, d'après ce qu'affirmait *La Presse* quelques jours après, c'était la propagande en faveur de l'Union libérale protestante, cette société de dissidents excommuniés par le Consistoire, libres-penseurs et rationalistes au fond, et qui s'obstinent, qui sait pourquoi, à déguiser leur scepticisme sous une étiquette religieuse. J'avais fait, au sujet de cette spéculation, quelques réflexions que je supprime en lisant ce matin, dans la *Presse*, une lettre du président du Comité, M. Odier, déclarant le journal mal informé, et que le produit des recettes doit s'appliquer uniquement au soulagement de la misère. Mes observations étant dès lors superflues, je les retranche, mais point la finale, un assez joli mot relatif auxdits membres de l'*Union libérale protestante*.

— Ces Messieurs-là, disait l'autre soir dans un salon un homme d'esprit, ce sont des Taine et des Renan qui ont mis un faux-nez!

BATHILD BOUNIOL.

LA CHARITÉ

Il faudrait s'entendre. Plus une parole est belle, plus elle est dangereuse. Il est impossible de dire quelle est l'importance du langage. Les mots sont du pain ou du poison, et c'est un des caractères de notre époque que la confusion universelle. Les signes du langage sont des instruments redoutables par leur complaisance. On peut faire d'eux l'abus qu'on veut en faire; ils ne réclament pas. Ils se laissent déshonorer, et l'altération des paroles ne se révèle que par le trouble intime qu'elle produit dans les choses.

La charité est la loi de la vie. Elle est le principe même de l'activité, tellement que les actes accomplis sans elle sont des apparences dépourvues de réalité. Il y a un mot de saint Paul dont la profondeur est tout à fait inconnue : l'Apôtre des nations déclare que, quand il transporterait par la foi des montagnes, sans la charité *il n'est rien.*

Qui sait jusqu'où va ce dernier mot? Celui qui l'a prononcé connaissait d'étranges secrets.

Satan est celui qui n'aime pas, disait sainte Thérèse, et sainte Brigitte entendit sortir de la bouche du maudit cet aveu terrible. Satan, parlant à Jésus-Christ, lui dit ces mots :

O Juge, je suis la froideur même.

Celui qui n'aime pas n'est rien, dit saint Paul. Celui qui n'aime pas est Satan, dit sainte Thérèse.

Dans quelle relation le néant et le péché sont-ils l'un avec l'autre? Quel nom porterait l'amour dans une langue supérieure à la nôtre et quel nom porterait la substance? Quoi qu'il en soit des mystères que garde au fond d'elle-même l'intimité, en tous cas, dans l'ordre moral, la charité est la loi. Si les hommes n'avaient pas tant d'affaires sur les bras, peut-être pourraient-ils réfléchir un moment sur cette chose trop vulgaire pour être remarquée, et trop profonde pour être comprise. Aimer est une vertu, espérer est une autre vertu.

Dans les choses divines, les vérités se mettent à leur place, sans explication. Si l'homme arrangeait lui-même sa situation, il serait

porté à croire que celui-là espèrera plus facilement qui aura confiance en lui, et que celui-là se désespèrera qui sentira son immense misère. C'est le contraire qui arrive. Jamais l'homme n'espère tant que quand il sent, d'une certaine manière, sa faiblesse; et celui-là perd l'espérance qui s'appuie sur lui-même. L'orgueil et le désespoir, qui sembleraient s'exclure, s'appellent comme deux échos dans un abîme; ils s'appellent et se répondent. Un cri s'élève : Je suis semblable à Dieu; c'est l'orgueil qui parle. L'écho répond : Je suis perdu, c'est la voix du désespoir, et cette voix est un écho. Les deux paroles n'en font qu'une.

Mais, par cela même que la charité est la chose sublime, la réalité par excellence et la moëlle des os de la créature, par cela même l'abus de la charité et le mauvais usage de son nom, doit être spécialement et singulièrement dangereux. *Optimi corruptio pessima.* Plus ce nom est beau, plus il est terrible, et s'il se tourne contre la vérité, armé de la puissance qu'il a reçue pour la vie, quels services ne rendra-t-il pas à la mort? Or, on tourne le nom de la charité contre la lumière, toutes les fois qu'au lieu d'écraser l'erreur, on pactise avec elle, sous prétexte de ménager les hommes. On tourne le nom de la charité contre la lumière, toutes les fois qu'on se sert de lui pour faiblir dans l'exécration du mal. En général, l'homme aime à faiblir. La défaillance a quelque chose d'agréable pour la nature déchue, de plus, l'absence d'horreur pour l'erreur, pour le mal, pour l'enfer, pour le démon, cette absence semble devenir une excuse pour le mal qu'on porte en soi. Quand on déteste moins le mal en lui-même, on se prépare peut-être un moyen de s'excuser celui qu'on caresse dans son âme. De générale qu'elle était, l'atténuation se localise, et l'homme s'adoucit vis-à-vis de la faiblesse qui veut l'envahir, quand il a pris l'habitude d'appeler *charité* l'accommodement universel avec toute faiblesse, même lointaine.

Il y a un mot, dans David, auquel on ne fait pas attention. Le voici : *qui diligitis Dominum, odite malum,*

La charité envers Dieu exige, suppose, implique, ordonne la haine envers l'ennemi de Dieu. Le jour où le mal est entré dans le monde, il est né quelque chose d'irréconciliable.

Dans l'ordre humain, l'amitié ne se mesure pas si bien à la vivacité de la tendresse qu'à la sympathie vis-à-vis de la souffrance. Si votre ami est heureux, vous pouvez manquer de tendresse à un moment donné et être encore son ami. Si votre ami est victime dans sa

personne ou dans son honneur d'un accident, d'un attentat quelconque, si vous sentez faiblement son mal, vous n'êtes plus son ami.

Qui diligitis Dominum, odite malum.

Voyez une mère : je la suppose bonne et intelligente. Elle redoute pour son fils une certaine relation; il y a une fréquentation qu'elle voudrait rompre, une approche qui la fait trembler. Et pourtant l'homme devant qui elle sent le malaise de la crainte semble l'ami de son fils. Rien ne justifie en apparence cet avertissement sans parole qui ressemble à une antipathie capricieuse, qui menace et ne s'explique pas. En général, quand ce fait arrive, le moment ne se fait pas longtemps attendre qui justifie la terreur. L'enfant était menacé. La mère le sentait sans le savoir, et l'horreur d'une chose absolument inconnue était née en elle. Cette horreur était née sans connaissance; elle était née pleine de lumière et vide de science. De qui était-elle née? elle était née de l'amour.

Josaphat est un des personnages les plus mystérieux de l'histoire. L'Écriture est si sobre, si avare de détails, si solennelle dans ses silences! Ceux qui ne sont connus que par elle restent dans une ombre lumineuse pleine de terreurs et de mystères! Le nom de Josaphat signifie Justice! La vallée de Josaphat est le rendez-vous des créatures, le dernier rendez-vous! Que de regards se sont élevés vers elle! Que de cris! Que de soupirs étouffés! Que de silences ardents et terribles! Que de choses, sans paroles, ont invoqué Josaphat!

C'est lui qui a vu ses ennemis se détruire! C'est lui qui a renversé d'un souffle la multitude assemblée contre lui! C'est lui qui a dit cette parole profonde, qui ressemble à un cri de l'abîme, la parole de la Justice qui invoque la Puissance, et qui tomberait dans le désespoir, si la Puissance n'était pas là :

Domine Deus, ergo non judicabis eos? Le besoin de justice devient chose puissante, et ceux qui étaient là pour le combattre se détruisirent entre eux. Ils se jugèrent eux-mêmes et firent par leur multitude ce que Josaphat ne pouvait pas faire, à cause de la multitude.

Car c'est l'habitude de la Puissance, de changer les obstacles en moyens. Josaphat, dans son humilité, se sentait trop faible pour résister à la multitude. La multitude venge Josaphat d'elle-même; elle se déchire le sein avec les armes qu'elle avait apportées contre lui; elle écrit avec son sang le nom de son ennemi. Josaphat, je le ré-

pète, signifie Justice, et la multitude contre laquelle il appelle Jehovah, se fait Justice elle-même à elle-même, et change en suicide la chose qu'elle allait faire.

Le lieu où Josaphat pria et vainquit, devint le sépulcre d'une Vierge, qui est la Vierge Marie, mère de Dieu.

Les noms des hommes ont une importance inouïe, une importance qui leur échappe, parce qu'elle est au-dessus de leur intelligence. *Leur nom parle leur être*; c'est leur substance qui se trahit. Quelle est donc l'importance de celui qui s'appelle Josaphat? (Josaphat Jugement) ! Il est même étonnant que, préoccupés depuis tant de siècles de la vallée où fut enterrée Marie, de la vallée où les victimes rencontreront les bourreaux, de la vallée où le mensonge sera vaincu et la noirceur dévoilée, les générations humaines aient tant oublié cet homme, probablement immense, dont le nom est devenu le nom de la vallée où sera faite, pour toujours la Justice.

Or, ce grand Josaphat, dont les dimensions inconnues épouvantent la pensée, ce grand Josaphat reçut un reproche du Seigneur.

Car il avait fait alliance avec le roi d'Israël. Faire alliance avec l'ennemi, ceci est le crime secret, le crime profond. Il y a des crimes d'apparences, des crimes d'apparat. Mais l'intimité qui a tout, a aussi son crime. Son crime est de s'allier avec l'ennemi. La mesure de l'amour est dans l'exécration qu'on a pour la chose ennemie de l'ami. Le roi d'Israël était l'ennemi de Dieu, Josaphat avait oublié la chose que Dieu exécrait. L'alliance, le rapprochement, le voisinage spirituel de l'ennemi, sont les crimes contre l'intimité! Or, l'intimité c'est la gloire, quand c'est de Dieu qu'il s'agit. Celui-là est le plus intime avec Dieu qui a le frisson le plus solennel en face de la Majesté. C'est pourquoi le péché contre le Nom sacré couronne d'horreur le front des saints! Celui qui a senti passer sur lui l'haleine de la gloire, devient irréconciliable avec le crime contre la Gloire.

La charité le presse, c'est pourquoi il est intraitable, car elle l'oblige, comme une noblesse superbe, à ne pas consentir aux choses de la haine. Celui qui transige avec l'erreur, celui-là ne connaît pas l'amour dans sa plénitude et dans sa force souveraine.

Après une longue guerre, quand on n'en peut plus, quand la fatigue amène la ressemblance de l'apaisement, on a souvent vu les rois se céder les uns aux autres, pour en finir, telle ou telle place forte. Ce sont là des concessions qui fournissent des moyens d'en finir avec le canon. Mais on ne traite pas les vérités comme on traite les places

fortes. Quand il s'agit de faire la paix, en esprit et en vérité, c'est la conversion qu'il faut et non l'accommodement. La Justice est tout entière ce qu'elle est.

Dans les relations d'homme à homme, quand un rapprochement semble avoir lieu, sans que le cœur du coupable soit changé, quand il croit qu'une poignée de main remplace le repentir et le sentiment de sa faute, ce rapprochement menteur s'ouvre promptement pour laisser voir la graine qu'il portait en lui. C'est une seconde séparation beaucoup plus profonde que la première. Il en est de même vis-à-vis des doctrines. La paix apparente, qu'une complaisance achète et paye, est aussi contraire à la charité qu'à la justice, car elle creuse un abîme là où il y avait un fossé. La charité veut toujours la lumière, et la lumière évite jusqu'à l'ombre d'un compromis. Toute beauté est une plénitude. La paix est peut-être au fond la victoire sûre d'elle-même.

Que dirait-on d'un médecin qui, par charité, ménagerait la maladie de son client? Imaginez ce tendre personnage. Il dirait au malade: après tout, mon ami, il faut être charitable. Le cancer qui vous ronge est peut-être de bonne foi. Voyons, soyez gentil, faites avec lui une bonne petite amitié; il ne faut pas être intraitable; faites la part de son caractère. Dans ce cancer, il y a peut-être une bête; elle se nourrit de votre chair et de votre sang, auriez-vous le courage de lui refuser ce qu'il lui faut? La pauvre bête mourrait de faim. D'ailleurs, je suis porté à croire que le cancer est de bonne foi et je remplis auprès de vous une mission de charité.

C'est le crime du dix-neuvième siècle que de ne pas haïr le mal, et de lui faire des propositions. Il n'y a qu'une proposition à lui faire, c'est de disparaître. Tout arrangement conclu avec lui ressemble non pas même à son triomphe partiel, mais à son triomphe complet, car le mal ne demande pas toujours à chasser le bien : il demande la permission de cohabiter avec lui. Un instinct secret l'avertit qu'en demandant quelque chose, il demane tout. Dès qu'on ne le hait plus, il se sent adoré.

La paix, disais-je, est la victoire sûre d'elle-même. La paix est un écrasement. C'est un écrasement assez complet pour ne plus faire d'effort.

Le sommeil semble placé au sommet de l'activité humaine : Quand l'effort extérieur a fait son œuvre et atteint son but, l'homme s'endort. C'est la vie qui se recueille; c'est l'effort qui, vainqueur au-de-

hors, rentre en lui-même pour vaincre au dedans, car le repos est la victoire remportée par la force qui répare, sur la force qui dépense. La paix ressemble au sommeil. Elle est le recueillement du vainqueur qui, ayant fait son œuvre et atteint son but au dehors, demande aux sources de la vie la régénération intérieure, et la victoire intime après la victoire éclatante.

Mais, pour qu'il en soit ainsi, pour que la paix soit la paix, il faut que la justice ait été assouvie, il faut un dégagement de lumière et de chaleur qui ait fait mourir l'ennemi, car l'ennemi c'est le froid. Il faut que l'élément mauvais soit arraché, non pas voilé. Il faut qu'aucune rougeur ne menace les fronts de ceux qui vont s'embrasser. L'absolu est la chasteté de la victoire.

Ernest HELLO.

SOUS UN NUAGE

L'HISTOIRE D'URSIE ROCHE

(Suite.)

CHAPITRE XI

LA FIN DU VOYAGE

Cette « prochaine fois» dont Hugh Fitz-Gérald avait parlé à Ursie Roche, devait se faire attendre. L'état de Mary empira, et le lendemain le docteur O'Léary la déclara en danger. Ursie était infatigable à ses côtés; et Hugh ne fit que l'entrevoir quand elle venait à la porte répondre aux demandes fréquentes envoyées du château, sur l'état de la malade. Et même était-ce encore rare, car généralement c'était une femme ou un enfant du village qui ouvrait la porte. Ursie Roche ne manquait pas d'aide. Aussitôt qu'elle fut dans le malheur, Rathlinn oublia ses soupçons et ses cancans, et chaque jour quelques bonnes gens traversaient le marais de Kilroonan, soit pour mettre en ordre la maison, soit pour ouvrir la porte ou pour faire le dîner d'Antony. Quant à la malade elle-même, tous ses besoins était largement satisfaits par sa douce maîtressse. Devant tant de charité la nature affectueuse d'Ursie avait reparu et elle n'avait que l'embarras de choisir parmi ces offres et ces aides. Tout son temps pouvait donc être consacré à sa mère, et il est permis de douter que celle-ci, couchée sur son lit de douleur, mais soignée et caressée par l'enfant qu'elle aimait tant, ne se trouvât pas plus heureuse que depuis longtemps elle ne l'avait été.

Antony, toujours inutile, était souvent embarrassant dans cette chambre de malade, où sa voix haute et ses pas lourds faisaient subir de dures épreuves aux nerfs agités et à la tête souffrante de sa femme. Le docteur O'Léary ne tarda pas à réclamer son éloignement; et, pour lui rendre justice, Antony eut assez la conscience de son incapacité pour se soumettre à la prescription. Katie, encore délicate, restait au château, et tous les jours elle venait voir sa mère, « l'égayer, » comme disait le vieux jardinier. Ce n'était pas l'effet que produisait snr Mary les visites de sa fille. Elle pouvait sourire devant ce jeune et gai visage et recevoir avec bonheur ces caresses, ces câlineries qui faisaient un des grands charmes de Katie; mais l'inquiétude peinte dans son regard ne se démentait pas un seul instant pendant la visite,

et Ursie savait que lorsque, après le départ de la jeune fille, sa mère se retournait sous prétexte de dormir, ce n'était que pour donner libre cours à ses larmes. L'avenir de Katie effrayait la pauvre femme; Ursie ne s'en étonnait pas : vaine, frivole et jolie, Katie Roche, plus que personne, avait besoin du regard vigilant d'une mère. Malgré la nature calme de Mary, malgré sa profonde piété et la force de sa confiance en Dieu, ces inquiétudes pesèrent lourdement sur elle pendant sa dernière maladie; dernière, pensait-elle; car même devant les espérances du médecin, elle ne se fit pas un moment illusion. Elle n'avait pas encore reçu la visite promise de Mme Fitz-Gérald; mais celle-ci, résolue à ne pas laisser mourir sa fidèle servante sans la revoir encore une fois ici-bas, devait être avertie aussitôt que tout espoir serait perdu; elle consentait à remettre jusque-là l'entrevue. Ce moment ne tarda pas à arriver. Mary, après une courte période de délire suivi d'un retour à la raison et d'une grande faiblesse, reçut les derniers sacrements avec le calme et la piété qui la caractérisaient.

— Mais, dit-elle pourtant un jour au Père O'Hara : Comment puis-je mourir sans anxiété, comme femme et comme mère !

— Prenez courage, ma fille, Antony restera ici et vos filles seront bien entourées. Je sais que leur meilleure amie leur sera sans doute enlevée, mais il reste le squire et sa fille. Puis vous pouvez compter sur moi, Mary.

— Oui, dit-elle, que Dieu vous en récompense ! Oh ! je reconnais bien sa miséricorde. Combien il m'aurait été pénible de mourir dans cette ville protestante, si j'y étais restée, tandis que ma pauvre fille était au loin. Mais mon fils, mon fils ! Je n'ai jamais reçu un mot de lui. Que Dieu le préserve du mal, mon pauvre, pauvre Corney.

Elle se couvrit le visage avec une émotion extraordinaire.

— Dieu vous éprouve cruellement, oui, ma pauvre enfant. Mais Corney est le fils de bien des prières, et, Mary, bientôt vous saurez tout ce que vous voulez savoir.

Le Père O'Hara s'adressait à une chrétienne, ses paroles allèrent droit à son cœur. — Quant à la petite Katie, continua-t-il, ne craignez rien. J'aurai l'œil ouvert sur ses rubans et colifichets, et ne laisserai pas les compliments des beaux garçons lui tourner la tête. C'est ce que j'aurai à surveiller. Katie deviendra une sérieuse petite femme. Et n'a-t-elle pas Ursie comme sauvegarde, comme ange gardien ?

— Mon Ursie ! murmura Mary. Oh ! si Dieu m'avait permis, avant de la laisser, de soulever ce voile qui l'enveloppe. Il me semble que je ne dois pas mourir sans lui demander de tout me dire.

— Faites-la parler, pour elle plus que pour vous, vous le devez. Elle ne vous refusera pas. Elle croit que c'est son devoir de garder le secret. A-t-elle raison ? nous ne pouvons le dire. Elle a un guide sage, mais auprès de vous, de sa mère mourante, elle n'a plus le droit de rester silencieuse.

Ce jour-là même, à la triste lueur d'un crépuscule de novembre, le Père O'Hara parla à Ursie. Elle écouta ses paroles avec son même visage pâle et rigide ; quand il eut achevé, elle s'écria : — Sera-ce bien, sera-ce vraiment bien ?

Il l'interrompit : — Sera-ce bien ! bien de calmer le cœur de votre mère avant sa mort ! bien, de mettre fin à ce long martyre que vous lui avez fait endurer ! Enfant, enfant, tâchez de vous oublier, vous et votre propre chagrin, et pensez à *elle*, qui est mourante, vous le savez !

— Je le sais ! Oh ! que je voudrais que ce fût moi ! — Elle parlait avec un morne désespoir, qui fit regretter au prêtre la dureté de son langage. Avant qu'il pût reprendre la parole, elle continua : — Pensez-vous donc que j'aie été silencieuse pour moi, pour ma propre satisfaction ? Je ne pense qu'à elle, à elle seule et non à moi. Et pourquoi penserais-je à moi ?

Il était triste de l'entendre.

— Que Dieu vous protége, enfant, dit le prêtre profondément ému. Qu'il vous aide et allége votre fardeau ! Mais, Ursie, si votre conscience n'y est pas engagée.....

— Elle ne l'est pas, interrompit-elle. Je suis libre d'agir comme je veux.... Seulement je ne sais... je ne puis décider.

— Alors, laissez-moi en prendre la responsabilité, dit-il avec autorité. Montez près de votre mère et parlez-lui. Elle gardera votre secret le peu de temps qui lui reste à vivre; et croyez-moi, la pensée que vous l'auriez laissée mourir dans l'ignorance ajouterait à votre fardeau. Allez-y, Ursie, allez-y.

Elle resta un instant encore debout, les mains serrées étroitement l'une dans l'autre, puis se décida à monter. Elle entra sans bruit dans la chambre de sa mère, baissa les rideaux, alluma une bougie, la plaça de façon à ne pas gêner sa mère, et installa tout vite et confortablement.

— Maintenant, mère, voulez-vous boire ceci ? — Et elle souleva avec douceur la tête de la malade, qu'elle reposa ensuite aussi tendrement sur les oreillers.

— Je crois vraiment que vous êtes née garde-malade, chère enfant. Embrassez-moi, Ursie.

La jeune fille se pencha et posa ses lèvres froides sur celles de sa mère, dans un long et doux embrassement, où le chagrin se faisait pressentir autant que l'amour.

— Mère, dit-elle, je veux vous parler ce soir : il faut que vous me compreniez avant de nous quitter.

— Ursie, mon enfant, cela vaut mieux.

— Oui, mère ; le Père O'Hara le dit et je veux faire ce que vous aussi croyez le mieux. Mais, chère mère, vous aurez sans doute besoin de force ; si vous avez à me dire quelque chose, je crois que vous ferez bien de parler la première.

Les manières calmes et dignes de cette mère et de sa fille étaient réellement caractéristiques. Toutes deux étaient dévouées au plus haut point; aussi la mère domina t-elle son émotion pour ne pas rendre la tâche de son enfant plus dure. Tandis qu'Ursie parlait avec son calme habituel, pour ne pas agiter sa mère mourante. Elle s'assit à son chevet, prit sa main dans la sienne et écouta ses derniers désirs, dont aucun, Mary le savait, ne serait oublié.

—Je vous laisse Katie, chère Ursie, et je n'ai pas besoin de vous en dire plus. Vous l'aimerez et la supporterez toujours. Vous connaissez ses défauts et les dangers qu'elle court; vous la surveillerez, je le sais, avec sagesse et douceur. Quant à ma chère maîtresse, Ursie, ne la quittez pas. Je ne pourrais mourir tranquille, si je devais la laisser en des mains étrangères. Soignez-la jusqu'à la fin, comme vous me soignez. Promettez-le moi, ma fille, et dites-lui combien j'ai prié pour elle et l'ai bénie pour ses bontés et son affection.

— Je le lui dirai, mère, et je vous promets de faire ce que vous me demandez. Mais mon père, dois-je le laisser seul?

— J'y ai pensé, chère enfant, et l'autre jour j'ai parlé à ce sujet à la veuve Burke. C'est une femme respectable, et tout s'est bien arrangé. La petite Norah est placée dans une ferme de l'autre côté de Kilroonan, et la veuve me racontait qu'elle serait bien seule sans sa fille. Alors je lui ai confié mon projet et lui ai demandé de demeurer ici, lui offrant le logement en retour de ce qu'elle ferait dans la maison pour votre père. Elle a accepté; elle sera ici commodément placée pour ses savonnages et lessives, et pourra apprendre un peu le métier à Katie.

— Chère mère, je vois que vous avez pensé à tout.

— Et, Ursie, quand ma chère dame ne sera plus, vous serez libre, vous pourrez organiser votre vie comme vous l'entendrez : les mourants ne doivent pas lier les vivants. Puis j'ai confiance en cette sage petite tête, — et la main amaigrie de Mary passa avec tendresse sur les cheveux d'Ursie, dont la figure était posée sur l'oreiller tout près d'elle. Je suis donc tranquille sur ma fille chérie et sur ma bonne maîtresse. Mais, Ursie, votre frère.....

Mary Roche la vit tressaillir.

— Je vais vous en parler, mère. Mon récit concerne Corney.

Une longue pause suivit ces paroles prononcées à voix basse; puis Mary Roche dit : — Ma fille, je suis prête. Ne craignez rien, Ursie, j'ai une entière confiance en vous. Je m'en vais à Dieu; je n'ai plus rien à craindre, ni à espérer ici-bas. En son nom, ma fille, dites-moi tout.

Et Ursie parla.

Dans la nuit un message arriva au château pour Katie Roche, sa mère

était mourante. Hugh, qui avait entendu un bruit inaccoutumé, sortit de sa chambre, s'informa de la cause de ce mouvement et dit qu'il accompagnerait Katie. — Cela gagnera du temps, Katie, au lieu d'en perdre. John attelle, je vais être prêt et je vous conduirai bien plus vite. Doucement, petite, et ne pleurez pas si fort, vous réveilleriez ma mère, et vous savez combien *votre mère* en serait peinée.

Bientôt après il la plaçait à côté de lui, bien chaudement enveloppée, et ils ne tardèrent pas à arriver à « la maison solitaire. » Antony les reçut et murmura quelques mots de reconnaissance sur la bonté de M. Hugh.

— Bonté, Antony ! répondit le jeune homme très-ému ; je ne pouvais pas laisser mourir Mary sans la revoir. Et, prenant la main de Katie avec une pressante invitation de ne pas agiter sa mère, il arriva près du lit de mort. Ursie était agenouillée à côté de la mourante. Une de ses mains était passée derrière les oreillers et soutenait la tête de sa mère, dont la respiration devenait de plus en plus pénible ; l'autre tenait une des mains de Mary. Malgré tout ce qu'avait de dur et de fatigant cette position, elle ne paraissait pas s'en apercevoir ; ses yeux fixes et sans larmes ne quittaient pas cette forme bien aimée dont la mort allait la séparer. La fixité de son regard ne changea pas lorsque Katie vint se suspendre au lit, pleurant et gémissant, mais aussi doucement qu'elle pouvait, pauvre enfant, ni quand Hugh s'agenouilla à côté d'elle et parla à voix basse et tendrement à la chère mourante : — Mary, chère Mary, me reconnaissez-vous ?

— Elle sourit avec douceur. — Vous reconnaître, Hugh, mon enfant ! — Elle ne l'avait pas appelé ainsi depuis bien longtemps, en l'entendant, il lui semblait être revenu aux anciens jours. Ursie se recula pour lui faire une plus grande place à côté d'elle, et les larmes lui vinrent aux yeux en voyant sa mère passer légèrement sa main mourante dans ses cheveux noirs et sur ce visage bruni, posé là si près de sa propre figure si pâle.

Ce moment ne dura pas. Mary adressa quelques mots d'adieu à tous ; des paroles de bonté et de pardon au mari qui ne lui avait guère apporté que du chagrin ; mais ces paroles étaient mélangées d'une anxiété très-grande quand elle parla de ses filles orphelines. Pour Katie elle eut quelques douces caresses, quelques mots extrêmement tendres. Pour Ursie, une expression indéfinissable d'amour et de confiance. Ce fut à elle que la mourante adressa ces derniers mots : — « Oh ! Ursie, *souvenez-vous.* »

— Toujours, mère. Vous avez confiance en moi, mère, dites-le encore.

— Confiance en vous ! ma fille chérie, Dieu sait à quel point ! Oh ! Ursie, si je pouvais vous emmener avec moi.

Tous entendirent ces paroles. Mais Hugh seul, agenouillé tout près d'Ursie, entendit celle-ci murmurer avec désespoir. — Oh ! prenez-moi, mère ! prenez-moi, — tandis qu'elle se cachait le visage sur le sein de sa mère. Il y eut encore une dernière prière sur les lèvres de la mourante, un dernier

murmure; mais il ne fut même pas pour Ursie. C'est le mot que nous désirerions entendre en dernier dans toutes les bouches de ceux que nous aimons : « Jésus ! Marie ! » — Et Ursie alors sut que l'âme de sa mère était en présence de son Dieu. Katie fut emportée par son père; Hugh et Ursie restèrent seuls. Le jeune homme contemplait Ursie avec inquiétude, car elle était immobile comme la morte elle-même; à la fin il parla : — Ursie, chère Ursie, tout est fini !

— Oui, grâce à Dieu ! pour elle tout est fini.

Elle se releva lentement et lui tendit la main.

— Ne puis-je rien faire pour vous, Ursie ?

— Envoyez-moi mistress Burke; j'en aurai besoin, et elle m'a promis de m'aider. Adieu et merci, car j'ai été heureuse de vous voir ici. *Elle* vous aimait tant.

— Pas plus que je ne l'aimais. Que Dieu vous bénisse, Ursie. Oh ! rendez-moi cette parole, ma sœur, dites-moi cela aussi au lieu d'adieu.

Ses yeux étaient remplis de larmes, tandis qu'elle restait calme.

— Je ne pense pas qu'une bénédiction de ma part puisse vous attirer aucun bien. Mais si vous le désirez : que Dieu vous bénisse, Hugh !

Ainsi cette « prochaine fois » était venue et était passée, mais le moment n'était pas propice pour une explication. Il ne put que partager sa peine, et elle comprit combien étaient vraies sa sympathie et ses larmes.

CHAPITRE XII

APPELÉ AU LOIN

Ursie passa les jours qui suivirent seule dans la chambre, dont la présence solennelle de la mort faisait un sanctuaire. La veuve Burthe dirigeant la maison, elle put s'abandonner sans réserve à sa solitude et à ses pensées. Le passé était rempli de peines et d'horreurs; l'avenir, d'anxiétés et de craintes inconnues. Elle se révoltait à l'idée de cette vie au château, de ces voix, de ces visages qui l'entoureraient toujours. — Oh ! la solitude et le silence, puis-je souhaiter autre chose ? Mais c'est *son* dernier vœu. *Elle* le désire. Un peu plus ou un peu moins de chagrin, qu'importe ?

Mais alors une légère rougeur montait à ses joues décolorées. Une épreuve plus forte entre toutes l'attendait au château. Pauvre Ursie, comment éviterait-elle Hugh ? Son influence n'était-elle pas irrésistible. De tout temps elle avait toujours fait ce qu'il voulait, obéi à son moindre désir, ou plutôt leur volonté à tous deux était la même. Clare l'avait dit : Ursie et Hugh ne faisaient qu'un. Aussi était-ce avec une angoisse inexprimable qu'elle se rappelait le regard de surprise et de reproche peint sur sa physionomie, quand elle lui parlait sur ce ton réservé et froid qu'elle pensait être sa seule sauvegarde.

Puis le jour vint, jour triste et mélancolique, comme il y en a souvent aux approches de l'hiver, mais plein de calme et de paix, où les restes mortels de Mary Roche devaient être déposés dans le petit cimetière de Rathlinn, en attendant la grande résurrection. L'atmosphère était humide et le parfum des dernières feuilles d'automne faible et léger. Tout parlait de ruine et de mort; mais de destruction si calme, de mort si paisible, que cette triste nature reposait peut-être plus l'âme affligée, que ne l'aurait fait un ciel sans nuage et une terre riante. Le joyeux chant du rouge-gorge, joyeux mais modulé, était en harmonie avec ce calme extérieur, et Ursie, depuis, ne l'entendit jamais sans penser aux funérailles de sa mère. Le squire et son fils étaient là, et Rathlinn en entier aussi; car tous s'étaient empressés de rendre ce dernier hommage à celle qui, dans le simple accomplissement de ses devoirs, avait su s'attirer le respect et l'affection. Tous les yeux étaient fixés avec compassion sur les deux jeunes filles qui marchaient ensemble à côté de leur père. Ursie paraissait plus pâle et plus maigre encore sous son vêtement de deuil; mais malgré l'expression sévère de son visage, elle semblait bien jeune pour rester la gardienne de sa sœur; car « à quoi servira-t-il, » murmurait-on en montrant le pauvre Antony. Il y avait quelque chose de maternel dans l'attitude d'Ursie, tandis qu'elle pressait les mains de Katie dans les siennes au moment où l'on récitait les dernières prières.

Hugh accompagna Antony et ses filles dans leur demeure, car Ursie devait encore rester cette nuit avec Katie. Avant de sortir du cimetière, le Squire serra les mains d'Ursie : — Que Dieu vous bénisse, ma fille ! Vous viendrez demain consoler celle pour qui votre mère fut plus une amie qu'une servante; et dans ce devoir vous trouverez aussi votre consolation. Que Dieu vous bénisse, Ursie; que Dieu vous bénisse Katie. Il n'y eut jamais ici-bas de meilleure femme que celle qui vient de nous être enlevée.

Il y eut un murmure général d'approbation.

— Oui, les Cieux sont à elle aujourd'hui ! — Et, par un mouvement de respect et d'enthousiasme, toutes les têtes se découvrirent quand les jeunes filles passèrent. Katie se suspendit au bras de son père et Hugh et Ursie marchèrent à côté l'un de l'autre. Cette « prochaine fois » ne devait pas être plus propice à une explication que la dernière. Son cœur était trop délicat pour qu'il osât aborder ce sujet, et cependant il désirait ardemment que ce nuage fût éclairci avant l'arrivée d'Ursie au château. Car une fois là, la faiblesse croissante de sa mère captiverait complétement sa jeune garde. Il n'y avait néanmoins qu'à attendre et il s'y résigna. Il lui parla avec un respect très-tendre de la chère défunte, et passa naturellement de la mère qui n'était plus, à celle qui vivait encore, et Ursie sentit de nouveau le charme de la voix de Hugh. Personne ne lui parlait ainsi au cœur. Elle comprit la délicatesse de son tact et de sa sympathie. Et cependant elle devra endurcir,

bronzer son propre cœur, s'éloigner de lui. — Oh ! puisse-t-il partir bientôt ! — Mais à peine avait-elle exprimé cette prière qu'elle se prenait à se haïr, en songeant que son vœu tendait à raccourcir le temps que pouvaient se donner la mère et le fils.

Cette nuit sa jeune sœur dormit entre ses bras. La pauvre Katie avait pleuré jusqu'à ce que sommeil s'ensuivît ; mais Ursie ne ferma les yeux qu'au jour. Sa dernière pensée avant de s'endormir fut cette pensée, ce désir pour le repos de la mort, qui ne devait plus la quitter : — Oh ! mère, mère, que ne puis-je être avec vous !

Le squire avait dit vrai à Ursie. Elle devait être la consolation de la pauvre dame du château. La compagnie de la fille devint même peut-être plus douce à Mme Fitz-Gérald que celle de la mère. L'éducation d'Ursie amenait une plus grande sympathie, une plus complète intimité, et bien qu'elle n'oubliât jamais la différence de rang, elle était en quelque sorte la fille dévouée et aimée de Mme Fitz-Gérald. Constamment entre Clare et sa mère, elle ne les quittait que pour aller à la chapelle. Aussi, bien qu'elle vît souvent Hugh qui restait le plus possible avec sa mère et sa sœur, l'occasion ne semblait pas devoir se présenter pour ces questions qu'elle redoutait tant.

— Vous êtes pâle et fatiguée, Ursie, dit un jour Mme Fitz-Gérald (il y avait déjà quatre mois qu'Ursie était au château) ; il fait beau, vous devriez sortir et aller voir Katie. Profitez de cette journée pour respirer l'air.

Ursie répondit qu'elle préférait simplement le jardin ou le parc.

— Ne l'écoutez pas, maman, dit Clare. Ce n'est pas la même chose. Il faut qu'elle aille causer avec Katie. Ne faites pas l'entêtée, chère Ursie, et écoutez-nous.

Ursie obéit à contre-cœur. Clare regrettait l'absence de Hugh, qui eut pu accompagner sa sœur de lait. Elle ne savait guère combien Ursie était heureuse d'échapper à ce long tête-à-tête. Celle-ci trouva la veuve Burthe au milieu de ses savonnages et très-occupée, mais enchantée de sa visite. Katie pliait et arrangeait le linge à côté d'elle adroitement et proprement; mais il y avait une expression d'humeur et de colère sur son joli visage, Ursie le remarqua et s'en attrista. Elle donna à la veuve toutes les nouvelles que celle-ci désirait èt ajouta : Je ne puis rester plus longtemps, mistress Burthe, vous direz à mon père que je n'ai pu l'attendre ; mais voulez-vous permettre à Katie de venir un instant avec moi ? — Elle demanda cela avec un ton de déférence qui contrastait avec l'attitude indépendante et volontaire de sa jeune sœur.

Katie fut heureuse de cette petite promenade, bien qu'elle eût conscience de son humeur et de sa mauvaise volonté ; aussi commença-t-elle par courir et bavarder, afin d'éviter ou de retarder les reproches de sa sœur, mais celle-ci l'arrêta aussitôt. — Chère Katie, dit-elle, il faut que je vous parle.

— Il faut que vous me grondiez, voulez-vous dire.

— Je ne crois pas vous avoir jamais grondée, Katie ; mais je voudrais n'avoir pas à vous rappeler *qui* a désiré que vous fussiez obéissante et repectueuse envers la veuve Burke.

C'est maman, je le sais, Ursie ; mais je ne puis travailler plus que je ne fais : je n'ai pas une minute à moi.

Ursie fut peinée du ton léger avec lequel l'enfant parlait de sa mère, mais elle répondit simplement.

— Je vous vois rarement ici, Katie ; je ne sais au juste ce que vous faites. Seulement, petite sœur, pensez au désir de notre chère mère et soyez une bonne fille pour la veuve Burthe.

La première partie de cette réponse frappa seule Kate qui dit avec humeur :

— Oh ! je le sais que vous ne venez jamais ici. C'est une belle vie que vous menez là-bas, toujours entre Madame et Miss Claire. Vous êtes trop grande dame pour vous occuper de moi.

— Petite folle que vous êtes, Katie ! Vous ignorez ce que je fais au château ; mais ce que vous savez c'est que j'y suis pour obéir au dernier désir de ma mère. Quant à ne pas m'occuper de vous, Katie, vous ne pouvez m'accuser de cela. Maintenant embrassez-moi et devenez un peu raisonnable. Miss Claire vous attend dimanche, c'est elle qui m'a chargée de vous le dire. Nous voici bientôt au bout du marais, adieu.

Le visage de Katie était redevenu rayonnant, et Ursie la considéra une minute chantant et dansant le long du sentier. Elle se retourna alors et avec un profond soupir reprit la grande route ; mais au détour, au moment où elle s'y attendait le moins, elle se trouva en face de la personne qu'elle redoutait le plus de rencontrer, de Hugh Fitz-Gérald, et pourtant son cœur bondit à sa voix.

— Ursie, je ne m'attendais pas à cette heureuse chance ! — Et il sauta à bas de son cheval, dont il passa la bride autour de son bras, et se mit à marcher à côté d'elle.

— Je croyais que vous deviez rester toute la journée à Glen-Moyne.

— Je le pensais aussi. Mais l'homme propose, vous savez.... Je n'ai pas du tout été à Glen-Moyne.

— Pas à Glen-Moyne ! Où donc ? Elle s'arrêta brusquement, craignant de montrer trop d'intérêt. Pardon M. Hugh ; c'est vrai ce n'est pas mon affaire...

Il l'interrompit avec fureur.

— Assez, Ursie ; pour l'amour de Dieu, à moins que vous ne vouliez me rendre fou. Ce n'est pas votre affaire ! Je ne sais si c'est plus fou ou plus cruel à vous de me parler ainsi. Je vais vous dire ce qui n'est pas votre affaire. C'est de vous jouer de moi comme vous le faites. J'ai appelé cela de la folie, de la cruauté, ce n'est pas encore assez. C'est de la fausseté, Ursie,

Je ne me serais jamais imaginé que j'aurais pu employer un tel mot en vous parlant, à vous autrefois la vérité même. Mais vous n'êtes plus Ursie.

Elle répondit avec un sourire forcé. — Si, je suis bien Ursie, mais peut-être ne suis-je plus l'ancienne. Vous ne comprendrez pas cela.

— Non, c'est vrai ; mais envers moi, je ne veux pas de changement; nous en causerons tout à l'heure ; vous ne pouvez m'échapper, Ursie. En attendant, j'ai quelques nouvelles à vous donner. Pourquoi n'ai-je pas été à Glen-Moyne? Devinez.

Son ton était léger, ou du moins il s'efforçait de le rendre tel ; mais il était pâle et agité et Ursie le regarda avec une vive alarme.

— Je ne sais; je ne vois qu'une chose, c'est que vous avez dû courir terriblement vite; Brian le dit : la pauvre bête est en sueur.

— Quant à cela, oui ; mais vous n'avez encore rien trouvé.

— Je ne suis pas une habile devineresse ; dites-le moi ; reprit-elle avec anxiété.

— Eh bien ! d'abord, j'ai rencontré le facteur qui m'a remis une lettre d'Angleterre.

Elle tressaillit étrangement et perdit à l'instant tout son calme, plus que l'occasion ne semblait le demander. Son œil devint hagard et ses lèvres blanches comme le marbre, quand elle murmura avec l'accent de la terreur :

— D'Angleterre !... Oh ! qu'avez-vous appris ? Ayez pitié de moi et ne me trahissez pas.

Il la regarda étonné.

— Vous trahir ! Par le ciel ! que voulez-vous dire ? Je n'ai rien appris sur vous, Ursie, ne vous alarmez donc pas, ajouta-t-il d'un ton blessé. Votre secret quelqu'il soit m'est inconnu. Vous avez raison de dire que vous n'êtes plus l'ancienne Ursie ; cela n'est que trop réel. Mais, ajouta-t-il après une longue pause, il n'y a point de mystère dans mes affaires. La lettre que j'ai reçue vient du ministre de la guerre ; c'est une sommation de rejoindre mon régiment qui part pour la Crimée. Voilà tout.

Tout ! Ces derniers mots avaient-ils été prononcés pour la punir. Le cœur de Hugh était sans doute assez froissé pour qu'il oubliât alors tout sentiment de générosité. Il réussit : un départ immédiat était de tous temps terrible ; mais en Crimée... Ce nom devait la glacer. Elle ne put parler ni remuer pendant quelques minutes et elle n'osa même pas se laisser regarder en face. Elle resta immobile essayant de cacher le tremblement nerveux qui la saisissait et elle se cacha la figure dans ses mains.

— Ursie, chère Ursie !

Il n'y avait plus de fiel dans sa voix et pour une seconde elle lui permit de la soutenir de son bras.

— C'est affreux, c'est cruel ! dit-elle, Et votre pauvre mère !

— Oui, un tel coup peut la tuer. Quelle agonie de la quitter quand elle a si

peu de temps à vivre. Mais vous voyez, Ursie, la Reine a besoin de tous ses soldats et ne peut entrer dans toutes les questions de famille.

Elle comprit encore l'effort qu'il faisait pour rendre sa voix enjouée. — Je pensais donc à laisser bientôt ma pauvre mère ; c'est pourquoi j'ai puni le pauvre Brian par une course dévergondée. Je ne savais ce que je faisais, pauvre bête ! Mais je ne crois pas que cela ait arrangé les choses de traverser ainsi le pays comme un vrai chevalier errant.

A la fin Ursie parla.

— C'est la plus grande épreuve qu'*Elle* puisse avoir à supporter. Et c'est bien triste, bien dûr pour vous ! Ne peut-on rien faire ?

— Parlez-vous d'une prolongation de congé ? C'est un déshonneur. Non Ursie, il faut accepter bravement cette épreuve, vous consolerez ma mère. Mais quelque chose, si vous le voulez, pourra alléger un peu le chagrin de mon départ. Ursie, vous n'avez pas le droit de vous cacher de moi. Je ne comprends pas que vous en ayez le cœur ; mais je ne parlerai pas de cela. J'ai dit que vous n'en avez pas le droit : c'est-à-dire que nous sommes tant l'un pour l'autre, que le manque de confiance entre nous me semble un péché. Ne m'interrompez pas, Ursie. Vous ne pouvez pas me refuser ce droit. Mettez fin à ce mystère, dites-moi tout. Vous savez que vous *pouvez* vous confier en moi ; vous savez que vous le *devez*. Maintenant, Ursie, parlez.

— Je ne le puis pas !. — Ses lèvres blanches et froides ne purent rien dire de plus.

— Vous ne le voulez pas.

— Bien, Je ne le veux pas. Ce n'est pas généreux de me torturer ainsi. Votre père, votre mère, le Père O'Hara, tous m'ont épargnée, quoique je ne les aie jamais priés de le faire. Vous, je vous l'ai demandé et c'est ainsi que vous me répondez. Vous êtes cruel.

— Non, Ursie ; non, non, Ursie chérie. Mais je vous aime si tendrement que je ne puis supporter l'idée de vous voir souffrir sans pouvoir partager votre souffrance. Ursie, il n'y a pas de peine comparable à celle-là. Nous allons bientôt nous quitter, peut-être pour toujours. Ursie, ne me refusez pas.

— Je le dois. Il serait mal à moi de parler. Je dois porter seule mon fardeau et, puisqu'il le faut, vivre sous un nuage, être soupçonnée, condamnée. Je ne puis l'empêcher, vous non plus. Mais la vie n'est pas longue.

— Longue assez pour qu'on ait le temps de beaucoup souffrir.

— Personne ne le sait mieux que moi.

Sa voix saccadée et rude trahissait une vive angoisse, angoisse telle qu'elle ne l'avait jamais rêvée ; car lui, il continua à parler, à plaider avec tant de chaleur et de tendresse, qu'elle crut qu'elle en pourrait mourir de douleur. Il lui assura qu'il ne l'avait jamais soupçonnée, qu'il ne le ferait jamais.

— Non, Ursie, je n'ai pas eu une seule pensée qui pût vous faire tort.

— Alors que me reprochez-vous ? Que pensez-vous de moi ?

— Que mon droit sur vous, Ursie, n'est pas ce que je m'étais imaginé. Moi, je suis pour vous moins qu'un ami ; et vous, vous m'êtes plus chère que la vie.

— Pense-t-il vraiment ainsi ! murmura-t-elle dans l'agonie de son cœur, en se retrouvant seule le soir. Oh ! cela vaut mieux, cela vaut mieux pour lui.

CHAPITRE XIII

LES CHANGEMENTS DU TEMPS

Cinq années s'étaient écoulées depuis cette entrevue de Hugh Fitz-Gérald et d'Ursie Roche ; cinq années, depuis que le jeune homme avait pressé sa mère dans ses bras « pour la dernière fois, » pensait-il ; et il avait raison. Mais, malgré la douleur de mourir loin de ce fils bien aimé, Lucy Fitz-Gérald fut résignée jusqu'au bout. Elle s'éteignit douce et calme et resta jusqu'à la fin la consolatrice de chacun dans cette terrible épreuve.

Après ces cinq années, qui ont dû amener tant de changements, nous retrouvons Claire dans sa même petite pièce, étendue sur son sofa ; elle n'a pas changé. Plus douce, plus suave que jamais, peut-être l'expression de son œil est-elle plus grave, et son sourire a-t-il une légère teinte de tristesse qui, certainement, n'existait pas quand sa mère était assise auprès d'elle. Mais le même calme régnait en elle, et à vingt-cinq ans, Claire Fitz-Gérald semblait une toute jeune fille. L'air entrait en chaudes et pures bouffées par la fenêtre entr'ouverte et apportait en même temps un joyeux rire d'enfant, et dans les intervalles de ces éclats de gaieté, une fraîche voix s'élevait, claire et haute, peut-être un peu menaçante :

— Quel mal cela fait-il ? Maman en a beaucoup d'autres. Cora veut les avoir ; maman ne les aime pas autant que moi je les aime.

Clare souleva le rideau de mousseline et regarda dehors. Sur le gazon était une belle enfant. Elle aurait pu servir de modèle à Sant, ainsi debout, moitié riant, moitié courroucée devant une jeune femme assise à l'ombre et occupée à un travail d'aiguille. La petite fille est en pleine lumière, et il semble vraiment, en la voyant si expressive, si ardente, que toujours les rayons doivent l'entourer. Elle est richement vêtue d'une robe d'un rouge éclatant et d'une étoffe étrangère ; un manteau blanc est jeté sur ses épaules. Elle doit avoir cinq ans, et la longueur et la profusion de ses cheveux noirs sont remarquables pour cet âge. En contraste avec ses boucles si noires, elle possède de magnifiques yeux bleus, brillants comme des saphirs sous leurs longs cils noirs. — Allons, s'écria la petite, dites quelque chose et ne faites pas comme cela. Et elle essaya de donner à ses lèvres de corail l'expression grave de sa compagne. Cette compagne, il n'est pas

difficile de la reconnaître, bien que les années aient pesé sur elle plus que sur Clare Fitz-Gérald. Le visage d'Ursie Roche est plus grave, plus impassible que jamais. Elle sourit légèrement et secoua la tête.

— Pourquoi ne parlez-vous pas? continua la petite voix impérieuse.

— Parce que je n'ai rien à dire, miss Cora. Si vous voulez être sage, c'est différent ; je trouverai peut-être quelque chose à répondre.

La dispute était au sujet de belles fleurs rouges que Cora voulait cueillir pour s'en faire une couronne.

— Maman ne tient pas à ces fleurs, et moi je les aime tant. Pourquoi ne les aurais-je pas alors, Ursie, méchante Ursie?

— Si réellement vous les aimez, miss Cora, je les soignerai; en couronne elles se faneront.

— Mais ce sera si joli dans mes cheveux!

— Je n'en sais rien, miss Cora.

— Moi, je le sais, dit-elle d'un petit air décidé; et frère Hugh m'a dit l'autre jour que les pavots étaient très-jolis sur ma tête, et ces fleurs sont d'un bien plus beau rouge encore.

— Oui, mais les tiges sont raides, on ne pourrait en faire une couronne.

— Oh! si, regardez quelle belle couleur. Et la petite Cora les caressa de la main et posa tendrement ses joues animées sur leurs corolles veloutées, comme si elle les « aimait réellement beaucoup. »

— Et puis, croyez-vous, Ursie, il y a là-bas chez nous un petit oiseau-mouche avec la gorge juste, mais juste de la couleur de ces jolies fleurs. — La voix de l'enfant s'était modulée et était devenue une vraie musique, tandis qu'elle parlait, ses grands yeux pleins de rêverie fixés sur Ursie.

— Parlez-moi, Cora, de ces oiseaux. A quoi ressemblent-ils?

— A un beau ciel; — pas à ce ciel-ci, — à celui de mon pays, de chez nous; leurs plumes sont de la même couleur, bleues et dorées, et oranges et rouges aussi, comme lorsque le soir le soleil se couche. Puis vous avez vu les bagues de maman, Ursie. Eh! bien, quelques-uns de ces oiseaux ressemblent encore à ces bagues qui sont vertes; vous savez ce que je veux dire.

— Aux émeraudes? chérie.

— Oui. Et, Ursie, ils font entendre un si joli bourdonnement avec leurs ailes; un peu comme les abeilles ici, quand elles viennent sur les fleurs prendre leur suc; tremblant comme les rayons du soleil, vous savez, lorsqu'il fait bien chaud. Puis ils tiennent tout le temps leurs ailes toutes déployées. Chers petits oiseaux! Je ne crois pas, oh! non, qu'ils mangent les insectes. On le dit, mais Cora ne le croit pas. Puis, Ursie, figurez-vous que le plus joli, le plus brillant de ces oiseaux s'appelle Cora.

— Vraiment! Alors Cora ressemble bien à son charmant homonyme. Mais, petite, c'était un vrai morceau de poésie que vous disiez à Ursie.

Et Hugh, arrivé sur la pelouse sans être aperçu, excepté par Clare qui l'avait vu de sa fenêtre, prit la délicieuse enfant dans ses bras et l'emporta avec la promesse d'une promenade. Et maintenant expliquons l'apparition dans notre récit de cette brillante petite créature.

Le pauvre squire Fitz-Gérald avait été littéralement atterré par la mort de sa femme. Elle avait été son premier amour et il l'avait toujours aimée d'une affection ardente, j'allais dire profonde? mais non, la profondeur dans l'affection ne convenait pas à sa nature, comme notre histoire le prouvera; seulement il lui donna tout ce que son cœur pouvait lui donner. Il la soigna jusqu'à la fin avec une tendresse infatigable, et, après sa mort, son chagrin sembla inconsolable. Il effraya la pauvre Claire, qui se reprochait de ne pouvoir lui être d'aucun secours. Ursie était plus incapable encore de le distraire et de le consoler. Et Hugh était au loin. Les deux jeunes filles se rapprochèrent encore.

« — Restez avec ma Clare, chère Ursie, avait murmuré Mme Fitz-Gérald, et il y avait une telle supplication dans les yeux et dans la voix de la mourante, qu'Ursie fit la promesse demandée. Clare se lamentait de l'abattement de son père; elle disait souvent à Ursie qu'elle donnerait le monde entier pour que Hugh ne fût pas parti rejoindre l'armée. — S'il était ici, mon pauvre père ne se trouverait pas aussi seul; un fils dont il est si fier, tandis que moi, je suis tout à fait inutile. Ursie lui répondait d'attendre le mois de septembre, qu'il s'intéresserait aux moissons; —puis, miss Claire, la saison de la chasse arrivera, nous verrons alors.

Mais l'automne vint et s'enfuit, et le squire ne toucha jamais à son fusil, ni ne céda une fois à la silencieuse invitation donnée par les yeux suppliants et les mouvements impatients de la queue de Nelly et Ponto. La dévouée Claire avait une grande compassion et un vrai chagrin en voyant que l'abattement de son père était toujours le même. Mais le soulagement vint tout à coup d'une façon inattendue. Un matin, le facteur remit une lettre au squire, qui la lut avec un intérêt peu habituel, et s'écria en la terminant:
— Quelle bénédiction, Clare! Voici votre oncle Phil qui revient du Brésil et qui peut être ici d'un moment à l'autre.

Une chambre fut donc préparée, et peu de temps après l'oncle Phil l'occupait. Les deux frères firent ensemble de grandes promenades et eurent de longues causeries, et John ne se fatiguait jamais de parler à son frère américain, de la belle-sœur qui, la dernière fois que Phil l'avait vue, était une charmante et fraîche jeune mère. — Et maintenant elle n'est plus, et les enfants sont devenus des hommes et des femmes à leur tour. Oh! cher John, disait Phil, que de changements!

Philip Fitz-Gérald avait été longtemps, à cause de son goût commercial, en disgrâce auprès de sa famille; mais les opinions de John Fitz-Gérald se modifièrent singulièrement lorsque le succès couronna les entreprises de

son frère; puis, quand celui-ci se trouva à la tête d'une des maisons les plus considérables de San-Francisco du Brésil, le mécontentement du frère aîné cessa tout à fait, et, plaçant d'énormes intérêts dans la maison de son frère, il en devint bientôt associé. — Et si vous voulez suivre mon conseil, dit un jour l'oncle à sa nièce, vous appuierez mon projet d'emmener mon frère avec moi. Il s'assurera par lui-même de l'état de ma maison, et ce voyage et ce changement complet dans ses habitudes ne peuvent que lui faire du bien. Cela vous semblera dur, sans doute, mais, croyez-moi, c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Votre père est dans un abattement qui m'effraye.

— Oh ! cher oncle, vous avez bien raison ! — Et le teint transparent de Clare s'anima. — Et que cela soit trop dur pour moi ! Non, mon oncle, Ursie et votre nièce vivront bien tranquillement. Je suis au contraire heureuse et reconnaissante.

L'affaire s'arrangea donc, et l'oncle Phil se montra vrai prophète. Son frère fut secoué par le voyage et de plus intéressé et charmé. Pouvait-il en être autrement sous le brillant climat du Brésil. Le riche négociant avait une délicieuse maison de campagne, un vrai bijou tout près de San-Francisco, et un soir, après une journée brûlante, les deux frères se trouvant assis sur la veranda, ornée des plus belles fleurs tropicales, l'aîné dit avec un soupir à la mémoire de « Lucy ». — Je ne comprends pas, Phil, qu'un bon garçon comme vous se trouve heureux de vivre dans ce petit palais enchanté sans demander à personne de le partager et de le rendre, par cousèquent, un million de fois plus beau. N'y avez-vous jamais pensé, Phil ?

Le négociant se mit à rire. — Si une jolie fille de San-Francisco ne m'a jamais tenté d'abandonner ma liberté ? C'est ce que vous voulez dire, John ? Eh ! mon Dieu non, ou plutôt... Mais si vous voulez faire avec moi une petite promenade d'un mille au plus, je vous montrerai une jeune dame que tout le monde ici m'a donnée comme femme, sans aucun fondement, croyez-le; mais jusqu'à ce que l'on se fût fatigué d'attendre le mariage. Nous sommes bons amis , rien de plus. Mais la señora Cavalho est digne d'être vue : une femme *monstrueusement* séduisante, ce qui d'ailleurs peut être dit de toute beauté. Allons-y ; elle reçoit ce soir.

Philip présenta donc son frère à la « réception », que la jeune dame donnait à quelques amis favorisés. Elle fut très-amicale pour Philip et très-gracieuse pour son frère. Il ne pouvait y avoir deux opinions sur la beauté de Margarita Cavalho. Elle était veuve et dans tout l'éclat d'une beauté méridionale ; elle avait une petite fille, Coralie ou Cora, la Cora que nous avons vue jouer avec Ursie Roche sur la pelouse du jardin. Et enfin, pour faire d'une longue histoire une courte, elle devint la belle-mère de Claire.

CHAPITRE XIV.

LE SECOND CHOIX DU SQUIRE FITZ-GÉRALD.

Le squire Fitz-Gérald était de nature à être fasciné par la belle veuve, qui savait se servir de ses charmes quand cela lui plaisait, et il lui plut de s'en servir pour captiver le cœur de l'honnête Irlandais. Lorsque la veuve lui eut demandé, de sa voix la plus mélodieuse, de lui parler de « cette douce Lucia, » écoutant avec un intérêt plein de sympathie et les yeux tout humides de larmes les récits qu'il lui faisait, et qu'à la fin de chacun d'eux, elle eut murmuré tout émue : — Oh ! que j'aurais désiré la connaître, — le fait (j'allais dire le mal) était accompli. Le mariage ne tarda pas en effet. La partie la plus rude pour le squire fut d'annoncer à Clare son engagement.

Pauvre Clare ! ce fut un coup de foudre pour elle ; et si la colère lui avait été possible, elle aurait été furieuse contre Ursie, que cette nouvelle ne parut pas surprendre. Elle envoya à son père une réponse extrêmement touchante, tendre et dévouée comme elle ; mais que de larmes elle lui coûta ; Ursie qui la vit l'écrire, seule le sut. Avant de se décider à l'envoyer, Claire la montra au Père O'Hara.

— Je suis incapable de juger si elle est bien, dit-elle ; ce que je sais, c'est qu'il me semblait que j'écrivais avec le sang de mon cœur.

Le prêtre essuya ses lunettes tout humides en la lui rendant, et posant sa main sur la tête de la jeune fille, il la bénit.

— C'est donc bien, mon Père ? J'ai essayé d'écarter toute ombre de reproche, et de ne pas lui dire un mot qui pût le peiner.

— Je pense, chère enfant, qu'il devra la lire à genoux en remerciant Dieu de lui avoir donné une telle fille.

Il le fit, et cependant cette lettre fut pour lui comme un coup de poignard au cœur. Et maintenant terminons ce long préambule.

— Cora a été méchante, j'en suis sûre, demanda Mme Fitz-Gérald en entrant dans la chambre de Claire, une couple d'heures après la discussion de l'enfant avec Ursie.

— Oh ! non, vraiment, et elle est si jolie dans ses petits accès ; puis Ursie la prend si bien.

Le squire qui savait combien Ursie Roche était nécessaire à Clare, avait prévenu sa femme qu'on la garderait comme gouvernante de Coralie pendant l'enfance de celle-ci, et qu'ainsi elle pourrait continuer à rester auprès de Clare. Ursie, malgré sa répugnance à voir ses liens de plus en plus se resserrer au château, ne put résister aux supplications de Clare, sachant du reste qu'en obéissant encore, elle remplissait les désirs de leurs deux mères. — C'est tout à fait, se disait-elle, comme cette toile magique, dans ce conte que me racontait si souvent Hugh lorsque nous étions enfants : tissée de fils

de la vierge, et cependant la pauvre princesse ne pouvait parvenir à la briser.

Et Ursie resta.

— Je ne sais pourquoi vous faites un tel cas de cette Ursie, reprit la mère de Cora, de ce ton endormi qui irritait toujours Clare, parce qu'il disait des choses si désobligeantes. — Elle n'est pas jolie et n'a rien d'agréable; si froide, si sombre, vraiment je ne vous comprends pas. Et elle haussa les épaules et étendit ses jolis doigts, couverts de bijoux, avec un mouvement qui semblait déjà vouloir disposer d'Ursie.

— Vous ne vous étonneriez pas, Rita, si vous connaissiez tous ses droits à notre affection et à notre reconnaissance.

— Reconnaissance! Ah! bah, petite Clare, elle n'a jamais fait que ce que toute bonne servante doit faire. Elle est, je le veux bien, ce que vous appelez « supérieure »; c'est vrai, et c'est ce qui..... comment dirai-je? ce qui la porte à empiéter.....

— Empiéter! s'écria Clare. Jamais Ursie n'a mérité ce reproche. C'est la personne la plus réservée, la plus délicate qui soit au monde.

— Eh bien! quant à moi, ma bonne petite Clare, j'aime les gens qui restent dans leur condition, et je ne puis supporter ces sortes de servantes supérieures. C'est si embarrassant! On ne sait comment les traiter.

— Je vous demande pardon, Rita; Ursie n'est pas une servante. Elle est la sœur de lait de Hugh, ma compagne, et m'est aussi chère qu'une sœur. N'en parlons plus, je vous prie. Vous ne pouvez comprendre nos mœurs irlandaises. Peu à peu vous jugerez par vous-même.

— Oh! jamais. — Et Rita rit de ce rire particulier qui, tout musical qu'il fût, choquait toujours Clare. — Pour moi, les servantes sont des servantes; et une gouvernante comme votre Ursie est une servante d'un ordre plus élevé, voilà tout. C'est du moins comme cela que nous voyons à San-Francisco; ici cela peut être différent. Et maintenant, Claire, avouez qu'elle est sombre votre Ursie.

— Oui, si vous tenez à ce mot. Mais elle a eu tant de chagrins, plus que personne ne le sait. Ursie était autrefois très-gaie, pauvre Ursie!

— Ah! oui. J'ai entendu parler de cela; c'est encore autre chose. Je déteste les mystères, cela me rend soupçonneuse.

Claire sachant que cette conversation ne ferait aucun bien à Ursie, préféra changer de sujet, et se mit à admirer les dentelles de sa compagne.

— Vous les trouvez jolies. C'est charmant de vous voir remarquer un peu ces vanités mondaines. J'en ai une quantité comme cela, Clare, qui vous coifferaient parfaitement; non pas une coiffure régulière, vous êtes trop jeune et trop jolie pour cela; mais une petite coiffure de fantaisie. Laissez-moi essayer. Ce sera ravissant dans vos cheveux blonds.

La pauvre Clare, malgré son extrême fatigue, se laissa faire, jusqu'à ce

qu'à la fin, à son grand soulagement, sa compagne trouva qu'elle avait l'air un peu ennuyé et la laissa seule.

— Qu'êtes-vous devenu avec Cora ? dit-elle à Hugh qu'elle rencontra dans le jardin.

— Nous avons été nous balancer d'abord au vrai balancier, ensuite à la porte de la cour de la ferme ; puis nous avons été visiter les étables et voir traire les vaches. De là nous sommes allés dans le potager secouer les pommiers et manger des pommes ; enfin Cora et Ponto se sont mis à jouer, et le tout a fini par une grande déchirure à la robe de Cora. Je l'ai envoyée rejoindre Ursie, et moi je vais retrouver Clare.

— Elle est fatiguée; je crois qu'elle veut dormir.

— Oh ! non, elle ne veut pas dormir, dit-il, et, en enjambant la croisée, il alla embrasser sa sœur; il savait que l'animation de ses joues provenait de la fatigue et de l'excitation. — Mais, Clare, vous pouvez rester tranquille et même fermer les yeux, tandis que je vais écrire mes lettres à côté de vous. Et maintenant, Donna Margarita, je suis obligé de vous dire Adieu.

Elle se mit à rire en les quittant, mais d'un rire un peu forcé. Elle aurait été flattée de l'amitié de Hugh ; elle aurait voulu le voir auprès d'elle, enjoué, prévenant, empressé, et il était tout juste poli. Clare sentait qu'ils étaient sur le point de devenir ennemis; elle espérait cependant qu'on n'en arriverait jamais là.

— Mon cher Hugh, vous venez absolument de la congédier.

— Tout juste : elle vous a déjà assez fatiguée. Allons, restez bien calme, petite, reposez-vous.

A ce moment, Ursie Roche entra avec une tasse de thé pour Clare; elle avait sa corbeille à ouvrage dans la main, mais voyant Hugh avec sa sœur, elle allait se retirer.

— Restez, Ursie, vous êtes un élément fort tranquille. Vous ne m'empêcherez pas d'écrire et Clare n'en reposera que mieux, à cause de votre douce présence.

Elle hésita, mais seulement une minute, le temps qu'il lui avançait une chaise : elle semblait se soumettre à son autorité par habitude. Ils restèrent donc ainsi en silence assez longtemps; Hugh écrivant, Ursie travaillant, tandis que Clare reposait.

Après cette entrevue agitée, il y a de cela cinq ans, ils s'étaient revus de nouveau, Hugh et Ursie, calmes en apparence. Il avait évité de la troubler par des paroles ou des regards, et quand il faisait allusion au passé, c'était à un passé si lointain, qu'il n'y avait que douceur dans ces souvenirs; cet heureux passé, où enfants ils avaient été l'un pour l'autre des compagnons si dévoués et si fidèles.

Mais peu à peu, dans cette chambre de Clare, tous les deux se mirent à converser familièrement; Ursie, comme de coutume, écoutant plus qu'elle

ne parlait, jusqu'à ce que la pendule avertit Hugh de l'heure de la poste. Alors, se précipitant hors de la chambre, il dit, faisant allusion à un sujet de conversation inachevé : — Allons, je vous laisse, Clare, résoudre cette question avec Ursie.

Mme Fitz-Gérald à ce moment passa pour se rendre au salon. Elle s'arrêta devant lui, et, soulevant ses longues paupières avec une surprise bien jouée :

— Ursie est-elle avec vous ?

— Oui, la voulez-vous, Señora ?

Il parlait de ce ton badin qui lui était habituel quand il s'adressait à elle, mais dans sa précipitation, au sujet de ses lettres, il ne remarqua pas le regard qu'elle lui jeta en le quittant.

CHAPITRE XV

LE COMMENCEMENT DE LA FIN

C'était la fête de la Nativité de la Sainte-Vierge, un brillant jour de septembre. Les habitants du château revenaient de la messe, et Clare encore assise dans sa chaise roulante, tenait conseil avec Ursie au sujet de la couronne de Cora ; car il devait y avoir dans la soirée une grande procession.

— Rita, dit-elle à sa belle-mère, ne soyez pas maussade et venez prendre votre part de responsabilité. Avec votre bon goût, vous n'avez pas d'excuse à donner.

La dame la regarda avec son sourire endormant. — Oh ! si, j'ai des excuses. Je suis très-fatiguée et si paresseuse ; puis je ne vous manquerai pas, vous avez Ursie.

La pointe de malice de cette parole excusera la réponse de Hugh.

— Non, c'est vrai. Mais nous avions pensé que cela concernant *votre fille,* devait vous intéresser. Mais ne vous en mettez pas en peine, Donna Rita, nous nous en occuperons nous-mêmes. Sur ce, je vous souhaite une bonne sieste.

Clare murmura « Hugh ! » trop tard pour l'arrêter; seulement elle espéra que sa conscience le tourmenterait, quand l'enfant, riant de sa réponse, s'écria :

— Oh ! certainement, frère Hugh, nous arrangerons très-bien cela nous-mêmes; maman d'ailleurs n'aime pas les fleurs. Puis voilà papa, il nous aidera à choisir et Ursie fera la couronne.

Le squire était fou de sa charmante petite belle-fille.

— Eh bien ! Cora, je dis des fleurs blanches.

Le pauvre Squire était-il heureux ? Hélas ! il craignait déjà parfois d'avoir agi bien inconsidérément. Il n'était pas profond, on le sait, mais il était loyal ; aussi faisait-il ce qu'il devait pour trouver sa femme aussi charmante maintenant que lorsqu'il l'avait connue sous ces délicieux bosquets de ci-

troniers de San-Francisco. Néanmoins son cœur se serrait quand il contemplait le visage pâle et si patient de Clare, ou qu'il entendait le ton légèrement persifleur de Hugh, qui cachait ainsi le dédain qu'il avait pour celle qui remplissait si mal la place de sa mère.

Hugh et son père aidèrent Clare à rentrer dans la maison et l'installèrent sur son sofa.

— Dois-je vous envoyer Ursie, ma chérie ?

— Non, merci, cher père. Je pense que je vais dormir; je donne donc congé à Ursie.

— Je ne crois pas que Cora y consente, dit Hugh en se rendant de nouveau sur la pelouse. Eh bien ! Señorita, où en êtes-vous ?

— Ursie avance bien gentiment, frère. Et ce myrte est si joli, voyez ! et il y en a tant chez nous.

— Chez nous ? Ah ! vous vous trouvez donc chez vous maintenant, Cora, demanda Ursie.

— Non, non, s'écria la petite avec colère. Je ne serai jamais chez moi ici, jamais ! Ma maison est à San-Francisco, où je jouais tant avec mon frère Pédro et où il repose. Ah ! Cora était bien contente. Pourquoi maman est-elle venue ici ? Ursie, vous êtes bien bonne, mais je voudrais que maman ne fût jamais venue.

— Et moi aussi, Cora, du plus profond de mon cœur !

Ursie jeta un regard terrifié sur Hugh qui parlait ainsi. Elle savait combien Cora était au-dessus de son âge et craignait les conséquences de cette parole.

L'enfant frappa du pied et reprit avec excitation : — Oui, Cora le savait. Pauline m'a dit (Pauline était la femme de chambre française de Mme Fitz-Gérald) que personne ici ne nous aimait. Votre papa aurait dû toujours rester ici avec vous et sœur Clare.

— Oh ! chut, chérie, chut ! — Et Ursie essaya de prendre sur ses genoux l'enfant excitée; mais elle, de plus en plus irritée, s'échappa en colère et se précipita dans la maison en pleurant.

Ursie était très-pâle. — Pourquoi lui avez-vous dit cela ? demanda-t-elle à Hugh, oubliant sa réserve ordinaire.

Il fut heureux de la voir ainsi franchir les barrières qu'elle tenait toujours élevées entre eux.

— Pourquoi ? parce que c'est la vérité, Ursie, et la vérité doit se faire jour en dépit de tout. Les paroles de cette petite ont amené cela. Combien ses yeux brillaient ! Elle a une belle petite âme, avec tout cet amour de « sa maison. » C'est vraiment curieux dans une enfant. Allons, ne vous alarmez pas, Ursie, il n'y a là rien de sérieux. Et maintenant laissez-moi vous demander quelque chose. Je voudrais tant savoir si vous n'avez pas encore reçu de nouvelles de Corney.

Il l'avait crue pâle avant, et pourtant son visage pâlit encore, tandis que sa couronne glissait de ses doigts sans nerf, et sur sa figure se répandit de nouveau cette expression d'horreur déjà connue. Hugh se souvint de l'avoir vue quelques années auparavant, quand il lui avait parlé de sa lettre d'Angleterre. C'était la même expression. Il la regarda avec un singulier mélange de reproche et de tristesse; elle détourna les yeux, mais faisant un violent effort pour maîtriser son émotion.

— Non, je n'en ai jamais eu, pauvre frère! murmura-t-elle. C'est étrange et bien triste. Quelquefois je m'imagine qu'il est mort. Ma pauvre mère a échappé à toutes ces douleurs, vous voyez.

— Oui, répondit-il avec amertume. Ma mère aussi a échappé à bien des chagrins. Je pense souvent que je n'aurais jamais pu lui cacher le mien. Vous savez quel est mon *grand* chagrin!

Elle se remit à tresser ses feuilles et ses tiges, ne répondant ni par la parole, ni par le regard.

Il continua. — Dois-je vous le dire, Ursie? — Elle secoua la tête, mais il lui prit les mains et elle dut écouter:

— Le silence de Corney n'est pas plus étrange que le vôtre vis-à-vis de moi. Vous et moi, Ursie, nous aurions ri autrefois, si l'on nous avait dit que viendrait un temps où vous me cacheriez un secret; un secret qui vous conduit au tombeau, qui a fait de vous une ombre et vous a mise dans un tel état, que mon cœur se brise en vous regardant. Et il est venu ce temps où vous vous éloignez de moi. Ayez confiance, Ursie. Ne pouvez-vous vous confier en moi pour toutes choses? Ignorez-vous que je désire partager votre fardeau quel qu'il soit? Non, vous ne continuerez pas ainsi à briser votre propre cœur aussi bien que le mien.

Elle tourna vers lui son visage, dont la pâleur toujours croissante trahissait la vérité des paroles de Hugh.

— Je ne puis vous entendre davantage. C'est inhumain, cruel; je vous l'ai déjà dit et je vous le répète. Rien n'a changé depuis que je vous ai dit que je ne pouvais parler; mais vous n'avez pas de pitié. Oh! que Dieu me prête son secours! Laissez-moi m'en aller; je ne puis endurer cela.

A ce moment, avant qu'elle eût pu retirer ses mains de celles qui les retenaient, les branches du bosquet dans lequel Ursie était assise s'entr'ouvrirent, et Katie Roche montra son joli minois exprimant un complet étonnement, tandis qu'elle regardait tour à tour sa sœur et Hugh.

Katie Roche était grandement changée. D'une charmante enfant elle était devenue une belle jeune femme, possédant le plus joli type des beautés irlandaises. Son costume aussi avait varié; et le petit chapeau, orné d'un ruban bleu, posé coquettement sur ses larges tresses de cheveux bruns; le mantelet de soie et la robe de mousseline, tout indiquait qu'avec les charmes,

les attraits de la Rose de Rathlinn (comme on l'appelait), s'était développé son amour de la toilette.

Il y eut une pause embarrassante : l'étonnement paralysait Katie; elle n'avait jamais entendu sa sœur parler ainsi. Ses derniers mots lui étaient parvenus, et, regardant Hugh et Ursie, elle vit que l'agitation était la même chez tous les deux. Hugh fut le premier à parler.

— Vous venez de la maison, Katie ?

— Oui, Monsieur Hugh, et la maîtresse vous demande, Ursie. Miss Cora pleure, vous ferez bien d'aller la rejoindre, si vous êtes prête toutefois.

Katie appuya sur ces derniers mots d'une manière significative; sa sœur ne les remarqua même pas. Elle dit simplement : — Toute prête, chérie. — Et elle partit avec Katie. Mais un étrange pressentiment l'envahit, semblant l'avertir qu'un nouveau temps de trouble approchait, et que le nuage sous lequel elle vivait allait s'assombrir de plus en plus sur sa tête.

A. MARBER.

La fin au prochain numéro.)

L'ART DE PLAIRE

I

Les femmes pensent qu'il faut plaire.

Fort peu pensent à plaire, et celles qui y pensent ont, le plus souvent, recours aux plus audacieux procédés pour déplaire parfaitement.

La plupart veulent plaire aux yeux et s'affublent d'une façon ridicule, se teignent les cheveux et s'enduisent le visage de cosmétiques huileux saupoudrés de farine de riz.

Un plus petit nombre ont une ambition plus élevée et veulent plaire à l'esprit.

Celles-là lisent Balzac, A. Dumas, About et même Gustave Flaubert. Là-dessus elles jargonnent à plaisir et surtout à déplaisir. Elles singent tantôt l'une tantôt l'autre des héroïnes entrevues, perdent leur propre caractère sans en acquérir aucun autre, et finissent par ne plus avoir aucune forme. Leur audace est en raison inverse de leurs mérites.

Ces femmes-là ont des enfants qui les voient, les entendent et les imitent; A vingt ans, les fillettes sont blasées sur la toilette et affichent mille excentricités de costume et de langage, s'étonnent de n'être pas admirées, aimées, respectées; veulent être applaudies, suivies et fêtées par-dessus tout : elles sont alors méprisées et dédaignées.

Des prédicateurs et des écrivains ont essayé de rappeler à ces femmes leur destinée, leurs espérances, leurs devoirs et leurs droits.

Par-dessus tout elles ont droit à l'admiration, à l'amour et au respect.

Seulement, il faudrait s'entendre sur ces mots, admiration, amour, respect : car, aujourd'hui, le sens même des mots se perd.

Combien de femmes parmi celles qui se croient le plus admirées, le plus aimées, le plus respectées, seraient étrangement étonnées et confuses si, tout à coup, on se mettait vraiment à les admirer, à les aimer et à les respecter !

N'ont-elles pas pris jusqu'à présent le compliment pour l'admiration, la honte pour l'amour et la politesse pour le respect? ne cherchent-elles pas l'admiration par leurs rubans et leurs jupons, et l'amour par l'audace de leurs manières? Quant au respect, on n'y pense plus et on réclame à peine la politesse. Cependant de graves enseignements sont descendus de la chaire;

mais ils ne sont écoutés qu'en carême, et suivis, jamais. Entre le concert et la promenade, on va entendre un prêtre qui parle au nom de Dieu.

Dieu.....

Qu'est-ce que Dieu ?

Cependant, au nom de Dieu, un évêque a dit aux femmes :

« La femme est née pour plaire ; cela tient originairement à un plan pre-« mier du Créateur et à la mission de la femme en ce monde. »

Ce même évêque a rappelé aux femmes cette parole de l'Esprit-Saint :

« La femme gracieuse sera élevée en gloire. »

Il y a donc une manière de plaire, une manière d'être gracieuse, capable de plaire à Dieu et digne de lui. Plaire est une mission.

Quelle gravité cachent ces mots ! et combien peu de femmes se doutent que leur devoir est de plaire !

Monseigneur Landriot, dans ses *Conférences aux Dames du monde*, leur indique quelques moyens de plaire et d'être gracieuses selon l'Esprit-Saint.

Mais, pour être gracieuse, la force est nécessaire.

La force, l'intrépidité, la souplesse, l'activité, font partie de la grâce ; et cependant la grâce est cachée, mystérieuse, modeste, recueillie et humble, d'une forte et invincible humilité.

Les femmes qui aiment à plaire sont faibles, pusillanimes, raides et oisives.

Quelquefois elles sont turbulentes et affairées ; jamais elles ne sont humbles.

« L'humilité, dit Monseigneur Landriot, doit être simple et sans singu-« larité ; la discrétion et la sagesse doivent la conduire ; elle n'a rien de « singulier, ni dans ses paroles, ni dans ses actions, ni dans son attitude : « tout est simple en elle, elle est surnaturellement naturelle, elle est pleine « de *noblesse*, d'*intelligence*, de *grandeur d'âme*, de *courage*, de *générosité*. »

Certes, voilà des moyens de plaire que n'emploient pas les dames du jour, et qui éloignent grandement l'idée qu'elles ont que tout dépend de la forme d'un chapeau, — le plus souvent absurde et ridicule.

Si les femmes qui veulent plaire portaient leur ambition au delà des yeux, au delà de l'esprit, jusqu'à l'âme, celles-là comprendraient que plaire est une chose grave et un grand devoir.

Comment plaire à l'âme sans offrir à l'âme ce qu'elle aime : la force et la joie ?

La joie de l'âme, c'est ce qui augmente sa vie ; la vie de l'âme, c'est la grandeur, la force, la lumière.

La femme, en présence de l'homme, doit se dire :

Je l'augmenterai, je le fortifierai, je l'éclairerai.

L'homme est la gloire de Dieu, la femme est la gloire de l'homme.

Vouloir plaire et viser à l'âme : voilà le devoir de la femme.

Être aimée et respectée : voilà son droit.

Plaire, toute femme le veut.

Être aimée, toute femme le veut.

Cette jeune fille qui passe, vêtue en chien savant, veut plaire et être aimée. C'est pour plaire et être aimée qu'elle a lissé son chignon et pendu à son dos ces aunes de rubans. C'est pour plaire et être aimée qu'elle pense à ses ridicules jupons. C'est pour plaire et être aimée qu'elle grasseye outre mesure et parle argot ; pour plaire et être aimée elle combine des toilettes à effet, des jupes nouvelles, des chignons étonnants, des chapeaux impossibles.

Si vraiment les femmes étaient capables de plaire et dignes d'être aimées, sans effort elles seraient belles ; la gravité de leur esprit draperait sur elles, peut-être, un costume admirable : dans la force elles rencontreraient la grâce.

En toute chose le mal singe le bien, et quelquefois de grandes instructions se rencontrent dans les erreurs.

Voyez ces femmes qui veulent plaire et sont le scandale du monde, qui en un sens plaisent.

Voici, pour plaire, les conseils qu'une femme ose donner aux autres femmes ;

Voici ce que les femmes peuvent lire sans indignation et sans honte :

« Nos chapeaux sont plutôt des coiffures, j'en conviens ; mais elles ont « une certaine coquetterie *provoquante* (provoquante à quoi ?), qui convient « à plus d'un joli visage. Tant pis pour les femmes qui ont passé l'âge de « plaire, et qui veulent plaire encore ! »

Que signifie *plaire*, pour la femme qui écrit cela ?

« Une jolie femme habile s'arrange pour ne pas vieillir. »

Là-dessus, l'auteur de l'article conseille la crême de la Mecque, de laquelle elle invite les femmes qui veulent *plaire* à s'enduire et à se graisser le visage.

Certes, la Mecque fait ici bonne figure et Mahomet arrive à propos.

Cela me remet en mémoire un article de M. Lasserre, dans cette Revue, où l'adroit écrivain a pu, sans trop de scandale, nous apprendre ce que les adorateurs de la Mecque portent dans un étui d'or suspendu à leur cou.

Pour finir, cette femme donne aux hommes le conseil que voici :

« Que nos *lecteurs* fassent leur profit de mes conseils *en parfumerie :* « ils y trouveront l'art de mieux nous *tromper* encore. »

Voici donc ce que les femmes doivent faire pour plaire :

Enduire de crême de la Mecque leur visage et leurs rides, masquer leurs ulcères sous les cosmétiques, cacher leur puanteur sous la violette.

Avec cela vraiment elles plairont, et, si on en fait autant avec elles, elles seront, — quel bonheur ! — *trompées*..... sur la qualité de la marchandise, et

la pourriture pourra approcher d'elles, comme elles approcheront de la pourriture, sans trop de risque de voir l'horreur à nu, grâce à la crème de la Mecque, tartinée sur la chose.

C'est une femme qui a inventé cette précieuse *crème* (un homme ne l'eût pas osé), et l'auteur de l'article dit :

« Cela vous étonne, n'est-ce pas? de voir une *femme* s'occuper de chimie? « car, dans notre siècle de *progrès*, on en est encore à nous refuser une *in-* « *telligence supérieure.* »

De quelle intelligence parle ici l'auteur de l'article ?

Voyez combien les hommes ont tort de refuser aux femmes d'aujourd'hui une intelligence supérieure !

Quelles qu'elles soient, les femmes sont puissantes ; elles prennent sur la société une influence étrange et désastreuse. Leur désordre, leur audace, leur folie, ne séduiraient pas si elles n'étaient la singerie de quelque grandeur, l'envers et surtout le simulacre de quelque vertu.

Au fond, il n'est pas posssible que l'homme soit séduit par le mal *seul:* il se souvient encore trop de son origine pour cela. Il faut, pour qu'il soit séduit, que le laid singe le beau.

Cette femme audacieuse, que vous voyez dans le monde pleine d'assurance, prodigue, insensée et rieuse, nous montre la contre-façon de l'humilité.

L'audace est l'envers du courage, la prodigalité est l'envers de la générosité, certaine folie est l'envers du dévouement, certain rire insensé est l'envers de la joie.

« L'humilité, dit Monseigneur Landriot, nous fait renoncer aux limites « étroites de notre être, à nos imperfections, à nos conceptions écourtées, à « nos désirs bornés. Elle déblaye, pour ainsi dire, le terrain fangeux de « l'humanité, elle aplanit les voies tortueuses, et, l'œuvre terminée, elle « pose dans l'âme les assises de l'Eternité : la noblesse, la force, le courage, « la générosité ; vertus larges et solides, parce que tout ce qui est défec- « tueux a disparu pour faire place à une muraille dont le ciment est divin. « L'humilité enrichit donc notre nature au lieu de l'appauvrir ; elle fait dis- « paraître ce qui est vil, méprisable, borné, pour nous mettre en possession « de ce qui est éternel et sans limite. L'humilité n'est pas une œuvre de « dépouillement définitif; elle nous dépouille, il est vrai, de nos haillons, « mais elle nous donne les vêtements de l'immortalité. »

Monseigneur Landriot cite ensuite ces paroles d'un Saint :

« Il n'y a rien de plus ferme, de plus robuste, de plus solide que l'humilité. »

Voilà ce qu'il faudrait savoir; peut-être qu'alors beaucoup de femmes qui sont un scandale deviendraient une gloire.

Monseigneur Landriot dit encore :

« Qu'est-ce que l'humilité pour le monde et pour plusieurs chrétiens ? de

« la bassesse et de la pusillanimité : faiblesse de jugement, étroitesse d'es-
« prit paraissent avoir le même sens que vertu d'humilité ; et, ajoute-t-il,
« avouons-le franchement, la manière dont certains petits auteurs photo-
« graphient les vertus, en en prenant le modèle en eux-mêmes, est bien
« propre à faire naître les préjugés qui existent dans le monde : sans s'en
« douter, quand ils peignent, ils posent devant leur propre esprit ; et, au
« lieu de consulter les admirables originaux qui existent dans l'Eglise catho-
« lique, ils se prennent eux-mêmes très-innocemment pour modèles, et ce
« qu'ils nous donnent ainsi est tout simplement l'esquisse de leurs mesquines
« pensées. »

J'aime à croire que, si on présentait les vertus avec toute la majesté de leur figure, elles séduiraient les femmes, et que les femmes ainsi séduites plairaient et seraient aimées.

Il faut remercier Monseigneur Landriot d'avoir flétri la fausse et ridicule humilité que certaines gens pratiquent au grand scandale des cœurs chrétiens.

Que d'âmes, si elles avaient su que l'humilité est noblesse, intelligence, grandeur, courage, générosité, auraient été la gloire du monde au lieu d'en être la honte !

Que de femmes chercheraient dans l'humilité la splendeur qu'il faut pour plaire et être aimées, au lieu de la chercher dans leurs jupes et leurs rubans !

Les hommes viendraient à l'éclat de leurs vigoureuses vertus et retremperaient là leur courage. Les femmes, au lieu d'être des poupées, seraient les gardiennes de la force.

Alors elles sauraient ce que c'est que d'être aimées et respectées.

Je n'ai point entendu Monseigneur Landriot, seulement j'ai lu son livre : *Conférences aux Dames du monde* (1), et je me suis demandé si beaucoup de femmes avaient profité de ses enseignements.

Je pense en vérité que le livre de Monseigneur Landriot pourrait encore avoir un autre titre et s'appeler :

L'Art de plaire.

JEAN LANDER.

(1) Chez Victor Palmé, 25, rue de Grenelle-Saint-Germain.

CHRONIQUE

Le Mois de Marie. — La Fête-Dieu. — *L'Eucharistie*, par Mgr Landriot. — Une lettre de Pie IX improuvant le projet de traduction nationale des Livres-Saints. — *L'Illusion libérale* et *A propos de la guerre*, par M. Louis Veuillot. — Notre-Dame de Lourdes. — *Revue des Questions historiques controversées*.—Le prix Gobert.—*Les trois Epîtres pastorales*, par Mgr l'Evêque de Grenoble.

I

Les exercices du Mois de Marie ont été suivis cette année plus régulièrement que jamais, par une foule chaque jour plus nombreuse et plus recueillie, dans toutes les églises de Paris. Saint-Sulpice reste toujours la paroisse modèle, sous ce rapport comme sous tous les autres. La foule se pressait aussi dans le miraculeux et vénéré sanctuaire de Notre-Dame-des-Victoires, à Saint-Thomas-d'Aquin, à Sainte-Clotilde, à Saint-Germain-des-Prés, à la Madeleine, etc.

C'est une heureuse pensée d'avoir choisi le plus beau mois de l'année, le mois des parfums et des fleurs pour en faire le *Mois de Marie;* de Marie, la *Rose mystique*, comme l'invoque l'Église; de Marie, « douce fleur des jardins du ciel, » comme l'appelle un de nos plus gracieux poëtes. Pendant cette longue fête de trente-et-un jours en l'honneur de la Sainte Vierge, pas une église de nos grandes cités, pas une chapelle de nos plus humbles hameaux, qui n'ait eu son autel de Marie tout embaumé des fleurs de la saison nouvelle, tout ruisselant de flambeaux. Et chaque soir de ce mois béni, à cette heure mystérieuse où les derniers bruits de la terre tombent avec les derniers rayons du jour, de jeunes voix, fraîches et pures, s'élevaient pour chanter les louanges, exalter les vertus de la Reine des Vierges; puis de grandes voix s'échappaient des chaires chrétiennes, laissant tomber sur la foule émue de touchantes exhortations à la dévotion envers Marie, de pieuses considérations sur les principales circonstances de sa vie, sur ses mystères et son culte, sur les nombreux motifs de confiance en se protection toute-puissante.

Ainsi s'est passé à peu près partout ce beau mois.

Suivant un pieux et ancien usage, la paroisse de Saint-Sulpice a couronné les exercices du Mois de Marie par un pèlerinage au célèbre sanctuaire de Notre-Dame de Chartres, élevé dans la grotte druidique où fut trouvée la statue érigée par les prêtres carnutes « à la Vierge qui devait enfanter »: VIRGINI PARITURÆ.

Le dernier jour du Mois de Marie coïncidait cette année avec le jeudi de la Fête-Dieu : aussi la clôture de ces saints exercices empruntait-elle à cette circonstance un éclat inaccoutumé.

II

Après le Mois de Marie, voici donc venir la Fête-Dieu, avec ses processions, ses reposoirs de velours ou de verdure, ses mille flambeanx, ses nombreux lévites en ornements sacrés, ses roses effeuillées, son encens et ses fleurs.

Les jeunes enfants de Paris ont conservé un vieil usage d'une naïveté charmante, qui semble une innocente protestation contre l'interdiction des processions extérieures et l'absence des reposoirs.

Pendant toute l'Octave de la Fête-Dieu, à chaque pas dans la rue, vous rencontrez de charmantes petites miniatures de reposoirs, élevés de distance en distance par les enfants d'une même rue, d'un même quartier, petits garçons et petites filles, qui accourent à votre rencontre et vous disent, en levant sur vous des yeux rayonnants de joie et d'espérance : « N'oubliez pas le petit reposoir, s'il vous plaît!... » Le moyen de refuser un petit sou, voire même un gros, à qui vous demande si gentiment!... et pour un si bon motif!...

Ces enfants ne rappellent-ils pas ceux de Jérusalem qui criaient : hosanna! sur les pas de Jésus, et qui méritèrent d'entendre cette divine parole : « C'est de la bouche des petits enfants que vous avez tiré la louange la plus parfaite? »

III

La solennité de la Fête-Dieu nous amène naturellement à parler à nos lecteurs du nouvel ouvrage que vient de publier le savant Evêque de La Rochelle, Mgr Landriot. *L'Eucharistie*, tel est le titre de ce beau livre, si heureusement approprié au point où nous sommes arrivés de l'admirable cycle liturgique.

Les conférences sur *l'Eucharistie* sont, dans la pensée de leur auteur avec son dernier traité du *Symbolisme*, la suite naturelle et comme le complément de son *Christ de la Tradition,* ce savant et remarquable ouvrage qui fait si bien resplendir, illuminée comme d'un nimbe divin, d'une auréole céleste, de tous les rayons convergents de la Tradition catholique, la grande figure du Christ.

Mgr Landriot, dans *le Christ de la Tradition*, a cherché à résumer la doctrine des Pères et des grands théologiens sur le Verbe incarné, et il a parfaitement réussi. Le docte et pieux Prélat entreprend aujourd'hui une œuvre semblable pour l'adorable Sacrement de nos autels. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que l'œuvre nouvelle est le digne pendant de la première.

Dans *l'Eucharistie*, comme dans *le Christ de la Tradition*, comme dans tous ses autres écrits, l'Evêque de La Rochelle suit pas à pas l'angélique Docteur dont il a voulu prendre le nom au jour de son sacre, conjointement avec le nom du doux Evêque de Genève, mettant ainsi sous la protection de ces deux grands Saints tout son Episcopat. Or, quel maître que saint Thomas! et peut-on s'égarer en suivant un tel guide?

« Nous terminons ces lignes, dit Monseigneur lui-même à la fin de sa *Préface*, en la soirée du 7 mars 1866, fête de saint Thomas d'Aquin, ce grand Maître dont nous avons cherché surtout à reproduire la doctrine sur l'Eucharistie, et auquel le Christ a dit : « Vous avez bien écrit sur le Sacrement de mon Corps, vous avez en particulier traité convenablement et « selon la vérité la question qui vous a été posée sur le mode de présence « sacramentelle; c'est tout ce que l'homme peut en comprendre sur la « terre, et tout ce qui peut être humainement résolu. » Puisse l'Ange de l'Ecole bénir ce travail, que nous plaçons sous son glorieux patronage! puisse-t-il protéger et conduire celui qui se fera toujours un honneur d'être un de ses plus fervents admirateurs et son humble disciple! »

Mgr de La Rochelle a cru devoir faire précéder son magnifique travail sur *l'Eucharistie* de deux conférences sur les *Mystères*, prêchées par l'éminent orateur dans sa cathédrale, durant la station de l'Avent 1859 : elles lui paraissent comme des préliminaires indispensables à l'étude des plus grands mystères du Christianisme, et comme une introduction nécessaire au *Christ de la Tradition* et à *l'Eucharistie.*

Les cinq autres conférences ont été prêchées à la cathédrale de La Rochelle pendant la station de l'Avent de 1863, et à Rochefort, les dimanches du dernier Carême. Monseigneur se réserve de compléter bientôt son enseignement sur l'Eucharistie, en traitant la question pratique de la sainte Communion dans les *Conférences* que Sa Grandeur donne chaque mois aux dames de la Société de charité de sa ville épiscopale.

Nos lecteurs savent avec quel empressement les ouvrages de Mgr Landriot sont accueillis du public religieux. On aime à retrouver dans ses doctes écrits la saine doctrine des Pères, des Docteurs et des Théologiens les plus autorisés, en même temps que cette luxuriante et toujours nouvelle abondance de fleurs, de comparaisons et d'images, qu'il a si bien développées dans son *Symbolisme,* qui forment comme le caractère, le trait distinctif de son beau talent, et qui font de l'Evêque de La Rochelle le François de Sales du dix-neuvième siècle.

IV

La *Revue* a tenu ses lecteurs au courant de l'affaire du singulier projet de traduction nationale des Livres-Saints. Le Souverain Pontife ne pouvait manquer de se prononcer dans cette affaire, et sa décision n'était pas douteuse. Nous ne sommes donc pas étonnés d'apprendre que Mgr Chigi, Nonce de Sa Sainteté à Paris, a reçu de Pie IX à ce sujet une lettre très-explicite d'improbation. Nos lecteurs savent que les quelques catholiques, ecclésiastiques et laïcs, qui s'étaient fourvoyés dans cette nouvelle Société biblique, s'en sont tous retirés successivement. Ce projet, qui ne pouvait évidemment pas aboutir, est donc complétement tombé dans l'eau. Personne n'en parle plus. Il n'en restera pas moins comme un des plus curieux signes du temps, comme un exemple frappant des étranges aberrations où des hommes

d'ailleurs distingués et bien intentionnés peuvent se laisser entraîner... par esprit de conciliation.

V

C'est contre ces partisans de la conciliation à tout prix, même entre les principes et les choses les plus inconciliables, que M. Louis Veuillot a dirigé son avant-dernier écrit, *l'Illusion libérale*. Ce n'est point une brochure de circonstance, comme seraient peut-être tentés de le croire ceux qui ne l'ont pas lu et qui n'en jugent que d'après le titre; mais un livre qui sera malheureusement longtemps encore, grâce à des malentendus et à des illusions regrettables, même après les déclarations les plus solennelles, d'une grande et importante actualité. Bien que, dans *l'Illusion libérale*, l'ancien rédacteur en chef de *l'Univers* s'attaque plutôt au libéralisme religieux qu'au libéralisme politique, il côtoie cependant les frontières indécises de ce terrain brûlant et dangereux sur lequel il nous est interdit de nous aventurer.

Nous ne voulons et nous ne pouvons donc aujourd'hui, dans cette chronique, que constater deux choses : la première, c'est le silence complet et sur toute la ligne qui s'est fait autour de cet écrit dans les camps opposés des catholiques libéraux et des libres penseurs; la seconde, c'est que, en dépit de cette universelle conspiration du silence, *l'Illusion libérale* n'en est pas moins arrivée, en un mois, à sa sixième édition.

Nous ne pouvons également, et pour le même motif, qu'annoncer simplement une nouvelle brochure du même auteur : *A propos de la Guerre*. Nous n'avons pas besoin de la recommander : elle sera bientôt, si elle ne l'est déjà, entre les mains de tous les lecteurs de la *Revue du Monde catholique*. Il en sera de même d'une seconde, qui doit paraître incessamment sous ce titre : *la Confédération européenne*.

VI

Nos lecteurs n'ont pas oublié l'apparition miraculeuse de la sainte Vierge à une humble fille des Pyrénées, Bernardette Soubirous, de Lourdes, le 11 février 1858, ni le Mandement de Mgr Laurence, Evêque de Tarbes, déclarant, après quatre ans d'une minutieuse enquête, l'apparition *surnaturelle* et *divine*, et ordonnant l'érection, sur le lieu du prodige, de l'église demandée à la pauvre bergère par la Mère de Dieu.

Cette église commence à s'élever : la grotte de Massabieille est devenue un gracieux et imposant sanctuaire, où, en face d'une belle statue de l'Immaculée Conception, s'élève un riche autel aux ogives élancées, surmonté de la tiare et des clefs qui ouvrent et ferment le ciel.

Le 21 mai dernier, lundi de la Pentecôte, Mgr l'Evêque de Tarbes inaugurait solennellement le nouveau sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes, et le saint Sacrifice de la Messe y était célébré pour la première fois au milieu du concours imposant de cinquante mille pèlerins.

Voici, sur cette fête magnifique, quelques détails intéressants, que nous trouvons dans le *Journal de Lourdes* :

« La nef du temple est l'horizon ; la voûte, le ciel bleu des Pyrénées, où courent des nuages blancs ; le pavé, d'immenses prairies, des champs et des collines qui s'arrondissent en amphithéâtre. Le Gave, de ses flots d'azur, sépare le sanctuaire de la nef ; ses belles eaux font entendre un murmure solennel et doux ; les oiseaux chantent joyeux sous les allées et les bosquets. Toute la création est là pour orner le triomphe de Marie.

« A côté de ces grandes œuvres de Dieu, apparaissent, sans en être écrasées, les œuvres de l'homme. Sur le rocher de l'apparition surgit une autre montagne de marbre, travaillé, sculpté avec art et amour : ce sont les fondations grandioses de la belle crypte de l'église de Notre-Dame de Lourdes, monument superbe, que la piété des fidèles exhausse chaque jour de quelque nouvelle pierre, pour répondre à la demande de la Mère de Dieu.

« Cinquante mille pèlerins sont accourus de toutes parts. A dix heures, la procession se déroule immense, avec son cortége de jeunes filles vêtues de blanc, de prêtres en habits de chœur et de religieux de différents Ordres. Mgr l'Evêque de Tarbes offre le saint Sacrifice, pendant que des voix harmonieuses exécutent une belle Messe de Gounod.

« Après un discours éloquent du R. P. Duboë, missionnaire du diocèse, Monseigneur adresse à l'assistance des félicitations pleines de tact et de cœur, et la foule se retire pieuse et recueillie, mais non sans revenir, dans le courant de la journée, s'agenouiller dans le sanctuaire.

« Le soir, la cité de Lourdes apparaît radieuse au milieu de la plus brillante illumination. Des feux brillent à toutes les fenêtres, comme des diamants au milieu de la verdure, des fleurs, des oriflammes. Un beau feu d'artifice, dû à la municipalité de Lourdes, termine cette belle journée. »

Ainsi, un sanctuaire digne de l'auguste Mère de Dieu comme de la foi des religieuses populations des Pyrénées, s'élèvera désormais sur « la grotte à jamais célèbre de Massabieille, consacrée par dix-sept apparitions de la Vierge Immaculée, par un grand nombre de miracles et de grâces extraordinaires, et par le concours d'un million de pèlerins, qui depuis huit ans foulent ce sol béni. »

VII

Nous ne voulons pas tarder davantage à souhaiter cordialement la bienvenue à une nouvelle publication qui vient combattre à côté de nous. La *Revue des Questions historiques controversées* se propose de faire pénétrer le flambeau de la critique et de la vérité au fond de tant de problêmes, d'erreurs, de préjugés, de mensonges, qui altèrent et défigurent l'auguste majesté de l'histoire. Il y a longtemps que notre grand de Maistre l'a dit, et cette vérité est devenue banale à force d'avoir été répétée : « Depuis trois cents ans, l'histoire est une conspiration permanente contre la vérité. » Et que de fois n'avons-nous pas entendu dire depuis : « En vérité, l'histoire est à refaire ! »

Etudier spécialement les points controversés de l'histoire ; la dégager des

obscurités, des erreurs, des préjugés, des préventions qui l'entourent; combler les réticences et les lacunes, réfuter les faussetés et les mensonges; remettre en pleine lumière, dans toute leur intégrité et leur vérité, les faits dénaturés par l'esprit de secte ou de parti : tel est le noble but que se propose la *Revue des Questions historiques*. Il mérite l'approbation et les encouragements de tous les amis de la science, de la justice et de la vérité : aussi bien c'est un des services les plus utiles, les plus importants, les plus signalés qu'on puisse rendre à ces trois grandes choses.

Ajoutons que le nom des écrivains distingués qui ont promis leur collaboration à la nouvelle *Revue*, est pour elle un sûr garant de succès.

La *Revue des Questions historiques* paraîtra tous les trois mois, comme les grandes Revues anglaises et allemandes, chez M. Victor Palmé, à partir du 1er juillet prochain, par livraisons de 350 à 400 pages, qui formeront deux beaux volumes grand in-8° par an. L'abonnement est de 20 francs.

VIII

Nos lecteurs apprendront certainement avec plaisir que M. Léon Gautier, dont ils ont lu de savants et intéressants travaux dans la *Revue*, vient d'obtenir à la presque unanimité, de l'Académie des inscriptions et belles lettres, le second prix Gobert, pour son grand et bel ouvrage, l'*Histoire des Epopées françaises*. Et pourtant, M. L. Gautier n'avait pu présenter encore à la docte assemblée que le premier volume de son beau travail, que M. H. Lasserre a fait connaître à nos lecteurs par un charmant et spirituel article.

M. Léon Gautier n'avait pas besoin de cet encouragement pour persévérer dans le grand travail qu'il a entrepris et commencé avec tant d'amour, et qui est jusqu'ici l'œuvre capitale d'une vie encore si jeune et déjà si bien remplie. Nous ne l'en félicitons pas moins de l'honneur qui vient couronner une œuvre qui, malgré tout son charme, a bien aussi ses épines et ses labeurs.

Le premier prix a été décerné à M. Gaston Paris, pour son *Histoire poétique de Charlemagne*. Le fils suit les traces du père, dont les travaux sur l'*Histoire littéraire de la France* sont si appréciés des savants.

P.-S. — On nous annonce l'apparition prochaine d'un important ouvrage, intitulé : *Les trois Epîtres pastorales, ou Réflexions dogmatiques et morales sur les Epîtres de saint Paul à Timothée et à Tite*, par Mgr Ginoulhiac, Evêque de Grenoble; un volume in-8° de 400 pages.

Ce livre, destiné à retracer les devoirs et les obligations redoutables du sacerdoce catholique, sera bientôt dans la bibliothèque de tous les prêtres, dont il deviendra le *vade-mecum* pour leur méditation de chaque jour.

AMBROISE PETIT.

BULLETIN LITTÉRAIRE

ANCIENNE ET NOUVELLE DISCIPLINE DE L'EGLISE, par L. Thomassin. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée, par M. l'abbé André. IVe et Ve vol. gr. in-8, ensemble 1253 pag. — L. Guérin, Bar-le-Duc, 1866 (1).

MEDITATIONS POUR UNE RETRAITE SPIRITUELLE, suivies des *Pensées sur le salut*, par le P. Bourdaloue; in-18, 135 pag.—L. Guérin, 1866 (2).

I

Deux volumes encore, et cette nouvelle et remarquable édition de l'important ouvrage du P. Thomassin sera complète. Les tomes IV et V renferment la deuxième partie de la *Vocation des clercs*, qui traite de leur ordination, de leur dépendance envers leur évêque, du droit de patronage, de l'irrégularité et des écoles, de l'élection, de la confirmation, de l'ordination, de la cession et de la résignation des évêques. Vient ensuite la grande question des bénéfices, à l'examen de laquelle est consacrée une partie du quatrième volume et tout le cinquième. Le P. Thomassin y parle de la pluralité des bénéfices, des commendes, des dispenses, des principaux devoirs des évêques, de la résidence, des conciles, des assemblées du royaume et du clergé, des synodes, des visites, des prédications, de la protection des pauvres et de la juridiction des évêques. On n'a pas oublié que M. l'abbé André, l'un des hommes les plus instruits en droit canonique, revoit l'œuvre du P. Thomassin, l'augmente, la complète, la continue jusqu'à nos jours et la met en harmonie avec la discipline actuelle. C'est un travail réel et intéressant que le sien, c'est un travail sérieux, dont on peut comprendre la valeur en parcourant les notes nombreuses et parfois de longue haleine semées dans les deux nouveaux volumes que nous annonçons; nous en avons compté jusqu'à quarante pour le cinquième volume seulement. Ces notes contiennent des faits qui viennent confirmer la doctrine exposée dans l'ouvrage et faire connaître la discipline actuelle de l'Eglise à propos des questions traitées; ou bien ce sont des notes historiques, élucidant quelque point obscur ou douteux, donnant sur certaines écoles des détails inconnus extrêmement curieux, et faisant mieux connaître quelques personnages célèbres. Là où, dans un récit aussi savant que complet, le P. Thomassin nous a montré toutes les vicissitudes et les modifications apportées aux élections et nominations aux grandes prélatures jus-

(1-2) On peut se procurer ces ouvrages à la librairie Palmé.

qu'à l'ère des révolutions modernes, M. l'abbé André prend la plume à son tour et nous continue ce récit jusqu'à l'époque actuelle. Là, à propos de la cession et de la résignation des bénéfices, le continuateur nous rappelle le magnifique exemple donné il y a quelques années par Charles Odescalchi, cardinal-vicaire de Rome, grand-prieur de l'Ordre de Malte, qui se démit de toutes ses dignités pour entrer dans la Compagnie de Jésus. Si nous voulions ainsi indiquer tous les objets sur lesquels portent les remarques de M. l'abbé André, ce serait une affaire de trop longue haleine : nous voulons seulement affirmer à nos lecteurs que le travail du correcteur est sérieux et mérite de fixer l'attention de ceux qui s'occupent de l'étude des matières de discipline ecclésiastique.

II

C'est une heureuse idée d'avoir édité dans un format commode et portatif, avec un caractère net, clair et d'une grosseur raisonnable, sur un beau papier, les *Méditations* et les *Pensées* du P. Bourdaloue : elles seront de cette façon accessibles à tous et serviront à nourrir la piété, que tant de livres contemporains ne servent qu'à détruire sous prétexte de l'alimenter. Ecrites avec cette éloquence convaincante, avec cette solidité de doctrine qui fait surtout le caractère distinctif du P. Bourdaloue, les méditations renfermées dans le volume dont nous signalons l'apparition s'occupent des vérités capitales de la religion, des exercices de piété et des grands mystères du Christianisme. Les fidèles trouveront là tout ce qu'il faut pour secouer l'indifférence, faire sortir l'âme de sa torpeur, retremper sa vigueur, la remettre ou la faire marcher à grands pas dans la voie du salut. Les religieux et les religieuses auront là, retracés au vif, les devoirs qu'ils ont à remplir ; ils verront clairement où ils en sont dans la voie de la perfection qu'ils ont embrassée ; ils apprendront à connaître les moyens les plus efficaces à mettre en œuvre pour arriver à la perfection et les motifs qui doivent les engager à devenir de plus en plus fervents. Quoique composées spécialement pour une retraite, les *Méditations* du P. Bourdaloue peuvent servir en tout temps, et chacun y puisera à l'occasion un remède contre le mal particulier qui tourmente son âme. Ce livre est un de ceux dont on ne devrait pas se séparer, que l'on ne saurait trop lire et trop méditer. On ne se trompera jamais en le conseillant aux autres : car le temps a montré et consacré son utilité et son opportunité de tous les jours. Nous ne pouvons que le recommander comme le meilleur livre dont on puisse se servir pour la méditation ou une lecture pieuse.

A. VAILLANT.

HISTOIRE DU MONDE, *depuis Adam jusqu'à Pie IX*, par M. HENRY DE RIANCEY, t. VI[e], in-8° de 500 pages. — Paris, Palmé. Prix : 5 fr.

A la veille de l'apparition de ce nouveau volume de l'*Histoire du Monde*, nos lecteurs nous sauront gré de placer sous leurs yeux l'avertissement de l'auteur. Ce livre obtient un succès toujours croissant. Le prêtre, l'homme du monde, la jeunesse studieuse doivent posséder un pareil ouvrage, qui

est tout à la fois une magnifique *Histoire de l'Eglise* et une *Histoire universelle.*

« Le présent volume s'ouvre au lendemain de la conversion de Constantin et se ferme à la veille de l'hégyre de Mahomet.

« Les trois siècles dont il trace le tableau ont vu la fin de l'Empire d'Occident après le dernier éclat de la gloire de Théodose, l'établissement de l'Empire d'Orient avec l'effort de renaissance de Justinien, l'invasion des Barbares conduite par Gensérik et par Attila, la désolation du vieux monde et la formation du monde moderne, la constitution de la Royauté franke avec le Sicambre baptisé par saint Remi, et enfin les origines de cette société nouvelle qu'a établie l'Église et qui gardera le beau nom de « Chrétienté. »

« Tandis que l'extrême Orient et l'Asie centrale rejettent la lumière évangélique et s'enferment dans les ténèbres pour offrir une proie plus facile, l'Occident reçoit le sceptre de la puissance, de la liberté, de la civilisation; il devient l'instrument privilégié des desseins de la Providence et le maître du monde.

« Le Christianisme triomphe et le Labarum est l'étendard de l'Europe régénérée. L'Église adoucit et console l'inévitable chute de l'ancien Empire romain; elle anéantit l'impuissante résurrection du paganisme tentée par Julien l'Apostat; elle écrase l'hérésie par le génie et la sainteté de ses Docteurs, les Athanase, les Chrysostome, les Jérôme, les Ambroise et les Augustin.

« Puis, après avoir amorti la fureur des Barbares, elle les convertit et les éclaire; elle sauve la liberté et la dignité humaines, les lettres et les arts, la législation, la famille, les mœurs, et elle constitue les États sur la base de la Justice et de la Foi.

« Après l'histoire rapide de ce grand bouleversement, de ces ruines fameuses et de cette renaissance féconde, nous avons porté nos études spéciales sur l'état social et politique produit par la fusion du Monde romain et du Monde barbare. C'est le berceau de nos ancêtres, c'est l'aurore des siècles nouveaux : on ne saurait trop y apporter de méditations. Pour cela les récentes recherches de l'érudition contemporaine nous ont singulièrement servi : rappelons avec gratitude les beaux travaux de M. Guizot et de M. le comte de Montalembert, de M. le prince de Broglie, de M. Ed. Dumont, de M. Casimir Gaillardin, de M. Albert du Boys, et, parmi ceux qui ne sont plus, de M. A. Thierry et du savant et modeste abbé Gorini.

« Le volume se termine par un coup d'œil sur la lutte entre la vérité et l'erreur, sur la littérature profane et chrétienne, sur les Pères, les Docteurs, les moines et les apôtres de ces âges mémorables, sur la mission de l'Église et sur le rôle souverain de la Papauté.

« La même bienveillance dont nous avons déjà eu à nous louer nous soutient dans la tâche difficile et ardue que nous poursuivons pour le service de la Vérité. Si cette bienveillance se montre inépuisable, elle ne l'est pas autant encore que notre reconnaissance. Que nos vénérables Évêques, que

nos excellents guides, que nos indulgents amis veuillent bien en trouver ici la nouvelle et respectueuse expression! »

« HENRY DE RIANCEY.

« Paris, en la fête de la Pentecôte 1866. »

ALBUM DE VOYAGES, par M. Amédée ACHARD.

On est souvent très-embarrassé pour choisir un livre dans les Bibliothèques de chemins de fer : on perd son temps à chercher quelque nom sympathique parmi les titres des romans philosophiques, des prolixes récits anglais ou américains, des platitudes ou des grivoiseries qui encombrent l'étalage de la salle d'attente ; on feuillette deux ou trois volumes, en tâchant de deviner sur quelques lignes l'esprit et la manière de l'auteur. La cloche sonne : on rejette le livre, ou bien, faute d'en savoir assez, on emporte un ouvrage qu'on est presque honteux d'avoir lu et qu'on laisse dans le wagon, bien décidé à ne pas l'introduire chez soi. Aussi nous empressons-nous de signaler l'*Album de Voyages*, par M. Amédée Achard : c'est un livre qu'on lira avec un vrai plaisir et qu'on importera dans sa famille en toute sécurité. L'auteur est du nombre de ces écrivains qui, s'ils ne sont pas encore pour nous, ne sont pas contre nous : ils côtoient le sentiment chrétien et semblent être séparés des choses de la religion, non par un abîme, mais par un mince courant qui va se rétrécissant jusqu'au point où il ne faudra plus qu'un pas pour le franchir. Les romans de M. Achard, sans être absolument de ceux que les jeunes filles peuvent lire sans trop de danger, sont honnêtes et purs ; jusque dans les sentiments les plus passionnés, l'expression est chaste, les pensées élevées et délicates; l'idée du devoir y domine, et jamais la religion, ses pratiques ou ses ministres n'y sont bafoués ni travestis par une dédaigneuse ignorance, affectée ou réelle. Dans l'*Album de Voyages*, M. Achard laisse encore plus franchement éclater le sens catholique.

C'est avec « un attendrissement sincère » qu'il visite les catacombes de Rome ; c'est avec « un profond intérêt qu'il reste pendant deux heures et demie sous le charme de la parole persuasive de Mgr de la Tour d'Auvergne, » qui avait bien voulu se constituer le cicérone de quelques Français à travers la Nécropole chrétienne. Ailleurs il s'écrie : « Entre les bras du « Protestantisme, les Cathédrales meurent. » Et quoique ce cri de détresse soit poussé par l'artiste plus peut-être que par le croyant, ce n'en est pas moins un hommage rendu au Catholicisme, dont tous les auteurs à la mode ne sont pas capables. M. Taine entr'autres n'a-t-il pas avancé qu'entre les bras de la Religion l'Art était mort ?

Plus loin, M. Achard, en parlant de la piété et de la ferveur des Viennoises, qu'il n'a vues surpassées ni en Italie ni même en Espagne, ajoute : « A toute heure du jour la prière habite l'immense Cathédrale de Saint-Etienne.... le velours et la soie s'y rencontrent avec la bure déchirée.... les hommes ne sont pas moins nombreux parmi les fidèles.... Il y a contre un pilier près du chœur une image de la sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus dans ses bras. Il y avait toujours quelqu'un devant cette peinture, et

j'ai vu des pauvresses s'incliner sur l'image et de grandes dames les y suivre. Mêmes baisers, mêmes soupirs. Que d'autres aient le triste courage de rire de ces dévotions : savent-ils combien de consolations cette image que tant de lèvres altérées sollicitent, a versées dans des âmes souffrantes et blessées? que d'allégements et que d'espérances? quelle chose la remplacera?

M. Achard a raison : les *choses* peuvent bien détruire, effacer les croyances; elles ne les *remplacent* pas.

Sans arborer aucune prétention aux recherches et aux découvertes, comme il nous en avertit lui-même, l'auteur de l'*Album* sait pourtant nous raconter mille détails nouveaux. Les conjonctures actuelles donnent un intérêt de plus aux chapitres qui ont trait à l'Allemagne. M. Achard ne se moque de rien de vrai, de simple, d'honnête : il a ce don du sourire spirituel et bon, qui est si différent du rictus sardonique. Le caractère allemand, qui a inspiré tant de mauvais bons mots, le charme par le mélange de naïveté et de poésie dont il se compose ; il apprécie dans une page charmante « ce bonheur particulier qu'on ne connaît qu'en Allemagne, » et il a de nobles paroles pour « cette Autriche que mille assauts ont ébranlée, que mille périls pressent encore après avoir été mille fois conjurés, et qui, toujours menacée, semble plus forte que la fortune, la guerre et les révolutions. »

Pourquoi faut-il que par cet entraînement, ou plutôt cet engouement irréfléchi dont tant de bons esprits ne peuvent se défendre, M. Achard soit moins juste de l'autre côté des Alpes? Nous ne pouvons le suivre sur le terrain de la politique ; mais, sans toucher au présent ni à l'avenir, nous en appellerons au passé, et quand M. Achard raconte qu'une belle Milanaise émigrée appelait son pays: la *Lombardia desolata*, nous ferons observer, d'après le témoignage non suspect de l'historien des Républiques italiennes, que, si la Lombardie a été *désolée*, c'était assurément avant de passer sous la domination de la Maison d'Autriche. Partagée entre des tyranneaux et de petites républiques qui en faisaient le théâtre de leurs luttes acharnées, en proie à l'oppression de ses maîtres d'un jour, à leurs exactions, à leurs cruautés, plus d'une fois déchirée par le schisme religieux, la Lombardie ne connut de paix durable que depuis sa réunion définitive aux Etats de Charles-Quint. Avec cette paix, l'industrie, les arts, le commerce et l'agriculture prirent un rapide essor, auquel la guerre de succession ne porta pas même une sérieuse atteinte. La prospérité ne fit que s'accroître sous la maison de Habsbourg-Lorraine, dont l'autorité paternelle avait respecté ces Institutions municipales si chères aux races latines.

Mais quel livre n'est pas sujet aux réserves de ses lecteurs? La nôtre est bien légère; et, si un rayon du soleil du Midi nous semble avoir quelque peu ébloui M. Achard, son livre n'en demeure pas moins un des plus aimables compagnons de voyage qu'on puisse rencontrer.

DE ROMONT.

Le Propriétaire-Gérant : V. PALMÉ.

PARIS. — E. DE SOYE, IMPRIMEUR, 2, PLACE DU PANTHÉON.

DU PASSAGE

DE LA

PSYCHOLOGIE D'ARISTOTE

A LA

PSYCHOLOGIE DES PHILOSOPHES CHRÉTIENS

L'importance de l'histoire en philosophie, comme du reste dans toutes les sciences, est considérable, pour deux raisons capitales : parce qu'elle permet de suivre l'évolution des idées, leur développement successif, et parce que, montrant ainsi leur dégagement progressif dans toutes les directions, elle les fait mieux saisir par l'intelligence. On pourrait ajouter qu'elle permet de rendre à chacun ce qui lui revient; et cela n'est pas à dédaigner, surtout quand il est utile de reconnaître ce que la philosophie doit au Christianisme. Aussi pour nous, savants qui débattons avec tant de peine les doctrines sur l'âme, et pour nous chrétiens dont on méconnaît les services, c'est une étude des plus intéressantes que de bien préciser comment s'est fait le passage de la philosophie grecque à la philosophie chrétienne, et plus particulièrement de la psychologie d'Aristote à la psychologie scolastique. En portant et concentrant notre attention sur ce point spécial, non-seulement nous saisirons mieux l'une des plus importantes et des plus vastes questions de la philosophie, de laquelle on pourrait dire peut-être que toutes les autres découlent, mais aussi nous comprendrons l'un des plus grands services que la religion chrétienne ait rendus à la philosophie dans l'ordre des sciences naturelles. Ce point d'histoire et le débat qui l'entoure touchent de très-près sans contredit à des questions de dogme, et c'est pour cela que l'influence des Pères a dû s'y faire sentir; mais il appartient aussi spécialement, semble-t-il, à la philo-

sophie naturelle et à la médecine; et c'est en raison surtout de cette dernière alliance que je me permets d'y intervenir.

Jamais, du reste, cette étude n'a été plus de circonstance, en raison de l'émotion profonde que causent les diverses opinions débattues aujourd'hui par les savants, tant sur l'unité ou la multiplicité de l'âme que sur la théorie des facultés de ce principe. Comment élucider les difficultés que soulèvent ces opinions diverses? On s'adresse en premier lieu à l'histoire, et avec raison : on veut savoir quelle était l'opinion exacte des Grecs et en particulier d'Aristote, qui les premiers ont creusé ce sujet; quelle fut celle des Pères et des scolastiques qui ont eu à se prononcer; dans quels sens interpréter les décisions de l'Église? car l'Église a donné des décisions. Ce sont autant de questions vraiment redoutables, dont les difficultés se jouent historiquement autour de ce point précis : quel a été le passage de la psychologie grecque à la psychologie chrétienne?

Comme dans tout débat complexe, les dissidents tendent à resserrer les questions, à les ramener, à les concentrer sur un point principal, duquel tous les autres peuvent dépendre; et c'est sur ce point que se partagent les deux groupes principaux d'adversaires, formant comme deux armées. Ainsi, toutes les questions psychologiques ont été justement ramenées au seul débat sur l'unité ou la multiplicité de l'âme : c'est là le point central des discussions psychologiques. On peut ajouter qu'il doit l'être : car il est évident que les questions de nature, d'essence, de puissance, d'origine, ne peuvent qu'être complétement différentes chez des partis dont l'un veut l'unité de l'âme et l'autre sa multiplicité. S'il n'y a qu'une âme, tout ce que l'on dit d'elle, de sa nature, de ses puissances, de sa durée, n'offre aucune équivoque; mais s'il y a deux ou plusieurs âmes, les natures doivent être diverses, et par cela même les puissances; la mortalité de l'une, l'immortalité de l'autre. En un mot, dans les deux partis tout diffère et doit être différent.

De ces deux camps, celui de l'unité est compact, mais l'autre comprend des bataillons fort épars et peut-être assez étonnés de se trouver ensemble. Je n'en citerai ni les généraux respectifs ni les colonels, (que d'ailleurs connaissent très-bien tous ceux au courant des livres), parce qu'avant tout je tiens à éviter toute contention personnelle, et parce que je veux consacrer uniquement cette étude à l'élucidation d'un point d'histoire.

Le point d'histoire que je veux aborder me paraît, dans les diffi-

cultés du débat actuel, le nœud gordien qu'il s'agit de dénouer: car il va sans dire que chacun des deux partis tient à avoir des aïeux ; et c'est à qui mettra de son côté Aristote, Platon, saint Paul et les Pères. L'un les présente en faveur de l'unité, l'autre les fait parler en faveur de la dualité. Nos anciens, mis ainsi à la géhenne, demandent à être enfin délivrés, et qu'on ne leur fasse dire que ce qu'ils ont exactement dit et pensé, tandis que la science impartiale a soif de connaître enfin l'enseignement exact de l'histoire.

Du reste, on comprend que ce point d'histoire n'est pas sans embarras, puisque, manié et remanié bien des fois, il présente encore tant d'obscurité aujourd'hui. Sans aucun doute, beaucoup de philosophes chrétiens ne s'y sont pas trompés, et parmi eux les plus illustres ont suffisamment éclairé les questions, pour qu'avec eux toute cette histoire paraisse lumineuse, quand on veut la voir sans parti pris. Mais parmi les hommes du plus grand mérite, plusieurs également ont mal interprété les doctrines ou méconnu l'évolution des systèmes : les uns, anciens commentateurs, comme Alexandre d'Aphrodise, Thémistius, Philopon, Averrhoës; les autres, modernes, bien que doués supérieurement d'intelligence et d'érudition, sont restés dans les ténèbres. Il y a donc là certainement une grande difficulté, et quelques-uns sont même disposés à la croire insurmontable. L'est-elle en effet, ou bien la solution peut-elle être trouvée ? C'est ce qu'il s'agit d'examiner.

Dans l'examen critique que j'ai consacré à l'*Averrhoës* de M. Renan (1), j'émettais l'avis que l'interprétation du *de Anima* d'Aristote par Averrhoës et par M. Renan était fausse : c'est sur ce terrain qu'il faut d'abord nous placer, et où je vais conduire le lecteur.

Aristote a-t-il admis et enseigné l'existence d'une seule âme dans l'homme, ainsi que l'ont interprété presque tous les Pères? ou bien a-t-il admis la présence de deux ou plusieurs âmes, ainsi que l'ont interprété des anciens, Averrhoës et tous les Averrhoïstes modernes? Tel est le premier débat qu'il nous faut résoudre. Nous examinerons ensuite quelle opinion a été suivie par les philosophes successeurs d'Aristote, et enfin quelle est celle des philosophes chrétiens.

(1) *Revue du Monde Catholique*, 10 juin et 10 juillet 1864.

Première partie : ARISTOTE

I

Aristote représente le point culminant de la philosophie grecque, avec moins de poésie que Platon, mais avec une science plus exacte; il résume tous ses devanciers en les épurant, et ses livres sont l'expression la plus nette des acquisitions scientifiques de sa race. Sa *Métaphysique,* sa *Physique* et le *de Anima* en sont particulièrement la formule la plus achevée, et c'est d'eux qu'il faut partir pour juger strictement le chemin parcouru par les philosophies postérieures. Le dernier de ces trois ouvrages, celui dont nous allons plus spécialement nous occuper, est le chef-d'œuvre et la pierre angulaire de toute l'ancienne psychologie, et c'est à son élucidation que les plus brillants commentateurs ont, avec des fortunes diverses, consacré leurs veilles.

A la distance où nous sommes du temps où Aristote a écrit ce livre, ce serait presque une œuvre vaine et téméraire que de prétendre à juger infailliblement de tous les termes et de tous les détails. Le texte, remanié tant de fois, altéré par des copistes, peut-être aussi altéré par les correcteurs, est comme un vieux tableau fruste dont on doit se borner à saisir les lignes principales. Et tant de détails des idées ou des mœurs de ce temps demeurent définitivement perdus pour nous, que nous ne devons pas vouloir tout comprendre. Cependant, en prenant l'enchaînement des idées et leur ensemble, en rapprochant les principaux passages dont la concordance rend les pensées principales, nous pouvons assez l'interpréter pour arriver à conserver peu de doute sur les pensées supérieures qui ont présidé à sa rédaction. Cela suffit au but que nous nous proposons.

Ainsi, en premier lieu, il est bien clair que l'idée d'admettre une seule âme ou deux était connue de notre auteur. La notion de l'âme est aussi ancienne que les traditions, sans doute : car aucun historien n'a précisé l'instant où cette idée a pénétré l'intelligence humaine; et chez tous les peuples, dans toutes les origines, les noms de Dieu, âme, esprit, apparaissent comme des acquisitions fixées. Mais on a varié sur la manière de comprendre les sujets ainsi nommés, et Aristote nous apprend que le mouvement et la sensibilité étaient, dès les temps anciens, les attributs concédés à l'âme. « L'être animé, « dit-il, semble différer de l'être inanimé par deux choses surtout : le

« mouvement et la sensibilité. Ce sont là les deux seules distinctions « à peu près que les anciens nous ont transmises sur l'âme (1). » Il semble que les Grecs n'entrevirent que fort tard le rôle de l'intelligence, au moins dans les choses philosophiques, et l'on ressentit une impression profonde quand Anaxagore vint dévoiler ce principe; c'est Aristote qui nous le dit : « Quand un homme vint pro- « clamer que, dans la nature aussi bien que dans les animaux, il y « a une intelligence, cause de l'arrangement et de l'ordre universel, « cet homme parut seul jouir de son bon sens auprès des divaga- « tions de ses devanciers (2). » Malheureusement, cette introduction d'un principe intelligent fut immédiatement le sujet d'une zizanie; et, soit par une vicieuse exposition d'Anaxagore, dont Aristote ne cesse d'accuser l'obscurité, soit par une sourde introduction chez les Grecs de la doctrine des deux principes admise en Orient, toujours est-il que l'idée de deux principes dans l'homme, dans les animaux et dans la nature, fut dorénavant posée. Aristote même impute cette opinion à Anaxagore, le différenciant en cela de Démocrite; il nous dit donc : « Du reste, les philosophes sont loin d'être d'accord sur les « principes, ni pour l'espèce, ni pour le nombre : et d'abord, les uns « font les principes corporels, les autres les font incorporels, et « d'autres enfin les mêlent et les expliquent en les tirant de ces deux « notions combinées. Ils ne s'accordent pas davantage sur la quantité « des principes : ceux-ci n'en reconnaissent qu'un seul, ceux-là en « admettent plusieurs, et c'est d'après ces considérations qu'ils « rendent compte de l'âme (3). » En parlant de Démocrite, il dit : « Dans son opinion, l'âme est identique à l'intelligence; elle appar- « tient aux corps premiers et indivisibles, et elle donne le mouve- « ment, à cause de la petitesse de ses parties et à cause de sa « figure (4). » Et au paragraphe suivant, revenant sur l'opinion d'Anaxagore, dont il a déjà parlé : « Anaxagore semble distinguer « l'âme et l'intelligence, comme nous l'avons dit plus haut, bien qu'il « les emploie toutes deux comme si c'était une seule nature; pourtant « il fait surtout de l'intelligence le principe de toutes choses (5). »

On a prétendu qu'Aristote avait mal compris Anaxagore, dont

(1) *De l'Ame*, liv. I, chap. II. Je me sers de la traduction de M. Barthélemy Saint-Hilaire, fort estimée, et l'une des plus répandues ; c'est à elle que j'emprunterai toutes mes citations.

(2) *Métaphysique*, liv. I, chap. III; traduction de Zevort et Pierron

(3) *De l'Ame*, liv. I, chap. II, §§ 9 et 10.

(4) *Ibid.*, liv. I, chap. II, § 12.

(5) *Ibid.*, liv. I, chap. II, § 13.

l'obscurité n'a du reste été contestée par aucun des anciens. De notre temps, en Allemagne d'abord, chez nous ensuite, on est revenu sur le grand penseur qui a enseigné l'intelligence aux Grecs, et l'on a tenté d'expliquer sa théorie comprenant tout à la fois le rôle de l'intelligence et celui des homœoméries (1). Mais la clarté n'a pu se faire entièrement, malgré les louables efforts de ses apologistes, et il n'en reste pas moins acquis qu'Aristote lui attribuait l'opinion douteuse d'un double principe. Notre auteur avait d'ailleurs à cet égard les yeux tellement ouverts, qu'il voyait dans quelques-uns de ses prédécesseurs, entre autres dans son maître Platon, un retentissement fâcheux de cette opinion, l'accusant d'avoir admis deux âmes : *une âme raisonnable et une âme privée de raison* (2).

En fin de compte, on ne peut douter qu'Aristote ait connu la doctrine des deux âmes. L'a-t-il admise? l'a-t-il repoussée, comme l'indiquerait le reproche adressé à Platon? voilà la question.

D'après le ton et le sens des textes que nous venons de citer, d'après ce que l'on sait du caractère de notre philosophe, d'après sa rivalité avec Platon, dont il a rejeté toutes les idées qu'il n'était pas absolument obligé de garder, on a d'abord la pensée qu'il a dû combattre cette doctrine des deux âmes, et qu'il devait être pour le mono-dynamisme. Mais voyons les textes.

Il nous dit d'abord ce qu'il conçoit être l'âme : la forme ou entéléchie du corps, l'essence de l'être. « Puisque le corps est de telle « façon particulière, et que par exemple il a la vie, le corps ne « saurait être âme : car le corps n'est pas une des choses qui puissent « être attribuées à un sujet; il remplit bien plutôt lui-même le rôle « de sujet et de matière. Donc, nécessairement, l'âme ne peut être « substance que comme forme d'un corps naturel, qui a la vie en « puissance. Mais la substance est une réalité parfaite, une enté- « léchie. L'âme est donc l'entéléchie, telle que nous venons de la « définir. » Et plus loin : « L'âme est l'essence que conçoit la « raison (3). »

Maintenant, est-ce bien de l'âme, suivant lui, que procèdent tous les actes de l'être? Bien des textes pourraient nous répondre; contentons-nous des principaux : ils suffisent, tant ils sont clairs. « Pour le moment, bornons-nous à dire que l'âme est le principe des facultés

(1) Cf. *la Vie et la Doctrine d'Anaxagore*. Dissertation, par Zevort. Paris, 1843.
(2) *Grande morale à Nicomaque*, liv. I, chap. I.
(3) *De l'Ame*, liv. II, chap. I, §§ 4 et 8.

« suivantes et se trouve définie par elles : la *nutrition,* la *sensibilité,* « la *pensée* et le *mouvement.* — Or, l'âme est ce par quoi nous « vivons, sentons et pensons primitivement : elle doit être *raison* et « *forme,* et non pas matière ou sujet (1). » Ces derniers mots répondent aux partisans des anciens, qui en voulaient faire un principe matériel, et à Platon, qui ne voulait en faire qu'une raison, un sujet : il soutient qu'elle est *raison* et *forme.*

Au deuxième livre de son ouvrage, il entre dans le détail des facultés de l'âme, et on le suit étudiant bien comme *puissances* de l'âme ce que d'autres nomment des *parties* de l'âme. Il nous montre que les plantes n'ont qu'une âme végétative, qu'on trouve également chez les animaux; que ceux-ci ont une âme sensible, qui comprend une faculté végétative; que l'âme est bien pour tous les êtres la cause formelle, l'essence de l'être. Pour ne laisser aucun doute, il faut citer ces textes, qui corroborent les premiers. « Les facultés de l'âme « que nous avons énumérées, ou bien appartiennent toutes ensem- « ble à quelques êtres, ainsi que nous l'avons dit; ou bien d'autres « êtres n'en ont que quelques-unes seulement ; ou même d'autres « n'en ont qu'une seule. Nous appelons facultés : la nutrition, les « appétits, la sensibilité, la locomotion, la *pensée.* — Quelques ani- « maux ont, outre ces facultés, (nutrition, appétit, sensibilité), la « locomotion ; d'autres, comme l'homme, ont de plus la pensée et « l'intelligence, et quelque autre faculté, s'il y en a qui soit analogue « ou même supérieure à celle-là. — Pour chaque être, il faut cher- « cher spécialement quelle est l'âme dont il est doué, quelle est « l'âme de la plante, celle de l'homme, ou celle de la bête (2). » Et au chapitre suivant : « Ainsi donc il faut d'abord parler de l'alimenta- « tion et de la génération : car l'âme nutritive se trouve ainsi (saint « Thomas dit : *contenue*) dans les autres âmes ; et c'est la première « et la plus commune des facultés de l'âme, celle par laquelle la vie « appartient à tous les êtres animés. — L'âme est la cause et le prin- « cipe du corps vivant. Cause et principe peuvent s'entendre en « plusieurs sens. Pareillement, l'âme est cause suivant les trois « modes déterminés de cause : car l'âme est cause en ce qu'elle est « le principe même d'où vient le mouvement, et en vue de quoi il a « lieu, et en tant qu'elle est l'essence des corps animés (3). »

(1) *De l'Ame,* liv. II, chap. II, § 6 et 12.
(2) *Ibid.,* liv. II, chap. III, § § 1, 4, 6.
(3) *Ibid.,* liv. II, chap. IV, § 2 et 3.

Il est donc bien clair que, pour lui, l'âme est le principe de l'être, la forme du corps, la puissance du mouvement, l'agent de la pensée et de l'intelligence, et que toutes les parties distinctes de l'âme sont des facultés d'un même principe. Mais voici encore un passage décisif : « Voyons maintenant, pour le principe moteur, quelle « partie de l'âme il peut-être. En est-ce une partie distincte et sé- « parée, soit matériellement, soit seulement en raison ? ou bien est- « ce l'âme tout entière qui produit le mouvement ? ou, si ce n'est « qu'une partie, cette partie est-elle spéciale, et doit-on l'ajouter à « toutes celles qu'on y reconnaît ordinairement et que nous y avons « reconnues ? ou bien enfin est-ce quelqu'une de celles-là ? — Mais « il y a tout d'abord cette difficulté de savoir comment on peut dire « que l'âme a des parties, et combien elle en a. En un sens, il semble « que le nombre en soit infini et qu'elles ne soient pas seulement « celles que les auteurs déterminent : la partie raisonnable, la partie « affective et la partie passionnée ; ou, selon d'autres, la partie rai- « sonnable et la partie irraisonnable (1). Même en suivant les diffé- « rences qui ont servi à établir ces divisions, on trouverait encore « d'autres parties qui sont entre elles à une plus grande distance que « toutes celles dont on vient de parler. Et c'est, par exemple, la nutri- « tion, qui appartient aux plantes et à tous les animaux sans exception, « et la sensibilité, qu'on ne pourrait pas aisément classer, ni comme « raisonnable, ni comme privée de raison. — Vient ensuite l'imagina- « tion, qui, par sa façon d'être, diffère de toutes les autres. Mais à « laquelle de ces parties est-elle identique ou dissemblable ? c'est ce « qui présente les plus grandes difficultés, si l'on admet que les par- « ties de l'âme soient séparées. Vient ensuite la partie des appétits, « qui, soit aux yeux de la raison, soit par sa puissance propre, paraît « être entièrement différente de toutes les autres (2). Mais il est « absurde de l'isoler du reste. C'est qu'en effet la volonté se retrouve « aussi dans la partie qui raisonne ; le désir et la passion se retrou- « vent également dans la partie dénuée de raison ; et, si l'âme est « ces trois choses, l'appétit se retrouvera lui aussi dans chacune « d'elles (3). » Il en conclut donc que les prétendues parties de l'âme sont des facultés, et qu'ainsi, « quand on divise l'âme en parties, c'est

(1) M. Barthélemy Saint-Hilaire ajoute en note : « Aristote attribue formellement cette division à Platon. » *Grande Morale*, liv. I, chap. IV.

(2) Il est à remarquer que, pour Aristote, l'imagination est une partie de l'intelligence.

(3) *De l'Ame*, liv. III, chap. IX, §, 1, 2 et 3.

« d'après ses facultés qu'on la divise et les sépare ; on en distingue « alors un grand nombre : nutritive, sensible, intelligente, volontaire, « appétitive (1). »

Il est bien difficile après tout cela de dire qu'Aristote n'était pas pour l'unité de l'âme. Ce premier point peut paraître suffisamment établi comme thèse : allons aux objections.

II

Malgré cette lucidité des textes que nous venons de citer, comme on a saisi, de ci, de là, les mots d'*âme séparée*, et surtout d'*intelligence séparée*, des commentateurs, dont nous parlerons plus loin, se sont imaginé qu'Aristote avait admis dans l'homme une âme intelligente particulière et séparée, ne s'apercevant pas que cette idée était contraire à l'ensemble de la doctrine et aurait fait retomber le philosophe dans les théories d'Anaxagore, de Platon et des dualistes, contre lesquelles il a combattu ; ils ont brodé sur cette thèse d'étonnantes amplifications. Avant d'examiner comment ils ont ainsi quitté la voie qui leur était tracée, voyons ce qui, dans le *Traité de l'Ame*, leur a été une occasion d'erreur, et cherchons nous-même le sens de ces passages scabreux.

Mais d'abord, rendons-nous bien compte de ce que devait être le mouvement philosophique dont Aristote a été le point culminant : car il ne faut pas croire, en effet, que le mouvement auquel il a participé fût une simple recherche scientifique, ni un amusement de rêveurs placides. On ne peut méconnaître aujourd'hui que ce fut une véritable réforme religieuse, qui sapait les bases du théologisme grec. Anaxagore, en venant annoncer un principe intelligent vivant dans toute la nature, comme au-dessus d'elle, et la gouvernant, ruinait le polythéisme régnant; et, dénoncé, accusé par Élion, il dut à Périclès, son disciple et son ami, d'en être quitte pour l'exil à Lampsaque, où il mourut. Socrate fut moins heureux, puisque Mélissus obtint sa mort. Platon sut se préserver, on ne sait comment, et put échapper sans doute, comme ses interlocuteurs, par l'amortissement des opinions. Aristote dut être heureux d'avoir Alexandre pour élève et pour protecteur. En vain la philosophie affichait d'être indépendante de la religion, de s'en séparer : car c'est la tactique dont elle a toujours usé vis-à-vis de la religion régnante, comme elle l'a fait chez les Arabes,

(1) *De l'Ame*, liv. III, chap. IX, § 5.

comme elle le fait depuis bien des annéss en Occident : son jeu était trop visible pour qu'on pût s'y méprendre.

Un passage de la *Métaphysique* va nous instruire de la manière dont on reléguait dans l'affabulation mythique les dieux populaires.

« Quant à la première essence (Dieu), dit Aristote, elle n'a pas de « matière, car elle est une entéléchie. Donc le premier moteur (Dieu), « le moteur immobile *est un*, et formellement et numériquement ; et « ce qui est en mouvement éternellement et d'une manière continue « est unique : donc il n'y a qu'un ciel. — Une tradition, venue de « l'antiquité la plus reculée et transmise à la postérité sous le voile « de la fable, nous apprend que les astres sont des dieux et que la « Divinité embrasse toute la nature ; tout le reste n'est qu'un récit « fabuleux imaginé pour persuader le vulgaire et pour servir les lois « et les intérêts communs. Ainsi on donne aux dieux la forme hu- « maine, on les représente sous la figure de certains animaux, et « mille inventions du même genre qui se rattachent à ces fables. Si « l'on sépare du récit le principe lui-même et qu'on ne considère « que cette idée, que toutes les essences premières sont des dieux, « alors on verra que c'est là une tradition vraiment divine. Une expli- « cation qui n'est pas sans vraisemblance, c'est que les arts divers et « la philosophie furent découverts plusieurs fois, et plusieurs fois « perdus, comme cela est très-possible, et que ces croyances sont « pour ainsi dire des débris de la sagesse antique conservés jusqu'à « notre temps. Telles sont les réserves sous lesquelles nous accep- « tons les opinions de nos pères et la tradition des premiers « âges (1). »

Aristote était donc dans le vrai mouvement philosophique commencé par Anaxagore et continué ensuite par Socrate, puis par Platon : comme eux il admettait, vaguement et sans le bien comprendre, un Dieu-intelligence, moteur premier et universel, essence première et suprême, et en même temps il abattait les dieux d'Homère.

Le Dieu d'Aristote n'est pas très-nettement et clairement défini dans tous ses attributs, cela est certain ; mais il nous est cependant donné comme une essence *une*, comme une intelligence, comme un moteur immobile qui ne peut se déplacer, dans l'espace et dans le temps, puisqu'il n'a ni étendue, ni quantité, ni matérialité, comme un principe éternel. Quelques passages que nous citerons attesteront ces

(1) *Métaphysique*, liv. XII, chap. VIII.

enseignements. Nous ne voulons pas y insister cependant, parce que cela n'est pas de notre sujet. Un seul point nous importe : c'est qu'Aristote n'était pas panthéiste ; si l'on en peut faire le reproche à Anaxagore, plus sûrement encore à Parménide, et peut-être à Platon, il serait difficile de le faire à notre philosophe, qui prend à tâche de combattre cette opinion dans son maître et dans les Pythagoriciens. Ainsi, dans les livres XIII et XIV de la *Métaphysique*, il s'attache à combattre la théorie des nombres et celle des idées à ce point de vue : car, dit-il, l'unité explique bien l'unité, mais non la pluralité, qui, dans la théorie des nombres, ne serait qu'une quantité et non une essence ; et les idées ne rendent pas compte de l'unité, tout en n'expliquant pas les mouvements d'essences différentes. Voici ses propres paroles :

« Mais, dit-il, il est absurde, je dis plus, il est impossible qu'une « nature unique ait été la cause de tous les êtres, et que cet être, que « le même être à la fois constitue l'essence (de chacun), de l'autre la « qualité, d'un autre la quantité, d'un autre enfin le lieu.... Dans « l'examen de cette question : comment l'être est-il plusieurs ? on ne « s'est occupé, ce semble, que de l'être sous-entendu comme essence ; « ce qu'on fait devenir, ce sont des nombres, des longueurs et des « corps. Il est donc absurde, en traitant cette question : comment « l'être est-il plusieurs êtres ? de traiter uniquement de l'être déter- « miné, et de ne pas chercher les principes de la quantité et de la « qualité des êtres (1). » Deux autres passages sont encore plus décisifs. « Comment d'ailleurs est-il possible, ajoute-t-il, que les élé- « ments soient les mêmes pour tous les êtres ? Il ne saurait jamais y « avoir identité entre un élément et ce qui est composé d'éléments. « *Il n'y a pas même un élément intelligible, tel que l'unité ou l'être, qui* « *puisse être l'élément universel* (2) ; ce sont là des caractères qui « appartiennent même à tout composé.... Les êtres n'ont donc pas « tous les mêmes éléments ; ou plutôt, et c'est là notre opinion, il y a « identité sous un point de vue, et sous un autre il n'y a pas identité. « Les corps ont donc les mêmes éléments et les mêmes principes, « mais les principes et les éléments diffèrent pour les différents « corps (3). » Et plus loin : « Sous un autre point de vue encore, les

(1) *Métaphysique*, liv. XIV, chap. II.

(2) On ne saurait noter avec trop d'attention ce passage, qui contredit absolument des commentaires dont nous aurons à parler plus loin.

(3) *Métaphysique*, liv. XII, chap. IV. Ce qui revient à dire contre Anaxagore : Il y a de l'intelligence dans tout ; mais celle des plantes n'est pas celle des animaux, laquelle n'est pas celle de l'homme, laquelle n'est pas celle de Dieu.

« principes sont, par analogie, identiques pour tous les êtres : ainsi, « ils se réduisent à l'acte et à la puissance. Mais il y a un autre acte « et une autre puissance pour les différents êtres, et la puissance et « l'acte ne sont pas toujours marqués des mêmes caractères (1). »

Voilà donc ce qui doit dorénavant être acquis : c'est que Dieu, ou l'essence première, étant aussi le premier moteur immobile, l'intelligence suprême, le principe immatériel, il n'en est pas moins admis pour Aristote que tous les êtres ont des principes qui leur sont propres, particuliers, tout en étant semblables. Ainsi, par voie de conséquence, les âmes des végétaux, des animaux, de l'homme et de tous les êtres individuels, sont des principes particuliers ; et, comme nous l'avons vu, comme il nous l'a dit, l'âme est un principe un, une essence qui comprend les facultés de nutrition, génération, sensibilité, intelligence, locomotion, appétits.

Cela étant bien établi et bien compris, venons aux expressions d'*âme séparée*, d'*intelligence séparée*, dont l'interprétation est une difficulté. Essayons de suivre la filiation des idées en enchaînant les textes divers qui la corroborent.

Notre auteur nous dit : « Le principe qui est dans les plantes paraît « bien aussi une sorte d'âme : car les animaux et les plantes n'ont de « commun que cette seule âme. Cette espèce d'âme peut être séparée « du principe sensible ; mais sans elle aucun être ne peut avoir la « sensibilité (2). » Ici le sens du mot *séparée* est clair : l'auteur entend, sans aucun doute, que l'âme végétative peut exister sans principe sensible, puisqu'on l'observe ainsi dans les plantes.

Dans un autre endroit, il nous explique que l'âme est tellement unie au corps, en est à ce point son entéléchie, qu'elle n'en peut être séparée : « Il est donc clair que l'âme n'est pas séparée du corps « non plus qu'aucune de ses parties, si toutefois l'âme est divisée en « parties : car il peut y avoir réalité parfaite, entéléchie même (3) de « certaines parties. Mais certes rien n'empêche que quelques autres « ne soient pas les réalités parfaites, les entéléchies du corps (4). » Ce qu'il faudrait entendre, d'après saint Thomas, dans ce sens que l'âme infusée dans le corps le déborde, qu'elle lui est intimement

(1) *Métaphysique*, liv. XII, chap. v. Nous reviendrons plus loin sur ces passages pour expliquer la doctrine de l'unité et de la pluralité.

(2) *De l'Ame*, liv. I, chap. v, § 27.

(3) *Entéléchie*, traduit par les Coïmbristes sous les mots *actus et perfectio*, représente toujours dans Aristote l'acte réel et intime.

(4) *De l'Ame*, liv. II, chap. I, § 12.

unie par les actes grossiers de la nutrition et de la sensibilité, mais qu'elle peut accomplir des actes intellectuels parfaits en dehors du corps. Cette interprétation semble bien celle d'Aristote, avec cette différence que, pour lui, la partie intellective peut se séparer du corps après la mort, puisqu'elle en est séparée pendant la vie; tandis que, pour saint Thomas, à la mort l'âme se sépare tout entière du corps, sa faculté intellectuelle demeure en acte, et sous elle les facultés inférieures restent en puissance.

Ce point de doctrine est tellement important, qu'il faut l'éclairer complétement. Aristote, mécréant vis-à-vis des anciennes idées religieuses de ses pères, se refusait à admettre la migration des âmes d'un corps dans un autre, comme l'avait enseigné Pythagore; il considérait chaque âme comme adaptée admirablement au corps qu'elle meut, et il ne pouvait très-justement comprendre qu'elle pût aller dans le premier corps venu. Aussi nous le voyons écrire : « D'autres « aussi bornent leurs efforts à dire ce qu'est l'âme, sans dire un mot « du corps qui doit la recevoir, comme s'il était possible, ainsi que « le veulent les fables pythagoriciennes, que la première âme venue « entrât au hasard dans le premier corps venu. Chaque chose, au « contraire, paraît avoir une espèce et une forme qui lui sont propres; « et c'est absolument comme si l'on prétendait que l'architecte peut « se mêler de fabriquer des instruments de musique : loin de là, il « faut que l'art se serve de ses instruments propres, et que l'âme se « serve du corps (1). »

Disciple et successeur de Platon, de Socrate, il lui eût été bien difficile de ne pas admettre l'immortalité de l'âme, l'une des traditions que d'ailleurs il pouvait le mieux conserver, et celle qui, entre toutes, s'accordait le mieux avec le dogme intellectuel de sa religion philosophique. Mais il voulait l'expliquer suivant sa doctrine la plus stricte, et, n'acceptant pas que l'homme dût reprendre un autre corps, il voyait parfaitement inutile d'admettre que l'âme, en échappant à la mort, pût garder des puissances nutritives et sensibles dont il lui paraissait qu'elle n'avait nul besoin. Il lui suffisait donc d'admettre strictement la séparation de l'intelligence; de sorte que l'âme, qu'il déclarait une, et dont les parties n'étaient pour lui que des facultés, devait se scinder au moment de la mort en deux parties : l'une, intelligente, immortelle; l'autre, mortelle, qui était plus particulièrement

(1) *De l'Ame*, liv. I, chap. III, § 22.

l'entéléchie ou l'acte du corps. Dans un endroit de la *Métaphysique* il dit donc en ce sens : « Demandons-nous encore s'il subsiste « quelque chose après la dissolution de l'ensemble. Pour certains « êtres, rien ne s'y oppose : l'âme, par exemple, et dans ce cas non « pas l'âme tout entière, mais l'intelligence : car, pour l'âme entière, « cela est peut-être impossible (1). » Il est bien vrai que pour lui la pensée ne peut jamais se produire sans le corps ; et il le dit formellement dans plusieurs passages, surtout dans celui-ci : « La fonction « qui semble surtout propre à l'âme, c'est de penser ; mais la pensée « même, qu'elle soit d'ailleurs une sorte d'imagination ou qu'elle « puisse avoir lieu sans l'imagination, ne saurait jamais se produire « sans le corps (2). » Mais, comme il se réserve d'examiner si cependant l'intelligence a un acte propre et parfait en elle-même, il se hâte d'ajouter : « Si donc l'âme a quelqu'une de ses affections ou de ses « actes qui lui soit spécialement propre, elle pourrait être isolée du « corps ; mais si elle n'a rien qui soit exclusivement à elle, elle n'en « saurait être séparée (3). » Ainsi, l'âme ayant une faculté intellectuelle qui a un acte pur possible, comme il le montrera plus loin, elle ne pourra subsister après la mort que dans cette faculté, ses autres puissances périssables étant mortes avec le corps.

Il nous dira bien : « Comment est-il possible que les âmes se sé« parent et se délivrent des corps, puisque les lignes ne se divisent « pas en points (4). » Mais il est bien clair qu'il entend parler ici des âmes non intelligentes, ou des parties, des facultés de l'âme humaine qui sont l'entéléchie du corps : car peu avant il vient d'écrire : « Quant à l'intelligence, elle semble être dans l'âme comme une sorte « de substance et ne pouvoir pas être détruite. Ce qui paraîtrait « devoir surtout la détruire, c'est l'allanguissement qui flétrit « l'homme dans la vieillesse. Mais ici, il arrive précisément ce qui se « passe pour les organes des sens. Si le vieillard avait encore la vue « dans un certain état, il verrait tout aussi bien que le jeune homme. « De même la vieillesse de l'intelligence vient, non pas de quelques « modifications de l'âme, mais de la modification du corps dans « lequel elle est, comme il arrive d'ailleurs dans les ivresses et dans « les maladies. — La pensée, la réflexion se flétrissent, parce que « quelque autre chose vient à se détruire à l'intérieur ; mais le prin« cipe même est impassible. Penser, aimer ou haïr ne sont pas des

(1) *Métaphysique*, liv. XII, chap. III. — (2) *De l'Ame*, liv. I, chap. I, § 9.
(3) *Ibid.*, liv. I, chap. I, § 10. — (4) *Ibid.*, liv. I, chap. IV, § 22.

« modifications de la chose qui le possède, en tant qu'elle le possède. « Ainsi, cette chose étant détruite, le principe ne peut ni se souvenir « ni aimer : car aimer, se souvenir, n'était pas de lui; c'était de cette « chose commune qui a péri. Mais l'intelligence est peut-être quelque « chose de plus divin, quelque chose d'impassible (1). » Ainsi donc encore, l'âme par sa pensée ne vieillit pas et ne peut se détruire, parce que la pensée est son essence; mais ses facultés inférieures vieillissent, se détruisent, périssent. Remarque-t-on la rigueur de cette sorte de jansénisme philosophique qui exagère la sévérité des traditions du pays? Pour lui le sombre Achéron n'était pas encore ni assez noir ni assez terrible. Suivant les dieux d'Homère, on le passait en perdant le souvenir, mais on gardait encore une *ombre* du corps, et si l'on pouvait craindre les noires et plaintives cavernes de Pluton, on pouvait du moins espérer les placides et riantes campagnes de l'Élysée. La philosophie austère raye ces craintes et ces espérances : avec elle plus de mémoire (aussi aura-t-elle soin de dire que la mémoire n'est pas un des attributs de l'intelligence (2),) et surtout plus de haine, plus d'amour, plus de terreurs, plus de joies; il n'y a plus à attendre des consolations, de riantes compensations, ou des vengeances ; il ne restera que la sécheresse aride d'une intelligence dans son acte pur.

Dira-t-on, après cela, que pour Aristote l'intelligence est un principe qui n'est pas de l'âme? c'est ce qu'ont effectivement pensé des commentateurs, comme nous l'avons déjà insinué. Cependant, tout ce que nous avions cité précédemment montrait bien que, pour notre auteur, l'âme est une essence *une,* dont les parties ne sont que des facultés, dont l'intelligence est une faculté, comme la locomotion, la nutrition, la sensibilité, et tout l'ensemble des textes indique bien que l'intelligence est pour lui l'essence même de l'âme, dont les autres facultés ne sont que des puissances secondaires, séparables du tout à la mort. Écoutons encore le texte suivant :

« Chacune des facultés est-elle l'âme, ou seulement une partie de « l'âme? et si c'est une partie, est-ce de façon qu'elle soit séparée « seulement par la raison, ou bien aussi séparée matériellement? Ce « sont là des questions dont quelques-unes présentent de grandes « difficultés (3). — Ainsi, de même que dans les plantes, quelques-

(1) *De l'Ame*, liv. I, chap. IV, §§ 13 et 14. — (2) *Ibid*, liv. I, chap. IV, § 14, et liv. III, chap. V, § 2.

(2) M. Barthélemy met ici cette note : « Le système de Stahl, qui n'admet qu'un seul principe pour toutes les fonctions diverses, se rapproche aussi de celui d'Aristote. »

« unes, comme on peut le voir, vivent après qu'on les a divisées et « séparées les unes des autres, comme si pour ces êtres l'âme était « parfaitement et réellement une dans chacune d'elles, et qu'en puis- « sance elle fût multiple ; de même nous voyons, avec une autre « différence de l'âme, un phénomène analogue se produire pour les « insectes que l'on coupe. Chacune de leurs parties possède la sensibi- « lité et la locomotion ; et, si elles ont la sensibilité, elles ont aussi « l'imagination et le désir : car là où il y a sensation, là aussi il y a « peine et plaisir ; et là où sont ces deux affections, il y a nécessaire- « ment désir. » Ici, pour Aristote, l'expression *séparée* veut dire *divisible ;* et pour lui, l'âme dans les plantes, l'âme dans les animaux insectes, ou, pour dire d'une manière plus générale, l'âme végétative et l'âme sensitive sont des principes divisibles. Poursuivons : « On « ne saurait encore ici affirmer rien de fort clair, ni de l'intelligence, « ni de la faculté de percevoir ; mais l'intelligence semble être un « autre genre d'âme, et le seul qui puisse être isolé (séparé) du reste, « comme l'éternel *s'isole* (se sépare) du périssable. — Quant aux autres « parties de l'âme (l'intelligence est donc bien une partie de l'âme), « les faits prouvent bien qu'elles ne sont pas séparables, ainsi qu'on « le soutient quelquefois (1). Mais, au point de vue de la raison, « elles sont différentes évidemment : car c'est tout autre chose d'être « sensible et d'être pensant, parce que sentir et juger sont choses « différentes. Et de même pour chacune des facultés qu'on vient de « nommer. — De plus, certains animaux les ont toutes, d'autres n'en « ont que quelques-unes, d'autres n'en ont qu'une seule (2). »

Il est vrai que dans ce passage il est dit de l'intelligence qu'elle « semble être un autre genre d'âme. » Est-ce là une doctrine nouvelle, ou bien une expression vicieuse, ou un mot altéré par les copistes, changé par la traduction ? ou bien encore Aristote entend-il que l'âme douée d'intelligence est une autre espèce d'âme que celles des plantes et des animaux ? Je pourrais abandonner ce point : car il en reste assez d'autres pour témoigner qu'il croyait à l'unité de l'âme. Si l'on éprouvait encore quelque scrupule, nous ferions

Pour lui donc, comme pour Albert le Grand, saint Thomas, pour les commentateurs de Coimbre ; et, parmi les modernes, pour MM. Ravaisson, Tissot, Bouillier, comme pour nous, il n'y a aucun doute sur l'interprétation d'Aristote dans la question de l'unité du principe animique.

(1) *Séparables* dans ce cas veut dire : *isolables du corps*, comme le disaient les Pythagoriciens, ou *séparables comme principes distincts*, selon ceux qui admettaient des âmes multiples, et qu'Aristote a combattus.

(2) *De l'Ame*, liv. II, chap. II, §§ 7, 8, 9, 10, 11.

intervenir le texte dernier qu'il nous reste à citer et qui clôt tout débat : car ici Aristote s'attache à combattre l'opinion qu'on voudrait lui prêter.

« Il résulte évidemment de ce qui précède, que la connaissance ne « vient pas à l'âme de ce qu'elle est formée d'éléments, et qu'il n'est « pas exact de dire qu'elle se meuve (1). — Mais connaître, sentir, « penser, appartient à l'âme, ainsi que désirer, vouloir, et en général « tous les appétits, et c'est aussi par l'âme que la locomotion se « produit dans les animaux, tout aussi bien que l'accroissement, la « maturité et le dépérissement ; reste à savoir si chacun de ces phé- « nomènes se produit par l'âme tout entière. Est-ce par l'âme tout « entière que nous pensons, que nous sentons, que nous agissons « ou souffrons dans chacun des cas ? ou bien chaque phénomène « différent se rapporte-t-il à des parties différentes ? la vie est-elle « une de ces parties, ou dans plusieurs, ou même dans toutes ? ou « y a-t-il à la vie une autre cause que l'âme ? — Quelques-uns pré- « tendent que l'âme est divisible et qu'elle pense par une partie, et « qu'elle désire par une autre. Mais qui donc alors maintient les « parties de l'âme, si par sa nature elle est divisée ? Certes, ce n'est « pas le corps, et il paraît bien plutôt que c'est l'âme qui maintient « le corps. Du moment qu'elle en sort (2), il cesse de respirer, et « bientôt se corrompt. Si donc il y a quelque chose qui la rende une, « c'est ce quelque chose qui serait surtout l'âme (3). Puis il faudra « de nouveau rechercher si ce quelque chose est un, ou s'il a plu- « sieurs parties : s'il est un, pourquoi l'âme même n'est-elle pas une « du premier coup ? s'il est divisé, la raison voudra savoir encore « qui unit les parties ; et ainsi elle se perd dans l'infini ! Quant aux « parties de l'âme, on peut encore se demander quelle force a cha- « cune d'elles dans le corps. Si l'âme tout entière unit tout le corps, « il s'ensuit aussi que chacune de ses parties unit quelque partie du « corps ; mais cela ressemble à l'impossible, et il serait malaisé « même d'imaginer quelle partie l'intelligence unit, et comment elle

(1) *Qu'elle se meuve.* Il faut entendre par là : *qu'elle se meuve d'elle-même :* car, comme elle n'est pas un acte pur, elle n'est qu'un principe qui passe de la puissance à l'acte, et qui ainsi a besoin d'une cause qui la mette en acte.

(2) Qui en sort ? Nous avons vu que, suivant Aristote, c'est l'intelligence seule qui se sépare, et que les autres facultés sont périssables ; et on ne peut dire d'une chose qui périt qu'elle sort : c'est donc l'intelligence qui en sortant représente toute l'âme

(3) Et ce serait sans doute ce qu'il y a de plus supérieur en elle ; et Aristote nous a déjà dit : « La fonction qui semble surtout propre à l'âme, c'est de penser. » (Voir plus haut.) Ce serait donc par l'intelligence que l'âme humaine aurait surtout l'unité de toutes ses facultés.

« unit (1). » Il est donc bien évident que l'âme, une dans son essence, comprenant des facultés diverses, parmi lesquelles compte l'intelligence, ne peut être une par un autre principe qu'elle-même; et qu'étant une dans son union avec le corps, sa faculté intellectuelle s'en distingue comme moins immergée dans le corps, tandis que les autres facultés y plongent plus avant pour maintenir les éléments matériels dans l'unité. Cette interprétation de saint Thomas rend dans une exactitude parfaite et admirable le sens d'Aristote (2).

III

Ce serait se méprendre étrangement que de vouloir trouver chez les anciens des idées aussi clairement exposées et lucides que chez nos philosophes chrétiens, qui ont eu la grâce pour éclairer les fouilles faites par les Grecs ; et quiconque aurait la prétention de trouver dans Aristote les doctrines aussi nettes que dans saint Thomas, irait droit au ridicule. Ce que l'on trouve dans le chef du péripatétisme est quelquefois admirable de lumière, et c'est surtout ce qu'on en vante; mais je ne sais si l'on ne doit pas admirer davantage certains points obscurs de sa doctrine, où l'intuition merveilleuse de ce puissant esprit entrevoit la vérité comme dans le brouillard, cherche à l'enserrer de plus en plus près en élaguant les grosses erreurs, et puis, par des subtilités inouïes, s'efforce de débrouiller des fils qui échappent à ses mains. C'est là que le génie éclate dans la grandeur de ses efforts impuissants. Un esprit inférieur serait entré de plain-pied dans ces difficultés sans les voir, cassant les fils à droite et à gauche, établissant enfin une solution pâteuse et plate, dont on n'aurait su que faire et qui serait justement tombée dans l'oubli. Pour Aristote, au contraire, les cordes du sujet, la trame est visible, les grandes vérités sont saisissables, et puis vient la fin, où, sans tomber tout à fait dans l'erreur, il ne peut s'emparer du vrai, et où l'analyse subtile a, bien qu'impuissante, des délicatesses d'habileté extrême; et cela seul explique comment tous ses successeurs grecs ou arabes se sont trompés en l'interprétant, comment il a fallu le génie du Christianisme pour l'expliquer et l'éclairer.

Ces réflexions viennent naturellement à l'esprit en le lisant, et surtout en lisant les pages où il a tenté d'expliquer l'intelligence.

Nous venons de voir déjà trois points incontestables : première-

(1) *De l'Ame*, liv. I, chap. v.
(2) Saint Thomas, *Summa Theologica*, q. 76, art. 4.

ment, que pour Aristote l'âme est un principe *un*, qui a plusieurs puissances ou facultés; secondement, que l'intelligence est bien dans l'homme une de ces facultés d'un principe substantiel et essentiel unique; et troisièmement, que ce qu'il entend par faculté séparée et séparable, c'est tantôt la distinction, l'isolement d'une faculté d'avec une autre, tantôt la division de cette faculté par la division du corps (comme pour les plantes et les insectes), tantôt encore la faculté intellectuelle séparée du corps comme ne la pénétrant pas, tantôt enfin cette même intelligence séparée du corps par la mort.

Mais, en étudiant ensuite l'intelligence, il la sépare en deux puissances : l'intellect actif et l'intellect passif; et il semble déclarer que la première seule est séparable, immortelle et divine; la seconde serait périssable avec les autres facultés : d'où l'on a interprété, dans de longs commentaires, qui ont eu pour premiers et principaux auteurs Alexandre d'Aphrodise et Averrhoës, que l'intelligence n'est pas autre chose que l'intelligence divine répandue dans chaque individu pour illuminer l'intellect passif de l'âme, et qu'ainsi l'âme est bien réellement périssable tout entière, qu'il ne subsiste après la mort que la portion d'intelligence divine qui lui avait été provisoirement prêtée. Est-ce bien là le sens de notre auteur? Beaucoup d'esprits, bons et mauvais, le croient, d'autres le nient, et, parmi ceux qui le croient, quelques-uns, comme M. Renan, admettent d'ailleurs que le « troisième livre du *Traité de l'Ame* a été interprété avec la « subtilité, les rapprochements hasardés et le mélange de doctrines « mystiques qui caractérisent la philosophie arabe; qu'une telle « doctrine est peu d'accord avec l'esprit général du péripatétisme; « qu'on ne se dissimule pas qu'Aristote paraît souvent envisager le « νοῦς comme personnel à l'homme. L'attention constante qu'il met « à répéter que l'intelligence est identique à l'intelligible, que l'in- « tellect passe à l'acte quand il devient l'objet qu'il pense, est difficile « à concilier avec l'hypothèse d'un intellect séparé de l'homme; « qu'enfin, si les Arabes ont soutenu ce dualisme, c'est surtout en « développant certaines théories auxquelles ils ont ainsi accordé la « préférence et qui sont précisément celles qui n'apparaissent dans « Aristote que d'une manière incidente et obscure (1). » D'autres, plus avancés encore que M. Renan dans leurs sympathies pour la théorie d'Averrhoës, ou mus peut-être par des sentiments d'école

(1) *Averrhoës et l'Averrhoïsme*, par E. Renan. Paris, 1852, 2e édition; p. 122, 125 126, 133.

plus moderne, se déclarent partisans de l'interprétation dualiste (1). Il importe donc encore d'élucider cette difficulté dernière. Je pourrais renvoyer le lecteur à d'autres commentaires, à celui de saint Thomas, par exemple, ou au travail si remarquable de M. Ravaisson sur la *Métaphysique*, dont j'aurai lieu de parler plus tard ; mais il y a un point de cette difficulté sur lequel on ne s'est peut-être pas assez appesanti pour rendre l'idée d'Aristote tout à fait claire, et pour faire comprendre l'un des efforts du travail chrétien.

S'il est clair, comme nous l'avons montré, qu'Aristote admettait bien l'âme comme principe substantiel de chaque individu et l'intelligence comme une des facultés de l'âme, il paraît bien que l'opinion qu'on lui prête est fausse. Or, nous avons vu ce qu'il en est, et nous aurions pu citer encore ce texte de la *Métaphysique* : « La première cause est l'essence, la forme propre de chaque chose : car « ce qui fait qu'une chose est, est tout entier dans la notion de ce « qu'elle est ; la raison d'être première est donc une cause et un « principe (2). » Tout cela est maintenant pour nous hors de doute. Mais, d'un autre côté, il nous faut comprendre l'époque à laquelle vivait Aristote, et en présence de quelles doctrines il se trouvait. Nous l'avons déjà dit, il nous faut y revenir : il avait devant lui toutes les écoles précédentes, qui avaient voulu réduire les principes premiers à l'unité, comme le feu, l'air, ou même l'intelligence ; et ceux qui admettaient la pluralité des principes, comme Empédocle : c'était là le fond des discussions, le terrain où il se trouvait posé ; et il est remarquable qu'il les combatte tous, faisant cependant des concessions de détail. Or, cette lutte contre toutes ces opinions indique bien une opinion différente, qui, si elle n'est pas saisissable dès l'abord, c'est qu'elle n'a pas été exposée clairement dans les livres que nous avons, l'ayant été dans des livres d'un enseignement ésotérique qui ne nous seraient pas parvenus. Mais cette dernière manière de voir devant être abandonnée aujourd'hui, et la *Métaphysique* étant reconnue comme renfermant bien en réalité tous les principes qu'enseignait Aristote, nous devons penser que l'état d'obscurité où est ce livre tient à l'obscurité même où était l'auteur, comme nous le disions plus haut. En effet, avec de l'attention et grâce aux lumières que nous avons acquises depuis, il nous est loisible de voir ce qu'est la lutte à laquelle il nous fait assister.

(1) *Principes de la vie suivant Aristote*, par H. Philibert, docteur ès-lettres. Paris, 1865. Plusieurs autres pourraient être cités comme partageant la même erreur ; un nom suffit.
(2) *Métaphysique*, liv. I, chap. III.

Aristote combat Empédocle et les autres partisans de la multiplicité des principes et les partisans de l'unité, alternativement. En le suivant, on voit qu'il reproche aux uns de négliger l'unité et aux autres de négliger la pluralité. L'ordre de ce monde et de chaque chose lui est un argument constant pour établir qu'il y a un principe d'ordre, d'arrangement, d'intelligence. Mais, d'un autre côté, l'unité n'explique pas, dit-il, la pluralité; on le voit louer Parménide, parce que, outre un principe d'unité, il a admis d'autres causes; au livre X, il insiste sur cette vérité que l'unité est indivisible, et qu'ainsi on ne peut admettre que tout dérive de l'unité; aux livres XIII et XIV, toute son argumentation est tournée contre la théorie de l'unité, expliquant que, sa division étant impossible, sa multiplication ne donnerait que la multiplicité et non la *pluralité*. Sa lutte contre les idées de Platon, idées que celui-ci disait être issues de la pensée divine, revient au même but; il reproche ainsi à son maître cette double alternative : ou les idées sont multiples, et alors elles n'ont pas d'unité; ou elles sortent de l'unité, et alors elles n'expliquent pas la pluralité.

Ne pas voir cette double lutte qu'il soutient pour ainsi dire à chaque page de sa *Métaphysique* contre les deux camps au milieu desquels il s'établit, c'est méconnaître le point fondamental de sa doctrine, la clef de voûte de tout son édifice. Or, sans cela il est impossible de comprendre pourquoi il a divisé les principes en *acte pur* et *puissances*. L'acte pur, c'est le principe premier, substantiel en lui-même, essence immatérielle, mouvement qui ne se déplace pas, parce qu'il n'a pas de lieu, pas d'étendue; impérissable, parce qu'il n'a pas de temps. Les puissances, ce sont les principes des êtres et des choses, principes qui n'ont l'acte qu'en puissance, qui doivent passer de la puissance à l'acte.

Il n'a pas vu, il est vrai, le trait d'union entre l'acte pur et les puissances, l'acte créateur qui établit comment les puissances ont été formées par l'acte divin ; et c'est un point qui devra passer par l'école néo-platonicienne, avant d'être illuminé par le génie chrétien. Mais il a vu une différence essentielle entre un être acte pur et des êtres actes par puissance.

Peut-on croire après cela qu'il aurait admis une intelligence tout à la fois divine et humaine, un principe qui aurait été pluralité en même temps qu'unité? C'eût été absolument contraire à sa doctrine fondamentale. Du reste, il nous a laissé lui-même un passage où, parlant de l'intelligence divine avec une grande élévation, il nous

assure qu'il suit bien sa propre doctrine, qu'il ne confond pas l'intelligence divine avec l'intelligence humaine :

« Nous avons à résoudre quelques questions relatives à l'intelli-« gence (1). L'intelligence est, ce semble, la plus divine des choses « que nous connaissons. Mais pour être telle en effet, quel doit « être son état habituel? Il y a là des difficultés. Si elle ne pensait « rien, si elle était comme un homme endormi, où serait sa « dignité? et si elle pense, mais que sa pensée dépende d'un « autre principe, son essence n'étant plus alors la pensée, mais un « simple pouvoir de penser, elle ne saurait être l'essence la meil-« leure : car ce qui lui donne son prix, c'est le penser. Enfin, que « son essence soit l'intelligence ou qu'elle soit la pensée, que pense-« t-elle? car, ou elle se pense elle-même, ou bien elle pense « quelque autre objet; et, si elle pense un autre objet, ou bien c'est « toujours le même, ou bien son objet varie. Importe-t-il donc, oui « ou non, que l'objet de sa pensée soit le bien ou la première chose « venue? ou plutôt ne serait-il pas absurde que telles et telles « choses fussent l'objet de sa pensée? Ainsi il est clair qu'elle pense « ce qu'il y a de plus divin et de plus excellent, et qu'elle ne change « pas d'objet : car changer, ce serait passer du mieux au pire, ce « serait déjà un mouvement. Et d'abord, si elle n'était pas la pensée, « mais une simple puissance, il est probable que la continuité de la « pensée serait pour elle une fatigue (2). Ensuite il est évident « qu'il y aurait quelque chose de plus excellent que la pensée, à « savoir ce qui est pensé : car le penser et la pensée appartiendraient « encore à l'intelligence, même alors qu'elle penserait ce qu'il y a « de plus vil. C'est là ce qu'il faut éviter (et en effet, il est des choses « qu'il faut ne pas voir plutôt que de les voir), sinon la pensée ne « serait pas ce qu'il y a de plus excellent. L'intelligence se pense « donc elle-même, puisqu'elle est ce qu'il y a de plus excellent, et « la pensée est la pensée de la pensée. La science, la sensation, « l'opinion, le raisonnement, ont au contraire un objet différent « d'eux-mêmes; ils ne s'occupent d'eux-mêmes qu'en passant. « D'ailleurs, si penser était différent d'être pensé, lequel des deux « constituerait l'excellence de la pensée? car la pensée et l'objet de

(1) Les traducteurs ajoutent en note : « Il s'agit toujours, dans ce passage, de l'intelligence de Dieu, du νοῦς proprement dit. »

(2) Il est bien clair que la différence logique entre l'intelligence divine et l'intelligence humaine est pour Aristote le but du trait qu'il lance.

« la pensée n'ont pas la même essence. Ou bien la science est-elle « dans certains cas la chose même? Dans les sciences créatrices, « l'essence indépendante de la matière et de la forme déterminée, « la notion et la pensée dans les sciences théoriques sont l'objet « même de la science. Pour les êtres immatériels, ce qui est pensé « n'a pas une existence différente de ce qui pense; il y a identité, et « la pensée ne fait qu'un avec ce qui est pensé.

« Reste encore une difficulté : c'est de savoir si l'objet de la pen- « sée est composé, et dans ce cas, l'intelligence changerait, car elle « parcourrait les parties de l'ensemble ; ou bien si tout ce qui n'a « pas de matière est indivisible. Il en est éternellement de la pensée « comme il en est de l'intelligence humaine, de toute intelligence « dont les objets sont des composés à quelques instants fugitifs : car « ce n'est pas toujours successivement que l'intelligence humaine « saisit le bien ; c'est dans un instant indivisible qu'elle saisit son « bien suprême. Mais son objet n'est pas elle-même ; tandis que la « pensée éternelle, qui saisit aussi son objet dans un instant indivi- « sible, se pense elle-même durant toute l'éternité (1). »

Laissons de côté, dans ce passage, les choses incompréhensibles, les énigmes, ce perpétuel allé et venu de l'intelligence essence à l'intelligence divine, ou de l'intelligence divine à l'intelligence humaine : il n'en reste pas moins certainement établi qu'Aristote reconnaît une intelligence divine suprême, une intelligence humaine différente, et des êtres immatériels, sortes d'intelligences séparées. Il s'efforce de faire jaillir des différences, d'éclairer des profondeurs; il n'y réussit que mal, mais il voit des traits principaux.

Cependant la question avait pour lui un côté bien autrement difficile encore. En distinguant l'acte pur et l'acte en puissance, il s'était fait une distinction de Dieu, et même des dieux, êtres immatériels, et des êtres corporels ; mais non-seulement il n'avait pu saisir l'acte créateur qui établit le lien d'origine, non plus aussi il avait saisi l'acte providentiel. Il comprend bien qu'il y a là une question, parce que d'ailleurs la question était posée avant lui. Platon avait invoqué l'intelligence divine pour éclairer l'intelligence humaine, faisant descendre les idées de l'une dans l'autre ; Socrate avait invoqué son démon familier et n'avait cessé de parler des puissances invisibles bonnes et mauvaises ; Anaxogore avait parlé du principe intelligent, partout présent dans toute la nature. Aristote ne pouvait ignorer ces choses, non plus que toutes les traditions sur les

(1) *Métaph.*, liv. XII, chap. IX.

δαίμον, lui, l'homme instruit par excellence. Il avait donc à se demander ce qu'était, dans le monde, ce principe suprême auquel il rapportait l'acte pur. Aussi le voyons-nous se poser la question au début du chapitre qui suit le passage que nous venons de citer, et l'explication est tellement vive dans sa transparence, qu'elle corrobore tout ce que nous venons de faire entendre. « Il nous faut examiner « aussi comment l'univers renferme le souverain bien : si c'est comme « un être indépendant, qui existe en soi et par soi, ou bien comme « l'ordre du monde ; ou enfin si c'est des deux manières à la fois, « ainsi que dans une armée. En effet, le bien de l'armée, c'est l'ordre « qui y règne et son général, et surtout son général ; ce n'est pas « l'ordre qui fait le général, c'est le général qui est la cause de « l'ordre. Tout a une place marquée dans le monde : poissons, « oiseaux, plantes ; mais il y a des degrés différents, et les êtres ne « sont pas isolés les uns des autres ; ils sont dans une relation mu« tuelle : car tout est ordonné en vue d'une existence unique. Il en « est de l'univers comme d'une famille. Là, les hommes libres ne « sont point assujettis à faire ceci ou cela suivant l'occassion ; toutes « leurs fonctions, ou presque toutes sont réglées. Les esclaves, au « contraire, ou les bêtes de somme concourent pour une faible part à « la fin commune, et habituellement l'on se sert d'eux au gré des « circonstances. Le principe du rôle de chaque chose dans l'univers, « c'est sa nature même : tous les êtres, veux-je dire, vont nécessaire« ment se séparant les uns des autres, et tous, dans leurs fonctions « diverses, concourent à l'harmonie de l'ensemble (1). »

Ce passage nous donne en même temps la question et la solution ; et il a cela de bon qu'il nous les donne avec ce mélange de clarté et d'obscurité qu'on rencontre à chaque pas dans Aristote. La nécessité d'un principe ordonnateur s'y trouve, puis la nécessité d'êtres et de puissances secondaires, puis la nécessité que chacun ait dans sa nature quelque chose de l'ordre de l'ordonnateur. Mais comment se fait le trait d'union entre l'ordonnateur et l'être qui porte l'ordre dans sa propre nature ? comment, en un mot, Dieu est-il subsistant en lui-même et indépendant de ses créatures, et comment ses créatures subsistent-elles par lui sans être lui ? Aristote ne voit pas le mystère, il entrevoit seulement la question, il en pose les traits naturels principaux, mais le trait surnaturel lui échappe.

Cependant il importe au premier chef de comprendre la solution qui nous est ici donnée : car c'est faute de l'avoir comprise que les

(1) *Métaphysique*, liv. XII, chap. x.

commentateurs ont tant erré. Nous en avons déjà parlé; il nous faut y insister. Aristote nous explique dans ce passage d'une valeur capitale, que l'*ordre* se trouve en premier lieu et surtout dans le chef, car c'est lui-même qui dit *surtout;* puis il montre que chaque chose a dans sa raison d'être l'ordre à un certain degré. Est-ce que chacun des degrés de l'armée, de l'univers, de la famille, de la société, possède l'ordre comme participation à une essence absolument commune ? Non certes : car autrement ce serait l'unité qui deviendrait pluralité, et l'unité, comme il le dit, ne peut qu'être divisée ou multipliée, elle ne peut donner la pluralité. Chaque chose a l'ordre, le possède selon sa nature, non pas plus ou moins l'un que l'autre : car de cette manière ce serait l'unité qui ferait la pluralité par du plus ou du moins; mais chaque chose a l'ordre d'une manière qui lui est particulière et privée. Il est bien vrai que l'essence logique paraît la même dans l'un et dans le divers; mais l'un ne vient pas plus du divers ou du multiple, comme l'admettaient ceux qui admettaient des éléments multiples, que le divers ne vient de l'un, comme l'admettait Parménide et aussi Platon. Encore une fois, selon des passages que nous avons déjà cités, « il est absurde, je dis plus, « il est impossible qu'une nature unique ait été la cause de tous les « êtres, et que cet être, que le même être à la fois constitue d'un « côté l'essence, de l'autre la qualité, d'un autre la quantité, d'un « autre enfin le lieu (1). »

En dehors de l'unité, il y a quelque chose : il y a la pluralité. « Nul « de ceux qui admettent l'unité du tout n'est donc arrivé à la con- « ception de la cause dont nous parlons, excepté peut-être Parménide, « en tant seulement qu'il ne se contente pas de l'unité, mais qu'en « dehors d'elle il place en quelque sorte deux causes (2). » Ce que l'on n'a pas vu, c'est qu'outre l'unité, il y a dans chaque individu sa partie de la pluralité, une cause propre; et dans l'unité, comme dans chacun des individus pluriels, la cause est semblable, on dirait presque identique; mais ce n'est qu'une *identité analogique.* Ce n'est pas moi qui invente ce mot, c'est Aristote lui-même qui nous le donne : « Dans l'examen de cette question : comment l'être est-il plusieurs? « on ne s'est occupé, ce semble, que de l'être entendu comme essence « logique; ce qu'on fait devenir, ce sont des nombres, des longueurs « et des corps. Il est donc absurde, en traitant cette question : com- « ment l'être est-il plusieurs êtres? de traiter uniquement de l'être

(1) *Métaphysique*, liv. XIV, chap. II.
(2) *Ibid.*, liv. I, chap. III.

« déterminé et de ne pas chercher le principe de la qualité et de la « quantité des êtres. Ce n'est en effet ni la dyade indéfinie, ni le « grand et le petit, qui sont la cause que deux objets sont blancs, « ou qu'il y a pluralité de couleurs, de saveurs, de figures. Ce « sont là, dit-on, des nombres et des monades. Mais si l'on avait « abordé cette question, on aurait découvert la cause de cette plura- « lité dont je parle : cette cause, c'est *l'identité analogique des prin- « cipes* (1). » De même, dans d'autres passages déjà cités : « Il n'y a « pas même un élément intelligible, tel que l'unité ou l'être, qui puisse « être l'élément universel. — Les êtres n'ont donc pas tous les mêmes « éléments; ou plutôt, et c'est là notre opinion, il y a identité sous un « point de vue, et sous un autre point de vue il n'y a pas identité. « Les corps ont donc les mêmes éléments et les mêmes principes, « mais les éléments et les principes diffèrent pour les différents corps. « — Les principes sont, par analogie, identiques pour tous les êtres; « mais il y a un autre acte et une autre puissance pour les différents « êtres, et la puissance et l'acte ne sont pas toujours marqués des mê- « mes caractères (2). » En deux mots, l'ordre est une essence particu- lière, non en quantité, mais en qualité essentielle, chez chacun de ceux où on le découvre, et il est une essence pure dans l'être premier : cet être premier possède l'ordre dans son unité première et universelle; chacun possède ensuite dans son particulier un ordre semblable ana- logiquement à l'ordre du principe premier; et le concours harmo- nique du tout résulte du concours de tous dans leurs fonctions diverses, comme il le disait en termes formels dans le passage cité plus haut.

Sans doute, il y a de l'obscurité dans notre auteur, et nous n'y voyons aussi clair aujourd'hui que parce que le génie chrétien nous a illuminé ces ténèbres: nous ne devons donc pas nous étonner si tant de philosophes anciens s'y sont trompés, si tant de modernes s'y trompent encore. Du reste, jamais la pensée d'un homme ne s'était naturelle- ment élevée à une si grande hauteur, et l'on est obligé d'admirer la prodigieuse vigueur de cet aigle au milieu des brumes éthérées de son souffle analytique. Aujourd'hui encore, le coup de cette argu- mentation contre l'unité panthéistique écrase jusqu'à la pulvériser la logique grenue de Hégel.

Mais il est temps de revenir au *Traité de l'Ame*. Si nous avons bien compris la doctrine exposée dans la *Métaphysique*, nous allons la saisir dans son application pratique à la théorie de l'intelligence.

(1) *Métaphysique*, liv. XIV, chap. II.
(2) *Ibid.*, liv. XII, chap. IV et V.

IV

Entrons maintenant dans l'examen de l'intelligence. J'espère que, d'après ce qui précède, les dernières obscurités du texte vont disparaître, du moins dans leur sens général : car qui pourrait se flatter de pouvoir expliquer clairement, avec leurs sous-entendus perpétuels, tous les raisonnements aristotéliques?

L'âme, c'est-à-dire la forme, comme nous l'avons vu, est mouvement et raison : « si le mouvement n'est pas l'essence de l'intelli- « gence, l'âme serait donc mue contre-nature (1). » Aussi Démocrite avait tort de croire à une sorte de mouvement fatal : « ce n'est pas du tout ainsi que l'âme paraît mouvoir l'animal, mais c'est par une sorte de volonté et de pensée (2). » Anaxagore avait établi que l'intelligence est le principe du mouvement partout répandu, que l'on trouvait en toutes choses ; et Aristote avait trop loué ce révélateur grec de l'intelligence pour s'en séparer complétement. Il ne voulait pas d'un principe un, dont on aurait fait découler la pluralité ; mais il acceptait, comme il nous l'a dit, l'identité analogique du principe, différent cependant en acte et en puissance dans chacun. De même que son devancier, il lui était impossible d'accepter un mouvement quelconque sans une ordination intelligente ; et, comme il acceptait l'ordre en toutes choses, il y acceptait en même temps l'intelligence. Il ne le dit pas expressément dans le *Traité de l'Ame*, parce que c'est là un principe général établi dans la *Métaphysique*; dans le *Traité de l'Ame* il le sous-entend perpétuellement. Cependant il est aisé de voir que telle est sa pensée : car il s'en servira pour nous expliquer plus loin que ce sont là les formes que l'intelligence perçoit dans les choses, et que, d'un autre côté, l'intelligible et l'intelligence sont de même nature, par cette raison capitale que le semblable perçoit le semblable. Nous allons voir les textes dans un instant.

L'intelligence est donc partout où il y a mouvement, partout où il y a une âme, un principe formel. Mais, partout où elle est intimement unie à la matière, elle se borne à ordonner le mouvement, elle ne peut par elle-même produire son acte propre, qui est de concevoir : « comme la périphérie est le mouvement du cercle, la pensée est le « mouvement de l'intelligence (3), » son mouvement propre. Dans les animaux, comme chez tous les êtres, où il admet que la forme est in-

(1) *De l'Ame*, liv. I, chap. III, § 18.
(2) *Ibid.*, liv. I, chap. III, § 10.
(3) *Ibid.*, liv. I, chap. III, § 14.

séparable de la matière, l'intelligence est donc une simple ordonnatrice; ce n'est pas même une faculté distincte, c'est-à-dire séparable des autres. Dans l'homme, au contraire, l'intelligence est une faculté de l'âme qui se distingue et s'isole des autres facultés, qui ne plonge pas dans le corps et par cela même est séparable des éléments matériels, parce qu'elle a son acte propre, qu'elle pense, qu'elle raisonne. Il est bien vrai qu'elle n'est pas un acte pur, parce qu'elle est unie aux autres facultés : elle n'est dans l'âme qu'en puissance, elle n'agit qu'en passant de la puissance à l'acte; ce qui explique comment elle ne peut agir sans le corps, comment elle a besoin de l'imagination, qui lui présente des images dans lesquelles sont les formes intelligibles. Mais quand elle est séparée, c'est-à-dire isolée du corps par la mort, alors elle est en acte, comme l'est l'intelligence première (ou divine), l'intelligence pure, sans matière; et c'est alors qu'elle est impérissable et immortelle.

Pour bien témoigner que tel est le sens de l'enseignement aristotélique, nous allons parcourir successivement les principaux passages en les interprétant. Il sera important de remarquer en même temps comment l'expression *séparée* est prise en des sens très-différents : intelligence séparée, faculté distincte des autres facultés; intelligence séparée, faculté séparée des éléments matériels, et qui n'y plonge pas comme les autres facultés ; intelligence séparée, c'est-à-dire séparée du corps par la mort; intelligence séparée, c'est-à-dire séparée de l'univers, c'est-à-dire divine.

Nous sommes au troisième livre du *Traité de l'âme*. Il aborde ainsi la question de l'intelligence : « Quant à penser, comme c'est tout « autre chose que sentir, et que l'on y peut distinguer d'une part « l'imagination et d'autre part la conception, nous parlerons d'abord « de l'imagination ; nous parlerons ensuite de l'autre (1). » Par là il semblerait que l'imagination, pour lui, fait partie de l'intelligence; mais il établit ensuite qu' « il ne paraît pas que tous sans exception « la possèdent : la fourmi, par exemple, l'abeille, le ver; » que cependant certains animaux en jouissent; « mais, si quelques bêtes ont « l'imagination, aucune n'a la raison en partage (2). » En définitive, relègue l'imagination parmi les facultés sensitives. Puis il arrive à la pensée elle-même, qu'il a déclaré être, comme nous l'avons vu, « le « mouvement de l'intelligence. »

« Quant à cette partie de l'âme par laquelle l'âme connaît et réflé-

(1) *De l'Ame*, liv. III, chap. III, § 5.
(2) *Ibid.*, liv. III, chap. III, § 7 et 8.

« chit moralement, que cette partie soit d'ailleurs séparée ou qu'elle « ne soit pas séparée en réalité et le soit seulement en raison, il faut « voir ce qui la distingue des autres, et chercher comment se produit « l'intelligence (1). » C'est donc bien pour lui une partie ou une faculté de l'âme, sur laquelle il se demande si elle est vraiment séparée des autres facultés, ou si seulement c'est notre raison qui opère cette distinction; et il nous répondra plus loin : « La sensibilité ne peut s'exercer sans le corps, et l'intelligence en est séparée (2), » c'est-à-dire agit sans le corps. En voici la démonstration : « Ainsi « donc ce qu'on appelle l'intelligence de l'âme, je veux dire ce par « quoi l'âme raisonne et conçoit, n'est en acte aucune des choses du « dehors, avant de penser ; » c'est-à-dire qu'il faut qu'elle passe de la puissance à l'acte pour penser. « Voilà aussi pourquoi il est ration- « nel de croire que l'intelligence ne se mêle pas au corps (en entrant « en acte) : car elle prendrait alors une qualité; elle deviendrait « froide ou chaude, ou bien elle aurait quelque organe, comme la « sensibilité. Mais elle n'a rien de pareil, et l'on a bien raison de « prétendre que l'âme n'est que le lieu des formes; encore faut-il « entendre, non pas l'âme tout entière, mais simplement l'âme intel- « ligente (la partie qui est intelligente), et non pas les formes en « toute réalité, en entéléchie, mais seulement les formes en puis- « sance (3). »

Voici comment il faut entendre la dernière phrase : l'intelligence partie de l'âme est le lieu des formes intelligibles et le lieu de formes en puissance : car « l'intelligence est en puissance comme les choses « mêmes qu'elle pense, sans être aucune en réalité, en entéléchie, « avant que de les penser (4). » Dans son passage de la puissance à l'acte, elle produit ou conçoit une forme : car, en pensant pierre, elle produit la forme de pierre; et cette forme qu'elle produit était en puissance en elle, comme elle-même était en puissance de la produire.

Chaque chose ayant sa raison d'être en elle-même, cette raison d'être, son idée, comme aurait dit Platon et comme ne voulait pas dire Aristote, sa forme, comme il aimait mieux dire, est mêlée en puissance à la matière, et ne vient en acte qu'en passant de la puissance à l'acte; et c'est cette forme qui est la partie intelligible. Or, en pensant cette forme, il faut que l'intelligence qui pense, repro-

(1) *De l'Ame*, liv. III, chap. IV, § 1.
(2) *Ibid.*, liv. III, chap. IV, § 5.
(3) *Ibid.*, liv. III, chap. IV, § 3 et 4.
(4) *Ibid.*, liv, III, chap. IV, § 11.

duise elle-même cette forme par son acte propre, et la reproduise indépendante de la matière. En la produisant, l'intelligence s'isole donc de la matière et devient elle-même l'objet intelligible, puisque cette forme qu'elle produit n'est autre chose qu'elle-même en acte sous cette forme. Aussi Aristote dit-il : « Mais c'est dans les choses « matérielles que sont en puissance toutes les choses intelligibles. « Par conséquent, l'intelligence ne sera pas dans les choses maté- « rielles, puisque l'intelligence est précisément la puissance sans « matière de ces choses mêmes. Mais c'est dans l'intelligence que sera « réellement l'objet intelligible (1). »

Tout cela est certainemeut très-subtil, et l'on s'étonne peu que tant de commentaires en aient faussé le sens. Mais poursuivons : il faut éclairer toute cette théorie de l'intellection.

Pour Aristote donc, l'intelligence, en concevant les idées, reproduit les formes intelligibles des choses par son acte propre ; mais, d'un autre côté, ces idées, ces formes qu'elle produit en passant de la puissance à l'acte, sont reçues par une autre partie de l'intelligence qui est passive ; et de là l'*intellect agent* et l'*intellect patient,* sur lesquels on a tant raisonné et tant discuté depuis. De ces deux intellects, celui qui remplit le rôle principal est évidemment le premier, l'intellect agent : c'est lui qui reproduit dans la pensée toutes les formes intelligibles, et qui par cela même les possède toutes en puissance ; et, comme il paraît sous ces formes, qu'il ne passe de la puissance à l'acte qu'en revêtant ces formes, il est toutes ces formes à la fois, il est identique à l'objet connu. De là ces mots qui reviennent si souvent dans le texte, que « la science en acte est identique à la chose qui est sue (2). » Mais ce n'est pas là une identité absolue, c'est uue identité analogique : car l'intelligence qui connaît n'est pas réellement l'objet qui est connu ; et ainsi la pierre que vous connaissez n'est pas réellement dans votre intelligence, mais votre intelligence est capable de produire une forme logique, une raison d'être semblable à la raison d'être qui est dans cette pierre et qui y est comme entéléchie. « Nous « répétons que l'âme (dans sa partie intelligente) est en quelque sorte « toutes les choses qui sont ;.... le principe qui sent et le principe qui « sait dans l'âme, sont en puissance les objets mêmes : ici l'objet qui « est su, là l'objet qui est senti. Mais nécessairement, ou il s'agit « des objets eux-mêmes, ou seulement de leurs formes ; et ce n'est pas

(1) *De l'Ame*, liv. III, chap. III, § 12.
(2) *Ibid.*, liv. III, chap. VII, § 1, et *passim*.

« certainement des objets : car ce n'est pas la pierre qui est dans « l'âme, c'est seulement sa forme (1). »

Si ce point est bien compris, tout le reste de la théorie devient très-simple. En effet, l'intelligence, faculté de l'âme, est tantôt pensant, tantôt ne pensant pas, pour remplir les conditions où l'homme a été placé ; et par cela même cette intelligence, tantôt en acte, tantôt en puissance, n'existerait pas si elle n'était dans l'âme sa raison, son essence, en même temps que puissance ; si elle n'était pas une puissance essentielle de l'âme, elle cesserait d'être du moment qu'elle retomberait à l'état de simple aptitude, parce qu'il faut bien qu'elle soit la puissance de quelque chose ; et elle ne peut subsister seule, séparée, qu'autant qu'elle demeure en acte, comme elle peut l'être après la mort, alors qu'elle est séparée des éléments matériels, ou comme elle l'est dans l'intelligence divine. Et alors, Aristote nous dira : « Mais ce n'est point lorsque tantôt elle pense et ne pense pas, « c'est seulement quand elle est séparée que l'intelligence est vrai- « ment ce qu'elle est ; et cette intelligence seule est immortelle « et éternelle. » Et pour montrer qu'il n'y a pas de doute dans son esprit, qu'il s'agit bien pour lui de l'âme séparée du corps à la mort, il ajoute, en évoquant par sous-entendu, la tradition que les morts n'ont plus de mémoire, et l'opinion philosophique qu'on ne souffre plus après la mort, il ajoute immédiatement : « Du reste, cette « partie de l'intelligence ne nous donne pas la mémoire, parce qu'elle « est impassible. L'intelligence passive (l'intellect passif), au con- « traire, est périssable (avec le reste) : car, sans le secours de l'intel- « ligence active, l'intelligence passive ne peut rien penser (2). »

Nous n'avons pas à rechercher comment, pendant la vie, l'intelligence ne pense, ne passe de la puissance à l'acte, que par l'intermédiaire du sensible : c'est là un point qui appartient sans doute à la théorie de l'intelligence, mais qui n'est pas de notre sujet (3). Il

(1) *De l'Ame*, liv. III, chap. VIII, § 1 et 2.

(2) *Ibid.*, liv. III, chap V, § 2.

(3) Pour faire plaisir à quelques lecteurs, nous pouvons cependant citer ces textes : « Quant à l'âme intelligente, les images remplissent pour elle le rôle de sensation. » Liv. III, chap. VII, § 3. — « Comme il n'y a en dehors des choses étendues rien qui soit séparé comme nous le paraissent les choses sensibles, il faut admettre que les choses intelligibles sont dans les choses sensibles comme y sont les choses abstraites et tout ce qui est ou qualité ou modification des choses sensibles ; et voilà pourquoi l'être, s'il ne sentait pas, ne pourrait absolument ni rien savoir ni rien comprendre ; mais, quand il conçoit quelque chose, il faut qu'il conçoive aussi quelque image, parce que les images sont des espèces de sensations, mais des sensations sans matière. » Liv. III, chap. VIII, § 3. — « Ainsi donc l'intelligence pense les formes dans les images qu'elle perçoit. » Liv III, chap. VII. § 5. — De là cette conclusion beaucoup plus loin : « Il n'est pas possible qu'un corps ait une âme et une intelligence qui juge, s'il n'a pas la sensibilité ; j'entends un corps qui n'est pas immobile et qui est engendré. » Liv. III, chap. XII, § 3.

nous suffit d'avoir montré ce qu'Aristote entendait par intelligence : comment il la prenait bien pour une faculté particulière de l'âme où elle est en puissance, comment elle émerge des éléments matériels en entrant en acte, et comment, en se séparant tout à fait du corps après la mort, elle subsiste comme unique reste de toutes les facultés de l'âme, et subsiste sans mémoire et impassible. Si plus tard nous entendons dire que l'intelligence est un principe distinct de l'âme et qui s'unit à elle, nous saurons bien que ce n'est pas là, en tous cas, un enseignement d'Aristote. On nous objectera peut-être que, dans un traité particulier, il a admis que les puissances nutritives, sensitives, peuvent venir de génération, mais que l'intelligence est seule à venir du dehors et est divine (1). Outre que ce passage peut avoir été altéré, Aristote peut très-bien avoir admis que l'intelligence est un don de Dieu, une puissance adjointe à l'âme par un secours divin; et dans ce dernier cas nous serions encore obligés d'accepter cette puissance comme rentrant dans l'unité animique, parce que tout ce que nous avons vu de son enseignement démontre à satiété que pour lui l'âme est une entéléchie d'où dérivent toutes les facultés, et que l'intelligence fait réellement partie de ses puissances.

Après cela, nous sommes, nous devons être tout disposés à admettre que la doctrine mère de la *Métaphysique,* ou l'*identité analogique*, explique l'*un* et le *plusieurs*; que son application spéciale à l'intelligence, comme à l'ordre; que surtout la théorie de l'intellect agent qui, en passant de la puissance à l'acte, devient lui-même (formellement il est vrai) toutes les choses qu'il pense, sont des analyses d'une grande subtilité, et que facilement des auteurs ont pu s'y laisser prendre jusqu'à tomber dans le panthéisme en les interprétant. Mais croire qu'Aristote, qui n'a décrit lui-même ces théories qu'en combattant le panthéisme et pour en sortir, ait donné la formule panthéistique et duodynamiste qu'on lui attribue, c'est une erreur manifeste; et pour tout homme qui étudie ses textes comme nous venons de le faire, sans partialité, il est démontré que la doctrine de l'unité de l'âme y est carrément affirmée et démontrée. Du reste, en examinant comment les commentateurs grecs sont allés d'erreur en erreur, et comment les commentateurs chrétiens sont remontés de vérité en vérité, nous saisirons encore mieux le sens général de la doctrine qui fait le fond de tout le débat.

Dr F. FRÉDAULT.

(1) *Génération des animaux*, II, 3. — Voici le texte : Λείπεται τὸν νοῦν μόνον θύραθεν ἐπεισιέναι καὶ θεῖον εἶναι μόνον· οὐδὲ γὰρ αὐτοῦ τῇ ἐνεργείᾳ κοινωνεῖ σωματικὴ ἐνέργεια.

UN

VOYAGE AU NORD DU MEXIQUE

EN 1855

(Suite)

VI

Mier (Mexique), le 21 juillet 1855.

Avant de continuer notre récit, il est bon de donner quelques notions géographiques et historiques très-concises sur le pays où nous allons voyager. Nous pensons par là satisfaire la curiosité de quelques-uns de nos lecteurs, tout en fixant leurs idées, et rappeler aux autres des détails qu'ils pourraient avoir perdu de vue.

Le Mexique est situé au Sud-Ouest de l'Amérique du Nord, entre le 16° et le 42° de latitude Nord, et entre le 82° 30′ et le 126° 30′ de longitude Ouest. Du Nord-Ouest au Sud-Est, sa longueur est de 4,440 kilomètres, et sa plus grande largeur, entre le Sabine et la côte occidentale de la Vieille Californie, est d'environ 2,131 kilomètres. Sa superficie totale est donc à peu près de 2,400,000 kilomètres carrés, c'est-à-dire plus de la moitié plus étendue que celle de la France.

La population est d'environ 8,000,000 d'habitants. Elle se compose des Indiens aborigènes, 4,160,000; d'Espagnols purs de tout mélange, 1,500,000 ; de nègres et sang-mêlé (Mestizoes), 2,280,000. Les créoles ou descendants d'Européens, nés dans le pays, et la plus grande partie des races mixtes parlent l'espagnol. Parmi les idiomes indigènes, l'aztèque est le plus répandu ; après vient la langue des Otomites.

A peu près un tiers du Mexique est situé dans la zône torride ; mais l'élévation remarquable de sa surface en modifie la température d'une manière étonnante.

Le bas pays, le long de la côte, jouit d'un climat tropical et produit du sucre, de l'indigo, etc., tandis que la région qui occupe le plateau central, de 6,000 à 9,000 pieds de haut, rapporte toutes les céréales de la zône tempérée. L'espace intermédiaire, de 3,000 à 5,000 pieds de haut, possède un climat qui tient de la nature des deux zônes extrêmes : c'est ainsi qu'en montant les différentes terrasses qui s'élèvent de la mer, les climats se succèdent comme par couches, et en deux jours tous les degrés

de végétation se présentent à la vue du voyageur. Il se trouve des fermes ou *haciendas* à une hauteur de 10,000 pieds. Au-dessus des plateaux, des pics solitaires s'élèvent dans des régions froides, où règne une neige éternelle.

L'année se divise en deux saisons : la saison pluvieuse, qui dure quatre mois, depuis la fin de mai, et la saison sèche, qui embrasse tout le reste de l'année. La partie septentrionale a un climat qui ressemble à celui de la vallée du Mississipi dans les latitudes correspondantes ; à l'ouest des montagnes, le froid est moins intense. Les plaines inférieures sur la côte sont fertiles et couvertes d'une végétation luxuriante. Une grande partie du plateau central est sèche et stérile ; mais, dans les parties bien arrosées, la végétation est d'une richesse et d'une abondance remarquables. En général, le climat du Mexique est doux et paraît engendrer un printemps éternel. Les fruits y sont abondants, variés et délicieux, tels que les jams, les oranges, les grenades, les melons, les citrons, les bananes, les figues, etc. Le maguey ou agave est une grande plante vivace qui donne en abondance un jus que l'on réduit en cidre et que l'on nomme *pulque:* c'est la liqueur favorite du peuple. Une seule plante donne 600 litres dans une saison. Un voyageur anglais, qui, comme nous, a parcouru le Mexique, donne sur le pulque des détails très-intéressants.

« Le pulque, liqueur nationale (maguey, aloës américain, agave américana) est cultivé, » dit-il, « sur une surface de 66,664 kilomètres « carrés. Dans la seule ville de Mexico, la consommation du pulque « atteint le chiffre énorme de 11,000,000 de gallons (44,000,000 de litres) « par an, et le gouvernement retire de cette vente un revenu considérable. La plante parvient à sa maturité dans un espace de temps qui varie « de 8 à 14 ans, époque où elle se met en fleurs, et ce n'est que pendant « le temps de la floraison que le jus saccharin en est extrait. On coupe la « fleur naissante à sa base ; on découvre alors une cavité au bassin, par-dessus lequel on referme et on lie les feuilles. C'est dans ce réservoir « que distille le jus destiné à entretenir et à supporter la fleur. On le vide « trois ou quatre fois dans les vingt-quatre heures, obtenant une quantité « de liqueur qui varie d'un quart de gallon à un gallon et demi.

« On retire le jus au moyen d'un siphon ou espèce de gourde appelée « *acojote ;* on en place l'une des extrémités dans la liqueur, et l'autre dans « la bouche d'une personne qui aspire le jus et le dépose dans des « bocaux préparés à cet effet. On le décante dans des jattes de terre ; on y « ajoute un peu de vieux pulque, — madre de pulque ; — après quoi il « fermente et devient immédiatement potable. La fermentation se fait « pendant deux ou trois jours, au bout desquels le pulque est en excellent « état.

« Le vieux pulque est d'une odeur un peu désagréable, que les Sauvages ont assimilé à celle de la viande corrompue ; mais le nouveau est

« vif et généreux, et constitue la boisson la plus rafraîchissante et la plus « délicieuse que les mortels aient jamais inventée. Quand le voyageur « harassé la sent glisser dans sa gorge poudreuse et desséchée, et s'insi- « nuer délicieusement dans ses veines, elle devient vraiment pour lui « cette « *liquor divino* » que les anges du ciel préfèrent au jus vermeil, « selon l'assertion des Mexicains. »

Les mouches à cochenille, dont on se sert pour produire une teinte rouge, se trouvent en grande quantité chez les Indiens, qui cultivent les plantes dont elles se nourrissent. Le coton, le sucre, l'indigo, le coco ou noix à chocolat sont cultivés sur une grande étendue de terrain.

Tous les animaux prospèrent sur les plateaux élevés de l'intérieur. Les bêtes à cornes, les mules, les chevaux et les moutons sont nombreux dans les hauts plateaux du Nord, et vivent à l'état sauvage dans bien des endroits.

Le Mexique, si riche en mines d'or, d'argent et d'autres métaux, à en juger par les monuments et les différents caractères et peintures du peuple mexicain, fut, comme le lecteur le sait du reste, primitivement occupé par des tribus venues du Nord, probablement par le détroit de Behring, entre l'Amérique et l'Asie, et qui, s'établissant dans la vallée de Mexico, devinrent un peuple riche et civilisé, cultivant le sol, bâtissant des villes et exerçant différents arts. On les appelait *Foltecs.*

Par la suite, ils furent chassés vers le Sud par un peuple belliqueux du Nord, appelés *Aztecs.* Ceux-ci s'établirent dans le pays et fondèrent l'empire mexicain de Montézuma.

Montézuma, comme on le sait, gouvernait ce puissant empire sous le titre de roi, quand, l'an 1519, Fernand Cortez, appelé par de vagues rumeurs sur l'existence d'une riche contrée à l'ouest du golfe du Mexique, y aborda à la tête d'environ 600 hommes. Il trouva un grand royaume, dont la population était supposée monter à 8,000,000 d'âmes. La civilisation y avait fait de grands progrès : on y bâtissait de belles villes, avec des pyramides, des temples et des palais d'une majesté imposante ; on y taillait la pierre la plus dure ; on fondait et on travaillait le cuivre, l'or et l'argent ; on enregistrait les événements par des peintures et on y tenait un calendrier exact. Chaque classe de la société avait son rang bien marqué, depuis l'orgueilleux et puissant aristocrate jusqu'à la populace esclave. Tenochtitlan, la capitale, sur le site même de la ville moderne de Mexico, était bâtie au milieu d'un lac, avait des rues régulières et un marché public, qui contenait souvent 50,000 personnes. La population était de 300,000 âmes. La ville était reliée au continent par des chaussées de terre et de pierre, dont l'une avait 9 kilomètres de long. Le palais de l'empereur était splendide. Le principal temple était d'une vaste étendue : c'est là que se célébraient les rites sanglants de la superstition mexicaine. Des victimes humaines, choisies parmi les prisonniers de guerre, tombaient là

sous le couteau du sacrificateur, en si grand nombre qu'on aurait pu prendre la place pour un abattoir. Sur le lac, tout autour de Mexico, flottaient des centaines de jardins, couverts de fleurs et de végétaux. Cent mille canots louvoyaient sur les eaux du lac, et il n'y avait pas moins de cinquante villes échelonnées sur le rivage. Cortez, ayant entendu parler des richesses de cet empire, résolut de marcher sur la capitale.

Ayant décidé un grand nombre de Tlascalans à se joindre à sa petite armée, il s'avança vers Mexico. A son approche, Montézuma lui envoya de riches présents, et s'efforça de lui persuader de quitter le pays. Cortez cependant s'avança hardiment, et, quand il entra dans la capitale, il fut accueilli par le roi avec d'imposantes cérémonies. L'étonnement des Espagnols fut extrême lorsqu'ils aperçurent l'abondance d'or, d'argent et de pierres précieuses, dont la ville regorgeait. Cortez mûrit profondément ses plans et résolut de renverser l'empire. Il fit main basse sur la personne du roi, qui bientôt mourut à la suite d'une blessure. Il s'ensuivit une lutte terrible, dans laquelle les Espagnols furent chassés de la ville. Ils y revinrent à la hâte, et, grâce à leurs alliés Indiens, ils se rendirent maîtres de la place. Le grand empire de Montézuma s'écroula, et tout le territoire devint province espagnole. Cet état de choses dura ainsi pendant 300 ans environ, jusqu'en 1810, où les Mexicains se révoltèrent contre la domination espagnole et se rendirent indépendants, au bout de dix ans d'une fortune bien variée. En 1824, ils adoptèrent une Constitution semblable à celle des États-Unis. Depuis lors, le pays n'a pas cessé d'être déchiré par des guerres civiles, que fomente la rivalité de chefs militaires, jaloux de la domination. Le Texas se sépara de la République en 1835, et Yucatan en 1841. En 1846, le Mexique se trouva engagé dans une guerre avec les États-Unis, principalement à l'ocasion d'une querelle relative au Texas. De rudes conflits eurent lieu à Palo-Alto, le 8 mai, et à Resaca de la Palma, le 9. Les Américains, conduits par le général Taylor, restèrent victorieux. Monterey, une grande ville du Nord, près du Rio Grande, serendit aux Américains le 24. En mars 1847, la ville et le château-fort de Vera-Cruz furent pris, et le général Scott marcha sur la capitale.

Après une victoire complète à Cerrogordo, le 17 avril, il s'avança à grandes journées sur les villes de Jalapa et de Puebla, qu'il occupa. Presque toutes les places de la côte étaient en ce moment entre les mains des Américains. Le 17 février, le général Taylor, avec 4,000 hommes, rencontra Santa-Anna à Buena-Vista, à la tête de 20,000 soldats, le battit et dispersa toutes ses forces. Au mois d'août, le général Scott s'approcha de la capitale. Le 18 septembre, après plusieurs combats assez vifs, les Américains pénétrèrent dans Mexico et s'en emparèrent. On eut recours aux négociations, et, en 1848, fut ratifiée la paix par suite de laquelle le Rio Grande et le Gila furent fixés comme limites entre les deux pays. En 1854, une autre partie du territoire fut cédée aux États-Unis.

Parmi les trois territoires et les vingt-un États dont se compose maintenant le Mexique, l'État du Nuevo-Leon étant celui où s'effectue notre voyage, nous croyons convenable d'en parler d'une façon spéciale.

Le Nuevo-Leon est situé sur les plateaux N.-E. du Mexique, entre le Cohahuila au Nord, San-Luis de Potosi à l'Ouest, le Tamaulipas à l'Est, et une petite partie du Rio Grande au N.-E. Il se trouve entre le 23° 30′ et le 27° 35′ de latitude Nord, et entre le 101° 12′ et le 103° 10′ de long. Est. Il a 440 kilomètres de long du Nord au Sud, sur 176 kilomètres de large, c'est-à-dire 49,500 kilomètres carrés.

Cet État est généralement montagneux et arrosé par plusieurs cours d'eau, entre autres le Rio del Tigre au centre, et le Salinas au Nord. Le climat y est très-chaud en été et froid en hiver. Le sol est très fertile et cultivé spécialement le long des rivières.

On trouve dans les forêts des bois de construction et de teinture. Cette contrée est riche en immenses pâturages, où paissent de grands troupeaux de chevaux, de mulets et de bêtes à cornes. Il y a, des mines d'or et d'argent, et surtout des mines de plomb, qui y sont très-considérables; on y trouve des sels gemmes et des sources salées. Il s'y fait un assez grand commerce de chevaux, de mulets et de bêtes à cornes, de peaux et de métaux. Le commerce d'importation a lieu avec Mexico et Gueretaro.

Le Nuevo-Leon est un des États les moins importants par sa population : il ne comptait en 1851 que 113, 361 habitants. Monterey, la capitale de l'État, en avait 13,534.

Il n'y a aucune tribu indienne spécialement fixée dans cet État. Cependant, il est, comme tous les autres, visité de temps en temps par les Apaches de la Sonora et de Chihuahua et par les Comanches du Texas, la tribu la plus redoutable de tous les Sauvages de ces contrées.

Reprenons la suite de notre relation.

Nous ne mettrons pas longtemps à parcourir les trois lieues qui séparent Mier du Rio Grande, grâce au pas leste et régulier de nos petits chevaux mexicains : rien n'est vif et courageux comme la race chevaline qui domine dans ces pays. « Dix minutes avant d'expirer, me disait naguère un Américain connaisseur, le poney mexicain trotte encore avec autant de feu que s'il était jeune et frais. » Cette ardeur brille dans ses yeux et se manifeste dans la pose fière et indépendante de sa tête.

Néanmoins, il est doux, traitable et plein de bonnes dispositions à l'égard de son cavalier.

Nous abordons maintenant un village vraiment mexicain, un village pur sang : c'est donc pour nous le moment favorable de décrire les coutumes et les usages nationaux. L'œil du voyageur a vite mesuré le contour et l'ensemble de Mier : une longue rue traversée par une ou deux autres plus petites, voilà de quoi se compose le premier village mexicain où nous

pénétrons. Ici ce ne sont plus seulement des cabanes en joncs et en terre, quoiqu'il y en ait bien encore, comme partout ailleurs, car partout il y a des riches et des pauvres ; mais ce sont des constructions en pierres, à un seul étage, bien entendu, aux murs épais, au toit plat, à l'apparence lourde, massive et tout espagnole. Nous traversons à cheval la *Plaza* : c'est un carré d'environ cinq hectomètres ; à droite sur le chemin est la mairie ; nous en parlerons tout à l'heure ; à gauche et au fond s'élève l'église, à peine visible au-dessus du pâté de maisons qui environnent la *Plaza*.

Nous mettons pied à terre au-delà de la place, devant une vieille construction sombre, dont les comptoirs et les rayons vides attestent l'usage auquel elle servait. C'est ici même, dans cet obscur réduit, que résidait naguère un Français en train de faire fortune. Pendant qu'il était à la Nouvelle-Orléans, pour de nouvelles emplettes, les officiers mexicains envahirent sa boutique, vendirent tout à l'encan et fermèrent les portes à clef, après s'être emparés de tout le produit de la vente. A son retour, notre compatriote, ex-officier de la marine française, voit le vide qui s'est fait chez lui, crie, réclame, se gendarme ; mais tout est inutile : sa seule ressource fut l'émigration dans un pays plus sûr et mieux gouverné. Nous le verrons plus tard établi à San-Antonio de Bexar, au centre du Texas.

Après avoir déposé nos bagages sur ce comptoir désolé, nous allons nous adresser à une auberge en face pour ce qui regarde les préparations culinaires. L'hôtesse est sur la porte, épiant tous nos mouvements et semblant nous dire des yeux : « Para servir à V. V. Señores (je suis à votre service, Messieurs.) C'est une grosse femme, potelée, de bonne taille, à l'air doux, candide, aux manières calmes et aimables.

— « Puede V., Señora, hospedarnos por algun tiempo ? (pouvez-vous, Madame, nous héberger pendant quelque temps ?) » lui demandons-nous.

— « Si, si, Señores ! » nous répond-elle d'un ton tout national, c'est-à-dire extrêmement lent. « Sirvanse V. V. entrar en la casa (donnez-vous la peine d'entrer).

A peine sommes-nous entrés dans la première pièce, où se tient la buvette, que nous voyons se dresser devant nous deux puissantes jeunes filles, les demoiselles de la maison. C'est l'image exacte de la mère : la même nature, bonne, simple et un peu timide, respire en elles ; ce sont les mêmes manières calmes et lentes, le même teint un peu jaunâtre, la même peau lisse et délicate, les mêmes yeux, grands, ronds et noirs. Comme chez la mère, tout se remue sur leur personne, tant elles sont puissantes d'embonpoint.

— « Qu'y a-t-il de nouveau ? demande le vieux Serrano. Est-il possible de s'avancer jusqu'à Monterey ? »

— « Quien sabe, Señor ? (qui sait, Monsieur ?) répond mollement et timidement la bonne hôtesse.

Ce « quien sabe, Señor ? » est le refrain habituel de tous les habitants. C'est la première réponse faite à toute espèce de questions. Cette pauvre population d'un pays appelé à de plus belles destinéees semble avoir tellement la conscience de son ignorance, que son premier cri est l'expression exacte de sa condition morale. Ce « quien sabe » s'échappe involontairement de ses lèvres, au risque même de se reprendre et de vous donner ensuite des informations précises.

La bonne matrone ne sait pas grand'chose sur la révolution du pays : elle s'en préoccupera peu tant que les événements auront un théâtre lointain ; mais ce qu'elle sait bien, le voici :

« Je crois, dit-elle, qu'il y a moyen d'aller à Monterey ; mais vous ne pouvez en sécurité passer par la grande route (el camino real) : des Indiens y rôdaient il y a trois jours à peine ; ils ont tué trois personnes, et l'un des assassins a été pendu à un arbre. Mon mari est ici au lit avec une fièvre brûlante, pour avoir poursuivi les Sauvages de notre rancho, qu'ils voulaient piller et mettre à feu et à sang. Néanmoins, vous pouvez passer par le chemin de traverse : vous y courrez moins de danger. »

Satisfaits de cette réponse, le vieil Espagnol et son fils s'échappent et nous laissent seuls, le Gascon et moi, dans la grande salle de l'auberge. Sur l'invitation mollement exprimée de l'hôtesse, nous nous asseyons. La conversation roule sur des sujets fort indifférents. Tout ce qu'il est digne de mentionner, c'est qu'ayant demandé à notre hôtesse la distance de Mier à Monterey (question qui est accueillie par un doux et gracieux « quien sabe »), j'aperçus aussitôt les regards du Gascon se tourner vers moi avec une expression vive, qui m'indiqua qu'il fallait changer de sujet.

Dans la crainte de me tromper encore, je renonce à la conversation ; mais, pendant que je me promène nonchalamment le long de la muraille, inspectant les quelques gravures qui y sont appendues, une scène de *Paul et Virginie* vient frapper mes regards. L'étonnement me saisit : je ne puis me garder de faire une seconde question à notre bonne hôtesse.

— « Ces gravures doivent venir de Paris, Madame ? » dis-je en me tournant vers elle. Et, avant toute réponse, je vois au bas de la gravure : Paris, rue... n°... etc. Mais ma curiosité est encore déplacée. Le « c'est possible, Monsieur, » que cette bonne dame me répond timidement et avec un léger indice de malaise, puis la pause impatiente, l'expression irritée du Gascon me montrent suffisamment l'indélicatesse que je viens encore de commettre.

Notre hôtesse quitte la chambre, en laissant ainsi au Gascon libre champ pour me faire sentir la faute dont je me suis rendu coupable. L'occasion est bonne ; il en profite pour me faire une sévère mercuriale.

J'avais eu la simplicité de croire que notre hôtesse devait connaître ce que c'est que Paris.

Le dîner arrive. Nous passons sept à table. On mange avec appétit les

frijoles, les tortillas, la cecina, avec force ail, oignon, poivre vert ou chili (plante qui croît ici dans les buissons). Nous avons pour boisson, outre l'eau, qui ne manque pas, le thé, le café ou le chocolat : le thé et le café à l'instar des Américains qui nous avoisinent, le chocolat à la mode des Espagnols, qui savent le rendre si exquis. Le silence qui règne pendant le repas, n'est guère interrompu que par quelques remarques curieuses du vieil Espagnol. La mère et ses filles, qui nous honorent de leur présence, s'acquittent de leurs fonctions avec un respect et un silence vraiment religieux. De temps en temps l'une des demoiselles se lève pour nous servir, puis se rassied pour retomber dans son impassibilité première. Quant à la faire causer, ce n'est pas l'envie qui me manque; mais par où commencer et de quoi parler? c'est là le *Tu autem*. Les résolutions que je viens de prendre sont encore trop fraîches pour que je les abandonne.

Dans une grande et unique salle, que nous avons occasion de voir après dîner dans une maison voisine, nous apercevons une fourmilière de créatures humaines de tout sexe et de tout âge, dispersées pêle-mêle sur tous les points de l'appartement. Quelques femmes sont assises à terre, filant ou tissant une *blanquilla* mexicaine; un homme semble plus loin passer son temps à quelque bagatelle : la plupart sont bras nus, couchés sur la peau de bœuf ou sur le matelas qui sont toujours disposés à cet effet. La gauche de la salle semble réservée à la plus jeune génération, que l'on voit, mêlée confusément, se livrer à ses jeux enfantins. Il y a ici au moins trois ménages ; ils encombrent tellement la surface de la salle, qu'il serait difficile d'y circuler librement. Est-ce là le communisme tel que l'entendent Cabet ou Considérant? Comment se reconnaître dans ce pêle-mêle? quelle harmonie, quelle paix peut-il régner entre ces créatures entassées sous le même toit?

L'habitation qui, outre la précédente, me restera particulièrement gravée dans la mémoire, c'est cette autre halle contigüe à la loge où sont déposés nos bagages. Il y a ici au moins deux ménages. J'y vois toujours trois ou quatre femmes du même âge environ, outre une jeune fille aux cheveux d'ébène, que je prends pour l'enfant de l'une d'elles. Elles ont été depuis le matin l'objet particulier de mon attention, et je ne sais si pendant tout ce temps elles ont fait autre chose que se peigner et se nettoyer la tête les unes aux autres, assises sur le seuil, ou simplement adossées contre le mur, les jambes allongées sur la terre glaise et tassée qui compose le plancher.

Au fond de la salle s'ouvre la gueule noire et béante du foyer domestique, dont deux grosses pierres forment les chenets. Je ne sais s'il y a eu jamais quelque chose qui ressemble à une crémaillère : cet ustensile me paraîtrait ici un grand objet de luxe. Disons donc qu'il n'y en a pas.

Aux deux murailles opposées s'élèvent deux ou trois couches. Figurez-vous quatre pieux fichés en terre, une table superposée et une peau de

bœuf bien séchée, bien détirée par les quatre coins et usée presque jusqu'à la racine des poils, étendue sur cette table : voià le llit; c'est une couche fraîche et confortable en été. Il n'y a actuellement aucun matelas. Consentons cependant à ce qu'il y en ait quelques-uns étalés au soleil et que nous ne voyons pas, afin de ne pas condamner ces pauvres êtres à mourir de froid l'hiver. Une grande table de bois, accoudée à quelque coin ; deux ou trois peaux de bœuf, comme celle que nous venons de décrire, gisant çà et là sur le sol, viennent compléter l'ensemble de l'ameublement.

Peuple patriarchal, Indiens à demi-civilisés, voilà votre vie, et cependant vous semblez y être attachés ! Tant que vous verrez le ruisseau qui murmure tout près de votre village vous apporter ses eaux pures et cristallines, tant que cette vaste plaine vous permettra d'errer au large à votre fantaisie et vous produira des frijoles, des tortillas et dn poivre vert, vous serez contents de votre sort.

Malgré toute notre diligence, nous ne pouvons quitter Mier que demain. Il nous faut donc aviser au moyen de passer la nuit le plus confortablement possible. Mais tous nos efforts n'aboutissent qu'à étendre une mauvaise literie sur un lit de camp ou sur la peau de bœuf qui couvre le comptoir, dans la loge même où sont nos bagages. C'est là qu'il faut nous résigner, en dépit de toute répugnance personnelle, à coucher deux à deux. L'espace du lit est étroit, la boutique est d'un aspect sinistre ; nous nous exposons à d'affreux rêves, n'importe : il faut se soumettre à la nécessité. Il est rare cependant qu'en voyage on ne dorme pas bien : pour nous le sommeil est profond, et cette première nuit passée sur le territoire mexicain n'est pas, la plus désagréable de toutes celles que nous devons y passer encore.

Le lendemain, il faut aller vite à la mairie. La mairie de Mier est oblongue, à murs épais, à toit plat, ayant toute l'apparence de ce petit corridor qui relie, dans certains hôpitaux de Paris, le corps du bâtiment avec un petit édifice de derrière, indispensable aux habitués de la maison. Nous y trouvons une demi-douzaine d'hommes, d'une apparence fort commune et assez pauvrement vêtus. Le secrétaire, par un peu plus d'extérieur et de vivacité dans ses mouvements, indiquerait qu'il est digne de sa petite fonction. Je ne puis découvrir l'*alcade* (maire), ni le *supliente-l'acade* (adjoint). Il est possible qu'ils soient au milieu de cette noblesse républicaine qui se tient autour de nous dans l'attitude la plus silencieuse et avec la plus frappante bonhomie ; mais je ne puis les distinguer parmi tou les autres.

Moyennant 1 fr. 25 cent., nous obtenons une simple feuille de papiers ni scellée ni timbrée, conçue dans les termes suivants :

« El Ciud° Felipe Martinez Alcade primo de la villa de Mier.

« J'accorde libre et sûr passeport à M. Ch. Jabœuf, citoyen français, pour qu'il puisse gagner Monterey pour affaires personnelles.

« Je prie les autorités civiles et militaires de ne pas gêner son passage.

« Donné à Mier, le 19 juillet 1855.

« Felipe Martinez. »

Chacun de nous obtient un papier de cette espèce et se retire à la hâte pour rejoindre la grosse voiture à quatre mules qui nous attend déjà au milieu du village ou de la ville, comme le secrétaire a l'honneur d'appeler le lieu où il est en fonction.

Au moment de monter en voiture, je vois le Gascon arriver avec un gros fusil qu'il vient d'emprunter.

— Que voulez-vous faire de cette arme, hombre? lui demandai-je avec un certain étonnement.

— Ne vous rappelez-vous pas, répliqua-t-il, ce qu'on nous a raconté hier à Roma et ici à l'auberge ? Il est prudent pour nous de nous armer.

— Mais alors, que voulez-vous faire d'un seul fusil ? Si sept ou huit Indiens viennent nous attaquer, comment pourrons-nous nous défendre tous avec un seul fusil ?

— Plusieurs fusils vaudraient mieux, me dit-il; mais voilà tout ce que que j'ai pu trouver.

En même temps je mets la main sur une paire de pistolets, pour m'assurer qu'ils sont bien là avec moi, et je me console à l'idée que, si je ne peux blesser mes ennemis avec une arme si terrible, je pourrai au moins faire du bruit pour les effrayer.

Enfin, nous payons notre écot à la gracieuse aubergiste ; nous lui disons, ainsi qu'à ses timides demoiselles, un adieu très-cordial, et, nous étant arrangés de notre mieux sur notre pesant chariot, nous donnons au mozo le signal du départ.

CHAPITRE VII.

Le 22 juillet 1855. En route.

Nous sommes tapis comme des poussins sous la grosse toile blanche qui environne notre chariot. Quatre vieilles mules paresseuses nous emmènent. Un mozo mexicain, vrai type de muletier par son impassible contenance, se dresse devant nous, à cheval sur le plus gros mulet. A une dizaine de pas marche notre avant-garde et éclaireur, le maître de l'équipage : la tête coiffée de son gros chapeau de feutre blanc à larges ailes, les bras nus, le voilà sur sa mule, qui s'avance le nez et les yeux en l'air, dans l'attitude d'un homme qui comprend ses fonctions. De temps en

temps il s'élance avec sa monture trotte-menu pour inspecter la route, et revient de même, s'arrête à un tournant et nous regarde immobile : qu'a-t-il vu? un ruisseau qui traverse, un bourbier qui peut obstruer notre chemin. Il donne le mot d'ordre au mozo et reprend sa marche tranquille.

Nous suivons ses traces avec exactitude. Mais le chemin se perd de plus en plus : il se garnit d'arbustes, de ronces, d'épines, qu'il nous faut broyer. Le mozo crie, pique des deux, fouette; la charrette n'avance qu'avec difficulté; les mules se déchirent les flancs; la toile du chariot crie sous le raclement de la branche qui menace de la mettre en lambeaux. On tourne tantôt à droite, tantôt à gauche; on rebrousse chemin, on se retourne encore : grand Dieu! allons-nous longtemps voyager ainsi? Enfin le vieil éclaireur, qui a disparu depuis quelque temps, revient au galop nous trouver au milieu des broussailles où nous nous débattons : il a découvert le vrai chemin. Le mozo s'y dirige, et nous n'y parvenons qu'après maint effort pour écarter les arbustes et avec le déplaisir de voir les jambes et les flancs de nos mules ensanglantés et le pantalon du mozo tout déchiré.

Le chemin de traverse que nous foulons est juste assez large pour une voiture; il est plat et généralement facile. La campagne à travers laquelle il serpente est pleine d'agrément. De tous côtés croissent des arbustes en touffes rares, mais épaisses; les intervalles qui les séparent sont couverts d'une herbe courte et sèche, que paissent quelques bêtes à cornes dispersées çà et là dans le lointain. De nombreux oiseaux frétillent dans le feuillage ou croisent notre chemin, se reposent sur quelques arbres voisins et chantent d'un air libre et joyeux. Une foule de lièvres et de lapins s'échappent à chaque instant des buissons, s'arrêtent tout court en dressant les oreilles, dans une posture timide et attentive.

Il n'existe pas de pays, je crois, où ces animaux pullulent comme dans ces contrées. Ce qui prouve qu'ils ne sont pas de la même qualité que les nôtres ou qu'en Amérique, c'est que leur viande n'est nullement recherchée, et que nous n'en avons encore ni mangé ni vu manger.

Le mouvement continuel de ces timides créatures, le vol et le chant des oiseaux, puis le souffle léger de la brise, le bruit des roues et le pas des mules, voilà tout ce qui rappelle la vie dans cette vaste plaine silencieuse. Tout le reste semble dormir sous les rayons étincelants du soleil de midi. Le ciel est d'un azur sans tache. C'est vraiment l'instant de la plus douce rêverie. Toute idée de difficultés et de dangers s'évanouit : l'âme ne pense plus qu'à s'abandonner au plaisir d'une muette contemplation. Pourquoi faut-il qu'elle soit bientôt arrachée à ce bonheur si pur par une vue pleine d'horreur? Tout à coup des ossements nombreux et de toute espèce frappent les regards. Les soupçons s'éveillent; on se demande d'où viennent ces débris affreux : sont-ce des animaux morts de maladie? sont-ce quelques-uns de nos semblables qui ont été ici les victimes du

macana ou casse-tête indien et la pâture du sinistre vautour? A quelques pas plus loin, trois croix récentes sont appendues aux arbres; il n'y a plus de doute : trois chrétiens ont été immolés en ces lieux. C'est le pieux usage au Mexique que là où des cadavres humains ont été trouvés, autant de croix sont érigées pour perpétuer le souvenir du massacre.

Ce spectacle est sinistre pour un voyageur étranger. La première visite que je fis à un cimetière ne me causa pas d'impression plus profonde. L'imagination se frappe; l'idée des dangers se réveille; alors on en pressent de partout : dangers du chemin et de la voiture; dangers du côté de Santa-Anna, dont la proclamation est si cruelle; dangers du côté des Mexicains; dangers enfin de la part des Indiens, qui peuvent nous assaillir à toute heure. Les ossements épars et les croix suspendues que nous rencontrons de distance en distance tout le long du chemin, les vautours qui planent dans l'air, les récits sinistres qui retentissent encore à nos oreilles, tout excite nos craintes, nous oblige à une vigilance incessante et empoisonne le plaisir du voyage.

A chaque instant, l'éclaireur revient à nous, s'arrête, nous regarde en silence, fait quelquefois un signal au mozo, puis continue sa route.

Le Gascon, d'un autre côté, la main sur son fusil, jette des regards inquiets à droite et à gauche, comme si nous étions en face d'un péril imminent. En effet, la route est étroite, les buissons qui la bordent çà et là sont parfois si épais, qu'on pourrait nous tuer à bout portant, avant que nous eussions aperçu l'ombre même d'une créature vivante.

— Pourquoi, dis-je au Gascon, vous tenez-vous tant aux aguets Vous avez l'attitude inquiète et pleine de défiance.

— Je me défie en effet, répondit-il.

— Si de semblables émotions, lui dis-je, oppressent un vétéran comme vous dans ce pays, que ne dois-je pas éprouver, moi qui suis novice et inaccoutumé à la situation? Votre façon d'agir me fait peur.

— C'est vrai, je suis vétéran, ajoute le Gascon d'un ton grave. Voilà précisément pourquoi je me tiens sur mes gardes : car nous serons traversés de cinq ou six flèches avant qu'un seul de ces impitoyables Peaux-Rouges ait remué les feuilles ou montré sa hideuse figure tatouée à travers les branchages.

« Je me rappellerai toujours, ajouta-t-il, le voyage que je fis il y a deux ans, de Monterey à San-Luis de Potosi. Je faisais partie d'une caravane de dix-huit hommes, tous armés de pied en cap. Le deuxième jour de notre marche, nous entrâmes dans une vallée profonde, formée par deux hautes chaînes des Cordillières. Des rochers à pic s'élevaient parfois sur nos têtes et présentaient de chaque côté un aspect formidable. Tout à coup, une masse de petites roches se détache, une nuée de flèches siffle au milieu de la troupe : deux hommes tombent morts à mes pieds, et

deux autres se trouvent grièvement blessés. « Les Apaches ! les Comanches ! » crions-nous tous d'une voix effrayée. Chacun saisit son fusil : seize coups partent presque en même temps. N'apercevant personne, nous tirâmes dans toutes les directions. Un frémissement se fit entendre dans les arbres, quelques roches roulèrent perpendiculairement sur nos chevaux, dont l'un fut écrasé ; mais pas un être humain ne tomba sous nos yeux : tous les Sauvages s'étaient enfui. L'Indien attaque toujours à coup sûr et expose rarement sa vie.

« Cependant, nous savions qu'ils nous accompagneraient jusqu'au dernier moment. Nous en voyions parfois au loin sur les hauteurs une cinquantaine, qui marchaient de front avec nous. Le reste du voyage se fit dans les plus terribles transes. La nuit, quand nous ne pouvions atteindre le village, quatre de nous montaient la garde pendant le sommeil du reste de la compagnie ; le jour, notre œil ne cessait jamais sa vigilance la plus active. Depuis ce temps, j'ai horreur du nom même de l'homme rouge ; et, si nous devons en rencontrer cette fois-ci, je ne me laisserai pas surprendre impunément, autant du moins que ma vigilance et mes forces me le permettront. »

Ce récit du Gascon me fait frémir : je comprends alors sa prudence et je m'efforce de l'imiter. Néanmoins la confiance en Celui qui dispose de tout ici-bas ne m'abandonne pas un instant. Cette pensée me ranime ; je me sens plus libre et plus courageux.

Je ne veux pas abuser de la patience du lecteur : je me hâte donc de l'amener au but où je veux le conduire, au lieu de lui faire suivre le pas lent de nos mules et le mozo insouciant qui les dirige. Je ne lui ferai pas la description de cette maison isolée, la première que nous rencontrons sur notre route, depuis quatre heures que nous avons quitté Mier. Elle est en pierres et entourée d'un grand jardin, fortifié par un rang formidable de buissons. Pas une créature humaine, pas un chien ne s'y remue, et, sans les quelques bœufs fatigués et maigris par le travail que nous venons de rencontrer, je dirais que cette habitation est complétement déserte.

Les rencontres que nous faisons sont rares. Voici cependant un cavalier qui s'avance, armé, selon l'usage, d'un fusil en croix sur sa selle et d'une épée qui bat les flancs de sa monture ; il est sans doute muni encore de quelques pistolets enfouis quelque part sur lui ou dans les poches de son arçon. C'est un bon Mexicain, à l'air naïf et un peu timide. On se prodigue de part et d'autre les « Buenos dias, Señores ! Vaga V. con Dios, » en se saluant poliment : car on est fort poli au Mexique, surtout le long des routes. Est-ce par pure civilité ? Je crois que celle-ci y est pour beaucoup ; mais je ne puis renoncer à l'idée que les Mexicains, se défiant un peu les uns des autres quand ils sont en voyage, s'empressent de se prévenir réciproquement par un échange de politesses. Quelques heures après

viennent deux autres voyageurs dans le même appareil et avec les mêmes apparences : les manières et les gracieux compliments ne sont en rien modifiés. En voici un plus loin, qui dort profondément sur l'herbe du chemin, à la lisière du bois, maintenant très-fourré.

Le Mexicain, né dans les dangers, s'y accoutume et y devient impassible, comme un vieux zouave au sifflement des balles. Il sait que telle route est infestée de voleurs, telle autre fréquentée par les Sauvages : n'importe ! dès que son intérêt l'y pousse, il faudra qu'il y passe.

Mais la nuit approche ; la seconde nuit sur le territoire du Mexique nous surprend en route. Le village de Las Vacas, où nous pensions aller nous mettre à l'abri de tout accident, est trop loin encore : il faut nous résigner à coucher à la belle étoile. La lune est maintenant au-dessus de la forêt ; ses blancs rayons, brisés par les hautes futaies, produisent de toutes parts des formes fantastiques. Dans toute autre circonstance, le tableau serait grandiose ; mais ici l'imagination s'en assombrit, elle crée elle-même des formes hideuses qui n'existent pas : au milieu de cette lumière et de ces ombres, elle se figure les regards étincelants de quelques Sauvages aux aguets; elle voit leurs têtes surmontées de touffes, leurs traits bigarrés, et le haut du carquois rempli dépasser leurs épaules ; elle épie leurs mouvements secrets sous le feuillage, elle frémit à la vue de l'arc et de la flèche empoisonnée, déjà prête à envoyer la mort.

Mais le vieil éclaireur l'a décidé : il faut faire halte. A l'endroit où le chemin fait un grand coude, entre deux forêts, sur une pelouse large et abondante, on dételle les mules et on les chasse au large dans le bois.

— « Hombre, » crie le vieil Espagnol, « hace fuego, de prisa! de prisa! me muero de hambre (dis donc, garçon, fais vite, vite du feu : je me meurs de faim). » Et aussitôt chacun se disperse et apporte une brassée de bois sec, au milieu duquel s'élève bientôt un feu étincelant.

Pendant ce temps, on choisit sa place sur le gazon, on étale son lit : le vieil Espagnol, le matelas et les couvertures mexicaines dont il s'est pourvu, et moi, la hure qui couvrait le dos de la mule ; à la tête je dispose la selle du mozo en guise d'oreiller, et mon lit est prêt.

Maintenant le café et les tortillas réchauffées nous attendent. Comme j'ai plus besoin de sommeil que de nourriture, je mange à la hâte quelques-unes de ces galettes, je prends une tasse de café et vais trouver mon moelleux lit de gazon. L'oreiller me semble d'abord un peu haut; je le vire et le revire jusqu'à ce que ma tête soit aussi confortablement que possible. Je m'étends enfin de mon long, le visage tourné vers l'azur étoilé. J'ignore si jamais roi eut un si beau ciel de lit. Les craintes que j'éprouve ne sont pas de le voir tomber sur moi, mais de sentir la rosée ou la pluie qu'il pourrait très-bien laisser tomber. Pour me garantir d'un tel accident, je me munis d'une hure pareille à celle qui me sert de matelas. J'ôte mon

habit, que j'étends avec la hure aussi loin qu'il peut atteindre, et aussi hermétiquement que sa forme le permet.

Me voilà donc dans mon lit, pensant, ruminant, comme on a coutume de faire à pareille heure. « Mais... les Indiens! » me dis-je. « J'ai oublié les Indiens! Me voici tranquille sur une couche aussi cotonneuse que l'ait jamais pu trouver Adam, tandis que je suis peut-être déjà le but d'une flèche empoisonnée. » Je jette de tous côtés un regard furtif, et n'apercevant rien, je retombe sur mon noble oreiller.

A l'instant, des piétinements de chevaux se font entendre au loin, des voix d'hommes se mêlent confusément. — « Sont-ce les Indiens? sont-ce les troupes de Santa-Anna? » Je me lève sur mon séant et j'étudie l'aspect de mes compagnons. J'aperçois le gobelet immobile dans leurs mains, et la bouche suspendant son travail. — « Qu'est-ce que cela? qu'est-ce que cela? » se disent-ils tout bas. Puis un morne silence règne parmi eux.

Les piétinements deviennent plus forts, les voix plus distinctes. On parle espagnol : ce doivent être des Mexicains. Enfin ils arrivent : on s'aborde avec les grands mots de politesse ordinaire ; on cause de Santa-Anna, de Vidaurri et de Monterey. Nous apprenons de bonnes nouvelles des *pronunciados.*

Deux de ces cavaliers révolutionnaires continuent leur route ; les trois autres se joignent à la compagnie, et en une demi-heure tout repose dans le camp. Le fils de l'Espagnol est étendu non loin de moi sur une couche semblable à la mienne; le Gascon et l'Espagnol sont ensemble sur le matelas, et tout le reste, la tête sur une selle, dort sur le gazon nu.

Le lendemain, à la pointe du jour, on se lève rafraîchi, non par la rosée (il n'en tombe presque pas, dans cette saison du moins), mais par le plus délicieux sommeil que j'aie jamais goûté. Pas même un rêve n'est venu troubler mon imagination.

Le mozo a déjà trouvé les mules dans la forêt; elles sont attelées quand nous nous levons.

Mais maintenant le lecteur est impatient et désireux d'avancer. Je ne veux donc le retenir qu'une demi-heure à voir le mozo, les mules et le char vide de voyageurs se débattre au milieu d'un bourbier qui traverse le chemin, et je le conduis au restaurant où nous allons déjeûner. Dans le village de Las Vacas, un amas de cinquante cabanes et maisonnettes, il n'y a pas de restaurant spécial: on peut s'adresser à qui l'on veut. Près de la route se trouve un corral (enclos) plein de vaches; on les trait : le moment est favorable. Nous tombons six à la fois dans une de ces pauvres maisonnettes, où le bon propriétaire, qui est, je pense, l'alcade du village, nous reçoit avec cordialité. Pendant que sa jeune fille, un peu timide, mais gentille et gracieuse pour l'endroit, va, sur les ordres du vieil Espagnol (appelons-le vieux caporal pour plus de facilité), va, dis-je, sur les ordres du vieux caporal, préparer des tortillas, des œufs et de la cecina, je m'échappe

au corral et me gorge d'un bol de lait mousseux, qui me semble d'autant plus délectable, qu'il y a longtemps que je n'ai fait pareille bombance et que j'ai un appétit dévorant. J'y vais à deux fois ; ça ne coûte pas un sou. Je bois jusqu'à ce que la deuxième timbale soit à moitié vide; je ne puis continuer : il faut l'abandonner. La bonne Mexicaine semble être heureuse de me rendre ce service; elle se trouve plus que payée par mon cordial « Muchissimas gracias, Señora »; elle a refusé l'argent que je lui ai offert: tant une pièce de métal a peu de prix pour le Mexicain quand il a le nécessaire assuré!

On peut reconnaître, je crois, le brave homme qui nous héberge, pour l'alcade de la villa de Las Vacas, au faisceau de vieilles carabines et de vieux mousquets rouillés qui se dressent au fond de sa demeure. Ces armes ont été mises par le gouvernement à la disposition de chaque habitant, afin de repousser l'invasion des Sauvages. Aux États-Unis, tous les territoires, et même tous les nouveaux États possèdent une armée fédérale pour maintenir les Indiens dans le devoir, ou pour les obliger à se reculer vers l'Ouest, où ils sont décimés par les maladies, ou à se réfugier au Mexique. Celui-ci, trop impuissant pour dominer les Peaux-Rouges, laisse chaque citoyen pourvoir, comme il le peut, à son propre salut. On peut se figurer la prospérité et le bonheur de colonies toujours tremblantes devant le menaçant *macana*.

Il est dangereux de s'écarter même dans son hacienda. Aussi un berger qui garde continuellement son troupeau en rase compagne, peut-il être considéré comme une victime dévouée à une mort certaine. Cet esprit de panique habituelle semble se manifester dans les regards et l'attitude même de ces populations. Le nom de l'Indien est en effet pour eux semblable à un de ces Génies du mal dont on effraye les enfants.

La villa de Las Vacas est située tout près du San-Juan, rivière qui coule au fond d'un grand ravin, tantôt sur une vaste nappe de rochers calcaires, tantôt sur un lit resserré et profond. Le paysage d'alentour consiste d'abord en une assez vaste pelouse, puis en une petite clairière entrecoupée de mille sentiers, que forment chaque jour les troupeaux. L'aspect général n'a rien que de champêtre et de gracieux, à part l'ombre sinistre de l'Apache ou du Comanche, que l'on croit toujours voir errant partout dans ce malheureux pays.

CHARLES JABŒUF.

(*La suite prochainement.*)

CONFÉRENCES ET CONFÉRENCIERS

Fut-il jamais un siècle aussi discoureur que le nôtre? C'est une question que nous serions bien tentés de résoudre dans le sens négatif; cependant, nous ne sommes pas assez érudit pour nous prononcer en dernier ressort sur ce point, et nous croyons faire sagement, en le proposant à l'examen sérieux de ceux qui désireront approfondir les annales de l'humanité parlante. Il y avait à Rome un Forum; à Athènes, une tribune aux harangues, c'est certain. Mais l'histoire nous apprend que ces illustres postes n'étaient pas occupés à toute heure, et que ceux qui se hasardaient à les remplir ne traitaient guère que des grands événements contemporains, des besoins et des intérêts de la patrie.

De ceci résultait naturellement une consommation modérée de plaidoyers et de harangues, car on n'a pas à combattre un Philippe, à flétrir un Catilina tous les jours.

Il est certain cependant qu'à Athènes on criaillait; la tribune aux harangues avait le tort d'être un peu trop voisine du marché aux herbes. A Rome aussi, les rhéteurs apparurent et parlèrent, mais ce fut au temps de la décadence, du luxe bestial, de la corruption dorée; alors que les sénateurs mettaient, dans une même séance, un turbot à la sauce aigre et un empereur au rang des dieux; c'était un peu après Néron et du temps d'Héliogabale. Mais du moins, reconnaissons-le, le mal se concentrait au centre, dans la capitale impériale ou démocratique, turbulente ou putréfiée; il ne rayonnait pas aux extrémités, il laissait le pays intact. Les bourgades infimes, contenues dans les limites de la bonne et vraie Béotie, ne voyaient pas éclore leur bataillon sacré de beaux parleurs; le Samnium, la Rhétie, la Norique et autres provinces, renommées moins pour l'habileté de leurs gens d'esprit que pour la vigueur de leurs gens de guerre, gardaient un silence prudent. L'univers se taisait enfin, tandis qu'Athènes et Rome babillaient, vociféraient, discouraient et divaguaient pour tout le monde.

Les choses ont bien changé en ce dix-neuvième siècle de notre

ère. On voit bien que nous sommes en progrès : chaque bourg a, je ne dirai pas *son,* mais *ses* Démosthènes ; chaque sous-préfecture son Forum ; et l'un de ces jours, en nous réveillant, nous verrons chaque comptoir de café converti en tribune : partout des affiches jaunes avec des titres pompeux ; partout des réclames chauffées à toute vapeur ; partout des tables couvertes d'un tapis vert, des manuscrits couverts de papier bleu, et des messieurs obligeants en cravates blanches, se chargeant de nous expliquer ce que nous savons fort bien ou ce que nous n'avons pas besoin de savoir. Cela nous persécute, cela nous inonde ; les oreilles du public sont mises en grand danger et son intelligence encore bien davantage ; le mal va toujours croissant et le bavardage aussi : il est donc temps de dénoncer au bon sens de tout le monde la plupart des conférences et des conférenciers.

Nous sentons d'abord la nécessité de dire que nous ne trouvons point étonnant ni blâmable qu'il se fasse des conférences à Paris ou dans tout autre grand centre intellectuel. Dans un certain nombre de villes se trouve un public assez nombreux et d'une culture intellectuelle assez élevée pour qu'un conférencier animé d'un sens droit, d'un esprit pratique et éclairé, et d'une inspiration sainement chrétienne, puisse se flatter d'être agréable à son auditoire et de lui être utile, ce qui vaut mieux.

Seulement combien, parmi les conférenciers parisiens, en est-il qui réunissent les qualités que nous avons plus haut énoncées : l'inspiration chrétienne, l'esprit pratique, le sens droit ? Il en existe peut-être un tout petit nombre, nous nous plaisons à le reconnaître. Mais pour les autres, combien en est-il qui, sous prétexte de *science des religions*, dressent un programme complet d'athéisme ; sous prétexte d'*économie politique,* rédigent un véritable cours de désorganisation sociale ; qui, à propos de soi-disant *Mémoires historiques*, allèchent le public égrillard par mille révélations éhontées et scandaleuses ; qui, au moyen d'une *causerie* prétendue *littéraire*, saisissent l'occasion d'envoyer l'auditoire en masse acheter leur vieux roman ou leur drame oublié, chez leur éditeur ; ou qui, enfin, nourrissent le peuple des doctrines du matérialisme le plus grossier, en se vantant de l'instruire dans les *sciences naturelles!*

Cependant, nous le répétons, nous garderions le silence, si cet état de choses n'existait qu'à Paris et dans quelques grandes villes. N'est pas capitale qui veut : dans ce centre tumultueux et divers où tout se combine, où tout converge, les idées et les choses, les forces et les

rayons, on peut s'attendre également à se sentir ravi au plus beau bleu du ciel ou trempé au plus noir de la boue. Du reste, la Providence a abondamment placé le remède à côté du mal, et il y a à Paris, heureusement, assez de sociétés charitables et de dévouements utiles, assez d'enseignements pieux, de secours chrétiens, de conférences de la bonne espèce, de propagation des bons livres, de patronage des apprentis, pour que la funeste influence de la parole jetée au vent soit considérablement diminuée, sinon tarie dans sa source.

Mais la fatale influence rayonne, et, en rayonnant, elle grandit. Que Paris prenne un bain de pieds dans l'Océan, et aussitôt toute la France, puis l'Europe y pique une tête. Qu'on pardonne le sans-gêne de l'expression en faveur de la vérité de l'image. Mais voici ce qui résulte de cette noble émulation :

Nous avons maintenant conférences partout, conférences toujours ; à droite, à gauche, en avant, en arrière, le plus souvent même à côté. La statistique oratoire de ces derniers temps nous révèle une augmentation notable dans la consommation des verres d'eau sucrée ; malheureusement, elle ne constate point une diminution correspondante dans la consommation des petits verres d'absinthe et des chopines de vin à six sous.

Et pourtant, c'est à l'intention du peuple, assure-t-on, que se débitent toutes ces pacotilles d'érudition, toutes ces réclames érudites et fleuries.

Grand peuple, bon peuple, peuple intelligent, comment ne t'intéresses-tu pas plus aux mille et une vertus de Mahomet, de Socrate, de Cakya-Mouni, que te détaille un monsieur dont le métier est de creuser des canaux et de bâtir des routes. Comment ne te délectes-tu pas à ces ingénieux cours d'esthétique, où tel et tel docteur en droit te conviera à t'extasier en l'entendant comparer la Minerve de Phidias à la Vénus de Cnide, et fera ressortir les analogies entre les bas-reliefs de Ninive et les frises du Parthénon ? En vérité, pour que le laboureur accablé de travail, l'artisan chargé de famille, ne fassent pas leurs délices de discours aussi intéressants, il faut qu'ils y mettent une mauvaise volonté sans égale.

Et ils se demandent pourquoi la foule est rare, indifférente ou taquine, pourquoi le peuple *ne profite pas*, ces orateurs, ces professeurs, ces artistes, ces savants tout frais éclos, qui montrent soudain tant de zèle, de dévouement et de bonne volonté, parce qu'ils croient obtenir un jour, grâce à leurs conférences, une écharpe à la ceinture, une rosette à la boutonnière, voire même un siége n'im-

porte où? Mais c'est que les classes ouvrières, que ces prétendus apôtres flattent si bruyamment en les dédaignant si fort, ont un sens pratique très-délié et très-juste.

Les beaux exposés historiques et anecdotiques puisés dans le *Dictionnaire Vapereau*, les émouvantes expériences faites sur les serpents de Pharaon, pourront émerveiller l'auditoire parfois, l'égayer à l'occasion, l'endormir même, mais jamais l'améliorer, le moraliser, ni le convaincre. Où est le profit de ces conférences pompeuses, de ce vide sonore; où en est l'application? A quoi cela sert-il? demandera plus d'un honnête ouvrier en regagnant sa mansarde ou son établi, après avoir entendu un orateur amplifier deux heures durant sur les institutions de Lycurgue, le nez de Cléopâtre ou les recettes culinaires d'Alexandre Dumas; inutilité, stérilité, hâblerie, quand il n'y a ni désordre, ni démoralisation; tels sont les caractères principaux qui distinguent en beaucoup d'endroits les conférences. Comment cela peut-il se faire, se disent les organisateurs de telle ville de l'ouest ou de l'est, du nord ou du midi? nous avions pourtant si bien commencé! Un illustre parleur (n'était le respect dû à nos lecteurs, nous emploierions un autre mot infiniment plus vrai et plus pittoresque), le père et le parrain de la causerie, était cependant venu l'inaugurer chez nous, et, sous prétexte de littérature, nous avait parlé de *son* voyage, de *son* hygiène, de *sa* santé, voire même de *sa* salade. Qu'on nous dise si le baptême des conférences n'avait pas été bien et dûment solennisé!

Après lui nous avons eu, successivement et même simultanément, le conférencier *philosophique*, qui ne jure actuellement que par les Védas, les Pourana, les Aryens et Cakya-Mouni, et dont le savoir en matière religieuse est tellement universel, qu'il préfèrera certainement au vieux Christ bénit suspendu jadis à son foyer, quelque dieu à tête d'épervier, venant des bords du Nil, ou à corne de taureau, trouvé aux rives de l'Euphrate; le conférencier *scientifique*, dont il ne faut pas rire, car il tient la foudre et la télégraphie en main, et il s'évertue à faire toucher au doigt et à l'œil les effets de la pile, avec un aplomb et une majesté capables de faire ressusciter les grenouilles de Volta; le conférencier *biographique* et *anecdotique*, qui a la parole fleurie, la violette à la boutonnière, le geste arrondi, la bouche en cœur, qui invoque les dieux du jour, cultive la plaisanterie progressive et mange du jésuite en toute occasion, ayant grand soin de choisir pour son héros une des illustrations de l'endroit, afin d'abriter prudemment la réputation du sacrificateur sous un pan du manteau

de l'idole; le conférencier *littéraire*, enfin, dont nous n'aurons à parler que brièvemant, car le fort et le fin de son discours a pour but de nous prouver que toutes les œuvres d'autrui ne valent rien, et que les siennes sont les seules bonnes.

J'en passe et des meilleurs; on se perd dans le nombre. Depuis plus d'un an, l'espèce pullule, et malheureusement, presque partout, on parle mal.

Ainsi que le prouvent les renseignements que nous apportent les correspondances et la presse, il n'est plus de salle académique de troisième rang, plus de salon de cinquante couverts recevant, aux grands jours, les noces de province, qui n'entende retentir sous ses voûtes de méchantes bribes de M. Renan, de M. Michelet et de M. Taine, — qui ne reçoive son appareil de disques, de flacons et de fils électriques, — qui n'ait, en un mot, son conférencier. Les conférenciers sont les boursiers de l'intelligence; ils tiennent les réputations non point entre leurs mains, mais sur le bout de leur langue, et les poussent, et les chauffent, et les lâchent, et leur donnent en un mot de la hausse et de la baisse, tant qu'elles en peuvent porter.

Un personnage qui a prodigieusement monté dans ces derniers temps, c'est Cakya Mouni. Il n'y a pas dix ans que personne, ou à peu près, ne connaissait cet Indou d'une maigreur exemplaire, qui prêcha la sagesse comme un conférencier moderne, et vécut sur un palmier comme un écureuil. Mais deux ou trois alinéas de M. Renan, soutenus d'une ou deux périodes de M. Michelet, lui ont fait une renommée. A présent Cakya-Mouni est à la mode, comme les chapeaux Lamballe, comme les chaînes Benoîton. Du temps de Voltaire, les réformateurs ne juraient que par Confucius et Zoroastre; maintenant Zoroastre et Confucius ont passé à l'arrière-plan, comme les coiffures *en coup de vent*, comme les vertugadins couleur *cendre de rose*. A quoi tient la gloire ici-bas?... Pauvre Chinois, pauvre Perse, détrônés tous les deux; ce n'est plus votre nom que prononce l'étudiant de dixième année, qui, n'ayant pu parvenir à terminer ses cours à l'école, se prépare à aller donner des conférences dans la ville de ses parents. C'est celui de Cakya-Mouni, le sage tout récemment découvert, le législateur tout battant neuf, qu'il proposera à l'admiration ébahie des Provençaux, des Champenois ou des Alsaciens, et qu'il fera sonner bien haut à de naïves oreilles provinciales. Et ce sont quelques éloges de M. Renan, quelques *bravos* d'un compère, qui auront suffi pour faire rayonner cette nouvelle étoile au ciel des libres penseurs! Oh! n'y aura-t-il pas un Lucien chrétien, un

Érasme catholique, pour nous traduire le Dialogue des Morts des législateurs, des réformateurs morts et enterrés, de tous ces fantômes de vérité et de vertu que l'impiété galvanise perpétuellement dans leurs tombes, et qui doivent aujourd'hui faire une retraite si piteuse et une grimace si expressive, en voyant ce nouveau venu, toujours sur son palmier, venir s'implanter orgueilleusement sur leurs cercueils!

Sur le compte de Cakya-Mouni, de Socrate, de saint Paul, de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même (que nos lecteurs nous pardonnent, car ce n'est pas nous, mais ces savants de contrebande, qui commettent de pareilles associations), la plupart des conférenciers peuvent jaser, entièrement selon leur bon plaisir, mais, sur d'autres points, la liberté des conférences est beaucoup plus restreinte.

En somme, si l'on en juge par l'ensemble des résultats, les conférences sont un premier mal; mais les choses ne se sont point arrêtées là; il existe encore un second mal, plus nouveau, plus grave et plus désolant, ce sont les *conférencières.* Les femmes, non contentes de ceindre nos paletots, d'arborer nos toques et nos bonnets de police, de nouer nos cravates et de saisir nos cannes, ont encore envahi notre tribune, dont elles finiront incontestablement par nous chasser, grâce à leur facilité d'esprit, surtout à leur volubilité incontestable et incontestée. Je sais que jusqu'ici le nombre des conférencières est assez restreint, mais l'avenir nous en réserve une augmentation considérable. Notez bien que les premières qui aient placé leurs petites mains sur la table verte, et aient ouvert la bouche pour montrer leurs dents blanches, se sont plaintes immédiatement « de ce que « les hommes, imbus de préjugés antiques, tout en accordant aux « femmes le droit de chanter, de danser, etc., leur refusaient celui « de parler... en public. » Hélas! voilà un reproche qui équivaut à une effrayante menace! Empêcher les femmes de parler! mais c'est porter la plus terrible atteinte à leurs droits naturels. Persuadez-leur seulement que ces monstres, ces tyrans, ces barbares, veulent intercepter leur joli babil et mettre une sourdine à leur douce voix, et aussitôt vous entendrez un flot, un flux, que dis-je? un déluge universel de paroles féminines, aiguës, confuses et irritées, étouffer la grosse basse continue qui s'efforçait de les rappeler au silence... et à la raison. Chaque jeune femme, ou demoiselle à marier, pourvue d'idées libérales, qui se trouvera avoir la langue souple, la répartie prompte et la voix claire, s'empressera de parcourir Renan et Taine, de se donner une teinture de Proudhon et de Michelet, puis fera,

tambour battant, son apparition à la tribune, afin de nous prouver qu'elle a de l'esprit, de l'aplomb, et un toquet à la dernière mode. Voilà ce qui est probable, voilà ce qui est effrayant! Effrayant pour la science, effrayant pour l'éloquence vraie, qui sont en grand danger de dégénérer en charlatanisme et en bavardage; effrayant pour les bonnes mœurs, qui ne se conservent que par la modestie, le silence et la retraite du foyer; effrayant pour les petits enfants, pour les jeunes familles surtout, pour lesquelles la bruyante réputation de l'*orateur* ne remplacera pas les enseignements ni les baisers de la mère.

Avouons qu'ici l'émotion, l'indignation même nous saisissent. Assurément, nous ne voudrions pas rétrograder jusqu'au temps des Romains, et donner l'épitaphe de leurs femmes vertueuses comme mot d'ordre à nos aimables sœurs : « Elle garda la maison et fila de la laine. » Nous reconnaissons que de nos jours, à bon droit, les mots de l'épitaphe ont pris un sens plus large. La *maison*, c'est le salon, le cabinet de travail, l'atelier au besoin, la *nursery* surtout, et même l'office et la cuisine; la *laine*, c'est la couture, la broderie, la note, le pinceau, le livre, le registre, et puis aussi le deuil de la veuve, le linge du malade, la layette du petit enfant. Mais une femme de cœur, une femme d'esprit, je dirai plus, une femme de goût, n'aura-t-elle pas assez de ces devoirs sacrés, de ces occupations précieuses et douces, pour remplir ses jours, pour sanctifier sa vie, pour semer et récolter autour d'elle, à défaut de bruit et de gloire, beaucoup de bonheur et beaucoup d'amour? Une femme qui joint le tact au savoir, l'intelligence à la modestie, aura-t-elle jamais besoin qu'on lui insinue ce que nous étions tenté de crier, tout dernièrement, à deux illustres conférencières qui, l'une après l'autre, ont fait sensation quelque part? « Madame, tandis que vous discourez ici sur la « nécessité de la science économique, sur la plus grande dose de « bien-être actuel de la société, votre mari recoud lui-même ses « boutons, votre épicière présente sa note pour la troisième fois, et « l'anse du panier danse dans la cuisine. » Ou bien à une autre qui est tout éloquence et tout érudition, toute science et toute philoso-« phie : « Madame, vous parlez très-agréablement sur l'éducation « des femmes (sujet que Fénelon a traité avant vous, par malheur). « Mais votre fils épelle dans les mauvaises brochures et les petits « journaux en guise d'abécédaire; votre fille, au lieu de géographie, « étudie les modes du jour, et votre dernier enfant vient de s'endor-« mir sans prier Dieu, sans embrasser sa mère. »

Espérons-nous convaincre le public avec les arguments que nous lui avons présentés?... Nous en doutons fort. Il y a tant de gens qui, pour juger un article, se contentent de lire le titre du journal qui le renferme, et qui partent de ceci pour condamner l'auteur, en lui jetant les noms d'*ignorantin*, de *fanatique* et d'*obscurantiste* au visage. Cependant, que pourrait-on dire, si nous invoquions à l'appui de notre thèse, le témoignage d'un contemporain illustre qui ne peut être appelé, à ce qu'il nous semble, ni obscurantiste, ni ignorantin? Que nos lecteurs nous prêtent un instant d'attention, car cette parole, tout étrangère qu'elle soit à notre foi et à notre pays, est éloquente, sincère, et mérite d'être écoutée et applaudie.

Il n'y a pas trois mois encore qu'une foule prodigieuse, mais en même temps extrêmement respectueuse et attentive, envahissait la grande salle de l'Université d'Edimbourg. Il s'agissait d'introniser solennellement, dans son office, le Recteur nouvellement choisi, l'éloquent historien, le philosophe original, le fougueux publiciste, l'admirateur passionné de John Knox, l'apologiste infatigable de Frédéric de Prusse et d'Olivier Cromwell, Thomas Carlyle enfin, le philosophe révolutionnaire, le pontife du *Culte des héros*, — dont nos adversaires, par conséquent, ne peuvent récuser le témoignage, dont nous devons condamner bien des principes, désapprouver bien des vues, — mais qui aurait mérité, selon nous, par sa courageuse bonne foi, son infatigable franchise et son ardent amour de la vérité, que Dieu le fît naître dans la vraie foi et l'éclairât de sa vraie lumière. Carlyle était entré à quatorze ans dans les salles de son Université chérie; il y rentrait à soixante-dix ans passés, portant, avec une véritable dignité, sa robe de recteur, quelques rides légères à son front et quelques mèches grise sillonnant sa chevelure brune. Depuis trente-cinq ans il n'avait ni paru ni parlé en public. C'était à sa vie de labeur profond et de modération sage, à son amour consciencieux pour la retraite, le silence, le travail et la paix, qu'il devait sa haute réputation, l'estime de ses contemporains, l'admiration de ses compatriotes, et cette belle vieillesse, si fière et si vigoureuse, encore toute pleine d'ardeur, de force et de dévouement.

Or, veut-on savoir ce que Thomas Carlyle a instamment recommandé dans son discours, après l'avoir si éloquemment prêché par son exemple? Rien que la modestie de l'esprit, une salutaire défiance de soi-même, et le... silence, le silence avant tout: « Pourquoi, « a-t-il dit, voit-on actuellement, beaucoup moins que par le passé, « de legs, de donations, faits aux établissements d'instruction pu

« blique, aux universités, aux colléges, pour en faciliter l'accès à de « pauvres étudiants ? Ah ! c'est qu'une vague méfiance s'est répan- « due dans l'esprit des gens sensés ; ils se sont dit que la science « réelle, la véritable valeur, ne se prouvent pas par le nombre tou- « jours plus grand de paroles vaines, mais sonores, qui, dans ces « derniers temps, se sont débitées. Un homme peut être un parleur de « première force, un éloquent orateur, et cependant ne posséder au- « cun des mérites qui seront avantageux à la société et honorables pour « lui-même. » (Maintenant, parmi les orateurs qui nous étourdissent, combien en est-il qui soient éloquents ?... Si vous les entendiez tous, ô Carlyle !...) « Les cuisinières et les servantes, à ce que j'entends « dire de tous côtés, s'instruisent de plus en plus dans les « *ologies*, » « et cultivent de moins en moins les sciences, bien autrement « nécessaires, de la casserole, du battoir et du balai. (Rires d'adhé- « sion dans l'assemblée.) Mais surtout elles ignorent, ou plutôt elles « ont désappris, ce que tous doivent connaître et pratiquer, les plus « chétifs comme les plus forts, les plus grands comme les plus « humbles : l'obéissance stricte, la véritable humilité, la loi morale « du respect des autres et de soi-même. C'est un triste chapitre, « allez, d'autant plus triste qu'on prend plus de peine pour l'appro- « fondir davantage. Et comment ce mal s'est-il produit ?... Ah ! « parce que chacun s'est mis en tête de faire de beaux discours. J'ai « écrit jadis à ce sujet des pages très-violentes, qu'aujourd'hui je « voudrais adoucir ; mais je ne me repens pas pourtant de les avoir « tracées, car tout ce que j'y ai écrit venait de mes plus intimes « convictions. Il y a actuellement une impérieuse nécessité pour « nous : c'est que nous devenions un peu plus silencieux que nous « ne le sommes. Il me semble que les deux plus nobles nations du « monde, — les Anglais et les Américains (1), — par suite de leur « bavardage, s'évanouissent en bruit, en vent et en fumée. (Rires et « applaudissements.) Ceci aura, pour le bonheur du monde, de tra- « giques résultats, qui se verront longtemps après que j'en serai « sorti. *Le silence est l'éternel devoir de l'homme.* Celui qui ne sait « pas se taire ne comprendra jamais les hautes vérités, qui sont « complexes, et qui, plus que toute autre chose, sont nécessaires à « ses véritables intérêts : « Surveillez votre langue ! » est un adage

(1) Nous laissons passer ceci, puisque nous citons ; mais véritablement, si M. Carlyle, anglais et protestant incrédule, peut, à la rigueur, porter un tel jugement sur l'Angleterre, cela ne le justifie pas de l'étendre à l'Amérique. L'Amérique a droit à divers titres retentissants ; mais la déclarer noble, et même noble entre toutes, c'est bien vif.

« extrêmement ancien, et toujours profondément utile. *A quoi me « sert qu'un homme soit un brillant et fécond orateur, si tout ce qu'il « dit si éloquemment n'est pas la vérité?...* Je ne veux pas vous em- « pêcher d'étudier Démosthène et d'apprécier tous ses mérites, mais « il me semble que Phocion, qui ne parlait pas, était plus près du « but que le célèbre parleur. Phocion disait aux citoyens d'Athènes: « Vous ne pouvez pas combattre Philippe; Philippe est un homme « *qui se tait.* »..... Un orateur brillant, éloquent, fécond, s'il dit des « choses qui ne sont pas vraies, est l'objet le plus horrible de la « Création. (Bruyants applaudissements.) Il y a des gens qui ne sont « cependant pas difficiles sur ce point, pourvu que, selon eux, « le discours soit admirable, pourvu que l'orateur soit *excellent.* « Excellent, dites-vous? Peut-il l'être, s'il me dit des choses qui sont « le contraire de la vérité, ou des choses qu'il ne connaît pas exac- « tement, ou sur lesquelles il a porté un jugement faux, ou des- « quelles il ne pourra tirer aucun enseignement, parce qu'il est « dépourvu de jugement lui-même?... » (Catégories variées dans lesquelles bon nombre de nos conférenciers peuvent se trouver inclus.) « Avouez si tous ces orateurs n'ont pas perpétuellement « l'air de vous dire : « Venez ici, vous tous qui désirez être convain- « cus précisément des choses qui ne sont pas vraies. » Tel est le « produit de notre éducation moderne, éducation purement vocale, « dans laquelle la bouche de l'instituteur agit sur la langue de « l'élève, afin de lui enseigner à la faire mouvoir avec toute la subti- « lité désirable, et une grande dextérité... » (Rires d'approbation dans l'auditoire.)

« Messieurs, il y a dix pages de *Wilhelm Meister*, de Gœthe, dix « pages d'un sens profond, d'une douceur et d'une sagesse admi- « rables; je serais plus fier de les avoir signées que d'avoir écrit « tous les livres qui ont paru depuis que je suis dans ce monde... « Il y est question de l'éducation des enfants, et voici ce que Gœthe « dit : — « Vous vous efforcez de donner à vos enfants toutes les facul- « tés désirables, et, pour cela, vous n'avez qu'à développer le plus « souvent toutes les dispositions que la nature leur a données avant « vous. Mais il y a une chose que les enfants en naissant n'apportent « point avec eux, et sans laquelle toutes les autres choses de ce « monde sont inutiles, une chose dont vous avez besoin vous-mêmes: « c'est la vénération, le respect de l'autorité (Ehrfürt). Révérez, « respectez tout ce qui est plus grand et plus parfait que vous, et, « d'abord, ce qui est au-dessus de vous !... » — Le respect, la véné-

« ration nous manquent actuellement, et c'est pourquoi notre époque « est tumultueuse et troublée. Jeunes gens, vous possédez maintenant « bien des avantages que vos ancêtres n'avaient pas avant vous; « mais vous êtes aussi entourés de périls qu'ils ne connaissaient « pas.... Nous sommes dans l'âge des tempêtes. Tout ce qui nous « entoure passera par le feu; le vent qui souffle la ruine autour de « nous prend, de plus en plus, une haleine de flamme... Tout ce qui « n'est pas fait d'asbeste, en ce bas monde, sera certainement brûlé. « Rien ne résistera à la chaleur dévorante qui dessèche et consume « tout dans notre société moderne... Un homme aujourd'hui ne fouil- « lera pas dans la poche de son voisin sans se dire, au préalable, qu'il « y a là un policeman prêt à le saisir au collet. Mais, à tout autre « égard, l'homme moderne est l'enfant du Chaos, et non plus l'enfant « de Cosmos. Il est insoumis, turbulent, mécontent, inutile. Celui qui « s'est résolu à vivre dans le silence et la sagesse trouve sans cesse « de nouvelles erreurs à redresser en soi et autour de soi, tâche fa- « tigante qui emploie tous ses moments et use toutes ses forces... « Mais pourquoi se plaindre parce que l'on est né à une époque « plutôt qu'à une autre? L'homme sage doit employer à faire le bien « jusqu'à la dernière parcelle de force que Dieu lui a donnée, rem- « plir avec persévérance les devoirs auxquels il est le plus propre; « il doit penser, travailler et agir de son mieux jusqu'au dernier « souffle de sa vie. »

Qu'avons-nous à ajouter à ces paroles de Carlyle? N'avons-nous pas rencontré, dans les arguments du philosophe protestant, du grand *styliste* démocrate, le témoignage le plus énergique et le plus irrécusable contre le mal moderne : l'abus du discours, puis la dissipation de l'esprit et l'absence de vénération et de respect, qui en sont la conséquence. A ce grand charivari chaotique de toutes les prétentions et de toutes les vanités, de toutes les audaces et de toutes les hérésies, chaque conférencier apporte sa note criarde et dissonnante, chaque charlatan de la science ou de la littérature, son sifflet aigu, son effronté mirliton ou sa grosse caisse ronflante. C'est une grande orgie de l'intelligence, qui se traduit par une bacchanale des sons.

Et assurément, grâce à ce tourbillon de cris, de déclamations, d'apostrophes et de murmures, les oreilles du peuple seraient bientôt assourdies, son intelligence paralysée, son âme rendue insensible à tout ce qui est vrai, grand et beau, si, au sein de ce tumulte infernal, il ne se conservait, Dieu merci, sans s'affaiblir ni se lasser, un chœur

harmonieux et fervent, faisant constamment entendre un chant de paix, une note angélique. Dans la sainte république des fidèles, dans le beau royaume du Christ, il ne peut y avoir ni confusion ni anarchie. Chacun, dans la mesure de ses forces, apporte sa pierre à l'édifice : celui qui est fort, combat; celui qui est savant, enseigne; celui qui est sage, console; et celui qui est faible, prie.

Et l'on parle aussi parmi nous; seulement on parle utilement, humblement, chrétiennement, comme il convient à des hommes qui n'ont en vue que le bien de leurs frères et la gloire de leur Dieu. Veut-on savoir où sont nos conférences? Oh! il y en a partout, et il y en a tous les jours. A l'église d'abord, où l'enfant vient, le matin, écouter le vieux prêtre qui lui expose, dans le simple langage de l'enfance, les mystères les plus sublimes de la doctrine du Christ, conférence; — à l'autel de Marie, où s'assemblent les jeunes filles pour chanter les louanges de leur Mère et entendre publier les merveilles de son amour, conférence; — dans la mansarde, où la misère et l'ignorance règnent, et où le bienfaiteur, le consolateur apparaît, conférence; — à la Bibliethèque pieuse, à la Réunion ouvrière, au Patronage des apprentis, partout où des âmes dévouées et des voix sincères s'efforcent de faire aimer à leurs frères tout ce qui est beau, de leur faire croire tout ce qui est vrai, de leur faire respecter tout ce qui est pur, conférence.

C'est cette unanimité fervente, cette pieuse activité, qui nous conservent et nous consolent. Ceux qui parlent au nom du Seigneur seront toujours écoutés, parce qu'ils vont d'abord où il y a des larmes, et parce qu'ils ont pris, au-dessus des troubles et des fragilités du monde, un point d'appui éternel. Aussi, ils seront toujours là pour recevoir ceux que le monde aura égarés, ceux que l'erreur aura séduits. Il y a bien des esprits naïfs, bien des hommes sincères, qui, après avoir vainement cherché la conviction, la vérité et la science au Forum des conférenciers du jour, le quitteront enfin le cœur meurtri, les pieds lassés, et s'en viendront trouver le repos, la force et la foi, là où c'est Dieu seul qui parle : dans une église.

ÉTIENNE MARCEL.

SOUS UN NUAGE

L'HISTOIRE D'URSIE ROCHE

(Suite et fin.)

CHAPITRE XVI

LES PROJETS DE KATIE

Katie s'était soumise peu à peu à sa position chez son père sous la surveillance de la veuve Burke, position contre laquelle son amour-propre s'était d'abord révolté. Lorsque le bruit se répandit que le squire revenait de l'Amérique ramenant une belle et jeune épouse, Katie forma l'ambitieux projet d'être attachée au service de la nouvelle Mme Fitz-Gérald et demanda à Ursie d'en parler à Clare. Pour la première fois de sa vie Ursie donna un refus sec : elle ne troublerait pas miss Clare à ce sujet ; toute l'affaire était déjà assez pénible pour elle. Katie n'osa pas insister ; mais elle secoua sa petite tête, disant que « peut-être la dame la choisirait sans qu'on eût besoin de lui rien demander. »

— Peut-être bien, Katie. Nous verrons.

Quand la nouvelle mariée arriva, Katie fut complétement fascinée par la femme de chambre qui l'accompagnait. La première fois qu'elle rencontra Mlle Pauline en robe de soie noire avec un tablier garni de volants, les cheveux bruns coiffés en l'air, la rose de Rathlinn lui tira une révérence des plus embarrassées, la prenant pour Mme Fitz-Gérald. La soubrette fut flattée de la méprise et depuis ce jour patronna Katie. Celle-ci passa bientôt une grande partie de son temps au château ou plutôt dans la chambre de Mlle Pauline, l'aidant volontiers et recevant en échange des leçons et des idées pour sa propre toilette. Aussi devint-elle bientôt l'étonnement de tout Rathlinn. Quant à Hugh, la première fois qu'il aperçut son ancienne petite compagne avec ses cheveux retournés, il éclata de rire, et, la prenant par les épaules, la posa en face de lui et lui fit subir une complète inspection.

—Tiens! mais, après tout, ce n'est que Katie! Ma parole, petite, je ne pouvais pas le croire d'abord. Ainsi c'est donc là la nouvelle mode? Eh bien ! vrai, je préfère l'ancienne.

Katie fut loin d'être flattée, et depuis elle fut souvent piquée et irritée du tranquille regard d'amusement avec lequel il la surveillait, afin de constater

qu'elle copiait Mlle Pauline avec une persévérance digne d'une meilleure cause. Mais, au village, Katie avait des admirateurs par douzaines, et s'y vengeait de l'indifférence du château en se donnant des airs d'importance. C'est alors qu'arriva un certain Adolphe Legrand, qui fut bientôt l'objet de l'admiration de tout Rathlinn avec ses moustaches et son impériale et les grâces sans nombre de sa personne et de ses manières. Il était parent de Pauline et s'annonça bientôt dans ce village primitif comme coiffeur et parfumeur dè Paris. Il ne tarda pas à avoir un succès complet. Tous les beaux du village se mirent entre ses mains et cultivèrent cette séduisante nouveauté, l'impériale, avec divers degrés de succès. Qnant aux jeunes filles, elles se donnèrent aussi beaucoup de peine ; mais, comme leurs bourses ne leur permettaient pas de fréquenter l'établissement de M. Legrand et qu'elles n'avaient pas l'avantage de l'amitié de Pauline, Katie resta la reine de la toilette et du goût, comme elle l'était sans contestation de la beauté. Elle ne tarda pas à jouir d'une nouvelle distinction : le fascinateur Adolphe devint de plus en plus « particulier » dans ses attentions, et le mariage de Katie Roche fut bientôt l'objet de toutes les conversations.

Ursie fut très-ennuyée de voir sa petite sœur — si chèrement aimée, malgré sa tête vide et plus encore son cœur froid — se jeter ainsi au devant de ce sot de Français. Hugh rit d'abord de l'affaire ; mais, lorsqu'il se rendit compte des inquiétudes de sa sœur de lait, il n'eut pas besoin des sollicitations de Clare pour s'enquérir des antécédents de M. Adolphe. Katie fut furieuse de ce qu'elle appelait l'intervention d'Ursie ; cependant elle n'osa pas résister quand elle vit Hugh en parler à son père et lui dire à elle-même de se tenir tranquille jusqu'à ce que l'on sût quelque chose de cet individu.

— Puis, s'il n'y a rien contre lui et que vous préfériez ce monsieur à figure de singe à un honnête Irlandais, vous ferez alors comme vous voudrez ; mais d'ici là, pas de sottise.

Ursie sentit plus de peine de cette affaire qu'elle ne l'aurait cru. Sa mère mourante lui avait recommandé de la remplacer près de cette jolie et volontaire enfant, et Ursie constatait avec chagrin qu'elle n'avait aucune influence sur sa sœur, qui semblait au contraire de plus en plus s'éloigner d'elle. Katie avait toujours été jalouse de la position d'Ursie au château, de la supériorité de son caractère et de son éducation, de la plus grande affection que lui portaient Clare et sa mère, et même de la tendresse de la petite Cora ; puis, dernièrement, elle avait surpris et commenté la conduite d'Ursie avec Hugh. Au moment du retour d'Angleterre de sa sœur, elle était déjà assez grande pour comprendre ce qui se disait autour d'elle et pour en soupçonner davantage. Les mauvaises langues étaient toujours prêtes à parler et Katie à écouter. Aussi, un jour qu'Ursie, l'ayant rencontrée avec son admirateur, lui recommandait d'être prudente, elle s'irrita contre sa sœur et lui répondit d'une voix persifflante :

— Si j'ai réellement besoin d'être prudente, je ne suis pas la seule, et il y en a d'autres que je connais avec qui certes je ne voudrais pas être vue. C'est bien extraordinaire, Ursie, que vous jetiez ainsi la pierre à un honnête homme, tandis que vous êtes enveloppée de tant de ténèbres.

Pauvre Ursie !

— Oh ! je la laisserais volontiers, pensait-elle, si ce n'était à cause de *cette* dernière recommandation !

Il fut donc heureux pour tous, particulièrement pour la petite folle de Katie que les recherches de Hugh aboutirent à une vérité peu favorable à son admirateur étranger, lequel fut assez sage pour abandonner ses prétentions et quitter aussitôt Rathlinn.

Pauline, comme elle disait sentimentalement, « pleura avec ce pauvre ange. » Mais les larmes de Katie étaient plus des larmes de mortification que de chagrin, et elles furent bien vite séchées par une heureuse circonstance, qui la fit devenir, d'un objet de pitié qu'elle était, un objet d'envie et d'admiration.

Dans une fête qui eut lieu peu après à Kilroonan, Katie Roche fut comme d'habitude la belle incontestée du jour. La connaissance qu'elle en avait augmentait encore l'animation de son teint et l'éclat de ses yeux, et une toilette élégante, qui avait demandé tous les soins de Mlle Pauline, la rendait irrésistible. Ainsi pensait du moins Dennis Macmahon, un jeune et riche fermier qui n'avait jusqu'alors vu et admiré la rose de Rathlinn qu'à distance, à la chapelle. L'imagination de Katie, peut-être l'appelait-elle son cœur, fut bien vite captivée ; et après bien des danses, à la fin de la fête, Dennis escorta la jeune beauté chez elle, et depuis ce jour les choses progressèrent rapidement. C'était une tout autre histoire que l'histoire des galanteries du bel Adolphe. Les intentions de Dennis étaient droites. Il était un « bon parti » sous tous les rapports : bien d'extérieur, ayant une bonne réputation et un avenir assuré.... Il gérait une ferme sur les terres du lord M., de l'autre côté de Kilroonan ; et, quand il se promenait devant la maison solitaire, comme cela lui arrivait souvent alors, cavalier et cheval faisaient également l'admiration de la veuve Burke, qui ne tarissait pas d'éloges ; ce qui l'éleva beaucoup dans l'estime de Katie.

— Oh ! c'est votre pauvre mère qui serait fière de sa jolie Katie, courtisée par un vrai gentleman, on peut dire!

Les projets de Katie étaient donc aussi brillants que ses yeux : car tout le monde n'avait que des choses agréables et flatteuses à lui dire, et le mariage devait se faire en octobre.

CHAPITRE XVII

LA LETTRE D'URSIE

Mme Fitz-Gérald avait patronné le cousin de sa femme de chambre et

encouragé Katie dans sa folie. Elle favorisa aussi le jeune Dennis Macmahon. Sans aucun doute, cet engagement était des plus heureux, et Dennis ferait un excellent mari, « meilleur, disait Hugh, que ne le mérite notre petite coquette. » La chose étonnante, c'était que les deux causes eussent été également appuyées par la dame du château.

— Je vous le dis, Clare, elle a le cœur mauvais et nous fera du mal un jour ou l'autre.

C'était la manière d'agir de Rita envers Ursie qui aiguisait ainsi la vue de Hugh et augmentait son antipathie. Il soutenait que l'encouragement que Rita avait donné au Français avait pour motif son aversion pour Ursie. Après le mariage de Katie, sa sœur quitterait certainement le château pour soigner son père, et c'était tout ce que désirait madame Fitz-Gérald.

— Et pour vous, pauvre petite sœur, ce sera bien triste ; mais vous ne pensez jamais à vous.

Clare sourit.

— C'est un événement si heureux !

— Pour Katie, oui. Mais comme vous et Ursie valez une multitude de Katie, je serais porté à envoyer une balle à ce jeune Macmahon.

— Oh ! nous ne perdrons pas tout à fait Ursie : elle viendra tous les jours deux heures donner des leçons à Cora.

Cela avait été ainsi arrangé. Le squire n'avait pas goûté l'idée de voir son ancienne préférée quitter le château, et il fit ce qu'il put pour lui persuader que son père pourrait se passer d'elle ; mais la jeune fille fut ferme, et le squire cessa de la presser.

Cette conversation entre le frère et la sœur avait lieu le lendemain de la fête de la Nativité. Hugh n'avait pas encore vu Ursie ; mais tout près de la maison, dans le jardin, il la rencontra tout à coup : elle tenait une lettre à la main et semblait extraordinairement émue ; elle marchait la tête inclinée et les lèvres étroitement serrées. Il s'élança au devant d'elle :

— Ursie, qu'avez-vous ? sont-ce enfin des nouvelles de Corney ? elles ne sont pas mauvaises ? dites-le-moi, chère Ursie.

— Oui, dit-elle d'une voix émue et saccadée, une lettre de Corney, enfin ! comme vous le dites. Mieux vaut tard que jamais. C'est une bonne chose que d'avoir des nouvelles, n'est-ce pas ?

— Est-ce réellement une bonne chose ? répondit Hugh en la contemplant avec anxiété. Je ne l'aurais pas cru à votre regard.

Et, après une pause, il ajouta avec douceur et comme en suppliant :

— Ursie, ne m'en veuillez pas ; n'ayez pas de colère contre moi ; pardonnez-moi si je vous ai offensée. Mais, pour l'amour de Dieu, ne me cachez pas ce qui vous concerne. Parlez-moi.

Puis, tendant la main vers la lettre :

— Laissez-moi voir, ajouta-t-il.

Elle ne sembla pas remarquer le mouvement.

— Ne parlez pas ainsi, je vous en prie : je n'ai rien à pardonner. Quant à Corney, il va bien et m'écrira bientôt plus longuement.

— Voulez-vous me dire, reprit Hugh avec impatience, qu'il ne vous donne aucune nouvelle, rien de plus qu'une promesse de vous écrire bientôt? Ursie, je vous le déclare, il doit y avoir quelque chose de fâcheux concernant Corney.

— Oh! ne dites pas cela, cria-t-elle. Vous n'avez pas le droit de l'accuser. Pourquoi vous tourner contre mon pauvre frère, parce que...?

Elle s'arrêta épuisée et défaillante. Hugh ne put la presser davantage : elle semblait si terrifiée, si malheureuse! Il marcha à ses côtés en silence, puis reprit d'un ton plus froid :

— Où est-il, Corney? puis-je vous demander cela, Ursie? et que fait-il?

— Le nom de la ville n'est pas clair, mais je crois qu'il est près de New-York, murmura-t-elle en rougissant. Et... et je ne sais au juste ce qu'il fait... pas grand'chose, je le crains du moins : il ne me le dit pas. J'en saurai bientôt plus. Mais, Monsieur Hugh, je vous en prie, ne parlez pas de cette lettre : je ne pourrais voir Corney soupçonné. Je parlerai moi-même quand j'aurai des nouvelles plus précises.

Il la regarda avec une expression de froide surprise qui lui perça le cœur, puis inclina la tête sans répondre.

— Promettez-moi, dit-elle.

— Ce n'est pas nécessaire, répondit-il d'une voix qu'il essaya de rendre calme et indifférente : vous l'avez demandé; cela suffit.

Elle essaya de le remercier, mais elle ne put prononcer un mot; elle se sentait défaillir, tout s'obscurcissait devant ses yeux; et ce ne fut pas seulement par un mouvement d'affection qu'il passa son bras autour d'elle : car elle pouvait à peine se soutenir. Elle se remit bientôt et s'écarta de lui.

— Vous ferez bien de rentrer tout de suite, dit-il tristement. Allez, reposez-vous, pauvre enfant. Dieu sait quelle est cette barrière, ce nuage placé entre nous, et Dieu seul peut l'enlever. Puisse-t-il vous aider, Ursie, dans ce chagrin que vous ne voulez pas me laisser partager!

Ils se séparèrent alors; mais, dans la terreur et le trouble qui s'étaient emparés d'Urise, elle comprit encore combien était profonde cette affection qui, dans un tel moment de froissement, pouvait laisser l'impétuenx, l'ardent Hugh si doux, si plein de pitié.

Ni Hugh ni Ursie n'avaient vu, avant de se séparer, une dame passer sur la terrasse dominant le bosquet où ils se promenaient et s'arrêter pour les surveiller. Hugh avait raison quand il avait dit que ces yeux noirs « voulaient le mal. »

CHAPITRE XVIII

RITA « VEUT LE MAL » ET LE FAIT

Lorsque Katie Roche interrompit l'entrevue de sa sœur et de Hugh

Fitz-Gérald, elle fut grandement étonnée de l'agitation où ils étaient tous deux et de l'air de grande détresse d'Ursie; et ce n'était pas la première fois qu'elle avait lieu d'être surprise. Son engagement avec Dennis Macmahon n'absorbait pas tellement son esprit qu'il n'y eût plus de place pour la jalousie. Katie était vaine et jalouse autant que froide et égoïste. Depuis longtemps l'indifférence de Hugh à son égard lui déplaisait. Dans son enfance, elle avait été pour lui, comme pour tous, une enfant gâtée, un joujou; et maintenant qu'elle était grande et belle, elle était mortifiée de ce que le jeune squire n'eût jamais « une parole civile » (ce qui signifiait un compliment) à lui adresser, à elle, qui n'avait que des admirateurs. Pour lui rendre justice, sa pensée n'avait jamais été plus loin; mais quand elle commença à soupçonner que sa sœur, qu'elle avait crue si franche, si loyale, avait une place toute particulière dans le cœur de Hugh, elle s'irrita contre celle-ci; et, comme Katie ne pouvait rester silencieuse, elle ne manqua pas de communiquer ses remarques à Mlle Pauline, toute prête à les recevoir.

— Ah! oui, oui, elle est profonde, votre sœur, si calme, si sérieuse, comme vous dites. Mais elle peut jouer son jeu : nous verrons, ma belle, nous verrons.

Katie, sans Pauline, ne pouvait faire grand'chose; mais, dirigée par celle-ci, elle pouvait beaucoup. La servante française savait qu'Ursie n'était pas aimée de sa maîtresse; et Rita recherchant, comme bien des femmes, le commérage de sa servante, la conduite de la pauvre Ursie ne fut que trop commentée.

Le récit que Katie fit à Pauline de ce qu'elle avait vu, de ce qu'elle soupçonnait, ne perdit rien sur les lèvres de la femme de chambre française. Mme Fitz-Gérald se détermina à parler à son mari; et, pensant que l'entrevue qu'elle avait surprise dans le jardin entre Hugh et Ursie devait donner plus de force à son récit, elle chercha le squire : elle le trouva dans son cabinet, où elle entra d'un pas plus rapide que de coutume et s'assit, avec l'apparence de l'inquiétude et du malaise, dans le fauteuil qu'il lui présenta.

— Ma chère Rita, êtes-vous malade? qu'y a-t-il?

— Oh! non, pas malade; mais, John, je suis si choquée!

Et sa voix trembla, et ses beaux yeux se remplirent de larmes. Elle jouait bien son rôle et ne permit pas à son agitation d'aller trop loin. Le squire était impatient, et elle reprit :

— Il m'est bien difficile, bien pénible de vous parler de choses qui doivent vous attrister; moi-même cela m'a assez troublée, mais il est encore plus pénible de vous voir trompé, abusé. Et je sais à quel point vous avez confiance en Ursie Roche.

— Confiance en Ursie Roche!.. s'écria le squire. Pardon, Rita, de vous effrayer ainsi; mais la fausseté ne peut aller avec Ursie. Vous ne la connaissez pas comme moi, comme nous la connaissons, ou vous sentiriez autrement. C'était une fille pour Lucy!

Cette réponse devait irriter Rita : elle exprimait une confiance qui rendait sa tâche plus difficile encore qu'elle ne l'avait cru ; puis cette distinction mise entre elle et la famille par ce « nous », sans parler de l'allusion à « Lucy... » Elle se contenta de jeter un regard de doux reproche au squire ; puis, d'un ton affligé, elle murmura en détournant la tête :

— Je vous ai dit que c'était difficile : ma position est si délicate ! Je n'osais pas parler jusqu'à ce qu'enfin j'ai senti que ce serait mal de me taire plus longtemps. J'ai été sur le point de m'adresser à Clare ; que ne l'ai-je fait !

— Cela aurait été mieux. Clare vous aurait éclairée sur tous ces récits qu'on vous a faits sans doute sur cette pauvre fille. Pourquoi, au nom du ciel, Rita, n'avez-vous pas été vers Clare ?

Rita eut de la peine à se contenir. « Quoi ! elle, la maîtresse de la maison, « aller à Clare pour être éclairée ! » Elle se retint cependant.

— Oh ! cher John, non, je ne l'ai pas osé. Jamais ! J'aurais craint de la fatiguer.

Le squire fut à l'instant charmé et touché.

— Merci, Rita, merci pour votre tendresse envers ma fille ! Allons, racontez-moi alors les propos du village qui vous ont été répétés sur cette pauvre Ursie. J'avais cru qu'on s'était habitué à ce mystère qui enveloppe sa vie. Voyons, qu'ont-ils donc encore inventé ?

Pour le coup, c'était le moment de relever sa dignité offensée.

— Excusez-moi, John ; mais j'ignore complétement ce qui se dit au village sur votre protégée.

Le squire naturellement ne savait rien des confidences de Pauline. En voyant Rita si douce, si généreuse, le bon squire fut fâché contre lui-même et rempli d'admiration pour elle.

— Vous pardonner, mon cher John ! dit-elle, comme il cherchait à s'excuser. Il n'y a rien à pardonner ; et, s'il en était autrement, mon histoire, hélas ! sera pour vous un assez terrible châtiment. Croyez donc que je parle d'après mes propres observations ; et, sachant combien vous êtes fier, et bien à juste titre, de Hugh....

— De Hugh ! Qu'a donc à faire Hugh dans tout cela ? Parlez, Rita, parlez vite.

Elle comprit que son œuvre était faite. L'orgueil du squire s'était éveillé, l'orgueil de la famille, et plus encore, l'orgueil du père. Rita résolut de ne pas parler de Katie ; elle ne se servirait de l'histoire de celle-ci que pour fortifier l'effet que devait produire ce qu'elle avait elle-même vu, mais elle laisserait supposer qu'elle avait été témoin des deux entrevues. Il ne serait même pas nécessaire de faire un mensonge complet. Le squire n'était pas homme à aller au fond des choses, surtout une fois excité ; et, pour le moment, il était dans une grande agitation. Elle réussit donc au delà de toute espérance. Ses craintes une fois éveillées au sujet de son fils, son ancienne partialité pour Ursie, le souvenir de Lucy, rien ne put contreba-

lancer l'effet des paroles de Rita; il était convaincu de la loyauté des sentiments de Hugh; il connaissait trop bien son fils et Ursie Roche pour s'imaginer qu'il n'y avait là qu'un jeu de coquetterie. Sa femme lui suggéra quelque chose de la sorte, mais il en rejeta aussitôt l'idée.

— Si Hugh a quelque sentiment pour cette jeune fille, c'est du plus profond de son cœur. Et comment arrêter maintenant cela? Dieu seul le sait.

Ce qu'il fit, comme on doit le supposer, ne fut ni très-sage ni très-judicieux : il ne parla ni au Père O'Hara ni à Clare.

— Qu'elle ne sache rien, John, avant que cette fille artificieuse soit partie. Épargnons Clare, la pauvre enfant, autant que possible.

Il la remercia de nouveau, et Rita arrangea les choses. Elle fut heureuse de ce que Hugh était dehors à chasser pendant ce temps. Le difficile était de prévenir Ursie de son renvoi. Elle essaya de persuader au squire que c'était à lui de le faire; mais il s'y refusa absolument. Il possédait dans toute sa plénitude cette répugnance qu'ont tous les hommes à faire une chose pénible et désagréable. Mais, aussitôt qu'il eut refusé, Rita s'en réjouit.

— Cela vaut mieux, pensa-t-elle : s'il lui parlait, elle lui persuaderait tout ce qu'elle voudrait.

Cela fut mieux en effet à son point de vue. Ursie aurait, non pas cherché à persuader, mais aurait convaincu le squire de la droiture de ses intentions et de sa conduite. La pauvre Ursie Roche quitta donc, dans la disgrâce et en silence, cette demeure qui avait été la sienne pendant tant d'années. Quand Mme Filz-Gérald l'eut fait appeler et lui eut annoncé en quelques froides paroles son renvoi et la cause de ce renvoi, la pauvre fille était restée devant elle debout et immobile, le visage d'abord en feu, puis d'une pâleur mortelle, mais sans proférer un seul mot.

— N'avez-vous rien à dire? avait demandé la dame, d'une voix basse mais ferme. Ursie avait répondu :

— Rien, Madame.

— Bien, je crois que cela vaut mieux en effet. M. Filz-Gérald désire que Clare ne soit pas agitée et que par conséquent vous ne la voyiez pas. Et moi je désire que vous ne voyiez pas miss Coralie. Faites attention, ajouta-t-elle avec emphase, à ce que votre départ ait lieu immédiatement, c'est-à-dire avant le retour de M. Hugh Filz-Gérald. C'est tout; vous pouvez vous retirer.

Et Ursie partit. La chambre où ces paroles si dures lui avaient été adressées était celle où sa chère maîtresse était morte dans ses bras. Cette pensée, d'abord poignante, lui apporta bientôt au contraire une grande force et de la consolation.

— Je lui ai été fidèle, pensa-t-elle : je n'ai jamais rien dit ou rien fait qu'elle eût désapprouvé. Quant à ce que je sens ou j'éprouve, elle n'en aurait eu que de la compassion; et sans doute elle en a.

Elle entendit au loin la voix musicale de Coralie fredonner un air espagnol et elle comprit combien il lui aurait été doux d'embrasser une fois encore ce joli visage et de serrer dans ses bras cette enfant si chère. Ensuite elle passa lentement devant la porte de Clare, mais ne s'arrêta que pour envoyer un baiser en s'en allant. Puis elle quitta le château.

Pauvre Ursie Roche ! Son cœur si fier se gonflait d'amertune et de révolte tandis qu'elle prenait la route de la maison solitaire du marais de Kilroonan.

CHAPITRE XIX

POUR LA DERNIÈRE FOIS

Ce fut une tristesse très-grande au château quand Ursie l'eut quitté. Clare était désolée comme elle ne l'avait jamais été. Elle ne pouvait croire à cette injustice de son père ; elle était blessée et indignée.

— Vous avez fait une action mauvaise, Rita, que Dieu vous la pardonne !

C'est tout ce qu'elle put dire, et elle refusa fermement de discuter ce sujet avec sa belle-mère.

— C'est inutile, vous ne comprenez pas Ursie, et je ne veux pas vous en parler.

Elle se mit au lit dans une grande excitation, demandant à voir son frère aussitôt après son retour. Clare eut le temps de se calmer avant cette entrevue, qu'elle savait devoir être pénible. Elle redoutait l'effet de cet événement sur le caractère impétueux de son frère, et elle était tourmentée et agitée aux souvenirs qui se pressaient en foule dans son esprit, souvenirs qui lui faisaient alors entrevoir une vérité qu'elle n'avait jamais soupçonnée.

— J'ai donc été bien aveugle et bien stupide pour n'avoir jamais pensé à cela. Mais c'était toujours ainsi depuis l'enfance : Hugh et Ursie ne faisant qu'un ; c'est pourquoi je trouvais cela naturel. Et elle est si supérieure, et était si chère à notre mère, que je ne vois...

— Elle s'arrêta brusquement. Malgré l'affection de la mère de Clare pour Ursie, Clare se demandait si *elle* aurait jamais songé à Ursie comme femme de son fils ; et elle croyait qu'avec son tact délicat et son sens droit Ursie devait penser ainsi. Elle était sûre qu'elle n'avait jamais, comme on dit, encouragé une telle idée. Et cependant si ses propres sentiments étaient engagés, ne les aurait-elle jamais trahis ? Elle demeura donc dans une grande perplexité. Ursie avait toujours été réservée et froide, et Clare ne pouvait rien se rappeler de sa part qui lui apportât cette conviction qu'elle avait au sujet de Hugh.

— Dans tous les cas, je suis sûre qu'elle a toujours agi avec noblesse et droiture, tandis qu'on l'a traitée d'une façon bien cruelle. Pauvre, pauvre Ursie ! chagrins sur chagrins ! Oh ! que je désire voir arriver Hugh !

Et cependant son cœur sembla l'abandonner quand elle entendit Cora s'écrier :

— Frère Hugh! oh! cher frère Hugh!

Les pleurs qui étaient dans la voix de l'enfant disaient assez qu'elle savait la vérité et que Hugh la saurait par conséquent bientôt.

— Qu'y a-t il donc, señorita? Du chagrin? Allons, venez jouer avec Junon et Donna.

— Cora a du chagrin et ne peut pas jouer. On m'a dit de rester tranquille, de ne pas sortir, mais moi j'ai voulu vous voir. Maman est méchante; frère, et votre papa aussi. Il n'y a que Clare de bonne, mais on ne veut pas que je la voie. Et Ursie ne nous verra plus, ni Clare, ni moi : On l'a fait partir. Chère Ursie, Cora l'aime tant! O frère Hugh! vous l'aimez aussi et vous irez la chercher.

— Je ne vous comprends pas, Cora. Laissez-moi aller parler à Clare. Et ne pleurez plus, petite, je vais voir cela.

Sa voix était altérée, mais il s'arrêta pour embrasser la jolie élève d'Ursie avant de chercher sa sœur. L'entrevue fut pénible. Clare lui montra une grande sympathie et chercha à le calmer. Il n'était pas nécessaire de le questionner touchant ses sentiments : son émotion en disait assez.

— Soyez calme, cher Hugh, cher frère.

— Calme, quand elle a été ainsi traitée! elle qui est tout pour moi!

— Écoutez-moi, cher frère, car vous savez si je l'aime et si je souffre avec vous. Mais papa ne voudra jamais entendre parler de cela. Oh! silence, cher Hugh, laissez-moi achever. Puis, je dois vous le dire. — Et elle posa sa main tremblante dans la sienne. — Notre chère mère ne l'aurait pas voulu...

— Vous n'avez pas le droit de dire cela, Clare. Notre mère n'en a jamais rien su, mais mon bonheur aurait été pour elle la première chose à considérer. Quant à mon père, il ne peut s'attendre à une soumission d'enfant. J'ai le droit...

Sa sœur l'interrompit.

— Oh! frère, ne vous élevez pas contre papa, et ne condamnons pas sa conduite jusqu'à ce que vous soyez plus calme, par amitié pour moi, Hugh! Et Ursie? Pauvre fille, je sais qu'elle a été droite et bonne, mais, Hugh, que pense-t-elle, dites-le moi?

— Je vous le dirai ce soir, Clare ; je vais la trouver.

— Oh! pas à présent. Soyez raisonnable. Pas avant demain, Hugh, pas encore.

— Car la figure pâle et déterminée de son frère l'effrayait.

— Si, Clare, maintenant; n'essayez pas de m'arrêter.

Et il écarta les bras si faibles qui lui enlaçaient le cou.

— Il faut qu'elle sache que moi... que... Adieu, Clare; que Dieu vous bénisse! Encore un baiser pour votre confiance en elle.

Et il la laissa.

Ursule Roche quitta Fitz-Gérald Castel comme dans un rêve, pensant, tandis qu'elle avançait, que c'était pour la dernière fois. Tout était chagrin et fiel maintenant plus que jamais; mais sa grande peine était au sujet de Clare. Ursie lui manquerait, et Clare avait été comme le legs de leurs deux mères. Quant à Hugh, Clare avait rendu justice à Ursie. Celle-ci savait que leur mère et la sienne surtout n'auraient jamais sanctionné le mariage de Hugh avec sa sœur de lait; puis ce terrible secret de sa propre vie! Par affection pour lui, cette séparation valait mieux, car cet amour ne devait lui apporter à lui que de la souffrance. A elle peu importe. Katie se marierait bientôt, et alors Ursie engagerait son père à quitter Rathlinn et à aller vivre autre part, mais pas à Monaghan. — Et elle tressaillit à la pensée des Sullivan. — La vie est longue; cependant elle ne dure pas toujours, grâce à Dieu. — Elle tourna le sentier qui conduisait à sa demeure, et, s'asseyant sur le petit mont de mousse abrité par quelques arbrisseaux et servant d'abri dans cet endroit désolé, elle se mit à réfléchir, à rêver sur tout ce qui lui était arrivé et sur ce qui l'attendait. Elle fut réveillée par la voix, la seule qui eût le pouvoir de faire tressaillir son cœur.

— Ursie!

Elle se leva aussitôt; mais avec douceur il la fit asseoir de nouveau, tandis qu'il restait debout, la contemplant avec une expression où se lisait un projet ferme et fixe, où elle comprenait surtout la sympathie tendre et compatissante qu'il avait dans le cœur pour elle. Elle parla la première.

— M. Hugh, je sais que c'est dans une bonne intention que vous êtes venu. Je vous remercierais si je savais comment le faire, mais je ne puis que vous demander, vous supplier de me laisser.

— Ursie, je suis venu pour vous dire des paroles que vous devez écouter; puis, si vous le voulez, vous réfléchirez avant de me répondre. Je ne vous presserai pas, ma chérie, vous êtes déjà assez éprouvée. Vous écouterez, Ursie; ce n'est pas beaucoup vous demander.

— Non, ce n'est pas beaucoup; je vous écouterai.

Et elle cacha sa figure dans ses deux mains, et lui reprit:

— Ursie, je ne vais pas vous parler de ce que je ressens pour la manière dont vous avez été traitée. Je ne suis pas assez sûr de moi pour le tenter, puis vous le savez si bien. Ma torture la plus grande est de penser que c'est moi qui suis cause de cela; oui, c'est moi, Ursie, malgré ce « non » que vous murmurez. Ce que je vais ajouter maintenant, j'ai le droit de le dire, et vous, celui de l'entendre; il n'y a rien qui doive vous empêcher de m'écouter, et non-seulement moi, mais, Ursie, oui, je le dirai, vous-même, votre propre cœur.

Il s'arrêta un instant, et son cœur bondit en voyant qu'elle ne niait rien. En effet, elle ne leva même pas la tête, ni ne changea de position. Il continua, et sa voix devint, à mesure qu'il parlait, plus douce et plus suppliante.

— Durant toute ma vie, Ursie, le monde n'a jamais rien eu qui me fût plus cher que vous. Je crois que vous le savez, que vous l'avez toujours su, il n'est donc pas nécessaire de protester. Je dirai seulement que je n'ai jamais changé, jamais vacillé. Je n'ai pas besoin de dire à quel point je vous aime, je n'aurais point de mot pour l'exprimer. Je n'en trouve pas non plus, Ursie, pour vous faire connaître la force de la prière que je fais en vous demandant d'être ma femme.

Il cessa de parler ; et ces quelques minutes d'arrêt semblèrent une heure, tandis que debout il regardait cette frêle forme inclinée. Et pendant ce temps, le triste souffle du vent d'automne gémissait dans le marais, et les nuages s'amoncelaient sur le ciel assombri. Hugh reprit alors la parole, et il y avait quelque chose de touchant dans la voix timide et faible de cet homme si fier, si impétueux, mais qui craignait tant de perdre cette amie si chère.

— Rentrez maintenant, Ursie ; il va bientôt pleuvoir. Dites-moi seulement quand je pourrai revenir chercher votre réponse. Mais sachez-le : si votre cœur parle pour moi, rien ne pourra nous séparer. Nous sommes tous deux libres. Puis, Ursie, jamais, — que Dieu m'entende ! — je ne chercherai à connaître le secret de votre chagrin jusqu'à ce que vous veniez vous-même me le dire de votre propre gré. Oui, j'ai été peu généreux jusqu'ici ; mais, Ursie, croyez à ma parole, je ne vous troublerai jamais par aucune question. Ce serait insulter votre dignité et l'amour que je vous porte, que de vous promettre de ne pas avoir de soupçon : car jamais je n'en ai eu.

Elle laissa alors retomber ses mains et leva ses yeux vers lui. Une souffrance aiguë et terrible se lisait sur son visage.

— Que Dieu me prenne en pitié! dit-elle, qu'il me protége et vous bénisse! mais ce dont vous venez de parler ne se fera jamais. M'entendez-vous, Hugh? *Jamais!* Je dois vivre seule dans le monde. C'est, paraît-il, mon sort ; et ce destin qui pèse sur moi, je ne le ferai jamais retomber sur vous, sur vous, Hugh, moins que sur tout autre. N'en parlons plus, que ce soit la dernière fois.

— Pouvez-vous me renvoyer ainsi ? dit-il, si vous le faites, ce sera en effet la dernière fois. Je quitterai aussitôt le pays. Voulez-vous donc, Ursie, briser deux existences ?

— La mienne est brisée depuis longtemps. Quant à vous, j'espère et je prie.....

— Ne me raillez pas ainsi, Ursie, et n'achevez pas ce que vous alliez dire.

Puis, lui prenant les deux mains et la faisant lever :

— Ursie, regardez-moi, et dites-moi que vous ne m'aimez pas.

Elle poussa un sourd gémissement.

— Epargnez-moi, Hugh, je ne puis vous répondre, je ne le veux pas. Vous vous torturez, vous et moi-même en vain. Comme Dieu nous voit et nous entend, je vous le dis, je ne serai jamais votre femme. Oh !... ne me maudissez pas.

— Ursie ! mon Ursie ! oh ! ne dites rien, ne savez-vous pas que je mourrais pour vous. Oh ! Ursie, Ursie, c'est en effet pour la dernière fois.

Ils reprirent leur marche et quand ils arrivèrent à la porte de la maison solitaire, ils étaient tous deux calmes, de ce calme du malheur sans espoir. Il avait déroulé autour d'elle son plaid si chaud pour la garantir de la pluie qui commençait à tomber, et il marchait à ses côtés comme dans les anciens jours, sa main posée légèrement sur son épaule.

Il déroula le plaid à la porte, puis tous deux se regardèrent l'un l'autre dans une muette agonie.

— Pour la dernière fois, Ursie ! dit Hugh.

Et il la serra dans ses bras. Ils se séparèrent ainsi.

CHAPITRE XX

LE VAL DES FÉES

Ursie entra d'un pas chancelant dans la maison, se guidant de la main comme une aveugle. L'absence de son père lui fit éprouver une sorte de soulagement ; elle s'assit et inclina sa tête sur ses bras croisés dans l'angoisse de son cœur. Mais elle ne tarde pas à sortir de cette rêverie, à se relever et à se mettre à préparer le souper de son père ; elle alluma le feu, car la soirée était froide. A peine ces préparatifs étaient-ils achevés que la veuve Burke arriva portant un énorme panier de linge. Elle s'extasia devant tout ce qu'avait fait Ursie, et ne s'arrêta de parler que lorsqu'elle eut perdu haleine. Elle remarqua alors le châle et le chapeau d'Ursie arrangés dans un coin, et elle dit :

— Vous passez alors la nuit ici. Il fait, en effet, un temps affreux et vous ne pourriez traverser le marais. Katie est allée danser à Kilroonan et elle restera chez Mme Macmahon ; vous pouvez donc prendre son lit.

Ursie accepta et laissa supposer qu'elle n'était, en effet, venue que pour une nuit.

Il serait bien assez tôt de parler le lendemain.

— Quant à votre père, avec ce temps épouvantable, il restera sans doute aussi chez les Macmahon, vous aurez donc travaillé pour rien, pauvre Ursie ; votre souper ne servira pas.

— Oh ! si, dit-elle, vous avez eu une rude journée d'ouvrage ; asseyez-vous et soupez à votre aise.

Et Ursie aida sa vieille amie et essaya de sourire.

— Vous ne m'en voudrez pas de vous quitter, continua-t-elle : ma tête me fait beaucoup souffrir, et je suis si fatiguée !

— Oh ! ma chère, c'est vrai, vous ne paraissez pas bien du tout. Allez dormir, et que Dieu soit avec vous !

Ursie alluma une chandelle et monta dans la chambre de Katie; elle éteignit bientôt sa lumière, préférant l'obscurité. Puis elle s'assit près de la fenêtre et se mit à contempler cette nuit si triste, écoutant la violence du vent qui chassait et battait la pluie contre les carreaux ; et elle pensa aussi quelle chose amère et terrible était la vie. Alors elle s'agenouilla au pied du Crucifix de Katie et fit sa prière du soir. Elle se releva ensuite et commença à dérouler lentement ses cheveux nattés. Tandis qu'elle faisait cela, elle entendit Mme Burke fermer et barrer la porte d'entrée, puis l'escalier craquer sous le pied vigoureux de la vieille femme. Alors tout redevint calme au dedans. Tout à coup, dehors, dans une pause que fit le vent, un bruit frappa ses oreilles et la fit tressaillir des pieds à la tête : un cri prolongé, pareil à un sifflement. Elle se croisa les mains et ne bougea plus. L'instant d'après le signal fut répété. Elle fit le signe de la croix d'une main tremblante et murmura :

— O Mère de Dieu ! qu'est-ce encore ?

Et elle ouvrit la fenêtre, et, se penchant en dehors sous la pluie, elle imita le cri qu'elle avait entendu. Elle referma alors la croisée, mit son manteau, tira son capuchon sur sa tête et descendit les escaliers avec précaution. Arrivée dans la cuisine, elle ouvrit la fenêtre, qui était très-peu élevée de terre, et passant par dessus, elle tomba sans bruit sur le gazon au dehors. Elle s'avança ensuite dans l'obscurité. De temps en temps elle faisait entendre le sifflement particulier qui l'avait d'abord appelée, et, guidée par celui qu'on lui rendait, elle avançait dans la direction du bruit.

Kilroonan Bog (marais) était une place lugubre, mais à une distance d'un mille de la demeure d'Antony Roche, existait un endroit d'une beauté sauvage et singulière. Tout à coup le noir et sombre marais se terminait si brusquement, qu'un voyageur étranger au pays, le traversant dans la nuit, courait aisément le risque d'aller se jeter et s'embarrasser dans les branchages élevés des arbres qui croissaient si touffus dans la vallée au-dessous. C'était très étroit et, de l'autre côté, le marais recommençait de nouveau, mais sous un aspect moins désolant qu'auparavant. Ce vallon ou cette gorge semblait formé par quelques convulsions de la nature, et sa riche végétation au milieu de cette aridité d'alentour était inexplicable. Un petit sentier étroit et à pic conduisait du marais dans cette ravissante place, appelée dans le pays : *le Val des Fées.* Que de fleurs avaient cueillies là ensemble Ursie et Hugh, pour les rapporter à Clare et lui réjouir les yeux !

Il y avait, dans le cœur de la vallée, un endroit spécial plein de mystère et de beauté, entouré de ronces, et dans un demi-cercle si bien dessiné qu'on

l'aurait cru formé exprès: c'était un bosquet qu'Ursie, dans sa romantique enfance, voulait embellir d'histoires merveilleuses.

— Faites-en une, Ursie, lui disait souvent Hugh, vous en êtes bien capable.

Mais c'était « une vieille histoire véritable » qu'elle désirait ; et, à défaut de celle-là, elle se contentait des rêveries de sa propre imagination concernant les fées et leur cour. La mousse croissait là touffue et verte et parsemée des fleurs les plus variées. Les plus doux souvenirs de l'enfance de Hugh et d'Ursie, se rattachaient à ce val des Fées.

Hugh Fitz-Gérald, après avoir quitté Ursie, ne retourna pas aussitôt chez lui ; il ne l'osait pas. Malgré l'impétuosité de son caractère, ses principes étaient solides et élevés et il ne désirait pas rencontrer son père avant d'être plus calme. Il erra donc malgré la pluie, sans but, à travers le marais de Kilroonan, et même à plusieurs milles plus loin, quand la pensée de sa sœur le frappa tout à coup.

— Pauvre Clare, je l'ai laissée dans une terrible anxiété, il faut que j'aille la retrouver et lui dire que je compte sur elle pour amener mon père à juger avec plus de justice. Il n'est pas possible que l'influence de cette femme contrebalance longtemps celle de Clare, et alors je ne *la* laisserai pas sans amie.

Ainsi rêvant et avançant, il se trouva sur le bord de la vallée des Fées. Que de souvenirs doux et tristes se pressèrent dans son esprit. La nuit était sombre et les pâles rayons de la lune, qui n'apparaissaient que de loin en loin entre les intervalles des nuages qui fuyaient, ne permettaient guère d'apprécier la beauté du lieu. Et d'ailleurs, la vallée était si profonde que même par une nuit moins obscure, la clarté de la lune n'y pénétrait que faiblement. Un étranger ne pourrait s'y aventurer sans danger. Mais Hugh en connaissait les moindres détours, les plus petits coins, chaque tronc d'arbre même qui rendait les sentiers si raboteux, et il sentait un immense désir d'y retourner encore une fois. Il était à mi-chemin de la descente quand il s'arrêta tout à coup, surpris d'entendre des voix au-dessous et très-près de lui. Il écouta : c'étaient un homme et une femme qui parlaient. Les paroles du premier étaient prononcées d'un ton plus distinct, à voix basse ; il l'entendit seulement parler d'une « vie d'enfer. » Mais la réponse lui arriva clairement.

— Alors, pour l'amour de Dieu, pour moi, mettez-y fin. Il y a longtemps que vous auriez dû le faire.

L'homme dit encore quelque chose que Hugh ne put saisir ; mais la réponse ne lui arriva encore que trop clairement.

— Oh ! ne dites pas cela, cher, cher ami ! Vous connaissez ma tendresse. Mais promettez-moi, promettez-moi cela maintenant par affection pour moi, si vraiment vous m'aimez.

Hugh tressaillit des pieds à la tête : cette voix, c'était celle d'Ursie Roche. Que devait-il faire ? Malgré l'agitation, l'angoisse dont il était saisi, il sen-

tait qu'il ne pouvait rester ainsi auditeur secret; mais s'en aller, sans donner de signe de sa présence! non, il n'en avait pas la force. Il appela donc :

— Ursie!

Elle était si près qu'il n'eut pas besoin de parler fort. — La foudre tombant à ses pieds ne l'aurait pas plus effrayée que cette voix de Hugh.

— O mon Dieu! cria-t-elle.

Alors, à la lueur pâle et vacillante de la lune, l'inconnu et elle furent en vue, mais celui-là l'espace seulement d'une seconde; il se précipita avec une rapidité folle dans le sentier en face et disparut aussitôt. Ursie se suspendit convulsivement au bras de Hugh. Elle sanglotait.

— Oh! épargnez-le, cria-t-elle; prenez pitié de moi. Ne cherchez pas à le suivre.

— Calmez-vous, Ursie. Pourquoi chercherai-je à le suivre. J'en ai entendu assez. Et je n'ai pas le droit, en effet, de me mêler de vos affaires, moins que toutes, de celle-ci.

C'était la souffrance qu'il ressentait qui le faisait parler avec tant de fiel. Elle le savait, et cependant ces paroles lui transpercèrent l'âme.

— Plût à Dieu, dit-il ensuite, que je ne fusse pas venu ici cette nuit! Ah! pourquoi faut-il, Ursie, que lorsque nous nous sommes séparés à votre porte, cela ne fût pas pour la dernière fois?

Elle croisa ses mains et dit d'une voix digne de pitié :

— Oh! épargnez-moi.

— Que Dieu vous pardonne! répondit-il. Oui, je vous épargnerai. Mais avant que nous nous séparions, — maintenant pour la dernière fois, — répondez-moi : — Vous est-il cher?

— Oui.

— Encore une question. Est-il mêlé à ce mystère, au secret de votre séjour en Angleterre?

— Oui.

Il y eut une pause qui sembla des années à la pauvre Ursie, puis il reprit :

— Je vais vous reconduire dans la maison de votre père.

Avec quelle froideur ces mots furent prononcés!

Elle n'oublia jamais le regard triste et sévère qu'il lui jeta en arrivant à la maison solitaire, ni l'accent aussi triste et aussi sévère de la voix qui lui dit une fois encore :

— Que Dieu vous pardonne, Ursie!

CHAPITRE XXI

LE POINT LE PLUS SOMBRE AVANT LE JOUR

Le déjeuner du lendemain fut morne au château; mais, bien que Rita s'aperçût des manières plus que froides de Hugh à son égard, elle eut le tact

de ne pas les commenter et de se soumettre aux circonstances. Le squire était évidemment malheureux et mal à l'aise, et par conséquent de mauvaise humeur. Clare était dans sa chambre. Le repas fut un instant animé par l'arrivée de Cora, qui se précipita du jardin, dans la salle, les joues colorées, semblables à deux roses, par l'excitation, et les yeux brillants de colère. Elle passa devant sa mère qui fit un geste pour la retenir, mais avec un regard provoquant elle courut droit vers Hugh.

— Revient-elle aujourd'hui, frère? bientôt? Dites-le à Cora.

— Mais, tout impétueuse qu'était la petite Coralie, elle n'osa pas insister une fois qu'elle eut jeté un coup d'œil sur le visage du jeune homme. Celui-ci l'embrassa cependant, puis la posant à terre avec douceur, il quitta la pièce. Il n'y avait qu'un instant qu'il se promenait de long en large dans le même bosquet où il avait rencontré Ursie tenant la lettre de Corney, quand il entendit derrière lui des pas qu'il reconnut être ceux de son Père. Malgré la torture de son cœur, il se retourna pour aller au-devant de lui, guidé par l'instinct de son respect habituel.

— Mon fils, commença le squire, vous êtes triste et de plus irrité contre moi. Je comprends votre chagrin, Hugh ; j'ai été jeune, moi aussi. Mais vous voyez, c'est une question inabordable, une vraie folie; et vous ne devez pas laisser cette jeune fille, que j'estime profondément, vous le savez, se mettre entre nous.

— Mon père, vous ne connaissez pas Ursie (il ne prononça ce nom qu'avec effort), et vous ne devez pas la juger. Dans tout ce qui s'est passé, moi, et moi seul, dois être blâmé. Je l'aimais et aurais voulu en faire ma femme si elle y avait consenti. Non, mon père, ne m'interrompez pas, c'est la vérité. Je me suis regardé comme libre dans cette affaire; au point où en sont les choses maintenant, il est inutile de les discuter. Elle n'a pas voulu m'écouter; tout est donc fini. Mais, mon père, vous devez convenir qu'elle a été traitée d'une façon injuste et cruelle.

— Vos paroles sont dures, Hugh.

— Elles ne disent que la vérité, mon père.

— Voyons, Hugh, reprit le squire après quelques instants d'un silence embarrassant. Vous savez combien j'aimais cette jeune fille, autant que si elle eût été mon enfant; mais Rita a vu et entendu des choses étranges, il paraît.

— Oui, il paraît, dit Hugh avec un sarcasme mal déguisé. J'aurais voulu tenir le nom de votre femme en dehors de cette conversation, mon père, si vous l'aviez permis; car je ne me sens pas en force de pouvoir parler de sa conduite en termes mesurés.

— Par le ciel! Monsieur, rappelez-vous qu'elle est ma femme et la maîtresse de ma maison.

— Dieu sait que je ne cours aucun danger de l'oublier, répondit Hugh;

mais nous ferions mieux de laisser ce sujet. J'ai cru de mon devoir de vous dire la vérité concernant Ursie Roche et moi-même. Je l'ai fait et je répète que c'est injuste de rejeter sur elle, mes fautes, si vous m'en reprochez. Je pense qu'elle désire aussi peu que vous, être ici sur le même pied qu'autrefois ; mais j'espère, mon père, que lorsque vous consulterez votre propre cœur, votre propre jugement, vous verrez les choses d'une autre manière.

Bientôt après, Hugh se retira pour écrire ses lettres ; il resta une grande heure la tête dans ses mains avant de pouvoir prendre la plume. Pauvre Hugh ! Il essayait de s'accoutumer à cette pensée terrible qu'Ursie était fausse ; il voulait envisager l'avenir sans foi en elle.

Clare, étonnée du silence qu'il gardait sur Ursie, cherchait en vain à le comprendre. Hugh lui annonça simplement l'intention qu'il avait de quitter l'Irlande. Elle attendait l'explication promise et surtout cette prière qu'elle pensait devoir lui être adressée d'être l'amie d'Ursie et de n'avoir pas de repos jusqu'à ce que justice lui fût rendue. Mais Hugh n'en parla jamais. Oh ! sans cette entrevue du val des Fées, combien il aurait plaidé pour cela.

Un soir, étant seul avec le squire et Clare, il annonça à son père qu'il faisait des démarches pour changer de régiment et partir pour la Nouvelle-Zélande. Il dit cela d'un ton indifférent, puis quitta la chambre.

— Cher papa, — et Clare passa son bras autour du cou de son père — vous ne pouviez vous attendre à le voir rester ici.

— Ici, non, mais la Nouvelle-Zélande ! Que Dieu nous protége, mon enfant. Ne savez-vous pas quel dur métier on y fait. Et à peine revenu de Crimée ! Oh ! la main de Dieu pèse sur moi lourdement.

Quelques instants après, le Père O'Hara vint trouver Clare. Il avait à parler d'Ursie. Une histoire étrange se racontait sur son compte. Il n'en eut pas parlé à Clare si déjà elle n'avait été répandue Katie Roche était venue ce jour-là même lui raconter que Barry Linch, un jeune garçon de Kilroonan, avait accompagné, la veille au soir, Nelly Magrath et sa mère revenant de la fête de Kilroonan. En passant près du val des Fées, ils avaient vu une femme y descendre. La lune brillait en ce moment, et Nelly assura reconnaître Ursie Roche. Barry Linch, fiancé à Nelly et grand admirateur d'Ursie, déclara que l'on se trompait. Nelly et sa mère, pour prouver ce qu'elles avançaient, s'approchèrent de la vallée et entendirent le son de deux voix. Elles auraient voulu en savoir plus ; mais Barry, détestant ce procédé, les quitta. Ne se souciant pas de rester seules, elles s'en allèrent aussi. Au moment de partir, elles entendirent la voix d'un homme prononcer le nom d'Ursie.

— Et, mon Père, avait ajouté l'égoïste Katie, Nelly ne manquera pas de raconter à tous cette histoire. Dennis Macmahon est fier : il pourrait bien me laisser là, et ce serait la faute d'Ursie.

Le Père O'Hara était indigné de l'égoïsme de Katie.

— Hugh disait toujours qu'elle était jalouse d'Ursie, dit Clare; je crois qu'il a raison.

L'histoire fut racontée après le dîner par Rita elle-même, avec un chagrin bien joué. Le Père O'Hara, qui pressentait la chose et qui était resté au château, fut frappé de la pâleur soudaine de Hugh lorsque le nom de la vallée des Fées fut prononcé. Pendant un moment même son agitation fut visible pour tous, et Mme Fitz-Gérald put se féliciter de l'effet de son récit.

Hugh partit le lendemain pour rejoindre son régiment, et le nuage qui pesait sur notre pauvre héroïne s'assombrit de plus en plus. Elle vécut complétement isolée. Katie épousa bientôt après Dennis Macmahon, et la vie d'Ursie devint plus monotone que jamais. Ursie acceptait son sort avec résignation.

— J'en ai tant supporté, dit-elle un jour au Père Gabriel, que tout me paraît facile.

Elle remerciait Dieu de s'être servi d'elle pour ramener son père à la religion, et elle donnait peu d'attention aux regards méprisants dont elle était l'objet depuis cette soirée du val des Fées. La veuve Burke demeura son amie; elle insista pour demeurer avec Ursie et l'aider. Ursie la remercia du fond du cœur, mais ne voulut pas accepter son offre.

— Je préfère rester seule. Puis cela pourrait peut-être faire tort à votre Norah. Je ne vous demande que de prier pour moi.

C'était bien sous un nuage qu'elle vivait alors.

CHAPITRE XXII

LE RÉCIT D'URSIE.

Deux années s'étaient écoulées depuis que Hugh avait fait voile pour l'Océanie. Deux années, avec leurs lumières et leurs ombres, leurs joies et leurs tristesses, leurs espérances et leurs déceptions, leurs divers changements, agitations et expériences. Pour Ursie, ces deux années avaient passé dans une monotonie invariable. Aucune lumière ne vint percer le nuage qui pesait sur elle; aucune espérance, aucune joie n'éclaircit jamais sa vie triste et uniforme. Elle supportait cette vie avec tant de patience, elle remplissait tous ses devoirs d'une façon si exemplaire, que l'on ne tarda pas autour d'elle à se repentir de l'abandon et du mépris qu'on lui avait montrés.

Elle pourrait maintenant sortir de son isolement si elle le désirait, mais elle n'y songeait pas. Son seul plaisir était d'avoir par la veuve Burke des nouvelles de Clare et du squire. La pauvre Clare ne quittait plus la chambre, et le squire s'affaiblissait et s'attristait de plus en plus. La grande dame du château se lamentait de cet état de choses qui l'empêchait d'avoir de la société

au château; sa seule ressource était dans des visites fréquentes à Dublin et quelquefois même à Londres : car la belle et splendide Rita ne manquait pas d'invitations. Elle trouvait des excuses à ses absences dans la nécessité « d'avoir des maîtres pour Cora. » Et pendant ce temps le château était calme et tranquille.

Par une douce matinée de mai, à une heure trop peu avancée pour être brillante, Ursie Roche attendait dans le petit parloir du capucin de Kilroonan. Quand le Père Gabriel entra, il s'aperçut aussitôt d'un changement; il le vit avant même que ses yeux tombassent sur la lettre bordée de noir qu'elle tenait à la main.

— Vous avez des nouvelles, mon enfant?

Elle lui tendit la lettre avec un sanglot.

— Mon pauvre Corney! Oh! si j'avais pu le revoir une dernière fois!

— Calmez-vous, chère enfant, dit le Père après avoir lu les quelques lignes que la lettre contenait. Il n'y avait pas grande chance pour cela, et vous devez en être reconnaissante, au moins en ce qui concerne votre frère. Son ami ne vous écrit pas longuement, mais ce qu'il vous dit est rassurant: votre frère est mort dans un pays catholique et avec les sacrements de l'Église; puis voici ce dernier et doux message pour vous en particulier et le bon témoigage de sa conduite au régiment. Mon enfant, vous devez espérer beaucoup, m'entendez-vous. Et il ne manquera pas de messes. Que Dieu ait son âme!... Vous avez une autre lettre?

Pour un moment elle se prit à ressembler à l'ancienne et brillante Ursie avec ce léger coloris sur ses joues et ce doux éclat dans les yeux.

— Oui, je l'ai écrite la nuit dernière, aussitôt après avoir reçu celle que vous venez de lire. Je vais à la poste pour m'informer du jour du départ.

La lettre était adressée au capitaine Hugh Fitz-Gérald, du 31me régiment, et envoyée en quelque coin inconnu et barbare de la Nouvelle-Zélande. Elle savait donc ce qu'il faisait, ce qu'il devenait, la triste et fidèle Ursie.

— Et maintenant, mon enfant, ma bonne et patiente enfant, vous allez, n'est-ce pas, au château pour raconter votre récit?

— Oui, si l'on veut m'écouter.

— Le squire, ma fille, a l'esprit rempli de préjugés, mais la vérité que vous allez dire les chassera tous. Quant à miss Fitz-Gérald, ce n'est pas de sa faute si vous avez mené si longtemps cette pénible existence. Ursie, il ne faut pas être fière au lieu d'être reconnaissante.

Elle secoua la tête.

— Oh! non, je n'en aurais pas de raison. Mais, mon Père, si les choses arrivaient trop tard! Oh! il n'y aura jamais plus pour moi de joie : mon cœur semble mort.

— Non, pas tout à fait, dit le prêtre avec douceur, en posant la main sur

la lettre qu'elle venait d'écrire. Vous serez contente quand vous apprendrez que ceci a atteint sa destination.

— Oui. Puisse Dieu la lui faire parvenir! *Il* saura tout alors.

Quelques heures plus tard, Ursie Roche était assise de nouveau à côté de Clare avec le squire et le Père O'Hara. Elle leur faisait son récit. On imaginera facilement les sentiments qui remplissaient ses auditeurs. Résumons ce qu'elle leur dit.

Grâce à la présence de Mme Sullivan, Ursie se tira bien d'affaire une fois engagée dans la bande des moissonneurs. La protection de cette bonne dame écarta d'elle tout ce qu'auraient pu entraîner de pénible et de désagréable les caractères durs et sauvages des gens, femmes et hommes, avec qui elle se trouva. Mais il y eut d'autres ennuis, que la présence de la mère des jeunes Sullivan ne fit qu'accroître au lieu de diminuer. Elle désirait avec ardeur le mariage de l'aîné de ses fils avec Ursie. Si Larry n'avait pas été son fils, elle aurait vu combien était impossible et même peu désirable un tel engagement entre une femme comme Ursie Roche et un garçon sauvage et débauché tel que Larry Sullivan. Mais, en mère aveuglée, elle bâtissait son château en Espagne et comptait un peu sur Corney, qui avait été en Ulster le grand ami de ses fils.

La saison était magnifique et l'état de la bande prospère. Les grappes de houblon restèrent suspendues très-tard sur leurs pieds, et, à la fin de septembre, les moissonneurs travaillaient encore dans les jardins de houblon sur les terres boisées du comté de Kent. Ils étaient là quand vint le jour dont toutes les circonstances étaient écrites en lettres de feu dans la mémoire de la pauvre Ursie. Leur propre bande, qui comptait beaucoup de membres, était seule employée aux travaux des jardins. Une harmonie suffisante avait régné jusqu'alors au milieu d'eux; mais tout récemment des mécontentements s'étaient élevés au sujet des gains : on soupçonnait Antony d'avoir l'œil plus ouvert sur ses propres intérêts que ne le comportait l'honnêteté; il y avait des murmures et des regards haineux quand il paraissait. Ce sentiment s'étendit un peu sur Corney, qui se crut obligé de soutenir son père et de rejeter les charges élevées contre lui. Ursie, bien que cela doive paraître étrange, n'avait aucune idée de cette désunion. Elle était universellement respectée, et en sa présence, d'un commun accord, on évitait tout ce qui pouvait lui occasionner de l'ennui. A la fin de la journée, elle se retirait avec Mme Sullivan, et ne soupçonna donc jamais que les choses allassent mal autour d'elle. Les jeunes Sullivan surtout étaient très-irrités contre Antony Roche; mais les espérances de Larry sur Ursie les rendaient fort attentifs à rester calmes devant elle. Pour ne pas alarmer leur mère, ils ne lui parlèrent de rien non plus. Quant à Corney, il était silencieux, par affection pour cette sœur tant aimée et dont il sentait si profondément le dévouement et l'amour.

— Et je veux que vous sachiez, s'écria-t-elle en joignant les mains avec

ardeur, que, jusqu'à ce jour terrible dont je vais vous parler, mon pauvre Corney ne m'avait jamais donné une heure de tristesse depuis notre départ d'Irlande. Il avait toujours été si bon, si tendre pour moi, si ferme, si sage, que presque toutes mes anxiétés et appréhensions à son sujet étaient évanouies. Oh! mon pauvre frère! sûrement Dieu aura eu pitié de lui et lui aura pardonné avant la fin.

Et elle se couvrit le visage et lutta contre son émotion. Tous partageaient sa peine; mais c'était une telle consolation de voir Ursie se livrer aux sentiments de son cœur, qu'ils sentaient autant de reconnaissance que de pitié.

— Si seulement, reprit-elle après une pause, si seulement j'avais pu prévoir quelque chose et que je ne l'eusse pas quitté ce soir-là! — Le travail dans les jardins était fini et la part de chacun dans les bénéfices se réglait. M[me] Sullivan était allée dans la petite auberge où elle et moi nous avions une chambre, pour faire préparer le souper; et moi j'allais errer à l'entour, pensant que je n'étais pas utile. Que Dieu ait pitié pe moi! — Je n'aurais jamais dû m'éloigner, cria-t-elle avec un sanglot dans la voix. O mon Dieu! pourquoi mon ange gardien ou *le sien* ne m'a-t-il pas inspiré de me tenir à ses côtés toute cette soirée?

— Ma fille, dit la voix grave du Père O'Hara, ne demandez pas pourquoi. Il y a de quoi rendre fous les cœurs éprouvés. Dieu agit avec justice; que cette pensée nous sauve du désespoir : « Tes voies sont dans la mer, tes sentiers sous plusieurs eaux, et tes pas ne seront pas connus. »

Elle inclina la tête avec respect et continua à raconter comment elle s'enfonça dans l'épaisseur du bois, à la lisière duquel les jardins se terminaient et ne s'arrêta de marcher que lorsqu'elle eut atteint l'éclaircie pratiquée dans la partie la plus épaisse de la forêt. Là les arbres retombaient sur le bord d'un torrent profond, autour duquel une riche mousse ornée de nénufars et de plantes aquatiques descendait en pente et formait un bassin dans lequel l'eau coulait.

— C'était un endroit délicieux.

Et, à mesure qu'Ursie parlait, ce regard d'horreur se fixa de nouveau sur son visage, ses paupières se dilatèrent et ses yeux semblèrent se porter sur quelque objet lointain, mais horrible, et sa voix prit un accent lugubre et perçant qui fit tressaillir Clare.

— Un endroit si délicieux, si calme, si paisible, et dans cette éclaircie le soleil pénétrait sans obstacle; il dardait alors sur le torrent ses derniers et larges rayons d'un rouge pourpre. Je trouvais cela si beau! mais, depuis ce jour, je n'ai jamais pu supporter la vue d'un soleil couchant.

Elle dit ensuite comment, tandis qu'elle était assise là, jouissant de ce magnifique spectacle et pensant avec un cœur plein de gratitude à la bonne conduite de Corney et à la satisfaction que leur mère en éprouverait, comment Larry Sullivan se dressa tout à coup devant elle. Au premier moment elle ne sentit que de l'ennui; elle trouvait que c'était manquer de

délicatesse et indigne d'un homme de la poursuivre ainsi quand elle recherchait la solitude. Mais à peine l'eut-elle regardé qu'un sentiment de frayeur s'empara d'elle. Il était excité par l'ivresse ou la colère, peut-être par les deux à la fois. Or, la colère de Larry, en dehors même de l'ivresse, était chose redoutable. Le regard résolu empreint sur son visage la fit tressaillir; mais, calme et énergique comme était Ursie, elle ne devait pas manquer de courage : elle ne perdit donc pas son sang-froid et lui parla avec cette réserve, cette dignité qui le tenait toujours à distance ; elle n'y réussit pas cette fois. Et quand Ursie, enhardie par l'indignation, lui ordonna de la quitter et lui fit comprendre que jamais rien au monde ne la ferait consentir à devenir sa femme, sa fureur éclata et il la menaça d'exposer à tous la conduite de son père

— Vous pouvez tenir votre tête si fière aussi haut que vous voulez *maintenant*, Ursie Roche, mais votre père se charge de l'abaisser. Et par le ciel au-dessus de nous et le Dieu qui l'a créé, je déshonorerai son nom ou plutôt je ruinerai le peu de considération qui lui reste. Je le ferai, à moins que vous ne me donniez votre parole, et cela avant que nous nous séparions.

Il l'avait saisie par les deux poignets, et ses yeux brillants de colère étaient dardés sur elle, tandis qu'effrayée elle cherchait à s'en débarrasser.

— Et je remerciai Dieu, continua-t-elle, aveugle et malheureuse fille que j'étais, je le remerciai avec un cri de joie quand j'entendis le pas de quelqu'un qui arrivait en courant, et que Corney cria avec un jurement à Larry Sullivan de me laisser les mains. Il se tourna alors vers mon frère. Larry était, en temps ordinaire, plus fort que Corney ; mais celui-ci était à jeun et l'autre complétement ivre; de plus, vous savez, Corney était considéré comme le meilleur lutteur du comté de Clare. Enfin toujours est-il que Larry n'était pas alors un adversaire pour Corney. Je ne puis vous dire combien de temps dura la lutte ; une minute seulement, il me semble ; mais je n'ai qu'un souvenir confus de leurs efforts à tous deux, sur cet espace de verdure, et de mes cris et mes prières pour essayer d'arrêter le combat ; ce n'est dans mon esprit qu'une horrible confusion, jusqu'à ce moment affreux qui ne doit jamais s'effacer de ma mémoire, où je vis le malheureux Corney soulever son ennemi dans ses bras comme s'il avait eu alors la force d'un géant, et que je l'entendis pousser un éclat de rire féroce : il l'avait précipité dans les eaux rougies du torrent. Oui, elles sont rougies maintenant ; — mon frère était un meurtrier !

Je ne m'arrêterai pas à vous parler de la sympathie et des impressions des auditeurs d'Ursie, mais je continuerai son récit. Elle raconta comment, malgré sa grande terreur et sa douleur immense, elle comprit aussitôt que Corney devait fuir à l'instant, et qu'elle devait pour cela lui faire donner de l'argent par son père. La pauvre fille alla tout de suite trouver celui-ci,

laissant son malheureux frère sur le lieu du crime. Elle aurait pour tout au monde voulu que cet affreux secret ne fût pas partagé par Antony, et lui aurait fait volontiers, que Dieu la prenne en pitié, le mensonge qu'elle devait bientôt faire aux autres : que Corney et le jeune Sullivan étaient partis pour l'Amérique, selon le désir qu'ils en avaient depuis longtemps. Mais la passion dominante d'Antony était pour l'argent, et elle savait que rien que le péril imminent de son fils ne pourrait le faire consentir à donner une forte somme : aussi elle dut tout lui avouer, puis elle courut au plus vite à l'endroit terrible et remit l'argent au misérable Corney.

— Alors commença cette trame de mensonges que j'ai toujours depuis continué à tisser. Il fallut inventer mon faux récit, l'apprendre à mon père, le rendre vraisemblable, le dire à la mère de Larry et à tous ceux qui me demandaient des explications sur cette affaire. Oh ! combien je me maudissais tout ce temps ! Puis il me semblait que le sang de Larry était sur ma tête aussi ; enfin il y avait cette terreur de n'être pas crue, que mon père oubliât sa leçon, ou que la vérité ne vînt à se faire jour et Corney à être découvert. Je ne puis dire ce que j'ai souffert. Dieu seul sait quelle vie a été la mienne !

Mme Sullivan accusa d'abord Ursie d'avoir conduit son fils au désespoir et de l'avoir poussé, par son refus, à s'enfuir en Amérique. Ursie accepta avec une sorte de reconnaissance les reproches violents de la pauvre mère, mais elle n'eut pas d'épreuve plus terrible que d'entendre la pauvre femme appeler les bénédictions du ciel sur Corney comme sur l'ami de son fils, le seul qui ne l'eût pas abandonné. Il n'est pas étonnant qu'il en coûtât tant à Ursie de retourner à Rathlinn, mais le projet de s'installer en Ulster était d'Antony. C'eût été une torture au-dessus des forces d'Ursie de vivre constamment avec la mère de ce fils assassiné. Son père avait par instants une ténacité de brute, il lui jura que si elle s'opposait à ce plan, il la laisserait «se débrouiller comme elle pourrait avec Corney, et qu'elle ne devrait plus compter sur lui pour l'aider. » Elle se soumit et écrivit cette lettre qui étonna tous ses amis à Rathlinn. Mais ce projet, comme l'on sait, échoua. On se rappelle aussi qu'au moment de mourir, après avoir entendu le récit d'Ursie, Marie Roche lui avait dit ces mots : — Souvenez-vous. — Ursie expliqua qu'elle avait épargné sa mère dans son récit.

— Je ne pouvais pas lui laisser penser que la mort de Larry était un acte délibéré de Corney. Elle mourut donc pleine d'appréhension pour le danger qu'il courait, sans croire, grâce à Dieu, à sa complète culpabilité. Elle me fit promettre de ne jamais consentir à parler de cette affaire, à moins que je n'apprisse la mort de Corney ou la nouvelle qu'il fût en sûreté en Amérique (car je n'avais jamais reçu un mot de lui) ; mais si l'un de ces cas se réalisait, elle me demandait, au contraire, de parler.

Cette promesse empêcha donc Ursie de se confier à Hugh comme elle

elle aurait désiré le faire. Puis, quand enfin lui arriva une lettre de Corney, lui apprenant qu'il n'était jamais parti et qu'il avait vécu en vagabond de tous côtés, la pauvre Ursie, de plus en plus effrayée du sort de son frère, fit à Hugh le mensonge qui devait un jour porter celui-ci à interpréter bien douloureusement le rendez-vous du val des Fées. Il ne lui vint pas, en effet, à la pensée de douter un instant de la vérité des paroles d'Ursie au sujet de cette lettre. Aussi, croyant Corney au loin, il ne s'imagina jamais qu'il pouvait être ce compagnon mystérieux du val des Fées. Peu après, elle reçut la nouvelle qu'il s'était engagé, et c'était ce qu'il avait de mieux à faire. Quelques lignes qu'il lui adressait de loin en loin lui donnèrent de l'espoir pour son âme, et la dernière, enfin, la rassura presque complétement.

— Il est mort pénitent, n'est-ce pas?

Et ses yeux se tournèrent vers le Père O'Hara.

— Sûrement, ma fille. Dieu ne vous aura pas laissé souffrir et prier en vain. Ayez confiance, Ursie.

CHAPITRE XXIII.

LA DOUBLURE D'ARGENT.

Le nuage répandu sur la vie d'Ursie Roche était donc... j'allais dire dissipé. — Mais non, sa vie avait été trop assombrie et attristée, et depuis trop longtemps, pour être de nouveau illuminée. Les terribles événements qui avaient amené ce nuage ne pouvaient être oubliés. Seulement, de même que, dans les jours incertains où l'ombre et le soleil se combattent, nous voyons quelques nuages des plus noirs, pénétrés par la lueur qu'ils cachent, ainsi la vie d'Ursie était-elle parfois éclaircie et égayée par cette nouvelle confiance qui lui était rendue de toutes parts.

Le repentir du vieux squire était touchant. Ursie essaya de le calmer et lui assura qu'elle n'avait rien à pardonner.

— Quelle vie, disait-il à Clare les larmes aux yeux, quelle vie cette pauvre enfant a supportée si longtemps et avec tant de patience! Oh! je ne pourrai jamais l'oublier.

Il ne parla pas d'Ursie à sa femme après *l'élaircissement,*; mais Rita devint de plus en plus polie, et une fois même s'aventura à dire combien elle était « fâchée de sa méprise, mais vraiment les choses paraissaient si étranges! »

A quoi Ursie répondit simplement:

— En effet, très-étranges.

La petite Cora fut radieuse; la joie remplissait son cœur: aussi elle n'aurait jamais pu comprendre cette triste vérité qu'avait dite Ursie au Père Gabriel: que les choses pouvaient arriver trop tard.

Le joyeux et calme sourire d'autrefois reparaissait sur les lèvres d'Ursie

et le doux éclat dans ses yeux quand elle se laissait aller à rêver, à penser, à cette lettre envoyée au loin dans la Nouvelle-Zélande; elle aimait à la voir entre les mains de son destinataire, à suivre le regard de celui-ci, la lisant et la relisant.

— Et alors il saura tout et croira de nouveau en moi.

Elle comptait ensuite les jours qui lui restaient à attendre pour recevoir une réponse ; elle attendait ce moment de joie qui, une fois arrivé, ne viendrait pas trop tard, non, car elle lui ferait oublier toutes les douleurs passées.

Ainsi rêvait-elle par une chaude matinée d'été, debout sur le seuil de sa porte, contemplant, mais sans arrêter ses regards, la nature devant elle, quand tout à coup son cœur tressaillit violemment, puis cessa pour une minute de battre: elle venait d'apercevoir une figure solitaire s'acheminer lentement à travers le marais dans la direction de sa demeure. C'était le facteur qui apportait les lettres de la grande poste aux villages environnants et entre autres à Rathlinn. Un pressentiment soudain s'empara de son âme et l'avertit que la nouvelle attendue avec tânt d'impatience arrivait enfin. — Sera-t-elle bonne ou mauvaise, consolante ou terrible ? Elle n'eut pas la force d'aller à la rencontre du facteur ; elle resta immobile comme le marbre, les yeux fixes, le visage défait.

— Une belle matinée, miss Roche. Beni soit Dieu !

— Bien belle, oui, Jerry.

Et elle tendit la main sans remarquer le regard étonné que lui jeta le facteur. La lettre avait été écrite par une main étrangère, et quand avec une émotion toujours croissante elle en brisa le cachet, sa propre lettre adressés à Hugh s'échappa, et sur l'enveloppe de celle-ci était écrit en lettres rouges ce mot : *Mort.* — Oui, pauvre Ursie, les choses pouvaient arriver trop tard.

Il avait succombé dans une de ces nombreuses et sanglantes escarmouches dirigées contre les naturels. — Mort qui semblait plus triste que si le jeune héros avait terminé sa carrière sur les champs de l'Alma ou d'Inkermann ; ainsi du moins pensait son père. Ursie sentait seulement qu'il n'était plus et qu'il n'avait jamais connu la vérité.

— Il la connaît maintenant. — Et elle essayait de se consoler avec cette pensée; mais son cœur était brisé à tout jamais. Tout était fini ! Par le courrier suivant arrivèrent les détails ; et le pauvre squire lut avec une certaine fierté, mais avec des larmes dans la voix, les récits de l'intrépidité et du talent militaire de son fils. Pour Ursie arriva aussi un dernier souvenir : un petit livre ancien et usé, — *le Jardin de l'âme*, — que le Père O'Hara avait donné à Ursie au moment de sa première communion et que Hugh avait demandé avec instance comme souvenir, quand il était parti pour le collége. Il y avait entre les feuilles quelques petites fleurs séchées qu'Ursie savait avoir été cueillies au val des Fées dans des temps bien éloignés, et

aussi une petite boucle de cheveux bruns soigneusement enveloppée dans un morceau de papier jauni; sur le papier était inscrite en écriture de collégien une date qui lui rappelait qu'il y avait juste douze ans que Hugh la lui avait coupée sur la tête. Ce petit livre avait été trouvé sur lui quand il était tombé. — Il l'avait donc aimée jusqu'à la fin...; mais il n'avait jamais su la vérité...

. . . .

Tout près de la chapelle de Rathlinn se trouve un petit cottage occupé par un vieillard plus cassé par la maladie que par les années; il est paralysé et presque en enfance. Il ne quitte qu'à grand'peine son énorme fauteuil pour se rendre sur le banc en dehors de la porte, où il écoute à moitié endormi le bourdonnement des abeilles. Il fait ces quelques pas appuyé sur le bras de sa fille, à qui il essaye de murmurer quelques mots qu'elle seule peut comprendre. Elle le soigne avec une patience qui ne se dément jamais; le travail de son aiguille suffit à leur entretien, car maintenant chacun s'empresse d'employer ou plutôt de servir Ursie Roche. C'est une grave et triste femme de trente-cinq ans, et quelques cheveux blancs se mêlent déjà dans les tresses de ses cheveux bruns. Clare Fitz-Gérald est morte entre ses bras, comme sa mère avant elle, et parmi tous les souvenirs chers qui se pressent dans l'esprit d'Ursie, aucun ne lui est plus doux que ces derniers mots que lui adressa Clare, quelques heures avant le moment où elle lui ferma les yeux pour jamais : « Nous allons bientôt parler de vous, chérie, nos mères, et Hugh, et moi. »

Le squire arrêtait toujours son cheval quand il passait devant le cottage pour dire un mot d'affection à son ancienne amie. Mais le vieux squire s'affaiblit de plus en plus et ses visites deviennent plus rares. Une apparition brillante vient souvent égayer cette demeure. Coralie est une belle jeune fille de dix-sept ans, qui commence déjà à secouer les chaînes de la chambre d'étude; et de grandes espérances sont fondées par sa mère sur ses grâces et sa beauté pour le moment de son entrée dans le monde. Par bonheur, Cora a conservé sa délicieuse nature. Aucune flatterie n'a d'influence sur elle; ses caprices mêmes ont du charme : elle est si douce, si enjouée, si généreuse ! Le brillant petit oiseau brésilien est toujours le bienvenu dans le cottage d'Ursie. Elles sont grandes amies, malgré le contraste de leur nature, et ne sont jamais fatiguées l'une de l'autre. On s'en souvient, Cora avait été la petite chérie de Hugh.

. . . .

Pauvre Ursie ! Ses devoirs étaient fidèlement accomplis; mais leur régularité, leur monotonie ne devait pas remplir son cœur. Elle se soumettait avec résignation aux desseins de la Providence sur elle; mais son âme s'effrayait de ce désert aride dans lequel sa vie se passait, et son cœur était fati-

gué du poids de sa pénible existence. Souvent, bien souvent, elle soupirait avec une ardeur extrême vers ces plaines sauvages de la Nouvelle-Zélande, pour partager cette tombe solitaire où reposait celui qui mourut sans avoir jamais su la vérité. Où Ursie devait-elle donc trouver les compensations à ce bonheur dont elle n'avait pas joui ici-bas? En ceci : qu'elle reconnaissait sans hésiter que la seule soumission à la volonté divine et non le bonheur est le but unique de notre vie, et dans la certitude où elle était que les desseins de Dieu avaient suivi leurs cours dans l'existence triste et sombre qui avait été la sienne. Elle s'appuyait sur le Cœur sacré de Jésus et se reposait dans cet amour immuable et infini en attendant l'heure de la délivrance. — Tout nuage a sa doublure d'argent; et elle sentait, la pauvre et lasse Ursie, que le repos de la tombe devait être bien doux; mais surtout elle voyait au delà ce lever glorieux de la Résurrection où les morts revivent, où les perdus sont retrouvés. Nous la laissons donc attendant le jour de Dieu; et, à moins que le bonheur terrestre ne soit préférable à la perfection spirituelle et le repos temporaire une chose plus noble que la victoire éternelle, une telle vie ne doit pas être sans espoir.

A. MARBER.

MŒURS

ET

PRATIQUES DES DÉMONS

ET DES ESPRITS VISITEURS

Décidément le spiritisme joue de malheur. Ils semble que les esprits commencent à s'effrayer de voir que leur *incognito* séculaire est trahi si souvent, et cela d'une manière si compromettante. Après la malheureuse déconvenue des frères Davenport, voici un certain M. Sathern criant à la duperie, dans une lettre que personne n'a vue, adressée à *l'éditeur d'un journal écossais* que personne ne connaît.

Ne jugeons donc ni M. Sathern ni sa lettre, et, jusqu'à plus ample information, tenons l'entrefilet qui contient l'historiette pour un de ces nombreux canards dont se défraye la curiosité publique.

Les réclamations contre l'existence et les manifestations du monde diabolique ne datent pas d'hier. Le dix-septième siècle lut avec étonnement les érudits sophismes du Frison Bekker. La génération suivante accueillit avec plus de faveur déjà les lourdes plaisanteries de Vandale mises à la portée du monde élégant par Fontenelle.

Notre siècle enfin a cru trouver dans la magie du passé une source de poésie. Le diable n'est plus que la principale personnalité de la partie légendaire du Christianisme. Pour les démonologues modernes de l'école de Walter Scott, le moyen âge est l'ère des mythes et l'histoire de ces temps *de barbarie et d'ignorance* appartient à la fable, tout comme la guerre de Troie avec toutes ses merveilles.

Que de travaux, depuis le commencement de ce siècle, sur les légendes, chrétiennes et autres! Je laisse de côté les études de Creuzer, de A. Maury, de Salverte et de tant d'autres appartenant au camp de nos adversaires. Dans les rangs même du Catholicisme, nous ren-

controns une foule d'auteurs qui relèguent dans le domaine des mythes, ou, pour parler leur langage, parmi les légendes, tout à fait historique touchant de loin ou de près au miracle ou aux communications avec le règne des esprits. Depuis une quinzaine d'années, l'opinion à ce sujet s'est considérablement modifiée. Les révélations, *les faits et gestes* de MM. Dupotet, Cahagnet, Eliphas, Levy, etc., ont fait réfléchir ceux qui s'occupent sérieusement et de bonne foi de la question du magnétisme: tandis que les mandements de plusieurs évêques de France ont éveillé de justes inquiétudes. A l'heure qu'il est, la démonologie catholique constitue une véritable branche de la littérature religieuse. Les livres combattant le spiritisme ne sont pas nombreux encore, il est vrai. Mais nous devons tenir compte des difficultés que rencontrent les vaillants athlètes de la foi, dans leurs combats contre l'erreur.

Au seizième et au dix-septième siècles, les Delrio, les Thyrée, les Bodin, les Delancre, puisaient leurs renseignements dans les dossiers des tribunaux, soit ecclésiastiques, soit laïques; ils s'adressaient à une société non encore envahie par le scepticisme.

Aujourd'hui le chrétien qui veut combattre la magie, doit commencer par établir l'existence des mauvais esprits : il doit pouvoir dire : j'ai vu, j'ai entendu ; et encore n'est-il pas sûr de ne pas s'attirer le ridicule ou le dédain.

Comment! s'écrie-t-on, vous parlez d'esprits malins, de magie, de protiques surhumaines? d'où vient alors que, durant deux siècles à peu près, le diable a été complétement oublié? Plus de magie, plus de possessions! Les deux siècles précédant le nôtre n'ont-ils pas fait justice de ces superstitions surannées?

L'objection est spécieuse; elle a même du vrai.

Pendant le quinzième, le seizième et une partie du dix-huitième siècles, la croyance au diable et à la magie était corrélative avec la foi aux vérités chrétiennes; elle en était même une partie intégrante.

L'esprit du mensonge voulant ruiner la foi chrétienne par le rationalisme, pervertir l'intelligence par l'absurde, désśécher le cœur en niant toute poésie, surtout cette touchante poésie des relations avec le ciel et le monde angélique, l'esprit du mensonge, disons-nous, crut de son intérêt de s'effacer pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'il put reparaître *incognito*, se nommant *fluide*, *mundane force*, *âme universelle*, *esprit*, *nature*; tous ces noms lui conviennent, pourvu qu'on ne le nomme ni *diable* ni *Satan*.

Voilà pourquoi la tâche des démonologues modernes est si *ardue.* Il ne s'agit plus, ni de sorciers, ni de sorcières ; il n'est plus question de sabbat clandestin, ni de procédures, ni d'investigations judiciaires : les sorciers sont des *élégants,* des professeurs, des savants ; les sorcières, des dames appartenant la plupart à la bonne société : la magie et la nécromancie se pratiquent comme des récréations innocentes.

Et c'est à une société pareille qu'il faut faire entendre le tonnerre de la parole de Dieu, l'anathème lancé contre ceux qui *demandent aux morts la connaissance de l'avenir* (1).

Les réflexions qui précèdent nous sont inspirées par la lecture d'un livre extrêmement remarquable.

Sous le titre piquant de *Mœurs et pratiques des démons et des esprits visiteurs du spiritisme ancien et moderne*, M. le Chevalier Gougenot des Mousseaux nous donne un véritable traité dogmatique sur les démons (2). C'est une nouvelle édition totalement refondue d'un ouvrage qui, dès son apparition, a joui du plus grand succès.

M. des Mousseaux semble s'être voué à la tâche de combattre la magie, de ruiner autant que possible l'empire du démon. D'abord adepte fervent du magnétisme, ses yeux se sont déssillés de bonne heure; et, dans l'intérêt, de la société il s'est mis à étudier toutes les questions se rattachant aux sciences occultes.

A une prudence toute chrétienne, l'auteur joint une science profonde, une érudition immense. Il a tout lu : chez lui il y a à glaner de plus d'une espèce de science. L'ethonographie, par exemple, lui est familière; et ce n'est pas peu de chose pour quelqu'un qui doit nous donnner le dernier mot de la mythologie, le sens caché du symbolisme ancien et moderne. Nous avons reconnu le profond penseur dans la remarque qu'il fait, que la magie est la morale pratique, la conséquence rigoureuse du panthéisme, de ce panthéisme dualiste enseigné par les Brahmanes, les Égyptiens, les Hiérophantes d'Éleusis ressuscité par Spinosa et Cornelius Agrippa, et, de nos jours, par Proudhon, Dupotet, et la *Critique moderne.*

Tout le polythéisme était fondé sur une véritable sorcellerie. Les antiques traditions en font foi : et c'est peut-être là le sens caché de la fable de Prométhée : l'usurpation par *l'homme* de la science et du pouvoir angéliques; la prostitution de la nature sous l'empire du démon.

(1) *Deutéron.*, XVIII.
(2) Un volume chez Henri Plon : 6 fr.

Dans le système ancien, les dieux n'étaient pas d'une autre nature que l'homme; ils lui étaient supérieurs seulement en science et en puissance.

Aussi chercherait-on en vain dans le vieux paganisme l'adoration telle que l'homme la conçoit en consultant les besoins de sa nature intelligente et aimante.

L'adoration est un acte du cœur et de l'esprit. L'homme, persuadé qu'il est produit par la même cause qui créa l'univers, reconnaît avec amour sa dépendance et rend hommage de tout ce qu'il est, et de tout ce qu'il possède à l'Être infini, qu'il reconnaît comme sa fin dernière. Dès lors, il est évident que l'homme ne saurait adorer véritablement qu'un seul être, parce que l'adoration implique un entier dévouement de l'esprit et du cœur.

L'homme peut se trouver dans la dépendance de l'homme. Il peut reconnaître son autorité, bien que relative. Il peut lui adresser des prières, des supplications; mais, par sa partie intelligente, par ses facultés les plus intimes, les plus essentielles, il demeure indépendant de tout être qui n'est ni sa cause, ni sa fin dernière. Et, quand même il donne son cœur, ses affections à la créature, la raison si elle n'est pas paralysée par l'absurde, est toujours là pour le condamner. La vrai adoration ne saurait donc se trouver dans le polythéisme.

Le culte Brahmanique nous offre de cette vérité une preuve frappante. Dans la religion des Hindous, les dieux sont en quelque sorte subordonnés à l'homme. C'est le Brahmane qui les nourrit, qui leur accorde *l'Amrita* en faisant des libations du *Soma*. Les sacrifices et les libàtions venant à cesser, les dieux tombent dans l'extrême indigence. Le Brahmane peut, par ses austérités, supplanter Indra, le dieu du ciel, et devenir Indra à son tour ; c'est pourquoi les dieux sont intéressés à ne pas laisser parvenir l'homme à une vertu trop sublime. L'homme n'est pas même inférieur à Brahma, le dieu neutre et impersonnel, puisqu'il est Brahm individualisé. Ainsi, dans ce système l'homme est véritablement le chef de l'Univers, le point culminant de la création, la perfection absolue des manifestations de Brahm ou de l'âme universelle. La prière, le sacrifice, la contemplation, la pénitence, ne sont que des moyens de se dégager de la matière, et de rendre indépendante la portion de l'âme universelle appelée intelligence humaine.

Le phénomène que nous venons de décrire se retrouve dans tous les cultes idolâtriques. Toute philosophie méconnaissant le vrai Dieu

aboutit à ce panthéisme, si elle ne va se perdre dans l'absurde.

Or, en observant la marche toujours ascendante du spiritisme, en comparant les révélations des esprits aux doctrines du paganisme, nous comprenons comment de pareilles doctrines aient pu s'établir partout avec une certaine uniformité. Puis, analysant tous ces systèmes, on démêle à travers les mille détails du culte adressé aux démons, le grand mobile de l'erreur, l'anthropolâtrie, le culte de soi-même. Le spiritisme c'est le polythéisme ressuscité; M. Des Mousseaux le prouve avec la dernière évidence.

Il s'occupe d'abord des traditions antiques.

Prouver qu'il existe des esprits qui se mettent en rapport avec l'homme, démontrer que les dieux du paganisme n'étaient que de pareils esprits, serait à l'heure qu'il est peu de chose. Ce sont là des vérités hautement avouées par les maîtres du magnétisme transcendental et des coryphées du spiritisme. Il nous faut aller plus loin ; et au lieu d'appeler ces esprits *démons*, il faut avoir le courage de les nommer *diables*, de parler au dix-neuvième siècle le langage de nos pères au moyen âge.

C'est ce que fait notre auteur. Portant le flambeau de ses recherches jusque dans les sombres profondeurs de l'antiquité il trouve par la tradition sacrée et profane l'existence et la malice de Satan.

M. des Mousseaux ne recule devant aucune question ; toute objection le trouve préparé. Rien de plus admirable pourtant que sa prudence dans ses réponses aux difficultés. Dans l'examen d'une question ardue, vous le voyez sondant, préparant le terrain; puis, avançant avec la plus grande circonspection, appelant à son aide la Théologie et l'érudition profane, les données certaines des sciences naturelles et les lumières du bon sens.

Dès le début de son ouvrage, après les notions élémentaires, il se pose un problème important. — Les esprits qui nous apparaissent sont-ils des âmes humaines? — L'âme apparaît-elle en réalité, ou bien est-elle représentée et par qui? — Voici en quels termes l'auteur résume la doctrine la plus suivie.

«Au sens de la grande majorité des théologiens, dit-il (1), les âmes des bienheureux, les âmes du purgatoire et celles des damnés revêtent quelquefois des formes sensibles pour nous apparaître, et nous pouvons les voir, si plutôt, et selon l'opinion commune des théolo-

(1) *Mœurs et pratiques*, etc., p. 65. L'auteur cite en cet endroit la théologie de Schram. Paris, 1848; p. 210 à 216.

giens, ces âmes ne sont point effectivement représentées par *leurs anges* bons ou mauvais. »

L'auteur adopte la seconde supposition; et nous devons avouer qu'elle est la plus généralement suivie. Nous trouvons ensuite quelques règles judicieuses sur le discernement des esprits. De là il passe à l'objet principal de son livre et décrit dans le plus grand détail, s'appuyant sur une foule de témoignages et de faits, les mœurs et pratiques des démons.

Les possessions et les obsessions, l'infestation de certains lieux sont des faits souvent indépendants de la volonté et de l'industrie humaines. L'auteur en les expliquant ne fait que commenter le Rituel romain. Cependant il démontre, par des témoignages et des faits avérés, que « parmi les différents genres de possessions, quelques-unes doivent être envisagées comme provenant du fait exprès de la volonté de l'homme formulée par un pacte, ou comme le résultat de l'abandon qu'il fait de sa personne à la fougue de ses passions (1). »

Au fait des obsessions se rattache la question des *incubes*. Cette matière délicate, l'auteur la traite en maître et, hâtons-nous de le dire, en théologien. Dans un précédent ouvrage (2) M. des Mousseaux nous donne un traité des incubes, qui, quant aux développements, ne laisse rien à désirer. Dans son argumentation contre ceux qui nient, il suit pas à pas les Pères de l'Église, surtout saint Augustin, les décisions pontificales et les historiens ecclésiastiques ; puis il étaie le tout de faits pris dans la vie contemporaine, faits qui bravent les insultes de la critique superficielle.

Dans le livre que nous examinons, l'auteur devait se prescrire des bornes. Dans ce traité complet de démonologie, il lui était impossible d'admettre les développements que dans ses autres ouvrages il accorde aux questions spéciales. Celle des incubes n'y est traitée que sommairement. Mais tous les arguments y sont, et la démonstration proprement dite du fait ne laisse rien à désirer.

L'objet capital de M. Des Mousseaux, c'est de flétrir les évocations, la nécromancie ; c'est de prouver qu'il y a crime dans ce qu'on appelle communications spirites, commerce avec les esprits, révélations d'outre-tombe; c'est de démontrer enfin que les esprits, les âmes évoquées, ne sont que des démons.

(1) P. 125.
(2) *Les Hauts Phénomènes de la Magie.* Paris, H. Plon.

Là-dessus l'auteur entre dans un luxe de détails et de faits qui rend l'analyse impossible.

Mais il ne se contente pas du rôle de simple rapporteur; c'est un théologien qui discute, un philosophe qui examine, un témoin qui raconte.

Théologien catholique, il cite la magie moderne à la barre des pères de l'Église, des grands docteurs, des savants conscencieux de tous les âges : Il la flétrit au nom de la parole de Dieu. Il prouve que c'est elle, malgré sa polyonymie, qui se trouve stigmatisée dans les Saintes-Écritures. Toute question théologique se résolvant dans un point de morale pratique, l'auteur décrit longuement les malices, les ruses des diables, l'effet de *l'imprégnation satanique* de certains objets appelés par lui *sacrement du diable.* De là il passe comme par une transition naturelle au magnétisme.

C'est ici que nous voyons l'auteur, armé de toutes pièces pour la défense de la vérité, descendre dans la lice avec les savants qui, admettant le surnaturel *en fait*, le nient en principe. Mais laissons M. Des Mousseaux lui-même exposer ce système incroyable.

« La nouvelle école d'incrédulité religieuse se ravise pour le moment, et ne dit plus à ces phénomènes : Evanouissez-vous, visions décevantes : arrière! vous êtes un jeu de l'imagination, vous n'êtes que néant!

« Non! elle se retourne, fait volte-face, et s'écrie à leur aspect : Ah! nous avons fait fausse route! Nous avons refusé de vous accueillir, parce que l'humaine imbécillité vous donnait pour générateurs des esprits, des intelligences différentes de celle de l'homme, des forces étrangères à celles de la nature. Mais aujourd'hui que votre origine nous est révélée par une observation générale et consciencieuse, nous voulons être les plus empressés à saluer votre existence. Oui, nous vous reconnaissons; vous êtes à nous, ô phénomènes du Merveilleux; vous êtes le produit de notre domaine et le fruit même de nos entrailles; l'homme et la nature vous engendrent! Tout vient, tout sort, tout procède de nous. Rien n'est néant, si ce n'est ces esprits, anges et démons, que les religions ou les superstitions vous donnaient pour générateurs et pour causes. . . . .

« Le plan de campagne de l'incrédulité *vaincue par les faits*, c'est donc celui-ci : Reconnaître l'*existence* et la *persistance* des phénomènes que nous *appelons* surnaturels. L'évidence le veut et l'y condamne. Il faut donc tout aussitôt construire à ces phénomènes une

explication, au risque de les torturer et de les dénaturer; et l'opération se réduit d'abord à supprimer *tout être* intermédiaire, *toute action* placée entre l'intelligence humaine et celle de Dieu. Or, la logique fait bientôt aboutir ce soulèvement maladif de la raison à nier Dieu lui-même au profit de l'orgueil humain. C'est là ce que nous saisirons plus tard. Il ne reste plus alors sur cette table rase qu'un seul Dieu : c'est l'homme lui-même, *c'est le tout complet de l'humanité*. La *religion* renaissante des esprits appelée à renverser toute religion, si ce n'est le catholicisme, devra donc s'abîmer elle aussi dans son triomphe. Elle aboutira doucement à ce point final, et cette dernière évolution sera le chef-d'œuvre de son auteur. En un mot, l'esprit de malice et de ténèbres, le grand chasseur des âmes fera bientôt nier Dieu, les anges et les démons, au profit de la nature matérielle, de la matière quintessenciée, entraînant de la sorte le genre humain dans le gouffre où l'éternité des tortures est celle de son règne (1). »

Tous ces prétendus agents prônés par les naturalistes, *fluide odile*, *fluide magnétique*, *mundane force* et autres, l'auteur les passe successivement en revue; il prouve que ces noms ne sont que des déguisements. C'est en philosophe initié aux sciences naturelles qu'il examine les systèmes modernes, les rapprochant des faits dans le passé et dans le présent. Souvent il les pulvérise sous l'absurdité des conséquences. N'est-il pas irrésistible lorsque, ayant raconté un fait d'exorcisme, il s'écrie : Une des propriétés *physiques* du fluide odile, s'il est l'auteur de semblables faits, ainsi que va le soutenir toute une école où se rencontrent d'illustres savants, ce serait donc ici et dans une multitude de circonstances, de s'évaporer devant les exorcismes de l'Église romaine! *Risum teneatis*, *amici* (2) !

Les conclusions de l'auteur sont pratiques, et cela devait être. Son langage est constamment celui d'un catholique convaincu, croyant de toutes les forces de son âme, et ne rougissant point de sa foi. Tous les chapitres de son livre contiennent des avertissements à l'adresse des *imprudents*. Il rappelle les terribles menaces prononcées par le Tout-Puissant contre les *Nécromancéiens*.

« Au simple point de vue du Christianisme et du bon sens, dit-il, on ne peut se dissimuler que les tables devineresses, si bien rangées

(1) *Ibid.*, p. 314 et sqq.
(2) P. 300, note.

par Tertullien entre les organes de la magie (1), ou que l'évocation des morts, qui forme le fond de l'épidémie spirite, ne soient d'une parfaite identité avec la double abomination foudroyée dans le *Deutéronome*. Je ne saurais donc hésiter un instant à répéter le texte antique et sacré :

« Qu'il ne se trouve parmi vous personne... qui consulte les devins..., qui use de maléfices, de sortiléges et d'enchantements..., ou qui interroge les morts pour apprendre d'eux la vérité : car le Seigneur a en abomination toutes ces choses, et il exterminera tous ces peuples, à cause de ces sortes de crimes (2). »

Puis, jetant un coup-d'œil respecteux dans le sombre avenir, l'auteur se demande si *l'invasion satanique* qu'il combat n'est pas la préparation du règne de *l'homme de péché* dont l'avénement *sera accompagné de signes et de prodiges* (3). « Bientôt, dit-il, le temps va multiplier le nombre et l'éclat des prestiges spirites, dont il rendra le torrent irrésistible, ainsi que l'ont proclamé nos saintes Écritures. Et quel sera le résultat probable de cette immense et redoutable opération ? »

Suivent quelques extraits d'une lettre de Mgr Doney et de la *Civiltà Cattolica*, exposant « avec une ampleur suffisante l'opinion, toute formée déjà dans les régions savantes du catholicisme, sur l'approche et les signes des temps qui sont en voie de nous amener l'Antechrist (4). »

Le livre que nons venons d'examiner réunit des qualités qui le recommandent à toutes les classes de lecteurs : on y trouve la science, l'érudition, l'agrément. M. Des Mousseanx a le rare mérite de semer des fleurs là où l'on ne s'attend qu'à des ronces. Dans les questions les plus épineuses, on le suit avec intérêt, avec plaisir : l'attrait de la curiosité vous entraîne ; vous marchez de surprise en surprise. Rien ne fatigue dans cette lecture si variée : vous passez d'une érudite dissertation à une anecdote ; une vive polémique vous amène à un fait datant d'hier, raconté avec cette verve, cette désinvolture, qui caractérisent l'écrivain supérieur.

Les livres de M. Des Mousseaux, par leur objet et leur but, se recommandent surtout à l'attention des prêtres et des pères de

(1) *Apologét.*, XXII, XXIII. Ter quem et capræ et mensæ divinare consueverunt. (*Note de l'auteur.*)

(2) *Deutéron.*, XVIII, 10-11. — *Lévit.*, XIX, 26, 31. — XX, 6. *Mœurs*, etc., 360.

(3) II, *Thessal.*, II, 9.

(4) *Mœurs*, etc., 387.

famille. Ceux qui par vocation, par devoir d'état, s'occupent de la société et de l'individu, ne devraient point ignorer le vrai caractère des faits si graves qui, depuis quelques années, se passent au milieu de nous.

A l'heure qu'il est, il ne s'agit plus de scepticisme.

En présence de tant d'énergiques affirmations de la part d'autorités si respectables, il serait imprudent, pour ne rien dire de plus, de se refuser à l'examen de faits et de questions ayant une portée si directe sur la société et sur la conscience individuelle.

Rappelons-nous que, par une corrélation nécessaire, ceux qui nient la personnalité divine de Jésus-Christ, nient en même temps la personnalité *satanique* du démon. Et « si le Christ descendit d'en haut et s'incarna dans le sein d'une vierge, ce fut « pour détruire « les œuvres du démon (1). »

Ah! que notre auteur a bien raison lorsqu'il s'écrie dans l'amertume de la douleur : « S'abstenir de nous faire connaître à fond ce *diable*, cet esprit de ruines, ce chef du spiritisme antique, dont le premier acte de l'homme fut de se faire du présent, *du corps* de la brute, *un médium parlant;* nous taire sa puissance sur les corps et sur la matière, *aussi bien que sur les âmes*, et ses actes visibles non moins que ses actes invisibles ; couvrir d'une ombre épaisse ses habitudes d'apparitions hypocritement angéliques et saintes, ou brutalement infernales ; n'accueillir qu'avec le dédain du silence ou les ironies du sourire son pouvoir direct ou celui qu'il exerce par ses suppôts, c'est-à-dire par *les hommes* ou par *les objets* auxquels, *à l'imitation* de Dieu, dont Tertullien l'appelle le singe, il prête et communique sa vertu ; craindre de nous inculquer dès l'enfance et jusqu'à l'âge adulte de notre foi ces vérités de tous les siècles, non moins immuables que l'Église; nous sevrer sur ce point du pur allaitement de la science divine, et surtout au moment où l'Église spirite (2), héritière du terrain préparé par le magnétisme, répand autour de nous en semence épaisse ses volées de prestiges, n'est-ce donc point nous dérober à la fois et la faiblesse, et la force, et la vue de l'ennemi? n'est-ce point nous laisser ignorer ou douter s'il a puissance sur nos personnes et si vraiment il existe, cet ennemi? n'est-ce point nous

(1) I *Joan*, III, 8.

(2) *Spirite* est la traduction française littérale du mot à racine grecque *démoniaque*. (*Note de l'auteur.*)

livrer à ses coups, désarmés et privés de la lumière qui permet, en le reconnaissant, de le repousser et de le vaincre? »

Lorsque nous voudrons une bonne fois revenir aux créances simples et naïves de nos pères, nous comprendrons la véritable mission de la science. Les préjugés tomberont autour de nous comme des barrières qui nous masquaient la vue; et, au lieu d'accueillir avec le sourire du dédain les travaux de ces écrivains consciencieux, hommes de la Providence, qui nous avertissent à l'heure du péril, nous seconderons leurs efforts et nous nous dévouerons avec eux à la défense de la vérité et de l'Église.

Sir SERVAIS DIRKS,
de l'Ordre de Saint-François.

DE CHOSES ET D'AUTRES

I

Parler de choses et d'autres lorsqu'une seule chose absorbe l'attention publique et que celle-là vous est précisément interdite, c'est besogne malaisée. Toutes les feuilles et revues littéraires éprouvent depuis un mois cette difficulté, toutes en souffrent visiblement; quelques-unes essayent, non pas de tourner l'obstacle, — ce serait jouer trop gros jeu, — mais de tromper le lecteur en se promenant autour de la question. Elles décrivent. un peu au hasard, les contrées où vont se livrer les batailles; elles donnent des détails plus ou moins exacts sur les généraux des différentes armées; elles parlent de la forme des casques et de la couleur des drapeaux; elles montrent les mères, les sœurs et les fiancées suivant d'un dernier regard les jeunes soldats. Bref, ne pouvant traiter la question en elle-même, elles font du pittoresque. Nous l'avouerons : le pittoresque et la légèreté qu'il comporte nous paraissent ici déplacés et déplaisants. Quand de si graves intérêts sont en cause, quand tant de sang va couler, si l'on ne peut aborder le fond des choses, il faut savoir se taire absolument : c'est le parti que nous prenons. Que d'autres fassent de la fantaisie et de l'*humour* à propos de la guerre, nous, — n'en pouvant écrire l'histoire, — nous n'en dirons rien.

II

M. Pierre Clément, continuant ses solides études sur les hommes d'État et les administrateurs du dix-septième siècle, vient de commencer la publication, dans le *Moniteur,* d'une série d'articles intitulés : *Colbert et l'administration provinciale, de* 1661 *à* 1683. Le début promet un travail instructif, assez intéressant, calme, un peu lourd, dans les habitudes de l'auteur.

S'il suffisait de rapporter un certain nombre de faits peu ou mal connus et non sans importance quoique secondaire, si c'était là écrire l'histoire, M. Pierre Clément, chercheur patient et organisé, serait certainement un des premiers historiens de ce temps-ci. Mais l'histoire n'est pas toute dans les faits, et, de plus, les faits n'ont de valeur historique qu'à la condition d'être rigoureusement contrôlés et de former un ensemble où les différentes tendances d'une époque se font équilibre en se contredisant. Il nous semble que M. Clément méconnaît cette loi. Ainsi le travail qui l'occupe à présent

tend beaucoup plus à mettre en relief les fautes ou les vices des deux premiers ordres de l'État qu'à montrer l'ensemble et le fruit de leur action dans les provinces. D'autre part, il accorde aux rapports des agents de Colbert une autorité trop absolue. Ces maîtres des requêtes que le vigilant ministre envoyait dans les provinces pour lui faire des rapports sur la situation des généralités, prenaient toujours leurs renseignements un peu à la hâte et quelquefois à la légère. De tels travaux sont précieux quand ils donnent des faits précis, contrôlés, enregistrés ; mais, quand ils se tiennent dans les à peu près, les aperçus généraux, les *on dit*, les rumeurs, ils ne peuvent être acceptés qu'avec beaucoup de réserves. Ce ne sont guère, en somme, que des rapports de police. L'historien doit y chercher des renseignements, mais il se trompe s'il y croit trouver l'histoire.

Il suffit, d'ailleurs, de jeter les yeux sur les instructions données aux agents de Colbert pour comprendre que la plupart d'entre eux durent remplir assez mal leur mandat. Leur enquête devait, en effet, exposer l'état de choses « au point de vue religieux, militaire, judiciaire et financier. » Et il ne s'agissait pas d'un exposé sommaire ; il fallait entrer dans toutes sortes de détails sur les institutions et sur les hommes. Le ministre voulait qu'on lui fît connaître le caractère, la réputation, les mœurs de toute personne pouvant, par suite de sa situation dans la province ou de ses fonctions, exercer une influence quelconque. L'enquête devait être particulièrement minutieuse au sujet du clergé. Les *missi dominici* de Colbert devaient lui dire quel était le caractère de l'évêque, de quelle réputation il jouissait, à quelle somme s'élevait son revenu, quels rapports il entretenait avec son chapitre, quelle influence il serait capable d'exercer dans les temps difficiles, etc., etc. Des questions qui révélaient peu de bienveillance étaient posées au sujet des abbayes d'hommes et de femmes et de toutes les institutions religieuses. Que de choses fausses et méchantes durent recueillir et enregistrer les maîtres des requêtes chargés de cette besogne !

Sur d'autres points, Colbert prescrivait des recherches qui ne pouvaient aboutir à aucun résultat solide : par exemple, un maître des requêtes, de passage dans une province, était-il en mesure de remplir d'une façon sérieuse et pratique cette partie du programme :

« Il est nécessaire d'examiner avec grand soin de quelle humeur et de quel esprit sont les peuples de chacune province, de chacun pays et de chaque ville ; s'ils sont portés à la guerre, à l'agriculture ou à la marchandise et manufacture ; de quelle qualité est le terroir ; si les habitants sont laborieux, et s'ils s'appliquent non-seulement à bien cultiver, mais même à bien connaître ce à quoi leurs terres sont propres, et s'ils entendent la bonne économie... »

Que l'on songe aux difficultés qu'offraient alors les communications et aux diversités de toutes sortes qui marquaient encore chaque province, et l'on

reconnaîtra qu'aucune réponse valable ne pouvait être faite à la plupart de ces questions.

M. Clément n'a pas seulement le tort d'accepter trop complétement les dépositions des maîtres des requêtes en tournée d'inspection ; il est, en outre, trop disposé à voir dans un fait particulier la preuve d'un désordre général. Ainsi, pour établir que la justice était mal administrée et que le personnel judiciaire à tous les rangs pullulait d'officiers qui abusaient de leur charge, il rapporte que, dans le Poitou, « le bourreau lui-même avait, pour de l'argent, facilité l'évasion d'un condamné à mort. » Franchement, cela nous paraît ne rien prouver, ni contre la justice ni contre les juges; on aurait même tort d'en tirer une conclusion générale contre le personnel des bourreaux d'il y a deux siècles. De semblables incidents peuvent animer le récit à titre d'anecdotes; ils n'ont aucune valeur historique.

Du reste, M. Pierre Clément travaille plutôt à rassembler des documents qu'à écrire l'histoire. Les faits qu'il met en lumière pourraient même donner des idées très-fausses sur les choses du temps, si on les acceptait sans les rapprocher d'autres faits se rapportant aux mêmes intérêts et ayant un caractère différent. Par exemple, il constate que les agents de Colbert faisaient la chasse aux faux nobles. « Quant aux faux nobles, dit M. Clément, leurs titres furent, quelques années après, soumis à la révision d'une commission, qui condamna environ trois cents d'entre eux à des amendes s'élevant ensemble à 500,000 livres, pour la généralité de Poitiers seulement. »

Ces 500,000 livres représenteraient aujourd'hui quelque chose comme deux millions de francs. La répression, en dehors de l'humiliation qui atteignait les condamnés, forcés de s'appeler Gros-Jean comme devant, était donc sévère. On pourrait en conclure que le gouvernement de Louis XIV protégeait la noblesse et veillait au maintien de sa dignité. Tout au contraire, la noblesse française a reçu alors de très-rudes atteintes.

On admet généralement que le régime établi à Versailles, et toutes les exigences du maître, et tous ses caprices, et le reste, portèrent atteinte aux grandes familles et affaiblirent la noblesse de cour ; mais on dit volontiers que la noblesse de province, celle qui restait dans ses terres, ne fut pas entamée. C'est une grosse erreur. D'abord on ne pouvait diminuer et avilir les grandes familles sans porter atteinte au corps entier; ensuite le Roi donna si facilement des titres de noblesse, que l'institution perdit beaucoup de sa considération et de sa force. Quand nous disons que Louis XIV *donna* beaucoup de lettres de noblesse, nous employons un euphémisme; la vérité est qu'il les vendit. Ainsi, après les premiers désastres qui vidèrent le Trésor ou l'Épargne, on put acquérir la noblesse en payant les impôts par anticipation. Un mémoire, couronné il y a quatre ou cinq ans par l'une de nos académies de province, a prouvé que l'on avait très-largement usé de cette facilité dans quelques généralités du midi. Il y a lieu de croire, du reste,

que cet expédient financier fut employé partout. N'était-ce pas tuer la noblesse que d'y faire entrer par fournées des gens dont tout le mérite était de payer à l'avance deux ou trois ans d'impôts? Il fut encore plus facile alors d'acquérir le droit de se donner légalement des armoiries. Il n'en coûtait que trente ou quarante francs. Les armoiries n'ont jamais constitué, il est vrai, une preuve de noblesse; mais que de gens ne savent plus cela aujourd'hui, et sont convaincus, en voyant des armes sur des parchemins ou sur un cadre vieux de deux siècles, qu'ils ont sous les yeux le témoignage d'une origine nobiliaire!

En somme, qu'il conférât la noblesse ou qu'il punît ceux qui l'avaient usurpée, le gouvernement de Louis XIV songeait surtout à la question financière. Il subordonnait cette institution fondamentale à des calculs de fiscalité; par conséquent, il l'abaissait et en préparait la ruine.

Nous comptons revenir un jour avec quelques développements sur ce sujet, trop lourd pour une chronique. Seulement nous nous permettrons aujourd'hui d'indiquer les procédés du grand Roi aux jurisconsultes qui voudraient mettre fin à l'usurpation des titres et signes nobiliaires. Au lieu de former des projets et d'émettre des idées de nature à troubler les pauvres sires coupables de ce méfait, ne pourrait-on pas utiliser leur faiblesse? Pour notre compte, nous proposerions volontiers, au nom de la philanthropie et du progrès, de lever sur eux une contribution qui serait employée en œuvres de bienfaisance : par exemple, à la fondation et à l'entretien d'un hospice destiné aux infirmités intellectuelles que fait naître la vanité et que développe la sottise.

III

La langue française périt avec beaucoup d'autres choses; elle périt, moralement et matériellement, par le mépris, puis, par l'ignorance des principes et par les annexions. Quelques « écrivains » de temps en temps le proclament et généralement le prouvent autrement qu'ils ne croient. Montreurs de pailles et fournisseurs de poutres! Un médecin qui s'escrime dans l'*Evénement* et qui intitule ses articles : *Causeries du Docteur*, vient de jouer une petite scène et de donner matière à un petit dialogue où il a dit pour son compte et où il a fait dire quelques énormités des plus instructives sur ce triste sujet. Il s'était mis en tête de répondre à M. Sainte-Beuve, et il l'a bien repris; mais, en même temps, il s'est fait très-justement reprendre par un chevalier du critique-académicien-sénateur, et ce chevalier sans peur ne s'est pas trouvé lui-même sans reproche. Cela s'est un peu échauffé, et les deux adversaires ont posé les armes, étonnés et assez interdits de voir avec quelle facilité ils s'écharpaient réciproquement.

Un maître, qui a suivi cette lutte avec quelque intérêt, en parlait hier devant moi dans des termes, avec des idées et des vues, que je vais affaiblir

en les reproduisant; j'espère néanmoins qu'il en restera quelque chose.

— Dans le fait, disait-il, l'un et l'autre (le docteur et le chevalier de Sainte-Beuve) savent assez de grosse grammaire, ni l'un ni l'autre n'écrit en français. Ils sont empêtrés, ils sont lourds, ils n'ont pas le sentiment de la langue. Qu'ils se consolent : rien n'est moins commun. Ce sentiment n'est pas compatible avec le caractère d'une époque démocratique : on ne peut parler français dans une ville où il y a deux assemblées délibérantes, cent théâtres et cafés chantants, mille libraires, cinq cents journaux et une Société de gens de lettres.

Si l'on voulait faire une liste des écrivains aujourd'hui vivants qui ont le sentiment du français, il faudrait beaucoup de largeur pour compléter la douzaine, et l'Académie ne donnerait pas tout. N'en trouvât-on que six, le critique-sénateur en est incontestablement. Le « docteur » (médecin) qui vient de l'éplucher en convient, mais il ne sait pas pourquoi. Car enfin, la chose est sûre : M. Sainte-Beuve, dans un discours funèbre de soixante lignes, s'est permis des *pataquès* exorbitants. — *Pataquès* est du «docteur» — Le « docteur» en compte, je crois, cinquante. Il y en a davantage, et ces soixante lignes sont un *compendium* de toutes les incorrections. En outre, le discours est absolument vide de pensée et entièrement tissé de lieux communs très-misérables; ce que le « docteur» fait remarquer çà et là, un peu défaillant dans la bonne volonté de tout voir. Et néanmoins ce discours, avec toutes ses incorrections et tous ses lieux communs, est français, et non pas la critique du docteur. Il est français par le mouvement, par l'allure, par le choix des mots. Cela va de travers, dans un négligé qui touche au désordre, sans cesser d'être prétentieux, péché d'habitude de l'auteur. N'importe, tout est de bonne maison. Autrefois, au Théâtre-Français, il n'y avait qu'un acteur qui sût jouer l'ivresse et l'homme de qualité. A présent il n'y en a plus. Il est certain que le critique-académicien a bronché fortement, mais en homme de qualité, tandis que deux ou trois faux pas du docteur révèlent des jambes absolument incapables de porter le vin. Il y a un endroit où il reprend le sénateur de n'avoir pas dit *quittassions!* et il appelle ses lieux communs des *rengaines!!* Ce sont des hoquets que M. Sainte-Beuve ne laisserait jamais échapper, même dans un rapport de pétitions.

Il parut au commencement de ce siècle un Anglais qui s'était pris d'un amour effréné pour le *Petit Carême* de Massillon. Il le trouvait si beau, si beau, qu'il y voulut faire des corrections, pour le rendre absolument parfait. Il écrivit un volume, où il propose et explique ses retouches. C'était un baronnet qui se nommait Crost; il n'était pas sans connaissances ni sans moyens. Nodier faisait assez cas de lui. Presque toutes les corrections qu'il propose sont justes grammaticalement. Seulement, elles écrasent la fleur de bien dire, l'arôme de pur français que l'orateur a su répandre dans

cet ouvrage, d'ailleurs trop vanté. Partout où il touche, d'une belle phrase harmonieuse, élégante, parfois jaillissante, il fait une platitude. Voilà ce que le «docteur» ferait de ses malades, s'il lui était permis de donner ses soins à la langue française. Ce n'est pas tout de saigner et de purger. Louons cependant le docteur, puisqu'enfin il a de la grammaire. Hélas! que Vadius et Trissotin étaient gens de mérite en leur métier!

Quiconque *sait lire* reconnaîtra la justesse de ces observations et devra en conclure, par malheur, que la décadence de la langue française ne peut être arrêtée. Ainsi, la *Revue des Deux-Mondes* et le *Petit Journal* sont assurés des plus brillantes destinées.

IV

Nous ne devons pas louer ici les trois articles que M. Lasserre a consacrés au dernier livre de M. Renan, *les Apôtres*; mais nous pouvons au moins annoncer que ces articles si concluants et si vivants forment aujourd'hui un élégant volume in-18 de près de deux cents pages (1). M. Lasserre a revu son travail avec soin, avec amour, et, sans y faire aucun changement notable, lui a donné un tour plus achevé.

Nous annoncerons en même temps une autre étude très-remarquable sur ce même mauvais livre. Elle a pour auteur M. l'abbé Freppel et est intitulée: *Examen critique des Apôtres de M. Renan* (2). C'est une œuvre savante, vive et ferme. M. l'abbé Freppel ne connaît pas seulement à fond les questions que prétend traiter M. Renan; il sait aussi les sources où ce membre de l'Institut puise sa science frelatée, et il montre avec beaucoup de verve et d'esprit le plagiaire dans le blasphémateur.

Voici les titres des divers chapitres ou divisions de l'écrit de M. l'abbé Freppel: — *Observations générales.* — *L'Autorité des Actes des Apôtres.* — *La Résurrection de Jésus-Christ.* — *Le miracle de la Pentecôte.* — *L'Église de Jérusalem.* — *La Conversion de saint Paul.* — *L'établissement du Christianisme.*

Cette œuvre nouvelle du savant professeur d'éloquence sacrée ne fait pas moins d'honneur à son talent d'écrivain et de polémiste, à sa science et à son courage, que l'*Examen critique de la Vie de Jésus.* Selon l'expression de la Bruyère, elle est faite *de main d'ouvrier;* et, de plus, on y sent partout le cœur du prêtre entièrement dévoué à l'Église.

EUGÈNE VEUILLOT.

(1) *Le Treizième Apôtre, suivi du Retour de l'île d'Elbe, raconté d'après la méthode de M. Renan.* Un vol. in-18 — Prix: 1 fr. — V. Palmé, éditeur.

(2) In-8° de 137 pages. — Prix: 2 fr. — Chez M. Victor Palmé, 25, rue de Grenelle Saint-Germain.

BULLETIN LITTÉRAIRE

L'EUCHARISTIE, avec une Introduction sur les Mystères, par Mgr Landriot, Évêque de la Rochelle et Saintes. Un beau volume in-12, de xi-498 pages. — Victor Palmé, éditeur de toutes les *Œuvres* de Mgr Landriot; 25, rue de Grenelle.

La réputation de Mgr Landriot comme théologien profond, orateur éloquent, est depuis longtemps établie. Dans ce qu'on appelle assez ordinairement le monde savant, elle n'est pas moins répandue et acceptée comme naturaliste éminent, et ses travaux sur les terrains si intéressants des environs d'Autun l'avaient placé à la tête des géologues contemporains. Mais depuis que la Providence l'a appelé au gouvernement d'un important diocèse, il s'est entièrement dévoué au troupeau que Dieu lui a confié; et, pour que l'édification qu'il répand si abondamment autour de lui puisse profiter plus au loin, il consent à livrer à l'impression les magnifiques Conférences qu'il a prêchées avec tant de succès à ses diocésains, ou les observations si judicieuses qu'avec tant de sagacité il a recueillies sur les travers et sur les maladies morales de notre époque. Nous ne parlerons pas ici de tous ses ouvrages, si connus, si bien appréciés du public. Cependant, avant d'en venir à celui que nous annonçons aujourd'hui, nous demanderons la permission de dire quelques mots bien succincts sur les deux beaux volumes intitulés : *Le Christ de la Tradition*, dont ces Conférences nouvelles sont en quelque sorte une suite nécessaire. Depuis longtemps, même dans les prédications, le grand nom du Sauveur des hommes n'apparaissait que mêlé à des controverses qui ne pouvaient que l'amoindrir en le laissant regarder comme discutable. Mgr Landriot a eu l'heureuse pensée de relever le piédestal sublime où l'avait placé la tradition des premiers siècles de l'Eglise. En l'élevant à cette hauteur, en le montrant sous les aspects dans lesquels l'avaient envisagé les Pères de l'Eglise, il a fait mieux qu'une controverse : car, en nous le faisant voir si majestueusement grand, il a rendu toute attaque et par conséquent toute controverse impossibles.

Mais il restait encore à nous le présenter dans le plus grand des bienfaits dont il a doté l'humanité, ce sublime mystère par lequel Notre-Seigneur nous a élevés en quelque sorte jusqu'à lui, l'*Eucharistie*. C'est ce que Mgr Landriot a admirablement accompli dans le volume dont nous avons à entretenir nos lecteurs. L'illustre Prélat a compris la nécessité, avant d'aborder son sujet, de parler des mystères en général, et, en nous exposant combien nous étions partout entourés de mystères, de nous

prouver toute l'absurdité de ces prétendus esprits forts qui, dans la religion, ne veulent croire que ce qu'ils comprennent. Nul ne pouvait traiter cet admirable sujet aussi bien que Mgr Landriot. Savant et naturaliste éminent, nul ne pouvait mieux montrer tout ce que la nature et les sciences positives elles-mêmes renferment d'insondables mystères, que nous ne pourrions nous refuser à croire sans tomber dans l'absurde; qu'il y a même des mystères relatifs aux divers degrés de l'intelligence. S'il y a tant de mystères dans les choses matérielles, combien, à plus forte raison, devons-nous en trouver dans les choses surnaturelles et dans la religion? Mais s'il y a bien des points fort au-dessus de la faible portée de notre raison, nous ne pouvons donner une meilleure preuve de raison que de les croire sans les comprendre.

L'éloquent Prélat aborde ensuite l'étonnant mystère de l'Eucharistie. Il n'en dissimule point les obscurités, les impénétrables difficultés, et il commence par établir, de la manière la plus positive, quelle est la croyance de l'Eglise. Les témoignages des Saints Pères, ceux des Pontifes et des Conciles sont tous unanimes, et la clarté du texte des Evangiles est telle, que l'orgueilleux Luther lui-même, après une lutte acharnée, s'est vu forcé de convenir qu'il était impossible de ne pas donner à ces textes le sens que leur ont constamment attribué les catholiques de tous les temps, de tous les pays. Après une telle déclaration, il établit de la manière la plus claire et la plus forte que toutes ces obscurités tiennent surtout à la faiblesse de notre intelligence. Savons-nous seulement ce que c'est que la substance? Nous ne connaissons celle de nos corps que corrompue et dégradée par le mal, mais dans cet état même elle est un mystère pour nous. Nous la comprenons donc encore moins dans l'état glorieux auquel nous devons aspirer et auquel nous parviendrons par l'Eucharistie, qui, suivant les belles paroles d'Albert le Grand, nous permet de nous identifier presque avec la nature divine, par *cette espèce de transsubstantiation qu'opère en nous la nourriture céleste :* parole que reprend encore, d'une manière plus formelle, le célèbre Cardinal Cusa (*l'Eucharistie*, page 397, 398). Si nous devons nous humilier devant l'impénétrable grandeur de ce mystère, de combien d'amour et de reconnaissance doivent se remplir nos cœurs devant cet incomparable chef-d'œuvre de l'amour divin!

Nous avons voulu dire quel était l'admirable sujet que s'était proposé Mgr Landriot, mais nous n'avons même pas pensé à en donner une idée. Tout est si substantiel dans ces belles Conférences, qu'il ne serait pas possible d'en présenter une analyse. Nous ne pouvons qu'engager nos lecteurs à les lire dans leur entier. La puissante dialectique, la logique serrée de l'auteur ne laisseront aucun doute subsister au fond des cœurs, et la clarté, la magnificence du langage, donnent partout à son œuvre le charme le plus saisissant. Marquis DE ROYS.

BOSSUET. — *Conseils de piété,* avec une préface de M. Alfred NETTEMENT. — Chez V. Palmé, 25, rue de Grenelle-Saint-Germain. Un volume in-16.

Ce petit livre est un bijou spirituel en même temps qu'un petit chef-

d'œuvre de typographie. Souvent on est embarrassé pour les cadeaux de première communion et pour les catéchismes de persévérance. Aucun livre ne peut être donné avec autant d'avantage que celui-ci. Mgr Dupanloup l'a recommandé dans ses deux volumes qui viennent de paraître sur l'éducation, Mgr de Poitiers a adressé à l'auteur un lettre comme ce grand Évêque en sait écrire.

Mgr l'Archevêque de Paris, Mgr de Bourges, Mgr Plantier et d'autres illustres Prélats l'ont approuvé et recommandé.

Tous les journaux religieux, toutes les les Revues ont salué son apparition; et, chose remarquable, il n'a été soumis à aucune critique. Ainsi le *Journal des Débats*, du 19 mai, s'exprime en ces termes, par la voix autorisée de M. Saint-Marc Girardin, de l'Académie française :

« Une personne d'une piété sincère et grave a extrait pour elle-même des œuvres de Bossuet, à mesure qu'elle les lisait, les maximes et les pensées qui pouvaient l'édifier et l'instruire. En relisant ces extraits, elle a pensé qu'ils pourraient être utiles à d'autres qu'à elle même, et elle les a fait imprimer dans cette intention, sous le titre de *Conseils de piété.*

« J'ai lu avec beaucoup de profit ce petit livre, qui est excellent et dans lequel l'auteur, par une pieuse discrétion, s'est interdit de mettre une seule ligne qui ne fût pas de Bossuet.

« C'est une heureuse idée de prendre les livres de piété de notre temps dans nos grands docteurs chrétiens du dix-septième siècle. Ils ont une abondance et une simplicité de doctrine qui élève les âmes et qui nourrit les esprits. C'est dans ce sentiment que mon ami M. de Sacy a publié sa *Bibliothèque chrétienne*, si goûtée et si estimée par toutes les familles pieuses et graves. Les *Conseils de piété* méritent de s'ajouter au recueil de M. de Sacy. Les personnes mêmes qui, sans être encore pieuses, liront ces extraits de Bossuet, seront ravies et voudront sans doute recourir aux ouvrages originaux : service nouveau rendu aux lecteurs par l'auteur des *Conseils de piété.* Quelle force de pensée, quelle pénétration de sentiment dans ces lettres de direction adressées par Bossuet à des personnes du monde ou à de simples religieuses! quelle grandeur instinctive d'expressions! comme il connaît l'âme humaine et comme il en sonde tous les plis! A force d'admirer l'orateur, nous avons presque oublié le moraliste dans Bossuet. Bossuet, comme tous nos grands écrivains du dix-septième siècle, est un profond moraliste. Je ne dis pas que le dix-septième siècle soit le temps où l'homme s'est le mieux conduit; mais c'est le temps où il s'est le mieux connu et a voulu le mieux se connaître. Voyez, par exemple, dans les *Conseils de piété*, ce passage de Bossuet : « Nous ne pouvons « souffrir le faux, ni le travers de tant d'esprits. Considérons le nôtre ; nous « nous trouverons gâtés dans le principe. Nous ne cherchons ni la raison, « ni le vrai en rien; mais, après que nous avons choisi quelque chose par « notre humeur, ou plutôt que nous nous y sommes laissé entraîner, nous « trouvons des raisons pour appuyer notre choix. Nous voulons nous per« suader que nous faisons par modération ce que nous faisons par paresse. « Nous appelons souvent retenue ce qui, en effet, est timidité, ou courage « ce qui est orgueil et présomption, ou prudence et circonspection ce qui

« n'est qu'une basse complaisance. Enfin nous ne songeons point à avoir « véritablement une vertu, mais à faire paraître aux autres que nous l'a- « vons ou à nous le persuader à nous-mêmes. Lequel est le pis des deux ? « Je ne sais; car les autres sont encore plus difficiles à contenter que nous- « mêmes, et nous n'allons guère avant quand il n'y a que nous à tromper. »

« Que d'admirables citations j'aurais à faire, si je me laissais aller au plaisir de montrer la profondeur ou la grandeur de la pensée égalée par la beauté de l'expression ! C'est là le charme et l'utilité des *Conseils de piété*. Dans ce petit livre, ce qui édifie l'âme élève en même temps l'esprit.»

« SAINT-MARC GIRARDIN. »

ANALECTA JURIS PONTIFICII. Revue canonique, liturgique et théologique, publiée à Rome en langue française. 72e et 73e livr. ; 133 pag. in-f°. — Victor Palmé, 1866. 16 francs par an.

Nous sommes en retard avec les *Analecta*, que déjà bien des fois nous avons recommandés avec une prédilection toute particulière, comme la meilleure Revue que puissent lire et étudier les ecclésiastiques. Cette Revue se répand de plus en plus à mesure qu'elle est mieux connue, et nous en sommes heureux : les bonnes et sérieuses études ecclésiastiques ne peuvent qu'y gagner. La majeure partie de la 72e livraison est consacrée à l'examen des priviléges du clergé. Nous avons déjà parlé de cette étude, commencée dans les livraisons précédentes. Les droits et les devoirs du clergé y sont indiqués et discutés. Les questions les plus saillantes sont dans le présent n°, celles qui suivent : Peut-on interdire le commerce aux ecclésiastiques sous peine d'excommunication *ipso facto ?* — Suit l'indication de quelques obligations que l'on ne peut pas imposer au clergé. — La question des clercs qui quittent leur diocèse sans la permission de l'Ordinaire est traitée en détail et on y rapporte toutes les décisions de la Congrégation des Évêques et des Réguliers. —Sur les irrégularités qui empêchent d'être reçu dans les rangs du clergé, nous trouvons quelques décisions inédites et inconnues ; elles ont trait à la naissance illégitime en particulier et à d'autres empêchements. Les priviléges du clergé ont un supplément ; dans ce supplément on parle de l'obligation de porter la soutane longue, — de la liberté qu'ont les ecclésiastiques séculiers d'entrer dans les Congrégations religieuses sans permission de l'Ordinaire. Vers la fin de la 72e livraison, nous avons quatorze pages consacrées à redire les vertus du vénérable Ange Del Pas. Nous tâcherons de faire entrer le détail de ces vertus et l'histoire de la vie du V. Ange Del Pas dans *les petits Bollandistes*, actuellement en cours de publication (1). Dans les *Mélanges* qui terminent la livraison il est question, entre autres choses, d'une édition nouvelle du *Rituel romain* édité à Rome et dans laquelle se trouve toute une partie qu'on ne rencontre pas dans les rituels anciens. Nous nous proposons de publier bientôt un article sur ce Rituel ; nous désirons attirer l'attention sur lui, le recommander au clergé

(1) 15 vol. gr. in-8° sur papier vergé. — 3 vol. en vente chez Victor Palmé, rue de Grenelle-Saint-Germain, 25.

et montrer, à cause des additions, de combien ce Rituel est préférable aux anciens (1).

La 73e livraison nous donne un traité complet de l'autel privilégié; beaucoup apprendront là des choses qu'ils ignorent complétement, que cependant il est, pour certaines parties, absolument nécessaire de savoir. Ce traité embrasse la presque totalité de la livraison, et, après l'avoir étudié; on conclura pratiquement avec l'auteur « que nous sommes, par la bienveillance paternelle du Saint-Siége, en possession d'un vrai trésor spirituel, et qu'avec la facilité qui nous est donnée constamment d'en faire usage, nous montrerions une négligence inexcusable si nous délaissions un moyen si efficace et si propre à soulager les âmes du Purgatoire, puisque, par la vertu du saint Sacrifice, la surabondance des mérites de Jésus-Christ, de la Vierge et des Saints, leur est appliquée dans la mesure que la justice de Dieu trouve convenable. » On comprend combien, sous le rapport des sérieuses études théologiques, liturgiques et canoniques, les *Analecta* l'emportent sur les revues ecclésiastiques ordinaires. Ils offrent sur chaque matière qu'ils traitent des études complètes, et ils sont à la source de tous les documents qu'on ne peut se procurer qu'à la condition de demeurer à Rome, comme les auteurs des *Analecta*.

A. VAILLANT.

LES ÉVANGÉLISTES UNIS, TRADUITS ET COMMENTÉS, par Mgr André Mastaï Ferretti. Deux beaux volumes in-8, traduction de M. l'abbé de Leseleuc, docteur en théologie. — Lecoffre, 1866.

Nous voudrions voir le livre de Mgr Mastaï dans toutes les mains : c'est une œuvre originale, d'un grand mérite, à la portée de tout le monde, et dont la lecture produira un bien réel au point de vue de la science et de la morale. On admire le savoir profond et l'érudition de l'auteur en même temps que sa piété solide et sa sainteté. Dans la concordance entière du texte des quatre Évangélistes, Mgr Mastaï a trouvé le secret de ne pas laisser un mot de côté et de ne pas ajouter un mot. L'exactitude et le discernement sont tels que si les renvois indiqués à la marge n'en avertissaient, on ne croirait pas avoir sous les yeux quatre auteurs différents, mais un seul. Le commentaire, appuyé sur l'accord unanime des Pères, est plein d'une saine doctrine et d'instructions morales non moins remarquables. Les difficultés de différente nature qu'offre le texte sacré sont discutées et résolues avec tant de précision, de brièveté et de clarté, que la vérité, rigoureusement démontrée aux lecteurs érudits, est, chose remarquable, mise à la portée des intelligences les plus ordinaires. L'auteur possède admirablement la doctrine de saint Thomas et sait en tirer un grand parti. En somme, il est difficile de trouver une concorde évangélique plus exacte, mieux raisonnée, plus courte et plus claire.

Les esprits abusés qui voudront se donner la peine de lire le livre de Mgr Mastaï y trouveront la lumière; les chrétiens, un préservatif contre les dangers qui menacent leurs mœurs et leur foi. Ceux qui désirent connaître la

(1) Ce Rituel se trouve chez M. Victor Palmé, rue de Grenelle-Saint-Germain, 25.

saine doctrine de l'Eglise auront, avec l'interprétation exacte, le sens vrai de l'Evangile, le champ de la saine érudition et de la science catholique dans toute son ampleur et sa vérité. Le clergé, les communautés, les familles chrétiennes et les personnes du monde trouveront dans les *Evangélistes unis* une nourriture savoureuse et substantielle pour leur esprit et leur cœur. L'œuvre du Cardinal Mastaï leur sera un guide assuré dans la voie du ciel; ils y puiseront un ardent amour pour les vérités révélées, un enseignement parfait des vertus surnaturelles, dont la vie éternelle est la récompense. Cet ouvrage sera utile aussi aux prédicateurs, qui trouveront dans sa lecture la matière d'un enseignement pieux et solide. Deux tables générales, faites avec soin, augmentent l'utilité du livre dont nous parlons : la première est une table des évangiles de l'année, d'après le Missel romain; tous les évangiles des messes du temps y sont compris et indiqués par leurs premières et leurs dernières paroles. On y trouve également les messes des communs, les messes votives, les messes de *Requiem*, les propres des saints et les principales fêtes de l'année avec leurs vigiles. L'ouvrage se termine par une table alphabétique, analytique et détaillée, des matières contenues dans l'ouvrage.

LES GUISES, LES VALOIS ET PHILIPPE IV, par Joseph de CROZE. Deux volumes in-8. — Amyot, 1866.

Cet ouvrage est une bonne étude historique, puisée aux sources mêmes et appuyée sur la correspondance inédite des princes qui ont joué un rôle si important dans les cinquante dernières années du seizième siècle. Nous ne prétendons pas sanctionner absolument, par cet éloge, tous les jugements de M. de Croze; mais nous sommes heureux de constater qu'il avait à rapporter de très-graves événements, dont on se plaît souvent à faire retomber tout l'odieux sur l'Eglise catholique, qui n'y fut pour rien, et que l'auteur des *Guises* n'a pas donné dans ce déplorable et mensonger travers. Nous l'en félicitons bien sincèrement. Il aurait pu être encore plus explicite sans mentir à l'histoire; mais, aux yeux d'une certaine école, il fallait un certain courage et un grand amour de la vérité pour être ce qu'il a été. Laissons l'auteur lui-même exposer ce qu'il a fait et donner pour ainsi dire le résumé de son travail. On verra que, s'il n'est pas dégagé de toute prévention, il mérite cependant d'être entendu.

« Sur ce vaste théâtre, où de grands acteurs apparurent pour combattre et périr, un personnage domine la scène : c'est Philippe II, dont le rôle d'agitation religieuse a été, surtout en France, marqué par les péripéties les plus violentes. Il eut pour instruments les princes de la maison de Lorraine, et, plus particulièrement, le duc Henri de Guise et le duc de Mayenne. Ces deux princes résumèrent en eux les idées, les sentiments, les ambitions de cette époque. Mêlés tous les deux, avec un si vif éclat, aux tragiques événements d'une histoire pleine de sang, pensionnaires tous les deux de l'étranger, tribuns populaires et hommes de guerre civile, humbles courtisans des ambassadeurs de l'Espagne, les Mendozo et les Feria, conspirant avec eux contre les maisons de Valois et de Bourbon; les Guises, actifs, courageux, entreprenants, devenus en France, par l'en-

traînement religieux des masses, les chefs du grand parti catholique dans la seconde moitié du seizième siècle, furent, pendant un temps, presque rois de France, et, depuis les barricades de 1588, rois de Paris. Mais ils s'aveuglèrent trop facilement sur l'avilissement de Henri III, l'hérésie du roi de Navarre, les forces de la Ligue, l'importance du mouvement municipal des villes liguées, et ils s'engagèrent trop vite et trop complétement dans une alliance étrangère qui les compromit et les entrava. Aucun d'eux n'atteignit le but vers lequel on supposa que marchaient les princes de cette ambitieuse maison. Les deux plus illustres tombèrent sur cette route périlleuse en martyrs de leur foi ou en victimes de leur audace.

« Le dernier de cette virile race s'éteignit à cinquante ans, après avoir dépensé, dans des agitations stériles et des projets de conquête du royaume de Naples, cette sève de force et de résolution qui avait fait la grandeur de sa famille ; il s'éteignit en laissant un fils unique qui mourut à cinq ans.

« Il m'a paru curieux et instructif tout à la fois de raconter, d'après des documents inédits, et de retracer, avec les correspondances des acteurs eux-mêmes, les destinées de la maison de Lorraine, associées aux desseins politiques du successeur de Charles-Quint. Avec leur aide, Philippe II excita en France une vaste et puissante insurrection, s'appuyant sur la bourgeoisie, vaincue de nouveau à cette époque par la royauté, et sur la multitude, dont les excès souillèrent et ensanglantèrent la cause catholique.

« J'espère que ce récit, où les principaux acteurs du drame se retrouvent, les uns, comme les Guises, avec leur âme ardente, leur ambition inquiète, leurs projets aventureux, leurs sentiments superbes et vaillants ; les autres, comme Catherine de Médicis et Henri III, avec leur esprit, leur adresse, leur perfidie, leurs embarras, et, le plus grand de tous, Philippe II, avec ses lenteurs, ses indécisions, ses défiances, ses promesses, ses dissimulations, ne paraîtra ni dénué d'intérêt ni inutile à l'histoire. »

Le Propriétaire-Gérant : V. PALMÉ.

PARIS. — E. DE SOYE, IMPRIMEUR, 2, PLACE DU PANTHÉON.

SUR QUELQUES INCONNUES

On parle souvent des comptes que les gens célèbres devront rendre à l'histoire, mais l'histoire elle-même à qui donc rendra-t-elle ses comptes?

Les procès des illustres peuvent être révisés par la postérité et le sont à chaque instant. Les justices de l'histoire comparaissent tour à tour devant nous pour être jugées, et le dix-neuvième siècle a déjà cassé beaucoup d'arrêts iniques. Mais les inconnus, comment fera la justice pour les atteindre? L'érudition lui prête son secours, et pendant que beaucoup de noms autrefois fameux tombent da nsl'oubli, quelques autres montent de l'oubli et prennent leur place au soleil.

Ceux qui ne connaissent pas M. Louis Veuillot ne voient en lui qu'un polémiste. Ceux qui le connaissent savent qu'il a interrogé les souvenirs des filles de Saint-François-de-Sales et le remercient de nous avoir dit ce qu'il a entendu en écoutant. Il a fait retentir dans la rue les échos du monastère.

La mère Madeleine-Françoise de Chaugy a écrit l'histoire des premières religieuses de la Visitation. Les gens instruits ignorent complétement ce détail. Il est vrai qu'ils savent par cœur Horace, ce qui est une consolation à la fois bien douce et bien forte. Que pourrait-on craindre dans la vie, quand on a *reçu une bonne éducation*, quand on a eu de nombreux professeurs? Quel danger peut courir un jeune homme qui a lu les bons auteurs, les grands modèles?..... Quoi qu'il arrive, il se souvient toujours de l'*Énéide*; il pourrait au besoin réciter la mort de Laocoon, et il est difficile, avec de pareilles armes, de n'être pas vainqueur dans le combat de la vie. Comment voulez-vous que les circonstances les plus difficiles puissent embarrasser un homme qui a connu en détail la conjuration de Catilina et qui a expliqué les odes d'Horace? Cependant on joint à la connaissance d'Horace celle de Boileau, et il serait tout à fait honteux à un homme bien vêtu de ne pas avoir lu l'*Avare* de Molière. Vous vous souvenez peut-être de cette scène où l'Avare, Harpagon, si je ne me

trompe, s'arrête lui-même par le bras, croyant arrêter son voleur. Avouons qu'un homme serait déshonoré, fût-il honnête, du reste, s'il n'était pas versé dans ces connaissances à la fois profondes et sublimes. Vers la même époque, où les grands hommes du dix-septième siècle se pâmaient devant Harpagon, se disposant à laisser aux siècles à venir leur admiration pour héritage, vers la même époque Madeleine-Françoise de Chaugy écrivait :

« Tout l'exercice du Verbe éternel dans le sein de son Père est de s'écouter dire et prononcer par la bouche de son Père, de recevoir son essence et ses perfections, et, par un glorieux retour, de lui rapporter tout ce qu'il a reçu de lui, comme l'image à son exemplaire, et l'émanation à son origine, et d'être enfin tout attentif et tout attention en l'admiration de ses grandeurs infinies. Celui qui nous a ordonné d'être parfaits comme son Père céleste, veut bien aussi que nous tâchions d'aspirer à ses propres perfections; il choisit des âmes pour honorer cette vie toute respectueuse et relative qu'il a dans le sein de son Père d'une manière si pure, et pour être parfaitement attentives sur la considération de ses grandeurs et de ses mystères, et si uniquement occupées à l'écouter, qu'elles deviennent en cette occupation ses fidèles images. Son amour éternel s'est complu de faire part de cette science divine à cette sienne servante qui semble n'avoir été qu'une pure attention en Dieu (1). »

Ainsi parlait Madeleine-Françoise de Chaugy, racontant la vie de Jeanne-Charlotte de Bréchard.

Ce que j'admire singulièrement dans les lignes que je viens de citer, c'est que je suis certain qu'elles sont vraies. Ce magnifique éloge, par le style dont il est fait, s'impose comme une vérité. Il est juste nécessairement, puisqu'il a été écrit de ce ton-là. Quelle différence entre l'accent de Madeleine-Françoise parlant de ses filles et l'accent d'un panégyriste faisant une oraison funèbre ! L'oraison funèbre parle devant les hommes, Madeleine-Françoise parle devant Dieu. Elle parle en priant, elle continue l'histoire qu'elle raconte. Elle parle avec la sagesse naïve de l'expérience vraie, et on la voit semblable à celles dont elle parle.

(1) *Vie des premières Religieuses de la Visitation de Sainte-Marie*, d'après la révérende Mère Madeleine-Françoise de Chaugy, supérieure du premier monastère de l'Ordre, par M. Louis Veuillot. 2e édition, 2 vol. in-18, Prix : 6 fr. (Paris, Victor Palmé, libraire éditeur, rue de Grenelle-Saint-Germain, 25.)

Quand elle fait l'éloge de ses filles, elle se déclare leur mère sans y penser, et se livre elle-même, sans se regarder, à l'admiration qu'elle ne sollicite pas. On dirait qu'elle ne voit pas, entre elle-même et ses enfants, la parenté que son livre nous révèle, et elle prend place parmi ces admirables âmes, sans voir la place qu'elle prend. Quand elle nous montre Jeanne-Charlotte; qui a été, dit la narratrice, *une pure attention en Dieu*, je vois celle qui parle sous les mêmes traits. Pour raconter ainsi, il faut ressembler.

Ecoutez ceci :

« Une autre fois, passant devant une image du sacré Nom de Jésus, elle eût cru que son cœur se fût ouvert pour l'engloutir et le renfermer, et il arriva depuis, qu'encore que toute sa vie elle conservât une profonde révérence pour le culte des saintes images, elle ressentait néanmoins une représentation de Dieu tout autre que les figures ne peuvent rendre à l'œil et à l'esprit humain ; ce qui donne à croire qu'elle avait reçu quelques apparences infuses et intelligibles, indépendantes des sens et de la nature de ces pures images que Dieu communique aux divins esprits. »

Et maintenant voici quelques lignes sur Péronne-Marie de Chatel :

« Son entendement demeura sans discours, occupé en Dieu, et tous ses sens intérieurs dans un si profond silence qu'il ne se faisait aucun bruit ; la seule intelligence, qui est la fine pointe et l'étincelle de l'âme, resta seule, attentive en Dieu, comme Madeleine aux pieds de son maître, écoutant sa parole en quiétude. Dieu avait banni de son cœur tous les égarements et divertissements d'esprit, qui sont ces petits renardeaux qui démolissent les vignes, et ces mouches mordantes qui corrompent la précieuse confection de l'oraison. Son âme fut élevée au sommet de la montagne ; et là, comme Moïse, étant entrée dans une nuit obscure et brûlante, elle connut la présence de son bien-aimé par les goûts et sentiments affectueux qu'il répandait dans son cœur, et qui, par leur affluence, lui apprenaient que ce n'était que lui seul, toutes les créatures ensemble n'étant pas capables de lui faire savourer un si grand bien. »

L'admiration est un hommage ; mais l'oubli d'admirer est un autre hommage d'un genre plus élevé. Je crois qu'en lisant l'histoire intérieure de l'homme, faite par certaines âmes, on leur rend ce second hommage.

Quand Madeleine de Chaugy nous parle de la montagne sur le sommet de laquelle sa fille, Marie de Chatel, fut introduite comme

Moïse, dans la nuit obscure et brûlante ; s'il s'agissait de choses humaines, l'homme admirerait ; mais il s'agit de choses si divines que l'admiration recule comme une profane ou au moins comme une catéchumène qui n'ose pas aller trop près du sanctuaire. L'homme qui lit oublie d'admirer. La femme qui écrivait oubliait, soit de désirer l'admiration, soit de la craindre. Elle disait la chose comme la chose s'était passée. Étranglée par la petite piété des petits livres, elle eût certainemtnt craint de comparer sa fille à Moïse. Elle eût dit: quel orgueil? Ou peut-être elle eût dit : de quel orgueil on va m'accuser ? car la petite piété est convaincue que Dieu ne peut plus faire de grandes choses, que ses anciens efforts l'ont épuisé, et qu'il faut remonter dans une antiquité très-haute pour rencontrer sa gloire. Ou plutôt la petite piété, parce qu'elle s'attribue à elle-même les dons de Dieu, n'ose pas les supposer grands. Elle les fait à sa taille, parce qu'elle les regarde comme son œuvre, et rapportant à elle-même les faveurs divines, elles veut ces faveurs petites, afin qu'elles deviennent ressemblantes au vase qui les reçoit. Masquant son orgueil et sa froideur sous un air d'humilité, elle abaisse les choses divines pour les rendre vraisemblables.

Madeleine de Chaugy ne croit pas que, depuis Moïse, la montagne se soit abaissée, elle ne croit pas que la nuit soit moins obscure et moins brûlante qu'autrefois. Elle croit que le Dieu de ses filles est le même Dieu que le Dieu des patriarches. Elle ne croit pas que le petit souffle,qui obligea Élie à se couvrir la tête de son manteau, soit impossible désormais. L'habitude de tout rapporter à Dieu familiarise avec les plus magnifiques espérances ; car il n'y a pas de raison pour espérer peu, si c'est en lui qû'on espère. L'habitude de tout rapporter à soi donne à la petite piété la fausse modestie qui séduit les petites âmes, parce que la fausse piété, spéculant sur l'amour propre, décapite l'espérance pour la réduire à la taille de ses propres désirs et de ses propres moyens.

Le jour de l'Assomption, l'an 1623, voici ce qui arriva à Claude-Agnès Joli de la Roche :

« Elle était en récréation dans le jardin, s'entretenant avec ses filles des grâces que notre bon Père avait reçues de la sainte-Vierge. Soudain cette heureuse bergère, qui paissait son troupeau de l'herbe salutaire de ses devots entretiens, fut investie d'une odeur céleste, dont toute la communauté fut participante avec une suavité non pareille.

« Ne pouvant plus soutenir l'affluence des délices qui inondaient son cœur, elle se jeta dans la chambre des assemblées qui était tout proche, presque défaillante par la violence d'une syncope d'amour : elle s'appuya sur un siége, et son visage parut si éclairant, qu'à peine les sœurs qui l'avaient suivie pouvaient-elles la regarder, ni supporter une si éclatante lumière, cette beauté brillante croissant à même que l'odeur allait s'augmentant. Après l'obéissance qui se donne à midi, selon la règle de l'Institut, on tâcha de la conduire dans sa chambre pour y prendre un peu de repos. La céleste odeur y était si douce et si forte, que les Sœurs pensèrent toutes demeurer là, sans pouvoir faire autre chose que de jouir de cette suavité. »

Si le fait et le récit de ce fait n'étaient pas choses chrétiennes, ils seraient probablement connus et admirés généralement. Le Christianisme est le seul obstacle qui les enlève à la célébrité. La gloire les a soustraits à la réputation.

Il me semble que la simplicité de ce récit en met la beauté dans une évidence singulière.

Claude-Agnès fut investie d'une odeur céleste! Quelle magnificence se cache dans cette parole qui ne se regarde pas! comme cette odeur devient glorieuse, par ce qu'elle investit! l'investiture est toujours le signe d'une certaine souveraineté. Partout, dans l'Ecriture, la nudité représente la misère et la honte. Le manteau représente la gloire et la puissance. Le *Pallium laudis*, dont parle Isaïe, cache des profondeurs à la fois intimes et éclatantes. La gloire est de chanter la gloire de Dieu. C'est pourquoi le manteau de gloire est un *pallium* de louanges. Quand Élisée demanda à Élie son double esprit, le prophète répondit en jetant son manteau à son disciple.

Madeleine-Françoise ne pensait peut-être ni à Elie, ni à Isaïe, quand elle nous racontait l'odeur dont fut investie Claude-Agnès. Cependant sa parole, à force d'être simple, a rencontré la parole de la gloire : elle a considéré, sans le savoir, cette odeur comme un manteau. Elle nous donne, dans son récit, beaucoup d'enseignements, sans y penser. Pour cette odeur céleste, être douce et être forte, c'était la même chose. Quant aux Sœurs, elles ne pouvaient pas *faire* autre chose que de *jouir*. Cette dernière parole est sublime, et ne s'en doute pas. Ne croyez pas qu'autour de Claude-Agnès les sœurs fussent inactives. Que faisaient-elles ? Elles jouissaient.

Or la nature de cette jouissance l'élevait à la hauteur d'une activité dévorante, auprès de laquelle le travail eût ressemblé à de l'oi-

siveté! Le feu brûle et son activité est trop grande pour qu'il condescende à une autre occupation : les Sœurs jouissaient, et elles ne pouvaient, dans ce moment-là, descendre à une activité moindre.

Cependant l'obéissance s'était donnée à midi, selon l'ordre de l'Institut. L'ordre n'avait pas été troublé. L'amour faux, trouble l'ordre, l'amour vrai le respecte, le sauvegarde, le protége, et le décore! Quand il le change, il ne le trouble pas, et quand il n'est pas nécessaire de le changer, il le laisse tel qu'il est, et embelli, illuminé, transfiguré; mais régulier comme à l'ordinaire, et le visage éclairant n'a pas empêché l'obéissance de se donner à midi.

Marie-Denise de Martignat passa par une voie particulière et étrange. Ce fut un pont jeté entre ce monde et l'autre. Les âmes du purgatoire la prirent pour confidente de leurs peines. Elle fut leur amie, amie intrépide et dévouée, qui fit des prodigues en leur faveur. Une de ses plus merveilleuses et plus terribles faveurs fut accordée à un prince qui avait été tué en duel. Marie Denise sut que ce prince n'était pas damné, mais qu'il était en purgatoire, peut-être jusqu'au dernier jugement. Elle reçut l'inspiration de s'offrir en victime pour lui, et sa destinée terrestre perdit les proportions d'une destinée terrestre.

« Ma chère mère, disait-elle à sa Supérieure, je ne suis pas tant émue du lamentable état des souffrances où j'ai vu cette âme, comme suis arrêtée et occupée dans l'admiration du bienheureux moment de grâce qui a fait son salut. Je vois, disait-elle, cet instant bienheureux comme un écoulement de l'infinité, de la bonté, douceur et charité divine. L'action dans laquelle il est mort mériterait l'enfer; ce n'est pas son attention à Dieu qui lui a su attirer du ciel ce précieux moment de grâce, c'est un effet de la communion des saints, par la participation qu'il a eue aux prières que l'on a faites pour lui. La Toute-Puissance divine s'est amoureusement laissé fléchir par quelque bonne âme et a fait en ce coup au-dessus des lois ordinaires de sa sainte conduite. »

Elle ajoutait :

«Un million d'âmes se sont perdues dans l'occasion d'où ce prince a été rétiré du naufrage. Il n'a eu qu'un instant de vie en la libre possession de son esprit, pour coopérer au précieux moment de la grâce, qui lui a inspiré une vraie contrition, et qui lui a fait produire un acte de vraie pénitence finale. »

Il me semble qu'outre l'intérêt particulier qui s'attache à la vie

de Marie-Denise, un immense intérêt général appelle sur elle l'attention; il y a des morts dont on désespère, et dont il ne faut pas désespérer.

L'homme ne connaît ni les secrets de la miséricorde, ni les ressources immenses contenues dans certaines minutes, dans certaines secondes, ni les fécondités de la rosée invisible, ni les mystères de la communion des saints, ni la rapidité des ailes de la colombe, ni les inventions suprêmes du Seigneur.

« La grâce divine, disait Marie-Denise, est plus active que nous ne saurions concevoir : nous n'avons pas sitôt fait un clin d'œil, que Dieu a fait son coup dans une âme qui veut coopérer; le moment dans lequel l'âme fait l'acte de coopération à la grâce n'est pas de beaucoup plus long que celui dans lequel elle la reçoit, et en cela l'âme fait une admirable expérience qu'elle est créée à l'image et à la ressemblance de Dieu. »

Depuis ce moment, la vie de Marie-Denise fut une conversation terrible avec le prince pour qui elle s'était offerte. Elle était au courant des états par lesquels il passait. Une correspondance mystérieuse, entre son état à lui, et son état à elle, lui apprit ce qui se passait de l'autre côté du tombeau.

Un jour :

« L'âme du prince lui apparut comme cachée et couronnée dans un gros amas d'épines brûlantes et pendantes de tous côtés; elle était entre un ange et un démon; l'ange tenait un livre en sa main plus blanc que la neige, et le démon en tenait un plus noir que toutes les obscurités qu'on peut voir en ce monde. Ils feuilletaient ces livres alternativement, et à chaque tour de feuillet, les épines brûlantes faisaient un nouveau pétillement; il y avait fort peu d'écrit dans le livre blanc; mais il y avait beaucoup d'écritures dans le livre noir.

« L'ange parlant bénignement à cette chère Sœur, lui dit : charitable fille, ne vous étonnez point; mais fournissez-nous de l'eau pour laver les caractères noirs écrits dans ce livre : quand ces feuillets seront blanchis, l'âme de celui pour qui vous priez viendra avec nous louer Dieu. »

Il n'est peut-être pas inutile, surtout dans un temps comme le nôtre, d'arrêter l'esprit du lecteur sur les précautions profondes et essentielles qu'exige une telle vie intérieure. Le discernement des esprits est, en effet, plus nécessaire que jamais dans ce siècle inondé,

dévoré à la fois par le naturalisme et par les interventions infernales qui ont fait, depuis vingt ans, tant de dupes et tant de victimes en Amérique et en Europe. La vie que menait Marie-Denise exige des conditions particulières, et Marie-Denise les remplissait. L'obéissance veillait toujours sur son sacrifice, sur la sagesse, sur la réalité, sur l'opportunité de ce sacrifice. Elle ne faisait rien sans la permission de la supérieure. Elle n'avait accepté cette vie extraordinaire que sous la sauvegarde de l'obéissance. En outre, la pureté de son âme, la simplicité de sa vocation et les autres conditions indiquées par les mystiques tranquillisaient la supérieure sur la nature des communications que recevait Marie-Denise. Ces communications n'étaient jamais vaines; la curiosité n'y avait aucune part. Elles étaient austères et fécondes, pleines de larmes et d'enseignements. Elles profitaient toutes à celui pour qui priait et souffrait Marie-Denise. Elles étaient toutes dirigées vers un but pratique, indiqué par quelqu'un qu'elle était sérieusement autorisée à regarder comme un ange. Il est peut-être bon d'insister sérieusement sur ces très-graves pensées, car il y a des gens aujourd'hui qui sont tentés de causer légèrement avec les âmes des morts.

Madeleine-Françoise de Chaugy est d'une simplicité extrême. Sa parole est naïve comme son âme. M. Louis Veuillot nous a rendu le difficile service de nous la faire connaître et de nous introduire dans l'admirable intimité de ses filles. Il a corrigé, complété de précieux manuscrits. Parmi les pages de ce livre, quelques-unes sans doute sont de lui, car il a informé ce qu'il publiait; mais l'étude de l'original lui avait rendu cette langue si familière, et il s'était assimilé si parfaitement le génie de Madeleine-Françoise, qu'on ne pourrait distinguer maintenant les phrases qu'il a écrites de celles qu'il a copiées. Il a réussi au point de se cacher complétement derrière celle qu'il voulait mettre au jour. Il a dissimulé sa main et son travail avec une adresse si ingénieuse qu'on risque de l'oublier en lisant son livre. C'était précisément là son succès, et ce succès est si bien obtenu, qu'on est obligé de le démasquer et de le remercier presque malgré lui. Peut-être cependant ce livre, derrière lequel il s'est si bien caché, lui a-t-il coûté plus d'efforts que ses propres livres. Peut-être la Visitation de Sainte-Marie lui a donné plus de travail que les libres penseurs.

En effet, outre Madeleine-Françoise de Chaugy, M. Louis Veuillot a encore publié Anne-Séraphine Boulier. Je crois qu'ici le service

rendu est encore plus grand ; je crois que le travail a été encore plus considérable, et que le texte original fût resté indéchiffrable si M. Louis Veuillot n'avait pas eu le noble courage de le déchiffrer. Il est résulté de là un beau livre.

Anne-Séraphine Boulier est une des grandes figures de la mystique. Ces grandes figures sont merveilleusement unies et merveilleusement différentes entre elles. Les fleurs vivent du même soleil, mais elles s'assimilent la même lumière et la même chaleur d'une façon merveilleusement différente, suivant leurs dispositions particulières, leurs formes, leurs natures et leurs aptitudes intérieures. Les hommes croient que tous les mystiques ont le même caractère et qu'un niveau passe sur leurs têtes, implacable et uniforme. Voilà ce que c'est que de ne pas lire, et voilà ce que c'est que de parler des choses qu'on ne connaît pas.

Chaque mystique semble avoir sucé un suc à part, et le son que Dieu rend sur chaque âme est un son différent. Peut-être pourrait-on dire que sainte Angèle de Foligno a les violences de l'amour ; que sainte Catherine de Gênes en a les rigueurs; que saint François d'Assise en a les défaillances ; que saint Jean de la Croix en a la science ; que sainte Thérèse en a l'intimité ; que saint Pierre en a la force ; que saint Jean en a la lumière ; que sainte Madeleine en a l'ardeur, l'ardeur et l'austérité, car ces deux qualités, contraires ailleurs, s'unissent ici ; que sainte Gertrude en a les transports ; que saint François de Sales en a la suavité ; que saint Paul a les paroles de l'amour, et que saint Joseph en a les silences.

Les analyses très-délicates, très-détaillées, très-travaillées des opérations de l'âme sont fatigantes, parce qu'elles sont vaines, quand elles viennent d'un écrivain qui écrit pour plaire. La gymnastique intérieure par laquelle il s'exerce à se connaître et à se dépeindre irrite comme un tour de force. Quoi de plus niais qu'un tour de force? Montrer qu'on sait et qu'on exprime, c'est la vanité par excellence, et même si le lecteur vulgaire admire, un certain mépris, plus profond que cette admiration, l'avoisine et la côtoie. Au contraire, quand l'étude détaillée de l'âme est sous la plume d'un mystique' cette étude devient sainte, et la vanité est séparée d'elle par des abîmes qui révèlent la distance du ciel à la terre.

Quel est le caractère d'Anne-Séraphine Boulier? C'est peut-être la gravité. Elle n'a ni défaillance ni bouillonnement, mais un feu profond et fort, qui sait comment il brûle. Très-savante, très-doc-

trinale, très-profonde, très-sûre d'elle-même, elle va par de droits chemins vers des hauteurs sans périls, mais non pas sans escarpements. Elle est large, élevée, spacieuse, amie du grand air. Et la dignité de sa position ne l'empêche jamais de jeter un coup d'œil autour d'elle sur les objets avoisinants, pour voir si cette position est sûre. Elle enseigne en se décrivant.

Anne Boulier est pleine de ces analyses détaillées, qui fatigueraient, si elles partaient de moins haut; mais elles reposent, parce qu'elles ont des ailes. Il y a des âmes qui peuvent à la fois plonger et voler, réunissant en elles les œuvres du cinquième jour, à la fois oiseaux et poissons. En général, la subtilité et l'émotion s'excluent; chez Anne Boulier, elles s'accordent; sa subtilité est le regard qu'elle jette sur son âme, et comme ce regard est brûlant lui-même, il active la flamme au lieu de l'éteindre. Elle marche sur des montagnes couvertes de neige, et, parmi les escarpements, elle semble suivre, sur la grande nappe blanche, la trace de ses pas, pour s'orienter dans le désert. Elle respire à pleins poumons l'air des hauteurs. Elle est familière avec la montagne, et le respect est une des formes de cette familiarité. La familiarité dans ces endroits-là augmente à mesure que la majesté apparaît plus immense. La glace et la flamme s'embrassent dans ces régions sans se fondre et sans s'éteindre. La sécurité et le transport vont ensemble et se soutiennent, au lieu de se gêner. Le vertige, qui est un danger sur les autres montagnes, devient sur celle-ci une sauvegarde; car c'est l'humilité qui le donne, en montrant l'homme tel qu'il est.

Et si les orages éclatent sous les pieds de l'homme au lieu d'éclater sur sa tête, cette soumission du tonnerre éclaire l'âme au lieu de l'égarer. A la hauteur où elle se trouve, elle reconnaît la main qui la porte. Elle se souvient du lieu où elle était jadis; du lieu où elle serait encore, si elle n'avait été soulevée, et mesure mieux la profondeur parce qu'elle la voit d'en haut.

L'abîme de la misère humaine est ignoré de ceux qui se plongent dans les eaux du mal; ils sont trop près pour voir, et ignorent leur horreur, parce qu'ils consentent à elle. Il faut être enlevé sur les ailes de la lumière pour mesurer un peu les profondeurs de l'ombre. Plus l'âme s'élève, plus elle voit clair dans les lieux bas.

Une personne, pour qui Anne Boulier n'avait pas de secrets, a dit qu'un jour Dieu se fit voir à cette âme, *comme vrai et comme Éternel.*

« Et ces deux attributs lui étaient comme un poids qu'elle ne pouvait soutenir et qu'elle croyait la devoir accabler. Il lui semblait qu'elle était en abomination devant ses regards et qu'il réprouvait toutes les actions de sa vie. Dans cette vue, elle aurait voulu que les abîmes se fussent ouverts pour la dérober aux yeux de son juge véritable. Il la conservait cependant d'une façon si merveilleuse, qu'elle a dit depuis que ce n'était pas un moindre miracle de ne point mourir en cet état souffrant que de ressusciter les morts. »

C'était presque à la même époque que les héros de Corneille disaient :

La solide vertu dont je fais vanité,
N'admet point de faiblesse avec sa fermeté.

La doctrine d'Anne-Séraphine est profondément solide. C'était, avant tout, une femme pratique. L'étrange accident qui a brisé l'homme, cet accident, qui est le péché, a introduit dans le monde la rupture. Les choses étant brisées, l'homme a cru qu'il fallait choisir entre la pratique, qui lui a apparu comme utile, mais basse, et la grandeur, qui lui a apparu comme sublime, mais inutile. L'humanité, surtout l'humanité occidentale a toujours cru que les hommes pratiques n'avaient pas le don des grandes pensées, et que les esprits sublimes n'étaient pas propres aux affaires. Cette épouvantable erreur baisserait comme tant d'autres, si les mystiques étaient connus. On verrait, si on s'arrêtait pour les regarder, que les faux mystiques sont inaptes aux affaires, par cela même qu'ils sont inaptes, par suite d'une erreur, à la contemplation ; on verrait que les vrais mystiques ont un tact merveilleux en face de toute réalité. Les vrais mystiques ont un instinct admirable qui dirige leurs doigts, quand ils touchent les choses. Ils les onnaissent d'autant mieux qu'ils les voient de plus loin. C'est la proximité qui trouble le regard. Le passé, à cause de la distance, nous apparaît dans une lumière plus vraie que le présent. Nous jetons sur lui un regard plus équitable , parce que ce regard est, jusqu'à un certain point, désintéressé par l'éloignement, et la passion du jour a moins de prise sur lui.

Or la lumière intérieure remplace pour le mystique la longueur du temps. Elle établit entre lui et le présent une distance supérieure à la distance que les années établissent entre l'homme et le passé. Le vrai mystique se tient à distance des choses, et trouve l'impartialité sur la même hauteur où il a rencontré le détachement. Or l'im-

partialité est nécessaire en affaires. Il ne faut pas que l'esprit penche d'un côté. Il faut voir les choses comme elles sont.

Or, l'esprit de la prière enfante la solitude, et l'écho de la solitude est une voix sans mensonge qui sait et qui dit le vrai nom des choses.

Anne Boulier connaissait la solitude.

« L'âme, dit-elle, qui ne peut trouver la solitude qu'en Dieu ne saurait y entrer qu'elle ne soit dans une seuleté, toute simple, dépouillée de toute impureté et de tout reste humain : car Dieu, qui est la sainteté par essence, ne fait ses communications extraordinaires qu'aux âmes purifiées et seul à seule. La seuleté de l'âme consiste dans la seuleté de l'entendement dépouillé de toute représentation des objets du dehors et de tout raisonnement; le cœur, vide de toute affection humaine, est capable dans ce vide de recevoir les impressions et la présence du Bien-Aimé ! L'âme ne saurait avoir que du plaisir en cet état ; car, comme il n'y a que le vice capable de lui donner du chagrin et de l'inquiétude, et qu'il n'y paraît plus en rien, tout est divin: lumière divine, amour, entretiens, société, union, transformation divine et célestes délices, etc., etc. »

Anne-Séraphine connaissait une *solitude* où tout est *société*.

Son âme est particulièrement éloignée des erreurs mystiques qui ont atteint le dix-septième siècle.

« Dans cette consommation d'unité qui constitue, dit-elle, la vie déiforme, l'âme mystique est passive lorsqu'elle reçoit les divines effusions ; mais il est bien à remarquer qu'elle va de cette passivité à l'action, conformément à l'esprit qu'elle a reçu. l'activité est le propre de l'être ; les puissances de l'âme ne sont donc ni stupides ni oisives; au contraire, les grâces transcendantes qu'elle reçoit, étant une participation de la nature divine, lui donnent une force et une activité divines. Dieu agit éternellement en soi-même par l'intelligence et par l'amour; l'âme mystique prend sa ressemblance par l'exercice de ces deux facultés sur le même objet. La sublime perfection consiste à ressembler à Dieu par grâce et par participation, comme il est par essence et par nature. , ...
. . . . Et comme il est Acte pur, plus il se communique à une âme, plus, pour ainsi dire, elle a d'acte pur. Et comme il n'y a rien de plus opposé à l'acte pur que l'inacte, ainsi il n'y a rien de plus opposé aux âmes transformées dans leur vie divine que l'inaction. Faire une ressemblance de Dieu qui n'agirait pas, ce serait

faire un Dieu de bois ou de marbre, semblable à ces simulacres des Gentils qui ont des yeux et qui ne voient pas, des cœurs et qui n'aiment pas. »

Dans les choses mystiques, l'élévation et l'intimité sont en raison directe l'une de l'autre, ou plutôt sont une seule et même chose. Anne Boulier est très-intime, parce qu'elle est très-élevée.

« Croire, dit-elle, que Dieu est infiniment aimable, qu'il aime l'âme et qu'il la previent dans son amour, non-seulement quand elle était sans amour, mais lors même que par ses crimes elle s'était rendue indigne d'amour; croire cette vérité d'une croyance qui touche et qui la fait sentir, c'est un puissant motif pour exciter l'âme si heureusement prévenue à user de retour en aimant de toutes ses forces. »

Mais elle connaît une action plus pénétrante, plus sublime, plus mystérieuse, et elle ajoute :

« Il y a une seconde prévention qui est de grâce toute pure ; touche efficace qui ne présente pas Dieu à la volonté par aucun regard ou raisonnement, ni par aucune connaissance qui précède, et où l'entendement n'a enfin aucune part, comme dans la première ; laissant l'âme comme si elle n'avait point d'entendement, elle surprend agréablement le cœur, et le jette tout à coup dans le feu, où il sent des flammes bien plus pures que celles qui sont allumées par les méditations et les raisonnements avec les grâces ordinaires. Cette touche d'amour pénétrante est purement de Dieu, qui prépare l'âme à l'amour intime et fécond. »

Il est facile de reconnaître ici la doctrine de saint Denys :

« Il faut savoir, dit l'Aréopagite, que nous avons une certaine faculté par laquelle notre entendement voit les choses intelligibles, mais qu'il y a aussi une union qui nous met en rapport avec ce qui nous dépasse... Or, c'est par ce dernier moyen qu'il faut considérer les choses divines. »

Un caractère propre aux mystiques, c'est de causer à travers les siècles. Ils s'entendent et se répondent comme des voisins. Jamais leur immense distinction ne nuit à leur immense unité. Au contraire, la distinction ressemble au vernis qui fait resplendir la substance de l'unité.

Dans la *vie de sainte Rose de Lima* (1), la parole humaine donne de belles preuves de son inaptitude. Le Docteur lui demanda sous

(1) Ouvrage traduit par l'abbé ***, ancien vicaire-général d'Evreux. Voir aussi à la même indication, la *vie de sainte Magdeleine de Pazzi*.

quelle forme Jésus-Christ lui apparaissait. La sainte parut embarrassée, mais avec les seuls termes d'éloignement, d'élévation et de causalité, elle vint à bout de s'expliquer suffisamment. Ce qu'il y eut de plus clair dans sa réponse, c'est qu'elle ne voyait qu'une lumière sans lumière, sans dimension et sans fin. Vision intellectuelle, incomparable à quoi que ce soit dans la nature, insaisissable par l'esprit dans sa substance, et ne lui donnant prise que par ses effets immédiats. »

C'est un signe remarquable du temps où nous sommes : Cette époque, si prodigieusement éloignée de Dieu, le cherche presque autant qu'elle le fuit. Les livres se multiplient qui traitent de la spiritualité. De nombreux secrets sont publiés devant les hommes qui passent inattentifs et cependant préoccupés. Ils ont trop d'affaires pour accorder leur attention aux choses divines; mais leurs affaires les ennuient trop, pour qu'ils ne jettent pas sur les choses divines un certain regard qui a presque l'air d'un regard d'envie. Le vide immense qu'ils portent en eux, les oblige à tourner la tête du côté où il y a du pain. On ne meurt pas de faim sans quelque regret.

Marie de Merl et Marie Dominique ont attiré sur le Tyrol bien des regards étonnés. Le sillon qu'elles ont tracé est toujours visible sur la mer (1).

Leur histoire est frappante, et le récit des visiteurs, tantôt par son émotion, tantôt par sa légèreté, avertit le lecteur qu'il s'agit de grandes œuvres ; car le visiteur, quand il est léger, produit entre la personne visitée et lui-même un contraste important, qui saisit plus que ne le ferait un certain degré de ressemblance.

Une unité parfaite d'esprit et une différence parfaite de dispositions particulières dans l'unité du même esprit caractérisent toutes ces âmes.

Marguerite du Saint-Sacrement, la carmélite du dix-septième siècle, l'amie de M. de Renty et de M. Olier, tant admirée du P. Faber, est aussi une des figures que le dix-neuvième siècle presqu'aussi passionné, qu'il est indifférent, dégage de l'ombre qui les gardait. (2)

Les travaux de M. Louis Veuillot sur la Visitation de Sainte-Marie

(1) *Les Stygmatisées du Tyrol*, par M. Léon Boré, chez Jacques Lecoffre et Cie. Libraires-éditeurs.

(2) *Vie de Marguerite du Saint-Sacrement*, religieuse Carmélite, par M. Louis de Cissey. 3me édition, approuvée par plusieurs Évêques,

(Ambroise Bray. — Libraire éditeur.)

lui donnent à la reconnaissance des hommes un titre que les hommes ignorent, et qui n'en est que plus réel pour être ignoré d'eux. Ce sont de nobles travaux, difficiles et ingrats en apparence, dans lesquels l'auteur s'oublie, au moment où il fait de belles choses, au moment où il complète l'œuvre qu'il publie, l'œuvre qui ne verrait pas le jour sans ce complément. Il faut pour ces travaux-là une complicité avec l'auteur des manuscrits, une complicité d'un genre à part, pour laquelle la bonne volonté est absolument nécessaire, mais absolument insuffisante. Il faut pouvoir achever les phrases et les pages commencées, sans introduire dans l'œuvre un morceau qui se fasse reconnaître. Il faut être de force à passer inaperçu. Il faut être de force à accomplir, en écrivant à la suite d'Anne Boulier et à la suite de Madeleine-Françoise, de force à accomplir un dévouement obscur. Et pour que ce dévouement réussisse à être obscur, il faut qu'il soit parfait dans son exécution.

Ernest HELLO.

ÉTUDE SUR SAINT-ÉVREMOND

SES ŒUVRES MÊLÉES, RECUEILLIES ET ANNOTÉES PAR M. CH. GIRAUD

Ce n'est pas un éloge de Saint-Evremond que j'ai le dessein d'entreprendre ; c'est une critique raisonnée, appuyée de détails biographiques et de documents. Le sujet ne manque ni de variété ni d'étendue : le personnage est intéressant et très-complexe. Il sortait d'une famille de Normandie, de la vieille souche des Marguetelle, qui avaient pris le nom de leur terre de Saint-Denis du Guast, dans le Cotentin, entre Coutances et Saint-Lô. M. le baron de Saint-Denis commandait la compagnie des gendarmes de Henri de Bourbon ; il avait épousé Mlle de Rouville, dont il eut six garçons fort robustes. M. de Saint-Evremond, l'un des cadets, fut envoyé à Paris, au collége de Clermont, où il fit ses études. C'était la première fois qu'il se séparait de ses cinq frères. Chacun d'eux avait reçu un sobriquet dans la famille ; par exemple, l'aîné se nommait : l'Honnête-Homme ; le second se nommait : le Fin ; le troisième : l'Esprit ; le quatrième : le Soldat ; le cinquième : le Dameret ; le sixième : le Chasseur. L'Esprit, qui est celui que nous étudions, fut le plus célèbre de tous.

Il était destiné à la robe dès son bas âge. Le Père Canaye lui enseigna la rhétorique ; l'Université de Caen lui apprit la philosophie. Mais, tout en cultivant Aristote et Platon, il se garda bien d'oublier qu'il appartenait à une race guerrière ; et, ayant pratiqué les armes, il inventa une botte furieuse, auquel son souvenir est resté attaché. Au sortir de ses passes, le soin de sa carrière le reprenait ; il lisait Cujas, de sorte qu'il entra dans la vie, non-seulement prémuni contre le duel, mais encore assuré contre la chicane.

Cependant sa vocation, sa vraie vocation, l'emporta. Il se fit enseigne, ayant à peine seize ans accomplis, et obtint une lieutenance après le siége de Landrecies. Au surplus, quelles que fussent les exigences de sa place, il ne quitta ni la théologie ni les belles-lettres. Son intelligence était trop déliée et son jugement trop sain.

Ses ressources d'ailleurs étaient minces : il avait reçu dix mille francs pour son lot et deux cents écus de pension. Les dépenses, même les plus nécessaires, lui étaient donc tout juste permises. « Il me faut un peu d'économie, écrivait-il, pour arriver au bout de l'année et passer une nuit d'hiver. Ce n'est pas que je sois réduit à la nécessité ou à la faiblesse; mais, si je veux dire les choses nettement, ma dépense est petite et mes efforts médiocres. »

Ses efforts, quoi qu'il en dise, n'étaient pas médiocres sur certains points. Il savait (et il était trop perspicace pour ne pas le savoir) que les relations haut placées contribuent puissamment à faire tourner la roue de la fortune. Jugeant que son char, à lui, paraissait difficile à traîner, il se lia, pour le tirer des cahots, avec plusieurs officiers de distinction, tels que le maréchal d'Estrées, le maréchal de Gramont, le vicomte de Turenne. Mais il fut particulièrement recherché du comte de Miossens et du marquis de Créqui. Il vécut dans leur confidence et reçut d'eux des témoignages d'affection sincère, que le temps ne put affaiblir.

Il ne négligea pas non plus le duc d'Enghien, et cette assiduité fut récompensée. Saint-Evremond avait une extrême chaleur d'élocution, un parler entraînant et vif. Sa rapidité de saillies, son langage ardent, sa pétulance plurent au Duc, qui lui donna la lieutenance de ses gardes, ne doutant pas qu'un causeur si spirituel ne fût un excellent capitaine. M. le Duc se trompait peut-être en croyant ces deux qualités inséparables; mais il se trompait de bonne foi. C'était un ami de la poésie et de l'éloquence, consacrant le meilleur de ses récréations à la culture de l'histoire, goûtant également Virgile, Salluste, Xénophon, Homère, les Grecs et les Latins, dont il ne voulait point être délivré, les *Annales* et l'*Odyssée*, l'*Iphigénie* d'Euripide et la *Pharsale* de Lucain.

Saint-Evremond aida un peu son supérieur dans le choix des auteurs et dans l'annotation des textes. Le métier de commentateur lui allait à ravir. Il avait effectivement le jugement tourné vers la satire, et sa comédie des *Académistes* n'est pas autre chose. Elle courut longtemps manuscrite. Alors, on faisait de l'opposition au gouvernement; mais on en faisait aussi à l'Académie. La pièce fut d'abord attribuée à Saint-Amand, qui était bien incapable d'une telle faute. « Cet ouvrage, disait Pellisson, ne se rapporte pas mal à son style, à son esprit et à son humeur.... » Une bien méchante humeur, en ce cas ! — Pellisson continue : « La pièce, quoique sans art et sans règles,

et plutôt digne du nom de farce que de celui de comédie..., a des endroits fort plaisants. »

Elle en a même de si extraordinaires, que Molière n'a pas craint d'y puiser pour enrichir son propre terrain. On se rappelle le *Vadius* et le *Trissotin*, devenus célèbres, commençant un entretien par des flatteries exagérées et le finissant à coups de boutoir. Toute la scène est imitée : elle se retrouve, moins bien conduite, moins magistrale, dans Saint-Evremond; mais elle s'y retrouve tout entière, comprise comme la pouvait comprendre un jeune garçon frotté de lettres, à qui le génie manquait.

GODEAU.

On se flatte souvent; mais, si je ne m'abuse,
S'attaquer à Godeau, c'est se prendre à la Muse ;
Et le plus envieux se verroit transporté,
S'il lisoit une fois mon *Benedicite*.
O l'ouvrage excellent !

COLLETET.

O la pièce admirable !

GODEAU.

Chef-d'œuvre précieux !

COLLETET.

Nouvelle incomparable

. . . .

GODEAU.

Colletet, mon ami, vous ne faites pas mal !

COLLETET.

Moi, je prétends traiter tout le monde d'égal.
En matière d'Écrits le Bien est autre chose :
De richesse et de rang la Fortune dispose.
Que pourriez-vous encor reprendre dans mes vers?

GODEAU.

Colletet, vos discours sont obscurs et couverts.

COLLETET.

Il est certain que j'ai le style magnifique.

GODEAU.

Colletet parle mieux qu'un homme de boutique...
Colletet, je vous trouve un gentil violon.

COLLETET.

Nous sommes tous égaux, étant fils d'Apollon.

GODEAU.

Vous, enfant d'Apollon? — Vous n'êtes qu'une bête.

COLLETET.

Et vous, Monsieur Godeau, vous me rompez la tête.

Charmantes injures! douce expansion de deux confrères en veine de franchise! A tout prendre, Godeau valait mieux que son rival. Il parle là du *Benedicite*, qui est, en effet, l'une de ses meilleures productions. Colletet, par exemple, ne saurait prétendre à aucun éloge. Il est resté enseveli sous les vers de Boileau, comme Desmarets, Cotin et tant d'autres.

Je ne reprocherai pas aux *Académistes* de manquer de trait. Ils excitent l'attention; ils sont parfois très-comiques et d'un comique franc. Néanmoins, la versification en est pénible, le langage en est peu châtié. Saint-Evremond avait un défaut capital, dont il ne se garait pas, et qu'il semblait même exagérer à dessein : il ignorait l'art de relier les scènes entre elles, de les agencer de manière à former un tout solide. Le vice n'est pas sensible seulement dans l'œuvre que j'étudie; il est apparent dans tous les autres écrits du même auteur. Prenons, si vous le voulez, une autre comédie, bien postérieure aux *Académistes : Sir Politick woul-d be.* Mêmes défaillances, mêmes reproches inévitables. C'est un ouvrage à tiroirs, comme *les Fâcheux.* Nulle intrigue; quelques types choisis au hasard, et, le plus souvent, assez heureux, dans leur genre. Un Anglais insignifiant et brouillon; un Français léger et aventureux; un Allemand très-particulier, il est vrai. Sir Politick lui demande s'il a admiré les beautés de l'Angleterre. L'Allemand répond qu'il a vu Westminster, l'épitaphe de Talbot, le portrait de Henri VIII et l'entrée de je ne sais quel roi à Boulogne. Il ajoute : « J'estime fort le combat de coqs, la course des hommes, celle des chevaux et la harangue des pendus. »

N'est-ce pas là une des bonnes tirades qu'il y ait? Saint-Evremond

n'en est pas avare ; mais il s'arrête presque toujours à l'intention, il ne va pas au delà. Ses mots ont un sel gaulois d'une saveur très-pénétrante ; seulement ils sont trop délayés dans un amas de niaiseries. Et puis, pourquoi ne veut-il pas réunir ses flèches en un faisceau? pourquoi disséminer à droite et à gauche son talent réel? M. des Maizeaux, dans une notice d'ailleurs excellente, n'insiste pas assez sur ce travers, qui est la cause unique de l'obscurité où Saint-Evremond est caché de nos jours. Cet oubli paraît d'autant plus surprenant que le lieutenant de M. le Prince fut un tapageur qu s'agita beaucoup et essaya constamment de s'accrocher à l'arbre de célébrité par n'importe quelle branche. La gratitude même ne fut pas sa vertu de prédilection. Se sentant incliné à la raillerie, il s'unit au maréchal de Clérembaut, qui était un moqueur aussi. Tous deux observèrent avec soin les habitudes et les sentiments de Condé, et ils ne gardèrent pas toujours dans leurs plaisanteries le respect auquel ils étaient tenus. La guerre civile survint sur ces entrefaites. M. le Prince se retira dans les Pays-Bas. Mais après l'exil, Son Altesse eut la générosité de pardonner à ses censeurs, qui renouvelèrent à celui qu'ils avaient berné l'assurance de leur estime.

Quelque temps auparavant, Saint-Evremond était allé servi en Catalogne. De là, il passa à divers commandements qu'il obtint en Guienne, et personne n'eut plus de crédit que lui auprès du duc de Candale, qui possédait dans le Midi une manière de petite armée. On payait alors très-irrégulièrement les troupes régulières : on donnait simplement aux officiers des assignations sur les communautés et les villes ; ils en tiraient ce qu'ils pouvaient ; le plus souvent, ils n'en tiraient rien. Habile à profiter des conjonctures, soutenu par Fouquet, notre écrivain fit ses affaires en Guienne, et il les fit plus en intendant qu'en littérateur. Il rappelait quelquefois ses belles campagnes financières, avouant, dit M. des Maizeaux, qu'il en avait rapporté cinquante mille francs, tous frais payés. Il ajoutait que cette « précaution » lui avait été d'un grand secours pour toute sa vie ; mais, sur ce chapitre, il avait également la « précaution » de ne pas insister.

Cependant le duc de Candale déplut à Mazarin. Celui-ci, n'osant pas s'attaquer à un gouverneur aussi puissant, s'attaqua à l'agent subalterne que le gouverneur employait. Sous un prétexte assez frivole, pour des légèretés dites au hasard et écoutées indifféremment, on mit Saint-Evremond à la Bastille. Avoir rêvé le faîte des gran-

deurs et se réveiller dans un cachot est une dure épreuve. Le prisonnier en garda un vilain mais utile souvenir. Désormais il ne lança plus de pamphlets qu'abrité contre la risposte, ou du moins se croyant abrité. Il se trompa quelquefois, et spécialement en une circonstance qui influa sur tout le reste de sa carrière.

Les plénipotentiaires de la couronne de France et ceux de la couronne d'Espagne s'étaient rendus à la conférence de Saint-Jean de Luz : d'un côté, le Cardinal ; de l'autre, don Luis de Haro, deux fins diplomates. Dans le fond, ils voulaient également la paix, quoique par des motifs différents. La noblesse, au contraire, voulait la continuation des hostilités, et Saint-Evremond était du parti de la noblesse. Il pensa qu'il serait agréable au maréchal de Créqui en tournant les négociateurs en ridicule. Voici quelques extraits de la lettre qu'il composa à cette occasion :

Comme le plus grand mérite du chrétien est de pardonner à ses ennemis, et que le châtiment de ceux qu'on aime est l'effet de l'amitié la plus tendre, M. le Cardinal a pardonné aux Espagnols, pour châtier les François. En effet, les Espagnols, humiliés par tant de disgrâces, abattus par tant de pertes, devoient attirer sa compassion et sa charité ; et les François, devenus insolents par les avantages de la guerre, méritoient d'éprouver les rigueurs salutaires de la paix. Il souvenoit à Son Eminence du beau mot de ce Castillan qui étrangla don Carlos par l'ordre de Philippe II. *Cailla, cailla, señor Carlos: todolo que se haze es por su bien.* Et touché d'une si amoureuse punition, quand elle a pris le bien des particuliers, après avoir épuisé les ressources publiques, elle a étouffé nos gémissements et réprimé nos murmures en nous disant paternellement : *Cailla, cailla, señor* Frances. Tout ce que je fais est pour votre bien !

Et ailleurs :

Cette grande facilité m'a fait faire réflexion sur le différent procédé des deux ministres, et j'ai trouvé qu'aux affaires particulières M. le Cardinal étoit plein de difficultés, de dissimulations, d'artifices, avec ses meilleurs amis ; dans les traités publics, avec nos ennemis mêmes, confiant, sincère, homme de parole ; comme s'il eût voulu se justifier aux étrangers de la réputation où il étoit parmi nous, et rejeter les vices de son naturel sur les défauts de notre nation. Pour don Luis, de l'honnêteté avec les particuliers, de la franchise avec ses amis, de la bonté pour ses créatures ; dans les affaires générales, un dessein de tromper assez profond, sous des apparences grossières, et peu de bonne foi, en effet, sous l'apparence d'une probité établie.

Ce dernier portrait est achevé. Dans le message un ton de courtoisie charmante règne absolument. Aucune malice incivile, aucune dérogation aux usages ne s'y peuvent observer. L'auteur réserve son coup de grâce pour la fin, mais il le donne de main de maître. Bien joué, certes! Une ironie fine et imperceptible tout le long du discours; à la péroraison, un éclat de foudre. Personne ne s'y attend. On est surpris, abasourdi, terrassé, conquis. M. le Cardinal, cet habile, est un jaloux, un envieux de la gloire de Turenne. Il allait aux nues; le voilà plus bas que terre. Belle conclusion, mais peu digne de l'exorde et tout à fait en dissonance avec lui!

La punition ne se fit pas longtemps attendre. Mazarin mourut; le surintendant Fouquet, protecteur de Saint-Evremond, fut élevé aux honneurs. Tout allait donc pour le mieux. Soudain, les revers les plus accablants se succédèrent sans interruption. L'héritier des Marguetelle avait accompagné Louis XIV en Bretagne, et, avant que de partir, il avait laissé à madame du Plessis-Bellière, mère de la marquise de Créqui, une cassette contenant de l'argent, des billets, et, parmi eux, la fameuse lettre. Fouquet, ayant été arrêté à l'improviste, vit ses papiers saisis; de plus, on mit le scellé chez toutes les personnes qu'on supposait devoir être dans sa confidence. On emporta entre autres choses la cassette en question. Madame du Plessis-Bellière était trop amie du surintendant pour ne pas être comprise dans les recherches. On trouva le document accusateur. Le Tellier et Colbert, qui cherchaient à faire du zèle, ne laissèrent pas échapper une occasion de se distinguer aussi facile. Ils étaient, à proprement parler, élèves du Cardinal, et n'ignoraient pas que le Roi avait conservé une très-profonde mémoire de la gérie de ce ministre. Ils lurent la pièce à Sa Majesté, lui représentant le soin que Son Eminence avait fait paraître pour ses intérêts, et sachant qu'ils attaquaient là une corde qui vibrait toujours; ils ajoutèrent que cet écrit était d'autant plus criminel, que les invectives qui s'y rencontraient contre Mazarin, retombaient sur la régence de la Reine-Mère et portaient même sur le règne du fils, puisque celui-ci avait jugé à propos de suivre le plan et les maximes que le Cardinal lui avait légués. En outre, ils insistèrent sur ce principe, que, si l'on permettait aux particuliers de commenter les affaires d'État et de censurer impunément la conduite des fonctionnaires, il n'y aurait plus de gouvernement possible, ni de ministère agréable, ni de sinécure où chacun pût amasser et consolider son petit avoir.

Ces insinuations agirent sur l'esprit du Roi. Saint-Evremond fut informé à temps des mauvais offices qu'on tâchait de lui rendre, et il s'absenta de la cour. Il se rendit d'abord chez le maréchal de Clérembaut, son ancien compère ; puis il se retira en Normandie, espérant que l'orage se dissiperait. Mais Le Tellier et Colbert n'étaient pas assez maladroits pour lâcher leur proie ; ils continuèrent de diffamer. On répandit le bruit que Saint-Evremond était en disgrâce. Cela le contraria extrêmement. On assura qu'il allait être emprisonné. Cela le fit sauver en Hollande.

Il apprit ainsi à ses dépens que tout n'est pas rose dans le métier de critique, et qu'il faut savoir choisir ses sujets. Quelques années avant sa mésaventure, il avait admirablement tourné en dérision ces terribles Jésuites qui ne l'avaient pas exilé, eux, comme Louis XIV, et qui ne l'avaient pas même mis au secret, comme Mazarin. La *Conversation du maréchal d'Hocquincourt et du Père Canaye* a été considérée comme un chef-d'œuvre. « Rien de plus ingénieux, dit M. Weiss, que le cadre qui a été imaginé. Les caractères des deux interlocuteurs sont parfaitement soutenus, et le contraste de la franchise un peu grossière du vieux guerrier avec la circonspection et l'embarras du Père Jésuite est très-plaisant. » C'est cette franchise un peu grossière qui donne la clef de la situation. Le Père Canaye, orateur estimable et savant apprécié, poussait jusqu'aux dernières limites la timidité dont la nature l'avait pourvu. Ayant à monter à cheval, il demandait un coursier « tel qu'il faudroit que je fusse, disait-il : doux et paisible. » Ce mot seul dénoterait la pente de son caractère ennemi des violences et plus porté aux mansuétudes du prêtre qu'aux brutalités du soldat.

Face à face avec le maréchal d'Hocquincourt, qui jurait frénétiquement, le Père Canaye, dit Saint-Evremond, eut peur. « Il n'y a point là de divertissement, mon Père ; savez-vous à quel point je l'aimois (madame de Montbazon) ? — *Usque ad aras*, Monseigneur. — Point d'*aras*, mon Père. Voyez-vous ? dit le maréchal en prenant un couteau, dont il serroit le manche ; voyez-vous ? si elle m'avoit commandé de vous tuer, je vous aurois enfoncé ce couteau dans le cœur. Le Père, surpris du discours et plus effrayé du transport, eut recours à l'oraison mentale, et pria Dieu secrètement qu'il le délivrât du danger où il se trouvoit ; mais, *ne se fiant pas tout à fait à la prière*, il s'éloignoit insensiblement du maréchal par

un mouvement imperceptible. Le maréchal le suivoit par un autre tout semblable; et, à lui voir le couteau toujours levé, on eût dit qu'il alloit mettre son ordre en exécution. » Quelque opinion que l'on professe, on admettra qu'une pareille façon de s'expliquer n'était pas celle de la société choisie. Le procédé rappelait moins le salon que le champ de bataille. Je veux bien que le Père Jésuite ait été déconcerté; mais il me semble que Saint-Evremond, qui redoutait tant la Bastille, n'était guère en droit de reprocher aux autres leur manque de bravoure.

Il ne demeura pas longtemps sur le continent. Déjà, lors du rétablissement de Charles II, il avait été envoyé à Londres avec le comte de Soissons pour féliciter le nouveau monarque, et cette ambassade avait été une des plus magnifiques qu'on eût jamais vues. Proscrit, il se rappela ces jours heureux et passa la mer. D'avance, il connaissait un très-grand nombre de seigneurs anglais : le duc de Buckingham, le duc d'Osmond, le comte d'Arlington et le comte de Saint-Albans, M. d'Aubigny, mylord Crofts. Saint-Evremond continua la politique de relations qu'il avait pratiquée en France.

Je crois que c'est à sa présence qu'on doit attribuer l'espèce de cénacle qui se forma et où les plus beaux esprits britanniques se policèrent dans l'étude des lettres. M. le duc de Buckingham ne péchait ni par le défaut d'instruction ni par la lenteur de son intelligence; il avait au contraire toutes les qualités du courtisan délicat : il composa de petits ouvrages, entre autres son *Reherseal*, qui est une fine satire des pièces de théâtre de Dryden. Il était le favori du Stuart qui tenait le sceptre, et rien ne l'empêchait de satisfaire le généreux penchant qui le portait à faire du bien autour de lui. — M. d'Aubigny, un autre ami de Saint-Evremond, était entré jeune dans la cléricature et avait reçu la charge de grand aumônier de la Reine. Il passait pour un chanoine fort spirituel; son commerce avait des charmes extrêmes, son langage était des plus fins et des plus ouverts : car il joignait la franchise du cœur aux agréments du bien-dire. La dispute entre les Jésuites et les Jansénistes causait alors beaucoup d'éclat. M. d'Aubigny connaissait ces derniers et les jugeait assez vilainement. Il eut sur cette matière un entretien avec le réfugié qu'il fréquentait, et celui-ci conçut immédiatement une contre-partie au pamphlet qu'il avait envoyé à l'adresse du Père Canaye.

Les Jansénistes, voulant faire des saints de tous les hommes, n'en

trouvent pas dix, dans un royaume, pour faire des chrétiens tels qu'ils les veulent. Le Christianisme est divin ; mais ce sont des hommes qui le reçoivent, et, quoi qu'on fasse, il faut s'accommoder à l'humanité. Une philosophie basse et austère fait peu de sages; une politique trop rigoureuse, peu de bons sujets; une religion trop dure, peu d'âmes religieuses qui le soient lôngtemps. Rien n'est durable qui ne s'accommode à la nature.

Si nous continuons, nous tomberons sur des maximes qui sont la conséquence de ces prémisses :

L'autre extrémité, dit le philosophe, me paroît également vicieuse. Si je hais les esprits chagrins qui mettent du péché en toutes choses, je ne hais pas moins les docteurs faciles et complaisants qui n'en mettent à rien, qui favorisent le déréglement de la nature et se rendent partisans secrets des méchantes mœurs. L'Évangile entre leurs mains a plus d'indulgence que la morale ; la religion, ménagée par eux, s'oppose plus faiblement au crime que la raison. J'aime les gens de bien éclairés, qui jugent sainement de nos actions, qui nous exhortent sérieusement aux bonnes, et détournent, autant qu'il leur est possible, des mauvaises. Je veux qu'un discernement juste et délicat leur fasse connoître la véritable différence des choses; qu'ils distinguent l'effet d'une passion et l'exécution d'un dessein; qu'ils distinguent le vice du crime, les plaisirs du vice; qu'ils excusent nos faiblesses et condamnent nos désordres ; qu'ils ne confondent pas des appétits légers, simples et naturels, avec de méchantes et perverses inclinations. Je veux, en un mot, une morale chrétienne : ni austère, ni relâchée.

Ce que Saint-Evremond voulait, en fin de compte, n'est pas très-facile à démêler. Il n'a jamais trop su où il en était, soit au point de vue philosophique, soit en matière religieuse. Nous n'avons qu'à le suivre dans les divers événements de sa vie. Pendant la Fronde, il n'est pas Frondeur, il est pour Mazarin, pour la cour, pour le pouvoir établi. La Fronde expire : le voilà contre Mazarin et contre le traité des Pyrénées. Il se fait chasser à cause de cela, et, pour un peu, il se ferait pendre. En religion, que désire-t-il? que demande-t-il? L'abolition des Jésuites? Après avoir lu la *Conversation du maréchal d'Hocquincourt*, on le croirait. Tournez la page : vous tomberez sur une condamnation du Jansénisme que j'ai citée tout au long. S'il n'est ni pour les Jansénistes ni pour les Jésuites, est-il catholique, purement et simplement? Non, il ne l'est pas. Dans cette question, laquelle vaut le mieux, d'une catholique ou d'une protestante, pour le mariage? il se prononce pour la protestante. A-t-il donc abjuré? point du tout : c'est l'amour de la plaisanterie ou l'indécision qui le

guide toujours. Son apologiste, M. Ch. Giraud, a été fort embarrassé de démêler un tissu de contradictions si diverses. A propos du dernier opuscule auquel j'ai fait allusion, il écrit en marge : « Personne ne s'avisera de prendre au sérieux ce badinage voltairien, qu'on est étonné de rencontrer au dix-septième siècle, en l'année même où couraient les *petites lettres* de Pascal. » M. Giraud a raison. Saint-Evremond pris au sérieux ! il me fâcherait bien qu'il en fût ainsi, et la chose n'aurait rien que de très-risible.

Quelles ont donc été les doctrines du personnage ? — Il n'en a jamais eu, et je serais curieux d'apprendre comment il aurait fait pour en avoir. Il n'a pas même été sceptique : car le sceptique avoue qu'il ne croit pas et se pare de cette négation. Saint-Evremond pose les principes les plus contradictoires et ne se déclare ni dans un sens ni dans un autre. Voici sa thèse sur l'immortalité de l'âme :

Jamais homme, dit-il, n'a été bien persuadé par sa raison, ou que l'âme fût certainement immortelle, ou qu'elle s'anéantît effectivement avec le corps.

D'où il faut conclure qu'il n'y a eu, de par le monde, ni matérialistes ni spiritualistes, et que tous ceux qui se sont occupés de ces problèmes importants, ont été ou des jongleurs ou des ambitieux. L'auteur s'aperçoit néanmoins que sa proposition est un peu forte, et il l'amoindrit en s'adressant à lui-même quelques objections :

Un discours de l'immortalité de l'âme a poussé des hommes à chercher la mort, pour jouir plus tôt des félicités dont on leur parloit.

Il fait allusion ici au païen Cléombrote, qui se précipita dans la mer, après la lecture du *Phédon* de Platon. Mais il n'a pas de peine à réfuter cet exemple : « Quand on en vient à ces termes, dit-il, ce n'est plus la raison qui nous conduit, c'est la passion qui nous entraîne. » Quelle passion ? J'admets, moi, que Cléombrote avait des chagrins personnels ; mais je ne puis convenir vraiment que ce soit sa lecture *platonique* qui l'ait porté à se noyer. Le fait au surplus ne démontre pas absolument que Cléombrote fût converti aux idées de son maître; mais l'accident prouverait, sous toutes réserves, qu'il était dégoûté de l'existence. Peut-être avait-il des infortunes dans son domestique. En tout cas, son caractère ne doit pas être présenté aux générations comme un modèle de haute vertu. Cette mort n'est pas un acte de courage ; je n'y vois, pour ma part, qu'un vulgaire

suicide, accompagné d'une ostentation plus ou moins grande et de gestes plus ou moins réussis.

Aussi Saint-Évremond triomphe-t-il facilement de Cléombrote. Il n'y a guère que les arguments banals, ceux de la logique usuelle, auxquels notre homme ne s'attaque pas. Probablement, il les sent assez résistants encore. Et puis, ce n'est pas son métier; ce n'est pas non plus sa tactique. L'allure indécise, ni trop bienveillante ni trop hostile; le coup d'épingle d'abord, la révérence ensuite : voilà ce qu'il observe. On ne saurait le brûler comme athée; mais, par contre, il serait fort dangereux de l'admettre comme croyant.

Je ne l'admettrais même pas en tant que critique. Ses observations au sujet des belles-lettres ne manquent ni de délicatesse ni de goût; cependant elles pourraient être plus concluantes et surtout plus neuves. Quand il m'aura dit que « les *Essais* de Montaigne, les poésies de Malherbe, les tragédies de Corneille et les œuvres de Voiture se sont établies comme un « droit » de plaire pendant toute la vie; » quand il m'aura assuré que la morale des Italiens est « pleine de *concettis*, *qui* sentent plus une imagination *qui* cherche à briller *qu'un* bon sens formé par de profondes réflexions; » quand il m'aura défini d'une façon aussi remarquable Cervantès et Bossuet, je ne serai pas en état de discuter bien longuement sur le compte de ces auteurs. J'aurai lu qnelques phrases mal tournées et embarrassées de pronoms relatifs; mais la lumière décisive, le trait de flamme par lequel toutes les aptitudes d'un génie sont placées en un jour brillant, je ne les verrai point. Non! je ne saurai rien que je n'aie su déjà. Saint-Evremond anra voulu être un initiateur; il n'aura été qu'un rabâcheur de mérite.

Veut-on connaître ce qu'il pense de Quevedo? — Quevedo lui paraît « fort ingénieux. » Et quel est son sentiment plus explicite sur Malherbe?

Pour égaler Malherbe aux anciens (toujours la vieille querelle de Perrault et de Despréaux!), je ne veux rien de plus beau que ce qu'il a fait. Je voudrois seulement retrancher de ses ouvrages ce qui n'est pas digne de lui. Nous lui ferions injustice de le faire céder à qui que ce fût; mais il suffira, pour l'honneur de notre jugement, que nous le fassions céder à lui-même.

Franchement, estimez-vous que tout ceci soit bien profond, et, après avoir lu cette sentence, êtes-vous illuminé par une grâce subite? Tant mieux pour Saint-Evremond, si vous l'adoptez sur ce joli

échantillon de sa prose. Pour moi, j'estime qu'il n'y a rien de plus aisé que de dire d'un écrivain qu'il serait tout à fait accompli si l'on ôtait les images défectueuses, les tournures répréhensibles et les métaphores impropres répandues dans ses livres, d'ailleurs fort bons.

De tels aperçus sont l'enfance de l'art. Cette définition d'un poëte estimé, Waller, n'est pas un compliment; je la prendrais plutôt pour une malice. Comme raillerie, elle ne manquerait pas de désinvolture; mais je suis persuadé qu'elle visait à devenir une louange. Et voilà en quoi je trouve qu'elle a seulement effleuré le but :

Je n'ai point connu d'homme à qui l'antiquité soit si obligée qu'à M. Waller. Il lui prête sa belle imagination aussi bien que son intelligence fine et délicate; en sorte qu'il entre dans l'esprit des anciens, non-seulement *pour bien entendre ce qu'ils ont pensé, mais pour embellir leurs pensées.*

J'ignore complétement si Socrate eût été flatté de se voir embelli par l'esprit de M. Waller; mais j'affirme seulement qu'il eût eu le droit de se plaindre. Probablement Saint-Evremond entend que Waller a imité les Grecs et les Latins, qu'il les a dépouillés, en véritable Anglais, de leurs richesses littéraires. Néanmoins le passage que j'ai reproduit impliquerait plutôt l'idée de traduction. Si je ne me méprends point, Waller aurait traduit certaines œuvres de l'antiquité et il aurait enjolivé le texte. Eh! mais, ce n'est pas là une qualité de traducteur bien extraordinaire!

Ce n'est pas surtout une note recommandable, et Saint-Evremond voudrait la donner comme telle. Il trébuche infiniment sur certains terrains. Le domaine de la conversation lui est plus familier, et là il respire à l'aise.

On n'a véritablement commencé à causer qu'au siècle de Louis XIV. Sous les Valois, la rudesse des mœurs ne s'était pas entièrement effacée. On parlait de futilités ou l'on ne parlait pas du tout. Les guerres civiles ayant cessé et la vie à la campagne ayant été démodée par ce que nous appelons le progrès, les éléments d'une société choisie se trouvèrent réunis à Paris et ne tardèrent pas à s'accorder entre eux. Avant qu'on eût inventé, au dix-septième siècle, des constructions commodes, il était fort difficile d'avoir chez soi une *assemblée*, comme on disait alors. Le conseiller Gillot recevait ses amis dans une chambre à coucher. Lorsque Mme de Beauvais fit bâtir un hôtel dans la rue Saint-Antoine, chacun vint à son tour s'extasier devant cet édifice. D'abord on toléra plusieurs licences dans les salons, qui furent con-

sidérées comme des grossièretés à mesure que la civilisation prit pied davantage. On demeure étonné aujourd'hui des privautés excessives que s'arrogeaient les gens de lettres, au Louvre, chez le cardinal de Richelieu, chez Mme de Rambouillet, partout. Voiture fut le plus impertinent des hommes; cependant il y a certaines audaces que personne ne commet, et Voiture osa les commettre. Bientôt la manie des petits vers et celle des portraits eurent cela de profitable au moins, qu'elles chassèrent les coutumes sauvages et qu'elles forcèrent à une sorte de galanterie de bon goût. On s'était mis premièrement à avoir des entretiens pédants. Les vieux, presque contemporains de la Renaissance, avaient appris beaucoup, parce que ceux qui se mêlaient d'apprendre, parmi eux, ne s'arrêtaient pas en route. La pédagogie fut bientôt remplacée par l'esprit. On s'adonna aux *portraits* chez Mademoiselle, aux *caractères* à l'hôtel de Condé, aux *maximes* chez Mme de Sablé, aux *contes de fées* chez Mme de Murat. Puis on s'occupa des nouvelles du jour, des aventures récentes dont le bruit circulait dans Paris. On médit du prochain et de la prochaine. La conversation tint lieu de journaux, et celui qui apporta le plus d'historiettes fut considéré comme le meilleur rédacteur.

Evidemment, Saint-Evremond devait briller dans une société ainsi façonnée aux beaux usages et amoureuse de la tenue. Il y obtint de nombreux, quoique fragiles succès. Autant de combats, autant de triomphes. Qu'on se rappelle principalement l'ouvrage intitulé : *Retraite de M. le duc de Longueville en son gouvernement de Normandie.* Ceci est presque de la maturité de l'écrivain; mais il avait débuté, dès 1647, entre le siége de Dunkerque et la campagne de Catalogne. Sa double qualité d'auteur et de soldat lui valut ce que l'on est convenu de nommer des bonnes fortunes. La marquise de Sablé ne refusa point les hommages qu'il lui adressa. Elle lui trouvait du talent et de la prestance. Il fut également l'ami, — mettons même un peu plus que l'ami, — de Ninon de Lenclos.

Au sujet de Ninon, je ne saurais laisser passer sans conteste l'opinion trop favorable que M. Charles Giraud a eue de cette demoiselle et la défense qu'il a présentée à propos des errements considérables de sa cliente. Toute l'argumentation de M. Giraud roule sur ce point. Mademoiselle de Lenclos n'était pas une courtisane ordinaire. M. le duc d'Enghien lui tirait des révérences, et beaucoup de gens en place ambitionnaient d'être admis chez elle, à cause de l'agrément qu'on y prenait ou qu'on avait le désir d'y prendre.

Voltaire (rendons-lui cette justice) ne s'y trompa point. Il a bellement barbouillé Ninon de sa meilleure encre. Aussi M. Giraud, bien que voltairien, n'aime-t-il pas Voltaire. — « Que signifient, s'écrie-t-il, tous ces caquetages et ces cailletages? Vous dites, vous, Arouet, que le père de Ninon fut un joueur de luth ? C'est une erreur. Il jouait du luth, mais il était noble. Il jouait noblement de son luth. Voilà la vérité. »

M. Giraud est moins en voix pour établir l'honnêteté et le désintéressement de celle pour laquelle il dépense la périphrase de « moderne *Lœontium.* » Il ne prouve guère mieux que cette *Lœontium* ait traité de pair à compagnon avec les bons chrétiens de son époque. Elle eut une cour de débauchés et de femmes compromises, je le veux bien; mais il ne faut pas ajouter qu'elle régna sans partage et soumit à ses lois la capitale et la France entière. Ceux que M. Giraud surnomme les « dévots » se gardèrent toujours du prestige de cette fille; ils ne voulurent jamais se ranger sous son sceptre. Elle connut madame Scarron et la secourut dans la détresse. J'applaudis à cette action; je n'en suis même pas étonné. Les créatures perdues ont habituellement dans le fond du cœur un grain de pitié qui germe ou qui meurt, selon les circonstances. Madame Scarron devenue l'épouse du Roi n'oublia pas la pécheresse de qui elle avait reçu du pain. Ce qui indique seulement que je suis dans le vrai, en niant, malgré M. Giraud, la considération de sa protégée, c'est que les bienfaits que celle-ci obtint de la munificence royale furent obtenus secrètement. La marquise de Maintenon ne se refusa point à acquitter la dette de reconnaissance qu'elle avait contractée jadis, mais elle maintint toujours la distance qui devait exister entre le rang où elle était arrivée et la condition où était descendue mademoiselle de Lenclos.

A la vérité, Saint-Evremond n'eut jamais et ne devait pas, étant donné son tempérament, avoir ces scrupules. Il ne fut pas *toujours* irréprochable, même au point de vue de la morale courante. Par exemple, je ne serai pas aussi indulgent que M. Giraud, qui raconte de quelle manière la confiance du comte d'Olonne fut indignement trompée et qui se borne à dessiner en caricature la figure du mari abusé : « Fort galant homme, dit M. Giraud, très-spirituel, et digne d'un meilleur destin. » — Pardonnez-moi. Il y avait autre chose à dire. Saint-Evremond connut intimement le comte d'Olonne, lui dédia même une pièce : *Sur les plaisirs.* Puis, il lui fit le plaisir de

lui enlever sa femme. Je laisse, non pas seulement aux catholiques, mais à toutes les personnes éclairées, le soin d'apprécier cette conduite dans ce qu'elle a de plus exquis.

Exilé en Angleterre, Saint-Evremond ne discontinua pas le train qu'il menait. Cependant il ne laissa pas que d'y regretter sa patrie et ses emplois. Songeant à revenir, il manda ses desseins aux amis qu'il avait à la cour de France. Mais les ministres furent inflexibles. Alors il tomba dans une profonde mélancolie et dans une espèce de langueur. On lui conseilla de passer la mer. Il se résolut à la traversée avec d'autant moins de peine que déjà la peste sévissait dans Londres. On sait ce qu'est une panique en pareil cas. Les grands (ceux qui peuvent se retirer) partent aux premières nouvelles; le menu peuple périt. Saint-Evremond se glissa sur un navire et débarqua en Hollande.

A la Haye, il fut recherché, comme il l'avait été à Paris, soit parce que son intelligence n'avait baissé en aucune manière, soit parce que sa réputation de beau parleur n'avait pas baissé non plus. Il eut beaucoup d'habitude avec le marquis d'Estrades, le baron de Lisola, les ambassadeurs étrangers et les personnes les plus accréditées. Il fréquenta aussi le prince d'Orange, qui, bien que dépouillé des charges de ses ancêtres, et réduit en quelque manière à une condition privée, ne cessait pas de donner, dans un âge peu avancé, « des marques d'un génie extraordinaire, de cette humeur guerrière et de cette *noble ambition* qu'il a fait paraître dans toute la suite de sa vie. » J'emprunte à un annotateur, M. Silvestre, ce terme de « *noble ambition*, » dont la profondeur est indescriptible.

Au traité de Bréda, Saint-Evremond, qui était fort liant et qui s'ennuyait, alla se jeter dans les bras des plénipotentiaires. De là il fit un tour à Bruxelles, revint à la Haye, y demeura quatre ans, et, au bout de ce temps, reçut un message du chevalier Temple. Le chevalier avait été chargé par Charles II de dire à Saint-Evremond que Sa Majesté souhaitait qu'il retournât en Angleterre. Il reparut sur les rives de la Tamise, et le Roi, touché de tant d'empressement, lui donna sa main à baiser et une pension de trois cents livres sterling.

Un dernier agrément se joignit à tant d'autres. Madame Mazarin se réfugia en Angleterre, et ce séjour fut la cause d'une suite de lettres, de billets, qui ont été conservés à la postérité. Nul érudit n'ignore en effet la liaison qui exista entre madame Mazarin et l'en-

nemi de Colbert. Voici un fragment de la correspondance de ce dernier, qui fera connaître le ton de ces relations et la note exacte des mœurs mondaines en 1688 :

Je suis trop discret pour vous demander des approbations, et vous êtes trop judicieuse pour m'en donner; mais, comme le chagrin de l'humeur se mêle à l'exactitude des jugements, je vous supplie, Madame, que je ne sois pas censuré généralement sur tout ce que je fais. Si je parle, je m'explique mal; si je me tais, j'ai une pensée malicieuse. Si je refuse de disputer, ignorance ; si je dispute, opiniâtreté ou méchante foi. Si je conviens de ce qu'on dit, on n'a que faire de ma complaisance; si je suis d'une opinion contraire, on n'a jamais vu d'homme plus contrariant. Quand j'apporte de bonnes raisons, Madame hait les raisonneurs; quand j'allègue des exemples, c'est son aversion. Sur le passé, je suis un faiseur de vieux contes ; sur le présent, on me met au nombre des radoteurs, et un *Prophète Irlandais* serait plutôt cru que moi sur l'avenir.

Pour le coup, arrêtons-nous à ce Saint-Evremond de bonne source. Ses qualités y sont au complet : de la verve comique, et de la meilleure ; de la finesse, du mordant. Tout cela est combiné en un mélange délicieux. Le stoïcien, s'il existait, serait un peu loin ; mais l'écrivain reste. Il ne faiblit que lorqu'il affecte de rouler vers le sentiment. A propos du précédent paragraphe :

Voilà, dit-il, Madame, les traitements ordinaires que je reçois ; voilà ce qui m'a fait désirer votre absence. Mais, pour compter trop sur vos chagrins, je n'ai pas songé assez à vos charmes, ni prévu que le plus grand des malheurs devoit être celui de ne vous point voir. J'ai pu vous dire les maux que je souffre auprès de vous ; ceux que je sens lorsque j'en suis éloigné ne s'expriment point.

Vous voyez que nous finirions ici par glisser dans le babillage. Une seule chose doit être remarquée au milieu de ce précieux : c'est le soin extrême de la phrase, d'où le précieux résulte justement. Les correspondances des Sévigné, des Maintenon, sont toutes marquées de ce cachet. On mettait une sollicitude réelle à tracer la moindre ligne sur le papier. Point d'expressions impropres, point de solécismes, ni de gallicismes, ni de barbarismes, quels qu'ils fussent. On s'appliquait surtout à cela. Un magistrat, un courtisan, qui n'eussent point su leur langue, eussent été fort mal vus et fort peu écoutés dans leur entregent. C'était une nécessité que de bien écrire. Elle a eu ses désavantages ; elle a conduit certaines natures à l'em-

phase et au raffiné ; du moins, elle a forcé beaucoup de talents naturels à se révéler, malgré eux, sans (pour ainsi dire) qu'ils s'aperçussent du tour qu'on leur jouait. Il y a là une des causes premières qui ont amené, parmi nous, l'âge de la grande littérature et de la saine prose.

Je m'étonne que Saint-Evremond, en pays étranger, ait conservé la pureté de sa diction et que quelques tournures anglaises ne se soient pas mêlées à sa manière habituelle. Il est vrai que longtemps, comme je l'ai dit, il tourna ses regards vers la France et s'occupa d'y rentrer. On lui proposa sur le sol britannique plusieurs distinctions importantes, et, entre autres, une sinécure, où il n'aurait eu qu'à s'occuper des lettres du Roi pour les princes étrangers. Mais il refusa, prétendant que la vieillesse arrivait et que les vieillards devaient préférer le repos à la peine la plus glorieuse et la mieux rétribuée. Il n'avait peut-être pas tout à fait raison. Toujours est-il que les Stuarts le comblèrent de munificences et qu'il parut adorer les Stuarts. La Révolution éclata : il s'inclina devant la Révolution. On se rappelle que l'usurpateur avait été dans les meilleurs termes avec Saint-Evremond en Hollande. Ces relations ne furent point affaiblies par les événements nouveaux; elles devinrent, au contraire, plus étroites. Ainsi, notre philosophe mangea à deux rateliers ; il accapara de son mieux et sa main droite ne rendit pas ce que sa main gauche avait reçu.

On finit par lui annoncer que rien ne l'empêchait plus de reparaître dans les salons de Paris. Cette permission le fit méditer un peu. Ses ennemis étaient morts, mais ses amis aussi. Ninon de Lenclos n'avait plus de charmes ; la cour était composée de seigneurs inconnus. La génération d'autrefois errait sur les bords du Styx, s'il faut emprunter le langage des poésies du temps. Qu'aller faire en France? qu'aller chercher, sinon les débris d'une race disparue? Mieux valait ne pas sortir de Londres. Saint-Evremond se résolut à ce dernier parti. Il fit répondre à ceux qui le pressaient de revenir, que ses cheveux avaient blanchi et que son corps malade se refusait aux fatigues de la route. Effectivement, il souffrait. Plusieurs maux physiques l'accablaient, sans compter les douleurs morales, telles que la perte de la jeunesse : torture immense pour les amoureux décrépits. Il se traîna, comme il put, pendant une année ou deux, et rendit son âme à Dieu, le vingtième jour de septembre 1703.

On l'enterra à Westminster, parmi les hommes célèbres que l'An-

gleterre avait déjà produits et auxquels elle avait accordé une magnifique sépulture. Les populations d'Outre-Manche le pleurèrent comme un des leurs. Nous autres, qui sommes la postérité impartiale, comment devons-nous le juger et où devons-nous le mettre dans le panthéon de nos moralistes illustres? car c'est dans notre panthéon à nous, et non point à Westminster, qu'il eût été juste de le placer.

Saint-Evremond a été le type du petit pamphlétaire d'il y a deux cents ans. Ne cherchons point ses titres où ils ne sont pas ; ne nous abusons pas sur sa valeur intrinsèque. Il a réussi par le pamphlet et par l'actualité, si j'ose employer ce terme. Que d'autres le considèrent comme un inventeur de sentences ou comme un agréable versificateur, je ne m'arrête pas à ces subtilités, qui me semblent des faux-fuyants et de vraies tromperies. Il n'a pas brillé par la logique, je l'ai démontré précédemment ; il n'a eu de succès que dans le vers comique, c'est-à-dire dans ce qui pourrait ne pas être un vers. Effacez quatre ou cinq scènes des *Académistes ;* effacez quatre ou cinq madrigaux lestement tournés : que restera-t-il de tout le bagage ? La correspondance est assez remarquable. Mais j'ai rappelé encore que tous, bourgeois et nobles, soignaient leurs correspondances au dix-septième siècle. Nous sommes donc obligé de nous rejeter sur les pamphlets de Saint-Evremond ; et là, j'avoue qu'il est triomphant.

Il a tout pour lui : la délicatesse de touche, la raillerie de bon aloi, la grammaire. Ajoutez à tous ces mérites celui de venir bien à propos, et vous comprendrez que l'enthousiasme ait commis des exagérations pardonnables. — Faites-nous du Saint-Evremond, disaient les libraires aux auteurs. — Les libraires avaient tort en tant qu'artistes, puisqu'ils transformaient la gent lettrée en une famille de perroquets ; mais ils n'avaient pas tort en tant que commerçants. La *Conversation du Père Canaye*, précisément parce qu'elle attaquait de respectables religieux, était demandée chez Barbin, absolument comme on demande, de nos jours, les livres prohibés ou impies. Bientôt on confondit l'original avec les copies exécutées sur commande. Des Maizeaux, qui a essayé de mettre les choses en ordre, n'y a pas tout à fait réussi ; je me confierais plutôt à l'édition de M. Charles Giraud, qui est bien collationnée et où le triage a été opéré avec le plus grand soin (1). M. Giraud, excellent érudit, n'a

(1) Il est bien entendu que ce livre ne s'adresse qu'à des lettrés et à des personnes mûres. Les *Mémoires de Mme Mazarin*, cités tout au long, y sont peu édifiants. On aurait tort en

que le défaut d'admirer un peu trop Epicure et de vouloir, à chaque instant, que Saint-Evremond soit un Epicurien enragé. J'ai tâché de montrer par des citations que celui-ci ignorait parfaitement quelle était sa secte. Il a vanté les païens en maint endroit; mais il a soutenu que le protestantisme également lui était fort sympathique et il a mis le catholicisme au-dessus de tout. Ce sont là des opinions bien opposées et qui n'indiquent pas très-clairement les tendances de celui qui les a émises. Fut-il sceptique? non; athée? pas davantage. Pour moi, Saint-Evremond crut à la Providence, et il chercha toute sa vie à contenter le diable sans se mettre absolument mal avec le bon Dieu.

effet de prendre au sérieux les exagérations de Saint-Evremond à l'endroit de cette dame. Elle m'a toujours paru une aventurière, calomniant son mari, qui ne pouvait la retenir, et ayant toujours eu tort contre lui. Je renvoie les lecteurs impartiaux au plaidoyer de l'avocat Erard: ils y verront une éloquence d'autant plus belle qu'elle est appuyée sur les plus concluantes et sur les meilleures raisons.

Daniel BERNARD.

DU PASSAGE

DE LA

PSYCHOLOGIE D'ARISTOTE

A LA

PSYCHOLOGIE DES PHILOSOPHES CHRÉTIENS

Deuxième partie : APRÈS ARISTOTE

Nous nous sommes longtemps arrêté sur Aristote, cela était nécessaire pour bien entendre l'évolution historique que nous avons à présenter ; et parce que ce maître a le mieux résumé dans l'antiquité tous les éléments psychologiques que nous allons maintenant voir s'égrener.

Quatre écoles principales lui ont succédé sous le génie greco-romain et arabe : l'épicuréisme, le stoïcisme, le néoplatonisme et le néopéripatétisme. On a eu tort de séparer les sceptiques et les cyniques : ce sont deux bandes isolées du troupeau d'Épicure. Les nouveaux académiciens et quelques sceptiques se rattachent aux stoïciens. La philosophie des Arabes n'est elle-même que le prolongement du néopéripatétisme grec qui, comme doctrine, a beaucoup d'alliances avec le néoplatonisme. Mais les doctrines générales ne nous importent ici qu'autant qu'elles se rattachent étroitement à notre sujet particulier, et nous n'en dirons rien de plus que ce qu'il faut pour éclairer les idées dont nous voulons exposer l'histoire.

Aristote n'avait en mourant personne qui le pût remplacer. Son disciple et son ami, Théophraste, qui des deux qualités supérieures du maître, la spéculation et l'observation, n'avait que la dernière, était incapable de maintenir l'école dans sa ligne : lui et ses successeurs allèrent de plus en plus vers l'expérience, en soutenant quelque

temps encore leurs doctrines dans le sens du dynamisme. Puis, l'oubli absolu des interprétations doctrinales arrivant, la préoccupation exclusive de l'expérience abaissa les esprits et les rendit propres à subir le joug de l'atomisme. Théophraste commença d'ailleurs le premier à altérer la doctrine de son maître, en soutenant que l'énergie n'est pas le mouvement, et réciproquement; en soutenant encore contre lui que l'âme n'a pas des énergies, mais des mouvements; et en attribuant deux mouvements à ce principe: l'un corporel, comprenant l'appétit, le désir et la colère; l'autre incorporel, comprenant le jugement et la connaissance (1). Il est vrai que tout en établissant la distinction de ces deux mouvements de l'âme, il maintenait l'unité du principe; et ce point est d'autant plus à remarquer, que Théophraste ne l'ayant pas même mis en question, on en doit logiquement et certainement conclure que son maître était bien, comme lui, partisan de cette unité. A plus forte raison aussi, maintenait-il que l'âme est un principe substantiel, puisqu'il lui attribuait de produire deux mouvements.

D'autres disciples d'Aristote altérèrent encore davantage son enseignement, puisqu'ils allèrent jusqu'à nier l'existence personnelle de l'âme. « Aristoxène, qui fut célèbre chez les anciens pour avoir appliqué « à l'enseignement scientifique de la musique la doctrine d'Aristote « sur la conaissance, comparait l'âme à l'harmonie en musique, et « pensait que, de même que l'harmonie musicale est produite par les « rapports différents des tons entre eux, de même l'âme est produite « par le rapport qui existe dans la forme des différentes parties du « corps; car c'est ce qui produit le mouvement du corps animé, et l'âme « ne peut en conséquence se concevoir que comme une certaine tension « du corps. Dicéarque, qui fit entrer les sciences empiriques, particu- « lièrement la géographie, dans le cercle de l'école péripatétique « ne semble pas très-éloigné de cette opinion. Il dit clairement que « l'âme, la raison, n'est pas un être une ou substance en soi, mais « seulement un certain état du corps, un état d'animation qui com- « pète à l'unité du corps, aussitôt qu'il est formé et disposé d'une « certaine manière dans ses parties par la nature. Il niait par consé- « quent aussi formellement que l'âme soit immortelle. Il est évident « que ce sont là de fausses interprétations de ce point de doctrine

(1) Ritter. *Histoire de la philosophie ancienne*, tome III, p. 335. Je citerai spécialement ce livre qui est le meilleur ouvrage que nous possédions sur ce sujet, bien qu'on y trouve plusieurs erreurs d'appréciation.

« d'Aristote, que l'âme est la forme du corps animé : mais ces mé-
« prises font voir dans quelle direction s'avançait l'école péripatétique, « s'attachant de plus en plus au sensible (1). » C'est du reste ce qui arrive bien souvent aux doctrines: les disciples chargés de développer les idées du maître et de les adapter aux faits particuliers, s'adonnent trop entièrement à l'application pratique et perdent de vue les principes qui devraient rester leurs guides.

Straton de Lampsaque, autre disciple d'Aristote, s'en sépara en accentuant ses idées en un sens différent d'Aristoxène et de Dicéarque. Pour lui, l'âme était tellement une que l'intelligence est une faculté comme toutes les autres, qui doit avoir son organe particulier. Il avait tellement pris au sérieux cette opinion d'Aristote, que l'intelligence ne peut opérer sans le sensible, qu'il plaçait la sensation et l'entendement dans le même siége; de sorte que, selon Sextus Empiricus, il fallait résoudre la pensée intellectuelle dans la perception sensible.

Cette école, ayant perdu les voies de son initiateur, ne pouvait durer, et s'éteignit en effet dans les lieux communs des ornements de la rhétorique. Après une telle éclipse, le rôle devait appartenir aux sceptiques et à Épicure.

Nous n'avons pas à nous arrêter sur les hommes purement rhéteurs ou faux moralistes, ils ne sont pas de notre sujet ; nous laissons de côté Pyrrhon, Timon, et les autres. Dans sa fraction savante, l'école d'Epicure, Épicure lui-même, n'était qu'une reproduction de Démocrite. Pour lui comme pour Démocrite, l'âme n'est pas immatérielle, c'est un principe subtil, une sorte de souffle chaud, invisible, composé d'atômes rondelets et très-lisses, et qui vivifie tout le corps. Il lui attribue quatre activités : le mouvement, le repos, la chaleur et la sensation, qui paraît renfermer l'intelligence. L'âme, étant un composé qui n'a de mouvements et de sensations que dans son union avec le corps, est naturellement décomposée et dissoute par la dissolution du corps.

A côté des épicuriens et pour répondre aux esprits moins abrutis, se fondait la secte des stoïciens : Épicure et Zénon étaient les derniers aboutissants de la philosophie grecque.

On distingue justement les anciens stoïciens et les nouveaux. Les anciens, qui se rattachaient à Zénon, à Cleanthe, et surtout à Chrysippe, l'écrivain de l'école, se ressentaient un peu de Platon et d'Aris-

(1) Ritter, tom. III, p. 337.

tote. Ils accentuèrent la division établie entre les choses inanimées, les plantes et les animaux : pour eux, l'unité des corps inanimés devait dépendre d'une sorte de condensation de leurs qualités; dans les plantes, l'unité résultait d'une sorte de principe subtil qu'ils voulaient nommer *nature*, et non pas âme; dans les animaux, l'âme devait-être un air plus délié encore; et enfin il y a dans l'homme une âme raisonnable, et aussi une autre âme raisonnable dans tout l'univers. Plus l'âme est parfaite, plus l'air ou souffle chaud qui la compose est subtil et semblable au feu. L'âme universelle embrasse toutes les âmes particulières de tous les degrés qui sembleraient n'en être que des parties; et c'est ainsi que beaucoup admettaient l'immortalité de l'âme, comme étant une fraction du tout. Il est remarquable cependant qu'ils connaissaient la fameuse question de *l'un* et du *divers*, posée par Aristote, et qu'ils tentaient de s'y rallier, car, comme le dit Ritter : « Leur point de vue particulier dans la philosophie se « manifeste ici d'une double manière, savoir en ce qu'ils cherchent « à tout ramener à la force suprême, et qu'il admettent cependant, à « côté de cette force suprême, une diversité de forces distinctes de « l'unité, et qui sont liées par elle, sans subdivisions ou membres « intermédiaires, en un seul rapport général (1)». Ils avaient du reste un grand sentiment de l'unité comme qualité essentielle de tout principe, et de l'âme en particulier; de telle sorte que, tout en admettant des parties de l'âme, ils reprochaient à Platon et à Aristote (ce qui était injuste à l'égard de ce dernier), d'avoir trop isolé ces parties qui, suivant eux, n'étaient que des expressions d'une même unité. Voici, du reste, comment Ritter interprète fort justement leur opinion : « Les stoïciens ramenaient à une force générale les phéno- « mènes psychologiques, puisqu'ils admettaient dans l'âme une force « dominante qu'on devait regarder comme la source de toutes les « facultés de l'âme. C'est pourquoi Chrysippe considère la force « dominante de l'âme comme identique au moi. Elle est d'après la « définition des stoïciens, ce qui domine sur la sensation et sur l'ins- « tinct; savoir, sur la sensation comme la source de la connaissance, et « sur l'instinct, comme source du désir et de l'action. C'est pour cette « raison qu'ils regardaient aussi le principe dominant dans l'âme comme « l'entendement, comme le principe de la parole, de toute pensée et « de tout sens dans le discours, ainsi que de toute résolution... Ils « ne séparaient point, quant à l'essence, la sensation de la perception

(1) Ritter, *Hist. de la philos. anc.* tom. III, p. 510.

« raisonnable, mais ne les regardaient toutes deux que comme des « expressions d'une même force. Aussi, le penchant et la passion, « qui paraissent contraires à la raison, ne sont, suivant eux, qu'une « raison corrompue qui s'est brouillée avec elle-même, un faux « jugement qui appartient à la raison et qui en part: tout plaisir, « tout appétit, tout désir ardent est une opinion, uue connaissance « qui n'est pas complétement développée. Cette oppinion dérive pour « eux d'une manière conséquente de leur supposition, qu'en général « toutes les espèces d'êtres dans le monde ne sont que des degrés « de développement d'une même force rationnelle, de sorte qu'on « ne peut même regarder l'activité irrationnelle que comme une raison « moins forte ou altérée, et détournée d'une manière quelconque de « la voie. (1) Par là se trouve radicalement détruite toute distinction « spécifique entre les faculté de l'âme, et l'activité pratique de la « raison, réduite en même temps à la pensée scientifique. Ils veulent « pourtant que les facultés de l'âme ne manquent pas de toute diver- « sité; mais de même que Dieu ou l'âme du monde se divise en « plusieurs forces et est conçu en opposition à ces forces, de même « aussi la faculté dominante de l'âme se divise en une diversité de « facultés qui en sont régies... Ils admettaient huit parties de l'âme: « la partie dominante, qui a son siége dans le cœur; les parties qui agis- « sent dans les organes des sens; celle qui est située dans les organes « de la voix; et enfin celle des organes génitaux. Ils comparaient la « manière dont la partie dominante étend son activité sur toutes les « parties subordonnées de l'âme, à nn souffle vivifiant, qui se répand « dans les membres; comme le polype de mer s'allonge par les pieds, « de même, disaient-ils, s'étend le souffle chaud de la raison vers les « organes des sens et du reste du corps (1). »

Les stoïciens de la nouvelle académie différèrent un peu de Chrysippe. Je passe Arcésilas, Carnéade, Panétius, pour m'arrêter à Posidonius, qui s'occupa plus spécialement de notre sujet, et dont on a conservé les opinions. Ce Posidonius fut du reste un éclectique qui se retrouve assez bien dans Cicéron son élève; il cherchait à concilier Platon, Pythagore, et sa propre école, sans trop y réussir, on le comprend aisément. Il eut cependant quelques vues lumi-

(1) C'était évidemment là un souvenir et une influence de la doctrine d'Anaxagore avec laquelle Aristote s'était trouvé aux prises : mais il faut convenir que les stoïciens s'en tiraient moins bien que le maître ne s'en était tiré, comme nous l'avons vu. Le *un* et le *plusieurs* sont ici bien autrement confus que chez lui.

(2) Ritter, *Hist. de la philos. anc.* tom. III, p. 510 et suiv.

neuses, et c'est à ce titre que son nom a sa place dans l'histoire de la psychologie. Je dois citer entre autres sa discussion contre Chrysippe, tendant à établir que tout dans l'homme ne peut venir d'une raison dominante, et qu'il faut bien admettre des passions de l'âme, différentes de la raison; de là il établissait que les états passifs dérivent du mélange corporel ; qu'il y a des états corporels et des états intellectuels passant réciproquement du corps à l'âme et de l'âme au corps. C'était relever l'influence du corps dans le composé humain, alors que Chrysippe avait tout rapporté à l'âme. D'un autre côté, Posidonius mérite d'être cité pour avoir considéré dans l'homme trois choses principales : l'appétit, répondant à la vie végétative; le courage, répondant à la vie animale; et la raison, répondant à la nature propre de l'homme. C'était là sans doute un emprunt fait à Platon, mais un emprunt intelligent qui eut une grande influence, comme nous le verrons, dans la division ultérieure des facultés de l'âme. Posidonius clôt dignement sur ce point la philosophie grecque.

Je ne prétends pas, en ce moment, juger ces différentes écoles, même au point de vue du sujet restreint qui m'occupe. Je crois plus légitime de poser simplement les faits de l'histoire; plus tard leur jugement viendra de lui-méme. On a tellement méconnu de notre temps les services des philosophes chrétiens, et ces services sont tellement grands, que tout artifice oratoire doit-être banni de la thèse que je soutiens, les faits seuls doivent parler. En mettant le lecteur aux prises avec ces faits simples et dépouillés d'artifice, en lui montrant pièces en main l'évolution des idées, il jugera de lui-même comment ensuite, avec quel labeur, avec quelle puissance lucide s'est fait le travail de reconstitution par le génie chrétien. Qu'il me permette donc sans trop d'impatience d'achever l'exposition de la psychologie ancienne.

II

Après les stoïciens de la nouvelle académie, après Posidonius et son élève Cicéron, la philosophie ancienne semble achevée, son génie propre est éteint. Mais, au point de vue de l'évolution des idées, il était peut-être nécessaire que l'intelligence humaine des sociétés civilisées de ce temps passât par un état transitoire avant d'aboutir à l'expansion du christianisme; ou peut-être était-il utile que le génie naissant des âges modernes eût, pour développer son élasticité, sa souplesse et sa force, l'aiguillon d'une philosophie nouvelle. Quels

qu'en soient les motifs, que Dieu seul connaît entièrement, toujours est-il qu'une nouvelle tentative philosophique fut l'intermédiaire entre la philosophie ancienne et la philosophie chrétienne, et apparut comme une conception hybride, mélange des traditions orientales et plus particulièrement des traditions talmudiques, avec les plus grands représentants de la philosophie grecque.

Cette nouvelle école porta d'abord le nom de néo-platonicienne; puis, dans une seconde phase, elle fut néo-péripatétitienne. Inaugurée par Philon, elle comprend dans sa première époque Ammonius Saccas, Plotin, Porphyre, Jamblique et les alexandrins; ce fut proprement l'école d'Alexandie. Alexandre d'Aphrodise commence la seconde phase qui, passant par Thémistius, Philopon, va se perdre chez les Arabes pour aboutir à Averrhoës. Dans ses deux phases successives, cette école n'est du reste que la représentation philosophique d'une suite d'hérésies qui doivent embarrasser le développement du Christianisme; et c'est en la combattant pas à pas que la philosophie chrétienne s'établit. Mais il importe de remarquer que le Christianisme n'a pas combattu cette école au nom de la philosophie pure : c'est en se défendant contre les hérésies qu'il a été amené successivement à abattre les principes philosophiques qui les soutenaient et à reconstituer lui-même les vrais principes. Nous ne devons donc pas mêler les deux mouvements, et parce qu'ils sont très-distincts, et pour la dignité des idées, et pour la moralité même de la science.

Pour bien comprendre et rendre ce double mouvement de la pensée qui s'est produit dans ce grand débat, nous devons donc le considérer de deux points de vue; de celui des philosophes néo-platoniciens, ignorants des hérétiques conséquences; et de celui des philosophes chrétiens, soucieux des conséquences hérétiques.

Philon ouvre l'école nouvelle, et la résume on peut dire tout entière dans ses idées principales, ou mieux dans son idée principale. Né à Alexandrie d'une famille juive, et, comme on le croit, sacerdotale, il se trouva sur le terrain des derniers échos de la philosophie grecque, et à un moment où les idées avaient tourné de telle sorte chez les Juifs et chez les Grecs, qu'une alliance était devenue possible entre les deux philosophies. Ceci doit être bien compris.

Les doctrines qui devaient former le Talmud, résultant elles-mêmes du mélange des traditions hébraïques avec les enseignements des gymnosophistes babyloniens, et d'où devait sortir plus tard cette

fraction qu'on a nommée la Kabbale, se résument à un seul principe : l'union de l'âme à la raison divine pour connaître et pour opérer. Que sommes-nous? pensaient-ils alors, si ce n'est un être faible qui ne connaît que le dehors des choses, qui ne se connaît pas lui-même et ne peut se connaître que par les dons de Dieu fournissant à notre âme l'intelligence de toutes choses. L'âme n'a que des impulsions, des élans qui l'élèvent jusqu'à l'adaptation à la raison divine ; et c'est quand elle se dépouille de toute impression extérieure, quand elle s'affranchit de sa propre énergie, qu'elle s'unit par le ravissement à l'intelligence divine, en laquelle elle peut seulement tout connaître, tout savoir, en connaissant, comme ils le disaient, l'âme du tout. Ce n'est pas par l'intermédiaire des facultés sensibles que l'âme est intelligente, c'est par son union avec l'intelligence de l'être ineffable, absolu, et sans attributs propres. Le corps et tout ce qui tient au corps est vicié, imparfait, incapable de bien et de vertu : c'est le don divin qui verse dans l'âme les facultés du bien et de la vertu, comme de l'intelligence. Telles étaient les idées de Philon, aboutissant inévitablement à supprimer le rôle de l'âme, à enlever à ce principe sa faculté intellectuelle propre, pour faire de l'intelligence humaine un rayon de l'intelligence divine.

Or, cette doctrine venait au contact de la philosophie grecque, qui se résumait dans ses derniers temps en une sorte de stoïcisme éclectique, lequel croyait bien à l'unité de l'âme il est vrai, comme nous l'avons vu, mais faisait de l'âme une fraction de la raison éternelle d'où elle dérivait tout. C'est ainsi que, chez les derniers stoïciens, par exemple chez cet excellent empereur Marc-Aurèle Antonin, nous voyons que l'âme est tout, et le corps rien ; que ce qui est du corps est ou mauvais ou indifférent ; que ce qui est de l'âme est seul bon, seul retournant immortel en se fondant dans l'âme universelle. Pour rendre cette doctrine stoïcienne d'accord avec les enseignements talmudistes, ou mieux pour les fondre ensemble, il n'y avait donc qu'une seule chose à faire : scinder l'âme en deux principes différents; admettre une âme corporelle faisant vivre le corps, et une âme intellectuelle partie de l'intelligence divine :

Dans Philon, ce trait d'union des deux écoles commence, cet accord apparaît ; il est évident que la grande question de *l'un* et du *plusieurs*, si vigoureusement agitée par Aristote, est dès lors méconnue. Plus les temps vont se presser, plus cette doctrine qui apparaît dans Philon va s'accentuer et se formuler. Plutarque nous dit déjà

que l'*âme irraisonnable* et le *corps sans forme* ont été de tout temps, et qu'un principe raisonnable imprima la raison à l'âme irraisonnable et donna la forme à la matière informe (1). Apulée de Madaure scinde Dieu en trois parties, pour lui donner son existence propre, sans doute, et pour le faire le tout de tout; il distingue trois puissances divines : Dieu même, la raison ou les idées, et l'âme du monde. Numénius d'Apamée, le maître de Plotin, admet deux dieux, dont l'un, le second, entre dans la formation du monde; il distingue deux âmes, l'une raisonnable qui vient d'en haut, l'autre non raisonnable qui vient d'en bas; et ces deux âmes se font la guerre, une guerre incessante, car les biens viennent de la participation à la raison divine, et le mal vient de la matière; de sorte que toute incorporation de l'âme est un mal. Plotin entre dans les mêmes idées que son maître avec de légères différences. Pour lui, l'âme fait partie de la suprême trinité des principes : elle est distincte de la raison et lui est soumise; et au-dessous de la raison il y a l'être primititif; mais ces trois principes émanent l'un de l'autre, de sorte que la pensée, originellement dans la raison, en découle. Il admet donc des âmes et une âme du monde qui par un côté touchent au sensible, à la matière, et par un autre côté à la raison supra-sensible; mais cette âme n'est elle-même qu'un principe tout à fait distinct du corps sensible, comme pourraient l'entendre les stoïciens. Proclus, qui admettait une action de l'âme sur le corps du corps sur l'âme, reprochait à Plotin le sens stoïcien de sa doctrine.

Il est bien clair qu'au fond de toutes ces élucubrations qui ont constitué ce qu'on a nommé la théorie des émanations, l'être créé devient une partie émanée, sortie de l'être divin; et l'âme, la partie supérieure de l'âme représente cette partie divine, intelligente, bonne, tandis que le corps et ses activités nutritives et sensibles sont le fait de puissances inférieures mauvaises ou de l'âme cosmique. En réalité, la théorie philosophique est le fondement de ce que nous verrons plus loin avoir été le manichéisme.

C'est à ce point que s'arrêta le néo-platonisme, à des vues confuses dans les détails, mais très-nettes dans leur ensemble, et auxquels se rattachèrent toutes les écoles magiques de l'invocation des bons et des mauvais démons issus par des émanations successives des deux principes premiers. C'était un écho lointain des traditions gymnosophistes interprétées par des esprits grecs, avec une légère

(1) *Plat. quæst.*, L., I.

alliance hébraïque. Nous n'insistons pas sur les détails, le sens général suffit à notre sujet.

Cependant la philosophie grecque, ainsi lancée dans cette voie, oubliait le sens plus scientifique qu'Aristote lui avait donné : une tendance au péripatétisme se fit jour, comme pour vouloir serrer la raison de plus près.

III

Alexandre d'Aphrodise paraît avoir été l'un des premiers à remettre Aristote en lumière, et ses commentaires restèrent longtemps, ils le sont même encore pour quelques-uns, comme la plus pure expression de la pensée aristotélique. Le rôle qu'il a joué lui a fait attribuer une importance considérable, mais ce rôle a donné lieu à de telles méprises que nous sommes obligés de nous y arrêter, pour éclairer des idées confuses aujourd'hui. Je dis confuses aujourd'hui, parce qu'au moyen âge il en était autrement, et que c'est le malheur des siècles derniers qui a amené cette confusion.

M. Ravaisson, qui a de notre temps fait le mieux connaître les destinées de la métaphysique d'Aristote, a très-bien vu que le commentateur différait sensiblement du maître, mais ses propres interprétations me semblent laisser subsister encore de la confusion. Il montre d'abord très-bien, comment Alexandre a justement saisi le rôle de l'âme comme principe d'unité : « D'abord si l'âme qui anime chaque « corps est un corps elle-même, et si selon la croyance univer- « selle, deux corps ne peuvent occuper à la fois le même lieu, ou « se pénétrer mutuellement, l'âme et son corps ne forment pas un « être véritablement et essentiellement un, dont l'âme fait l'unité. « Leur union n'est, selon l'impression d'Aristote, qu'un simple con- « cours qui exige une autre cause. Pour tenir unis le corps et l'âme, « il faudrait donc encore une autre âme. Maintenant, pour unir « celle-ci, à son tour, avec la première âme et avec le corps, une « nouvelle âme serait nécessaire, et même deux, et l'on irait ainsi à « l'infini sans pouvoir s'y arrêter (1). » Nous avons déjà vu cet argument dans le *Traité de l'âme*, et jusqu'ici le commentateur nous paraît exact.

Un pas plus loin, les erreurs vont commencer. Alexandre combat les stoïciens qui admettaient une âme corporelle, mais nous allons voir où il va aboutir ; je suis l'analyse de M. Ravaisson : « Que deux

(1) M. Ravaisson, *De la Métaphysique d'Aristote*, tom. II, p. 296.

« corps se pénètrent aussi exactement et dans toute la rigueur du « mot, c'est, dit Alexandre d'Aphrodise, ce que ni le sens com- « mun ni la raison n'admettent. Si l'âme ou si la qualité s'étend par « tout le corps, si elle est présente à la fois à toute son étendue, « c'est justement la preuve qu'elle est par elle-même inétendue et « corporelle. » Il faut déjà signaler des expressions malheureuses qui vont mener loin : l'*âme ou la qualité*, comme si l'âme n'était qu'une qualité ; *inétendue et corporelle*, comme si l'un était la conséquence de l'autre. Mais, poursuivons : « Supposons en effet que « l'âme soit un corps, ayant par conséquent de l'étendue. Elle aura « des parties. Qu'est-ce donc qui les tiendra unies ? C'est, selon les « stoïciens, une certaine disposition ou qualité qui consiste dans la « tension (1). Mais cette tension est-elle un corps à son tour, comme « en effet les stoïciens furent contraints de le soutenir (2) ? Alors il « lui faudrait encore un principe d'unité ; et l'on irait ainsi à l'infini. « Force est donc de s'arrêter à la tension ; force est d'avouer que « ce qui fait l'unité d'un corps en dernière analyse, et selon les « principes des stoïciens eux-mêmes, ce n'est pas le feu ou l'éther, « ou un corps subtil, quel qu'il soit, mais une manière d'être, une « qualité, une forme (3). Donc, c'est la qualité, la forme incorpo- « relle qui est la véritable âme. » D'où il suit que la forme, l'âme, n'est qu'une qualité, et qu'ainsi elle est plutôt effet que cause du corps ; nul étonnement dès lors d'entendre ajouter : « Si donc l'âme « est à la fois dans tous le corps, c'est qu'en effet elle ne lui est pas « unie par mélange : elle y est comme toute forme en sa matière. « Aussi en est-elle inséparable. Sans le corps, laquelle de ses fonc- « tions pourrait-elle exercer ? Ni la nutrition, ni la sensation, cela est « évident ; mais pas davantage la pensée. La pensée implique « l'imagination, et celle-ci les sens. L'âme n'est donc pas plus sépa- « rable du corps qu'une figure, qu'une limite ne l'est de l'étendue « qu'elle termine. Elle n'en est séparable que par une abstraction de « notre entendement. D'où il suit qu'elle commence et finit d'exister « avec le corps. Et c'est encore une raison pour qu'elle ne puisse « former avec le corps un mélange : le mélange n'a lieu qu'entre « les choses qui peuvent, et avant et après, rester séparées (4). »

(1) Nous avons vu que les stoïciens n'admettaient cela que pour les corps inanimés.

(2) Ils le soutinrent pour les corps vivants seulement.

(3) Faire de la forme *une qualité ou une manière d'être*, c'est bien évidemment n'être plus du tout avec Aristote !

(4) M. Ravaisson, *De la Métaphysique d'Aristote*, tom. II, p. 298.

Je regrette que M. Ravaisson n'ait pas assez fait sentir combien, dans ces passages, le commentateur s'éloigne de son texte, ni pourquoi il s'en éloigne. Alexandre d'Aphrodise avait très-bien saisi que l'âme ne peut être un principe matériel, quelque subtil qu'on le suppose ; et de là son attaque très-concluante contre le stoïcisme, qui, ainsi que nous l'avouerons, faisait de l'âme de l'homme ou des animaux, une substance subtile-ignée. Mais, d'un autre côté, il altérait visiblement et étrangement la doctrine aristotélique, lorsqu'il faisait de l'âme une pure forme qualitative, une simple *figure*, une *limite de l'étendue qu'elle termine.* Il y a loin de là, à l'*Entéléchie* d'Aristote, à cette forme qui passe de la puissance à l'acte, et possède en puissance la raison d'être de l'être. Il y a évidemment dans Alexandre d'Aphrodise une doctrine des causes toute différente de celle du maître. Pour nous en convaincre reportons-nous à sa *Métaphysique.*

Il nous indique qu'il reconnaît quatre causes : matérielle, formelle, privative et efficiente : *Ut intelligatur elementa quæcumque reperiuntur, tria omnino esse proportione, materiam, formam et privationem, initia vero et causas quatuor, materiam, formam, privationem, et efficiens, quæ quidem quatuor alia in aliis reperiuntur* (1). Or, pour lui la cause efficiente est tout à fait distincte de la forme, il la considère comme le *ratio rerum*, la motrice universelle (2), tout en reconnaissant qu'il faut avec Hésiode tenir compte de l'*appetitus*, qu'Aristote a lui-même reconnu (3). La forme n'est donc plus, comme elle était pour Aristote, une puissance d'acte, un entéléchie ; c'est une simple figure, un contour, une sorte d'ombre ou de silhouette. Elle n'est plus la raison de l'acte, mais l'émule de l'acte. Aristote dit : *forma actus est ;* la forme est acte ; et Alexandre le répète lui-même ; mais, entrant dans le commentaire, il n'en fait plus qu'une émule de l'acte ; puisqu'elle résulte de l'acte, de la matière et de la figure ; et qu'elle ressemble à la lumière du jour quand elle est séparable : *Forma actus est, formæ æmulus est actus, et hujus æmula forma.* (*Si separabilis est*) *mente et cogitatione separabilis siquidem formæ materiales cogitatione tantum a materia secernuntur. Et id utroque constat, non solum forma est actu, sed etiam quod ex materia et forma consistit. Vel illud* (*forma enim si est sepa-*

(1) *Alexandri Aphrodisici commentaria in duodecim Aristotelis libros de Prima philosophia*, interpr. J. P. G. Sepulveda, Rome, 1527, lib. XII, text. 12.
(2) *Ibid*, lib. I, textes 26, 27, 28 et suiv.
(3) *Ibid*, lib. V, texte 29.

rabilis) pro lumine dictum est, quasi dicat actus sive lumen separabile singulis enim diebus ab æris perfecto separatur. Ex ambobus vero dicit diem qui ex lumine et ex perspicuo illustrato sit. Pro lumine autem quod separabile vocat actum dixisse, argumento vero ait. Privato vero ut tenebræ (1). Il y a là certainement un imbroglio indéfinissable, parce qu'enfin ou la forme est active, et alors l'acte dérive d'elle, la cause efficiente n'est pas un moteur étranger : ou bien la cause efficiente fait l'acte, et alors la forme n'est qu'une simple figure, une ombre.

M. Ravaisson a très-bien vu le changement qui s'était fait dans l'esprit d'Alexandre d'Aphrodise ; mais je regrette qu'il n'ait pas montré plus amplement que ce changement tenait essentiellement à l'interprétation tout à fait vicieuse de l'idée de forme substantielle. Il nous dit d'ailleurs très-justement : « Tandis que, suivant « Aristote, l'âme forme de l'organisme, a elle-même sa forme et son « essence première en (il vaudrait mieux dire : par) cette intelli- « gence éternellement active, qui fait passer de la puissance à l'acte « nos facultés de connaître et de vouloir, et qui est Dieu même ; « suivant Alexandre, l'intelligence active est Dieu, il est vrai ; mais « elle n'est que la cause motrice et extérieure de l'intelligence hu- « maine, elle n'est pas l'essence et la forme. L'âme humaine n'a donc « avec l'intelligence éternelle qu'un rapport passager, et, éclairée « quelque temps de cette divine lumière, elle rentre avec le corps « dans le néant. Ainsi, d'un côté, l'âme, effet, accident, qui résulte « de l'organisation du corps ; de l'autre, Dieu, qui séparé d'elle, « imprime le mouvement à sa pensée, telle est la théorie que le « commentateur substitue, sans s'apercevoir du changement, à la « doctrine originale de l'autel de la *Métaphysique* (2). » Et cette théorie nouvelle n'est pas autre chose que celle que nous avons vue plus haut dans Philon. Alexandre n'était donc pas un commentateur exact, ni même un véritable péripatéticien, puisqu'il altérait la doctrine de la forme substantielle, qui est proprement le caractère essentiel de la doctrine aristotélique.

Ne comprenant pas cette doctrine de l'entéléchie, il n'avait par cela même nullement compris la grande doctrine de l'*un* et du *plusieurs*, de l'acte pur et de la puissance passant à l'acte. Aussi le voyons-nous tomber dans l'erreur des nombres combattue par le

(1) *Ibid* lib. XII, texte 15.
(2) M. Ravaisson. *De la Métaphysique d'Aristote*, tom. II, p. 302.

maître ; et les genres comme les espèces ne lui paraissent se diversifier que par la quantié de matière, de forme, et de cause efficiente (1). Ce qui est le renversement définitif et complet du péripatétisme. Sans s'en apercevoir et par suite des idées du temps, sous l'influence de l'école alexandrine, ce sont les idées de Philon qn'Alexandre applique à l'interprétation d'Aristote ; et, par cette interprétation malheureuse, il supprime ce qui faisait précisément la gloire du grand philosophe, à savoir; la doctrine de l'entéléchie, et la distinction de l'*un* et du *plusieurs*.

IV

On imaginera difficilement que la doctrine d'Aristote pût ensuite se relever sans peine de cet effroyable coup de bas qui vient de lui être porté; et en effet il fallut du temps et d'autres hommes. Il en fallut d'autant plus que cette interprétation vicieuse d'Alexandre d'Aphrodise n'était pas la dernière ; il restait à la doctrine péripatéticienne à passer par les mains des Arabes.

Un obstacle cependant aurait pu se dreser devant ces erreurs. Les médecins, moins avancés dans la philosophie que dans la pratique de leur art, bien que le Vieillard de Cos eût dit : *Medicus sit philosophus;* les médecins avaient conservé une tradition vague constatant l'unité de l'être. Hippocrate, qui vivait au temps de Platon, lorsque celui-ci avait admis comme trois âmes (2), ne s'est nulle part expliqué d'une manière expresse sur ce point; la question n'avait pas encore été posée comme elle le fut peu après par Aristote. Cependant, par ses doctines générales, il se rattachait à l'idée d'un principe igné, et incessamment il parle de la *nature* comme d'une force qui meut, fait vivre, fait penser. Hippocrate, si dévoué aux anciennes traditions, et Platon également, devaient recueillir l'idée bien ancienne assurément de l'existence de l'âme ; et j'ai de la tendance à croire qu'il ne

(1) Voici un texte qui ne laisse aucun doute : « *Cæterum præter commemoratas causas, aliæ causæ ; aliaque principia sunt quæ quidem sunt formæ substantiarum aliorum tamen, ut docuimus, aliæ. Quando quidem hominum aliæ sunt, quam, equorum formæ. Neque vero tantum diversorum generum causæ diversæ sunt, sed eorum etiam quæ similem speciem sortiuntur sunt diversæ, sed numero duntaxat. Numero nam alia est tua materia, alia mea. Btque item forma et efficiens, universa ratione eædem. Qualenus omnes causæ ad materiam, formam, privationem et efficiens, refergntur, causæ omnium eædum sunt. Diversæ autem, quæ mei causæ à tui discrepant. Comment., de Prima philosoph.* lib. VII, text. 16.

(2) M. Bouillier a soutenu que Platon n'admettait qu'une seule âme en essence divisible par ses actes : *Du Principe vital et de l'âme pensante.* Paris, 1862, p. 67 et suivantes. Son argnmentation est très-solide, et ses preuves me paraissent avoir une graude valeur: mais la traditon qui atribue cette erreur à Platon est très-vivace.

leur est pas même venu à la pensée qu'on pût supposer et discuter la multiplicité de l'âme dans l'être. Les idées simples sont toujours les premières, et l'on ne commença d'admetre deux ou trois âmes qu'à des époques de décadence. Nous l'avons montré par l'histoire. ce n'est qu'à la fin de l'école de Théophraste que cette idée fut vraiment posée et soutenue.

L'idée d'un principe de vie dans l'être subsista donc dans les successeurs plus ou moins lointains d'Hippocrate ; et l'on aurait pu croire qu'elle se serait maintenue. Malheureusement les médecins adhérèrent aux diverses écoles de philosophie qui se succédèrent, et perdirent plus ou moins leurs propres traditions. Lorsque Galien parut pour reprendre l'enseignement hippocratique délaissé depuis cinq cents ans, il ne trouva plus que des interprétations variées, altérées par toutes les écoles dont nous avons parlé. Les stoïciens tenaient encore pour l'unité de l'âme, mais ils étaient alliés à une école médicale qu'on nommait l'école des pneumatistes, et de plus ils faisaient profession de ne se pas rattacher aux maîtres. Or Galien avait la prétention, et une prétention très-vaniteuse, d'être de la bonne école en philosophie, comme de la bonne école en médecine, Il voulait non-seulement relever la gloire ancienne d'Hippocrate, fort déchue à ce moment, mais aussi relever celle de Platon. Cependant, avec une belle intelligence et beaucoup d'érudition, il manquait de netteté dans l'esprit et de décision dans le jugement; de sorte qu'il ne put jamais arriver à savoir ce qu'il pensait lui-même, d'une seule âme, ou de deux ou trois âmes. Il nous donne toutes les raisons diverses de chacune des opinions, mais il ne sait que conclure (1). Toutefois, dans la pratique, il parle toujours de la *nature de l'homme* comme d'un principe un et non multiple.

Les Arabes, qui recueillirent avant nous autres occidentaux toutes ces traditions, s'en emparèrent au point de vue de la médécine. Aristote, Galien, et tous les autres classiques anciens passèrent dans les mains des médecins arabes, qui n'étaient eux-mêmes que des Juifs cachant leur nationalité et leur religion. C'est un fait que j'ai déjà démontré dans la critique du livre de M. Renan sur Averrhoës. (2) Je n'ai pas à revenir sur cette étude, mais je dois rappeller brièvement des points

(1) *De Placitis Hippocratis et Platonis*, 6 et 7; et *de Facultatibus*, lib, I. cap. 1. J'ai cité les passages dans *le Traité d'Anthropologie*, p. 172.

(2) *Averrhoës et l'averrhoisme de M. Renan*; dans *la Revue du Monde Catholique*, du 10 juin et 10 juillet 1864.

qui y ont été établis et qui sont ici nécessaires. Les philosophes arabes n'ont été qu'un groupe particulier d'individus d'un caractère distinct de la race arabe proprement dite, s'occupant de questions qui étaient d'abord tout à fait en dehors des discussions théologiques sur le Coran; se mêlant tous de philosophie au nom de la médecine qu'ils cultivaient, et d'idées religieuses qui se rattachent au Talmud et à la Kabbale. Tout fait penser que c'étaient des médecins juifs, profitant de leur art pour cacher ce qu'ils étaient, ce qu'ils croyaient, et se livrant aux doctrines que leur coreligionnaire Philon leur avait inoculées à Alexandrie.

Les traductions faites d'abord par les Honain furent sans doute très-défectueuses; et si l'on ajoute qu'avec le texte d'Aristote arrivèrent en même temps les élucubrations de Philon, les commentaires d'Alexandre d'Aphrodise, et les incertitudes de Galien, on comprend aisément dans quelle voie se développa cette philosophie prétendue arabe. Averrhoës, qui la résuma dans son apogée, suivit à peu près Alexandre d'Aphrodise. Pour lui l'intelligence divine est la lumière intelletuelle de tous les êtres; il imagine que c'est là l'intellect actif d'Aristote; et il admet dans l'âme un intellect passif qui tend à s'unir à cet intellect actif de plus en plus jusqu'à disparaître en se fondant dans cet océan lumineux universel. C'est, en un mot, la doctrine de Philon et d'Alexandre qui, par Averrhoës, se transmit à Moïse-Ben-Maïmoun, aux Juifs de la Narbonnaise et aux Juifs d'Italie au treizième siècle.

Une différence cependant sépare Averrhoës d'Alexandre d'Aphrodise. Pour Alexandre, l'âme n'est qu'une forme figurative, une ombre, une simple figure, qui résulte des qualités de l'être. Pour Averrhoës, l'âme est encore une sorte de principe qui, bien que passif, a une sorte d'activité, un *appetitus;* car il lui attribue d'aspirer à l'intellect divin, comme la matière aspire à la forme. Aussi, pour Averrhoës, l'âme s'unit immédiatement et d'elle-même à l'intellect divin; pour Alexandre, il y a de plus un principe d'action, une cause efficiente. Mais il faut avouer que tout cela est vague et confus. Et on le comprit ainsi au moyen âge, puisque l'on a atribué à Alexande d'avoir admis un principe intermédiaire entre l'âme et le corps. Cette opinion que je n'ai pas trouvée dans ses *Commentaires sur la Philosophie première*, lui est positivement attribuée par le médecin Fernel au seizième siècle; (1) et on la cite également comme ayant été relevée,

(1) *Physiologia*, lib. IV, cap. II. *in Institutiones Medicæ.*

et partagée par Vincent de Beauvais au treizième siècle (1). Ces différences, fort subtiles d'ailleurs, entre Averrhoës et Alexandre, passionnèrent les esprits en Italie, où l'on se partageait en Averrhoïstes et Alexandristes; mais le sens général de la doctrine est le même; c'est dans les deux cas la négation d'une puissance intellectuelle propre à l'âme, la personnalité de l'âme à peu près détruite et reléguée à être un accident mortel, et la nécessité pour elle de s'unir et de se perdre dans l'océan d'une intelligence universelle et divine.

Il est sous-entendu que l'on ne se donnait nullement comme les inventeurs de ces doctrines, et qu'on les attribuait, sous le couvert de l'interprétation, au maître du péripatétisme. On faisait ainsi d'Aristote juste le contraire de ce qu'il avait été, comme nous l'avons vu; au lieu de l'âme entéléchie, et source de puissances diverses, de nutrition, de sensibilité, d'appétit, de locomotion, d'intelligence, on établissait une âme matérielle et une âme intelligente divine; au lieu de la distinction de l'Être premier en acte pur et des êtres secondaires en actes par puissance, au lieu de l'*un* et du *plusieurs*, on admettait que le *plusieurs* sort de l'*un*, et que l'être secondaire n'est qu'une émanation de l'Être premier.

C'est avec les conséquences de ces faux principes que les philosophes chrétiens eurent à débatre les questions ainsi soulevées; et nous verrons comment ils se trouvèrent par là conduits à repouser ces fausses doctrines, et à rectifier les principes de la psychologie.

Dr F. FRÉDAULT.

(1) Cf. *Études sur Vincent de Beauvais*, par M. l'abbé Beourgeat. Paris, 1856, p. 184.

UN AMOUR A DISTANCE

Je viens de retrouver une histoire dans mes vieux manuscrits. Elle réveille en ma mémoire mes souvenirs d'autrefois, et je me plais à l'imprimer ici telle que je l'écrivis jadis aux heures de ma jeunesse, à cette époque, déjà lointaine, où des idées moins graves qu'aujourd'hui préoccupaient mon esprit.

*

Le dîner touchait à sa fin ce soir-là dans la maison où je me trouvais. C'était chez M. le docteur Fenellaz. On s'était entretenu, durant le repas, des choses les plus diverses; on avait parlé de mariage et d'amour, et raconté de nombreuses histoires. Le général Durieu, habituellement fort causeur, avait écouté silencieusement et nous avions tous remarqué son attitude, un peu mélancolique, de personnage muet.

En ce moment je ne sais quel convive, M. de Linsac je crois, tira de tout ce qu'on venait de dire cette conclusion philosophique, qu'on peut aimer plusieurs fois dans la vie.

Sur ce mot le général Durieu sortit tout à coup de son silence :

— On n'aime bien qu'une fois, s'écria-t-il : c'est la première. Il en est pour lesquels ce souvenir remplit le cœur à jamais et le rend insensible à toute tendresse nouvelle ; et ceux-là mêmes qui, après une première campagne ne se résignent pas à entrer aux Invalides, ne peuvent, sans faire étinceler des flammes, remuer dans leur souvenir les cendres du premier amour.

Il en est de l'amour, continua-t-il, comme de tout ce qui agit puissamment sur l'âme de l'homme. Napoléon a pris successivement plus de vingt capitales, avant de s'endormir pour toujours dans son manteau de guerre : mais il n'a jamais été plus grand ni plus heureux qu'en Italie, où la victoire lui dit ses premiers secrets et où il se

fiança avec la gloire. Il n'a jamais retrouvé dans son existence prodigieuse les enivrements de cette époque de sa vie, et cet homme de bronze ne pouvait parler sans émotion de Montenotte ou de Lodi. Ainsi de nous tous, quand nous nous remémorons le premier amour de notre jeunesse. Pour moi, Messieurs, je n'oublierai jamais ce qui se passa alors en mon âme. La scène du premier, de l'unique baiser donné à la douce main de ma bien-aimée, me rappelle un bonheur que je n'ai retrouvé jamais, un bonheur qui fut rapide comme la flamme d'un éclair et qui se termina par un coup de foudre, inouï dans l'histoire du cœur.

C'était dans une petite chambre, grande comme la moitié de ce salon. J'étais ému comme à ma première bataille, ému comme au jour où l'Empereur me décora de sa propre main en me disant, de cette voix qui commandait à l'Europe et qu'il rendait douce pour les soldats : — « Je suis content de toi, capitaine Durieu. Il y a longtemps que je te devais la croix de ma Légion : je paye mes dettes. » Ah! c'était le bon temps! Je n'en connaissais pas le prix. Je me croyais le plus infortuné des hommes, et j'allais à la hâte mangeant du bonheur comme un affamé, sans avoir la sagesse de le savourer.

Le général poussa un soupir de regret et se versa un verre de porto. Puis, retournant de ce souvenir de gloire à son souvenir d'amour, il arrêta un instant sur moi son œil étrange de vieux soldat :

— Jeune homme, fit-il en me regardant d'un air qui était à la fois mélancolique, goguenard et profond, n'oubliez jamais cette leçon de philosophie pratique : nous n'aimons qu'une fois de toute notre âme; les amours qui suivent ne sont qu'un procédé mnémonique pour nous rappeler notre première tendresse.

Et il but d'un trait son verre de porto.

— Bah! lui dis-je, les souvenirs du cœur sont comme le vin : ils s'améliorent en vieillissant.

— Cela dépend du cru, et surtout du tonneau! dit un voisin.

— Mon cher général, dit Mme Fenellaz, racontez-nous donc votre campagne d'Italie.

— C'était en Allemagne, reprit naïvement le militaire. J'étais lieutenant d'infanterie. On n'attend jamais les grades supérieurs pour être amoureux; et cependant, en ce temps-là, l'avancement allait au pas de charge, la mort faisant des trous qu'il fallait boucher. Mais le cœur marchait encore plus vite....

— Les militaires faisaient l'amour, ils n'aimaient point, interrompit M. de Linsac.

— Moi, je devais aimer, répondit le général.

Le ton très-grave dont il prononça ces paroles nous fit pressentir une grande douleur que le temps n'avait point guérie.

Le général fit un effort pour chasser le nuage qui venait de passer sur son front, et il maîtrisa cette fugitive émotion.

Nous fîmes silence pour écouter.

— J'avais alors vingt-deux ans, reprit-il. Blessé à la bataille de...., je fus fait prisonnier par ces satanés Prussiens, qui me laissèrent et m'internèrent à Heidelberg, dans le grand duché de Bade. On me caserna chez un bourgeois de la ville, l'hôpital étant déjà rempli de soldats indigènes. Une balle m'avait fracturé l'os de la cuisse, de sorte que je dus garder le lit.

Le médecin, après avoir donné les instructions générales, n'avait plus reparu, et m'avait abandonné aux soins de mes hôtes. M. Kruckerheim était un homme épais, lourd, cylindrique, qui avait avec la célèbre tonne d'Heidelberg une analogie extrinsèque, qui devenait intrinsèque une ou deux fois par semaine. Sa femme, longue, sèche, toujours en mouvement, maigre comme un jouet d'enfant, semblait être le polichinelle de ce joufflu et énorme poupard. Ces deux êtres, d'une bizarrerie quasi fantastique dont n'approchent pas les fantaisies extravagantes de l'art chinois, étaient les seuls êtres humains que je visse de temps en temps.

Or, je n'entendais pas un seul mot au baragouinage de ces gens-là, lequel me paraissait barbare, comme toutes les langues qu'on ne comprend pas. La maladie et l'ignorance enfantent des terreurs incroyables et absurdes. Quand ces deux personnages grotesques causaient devant moi, il me semblait toujours qu'ils complotaient de m'assassiner. Aussi avais-je eu la précaution de suspendre à portée de ma main mon épée qu'on m'avait laissée. Je m'éveillais au moindre bruit; et, sous l'influence de la fièvre, mon imagination se créait mille fantômes. Il m'eût paru affreux de mourir obscurément dans cette chambre de malade, tandis que je me sentais encore plein de vie et que Napoléon livrait aux nations de l'Europe ses immortelles batailles.

Je n'avais d'autre distraction que de voir mes deux hôtes se disputer : car il n'est rien de plus bouffon que d'entendre une querelle dans

une langue inconnue. Mais ce plaisir, quelque agréable qu'il pût être, ne suffisait pas à mes exigences. Si vous songez que je ne savais pas l'allemand, que je n'avais point de livres, que je ne pouvais bouger de mon lit, que je ne voyais personne, sinon les deux caricatures dont je viens de parler, vous comprendrez le profond, l'immense, l'indéfinissable et mortel ennui qui s'empara de moi, de moi, homme d'action par profession, par caractère et par tempérament. Si, comme on le disait tout à l'heure, l'amour est le travail des oisifs, je me trouvais dans une admirable situation pour devenir amoureux. Il ne me manquait qu'une cause déterminante d'amour, une occasion : car mon hôtesse aux formes anguleuses, ornée de cinquante printemps, ne pouvait être cette cause ; elle n'offrait pas même l'apparence d'un motif plausible, que dis-je? d'un simple prétexte.

Dans mes longues heures d'insomnie, je pensais à la France. Vous n'avez jamais été exilés, Messieurs : vous ne pouvez savoir ce que c'est que le mal du pays et le regret de la patrie absente. Rien ne peut vous donner une idée de cette morne et dévorante douleur. Les poëtes n'ont rien exagéré en vous montrant les proscrits qui contemplent en pleurant les troupes d'oiseaux voyageurs qui se dirigent vers la terre natale. Or, Messieurs, j'étais plus que proscrit, j'étais prisonnier de guerre ; j'étais plus que proscrit et que prisonnier, j'étais malade au milieu d'une ville ennemie, isolé, enfermé dans mon ignorance de la langue comme dans une seconde et plus étroite forteresse : c'était le cachot dans la prison. Oh ! la France ! la France ! toute mon âme s'élançait vers elle. J'étais jeune : j'avais alors le don des larmes. Que de fois j'ai versé des pleurs en revoyant par la pensée, par le cœur, veux-je dire, les vertes campagnes de la Touraine ou les rues tumultueuses du bon Paris ! que de fois j'ai parlé tout seul pour entendre les sons familiers de ma bien-aimée langue française ! Où était alors l'armée ? qu'était devenu Bonaparte ? qui était vainqueur ? j'ignorais tout. Il est impossible de donner une idée de mes angoisses et de mes souffrances morales. L'existence m'était devenue insupportable, et j'allai jusqu'à surprendre en moi l'abominable pensée du suicide. J'aurais voulu mourir ; mais un homme d'honneur, un chrétien, ne se tue pas, Messieurs : j'ai vécu.

Un matin, j'étais dans ce demi-sommeil favorable aux illusions, bien connu des malades et des paresseux. La réalité et le rêve se confondent alors aisément dans l'esprit. Je crus entendre une délicieuse

voix de jeune fille chanter avec l'accent du plus pur parisien le premier couplet d'une romance française, alors célèbre, aujourd'hui tout-à-fait-oubliée.

Mon cœur battit avec violence, mais je me résistai à moi-même; je demeurai immobile pour ne pas m'éveiller tout-à-fait et pour prolonger encore l'illusion d'un songe aussi doux. Le bruit discordant d'une grosse charrette qui passa alors dans la rue troubla les innocentes combinaisons de ma diplomatie de dormeur, et je m'éveillai complétement.

Jugez, Messieurs, de ma joie, de ma stupeur, de mon délire, lorsque j'entendis, non plus dans la vague illusion de la somnolence, mais dans la claire réalité du réveil, lorsque j'entendis la voix inconnue continuer par le second couplet de la romance. Je voulus sortir de mon lit pour courir à la fenêtre; je ne réussis qu'à me faire un mal affreux, — que je ne sentis point. Ma joie se traduisait en des cris insensés; je battais des mains.... Vous souriez, Messieurs? songez que j'avais vingt-deux ans, et que je suis né près de l'Italie, la nation la plus démonstrative de l'univers.

Mes hôtes accoururent et me crurent fou.

La voix s'était tue. C'est en vain que je voulus interroger la tonne d'Heidelberg ou le polichinelle féminin : il n'y eut pas moyen, malgré notre bonne volonté réciproque, de nous comprendre. La tonne pivota sur elle-même, sortit et roula sans doute jusqu'à la cave. Le joujou de Nuremberg agita ses bras comme les ailes d'un moulin à vent, — n'était-ce pas un moulin à paroles? — suivit la tonne, ferma la porte avec un bruit sec et disparut, en faisant retentir dans l'escalier je ne sais quel vague cliquetis de syllabes et le bruyant tic-tac de ses sabots de bois.

Deux jours après, j'entendis encore la voix qui m'avait si profondément remué, mais à une si lointaine distance, qu'il fallait l'oreille d'un malade pour la pouvoir distinguer. Je n'en perdis pas cependant une seule inflexion.

L'importance des faits n'a rien d'intrinsèque ; elle dépend entièrement des circonstances et du milieu dans lesquels ils se produisent. Cet événement fut immense dans mon existence de prisonnier et de malade. Le souvenir de cette voix, entendue dans le lointain, ne me quittait plus. J'oubliai l'Europe et Napoléon, la politique et la guerre, pour ne songer qu'à cette fraîche voix de femme, qui m'avait apporté à travers l'espace tous les échos de la patrie et qui réveillait en

moi toutes les folles puissances de la jeunesse. Mon imagination se créait une figure idéale, dont le type variait cent fois par jour au gré de ma fantaisie et dont je me faisais une idole constamment adorée. L'amour a toutes les audaces du génie. De même que Cuvier reconstruisait et devinait d'après un détail l'ensemble d'un être créé, de même le timbre de cette voix, toujours présent à mon oreille, suffisait à mon cœur pour tracer un portrait que je croyais ressemblant. L'homme éprouve d'ailleurs un invincible besoin de préciser, dans une image visible à l'œil intérieur, l'être sur lequel se concentrent ses pensées....

— Et c'est, par parenthèse, interrompit l'un des convives, ce qui fait que le théisme pur n'a jamais été la religion d'aucun peuple.

— Je supposais des romans impossibles, continua le général, tellement impossibles que je craindrais d'être accusé de puérilité en essayant de vous en donner une idée. Les plus extravagantes chimères me paraissaient réalisables, probables, certaines. L'invraisemblable n'existe pas pour la passion.

J'aimai donc la chanteuse invisible avec une violence d'autant plus grande, que mon amour, tout en se fixant sur un être réel et déterminé, s'exerçait dans le domaine de l'idéal, qui n'admet point de limites. Cette voix avait fait vibrer toutes les fibres de mon être. J'interroge mon cœur et je me demande si jamais femme a inspiré un amour plus complet que ne le fit celle-là. En est-il une seule qui se soit tout-à-coup attaché son amant par de plus nombreuses, de plus intimes, de plus irrésistibles cordes de l'âme humaine? La bien-aimée entrevue par le pressentiment du cœur ne résumait-elle pas tout pour moi? Cette langue française, c'était ma patrie, ma famille, les jeux de mon enfance, les plaisirs et les combats de ma jeunesse, mes amis de collége et mes compagnons d'armes, tout ce qui nous fait vraiment vivre; c'était l'armée, c'était le Chef prodigieux qui nous commandait, c'était la France et la mémoire de tout ce qui m'était cher; c'était moi-même, en un mot. Cette voix de jeune fille, c'était aussi (j'en avais la certitude) la beauté, la grâce, la vertu, le dévouement, la tendresse, la passion : toutes les aspirations d'une âme de vingt ans. Toutes les puissances de ma nature, disséminées jusque-là sur ces réalités ou dans ces rêves, se réunirent en un sentiment unique pour celle qui personnifia dès lors toutes ces choses, dans laquelle je les retrouvais par la pensée et qui possé-

dait en outre le charme de l'inconnu, prestige immense à cet âge où l'imagination joue un si grand rôle. L'amour n'est ordinairement qu'une espérance; mais celui-là fut, en même temps, l'avenir et le passé : l'espérance pour un cœur dont rien n'arrêtait les élans, le souvenir pour un homme qui avait tout perdu. Mon âme n'avait pas d'issue et elle en trouvait une : elle s'y jeta tout entière! Ah! Messieurs, combien j'ai aimé!

Comment vous analyser ce délire? Je cherchais continuellement les noms qui me paraissaient, par je ne sais quels mystérieux rapports, ressembler à cette voix. Suivant les fantaisies de mon cerveau, je l'appelais Hortense, Anna, Louise, Marie, et de vingt autres noms. C'était, avec l'impétuosité qu'y apportait ma nature, l'amour de Silvio Pellico pour la *Zanze*, du prisonnier pour sa fleur *Picciola,* dans le livre de M. Saintine. J'avais avec elle des dialogues imaginaires et j'inventais des concours de circonstances bizarres qui en faisaient ma femme. Je lui tenais de longs discours. Il me semblait que, par la puissance de ma volonté, je pouvais faire passer en elle quelque chose des agitations de mon propre cœur. Traitez-moi, si vous le voulez, d'insensé; expliquez, si vous le pouvez, ma folie : mais je croyais être pour elle un centre d'attraction qui l'amènerait un jour fatalement devant moi, dans cette petite chambre d'où je ne pouvais sortir. Mon exaltation était telle que j'ai été plus d'une fois jusqu'à me dire : « — En ce moment elle pense à moi; elle me cherche. »

Plus d'un mois se passa ainsi. J'entendais de temps en temps la voix inconnue; mais elle venait de divers côtés de la ville : elle était tantôt proche et tantôt lointaine, circonstance qui préoccupa beaucoup mon imagination : car, dans ma pensée, la jeune fille était d'un rang social élevé et ne devait pas chanter en plein air. J'épuisai le domaine des conjectures. Les jours où je n'entendais pas la voix bien-aimée, j'avais des tristesses dont rien ne pouvait me distraire, des impatiences fébriles, des accès de désespoir qui excitaient la stupéfaction de mes hôtes : j'étais sombre comme un jour sans soleil. Dans ces moments, je me croyais abandonné de Dieu et des hommes, je maudissais mon destin; j'accusais l'inconnue de dureté envers moi et d'infidélité, comme si elle eût été dans le secret des impressions qu'elle faisait naître. D'autres fois je craignais qu'elle fût morte, qu'elle eût quitté Heidelberg, qu'elle fût arrachée à mon amour par une fatalité quelconque. A cette pensée, mon cœur se serrait hor-

riblement et il m'est arrivé de pleurer. Cloué sur mon lit de douleur, je me sentais sans force contre les mille événements qui pouvaient me la ravir à jamais, et la conscience de mon impuissance absolue me causait d'horribles angoisses, mêlées de fureur et d'abattement.

Il m'arriva une fois de me dire : « On a vu des femmes conserver jusque dans l'âge le plus avancé toute la fraîcheur de leur voix. Peut-être est-elle vieille ? »

Cette pensée me fit frémir. J'eus une sueur froide. La vieillesse eût été la pire des infidélités, l'infidélité à mon rêve.

— C'est impossible ! m'écriai-je tout haut.

Mais, malgré mes efforts, cette formidable question se posait à chaque instant dans mon esprit, et je ne pouvais chasser l'image épouvantable d'une petite femme, jaune et ridée comme une pomme de l'hiver dernier, spectre affreux et grotesque qui se dressait tout à coup devant moi, semblable à ces monstres singuliers qui sortent des boîtes à surprise.

J'avais tellement peur de rencontrer une sexagénaire dans mon idéal, que je finis par me le persuader. La crainte engendra la croyance.

Pour s'accommoder à ce fait — désormais certain, — mon amour inventa toute une philosophie :

— Après tout, pensai-je, ne peut-on pas aimer une vieille ? Ne voir dans une femme que la fleur de ses vingt ans, n'est-ce pas confesser un abject sensualisme ? L'amour que peut éprouver « une jeunesse » n'est après tout que l'élan aveugle de la nature ; il est en quelque sorte impersonnel à l'être aimé, lequel doit alors beaucoup plus au hasard qu'à lui-même : la tendresse des vieilles gens, au contraire, a toutes les flatteuses délicatesses qui peuvent toucher le cœur. C'est le choix spécial, c'est l'amour éclairé par les lumières de la raison et de l'expérience, et dégagé de l'alliage des sens.

J'avais lu quelques romans : le souvenir me guidait dans les explorations de mon esprit. Je fouillais dans ma mémoire pour y trouver des espérances. Je revoyais par la pensée toutes ces délicieuses vieilles femmes du XVIII[e] siècle, si spirituelles, si fines, si supérieures et parfois si aimantes ; ces adorables comtesses, dont je savourais d'avance toutes les aristocraties avec un appétit de plébéien et de patriote. Je me disais souvent : « Le cœur n'a pas de rides ; » mot que devait deviner plus tard, dans un de ses livres, un très-grand romancier de notre temps. J'avais lu le détestable roman de Faublas,

et je ressuscitais à mon profit le type de la marquise de Lignolles.

— Cette marquise pourrait bien être une cuisinière, me siffla un jour dans l'oreille le démon railleur de l'hypothèse.

— Cendrillon l'a bien été, répondis-je.

— Mais Cendrillon est un conte.

— Eh bien ! ce sera une histoire, répliquai-je.

— Et si cette princesse était une princesse d'opéra, plongée dans toutes les débauches particulières à ces principautés ?

— J'imiterais Orphée : je descendrais aux enfers pour en retirer Eurydice.

— Eurydice y retomba.

— Au diable toutes ces sottes réflexions ! m'écriai-je, et je m'efforçai de m'endormir et de chasser tous ces fantômes ironiques qui sautillaient dans les demi-ténèbres de ma somnolence.

Un jour, ma maîtresse idéale se fit entendre dans un voisinage excessivement rapproché. Je jugeai, à la direction de la voix, qu'elle devait se trouver presque en face de ma fenêtre. Mon cœur battait avec une violence qui ébranlait tout mon corps. Je ne pouvais sortir de mon lit, au bois duquel ma jambe était liée par ordre du chirurgien. Je compris cependant que la circonstance était décisive, et que mon amour, mon bonheur, ma vie, se jouaient en ce moment et dépendaient de ma présence d'esprit. Avant de déclarer mon amour à celle qui en était l'objet, fallait-il bien lui faire connaître mon existence. Or, il eût été difficile de lui envoyer ma carte de visite. Il n'y avait qu'un moyen de lui révéler la présence d'un prisonnier français : c'était de chanter, moi aussi, dans cette belle langue de notre pays, dont les accents m'avaient si profondément ému.

Il me vint une idée qui vous semblera peut-être bouffonne, bizarre, impossible, ou tout au moins singulière. J'avais la voix fausse, et je n'avais jamais pu retenir le moindre de ces airs faciles, sur lesquels se chantent les couplets de théâtre et les romances populaires. Ma rebelle organisation musicale n'avait pu être domptée que par ce chant magnifique que les soldats de la République entonnaient au bruit des canons en parcourant l'Europe vaincue, par ce chant gigantesque et sauvage que les gouvernements réguliers défendront toujours, mais qui vivra tant qu'il y aura en France une fibre de gloire et de colère. Enfant perdu de notre grande Révolution, j'aimais ce cri révolutionnaire qui renversait les trônes et faisait

trembler l'étranger. Je l'avais entendu chanter par des armées immenses; il retentissait au milieu de la mêlée, et le canon de l'artillerie n'était pas un trop grand orchestre pour l'accompagnement de cette entraînante poésie, qui était la Révolution tout entière, avec sa grandeur, sa gloire et ses fureurs. Que vous dirai-je? La *Marseillaise* répondait à tous les élans de ma nature de jeune homme, de soldat et de républicain. Elle entraînait la voix comme elle entraînait les cœurs, et je ne connaissais d'autre musique au monde que celle de ce chant si superbe et si simple.

Pauvre soldat, prisonnier loin de la France, c'était pour moi l'écho du pays; et que pouvais-je dire autre chose que l'hymne de la patrie à celle qui m'avait rappelé la patrie?

Aux premières paroles que je fis entendre, la jeune fille se tut.

Non, Messieurs, jamais, au milieu des batailles, jamais, en montant à l'assaut, je n'ai éprouvé d'aussi puissantes, d'aussi poignantes émotions! Je cessai de chanter après la première strophe : mon visage ruisselait de sueur. J'espérais que la jeune fille me répondrait. Mais, contre mon attente, elle resta silencieuse, et ni ce jour-là ni le lendemain je n'entendis sa voix. C'est là, Messieurs, que se placent les plus cruelles heures de ma vie. Je ne sais quel instinct me révéla que j'avais offensé mon idole. Vous savez le dépit des amoureux contre leurs propres sottises : aussi comprendrez-vous le désespoir qui s'empara de moi, quand j'eus vaguement conscience de cette faute, dont j'ignorais la portée et qui me paraissait irréparable.

Deux jours après, la voix se fit entendre encore au même endroit. J'écoutai avec une attention concentrée, et, par un effort de mémoire dont je ne me serais pas cru capable, lorsque la jeune fille se tut, je chantai après elle la romance française. Mais, au premier vers du second couplet, je me trompai et je pris un mot pour un autre.... Comment vous dire ma folle joie? voilà que la voix aimée releva mon erreur et chanta avec moi toute la suite de la romance. J'étais compris : j'en conclus que j'étais aimé, suivant les règles d'une logique particulière aux amoureux.

Je ne sais pas chanter, mais j'aime la musique : il y a dans ses harmonies je ne sais quoi de tendre, d'intime et de puissant, qui semble toujours s'adresser à celui qui écoute. Le charme de la voix humaine est une des plus grandes coquetteries de la femme, une de ses plus dangereuses séductions. Les âmes, magiquement dégagées

de la prison du corps, communiquent alors directement. Ce que le cœur a de plus mystérieux et de plus caché dans les relations ordinaires du monde éclate tout-à-coup dans une note fugitive ; une inflexion prend alors des significations immenses et peut contenir une passion, un drame, un poëme. Si j'étais marié, ma femme ne chanterait que pour moi.

— Chansons ! dit Madame Fenellaz d'un air railleur.

— Oh ! Madame, ma jalousie serait ridicule, mais elle serait sage. Une femme qui chante laisse voir son âme, comme celle qui se décollette montre son corps : deux indécentes libertés qu'un mari ne doit pas souffrir ; et, si j'avais à choisir, le bal me paraît moins périlleux pour la femme quand elle y danse, que le concert lorsqu'elle y chante. Je ne permettrais pas surtout que ma femme fît des duos : quand deux voix humaines se confondent, se mêlent et s'harmonisent, les âmes se mettent également à l'unisson pendant quelques instants, et les cordes de l'amour tressaillent dans le secret du cœur. C'est un adultère qui se consomme en plein salon, devant le visage rayonnant d'un mari imbécile, qui, cinq minutes après, empêchera sa femme de valser. Le valseur étreint la taille, le chanteur étreint l'âme et l'emporte dans de vertigineux tourbillons où la tête s'égare et se perd. Cela vous explique les bonnes fortunes des hommes qui ont de la voix. Oh ! si j'étais prédicateur, c'est contre le chant et non contre la danse qu'au nom du ciel je ferais tonner mon artillerie.

— Foudre de guerre ! fit la maîtresse de la maison.

— Je veux parler des canons de l'Église, repartit le général en souriant. Ma doctrine, c'est le spiritualisme, qui s'attaque aux causes, tandis que le matérialisme, qui n'est que la science secondaire des effets, se trouve sans force contre l'événement. Je serais un mari spiritualiste.

— Et spirituel, dit un des convives.

— Je tâcherais du moins de ne pas être un mari sot. Entre le mari qui par imprudence se laisse tromper et moi, il n'y a qu'une différence ; mais elle est immense : il y a la différence....

— Du mariage, dit malignement Mme Fenellaz.

— Méchante ! répondit le général, qui ne put s'empêcher de rire. Mais voilà que toutes ces réflexions m'ont entraîné loin de mon sujet.

J'ai d'autant plus tort de médire de la musique, reprit-il, que je lui dois les plus puissantes et les plus douces émotions de cet

amour que je vous raconte, — peut-être un peu longuement. Je ressemble à ces auteurs modernes, qui font d'interminables préfaces pour un livre microscopique..... Mon livre à moi ne devait avoir qu'une page courte et pleine.

Ces derniers mots furent dits d'un ton dont l'amertume nous glaça. Le conteur se tut un instant, et il y eut un silence que personne n'interrompit. On écoutait.

— Pendant plusieurs jours, nous mariâmes ainsi nos voix, reprit-il. Que vous dirai-je? jamais homme n'a, je crois, aimé comme j'aimai alors. Nos âmes correspondaient à travers l'espace sur les ailes de la musique. Elle comprenait les interrogations, les anxiétés, les douleurs, les ivresses de mon âme, comme je devinais, à certaines nuances de sa voix, ses émotions, ses inquiétudes, ses rêveries et ses caprices. Remarquez que ni les paroles, ni même les airs, n'étaient la cause du phénomène dont j'essaye de vous donner une idée. C'était quelque chose de supérieur à la note écrite ; un je ne sais quoi, qui colorait d'une vie particulière l'œuvre du poëte et du compositeur. Elle traduisait parfois les plus vastes tristesses du cœur par une chanson joyeuse, par une certaine façon de la rendre, qui faisait venir les larmes aux yeux. Ce contraste entre le chant et le sentiment produit était une des fréquentes coquetteries de cette sublime femme, qui aimait à jouer avec sa propre puissance.

Cependant ma santé revenait peu à peu : ma blessure s'était fermée. On me permit de me lever, mais il me fut interdit de quitter la chambre. Je fis alors une découverte qui faillit me désespérer. Ma fenêtre ne donnait point sur celle d'où partait la voix de ma maîtresse inconnue, de sorte que je ne pus encore percer le mystère irritant qui s'obstinait à se placer entre moi et celle que j'aimais. Je passais les longues heures de ma convalescence à regarder dans la rue ; je suivais de l'œil les femmes qui passaient. « C'est peut-être Elle » ! me disais-je. Par moments, si je voyais quelque jeune fille, belle, élégante et souple, cheminer avec la grâce d'une Parisienne, j'étais tenté d'avoir une certitude ; mais je résistais à ces élans : je ne voulais point m'exposer à faire une erreur, je veux dire une infidélité à mon idéal; je n'aurais pas pardonné à mon cœur de s'être trompé.

J'étais guéri : j'écrivis au commandant de la place pour obtenir la permission de me promener dans la ville. Cette autorisation m'eût

été accordée, si on n'eût appris en ce moment qu'une division de l'armée française, faisant tout à coup volte-face, venait de prendre une ville voisine et se proposait peut-être de se diriger vers Heidelberg. Le commandant m'envoya un interprète, qui m'apprit que la ville se préparait à résister, et que l'autorité militaire me plaçait dans l'alternative d'être enfermé dans la prison, ou de m'engager, sur ma parole d'honneur, à garder les arrêts dans ma chambre et à attendre les événements. Je promis. Je voulus interroger l'interprète; je lui demandai si j'avais des compatriotes dans la ville. Il mit un doigt sur ses lèvres et me dit qu'en dehors de ses instructions il lui était défendu de parler. J'insistai; j'ai même un vague souvenir que, devant les résistances obstinées de cette absurde discrétion, je finis par entrer dans une furieuse colère et par menacer le Prussien. Le Prussien me salua froidement et sortit.

Comme il venait de refermer la porte, je m'accoudai à la fenêtre et je me mis à regarder dans la rue.

Une femme dont un voile me cachait les traits passait en ce moment, regardant les numéros des maisons.

Dès qu'elle aperçut l'interprète, elle alla vers lui et lui dit dans ma langue natale : « N'est-ce pas dans cette maison, M. Franck, que demeure un prisonnier français ? »

C'était Elle ! je faillis m'évanouir.

— Je n'en sais rien; je ne le crois pas, répondit ce M. Franck, qui avait sur le cœur les paroles un peu vives que j'avais pu dire.

Si j'avais eu une arme à feu, j'aurais sans doute tué cet homme.

— C'est bien ici ! m'écriai-je d'une voix forte. N'écoutez pas ce misérable : c'est bien ici !

L'inconnue tressaillit, leva la tête, et entra rapidement dans la maison.

Un instant après, on frappa à ma porte avec une discrétion à la quelle je n'étais pas accoutumé.

— Entrez ! criai-je d'une voix étouffée.

Semblable aux géants mystérieux qui sont au service des fées, raide, grave et muet, plein d'une dignité qui en ce moment ne me paraissait avoir rien de comique, M. Kruckerheim, mon hôte, introduisit l'inconnue chez moi.

— C'est vous! m'écriai-je : car, je ne pouvais me tromper, c'était bien l'ange harmonieux de ma solitude, se révélant tout à coup à mes yeux.

— Oui, dit-elle simplement, c'est moi.

Elle était fort belle. Elle avait à peu près vingt ans. Je la vois encore. Elle avait un des plus gracieux visages que j'aie jamais vus : le type spirituel et fin de la Régence, moins la corruption. L'adversité avait trempé dans ses eaux cette délicieuse nature de marquise. C'était Vénus, mais c'était aussi Pallas, comme nous eussions dit alors. Ses cheveux blonds devaient friser naturellement. Le peigne, en les pressant et les lissant, n'en avait pu complétement dompter les ondulations primitives. Oui, je la vois encore ! Elle était petite : sa taille....

Le général Durieu s'arrêta un instant, ses yeux étaient humides, une larme était au bord de ses cils.

— Mais qu'importe ce portrait, dont le souvenir me trouble encore, après quarante ans passés dans les émotions des champs de bataille ? c'était la femme que j'aimais : n'est-ce pas tout vous dire ?....

Dois-je cependant vous l'avouer ? reprit-il. Mon premier mouvement, en voyant cette admirable créature, fut la surprise, presque la déception. Il me fallut un instant pour m'habituer à cette beauté, plus précise que celle de mes rêves. N'en est-il pas toujours ainsi, lorsque nous quittons les domaines de l'imagination pour ceux de la réalité ? n'éprouve-t-on pas une sorte d'étourdissement, causé par ce changement brusque, un étonnement dont on a quelque peine à se remettre ? Ce sentiment singulier dura moins de temps que je n'en mets à le décrire, et se dissipa dès que j'eus entendu la voix de la jeune femme.

Elle fit un signe à M. Kruckerheim, qui s'en alla avec force salutations.

Il y eut un silence, un silence plein d'émotion et dont je me souviens encore. Je sentais mon sang qui bouillonnait dans mes tempes et qui tintait dans mes oreilles.

Elle tenait à la main un papier, scellé d'une enveloppe ministérielle.

— Monsieur le lieutenant, me dit-elle, je suis heureuse d'être la première à vous annoncer une bonne nouvelle. J'ai parlé de vous à un parent du ministre de la guerre, et vous venez d'être compris dans un échange de prisonniers arrêté et signé entre la Prusse et la France.

J'étais tellement ému que je ne pouvais trouver une parole. L'amour, la joie, l'étonnement pesaient sur tout mon être moral et physique. Je la contemplais, oppressé sous une paralysie passagère.

— Madame... ? Mademoiselle... ? fis-je en hésitant.

C'était une question, — une question de vie ou de mort pour moi.

Il y eut encore un moment de silence terrible, pendant lequel elle me regarda fixement, comme pour lire au fond de mon âme. Je voyais le mouvement de son sein, agité par les battements précipités de son cœur. Enfin, un rayon de douce malice, mêlé à une pudeur virginale, passa sur ce visage qui se colora d'un reflet de feu.

— Mademoiselle, répondit-elle en baissant les yeux.

Le calme factice de sa voix attestait le tremblement intérieur d'une nature fortement tendue sur elle-même, pour dominer et comprimer l'expression d'une émotion violente.

— Mademoiselle, lui dis-je, sans vous je serais sans doute mort de consomption et d'ennui sur ce lit misérable, où la santé m'est revenue du jour où j'ai entendu votre voix....

Je voulus continuer; mais je ne sais quelle angoisse me tenait à la gorge et arrêtait ma parole.

Je fis un grand effort sur moi-même :

— Que vous dirai-je? repris-je en appuyant sur un meuble ma main qui tremblait à cette heure comme une feuille sous le vent; que vous dirai-je? C'est à vous que je dois la vie : c'est à vous que ma vie appartient désormais, à vous, l'ange de ma prison.

— Je ne suis pas un ange, répondit-elle en souriant doucement; mais je suis Française.

Je lui pris la main, la main droite, et, sans la presser, je la tins dans les miennes.

— Mademoiselle, lui dis-je en jetant un regard sur la lettre ministétérielle qu'elle tenait de l'autre main, que voulez-vous que je fasse maintenant de ma liberté? Vous le savez : ma patrie est aux lieux où vous êtes, et mon exil partout où vous ne seriez pas. Vous l'avez deviné et je ne vous apprends rien : il y a longtemps que je vous aime.

Je la vis se troubler. Elle fit un geste pour retirer sa main, que je retins par un imperceptible effort. Elle me la laissa. Ce muet mouvement, qui fit à peine tressaillir l'extrémité de nos doigts, contint tout un drame de pudeur effrayée, d'amour et d'espoir, de confiant abandon et de naïf aveu.

Elle évita de répondre directement à mes paroles, et fit en quelque sorte comme si elle n'eût pas entièrement entendu.

— Pour moi, dit-elle, j'aime la France....

Elle s'arrêta. J'avais je ne sais quoi d'éperdu. Ma tête était dans un nuage.

— Vous aimez la France, répétai-je machinalement.

— Oui, dit-elle, j'aime la France.... Je suis proscrite, comme vous êtes prisonnier. J'étais une enfant : j'avais quinze ans à peine; j'étais orpheline, sans parents, même éloignés ; j'ignorais la politique et je ne savais que mon catéchisme. Et cependant, comme mes aïeux avaient servi glorieusement la nation et le Roi, comme j'étais comtesse, comme je vivais dans un vieux manoir féodal, votre Révolution n'a pas épargné ce roseau. On m'a condamnée à mort, et je n'ai échappé que par miracle. La République a vendu mes biens, et je vis ici pauvrement, en donnant des leçons de musique. Et pourtant, Monsieur, j'aime la France!.. Vous aussi, vous m'avez rappelé la patrie.

Et elle me jeta un de ces longs regards par lesquels les femmes savent exprimer à la fois une sainte tendresse, une incertitude pleine d'espérance, et cette compassion qui caresse et n'humilie pas.

— Eh bien ! essayai-je encore de dire, non sans balbutier grandement; eh bien! puisque nous avons été l'un pour l'autre la patrie, pourquoi ne serions-nous pas l'un à l'autre le foyer?...

A peine avais-je dit ces paroles que je m'arrêtai de nouveau, saisi par cette angoisse étrange, par cette timidité, par cette peur que je ne connaissais pas et qui me paralysait.

La jeune fille demeurait silencieuse, et, concentrée en elle-même, regardait fixement la terre.

Immobile, gracieuse, charmante et bonne, elle me semblait plus terrible qu'une armée rangée en bataille.

Enfin, je fis comme ces poltrons qui, pour fuir la peur, se jettent tête baissée au plus fort du péril. Ma parole devint rapide et presque fiévreuse.

— Tenez! lui dis-je, je ne suis qu'un pauvre soldat et je ne sais pas faire de phrases. Je vous aime, je n'aimerai que vous en ma vie: voulez-vous être ma femme?

Elle fut surprise par cette brusque parole.

Elle réfléchit et parut hésiter; puis elle me dit :

— Qu'importe ce que je pense en cet instant? Laissez-moi à moi-même. Je veux attendre encore avant de vous dire si je vous permets de m'aimer. Adieu! Monsieur Georges Durieu.

Pauvre chère! elle savait mon nom. Comment avait-elle fait, exi-

lée, sans fortune, sans parents, pour obtenir ma liberté? Quelles démarches, quels efforts, quelle énergique volonté n'avait-il pas fallu de la part de cette noble fille? Comment avait-elle pu ainsi se dévouer à un inconnu, à un soldat de cette République qui lui avait fait tant de mal?

— Oh! fit-elle, vous ne m'étiez pas inconnu, Monsieur : je vous ai vu plus d'une fois sans être aperçue de vous. Et d'ailleurs n'êtes-vous pas Français?

— Mais moi, lui dis-je, je ne sais pas votre nom et je vous aime sans vous connaître.

— Je me nomme Louise de Keroman.

— Louise! m'écriai-je de bonne foi, je l'avais deviné. Louise! Louise!

Elle ne put s'empêcher de sourire. Quant à moi, parmi les vingt noms entre lesquels j'avais mille fois hésité, il me semblait alors sincèrement avoir toujours préféré celui-là.

Un tonnerre lointain se fit entendre : je reconnus le roulement des tambours de l'armée française.

Nous regardâmes. Les régiments serpentaient dans la plaine et se formaient en colonnes d'attaque. Les fusils surmontés de leurs baïonnettes reluisaient au soleil. Les drapeaux flottaient çà et là comme des fleurs écarlates au milieu de cette moisson d'acier.

La jeune fille était puissamment émue.

— Ce drapeau, dit-elle, c'est la France.

Cependant les cloches d'Heidelberg sonnaient le tocsin, un tocsin désespéré. Les habitants effarés couraient dans les rues et s'armaient à la hâte. La ville était travaillée par l'immense colère de la terreur. C'était un exprimable et sinistre tumulte.

Un groupe d'hommes s'arrêta devant ma maison. Ces hommes regardèrent ma fenêtre, vociférèrent quelques mots en leur langue et passèrent.

— Vous êtes ici en danger, s'écria la jeune fille, qui avait compris leurs paroles. En ce moment de fièvre et de fureur, vous pouvez être égorgé, et il ne faut qu'un hasard malheureux pour qu'un de ces forcenés assouvisse lâchement sur vous, d'un coup de fusil, la haine qu'il porte à nos compatriotes. Suivez-moi.

— Je suis en sûreté, répondis-je, et d'ailleurs j'ai donné ma parole de ne point quitter cette chambre.

— Il faut donc la tenir, reprit cette sublime femme. Mais alors je reste pour vous protéger et vous défendre. On me connaît dans cette ville, et on y respecte les émigrés.

La canonnade retentit tout-à-coup. Les vitres tremblèrent. La lutte s'engagea avec un bruit formidable. En face de nous, une cheminée, atteinte par un projectile d'artillerie, s'écroula avec fracas. Nous étions au centre de l'action.

— Fuyez, Louise ! Au nom du ciel, laissez-moi seul ici, et fuyez! Nous sommes près du rempart : c'est un des plus périlleux endroits de la ville, m'écriai-je.

— Eh bien ! dit-elle sans s'émouvoir, n'y êtes-vous pas ?

Dans les grandes circonstances de la vie, dans un suprême danger, par exemple, les sentiments secondaires disparaissent subitement ou se taisent ; quant aux passions coupables, elles se troublent et leur égoïsme apparaît, tandis que les sentiments vraiment profonds et honnêtes s'exaltent et s'expriment avec une sincérité sans détour, inconnue dans la vie ordinaire. Cette surexcitation n'implique aucun désordre : car ce qui est pur ne se trouble jamais. Le cœur laisse alors échapper sans fausse honte les pudiques secrets qu'il eût aimé à cacher longtemps encore. Les drames intimes se dénouent avec une rapidité que les transitions insensibles auxquelles nous sommes accoutumés ne permettent pas de comprendre pleinement. L'âme se montre sans voiles, avec une liberté sainte, une liberté chaste et belle comme la nudité des anges. Serait-ce que, transporté à ces hauteurs, on ne puisse plus voir en soi et autour de soi que ce qui est grand, comme le voyageur des montagnes ne peut distinguer les points de détail de la vallée qu'il domine ? Serait-ce que, mesurant mieux le prix du temps, on ait plus hâte de vivre des sentiments réels et puissants, et d'écarter tout ce qui est faible et factice, comme un homme qui, se jetant à la mer, du pont d'un vaisseau naufragé, n'emporte que ses plus précieux trésors ? Serait-ce que, dans les natures honnêtes, le danger, épurant complétement les sentiments de ce qu'ils ont de trop humain, place l'être dans une sphère supérieure ? Toujours est-il que l'âme se meut alors dans un milieu différent, qu'elle devient naïve et simple, que non-seulement elle oublie toutes les menteuses hypocrisies de la vie du monde, mais que, sans cesser d'être célestement

pure, elle ne se souvient plus des innocents artifices, des réticences et des délais dont ses craintives pudeurs se plaisent à s'entourer.

Le bruit de l'artillerie faisait trembler le sol.

— Au nom de Dieu, Louise, m'écriai-je, quittez-moi !

Elle me montra dans la rue une foule au milieu de laquelle se trouvaient quelques blessés.

— Sans moi, dit-elle, si ces gens-là vous apercevaient, vous seriez infailliblement massacré. Auprès de vous, je vous protège et je vous défends.

— Mais c'est à moi, et non pas à vous, de protéger et de défendre ! m'écriai-je.

Elle me tendit la main, sa loyale main, avec simplicité.

— Vous me rendrez cela dans quelques mois. Votre Premier Consul n'a-t-il pas mis dans ses lois : « Le mari doit aide et protection à sa femme, la femme obéissance à son mari ? » Intervertissons les rôles pour cette fois. Obéissez aujourd'hui, Georges : laissez-moi vous protéger. Vous aurez toute la vie pour prendre votre revanche.

Je pris sa main et la couvris de baisers. J'atteignais les cimes de la félicité humaine. Faut-il vous l'avouer ? je pleurais de bonheur.

En ce moment un boulet lui emporta la tête ; un jet de sang rouge et chaud inonda mon visage, et le cadavre tomba dans mes bras.

Henri LASSERRE.

DE LA LIBERTÉ DES CATHOLIQUES

EN ANGLETERRE

> « Il n'y a pas de nation qui doive autant que l'Angleterre à l'Église romaine. »
>
> (LOUIS VEUILLOT.)

L'opinion, qui se nourrit d'erreurs et qui les aime, accepte sans contrôle et propage sans honte les affirmations les plus contraires à la vérité et à l'honneur de l'histoire. Pendant qu'on tourmentait les chrétiens, Tacite les calomniait. Quand ils devinrent libres, on les accusa d'être persécuteurs. S'ils sont victimes, on proclame qu'ils sont libres; et ainsi cette parole de Jésus-Christ se vérifie chaque jour : Vous serez persécutés du monde. Devant l'Homme-Dieu, couvert de plaies et tout sanglant sous les épines, ses bourreaux fléchissaient les genoux et, avec une dérision amère, ils criaient : Salut, Roi. Les disciples ne sont point traités autrement que le maître, et les libres penseurs de tous les temps, saluant les catholiques opprimés, leur ont toujours dit : ô rois de la terre, salut.

Nous avons souvent entendu pousser ce cri à propos de l'Angleterre et nous voulons y répondre. Laissant de côté la politique, qui pourrait nous fournir de précieux arguments, nous ferons simplement de l'histoire. Est-il vrai, comme on l'affirme, que partout, chez les peuples civilisés, la religion catholique a tout pouvoir de s'étendre ? N'a-t-on posé nulle part de conditions à sa vie ? N'y a-t-il nulle limite à sa liberté, nulle atteinte à son droit, qui est le droit souverain de la vérité? On répond que non, et on aime à citer l'Angleterre, paradis de toutes les libertés. Là, dit-on, chaque religion se meut à l'aise, dans une indépendance parfaite. Aucune n'est suspecte, aucune protégée au détriment des autres, sauf quelques complaisances traditionnelles pour ce qu'on appelle la religion d'Etat; mais celle-là n'opprime pas ; sans doute elle a sa liste civile, puisqu'elle est reine ; mais cette liste, qui l'ignore, n'est point grosse

d'impôts forcés, et si la religion protestante bat monnaie sur le dos de ses croyants, qui peut s'en plaindre ? Tout homme doit tribut à sa foi, et les catholiques, parce qu'ils sont les fils de famille, ne peuvent prétendre à nourrir leurs prêtres et orner leurs autels avec les contributions des dissidents, par la raison qu'à leurs yeux ceux-ci sont les esclaves (1).

D'après ces théories, il paraît aux libéraux de toutes couleurs que les catholiques anglais ne souffrent d'aucune persécution. Ils le publient si haut et avec tant d'assurance, qu'il serait téméraire d'en douter, si les faits ne s'élevaient au-dessus de leur clameur, pour porter un autre témoignage. Ce sont les faits que nous voulons interroger pour qu'ils nous donnent la vérité. Les plus importants, rapidement invoqués, montreront l'erreur des hommes qui, non-seulement ne regrettent rien au système de la tolérance anglaise, mais y cherchent l'idéal qu'il faudrait réaliser partout, de la vraie religion, mêlée sans distinction, sans privilége d'aucune sorte, au tourbillon de toutes les fausses doctrines, et triomphant par la seule force de sa vérité.

Lorsqu'on regarde l'Angleterre, si l'on jette les yeux sur le trône, on y voit une religion assise. C'est, en effet, un des principes de la Constitution, que le roi ou la reine, puisqu'en ce pays la quenouille vaut l'épée, non-seulement doivent être protestants, mais faire serment, en prenant possession, de défendre et de propager la religion protestante. Voilà la religion d'État. Ce n'est pas assez d'une : il y en a une seconde. Dans son acte d'union avec l'Angleterre, l'Écosse a fait reconnaître son Église. En faveur de celle-là, même promesse du roi ou de la reine ; en sorte que la libre conscience du monarque se trouve placée entre ces deux obligations contradictoires : l'une qui l'engage à défendre et propager le protestantisme anglais et sa hiérarchie ; l'autre qui le contraint de même à propager le presbytérianisme écossais qui repousse la hérarchie. En outre, le gouvernement a un troisième devoir avec lequel s'accordent les deux premiers : poursuivre, par l'exécution des lois nombreuses et des règlements

(1) Quid tibi videtur, Simon ? Reges terræ a quibus accipiunt tributum vel censum ? A filiis suis, an ab alienis ?

Et ille dixit : Ab alienis. Dixit illi Jesus : Ergo liberi sunt filii.

(Matth., XVII, 24, 25.)

« Simon, que t'en semble ? Les rois de la terre, de qui reçoivent-ils le tribut ou le cens ? de leurs fils ou des étrangers ?

Celui-ci répondit : Des étrangers.— Jésus reprit : Donc les fils en sont exempts. »

faits contre eux, les catholiques qui tenteraient peut-être à leur tour de faire accepter leur doctrine comme troisième religion d'État.

Telle est, dans le domaine simplement historique, la part de l'Église catholique. C'est la persécution, tandis que les deux autres religions s'abritent sous le manteau du pouvoir. Que si nous entrons dans les faits, il sera facile de voir qu'ils affirment pleinement cette théorie. — La religion protestante, nous le disions à l'instant, est un principe de la Constitution, et elle est organisée comme un service public. Quelle est en effet sa hiérarchie ? A sa tête, l'État ; sous lui et sous sa haute surveillance, les archevêques de Canterbury et d'York, qui commandent à vingt-six évêques, lesquels ont la main sur leur chapitre, composé d'un doyen et de chanoines prébendés, maîtres des prêtres. Tous ces dignitaires inférieurs sont institués par les évêques, nommés eux-mêmes par le gouvernement, pontife suprême. Dira-t-on que ce ministère du culte ressemble au nôtre et n'a point d'action sur la doctrine, mais seulement une autorité sur les personnes? Que veut dire alors ce produit, non point isolé, mais que nous séparons, parce qu'il a fait en son temps beaucoup de scandale, que veut dire la nomination, en 1857, du ministre Gorham à un bénéfice, par sentence du conseil privé de la Reine, et malgré l'opposition violente de l'évêque d'Exeter. Celui-ci ne voulait pas permettre que le gouvernement consacrât, par une institution légale, l'autorité d'un ministre qui niait la force et la nécessité du baptême. Le conseil passa outre, et il était dans son droit; car il s'est rendu maître de la religion aussi bien que de la police, des âmes comme des corps, et la Bible, dont l'Esprit-Saint lui révèle l'interprétation infaillible, enseigne, à n'en point douter, la foi aux constables.

Plus récemment, n'avons-nous point assisté, à propos d'un fléau public, à un combat risible entre les pouvoirs religieux de la Reine et du Parlement et ceux des Évêques ? Il s'agissait de prescrire un jour de jeûne et de pénitence, ce à quoi tout le monde s'accordait; mais pour le choix du jour, les avis étaient divers. La Reine, étant plus forte, eut raison; mais les Évêques ne crurent point avoir tort, et après avoir célébré le jeûne officiel, ils le renouvelèrent un autre jour, appelant les vrais dévots à cette grande manifestation d'indépendance. Peu trouvèrent cette révolte de leur goût. Ceux qui y répondirent, et les Évêques eux-mêmes, n'en restèrent pas moins soumis au pouvoir dont ils tiennent la vie et la juridiction.

La religion, ce n'est pas uniquement le conseil privé de la Reine

qui en est le maître, c'est encore et surtout le Parlement. Personne n'ignore que ce corps souverain, non-seulement décide du commerce, de la paix et de la guerre, mais consacre ou réforme la loi; et la religion, nous l'avons vu, est chose légale en Angleterre. Il y a donc une commission ecclésiastique permanente, chargée de présenter des projets de réforme religieuse, et cette réforme atteint non-seulement la discipline et l'organisation extérieure des prédicants, mais le corps même et le fond de la foi. Il suffira d'indiquer qu'il y a cinq ou six mois, les Évêques s'étant divisés sur la liturgie et les cérémonies de l'Église, dans lesquelles quelques novateurs introduisaient des paroles et des formes catholiques, l'affaire a été portée au Parlement, où elle attend une solution. Tout cela est affaire de majorité parlementaire. Torys ou wighs renversent à leur tour ce que leurs ennemis de la veille ont édifié et apportent leurs constructions vouées aussi à la ruine du lendemain. Il faut reconnaître toutefois que, le plus souvent, les partis abandonnent leur division sur ce point et se réunissent amoureusement dans la haine des noms et des choses catholiques. C'est contre nous, en effet, que s'est constamment exercée l'omnipotence religieuse, et l'on peut dire dogmatique, du Parlement. Sous Elisabeth, sous Jacques I[er], sous Guillaume, sous Marie, il n'a pas failli à ce devoir. Si nous faisions l'histoire du passé, nous aurions à raconter le long enchaînement des persécutions consacrées par des lois sous ces règnes. Pour le présent, il faut se rappeler que ces lois injustes et sanglantes (1), si elles sont pour la plupart tombées en désuétude, n'ont jamais été rapportées, sauf en ce qui regarde l'émancipation de 1829; qu'elles forment un arsenal souterrain et abandonné, mais qu'on visite à de certaines époques pour en déterrer une arme terrible, comme nous le verrons plus loin. En ne nous arrêtant ici qu'aux dispositions actuellement en vigueur et tous les jours appliquées, sans parler de la condition civile des catholiques, dont nous dirons un mot tout à l'heure, aussi bien que de la situation faite à la famille, qui ne sait qu'il y a une persécution directe contre la religion elle-même, contre sa forme extérieure, contre sa vie publique? Point de prêtres; leur habit est sévèrement proscrit; et, tandis que le mormon peut-être aurait loisir de promener par les rues de Londres son infâme nudité, l'habit catholique, cette livrée de Dieu, ce manteau royal de la vérité, ce voile de chas-

(1) « Hallam dit des cours qui les appliquaient : Nos cours de justice différaient peu de vraies cavernes d'assassins. »

teté, n'a point licence de présenter à la foule les enseignements qu'il porte en ses plis ! Point d'évêques, c'est-à-dire point de hiérarchie, et, à ce propos, il convient de rapporter avec quelque détail un fait dans lequel éclatent la haine de l'Anglais contre le catholicisme, et la disposition où il est de lui accorder toute liberté. « En 1850, dit M. Louis Veuillot (1), la hiérarchie anglaise a été rétablie par Pie IX, malgré le Parlement, malgré l'Église officielle, malgré les dissidents, malgré la presse, malgré la populace de Londres. » Tout cela, en effet, s'est ameuté contre ce que M. Jules Simon appelle *l'agression papale*, mot emprunté à lord Russel, qui écrivait à l'évêque de Durham sur ce sujet : « Mon cher lord, comme vous je considère la récente agression papale contre notre protestantisme comme violente et insidieuse, et, en conséquence, je partage toute votre indignation à cet égard. »

Et non-seulement il écrivait des lettres, mais il proposait un bill, et dans la discussion à laquelle ce bill donna lieu, on entendit le comte d'Effingham déclarer que « l'Angleterre ne pouvait tolérer cette insolence pendant une heure, » et lord Stanley hurlait à son tour : « Le Parlement veut tenir la main à ce qu'on ne trompe pas la légitime indignation du pays par des demi-moyens dérisoires. »

On lui donna raison ; car ce n'était pas un demi-moyen dérisoire que le bill suivant, voté d'enthousiasme par les deux chambres et sanctionné par la Reine en 1851.

« Attendu que divers sujets catholiques romains de la Reine ont pris les titres d'archevêques et d'évêques d'une prétendue province, et de prétendus siéges ou diocèses dans le Royaume-Uni, sous prétexte d'une soi-disant autorisation à eux donnée, à cette fin, par un certain bref, rescrit ou lettre apostolique du siége de Rome, en date, à Rome, du 29 septembre 1850 ;

« Attendu que, par l'acte de la dixième année du roi Georges IV, ch. VII, il a été ordonné que si une personne venait à prendre ou à employer le titre d'archevêque de toute province, évêque de tout diocèse, cette personne payerait pour ce délit la somme de cent livres sterling ;

« Attendu..... que la tentative d'établir, sous prétexte d'autorisation du Siége de Rome ou d'ailleurs, lesdits siéges, provinces, diocèses ou décanats, est illégale et nulle ;

« Comme il importe d'empêcher qu'il ne soit pris de pareils titres

(1) *Parfum de Rome.*

en aucun lieu du Royaume-Uni, il est déclaré..... que les brefs, rescrits ou lettres apostoliques, toute juridiction, autorité, prééminence ou titres ainsi conférés, sont et seront regardés comme illégaux et nuls;

« Il est ordonné qu'après la promulgation du présent acte, toutes personne autre que celles qui sont placées par la loi à la tête d'un archevêché, évêché ou décanat de l'Église-Unie,..... sera passible, pour chacun de ces délits, d'une amende de cent livres sterling. »

En outre, ce bill invalide dans le passé et proscrit pour l'avenir toute donation ou substitution au profit des évêques catholiques. Et la seule ressource des catholiques était de protester contre la loi, comme on le fit dans un meeting de Dublin, en ces termes : « Nous considérons le bill sur les titres catholiques comme une grossière et intolérable violation de la liberté religieuse. »

Voilà ce qui se passait dans le temple de la loi. Dans la rue, on porta en procession, avec rires et outrages, des mannequins représentant des évêques et le Pape, et on les brûla au milieu des plus vives insultes et des exclamations les plus atroces (1). En outre, plusieurs protestants zélés promirent publiquement une récompense (et l'on sait que les lords sont généreux) à qui jetterait la première pierre au cardinal Wiseman. Ces protestants ne furent ni punis, ni désavoués. Le même cardinal Wiseman fut menacé d'un procès pour rébellion et trahison. Et le chef, dira-t-on, de cette accusation ? C'est qu'il avait pris pour patron de son Église saint Thomas de Cantorbéry, autrefois rebelle et traître.

Tous ces faits ont-ils été ignorés ou oubliés par un auteur illustre, lorsqu'il a écrit ces lignes : « Grâce à la liberté politique et religieuse en Angleterre, le rétablissement de la hiérarchie *n'a rencontré aucun obstacle sérieux* et n'a servi qu'à accélérer le mouvement catholique ? »

Le caractère hostile de ces manifestations peut être confirmé par de nombreux exemples; nous en citerons encore quelques-uns. Il y a peu d'années, on présenta à la Chambre un bill qui avait pour objet de détruire les obstacles au divorce, divorce non point comme en France, mais avec faculté pour les époux de se remarier ailleurs. Dans la Chambre des lords, les évêques anglicans étaient partagés. Au nom des catholiques, le duc de Norfolk protesta contre l'illégalité du projet qui violait la liberté religieuse, puisque la religion

(1) *Rome et Londres*, par l'abbé Margotti.

catholique enseigne l'indissolubilité du mariage. L'argument, n'étant pas protestant, ne fut pas entendu, et le projet passa.

Autre fait. En Irlande, les catholiques, qui forment les neuf dixièmes de la population, avaient obtenu que dans les écoles du gouvernement les maîtres se borneraient à enseigner la lecture, l'écriture, le calcul, sans jamais essayer de prosélytisme religieux. Cet enseignement fini, si un maître protes tant, presbytérien ou méthodiste veut lire aux enfants un catéchisme de sa façon, ceux-ci sont libres d'aller jouer et de laisser le sermon. Cette liberté, dont on devine que les enfants irlandais usaient largement, offusqua le zèle protestant, qui la trouvait irrévérencieuse pour le culte d'État. En 1857, on proposa donc et l'on fit voter, par le Parlement, une loi qui retranchait cette liberté, et si la loi n'a pu triompher des difficultés pratiques que rencontrait son application, elle n'en a pas moins été essayée, et elle indique l'état des esprits et la mesure de la tolérance.

En 1857 encore, on proposa à la Chambre des communes un bill sur les écoles industrielles. Par ce bill, on voulait attribuer au gouvernement la faculté d'arrêter tous les enfants qui demandaient l'aumône sur la voie publique et de les enfermer dans des écoles. Le but réel de cette proposition, c'était la perversion des catholiques; car ces enfants sont ordinairement des Irlandais, et les écoles industrielles ne doivent être que protestantes. Aussi un catholique fervent, Georges Bowyer, combattit-il le bill avec une grande éloquence et beaucoup d'habileté, et s'il ne parvint pas à le faire retirer, il obtint cependant que la discussion fût ajournée.

Un autre jour, c'est un vote qui enlève au séminaire catholique de Maynooth, en Irlande, une allocation que deux ministres, Pitt et Robert Peel, lui avaient fait accorder, comme maigre compensation pour les biens considérables dont on l'avait précédemment dépouillé. Et quel était le chiffre de cette allocation ? 750,000 francs. Pendant qu'à côté l'Église officielle touche en Irlande des revenus de 17 millions et demi ; pendant qu'à Dublin et dans sept autres grandes villes d'Irlande, le clergé paroissial, peu content de tous les avantages attachés au culte officiel, obtient des allocations supplémentaires, qu'on lui accorde pour payer de sa part une plus grande dépense de zèle. Et où prend-on ce superflu ? sur les maisons catholiques de Dublin et des autres villes.

Tels sont, en matière de liberté religieuse, quelques-uns, et l'on en pourrait citer nombre d'autres, des actes des deux Chambres

anglaises. Faut-il s'étonner après cela que nous protestions au nom de l'histoire contre le Parlement britannique? que son action nous soit odieuse, et que nous appelions persécution ce qui est persécution? Un orateur illustre a écrit : « Je ferais peu de cas du cœur et du jugement de l'homme qui approcherait sans émotion de ce palais, de ce temple de l'histoire et de la loi, de l'éloquence et de la liberté. » En attendant que le Parlement anglais ait mérité ces éloges, répétons ces paroles plus justes de M. Disraëli, Anglais et protestant : « Dans cette assemblée a été décrété le vol du riche domaine de l'Église ; église qui appartenait et qui appartient encore au peuple, quels que soient ses articles de foi, et dont les biens furent confisqués, à différentes époques et sous divers prétextes, par une assemblée qui change sans cesse la religion de son pays et sa propre religion, suivant la majorité parlementaire, mais qui n'a jamais restitué la proie dont elle s'est une fois emparée (1). » — Ne craignons donc point d'appliquer au Parlement ce que Bossuet disait de Henri VIII : « Il se fit chef de l'Église pour la piller avec titre (2). »

Si nous passons maintenant de ce que l'on peut appeler la situation doctrinale de la vérité en face du Parlement, à sa condition d'existence matérielle vis-à-vis du gouvernement, en d'autres termes, aux frais du culte, il sera facile de montrer que la religion catholique est opprimée par le culte d'État. En effet, la rétribution des ministres anglicans et l'entretien des établissements religieux sont assurés par des dotations et des biens en main-morte, ayant, pour la plupart, appartenu autrefois aux établissements catholiques. En outre, cette rétribution et cet entretien sont assurés surtout par deux impôts. Le premier comprend les grandes dîmes levées sur les principaux produits du sol, et les petites dîmes levées sur les produits secondaires de certaines industries rurales et maritimes. Le second, appelé plus particulièrement taxe d'Église (*church rate*), est réglé en proportion de la valeur locative de toutes les propriétés foncières, urbaines ou rurales (3). Ces impôts sont levés non-seulement en Angleterre et en Écosse sur ceux à la religion desquels ils doivent profiter, mais en Irlande, où presque toute la population est catholique. Ainsi, après avoir payé pour faire opulente la vie de l'erreur, le malheureux Irlandais doit, pour nourrir l'Église sa

(1) Disraëli. — *Sybill.*
(2) Bossuet. — *Histoire des Variations.*
(3) Le play. — *Réforme sociale.*

mère, arracher de sa bouche la moitié du pain qui l'empêche lui-même de mourir. Il le fait, et si le clergé catholique ne vit en Irlande que de contributions volontaires, ces contributions se recueillent, car la foi est plus forte que la faim, et l'on est instruit, dans ce pays héroïque, à choisir la mort plutôt que l'apostasie. Mais ce martyre de tous les jours, est-ce donc la liberté? est-ce seulement la tolérance? N'est-ce pas plutôt la plus odieuse des persécutions, et telle que, jointe à mille autres vexations, elle justifie pleinement ce cri indigné de l'histoire : l'Angleterre est unie à l'Irlande, oui, comme le vautour l'est à sa proie. Sans doute, on a essayé de sortir de cette situation. Quelques protestants honnêtes s'étaient émus eux-mêmes de cette iniquité, et un bill fut proposé pour abolir les dîmes et la taxe d'Église en Irlande. Pendant vingt-huit années successives, ce bill passa à la chambre des communes; toujours il échoua à la Chambre des lords. A la vingt-neuvième année, il a échoué à la Chambre des communes elle-même (1).

Tel est l'état de la religion. Les catholiques ont-ils au moins, comme individus les mêmes droits que les protestants? Non. Le régime électoral est tel que l'Irlande a relativement à sa population, beaucoup moins de représentants que l'Angleterre. Certaines fonctions ne peuvent être remplis par un catholique. C'est de droit, et la pratique va encore plus loin que la légalité. J'indique ces faits sans les discuter, parce qu'on ne pourrait le faire pleinement sans frôler le terrain politique. Tandis que les évêques anglicans d'Irlande siégent à la Chambre des lords, aucun évêque catholique, aucun prêtre ne peut arriver, même à la Chambre des communes. Si les laïques y sont entrés en 1829, à la suite d'O'Connel qui en avait glorieusement forcé les portes, ils n'ont pu et ne peuvent encore s'y asseoir qu'à la condition de prêter un serment odieux inventé contre eux, et par lequel on déclare que le Pape n'a aucune suprématie sur l'Angleterre. Cent fois on a protesté contre ce serment; on a tenté de l'abolir. Malgré tous les bills de réforme, il a été maintenu.

Mais c'est le pauvre surtout qui, en Angleterre, est en butte aux persécutions et aux suggestions perfides, plus cruelles que les persécutions. Il y a une institution odieuse, appelée l'*Administration des pauvres*, qui fait la honte du protestantisme d'où elle sort. A la

(1) Ce projet a été repris en 1866. A peine a-t-il été connu, que de presque tous les comtés sont venues des pétitions en grand nombre, chargées de signatures et demandant le maintien de la taxe.

suite des confiscations des biens catholiques, les œuvres de charité ayant été proscrites et les hôpitaux fermés; on oublia de supprimer les pauvres. Il était tard quand on s'en aperçut, et comme il ne pouvait plus être question de charité, puisque la charité est catholique, on décréta pour les pauvres le droit à l'assistance, et pour les paroisses ou communes le devoir de les nourrir. L'administration paroissiale, réunie en une commission, nommée *vestry* (notons qu'en Irlande, le *vestry* était uniquement formé par des protestants), fut chargée de percevoir des taxes, dont le maximum est fixé par le gouvernement, et avec lesquelles elle paye les administrateurs d'abord, puis les frais de toute sorte, très-considérables, et enfin nourrit les pauvres avec le reste. Mais comme ce devoir du *vestry* lui donne le droit de ne pas nourrir les pauvres des autres paroisses, il en use impitoyablement, et l'on a vu, au prix de sommes énormes, qui entrent dans le compte des frais généraux, reconduire par la force dans leur paroisse, éloignée quelquefois de cinquante lieues, des misérables qui y arrivaient mourants ou morts, parce que l'équité leur avait fait refuser un morceau de pain là, où, selon la rigueur de la loi, il pouvait ne pas leur en être donné.

Dans la paroisse même, la charité officielle se transforma en affaire commerciale. En effet, les entrepreneurs de charité officielle imaginèrent vite qu'on pourrait tirer un bon profit des pauvres malades qui, conservant un reste de force, travailleraient pour payer leur aumône. Mais pour cela il était nécessaire de les réunir. Après avoir construit des maisons *ad hoc* (*workhouses*, maisons de peine), on déclara qu'il n'y aurait plus de secours à domicile, et que les pauvres, pour avoir droit à l'assistance, devaient entrer au workhouse, Ils y vinrent. Ils y sont, protestants et catholiques, dans un pêle-mêle horrible, casernés, nourris, persécutés. Le régime matériel y est tel, qu'il est inouï qu'un enfant qui y naît en sorte vivant, et que le *Times* s'écriait dernièrement : « On n'y voudrait pas mettre des chiens. » Mais rien ne peint, pour les catholiques, l'horreur de la situation morale. Tandis que les protestants ont du moins une chapelle et un pasteur, fort inutile, il est vrai, puisqu'ils ne s'en servent presque pas; les catholiques n'ont souvent ni l'un ni l'autre. En butte aux persécutions intérieures de chaque instant, dans ce milieu immonde, leur intelligence s'étiole et leur foi s'éteint. Au physique, comme au moral, on les étouffe.

L'Irlande, ayant conservé la charité, avait échappé à ce hideux

système. Aujourd'hui il faut y venir, car on a vu dans la situation contraire un danger et comme une révolte. On a donc supprimé la charité. Seulement, en taxant les paroisses pour le soutien des pauvres, on refusa à ces derniers le droit légal à l'assistance. Faut-il les plaindre de cette persécution nouvelle ? On peut dire que non, car s'ils sont exposés à la faim, ils peuvent, à ce prix, conserver une certaine liberté de leur foi, et le régime des workhouses ne les enlève pas de force à la vie de famille.

La famille ! Il semblerait qu'en ce dernier et sacré refuge la persécution ne saurait entrer pour atteindre le catholique. Elle l'y poursuit et ses mains violentes ne répugnent point à cet attentat. Nous avons vu plus haut que le Parlement avait consacré le divorce; il faut dire un mot ici de la célébration même du mariage. Tandis que le mariage, selon les rites des deux cultes officiels, peut être célébré sans intervention de l'autorité civile, pour le mariage catholique on exige au contraire cette intervention. Une Anglaise se marie-t-elle à un Irlandais catholique, elle perd ses droits de citoyenne et les dons et secours qu'impliquent ces droits. — La liberté testamentaire, que les anglais tiennent pour fondamentale et à laquelle ils attribuent la force de l'Angleterre, a été enlevée aux catholiques par une loi dont voici les termes :

« L'héritage de toute propriété, dont un papiste est ou sera en possession, sera attribué à tous les fils de ce papiste, par portions égales, et ne passera pas à l'aîné de ces fils... Mais si le fils aîné de ce papiste est protestant, la propriété lui sera transmise, conformément à la loi commune du royaume. »

Entendons là-dessus les réflexions que faisait, en 1856, Edmond Burke, un ennemi.

« Cette loi devait conduire à d'importantes conséquences. En premier lieu, par l'abolition du droit d'aînesse, peut-être, à la première, et certainement à la seconde génération, les familles des papistes, si respectables qu'elles soient, si considérable que soit leur fortune, seront certainement anéanties et réduites à l'indigence, sans aucun moyen de se relever par leur industrie et leur intelligence, étant empêchés de conserver aucune sorte de propriété. En second lieu, cette loi supprime le droit de tester, qui a toujours été acquis aux petits propriétaires, et dont les grands propriétaires sont également en possession depuis la loi 27 du Henri VIII. »

Au moins le père catholiqse est-il libre de laisser à ses enfants

l'héritage de sa foi? « Il est presque impossible, dit le cardinal Wiseman, qu'un soldat catholique voie ses enfants élevés dans sa religion, et, ce qui plus est, s'il vient à mourir, il peut à peine espérer que son fils sera élevé dans la foi catholique, tant l'éducation des orphelins est exclusivement protestante. C'est ainsi qu'un pauvre catholique doit marcher au combat et exposer ses jours avec le sentiment d'avoir envoyé, contre sa conscience, son fils dans une école où il apprendra l'erreur, et cela en vue d'un misérable avantage qu'il ne pouvait obtenir par un autre moyen, ou bien de laisser peut-être orphelin ce fils auquel il n'aura procuré aucune éducation, et qui tombera aux mains des protestants pour être élevé par eux d'une manière contraire à ses convictions et à ses désirs. »

Nous nous arrêtons à ces faits; la douleur que nous sentons à les rapporter, on l'éprouvera sans doute à les entendre; car ils prouvent que l'individu, que la famille, que les institutions, que le peuple, que la religion catholique, sont, chez les Anglais, dans des conditions bien autres que celles de la liberté, et que l'Irlande, en particulier, souffre tous les jours un martyre violent. Ce n'est plus, il est vrai, du sang qui coule, c'est le souffle de la vie qu'on étrangle lentement dans une agonie qui ne finit point en un instant, comme par le glaive. Les noms seuls des bourreaux et les instruments ont changé. Les échafauds ont cédé la place aux cours de justice et au Parlement, et la persécution aujourd'hui tient les balances de la justice et s'appelle la loi.

Pourquoi s'étonner si ces souffrances, ces contraintes, ces iniquités de toutes sortes troublent l'ordre même de la vie! Le protestantisme étudié au seul point de vue de son influence sur les progrès de la population, ferait découvrir partout ce qu'on a constaté en Irlande, où depuis le seizième siècle la population a baissé dans les proportions suivantes : la population irlandaise, qui fut de 11 millions d'hommes au seizième siècle, n'était plus que de 8,175,124, en 1841; de 6,552,385, en 1851; de 5,764,543, en 1863. Depuis l'avénement de la reine Victoria, la diminution constatée est de 2,410,581 âmes. Que l'on compare ces chiffres avec ceux de l'émigration, et qu'on juge si l'on ne peut légitimement en rapporter la différence au système de persécution inauguré par le protestantisme avec les échafauds, continué aujourd'hui par la loi. L'hostilité autrefois était plus barbare, dit Mgr Manning dans un récent écrit (1); elle n'est point morte aujourd'hui, parce qu'elle est plus civilisée.

(1) Mgr Manning. — *De la réunion des peuples chrétiens.*

Que si l'on dit qu'après tout, et malgré cela, la religion catholique se propage avec l'ardeur de la foi naissante, nous n'y contredisons point. Mais que prétend prouver une pareille objection? Elle ne combat rien de ce que nous avons dit, parce qu'elle témoigne de la force de la vérité. Il ne s'agit pas de prouver que le catholicisme peut vivre et même grandir en dépit de la persécution. La question est celle-ci : au nom des idées modernes on glorifie le régime auquel sont en Angleterre soumis les catholiques. Nous repoussons et condamnons cette thèse en montrant l'histoire à la main que là, comme partout où triomphe l'erreur, la vérité est opprimée.

AUGUSTE ROUSSEL.

UN
VOYAGE AU NORD DU MEXIQUE
EN 1855

(Suite)

CHAPITRE VIII

DÉPART DE LA VILLA DE LAS VACAS

Le 23 juillet.

Nous reprenons notre route après un copieux déjeuner, pour lequel nous offrons un prix convenable. La route indique, elle aussi, que le bras du Président de la République ne s'étend pas bien loin ; elle est complétement abandonnée aux caprices de la nature. Des monticules rocheux à gravir, des bourbiers ou des rivières à passer, des ravines rapides à descendre : tels sont les agréables contrastes que présente une route mexicaine. A toute heure, il faut quitter la charrette, de peur de rester, hommes, mules et équipage, au milieu d'un marais ou au fond d'un bourbier.

Les croix aux arbres continuent toujours à être aussi nombreuses que les lièvres et les lapins. Ceux-ci pullulent. Le Gascon, fatigué d'épier les Indiens sans en voir ou en sentir un seul, s'avise d'essayer son fusil sur l'un de ces animuxx qui font haie sur notre passage. Voici à trois pas de la route un grand diable de lièvre qui dresse fièrement les oreilles et nous flaire en face, d'un air vraiment moqueur. Le Gascon, se sentant insulté, lui présente la gueule de son fusil. Le moqueur n'en a jamais vu : il ne s'en émeut pas. Après avoir visé si longtemps, que je le crois en contemplation, le Gascon enfin fait feu : la soie du grand diable frémit ; mais il est toujours tapi immobile sur le gazon. Le Gascon recharge et descend : le grand diable fuit à vingt pas et attend un deuxième coup. Le deuxième coup part, mais le lièvre est sans doute encore en vie. Adieu donc le souper que le vieux caporal et l'indigné Gascon mangeaient déjà ! Celui-ci jure de ne plus prodiguer sa poudre aussi inutilement.

A la tombée de la nuit, un orage épouvantable nous surprend. La pluie, les éclairs, le tonnerre, tout semble conjuré contre nous. Le village le plus voisin est encore à une heure de marche. Le vieil éclaireur nous propose un chemin de traverse, qui « va, dit-il, » nous abréger la distance. — « Eh bien !

va pour ce chemin ! » crie le vieux caporal, qui, avec l'éclaireur, est le conseil et l'oracle de la compagnie. On descend, sous une pluie torrentielle, un pente rapide. Nous sommes bientôt au pied d'une colline escarpée où se trouve un bourbier peu considérable. Le guide et le mozo marchent en avant, sans se douter de rien. Mais, arrivées au passage en question, les roues s'arrêtent et ne bougent plus. Chacun descend. Le mozo crie, se fâche et fouette ; la charrette ne vient pas. Le vieux guide revient sur sa mule, mais il n'y a ni harnais ni cordage : sa monture reste parfaitement inutile.

« Poussons tous ! » crie le vieux caporal. Aussitôt les uns se jettent aux roues, les autres se courbent sur l'arrière ; chacun pousse de son mieux. Toutefois rien ne bouge, et la pluie est battante, les éclairs sont terribles ; la foudre, abondante dans ces pays, tombe à chaque instant, et peut-être les Indiens, attirés par nos cris et notre fracas, sont-ils à dix pas, prêts à nous délivrer de toutes les angoisses de la vie. Une heure se passe, et la charette est toujours embourbée. Mon Dieu ! que faire enfin? coucher là, pendant une nuit si terrible ? il ne faut pas y songer. La dernière ressource se présente ; on dételle les mules ; on monte deux sur chacune, et nous voilà partis pour le village de la Manteca (graisse), par un chemin plein de pierres, d'eau boueuse, et d'exécrables branches d'arbres, qui à chaque instant nous frottent le visage et menacent de balayer notre coiffure.

Quant au mozo, il reste sur la voiture et y passe toute la nuit.

Nous sommes reçus à la Manteca par un aboiement général. Les chiens doivent trouver en effet bien bizarre une cavalcade semblable, tombant sur leur village à une heure aussi avancée de la nuit. La population n'en est pas moins surprise. Toutes les portes s'ouvrent : on croit avoir affaire à des Indiens féroces. On est cependant bientôt désabusé. Les mots « hombre ! mujer ! venca si qui ! voya si cà ! » nous font bientôt trouver des frères. Nous nous adressons naturellement à la plus grosse maison. Nous y trouvons deux ou trois hommes et autant de femmes qui s'empressent de nous faire place. Celles-ci se mettent, les unes à faire la cuisine, les autres à nous préparer des lits. Un bon souper et un lit propre et confortable, voilà les deux choses importantes réclamées par notre triste situation ; elles ne nous font pas défaut. Nous mangeons avec appétit et nons allons dormir avec non moins de joie. Il nous est pénible cependant de voir la famille se disperser dans le village, ou coucher, ainsi que notre vieil éclaireur, sur des lits étendus à terre, pendant que nous reposons mollement à sa place.

Nous ne sommes pas des anges ; mais je ne sais pourtant si le Patriarche antique donna l'hospitalité aux célestes voyageurs avec plus de cordialité et de zèle que cette bonne population nous en témoigne. L'ignorance est un grand vice sans doute ; mais l'hospitalité est une belle vertu, qui la compense bien.

Il y aurait à faire sous ce rapport un parallèle entre la race latine du Mexique et cette race anglo-saxonne établie maintenant au Texas qui se vante tant de son intelligence et de sa civilisation.

Le lendemain matin, on dépêche des hommes et des chevaux pour tirer notre diligence de sa triste position. Quand elle arrive, nous avons déjà déjeuné et immolé une chèvre, que nous suspendons tout entière au côté de notre charrette.

Après maint, « adios, señores ! adios, señoras y señoritas ! que la Santa-Virgen les guarde so su protection ! vayan V. V. con Jesu y Santa-Maria !!!, » on continue paisiblement son pèlerinage à travers un chemin capricieux et généralement boisé.

La troisième journée depuis notre départ de Mier s'écoule bien lentement. Il faut de la patience pour se voir traîner tout un jour par un équipage aussi paresseux que le nôtre. Cependant on s'y résigne. Le temps est magnifique et la brise est fraîche. De temps en temps on descend de voiture pour se déraidir les jambes et pour jouer avec les moindres bagatelles. Il faut traverser encore aujourd'hui de petites ravines et des ruisseaux ; l'émotion de crainte qu'on éprouve pour les mules et pour le train rompt la monotonie d'un voyage toujours emprisonné dans les bois. Nous sommes bientôt en vue du Sierralvo, chaîne égarée de la Sierra-Madre, qui se dresse devant nous, sous toutes ses formes distinctes et dans toute sa sombre grandeur.

Le Sierralvo descend perpendiculairement à la route et semble vouloir nous fermer le passage. Il existe cependant une gorge étroite, au fond de laquelle le chemin serpente. C'est là qu'il nous faut traverser. Cette pensée m'assombrit. J'aimerais beaucoup avoir déjà franchi ce défilé, qui me semble lugubre et dangereux.

Après avoir laissé en arrière le bétail qui se perd dans les bois fourrrés de vastes haciendas, et avoir rencontré quelques cabanes isolées au bord du chemin, nous voici, au crépuscule, sur une hauteur pittoresque. La vue s'étend au loin vers le nord par-dessus les bois et suit la ligne noirâtre du Sierralvo, jusqu'à ce qu'il se confonde avec l'horizon. Au bas de l'éminence, une rivière s'écoule avec bruit entre ses bords resserrés et couverts de verdure. Près de nous, s'élèvent deux maisonnettes sur le sommet même du monticule. Le lieu est favorable : nous nous décidons à y passer la nuit.

Nous nous garderons cette fois d'être à charge à nos voisins. Comme de vrais enfants de la Bohême, nous nous étalons au milieu de la cour, aux blancs et doux rayons de la lune, et nous allons tour à tour devenir cuisiniers, valets de chambre et hommes à tout faire, au risque peut-être d'aller, comme le petit Bohémien, avec sa casquette ou sa timbale à la main, mendier un peu de sel, de poivre et d'eau, ou quelques ustensiles de ménage.

On fait un grand feu. Pendant que le café murmure dans le pot et que les tortillas jaunissent sur les charbons, chacun dépèce à sa guise une tranche de chèvre; on l'embroche au bout d'un petit pieu fiché en terre, et, quand la tranche est bien grillée, on enlève le tout; puis, le petit pieu d'une main et la tortilla de l'autre, on dévore chèvre et tortilla, en dansant le rigodon ou le *fandango* au clair de la lune.

Le vieux caporal et le Gascon font leur lit sur la voiture; le jeune caporal et moi nous disposons par-dessus je ne sais plus quelle simple literie. Nous y fermions déjà les yeux aux ténèbres, quand une pluie soudaine et battante vient inonder le gazon. Nous plions vite bagage et nous nous réfugions sous la toile. Ce lieu est bientôt inhabitable. Il nous faut déguerpir, matelas et couvertures sur nos têtes, et gagner le toit le plus voisin.

La matinée est pleine de sérénité et de fraîcheur; la nature étincelle sous les plus doux rayons, et la perspective est magnifique et grandiose.

Notre départ a été différé ce matin. Les mules, paresseuses sur le chemin, se sont ranimées dans les bois et ont gagné au large; le mozo a eu mille peines à les rassembler. Nous n'arrivons qu'à huit heures du matin à un village situé sur le San-Juan, au pied du Sierralvo. Ou le San-Juan n'est autre que la rivière qui passe ici, ou c'est un de ces courants capricieux et tortueux comme on en rencontre beaucoup. Il semble nous suivre partout: nous le croisons à chaque instant. C'est ce qui prouve que les chemins suivent les villages, et que ceux-ci suivent le courant des rivières: une loi bien naturelle, et qui l'est principalement au Mexique.

Le bourg de Sierralvo est le centre de population le plus considérable que nous ayons encore rencontré dans la République. Il a un joli cimetière, bien clos et bien entretenu, une église assez grande, mais d'architecture fort simple; ce sont quatre murailles de forme oblongue, avec ou sans clocher; s'il y en a un, il est si petit, qu'il n'a laissé nulle trace dans mon esprit. Ce que je sais, c'est qu'il y a une petite clochette de dix kilogr. environ appendue à la muraille, comme dans une de nos manufactures. Il n'y a ni cure ni curé dans la paroisse. Comme presque toutes celles que nous venons de voir, elle est desservie en partie par nos missionnaires de Brownsville, en partie par les prêtres de Gadereita, dont nous aurons occasion de parler bientôt. J'ai vu aussi un ou deux forgerons: ce qui prouve un haut progrès pour la localité. Voilà au moins une industrie, et une industrie d'autant plus remarquable que ce nom ne semble pas connu dans ces parages.

Le vieux caporal propose à la señora B. de déjeuner chez elle. La señora B., une grosse bonne femme comme il y en a tant au pays, lui répond gracieusement et lentement: « Para servir à V. V., señores. — A votre service, messieurs; qu'est-ce que je puis vous offrir? des omelettes, du café au lait, des tortillas?

— Est-ce tout ce que vous avez à notre service?

— Señores, si vous n'êtes pas pressés, je vous ferai cuire une poule.

— Eh bien! oui, une poule, ça nous ira.

Immédiatement les ordres sont donnés. La jeune fille, qui, de la cuisine ou cabane sise devant la maison, nous a jusqu'ici dévorés silencieusement des yeux, se met aussitôt à l'œuvre. On fait à la hâte les tortillas, pour lesquelles le maïs semble être toujours prêt; on plume, on dépèce et l'on fait cuire la poule aussi vite que le permet la lenteur mexicaine.

Nous avons le temps de faire un tour à travers le village. On y voit quelques femmes occupées à laver dans un petit étang voisin; çà et là des jeunes gens, des hommes, les bras nus et les pieds nus, ou chaussés de grossières sandales en peau de bœuf, attachées par des lanières de la même espèce, se promènent ou se plantent bêtement devant nous, examinant nos personnes et notre lourd équipage. On se convainc que l'activité n'est pas la principale vertu du Mexicain. Chaque famille possède à deux, quatre, peut-être six lieues d'ici, un rancho qui ne réclame pas beaucoup de soins. Les bestiaux errent à l'aventure. La canne à sucre, le maïs, les frijoles (haricots), tout cela est presque abandonné à la garde de Dieu : car Dieu fait beaucoup et l'homme bien peu dans les régions tropicales; et pendant ce temps, on mange, on dort, on se promène à cheval, on va faire la causette chez le voisin ou chez la voisine. Telle est en général la vie du ranchero mexicain. On juge par là que des *gubernadores* ou des *generales* mécontents trouvent de la facilité à arracher ces populations désœuvrées à un genre de vie qui finit par leur paraître monotone et à les entraîner sous les armes, au hasard des *guerillas*.

A déjeuner, on nous sert du sucre du pays; c'est un gâteau brun, presque noir, en forme d'un gros fromage de chèvre. Chaque ménage, à peu près, récolte sa provision d'azucar. On le fabrique grossièrement et on le mange tout brut. Le génie mexicain est trop peu tourné vers l'industrie et le commerce pour penser à établir des raffineries. Le raffinage serait un luxe dont il se soucie peu. Il aime mieux son sucre brun, son chili sauvage, ses tortillas et ses frijoles, que les délicatesses de notre civilisation; il ne peut pas perdre cette vie primitive dans laquelle il semble tant se complaire.

Notre bonne hôtesse cause beaucoup et avec une grande ouverture de cœur. C'est une de ces natures ingénues et souples, que l'on aime en dépit des défauts de sa race. La femme qui vit par le cœur est aimable partout et en tout temps.

Je ne sais si elle a voulu accepter de payement. Ses invitations réitérées de venir toutes les fois que nous passerons, sont faites d'un air si désintéressé, que j'aime à croire qu'elle a refusé toute espèce de rétribution.

Nous partons du village de Sierralvo vers les dix heures du matin. La rivière qui coule à côté est étroite et profonde. Nous n'osons la traverser en

voiture, de peur d'y être submergés. On envoie donc chercher un grand cheval, sur lequel nous montons tour à tour. Nous atteignons ainsi l'autre bord, en face d'une foule de spectateurs désœuvrés, qui se plaisent à contempler cette curieuse et lente opération. Le char s'avance en dernier lieu. A peine les mules sont-elles au tiers de la rivière, qu'elles s'arrêtent insensibles à la voix et au fouet. Un bain complet ne convient pas beaucoup aux mules. Sentant que la pente descend de plus en plus, ces simples animaux ignorent jusqu'où elle peut les entraîner. Le spectacle est vraiment amusant. On voit le mozo désespéré se tenir immobile sur son mulet et jeter sur la foule des regards ébahis qui expriment toute sa sollicitude. On l'encourage, on le conseille. Il tire à hu ! à dia ! en avant. La charrette ne démarre qu'après une bonne heure passée à crier, à fouetter, à essayer différentes voies et à soupirer des Jésu ! Maria ! qui sortent du fond du cœur. Réflexion faite, les mules entêtées se sont enfin élancées, en faisant sur la droite un petit détour qui leur fait trouver un endroit comparativement peu profond. Cependant le mozo, tout en levant les jambes, ne peut éviter de se mouiller assez haut, et le char s'enfonce jusqu'aux bords dans le courant. Notre bagage, s'il faut en croire le principe d'Archimède, a dû perdre une grande partie de son poids.

Quoi qu'il en soit, nous avons atteint l'autre bord, contents de ce que rien de plus grave ne nous soit arrivé.

Au bout d'une demi-heure, nous entrons dans la gorge du Sierralvo. L'idée des Indiens, qui nous a abandonné quelque temps, revient maintenant effarer notre imagination.

« Voilà, » me dis-je en levant des regards anxieux tout droit devant nous, « voilà des pics où l'homme rouge doit cacher ses repaires. » — En même temps, il me semble voir des formes ambulantes se dessiner à l'horizon. Un jeune arbriseau, un vieil arbre étronqué m'apparaît comme une sentinelle indienne qui examine de loin la route, dans l'attente de quelques victimes. Son œil perçant a dû voir l'éclaireur à cheval, les quatre mules et le char avec sa toile blanchissant au soleil. Au signal donné, ils vont se ruer des hauteurs et se tapir près du chemin, derrière un buisson fourré, pour nous percer à leur aise. Cette impression sinistre ne s'efface qu'au fur et à mesure que nous nous éloignons de cette dangereuse passe.

Toutefois, je me convaincs bientôt avec Macbeth que « les dangers présents sont moindres que les horreurs de l'imagination. »

.... Present fears
A less than horrible imaginings.

La gorge du Sierralvo ne se montre ni si profonde ni si dangereuse que la distance nous a portés à le croire. Le chemin est uni et facile. A gauche, de petits tertres, couverts de bruyères et de bois clair-semés ; à droite des fu-

taies plus élevées et plus sombres, d'où s'échappe soudainement un troupeau de cinq ou six cerfs magnifiques, passant lentement à dix pas de nous; plus loin, un long, mais médiocre bas-fond, plein de jeunes arbres et d'arbustes épais, au milieu duquel nous rencontrons un peu d'eau chaude et bourbeuse pour étancher notre soif dévorante : voilà tout ce que je trouve à dire sur ce passage en apparence si redoutable.

A partir de là, on monte légèrement, à travers une campagne pleine de verdure. Nous passons à côté d'une maison solitaire où tout semble fermé. Les habitants sont sans doute à quelques lieues d'ici, occupés des soins de leur rancho.

Nous montons toujours de plus en plus, laissant à notre droite le Sierralvo s'élancer vers le nord, pour se joindre au loin au grand corps d'une des chaînes de la Sierra-Madre et former une vaste enceinte, dont nous allons bientôt occuper le centre. Le paysage s'embellit graduellement. Le ciel, qui englobe ce plateau comme une vaste coupole, est d'un azur et d'une clarté ravissante. L'œil se promène avec plaisir sur une grande nappe de verdure, jusqu'à ce qu'il tombe au pied des sierras qui nous entourent de tous côtés. Ce ne sont ni des champs ni des prés artificiels qu'il découvre. Sauf peut-être quelques morceaux qui sont imperceptibles, cette campagne est un terrain vierge, où paissent et se jouent des bandes de moutons, de chevaux et de bêtes à cornes.

Notre équipage tombe bientôt au milieu d'un grand et beau troupeau de moutons. Le vieux caporal s'adresse à l'humble et pitoyable créature qui les conduit ; il lui demande s'il n'a rien perdu, si tout va bien à la maison : puis, se tournant vers nous, il dit que ce troupeau est le sien, que nous sommes au milieu de son hacienda.

Arrivés au sommet d'une longue côte transversale, nous apercevons un carrosse qui vient au-devant nous à grande vitesse.

— « Voilà ma voiture qui vient nous chercher, » dit le vieux caporal.

En un clin d'œil, on s'aborde avec de grands transports de joie. Le jeune caporal ne peut se contenir d'allégresse de se voir réellement sur le sol natal, au milieu de ses domaines, après cinq longues années d'exil. Nous montons quatre dans le léger et gracieux char-à-bancs recouvert, et deux belles mules noires nous entraînent rapidement vers la villa.

CHAPITRE IX.

HACIENDA DE EUGENIO SERRANO

Le 27 juillet 1855.

Maintenant l'impression causée par les dangers disparaît. Monterey est encore à quinze lieues de nous ; néanmoins on commence déjà à sentir l'influence d'une grande ville. On voit la plaine tachetée de petits ranchos,

les animaux abondent dans les pâturages; et, quoiqu'on ne découvre encore aucun être humain en dehors de l'hacienda, il y a cependant, même dans la brise, quelque chose qui rafraîchit l'âme et dilate le cœur de l'homme, en soufflant sur lui la vigueur et le bien-être que communique la vie sociale.

On arrive comme en famille chez le vieil Espagnol. Il y a en effet quinze jours que nous vivons ensemble : ce temps-là suffit, ce semble, pour établir une sympathie de famille entre des voyageurs. Nous sommes reçus avec beaucoup de prévenance. Deux ou trois des plus fidèles serviteurs sont là, qui nous entourent pour satisfaire à nos besoins et témoigner au bon *Amo* la joie qu'ils éprouvent de le revoir au milieu d'eux.

Disons en passant que l'équipage, bien traité et bien payé (40 à 50 fr.), s'en retourne le lendemain à la pointe du jour, et venons-en vite à la description d'une *hacienda* mexicaine.

L'*hacienda* diffère du *rancho* en ce que celui-ci n'est qu'une petite propriété de peu de valeur ou une ferme prise à bail, tandis qu'une hacienda est ce qu'on nomme en France domaine, et dans les colonies plantation, une vaste propriété d'une valeur assez considérable. Celle du vieux caporal est vaste, riche et digne de servir comme sujet de description.

Le principal corps de bâtiment, le châtelet, en un mot, est une masse compacte de quatre murailles unies et de forme oblongue. Il n'est que d'un seul étage et se compose, à l'intérieur, d'une grande salle toute nue, sauf une longue table au centre, des selles appendues à la paroi, deux ou trois fusils dressés à l'embrasure d'une fenêtre et quelques ustensiles de ménage. Sur la droite s'ouvrent deux chambres, dont l'une sert de chambre à coucher et l'autre de cabinet d'affaires. On voit dans celui-ci, sur un bureau, une foule de paperasses éparses et plusieurs gros livres de commerce. C'est ici que siége ordinairement le régisseur de l'hacienda, le fils aîné de M. Serrano.

Par derrière est une cour pavée et d'assez triste aspect. A droite, on trouve la pâtisserie; à gauche, la grange qui abrite le petit char-à-bancs et qui est maintenant couverte de blé en gerbes et de blé vanné, puis de pains de sucre brut. Plus loin, derrière la cour, est un clos à pourceaux, avec une belle fontaine par côté, qui alimente sans cesse l'écluse sise au milieu de cet enclos. Il est curieux de voir comment ces animaux profitent de ce bien-être d'été : ils sont tous gros, ronds, tout luisants de graisse.

Passons maintenant sur le devant de la maison. L'aspect change et se présente à l'œil bien plus gracieux que celui que nous venons de décrire C'est d'abord la grande cour, qui s'étend nue et claire devant nous. Sur la droite et séparée du châtelet par le chemin que nous avons suivi, s'élèvent modestement les cabanes des *peones*, ou travailleurs en servage, derrière

lesquelles est un grand champ de patates et de haricots, contigu à une campagne illimitée ; sur le même rang que ces cabanes en terre et en chaume, viennent les étables, séparées de celles qu'on voit vis-à-vis par une grande grille en fer à deux larges battants.

Longeant cette grille, qui fait face au châtelet, on arrive au second rang de maisons et de cabanes, qui forme comme une surface concave. Au milieu de ces cabanes s'élève un manoir, réparti en deux ou trois pièces d'assez pauvre apparence. C'est là que loge le régisseur, avec sa jeune et jolie femme et ses deux charmants enfants. La demi-circonférence est terminée par deux maisonnettes des plus dignes familles de *peones*. Ici l'on s'échappe par un sentier large et agréable en dehors de cette enceinte de bâtiments, et la campagne apparaît avec ses charmes variés. C'est d'abord un ruisseau qui coule du nord-ouest au sud-est, entre deux rives resserrées, couvertes de verdure et de fleurs. Tout le long de cette eau qui murmure, si limpide et si attrayante, serpente une terrasse de gazon, où se font les promenades du soir et du matin. Au delà de ce ruisseau est un petit jardin avec des courges, des calebasses, des *tomatl*, etc. ; de l'autre côté de la haie, on voit une terre labourée et, en descendant le ruisseau, l'œil est toujours récréé par les objets qui se présentent à son attention : il observe le pressoir pour les cannes à sucre, les fourneaux, les chaudières et tous les autres ustensiles propres à la fabrication de ce précieux produit. Laissant cette curiosité locale, on arrive au jardin principal, scindé par un mur garni d'espaliers et de treilles. Outre les grenadiers, les abricotiers, les figuiers et autres arbres tropicaux, je remarque particulièrement ûn grand géant qui protége à ses pieds une pauvre femme sous une petite hutte en chaume, et qui couvre de son ombre tous les alentours, y compris le ruisseau ; il est chargé de fruits qui tiennent de la poire par la forme et de notre aubergine par la couleur. Le jeune caporal m'en fait tomber quelques-uns, que je ne trouve nullement de mon goût. Ces fruits sont fort en usage dans le pays : on s'en sert comme de légumes dans le potage et dans les ragoûts.

Je me dirige vers les pêches, les figues et les grenades, qui me semblent plus délectables, quand une voix importune nous appelle pour l'almuerzo ; le désayuno a déjà eu lieu. Avant d'obéir à cette voix, jetons un coup d'œil sur les cannes à sucre qui verdissent dans les champs à vingt pas et que l'on coupe, puis sur d'autres champs, d'autres pâturages, d'autres sols boisés, que le regard ne peut mesurer, tant l'étendue en est immense, et allons nous restaurer chez le fils Serrano, l'époux si enviable, le père si heureux.

Le déjeuner est bon ; et ce dont je ne perdrai pas le souvenir, c'est cette crême de chocolat si savoureuse et si exquise, ce sont ces petits gâteaux croustillants, faits exprès et dont le goût se marie si bien à celui de la crême, que j'ose dire qu'il n'y a que les Espagnols capables de les préparer.

Nous voyons dans la jeune dame qui nous honore de sa compagnie un

type vraiment attrayant de simplicité modeste et de gracieuse affabilité. Sa mise est bien simple pourtant : c'est une robe commune, mais propre, tout unie et sans crinoline, bien entendu; puis, c'est un mouchoir de cou de dimension plus que médiocre et de couleur au moins commune; mais, pour relever ce costume peu luxueux, une taille élancée et symétrique, une belle chevelure noire, une peau fine et blanche, légèrement colorée, et des yeux si doux, d'une expression si naïve, qu'on oublie la toilette pour n'admirer que la personne.

Pendant qu'on prépare la voiture, considérons un peu la situation de ces pauvres familles qui nous entourent. J'ai souvent entendu parler de la fuite des nègres du Texas dans la république de Mexico, qui leur donne *ipso facto* la liberté. Je ne m'attendais donc pas à y voir une caste nombreuse vouée à un servage qui n'est pas non plus sans horreurs. Je veux parler de ces *peones* ou travailleurs endettés que la loi astreint, s'ils en sont requis, à servir le créancier jusque dans leur génération.

J'ai vu dans la Louisiane le noir courber la tête et recevoir des coups de cravache dans le mutisme le plus navrant; je me suis arrêté souvent devant les nombreux dépôts d'esclaves de la Nouvelle-Orléans, où on les engraisse comme des bêtes de somme; je les ai vus passer et repasser en rang et en silence pendant des heures entières devant les vendeurs et les acheteurs, tandis que ceux-ci s'entretiennent des qualités et des défauts de cette chair humaine; j'ai rencontré sur les chemins de l'Alabama et du Mississipi de jeunes fuyards qu'on ramenait, les menottes aux mains, au lieu de leur servitude; j'ai entendu dans le silence de la nuit les cris déchirants d'une vieille Éthiopienne, implorant la pitié de son maître; j'ai vu de jeunes négresses subir les dernières hontes de la servitude; j'ai su enfin que, dans certains États, la loi punit sévèrement toute personne surprise à instruire un esclave; j'ai vu et su tout cela, et j'avoue que le système de servitude établi au Mexique n'atteint pas le degré extrême de ces horreurs. Cependant le servage des *peones* prouve, lui aussi, qu'au Mexique ta tyrannie a également ses victimes.

Un *haciendado* engage à son service une pauvre famille; il lui donne d'aussi modiques gages qu'il est possible, et lui vend cher toutes les choses nécessaires à la vie. Il tient un petit magasin muni de tout ce que réclament les besoins du ménage : savon, huile, chandelles, farine, riz, pain, légumes, étoffes, toiles, etc. Un crédit illimité est ouvert à chaque famille; et celle-ci, suivant une pente naturelle, profite volontiers de cette facilité de payement. Pendant ce temps le grand livre se remplit. Le serf, ignorant et confiant, ne voit pas les fers dont on l'entoure; il continue à jouir du crédit, et au bout d'un certain temps, la dette a dépassé le revenu : il faut qu'il s'engage lui et peut-être les siens.

Juanita était jolie, gracieuse et bien faite ; elle entrait dans sa dix-huitième année.

Yago était grand, gros, et de figure assez commune ; mais il avait vingt-et-un ans, et la bonté de son cœur éclatait sur sa physionomie ; il était généreux et ardent.

Juanita et Yago se virent et ils s'aimèrent.

Un jour Yago se décide à voir Bartolo, le père de Juanita ; il lui dit ingénument que sa Juanita est la prunelle de son œil, la vie de son âme, et que, sans Juanita, il ne pourra plus travailler : la vie lui deviendra insupportable. Bartolo acquiesça aux vœux du ranchero, et le jour du mariage fut fixé.

Juanita se sentait heureuse ; elle avait hâte de voir venir le jour fortuné. Yago redoublait ses visites, tant il avait peur de voir l'amour s'éteindre ou diminuer dans le cœur de sa jolie et gracieuse Juanita.

Cependant señor Antonio entendit parler du mariage et du départ prochain de Juanita. Inquiet, agité, il questionne, il examine, il pèse ; enfin il est sûr de la vérité.

Il entre chez Bartolo : « J'ai appris, lui dit-il, que ta fille veut se marier et qu'elle va nous abandonner. »

— « Hélas ! señor, répond timidement Bartolo, elle m'a arraché mon consentement. J'ai eu beau dire que sa mère est morte ; que, si elle s'en va, je vais rester seul : tout a été inutile. »

— « Eh bien ! non, elle ne s'en ira pas ! s'écrie señor Antonio : elle est engagée à mon service pour dix ans ; la loi me donne droit ; je saurai en profiter. Juanita restera. »

La jeune fille avait entendu ces paroles. La tête et les mains sur son grabat, elle pleurait à chaudes larmes, mais en silence : car elle craignait señor Antonio.

Elle pleura bien longtemps encore, et si longtemps, qu'il fallut lui laisser voir son cher Yago.

Yago, l'âme percée de douleur à ce cruel arrêt, redouta pendant quelque temps de venir s'asseoir avec Juanita sous les noisetiers. Cependant il revint. Les amours continuèrent plus ardentes. Señor Antonio se fâcha, et menaça d'un sévère châtiment, si le jeune intrus reparaissait sur l'hacienda.

La lutte fut grande dans l'âme d'Yago. Pourtant l'amour resta victorieux. Il vint un jour trouver señor Antonio, et lui dit : « Señor Antonio, si je vends mon petit rancho et que je vienne vous offrir mes services, à condition que j'épouserai Juanita, me promettez-vous d'y consentir ?

— « A cette condition, oui ! » répliqua señor Antonio.

Yago n'en demanda pas davantage : il s'en alla, vendit son petit rancho, épousa Juanita, et il fait partie maintenant de la classe des *peones* de l'haciendado Antonio. Il a une famille nombreuse; il est surchargé de dettes, et sa vie est engagée pour de bien longues années encore. Il est presque certain qu'il mourra là, laissant à ses enfants le triste héritage de ses dettes et de sa servitude.

Pauvre Yago ! malheureuse, malheureuse Juanita !

Les familles des *peones* ne peuvent jouir des bienfaits de l'éducation, aucune école ne se trouvant à leur portée. Je ne sais même s'ils acquièrent ou comment ils acquièrent les premiers éléments de religion nécessaires à tout chrétien. Il est probable que les ecclésiastiques les plus voisins ont assez de temps et de zèle pour faire des visites mensuelles ou semi-mensuelles au sein de ces familles. En supposant qu'il en soit ainsi, il est facile de conjecturer jusqu'à quel degré s'étend même l'éducation religieuse et de conclure que le *peon* mexicain n'est pas plus favorisé sous le rapport intellectuel et moral que le nègre asservi du Texas ou de la Louisiane. Son intelligence reste enveloppée de langes; nul sentiment noble et généreux ne vient faire battre son cœur. Il ne connaît que ce que son maître lui enseigne, c'est-à-dire la nécessité du travail, la modicité des gains, la sévérité de la loi envers les débiteurs, ainsi que toutes ces notions humiliantes qui tendent à le rendre plus crédule et plus souple sous la main du despote.

Mais maintenant tout est prêt : il faut dire adieu à cette riante villa. Nous nous installons dans le léger char-à-bancs, et à la minute les deux belles mules noires nous emportent au grand trot. Le chemin de l'hacienda à Gadereita, d'une longueur de cinq lieues, passe à travers un paysage riant et varié. Nous longeons pendant quelque temps le ruisseau limpide, entre deux haies verdoyantes de jeunes vernes, de saules et de noisetiers. Bientôt le chemin tourne et monte le long d'un petit coteau, d'où la vue s'étend sur une campagne agréable. Une vaste nappe de buissons courts et clair-semés, des champs de maïs, de petits ranchos, qui surgissent çà et là comme pour bigarrer l'aspect, des bestiaux, des moutons et quelques rancheros errant à l'aventure : voilà ce qui récrée dans ces parages l'œil avide du voyageur. Le ruisseau limpide serpente et scintille au bas du coteau, à travers un petit vallon charmant. Enfin, la tour massive de l'église de Gadereita, que l'on construit nous, annonce que nous touchons au terme du voyage. Nous traversons le lit large et sablonneux du ruisseau, et, dans trois minutes, nous contemplons, dans les ruelles de Gadereita, les maisonnettes, et à l'entour, de petits jardins, où abondent les abricots, les treilles et surtout les grenades qui commencent à mûrir. Au fur et à mesure que nous avançons, les habitations deviennent naturellement plus rapprochées et plus grandes; mais l'ar-

chitecture en est toujours espagnole et propre au climat : toit plat, murailles en pierres épaisses, généralement recouvertes d'un grossier mortier blanchi.

Tel nous apparaît le manoir du vieux caporal. Nous pénétrons par la porte cochère, sous les yeux satisfaits d'une grosse et jolie matrone qu'on reconnaît bientôt pour madame Serrano. C'est la deuxième femme du vieux caporal, dont elle a eu les deux jeunes et charmants enfants qui se tiennent à ses côtés. Issue d'un rang inférieur, madame Serrano ne doit sa fortune qu'à sa jeune beauté.

Après un copieux dîner, consistant en soupe et en viande, surchargée de cinq à six sortes de légumes, y compris même les grenades ; puis en fruits, fromage, cidre et *pulque*, on pense à se reposer. Deux lits sont étendus, comme à l'ordinaire, au milieu de la plus grande salle, sur deux tréteaux, garnis d'un matelas, de draps, d'oreillers et de couvertures très-propres. On ferme à clef la porte cochère et toutes les portes de l'appartement ; on pousse les volets du dedans, et, quand une sombre obscurité s'est faite, on se couche pour faire la siesta, de midi à trois heures. J'avoue que cette habitude, exigée par la chaleur de l'été, est rendue fort agréable par la fraîcheur qu'entretiennent les épaisses murailles.

Le luxe de l'ameublement n'existe pas, au moins dans cette partie du Mexique. Les parois sont d'une nudité attristante. Je ne remarque ici que des chaises, des bancs, un ou deux buffets, un petit secrétaire : voilà tout ce qui orne une salle de cinq mètres de largeur sur douze de longueur.

M. Serrano est plus riche en appartements. De la salle où nous sommes et en ligne perpendiculaire, on entre dans la chambre à coucher du vieux caporal, où l'on voit son lit, qui est, comme le nôtre, un vaste matelas étendu sur de bas tréteaux ; puis, en tournant sur la droite, la cuisine, et enfin la remise, la buanderie, l'escalier du grenier, le tout d'un seul étage, formant une cour carrée, au milieu de laquelle est un gros puits. Derrière le manoir se trouve un jardin assez vaste, mais humide, sombre et mal cultivé. Voilà l'hôtel du riche haciendado espagnol.

Je ne donnerai pas d'autres détails sur Gadereita ; nous y pourrons revenir plus tard.

Pour le moment, il s'agit de trouver un cheval capable de me transporter à Monterey. Je me mets aussitôt à parcourir les rues, demandant à chacun s'il n'a pas un cheval de selle ou une mule à mon service. « Les chevaux sont rares en ce moment, me dit-on : nos soldats les ont tous emmenés avec eux à Saltillo contre les troupes de Santa-Anna.

Je ne me décourage pas ; je cherche encore. J'arrive enfin près d'un pauvre *arriero*, qui me dit que son cheval est un peu fatigué, mais que je puis cependant le prendre. Nous convenons du prix : deux *pesos*

(10 francs) pour tout le voyage. Le cheval devra revenir le lendemain par la première occasion.

Dans une heure, le cheval m'est amené. C'est une pauvre rossinante endolorie : les os lui sortent de la peau ; il a le ventre creux, et il baisse les oreilles comme s'il voulait dormir son dernier sommeil.

Je fais remarquer au Mexicain les rares qualités de son cheval. « C'est égal, me dit-il d'un ton emphatique ; c'est une bête très-ardente, quand elle est en train. N'ayez pas peur, elle ne vous laissera pas en route ; elle a trop d'honneur pour cela. »

Je crois l'*arriero* sur parole : le cheval est accepté. Mais il n'a ni bride ni selle. Il me faut encore mettre en course pour me procurer ces objets : car, sans selle, je ne serais pas assis sur un lit de roses, et sans bride, la bête pourrait s'emporter.

Je trouve facilement une bride et une vieille selle. La selle mexicaine ressemble à la selle arabe : elle est lourde et massive ; l'arçon de devant égale les pommeaux de derrière ; les étrivières, épaisses et grossières, soutiennent de larges étriers, recouverts d'une forte enveloppe de peau. C'est un pauvre costume ; néanmoins rossinante en ressent de la gloriole : elle redresse la tête et les oreilles, comme un cheval de bataille.

Ce n'est pas tout encore : j'ai deux valises à lui passer en croupe, une de chaque côté. C'est tout le bagage dont je me suis embarrassé. En général, j'aime voyager à la légère.

Rossinante fait la grimace maintenant : elle pressent que le voyage ne sera pas sans fatigue. J'enfourche la monture et me mets gaiement en route, à la face de nombreux spectateurs égayés. Désormais, je ne voyagerai guère plus que de cette manière, jusquà mon retour à la Nouvelle-Orléans.

Il m'est impossible de faire avancer la pauvre bête un pas plus vite que l'autre. Le chemin est raboteux et parfois plein de fange. Je me fatigue enfin de marcher à pied et de traîner un cheval qui devrait me porter : je remonte. Cavaliers sur cavaliers me dépassent ; quelques-uns s'arrêtent et me demandent à acheter mon cheval ou à le troquer contre le leur. « Le cheval est bon, me disent-ils ; c'est un fouet seulement qui vous manque. »

J'essaye un fouet pendant quelque temps et me convaincs que la rosse a été jusqu'ici plus rusée que son cavalier. Trois coups de lanière mordantes et la voilà partie au trot, cherchant même à dépasser ses compagnons.

Persuadés que je ne veux pas me défaire de ma noble monture, les cavaliers trottent en avant, me laissant seul avec des impressions plus ou moins rassurantes. Je m'arme d'une houssine longue et épineuse : car j'ai besoin de hâter le pas. Les physionomies de ces voyageurs ne me conviennent pas toujours. Il vient de passer un *ranchero*, dont le regard, la tenue et l'expression me rappellent les croix appendues aux arbres, les récits des massacres t des vols. « Qui l'empêche, me dis-je, de m'attendre à quelque tour-

nant, derrière un épais buisson, de me tuer et de me piller? Il m'a vu partir de Gadereita : il m'aura suivi dans ce dessein. »

Au prochain hameau, je revois ce cavalier sinistre, paraissant visiter des amis et causer avec eux, mais il me samble porter son attention sur moi. Cette idée me frappe singulièrement. Je pique des deux, je fouette avec violence, en regardant de temps en temps derrière moi. Je m'attends toujours à voir le cavalier au galop surgir au détour de la voie boisée, le sabre ou le fusil en main. Cependant personne ne vient. Je continue ma route sous une chaleur vraiment tropicale. Je rencontre de beaux champs de maïs, plusieurs ranchos plus ou moins considérables, entre autres *Guadalupe*, vieux village où s'élèvent les pans de murailles d'une église jadis consacrée à la *Vierge de Guadalupe*. Les enfants affluent sur le seuil des maisonnettes et s'écrient : « Mire ! mire ! » — Je suis, ce semble, une curiosité rare dans ces parages. A midi, je m'arrête au milieu du chemin sur une verte pelouse, à l'ombre d'un grand arbre. Je me repose une heure pendant que mon cheval répare ses forces.

J'aperçois déjà les côtes sinueuses de la sierra, les pics hardis qui dominent Monterey. Je me remets en chemin, traverse des villages remplis de pêches, de chirimoyas, de batatas, de platanos, de plantions, de camotes, de mamayes, de tunas, etc. Je m'en procure quelques-uns pour étancher ma soif, et dans une demi-heure je suis à Monterey, capitale du Nuevo-Léon.

CHARLES JABEUF.

(*La suite prochainement.*)

BULLETIN LITTÉRAIRE

L'INTÉRIEUR DE JÉSUS ET DE MARIE, par le père Jean-Nicolas Grou, de la Compagnie de Jésus. Ouvrage publié sur tous les manuscrits autographes, avec un *Fac-simile,* et une Notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur ; et approuvé par S. E. le Cardinal Morlot, Archevêque de Paris. Seconde édition. 2 volumes in-12. — Victor Palmé.

La librairie Palmé va mettre en vente, dans quelques jours, une nouvelle édition d'un ouvrage du père Grou, intitulé : *l'Intérieur de Jésus et de Marie.* Cette seconde édition est, comme la première, précédée d'une Notice sur la Vie et les Ouvrages de l'auteur, laquelle Notice a été revue et corrigée avec soin, et considérablement augmentée ; elle est en outre accompagnée d'un *Fac-simile.*

Pour mettre le lecteur à même de bien saisir les traits principaux qui distinguent cette édition de celles qui l'ont précédé, et dont quelques-unes n'ont pas cessé d'avoir cours, nous reproduisons quelques pages de la Notice placée en tête du premier volume ; c'est un curieux chapitre d'histoire littéraire.

« Le père Grou avait remarqué dans miss Weld (fille de Thomas Weld, seigneur catholique, chez qui il trouva, à son arrivée en Angleterre, une noble et généreuse hospitalité), pendant son séjour à Lulworth, un goût prononcé pour les choses de Dieu. Dès les premiers entretiens qu'ils eurent ensemble, il admira en elle un attrait particulier pour imiter la très-sainte Vierge dans ses dispositions intérieures. La providence ayant dans la suite établi entre eux des rapports plus intimes, il regarda comme un devoir de ne rien négliger pour seconder en elle l'action de la grâce ; et, malgré la frayeur dont il était saisi à la seule pensée d'un sujet si difficile, il se décida néanmoins à l'entreprendre, et composa pour sa fille spirituelle *l'Intérieur de Marie.* Le désir de répondre aux soins d'un si excellent maître engagea miss Weld à lui ouvrir son âme tout entière. Cet habile directeur ne tarda pas à comprendre qu'elle était appelée d'une manière spéciale à la connaissance et à l'amour de Jésus-Christ. Voulant l'affermir dans une si sainte vocation, et l'aider à remplir les vues de son divin époux, il crut ne pouvoir rien faire de mieux que de l'engager à étudier les sentiments du Sauveur, pour y conformer les siens. C'est ce qui le détermina à traiter cette importante matière, et à composer *l'Intérieur de Jésus.* Ces deux écrits furent terminés en 1794, et réunis plus tard en un seul corps d'ouvrage, sous ce titre : *l'Intérieur de Jésus et de Marie.* Puis le père Grou le remit à miss Weld, à qui il l'avait destiné.

Quelque temps après il le lui redemanda, et le transcrivit tout entier de

sa main, ayant soin d'y faire en même temps de nombreuses et notables améliorations. Il prévoyait, non sans raison, que son livre serait tôt ou tard donné au public. Ce travail une fois terminé, le premier manuscrit, que nous désignerons désormais par la lettre A, fut rendu à miss Weld, et le second, que nous désignerons par la lettre B, resta dans les mains de l'auteur. Après la mort du père Grou, ce dernier manuscrit fut, comme comme nous l'avons vu dans la Notice, remis avec tous ses autres papiers au père Simpson; et il a passé ensuite des mains de ce religieux dans celles de ses confrères en France. Il appartient aujourd'hui à la bibliothèque de l'école Sainte-Geneviève, dirigée par des membres de notre Compagnie.

Vers cette époque, miss Weld eut occasion de faire connaissance avec une demoiselle de Fumeron, qui, avant de quitter la France, sa patrie, avait eu l'avantage d'être, ainsi que son père et sa mère, sous la direction du père Grou, et que la Révolution avait obligée d'émigrer, d'abord en Belgique, et plus tard en Angleterre. Miss Weld lui prêta *l'Intérieur de Jésus et de Marie.* Cette pieuse demoiselle, ravie de l'admirable doctrine renfermée dans cet ouvrage, et convaincue que son âme ne pouvait trouver nulle part une nourriture plus solide, demanda à son amie, et obtint la permission d'en tirer une copie *pour son usage.* Lorsque l'ordre fut rétabli en France, mademoiselle de Fumeron se hâta d'y rentrer, emportant avec elle son précieux trésor. Un zèle plus ardent qu'éclairé lui persuada qu'il ne lui était pas permis d'en jouir seule, et que l'intérêt de la gloire de Dieu et du bien des âmes l'obligeait d'en faire part au public. Elle traita donc avec un libraire; et *l'Intérieur de Jésus et de Marie*, imprimé en 1815, parut pour la première fois chez Beaucé, en deux volumes in-12.

Miss Weld est demeurée complétement étrangère à cette publication ; et Mademoiselle de Fumeron ne lui a demandé, avant de s'en occuper, ni son consentement, ni son avis. Ce fait nous est attesté par miss Weld elle-même, dans une lettre écrite tout entière de sa main, et datée du 13 avril 1859.

Cette édition a été faite avec trop peu de soin pour offrir toute la correction désirable. Mais son principal tort est de reproduire le premier manuscrit, qui n'était pas destiné à voir le jour, au lieu de donner le second, que l'auteur avait revu avec soin et notablement amélioré, afin de le rendre digne de l'impression.

Le père Simpson, désirant remédier à cet état de choses, et se conformer aux intentions du père Grou, avait formé le projet de publier une édition de *l'Intérieur* d'après le second manuscrit, dont il avait été constitué dépositaire, afin de remplacer celle de 1815, à laquelle ni lui, ni aucun de ses confrères n'avait eu la moindre part. Il voulait en outre donner une collection complète des Œuvres spirituelles du même auteur. Déjà il avait commencé à préparer la copie pour l'impression de l'ouvrage dont il s'agit. Mais les nombreuses occupations inséparables de la charge de provincial, à laquelle il fut élevé sur ces entrefaites, ne lui ont pas permis d'achever son travail, et de réaliser les espérances qu'il avait fait concevoir.

En 1824 (deux ans après la mort du père Simpson) parut une deuxième

édition de *l'Intérieur*, entièrement conforme à la précédente pour le fond, mais exécutée avec une négligence dont il y a peu d'exemples. Aussi est-elle défigurée par des incorrections nombreuses et véritablement révoltantes, qui vont toujours se multipliant dans chacune des éditions suivantes, jusqu'à l'année 1847, époque où le libraire a jugé à propos de faire clicher l'ouvrage. Et depuis lors, ce ne sont pas seulement de légères imperfections, de ces fautes d'inadvertance, qui échappent à l'œil le plus exercé, et que l'on pardonne volontiers à la fragilité humaine. Il n'est pas rare de voir des mots importants oubliés, changés, ou notablement altérés ; des membres de phrase omis, tronqués, ajoutés, répétés, remplacés par d'autres ; d'où résulte un sens faux, incomplet, inintelligible, absurde, entièrement contraire à la pensée de l'auteur, et parfois en opposition directe avec l'enseignement de l'Eglise.

Tel est le résultat que nous sommes obligé malgré nous de constater, après un examen attentif et consciencieux de la treizième édition, publiée en 1856, par Poilleux (1). Nous l'avons collationnée avec soin d'un bout à l'autre sur le manuscrit A, qui nous a été confié par miss Weld, et nous avons fait un relevé exact des nombreuses fautes dont elle fourmille (cette note en contient plus de quatre cents). On peut voir, page LXXXVII de la Notice, quelques échantillons de celles qui sont les plus remarquables.

Ce peu d'exemples nous paraît plus que suffisant pour mettre le lecteur à même d'apprécier la valeur des nombreuses éditions publiées jusqu'ici, et dont nous donnons plus bas le catalogue détaillé.

Tout ce qui précède nous a porté à conclure qu'il serait non-seulement utile, mais en quelque sorte nécessaire d'imprimer le second manuscrit, qui était seul destiné à voir le jour. Nous avons pensé que nous ne pouvions différer plus longtemps, sans manquer à ce que réclamaient de nous l'honneur de la religion, le respect dû à l'auteur, et l'édification des âmes. Tels sont les motifs qui nous ont enfin déterminé à donner, en 1862, une édition qui pût rendre fidèlement la pensée du père Grou, et répondre à l'attente du public. Aujourd'hui comme alors les circonstances nous font un devoir de ne rien épargner pour obtenir toute la correction désirable.

La réputation dont ce livre jouit depuis longtemps, et le succès qu'il a obtenu, malgré la négligence des éditeurs, nous dispensent d'en faire l'éloge.

Quoique le second manuscrit soit de beaucoup préférable au premier, nous sommes cependant contraint d'avouer que le père Grou n'y avait pas encore mis la dernière main, comme s'il eût dû le livrer lui-même à l'impression. Il nous a donc fallu suppléer à ce qui manquait de son côté. Nous avons fait en sorte d'apporter, dans l'accomplissement d'une tâche si délicate, tous les ménagements et toute la discrétion dont nous étions capable.

(1) Cet ouvrage ayant été cliché, comme nous l'avons dit, en 1847, il en résulte que toutes les fautes signalées dans la treizième édition (de 1856) se retrouvent nécessairement à la même page et à la même ligne dans celle de 1847, qui est la neuvième, et dans toutes celles qui ont suivi. Le lecteur pourra donc facilement vérifier par lui-même l'exactitude des faits que nous avançons, et apprécier la justesse de nos critiques.

Il nous a paru utile de vérifier et d'indiquer en détail et avec exactitude tous les textes, soit de l'Ecriture, soit des saints Pères, cités par l'auteur ; nous avons pris le même soin pour tous ceux qui ont quelque rapport au sujet dans le cours des deux volumes.

Voici les éditions de cet ouvrage qui ont précédé la nôtre.

L'INTÉRIEUR DE JÉSUS ET DE MARIE, par le R. P. Grou, de la Compagnie de Jésus. Paris. Beaucé. 1815. 2 vol. in-12. pp. VII-490, et VIII-384. = 2e éd. Paris. Méquignon-Havard. 1824.

Parmi les exemplaires qui composent cette seconde édition, quelques-uns seulement ont en tête du premier volume la Notice sur le père Grou, publiée en 1822 par l'*Ami de la Religion et du Roi*, et due, comme nous l'avons déjà dit, à la plume de M. Picot ; les autres exemplaires en sont dépourvus. On la retrouve dans toutes les éditions de cet ouvrage qui ont paru depuis ; mais ce n'est qu'à partir de 1843 que le titre en fait mention.

3e éd. 1828. = 4e éd. Poilleux. 1829. — 5e éd. 1834. — 6e éd. 1835. — 7e éd. 1838. — 8e éd. 1843. *L'Intérieur de Jésus et de Marie*, avec des sujets de méditation pour tous les dimanches et les principales fêtes de l'année.

On serait tenté de croire, d'après la formule employée pour le titre de cette édition, qu'elle est augmentée d'un travail nouveau et d'une certaine étendue, qui ne se trouvait pas dans les précédentes. Mais il n'en est rien : car cette petite addition n'est pas nouvelle, et elle est d'une importance bien moindre qu'on ne le supposerait au premier abord. On a tout simplement indiqué les divers chapitres de cet ouvrage qui peuvent servir de sujet de méditation pour chaque dimanche, et pour les principales fêtes de l'année. Cette table a été ajoutée dès la première édition, quoique l'on ait négligé d'en parler dans le titre.

9e éd. 1847. — 11e éd. 1852. — 12e éd. 1855. — 13e éd. 1856. = 14e éd. Paris. Sarlit. 1859. — 15e éd. 1860. — 16e éd. 1861. = Liége. Dessain. 1855.

Nous ignorons en quelle année a paru la 10e édition. Il nous a été impossible, malgré toutes nos recherches, de la rencontrer ; en outre, nous ne la voyons mentionnée ni dans le *Journal de la Librairie*, ni dans aucun recueil de bibliographie. Faut-il en conclure qu'elle n'a jamais existé, et que l'on doit la retrancher du nombre de celles qui ont paru jusqu'à ce jour ? C'est une question que nous ne nous chargeons pas de résoudre.

Les exemplaires qui portent le millésime de 1859 ne forment ni un nouveau tirage, ni une nouvelle édition. Seulement le libraire, ayant acheté ce qui restait de la treizième édition, a imaginé, pour en faciliter le débit, de faire imprimer un nouveau titre, sur lequel on a changé le chiffre de l'édition et la date. On devrait donc, pour être exact, la retrancher du présent catalogue. D'où il suit que le nombre réel, en y comprenant les deux suivantes, se réduit à quinze (publiées en France). On conviendra néanmoins qu'un tel succès ne laisse pas d'être fort satisfaisant, surtout si l'on considère le nombre et l'énormité des fautes qui défigurent toutes ces éditions.

Miss Kennelly, religieuse du couvent des Ursulines, à Black-Rock, près Cork, a donné une traduction anglaise de *l'Intérieur de Jésus et de Marie,* qui a paru en 1847, à Dublin, chez Duffy. En 1851, le même libraire ayant, de son propre mouvement, détaché la seconde partie de cette traduction (*l'Intérieur de Marie*), l'a fait imprimer à Londres, sous ce titre : *Mary the morning star, or a model of interior life* (*Marie étoile du matin, ou le modèle de la vie intérieure*). Il existe aussi, de cet ouvrage, une traduction allemande publiée à Vienne, en 1827, par Frédéric de Klinkowstroem, prêtre mékitariste, et réimprimée en 1851. Nous devons ajouter deux autres traductions allemandes : la première, due à la plume de J. de Weldige (Cremer), a paru à Munster, en 1858-59; la seconde, dont nous ignorons l'auteur, a été publiée à Ratisbonne, en 1858. Il existe encore, de cet ouvrage, une traduction espagnole, dont nous ne connaissons pas l'auteur, imprimée à Barcelone, en 1841. Vers l'année 1846, Don Mariano Serra fit imprimer, dans cette même ville, où il exerçait le négoce, une traduction espagnole de *l'Intérieur de Jésus et de Marie,* due à la plume de Roca y Cornet. Cette édition, tirée à mille exemplaires, fut envoyée tout entière en Amérique. Nous trouvons enfin une traduction espagnole de cet ouvrage, sans nom d'auteur, portant le millésime de 1859; c'est probablement une réimpression de la précédente. Toutes ces traductions étant, comme on le voit, antérieures à 1862, ont été faites sur un texte qui ne peut inspirer aucune confiance, et qui est aujourd'hui entièrement abandonné; d'où il résulte qu'elles doivent laisser beaucoup à désirer.

Il a *paru à Toulouse,* en 1843, un livre intitulé : *Mois de Marie des âmes intérieures, ou Vie de la sainte Vierge proposée pour modèle aux âmes intérieures;* par MM. H***** et L***** (1), prêtres. Cet ouvrage porte l'approbation de plusieurs prélats, entre autres celle de l'archevêque de Toulouse, qui s'applique à en faire ressortir le mérite et les avantages, affirmant *qu'il renferme des règles de spiritualité prises des auteurs les plus estimés.* On ne sera pas surpris des éloges accordés à ce *Mois de Marie,* ni du succès qu'il a obtenus (2), quand on saura que le père Grou occupe un des premiers rangs parmi les auteurs dont MM. H. et L. ont profité. En effet, la seconde partie de l'ouvrage qui nous occupe (*l'Intérieur de Marie*) leur a été d'un grand secours pour la composition du volume qui porte leur nom; ils lui ont fréquemment emprunté des passages importants, soit par leur étendue, soit par la nature du sujet, se contentant de faire subir parfois au texte du pieux et savant religieux quelques légères modifications, qui ne sont pas toujours très-heureuses. Rien ne prouve que nous n'arriverions pas à un résultat à peu près semblable, si nous pouvions faire le même travail de vérification sur quelque autre des

(1) Huguet, aujourd'hui membre de la Société de Marie; et Lafont, du diocèse de Toulouse, mort dans cette ville en 1845.

(2) Ce volume n'a pas moins de onze éditions, dont la dernière porte le millésime de 1864; et l'on assure qu'il en a été tiré jusqu'ici *cinquante-et-un mille* exemplaires (et non *cinquante-un* (*sic*) exemplaires, comme le dit une note placée en tête de celui que nous avons sous les yeux).

auteurs qui ont été mis à contribution. Les deux abbés ont jugé à propos de ne pas nommer un seul des écrivains sur lesquels ils appuient leur doctrine. Nous pensons néanmoins qu'un peu de franchise n'aurait pas nui, et qu'en adoptant de préférence le parti de les désigner clairement, ils n'auraient nullement compromis le mérite et le succès de leur livre. »

HISTOIRE DU MONDE, ou HISTOIRE UNIVERSELLE DEPUIS ADAM JUSQU'A PIE IX, par MM. Henry et Charles de RIANCEY, édition complétement nouvelle, entièrement refondue et considérablement augmentée, par M. Henry de Riancey, VI[e] volume in-8 de 500 pages, Victor Palmé, éditeur.

Le sixième volume de l'*Histoire du Monde*, de MM. de Riancey, contient l'histoire de la troisième période de l'ère nouvelle, depuis Constantin jusqu'à Mahomet, de 312 à 622. Le Christianisme, au milieu des plus horribles persécutions, n'avait fait que s'accroître et s'infiltrer de plus en plus dans tous les rangs de la société; les chrétiens remplissaient tout, selon l'expression de Tertullien, en sorte que, lorsque Constantin déclara l'empire chrétien, il ne fit, en quelque sorte, que constater un fait. En apportant au milieu d'un monde où la corruption des mœurs avait atteint un degré tel, que les peintures qui nous en restent nous paraissent incroyables, une doctrine si sublime et si pure, il sauva l'univers qui s'abîmait. Mais cet empire romain, fondé sur la violence et la force brutale, portait en lui-même un germe de mort. En Asie, en Afrique, il n'était presque borné que par des déserts infranchissables. Mais en Europe, il se trouvait limité par de vastes régions où erraient des tribus sans demeures bien fixes, sous un climat rigoureux, et qui s'élançaient à chaque instant sur ces régions plus heureuses. Longtemps ils avaient pu être refoulés, et, en établissant des colonies sur quelques points du vaste territoire qu'ils occupaient, Rome avait gagné du terrain sur eux. Elle en avait d'un autre côté reçu quelques peuplades, à condition de cultiver des terres qu'elle leur abandonnait et de lui fournir des soldats qui comptèrent parmi les plus braves, s'élevèrent aux commandements les plus importants et même jusqu'à la pourpre impériale. Mais au moment où Constantin, après avoir vaincu tous ses rivaux et ses compétiteurs, rendit enfin à l'empire une paix intérieure que depuis longtemps il ne connaissait plus, ces peuplades, comprimées entre la domination romaine et le plateau central de l'Asie, d'où s'écoulaient sans cesse des masses nouvelles d'hommes, s'unissaient en confédérations, pour assurer ou améliorer leur existence, et se mirent très-ordinairement, vers la fin, à la solde de l'empire, se formant ainsi à la discipline et à l'union.

Ce fut à ce point qu'après Constantin surtout, les peuples, pressés dans tout le nord de l'Europe, devinrent pour l'empire des ennemis dangereux ou des auxiliaires incommodes et exigeants, et finirent par le déchirer. Dans une vue d'ensemble de toute la période, qui forme une belle introduction à ce sixième volume, M. de Riancey embrasse cet ébranlement géné-

ral et peint, à grands traits, cette avalanche des peuples du nord, inondant successivement toutes les provinces occidentales où, après une série prolongée d'invasions successives et de luttes sanglantes, ils formèrent des nations nouvelles que le Christianisme arracha à la barbarie et poliça graduellement. Sans doute Constantin avait eu une espèce de prévision de ces événements lorsqu'il transporta la capitale de l'empire à Byzance, dont, sous le nom de Constantinople quelle garde toujours, il fit en quelques mois une ville nouvelle et digne du haut rang qu'elle devait occuper. Pendant plus de onze siècles elle garda sa prééminence sur un empire qui s'amoindrissait chaque jour et qui ne s'écroula entièrement que le jour où elle tomba.

Une trentaine de pages ont suffi à M. H. de Riancey pour retracer l'histoire assez monotone de l'Asie orientale et septentrionale, d'où les Tartares, les Huns et les Turcs devaient tomber sur l'Europe. Uni à son frère, il est revenu à cet empire romain dont l'histoire est en effet l'histoire de tous les peuples du monde connu, même de la Perse, avec laquelle il lutta faiblement jusqu'au jour où elle s'anéantit dans l'Islamisme. Moins de vingt ans après la mort de Constantin, Julien essaya une réaction païenne, et malgré son incontestable génie, il succomba, laissant à sa mort le paganisme encore plus ruiné qu'il ne l'était à son avénement et l'empire affaibli. Valentinien et Théodose le relevèrent et jetèrent encore un éclat assez vif, mais ce fut à peu près cette dernière lueur que jette une flamme expirante. Bientôt après la mort de Théodose, les Goths de l'Orient et de l'Occident pénétrèrent dans l'empire qu'ils avaient déjà tenté d'envahir, et inondèrent la partie méridionale de la Gaule et de l'Espagne. Ils furent suivis par les Vandales, qui passèrent sur eux comme un torrent, laissèrent au midi de l'Espagne, dans l'Andalousie, une trace encore nominalement subsistante de leur invasion, et inondèrent l'Afrique, qu'ils arrachèrent à l'empire pour la couvrir de ruines et ravager la Méditerranée et tous ses rivages par leurs vaisseaux. Ils étaient chrétiens, mais hérétiques et ardents persécuteurs des catholiques. Environ un siècle après leur conquête, ils furent anéantis par Bélisaire, général de l'empereur grec Justinien.

Nous n'entreprendrons pas de suivre la brillante analyse des grands événements de ces invasions dont l'histoire est si confuse, si remplie de récits horribles, de crimes de toute espèce. Mentionnons seulement cette première invasion des Goths sous Alaric, qui s'empara de Rome, fait qui jeta tout l'empire et même les peuples envahisseurs dans une sorte de consternation inouïe. Presque tous avaient fait partie des armées romaines. Rome avait conservé parmi eux un indicible prestige. Ils s'honoraient des titres et des honneurs qu'elle leur conférait, et lorsque, poussé par une force que lui-même ne comprenait pas, Alaric, à la tête de ses bandes, entra en maître dans la ville *éternelle*, ce fut partout une telle désolation que saint Augustin dût écrire son admirable ouvrage de la *Cité de Dieu*, pour faire sentir que Dieu avait justement châtié cette ville coupable que le paganisme avait tant de fois rougie du sang des martyrs, et où il subsistait encore avec toute sa corruption. C'était effectivement à l'abolition de

ce culte honteux, à l'enlèvement de l'autel de la Victoire de la salle des séances du sénat, que ces derniers païens attribuaient le désastre de Rome, opinion que saint Augustin dût réfuter. On regarda alors, et Bossuet dans son *Commentaire sur l'Apocalypse* partage cette opinion, le sac de Rome comme un accomplissement de la sublime prophétie de saint Jean. Bossuet fait ressortir l'accord de toutes les circonstances, et cette première marche d'Alaric qui avait été pour la plupart des chrétiens un avertissement. Un très-grand nombre, comprenant que le châtiment était proche, abandonna la ville. Au surplus, l'influence du Christianisme fut assez puissante pour que le chef barbare quoique hérétique, fît respecter les églises avec tous ceux qui s'y étaient réfugiés et ce qu'ils y avaient porté. Beaucoup de païens en profitèrent. Ce premier sac de Rome eut seul cet immense retentissement. Le Vandale Genséric, arrivé par mer avec ses vaisseaux, la pilla de nouveau. Odoacre vint s'y établir et fut détrôné par le grand Théodoric qui, sous le titre de roi d'Italie, eut un règne glorieux. Mais l'hérésie ne pouvait s'établir dans la catholique Italie, et moins de soixante ans après son avénement, sa race et sa nation tombèrent, non sans gloire, mais complétement sous l'épée de Bélisaire et de Narsès.

Ces peuples qui déchirèrent l'empire romain, n'étaient en définitive que des armées cherchant à se faire des établissements. Beaucoup moins nombreuses que les habitants des contrées dont elles faisaient la conquête, elles évitèrent de les pousser au désespoir et se contentèrent partout d'un partage des terres qui fut presque toujours négocié par les évêques. Outre les domaines impériaux, beaucoup de patriciens et de nobles Romains possédaient dans toutes les provinces de vastes domaines, héritages d'anciennes exactions, qu'ils ne vinrent pas réclamer. Ainsi la part des vainqueurs put être faite généralement sans de cruelles vexations. On peut en juger, surtout dans notre histoire, par le grand nombre de gallo-romains qu'on remarque parmi les principaux serviteurs des rois.

M. H. de Riancey termine ce volume par une brillante peinture des services rendus partout par l'Église, éclairant la société qui s'élevait sur les débris du monde païen. Au moment où celui-ci tombait dans une dissolution impossible à décrire et cherchait à déguiser son inanité sous les prestiges de la magie, où les derniers sophistes s'efforçaient de jeter un faux éclat par leurs vaines subtilités, la haute et saine philosophie, l'éloquence et même la poésie se réveillaient dans les écrits des Pères grecs et latins. En même temps les préceptes de la charité chrétienne étendaient leur influence dans la législation qui, malgré les efforts et les arguties de la jurisprudence, s'adoucit singulièrement, non-seulement dans les pays chrétiens, mais même dans tous les autres. Sans doute l'Eglise eût fort à faire avec ces peuplades barbares dont la force et la violence étaient l'unique loi. Malgré leur conversion au Christianisme, tous savent combien de crimes et de fureurs ont ensanglanté les premiers âges de notre histoire. A force de courage, de patience, de douceur, elle accomplit sa grande mission et vint à bout de régénérer l'humanité. Nous pouvons donc, avec toute raison, affirmer que cette troisième période est une des époques les plus considérables dans l'histoire de l'humanité. MM. de

Riancey se sont partout montrés à la hauteur de la tâche qu'ils s'étaient imposée, et leur ouvrage est un monument élevé à la gloire de l'Eglise et de la civilisation chrétienne.

L'AMERIQUE EQUATORIALE, par DON ENRIQUE vicomte Onffroy de Thoron, ingénieur. In-8, 576 pag.— Veuve Jules Renouard, 1866.

Voici un livre extrêmement curieux, dont nous conseillons la lecture à nos abonnés ; ils y trouveront un double profit : d'abord ils y apprendront des choses qu'ils ignorent, et puis ils y rencontreront un délassement parfaitement agréable. Emporté par un goût très-prononcé pour les pérégrinations lointaines, l'auteur a parcouru beaucoup de pays ; soutenu par une grande énergie de caractère, il a affronté beaucoup de dangers, enduré bien des souffrances et subi de dures privations. Il a hanté, comme il le dit, les précipices et franchi les torrents, il a remonté le rapide courant des fleuves, et, avec la pirogue fragile, il a bondi de cascade en cascade. Souvent il a vu la mer autour de lui déployer la majesté de son calme et l'horreur de ses tempêtes ; il a été l'hôte des forêts vierges, en compagnie des bêtes féroces ou parmi les peuplades d'origines diverses, à peine civilisées.

L'Amérique équatoriale est divisée en trois parties. La première est un récit de voyages : l'anecdote s'y mêle à l'histoire ; les découvertes de l'auteur y sont consignées et l'on y lit un grand nombre d'observations tout à la fois piquantes et pleines de vérités. La seconde partie converse tout l'attrait de la première, sans cependant que l'objet soit le même : l'écrivain y fait la géographie de l'Amérique équatoriale et cherche à attirer l'attention sur toutes les richesses naturelles de chacune de ses provinces ; il s'est appliqué à ne rien omettre de ce qui peut intéresser la science, le commerce, l'agriculture et l'émigration future. La troisième partie est une nomenclature détaillée de l'histoire naturelle de l'Amérique équatoriale. Le vicomte Ouffroy a voulu mettre cette partie à la portée de tout le monde en la débarrassant de tous les noms gréco-latins qui sont le désespoir des lecteurs ordinaires. Cette histoire naturelle des végétaux et des animaux offre des particularités fort curieuses et tout à fait inconnues, même aux hommes de la science. Les particularités qui regardent les animaux sont le fruit d'observations personnelles à l'auteur, tandis que pour ce qui regarde les plantes il s'en est rapporté aux observations des indigènes et des écrivains américains, auxquels il en laisse toute la responsabilité. On trouve disséminées un peu partout des indications sur les monuments des temps les plus reculés et qui constatent l'existence d'une antique civilisation américaine depuis longtemps éteinte. Quoique ces observations peut-être ne soient pas nouvelles, elles ne sont cependant pas sans intérêt, et il en est beaucoup qui les ignorent. L'ouvrage que nous annonçons est orné d'une carte de l'Amérique équatoriale dressée avec beaucoup de soin. Elle est d'une utilité incontestable pour donner une idée exacte de cette partie du monde comprise entre le bassin des Amazones et le rivage du Pacifique. Il y aurait peut-être quelques restrictions, quelques observations à faire sur

certaines parties de *l'Amérique équatoriale;* mais nous ne nous y arrêterons pas, parce que les lecteurs sauront parfaitement les faire eux-mêmes.

RITUALE ROMANUM, bel in-8, rouge et noir. Prix 7 fr., 500 pag. Romæ 1864. Paris, Victor Palmé.

Nous voulons attirer l'attention du clergé sur une nouvelle édition du *Rituel romain,* dont nous leur conseillons l'acquisition. Ce Rituel a été édité à Rome; il est sur beau papier; un papier que nous connaissons peu en France et auquel certains éditeurs semblent cependant depuis quelque temps vouloir revenir; il est rouge et noir et contient un appendice de 125 pages, qui manque dans nos Rituels romains ordinaires. Cet appendice renferme diverses formules rituelles d'une incontestable authenticité, attendu qu'elles ont été publiées avec l'autorisation de la sacrée Congrégation des Rites. Ces formules sont d'un usage continuel, et nous ne les trouvons que disséminées dans différents ouvrages que l'on n'a pas toujours sous la main, et quelques-unes nous manquent absolument. Il est extrêmement commode d'avoir sous la main toutes ces formules à la fin de son Rituel. Pour faire comprendre l'importance et l'utilité de cet appendice, nous donnons le titre des matières qu'il contient. Il est entendu que chacun peut faire ajouter à ce Rituel le propre de son diocèse, quand ce propre existe.

1. Formule abrégée pour la bénédiction des fonts baptismaux, suivant la Concession de Paul III pour les missionnaires du Pérou.

2. Instruction pour un simple prêtre qui administre le sacrement de confirmation par délégation du Saint-Siége; cette instruction remonte à l'année 1774.

3. Instruction de la sainte Congrégation des Rites, en date du 12 mars 1858, pour le prêtre qui est autorisé à dire deux messes le même jour.

4. Moyen de porter secrètement le Viatique aux malades, d'après la Constitution de Benoît XIV.

5. Décret de la sainte Congrégation des Rites, du 9 juillet 1864, sur l'emploi du pétrole et des huiles végétales.

6. Bénédictions des chemins de fer.

7. Bénédiction *ad omnia*, pour toutes les choses à l'égard desquelles il n'existe pas de bénédiction spéciale dans le Rituel.

8. Instruction pour les prêtres délégués par le Pape pour bénir les croix, les chapelets, les statues et les médailles.

9. Bénédiction du Scapulaire de la Trinité.

10. Manière d'ériger les stations du Chemin de la Croix.

11. Bénédiction du Scapulaire noir de la Croix et de la Passion de Notre-Seigneur.

12. Bénédiction des Rosaires de la Sainte-Vierge; formule approuvée par l'Ordre de saint Dominique.

13. Absolution des membres de la Confrérie du Rosaire à l'article de la mort.

14. Bénédiction du Scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel.

15. Absolution des fidèles agrégés à la Confrérie du Carmel à l'article de la mort.

16. Bénédiction du Scapulaire bleu de l'Immaculée Conception.

17. Application de l'indulgence plénière à l'article de la mort.

18. Bénédiction du Scapulaire de Notre-Dame de la Merci.

19. Bénédiction de la ceinture de la Sainte-Vierge, et absolution des confrères à l'article de la mort.

20. Bénédiction du chapelet de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

21. Bénédiction du cordon de saint Thomas d'Aquin.

22. Bénédiction des médailles de saint Benoît.

23. Bénédiction du cordon de saint François d'Assise.

24. Bénédiction du cordon de saint François de Paule.

25. Petit Rituel de Benoît XIII, pour les églises paroissiales qui n'ont pas le moyen de faire les cérémonies de la Semaine sainte avec diacre et sous-diacre.

LES SAVANTS ILLUSTRES DE LA FRANCE, par Arthur MANGIN, 1 vol. gr. in-8°, 532 pag., orné de 16 portraits. — E. Ducroq.

Depuis plusieurs années déjà, on s'est beaucoup occupé d'écrire des livres pour la jeunesse; plusieurs y ont réussi, mais beaucoup aussi y ont échoué et ont produit des œuvres aussi mauvaises que possible, et sous le rapport du style et sous le rapport des choses. Il y a à prendre garde et à bien choisir quand on veut remettre un livre à un jeune homme ou à une jeune fille : nous tenons à faire cette remarque, parce que beaucoup s'imaginent naïvement qu'il suffit qu'un livre soit destiné à la jeunesse pour être bon. Dans ces derniers temps, des écrivains distingués se sont appliqués à présenter, sous une forme attrayante et facilement intelligible, les sciences, dont l'aridité rebute un si grand nombre. Il faut pour cela beaucoup de savoir et un grand talent; il n'est pas si facile qu'on pourrait le croire au premier abord de faire accepter l'instruction comme un délassement et un plaisir. M. Mangin est un de ceux qui ont consacré la plus grande partie de leurs travaux à cette œuvre méritoire et utile, et il l'a fait, nos lecteurs le savent et nous nous plaisons à le répéter, avec succès et dans un bon esprit. Il est quelque chose capable de réussir mieux auprès de la jeunesse que ces livres qui à beaucoup font toujours l'effet d'un tigre dont la patte est de velours, mais dont les griffes sont prêtes à sortir : ce sont les exemples des hommes qui se sont adonnés aux sciences, c'est le récit de leur vie. Ces récits frappent l'imagination, éveillent la curiosité, excitent l'émulation et font beaucoup plus d'effet que les meilleures leçons et les plus sages conseils. La jeunesse aussi est imbue de préjugés au sujet des savants, qu'elle se représente comme des hommes gourmés, raides, secs; comme de vrais pédants, en un mot. Ce préjugé lui inspire de la répulsion pour tout ce qui a nom science et savant. C'est dans l'intention de lui prouver le contraire et de la désabuser, de réhabiliter la science auprès d'elle, en la réconciliant avec les savants, que M. Mangin a écrit son livre des *Savants illustres*. L'auteur, craignant de

fatiguer ses lecteurs, s'est contenté d'un petit nombre de notices, et en a choisi les sujets avec une scrupuleuse attention. Il n'est pas sorti de la France, croyant avec raison que l'histoire de savants appartenant à notre pays intéresserait plus que l'histoire de savants étrangers, et encore n'en a-t-il pris que trente parmi les plus célèbres, les classant de telle façon que les lecteurs puissent suivre aisément la marche progressive des sciences dans notre pays depuis trois siècles. Quant à l'étendue des notices, M. Mangin l'a basée sur l'importance des travaux de chacun des hommes dont il avait à parler. Dans un appendice placé à la fin du volume, l'auteur a réparé, autant qu'il était en lui, les omissions forcées que lui imposait son œuvre; il a consacré quelques lignes à chacun des savants dont le nom ne se trouve pas dans le corps de l'ouvrage; il a cru même devoir joindre aux savants français les savants étrangers les plus célèbres. Ce livre, tel qu'il est conçu, est un livre intéressant malgré sa brièveté et sa concision, un livre qu'on lira avec plaisir et dont on tirera grand profit.

L'ÉVANGILE D'UNE GRAND'MÈRE, par Mme la comtesse de Ségur; grand in-8 illustré, 371 pages. — Hachette, 1866.

Une grand'mère réunit autour d'elle treize de ses petits-enfants, dont le plus jeune est âgé de quatre ans et le plus vieux de dix-sept, et elle leur raconte, dans un langage à leur portée, simple, familier et tout à la fois élégant, la vie du divin Sauveur Jésus d'après les quatre Evangélistes. Ce livre offre une lecture des plus attachantes. L'auteur a parfaitement atteint le but qu'il s'est proposé; il a su répandre partout un charme et un parfum dignes de l'Evangile. « Les passages difficiles du texte sacré, dit Mgr de Sens, les termes obscurs, les enseignements les plus relevés, se trouvent admirablement éclairés et mis à la portée de leurs intelligences et de leurs cœurs. Les questions naïves que chacun des petits enfants multiplie selon son âge et son caractère, les réponses nettes et affectueuses de la grand'mère jettent sur le récit une lumière suffisante et le remplissent d'animation. Il y a déjà là tous les germes d'une explication plus complète de la doctrine chrétienne, si peu connue et si mal comprise de nos jours. » Le récit de Mme de Ségur captivera certainement l'attention des jeunes lecteurs auxquels s'adresse son livre; tout en les instruisant, il les touchera. On sent que l'auteur connaît les enfants et les aime, et ce sont là deux conditions infaillibles de succès auprès d'eux.

« Le premier rayonnement intellectuel du baptême, dit Mgr de Poitiers, consiste dans la connaissance de ce Jésus auquel l'âme est vouée par l'acte de la régénération. Ainsi, après la grâce du sacrement, la plus désirable est celle de l'initiation. *L'Evangile d'une grand'mère* aidera la famille chrétienne à remplir ce ministère auprès des petits baptisés et il contribuera puissamment à faire jaillir de leurs lèvres et de leurs cœurs cet acte précoce de foi que doit accompagner le premier éveil de la raison.» *L'Evangile d'une grand'mère* a mérité la sanction de plusieurs Evêques distingués : S. Em. Mgr le Cardinal Donnet, NN. SS. de Sens, de Bourges et de Séez,

ainsi que Mgr de Poitiers, ont adressé à l'auteur des lettres très-flatteuses, qu'on peut lire en tête du volume, où elles se trouvent reproduites. Nous oserons, malgré le mérite du livre, faire une critique : dans les nombreuses illustrations qui l'accompagnent, la figure du Sauveur est presque partout une figure commune qui n'annonce pas un Dieu. Les paysages ne sont généralement pas vrais ; et il est une gravure qui est une faute et une hérésie ; nous engageons vivement l'éditeur à la faire disparaître : c'est celle de l'adoration des Bergers. La sainte Vierge, dans son enfantement divin, est restée vierge et n'a subi aucune des douleurs que les autres filles d'Eve ressentent en cet instant : il ne faut donc pas représenter Marie couchée : c'est faire croire qu'il en a été de Marie comme des autres femmes, et c'est une erreur. Il y a là de plus une invraisemblance : Marie couchée dans la crèche *sur un lit!* Le dessinateur n'y a pas songé bien certainement.

ROME, SES ÉGLISES, SES MONUMENTS ET SES INSTITUTIONS, par l'abbé ROLLAND. In-18 anglais, 478 pages. — Régis Ruffet, 1866.

Beaucoup de livres ont été écrits sur Rome. Dans le nombre il en est qu'il suffit de nommer, tels sont : *le Parfum de Rome*, l'*Esquisse de Rome chrétienne*, *les Trois Romes*. M. l'abbé Rolland a fait un livre qui a son caractère particulier : il n'est pas gros, il est d'un format portatif ; et cependant il est suffisant pour faire connaître et aimer Rome par ceux qui n'y vont pas, et il peut très-bien servir de guide aux voyageurs qui visitent la Ville éternelle.

M. l'abbé Rolland connaît bien Rome, il a de la science et du cœur : il faut posséder tout cela pour parler de Rome comme on doit en parler. Il raconte ses impressions et ses souvenirs sous forme de lettres : on peut ainsi se permettre plus d'abandon et de laisser-aller. M. l'abbé Rolland aime Rome ; Rome, cette enchanteresse qui fascine ceux qui vont la voir avec un cœur qui n'est pas complétement corrompu, avec une intelligence qui n'est pas pervertie, et encore il en est de ceux-là qui se sont laissé prendre. Il aime Rome et voudrait la faire aimer ; il voudrait aider ceux qui la verront à la bien connaître ; il veut surtout indiquer ce que la foi est heureuse de voir, de vénérer et de connaître.

A. VAILLANT.

Le Propriétaire-Gérant : V. PALMÉ.

PARIS. — E. DE SOYE, IMPRIMEUR, 2, PLACE DU PANTHÉON.

WATERLOO ET SES ENVIRONS

PROMENADE D'UN VOYAGEUR

« Le mortel Waterloo, le tombeau de la France, » a dit Byron. — « La journée du destin, le gond du dix-neuvième siècle, » a dit Victor Hugo. Voilà ce que nos souvenirs nous offrent de plus saillant parmi les appréciations qui ont été portées sur cette déroute mémorable ; et ces quelque mots, superbes mais prétentieux, ce sont des poëtes qui les ont dit. Comment se fait-il que ce soient précisément ceux qui s'appellent les hommes de l'esprit, qui soient si sensibles aux grandes manifestations de la force? est-ce parce qu'ils n'ont compris, étudié, admiré, que ce qui vit autour d'eux, ce qui meurt et lutte, ce qui souffre et tue, parce qu'ils n'ont jamais levé les yeux en haut, où règne le calme éternel, où la suprême majesté du Souverain se répand sur son empire? La fumée des canons leur a-t-elle voilé le ciel? les gros bataillons de Ney, de Jérôme, de Wellington, de Blücher, les ont-ils empêchés de voir derrière le tourbillon humain la main du Dieu des armées? Nous le croirions assez : les poëtes ont coutume de contempler le monde en eux-mêmes ; sans cesse ils regardent au fond de leur cœur, et ce regard intérieur les abuse, les égare, parce que ce cœur ardent est troublé comme un mauvais songe : en y faisant régner le démon de l'orgueil, ils en ont exilé la pure vision de Dieu.

Les écrivains catholiques n'ont point, jusqu'ici, accordé une attention particulière à la célèbre journée. Bossuet leur a appris à considérer d'un œil tranquille et soumis les catastrophes des princes, les déclins des empires. Il n'y a pas pour eux de trône qui atteigne la base sacrée du Golgotha. A leurs yeux, Waterloo est une leçon, comme Cannes, comme Pharsale, comme la captivité de Ninive, comme la pluie brûlante de Sodome, comme le grand avortement de Babel. Cette leçon-là, Dieu l'a donnée ; les peuples et les conquérants l'ont reçue : il n'y a qu'à adorer et bénir, puis à prier en même temps pour que les hommes se souviennent.

Grâce à Dieu, il n'y a plus de péril à rappeler ces souvenirs : le temps a refroidi bien des admirations, guéri bien des amertumes, effacé bien des haines. Et puis il viendra un jour, un jour lointain, où Waterloo aura aussi sa place dans les Épopées françaises; son chant funèbre fera écho, à mille ans de distance, à l'appel désolé de Roland à Roncevaux. C'est assez pour qu'un voyageur, un Français, un croyant, trouve naturel et légitime d'aller porter son tribut de réflexions et de respect à cette plaine belge consacrée désormais, où, sur un vaste échiquier de hêtres verts, de foins mûrs, de seigles en fleurs, trois grandes armées ont joué leur dernière partie.

***

Avec les ruines d'un palais se bâtissent mille maisonnettes. Waterloo est, depuis 1815, la providence des cochers de cabriolets et des omnibus bruxellois, tout comme le bois de Boulogne est le salut de nos *remises* parisiennes. Une course à Waterloo est inscrite sur le tarif de l'hôtel, entre le prix d'une bouteille d'eau de Seltz et celui d'un paquet de cigares. Est-ce pour le plus grand bénéfice des hôteliers que tant de braves sont morts?... Du moins, les villageois de Mont-Saint-Jean, de Hougoumont, de Planchenoît, ont leurs petits profits tout nets, ainsi que les braves citadins de Bruxelles : car les épis sont devenus bien plus gros, les seigles bien plus touffus, à dater du grand carnage et de l'engrais humain qui a fécondé la plaine, sanglante alors, maitenant verte, onduleuse et dorée. Et les renseignements donnés (c'est-à-dire vendus) aux voyageurs; et le commerce des pipes, des tabatières, des cannes, faites du précieux bois de l'arbre de Wellington (notez que ce sont les Anglais qui gobent le mieux ces reliques-là, eux qui ne croient pas aux autres) ; et le louage d'une longue-vue aux touristes imprévoyants; et les cartes des guides, qui ont tous conduit « MM. Thiers, Vaulabelle et le grand Victor Hugo»; et le commerce des innocentes ferrailles enfoncées en terre jusqu'à ce qu'elles soient assez décemment rouillées pour représenter un tronçon de sabre ou un éclat de biscaïen : tous ces petits trafics ne font point de mal aux morts et font du bien aux vivants. Il n'y a pas lieu de s'en étonner : la Belgique est la terre de l'industrie.

Le plateau de Mont-Saint-Jean est, à quatre lieues de Bruxelles, traversé par la grande route du midi qui se dirige vers Charleroi : route large, sinueuse, mais bien battue; beaucoup d'Anglais la par-

courent en été. Waterloo est généralement leur première étape continentale, lorsqu'ils se dirigent vers les villes du Rhin. La plus populaire de leur victoire est sans cesse, chez eux, représentée à leurs yeux, rappelée à leur mémoire, par mille appellations familières, mille dénominations d'un usage particulier : ils ont *Waterloo-bridge*, *Waterloo-place*, *Waterloo-square*. C'est Waterloo qui a fait Wellington, et leur *Duc de fer* n'est pas mort, quoiqu'il soit enterré. Aussi ce Waterloo tant vanté, tant chanté, tant chéri, est-il tout naturellement pour eux un lieu de pèlerinage : pèlerinage de gloire pour les patriotes, de curiosité pour les touristes, de deuil pour quelques vieux amis, chaque année plus rares, qui ont enterré là de chers morts. La protestante Angleterre n'a plus d'autres pèlerinages, de ces pèlerinages si consolants et si doux où l'on va implorer la miséricorde de Dieu et non méditer sur les fureurs des hommes. Pour nous, catholiques, gardons les nôtres, et ne lui envions pas celui-ci.

Les cochers de Bruxelles, soigneux de ménager les jambes de leurs chevaux, gagnent, en général, la route de Waterloo par l'avenue du bois de la Cambre. De ce côté, de grands quartiers nouveaux se bâtissent : c'est un horizon aride et blanc, de pierres de taille, de mortier, de chaux et de poussière, au milieu duquel les petits arbres chétifs de l'avenue prolongent leur enfance maigrelette et étiolée, comme si, en se résignant à vivre, ils n'avaient pas la force de grandir. Tout ceci c'est une ville neuve, et l'on peut dire que c'est Waterloo qui l'a bâtie. Si Bruxelles était resté le chef-lieu du département de la Dyle, le cent-unième de l'Empire français, au lieu de devenir la jolie capitale d'un joli petit royaume, elle aurait absorbé, durant le reste de ce siècle, beaucoup moins de capitaux, de budgets et de millions. Le trophée belge, dominant la plaine, n'est point aussi mal imaginé qu'il en a l'air. Seulement, c'est un trône pacifique et non point un lion menaçant qu'on aurait dû placer au sommet de la haute pyramide. Le 18 juin 1815, la Belgique a vu jeter sur ce plateau arrosé de sang les fondements de sa monarchie.

Bientôt la route fait un coude; on quitte l'avenue. La ville est derrière vous ; vous y aviez le pied tout à l'heure, et vous voici transporté brusquement sur la plus rustique, la plus franche, la plus vraie des routes de la campagne flamande, avec ses petites maisonnettes de paysans, toutes basses et toutes blanches, ses haies d'épines, ses enclos verts, ses peupliers croissant dans la rare humidité des fossés qui la bordent, et ses grands champs de seigle et d'orge s'éten-

dant à perte de vue sur les hauteurs du plateau. C'est dimanche : le travail est suspendu ; les chariots de foin, les chevaux de labour ne se pressent pas sur la route ; seulement, des villageois endimanchés la suivent à pied, malgré la chaleur et la poussière ; puis, dans les replis de terrain où quelques flaques d'eau, si rares en cet endroit, ont donné un peu de verdure et de vigueur aux prairies, de belles vaches brunes, tachetées de blanc, relèvent la tête pour mugir, ou enfoncent leurs naseaux dans l'herbe humide, comme elles le font sur les toiles de Ruysdael, de Berghem et de Verboeckhoven.

Plus la route se prolonge, plus les estaminets se multiplient. (Estaminet est un mot essentiellement belge, dont nous avons souvent cherché en vain l'étymologie, et auquel une tradition liégeoise (1) attribue une origine qui ne nous satisfait pas entièrement). Les habitants du bois de la Cambre et du Vivier-d'Oie savent, par expérience, qu'aux chauds jours de l'été leur plateau étant aride, le gosier du voyageur doit l'être aussi. En conséquence les choppes de bière se laissent deviner partout ; les enseignes abondent, toutes très-pittoresques, fantasques et imprévues ; l'imagination brabançonne s'est ici donné libre essor : *Au Chien vert*, *Au Coq tourné*, *A la Chasse du Roi*, *Au Roi d'Espagne*, (ces deux dernières sont consacrées sans doute au souvenir de Charles-Quint, qui avait fait des ruines de l'abbaye de Groenendael, dans la forêt de Soignes, son principal rendez-vous de chasse). Sur une autre enseigne, nous lisons ces mots : *A l'Union*, bien propres à être médités sur la route de Waterloo. Pourquoi ne voyons-nous nulle part un appel *A la Paix*, qui devrait s'élever tout naturellement aux approches de cet immense rendez-vous de guerre ? A la maisonnette du hameau de Vivier-d'Oie, qui cumule les fonctions de barrière et de cabaret, un tableau placé au-dessus de la porte ne représente rien moins que la plaine grise de Waterloo, avec sa grande pyramide de gazon et le lion au sommet, puis le monument de Gordon et des soldats hanovriens à distance : *Au Lion Belge*, telle est l'inscription patriotique qui souligne ce tableau. Mais, par malheur, l'artiste, voulant recommander, dans le même cadre, le petit commerce en même temps que les

(1) La chronique liégeoise rapporte qu'au seizième siècle, un aubergiste nommé Minet, qui habitait sur une grande route à l'entrée de la ville, s'était fait une telle réputation pour son affabilité et la bonne qualité de ses marchandises, que les rouliers, les voyageurs et les rôdeurs qui passaient pendant la nuit devant son auberge, ne voulaient pas s'éloigner sans avoir bu un coup, et lui criaient, en patois du pays : « *Sta, Minet*. Debout, Minet. » D'où est venu le mot en question.

grands souvenirs, a jugé à propos de peindre — aux deux extrémités du plateau et du tableau — deux énormes bouteilles. On les voit là, sombres, verdâtres, coiffées d'un capuchon de cire grise : on dirait deux géants en deuil, faisant sentinelle auprès du champ des morts. Le lion belge, placé entre elles deux, ressemble à une petite fourmi fluette qui voudrait grimper aux bouchons. Du reste, le tertre des héros, mal peint, s'écaille et disparaît ; le ciel du tableau, pâle et terne, s'efface, lavé par la pluie; mais les deux bouteilles, fièrement campées et bien visibles, se dresseront encore longtemps là, protégées par leur énormité. Voilà ce qui reste de la gloire !

Le long de la grande route, du reste, il n'y a pas que des estaminets. Des maisons de campagne, très-blanches, très-correctes, nullement romantiques, mais ayant la régularité franche et nette qui distingue le caractère flamand, s'échelonnent ici et là au milieu de leurs petits jardins verts. Des grilles de bois les séparent de la route. Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer l'ornement singulier qui couronne les piliers supportant ces grilles. Jamais, dans nos lointains voyages, nous n'avons eu l'occasion de rencontrer et d'admirer de pareils chapiteaux. On dirait que des poignées de plâtre gâché ont été jetées irrégulièrement l'une sur l'autre, en forme à peu près pyramidale ; l'ensemble rappelle vaguement l'aspect d'une grosse fraise blanche ou celui d'un artichaut. Ce couronnement fantaisiste se rencontre à toutes les grilles de toutes les maisons de campagne, et, vu sa généralité, nous sommes bien forcé de croire à l'existence d'un nouvel ordre d'architecture, qu'on pourrait appeler l'ordre brabançon.

Mais les maisons de campagne fuient derrière nous : plus de vergers en fleurs, plus de rires d'enfants éveillés, plus de cris éclatants des coqs picorant à la porte des fermes. Le silence des champs se fait, ou, si quelque chose le trouble, c'est un murmure de feuillage, un chant d'oiseau, une plainte du vent : nous traversons la forêt de Soignies. Des deux côtés de la route s'élèvent les troncs droits, les rameaux touffus des hêtres, hautes colonnes de verdure auxquelles les baies sombres apparaissant çà et là se rattachent comme des colliers de perles noires qni s'égrènent. Les hêtres, ces chefs-d'œuvre de l'architecture des forêts, qui dressent leurs troncs comme des mâts et entremêlent leurs rameaux comme des cordages, sont si pressés, si voisins à leur base, si emmêlés à leur sommet, qu'on ne comprend plus guère aujourd'hui comment Wellington, dans la nuit du

17 au 18 juin 1815, put y faire circuler ses bataillons et y installer les bivouacs, « la forêt de Soignies », ainsi que le dit le *Mémorial* dicté à Sainte-Helène, « apparaissant devant nous à l'horizon, comme un vaste incendie. » Il est vrai qu'il y a cinquante ans les hêtres étaient moins gros, moins élevés, moins touffus, plus jeunes. Et pourtant, cinquante ans, c'est un jour peut-être dans l'histoire d'une forêt. Combien d'empires ont pu tomber, et d'armées périr, et de conquérants s'oublier, pendant le temps qu'un arbre a mis à grossir d'un quart de mètre !

La forêt de Soignies, il y a cinquante ans, n'était pas seulement un peu plus clair-semée ; elle était plus étendue aussi. Les hêtres et les ormes formant la lisière touchaient au joli village de Waterloo ; aujourd'hui ils en sont éloignés de plus de deux lieues. Lorsqu'on la quitte, la route prend un aspect monotone et désolé : de grandes coupes de bois se sont faites et ont laissé les terrains en friche, recouverts seulement par des broussailles et du gazon. Des piles carrées, régulières, de morceaux de troncs fendus pour devenir des traverses de chemin de fer, s'échelonnent le long de ce grand chemin, que les brillants officiers de l'armée alliée suivirent le 17 juin au matin, quittant la ville et le bal pour la plaine et la bataille.

Mais ce qui donne un peu de pittoresque et de diversité à la route, c'est d'abord le dôme bleuâtre de l'église de Waterloo qui paraît devant nous, au-dessus des arbres qui la bordent ; puis le lion belge, le fameux lion qui se montre à notre droite, découpant sa silhouette grise au sommet de son tertre énorme. Ne nous laissons pas éblouir par le prestige du passé. Cette orgueilleuse pyramide de gazon, vue à distance considérable, fait tant soit peu l'effet d'une simple taupinière ; mais c'est une taupinière funèbre, sous laquelle un aigle est enterré.

Quel est le voyageur, ignorant des grandes scènes du passé, qui, en entrant au village de Waterloo, pourrait croire à des péripéties sanglantes, à des souvenirs lugubres ? Nous avons vu rarement quelque chose d'aussi fleuri et d'aussi calme, d'aussi verdoyant et coquet. Waterloo doit ressembler, croyons-nous, aux jolis bourgs de la Hollande : il en a presque la recherche, et assurément la propreté, l'air d'honnête, aisée et plantureuse bourgeoisie. Les poignées de cuivre aux portes des maisons étincellent comme des agréments d'or ciselé ; des fleurs, ravissantes de fraîcheur, de coloris et de variété, sourient aux fenêtres, dessous les fins rideaux de dentelle;

pas un brin de paille, pas un tortil de foin desséché ne se montre sur le pavé plat, régulier, d'une blancheur à éblouir. Ce qui jure un peu dans ce frais et gentil décor flamand, c'est la couleur et la forme de l'église : rougeâtre sous un toit d'ardoises bleues, ayant sa façade agrémentée d'une espèce de haut vestibule ou de porche, cet édifice se donne des airs de dôme hardi, de coupole majestueusement ramassée, de panthéon grec ou latin, en un mot, qui retombent fatalement dans le moule *gâteau de Savoie*. Beaucoup a déjà été dit sur l'harmonie qui doit exister entre les monuments religieux et le symbolisme des religions, comme entre les édifices publics et les climats, les contrées qui les abritent. Il y a encore beaucoup à dire à ce sujet: nous ne nous en chargerons pas; cependant nous ne pouvons nous empêcher de souhaiter à l'espèce de lanterne couleur brique qu'on appelle l'église de Waterloo, plus de majesté, plus de vétusté, plus de mélancolique grandeur, et un autre architecte, nous allions dire un autre pâtissier. Même manque de goût et de pure inspiration religieuse dans la décoration du maître autel. Il y a là une Vierge en manteau bleu, d'un visage fort gai, qu'entourent de petits anges blancs et gracieux, reliés par des guirlandes de roses; le tout encadré, enjolivé de baguettes d'or, style rococo, rappelle vaguement un décor genre Pompadour. Non, ce n'est point ainsi que nous vous rêvons, que nous vous voyons, que nous vous aimons, ô lumineuse image de Marie! Au-dessus de cet autel grec placé, on ne sait trop pourquoi, dans un temple chrétien, auprès de ce grand ossuaire, Vierge qu'il fallait, c'était la Vierge des douleurs. Compatissante, pâle, éplorée, elle aurait parlé aux vaincus et aux victimes de résignation, d'espoir et d'immortalité; un rayon d'or venant d'en haut aurait brillé en même temps sur ces tombes, comme une échappée de soleil de l'autre vie. Comment personne, depuis ce jour, depuis cinquante ans, n'a-t-il eu la pensée de peindre la *Mater dolorosa* descendant du Calvaire, dans ces lieux de désastre, vers lesquels se sont tournés les yeux de tant de mères en pleurs?

* * *

En entrant dans l'église, nous parvenons à comprendre la destination de ce grand porche ou vestibule qui, à l'extérieur, disgracieusement appliqué à la façade, imite le renflement d'une ou plusieurs côtes de melon : il renferme les tablettes, les statues de marbre ou de bronze, les bustes et les trophées érigés à la mémoire de grand nombre d'officiers et soldats alliés morts pendant le combat; — mo-

numents élevés à des protestants pour la plupart, et qui, pour cette raison, doivent plutôt être placés un peu à part de l'enceinte du temple catholique. A droite, une belle Victoire de bronze, d'un geste fier et gracieux, présente des couronnes consacrées à la mémoire du duc de Brunswick, à la valeur du prince d'Orange; à gauche, une ravissante tablette du marbre blanc le plus fin et le plus pur, délicieusement sculptée, est érigée à la gloire de tous les combattants de l'armée anglaise qui tombèrent dans le combat. Rien de simple et de délicat comme les ciselures de cette pierre commémorative. Une grande couronne, composée exclusivement des trois fleurs nationales : la rose d'Angleterre, le chardon d'Écosse et le trèfle d'Irlande, sculptées avec un soin, une exactitude, un fini remarquables, entoure et protége l'inscription. Le laurier des morts croît plus glorieux et plus sacré à l'ombre des fleurs de la patrie. Quelque chose manque pourtant à cet emblème : nous ne nous étonnons point de voir le léopard et la licorne britanniques à la base, mais nous aurions voulu voir la croix au sommet.

Un grand nombre de tablettes commémoratives consacrées par des familles ou des amis à des victimes qui leur furent chères, sont disposées avec beaucoup de goût sur les murs des bas-côtés. Quelques-unes portent des inscriptions touchantes. Il y en a une que nous n'avons point oubliée : c'est celle où « des frères et des sœurs en deuil viennent offrir leur hommage d'amour et de regrets à la mémoire d'Alexandre Hay, esq., cornette au 16e dragons, tué en descendant le plateau de Mont-Saint-Jean, dans une charge de cavalerie. » Il venait d'avoir dix-huit ans. Plus loin, deux vers latins qui ont à peu près ce sens : « O mort cruelle, si implacable et si prompte ! Le premier jour de bataille de cet enfant fut le dernier jour de sa vie. » Le jeune cornette faisait sans doute partie du corps des dragons rouges de Ponsonby, qui furent lancés par Wellington pour sabrer nos artilleurs autour de nos pièces embourbées dans le vallon, et qui partirent comme des boulets de canon, la menace à la bouche, la fureur dans les yeux, le sabre au poing, les gourmettes des brides de leurs chevaux enlevées. Leur succès fut complet, mais court, et ils le payèrent cruellement : les cuirassiers de Milhaud et les lanciers de la garde fondirent sur eux à leur tour et les écrasèrent ; Ponsonby fut tué à leur tête, percé de huit coups de lance. C'est dans cette charge sans doute que le cornette de dix-huit ans avait trouvé la mort.

Le *Duc de Fer* est là aussi, au milieu de ces tablettes, de ces urnes et de ces Victoires éplorées. Il a un buste de marbre blanc porté par un piédestal très-simple, du côté où sont suspendus les monuments des Anglais; mais l'expression de son visage, qui nous est si familière, ne nous a pas semblé complétement réussie : les traits du personnage paraissaient bien plus énergiques, bien plus accusés que ceux de la statue; le nez du buste, en particulier, est modelé avec infiniment moins de vigueur que ne le fut le nez du grand homme. Ce n'est pas de ce Wellington de marbre que Byron eût pu dire, employant une image hardie : « Et l'orgueilleux Wellington, avec son bec d'aigle si fortement courbé; son nez, ce crochet auquel il suspend le monde. » (The Age of bronze, v. XIII.)

Après tout, qui s'étonnerait en voyant, dans l'église de Waterloo, un profil du duc légèrement flatté? Le persévérant Irlandais, pour sa ténacité de Waterloo, n'a-t-il pas été, sa vie durant, flatté sous toutes les faces?

En approchant de l'autel, au-dessous d'un des vitraux de la nef, nous apercevons de loin une tablette de marbre. C'est sans doute un tombeau catholique, quelque Français ou Belge, mais toujours quelque victime de Waterloo, nous disons-nous d'abord. Là-dessus nous nous approchons, et voici ce que nous lisons sur ce monument de marbre, très-régulier et très-blanc, mais d'une banalité de style et de contours extrêmement remarquable : « A la mémoire de Jean-Baptiste Mouchet, bourgmestre de cette commune, décédé en 1833, et de ses quatre sœurs, Marie, Joséphine, Rose et Françoise Mouchet. Il fut le bienfaiteur des pauvres de cette commune, etc., etc. *De profundis.* »

Au premier moment, cette inscription, toute simple et bourgeoise comme le monument qui la porte, refroidit quelque peu l'enthousiasme mélancolique qui commençait à nous gagner. Dire que c'est seulement un bourgmestre qui est immortalisé et pleuré là, un bourgmestre, l'homme de l'ordre public, de l'autorité bourgeoise, de l'écharpe tricolore à franges, à côté de ces épées vaillantes, de ces tragiques gloires, de ces noms illustres, pleurés, chantés par l'univers, de ces Douglas, de ces Cameron, de ces Picton, de ces Brunswick, moissonnés par la guerre! La vie pacifique de cet honnête citoyen belge, passée entre la salle des mariages et le fauteuil de cuir du conseil échevinal, se rencontrant ici, à la face du ciel et dans la mémoire des hommes, avec ces existences bruyantes, sanglantes, agitées, courtes presque toujours, et disparues sous les

éclairs des lances, dans la fumée des canons! Il nous semble que M. Victor Hugo, qui a fait un assez long séjour dans ce petit coin de la Belgique, et qui n'a pas été sans connaître le mémorial du bourgmestre Mouchet, a laissé passer là une belle occasion de lancer un débordement d'antithèses.

Mais le premier mouvement n'est pas toujours le bon. En lisant les dernières lignes de l'inscription, d'autres pensées vous viennent : « Il fut le bienfaiteur des pauvres de cette commune. » Obscur et bourgeois bourgmestre, voilà sa gloire à lui! Vêtir des pauvres, sécher des larmes, nourrir des veuves, élever des orphelins, n'est-ce pas aussi beau, plus utile et plus pur, que de croiser des lances, de bourrer des canons et de broyer de la chair à mitraille? Le ministre de la charité doit-il céder la place, la place d'honneur, au ministre des vengeances? Ah! nous savons bien, nous autres catholiques, laquelle des deux missions est la plus méritoire aux yeux de Dieu, et nous faisons des vœux, des vœux bien ardents, pour qu'elle soit un jour la seule respectée, la seule glorieuse aux yeux des hommes. Toi, qui ne fus rien, ni soldat, ni empereur, ni duc, ni grand capitaine; toi qui te contentas de nourrir et de consoler les pauvres, repose donc avec les bénédictions des pauvres : il n'y a pas eu de mères ni d'épouses pour te maudire, humble bourgmestre Mouchet!

* * *

De Waterloo à Mont-Saint-Jean — qui aurait dû, en bonne justice, donner son nom à la bataille — la route est courte, plate, peu ombragée. Le terrain s'élève peu à peu par une courbe presque insensible; quelques vieux hêtres délaissés bordent les fossés çà et là. De petits paysans, qui se tiennent à l'affût des voitures, y courent, pieds nus, la tête ébouriffée, le nez au vent, essayant d'attirer les regards et les dons des voyageurs par d'opiniâtres culbutes, ou *cumulets*, dans le langage du pays. Leurs petites sœurs du village les accompagnent dans cette galopade; deux ou trois d'entre elles tiennent des fleurs dans leurs mains; une belle branche de ces bouquets, toute bleue et toute fleurie, vient tomber dans notre voiture : c'est de l'*aconit napel*, dont les fleurs sont disposées en pyramide le long de la tige et ressemblent à un trophée de guerre composé de casques d'un beau bleu saphir. Plût à Dieu que ces casques azurés, ces casques innocents, fussent les seuls qui eussent brillé sur cette plaine! Il est vrai que, s'il en était ainsi, un homme à cheveux gris, à moustache en brosse, à casquette militaire (tenue de Waterloo), ne nous tendrait pas aujourd'hui sa carte en nous disant : « J'ai con-

duit MM. Thiers, Vaulabelle et Victor Hugo; je me nomme François Delcaze; j'avais dix-sept ans quand la chose est arrivée; je pourrai vous raconter, messieurs, toute *l'affaire* de Waterloo. »

Le hameau de Mont-Saint-Jean, qu'en ce moment nous traversons, est chétif, clair-semé, habité pauvrement, mais blanc, paisible et propre encore. Il ne présente ni le comfort ni la grâce de Waterloo, ce joli village hollandais. Point d'église, naturellement, pour une bourgade aussi peu considérable. En fait de monuments publics, il n'y a que deux hôtels. Celui où nous descendons, l'*Hôtel du Mont-Saint-Jean*, ne présente à l'extérieur rien de remarquable. A l'intérieur, ses salles avec leurs lambris de papier peint à dix sous, ses rideaux de grosse mousseline usée, ses longues tables recouvertes de toile cirée écaillée par l'âge et la chaleur, n'auraient également rien de remarquable, si ce n'était d'abord une ingénieuse réclame d'un fabricant de liqueur. Une pancarte imprimée portant ces mots: *Amer du berger*, se trouve placée au coin d'un tableau représentant Wellington, un verre à la main, en costume de généralissime. L'inscription tend à faire supposer que le général dégustait la liqueur du *berger* avant, pendant ou après la bataille; ce qui, excitant chez les Anglais la fibre de l'imitation patriotique, doit prodigieusement contribuer à la consommation. Un autre tableau — naturellement en ce lieu les gravures militaires abondent — contient les têtes, esquissées en quelques traits, de Napoléon et de ses généraux. C'est là comme dans *les Misérables :* Cambronne est en première ligne; seulement « le plus beau mot qu'un Français ait jamais dit » ne se trouve point répété dans la légende explicative. C'est une leçon de convenance donnée au livre par l'image à deux sous. Voici ce que l'image dit très-simplement: « Cambronne, avant de tomber à la tête de ses braves, avait déjà, vers neuf heures, *exprimé leur pensée.* » La périphrase est vague, élastique, point compromettante, très-plate assurément; mais elle a le bon goût de respecter le lecteur, n'ayant pas, selon Hugo, la moindre trace de « sublime. » Nous reconnaissons volontiers que le sentiment de Cambronne fut *sublime;* mais son *mot* ne l'est pas, et, heureusement pour nous, l'histoire de notre pays présente une quantité suffisante de sublime, d'un genre moins réaliste et plus chevaleresque.

On est très-reconnaissant à M. Victor Hugo dans ce petit territoire brabançon. Ses chapitres sur Waterloo ont-ils servi de réclames aux hôtelleries, de prospectus aux guides ?... Voici ce que nous lisons sur

la muraille de l'*Hôtel des Colonnes*, la seconde auberge de Mont-Saint-Jean. Là, peintes en noir sur le mur blanchi à la chaux, brillent deux inscriptions qui se font face. La première porte : « Chambres pour les voyageurs. Pale ale, Bière de Louvain, Lambic, Faro, Déjeûners, Dîners et Soupers à toute heure. » Après quoi l'autre, en lettres de la même grandeur, placées dans un cadre semblable, nous apprend que « c'est dans une chambre de cet hôtel que M. Victor Hugo habita pendant plusieurs mois, et termina, sur le champ de bataille de Waterloo, son fameux roman : *les Misérables.* » Nous ne savons jusqu'à quel point M. Victor Hugo doit être flatté de voir son nom faire pendant aux Déjeûners, Dîners, Soupers et aux Bières de Bruxelles, d'être inscrit sur la carte d'une auberge en guise de *calaische à la choute* (1), innocent appât d'une excursion à la sanglante plaine, comme l'équipage annoncé par l'aubergiste de Schaffouse engageait les voyageurs à se payer le spectacle de la cascade du Rhin. Mais ce que nous savons, c'est que cette inscription, qui contient déjà une bévue littéraire de première grandeur, entraînera nécessairement, si elle reste encore longtemps là, plus d'une erreur historique. Victor Hugo terminant son roman sur le champ de bataille se changera peut-être, dans cinq cents ans d'ici, en Victor Hugo terminant sa glorieuse carrière sur le champ de bataille. La légende le montrera, qui sait? annonçant Blücher, sautant le chemin creux, défendant le verger d'Hougoumont; il passera colonel de la garde ou maréchal de Napoléon, et — comme il sera tout naturel de le confondre avec son héros favori — ce sera lui, au bois de Waterloo, qui répondra.... « Cambronne! » — Faire entrer le roman dans la légende et la parodie dans l'histoire, cela s'est déjà vu : il n'y a rien de plus aisé.

Mais nous passons, après avoir accordé un regard et un sourire aux deux inscriptions jumelles de l'*Hôtel des Colonnes.* La route que nous suivons est maintenant consacrée par des traditions sanglantes, de lugubres souvenirs. Toutes ces petites maisons qui la bordent paraissent s'être empressées de se faire coquettes et de se blanchir pour cacher leurs traces rouges : il y a cinquante ans, elles étaient pleines de cris, de délires, d'agonies; chaque chambre avait ses blessés, chaque chaumière avait ses morts.

Voici la ferme de Mont-Saint-Jean, où Wellington avait son ambulance et ses réserves : c'est un grand bâtiment carré, triste, solitaire; pas un être humain ne se montre dans la vaste cour au mo-

(1) *Le Rhin*, de Victor-Hugo, 4e volume, lettre XXXVII.

ment où nous passons. Au haut des murs, auprès du toit, quelques trous noirs, irréguliers, antiques, se montrent à la façade du sud, comme si des boulets égarés y fussent venus mourir. A présent on en voit sortir des débris de laine et des crins, des brins de paille ; on y entend des hirondelles babiller gentiment. Le messager de la mort a fait le trou ; l'oiseau du bonheur y a installé son nid : bon courage, douce hirondelle! Plus le malheur causé par les hommes a été grand, plus le désastre est immense, plus il semble que la Providence redouble de soins, de tendresse et de sourires pour nous le faire oublier.

Des fossés étroits, assez profonds, bordent la chaussée qui conduit au champ de bataille. Sur la pente de l'un d'eux, à droite, un piédestal de pierre grise, visiblement destiné à une tombe, mais privé de son socle et de sa croix, se ronge et verdit dans la mousse. Au premier abord, on serait tenté de croire qu'il a marqué la sépulture de quelque victime de la grande journée; mais, en l'examinant de plus près, nous y trouvons des signes de vétusté qui le font remonter évidemment à une époque plus ancienne. Pourtant il se trouve avoir un rapport indirect avec l'une des plus épouvantables catastrophes de cette « journée du destin. » L'inscription qu'il porte nous apprend que le mort dont le piédestal brisé marquait la sépulture, le paysan Matthieu Nicaise, a péri écrasé en 1783 par un éboulement du talus du chemin creux, ce chemin creux qui va rejoindre la chaussée de Nivelles, le chemin creux où les cuirassiers de Milhaud, accourant, tonnant, écrasant comme une charge de centaures, vinrent se précipiter dans un tombeau, s'engloutir dans un gouffre : tombeau rampant, furtif, inconnu, voilé par des haies en fleurs, des herbes vertes et des moissons dorées; gouffre inévitable, profond, béant, nivelé depuis, mais grand ouvert ce jour-là, et qui réclamait sa part effroyable de chairs et de sang, de chevaux et d'hommes, de cadavres et de célébrité.

Ce ravin d'Ohain, dans lequel les gens du pays soutiennent qu'on releva, les jours suivants, deux mille chevaux et quinze cents hommes, est presque plat aujourd'hui, et les pentes qui le bordent ont tout au plus un mètre de hauteur. A partir de cet endroit, toutes les terres à la surface du plateau ont été enlevées pour former l'énorme pyramide de gazon qui porte le lion au sommet. Ainsi, les deux faces escarpées du plateau ont également disparu : celle qui plongeait dans le chemin creux et celle qui dominait la ferme de la Haie-Sainte. Le terrain que nous foulons aux pieds n'est donc pas réellement celui que les chevaux piétinaient, que la mitraille labourait, que le sang arrosait

au jour de la bataille. C'était à quatre mètres environ au-dessus de nos têtes que les chefs, les soldats, les chevaux, les hommes étaient placés, pour se débattre dans ce grand tourbillon de mort. L'élévation primitive du plateau est indiquée à présent par le tertre carré qui supporte le monument du colonel Gordon, aide-de-camp de Wellington, tombeau auquel vous conduit un escalier d'une trentaine de marches. Il est à regretter qu'on ait opéré ce nivellement, qui rendra bien plus difficile aux historiens futurs l'intelligence exacte des derniers mouvements de la journée. Nous comprenons l'exclamation empreinte d'amertune de Wellington s'écriant, dans une visite à Waterloo :

« Je ne me reconnais plus ici : on m'a changé mon champ de bataille ! »

Sur la route de Bruxelles, à l'angle du chemin creux, s'élèvent deux ou trois maisonnettes bien basses et bien blanches. Au moment où nous passons tout auprès, un vieillard sort et fait quelques pas sur la route ; il tient à la main plusieurs cannes, fort élégamment polies : « Elles sont faites, dit-il, du bois de l'orme de Wellington, » et nous propose d'en acheter. Puis, voyant à notre réponse que nous ne sommes point sujets de Sa Majesté Victoria, il se met à l'aise avec nous, nous conte les petits secrets du métier. « Cet arbre était à moi, dit-il, avec le petit coin de terre où il croissait. M'a-t-il rapporté de l'argent, bon Dieu ! Quand je me trouvais à court, j'en coupais une ou deux branches ; j'en faisais des cannes, des tuyaux de pipes, des étuis. J'ai fini par vendre le tronc, qui était creux et ébranché, aux Anglais, pour trois cents francs ; aussitôt ils l'ont rasé et emporté en Angleterre. La pure vérité est pourtant que Wellington ne s'est pas tenu un seul instant à côté ; mais, hélas ! qu'est-ce que cela fait ? on y a adossé quelques pauvres gens qui achevaient de mourir, et cela lui a toujours fait de l'honneur, savez-vous, d'être mouillé du sang de tous ces braves ! »

Là-dessus le bonhomme s'offre à nous servir de guide. Nous quittons le chemin creux avec lui, cherchant un endroit propice pour dominer d'un coup d'œil le champ de bataille. Nous avouons à notre vieux compagnon que nous sommes Français ; il secoue la tête d'un air étonné et respectueux en même temps : « Des Français ici ! nous dit-il, c'est rare ; il n'en vient guère : on dirait qu'ils ont honte de se trouver sur ce grand champ.... Ils ont bien tort, ma foi ! car ils s'étaient battus comme de braves gens ; et allez, Messieurs, à la bataille comme au jeu de quilles, c'est le joueur qui lance la boule, mais c'est une main qu'on ne voit pas qui décide la partie.

« — Mais — reprend-il au bout d'un instant — les Français, en allant secourir Anvers, sont venus dans cette plaine. Je me le rappelle bien : ils voulaient miner la butte et faire sauter le lion. Ils avaient commencé à creuser au pied des talus pour y mettre de la poudre, lorsque le maréchal Gérard, instruit de ce qui se faisait, est venu les en empêcher : « Mes enfants, — leur a-t-il dit — nous n'userons pas « notre poudre ici : nous en devons compte à la France. Allons frotter « les oreilles aux Hollandais là-bas : ils étaient aussi à Waterloo. Quant « au lion, nous le retrouverons toujours bien en revenant ; il n'aura pas « bougé : il est de pierre. » Là-dessus, les Français sont partis ; mais auparavant, ils ont donné cinq francs à un paysan qui leur a apporté une échelle, et il y en a qui sont montés pour aller briser la queue au lion.... En revenant d'Anvers, ils ont passé par un autre côté ; et voilà comment notre lion est toujours là-haut qui montre les dents, et qui regarde vers la France. »

Tandis que le vieux fabricant de cannes jase ainsi, nous sommes parvenus au tertre quadrangulaire qui supporte le monument de Gordon. Du haut de cette sorte de colline, appuyés sur le piédestal de pierre où se dresse la grosse colonne cannelée, brisée au sommet, nous embrassons d'un regard, sous la lumière dorée, sous le ciel transparent, toute l'étendue de la bataille et de la plaine. Devant nous, la route de Bruxelles à Genappe se déroule comme un long ruban blanc et se perd à l'horizon ; le plateau, à présent nivelé, s'abaisse en pente douce jusqu'au vallon où la ferme de la Haie-Sainte s'abrite avec ses toits bruns et ses bâtiments carrés. Le jour de la bataille, cette habitation, forteresse naturelle, si vivement disputée, se trouvait blottie dans un pli de terrain si profond, que les boulets passaient presque tous au-dessus de son toît sans l'atteindre. Quelques-uns cependant se sont abattus en route, et ont marqué leur passage sur les tuiles des pignons, cicatrices funèbres que, par respect pour ce terrible jour, on n'a jamais refermées. Toujours en face, mais sur un plan plus éloigné que celui de la Haie-Sainte, sur le second plateau qui borde le ravin, une grande maison blanche avec un toit rouge se montre dans les champs de verdure : c'est la Belle-Alliance, la quartier-général de Napoléon, devant le seuil de laquelle Wellington serra Blücher dans ses bras avec transport, au moment où commençait la sanglante poursuite. Tout à fait sur le dernier plan, non loin de la Belle-Alliance, une maisonnette, qui nous paraît de la grosseur d'un point blanc, se cache dans un bouquet d'arbres : c'est la maison du guide Lacoste, ce paysan qui, pendant

toute cette sombre journée du 18 juin, attaché à la selle d'un hussard, tremblant à chaque obus, fut chargé de renseigner Napoléon, et le renseigna si mal, soit par méchanceté, soit par niaiserie.

A droite, bien au delà de la pyramide de gazon qui supporte le lion belge, de grands arbres, si rapprochés, si voisins, qu'ils laissent visiblement deviner une clôture, s'élèvent comme un dais lointain de feuillage, sur la vaste uniformité des champs. Le profil d'un toit aigu apparaît parfois quand le vent incline les cimes : c'est le château d'Hougoumont, et le jardin où chaque touffe de grosseilliers, chaque parcelle de terre, fut disputée avec l'acharnement du désespoir ; c'est sa cour de ferme, avec son puits, dont l'eau fut épuisée ce jour-là et qui ne donna plus d'eau depuis, car il fut rempli de cadavres. La pyramide belge, qui est placée à moitié de la distance à peu près entre Hougoumont et le grand chemin, indique l'endroit où le dernier bataillon de la garde impériale parvint, résista, tomba pour ne plus se relever, après la réponse de Cambronne. A quelque distance de l'immense tertre, une sorte de bâtisse blanche, basse, longue et plate, qu'on a baptisée du nom pompeux de *musée anglais*, a été bâtie sur le terrain où les Anglais établirent leur plus formidable batterie, celle qui foudroya la moyenne et la vieille garde, et qui eut l'honneur de tirer le dernier coup du canon de Waterloo.

A gauche de la grande route s'élève un autre monument, un autre tertre funéraire : celui qui fut érigé à la mémoire des soldats du Hanovre et de Nassau, postés là et tombés là, pendant la terrible canonnade française. Un peu plus loin, toujours du même côté, étaient massés ces superbes Écossais gris qui, inébranlables comme les rocs de leur pays, devant les plus sanglantes, les plus furieuses attaques, résistèrent, attendirent, tombèrent et moururent au son de leur cornemuse bien-aimée, du *bagpipe*, dont les dernières notes, plaintives et vacillantes, s'éteignaient parfois au moment où ils fermaient les yeux. Toujours plus loin, de ce même côté, se tenait la division Picton. Son chef, actif et téméraire, le plus brillant héros des guerres d'Espagne, l'entraîne un instant sur ses pas, pour se rapprocher de la grande route que les Français, après avoir emporté la Haie-Sainte, se préparaient à gravir. Au même instant, un des tirailleurs français, se glissant sur la pente du plateau à travers les broussailles et les herbes, reconnaissant un général à ses épaulettes et à son plumet, le couche en joue et le renverse mort, atteint d'une balle au milieu du front. Lorsque les soldats éplorés relevèrent le corps de leur chef, qu'ils aimaient avec une tendresse qui allait jusqu'à l'enthousiasme,

ils découvrirent, saisis d'étonnement, une large blessure au bras que sir Thomas Picton avait soigneusement dissimulée, et qu'il avait reçue la veille. Il avait fait garder le secret à son valet de chambre ; la journée du grand combat l'avait trouvé assez fort pour marcher, pour commander et pour aller mourir.

A l'extrême gauche, juste aux limites de l'horizon, se déroule une grande ligne opaque, droite et bleuâtre : ce sont les masses sombres de la forêt de Frichermont, par laquelle arriva Blücher. A quelque distance de la forêt, se rapprochant de la route, des maisonnettes blanches, visibles à peine, se groupent entre des prés jaunissants et des arbres verts : c'est le village de Planchenoît, sur lequel Bulow dirigea sa première attaque : « C'est mon village, — nous dit notre guide. — J'avais huit ans quand la bataille se donna, et je me souviens que, pendant trois jours, nous n'eûmes pas de pain à la maison. Je ne l'oublierai jamais : car, chaque fois que mes frères et moi demandions à manger, nous voyions pleurer notre mère. Les Français avaient pris d'abord tout ce qu'ils avaient pu ; les Prussiens avaient emporté le reste. Un voisin était parvenu à cacher deux pains dans les cendres de son four, et, pour nous apaiser, il nous coupait de temps en temps une croûte.... Mais il fallait aller doucement avec le pain : car le sens dessus-dessous pouvait durer encore longtemps, et nous en aurions eu bientôt fini avec les miches.... Un peu plus tard, on nous envoyait chercher sur les routes les biscuits que les fuyards avaient jetés en se sauvant. Il y en avait, de ces biscuits, qui étaient tombés dans des flaques de sang, et que nous ramassions tout humides. »

Hougoumont, la Haie-Sainte, Frichermont et Planchenoît, la droite, le centre et la gauche de ce champ de bataille et de carnage : voilà les trois points saillants, les trois étapes principales sur lesquelles les voyageurs arrêtent leurs regards. Château abandonné et verger funèbre, ferme-forteresse, défendue, disputée, prise et reprise trois fois, village à demi brûlé, forêt mystérieuse où s'avançait la main du destin sans qu'on la vît : tels sont les détails les plus frappants de cette célèbre plaine.

Quant à l'ensemble, il est verdoyant, fleuri, calme et doré. Devant nous, derrière nous, aussi loin que s'étend le regard, les avoines verdissent, les seigles ondulent, les arbres lointains se balancent, les villages lointains se reposent, et le soleil ruisselle. Il est onze heures au moment où nous jetons nos yeux sur ce grand tableau de

paix et de fécondité, qui a des forêts pour horizon etle cie l bleu pour cadre. Il y a cinquante et un ans à pareille heure, les cloches du dimanche résonnaient aux clochers voisins, la frêle sonnetted'argent annonçait aux fidèles la présence du Dieu de pardon s'humiliant jusqu'à l'Hostie; la voix du prêtre, dans les églises seméessur ces plaines, s'élevait au-dessus de l'autel et disait: *Pax vobiscum.* Pendant ce temps, ici, dans cet espace de terre, sous nos pieds, sous nos regards, cent cinquante mille hommes qui ne voulaient pas de paix, qui n'avaient pas prié, qui s'en allaient tuer et mourir, s'alignaient sur ces grands champs verts et s'envoyaient leurs premiers saluts de poudre et de mitraille.... La grande iniquité de ce carnage-là a-t-elle pu être rachetée, aux yeux de Dieu, par la sublime immolation de l'Hostie? la goutte de sang du calice, sang vermeil et pur du Rédempteur, a-t-elle suffi pour laver toutes les traces de cet océan de sang humain, brûlant et noir, pour obtenir le pardon aux vainqueurs et la paix aux victimes?

En ce moment, les cloches ont cessé de sonner; la voix sinistre des canons ne réveille pas non plus la grande plaine endormie; tout en haut, bien au-dessus de nos têtes, une alouette s'envole, s'élève, s'élance dans un rayon de soleil, faisant tourbillonner en l'air sa claire chanson de joie, seul bruit de la terre qu'en cet instant on entende sur le champ de mort de Waterloo. Qui songerait en l'écoutant au fracas de ce jour, au massacre et aux agonies? Là-bas seulement, au pied de la pyramide de gazon, on croirait voir encore quelques traces funèbres. Un grand champ de trèfle s'étend à l'endroit même où monta et tomba la vieille garde; chaque tige basse et touffue a sa fleur empourprée au sommet; à distance, tout ce champ paraît d'une rougeur compacte et uniforme: on dirait un lac de sang liquide et frais qu'a fait jaillir la bataille et qu'un demi-siècle n'a pu sécher.

C'est ainsi que les vergers, les fermes, les forêts, les moissons, recouvrent le tombeau de la Puissance humaine. Elle a beau triompher et s'étendre, et tout saisir, et tout engloutir, et tout braver: il y a toujours au dedans d'elle un ver qui la ronge, et hors d'elle un abîme qui l'appelle. A toutes les nations elle s'impose, sur tous les grands chemins du monde elle *s'agite;* mais quand Dieu l'a pesée à la fin et la trouve inutile, alors Dieu la *mène* là.

ÉTIENNE MARCEL.

DU PASSAGE

DE LA

PSYCHOLOGIE D'ARISTOTE

A LA

PSYCHOLOGIE DES PHILOSOPHES CHRÉTIENS

Troisième partie : LES PHILOSOPHES CHRÉTIENS

I

Les philosophes se rendent rarement compte, pour ne pas dire jamais, de l'influence véritable des faux principes qu'ils émettent, parce qu'ils n'en pèsent pas suffisamment les conséquences pratiques. Ils établissent une thèse en la jugeant sur l'idéal qu'ils ont dans l'esprit ; ou mieux ils jugent l'idéal qu'ils ont forgé sans bien se rendre compte de la thèse qui le formule. Tout leur paraît beau de prime abord, et ils y tiennent. Mais après eux viennent les metteurs en œuvre, qui font descendre la thèse dans la pratique de la vie sociale, intellectuelle et religieuse, et qui en tirent des conséquences auxquelles sans doute nos philosophes ne s'attendaient pas. Aussi, la philosophie chrétienne issue de l'Église a-t-elle eu une conduite qu'on ne saurait trop admirer. Pleine d'indulgence et souvent même de respect pour l'intelligence qui s'élève, la ménageant jusque dans ses écarts, elle la redresse, l'avertit, la rectifie, tout en restant remplie d'égards : elle ne voit là qu'une erreur sans malice. Au contraire, elle censure les applications hérétiques sans ménagement, voulant sévir contre la malice qui profite de l'erreur. C'est ainsi que nous pourrions voir la même doctrine duo-dynamiste ménagée dans Barthez et durement censurée chez les manichéens et les albigeois : il y a là les différences établies entre l'erreur et la malice. Mais là où l'erreur est visible, nous ne devons pas moins nous en garer que de

l'hérésie formelle, et nous le devons pour la dignité de notre propre intelligence.

La philosophie chrétienne, bien qu'avec des ménagements pour les erreurs philosophiques purement abstraites, les blâme cependant en suivant la ligne de conduite qu'elle suivit vis-à-vis des philosophies anciennes. A cet égard, elle nous a donné un précepte que la philosophie positiviste voudrait vainement détruire ; et elle nous a donné ce précepte par sa propre conduite, en jugeant l'arbre par les fruits, le principe par ses conséquences morales et religieuses. Que lui aurait importé de voir Philon et Averrhoës, ou les alexandristes, les stoïciens, les épicuriens, soutenir telle ou telle cause? Si cela n'avait pas eu de conséquences fâcheuses, elle ne s'en serait pas occupée. Mais, voyant ces philosophies attaquer par voie de conséquence les dogmes et la morale, elle dut forcément les redresser; et c'est en établissant que les conséquences hérétiques étaient rigoureusement déduites des principes philosophiques, qu'elle déclarait *ces principes* dangereux et mauvais.

D'un autre point de vue, lorsque le Christianisme s'établit, les premiers docteurs chrétiens recrutés de ci, de là, par la grâce divine, apportaient à l'Église leur langage, leur instruction, leurs habitudes intellectuelles puisées dans des lieux différents, sous des climats divers et même dans les écoles philosophiques variées de l'époque. Tout n'était pas absolument parfait en eux, sans doute, si ce n'est ce que la grâce leur donnait et qui les aidait à se corriger petit à petit des défauts de langage ou de conception, selon que la nécessité du vrai se faisait sentir. Ainsi, de ce que saint Paul parlera de l'âme et de l'esprit, nous n'en conclurons pas qu'il était manichéen, mais qu'il se servait d'expressions entendues selon l'usage et qui, interprétées dans le sens général qu'il avait en vue, restent d'une grande exactitude. Il en pourrait être ainsi d'autres apôtres ou docteurs chrétiens, dont le langage doit être pris dans un sens général vrai, et non dans un sens hérétique condamné plus tard. Par cela même il serait ridicule et insensé d'aller colliger des membres de phrases de ci, de là, dans des auteurs qui ne se sont pas occupés d'une question, comme on a pu le faire dans saint Paul à propos du duodynamisme, dont il n'eut pas à se soucier. Il est au contraire juste d'élargir les recherches et de prendre les questions quand elles se sont posées et comme elles ont été posées.

Telle fut donc la marche de la philosophie chrétienne, qu'elle fut

pas à pas le redressement des anciennes théories philosophiques, en épurant elle-même peu à peu son langage philosophique. La théologie redressait les hérésies en affirmant les dogmes, et le raisonnement venait montrer ensuite comment ces hérésies étaient issues de théories philosophiques fausses. Ainsi avec le temps s'établit la psychologie chrétienne, s'épurant et se développant au fur et à mesure qu'elle redressait les faux principes générateurs d'hérésies.

II

Voyons d'abord dans leur ensemble et sur les points que nous avons agités, les redressements que la psychologie chrétienne fit subir à l'ancienne philosophie.

Aristote avait été vraiment supérieur à son temps lorsqu'il s'était efforcé de distinguer l'*un* et le *plusieurs*, par l'acte pur et l'acte en puissance. Mais, malgré son élévation, il n'avait fait qu'accoster la vérité; il n'avait pu descendre sur son terrain, y prendre un pied solide et l'embrasser. Après lui, ce ne furent que des divagations, comme nous l'avons vu : tous les êtres furent considérés comme des émanations de l'Être premier. Le Christianisme élucida toute la tradition d'un trait, en posant un Dieu Créateur et une création, établissant que la création est une œuvre faite de rien et distincte de son Créateur, qu'elle continue de subsister par sa volonté et par son secours partout immanent, sans cependant se confondre avec lui.

Comment un Dieu a-t-il pu faire une création de rien? comment la création est-elle sortie des mains du Créateur sans être émanée de lui? comment tout subsiste-t-il par Dieu sans être lui? comment Dieu est-il partout et en tout, sans cependant que les choses soient lui? Ce sont là des vérités que la foi atteste, et dont la raison certifie la nécessité sans les comprendre. A des divagations sans fin, la philosophie chrétienne substituait trois principes nouveaux de connaissance et de jugement : le mystère impénétrable; la foi, qui, en adhérant, illumine, et la convenance rationelle, qui explique qu'une chose doit être ainsi sans rendre compte du comment.

Pour la philosophie, il y avait là, surtout dans le principe de la *convenance rationelle*, une lumière éclatante, dont elle n'a pas toujours, hélas! assez tenu de compte. Souvent elle s'était épuisée, souvent encore elle s'épuise à chercher des solutions impossibles à trouver, à sonder des creux qui sont des abîmes. Le Christianisme lui disait et lui dit encore : Contente-toi de comprendre que cela

doit être; tu t'épuiserais en vain à chercher comment cela est. Tertullien répétait, comme après lui saint Augustin : *Nec amplius est inquirere quam amplius inveniri.* S'il y a un Dieu et une création, ils doivent être distincts; comprends bien que faire sortir la création de Dieu, c'est croire à une unité de nature impossible, que les termes mêmes repoussent. Dieu en créant ne pouvait que créer de rien : car autrement il aurait pris quelque chose de lui ou quelque chose d'autre déjà créé; et dans le premier cas ce ne serait qu'une émanation ; dans le second cas il faudrait admettre quelque chose de créé déjà, ce qui éloigne la question sans la résoudre. Si Dieu est, il est Providence, et, s'il est Providence, il est partout; cependant, partout où il est, il est distinct de sa créature, sans quoi il y aurait confusion. Ce sont là des vérités dont l'intelligence conçoit les *convenances rationelles* sans comprendre le comment.

Ainsi, chaque homme doit avoir une âme que la foi enseigne ; et cette âme est créée de Dieu sans être une portion de la nature divine; elle vit de lui, par lui et en lui, sans être lui cependant et en restant elle-même. Comment cela se fait-il? mystère! mais la foi qui l'enseigne vous le fait comprendre en vous faisant concevoir ses convenances rationelles.

Il n'y a donc pas une âme du monde qui est Dieu, ni un second Dieu, qui ensuite se divise dans chaque particulier. Mais Dieu a créé chaque chose selon son espèce, c'est-à-dire selon une nature, un type, capables de se perpétuer; et l'âme varie selon chaque type. Chaque homme a une âme particulière, sans quoi le particulier serait confondu avec un autre particulier. Cette âme vivifie tout l'individu; c'est un principe spirituel, non matériel, non issu des éléments, mais ayant une force propre, une existence spirituelle. C'est un principe qui a en lui-même la raison d'être de tout l'être; il forme le corps, le fait vivre, parler, se mouvoir, sentir. C'est une raison active, comme disait Platon; c'est une forme substantielle, une entéléchie, comme disait Aristote; c'est un esprit uni au corps, comme l'a pensé toute la Tradition.

Ce principe est d'une autre nature que le corps : il est spirituel, c'est-à-dire insaisissable, indivisible, indécomposable, s'échappant du corps lorsque le corps se dissout à la mort, s'échappant pour être immortel et pour se réunir de nouveau à son corps lors de la résurrection. Car la tradition des ombres qui succèdent à la mort, est une figure de cette vérité ; le jugement après la mort ne se peut

faire qu'en raison de la persistance de cette âme; et la résurrection qui nous est enseignée, n'est possible qu'à la condition que cette âme conserve l'aptitude, par ses facultés inférieures, de se réunir à son corps. Aristote était donc dans le tort lorsqu'il enseignait que la partie intellective pure de l'âme est seule immortelle: l'âme tout entière est immortelle, mais sa faculté intellectuelle reste seule active dans la séparation d'avec le corps.

Ce principe n'a donc pas une seule activité, un seul but de vivre, comme le disent les stoïciens, parce qu'autrement il n'existerait que pour cette vie; il a des facultés diverses, selon les diverses activités qu'il est chargé d'exécuter.

Ce principe est *un* et non *plusieurs*, parce qu'autrement il se dissoudrait; et il est indivisible, indissociable. S'il se divisait, l'une des parties pourrait périr ou se désassocier; et il faut que tout l'être ressuscite, que l'unité se refasse un jour comme elle est maintenant. Cette âme est principe de la volonté, de l'intelligence, comme de la vie du corps: car elle doit répondre de tout ce qu'elle a voulu, de tout ce qu'elle a compris, de tout ce qu'elle a fait; c'est l'être spirituel qui représente l'être entier, et qui doit reprendre le corps pour le représenter plus réellement encore.

Voilà tout un enseignement psychologique nouveau, qui dépasse certes de beaucoup tout ce que nous avons vu précédemment, et qui se fonde au nom du dogme et de la morale, qui s'établit au nom du mystère, de la foi et de la convenance rationelle.

III

Il y a loin de cet enseignement de la psychologie chrétienne à la psychologie des philosophes qui se succédèrent depuis Aristote jusqu'à l'avènement du Christianisme. Cependant, il faut le reconnaître, on en trouve de vagues aperçus dans Platon, et dans Aristote surtout, comme nous l'avons vu: aussi pouvons-nous comprendre comment Aristote plus particulièrement conserva parmi les philosophes chrétiens une réputation considérable, nonobstant les misérables interprétations qui l'avaient obscurci, et comment les grands philosophes chrétiens du moyen âge, qui résumaient toute la philosophie des Pères, se plurent à l'interpréter dans le sens chrétien pour se l'approprier.

Mais n'allons pas si vite dans l'histoire. L'ensemble de la psychologie chrétienne apparaît tout entier dans le *Nouveau Testament;* les

détails n'y sont pas : ils ne se sont produits qu'à la longue ; et quelques-uns de ces détails, trois surtout, qui se relient pour ainsi dire l'un à l'autre, doivent nous arrêter : L'âme est-elle multiple? l'intelligence divine est-elle notre intelligence? quels sont les attributs ou facultés de l'âme? Voyons d'abord ce dernier point, qui nous fera pénétrer dans les deux autres.

Aristote avait laissé indécis le nombre des facultés de l'âme; il en indique cinq, la plupart du temps, dans son *Traité de l'âme :* la *nutrition*, la *sensation*, l'*appétit*, l'*intelligence*, la *locomotion*. Cependant ce n'était pas là une classification. Les stoïciens avaient voulu tout rattacher à une faculté maîtresse, la faculé vitale. Par là ils semblaient affirmer que tout l'homme est fait en vue de la seule existence de ce monde ; que pour lui tout se résume à vivre en utilisant toutes choses selon ce but unique. Et en effet, la morale des stoïciens, c'est-à-dire leurs lois de vie pratique, consistait uniquement à tout compenser en vue d'une existence heureuse ; à jouir simplement du bonheur présent, parce que cela seul est sûr ; à se modérer dans la jouissance, parce que l'excès du bonheur et du plaisir peut être une peine et a un lendemain souvent désastreux ; à mépriser la douleur et la peine, parce que le mépris est la plus grande arme contre ce qui est à redouter ; enfin à se résigner à un malheur inévitable, puisque la nécessité est une force fatale, et que la révolte contre le destin est non-seulement inutile, mais encore une cause de tourments.

Contre cette vie pratique déplorable à tant d'égards, le Christianisme établissait au contraire que la résignation n'est pas le fait d'une nécessité sans espoir, mais bien d'une nécessité qui a un lendemain compensateur, soit en ce monde soit dans l'autre, parce que la soumission aux ordres de Dieu est une vertu, qui doit avoir nécessairement sa récompense divine, comme toute vertu. On montrait aux stoïciens qu'ainsi la vie de ce monde n'est pas cantonnée sur cette terre, que l'homme n'est pas fait seulement pour vivre, mais que bien au contraire la vie n'est qu'un exercice de notre nature, un déploiement de nos facultés en sens divers, pour acquérir des mérites selon la responsabilité de nos actes ; qu'on ne jouit que pour apprendre à se modérer dans la jouissance, et à entrevoir par la foi un bonheur plus grand que celui de cette vie ; qu'on ne souffre que pour apprendre l'esprit de sacrifice, qui seul enseigne la charité ; enfin qu'on ne se résigne que pour embrasser l'espérance. La morale stoïcienne était donc complètement métamorphosée par la morale chré-

tienne, qui substituait ainsi une vie pratique nouvelle à la sienne.

Mais, par cela même, le principe philosophique du stoïcisme devait être également changé, et il était impossible à la philosophie chrétienne d'accepter que toutes les facultés de l'âme se résumaient dans *une faculté vitale unique.* Laissant guider leur vue de plus haut, les philosophes chrétiens, qui enseignaient que le monde, tombé tout entier dans une chute première par la faute de l'homme, était tout entier racheté par l'incarnation d'une personne divine dans une chair humaine, entrevoyaient ainsi que l'homme représente tout l'ordre terrestre; ils reconnaissaient que l'homme représente dans sa vie l'existence de tous les êtres animés : une existence végétative, comme les plantes; une existence sensible et mouvante, comme les animaux; enfin, une existence propre de raison suspendue à la grâce divine. Ainsi étaient-ils conduits à reconnaître dans l'âme trois sortes de facultés principales : des facultés *végétatives,* des facultés *animales*, des facultés *intellectuelles.* Et cette idée pouvait être d'autant mieux transportée dans l'ordre philosophique, que cette division avait été déjà entrevue par Posidonius, ainsi que nous le marquions plus haut.

Quand cette donnée fut-elle introduite ? Je ne le saurais dire exactement. Elle apparaît dans saint Grégoire de Nysse, qui, au *Traité de la formation de l'homme*, établit trois sortes de vie des êtres vivants : 1° une vie nutritive, dépourvue de sentiment; 2° une vie à la fois sensitive et nutritive ; 3° une vie raisonnable et parfaite, qui comprend à la fois la raison, le sentiment et la nutrition. Mais nous la trouvons nettement posée dans Boëce, vers le commencement du sixième siècle; et lui-même la citant sans se l'attribuer et sans l'attribuer à aucun auteur, semble indiquer par là qu'elle était déjà de tradition parmi les chrétiens. « On trouve, dit-il, une triple puissance dans l'âme des êtres vivants : l'une d'elles entretient la vie du corps, pour qu'il croisse en naissant, qu'il subsiste en se nourrissant; une autre possède la force de sentir; la troisième est liée à la force de l'esprit et de la raison. L'office de la première est d'engendrer, de nourrir et de soutenir le corps sans la raison et sans l'ordre sensible : elle appartient aux herbes et aux arbres, comme à tout ce qui est attaché à la terre par des racines. La seconde est composée et conjointe à la première, qu'elle se constitue comme une partie pour les diverses opérations qu'elle peut faire : en effet, tout animal pourvu de sens est en même temps engendré, formé, nourri; et, pour les sens, ils sont divers et

peuvent être portés au nombre de cinq. Ainsi donc, tout ce qui se nourrit n'est pas pourvu de sens, mais tout ce qui a la faculté de sentir possède la première faculté de l'âme qui lui est soumise et est chargée de la naissance et de l'alimentation. Les sens ne prennent pas seulement les formes sensibles des corps qui sont présents, mais ils détiennent encore les images des formes de corps qui ont été perçues préalablement et déposées dans la mémoire, et que l'animal garde plus ou moins longtemps, suivant ses aptitudes; mais ils gardent ces images profondément et sans qu'elles paraissent, de manière qu'ils n'en puissent être troublés; de sorte qu'ils peuvent se souvenir, mais non de toutes choses; et ce qui a été perdu par l'oubli, la mémoire ne peut le rappeler. Mais ils n'ont aucune idée des choses futures. Au contraire, la troisième puissance de l'âme, qui comporte les facultés de nourrir et de sentir, et s'en sert comme de serviteurs obéissants, est tout entière constituée par la raison, qui s'exerce sur les choses présentes et sur celles qu'elle ne connaît pas encore. Elle est l'apanage de l'espèce humaine, et non-seulement peut opérer sur des images sensibles, parfaites et non senties extérieurement, mais encore explique et confirme, par un plein acte de l'intelligence, ce que l'imagination suggère. C'est pourquoi, comme nous l'avons dit, à cette puissance de nature divine les connaissances sensibles ne suffisent pas; elle saisit encore dans sa conception les choses insensibles, peut imposer des noms à des choses qu'elle ne saisit pas, et permet ainsi à la raison intellectuelle d'appréhender des choses qui sont seulement désignées. C'est de sa nature encore de rechercher ce qu'elle sait n'être pas connu, et de tendre à savoir, non-seulement si une chose existe, mais encore quelle elle est et pourquoi elle est. Comme nous l'avons dit, l'homme seul possède cette troisième faculté de l'âme (1). »

A peine un siècle après Boëce, Jean Philopon faisait de ces trois puissances de l'âme trois êtres particuliers et distincts, reliés entre eux par une sorte de sympathie (συμπάθεια). Comme il avait donné dans l'hérésie du trithéisme, faisant des trois personnes de la Trinité trois natures distinctes; de même en psychologie il voulait que les trois puissances de l'âme fussent trois âmes. Or, de même que les théologiens repoussèrent l'hérésie; de même, dans un ordre inférieur, les philosophes chrétiens repoussèrent l'erreur des trois

(1) Boëce, *Commentar. in Porphyr.*, lib. I, ad initium. J'ai donné ce texte dans le *Traité d'Anthropologie*, p, 283, le relevant d'un oubli trop ancien.

âmes, et maintinrent l'unité du principe animique doué de facultés diverses.

Cependant il fallut que les philosophes chrétiens poussassent encore plus loin la théorie des facultés de l'âme. Il leur restait à dire que non-seulement l'âme de l'homme possède trois facultés principales, parce que l'homme représente dans sa nature la nature végétale, la nature animale et ce qui lui est propre; mais encore que ces trois facultés sont ainsi ordonnées selon les objets auxquels elles doivent s'appliquer. Saint Thomas eut l'honneur d'ajouter ce complément à notre psychologie. Au chapitre I[er] du petit traité *de potentiis animæ* (opuscule n° 40), il établit d'abord, selon la doctrine d'Aristote, que toute puissance est ordonnée pour un but défini, et par là même pour un but distinct; que c'est la raison de l'acte qui en fait la distinction, et qu'enfin tout acte ayant sa raison d'être suivant son objet, c'est par leur objet que les actes doivent être distingués. Et en effet, l'objet de l'acte est la fin de l'acte, son principe et son but, de sorte que l'acte est fait pour lui et reçoit une forme qui concorde avec lui. Il est donc clair que les autres puissances de l'âme sont distinctes par leurs actes selon leurs objets; et comme végéter, sentir, comprendre, sont trois actes diversifiés selon leur objet, il est vrai que l'âme agit par ses trois facultés principales, *végétative*, *sensitive*, *intellectuelle*. Saint Thomas a encore exposé la même doctrine dans la *Somme théologique* (9, 77, art. 3, et 9, 79, art. 1) ; et cette classification se perpétua depuis comme une tradition de la philosophie chrétienne.

Les services qui ont été rendus sur ce point si restreint sont donc déjà considérables. Sans doute, Aristote avait commencé d'esquisser, après Platon, la distinction des facultés de l'âme : mais chez lui tout est encore confus; et après lui, avec les derniers philosophes anciens, la confusion ne fait que s'accroître. Au contraire, avec la philosophie chrétienne, la lumière reparaît plus brillante que jamais, et plus elle monte sur l'horizon, plus elle achève d'éclairer ce point psychologique.

IV

Venons maintenant à la question de l'intelligence et de l'intelligible, objet du plus grand tourment de la philosophie antique, qu'Aristote avait commencé d'éclairer, qui alla se perdre dans la doctrine des émanations de l'école alexandrine, dont Philon fut le chef,

et qui se retrouve en dernier lieu dans l'averrhoïsme. Nous avons vu cette histoire.

Ici, l'hérésie fut manifeste dès le début, et donna lieu, par des dérivations diverses, à un grand nombre d'hérésies secondaires, sur lesquelles nous reviendrons plus loin. Mais elle ne fut pas facilement détruite, puisque nous la voyons retentir jusqu'au dix-septième siècle, dans le quiétisme de Mme Guyon et dans la vision en Dieu de Malebranche.

Averrhoës, comme Alexandre d'Aphrodise, comme Philon, et avec lui toute l'école alexandrine, était arrivé en fait à supprimer l'intelligence humaine. En niant que l'intelligence fût une faculté de l'âme, et en n'accordant à l'âme qu'une aptitude à s'unir avec l'intelligence universelle, émanation de la Divinité, on transportait à Dieu seul toute activité intellectuelle, et l'homme n'était plus qu'un animal plus ou moins éclairé de la grande lumière. Il faut convenir qu'on était loin du point de départ d'Anaxagore, qui avait admis une intelligence universelle éclatant en toutes choses ; qu'on était loin d'Aristote, qui avait formellement distingué, ainsi que nous l'avons vu, l'intellect en acte pur, et les intelligences en puissances variables dans chaque être.

Les philosophes chrétiens comprirent vite les difficultés du sujet. Nier que chaque homme eût une intelligence particulière, c'était nier dans l'homme sa personnalité intellectuelle et morale : c'était par cela même méconnaître sa liberté et sa responsabilité ; c'était bouleverser le premier pas, la première loi de la conduite pratique du chrétien. Au point de vue des faits psychologiques, devant l'histoire des doctrines, non moins que dans la réalité pratique, on a donc très-justement dit que la raison avait été rendue à l'homme par le Christianisme. Les sectes de la philosophie païenne la lui avaient enlevée.

Mais tout en rendant l'homme à lui-même, le Christianisme ne voulait cependant ni ne pouvait le déposséder de Dieu. Au contraire, lui rendant le vrai Dieu, oublié depuis tant de siècles, le Dieu créateur, Providence et Sauveur, il lui enseignait en même temps que l'intelligence humaine, pour être vraiment elle-même, n'en était pas pour cela privée du secours divin ; et il lui apprenait que le Verbe de Dieu était la lumière de toute créature, de tout homme venant en ce monde. On allait même plus loin encore : car, reprenant la tradition d'Anaxagore et d'Aristote pour l'éclairer en la christianisant,

on assurait à la fois, et que chaque être a en lui-même les lumières de sa fin, et que Dieu les assiste tous. La création, œuvre de bonté et de providence, avait nécessairement donné à chaque chose, à chaque être, une sorte d'intelligence pratique en rapport avec sa nature : la terre a son intelligence terrestre, les éléments ont leur intelligence élémentaire, les plantes et les animaux ont aussi la leur; et dans chaque chose, dans chaque être, cette intelligence n'est pas un esprit qui raisonne, débat et conclut, mais une sorte de qualité de leur puissance directrice essentielle et formelle. C'est dire simplement que chaque œuvre a son intelligence, comme elle a sa beauté, son ordre, sa perfection relative; de sorte que toutes rendent ainsi témoignage du Dieu qui les a créées, et racontent sa gloire. L'homme seul a en outre une faculté intellectuelle distincte, qui comprend, raisonne, juge les choses intelligibles.

En un mot, dans cette question de l'intelligence si confuse autrefois, la philosophie chrétienne projette une lumière qui, dès l'abord, distingue trois sortes d'intelligences en ce monde : en premier lieu, une qualité intelligente accordée à chaque puissance, en sorte que cette puissance opère selon la loi, selon l'ordre, selon la beauté et selon la perfection relative de sa nature; en second lieu, une intelligence rationelle spécialement accordée à l'homme, pour connaître, juger et décider des choses intelligibles; en troisième lieu, une intelligence divine, qui illumine, protége et assiste toute la création, par une opération de la grâce, que l'on constate sans la comprendre. Le mystère est là, incompréhensible, indéchiffrable dans sa profondeur. Mais Dieu nous donne d'en comprendre les convenances, ce qui nous suffit. Ainsi, il est clair que chaque chose agit selon sa nature, sans en sortir; ce qui indique une direction propre, un ordre, une beauté, une perfection, une loi intelligente. D'un autre côté, l'homme a bien sa raison, son intelligence, qui comprend et juge de l'intelligible, comme aucun être de ce monde ne le peut faire. Enfin, Dieu créateur est bien donné par la révélation et par les prophètes comme une Providence qui assiste toute la création sans se confondre avec elle, qui illumine chacune des intelligences particulières sans altérer leur individualité.

Ainsi tombaient forcément tous les voiles qui avaient empêché la philosophie grecque, et surtout Aristote, de voir clair en ce sujet. Aristote, revenant sur terre, tomberait à genoux de reconnaissance et d'admiration devant une telle illumination.

Cependant Dieu, en accordant à la philosophie chrétienne ces premières vues d'ensemble, si pleines, si lucides, si satisfaisantes, lui laissa sur un point particulier une obscurité qu'il ne lui a pas encore donné de dissiper entièrement : comme si ce point devait rester une sorte d'aiguillon et d'appât pour les efforts ultérieurs de l'esprit humain. Essayons ici de l'exposer dans sa difficulté.

L'intelligence humaine est distincte de l'intelligence divine qui l'assiste : voilà un premier point résolu et certain. Mais en quoi consiste cette assistance?

Les premiers philosophes chrétiens qui tentèrent de résoudre cette difficulté étaient, les uns encore pleins de la philosophie platonicienne, les autres pleins de la philosophie péripatéticienne; et dans les deux écoles la théorie de l'intelligence était fort différente. Cette différence s'est prolongée dans les écoles chrétiennes. Pour les chrétiens platoniciens, l'intelligence est douée, dès son origine, de conceptions innées qui doivent se développer par l'usage; et ces concepts innés, émanés de l'intelligence divine, sont un lien entre l'intelligence humaine et l'intelligence suprême; de sorte que c'est par le développement de ces concepts premiers, dont les types sont en Dieu et en nous, que l'intelligence humaine comprend toutes choses. Pour les chrétiens péripatéticiens, chaque être, chaque chose, chaque élément ayant sa forme substantielle, qui en est l'essence, l'entéléchie, cette forme n'est pas en acte simple par elle-même, c'est-à-dire que nous ne la saisissons que par les phénomènes sensibles qu'elle développe; et ainsi l'âme d'un animal, d'un lion par exemple, ne traduit son activité que par tous les actes de cet animal, par sa figure, par sa constitution, par ses mouvements, et le reste; de sorte que nous ne pouvons connaître cette âme, dans son essence d'être, que par tous ces actes sensibles qu'elle développe et qui nous la dénotent; et ainsi nous ne connaissons pas directement et immédiatement cette essence vivante, nous ne nous en faisons une idée que par les actes sensibles qu'elle nous a manifestés. La formule de cette théorie péripatéticienne est donc que rien ne nous est connu dans l'intelligence, sans avoir été préalablement saisi dans ses actes sensibles : *Nihil est in intellectu, quod non prius fuerit in sensu.* Dieu lui-même nous est inconnu dans son essence directement : nous ne le voyons que dans ses actes; nous le connaissons par ses révélations, par sa création, par son action multiple d'une Providence incessamment active et pleine de sollicitude.

Ces deux écoles, qui toutes deux enserrent la vérité de très-près, ont été et sont encore l'un des tourments des philosophes chrétiens par la difficulté subtile qu'il s'agit de résoudre. Saint Augustin et saint Thomas ont partagé les opinions sans les rallier entièrement ni l'un ni l'autre, parce que peut-être il y a des levains cachés qui épaississent encore l'obscurité. Des deux côtés l'interprétation peut être tournée à mal, et l'on veut justement se garer de l'hérésie. D'un côté l'on dit : Vous accordez trop à la puissance sensible en voulant que l'intelligence ne puisse rien avoir que par elle. De l'autre on répond : Mais vous accordez trop peu aux sens, et, en dégageant ainsi trop fortement l'intelligence pour l'appliquer directement aux espèces intelligibles, vous développez le faux esprit mystique, qui s'imagine qu'il suffit d'annihiler tous les sens, de les mettre dans un repos absolu, pour appliquer immédiatement son intelligence à l'intelligence première et en recevoir passivement des communications. Et de fait il est très-vrai que la théorie platonicienne, poussée dans ce sens, aboutit forcément à la pure vision en Dieu et au quiétisme, qui ont de fortes analogies avec l'averrhoïsme : car, l'intelligence humaine étant annihilée, il ne reste plus que l'intelligence divine, dans laquelle on plonge la personnalité humaine pour l'y voir disparaître.

La philosophie chrétienne ne veut ni de l'une ni de l'autre des interprétations exagérées, et la voie où elle s'est engagée, où elle s'est tenue jusqu'ici, tend à faire converger les deux théories vers une seule solution, plutôt qu'à les diviser. C'est dans ce sens vraisemblablement que la question se dirige, et qu'elle aboutira lorsque l'échauffement des esprits, encore vif aujourd'hui, sera calmé. Mais quoi qu'il en soit, la spontanéité intellectuelle de l'homme a été dégagée, le secours de l'intelligence divine a été régulièrement posé, et l'on a éclairci ce qu'est l'intelligence universelle, en reconnaissant à chaque nature une direction d'ordre, de beauté et de perfection relative. Devant ces conquêtes brillantes et solides non moins que lucides du génie chrétien, les efforts de la philosophie antique semblent bien peu de chose, et l'on peut dire que la psychologie a été plus que transformée et presque transfigurée. Cependant, nous allons assister à un dernier travail non moins considérable et important.

V

Aristote avait enseigné l'unité du principe animateur, et par cela même l'unité de l'homme et de l'être en général ; nous n'en devons

avoir aucun doute, après l'examen minutieux que nous avons fait de sa doctrine. On a pu penser autrement, soit après lui, chez des successeurs qui ont méconnu son enseignement; soit de nos jours, dans des écoles qui ont intérêt à méconnaître cette vérité : les uns et les autres se sont trompés. Et nous avons tenu à le montrer, pour venger les philosophes chrétiens des premiers siècles et du moyen âge, qui ont soutenu l'opinion que nous avons relevée avec tant de soin. Comment comprendre que des hommes d'une si grande valeur intellectuelle s'y soient trompés, et comment expliquer qu'ils aient eu autant d'attachement à un philosophe ancien qui aurait autant erré qu'on le veut dire, et dont ils n'avaient d'ailleurs aucun besoin essentiel? Nous ne devons pas nous y laisser prendre nous-mêmes, et nous devons voir le piége que l'on nous tend ici, la machine de guerre dressée contre notre propre tradition. Aristote, longtemps soutenu dans les écoles chrétiennes, non point comme un docteur infaillible, ainsi qu'on l'a dit, mais comme un des plus grands esprits de l'antiquité, comme l'homme qui est allé aussi loin que le pouvait faire l'esprit humain naturel dépourvu des lumières de la révélation; Aristote n'a été attaqué par aucun des grands esprits de la philosophie chrétienne : tous les Pères, tous nos grands maîtres, au contraire, l'ont loué dans le sens que nous venons d'indiquer. Sans doute ils s'en sont séparés quelquefois, lorsqu'ils y ont été naturellement amenés par le dogme, et cela même prouve la valeur de la louange qu'ils lui ont accordée; ils le réfutaient sans violence et avec égards, comme lorsqu'ils démontraient que l'âme tout entière est immortelle, et que ce n'est pas, ainsi qu'il l'avait pensé, la partie intellective seule qui se sépare du corps à la mort.

C'est aux mauvaises époques de la Sorbonne qu'il a été surtout attaqué, dans ces temps malheureux qui ont présidé au renversement de la scolastique. Les adversaires de l'Église ont fort bien compris qu'il y avait là un jeu très-profitable à jouer. En renversant celui que l'on avait vanté comme la plus grande lumière naturelle, et dont les scolastiques surtout s'étaient servis pour démontrer combien admirablement les lumières chrétiennes s'adaptent aux lumières naturelles; en abattant et faisant mépriser les armes logiques que ce législateur de la pensée avait forgées, que nos Docteurs lui avaient empruntées, et dont ils avaient fait sentir à l'erreur et aux hérétiques a redoutable puissance, on savait bien où on allait: la machination est visible. Se déclarer alors pour Platon contre Aristote, c'était sans

doute se donner comme un élégant de la mode du jour; mais les esprits simples s'amusaient seuls à platoniser. Pour les autres, c'était attaquer la philosophie chrétienne elle-même en sous-œuvre. Montrer qu'elle s'était si fort trompée sur la philosophie naturelle, au point d'avoir pris pour orthodoxe un logicien qui n'avait qu'érigé une logique fausse, c'était ébranler son autorité sur tous les points et faire croire que les lumières rationelles dont elle s'était servie étaient vicieuses ; c'était relever le crédit des erreurs qu'elle avait abattues, des hérétiques qu'elle avait condamnés. Il y avait des abus scolastiques sans doute : quelle théorie scientifique n'a eu les siennes? Mais ce n'étaient pas des abus qu'on voulait réprimer; on ne s'en servait que comme d'un prétexte pour attaquer toute la scolastique ; et en fin de compte, on se souciait fort peu d'Aristote et de sa logique : on n'avait d'autre but en les attaquant que de ruiner dans les esprits l'autorité de la psychologie chrétienne. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver, au moins pour un temps encore trop long.

Ne nous en laissons donc pas imposer par ceux qui prétendent qu'Aristote a commis autant d'erreurs qu'on lui en attribue, et, entre autres, qu'il n'a pas soutenu l'unité du principe animateur. Nous avons vu suffisamment les textes pour savoir qu'en penser, et nous sommes sur ce point d'accord avec les grands hommes du moyen âge, dont l'autorité a bien aussi quelque valeur.

Du reste, il ne faut pas se le dissimuler : la lutte sur ce point a été ardente entre la doctrine d'une seule âme et la théorie des deux âmes, ou entre ce qu'on a nommé le mono-dynamisme et le duo-dynamisme; et il faut croire que l'erreur avait un intérêt bien grand à s'affirmer, puisqu'elle s'est renouvelée tant de fois et sous tant de formes différentes. Si nous parcourons l'histoire des hérésies, nous la voyons à chaque instant sur la brèche d'attaque, enfantant à chaque fois un monstre nouveau ou une forme nouvelle, comme un Protée qui tenterait mille déguisements successifs pour nous en imposer ou nous séduire.

Dès les premiers temps apostoliques, nous voyons l'Église aux prises avec les erreurs issues d'une fausse psychologie, et plus particulièrement d'une psychologie duo-dynamiste. Cerdon, Valentin, Marcion, Cérinthe, précédaient Carpocrate et les gnostiques, qui précédaient eux-mêmes les manichéens, dont sont issus plus tard les albigeois, les bégards et tant d'autres sectes, qui ont renouvelé les mêmes erreurs sous des formes si diverses. Or, chose bien remar-

quable et sur laquelle on ne saurait assez ouvrir les yeux, chez tous ces hommes, dans toutes ces sectes, la doctrine des deux âmes est formellement soutenue ou y est implicitement contenue; et chez tous nous trouvons, à quelques variantes près, les mêmes erreurs que nous avons constatées dans Alexandre d'Aphrodise, chez les alexandrins et chez Averrhoës. Le livre de Pluquet à la main, on ne peut parcourir toutes ces hérésies sans être frappé de cette vérité. Cérinthe admettait « une espèce de force motrice ou de forme plastique capable d'arranger et de former la matière (1) », force distincte de l'âme, de même qu' « il supposait en Jésus-Christ deux êtres différents : Jésus fils de Marie, et le Christ descendu du ciel. » De sorte qu'il était ainsi le prédécesseur de Nestorius, dont les disciples traduisirent, pour les Arabes, Alexandre d'Aphrodise, lequel devait susciter Averrhoës. Cerdon « supposait dans le monde deux principes nécessairement indépendants : un bon, qui avait produit les génies bienfaisants; l'autre mauvais, qui avait produit les génies malfaisants. » Et ainsi, le corps auquel l'âme est unie et qui l'afflige de mille manières, est l'ouvrage d'un mauvais principe, qui lui donne sa vitalité, puisque le corps réagit sur l'âme comme un être sur un autre être. Marcion formule plus nettement ses idées. « Il supposa que l'homme était l'ouvrage de deux principes opposés; que son âme était une émanation de l'être bienfaisant, et son corps l'ouvrage d'un principe malfaisant. Il y a deux principes éternels et nécessaires, un essentiellement bon, et l'autre essentiellement mauvais; le principe essentiellement bon, pour communiquer son bonheur, a fait sortir de son sein une multitude d'esprits ou d'intelligences éclairées et heureuses; le mauvais principe, pour troubler leur bonheur, a créé la matière, produit les éléments et façonné des organes dans lesquels il a enchaîné les âmes qui sortaient du sein de l'intelligence bienfaisante; il les a, par ce moyen, assujetties à mille maux; mais, comme il n'a pu détruire l'activité que les âmes ont reçue de l'intelligence bienfaisante, ni leur former des organes et des corps inaltérables, il a tâché de les fixer sous son empire en leur donnant des lois; il leur a proposé des récompenses, il les a menacées des plus grands maux, afin de les tenir attachées à la terre et de les empêcher de se réunir à l'intelligence bienfaisante. » De là ces conséquences pratiques, que toute aspiration de l'intelligence est la partie bonne de l'être

(1) Pluquet, *Dictionnaire des Hérésies*, édition de Perrodil, Paris, 1845. Nous lui empruntons les citations qui suivent.

qui tend à revenir au centre d'où elle est émanée; et, au contraire, que tout plaisir sensible, tout besoin, sont des entraînements du corps et de son principe mauvais. Carpocrate et ses adeptes, suivant les mêmes doctrines, en déduisaient plus longuement les pratiques d'un stoïcisme effroyablement corrompu. Pour eux l'âme, émanation de Dieu, se tenait impassible dans le corps et ne participait pas aux jouissances sensibles; « ils regardaient les plaisirs les plus honteux comme une espèce de contribution que l'âme devait aux anges créateurs (forces plastiques du corps), et qu'il fallait qu'elle acquittât pour recouvrer sa liberté originelle : par ce moyen, les actions les plus infâmes devenaient des actes de vertu. »

Les manichéens ne dirent guère autre chose que les carpocratiens. Pour eux aussi, « ce fut en usant de leur puissance (plastique) que les démons formèrent l'homme et la femme; » l'âme fut ensuite donnée comme un bon principe émané de l'intelligence divine, et forcément uni au corps, dont il est plutôt l'esclave que le recteur. « Tous convenaient que l'âme d'Adam et celles de tous les hommes étaient des portions de la lumière céleste, qui, en s'unissant au corps, oubliaient leur origine et erraient de corps en corps. » Et lorsque toutes les âmes et toutes les parties de la substance céleste auront été séparées de la matière, alors arrivera la consommation du siècle. » Aussi, pour eux, les inclinations du corps sont des pensées de l'esprit mauvais, dont l'âme souffre, mais dont elle ne peut être responsable; et cette âme est immortelle, comme étant une portion de l'éternelle lumière; mais le corps est destiné à la corruption sans pouvoir jamais revivre. L'opposition des Sadducéens à la résurrection des corps se retrouvait donc là comme une conséquence logique.

Les apollinaires, au quatrième siècle, formulèrent, les premiers, d'une manière philosophique, l'hérésie des deux âmes.

Toutes les sectes issues du manichéisme, jusqu'aux treizième et quatorzième siècles, suivirent les mêmes errements. Mais plus leur philosophie se perfectionnait, plus leurs formules devenaient nettes; et c'est ainsi que les bégards, condamnés dans la bulle de Clément V, au concile de Vienne, en 1311, en étaient arrivés à dire que « l'âme n'est pas la forme du corps, c'est-à-dire qu'elle peut s'en séparer, s'en abstraire, pendant que le corps, avec son propre principe, suit toutes ses impulsions. » Ils enseignaient donc que le principe animique ou intelligent peut rester pur dans ses élévations, pendant que

le corps se souille de toutes les infamies. Ils trouvaient par cela même que ces impulsions du corps sont des besoins naturels et légitimes, quelque monstrueux qu'ils soient; que le mariage mis comme un frein à la concupiscence, est une mauvaise chose; et ce qu'ils enseignaient, ils le pratiquaient dans leurs honteux conciliabules. C'était là, comme on l'a prêché bien d'autres fois encore, ce qu'ils nommaient l'affranchissement de l'esprit.

D'un autre côté, et dans des voies moins perverties sans être moins désastreuses, nous pouvons aussi ranger à côté des précédents tous ceux qui, en prêchant le salut par la foi sans les œuvres, ont fait ainsi du principe intellectuel une force distincte de l'âme, forme du corps. Ils attribuaient à l'intelligence divine toute l'action intellectuelle et morale de l'homme : car, pour eux, l'homme n'aurait que la force de s'unir à Dieu et d'en accepter l'action et les lumières. L'âme aurait bien une puissance sur le corps, mais une puissance sans intelligence, sans volonté responsable, sans autre élévation possible que ses aspirations à s'unir avec un principe divin. Cette erreur, sous une forme nouvelle et différente des précédentes, n'en diffère que bien peu par les résultats; et l'histoire nous montre que cette fausse mystique a été presque constamment liée avec les précédentes. Chez quelques hommes, seulement, elle s'est affinée pour rester purement mystique, et c'est une justice de reconnaître que l'histoire nous la montre surtout comme la forme moderne du gnosticisme; de sorte que, sans cesser d'être une erreur, elle est d'autant plus purifiée que nous la rencontrons dans des temps plus près du nôtre. Sous cette manière moins impure, et quelquefois même visant à l'extrême pureté, elle semble succéder aux erreurs des bégards, des fratricelles, des lollards, des béguines. On l'a condamnée dans Échard le Teuton, dans Raymond Lulle, Béranger de Montfaucon, les illuminés d'Espagne, les pélagiens de Naples et de Brescia au dix-septième siècle, etc.

Il ne m'appartiendrait pas de relever tous les détails de ces hérésies, ni d'en poursuivre l'histoire au delà de ce que ce sujet comporte. J'en ai dit assez, d'ailleurs, pour montrer dans quelle voie la psychologie duo-dynamiste a poussé les esprits, et comment la psychologie chrétienne a dû réagir contre un principe si dangereux, si pervers pour la morale et pour le dogme. On n'aurait pas compris, sans cela, l'insistance des Pères de l'Église, de nos grands Docteurs, des Conciles et des Papes, à affirmer incessamment que l'âme est le seul principe animateur, vivifiant et intellectuel de l'homme, qu'elle est tout à la fois le principe de la pensée et la forme du corps.

VI

L'erreur a ses fourberies naturelles, et il faut souvent du temps pour lui faire démasquer ses batteries. C'est ainsi que la théorie des deux âmes se montre plutôt latente qu'affichée dans les premiers hérétiques. Elle y est bien certainement, nous l'avons vu, mais ce n'est que plus tard qu'elle s'est formulée. Aussi les premiers Pères combattent d'abord les hérétiques au point de vue du dogme, et ce n'est que secondairement qu'ils sont amenés à s'expliquer eux-mêmes plus formellement, au fur et à mesure qu'ils déblaient le terrain. Mais, dès leurs premiers pas, ils marchent sans incertitude; et, comme on l'a remarqué, leur doctrine de l'âme est franchement, dès le début, ce qu'elle sera toujours depuis. « C'est la doctrine commune des Pères, » dit Suarez, » doctrine qu'ils posent plutôt comme connue, qu'ils ne la débattent ou la confirment spécialement. Car, lorsqu'ils exposent surtout la création de l'homme, et particulièrement ces paroles : « Dieu souffla sur lui un esprit de vie, et l'homme fut fait « dans une âme vivante ; » ils disent que c'est une âme vivante chargée de vivifier le corps humain, comme étant sa vraie forme, de sorte qu'il est vivifié quand elle entre, qu'il meurt quand elle le quitte, qu'il ressuscite quand elle revient (1). »

Comme nous l'avons déjà remarqué, les premiers Pères, tout entiers à la prédication et à la défense du dogme, repoussèrent d'abord les principales hérésies du point de vue purement théologique, et ce ne fut que plus tard qu'ils les pourchassèrent jusque dans les principes philosophiques secondaires. D'ailleurs, quelques-uns d'entre eux, les premiers qui s'emparèrent de la philosophie pour la christianiser, avaient étudié dans les écoles régnantes, et se trouvaient imbus, comme malgré eux et sans s'en douter, de principes qu'on a dû repousser, quand on en a vu les conséquences. C'est ainsi qu'on a trouvé dans Origène, dans Tatien, et peut-être dans quelques autres, des erreurs qui ont été repoussées, et entre autres une, penchant à admettre deux principes animiques dans l'homme, une âme corporelle et une âme intellectuelle. Il est bien évident que ces premières oscillations ne peuvent compter comme faisant partie de la pure philosophie chrétienne, et qu'elles dénotent seulement combien les philosophes chrétiens ont eu de peine à se déprendre d'un premier

(1) Suarez, *Tractatus de Anima*, lib. I, cap. XII.

enseignement, et quelles ténèbres épaisses la lumière chrétienne avait à percer avant de se montrer dans tout son éclat.

Ce ne fut guère qu'au quatrième siècle, comme on le sait, que le Christianisme commença à s'emparer sérieusement de la philosophie. Origène avait très-bien démontré, sans doute, après saint Denis l'Aréopagite, que le mal n'a pas d'existence par lui-même, et n'est qu'une altération du bien (1); c'est même là la première conquête philosophique de l'Église, et la gloire en fut assez grande, car du même coup le manichéisme était véritablement terrassé dans sa base philosophique. Mais ce fut surtout à partir de saint Athanase, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Jean Chrysostome, saint Grégoire de Nysse, et surtout encore saint Augustin, que le Christianisme poursuivit les erreurs jusque dans leurs principes philosophiques. Aussi tous ces grands Docteurs se rallièrent-ils à la doctrine d'une seule âme.

Pour saint Athanase, « l'homme parfait est une âme raisonnable subsistant dans une chair humaine, » et il ajoute que, « de même que l'homme est un, composé d'une chair et d'une âme raisonnable, de même le Christ est un, Dieu et homme (2). »

Saint Basile et saint Grégoire de Nysse, ce dernier surtout, eurent à combattre les apollinaires, qui précisément voulaient admettre deux âmes et avaient les premiers le mieux formulé cette hérésie; et tous deux, le dernier avec plus de précision encore, soutinrent l'unité de l'âme. Dans son *Traité de la formation de l'homme,* qu'il écrivit pour faire la suite de l'*Hexaméron* de son frère aîné, saint Grégoire de Nysse, après avoir admis trois activités principales de l'âme, ainsi que nous l'avons vu, ajoute : « Que personne, en raison de cela, n'aille supposer que dans l'homme il y a trois âmes circonscrites dans des limites déterminées, en sorte que la nature humaine serait un assemblage de plusieurs âmes. Mais l'âme vraie et parfaite est une par sa nature (3). »

Saint Jean Chrysostome repousse « quelques insensés qui ne suivent que leurs imaginations et leurs opinions erronées, qui n'ont pas de sentiments dignes de Dieu, et qui, ne pesant pas assez mû-

(1) Origène, *Contra Celsum.* Voir aussi le *Philolocia,* édité par saint Basile et saint Grégoire de Nazianze. — Saint Denis, *les Hiérarchies.*

(2) Cité par Suarez, *De anima*, lib. I, cap. XII.

(3) Cité par M. Bouillier dans son excellent livre : *Du principe vital et de l'âme pensante*, p. 101. — Voyez aussi *Sur les doctrines psychologiques de saint Grégoire de Nysse*, par M. l'abbé Bouëdron. Nantes, 1861.

rement les paroles de la Sainte Écriture, osent dire que l'âme de l'homme est l'essence de Dieu même. — Les uns abusent de ce mot *il inspira*, pour conclure que les âmes sont de l'essence de Dieu ; les autres prétendent que les âmes des hommes passent dans les corps des plus vils et des plus sales animaux. » Il n'admet pas avec saint Basile, qui en cela avait suivi Origène, que les âmes aient été formées avant les corps : mais, « dans la création de l'homme, le corps a été formé le premier ; l'âme, quoiqu'elle soit la plus noble, n'a été créée que la dernière. » Aussi, « l'âme des hommes est une puissance spirituelle et immortelle bien plus excellente que le corps. » Enfin, il montre que l'âme de l'homme est douée de raison, et que celle des animaux ne l'est pas : « Que veulent dire ces mots : *un souffle de vie ?* Dieu voulut et commanda que ce corps qu'il venait de former eût en soi un principe de vie, en sorte que l'homme fût un animal vivant, qui opérât par le moyen de l'âme qui met ses membres en mouvement. Vous voyez par là la différence qui se trouve entre la formation de cet animal raisonnable, et celle des autres animaux qui sont dépourvus de raison, et dont il dit seulement : Que les eaux produisent des reptiles et des animaux « vivants (1). »

On a cité des passages d'une doctrine absolument semblable, et tous en faveur de l'unité de l'âme, tirés de Lactance, de Tertullien, de saint Ambroise (2). Je pourrais remarquer que Tertullien a justement démontré les convenances de la résurrection des corps par leur participation aux actes de l'âme ; ce qui serait incompréhensible s'il y avait deux âmes, dont une seule aurait participé aux actes du corps. Mais je viens de suite à saint Augustin.

Le grand Évêque d'Hippone a spécialement combattu la doctrine des deux âmes admises par les manichéens. Cependant, comme on a prétendu qu'il n'avait eu alors en vue que les qualifications d'âme bonne et âme mauvaise, laissons ce traité de côté. Ouvrons un autre ouvrage, celui sur *la Grandeur de l'âme.* Ici, il n'y a plus de doute et d'équivoque possibles ; ici, notre grand docteur accorde à l'âme des puissances nutritives et vivifiantes, tout aussi bien que la puissance intellectuelle. Il ne nous dit pas : il y a une âme pour ceci, une autre âme pour cela ; mais c'est du même principe, de la même âme, de sa grandeur, c'est-à-dire de l'étendue de ses puissances, qu'il continue

(1) *Homélies sur la Genèse*, XIII, traduction française de 1703. — Paris, chez Balard.
(2) Voyez le livre de M. Bouillier, *loco citato*.

de parler. « Cette âme donc, » dit-il, « et chacun peut le remarquer facilement, commence par animer de sa présence ce corps terrestre et mortel; elle y met l'unité et la maintient, elle l'empêche de se désunir et de tomber en ruines. C'est elle qui, en rendant à chacun ce qui lui est dû, fait distribuer également la nourriture aux membres; c'est elle qui conserve l'harmonie et la mesure, non-seulement dans la beauté, mais encore dans la croissance et la communication de la vie. On peut remarquer néanmoins que l'homme n'est pas en cela distingué des végétaux: nous voyons, en effet, et nous disons que ceux-ci vivent, qu'ils sont conservés chacun dans son espèce, qu'ils se nourrissent, croissent et se reproduisent (1). »

D'un autre côté, saint Augustin ira aussi loin qu'il est possible d'aller, en admettant qu'une lumière divine et innée éclaire la raison; à ce point qu'on lui attribue d'être le maître de l'ontologisme. Mais il ne suit pas de là qu'il admettra avec les alexandristes que notre intelligence est une simple participation à l'intelligence *divine*, ni qu'elle soit un principe particulier distinct de l'âme. Le passage suivant, l'un de ceux où il expose le plus clairement, m'a-t-il semblé, ce qu'on nomme sa doctrine ontologique, ne laisse à cet égard aucun doute : « Tu ne songeras donc pas à le nier, » dit-il : « il existe une vérité inaltérable, dans laquelle sont contenues toutes ces choses inaltérablement vraies; et tu ne peux dire d'elle qu'elle est à toi ou à moi, ni à aucun homme en particulier; mais, par des modes merveilleux, comme une lumière à la fois secrète et publique, elle se présente et s'offre en commun à tous ceux qui voient les vérités inaltérables. Or, une chose quelconque qui se présente en commun à tous ceux qui usent de leur raison et de leur intelligence, peux-tu dire qu'elle appartient en propre à la nature de quelqu'un d'entre eux? Tu te souviens, je pense, de ce que nous avons dit en traitant des êtres corporels : les objets que nous percevons en commun par les sens de la vue et de l'ouïe, comme les sons et les couleurs que nous entendons et que nous voyons ensemble, toi et moi, n'appartiennent pas à la nature de nos yeux et de nos oreilles; mais elles nous sont communes par rapport à la perception de nos sens. De même donc aussi, ces objets que nous voyons en commun, toi et moi, chacun avec notre esprit, ne peuvent, tu l'avoueras, appartenir à la nature de l'esprit de l'un de nous deux : car l'objet vu simultanément par les yeux de deux personnes, tu ne peux dire qu'il soit les yeux de

(1) *De la Grandeur de l'âme*, chap. XXIII, édition de Bar-le-Duc.

l'un ou de l'autre; mais c'est une chose tierce, vers laquelle convergent les regards de tous les deux (1). »

Plus on étudiera ce passage et ceux qui s'y rapportent dans les traités augustiniens, plus on se convaincra que la doctrine de saint Augustin sur l'intelligence n'est pas si éloignée de celle de saint Thomas qu'on le dit ordinairement, et que tous deux n'ont fait que développer à des hauteurs considérables ce qu'Aristote et Platon avaient entrevu. Mais ce point n'est pas de mon sujet, et je dirais volontiers, n'est pas de ma science.

Après saint Augustin, la doctrine des philosophes chrétiens sur l'unité ne fait que s'accentuer et se formuler de plus en plus nettement.

Boëce affirme l'unité de l'âme, en établissant la distinction de ses trois principales facultés, ainsi que nous l'avons vu déjà.

Jean Philopon ose inférer des trois facultés de l'âme que ce sont trois âmes, comme il avait osé déduire le trithéisme des trois personnes divines; et il est condamné.

Dans le même temps, saint Jean Damascène disait clairement cette unité de l'âme : « L'âme est vivante, substance simple qui excède le corps, s'éloignant par sa propre nature du sens des yeux corporels, immortelle, douée de raison et d'intelligence, qui n'a pas de figure, se sert du corps organique et lui donne la vie, l'accroissement et la faculté de se reproduire, et possédant l'intelligence en propre (*non aliam sejunctam a se mentem habens*) : car l'esprit n'est que sa partie la plus pure; ce que l'œil est dans le corps, l'esprit l'est dans l'âme (2). »

Presque dans le même temps également ou peu auparavant, Gennadius affirmait dans l'Église d'Occident ce que saint Jean Damascène

(1) Saint Augustin, *Du libre arbitre*, liv. II, chap. XII. On peut à ce passage joindre le suivant, tiré des *Rétractations* : « In quo libro (*de anim. quantit.*) illud quod dixi, « omnes artes animam suam attulisse mihi videri; nec aliud quidquam esse id quod dicitur discere, quam reminisci ac recordari, » non sic accipiendum est, quasi ex hoc approbetur, animam vel hic in alio corpore, vel alibi sive in corpore, sive extra corpus, aliquando vixisse; et ea quæ interrogata respondet, cum hic non didicerit, in alia vita ante didicisse. Fieri enim potest, sicut jam in hoc opere supra diximus, ut hoc ideo possit, quia natura intelligibilis est, et connectitur non solum intelligibilibus, verum etiam immutabilibus rebus, eo ordine facta, ut, cum se ad res movet quibus connecta est, vel ad seipsam, in quantum eas videt, in tantum de his vera respondeat. Nec sane omnes artes eo modo secum attulit, ac secum habet; nam de artibus quæ ad sensus corporis pertinent, sicut multa medicinæ, astrologiæ omnia, nisi quod hic didicerit, non potest dicere. Ea verò quæ sola intelligentia capit, propter id quod dixi, cum vel a seipsa, vel ab alio, fuerit bene interrogata, et recordata respondet. » *Retract.*, lib. I, cap. VIII, 2.

(2) *De orthodoxa fide*, cap. XII.

affirmait dans l'Église d'Orient : « Nous n'admettons pas, » dit-il, « qu'il y ait deux âmes dans l'homme : une âme animale cachée dans le sang, principe de la vie du corps ; et une âme spirituelle, siége de la raison. Nous reconnaissons une seule âme, qui à la fois vivifie le corps en l'unissant à lui, et se dirige elle-même par sa raison (1). »

Ainsi, c'est au moment où l'on voulait diviser l'âme au nom du trithéisme, que l'on affirmait le plus nettement l'unité du principe : de même que cette unité avait été affirmée par saint Augustin contre le manichéisme, de même aussi saint Grégoire de Nysse, avec saint Basile, l'avait affirmée contre les apollinaires.

Les siècles marchent. Nous voici bientôt au temps où le manichéisme va reprendre vie avec les albigeois et toutes les sectes qui s'y rapportent, avec l'averrhoïsme qui nous pénètre, et l'alexandrisme qui renaît. C'est alors le moment où la philosophie chrétienne accentue, dans sa précision la plus grande, la doctrine qu'elle a toujours soutenue. Au moyen âge, aucun philosophe ne tergiverse, toutes les obscurités sont dissipées, la lumière chrétienne brille de tout son éclat. C'est non-seulement Albert le Grand et saint Thomas, mais aussi saint Bonaventure et Hugues de Saint-Victor, même Abailard, et Guillaume d'Auvergne, et Henry de Gand, et Gilbert de Lessine, et tous les autres (2). Pour saint Thomas, qui les résume tous et qui montre combien la doctrine catholique s'accorde avec la doctrine naturelle d'Aristote, « l'âme est le principe premier de la vie, — une substance, — l'âme intelligente, la forme substantielle du corps, — l'âme, le principe par lequel nous nous nourrissons, nous sentons, nous nous mouvons, et nous comprenons (*intelligimus*) (3). »

Et pour ajouter à toutes ces affirmations, pour leur donner un complément définitif, le Concile de Vienne, en 1311, censurant les bégards, déclare : *Doctrinam, seu propositionem temere asserentem, aut vertentem in dubium quod substantia animæ rationalis, seu intellectivæ, vere ac per se humani corporis non sit forma, ut erroneam et veritati catholicæ inimicam, prædicto approbante Concilio, reprobamus* (4).

(1) *De Eccles. dogmat.*, cap. XV.

(2) Seul, semble-t-il, Vincent de Beauvais admet des fluides ignés ou éthérés, intermédiaires entre l'âme et le corps. (Voyez : *Etudes sur Vincent de Beauvais*, par M. l'abbé Bourgeat, p. 184. — Paris, 1856.) Mais encore cela mériterait des explications.

(3) *Summ. theolog.*; prim. part, quæst. 75, 76.

(4) *Sub Clemente V, in Clementine unica*, cité par Suarez, *De anima*, lib. I, cap. XII.

Cependant, Duns Scott avait admis, outre l'âme, une sorte de *corporéité* ou forme corporelle, tout en adhérant au Concile de Vienne. L'a-t-on mal compris? je le crois. Mais cette malheureuse idée suscita d'autres partisans de deux ou trois âmes : François de Mayronis, Ockam, en admirent deux; Paul de Venise également; Zabarella en admit trois; Cardan et d'autres entrèrent dans ces mêmes voies, comme Paracelse. En vain Pomponat, Jules Scaliger et Saumaise combattirent ces nouvelles erreurs, ou plutôt ces erreurs renouvelées: alors, comme quelquefois aujourd'hui, on soutenait que le Concile de Vienne n'avait voulu condamner que les deux âmes de l'hérésie manichéenne.

Le Concile de Latran, en 1515, sous Léon X, devant ces nouveaux débordements, affirma de nouveau la doctrine de l'unité de l'âme. Et, de nos jours, le Pape Pie IX l'a encore rétabli dans un bref adressé à l'Archevêque de Cologne, en 1857, et dans un autre bref à l'Évêque de Breslau, en 1860. « *Noscimus*, dit-il dans le premier, *in iisdem libris lædi catholicam sententiam ac doctrinam de homine, qui corpore et anima ita absolvitur, ut anima, eaque rationalis, sit vera ac per se atque immediata corporis forma.* » Et dans le second, condamnant un nouvel aspect du duo-dynamisme : « *Quod quidem non possumus non vehementer improbare, considerantes hanc sententiam quæ unum in homine ponit principium, animam scilicet rationalem, a qua corpus quoque et motum et vitam omnem et sensum accipiat, in Dei Ecclesia esse communissimam atque doctoribus plerisque, et probatissimis quidem maxime, cum Ecclesiæ dogmate ita videri conjunctam, ut hujus sit legitima solaque vera interpretatio, nec proinde sine errore in fide posset negari.* »

VII

Nous ne saurions rien ajouter à tout ce qui précède : les faits parlent assez d'eux-mêmes. Bien des citations pourraient être encore données; mais les principales, que nous avons insérées, suffisent amplement à montrer combien, sur le terrain des questions psychologiques, la philosophie chrétienne a fait progresser l'ancienne science en la rectifiant. Après Aristote, qui peut être considéré comme le *summum* de la philosophie ancienne, la science ne fait que s'amoindrir et se perdre: plus on s'éloigne de lui, plus les vérités qu'il avait entrevues de son regard élevé vont en s'altérant et en s'amoindrissant jus-

qu'au jour de l'Évangile. Alors, les hérésies semblent continuer ce mouvement d'altérations et de divagations. Mais les philosophes chrétiens paraissent, et avec eux la science renaît plus pure, plus vraie, plus lucide, plus grande : ce qu'Aristote n'avait pu qu'entrevoir s'éclaire et s'étend; et une psychologie plus belle qu'on ne l'eut jamais, plus sûre qu'Aristote l'aurait désirée, vient ouvrir à l'esprit humain des horizons nouveaux et purs. L'homme est bien un composé d'un corps et d'une âme qui le vivifie : d'une âme, substance spirituelle et immortelle, qui doit un jour reprendre le corps pour le revivifier, le ressusciter; d'une âme qui, unie étroitement au corps, lui donne la vie nutritive et reproductive, les sens, les sentiments, les mouvements et l'intelligence. Dieu a mis partout l'intelligence, et il éclaire comme il soutient la vie de toutes choses : mais les choses, bien que créées de lui, ne sont pas lui; bien que vivant en lui et par lui, sont en dehors de lui. Tout est intelligence et ordre; mais l'homme seul a une puissance intellectuelle, qui, en s'isolant du corps, *comprend* les choses intelligibles; et cette puissance intellectuelle éclairée de Dieu n'en a pas moins sa lumière propre, et appartient à l'âme humaine comme une faculté d'un principe de vie unique.

Il semble, quand on résume ces grands travaux, que tout se réduit à peu de choses; et en effet, tout tient dans quelques formules. Mais quelle lumière dans ces foyers ! Ingrats que nous sommes, nous méconnaissons ce que le Christianisme a fait pour nous; vivant dans la lumière, que nous ne savons pas priser, nous oublions les ténèbres d'où nous sommes sortis ! Il est bon, pour savourer ce que nous avons dans les mains, de nous reporter de temps en temps à l'histoire, et d'y voir tout ce que les grands Docteurs nous ont donné, comment l'Eglise nous a sortis des ombres terribles et perfides du paganisme : non-seulement alors nous priserons les dons de l'esprit chrétien à leur vraie valeur, mais nous pourrons aussi devenir plus empressés aux lumières qui, nous ayant déjà tant donné, peuvent nous tant donner encore.

Voulons-nous au contraire nous séparer de cet esprit lumineux et rectificateur qui a tiré la psychologie du mauvais pas où l'avaient entraînée les divagations de la philosophie païenne ? où irons-nous? L'histoire, que nous venons de parcourir, peut nous en donner l'idée, et, si nous la poursuivions, nous la confirmerait. Je me suis arrêté dans cette étude au temps où ont commencé les divagations modernes; j'ai suivi la restauration de la psychologie entreprise et si

bien poussée par les philosophes chrétiens, jusqu'au moment où la science est, on le peut dire, constituée dans ses grandes lignes, dans ses dogmes principaux. Qu'aurais-je à dire, hélas! si je la poursuivais jusqu'à notre temps, si je parcourais les quatre derniers siècles, presque partout en philosophie imprégnés d'un souffle païen? J'aurais à montrer Bacon reprenant sa théorie des deux âmes; Descartes enlevant à l'âme les facultés qui vivifient et meuvent le corps, pour n'attribuer ses actes qu'à une mécanique organisée; Hobbes et Locke supprimant à l'âme les facultés intellectuelles, pour faire de l'intelligence une suite de la sensation; et puis, les incertitudes de Leibnitz et de Malebranche, les rêveries de Spinosa et des philosophes allemands, la distinction des diverses facultés de l'âme livrée à la fantaisie, et que la science devient impuissante à fixer (1). De là tant de misères et de désastres dans la direction des études physiologiques pour la médecine, dans la direction des études psychologiques pour la philosophie. Malgré tous les travaux qui ont été donnés sur tous les points de la psychologie, depuis deux cents ans surtout, malgré des recherches de détail et de nombreuses observations fines et précieuses qui ont été faites, la science ne progresse pas, parce que ses grandes lignes ont été brisées, ses dogmes fondamentaux ont été méconnus. Et nous nous trouvons ainsi avec des éléments de science nombreux et précieux, que nous ne savons, que nous ne pouvons utiliser. Les passions d'écoles s'y opposent! Quand donc cesserons-nous d'être baconiens, cartésiens, barthéziens, pour redevenir simplement chrétiens? A la rigueur, je comprends cette voie des passions d'école pour ceux qui se targuent de faire fi de la raison rigoureuse, de ne reconnaître que des faits bruts d'observation sensible et de négliger toute conséquence pratique des théories, comme le veulent les hommes de l'école dite positiviste. Mais que parmi nous, des hommes se disant et se croyant catholiques, négligent de suivre les enseignements des philosophes chrétiens, passent à pieds joints par-dessus tous les travaux des Pères, méconnaissent les guides de la philosophie chrétienne, pour soutenir le duo-dynanisme dans l'homme, cette théorie des deux âmes, si dangereuse dans tous les temps et qui a été la mère de tant d'hérésies, c'est un manque de rectitude qu'on ne saurait comprendre. Qu'ils repassent, les textes à

(1) J'ai donné l'histoire de la division des facultés de l'âme au point de vue médical, dans le *Traité d'Anthropologie*, liv. III[e]. On peut aussi consulter, pour connaître toutes les divagations allemandes : *De l'âme humaine*, par C. Waddington ; Paris, 1862.

la main, je les en prie, ce que nous enseigne l'histoire : qu'ils reconnaissent qu'Aristote, qu'on leur avait défiguré, est contre eux, et avait été justement relevé par nos pères, en raison de la haute et grande droiture de ses vues générales ; qu'ils jugent comment, en s'en écartant, la philosophie gréco-romaine avait déraillé ; qu'ils admirent comment la philosophie chrétienne n'a racheté la science si compromise, qu'en l'obligeant à donner de meilleurs fruits, à respecter le dogme pour se guider, à fuir les conséquences hérétiques pour se rectifier. Si ce travail peut concourir à atteindre ce but, à relever la doctrine psychologique de l'enseignement chrétien, ensemble nous remercierons Dieu.

D[r] F. FRÉDAULT.

M. HENRI MARTIN

ET SON HISTOIRE DE FRANCE

> **Si l'on fait disparaître le principe catholique, il ne reste plus rien de divin sur la terre.**
> (JOSEPH DE MAISTRE).

L'*Histoire* que nous dénonçons a remporté le prix Gobert; il se rencontre des instituteurs chrétiens qui commettent l'insigne faute de la placer entre les mains de leurs élèves !

La vaste compilation de M. Martin est l'*Histoire* la plus perfide qui ait été publiée au dix-neuvième siècle. Ainsi que l'a fait remarquer M. de l'Épinois: aux anciens adversaires du catholicisme, M. Martin prend leurs théories vingt fois déjà réfutées; aux rationalistes de notre époque, il emprunte, pour les adapter aux faits de l'histoire, les idées de ce progrès indéfini qui doit donner la formule de l'avenir.

C'est un arsenal de calomnies contre la Papauté et la religion de Jésus-Christ; c'est un immense résumé d'erreurs anciennes et d'erreurs nouvelles ; c'est une vaste exposition de doctrines historiques et sociales plus absurdes les unes que les autres, d'utopies qui exciteraient le sourire si elles ne provoquaient la pitié: l'*Histoire de France* de M. Martin est donc un poison moral.

Tout poison doit être signalé.

C'est pourquoi, après avoir lu l'*Histoire* de M. Henri Martin, nous venons dire au public : *Voilà un mauvais livre.*

Nous allons essayer de signaler rapidement les principales des erreurs dont cette *Histoire* fourmille. Néanmoins, pour agir avec loyauté, avertissons nos lecteurs que quelques érudits nous ont facilité cette tâche, en réfutant partiellement ce grand ouvrage; notre devoir exige que leurs noms paraissent dans ce travail.

C'est d'abord M. d'Arbois de Jubainville (*Observations* sur les six premiers volumes de l'histoire de M. Henri Martin); c'est M. Du Fresne de Beaucourt (*Le Règne de Charles VII* d'après M. Henri Martin); ce sont MM. Rabani, Tamizey de Larroque, Thomassy, Henri de l'Epinois, Griveau de Vannes, dont les articles ont enrichi *les Annales de Philosophie Chrétienne*, publication féconde en savants travaux.

Nous n'avons fait que résumer leurs rectifications, après avoir accompli la lourde tâche de lire une mauvaise *Histoire* en seize volumes in-8°

Démontrons deux choses :

1° Que l'esprit philosophique du livre de M. Henri Martin est détestable ;

2° Que son érudition est très-contestable.

De l'esprit philosophique de l'histoire de M. Henri Martin.

Autrefois, la plupart des historiens se contentaient de raconter les faits, laissant aux lecteurs le soin d'en tirer des déductions morales.

On agit différemment aujourd'hui : on a inventé la philosophie de l'histoire. Quand cette philosophie repose sur de solides bases, ce système a des avantages, l'histoire n'est plus alors une maigre nomenclature chronologique. Trop souvent, pour ne pas dire toujours, les historiens modernes en profitent pour faire un cours de déisme, de fatalisme, de rationalisme, quand toutefois ce n'est pas un cours d'athéisme. M. Henri Martin a adopté cette dernière méthode. Un jour M. Cousin, après avoir battu la campagne avec Kant, s'est senti transporté d'un enthousiasme sénile pour des femmes célèbres du dix-septième siècle; on sait ce qui est advenu: il a fait leurs biographies sur un ton lyrique qui a pu charmer quelques lectrices inoccupées, mais qui a fait sourire les hommes sérieux. M. Henri Martin, lui aussi a ses faiblesses, non pas pour les héroïnes de la Fronde, il est trop démocrate pour admirer des duchesses ; C'est la religion des Druides qui excite sa sensibilité. Il en tire un symbolisme qui explique les événements postérieurs ; comme il n'a pas étudié l'histoire de l'Église, toutes les fois qu'un fait inspiré par le Christianisme se trouvera sur son chemin, il le commentera avec une légèreté que l'on ne pardonnerait pas à un collégien. Mais entrons en matière, les citations sont péremptoires. Pour toute la catholicité, le Pape est le chef visible de l'Église et le Vicaire de Jésus-Christ. Pour M. Henri Martin, « le Pape aux sixième et septième siècles est l'évêque patriarche de Rome » (Tom. II, p. 172). Si l'historien démocrate avait voulu se donner la peine de consulter saint Clément de Rome, saint Ignace, saint Irénée, Tertullien, Clément d'Alexandrie, Origène, saint Cyprien, Eusèbe de Césarée, Lucifer de Cagliari, saint Basile, saint Optat, saint Epiphane, saint Ambroise, et bien d'autres écrivains ecclésiastiques, il aurait vu que son assertion est radicalement fausse.

M. Martin dit « *que le Concile de Chalcédoine, en 451, rétablit l'égalité entre les évêques de Rome et de Constantinople.* (T. II, p. 128.)

Plus loin « *c'est au neuvième siècle que Nicolas V, par une tentative hardie, renverse la discipline ecclésiastique tout entière au profit d'un despotisme tout nouveau, en faisant casser les canons du Concile de Metz et déposer les*

archevêques de Trèves et de Cologne par des évêques italiens réunis au palais de Latran. (Tom. II, p. 455.)

Nous ne voulons pas démontrer la fausseté de ces allégations : l'écrivain n'a qu'à ouvrir la première *Histoire ecclésiastique* venue pour s'édifier. S'il n'a pas dit vrai, qu'il s'amende et corrige ses erreurs ; d'autres et de plus célèbres que lui l'ont fait sans scrupule.

M. Henri Martin aime non-seulement à fourrager sur les terres de l'Église, mais encore il discourt théologie : ainsi il enseignera que *le commandement de l'Église qui prescrit la confession et la communion paschale ne date que du Concile de* 1215 (tom. IV, page 60), uniquement parce que ce Concile dit qu'il « faudrait que chaque fidèle se confessât au moins une fois l'an, à Pâques. »

Si, avant de discourir théologie, le rédacteur du *Siècle* avait consulté un curé catholique, ce dernier n'aurait pas manqué de lui dire que la confession est d'institution divine ; que son institution se trouve dans l'Évangile de saint Jean (chap. xx, vers. 21) ; que le Concile de Trente a toujours entendu que la confession était d'institution divine, ainsi qu'il l'affirme dans sa session XIV, chap. v; on aurait pu lui citer l'autorité de saint Barnabé, de saint Denys l'Aréopagite, de Saint Clément, de saint Irénée et de bien d'autres. Il en serait de même pour l'*invention* de la communion paschale au treizième siècle. Passons.

L'enfer exaspère notre écrivain, l'éternité des peines dérange son système de progrès indéfini : aussi prend-il sa grosse voix pour dire que *l'enfer de saint Thomas, ou plutôt de l'École, est monstrueux, son paradis est inconséquent : il n'y subsiste que la charité, et quelle charité que celle qui se réjouit du tourment des damnés !* (Tom. IV, p. 276.)

Après avoir rayé de son programme l'enfer et le paradis, va-t-il laisser le purgatoire ? Nous n'en savons rien. Pour ce pauvre philosophe, le purgatoire *dérivé des traditions purement celtiques, est un effort de la pensée catholique vers des conceptions plus larges.* Comprenne qui pourra !

C'est aussi de l'influence celtique qu'est venu, au douzième siècle, ce mouvement qui tend à tout absorber dans l'adoration (sic) *de la Vierge.* (Tom. IV. p. 340.)

Voulez-vous savoir ce que c'est que le dogme de l'Immaculée Conception ? Chers lecteurs, le voici :

Ne pouvant voir Dieu dans Marie, beaucoup y voient du moins une créature au-dessus de toutes les créatures, une médiatrice créée à côté du médiateur incréé. C'est là ce qu'on a appelé la doctrine de l'Immaculée Conception. (T. III, p. 403.) Vous croyez peut-être que M. Henri Martin, tout en formulant cette stupide définition, a compris que l'Immaculée Con-

ception était ce privilége qu'avait eu Marie de naître sans la tache originelle ? Pas du tout ; l'intelligence raffinée de notre druidomane ne va pas jusque là : car il indique à l'Église un texte formel d'une épître de sain Paul aux Romains, qui prouve que *Jésus-Christ seul est né d'une femme sans participer au péché d'Adam*. En vérité, l'on croit rêver quand on lit de telles platitudes.

Du reste, la croyance à l'Immaculée Conception le préoccupe beaucoup : il interroge ses théologiens, MM. Laboulaye et Hauréau ; et, grâce aux lumières de ces Pères de l'Église, nous apprenons que *la première apparition certaine de l'opinion de la Vierge immaculée est au neuvième siècle, dans Paschale Radbert*.

Rien de plus erroné : sans parler de l'explication d'Origène au troisième siècle (*Homélie VI sur saint Luc*), nous pourrions citer l'opinion de saint Épiphane, mort en 403 (*des Louanges de Marie*); celle de saint Jérôme (*sur le Psaume* LXXVII); celle de saint Augustin (livre *de la Nature et de la Grâce*, chap. XXXVI) ; celle de saint Cyrille d'Alexandrie (*sur l'Evangile de saint Jean*).

Voilà certes des opinions antérieures à Paschale Radbert, qui vivait dans le neuvième siècle.

A propos de l'Eucharistie, M. H. Martin avance des absurdités, profère des blasphèmes et incrimine des Pères de l'Église et des Conciles d'une façon si révoltante, que nous ne nous sentons pas le courage d'analyser ces réflexions monstrueuses; nous avons hâte d'arriver à des apologies bien naturelles chez un rationaliste aussi prononcé que le lauréat de l'Institut.

Dans notre siècle, qui professe un suprême dédain pour la scholastique, le nom de Jean Scot Erigène est peu connu du vulgaire. Les théologiens autorisés et quelques beaux esprits de l'Université seuls se sont occupés de cet étrange personnage, les uns pour lui donner la qualification qu'il mérite, les autres pour en faire un précurseur de la philosophie moderne, j'allais presque dire un héros.

Cette apothéose sourit à M. Henri Martin. Pour lui, Jean Scot est un homme de génie (II. 469) *qui débute comme un druide* (II, 470); *son nom*, ajoute l'historien, *doit rester grand dans les fastes de la pensée humaine, pour avoir proclamé si haut les droits de la raison* (II, 471).

Avant de jeter à bas de son piédestal cette gloire usurpée, nous sommes bien aise de faire connaître au public les complices de M. Henri Martin : car, s'il a erré, il a erré en bonne compagnie universitaire et rationaliste. En 1837, M. Barthélemy Saint-Hilaire, dans son *Traité de la Logique d'Aristote*, couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, et en 1844, dans la traduction de cette *Logique*, commençait la série des panégyriques en l'honneur d'Erigène.

En 1840, M. Rousselot, dans ses *Études sur la philosophie du moyen âge*, imitait cet exemple; et tour à tour, en 1842, M. Bouchitté, dans son livre *le Rationalisme chrétien à la fin du onzième siècle*; en 1843, M. Saint-René Taillandier, dans un ouvrage intitulé *Scot Érigène et la philosophie scholastique;* M. de Rémusat en 1845, dans son *Abailard*; M. Hauréau en 1850, dans son ouvrage *de la Philosophie scholastique;* en 1852, M. Renan, dans son *Essai historique sur Averrhoës et l'averrhoïsme*, ont renchéri sur M. Barthélemy Saint-Hilaire.

Comme on le voit, il y a eu réhabilitation ou tentative de réhabilitation; mais quelle valeur philosophique peuvent avoir ces efforts? — Ils sont impuissants. Jean Scot Érigène est un savant philologue, qui a beaucoup lu et qui a mal digéré ses lectures: après avoir étudié Aristote, il eut la sotte idée de recomposer, avec les doctrines d'Aristote, toute la révélation du Christ; Charles le Chauve, pauvre théologien, encouragea cet esprit faux, qui dirigeait l'école de son palais; alors Scot traduisit les *Œuvres de saint Denys l'Aréopagite*. L'Église catholique ne pouvait rester impassible devant les hardiesses du novateur: tour à tour le diacre Florus, saint Prudence de Troyes, saint Remy, archevêque de Lyon, démasquèrent le danger de ce rationalisme; le Concile de Valence anathématisa les inventions d'Érigène, et le Pape Nicolas Ier écrivit à Charles pour le prier d'enlever la direction de l'école de son palais à un pareil homme, et le faire comparaître devant lui, souverain juge en dernier ressort des questions religieuses.

Ce *génie* devint ce que deviennent tous les hérésiarques: il passa en Angleterre, où, dit-on, il mourut percé de coups de plumes de fer par les jeunes gens qu'il enseignait, parce qu'il voulait leur enseigner que Jésus-Christ n'est pas présent dans l'Eucharistie.

Voilà le *génie* célébré par M. Henri Martin! Je suis étonné qu'il n'en fasse pas un martyr de la libre pensée.

Ce nom était réservé à Abailard. En célébrant ce penseur, la druidomanie reparaît dans le cerveau de M. Martin: *En soutenant le libre arbitre de la raison,* dit l'historien moderne, (*Abailard*) *est, sur ce point, de la vieille doctrine bretonne et gauloise, tout au moins de l'école de Lérins.* (III, 332.)

Ce n'est pas tout: Abailard est un grand homme, car c'est le précurseur du rationalisme contemporain. Recueillons-nous et écoutons: *Il a fondé le Christianisme moral et rationel, la philosophie chrétienne, qui renverse toutes les superstitions, subalternise toutes les pratiques, relève la liberté humaine comme étant toujours capable de gagner Dieu par la raison et l'amour, sape l'ascétisme par la réhabilitation de la nature, et tend à transformer Jésus-Christ en rédempteur et en initiateur* (III, 323).

Voilà l'appréciation philosophique. Examinons le côté moral.

Jeunes et vieux, ignorants et savants, pauvres et riches, connaissent cette histoire célèbre des amours d'Abailard et d'Héloïse ; mais tant qu'il y aura un cœur honnête sur la terre, l'ignoble séduction d'Abailard sera flétrie comme un crime. Telle n'est pas l'opinion de M. Martin :

Il ne faut pas se méprendre, dit-il, *ni ravaler Abailard jusqu'à croire qu'il n'ait cherché dans l'amour qu'un passe-temps : il a été tout entier à sa passion ; mais, à la manière des artistes des époques raffinées, il a donné un mouvement à son cœur et à son imagination, et il ne s'est pas donné.* (Tom. III, p. 316.)

En vérité, c'est à ne pas y croire : la séduction devient un acte de vertu.

Abailard n'est pas seulement un homme vertueux, un génie ; c'est encore un martyr. Écoutons :

A Soissons on condamna Abailard sans l'entendre ; on frappa en lui, non l'erreur, mais la raison, mais le principe du libre examen. (Id., 319.)

Ce n'est pas tout d'avoir accusé l'Église de fanatisme ; il faut encore l'accuser d'ignorance :

Ceux qui le condamnèrent, est-il dit dans une remarque à la même page, *étaient fort peu capables, à ce qu'il paraîtrait, de savoir en quoi il errait. Comme un des prélats l'accusait d'avoir dit que le Père seul était tout-puissant : « Ce serait là une erreur inconcevable, s'écria le légat : la foi universelle professe qu'il y a trois Tout-Puissants. »*

Nous reviendrons sur cette mauvaise traduction de la première lettre d'Abailard. Puisque M. Henri Martin nous a composé un Abailard de fantaisie, il est temps de donner au public le vrai portrait d'Abailard.

Pierre Abailard, que saint Bernard accuse d'avoir *ouvert les anciennes citernes et les lacs déjà connus des hérétiques* (lett. 331), fut un grand esprit, qui aurait pu rendre d'immenses services à l'Église catholique, s'il avait su pratiquer l'humilité et la chasteté ; l'orgueil et la concupiscence le perdirent. Si l'on trouve mon jugement trop sévère, que l'on écoute M. Amédée Jacques, philosophe peu suspect de partialité : « La vraie fin, le mobile de toute la vie d'Abailard, dit M. Jacques dans la *Revue nouvelle* (juin 1845), c'est une passion qui a étouffé en lui toutes les autres, qui l'a comme asservi tout entier à son joug, et par là l'a avili en ne laisant plus dans sa conduite de place à rien de noble. Cette passion est la soif effrénée de la réputation, ou, si l'on veut, de la gloire; une ambition insatiable de renommée, de supériorité réelle ou factice ; un besoin d'obtenir l'approbation et la louange à tout prix et par toute espèce de moyens : c'est, en un mot, le désir de paraître.»

Nous avons bien le droit d'appeler impudique un homme qui fait tomber dans ses piéges une jeune fille pure et innocente, après avoir mis tout en œuvre pour la séduire.

Un jour il compose son livre *de la Trinité*, brûlé en 1121. En 1140, le Concile de Sens s'assemble pour juger les questions qu'il avait soulevées. Guillaume de Saint-Thierry tire des propositions hétérodoxes de son *Introduction à la Théologie* et de sa *Théologie chrétienne*, et les dénonce à saint Bernard. Le Génie de Clairvaux avertit secrètement Abailard, qui promet de se rétracter. Bientôt après il propose de soumettre ses doctrines à un Concile et somme saint Bernard d'y paraître. Bernard arrive; il extrait les propositions erronées des ouvrages d'Abailard : *Sont-elles vôtres?* dit-il à son adversaire : *si elles sont à vous, ou justifiez-les, ou désavouez-les, ou soumettez-vous.* » Que fait Abailard? il chancelle, il hésite, il en appelle à un autre pouvoir, à Rome.

Que M. Martin cesse de répéter que le martyr de la libre pensée fut condamné sans avoir été entendu, car M. Guizot lui répondra :

« Du reste, la modération de saint Bernard n'était point mensongère : aucune violence ne fut exercée contre Abailard, aucune atteinte portée à sa liberté. Après avoir été condamné par le Concile, il quitta Sens et se mit en route pour aller soutenir à Rome l'appel qui y avait été porté. »

Un jour Dieu eut pitié de ce théologien. Grâce aux exhortations de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, sa fin fut celle d'un pénitent.

Qu'a produit sa philosophie? rien de bon. « Comme de vaines fumées d'orgueil obscurcirent son intelligence, dit M. Audley, il soumit de fait la religion à l'autorité de la raison, et dès-lors il devint le précurseur de cette longue suite d'hommes qui ont marché dans les mêmes voies, lui-même le premier de cette *gent perdue* dont est peut-être le dernier le docteur Strauss.» Nous pourrions ajouter : et M. Renan.

Deux mots seulement à propos d'Héloïse : elle fut moins coupable que son séducteur ; un chrétien peut l'excuser. Croyez-vous que ce scrupule arrête M. Martin? Nullement : *Elle ne se repent jamais, sinon de ses fautes, au moins de l'amour*, dit M. Martin ; *sa conscience n'accepte jamais l'ascétisme monastique.* (Tom. III, p. 317).

Les lettres d'Héloïse, bien supérieures, dit encore M. Martin, *n'ont le cachet d'aucune époque : comme tout ce qui est vraiment grand, elles sont au-dessus du temps ; ce n'est plus une forme accidentelle qui s'y révèle, c'est le fond éternel.* (Id., p. 317).

Il n'y a qu'un inconvénient à tout cela : c'est que ces lettres sont apocryphes.

M. Tamizey de Larroque, dans la *Correspondance littéraire du 5 décembre* 1856, a démontré qu'il fallait considérer ces lettres comme l'on considère celles de Pénélope à Ulysse, de Briséïs à Achille, de Phèdre à Hippolyte, de Déjanire à Hercule, que l'on retrouve dans les *Héroïdes* d'Ovide.

« J'avoue, dit M. Tamizey de Larroque, que le ton qui y règne me paraît

inexplicable. Quatorze ans se sont écoulés, quatorze ans de vie religieuse pour l'un et pour l'autre; elle s'adresse à un homme de cinquante-quatre ans, hors d'état, depuis quatorze ans, de répondre à son amour; rien ne l'arrête, et sa passion s'exprime avec une violence inouïe de la part d'une femme dont Abailard avait pu dire, en connaissance de cause, dans nos *Historia calamitatum :* « Tout le monde admirait également sa piété, sa sagesse et son inconcevable douceur de patience en toute chose. »

Nous ne suivrons pas M. Martin dans toutes ses digressions à propos de l'esprit druidique et de Kimris : nous risquerions fort de ne pas être compris du public. Comme dit M. d'Arbois de Jubainville : « Laissons-là les chansons et les romans. » Toutefois, il faut que l'on sache que, pour M. Henri Martin, *les sectes vaudoises sont orthodoxes contre Rome* (IV, 14) ; *saint Dominique restera comme un des plus terribles exemples de ce que le fanatisme, c'est-à-dire, la foi spéciale qui étouffe le sentiment humain et la conscience naturelle et universelle, peut faire des meilleures natures* (IV, 26). Pauvre saint Dominique!

Il n'est pas jusqu'à Dante et Pétrarque qui ne reçoivent quelques éclaboussures : *Ils étaient dignes de trouver dans leur âme, indépendamment de toute tradition, une religion de l'amour ; mais la religion du moyen âge les arrête* (IV, 391).

Ce qui console M. Henri Martin, *c'est que la tradition gaëlique de l'amour aura une part très-considérable dans tout progrès ultérieur qui tendra à relever les âmes* (IV, 392).

Ce qui frappe surtout dans l'*Imitation de Jésus-Christ*, *c'est cette pénétration de la personnalité divine sans anthropomorphisme vulgaire* (V. 559). Comprenne qui pourra!

Jusqu'ici l'héroïne de Vaucouleurs avait été considérée comme une gloire, non-seulement française, mais catholique, conduite par la Providence. Erreur que tout cela! Toujours pour obéir à la passion druidique, M. Martin nous dira que *Jeanne d'Arc est une fille des Gaules* (VI, 300) *qui oppose le libre génie gaulois à ce clergé romain qui veut prononcer en dernier ressort sur l'existence de la France* (VI, 302); *qu'elle subit des faits de subjectivité, c'est-à-dire les révélations du Serouer Mosdéen, du bon démon, de l'ange gardien, de cet autre moi qui n'est que le moi éternel, en pleine possession de lui-même, planant sur le moi enveloppé dans les ombres de la nuit.*

Pourquoi ne pas parler de l'armoire des frères Davenport, ou des tables tournantes de M. Home?

Luther a son piédestal dans l'histoire de M. Henri Martin : en écoutant ce fougueux hérésiarque, *on entend la voix d'Arminius et de Velléda, la voix de la Teutonie elle-même, qui retentissait du fond des siècles* (VII, 523).

En résumé, le lâche adulateur des princes, celui qui leur disait : *Frappez! aux armes! percez! il n'est rien de plus diabolique qu'un séditieux.* (*Opera Lutheri,* tom. II, fol. 130), ce séducteur des religieuses, devient un homme d'une telle valeur, que M. Henri Martin ne craint pas de dire : *La souveraineté de la conscience et de la raison, l'homme foi et raison, voilà le dernier mot de Luther* (VII, 529).

Il est temps de terminer cette première partie. Les citations que nous avons produites suffisent pour donner une idée de la haine systématique, de l'ignorance impardonnable qui règnent dans la compilation de M. Henri Martin ; toutes les fois qu'il étudie un fait catholique, il le dénature ; toutes les fois qu'il examine un personnage dévoué à l'Église de Jésus-Christ, il le calomnie.

La seconde partie de ce travail démontrera combien est imparfaite l'érudition de M. Martin.

II

L'Érudition de M. Henri Martin.

Il est un ouvrage dont la découverte, il y a quelques années, excita la curiosité des savants philologues : c'est le *Philosophumena,* trouvé dans un couvent de la Grèce et apporté en France par M. Mynoïdes-Minas. M. Miller, en le publiant le premier à Oxford, en 1851, l'attribua à Origène; plus tard on voulut y reconnaître le style d'un écrivain romain : saint Hippolyte fut nommé.

Cette opinion, soutenue par MM. Jacobs, Bunsen, le docteur Wordworth, fut adoptée par tous les protestants : ils regardaient comme une bonne fortune la découverte d'un évêque, d'un martyr, d'un saint, insurgé contre l'autorité romaine. Caïus fut aussi considéré en Angleterre comme l'auteur du *Philosophumena.* Cette joie devait être de courte durée. M. Charles Lenormant rejeta le nom de saint Hippolyte ; les abbés Jalabert et Cruice crurent reconnaître le génie de Tertullien. A cette époque même, une thèse de doctorat ès-lettres fut soutenue à ce sujet devant MM. Leclerc, Patin, Saint-Marc Girardin, Guignault, Garnier, Egger; on reconnut que l'on manquait de preuves sérieuses pour considérer Origène et saint Hippolyte comme les auteurs du *Philosophumena ;* l'on écarta Tertullien, et l'on demanda des preuves plus certaines. L'abbé Cruice se mit à l'œuvre, et, dans une étude de la plus haute science, il posa pour conclusion que le *Philosophumena* n'appartenait ni à Origène ni à saint Hippolyte, ajoutant qu'on pourrait peut-être l'attribuer à Tertullien ou à Caïus, mais qu'il était probablement de l'école de Tertullien.

Après de telles recherches, de si savantes discussions, M. Martin devait

donner son opinion sous forme dubitative; mais non : il faut accuser un Pape, et alors on affirme sans plus de façon que *saint Hippolyte est bien l'auteur du Philosophumena* (Tom. II, 395).

Le rédacteur du *Siècle* soutient que les fausses décrétales furent publiées pour renforcer les prétentions papales par des documents antiques (II, 395). Il n'est peut-être pas de point de l'histoire ecclésiastique qui ait donné lieu à des allégations plus fausses ; la plupart des historiens anti-catholiques et beaucoup d'écrivains qui se disent chrétiens ont répété la calomnie de M. Henri Martin. Si ce dernier avait voulu consulter Walter Phillips, Luden, Leo, Denzenger et M. Ozanam, il aurait compris l'erreur dans laquelle il est tombé.

Il est injuste d'accuser les Papes d'avoir été eux-mêmes les auteurs ou les fauteurs de cette fraude, attendu, dit M. Gosselin, que, selon le sentiment le plus commun parmi les savants, la prétendue donation de Constantin a été fabriquée postérieurement au règne de Charlemagne, et par conséquent depuis l'établissement de la souveraineté temporelle du Saint-Siége. M. Ozanam, dans son *Histoire de la civilisation chez les Francs*, p. 287, n'est pas moins explicite.

L'historien couronné, voulant présenter l'Église de Jésus-Christ comme l'ennemie des découvertes scientifiques, soutient que l'évêque Virgile fut dénoncé à Rome pour avoir affirmé l'existence des antipodes (tom. II p. 221); c'est une fable grossière. M. Charles Barthélemy, dans un excellent ouvrage intitulé : *Erreurs et mensonges historiques*, l'a parfaitement réfutée. « Virgile, dit cet auteur, fut accusé d'avoir soutenu qu'il y avait *sur la terre* — n'oublions pas le mot *sur la terre* — une autre race d'hommes et par conséquent des âmes qui n'ont participé ni au péché d'Adam ni au sacrifice du Christ; le Pape s'émut, et il avait raison de s'émouvoir; il ordonna une enquête, qui tourna au profit de Virgile. Voilà la vérité. »

M. Henri Martin a écrit les lignes suivantes : *L'authenticité de la Pragmatique sanction de saint Louis a été contestée, mais sans raison valable* (IV, 310).

Nous défions l'historien couronné de nous démontrer cette authenticité. Si la *Revue du Monde Catholique* n'avait déjà renversé toutes les fables bâties sur ce document, nous pourrions éclairer la conscience de M. Henri Martin; nous nous contentons pour aujourd'hui de renvoyer l'historien aux auteurs compétents : d'abord à la remarquable brochure de M. Raymond Thommassy, insérée dans les *Annales de philosophie chrétienne* (tom. VI, pag. 421) ;

Citons encore le Mémoire publié en 1863, par M. Charles Gérin, substitut du procureur impérial à Paris ;

Thomassin, *Ancienne et nouvelle Discipline*, tom. II, part. II, ch. XXXII, n° 4, et tom. III, part. III, liv. Ier, chap. XLIII, n° 17 ;

D'Héricourt (*Lois ecclésiastiques,* pag. 535), et Tillemont, auteurs peu suspects d'ultramontanisme ;

Les Bollandistes (mois d'août, tom. V, pag. 49);

Enfin, M. l'abbé Darras (*Histoire générale de l'Eglise,* tom. III, p. 372), et Mgr Jager, tom. X, pag. 7 de l'*Histoire de l'Église catholique en France.*

Tous ces auteurs s'accordent à douter de l'authenticité de ce document ; et, quoi qu'en dise M. Martin, qui ne paraît pas avoir approfondi la question, leurs raisons sont toutes péremptoires.

Oui, encore une fois, cette pièce est fausse, parce qu'aucun des contemporains ne la cite ;

Parce qu'on retrouve des caractères de fausseté dans ses formules et dans son contenu.

Le rédacteur ou l'inventeur de ce document, que Pierre Bourdeille appelle un *mensonge indigne de réfutation*, est Bazin, évêque de Lisieux.

M. Henri Martin essaye de nous faire tressaillir d'effroi en esquissant le portrait de saint Dominique, *dont le nom n'évoque dans la mémoire populaire que des images de sang et de tortures ; un immense anathème pèse sur la tête de ce moine, qui passe pour le génie de l'Inquisition incarnée.* (IV, p. 25).

Sans chercher à établir, comme nous l'avons fait dans les *Annales de philosophie chrétienne*, que l'Inquisition ecclésiastique était tout ce qu'il y avait de plus légitime, et l'inquisition civile un moyen préservateur des révolutions, nous nous contenterons d'emprunter la voix de M. Mignet pour faire la leçon à M. Henri Martin.

« Le Concile de Toulouse, dit M. Mignet dans le *Journal des Savants* (juin 1852), décréta en 1229 une commission inquisitoriale, dans laquelle se trouvaient un prêtre et plusieurs laïcs, et l'Inquisition dominicaine ne commença qu'en 1232. »

Si saint Dominique est mort en 1221, comme l'affirment la plupart des biographes, il n'a pas pu établir l'Inquisition en 1232. Qui se trompe ici de M. Miguet ou de M. Henri Martin ? probablement le dernier.

Où M. Martin a-t-il vu qu'*en* 1219 *la multitude des Croisés contre les Albigeois se rua sur Marmande et fit une horrible boucherie de la population?* (Tom. IV, 108). Cela est faux : car ni Dom Vaissette, ni Puy-Laurent, ni Vaulx-Cernay n'en soufflent mot.

Les personnages les plus défigurés dans l'*Histoire* de l'écrivain démocrate sont les Papes ; et, parmi ces derniers, il en est quelques-uns que M. Martin a maculés de boue.

Les Papes calomniés sont : Boniface VIII, Clément V, Jean XXII,

Paul II, Sixte IV, Innocent VIII, Alexandre VI, Léon X, Pie III et Sixte-Quint.

D'après l'historien couronné, *Boniface VIII aurait avancé les jours de son prédécesseur, et serait mort en proie à un accès de rage provenant du désespoir qu'il avait d'être monté sur le trône pontifical* (Tom. IV, 409-452).

Voilà l'accusation ; voyons la défense.

Elle est empruntée au Cardinal Wiseman et à Dom Louis Tosti.

Le plus grand malheur de ce Pape fut d'avoir des poëtes pour ennemis, et surtout des poëtes aussi passionnés que l'auteur de *la Divine comédie.* Le Gibelin ne pouvait épargner un Guelfe aussi déterminé : aussi n'hésite-t-il pas à l'appeler le *prince des nouveaux pharisiens,* le *grand-prêtre auquel mal prenne;* saint Pierre, dans le poëme de Dante, le désigne sous le nom d'*homme de sang et de crime; une place lui est réservée parmi les condamnés au feu pour simonie.*

Mosheim, Hallam, Gibbon, Sismondi, ont articulé les déclamations les plus éloquentes sur ce thème.

Ces tirades ne sont pas l'histoire. Quiconque consulte Raynaldus, auteur autrement sérieux que les précédents, apprend que le cardinal Cajetan ne força point Célestin à abdiquer, mais que l'incapacité de ce dernier fut la cause de sa démission volontaire. Si Boniface VIII fut obligé de reléguer son prédécesseur dans une place de sûreté, c'était parce que cet homme faible voulait, à l'instigation de ses amis, renverser les plans de Boniface. Dans ce lieu, Célestin fut traité avec les égards qu'il méritait. *Tantus igitur in custodia, non quidem libera, sed honesta, in castro, ut dicunt, Fumonis, moritur,* dit Ptolémée de Lucques. Sismondi parle bien de la dureté de sa prison, d'après une *Vie de Célestin V,* par Pierre de Aliaco, Cardinal, son contemporain; mais ce dernier naquit en 1355, et Célestin V était mort en 1296 : on voit qu'il s'était écoulé cinquante-quatre ans entre la mort du Pape et la naissance du Cardinal, motif bien suffisant pour considérer comme suspect le récit du Cardinal d'Ally, qui, ayant toujours vécu en France, appartenait à la faction hostile à Boniface VIII.

Voici le récit de la mort du Pape racontée par Ferreti, qui doit avoir inspiré M. Martin :

« Boniface, renfermé dans ses appartements par le Cardinal, tomba dans une passion violente, renvoya son fidèle serviteur Jean Campano, ferma à clef la porte de sa chambre, et, après avoir rongé son bâton, se frappa la tête contre le mur, de manière que ses cheveux blancs étaient tout souillés de sang ; il s'étouffa sous la couverture de son lit. »

Ce récit, dit Muratori, est « un mensonge impudent, » *indignum mendacium.* Si l'on parcourt son procès, page 37, on trouve le récit suivant : « Étendu

sur son lit et accablé par le mal, il récita, à la manière des autres Souverains Pontifes et en présence de huit Cardinaux, tous les articles de foi. » Le Cardinal Gentili, qui atteste ce fait, ajoute qu'il déclara, devant plusieurs Cardinaux et autres personnes distinguées, qu'il avait toujours professé la foi catholique, et qu'il désirait mourir dans le sein de l'Église. Enfin, le Cardinal Stéphanius, témoin oculaire, rapporte en ces termes la mort de Boniface VIII :

. . . . Christo dum redditur almus
Spiritus et divi nescit jam judicis iram,
Sed mitem placidumque patris, ceu credere fas est.

(*De Canoniz. Cœlest.*, lib. I, chap. II, RLS.)
(Tom. III, page 60.)

M. Henri Martin assure que Philippe le Bel promit à Bertrand de Goth de le faire élire Pape, moyennant six conditions. *L'affaire*, ajoute l'historien français, *fut apparemment conclue par quelques affidés de Philippe, et Clément se hâta d'acquitter en grande partie le prix de son marché simoniaque.* (T. IV, p. 459.)

L'historien a copié Villani, qui a menti impudemment.

« Le cardinal del Prato, dit le banquier italien, s'entendit avec le cardinal Francisco Gaetani pour présenter au roi de France l'archevêque de Bordeaux, messire de Goth ; ils envoyèrent à cet effet, de Pérouse à Paris, en onze jours, des messagers fidèles et bons courriers. Il ajoute que le roi de France, à la lecture de ces lettres, fut saisi de joie, et envoya des lettres amicales par messagers en Gascogne à l'archevêque de Bordeaux, lui marquant de venir à sa rencontre, parce qu'il avait à lui parler ; et qu'au bout de six jours, le roi se trouva au rendez-vous, en petite et secrète compagnie, à Saint-Jean-d'Angély, avec ledit archevêque, et que tous les deux se jurèrent fidélité sur le trône ; et le roi lui aurait fait six demandes, que Bertrand de Goth aurait acceptées, moyennant laquelle acceptation Philippe le Bel lui aurait promis la tiare. »

Pour réfuter cette fable, nous n'avons qu'à analyser la remarquable dissertation de M. Griveau de Vannes, sur la découverte de M. Rabanis, publiée dans les *Annales de philosophie chrétienne* (4e série, page 143).

« Depuis la découverte par M. Rabanis du sommaire authentique des actes dressés journellement pendant la visite de Bertrand de Goth, depuis le 17 mai 1304, époque de son départ de Bordeaux, jusqu'au 20 juin 1305, jour où il reçut, dans le prieuré de Lusignan, la nouvelle de son élection, on doit, dit M. de Vannes, considérer le récit de Villani comme un roman fabriqué à plaisir, parce qu'on a la preuve matérielle que l'archevêque de Bordeaux n'a pu aller trouver le roi, et que Philippe le Bel n'a pu joindre l'archevêque. »

En effet, d'après le manuscrit, Bertrand de Goth commence, le 11 décembre 1304, par les abbayes de Nanteuil en Valois et de Charroux, la visite de l'immense diocèse de Poitiers, où il séjourna six mois, et où on le trouve pendant tout le mois de mai 1305, c'est-à-dire à l'époque assignée pour l'entrevue. Au moment où l'élection approche, il est toujours à une vingtaine de lieues de Saint-Jean-d'Angély; et, à partir du premier mai, il met toujours de quatre-vingt-quinze à cent soixante-et-dix kilomètres entre sa résidence et cette ville. Le 12 mai, il visite le prieuré de Fontaines; le 13, l'abbaye de Fontenaulx; le 14, il vient au prieuré de la Chaise-le-Vicomte et à la Roche-sur-Yon; il s'y arrête le samedi 15 et le dimanche 16; le 17, il achève la visite du prieuré, et le mardi 18, il se rend à celui des Essarts, à dix-huit kilomètres de la Roche-sur-Yon; le 19, il visite, tout près de là, le prieuré de Mouchamp; le 20, ceux de Ségornay; le dimanche 23 mai, il séjourne dans le prieuré de Saint-Jovin de Mauléon, s'arrête le lundi 24 à Malièvre, le 25 à Saint-Clément, le 26 à Saint-Cyprien, près Bressuire, le 27 à Bressuire, le 28 et le 29 à Saint-Jacques, près Thouars, le 30 à Parthenay. Et maintenant, comment veut-on qu'en 1305, du 30 mai au 5 juin, c'est-à-dire en six jours, le roi de France ait eu le temps de franchir *trois cent quatre-vingt-dix kilomètres* pour se rendre à Paris et pour envoyer son courrier à Pérouse? et comment ce dernier, en ces six jours, aurait-il eu le temps de se rendre de Paris à Pérouse? C'est matériellement impossible.

D'autre part, l'original de l'itinéraire officiel de Philippe le Bel et les documents contemporains démontrent que le roi de France n'est pas venu à Saint-Jean-d'Angély. Pendant tout le mois de mai 1305, il est à cent cinquante ou deux cents lieues de Saint-Jean-d'Angély. M. l'abbé Lacurie, dans une dissertation à ce sujet, indique trois mandements de ce prince datés, de Paris, le premier du 28 avril 1305, le second du 7 mai et le troisième du 3 mai, même année. D'après ce document, du 3 au 19 mai, Philippe le Bel est à Germigny, à Bécoiseau et à Chartres; le 19, il date de Poissy des lettres patentes adressées au Prévôt de Paris touchant les monnaies; le 25 il date de Cachant un règlement sur le prix des vivres et des denrées, et le premier juin on le retrouve à Poissy.

Cette bien longue digression suffit pour anéantir la fable de l'entrevue de Philippe le Bel et de Bertrand de Goth : je ne démontrerai donc pas l'invraisemblance des six conditions imposées à l'archevêque de Bordeaux pour acheter la tiare.

Jean XXII n'est pas traité par M. Martin avec plus d'impartialité : il l'appelle Balthazar Cossa (p. 543), tandis que son véritable nom est Jacques Duèse; il en fait le fils d'un savetier de Cahors, tandis que des documents authentiques et des travaux modernes, tels que *Rectifications de quelques erreurs relatives au pape Jean XXII*; *Correspondance littéraire du* 5 *juillet*

1858; *Recherches historiques sur l'origine, l'élection et le couronnement du pape Jean XXII*, par M. Bertrandy, ancien élève de l'École des Chartes, prouvent qu'il était fils d'un des plus riches bourgeois de Cahors.

Plus loin, l'historien couronné nous dira que le même Pape fut *âpre, rusé, intrigant, inquiet, violent, cupide, avare, cruel*, et, à propos d'avarice (tome VI), M. Henri Martin nous racontera que ce Souverain Pontife laissa un trésor de vingt-cinq millions de florins d'or, amassés par vingt-deux ans de prodigieuses extorsions. Nous renvoyons les lecteurs désireux de connaître la vérité sur ces contes aux *Mémoires pour la Vie de François Pétrarque*, de l'abbé de Sade. La nomination même de Jean XXII ne trouve pas grâce devant M. Martin : *Le sacré collége chargea, dit-on, Jacques d'Ossa, cardinal-évêque de Porto, de nommer le Souverain Pontife; Jacques d'Ossa se nomma lui-même; on put dire de lui, ainsi que de Boniface VIII, qu'il était monté au trône comme un renard et qu'il y régna comme un lion.*

« Non, dit M. Bertrandy, inspecteur général des archives départementales; non, ce Prélat, abusant d'une pareille position, ne s'adjugea pas le gouvernement de l'Église universelle. Eh quoi! ce fait déloyal se serait passé devant vingt-deux Cardinaux, et ils auraient souffert que, dans sa lettre encyclique, Jean XXII mentît avec tant d'impudence à la face du monde, et ils n'auraient pas protesté, et leur voix n'aurait pas eu d'écho! »

M. Martin appelle Paul II *un pape sanguinaire et avide* (t. VII, p. 231).

Il est probable que M. Martin a consulté Platina. Celui-ci, qui avait fait trafic de ses fonctions de rédacteur des brefs, fut emprisonné par l'ordre d'un Pape « qui pensait, dit César Cantu, qu'il était digne de Rome de donner tout gratuitement. » Platina se vengea lâchement par les violentes calomnies qu'il débita contre Paul II dans ses *Vies des Papes*. Du reste, la *Nouvelle Biographie générale*, très-peu ultramontaine, est plus juste que M. Henri Martin; nous l'engageons à y lire l'article *Paul II*.

Le même écrivain appelle Sixte IV *fangeux et sanglant* (tome VII, p. 240). Cette accusation est purement gratuite. Les biographes sont plus impartiaux que le rédacteur du *Siècle*. D'après eux, Sixte IV n'eut qu'un défaut : son népotisme; mais il donna ses soins à d'utiles réformes, et envoya contre les Turcs le Cardinal Carafa, qui s'empara d'Attalie en Pamphylie et rétablit la paix avec Florence, après deux ans de négociations.

S'il faut en croire M. Martin, Innocent VIII aurait été un véritable minotaure. Voici son récit : *Un médecin juif ayant persuadé au Pape de tenter le prétendu remède de la transfusion du sang, trois jeunes garçons furent successivement soumis à l'expérience, qui devait faire passer le sang de leurs veines dans celles du vieillard; tous les trois*, ajoute-t-il, *moururent au commencement de l'opération, et le médecin juif prit la fuite, plutôt que de faire de nouvelles victimes* (Tome VII, p. 248).

Dans son *Dictionnaire historique,* Dom Chandon dit qu'Innocent VIII refusa de mettre à exécution le conseil d'un médecin juif, qui prétendait le guérir en lui faisant boire le sang de trois enfants. Michaud et Bouillet ne parlent pas de ce fait.

Alexandre VI ne devait pas trouver grâce devant M. Martin : ainsi (page 265), il en fera *un empoisonneur;* (page 341) *un incestueux;* (page 341) *un Tibère* et *un Caligula.* Aujourd'hui la vérité s'est faite sur ce Pape, beaucoup trop noirci. Les lecteurs désireux de s'instruire à ce sujet n'ont qu'à lire la biographie d'Alexandre VI dans l'*Histoire populaire des Papes,* de M. Chantrel.

M. Martin a écrit ces lignes : *L'aimable et séduisant Léon X, avec ses mœurs faciles, savait toutefois reprendre au besoin la tradition de ses devanciers; il coupa court à des complots qui l'inquiétaient dans le sacré collége en faisant étrangler le cardinal Petrucci* (Tome VII).

Voilà pourtant comment l'on écrit l'histoire! Petrucci voulut successivement poignarder et empoisonner Léon X; il avoua son crime; il dénonça tous ses complices : il fut condamné à mort, à la suite d'une procédure régulière, et on l'étrangla en prison, afin d'épargner à un cardinal la honte d'une exécution publique. C'est là ce que disent Paul Jove et Guichardin.

Dans le volume suivant, M. Martin s'appuie sur l'opinion de Benvenuto Cellini pour attaquer la probité de Pie IV. « Mais, comme le dit fort bien M. Tamizey de Larroque, tout le monde sait que si Cellini fut le plus habile des artistes, il fut aussi le plus hardi des menteurs. »

Enfin M. Henri Martin (tome X) prétend que Félix Peretti (Sixte-Quint) avait gardé les troupeaux dans son enfance.

J'en appelle à un rédacteur du *Siècle* mieux informé; voici la note que M. Émile de la Bédolière insérait dans le *Siècle* il y a quelques années :

« On a dit que Sixte-Quint enfant avait gardé les pourceaux; c'est une erreur : la famille du futur Pontife était noble. Chassée de Dalmatie par l'invasion d'Amurath II, elle s'était fixée à Montalte et y possédait des domaines considérables; elle les quitta pendant les guerres de Léon X et du duc d'Urbin, pour se réfugier aux villages des Grottes, où naquit Félix Peretti, le 13 décembre 1521, mais il n'y fut jamais porcher. Ces contes débités sur son enfance ont été imaginés par un certain Gregorio Leti, et victorieusement réfutés par le cordelier Tempesti, qui a écrit une *Vie de Sixte-Quint* en deux gros volumes. »

Quant à la comédie de l'*Ego sum Papa,* dont M. Henri Martin régale ses lecteurs, elle a été réduite à néant dans l'excellent ouvrage de M. Ségretain, *Sixte-Quint et Henri IV.*

Étudions maintenant les inexactitudes de M. Henri Martin.

L'historien couronné prétend que *la phase gauloise dans l'art chrétien*

produit l'architecture ogivale (tome III, p. 410). « On a pu dire cela avant 1830, répond M. de Jubainville ; mais il n'est plus guère permis d'ignorer ce que pensent de ces bizarres origines les hommes spéciaux qui ont consacré leur vie à cette étude. »

M. Martin (tome II, p. 437) prétend qu'*en* 850, *la crosse des évêques n'était pas en usage.* Qu'il lise Thomassin et Van Espen.

Suivant le même, *c'est l'inquisiteur Springer qui a invente le Rosaire* (*la machine à prier* (sic) (VII, 534); comme si tout le monde ne savait pas que c'est saint Dominique qui a institué cette coutume.

La piété de saint Louis l'obsède. *On comprend difficilement*, dit-il (IV, 288), *comment Louis IX trouvait, après avoir vaqué à ses pratiques religieuses, le temps suffisant pour veiller aux affaires du royaume.* M. de Wailly, dans un examen critique de la vie de saint Louis, lui répond : « J'ai transmis la question à un ecclésiastique, et il résulte de son calcul que le chant des Heures de la sainte Vierge et des Heures canoniales, y compris Matines et Laudes, Vêpres et Complies, l'audition de deux Messes et la récitation de l'Office des Morts avec un chapelain, devaient occuper Louis IX tout au plus pendant quatre heures et demie. »

Sans parler du verbe *venerari*, qu'il a traduit par *adorer*, M. Martin fait dire au légat du Pape qu' « il y a *trois Tout-Puissants.* » Ici Abailard se charge de redresser son admirateur; voici son récit :

« Le légat répondit : « La croyance commune est et tout le monde pro« fesse que les trois personnes sont toutes-puissantes. » (Voyez Labbe et Cossart).

Caletum (pays de Caux) signifie, pour M. Henri Martin, Calais (qui se disait *Calescium.*) Dans le tome IV, M. Henri Martin appelle *Comte Jourdain de l'Ile*, celui que (tom. V, 74) il appellera le *Comte de l'Ile Jourdain.*

Tom. II, p. 82, il prétend que Rigouthe se réfugia dans la cathédrale de Toulouse, tandis que Grégoire de Tours nous apprend que cette princesse alla chercher un asile dans la basilique de Sainte-Marie, dédiée à Notre-Dame de la Dorade, église différente de Saint-Sernin.

Que penser d'un livre couronné par l'Académie française dans lequel on trouve que le duc d'Épernon était *pétri de vices et de travers*, que notre vieille musique jeta *quelques lueurs* sous Henri IV; où l'on signale l'*étrange et tumultueuse figure* de Mirabeau, et où l'on raconte que le frère de Mazarin se *déplut* à Barcelone? Si nous voulions relever toutes les erreurs graves, nous aurions encore bien des pages à écrire, quand ce ne serait que pour rétablir la vérité sur Galilée et Marie Stuart; mais vraiment un pareil examen est fatigant, aussi bien pour le critique que pour le lecteur : aussi avons-nous hâte de conclure en remerciant les élèves de l'Ecole des Chartes qui nous

ont singulièrement facilité notre tâche, surtout MM. Henri de l'Épinois et M. Tamizey de Larroque.

En résumé, que faut-il penser d'un homme qui a écrit notre histoire nationale d'une si étrange façon? méritait-il d'obtenir les couronnes de l'Institut? Non mille fois. Qu'a produit cette histoire? quel bien a-t-elle fait aux âmes? S'il en est encore temps, réagissons contre « l'organisation du rationalisme, qui, suivant l'expression de Monseigneur de Poitiers, est le fait le plus patent, le plus formidable de notre époque. » Pour réagir avec succès, il faut démasquer la tactique de cette démocratie anti-religieuse. Voilà pourquoi nous nous sommes occupés de l'*Histoire de France* de M. Henri Martin.

GABRIEL DE CHAULNES.

LA BIGOLANTE

HISTOIRE VÉNITIENNE

I

La vie, à Venise, est poétique jusqu'en ses moindres détails, grâce à la position singulière de cette ville incomparable. Tout s'y fait avec aisance et sans bruit, par suite de l'absence totale de voitures : jamais cheval n'a paru dans la ville aquatique des Doges, et le peuple, dans son ignorance, appelle cet animal fabuleux un bœuf sans cornes, *bue senza corni*. Aussi, à l'époque où j'habitais le Grand-Canal, les Vénitiens riaient sous cape en apprenant que l'Autriche leur envoyait, pour gouverneur, un général de cavalerie. Tout le monde navigue à Venise, et circule d'une manière paisible et gracieuse à travers les innombrables canaux qui sont les rues liquides de cette cité. La gondole est le moyen de transport universel : on va par eau à ses affaires, en visite, à la promenade, au théâtre, à l'église et au cimitière ; des barques chargées de fruits, de légumes, d'herbes et de fleurs, passent sous vos fenêtres pour se rendre au marché, et laissent des traces parfumées de leur passage sur les flots silencieux. Un jour, j'aperçus une barque qui faisait force de rames pour m'aborder ; elle contenait un homme, deux femmes et une douzaine d'enfants ; quand tout ce monde fut à ma portée, il me tendit les mains, en chantant un cantique à la Madone : c'étaient un mendiant et sa famille, qui venaient me demander l'aumône en gondole.

Le pittoresque, comme on dit, relève ici les plus humbles fonctions du ménage de chaque jour : ainsi, au lieu de ces prosaïques Auvergnats, barbouillés de noir, qui s'attellent à leurs tonneaux roulants pour abreuver Paris, Venise a des porteuses d'eau qui sont les plus charmantes filles du monde. On les appelle des *Bigolante* en dialecte vénitien. Ce sont, en général, des paysannes du Frioul et du Tyrol qui descendent de leurs montagnes pour venir exercer ce métier dans la ville. Elles sont, pour la plupart, jeunes et jolies ; leur costume consiste en un grand jupon de drap qui leur monte jusque sous les bras, et dans une chemise de grosse toile, plissée à la poitrine et dont les manches sont très-courtes ; elles sont coiffées d'un

chapeau d'homme en feutre noir surmonté d'un bouquet de fleurs ; leurs pieds et leurs jambes sont nus, et elles vont ainsi, d'un pas gymnastique, en tenant en équilibre sur l'épaule deux seaux de cuivre rouge. Le rendez-vous général des bigolantes est dans la cour du palais ducal, une des merveilles de Venise. Là, en face de l'escalier des Géants, s'élèvent deux superbes citernes de bronze, ciselées comme des autels, chefs-d'œuvre de Nicolo de Conti et de Francesco Alberghetti : ces deux artistes y ont sculpté, avec un goût exquis, des griffons, des sirènes et différents sujets aquatiques tirés de l'Écriture. On trouve la meilleure eau de Venise dans ces citernes : aussi sont-elles très-fréquentées, et j'allais souvent y étudier cette classe intéressante des porteuses d'eau, qui se réunissent là, matin et soir, pour causer et remplir leurs seaux, au bord du puits, comme autrefois les filles des patriarches. J'y vis un jour une petite bigolante d'environ dix à douze ans : elle était délicate et charmante ; le hâle n'avait pas encore fait disparaître sur son teint la neige de ses montagnes; elle boitait, par suite de quelque accident arrivé à son pied droit. Elle se mit à puiser de l'eau pour ne pas perdre de temps, tout en relevant par derrière son pied malade, qu'une de ses compagnes examinait avec sollicitude. Ces deux femmes avaient une pose si gracieuse, qu'elle aurait tenté le pinceau d'un peintre ou le ciseau d'un sculpteur.

Venise est une ville tout orientale : les conteurs y abondent, et leurs récits merveilleux semblent des reflets du clair de lune des *Mille et une Nuits*. Un soir, en prenant une glace avec moi dans un des cafés de la place Saint-Marc, un vieux Vénitien m'a raconté cette histoire d'une bigolante des temps passés.

II

C'était au commencement du dix-septième siècle, sous le dogat de Marino Grimani, quand la sérénissime République était encore dans toute sa splendeur, et inscrivait sur son livre d'or la maison de Bourbon dans la personne de son chef Henri IV. Il y avait alors une petite porteuse d'eau qui s'appelait Orséola : fille d'une bigolante, elle continuait le métier de sa mère, qu'elle avait perdue, ainsi que son père. La pauvre orpheline vivait de son travail avec simplicité et dignité, et avait de bonnes pratiques : son air naïf, sa grâce et sa beauté plaisaient à tout le monde. Ses cheveux, d'un blond roux, tordus et nattés derrière la tête, étaient traversés par une longue aiguille d'argent ; de grosses et lourdes boucles d'oreilles, seul héritage de sa mère, tintaient comme des clochettes autour de sa tête; elle portait une jupe de drap bleu, un corset rouge, et son petit chapeau de feutre noir était égayé, l'été par une rose moins fraîche qu'elle, l'hiver par une plume de perroquet. Nulle ne courait plus légèrement, pieds nus, en balançant la tête et en portant sur l'épaule ses deux larges seaux de cuivre poli, sur les

dalles de la place Saint-Marc et à travers les *calle* de la ville, ces petites rues larges de quatre pieds, qui sont un véritable labyrinthe pour ceux qui n'en ont pas le fil. Jamais voix plus fraîche et plus sonore ne vanta sa marchandise, en criant continuellement: *Acqua fresca e tenera.* Une poignée de riz cuit à l'eau suffisait à son déjeuner ; quelques tranches de citrouille grillées lui servaient de souper, et ses seaux lui procuraient une boisson limpide. Orséola commençait sa journée, à l'aube du jour, par entendre la messe dans la basilique de Saint-Marc, à la chapelle Zeno, devant la statue de la Vierge *alla scarpa*, ainsi nommée parce qu'elle est chaussée d'un soulier d'or. Aussitôt après, elle courait remplir ses seaux aux citernes du palais ducal. Dans les cimetières d'Orient, la pierre des tombeaux est creusée pour recueillir les gouttes de rosée, et offrir cette coupe funèbre à la soif des oiseaux du ciel. De même à Venise, on remarque, près de chaque citerne, une petite cuvette creusée dans une dalle : les bigolantes la tiennent toujours pleine d'eau pour la consommation des pigeons de Saint-Marc, à qui la chaleur fait souvent chercher un asile dans la cour du palais. On connaît l'histoire de ces oiseaux, nourris aux frais de la République ; après la chute de la Sérénissime, une vieille patricienne les comprit dans son testament, par un legs spécial qui assura leur subsistance. Ces pigeons sont toujours en grande vénération à Venise; les étrangers aiment à les voir voleter sur la place Saint-Marc, et je me rappelle encore le bonheur qu'éprouvait ma petite Teresina à courir après ces petits Vénitiens emplumés.

Un matin, Orséola vit s'abattre à ses pieds un jeune pigeon mourant de soif et de faim; elle le recueillit, lui donna quelques gouttes d'eau et des miettes de pain, et s'en fit bientôt un ami. L'oiseau reconnaissant était presque toujours perché sur son épaule ou sur le bord d'un de ses seaux de cuivre; il accompagnait la jeune fille dans ses courses chez ses pratiques. Mais, par un accord tacite, il s'était réservé l'entière liberté de ses mouvements: il ne souffrit jamais que la bigolante l'emprisonnât dans une cage ou l'emmenât dans sa chambre; il passait les nuits sur une des coupoles de Saint-Marc, et le matin il se retrouvait exactement au rendez-vous de la citerne.

Orséola avait nommé cet oiseau chéri *Carino*. Un jour elle s'aperçut qu'il avait pris l'habitude d'aller se percher au bas d'une fenêtre peinte en rouge qui est sous les Plombs. Ces Plombs de Venise, dont on a tant abusé, tirent tout simplement leur nom de ce que la charpente du palais ducal est recouverte de feuilles de plomb, au lieu d'être revêtue de tuiles ou d'ardoises. Ce sont les greniers du palais qui forment ces fameuses prisons : elles sont, sans doute, un peu chaudes en été; mais elles ont un beau jour et un air pur. J'y ai vu la cellule où fut enfermé Silvio Pellico : elle m'a rappelé le grenier où l'on nous faisait faire des pensums au collége. C'est

à l'une de ces fenêtres que Carino arrêtait son vol. Orséola vit un prisonnier, qui, passant ses mains à travers les barreaux, émiettait du pain à son pigeon déjà tout apprivoisé. Ce manége se continua pendant toute une semaine.

— Quel malheur d'être en prison ! se disait la bigolante : c'est si bon de pouvoir courir à travers Venise et de respirer l'air frais des lagunes! Pauvre prisonnier! qu'a-t-il donc fait pour avoir été mis là-haut, derrière ces barreaux? comme il doit envier le sort de Carino, qui passe son temps à voleter des Procuratives à la Zecca, et des dômes de Saint-Marc aux Plombs du palais ducal !

Après avoir mangé le pain du prisonnier, Carino revint une fois sur l'épaule d'Orséola, qui trouva entre ses pattes un petit morceau de linge sur lequel étaient tracés des caractères rouges, comme s'ils eussent été écrits avec du sang. De sa fenêtre, le captif fit un signe à la bigolante, pour l'engager à en prendre connaissance. Hélas! la pauvre fille ne savait ni lire ni écrire. Elle le regretta pour la première fois de sa vie.

Sous le campanile isolé de Saint-Marc se cachait le bureau *en plein* vent d'un vieil écrivain public, nommé Grillo, qui avait coutume chaque matin d'agacer les bigolantes, la plume à l'oreille et la plaisanterie à la bouche. Orséola ne l'aimait point, mais il n'y avait que lui qui pût lui faire connaître le mystérieux message : elle alla donc à son bureau.

— Ser Grillo, *favorisca*, lui dit-elle en lui montrant le morceau de linge.

— Ah ! ah ! s'écria le bonhomme en mettant ses lunettes, quelque lettre d'amour, petite ?

— Non, non, ser Grillo : c'est un chiffon que j'ai trouvé par hasard, et je voudrais savoir ce qu'il veut dire.

L'écrivain public prit le linge, et déchiffra avec peine ces mots, qui sont un proverbe vénitien :

De chi mi fido guardami Iddio ;
De chi non mi fido guardero io !

« Que Dieu me garde de celui à qui je me confie ; je saurais bien me garder moi-même de celui dont je me défie. »

— Qu'est ceci, petite? dit Grillo. Quelque captif t'a écrit cela avec son sang. Prends garde à toi, et ne va pas te mêler de politique.

— Non, non, dit-elle en lui arrachant le morceau de linge et en s'éloignant au plus vite.

Elle avait entendu dire que Grillo était un espion du Conseil des Dix, et qu'il jetait souvent des billets dans la gueule du lion de bronze qu'on montre encore, et qui était, sous la République, la boîte aux lettres des dénonciateurs. Orséola devina que le prisonnier avait écrit ce proverbe pour tâter le terrain, et savoir s'il pouvait se fier à elle ; elle comprit également qu'il se-

rait trop imprudent de confier ce secret au Grillo. Pendant toute la journée elle fut dans une grande perplexité; enfin, à l'Ave Maria, après avoir fait sa prière à la Madone *alla scarpa*, elle prit une grande résolution, qu'elle agita toute la nuit dans sa tête, et le lendemain, de bonne heure, elle se rendit au bureau de l'écrivain public.

— Ser Grillo, je voudrais apprendre à lire et à écrire. J'ai bonne mémoire et bonne volonté. Voulez-vous me donner des leçons et me dire combien vous me demanderez de temps et d'argent, le moins des deux possible, car je suis pauvre et je suis pressée?

— Ah! ah! dit le vieux en ricanant, tu veux lire toi-même les billets qu'on t'adresse. Fort bien; mais ne te mêle pas de politique, vois-tu.

— Oh, non! Ser Grillo; mais combien cela me coûtera-t-il de temps et d'argent?

— Quant au temps, cela dépendra de ton intelligence; quant à l'argent, tu me donneras un sequin quand tu sauras lire et écrire, et tu m'apporteras mon eau gratis tout le reste de ta vie.

Orséola accepta ce marché et se mit à économiser plus que jamais. Chaque matin elle prenait une leçon, et chaque soir, après avoir couru tout le jour, elle étudiait son alphabet à la clarté de la lune, au pied d'une des colonnes de la Piazzetta. Elle eut beaucoup de peine dans les commencements; mais sa résolution était indomptable, et sa persévérance se trouvait encouragée chaque jour par la vue du captif, qu'elle contemplait longuement, tandis qu'il caressait Carino et lui donnait à manger. Au bout de quelques mois, la bigolante crut savoir lire; mais sa science fut mise aussitôt à une rude épreuve : elle trouva sous l'aile du pigeon un nouveau billet écrit au curedents, avec du sang, sur une toile de chemise. Elle ne put parvenir à lire ces caractères fort mal tracés; dans son désespoir, elle se promena avec ce billet toute la nuit, usant ses yeux à le déchiffrer au clair de lune. Quand le jour parut, dès qu'elle vit le captif à sa fenêtre, elle lui fit des gestes et des signes pour l'encourager à se confier à elle.

La bigolante sentit la nécessité de continuer ses études; ce qu'elle fit avec une louable persévérance.

III

Nous avons oublié de dire que son confesseur, un vieux prêtre de Saint-Marc, son seul ami, avait fiancé Orséola à un honnête gondolier du *Traghetto de San-Mose* (1), nommé Beppo. Il y avait à cette époque, parmi les gondoliers, deux factions fort célèbres et dont il reste encore quelques traces : c'étaient les Castellani et les Nicolotti. Les premiers occupaient la partie de

(1) Le Traghetto est, dans chaque quartier, le lieu de station des gondoles publiques, qui attendent là les voyageurs. Ce sont les places de fiacres de Venise. Rien n'est plus gai et plus bruyant que ces réunions de gondoliers.

la ville qui renferme la place Saint-Marc et le palais ducal, de sorte que le doge était considéré comme faisant partie des Castellani. Il en résulta que les Nicolotti voulurent aussi avoir leur doge populaire, nommé par l'élection. Le choix tombait ordinairement sur un vieux gondolier expérimenté, qui, tout en devenant le chef de ses compagnons, continuait à vivre et à travailler au milieu d'eux : aussi les Nicolotti disaient-ils avec orgueil aux Castellani, dans le dialecte vénitien : *Ti, ti voghi il dose... e mi vogo col dose* (Toi, tu rames pour ton doge ; moi, je rame avec le mien !) Le père de Beppo avait été élu doge des gondoliers, et son fils, qui avait quelque espérance de lui succéder, portait fièrement le bonnet noir, signe distinctif des Nicolotti, tandis que les Castellani ont sur la tête le bonnet rouge. Les fiançailles de Beppo avec Orséola avaient été célébrées avec pompe, dans l'église San-Giobbe, et en donnant à sa fiancée un simple anneau de cuivre :

— Je suis plus fier, s'écria-t-il, d'être fiancé avec ma bigolante que le doge des Castellani d'être fiancé avec l'Adriatique, le jour de l'Ascension, quand, du haut du *Bucentaure,* il jette à la mer son anneau d'or.

Mais, en attendant, le fils du doge des Nicolotti était pauvre comme le saint homme Job, dans l'église duquel il avait été fiancé (1) ; la bigolante n'était pas une moins digne fille de Job, et les deux fiancés durent attendre, pour entrer en ménage, qu'ils eussent fait des économies. Mais Orséola dépensait les siennes pour apprendre à lire et à écrire, et elle cachait soigneusement ce secret à son fiancé. Il fut révélé à Beppo par le méchant Grillo.

— Je te fais mon compliment, dit-il au gondolier : ta fiancée est devenue une savante.

— Une savante ! elle ne sait pas lire plus que moi.

— C'est ce qui te trompe : elle sait lire et même écrire ; c'est moi qui lui ai donné des leçons.

— A quoi cela pourra-t-il lui servir?

— Mais à lire les billets qu'on lui adresse et à y répondre.

Le front du fils du doge se couvrit d'un sombre nuage.

— Est-ce que tu serais jaloux?

— Oui, j'aime Orséola, et je suis jaloux même de Carino, quand il vient becqueter ses cheveux.

En ce moment il vit passer la bigolante, ses seaux de cuivre sur l'épaule ; il courut à elle en la menaçant du poing, avec toute la vivacité vénitienne.

— Qu'est-ce que je viens d'apprendre? s'écria-t-il : qu'as-tu besoin de

(1) Venise est la ville du monde qui compte le plus d'églises consacrées aux Saints de l'Ancien Testament : Saint-Moïse, Saint-Job, Saint-Zacharie, Saint-Isaïe, Saint-Jérémie, Saints-Siméon-et-Juda. Il semble que ce soit autant d'avances que Venise chrétienne ait faites aux Juifs, de tout temps fort nombreux chez elle.

savoir lire dans un grimoire? Je m'en passe bien, moi, et je n'en serai pas moins un jour, comme mon père, le doge des Nicolotti.

A cela, la bigolante répondit mille raisons sans dire la véritable : elle allégua qu'il lui était fort utile de savoir lire et compter, pour tenir note de ce que lui devaient ses pratiques, et que telle bigolante avait perdu beaucoup d'argent pour avoir ignoré la science des nombres.

Beppo ne parut pas convaincu ; il secoua la tête, et d'un air mécontent regagna sa gondole. Le fils du doge avait, sans le savoir, les mêmes idées que Molière sur les femmes savantes.

Orséola était désolée de déplaire en cela à son fiancé, mais elle résolut néanmoins de poursuivre son charitable but. Elle parvint enfin, avec une peine incroyable et vraiment méritoire, à tracer sur du gros papier à envelopper des fruits, en caractères énormes et irréguliers, cette naïve épître adressée au prisonnier qui occupait ses pensées :

« J'apprends à lire pour vous lire, à écrire pour vous écrire : voilà pourquoi j'écris si mal ; pardonnez-moi. Mais, au nom de Dieu, dites-moi d'abord si vous êtes coupable d'un crime ou d'un péché (1). Si vous n'êtes pas coupable envers Dieu, je ferai tout au monde pour vous sauver. Dites-moi ce qu'il faut faire. »

La bigolante mit ce billet sous l'aile de Carino, avec un bout de crayon. Le pigeon s'envola à son heure accoutumée vers la fenêtre du captif, et en rapporta bientôt cette réponse, écrite avec tant de soin qu'Orséola put la lire aisément :

« On m'a mis en prison sans m'en dire le motif. Je suis bon chrétien et je suis Français. Donnez de mes nouvelles à la signorina dont l'aïeul a fabriqué de la monnaie de cuir. »

La bigolante fut fort embarrassée pour deviner cette énigme ; elle eut encore recours à l'écrivain public.

— Ser Grillo, lui demanda-t-elle, est-ce qu'il y avait à Venise de la monnaie de cuir?

— Non pas à Venise, petite, mais en Grèce, où, pendant une expédition, le doge Dominique Michieli, n'ayant plus d'argent pour solder ses troupes, fit mettre en circulation de petits morceaux de cuir frappés à son chiffre, en garantissant, sur son honneur, d'échanger cette nouvelle monnaie contre les valeurs qu'elle représentait, à son arrivée à Venise. La confiance qu'il inspirait fut justifiée : le doge, au retour, acquitta tout ce crédit de cuir, et, depuis lors, la famille Michieli a fait entrer des pièces de monnaie dans ses armoiries.

Forte de ce renseignement, la bigolante se rendit au Traghetto de la

(1) La bigolante entendait sans doute par *crime* une offense envers la République, et par *péché* une offense envers Dieu.

Piazzetta, où elle avait aperçu la gondole de Beppo qui débarquait un étranger.

— Beppo, lui dit-elle, connais-tu le palais Michieli?

— Certainement, j'y conduis souvent des pratiques : il est là-bas près du Rialto.

— Veux-tu m'y conduire dans ta gondole?

— Pourquoi?

— Parce que j'y ai affaire.

— Est-ce donc un secret?

— Peut-être.

— Tu ne dois pas avoir de secrets pour ton fiancé.

— Oh! tu le sauras; mais je ne te le dirai qu'au retour. Dépêchons-nous et rame vivement.

Le bon Beppo, habitué à obéir à sa fiancée comme si elle était déjà sa femme, la fit entrer dans sa gondole, et, remontant le Grand-Canal jusqu'au delà du pont de Rialto, il aborda au palais Michieli *dalle Colonne*, qui s'appelle aujourd'hui le palais Martinengo et s'élève encore fièrement sur son péristyle à jour. Le doge Dominique Michieli reçut ce surnom *dalle Colonne* parce qu'il rapporta des îles grecques les deux colonnes de granit qu'on a posées sur la Piazzetta, et qui servent encore de piédestal au lion ailé de Saint-Marc et à Saint-Théodore, l'ancien patron de Venise.

Dans ce palais, vivait alors le magnifique sénateur Marc-Antoine Michieli; il était veuf et n'avait qu'une fille nommée Fabia, dont il était le très-humble serviteur. Fabia était le véritable type de la patricienne de Venise : *bianca, bionda e grassotta;* c'est ainsi que, de nos jours, on peut peindre encore la Vénitienne des hautes classes : indolente et paresseuse avec délices. L'usage de la gondole les a déshabituées de la marche; elles savent à peine faire un pas, et leur plus grand exercice est de se traîner de leur canapé à leur balcon. Cette vie retirée et nonchalante donne à leur teint une blancheur mate d'une délicatesse extraordinaire. Elles vivent en cage, comme ces rossignols captifs qui sont sur leurs balcons et qui, au printemps, font de Venise une volière retentissante.

Telle était la belle Fabia, enfant gâtée par son père et par la fortune. Orséola demanda timidement à lui parler. Le majordome alla prendre les ordres de sa maîtresse, et introduisit la bigolante, qui rougissait de poser ses pieds nus sur les tapis d'Orient. A Venise, les patriciens ont toujours montré pour le peuple une familiarité bienveillante, et il ne faut pas s'étonner de voir une bigolante reçue sans difficulté dans la famille dogale des Michieli. La belle Fabia l'accueillit couchée sur son canapé, et remarqua d'abord le fidèle Carino perché sur l'épaule de sa maîtresse.

— Comment! petite, s'écria-t-elle, tu as osé t'emparer d'un des pigeons de la République!

Orséola, restée debout, raconta l'histoire de Carino, jointe à celle du captif, et montra le morceau de toile avec ses caractères de sang.

A cette vue, la belle nonchalante se leva de son canapé et se jeta languissamment au cou de la bigolante.

— Tu me rends la vie, dit-elle, et elle retomba épuisée sur son canapé.

— Vous connaissez donc ce prisonnier? reprit Orséola; il dit qu'il est Français.

— Oui, certainement : son père vint à Venise avec le roi Henri III de France, et il y resta pour épouser une Vénitienne; il mourut ici de la peste qui enleva notre grand peintre Titien. Son fils, le comte Ruggieri, est né à Venise, mais il a voulu rester Français. Il a demandé ma main et mon père la lui a accordée. Il y a six mois, nous allions nous marier à Saint-Marc; nous étions déjà au pied de l'autel, quand un serviteur des Dix vint arrêter Ruggieri.

— Et pourquoi?

— Mon père a toujours cru que la politique soupçonneuse des Dix s'opposait à ce qu'une Vénitienne épousât un Français. Quoi qu'il en soit, depuis ce temps, je n'avais plus entendu parler de mon Ruggieri, et tu es la première qui m'en apportes des nouvelles : que Dieu te bénisse! Oh! combien je donnerais pour pouvoir le revoir!

— Rien n'est si facile, signorina : venez avec moi dans la cour du palais ducal.

— Je pourrais être reconnue.

— Eh bien! signorina, déguisez-vous en bigolante, et nous irons ensemble à la citerne.

Ce projet hardi étonna la pusillanimité de Fabia : c'était un effort qui lui paraissait au-dessus de ses forces physiques et morales. Cependant elle s'y décida, et elle se crut naïvement une héroïne des plus beaux temps de Rome.

Orséola, active et prompte dans ses décisions, redescendit rapidement dans la gondole, et, sans répondre aux questions de Beppo, elle fit ramer le fils du doge jusqu'au bout d'un canaletto, où demeurait une de ses amies; elle lui emprunta son costume de bigolante, et revint aussitôt au palais Michieli.

La belle patricienne s'amusa d'abord comme une enfant de ce déguisement; mais elle pâlit d'effroi quand il s'agit de marcher, et de marcher les pieds nus. Il le fallait pourtant; jamais bigolante n'avait mis de chaussures. Les pieds mignons de Fabia étaient blancs comme deux flocons de neige sur la cime des Alpes. Orséola lui fit sentir la nécessité de frotter ses pieds avec la vase du canal, pour en dissimuler la finesse et la blancheur. Ainsi déguisée, la patricienne sortit de son palais avec la bigolante, après avoir

écarté ses serviteurs, et elle descendit dans la gondole de Beppo ; ce qu surprit fort le bon gondolier.

— Cette bigolante-là, dit-il tout bas à Orséola, me fait l'effet que je me erais à moi-même si j'avais sur le dos la robe d'un sénateur.

— Zitto! zitto! (chut! chut!) répondit-elle; tais-toi, et tu sauras tout.

Rassuré par cette promesse, le fils du doge dirigea sa gondole vers la Piazzetta, où les deux bigolantes débarquèrent. Il fallut alors que Fabia mît sur son épaule le bâton qui soutient les deux seaux de cuivre, et elle trouva ce fardeau bien lourd ; il meurtrissait sa peau délicate.

— Que serait-ce donc, se disait tout bas Orséola, si les seaux étaient pleins? Décidément ces patriciennes ne sont bonnes à rien.

Elles entrèrent toutes deux dans la cour du palais, et, tout en feignant de remplir leurs seaux à la citerne, Orséola montra à Fabia la fenêtre rouge où le prisonnier était déjà occupé à émietter du pain au pigeon favori. Carino revint, rapportant sous son aile un nouveau billet dans lequel Ruggieri disait qu'il s'occupait de son évasion et demandait une lime.

Fabia envoya un baiser à son futur époux et regagna la gondole, épuisée de fatigue. A peine de retour à son palais, à la nuit tombante, elle se mit au lit, regrettant sa folle équipée, qui lui avait donné un rhume et une courbature. Elle donna une poignée de sequins à Beppo et à Orséola, en priant la bigolante de se charger d'acheter une lime et de la faire passer au captif, ajoutant que, pour elle, il lui était impossible de faire autre chose qu'un vœu à saint Marc, pour la délivrance de son époux.

Beppo fut ébloui de la générosité de la fausse bigolante, et les sequins l'aidèrent à contenir sa curiosité, que sa fiancée ne voulut pas encore satisfaire.

IV

Le jour suivant, Orséola alla dans une boutique de la Merceria et y acheta une petite lime, qu'elle attacha avec du fil sous l'aile de Carino, qui prit aussitôt son vol accoutumé vers la fenêtre du captif. Mais le nouveau fardeau qu'il portait était trop lourd pour le pauvre oiseau : il trébucha dans son vol, se heurta à la corniche sculptée du palais et tomba, tout palpitant, aux pieds du magnifique sénateur Michieli, qui montait en ce moment l'escalier des Géants, avec un membre du Conseil des Dix. Celui-ci ramassa l'oiseau blessé, qui, heureusement, ce jour-là, ne portait rien d'écrit. Mais la lime accusatrice était une charge terrible contre lui : on l'emprisonna comme complice d'un ténébreux complot, et on le garda au moins comme pièce de conviction. L'affaire alla au Conseil des Dix, qui se réunissait en ce moment. Le sénateur Michieli y fut appelé comme témoin; il voulut faire du zèle et proposa de faire tuer tous les pigeons de la République, qui complotaient avec les prisonniers.

Orséola, qui avait vu toute cette scène, s'en alla tout éplorée la raconter à Fabia. Celle-ci s'était prise d'une grande passion pour Carino : elle avait déjà voulu l'acheter à Orséola ; elle déplora le sort du pigeon au moins autant que celui de Ruggieri. En véritable enfant gâtée, elle en parla le soir même à son père et exigea que le sénateur plaidât la cause des pigeons, contre lesquels il avait d'abord proposé un massacre général. Marc-Antoine Michieli se résigna à cette palinodie, et le lendemain il prononça devant le Conseil un pompeux discours. Dans cette pièce d'éloquence, il compara les pigeons de Venise aux poulets sacrés de Rome et aux oies du Capitole. Bref, il fut applaudi, et les oiseaux de la République obtinrent leur grâce, sauf le trop coupable Carino, qui fut retenu prisonnier. L'espion Grillo, qui venait de faire un rapport secret au Conseil des Dix, proposa alors de lâcher le pigeon pour voir où il irait. L'avis fut trouvé ingénieux, et Carino, mis en liberté, courut se percher sur la tête d'Orséola, qui remplissait en ce moment ses seaux à la citerne. Les sbires reçurent l'ordre de l'arrêter ; la pauvre enfant les suivit tout en larmes, tandis que l'infâme Grillo lui disait en ricanant :

— Petite, ne t'avais-je pas dit de ne pas te mêler de politique?

Beppo, qui arriva sur ces entrefaites, apprit par les bigolantes l'arrestation d'Orséola ; il s'arracha les cheveux et courut dire à l'écrivain public, qui avait déjà repris possession de son bureau :

— Rédige-moi une lettre au doge ; je m'offre à remplacer Orséola en prison.

— *Matto* (fou), tu ne sais ce que tu dis : laisse-là cette bigolante, qui a comploté contre le salut de la République.

Le fils du doge, désespéré, erra toute la nuit autour du palais ducal en se frappant le front contre les colonnes de la Piazzetta.

Orséola, traduite devant le terrible Conseil, y comparut gardant encore Carino sur son épaule. On lui demanda quel était le prisonnier auquel elle envoyait une lime. Elle répondit avec fermeté qu'elle ne dirait pas son nom. On la menaça de la torture, mais rien n'ébranla sa généreuse résolution. Comme on la faisait sortir de la salle, un autre accusé entrait ; le pigeon vola sur son bras : c'était Ruggieri. Orséola le reconnut, quoiqu'elle ne l'eût jamais vu que de très-loin. Elle eût cherché à le sauver, quand même il eût été vieux et laid ; elle fut éblouie de le trouver si jeune et si beau : c'était moins de l'amour que du respect qu'elle éprouvait pour ce patricien, qui lui semblait un être d'une nature supérieure à la sienne.

Le beau Français la reconnut pour la petite bigolante qui avait voulu le délivrer, et, plein de reconnaissance, il lui dit tout bas, dans le langage laconique des prisonniers, en passant devant elle : *Per me?* et Orséola lui répondit : *Per te!*

On demanda à la bigolante pour quel motif elle avait cherché à favoriser

l'évasion du Français, si c'était pour l'amour de Ruggieri ou pour l'amour de sa famille.

— C'était pour l'amour de Dieu, répondit-elle simplement : il m'avait assuré qu'il n'était pas en prison pour un *péché*.

Après avoir été confrontés et interrogés, le prisonnier et la prisonnière furent descendus séparément dans les Puits. Les poètes et les romanciers ont abusé des Puits de Venise autant que des Plombs : d'abord ce ne sont pas des puits ; ce sont des cachots, qui ne sont pas sous l'eau comme on l'a prétendu, et qui ne sont ni plus terribles ni plus inhumains que les autres prisons d'État de la même époque. La pauvre Orséola n'en fut pas moins à plaindre et versa des larmes quand elle fut plongée dans ces demeures funèbres.

— Ah ! se dit-elle, combien j'avais raison de le plaindre et d'essayer de le sauver ! je sens maintenant par moi-même combien il est affreux d'être privé de sa liberté.

V

Le sénateur Michieli, qui avait été le témoin muet de la scène précédente, s'en revint à son palais fort effrayé des nouvelles charges que l'accusation faisait peser sur son futur gendre. Il en raconta tous les détails à Fabia, qui décida son père, non sans peine, à faire tout ce qui serait possible pour sauver Ruggieri. Quant à Orséola, ces deux nobles personnages n'y songèrent plus et ne pensèrent pas que le sort d'une porteuse d'eau fût digne de les intéresser.

Le sénateur se mit en relation avec l'espion Grillo, qu'il acheta à beaux deniers comptants, et qu'il chargea de séduire, par la même voie, les geôliers des Puits. De son côté Fabia, secouant un peu sa nonchalance, se mit en campagne. Sa mère avait été l'amie intime de la femme du doge Marino Grimani, et Fabia était restée l'enfant gâtée de cette dogaresse, qui était de l'illustre famille des Morosini, laquelle a donné quatre doges à Venise. C'était une bonne et sage princesse, qui était si estimée, que le Pape Clément VIII lui avait envoyé la rose d'or bénite, chaque année, par le Souverain Pontife, le quatrième dimanche de Carême. La dogaresse était l'arrière-petite-nièce de l'abbesse Morosini qui, ayant reçu dans son couvent de Saint-Zacharie le Pape Benoît III et le doge Tradonico, l'an 850, fit don au chef de l'État vénitien d'un diadème républicain tout en or, entouré de perles orientales en forme de poires. Ce magnifique présent excita l'admiration générale, et il fut décrété que ce diadème servirait désormais au couronnement des nouveaux doges ; on lui donna, à cause de sa forme singulière, le nom de *Corne dogale*. Les nombreux portraits des doges ont familiarisé les voyageurs à Venise avec cette étrange coiffure, qui était également portée par les dogaresses.

Fabia se fit conduire en gondole au palais ducal et fit demander à la dogaresse une audience, qui lui fut immédiatement accordée, en raison de son intimité particulière avec cette princesse.

— Eh bien! mon enfant, lui dit la femme du doge, parlez-moi de vos plaisirs. Comptez-vous vous amuser beaucoup cet hiver?

— Oui, Altesse, je l'espère. Mon père consent enfin à me donner un grand bal masqué au palais Michieli.

— Et quel costume avez-vous choisi, mon enfant?

— Le plus beau qu'il soit possible. Je viens justement demander à Votre Altesse la permission de paraître dans ce bal en dogaresse, et de me faire faire un habit sur le modèle de vos vêtements de cérémonie.

La dogaresse y consentit et lui prêta dans ce but son costume d'apparat, sans oublier la corne dogale. Fabia la remercia avec effusion et emporta le précieux paquet dans sa gondole. Le soir même, Grillo vint annoncer que le geôlier était gagné. Fabia remit à l'espion le vêtement de la dogaresse, et il se chargea de faire fuir Ruggieri sous ce costume féminin.

Grillo était fort effrayé du double rôle qu'il jouait et dans lequel il risquait sa tête. Les instructions qu'il donna au geôlier se ressentirent du trouble où était son esprit; il faut du moins le supposer : car cela seul peut expliquer la confusion de personnages que fit le geôlier des Puits. Peut-être conclut-il judicieusement qu'une robe ne pouvait servir qu'à une femme : en conséquence, au lieu de faire évader Ruggieri, il crut qu'il s'agissait de sauver Orséola. Il fit revêtir à la bigolante la jupe de velours noir et la robe de satin écarlate, et lui mit sur la tête la corne dogale.

Nous avons vu à Venise, au musée du palais Correr, les portraits de deux dogaresses qui sont la plus délicieuse peinture que l'on puisse voir; il y a quelque chose de plus ravissant encore que leur costume : ce sont leurs pâles visages de Vénitiennes. La porteuse d'eau n'avait pas la grâce délicate d'une patricienne de Venise; mais sa robuste beauté portait fort bien ce costume dogal, et le diadème républicain ne messeyait pas à son front bruni par le soleil. Elle éblouit en cet état les yeux du geôlier et ceux de son fils.

— Vous êtes, s'écria cet homme, plus belle ainsi que la femme du doge, qui a l'air d'une plante poussée à l'ombre et qui craint le soleil. Allons, venez vite, ne parlez pas et mettez cette *moreta* (masque vénitien.)

Orséola se laissait faire sans crainte et sans étonnement : persuadée que rien n'arrive sans l'ordre ou sans la permission de Dieu, elle n'était pas plus surprise de porter la corne dogale que de porter ses seaux de cuivre à la citerne. On lui avait laissé Carino, qui la suivit, perché sur la couronne ducale.

Les geôliers, chacun une lanterne à la main, firent monter à Orséola des escaliers, traverser de longs corridors, et entrer enfin dans une galerie où pénétrait l'air frais de la nuit.

— Victoire! dit le vieux geôlier : nous voici sur le pont des Soupirs.

La Bigolante tressaillit en entendant le nom de ce pont ugubre, qui conduit du palais ducal aux prisons d'État.

Arrivés au milieu du pont, les deux geôliers firent arrêter Orséola, et, à l'aide d'anneaux de fer énormes, ils soulevèrent une large dalle. Par l'ouverture qui en résulta, la fugitive aperçut les flots du canaletto et entendit leur clapotement sinistre; ses conducteurs la firent asseoir sur un vieux fauteuil de bois, auquel ils l'attachèrent avec leurs mouchoirs; puis, deux cordes nouées aux bras du fauteuil le descendirent par l'ouverture avec son précieux fardeau. La bigolante ne douta plus qu'on n'eût le projet de la noyer dans le canal : elle ferma les yeux, fit le signe de la croix et recommanda son âme à Dieu; elle descendit lentement, ballottée çà et là par le vent de la nuit; bientôt elle sentit que sa robe dogale trempait dans l'eau : elle ouvrit les yeux avec terreur; mais à l'instant une gondole, cachée à l'ombre du palais, s'en détacha silencieusement avec son fallot allumé, et reçut tout à coup la voyageuse aérienne. Un homme, debout à la poupe, s'avança pour détacher les mouchoirs qui la retenaient au fauteuil : c'était Grillo. Dans ce mouvement, le masque d'Orséola se dérangea, et l'espion la reconnut.

— Par saint Marc! se dit-il avec une fureur concentrée, le geôlier m'a trompé : il a fait évader la bigolante au lieu du Français. Que faire? Ma foi, tant pis! il faudra bien que cet échange tourne encore à mon profit.

Orséola, de son côté, fit un mouvement de répugnance en reconnaissant son ancien professeur devenu un espion et son accusateur; mais elle se rassura un peu en voyant que le gondolier était son fiancé, le fidèle Beppo. Celui-ci, la prenant pour la dogaresse, lui fit des saluts respectueux, qui la firent rire sous son masque. Grillo la pressa d'entrer bien vite dans le *camerino*, dont le *felz* noir la recouvrit aussitôt comme un linceul (1).

— O ciel! dit tout bas Beppo à Grillo, ne trouvez-vous pas que la femme du doge ressemble à ma fiancée?

— Imbécile, qu'oses-tu dire? Cette pensée seule est un crime de lèze-majesté. Tais-toi, et rame vivement : car je crois qu'on nous poursuit.

En effet, une gondole les suivait et les rejoignit sous le pont de la Paille; un homme masqué qui la montait ordonna à Beppo d'arrêter.

— Va toujours, s'écria Grillo.

— Arrête et regarde, répondit l'homme masqué en écartant son manteau et en montrant, à la lueur du fallot, ces terribles lettres brodées sur sa poitrine : C. D. X.

(1) Le *camerino* est la chambrette vitrée qui renferme les voyageurs d'une gondole, et qui est surmontée d'une sorte de dôme recouvert de gros drap noir : c'est ce qui s'appelle *felz*. Ce *felz* se place et s'enlève à volonté, suivant le temps qu'il fait, selon l'incognito qu'on désire garder.

Beppo épouvanté s'arrêta court à la voix de l'agent du Conseil des Dix.

— Qui voyage à cette heure dans cette gondole? demanda l'homme masqué.

— C'est Son Altesse la dogaresse, répondit Grillo avec sang-froid en entr'ouvrant la porte du *camerino.*

A la vue de la corne dogale, l'agent s'inclina et fit retourner la proue de sa gondole.

— *Va bene*, se dit Orséola, voici décidément qu'on prend une porteuse d'eau pour la femme du doge. Quel imbroglio! Mais Dieu y pourvoira et saura bien le dénouer.

Et la dogaresse improvisée se mit tranquillement à égrener les grains de sa *corona* (son chapelet.)

EDMOND LAFOND.

La fin au prochain numéro.)

L'ACADÉMIE CATHOLIQUE

DE LONDRES

On sait qu'il existe à Rome une Académie approuvée par S. S. Pie VII, et destinée à encourager les études scientifiques et littéraires en leur donnant une direction opposée à celle que les faux savants et les rationalistes s'efforcent de leur imprimer. La haute intelligence et le zèle ardent de S. Ém. le cardinal Wiseman lui avaient fait apprécier l'utilité de cette association; avec l'assentiment du Saint-Père, il désira en fonder à Londres une toute pareille, qui, même avant d'être organisée, fut affiliée par les soins du cardinal Asquini à celle de Rome. Il appartenait à l'éloquent et pieux auteur des *Conférences sur les rapports entre la Science et la Religion révélée* de se mettre à la tête de cette croisade intellectuelle contre des adversaires qu'il faut aller combattre sur leur propre terrain, comme nos pères qui couraient chercher en Orient les ennemis de la chrétienté. Il ne suffit plus de repousser des attaques sans cesse renaissantes et toujours plus audacieuses; on doit les prévenir et arracher à l'incrédulité les choses saintes qu'elle profane.

Tel est le but de l'Académie catholique de Londres. Mgr Wiseman, retenu à Rome par sa santé, en avait confié l'organisation au T.-R. Père Manning, qui devait plus tard lui succéder au siége archiépiscopal de Westminster. Le 29 juin 1861, sous le patronage de la Sainte Vierge et des glorieux Apôtres saint Pierre et saint Paul, eut lieu, à la résidence archiépiscopale, l'inauguration de l'Académie catholique de Londres. Son illustre fondateur, ne pouvant prononcer lui-même son discours d'ouverture, en chargea le T.-R. Père Manning. Dans cette exposition du danger des fausses lumières et de la nécessité urgente d'y substituer des connaissances solides, on retrouve cette éloquence, cette érudition et cette profonde conviction que nos adversaires ne pouvaient s'empêcher de reconnaître chez le Prélat

dont naguère les funérailles étaient entourées de respects universels.

Mgr Wiseman s'attache à démontrer la fausseté d'un des préjugés exploités avec le plus de persévérance par les ennemis du catholicisme, à savoir qu'il est hostile à la science, parce qu'il n'en saurait supporter les investigations. « L'Église, dit Son Éminence, a su de tout temps s'emparer du caractère propre à chaque siècle, pour façonner l'esprit et les tendances de l'époque selon le plan chrétien : ainsi elle s'approprie la basilique païenne en la sanctifiant ; elle adopte le Code romain en y infusant la charité évangélique ; elle donne à l'enseignement scolastique du moyen âge l'énergie de ces hommes de fer qui semblent communiquer à son inflexible logique toute la fermeté de leur âme ; et en même temps la poésie des trouvères se transforme sur les lèvres d'un saint Bernard, d'un saint Bonaventure, d'un saint François d'Assise, en chants d'amour divin, d'une pureté, d'une suavité infinies. »

Ainsi l'Église a toujours su, quand elle le jugeait nécessaire, entrer dans le courant, non pour lui céder, mais au contraire pour lui arracher ce qu'il voudrait entraîner.

« Et maintenant, » continue Son Éminence, « c'est au torrent de la science moderne qu'il s'agit de disputer l'esprit humain, dont elle s'efforce de submerger les croyances sous prétexte de l'émanciper. Longtemps l'Église anglicane a accusé le catholicisme d'obscurantisme; et de nos jours voilà que, par une dispensation providentielle, cette orthodoxie anglaise subit ce même reproche de la part de ses propres enfants, dont la science et la philosophie la battent en brèche. »

Sans s'appesantir sur les perplexités de « l'Établissement, » Mgr Wiseman représente à ses auditeurs combien il importe à tout catholique de se mettre au courant des progrès des sciences humaines : car l'Église ne redoute que les fausses lumières avec leurs éblouissements et leurs vertiges; elle craint surtout pour les siens les applications erronées, les inductions téméraires et calomnieuses qu'on s'efforce de tirer de certains faits mal approfondis et plus mal compris, dont les clabaudeurs à la suite se servent pour scandaliser ou égarer les petits et les faibles. C'est contre ces piéges, contre ces dangers, que cette mère de toute vraie lumière, de toute science véritable, veut prémunir ses enfants; elle ne cherche pas à étouffer le besoin de savoir, mais à le maintenir dans une sage direc-

tion. « Qu'on me permette, » dit Son Éminence en terminant son magnifique discours, qu'on me permette une comparaison peut-être triviale : l'Église me paraît ici semblable à l'aiguilleur qui se tient au point de jonction ou de bifurcation d'une route ferrée ; il ne prétend pas arrêter la machine haletante avec les multitudes qu'elle entraîne et les trésors dont elle est chargée ; il veut seulement, par une simple pression de sa main, à la fois vigoureuse et prudente, diriger toute cette puissance, toute cette rapidité sur la voie unique hors de laquelle le moindre écart aurait d'épouvantables conséquences. Obéissons à l'impulsion donnée par notre sainte mère ; travaillons comme elle et pour elle, non pas à arrêter la marche impétueuse de l'esprit humain, mais à le maintenir dans sa véritable voie, dans la direction hors de laquelle il n'est pour la société tout entière que d'incalculables périls. »

Trois ans plus tard, quand l'Académie était déjà en pleine activité, Mgr Manning prononça un discours remarquable, où il entrait dans quelques détails sur les sujets que devaient principalement traiter les membres de la Société. Jetant d'abord un regard sur la crise où se débat notre génération, Mgr Manning fait observer que le Protestantisme arrive au terme de cette carrière qu'il n'a été donné à aucune hérésie de dépasser. La durée du Donatisme, du Pélagianisme, de ce terrible Arianisme même soutenu par la puissance des empereurs grecs, des rois burgondes et wisigoths, n'a pas excédé trois cents ans.

« Et le Protestantisme a cessé d'exister comme système religieux dans son état primitif. Il ne peut plus présenter une forme de conviction compacte et nettement définie ; s'il subsiste, même comme corps social, c'est seulement qu'il est maintenu par son hostilité envers la Religion catholique et sa diplomatie révolutionnaire ennemie de l'Église. Avant de sacrifier à l'esprit de parti, par besoin de popularité, lord Macaulay avait loyalement reconnu que, du moment où le pouvoir civil avait cessé de propager le Protestantisme et de l'imposer par la violence, aucune nation ne l'avait embrassé. Tout ce qui a cessé d'être catholique a cessé d'être chrétien, mais tout ce qui a été gagné au Christianisme l'a été par l'Église.

« En Allemagne, le Protestantisme s'évapore en philosophie insaisissable et nuageuse, tandis que, passant au Socinianisme en France et en Suisse, il se morcelle en Angleterre et revêt mille formes nouvelles, toutes ennemies les unes des autres. La Confession

Helvétique, la Confession d'Augsbourg, les trente-neuf Articles des Anglicans, sont devenus de nos jours ce qu'étaient devenus du temps de saint Grégoire le Grand les symboles de Sirmium, d'Ancyre et de Séleucie, et la Thalia d'Arius. » C'est surtout de l'Église anglicane que Mgr Manning s'occupe, et il s'attache à faire remarquer les symptômes de ruine prochaine qui s'y manifestent. « Séparé de l'Église catholique, repoussé par la soi-disant orthodoxie grecque, à laquelle il voudrait en vain se rattacher, répudié par l'Église établie d'Écosse, sans communion avec celles de France, de Suisse, de Scandinavie et d'Allemagne (1), l'Anglicanisme est absolument isolé du reste de la Chrétienté. En Angleterre même, plus de la moitié de ses enfants l'ont abandonné et le combattent même ouvertement. Encore est-il facile de reconnaître que la majorité de ses adhérents reste fidèle à « l'*Etablissement* » par routine, par indifférence, par esprit de parti politique, plutôt que par des considérations de l'ordre spirituel. Un autre signe de décadence est la difficulté qu'éprouve le ministère anglican à se recruter parmi les rangs de la jeunesse intelligente, énergique et honnête à la fois, tandis que les enfants de nos premières familles catholiques viennent chaque jour demander à être admis au sein d'un clergé qui est bien loin de leur offrir les avantages temporels dont jouissent les membres de « l'Établissement » la carrière ecclésiastique est délaissée par la plupart des jeunes gens de quelque valeur, pour lesquels l'obligation de souscrire aux trente-neuf Articles est devenue intolérable. »

Deux partis dominants en Angleterre, mais ennemis l'un de l'autre, s'entendent cependant pour demander à être affranchis de cette formule de croyance, par laquelle les laïques ne se sentent plus liés et dont ils demandent que leurs pasteurs soient également dégagés. Ces deux partis, qui veulent examiner, croire, critiquer ou douter comme ils l'entendent, sont les rationalistes, et ceux que Mgr Manning nomme les *Romanisants*, c'est-à-dire ceux qui, sans se soumettre à l'Église, en reprennent par degrés les dogmes et les pratiques. « Et dans leur lutte désespérée, » dit Mgr Manning, « ces deux factions ennemies, s'efforçant chacune d'attirer à soi tout ce qu'il y a encore de

(1) Voici une anecdote qui vient à l'appui de cette assertion. La femme de Frédéric, prince de Galles, père de Georges III, ayant, en qualité d'Allemande, reçu la sainte Cène à la chapelle luthérienne, fut vertement tancée par les Evêques et contrainte à communier désormais suivant le rite anglican, *sous peine d'être renvoyée à Cobourg.*

vigueur, d'intelligence, de zèle et de talent dans l'Église établie, finiront par la déchirer sans retour.

« ... C'est à ce moment suprême de l'agonie de l'orthodoxie anglicane, » continue Mgr Manning, « c'est lorsque les prétentions de la suprématie royale deviennent, pour la grande majorité des Anglicans, aussi intolérables qu'elles étaient absurdes, c'est alors que la suprématie du Saint-Siége s'affirme dans sa plénitude de calme, de puissance; c'est au moment où un des articles du Symbole des Apôtres tend à disparaître de la religion anglicane, que la définition de l'Immaculée Conception est solennellement promulguée. »

Tandis que l'Établissement voit dans son étroite sphère décroître son influence sociale et politique, quinze ans d'agressions, de violences, de perfides intrigues, n'ont pu renverser le pouvoir temporel du Saint-Père, et n'ont pas effleuré sa miraculeuse influence sur l'univers catholique. Si les protestants suivent trop souvent la voie ouverte par leurs pasteurs, se mettent à nier l'inspiration divine de l'Écriture, à démentir l'authenticité des Livres saints, l'Église catholique, la mère de cette tradition orale contre laquelle se sont élevées tant de clameurs, demeure l'inébranlable gardienne, la fidèle dépositaire de la vérité, et comme le témoin perpétuel de l'authenticité divine de l'Écriture. Le temps n'est pas éloigné où même en Angleterre on en viendra à reconnaître ces inaliénables prérogatives conférées à la Chaire de saint Pierre.

Les sujets que l'éminent orateur propose aux études des membres de l'Académie sont nombreux, et touchent à presque toutes les branches des connaissances humaines : car il n'y a pas une science dont l'incrédulité ne cherche à se faire une arme contre les vérités religieuses. Il s'agit donc de rectifier les vieux préjugés anti chrétiens, de rétablir les faits de l'ordre moral et matériel si souvent tronqués par la mauvaise foi, et de faire surtout ressortir l'absurdité, l'inanité des systèmes qu'on se plaît à opposer au système religieux et catholique.

Cet appel n'a pas été stérile. A la voix des deux éminents Prélats, des hommes distingués par leurs talents et leurs lumières se sont empressés de s'agréger à l'Académie catholique de Londres; les séances se sont régulièrement succédé et d'importants travaux y ont été présentés. Quelques-uns des plus considérables ont été publiés par leurs auteurs; d'autres ont été édités par Mgr Manning et recueillis

dans un volume que M. l'abbé Patterson, secrétaire de l'Académie avec M. Allies, a bien voulu nous envoyer. L'espace nous manque pour rendre un compte détaillé des six Mémoires qu'il renferme. L'Étude sur le lieu de naissance de saint Patrick, et l'Essai qui traite de la position d'une minorité catholique et de ses devoirs au milieu d'un pays dissident, sont spécialement destinés à des lecteurs anglais, et la savante réfutation de l'évêque Colenso, par M. Lains, se refuse par sa nature à l'analyse. Un pareil travail d'exégèse ne se résumerait pas en quelques lignes. Disons seulement qu'il prouve surabondamment qu'il s'est fait beaucoup de bruit superflu autour d'un étalage de connaissances superficielles, autour d'un de ces trafiquants de science équivoque, débitant leur clinquant à une foule dont l'ignorance leur assure un facile secours.

Nous regrettons de ne pouvoir reproduire un long et remarquable travail de M. Lucas, intitulé : *les Rapports de l'Église avec l'État.* Il faudrait le lire dans le texte original. Et qu'on nous permette de placer ici une observation, qui, du reste, ne s'adresse pas à l'Essai de M. Lucas, aussi sobre de style que substantiel : c'est que bien souvent le traducteur d'un ouvrage anglais rend d'autant plus service à son auteur, qu'il lui est moins littéralement fidèle. Ceci a l'air d'un paradoxe; mais les personnes qui possèdent une connaissance approfondie de la langue anglaise et de son génie se l'expliqueront aisément. Cet idiome est essentiellement laconique, nerveux, énergique; il abonde en tours rapides, en allusions, en abréviations. Le *que* retranché y est continuel; la suppression des articles et des particules y est fréquente; le substantif se fait verbe au besoin; le verbe se fond avec un autre vocable, ou bien, au moyen d'une préposition, il reçoit une acception plus étendue, comme par exemple : « *il se dansa dans une fièvre,* » pour : « à force de danser il se donna la fièvre. » De sorte que M. Jourdain pourrait en dire comme du turc : « Voilà en vérité une langue admirable. »

Cette langue, qui se précipite en monosyllabes rapides, et dont le mécanisme est du reste irrégulier, quand elle s'élève aux régions de la poésie, plane avec une allure grandiose et des mouvements d'une grâce originale, qu'elle doit à cette indépendance, et peut-être à un vague inhérent à sa construction imparfaite. Mais quand elle retombe dans la prose, quand surtout elle aborde les définitions, les raisonnements, elle se traîne comme ces oiseaux qui, magnifiques dans leur élément, ne savent, en se posant sur la terre, y marcher que d'un

pas embarrassé et lourd. A suivre les redites, les *retournements*, avec quelle patience l'auteur s'efforce pour ainsi dire de triturer sa pensée, on dirait qu'il se défie de la pénétration de son public : c'est que, pour ne laisser aucune ambiguité à son idée, pour la faire passer intégralement dans l'esprit de ceux auxquels il s'adresse, il est forcé de demander à l'abondance, disons mieux, à la redondance des paroles, la justesse ou la suffisance que lui refuse une construction grammaticale défectueuse, obscure à force de briéveté. Cette imperfection, inhérente à la langue anglaise elle-même et qu'il ne faut pas reprocher à ceux qui l'écrivent, ne choque pas à la première lecture de tel ouvrage qui nous a captivé par sa haute portée, ses aperçus ingénieux ou sa profonde érudition. C'est seulement en se mettant à l'œuvre pour faire passer en notre langue ce même livre, qu'on s'aperçoit de la nécessité absolue où l'on est de condenser une prolixité, dont le style, pas plus que le caractère français, ne s'accommoderait. Ces interminables longueurs risqueraient de rappeler les plaidoyers de l'Intimé et de Petit-Jean; et, pour faire rendre à l'auteur pleine justice par des lecteurs pressés de conclure, il faut se résoudre à entreprendre une réduction plutôt qu'une traduction littérale.

Au reste, nous nous soumettons volontiers à laisser prendre cette digression pour un aveu de notre impuissance ou de notre paresse; mais il n'y faut point trouver un prétexte pour nous dispenser de transcrire quelques passages du discours de M. Lucas, travail remarquable, où il serait difficile de faire des coupures, tant les raisonnements s'enchaînent par une logique rigoureuse et serrée. C'est malgré nous que nous renonçons à faire connaître à nos lecteurs la manière dont nos frères d'Angleterre ont compris et jugé certaines questions traitées au Congrès de Malines. Mais l'auteur du Mémoire aborde un terrain où il ne nous est pas permis de le suivre, à notre très-grand regret.

Les derniers Essais contenus dans ce volume, et dont l'un est dû à S. Ém. Mgr Wiseman, renferment des recherches d'archéologie chrétienne du plus haut intérêt. Le Cardinal s'attache à établir que le silence des auteurs profanes contemporains, sur certains faits rapportés par les Évangiles ou les Pères, ne justifie en rien le scepticisme des modernes, qui, de cette absence de témoignages, veulent tirer une preuve à l'appui de leur incrédulité. Chaque jour, suivant la remarque de Son Éminence, chaque jour des découvertes fortuites

viennent attester la véracité, l'exactitude de récits trop légèrement traités de fables. L'*Histoire profane* elle-même a ses lacunes, ses négligences, ses ignorances, et de singuliers hasards se chargent parfois de les réparer.

« Ainsi, » ajoute Mgr Wiseman, « lorsqu'en 1775 on creusa le terrain pour poser les fondements de la sacristie de Saint-Pierre de Rome, on y trouva un nombre considérable de pierres revêtues d'inscriptions, faisant toutes allusion à des *Frères Arvales*, *Fratres Arvales*, personnages entièrement inconnus jusqu'alors, et dont ni Cicéron ni Tite-Live n'ont parlé dans leur énumération des diverses classes d'augures romains. Ces inscriptions éveillèrent l'attention du savant bibliothécaire du Vatican, Mgr Marini, qui se mit à l'œuvre pour les collationner et pour rechercher dans tous les écrivains latins, surtout dans les moins connus, quelques notices relatives à cette corporation; mais il ne put recueillir que quelques passages très-succincts dans Varron, Pline, Minutius Félix et Fulgence, qui en font remonter l'existence jusqu'aux premiers rois de Rome. Avec ces faibles indices et l'étude approfondie des inscriptions, Mgr Marini a écrit un traité qui renferme les détails les plus complets que nous possédions sur les Institutions sacerdotales de l'antiquité païenne. Plus tard, deux autres inscriptions, ayant trait au même sujet, ont été trouvées, qui ont complété les laborieuses investigations de Mgr Marini. Ces Frères Arvales constituaient une des classes les plus puissantes des prêtres de la Rome païenne. On en connaît maintenant l'histoire et l'organisation dans tous leurs détails. Le nombre de ces augures était limité à douze. Chaque année ils enregistraient la description minutieuse des fêtes et des sacrifices qu'ils avaient célébrés. Aucun détail n'est oublié : le costume des prêtres et des acolytes, leur manière d'ôter et de remettre la *toga prætexta* et leurs couronnes d'épis d'or, leurs rites expiatoires et propitiatoires, le compte des paniers de fruits et de friandises reçus et distribués, tout est scrupuleusement rapporté, et à côté de ces détails de ménage se lisent des hymnes en vieux étrusque ou en langue osque, absolument inintelligibles. Ces Frères Arvales se recrutaient dans les premières familles de la cité, même dans celle des Césars, et paraissent avoir occupé un rang considérable parmi les hiérophantes romains. Ils avaient leur bois sacré, situé en dehors de la porte Portesi : c'était là qu'ils offraient des sacrifices à une certaine déesse *Dia*, dont le nom ne se retrouve dans aucun mythologue, mais qu'on croit pouvoir identifier avec celui de Cérès. »

De l'ignorance où pendant des siècles on était resté sur l'existence d'une corporation aussi importante, Mgr Wiseman conclut avec raison que bien d'autres faits historiques ont pu être passés sous silence par des écrivains contemporains, quelquefois par insouciance ou dédain, mais souvent par un esprit de parti facile à démêler.

Ainsi une des dénégations que le scepticisme du siècle dernier opposait à l'exactitude historique des récits de l'Evangile, se fondait sur ce qu'aucun historien contemporain, pas même Josèphe, n'avait parlé du massacre des Innocents. Mais, comme le fait observer M. de Riancey, l'historien juif avait ses raisons pour dissimuler cette affreuse boucherie. « Et, dit à ce sujet M. L. Veuillot, les vues humaines toutes seules eussent suffi à saint Matthieu pour l'empêcher de décrier son Évangile, en y inscrivant un fait de ce genre qui n'eût pas été constant. Notre foi ne dépend pas de ce que la négligence ou la politique des historiens leur fait dire ou taire. »

« Notre devoir, à nous catholiques, dit encore Mgr Wiseman, est d'attendre avec une foi patiente ces preuves irréfragables dont nous n'avons pas besoin et que le scepticisme railleur réclame, mais qui ne le convaincront peut-être pas.

« Que de légendes pieuses, ajoute le savant Cardinal, ont été l'objet de plus grossières plaisanteries, de plus brutales dénégations, que l'histoire de sainte Ursule et de ses compagnes ! Elle a même été plus d'une fois défigurée à dessein pour la pouvoir mieux tourner en ridicule, et ce n'est pas seulement de la part des centuriateurs de Magdebourg ou des savants allemands modernes qu'elle a rencontré, tantôt le démenti le plus absolu, tantôt une explication ridicule ou mythologique. Beaucoup de catholiques l'ont reléguée dans le domaine des superstitions, et ont, du haut de leur sagesse, déploré la crédulité avec laquelle les populations des bords du Rhin conservent leur vénération pour sainte Ursule et les compagnes de son martyre. Mais les recherches profondes et les travaux des Bollandistes modernes, et en particulier du R. P. Buck, auteur de la notice de sainte Ursule (page 73 et suiv. du IXe vol.), ont élucidé cette question. Grâce à une érudition qui rappelle celle des savants d'il y a trois siècles, grâce à la judicieuse sagacité qui a mis en œuvre cette masse de matériaux, nous sommes en droit de défier tout critique de bonne foi, de continuer à nier la légende des martyres de Cologne, dont les Allemands ont gardé pieusement la tradition, embellie, exagérée peut-être par leur imagination

naïve et poétique, mais reposant sur un fait historique authentiquement prouvé. »

Les choses, autant que les faits, ont été révoquées en doute : chaque jour on entend attaquer les objets de la vénération des populations catholiques et accuser d'imposture le clergé qui propose ces objets au respect des fidèles; chaque jour aussi des investigations plus laborieuses, une intelligence plus complète des mœurs de l'époque ou du pays auxquels ces objets appartenaient, souvent même un de ces hasards ménagés par la Providence, viennent expliquer et confirmer ce qui paraissait extravagant et chimérique. Ainsi, combien d'inepties les encyclopédistes du siècle dernier n'ont-ils pas débitées sur la sainte Relique déposée dans la cathédralede Chartres, et connue en France sous le nom de Chemise de la Sainte Vierge !

« Elle ne pouvait être qu'apocryphe, disait-on, et de fabrication relativement moderne : car ce vêtement était inconnu chez les Orientaux, qui, au temps où on prétend faire remonter l'origine de cette relique, y suppléaient par une sorte de longue écharpe enroulée plusieurs fois autour du corps, comme les enveloppes des momies. Et voilà que Dieu permet que la curiosité sacrilége ou la cupidité des commissaires de la République, en 1793, les engage à ouvrir le coffre où était renfermée la précieuse relique. Ce n'est pas une chemise qu'on en retire, mais une pièce d'étoffe de quatre aunes et demie de long, répondant exactement à la description donnée par les encyclopédistes. Mais il faut que l'incrédulité soit absolument confondue; et quand les commissaires, désireux de découvrir quelque autre espèce d'imposture, envoient un morceau de cette étoffe au savant abbé Barthélemy, celui-ci, sans savoir de quoi il s'agit, répond que ce fragment doit remonter à environ deux mille ans, et que, d'après la description de l'écharpe dont on l'avait détaché, celle-ci lui paraît exactement pareille au vêtement intérieur porté par les femmes d'Orient à cette époque reculée. Le procès-verbal de cette enquête subsiste dans les archives de l'Évêché de Chartres. »

Cette anecdote, empruntée par Son Éminence à l'ouvrage de M. l'abbé Hamon, curé de Saint-Sulpice, est déjà sans doute connue de la plupart des lecteurs de cette Revue. Mgr Wiseman y ajoute un récit où il démontre par sa propre expérience quel cas on doit faire des mauvaises plaisanteries de certains touristes. Protestants ou incrédules, ils sont à l'affût de toute expression inexacte, de toute lo-

cution dont la valeur réelle leur échappe, pour tourner en ridicule les objets de la vénération, ou, comme ils disent, de la ***superstition des Papistes.***

« Torsyth s'est épuisé en stupides quolibets à propos du chef de saint Jean-Baptiste, qu'il appelle le Cerbère à trois têtes, parce que trois villes, Rome, Gênes et Amiens, comptent cette relique parmi leurs trésors les plus précieux. Il est bon de comparer les spirituelles observations du sceptique anglais moderne avec la naïve narration de sir John Mandeville, qui voyageait en Orient vers le milieu du quatorzième siècle. Sans doute il a recueilli et reproduit sur ouï-dire beaucoup de récits fabuleux ; mais ce qu'il a vu, ce qu'il a pu apprendre par lui-même, il l'a bien vu, il le sait bien, il le raconte avec une fidélité que l'on peut constater encore de nos jours.

« De là, dit le bon chevalier, nous nous en allâmes à Samarie, ca-
« pitale du pays qu'on appelle à présent Sébaste. Il s'y trouvait
« autrefois, enfermé dans le trou d'une muraille, le chef de saint
« Jean-Baptiste ; mais l'empereur Théodose le fit extraire de cet en-
« droit, et on l'a trouvé enveloppé d'un linge tout taché de sang, et
« il l'emporta à Constantinople, où est demeurée la partie postérieure
« de la tête. Mais une partie de la face, jusqu'au menton, fut donnée à
« l'église de Saint-Sylvestre, à Rome, où sont des nonnes. Mais ce
« fragment est tout noirci et calciné : car l'empereur Julien avait,
« par haine et par méchanceté, mis le feu aux ossements du Saint,
« comme l'ont attesté plusieurs Papes et Empereurs. La mâchoire
« inférieure, avec un peu de cendres et le plateau où l'on posa la
« tête du Saint après sa décollation, sont à Gênes, où l'on fait avec
« grande solennité la fête de saint Jean, comme aussi font les Sarra-
« sins chez eux. Quelques-uns disent qu'Amiens aussi en possède une
« portion de la tête du Précurseur ; d'autres soutiennent que c'est
« celle de l'Évêque saint Jean. Dieu sait ce qui est la vérité ; mais
« pourvu que le béni saint Jean soit vénéré, c'est suffisant. »

« Or, quand la république fut proclamée à Rome, il y a quelques années, les pauvres nonnes de Saint-Sylvestre furent, comme d'autres habitants de maisons religieuses, chassées de leur couvent. C'était vers onze heures du soir : on les expulsa sans les en avertir d'avance, leur laissant à peine le temps de réunir leurs effets ; les pauvres femmes ne songèrent qu'à sauver la précieuse relique qu'elles possédaient depuis si longtemps, et se réfugièrent dans

le couvent de Sainte-Pudentienne, où elles demeurèrent encore quelque temps après l'entrée des Français, le couvent de Saint-Sylvestre ayant été par ceux-ci employé comme bâtiment public. Quand j'allai à Rome pour visiter l'église de Sainte-Pudentienne, dont je suis titulaire, les nonnes de Saint-Sylvestre, qui y étaient encore, m'invitèrent à voir la relique, qui n'était jamais sortie de leur maison. Je la reconnus pour être une de celles que décrit sir John de Mandeville, et peut-être la plus intéressante : car c'est celle où tomba le coup du martyre.

« Grâce à Mgr l'Évêque d'Amiens, j'ai pu examiner aussi le fragment qui est en effet renfermé dans la chapelle du Saint-Sacrement de la cathédrale, et dut être celui qui était resté à Constantinople, d'où il aura été envoyé en France. On sait combien, dès le temps de Charlemagne, les rois de France et leurs grands vassaux mettaient de prix à obtenir des reliques, dont les empereurs grecs se montraient généreux. Ce dernier fragment complète la totalité du crâne, et s'adapterait exactement au fragment conservé à Rome, dont il reproduit la couleur. Nous savons par le témoignage des Pères qu'Hérodiade se plut à frapper d'un poinçon la tête de sa victime, et ce ne fut pas sans émotion que je constatai sur ce fragment de crâne les marques irrécusables de la férocité de la courtisane royale. Je n'ai pas vu la relique conservée à Gênes, mais je sais qu'elle est précisément la partie que le pieux voyageur Mandeville assigne à cette ville.

« Ainsi s'explique de la manière la plus simple, et par des preuves incontestables, un fait où la mauvaise foi a voulu voir, soit une imposture, soit une superstition ridicule, et qui a eu l'honneur d'égayer les sceptiques du dernier siècle. »

Plus familiers avec la phraséologie de l'Église et avec l'archéologie chrétienne, les savants éviteraient les lourdes bévues où une érudition incomplète les fait trop souvent tomber avec un réjouissant aplomb. On se souvient du bruit qui se fit, il y a quelques années, au sujet de ces couronnes trouvées en Espagne et où l'on voulut voir les insignes des rois goths. Vendues au gouvernement français et transportées au musée de Cluny, elles ont été l'objet de controverses et même de notes diplomatiques : car l'Espagne les revendiquait comme faisant partie du trésor royal.

« Mais, dit le révérend M. Rock, auteur d'un intéressant Mémoire sur l'autel de Saint-Ambroise de Milan, « mes études sur les anti-

quités ecclésiastiques et liturgiques me permirent de rectifier cette hypothèse. A une des séances de l'Institut archéologique, je démontrai que ces couronnes, soi-disant royales, étaient, à une époque reculée, suspendues au-dessus des autels ou le long des murs des églises. Cette coutume avait un double motif : les fidèles voulaient, en suspendant une couronne au-dessus du Crucifix, entourer ce lieu d'honneur et d'éclat, comme pour le venger des insultes des païens ; quelquefois aussi, déjà du temps de Constantin, il était d'usage d'en suspendre au-dessus du tombeau d'un saint ou d'un martyr, comme un emblême de la couronne de gloire qu'il avait reçue au ciel. Ce symbole équivalait à la canonisation solennelle qui se décerne maintenant par l'Église, et paraît avoir été l'origine de l'auréole qu'on a placée depuis autour de la tête des saints. »

M. Rock entre dans d'intéressants détails sur ce magnifique autel de Saint-Ambroise, qu'il a étudié d'une manière approfondie, au double point de vue de l'art et de la religion.

Il a pu constater une fois de plus que le culte de la Très-Sainte Vierge n'est pas, comme le prétendent les protestants, d'invention récente et toute humaine : elle est représentée sur un des panneaux de l'autel, au moment de l'Annonciation ; elle ne se tient pas debout devant l'Ange, mais assise sur un trône surmonté d'un dais, comme un être supérieur même à un Archange. Cette attitude assignée à la future Mère du Christ, et qui se retrouve dans un grand nombre d'œuvres d'art extrêmement anciennes, témoigne de la vénération dont l'Église et la chrétienté des premiers siècles entouraient Notre-Dame, *Notre-Dame bénie*, comme on dit encore en anglais.

« Sur un autre panneau on voit figurer l'artiste lui-même, tenant son œuvre entre ses mains et la présentant à saint Ambroise, qui lui donne sa bénédiction. Sur une inscription placée au-dessous se lisent ces mots : *Wolwinus magister phaber.*

« Les écrivains italiens ont voulu faire de l'éminent artiste un Italien ; mais cette prétention n'est pas soutenable : le nom de *Wolwin* est évidemment d'origine germanique, on le retrouve à plusieurs époques de l'histoire d'Angleterre, et il subsiste encore dans quelques comtés du royaume, composé, comme la plupart des noms propres parmi le peuple, de deux mots, *Wol* et *Win.* » Ce qui, en anglo-saxon, signifiait un pauvre écolier, un homme de condition obscure ou servile. De plus, jamais un Italien n'eût écrit *faber* par un *ph* ; tandis que l'orthographe grecque s'était maintenue chez

les Anglo-Saxons, qui employaient le *ph* avec autant d'affectation que les Italiens en mettaient à le retrancher même dans les mots empruntés au grec. Cette manière d'écrire s'est conservée jusqu'au temps d'Henri III, et la cathédrale d'York en offre un exemple dans le distique suivant :

Ut Rosa phlos phlorum,
Sic est Domus ista domorum.

Il peut sembler bizarre au premier abord, qu'en Italie, cette terre des beaux-arts, on ait eu recours à des Anglo-Saxons pour exécuter un travail pareil à celui de l'autel de Saint-Ambroise de Milan.

Les Grecs et les Romains ignoraient absolument l'art des émailleurs, et l'on trouve un passage du Grec Philostrate, qui écrivait sous Septime Sévère, et qui fait allusion à ce procédé « où excellent certains Barbares des côtes de l'Océan. » On a retrouvé dans les tombeaux, en Angleterre et sur les côtes de Bretagne, des émaux remontant à une époque très-reculée, du temps du Pape Vitalien et des rois de l'Heptarchie saxonne.

Ces émailleurs avaient une grande renommée en Italie : les lampes qu'ils faisaient pour les églises étaient fort recherchées ; on les nommait *gabatæ saxicæ*. Enfin, il faut se souvenir de la décadence où les arts étaient tombés en Italie et en Grèce, non-seulemet par les invasions des Barbares, mais surtout par les persécutions qu'exercèrent les empereurs iconoclastes : l'île de Bretagne, l'île des Saints, était à l'abri du vandalisme de l'hérésie, le plus féroce de tous ; ses évéques, ses abbés encourageaient les artistes, comme l'a toujours fait l'Église.

On sait que des troupes de pèlerins partaient souvent d'Angleterre pour Rome, et que parmi eux se trouvait nn bon nombre d'ouvriers orfèvres, comme l'atteste le retable d'argent donné à l'église de Frascati par des artistes anglo-saxons, qui l'avaient fait en commun, sous le Pape Nicolas Ier, en 858. Il ne paraît donc pas possible de conserver quelque doute sur la nationalité de Wolwin, dont l'ouvrage, enrichi de ciselures exquises et d'émaux d'un fini merveilleux, présente un des plus splendides monuments de l'art au moyen âge. Mais un autre intérêt s'attache encore à cette œuvre. L'autel d'or de saint Ambroise est comme un livre où l'on peut étudier les coutumes liturgiques des plus anciennes époques de l'Église : tout le rituel y est retracé avec une exactitude minutieuse ; l'artiste n'a pas même négligé d'indiquer la manière dont les parcelles de la sainte Hostie

étaient disposées en forme de croix sur l'autel. « Il serait à désirer, » dit M. Rock en terminant son discours, « qu'aux études ecclésiastiques proprement dites on joignît celles des œuvres d'art de l'antiquité chrétienne. Le théologien, le polémiste, trouveraient là une riche mine à exploiter dans l'intérêt de la cause catholique : car l'architecture, la sculpture, la peinture, reproduisent avec fidélité certains détails qui échappent à la plume et qui sont autant de témoignages irrécusables de l'antiquité, de l'unité de croyance et de culte, perpétuée à travers la succession des siècles comme parmi la diversité des races. »

L'abrégé que nous avons donné du volume édité par Mgr Manning, suffit pour faire apprécier l'importance de l'institution due aux soins de Son Éminence le Cardinal Wiseman.

Elle est sans doute appelée à rendre de grands services à l'Église et à la vérité. L'Angleterre, par ses relations avec l'extrême Orient, par son commerce et les habitudes voyageuses de ses enfants, par les richesses dont disposent le gouvernement et les sociétés particulières, offre à l'exploration scientifique des ressources supérieures à celles des nations du continent. L'Académie catholique, sous la direction éclairée où se continue l'esprit de son illustre fondateur, saura mettre à profit, pour le triomphe de la Foi, des recherches faites tantôt dans un but tout matériel, tantôt dans un intérêt tout scientifique. Il se peut que dans les premières années les travaux de l'Académie aient peu de retentissement en dehors du cercle catholique; plus d'une fois peut-être, telle vérité, tel fait victorieusement démontrés resteront pour la masse du public à l'état de superstition ou de fable absurde; mais que nos amis ne se découragent pas. Quand on veut purifier une caverne pleine d'exhalaisons méphitiques, le premier, le second, même le troisième brandon qu'on y jette s'éteignent en apparence sans résultat : chacun d'eux pourtant, en consumant une minime parcelle d'air corrompu, prépare l'action d'autres torches qui se succèdent avec une puissance toujours croissante, jusqu'au moment où la flamme peut resplendir au milieu de la grotte, débarrassée enfin de ses miasmes empoisonnés.

M. de ROMONT.

DE CHOSES ET D'AUTRES

I

Nous avons plusieurs fois entretenu nos lecteurs des luttes engagées au sein même du Consistoire de Paris entre les protestants libéraux et les protestants chrétiens. M. Guizot, qui ne sait pas au juste ce qu'il croit, est le chef des croyants. Les deux MM. Coquerel et M. Martin Paschoud, tous trois pasteurs, sont les représentants les plus remuants des libéraux. Ces révérends se mettent sans cesse en avant pour soutenir leur foi, laquelle consiste à nier tous les dogmes du Christianisme. M. Martin Paschoud vient de faire une nouvelle manifestation de ce genre. Voici les détails que nous donne le *Bulletin de Paris*, publication neutre :

« Le protestantisme est plus divisé que jamais. Avant-hier, une démonstration absolument schismatique s'est produite à Paris, au temple de la rue de Grenelle. M. Martin Paschoud, le pasteur qui a eu de si longs démêlés avec le Consistoire, est monté en chaire et a déclaré que, pour sa part, il ne croyait pas à la divinité de Jésus-Christ, ajoutant qu'à bien entendre le langage des Évangiles, Jésus ne s'était jamais donné lui-même comme Dieu.

« M. Martin Paschoud a longuement exposé les considérations qui militent, suivant lui, en faveur de cette conclusion catégorique et radicale. On peut juger de l'effet d'un pareil discours sur une nombreuse assistance, composée, en partie du moins, de personnes fermement attachées au dogme fondamental du Christianisme. »

Nous ne contestons nullement à M. Martin Paschoud le droit de ne pas voir dans l'Évangile ce que tout le monde y a vu depuis dix-huit siècles, et nous comprendrions qu'étant devenu aveugle il avouât sa cécité ; mais nous voudrions qu'il sût s'en tenir là. Tout au contraire, ce pasteur prétend, au nom de la pensée libre, imposer à ses *ouailles* son incrédulité ; il veut éteindre la lumière chez les autres parce que l'obscurité s'est faite chez lui. Certains journaux, ennemis de toute religion définie, approuvent très-fort cette conduite : ils prétendent que M. Martin Paschoud en agissant de la sorte, défend un droit et remplit un devoir. C'est oublier un peu trop que M. Martin Paschoud n'est pas un simple libre penseur, ouvrant, avec la permission et sous le contrôle de la police, des conférences où tout le monde

est convoqué, mais où chacun est libre de ne pas aller et dont personne n'est obligé de faire les frais; il est pasteur en titre, c'est-à-dire représentant officiel et rétribué d'un culte reconnu par l'État. Cette fonction et ce traitement, il ne les a obtenus qu'à des conditions déterminées : il s'est tout spécialement engagé à donner un enseignement conforme à la Confession d'Augsbourg; la chaire où il monte pour nier la divinité de Jésus-Christ, lui a été confiée pour qu'il y enseignât que Jésus-Christ est Dieu. S'il n'avait pas promis cela, il n'aurait pas le *troupeau* dont il prétend user et abuser comme de sa chose. Mais voudriez-vous, nous dira quelque défenseur de la pensée libre, que M. Martin Paschoud enseignât des dogmes auxquels il ne croit plus? Nullement; mais je ne puis comprendre ni que ce libéral viole le principe de la liberté de conscience chez ses auditeurs en leur imposant ses négations, ni que cet homme fier, après avoir renié ses anciennes croyances, s'obstine à conserver une situation dont il repousse les devoirs. Et le plus fâcheux, c'est que l'on puisse se dire qu'il renoncerait plus facilement peut-être aux fonctions, s'il ne fallait pas du même coup renoncer au traitement.

Il convient de rappeler ici que MM. Coquerel et Martin Paschoud ne font pas exception dans le camp protestant. Ces ministres libres penseurs ont, au contraire, de très-nombreux émules. La divinité de Jésus-Christ, qui depuis longtemps n'est plus dans le protestantisme qu'une opinion libre, y sera bientôt une opinion proscrite. Voici, par exemple, ce que nous lisons dans une remarquable brochure intitulée : la *Parole de Dieu et le protestantisme*, publiée récemment à Genève :

« On sait où en est le protestantisme à l'égard de la divinité de Jésus-Christ : M. de Gasparin nous dit qu'en France, sur *sept cents* ministres, il y en a *deux cents* qui y croient. Quelle défection !

« En 1864, dans le grand duché de Bade, le *Conseil supérieur ecclésiastique* (protestant) a refusé de destituer M. Schenk, supérieur du séminaire protestant, qui niait dans un ouvrage la divinité de Jésus-Christ. La raison qu'il en a donnée, c'est que, *sur ce point*, *les opinions variaient dans le conseil*.

« A Genève, l'Église nationale a défendu formellement aux prédicateurs de prêcher la divinité de Jésus-Christ. »

Des faits identiques se sont produits partout dans ces dernières années. M. le pasteur Demole a donc raison de dire que le protestantisme en est arrivé à une dissolution doctrinale et dogmatique absolue. Mais, si M. Demole a raison de tenir ce langage, M. Martin Paschoud a tort de parler comme libre penseur et de se faire payer comme protestant orthodoxe.

II

Dans l'un de nos derniers numéros nous avons dit, d'après une feuille religieuse, que le Souverain Pontife avait condamné le fameux projet formé par une Société ultra-fusioniste pour la traduction des Livres-Saints. Cette

Société, qui ne faisait plus parler d'elle, n'avait cependant pas encore perdu tout espoir de se relever. Bien que dissoute en fait, elle conservait quelques adhérents, même parmi les dix ou douze prêtres catholiques qui s'y étaient aventurés. Cela résulte implicitement de la lettre suivante adressée au journal l'*Union* :

Versailles, le 11 juillet 1866.

Monsieur le Directeur,

En présence d'une note émanée de la nonciature, et qui nous apprend que le Pape désapprouve la Société nationale pour une nouvelle traduction de la Bible, je dois protester contre l'intention qu'on me prêterait d'avoir voulu agir ou parler dans un sens contraire aux lois disciplinaires de l'Église et à la volonté du Souverain Pontife.

Cette Société avait pour but d'opposer, par une traduction universellement accréditée, une digue au rationalisme, qui est l'ennemi commun de tous ceux qui croient à la révélation. Les éditions catholiques de cette Bible devaient être accompagnées de notes puisées aux sources les plus orthodoxes.

Mais, devant l'improbation du Souverain Pontife, je déclare que je ne fais plus partie de cette Société, dissoute déjà depuis longtemps, et que je retire, autant qu'il est en moi, la coopération que j'y ai apportée.

Agréez, etc. BERTRAND, *chanoine de Versailles.*

Une lettre de M. l'abbé Morel, vicaire général de Versailles, établit que M. l'abbé Bertrand n'a fait cette tardive déclaration qu'après avoir reçu de son Evêque l'ordre : 1° de rétracter le discours qu'il avait prononcé en l'honneur de la nouvelle Société biblique ; 2° de se retirer ostensiblement de cette Société. M. l'abbé Morel fait, en outre, remarquer que M. l'abbé Bertrand, au lieu de se borner à dire : *Je retire, autant qu'il est en moi, la coopération que j'ai apportée* à cette œuvre, devait condamner le discours où il l'avait glorifiée, ce discours contenant *une doctrine fausse et injurieuse au Saint-Siége.*

Nous ferons une autre remarque. M. Bertrand assure que la traduction projetée avait surtout pour but d'opposer une *digue au rationalisme.* Les noms de certains des adhérents de la Société et le concours qu'elle avait obtenu dans la presse, prouvent assez que les rationalistes jugeaient la chose autrement : ils y voyaient un compromis, un affaiblissement de la doctrine; et ils savent, par expérience, que des digues élevées sur de telles bases ne résistent point.

Si nous insistons sur cette aventure, ce n'est nullement par esprit de contention. Nous n'aimons ni à raviver les vieilles querelles, ni à revenir sur des questions vidées. Mais tel n'est pas le cas. La *Société nationale pour la traduction des Livres-Saints* a été l'une des manifestations les plus retentissantes et les plus nettes de cet esprit rationaliste et libéral auquel cèdent beaucoup de catholiques, dans l'espoir de se faire amnistier par les défenseurs attitrés des idées modernes. Or, l'avortement de la *Société nationale*

n'a pas fermé la plaie dont cette tentative a permis de sonder la profondeur. Les nouveaux Septante ont battu en retraite, les uns très-vite, les autres très-lentement. Par malheur, ni les uns ni les autres ne paraissent avoir abandonné les idées qui les avaient conduits jusque-là. Nous ne voulons nommer personne : mais nous rappellerons au moins que les catholiques fourvoyés dans cette Société biblique appartenaient tous aux nuances diverses du catholicisme libéral, depuis *la France* jusqu'au *Correspondant* inclusivement.

III

Le *Messager du Sacré-Cœur* a publié, dans son dernier numéro, deux lettres fort intéressantes, fort touchantes, d'un missionnaire établi en Kabylie, à Fort Napoléon. Ces deux lettres permettent d'espérer de nombreuses conversions parmi les Kabyles. Déjà plusieurs marabouts se font instruire dans la religion chrétienne et quelques-uns ont demandé le baptême. L'état général des esprits est, d'ailleurs, favorable au mouvement, et l'on peut compter, non pas seulement sur des conversions individuelles, mais sur l'entrée dans l'Église de populations entières. Le zélé missionnaire qui prépare cette moisson aurait pu déjà pousser son œuvre assez loin s'il n'avait pas voulu éprouver solidement les désirs qui lui étaient exprimés et leur donner pour appui une plus solide instruction religieuse.

Parmi les Kabyles qui s'instruisent et font de la propagande, se trouve un caïd décoré de la croix d'honneur. Voici la réponse que fit ce caïd au missionnaire, après avoir écouté fort attentivement la lecture d'un long passage de l'Évangile :

« Tu connais l'Amraoua; qui coule là-bas dans la plaine, et au bord duquel je demeure : chaque année, pendant l'hiver, au moment des grandes crues, il déborde et semble vouloir donner une nouvelle direction à son cours ; mais il finit toujours par rentrer dans son lit. Ainsi en sera-t-il des Kabyles : nos ancêtres ont marché dans les sentiers de l'Évangile, nous finirons par y revenir. »

Les Kabyles forment, en effet, la population vraiment indigène de l'Algérie. C'est par suite de la conquête arabe qu'ils sont devenus musulmans, et tout indique, selon l'expression du caïd Ahmed, qu'ils rentreront librement dans les sentiers dont la violence, l'abandon et l'ignorance les ont écartés.

Extrayons de cette même lettre un passage très-propre à montrer sous quel régime l'islamisme a placé les femmes kabyles :

« Amar-Ben-Saïd vient de passer dix-sept jours au presbytère; il était malade, et nous l'avons bien soigné. Il est marié depuis cinq ou six ans à Thoçadith (Félicité), qu'il a dûment achetée de son frère (à elle) et payée 200 fr. Les deux époux font bon ménage; la naissance d'une petite fille,

pour laquelle le F. Janin a fait un berceau, est venue, il y a quelques mois, mettre le comble à leur bonheur. Cette jeune mère vient d'être violemment séparée de son mari et de son enfant : son frère l'a fait reprendre et ramener chez lui de son propre chef. La coutume lui donne ce droit tyrannique. Voici l'histoire : Ce frère barbare voudrait qu'Amar revendît sa femme à un amateur qui en offre 450 fr.; il y aurait là un bénéfice de 250 fr., dont la moitié lui reviendrait. Le mari ne veut pas se séparer de sa femme; le frère fait alors tout simplement reprendre sa sœur. Heureusement il a fini par trouver que Thoçadith était pour lui, non pas une occasion de profit, mais une grosse charge, et il l'a renvoyée à son mari; mais la petite fille, privée de sa mère, a failli mourir.

« Voilà comment les femmes sont traitées chez les Kabyles: elles ne s'appartiennent pas. L'orpheline devient la propriété de son frère, de son oncle, ou même d'un parent plus éloigné. Non-seulement elle n'hérite pas, mais encore elle fait partie de l'héritage. Son mari peut la renvoyer ou la vendre; après l'avoir vendue on peut la racheter, et il va sans dire qu'on ne songe pas même à lui demander son avis. »

Voici un trait d'une autre nature :

« Dernièrement, un de nos habitués m'amenait l'Amine-l'Oumena des Béni-Tour; c'est un vénérable vieillard septuagénaire. Il est revenu seul quelques jours après. Depuis dix ans, il ne mange et boit qu'après le coucher du soleil. Je lui ai demandé pourquoi il observait ce jeûne perpétuel. « C'est pour Dieu, m'a-t-il dit, et pour obtenir miséricorde. » — « Ce que « tu fais là est fort bien, lui ai-je répondu; c'est dommage que tu ne sois « pas dans la bonne voie. » — « Dieu m'y conduira, j'espère. Je reviendrai « te voir. »

Les Arabes ne participent pas à ce mouvement. Néanmoins l'on doit espérer que la conversion des Kabyles les ébranlerait, surtout si les facilités nécessaires étaient données à la propagande religieuse. Ce serait, comme le dit le *Messager du Sacré-Cœur*, la solution de la question algérienne.

IV

M. l'abbé Follioley a publié, il y a deux ans, le premier volume d'une *Histoire de la Littérature française au dix-septième siècle.* Nous avons aujourd'hui la suite de cet ouvrage (1). Ce deuxième volume, qui ne sera pas le dernier, est uniquement consacré à trois écrivains: Molière, La Fontaine, Bossuet. M. Follioley ne s'en tient pas, on le voit, à de simples résumés; et, s'il ne dit pas absolument tout ce que l'on pourrait dire sur les auteurs qu'il étudie, il en dit assez néanmoins pour bien faire connaître l'homme, ses travaux, ses idées. Il a beaucoup lu et beaucoup retenu. Aussi

(1) E. Belin, libraire-éditeur, Paris. Les deux volumes in-12, 6 fr. — L'ouvrage aura trois volumes.

peut-on affirmer que « son ouvrage renferme un résumé complet de tout ce que les critiques modernes et les juges les plus autorisés en matière de goût ont écrit d'important sur les écrivains de notre plus grand siècle littéraire. » Ajoutons qu'il a mis en bon ordre le fruit de ses lectures. Le livre est bien proportionné, bien lié, et l'auteur, tout en utilisant les travaux d'autrui, a fait une œuvre personnelle. Son style est net, ferme, coulant.

L'*Histoire de la Littérature française au dix-neuvième siècle* s'adresse spécialement aux élèves des classes supérieures de nos écoles secondaires. C'est donc un livre d'enseignement, et non de polémique. A mon avis, ces deux choses ne sont nullement incompatibles, et l'on devrait chercher à les unir : car ce n'est pas avec des jugements effacés que l'on trempera vigoureusement l'esprit des jeunes gens. M. l'abbé Follioley a eu je crois cette pensée, mais il n'a pas osé la suivre jusqu'au bout. Bien que son second volume contienne sur Molière des pages plus vigoureuses qu'on n'en rencontre d'ordinaire dans de pareils ouvrages, on y pourra signaler des concessions et des jugements d'école. Cela dit, il faut bien vite ajouter que l'*Histoire de la Littérature française au dix-septième siècle* est très-supérieure, au point de vue des idées comme du style, à la plupart des traités élémentaires de littérature reçus dans les établissements d'instruction secondaire. Nous n'en connaissons pas où l'on parle aussi librement, aussi bien de Port-Royal, des *Provinciales*, de Descartes, de La Fontaine, de Molière. Si le but n'est pas complétement atteint, si les défauts du genre n'ont pas toujours été évités, il y a, tout au moins, grand progrès. Nous n'insistons pas : car nous faisons ici une simple annonce et l'un de nos collaborateurs reviendra dans le *Bulletin bibliographique* sur cette œuvre vraiment digne d'attention.

V

Voici une nouvelle *Vie des Saints.* Cette fois il ne s'agit pas d'une œuvre en plusieurs tomes avec notes et dissertations. Non : c'est une publication d'un autre genre, où la piété trouve son compte, où la science n'est pas méconnue, mais qui s'adresse aux yeux en même temps qu'à l'esprit et au cœur ; c'est une *Fleur des Saints* illustrée. L'entreprise déjà tentée plusieurs fois, ne l'avait pas encore été dans d'aussi bonnes conditions.

L'ouvrage se composera de vingt-cinq livraisons, dont chacune contiendra deux magnifiques planches en chromo-lithographie et seize pages de texte, format in-quarto. Les livraisons déjà publiées nous permettent d'affirmer que les chromolithographies seront reproduites d'après la tradition, d'après les délicieuses vignettes des manuscrits enluminés de tous les siècles et de tous les pays. Le dessin de ces planches est dû à l'habile crayon de M. Ledoux. Quant à l'exécution chromo-lithographique, M. Kellerhoven s'en est exclusivement chargé, elle sera donc parfaite. La partie littéraire, ordi-

nairement sacrifiée dans ces sortes de publications, répond dans celle-ci au mérite artistique de l'œuvre: elle a été confiée à M. Henry de Riancey. Telle est, en deux mots, cette œuvre importante, dont nous aurons à reparler et qui va doter les familles chrétiennes d'un beau et bon livre (1).

VI

La Bruyère, parlant des incrédules, que de son temps on appelait *esprits forts,* disait : « L'esprit docile admet la vraie religion; et l'esprit faible « ou n'en admet aucune, ou en admet une fausse : or l'esprit fort, ou n'a « point de religion, ou se fait une religion : donc l'esprit fort, c'est l'esprit « faible. » Le R. P. Lefebvre nous donne en termes moins alambiqués une définition identique : la folie se divise, dit-il, en plusieurs sections; l'*incroyant* est un fou de la section des *idiots.* Et ce qu'il dit, il le prouve, au nom de la science, de la raison et de la foi. Cette preuve, appuyée sur une argumentation qui saisit l'esprit de tous côtés, le pieux et savant auteur l'applique aux diverses formes que revêt la folie humaine en matière religieuse. Aussi a-t-il consacré à son développement tout un volume d'environ cinq cents pages. La pensée fondamentale du livre est indiquée par ce texte donné en épigraphe : *Stultorum infinitus est numerus*, et par ce titre : *De la Folie des hommes en matière de religion* (2). Quant au but, le voici tel que l'indique le R. P. Lefebvre :

« Le but est d'éclairer, de guérir ces pauvres insensés, de les sauver enfin. Pour cela, après avoir défini ces tristes infirmités de l'esprit humain, et montré dans quelques discours préliminaires les analogies frappantes qui existent entre la folie véritable, ou l'aliénation mentale proprement dite, et les égarements des pécheurs, ou la folie des passions ; après avoir indiqué les principales divisions suivies par les maîtres de la science qui traitent de ces maladies, et retrouvé les mêmes symptômes, les mêmes caractères dans les affections de l'âme, nous n'aurons plus qu'à séparer nos malades, pour essayer de les traiter, de les guérir.»

Le P. Lefebvre rappelle le classement adopté par les médecins aliénistes et ajoute :

« Nous commencerons comme ces graves docteurs par l'*idiotisme* et nous mettrons tous les *incroyants* dans cette grande division : ainsi les athées, les déistes, les matérialistes, ce sont en effet des espèces de crétins pour la plupart; mais il y en a de furieux, il y en a parmi eux qui sont, comme on dit, fous à lier : il faudra prendre garde en passant dans cette cour. — La

(1) L'ouvrage sera divisé en 25 livraisons. Chaque livraison contiendra deux planches en chromo-lithographie et seize pages de texte in-4 encadré, sur beau papier. Prix de chaque livraison : 6 fr. Éditeur, F. Kellerhoven. On souscrit à la librairie V. Palmé.

(2) Un volume in-8, à la librairie Saint-Germain-des-Prés. Putois-Cretté, 39, rue Bonaparte.

deuxième section, composée des *croyants*, renferme une foule de malheureux insensés qui se divisent en trois classes, si nombreuses aussi, que nous serons obligés de les séparer encore pour étudier leur caractère et pour les traiter avec succès : ce sont donc les *indifférents*, les *pécheurs*, les *mondains* ; et dans ces trois catégories nous aurons encore bien des divisions et subdivisions. »

L'auteur ne s'en tient pas à ces catégories. Il a trop longtemps étudié, et avec trop de zèle, la maladie dont il vient de se faire l'historien et le *classificateur*, pour n'en pas connaître toutes les formes, toutes les ruses. Il sait quels fous sont tenus pour sages, et n'oublie d'indiquer ni quelles dispositions produisent ces *folies spéciales*, ni quels remèdes il faut leur appliquer. En un mot, le R. P. Lefebvre n'a omis aucun des cas que le médecin des âmes peut avoir à traiter. C'est une œuvre complète, où la science et l'amour de Dieu s'unissent pour montrer à l'homme que la sagesse est dans la foi et aussi le bonheur : *Beati qui crediderunt*.

VII

Terminons par une grande et bonne nouvelle : la *Revue du Monde Catholique* commencera, dans son prochain numéro, la publication d'une série de lettres inédites de Joseph de Maistre.

EUGÈNE VEUILLOT.

BULLETIN LITTÉRAIRE

CRITIQUES ET CROQUIS, par M. Eugène Veuillot; un fort volume in-18; prix : 3 fr. 50, chez L. Hervé, libraire-éditeur, rue de Grenelle-Saint-Germain, 66, Paris.

L'auteur des *Critiques et Croquis* aurait bien quelques droits particuliers à ce que l'on rendît bon compte ici de son dernier ouvrage. Cependant on ne s'est pas pressé de le faire, et aujourd'hui même ce n'est pas un compte rendu écrit pour elle que donne la *Revue*, c'est l'extrait d'un article de M. Ph. Serret qui a paru dans le journal *le Monde*.

Voici d'abord la courte préface que M. Eugène Veuillot a placée en tête de son livre :

« Les Études qui forment ce volume ont été écrites aux bruits du moment et des idées régnantes. Cependant le choix n'en est pas arbitraire. Elles portent toutes sur des faits, des doctrines et des controverses qui se tiennent étroitement malgré leur diversité. Qu'elles traitent du *Christianisme romanesque*, du *Génie anglais dans l'Inde*, du *Mercantilisme littéraire*, des *Concours académiques*, des *Saints de la libre pensée* ou du *Mariage*, l'auteur y cherche l'expression des idées et des mœurs contemporaines. Toujours placé sur le même terrain, il poursuit une œuvre de redressement au profit de la vérité. »

M. Ph. Serret entre en matière par quelques lignes sur les conditions du journalisme, sur le gaspillage d'esprit, de style et d'idées qu'il entraîne, puis il ajoute :

« M. Eugène Veuillot a eu l'heureuse pensée de glaner, sur sa propre trace, quelques épis d'or, quelques fleurs rares, aux senteurs légèrement amères, échappées de sa main. Il en a fait une gerbe : c'est le volume qu'il vient de donner sous le titre de *Critiques et Croquis* L'épreuve de l'unité ne pouvait certes lui faillir. Pas une note ne détonne dans ces pages, écrites dans des circonstances et sous des impressions fort peu homogènes. Mais, d'un autre côté, rien de moins symétrique, de moins contraint et de plus libre que cette unité : unité digressive, vivante, efflorescente, avec cela partout présente, partout sentie. Ce charmant volume, nullement tendu, du style et du ton le plus dégagé, est, du reste, de substance forte et sérieuse. Ses linéaments, ourdis avec une émerveillante légèreté, donnent un tissu d'un grain singulièrement serré et résistant. Dans cette galerie de croquis et d'études, plus d'une haute question de littérature et de mœurs reçoit sa solution, une solution qui a tout l'air d'être l'arrêt définitif du bon sens. Plus d'une figure exorbitante de notre temps y

trouve son compte réglé avec une rondeur, une gauloise netteté de justice, que plusieurs, on peut le croire, ne demanderaient pas mieux que de décliner.

« Au début, M. Eugène Veuillot accoste la question du roman chrétien à propos de *Sibylle,* qui était, au moment où il écrivait, dans le triomphe de sa sixième édition. Cette étude va tout d'abord au vif de la question. M. Eugène Veuillot s'abstient, avec une sorte de parti pris, de toute querelle de bel esprit, de toute critique purement littéraire, choses secondaires en effet. Il ne discute et ne réclame qu'au point de vue de la vérité des caractères et des situations, au point de vue particulièrement de la vérité dans les mœurs et la vie intérieure de la famille chrétienne, peu ou mal observées par le romancier qui a peint de fantaisie.

« Il ne peut être question d'analyser ici ce qui est déjà une analyse ; nous relèverons, après M. Veuillot, seulement un trait. Sibylle, une enthousiaste et poétique enfant, couvée sous l'aile d'un aïeul et d'une aïeule pieusement débonnaires, Sibylle s'arrête tout court aux premières ronces qu'elle rencontre sur le chemin de la piété : ces ronces sont les puérilités dévotes de Mme de Beauménil et quelques vulgarités dans le caractère de l'excellent curé du lieu. Blessée et comme flétrie par ces *mesquineries* dans les poésies de son âme et de sa foi, la petite fille renonce à ses pratiques de religion et se met, de sa propre autorité, hors de l'Eglise, où d'autres impressions la ramèneront plus tard. Le motif de tentation est futile ; tels quels, toutefois, ce premier déchirement, cette première pénétration du doute, touchent essentiellement aux choses de la vie spirituelle. Une plume honnête, sans contredit, mais mondaine, et après tout incompétente, peut-elle pénétrer sans profanation et sans dommage dans ces épreuves, dans ces intimes combats de la foi ?

« La rapide fortune du roman de *Sibylle* ne prouve rien en faveur de la tentative de M. Octave Feuillet : elle s'explique par l'élévation relative du sujet, ainsi que des passions et des sentiments que l'auteur analyse. Sibylle est un peu sœur, une sœur civilisée et étiolée d'Atala ; ses fiançailles au lit de mort rappellent la fille de Lopez. Il y a un abîme de poésie et de style entre la fiction de Châteaubriand et l'œuvre de M. Feuillet. Elles se rapprochent par le mélange de la spiritualité au romanesque, et aussi par l'impression qui s'en dégage, impression pleine de trouble, vaguement et très-douteusement chrétienne.....

« Il y a dans le volume quelques pages sur la liberté matrimoniale, une vive et moqueuse escarmouche avec l'auteur d'*Indiana*. Nous ne sommes pas au même point qu'en 1848, bombardés de déclamations sur la femme libre et le divorce; il s'en faut cependant que ces idées délétères aient disparu de certaines régions de l'opinion et de la presse. George Sand reprenait, il y a peu de temps encore, en en rajeunissant simplement l'expression, la prédication de son éternelle doctrine. Lélia continue de professer qu'il n'y a d'amour que dans l'union parfaite et en Dieu des intelligences et des cœurs. Le mariage, chose futile de soi et sans importance intrinsèque, ne peut valoir que comme sanction d'un tel amour. En dehors de cette fusion des âmes dans l'idéal, toute union de l'homme et de la femme

est un sacrilége. S'il y a eu quiproquo, si l'on a cru à l'harmonie parfaite sans qu'elle existât, et que la révolte du cœur ou même des sens avertisse qu'on s'est trompé, il y aurait sacrilége, profanation, à rester unis. Où cesse l'extase, les devoirs cessent également, etc.

« Dans sa phraséologie éthérée, voilà une doctrine qui laisse bien loin derrière elle le divorce légal, lequel suppose l'intervention et un certain contrôle du juge. Le divorce, selon Lélia, devient personnel et spontané; il sort de la conscience, qui le prononce dans son for intérieur le jour qu'est tombé le bandeau et que se manifeste le dégoût ou la lassitude. Ceci est proprement la *papillonne* de Fourier, moins le cynisme relativement honnête du sectaire harmonien. « Cela, observe M. Eugène Veuillot, « revient à dire qu'il faut s'unir quand on s'aime, et se séparer quand on « ne s'aime plus. Cette loi progressive règne à Otahiti; les Mormons la « trouvent trop large. » Ces belles maximes, néanmoins, sont données pour l'unique sauvegarde de la liberté et de la dignité de la femme, outragée par son asservissement à un seul homme. On les professe en outre au nom de la morale (oui, de la morale !) et de la pudeur profanée dans la femme par le droit du plus fort, ce qui veut dire par toute union qui n'est pas la fusion des cœurs comme Lélia la comprend.

« M. Eugène Veuillot, sur le terrain de la dignité et de la liberté de la femme, répond avec Joseph de Maistre et l'éloquent P. Ventura; sur la question de morale, il répond de son cru. Ecoutons-le; ce serait un meurtre de substituer ici quoi que ce soit à ses propres paroles : « Mme Sand, « dit-il, malgré la chasteté d'esprit, l'austérité dont elle se glorifie, n'ignore « point ce que valent et ce que durent d'ordinaire les unions libres, nées « des impressions qu'elle veut transformer en lois. Le culte de l'idéal « n'est guère moins prompt à les rompre qu'à les nouer. Elle en a certai- « nement vu des exemples dans le monde dépourvu de préjugés où elle « introduit le lecteur de ses mémoires. » N'est-ce pas qu'un des mérites de M. Eugène Veuillot est de nous ramener la vraie épigramme, l'épigramme du bon ton et du bon temps, faite de rien, d'une transparence, d'une impalpable et impersonnelle ironie ? C'est une rareté dans ce temps de pavés et de voies de fait de la plume.

« L'auteur touche à la plaie du mercantilisme littéraire, et rappelle à ce propos le bruyant procès entre M. Maquet et M. Alexandre Dumas. Tout était commercial dans l'intime association aussi bien que dans les démêlés de ces deux hommes de lettres. M. Eugène Veuillot a émaillé les plaidoiries de comiques parenthèses et rendu la physionomie du débat comme pas un chroniqueur judiciaire. Il n'y a rien de tel que de n'être pas du métier pour voir juste, quand, du reste, à l'avantage de n'être pas un homme spécial on joint beaucoup de sens et d'esprit. Quelques traits : Les bouts de ligne étaient payés à M. Dumas, par ses éditeurs, le même prix que la ligne entière. Ceci peut expliquer cette lèpre de mots parasites et encombrants qui s'étend sur les récits et le dialogue, même aux endroits mouvementés. — M. Eugène Veuillot pose la question si la clause (des bouts de ligne) est née du genre, ou si c'est le genre qui est né de la clause?

« A ce propos, une anecdote unique : Les deux associés fabriquaient un

roman dont l'action se passait sous le règne de Louis XIV. M. Auguste Maquet, qui tenait la plume, comme à peu près toujours, venait de poser un paysan à l'affût dans un champ. M. Dumas ajoute : *de pommes de terre.* — Réclamation de M. Maquet ; il y a anachronisme ; la culture de la pomme de terre ne remonte pas plus haut que Louis XV. M. Dumas rature pommes de terre et met à la place *pommes d'amour :* le bout de ligne est tout de même gagné. Il est remarquable qu'à l'époque même de leur meilleur accord, M. Dumas et M. Maquet, ce dernier surtout, retenaient avec soin les moindres billets qu'ils s'écrivaient. On tira un grand parti, dans le débat, de cette correspondance, abondante en révélations curieuses. « De part et d'autre, dit M. Veuillot, on était sur ses gardes : c'est ce « qu'on appelle la fraternité littéraire. » En somme, pourtant, rien n'était plus démontré que la large coopération de M. Maquet dans environ soixante volumes signés de M. Alexandre Dumas seul ; et, nous en faisons l'aveu, nous étions de ceux qui virent avec quelque surprise le tribunal refuser à M. Maquet le droit de co-propriété sur la *Dame de Monsoreau*, *Monte-Christo*, etc. M. Eugène Veuillot a redressé cette opinion et prouvé mieux que personne le bien-jugé de la sentence. M. Auguste Maquet avait, dans cette bizarre association, abdiqué toute personnalité et toute conscience littéraire ; il travaillait sur commande et vendait *sa copie* à M. Dumas, comme d'autres fournisseurs lui vendaient du papier et des plumes. Les phrases pudiques sur l'art, sur le droit au partage de la renommée, ne pouvaient donner le change à personne, et l'intérêt du procès n'était qu'un intérêt d'argent. Cela était d'une évidence brutale à défier tous les euphémismes. M. Maquet ne voulait être co-propriétaire que pour éviter d'être créancier de la faillite de M. Dumas, et ne pas subir le 25 0/0, comme les autres créanciers. A ce marchand on a appliqué la règle du Code de Commerce et la loi égalitaire de la faillite. C'était justice, et cela entrait au mieux dans la couleur locale.

« Il y a des portraits dans les *Critiques et Croquis ;* il y en a trop peu. On fait beaucoup le portrait aujourd'hui, mais le portrait pour ainsi dire plastique, peignant l'homme physique, et, même quand il veut caractériser le talent et l'homme intellectuel, n'en donnant que les surfaces et les arêtes extérieures, sans aller jusqu'à la conscience.....

« Les portraits de M. Eugène Veuillot sont des jugements ; on y sent, jusque dans le persifflage, l'accent de la justice et de la conscience, et il s'en faut que la justice ôte rien au relief. Quelques-uns sont croqués en deux lignes, M. de Tocqueville, par exemple : « Il voyait assez juste, il ne « voyait pas loin ; son regard s'éteignait devant un horizon étendu. »

« M. Villemain est encore pris en courant, et un peu pris au piége, dans un article que l'illustre académicien avait écrit sur *le génie anglais dans l'Inde.* La réplique de M. Eugène Veuillot est une moquerie splendide. Citons : « Nous devons à M. Villemain une fantaisie littéraire sur *le génie « anglais dans l'Inde.* Ce titre promet beaucoup ; l'article ne tient rien. « Après avoir lu ces quinze pages d'une prose aimable, on ne sait qu'une « chose, mais on la sait mal : c'est que l'Angleterre a eu dans l'Inde deux « fonctionnaires qui aimaient la littérature et la cultivaient en amateurs.

« L'un était grand juge à Calcutta, en 1783; il compulsait les coutumes « locales et faisait des vers, traduisant du bengali en anglais et de l'an- « glais en bengali.... L'autre, un évêque, représentait l'Eglise anglicane à « Bombay, en 1824; il a laissé d'assez jolis vers sur les tourments d'un « cœur épris, retenu loin de l'objet aimé.... M. Villemain le compare à « Fénelon. » — « L'évêque Réginald Héber, ajoute M. Eugène Veuillot, « et le grand juge William Jones représentent le génie anglais dans l'Inde, « à peu près comme M. Villemain, fourrant partout ses petites allusions « politiques et ses épigrammes effarouchées, représente en France le « génie de Brutus. »

« Après une analyse du livre ayant pour titre : *Victor Hugo par un témoin de sa vie,* M. Eugène Veuillot résume ainsi son jugement sur l'homme et l'écrivain : « Il a eu des tendances, mais pas de croyances; « des aspirations, mais pas de résolutions. Par suite même de ses facultés, « qui se résument dans l'imagination, il avait particulièrement besoin « d'une direction vigoureuse, calme et suivie; toute direction lui a fait « défaut. La base chrétienne, qui avait manqué à l'union de ses parents, a « manqué également à son enfance et à son éducation. Un instant il s'est « approché de la vérité; mais son esprit n'a pas su la reconnaître, ou son « cœur n'a pas trouvé la force de s'y dévouer. Il s'est cru tour à tour légi- « timiste, orléaniste, conservateur, libéral, démocrate; il s'est même cru « catholique : maintenant il se croit socialiste. Au fond, en politique « comme en religion, il n'a jamais eu que des opinions d'amateur, dictées « par son orgueil ou ses intérêts. » C'est sévère, sans aucun doute, mais c'est juste. M. Eugène Veuillot ne songe pas à refuser à Victor Hugo, il lui accorde sans parcimonie la puissance de l'imagination, la faculté de créer des formes, le don de l'énormité, et, par moment, de la véritable grandeur. Mais où serait la justice, si, après cela, on n'allait pas au fond, à l'intime infirmité du Titan? Cette infirmité, c'est l'incertitude de tout principe. Ces demi-dieux qu'on nous fait voir toujours dépassant la stature commune, se croient à peine pétris de notre argile. C'est justice, c'est nécessité de faire voir que, dans le bloc superbe où il sont taillés, il y a une veine de doute misérable, et qu'ils retombent par là, non pas au niveau vulgaire simplement, mais très-au-dessous des humbles et des ignorés.

« Il y a d'autres portraits dans le volume, notamment un passage, relativement étendu, consacré à restituer la grande figure du P. Lacordaire. L'auteur redresse les compromettants louangeurs qui, bien à tort, ont voulu faire prédominer l'homme politique dans le glorieux Dominicain. Mais ce sont des pages qui doivent être lues, non analysées.

« Essayerons-nous de caractériser le talent de M. Eugène Veuillot? Nous dirions d'abord qu'il n'est le reflet ou la miniature de personne, pas même de son frère aîné, M. Louis Veuillot. Il a sa part distincte, sa riche part d'originalité. Cette fraternité littéraire dans la fraternité du sang de MM. Eugène et Louis Veuillot fait ressouvenir, sans la rappeler tout à fait, d'une autre fraternité illustre : il y a eu les deux de Maistre, Xavier à côté de Joseph, comme la grâce s'appuyant à la force. C'est un peu, mais ce

n'est pas complétement la proportion entre les deux MM. Veuillot. M. Eugène est un joûteur vaillant; la grâce en lui domine, mais non certes la grâce fragile qui fait antithèse à la force. Tout est sobre et viril dans cet écrivain. L'épithète de *brillant* ne sied pas à son style, style simple avant tout, ayant horreur des mots qui reluisent, et dont tous les effets résultent de la spontanéité du mot, de l'aisance et de la distinction du tour. Au total, la vigueur dans la grâce, une svelte élégance, sous laquelle on sent la trempe et le ressort de l'acier : voilà ce qui peut le plus ressembler à une définition du talent de M. Eugène Veuillot.

« Son livre, dont nous nous sommes borné à signaler quelques passages, résiste, par sa forme digressive, à l'analyse et au compte rendu proprement dit. Il traite, avec une finesse et une vigueur de touche exceptionnelles, une grande variété de sujets : questions sociales, querelles littéraires, questions de mœurs, le mariage, la toilette, les salons, presque tous nos travers et toutes nos dégénérescences. La scène est changeante; le point de vue est fixe : d'où l'unité de l'œuvre. Cette unité n'est point abstraite et latente ; le lecteur en a la sensation, il la respire dans le souffle de foi sous lequel s'épanouissent ces diversités. Ce qui fait l'*unité*, enfin, c'est l'accent de cette conscience loyale et chrétienne vibrant à *toutes* les pages. M. Eugène Veuillot est singulièrement maître de sa verve; il ne va que jusqu'où il doit et veut aller, jamais hors de la mesure et de la justice. Le persifflage, chez lui, est toujours dans le ton de la bonne compagnie, tout le monde en convient; mais il est mieux que cela : il est honnête essentiellement, consciencieux; on y sent un fond de clémence chrétienne. M. Eugène Veuillot n'est l'ennemi d'aucun homme, seulement il préfère à tous la vérité : *Magis amica veritas*. Son œuvre est assurée du suffrage des hommes de goût, des esprits délicats, qui ne peuvent qu'aimer ce style ennemi des tons violents, se tenant dans le jeu, dans le chatoiement discret des nuances. L'ouvrage a un mérite plus élevé : si c'est faire de l'histoire que de juger avec puissance et équité les hommes dominants d'une époque, de traiter de haut les questions qui l'agitent, d'en peindre au vif les orgueils et les misères, le livre de M. Eugène Veuillot restera comme une des œuvres les plus vivantes et les plus fidèles d'histoire contemporaine. » PH. SERRET.

Voici, d'après la table des *Critiques et Croquis*, quels sont les sujets traités dans cet ouvrage :

Le Christianisme romanesque. — Sur le Mariage. — De la Liberté matrimoniale. — Sur la Toilette. — Le Roman-Feuilleton. — Le Mercantilisme littéraire. — Les Mémoires d'un Poëte. — Un Concours académique. Le Cardinal de Retz et ses récents Biographes. — Le Père Lacordaire et l'Académie. — Un Saint de la libre pensée. — Un Procès criminel et la Publicité judiciaire. — Rome et les Enfants juifs. — Le Génie anglais dans l'Inde. — L'Angleterre et les nations catholiques aux Colonies. — Une Mission russe en Palestine. — La belle Antiquité.

Croquis et traits de mœurs : — Infortunes dramatiques de M. About. — Science cléricale de M. Hugo. — Un Humanitaire. — Un Peintre de Mœurs.

— Saint François de Sales et le Bal. — La Musique de salon, les Romances. — L'Art dramatique. — Un Apôtre de la Liberté. — Propos d'avocat.

Souvenirs d'un autre temps : — Proudhon et Henriette. — Ancien Pair de France et Socialiste. — Élans patriotiques. — L'Anacréon de la Montagne. — Un Drame démocratique. — Un Acte de Foi.

LES EPITRES PASTORALES, ou Réflexions dogmatiques et morales sur les Epîtres de saint Paul à Timothée et à Tite ; petit in-8°, 392 pages.— Palmé, 1866.

Il y a quelque temps, nous parlions à nos lecteurs d'un ouvrage de Mgr Ginoulhiac, autrement important que celui qui vient d'être mis en vente. Nous espérons lui avoir gagné des lecteurs, et nous espérons en gagner à celui que nous annonçons aujourd'hui. *Les Epîtres pastorales* ont une moindre importance que l'*Histoire du dogme catholique;* mais elles sont à la portée d'un plus grand nombre d'intelligences et peuvent produire des résultats féconds. Personne n'ignore que les Epîtres à Timothée et à Tite avaient pour but, dans la pensée de saint Paul, d'instruire non-seulement ces deux apôtres de leurs devoirs, mais d'instruire en leurs personnes tous les ministres de Jésus-Christ et de son Eglise. Ces Epîtres, il est vrai, s'adressent surtout aux évêques; il y a des choses qui leur sont tout à fait particulières ; mais cependant il faut reconnaître que les leçons adressées aux évêques conviennent aussi aux prêtres, et peuvent être appliquées à ceux qui ont charge d'âmes. Sauf la mesure, la règle de vie des évêques et des prêtres doit être la même. Saint Paul rappelle aux uns et aux autres les devoirs de leur charge et leurs devoirs personnels. Quant aux premiers, il leur recommande de garder avec fidélité le dépôt de la foi, de la transmettre à des hommes sûrs, d'éviter même les nouveautés de paroles, et de défendre la vérité sainte contre tous ceux qui s'écartent de la doctrine apostolique, et dont il décrit les caractères distinctifs. Il leur fait connaître les qualités que doivent avoir les évêques et les diacres, à qui ils auront à imposer les mains, et aussi les veuves que l'Église attachait alors à son service. Il leur marque ce qui doit faire l'objet des prières publiques de l'Église, et la part que les diverses classes doivent y prendre. Il décrit les qualités d'un prédicateur de la parole sainte ; il indique les points sur lesquels il doit insister en général, et la manière dont il doit instruire, en particulier, les maîtres, les serviteurs, les hommes, les femmes, les riches du monde. Enfin il leur enseigne comment ils doivent se conduire envers les hommes de toute condition, de tout âge, de tout état : envers les prêtres, envers les jeunes gens, envers les vieillards, envers les jeunes personnes, envers les femmes, et aussi à l'égard des novateurs qui s'écarteraient de la doctrine évangélique, ou qui s'efforceraient d'en altérer la pureté. Quant aux devoirs personnels des ministres de l'Eglise, saint Paul recommande à ses disciples de se nourrir des paroles de la foi, d'en méditer les enseignements, de s'appliquer à la lecture, de veiller sur eux-mêmes ; de ne pas négliger, mais de ressusciter sans cesse la grâce de leur sacerdoce ; d'être sobres et de se conserver chastes en toutes manières ; de préférer les exercices de la piété et de la charité à

ceux du corps; de remplir exactement toutes les fonctions de leur ministère, et de se montrer les modèles des peuples dans leurs entretiens et dans toute leur conduite. Partout il leur représente la vie du ministre de Jésus-Christ comme une vie de privations, de travail et de luttes. Il leur apprend qu'ils doivent être prêts à tout souffrir pour Jésus-Christ et son Evangile; il les anime au combat et les fortifie contre les persécutions, tantôt par l'exemple du Sauveur, tantôt en leur rappelant ses propres luttes, ses délaissements, ses souffrances, et en leur montrant la couronne de justice qu'il espère et qui leur est aussi préparée. Quand on médite avec attention ces divines Epîtres, et que Dieu nous fait la grâce de les goûter, on ne sait trop, même aujourd'hui, ce qu'un docteur, ce qu'un ministre des sacrements, ce qu'un pasteur des âmes pourrait désirer de plus; et l'on comprend avec quelle raison saint Augustin a dit que « ceux qui sont destinés à servir l'Eglise, surtout par la prédication, doivent avoir sans cesse ces Epîtres devant les yeux, » et pourquoi l'Eglise elle-même, dans l'ordination des prêtres, leur rappelle que c'est sur ces saintes règles qu'ils doivent s'être formés.

Mgr Ginoulhiac a écrit son livre pour les fidèles de son diocèse et pour son clergé. Il a voulu inspirer le goût de méditer les Epîtres à Timothée et à Tite; il a voulu aider à en pénétrer le sens. Dans les réflexions qui suivent chaque verset, pris séparément, l'illustre écrivain s'est proposé surtout d'édifier; porter ses lecteurs à remplir leurs devoirs est le but qu'il s'est proposé avant tout. Laissant de côté toutes les questions de critique et de grammaire, passant rapidement sur l'histoire, il s'attache surtout à la morale; il apporte dans ses réflexions moins les recherches de la science que les lumières de la foi; il emploie moins les efforts de l'esprit que les pieux mouvements du cœur. Cependant les lecteurs pourront s'apercevoir que Mgr Ginoulhiac ne néglige pas le dogme; il n'oublie pas que le dogme est le fondement, la règle, la sanction et l'âme de la morale; et, quoique les Epîtres à Timothée et à Tite ne soient pas dogmatiques, cependant on y retrouve les dogmes capitaux de la religion, enseignés avec clarté et foi. On voit, d'après les quelques réflexions qui précèdent, que le livre de Mgr Ginoulhiac mérite d'être lu et étudié, et nous le recommandons vivement à tous nos lecteurs.

HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE, par les religieux Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur, sous la direction de M. PAULIN PARIS. 2e vol. in-4°, 768 pag. — Victor Palmé, 1866.

Nous avons, dans un premier article, parlé du but que s'est proposé Dom Rivet dans son grand ouvrage de la *France littéraire;* nous avons indiqué sa marche et fait connaître la valeur du livre comme œuvre scientifique, littéraire et critique. Nous n'avons donc pas à revenir sur tous ces points: ce serait nous répéter inutilement. Nous voulons seulement, après avoir rappelé les principales actions de la vie de Dom Rivet, dont nous n'avons pas encore parlé, dire rapidement ce que contient ce second volume, que suivra de près le troisième. Ce dernier sera sans doute mis en vente quand paraîtra cet article.

Dom Rivet était du Poitou. Il naquit en 1683 et mourut en 1749. Une partie de sa famille était protestante. Il fit ses études à Confolens et suivit un cours de philosophie chez les Jésuites de Poitiers. Sa vocation fut déterminée par un accident dans lequel le ciel intervint d'une façon merveilleuse : étant à la chasse, il fut renversé de cheval et traîné assez loin, un pied engagé dans l'étrier. Préservé de la mort, il se sentit pressé d'en remercier Dieu, et pour cet effet entra dans l'église de l'abbaye de Saint-Cyprien. Pendant qu'il priait, il crut entendre une voix qui, par trois fois différentes, l'engagea à se faire bénédictin. Résolu dès lors de laisser le monde et de se consacrer à Dieu, il entra, malgré les répugnances de sa mère, dans l'abbaye de Marmoutiers, près de Tours, et prononça ses vœux en 1705. Après avoir occupé différentes positions, avoir conçu différents projets sans avoir pu les réaliser, pris part aux querelles de son temps, il fut envoyé au monastère de Saint-Vincent du Mans. C'est dans cette retraite, où s'écoulèrent les trente dernières années de sa vie, qu'il commença la rédaction de l'*Histoire littéraire* dont il avait précédemment conçu et esquissé le plan. Son cadre était des plus vastes. Il fut aidé dans ses recherches par Joseph Duclou, Maurice Poncet et Jean Colomb. Ces hommes avaient un goût sûr et ils étaient infatigables au travail. Dom Rivet écrivit les neuf premiers volumes de ce grand et remarquable ouvrage. Les tomes X et XI sont dus à Dom Clémencet, et le tome XII est sorti de la plume de Dom Clément. La continuation est l'œuvre d'une commission spéciale de l'Institut, dont fait partie M. Paulin Pâris, qui est à la tête de la réimpression de l'*Histoire littéraire*. Il est inutile de nous arrêter à montrer l'importance et la valeur de ce grand ouvrage : nous nous en sommes occupé. Tous les hommes intelligents et amis des gloires de leur pays garderont à ce livre, qui était devenu très-rare, une place distinguée dans leur bibliothèque. Les parties les plus remarquables de cette grande œuvre sont, dit M. Daunou, les discours généraux sur la littérature de chaque siècle : ils représentent d'une façon aussi fidèle que méthodique l'état des études, des institutions, des sectes, des traditions ou doctrines et des principaux genres de compositions. Tous ces discours supposent des recherches profondes et répandent une instruction saine. Nous ajouterons que ces discours sont de véritables chefs-d'œuvre, dignes d'être lus et étudiés par tous ceux qui désirent s'instruire sur la partie littéraire de l'histoire de la France.

Le deuxième volume de l'*Histoire littéraire,* très-original comme le premier dans son incontestable beauté, renferme l'histoire du cinquième siècle. Il s'ouvre par un discours, un de ces magnifiques discours dont nous venons de parler, sur l'état des lettres dans les Gaules en ce siècle ; puis vient l'histoire de chacun des auteurs qui ont vécu à cette époque, avec l'énumération raisonnée et détaillée de leurs œuvres et des différentes éditions qu'ont eues ces œuvres dans le cours des siècles. Ces auteurs sont au nombre de cent trente-deux ; parmi ceux-ci, trente ont été des Saints célèbres. A l'histoire de ces auteurs s'ajoute l'histoire des Conciles tenus pendant cette époque dans les Gaules : nous en avons compté quinze. Chacun a eu sa grande importance et mérite de figurer dans l'*Histoire littéraire de la*

France. Par cette simple énumération, il est facile de constater l'importance de ce grand ouvrage. Il ne se peut voir nulle part ailleurs rien de plus complet et de plus détaillé sur la matière; et tous ceux qui s'occupent de l'histoire littéraire de la France seront toujours obligés d'étudier ou tout au moins de consulter l'œuvre des Bénédictins, s'ils veulent avoir une idée complète des auteurs qui ont vécu dans ce pays et des œuvres qu'ils ont produites. L'*Histoire littéraire* est un monument glorieux qui ne doit être indifférent à aucun cœur français, pour peu qu'il aime son pays et qu'il ait souci de sa gloire. C'est rendre un véritable service que de rééditer ce grand ouvrage, devenu rare et par là même difficile à acquérir. Les *très-nombreuses* souscriptions qui ont accueilli cette publication ont prouvé à l'éditeur qu'il ne s'était pas trompé en consacrant ses soins à cette œuvre digne de l'estime de tout homme intelligent.

SERMON DE NOTRE-SEIGNEUR SUR LA MONTAGNE, expliqué et commenté par Mgr Le Courtier; in-12, 443 p.— Adrien Le Clère, 1866.

Le Sermon sur la montagne est l'abrégé de tout l'Evangile : Notre-Seigneur y trace la voie du vrai bonheur sur la terre et dans le ciel, et indique les moyens d'y arriver. Bien comprendre ce discours, c'est donc savoir l'Evangile et être par là même en état d'en mettre en pratique tous les enseignements. Mgr Le Courtier veut par son livre aider à l'intelligence du Sermon sur la montagne, résumé lui-même dans les huit béatitudes; il les offre expliquées et commentées à la méditation du chrétien, qui peut tirer de là des fruits précieux de grâce et de salut. La manière de l'écrivain est la même pour chacune des béatitudes : il en explique d'abord le sens, en montre ensuite l'ordre et l'enchaînement, entre dans le cœur du sujet, puis tire des conclusions. Le livre est partagé en quinze chapitres; les huit béatitudes forment les huit premiers, les autres traitent les sujets suivants : sel de la terre, — lumière du monde, — pratique de la loi proclamée, — vraies bases de la loi, — pureté d'intention, — de la prière, — de la pureté d'intention dans le jeûne, — derniers enseignements du discours. Le langage de Mgr Le Courtier revêt une élégante simplicité; l'auteur se perd rarement dans les abstractions; il trouve, pour faire goûter ses enseignements, des comparaisons frappantes et heureuses. Son ouvrage est d'une lecture très-agréable et sera goûté, nous en sommes sûr, de tous ceux qui le liront.

A. Vaillant.

Le Propriétaire-Gérant : V. Palmé.

PARIS. — E. DE SOYE, IMPRIMEUR, 2, PLACE DU PANTHÉON.

TABLE DES MATIÈRES

N° 123.

N° 124.

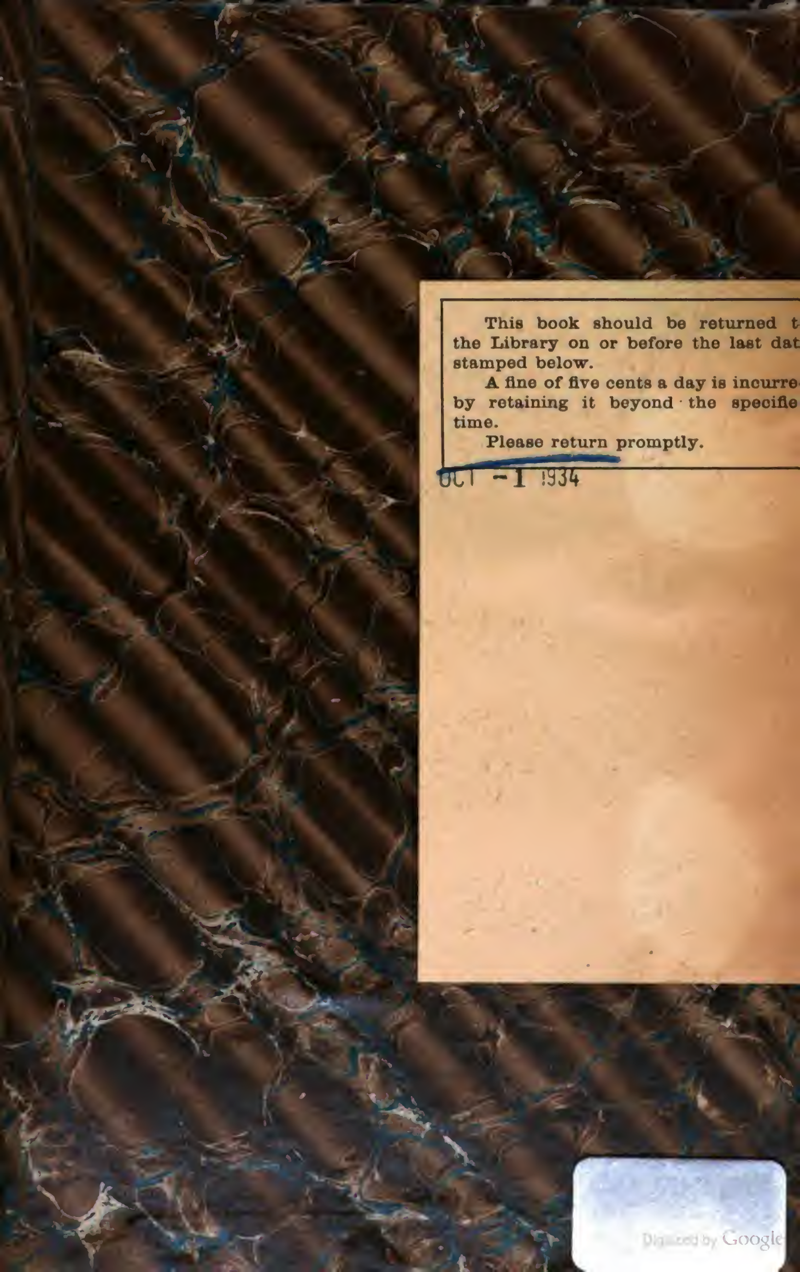
N° 125.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES (1)

(1) Dans cette table, les noms des rédacteurs de la Revue sont écrits en lettres majuscules quand ils commencent la ligne; les autres noms sont en caractères ordinaires, ainsi que les titres des articles contenus dans la Revue; les titres des ouvrages cités ou examinés sont en italiques.

PARIS. — IMPRIMERIE E. DE SOYE, PLACE DU PANTHÉON, 2.




This book should be returned t
the Library on or before the last dat
stamped below.
A fine of five cents a day is incurre
by retaining it beyond the specifie
time.
Please return promptly.
OCT -1 1934
Digitized by Google

